





Du 20 au 26 juillet 2002, dans le cadre des IX<sup>e</sup> *Universités d'Été Homosexuelles*, s'est tenu durant toute une journée un colloque (à l'Hôtel de Région). Le thème de cette journée était la mémoire d'une époque qui pour beaucoup d'entre nous semble bien lointaine. Une époque où l'homosexualité était légalement pénalisée. Il y a vingt ans.

Vingt ans... Pour les hommes, entre descentes de police et pissotières, il n'existait presque pas d'espace social pour s'exprimer. Les lesbiennes, de leur côté, étaient tout simplement ignorées, invisibles. Pour les homosexuels il n'était pas alors question de mariage (de PACS) ou d'homoparentalité, mais tout simplement d'en finir avec des lois qui faisaient de l'homosexualité une maladie, un vice, un délit.

Que de progrès réalisés, que de chemin parcouru en vingt ans..... Et même s'il en reste beaucoup à faire, il n'est pas inutile de nous rappeler combien nous venons de loin. Non pas dans un souci de nostalgie surannée, mais surtout pour comprendre la nature (et les modes d'action) d'un militantisme qui partant des luttes féministes qui nous ont ouvert la voie, nous fit passer de l'ombre des pissotières à la lumière d'aujourd'hui. Et qui aujourd'hui peuvent être porteurs d'enseignements pour les combats qui restent à mener.

Mais le militantisme passé ne fut pas le seul axe de réflexion ou de débat de ces neuvième *UEEH*. La sexualité, la vie quotidienne et bien sûr la situation des gays et des lesbiennes à l'étranger, tous ces débats (et bien d'autres) ont contribué à la richesse de cette semaine (ce qui explique ces quelques 350 pages).

Ceci dit, je tiens particulièrement à remercier différentes personnes qui chacune m'a apporté une aide précieuse. Je pense en particulier à Frédéric, à Bruno et Marie-Paule qui m'ont aidé à la retranscription d'ateliers. A Erik Rémès pour ses photos (dispersées un peu partout), à Catherine Marjollet pour les différents documents sur Lesbia, à Fabien pour les différentes photos qui illustrent l'ensemble des Retranscriptions. Et aussi à Orion Delain de *Triangul'ère*, pour la photo de 1<sup>er</sup> de couverture. Merci à tous.

Par ailleurs, les présentes Retranscriptions furent réalisées dans le cadre de l'association marseillaise *Mémoire des Sexualités* (52 rue d'Aix - [memoires.sexualites@free.fr](mailto:memoires.sexualites@free.fr)), présidée par Christian de Leusse. Association qui m'a beaucoup aidé, notamment par la mise à disposition de son matériel informatique et surtout du fond documentaire de l'association qui m'a permis d'illustrer abondamment les pages consacrées au Colloque (comme la page 10 sur les médias de l'époque, et celles concernant l'intervention de Jean le Bitoux).

**Mémoire**

<b>Colloque : 20 ans et après ?</b> .....	P. 10/53
Un contexte de discrimination (Christian de Leusse) .....	P. 11/14
La difficile dépénalisation de l'homosexualité (Gérard Bach Ignasse) .....	P. 15/17
Universités d'Eté Homosexuelles : un projet militant (Jacques Fortin) .....	P. 18/19
La radicalisation lesbienne à la fin des années 70 (Suzette Triton-Robichon) .....	P. 20/24
Le CUARH : une histoire militante (Jean-Michel Rousseau et Catherine Gonnard) .....	P. 25/31
Le guêpier des années Gai Pied (Jean le Bitoux) .....	P. 32/37
Lesbia : une parole lesbienne (Catherine Marjollet) .....	P. 38/43
Bleu , blanc, rose : 30 ans d'histoire (Yves Jeuland) .....	P. 44
Un cinéma homosexuel (Lionel Soukaz) .....	P. 45
La salle .....	P. 47/53
Le FHAR : un front homosexuel d'action révolutionnaire .....	P. 55/66
Le lesbianisme radical (Natacha Chetcuti) .....	P. 67/73
Les oubliés de la mémoire (Jean le Bitoux) .....	P. 74/79

**Quotidien**

Santé : Perspectives et revendications .....	P. 83/93
Internet et culture du risque (Alain Léobon) .....	P. 95/99
L'auto-santé en gynécologie (Marylou Baldacci) .....	P. 100/105
La question prostitutionnelle (Myriam) .....	P. 106/113
Transsexualité : mise en conformité du corps au genre (Bénédicte Radal) .....	P. 114/125
Les relations inter-générationnelles (William Fize) .....	P. 126/137
Se projeter dans l'avenir (William Fize) .....	P. 138/148
Parent et homo ? (Annie Feubos - Thierry Dionisi) .....	P. 149/162
Comment les homos (et les hétéros) se reproduisent ? (Tamara Nicot - Bat Shéva Papillon) .....	P. 163/173

## Culture

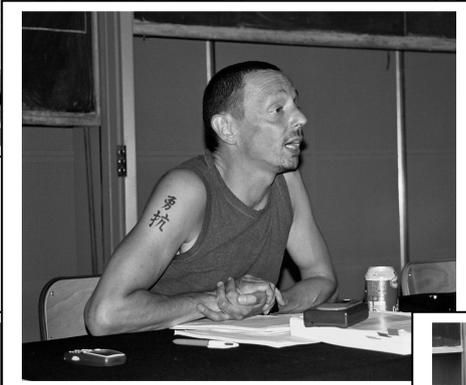
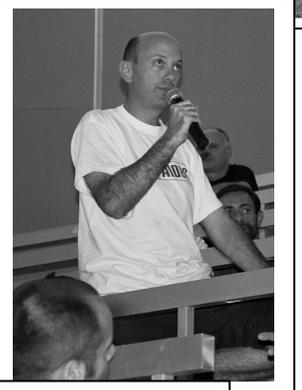
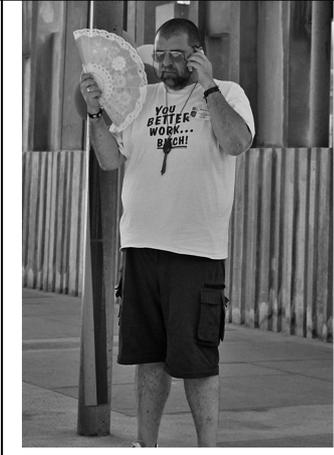
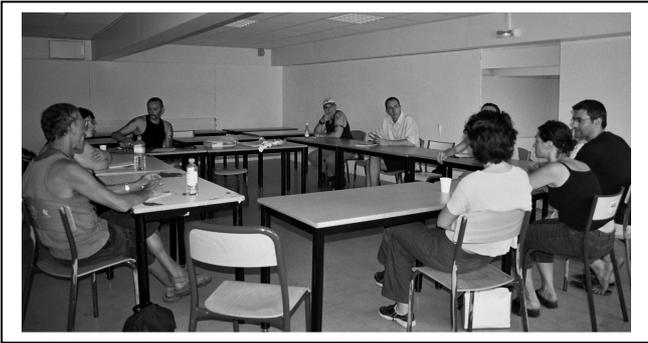
Queer factory : sea, sex and subversion .....	P. 177/191
Parlez-vous pédégouine ? (Cy Jung - Christophe Marcq) .....	P. 193/198
Dire et écrire son innommable (Erik Rémès) .....	P. 199/200
Ecrire une scène de sexe lesbien (Cy Jung) .....	P. 201/212
Une histoire du sadomasochisme (Anthony François Longueville) .....	P. 213/221
Du gode au harnais, pourquoi s'encombrer ? (Erik Rémès) .....	P. 222/230
L'artifice des naturistes et le dénuement des sadomasochistes (Alain Santino - Véronique Poutrain) .....	P. 231/236
L'apparence comportementale (Capucine Fromangé - Marc Demont) .....	P. 237/245
La question de l'injure (François Delor) .....	P. 246/249

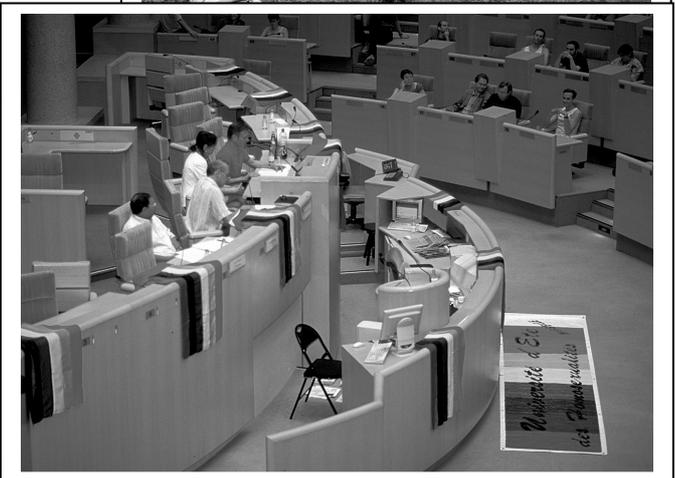
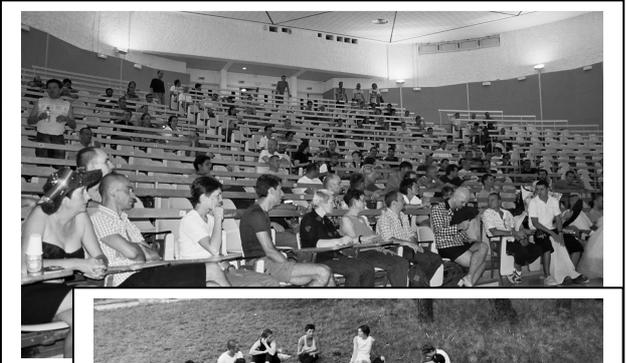
## International

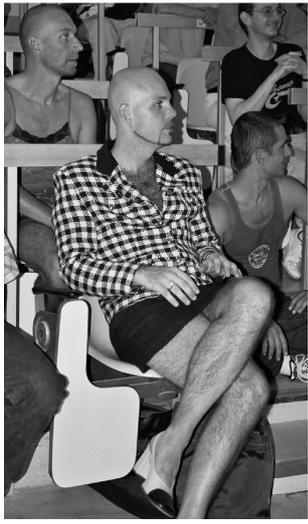
Instrumentalisation de l'homosexualité .....	P. 253/259
Diversité de la construction des identités LGBT au Sud (Peter Druker) .....	P. 261/268
Etre homo en Europe de l'Est (Bernard Scholl) .....	P. 269/274
L'homosexualité en Espagne et au Portugal (Luis - Sergiu).....	P. 275/279
L'homosexualité au Sénégal (Sérine) .....	P. 280/286
Mouvements étudiants queer sur les campus américains (Jeremy Heimans - Ryan Biava) .....	P. 287/290
Gay et musulman : la superposition des identités (Eric) .....	P. 291/298
Face à la montée des populismes ? .....	P. 299/309

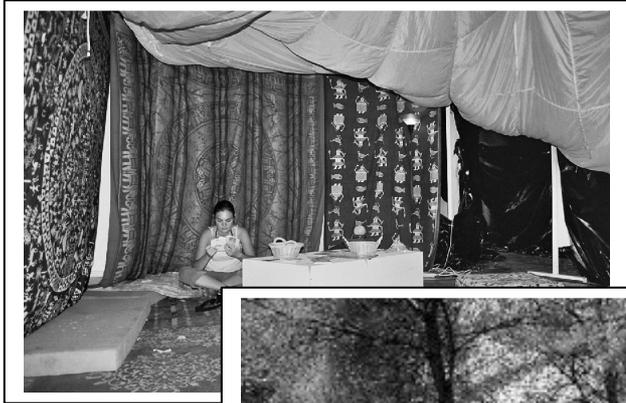
## Annexes

Assemblée générale de clôture .....	P. 313/321
La mariée était trop belle .....	P. 322
Les z'amours ? .....	P. 323
A la rencontre des corps (Les Masseurs Enchantés) .....	P. 324/325
La république vous spolie (Madame H).....	P. 326
J'ai fait un rêve (Laurence Chanfreau) .....	P. 327
Ces chansons qui rapprochent les générations (Majolaine Bertholat).....	P. 328
Au cabaret .....	P. 329











**MEMOIRE**

**MEMOIRE**

**MEMOIRE**

**MEMOIRE**

**MEMOIRE**

GRUPE DE LIBERATION HOMOSEXUEL

# PÉDÉ!

POLITIQUE ET QUOTIDIEN

## LIBIDO 12

ETE 76

GRAOUM!

LETTRE 76

BULLETIN D'INFORMATION DU G.L.H.

MAI LE SAMEDI 11 SEPTEMBRE, 1976.

LES COMMISSIONS DONT CRÉANCIÈRES ONT LE BILAN DE LEURS TRAVAIIS, ET LA CRITIQUE DE VOS VOS DES 10 ET 11/07/76.

LOCAL PO

INFORMATION

PROFANE

FINANCIER

TOUTES CES LEGONS TOUTES LES FAUTES...

STATS GÉNÉRAUX DE LAUTONOMISME, 3 ET 4 JUILLET 76.

...bimestriel... 3f. .... n°3...mars 79...

pourquoi pas

bulletin du Groupe de Libération Homosexuel de rouen

BULLETIN DES G.L.H. PROVINCE

MAI 1976

NUMÉRO 1

Adresses du GLH

- G.L.H. Aix-en-Provence, Bd Pasteur, 11, 13270 VILLEVALENTIN
- G.L.H. Bordeaux, 139 St. St. Jean, 33000
- G.L.H. Lille, 36 Rue Dufferin, 59 rue St. Etienne, 59000
- G.L.H. Metz, 10 Rue de la Gare, 57000
- G.L.H. Strasbourg, Libération, 1 rue des Vieux, 67000
- G.L.H. Marseille, 87 de St. Pierre, BP 1071, 13490 Saint André
- G.L.H. Toulouse, 41 Zola, 31000

PROPOSITION DU G.L.H. BORDEAUX, COORDINATION GLH PQ

# differos

SEXUALITÉ: QUELLE LIBÉRATION?

matzoeff  
lawrence  
maillot  
jacques  
hahn  
dubroc  
G.L.H.  
mariavilla  
falconnet  
jacquemard  
bory

Zéro CONGRÈS

# GRÉDIN

Journal du Groupe de Recherche pour une Enfance Différente

Ça y est, la Pédophilie...

Premier Congrès du Grédin  
Paris  
27 et 28 Novembre  
1981

...est de sortie!

trimestrielle - printemps 80 - 15f.

# LA FEMME FANTASME

JEAN GENET  
CONSTANTIN GIANI  
"L'Art de l'Érotisme"

# GAY WEST

Journal homosexuel  
n°1 / 4F avril-mai de l'OUEST

## DIFFERENCE

rose

Ne partez plus à la recherche de l'information

# hOMOSCOPIC

COMITE HOMO DE L'OUEST PARISIEN

Une feuille tombée de l'arbre Et qui remonte C'était un papillon

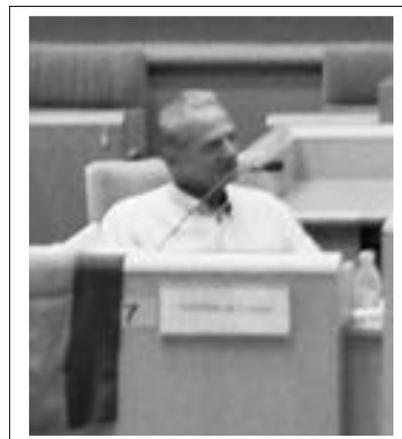
1980

5°00

**Christian de Leusse :** Cette journée est pour moi assez particulière, au-delà du fait que j'ai aidé à son organisation, en ce sens que je suis fonctionnaire à la Région (et donc salarié de l'institution qui nous héberge). Organiser un tel événement, sur son lieu de travail, est quelque chose de très fort.

Par ailleurs, en 1979, à l'occasion du bal de la première *Université d'Eté Homosexuelle*, fut organisé un bal au cours duquel j'eus la chance (ou la malchance) d'être pris en photo (publiée dans Paris Match) alors que j'étais en train de danser avec un autre garçon. Je m'étais ainsi retrouvé en double page, avec comme titre terrifiant "La vague homo, la France atteinte à son tour".

Cette photo a eu des répercussions assez fortes, car c'était au moment où je présentais ma candidature à la Région (le présent bâtiment n'était bien sûr pas encore construit). Et le directeur de cabinet d'alors avait déclaré que du fait d'une telle photo je ne risquais pas de pouvoir entrer à la Région.



-----

Nous venons de loin. C'est pour cela que cela vaut la peine de parler de ces quelques années qui ont précédé la dépénalisation de l'homosexualité (en août 1982). Date importante s'il en est. Durant les années 79/80, nous sommes dans un contexte de discrimination. Les années qui suivirent furent des années de libération, d'espoir et aussi de tendresse. Il est aujourd'hui difficile de rencontrer des personnes ayant vécu cette période de notre histoire qui ne soient pas marquées par ce vent de révolte amoureuse. Ceci dit, il est important de resituer le contexte de cette époque, des dernières années du septennat du Président Giscard d'Estaing, car cela nous permet de montrer où les gays et les lesbiennes d'alors en étaient. Et, au regard de la situation actuelle, tout le chemin qui depuis a été parcouru.

Nous voyons bien l'utilité de retravailler sur ces historiques. Nous avons bien vu combien il est difficile pour chacun et chacune d'entre nous, et encore plus pour ceux et celles qui sont aujourd'hui engagés, qui militent, de faire l'histoire, car chacun à sa propre histoire, sa propre vision de l'histoire. Mais intuitivement, nous voyons à quel point il est important que certains fassent le récit de cette histoire, et que des vérités soient rétablies. Au nom du devoir de mémoire. C'est là toute la force du témoignage.

C'est pourquoi, après un court historique, nous laissons la parole à divers témoins de cette époque. Je pense en particulier à Jean le Bitoux qui nous fera l'amitié de nous raconter l'histoire des débuts de *Gai Pied*, journal homosexuel emblématique s'il en est. Catherine Marjollet lui répondra en nous relatant les premiers pas de *Lesbia*, grand journal lesbien. Mélanie et Catherine Gonnard, pour leur part, nous parleront d'*Homophonie*. Suzette Triton-Robichon de son côté nous parlera de la radicalisation lesbienne, quand Gérard Bach Ignasse nous parlera de la dépénalisation de l'homosexualité. Bref, une journée riche.

### Quelques événements importants des années 70

- 1973 : En URSS, Paradjanov est emprisonné pour homosexualité et anticonformisme.
- 1974 : Giscard d'Estaing fait voter l'abaissement de l'âge de la majorité qui de 21 ans passe à 18 ans, alors que Françoise Giroud est la première femme nommée au poste de Secrétaire d'Etat à la Condition Féminine.
- 1975 : Pasolini est assassiné sur la plage d'Ostie, près de Rome.
- 1976 : Jérémy Thorpe, président du parti libéral anglais démissionne pour homosexualité. A Rome, le Vatican attaque sévèrement le relâchement des mœurs. Et le Danemark ne poursuit plus les relations homo et hétéro dès de 15 ans.
- 1977: USA, Anita Bryant, s'estimant choisie par Dieu, déclare "c'est le péché d'homosexualité que je hais". En France, *Arcadie* s'inquiète de la campagne qui se développe contre les homosexuels aux USA (et se démarque en même temps des excès des manifestations/exhibitions de la "libération homosexuelle").

- 1978 : Les campagnes pour la liberté l'avortement se développent. La loi ne sera publiée qu'en 1979 (Simone Weill s'illustre par son courage). Il y a également un premier débat sur le viol au Sénat. En Italie, le *Groupe Homosexuel Fédéré au Parti Radical Italien* obtient quelques sièges au parlement européen, tandis qu'en Grèce un projet de loi assimile l'homosexualité aux maladies vénériennes. On note aussi la parution de "*L'étoile Rose*" de Dominique Fernandez.
- 1979 : A San Francisco un conseiller municipal homosexuel, Harry Britt, est nommé à un poste laissé vacant par l'assassinat d'un autre conseiller municipal qui avait avoué publiquement son homosexualité. Jean-Louis Bory figure de la littérature, de la presse et de la télévision se suicide. Nombre d'entre nous étaient alors attentifs à ses propos et à son courage. C'est aussi l'année de la première conférence annuelle de l'*ILGA* à Amsterdam (réunissant 17 pays), de la première *UEH* à Marseille, et le 25<sup>ème</sup> congrès d'*Arcadie* (où sont présents Michel Foucault, Jean-Paul Aron, Dr Tordjman, Pr. Klotz, D. Fernandez, et au banquet R. Peyrefitte et le sénateur Caillavet). De son côté l'*ILGA* manifeste à Moscou contre l'article 121 du Code Pénal. Enfin, Herbert Marcuse décède.
- 1980 : C'est l'année de l'élection de la première femme à l'Académie Française : Marguerite Yourcenar

### **Le contexte législatif**

Le 11 avril 1980, l'Assemblée Nationale abolit l'article 330 alinéa 2, l'article qui discrimine les relations entre homosexuels adultes. L'ordonnance de 1960 (dite amendement Mirguet) qui concernant l'outrage public à la pudeur, doublait les peines lorsqu'il s'agissait d'homosexuels. Mais l'article 331 alinéa 3 du Code Pénal (mis en place sous le régime de Vichy en 1942 par ordonnance, et confirmé par la loi en 1945) qui discrimine les relations avec (et entre) des mineurs situés en 15 et 18 ans en distinguant ce qui est homosexuels et hétérosexuels est maintenu, alors que le Sénat en avait voté l'abrogation auparavant (sous l'impulsion du sénateur Caillavet). Ce maintien jouera un rôle très important dans la dynamique de mobilisation, car nous avons alors le sentiment qu'une partie du chemin est faite mais qu'une grande partie (celle de la question de la majorité sexuelle) reste à parcourir. Les homosexuels se mobilisent à Paris le 31 mai, et à Marseille le 3 juin.

Mais il demeurait encore nombre de textes législatifs contre lesquels les homosexuels vont se battre :

- L'interdiction de l'affichage des revues licencieuses (texte de 1949, confirmé par une ordonnance de 1958). Ainsi que les différents arrêtés ministériels de 1978 qui interdisent l'affichage de revues homosexuelles non pornographiques.
- Les ouvrages et périodiques abordant le thème de l'homosexualité sont susceptibles de poursuite pour "outrage aux bonnes mœurs".
- Quelqu'un qui se promène dans un jardin dans l'espoir d'y rencontrer quelqu'un d'autre peut être verbalisé pour "attitude de nature à provoquer la débauche".
- Six articles du Code Civil imposent l'obligation de ne pas s'écarter des bonnes mœurs (logement, famille...).
- Le ministère de la santé s'appuie sur l'OMS qui classe l'homosexualité parmi les maladies.
- Le statut général de la Fonction Publique exige du fonctionnaire qu'il soit de "bonne moralité" ce qui permet l'éviction des homosexuels de la Fonction Publique.
- La Préfecture de Police de Paris dispose d'un service spécifique "le groupe de contrôle des homosexuels" et une ordonnance du préfet de 1949 interdit aux hommes de danser ensemble.

### **Le contexte moral et idéologique**

- En 1973, un sondage SOFRES indique que 44% des français ne sont pas d'accord pour considérer l'homosexualité comme un fléau social, mais 40% des français y sont favorables.
- Le Parti Communiste préconise en 1977 une révision de la législation à propos de l'homosexualité. Mais sa bonne volonté ne va pas plus loin que de demander l'abolition de l'amendement Mirguet (aboli finalement 3 ans plus tard), n'acceptant guère de parler de ce qu'il considère comme un "vice bourgeois". Les figures de proue (parmi les militants les plus ouverts) déconcertent par leur attitude. Ainsi Aragon défend l'idéal communiste de la famille comme l'idéal même du Parti, Pierre Juquin écrit que ce n'est pas à son parti d'expliquer et de résoudre toutes les problèmes de l'individu, qu'il y a une sphère de la vie privée qui ne relève pas de la politique.
- L'extrême gauche est parcourue de contradictions, les uns résolvent leurs contradictions par la mise en place de commissions internes homosexuelles au PSU, au CCA, chez les trotskistes de l'OCT ou de la Ligue Communiste Révolutionnaire, mais au PCMLF on stigmatise l'homosexualité comme un handicap, et Lutte Ouvrière vide physiquement les promoteurs de la revue *Masques* lors d'un meeting commun LO-LCR.
- La gauche ordinaire ne semble pas avoir d'avis d'opinion, excepté le sénateur radical Caillavet qui ne manque pas de courage, et Gaston Defferre qui reçoit les homosexuels du *GLH* de Marseille à la Fête de la Rose et met à leur disposition des locaux municipaux pour la première *UEH* de 1979.

- La droite au pouvoir manie la carotte et le bâton, la majorité législative (on l'a vu) abolit l'amendement Mirguet mais maintient l'article 331-alinéa 2. Monsieur d'Ornano, ministre de la Culture, interdit la projection de 30 films à la Pagode en janvier 1978. Alain Peyrefitte parle de "l'obligation de délation". La mairie d'Aix en Provence (de droite) soutient son adjointe aux affaires sociales qui se déchaîne en juin 78 contre "la foule interlope". De son côté, l'extrême droite est violemment anti-homosexuelle si l'on en juge par l'attitude de Jeune Nation qui interrompt la projection des films, saccage les locaux avec des barres de fer et emporte la caisse du festival du Ranelag ou par les menaces qu'elle profère à l'égard des quatre candidats homosexuels aux élections législatives de 1978.
- L'Eglise catholique est à la fois sur des positions doctrinales (cf. l'ex-Saint Office en 1976) et sur les positions dures de certains évêques (Mgr Elchinger à Strasbourg traitera les homosexuels d'infirmes quelques années plus tard). Au Vatican, en 1976, la Congrégation pour la doctrine de la Foi a publié 15 pages (mûri depuis 1968 avec la collaboration d'experts internationaux...) sur la question du relâchement des mœurs, en référence à la loi naturelle, à l'ordre moral et au péché mortel. Elle condamne, tout en manifestant à peine une chrétienne compréhension les unions préconjugales, les rapports homosexuels et la masturbation. Elle fait appel aux exigences positives de la vertu de la chasteté. "Les lois sont immuables en ce domaine, mais la société favorise un hédonisme licencieux... les opinions erronées et les déviations continuent à se répandre en tous lieux", dit-elle. L'Eglise refuse d'accorder une quelconque justification morale à l'homosexualité "innée" et "incurable", considérant même que les actes homosexuels sont intrinsèquement désordonnés et ne peuvent en aucun cas recevoir quelque approbation, et que la masturbation est un acte intrinsèquement et gravement désordonné. Il est précisé que pour l'Eglise un choix dont l'objet est gravement désordonné est un péché mortel, que la seule recommandation qui vaille est la discipline des sens et de l'esprit. Une chape de plomb s'abat sur tous ceux (ils sont nombreux) qui sont alors sous l'influence du catholicisme. Le Conseil Œcuménique des Eglises est confronté à des positions très contradictoires, son congrès de mai 1978 oscille entre "silence glacial" et "débats passionnés".

### **Les formes de répression des homosexuels**

- 1974 : Avec l'abaissement de l'âge de la majorité, le nombre de délits homosexuels avec des mineurs chute d'un tiers, mais il reste l'article 331-alinéa 3 (ainsi que la discrimination concernant ce qu'on appelle un mineur selon qu'on est homosexuel ou hétérosexuel). A ce moment, la DDASS des Bouches du Rhône fiche 89 travestis.
- 1975 : Le Compte général de la Justice indique que 179 homosexuels sont condamnés en France, dont 17 à Paris et 8 dans les Bouches du Rhône (la plupart du temps il s'agit de prison ferme) et dont (puisque tout est noté) 110 célibataires et 50 mariés, veufs ou divorcés.
- 1977 : La Police Judiciaire constate 100 cas de délits homosexuels avec des mineurs en France (il y a alors 3 138 personnes mises en cause pour attentat à la pudeur et 4 575 délits de mœurs). A Marseille, la police recense 70 prostitués masculins, interpellés pour racolage.
- 1978 : La Préfecture de Police de Marseille constate 9 attentats à la pudeur sur mineur de même sexe (sans précisions sur le plus ou moins de 15 ans, selon le paragraphe 331 alinéa 3) et 17 outrages publics à la pudeur entre majeurs de même sexe. Il faut avoir en tête que dans le cas d'un outrage public, les peines sont doublées lorsqu'il s'agit des personnes de même sexe (selon l'article 330-alinéa 2, jusqu'en avril 1980).
- En mars 1979, un débat important se tient à Marseille sur "Homosexualité et répression" organisé par le GLH local (avec des avocats, des juges, des syndicats...) qui est l'occasion de faire le point. Le Provençal, le Monde, le Matin de Paris en parlent, et donnent à cette manifestation un retentissement national important, soulignant à quel point il y a discrimination quand il s'agit de personnes homosexuelles.

Sur les lieux de drague, policiers et loubards sont dans une situation d'alliance objective contre les homosexuels. D'un côté, la police fait un fichage systématique des personnes interpellées, avec numéro de sécurité sociale, nom et adresse de l'employeur, nom de chacun des parents, et autres renseignements personnels (en général cela va au bout d'un ou deux mois dans les archives régionales de la police). De l'autre côté, les loubards sont des casseurs de pédé, comme à Amiens où des loubards dénoncent un enseignant à la police. Dans les lieux fermés, la police effectue des "descentes", comme à Marseille au sauna du Cours Julien, au cinéma le Dragon à Paris (deux mois de prison avec sursis et 1 500 Frs d'amende pour deux homos), dans un club homo le Lautréamont à St Etienne (quatre inculpés, 600 noms saisis, 60 auditions), au Manhattan onze personnes inculpées prises en flagrant délit d'outrage public à la pudeur, huit condamnés et les deux gérants condamnés à 2 000 Frs en octobre 1978 à Paris. C'est aussi le temps des traitements psychiatriques pour soigner les homosexuels, sous l'impulsion de médecins comme le Dr Amoroso. Nombre de condamnations sont assorties de mises à l'épreuve avec traitements psychiatriques (ex. lorsque le Dr Buisson est condamné) et l'armée ne se prive pas d'y soumettre ceux qui arguent de leur homosexualité pour se faire réformer. Les licenciements pour homosexualité ne sont pas rares, à Marseille on cite sept cas à ce moment.

C'est aussi le temps des traitements psychiatriques pour soigner les homosexuels, sous l'impulsion de médecins comme le docteur Amoroso. Nombre de condamnations sont assorties de mises à l'épreuve avec traitement psychiatrique. L'armée ne se prive pas d'y soumettre ceux qui arguent de leur homosexualité pour se faire réformer. Les licenciements pour homosexualité ne sont pas rares, puisqu'à Marseille on cite alors sept cas.

## Les grandes affaires des années 1978-1980

- Au centre social Cézanne d'Aix en Provence, le directeur est accusé dans le cadre d'une campagne de moralisation pour avoir laissé les enfants s'exprimer avec des gros mots, durant son atelier de poésie. La mairie d'Aix, de concert avec le journal le *Méridional* alimente une véritable vague d'hystérie.
- En janvier 1978, le festival de film de la Pagode connaît dix jours d'affluence, quand l'interdiction (et le saccage) arrive. André Glucksman et Guy Hocquenghem écrivent dans le *Monde* "La reine Victoria a encore frappé".
- Le Dr Buisson, à la Réunion, est suspendu pour six mois par le Conseil de l'Ordre et condamné à trois mois fermes pour acte impudique avec mineur de même sexe. Son jugement est cassé par la Cour de Cassation en décembre 78.
- Les tribunaux sévissent, ainsi deux lesbiennes de Lyon sont soumises à un chantage de retrait de leurs enfants, quand un homosexuel marseillais est autorisé à ne voir son enfant qu'en journée alors que cet enfant réside (avec sa mère) dans le nord de la France.
- De nombreuses affaires impliquent des mineurs de moins de 18 ans. Celle du Dr Buisson à la Réunion, Vigneux à St Leu la Forêt, le Kaola à Marseille, l'affaire Dugué à St Ouen, le ministre autrichien Pahr à Strasbourg. Mais compte tenu du maintien de l'article 331 al.3, on est incapable de distinguer les mineurs de 15/18 ans des mineurs de moins de 15 ans.
- A Marseille, le Dr Salem est inculpée en 1979 parce qu'elle accepte d'administrer des hormones aux transsexuels de la rue Sénac qui la sollicite. Au même moment le Cabifoulet reçoit les transsexuels, en général prostitués hommes de 14 à 18 ans. La police refuse de coopérer, car elle veut d'abord des dénonciations.
- En février 1979, une commission paritaire du rectorat d'Aix-Marseille entérine la révocation de Jean Rossignol (représentant SGEN-CFDT et surveillant au Lycée Thiers) pour avoir mis l'affiche d'un bal du *GLH*.

## Le grand mouvement de mobilisation

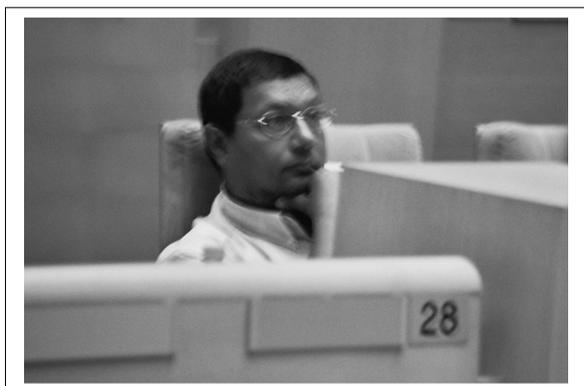
- En 1978, au total, une bonne trentaine de *GLH* existent à travers la France : Dijon, Angoulême, Tours, Lyon, Rouen, Rennes, Lille, Marseille, Montpellier, Nice, Aix... (et une quinzaine de groupes lesbiens). A Paris, il y a les *CHA* (*Comités Homosexuels d'Arrondissement*), le *GLHPQ* (politique et quotidien), et le *CHOP* (*Comité Homosexuel de l'Ouest Parisien*).
- En mai 1978, se tiennent à Paris des Etats Généraux de l'Homosexualité organisés par le *CCL* (le *Centre du Christ Libérateur* du pasteur Doucé), les *CHA*, le *GLHPQ*, des *GLH*, des groupes de lesbiennes de Paris et de Rennes, des Jeunes homos chrétiens, l'association *Pour l'Education et la Liberté Sexuelle*. *Arcadie* et *DJ* manquent à l'appel.
- En août, une rencontre de détente et de lancement d'initiative avec des individus venant de toute la France se tient au Mazel, en Ardèche (on y entend parler du projet du journal *Gai Pied*).
- En novembre 1978, une rencontre nationale se tient à Lyon sous la houlette du groupe homosexuel de cette ville : *Interlopes* (dont l'un des animateurs est J.P. Montanari, aujourd'hui directeur du festival de danse de Montpellier longuement interviewé par Yves Jeuland dans "Bleu, Blanc, Rose").
- Les homosexuels réagissent plus rapidement aux actes homophobes, si on en juge par l'article de la *Marseillaise* en avril 1979 à la suite du refus du Crous de donner des chambres et des repas pour la 1<sup>ère</sup> *UEH* et de la manif organisée par le *GLH* sur les escaliers de la gare St Charles.
- A l'été 1979, au moment de la 1<sup>ère</sup> *UEH*, on note l'existence de revues lesbiennes : *Désormais* (animée par Elula Perrin) ou *Quand les femmes s'aiment* (animé par un groupe de lesbiennes). On en est au n° 35 de l'*Agence Tasse* (animé par Alain Huet qui fait un important travail historique), et aux tous premiers numéros de *Gai Pied* et de toute une série de journaux de Province : *Gay West* à Rennes (avec Mélanie Badaire), *le Bal des tantes* et *la Plume taillée* à Marseille, *Pourquoi pas ?* à Rouen.
- Lorsque le *CUARH* (*Comité d'Urgence Anti-Répression Homosexuel*) se constitue à l'occasion de la 1<sup>ère</sup> *UEH* de 1979, c'est une convergence de tout ce mouvement de mobilisation qui couvre la France.

## Conclusion

Lorsque la gauche arrive au pouvoir en 1981, l'espoir diffus d'une ouverture se manifeste.

A Marseille, Gaston Defferre a ouvert l'accès à des locaux municipaux pour que puisse se tenir la première édition de l'*Université d'Eté homosexuelle*. Jean Genet lui rend visite. Edmonde Charles-Roux Defferre est venue au débat du 25 janvier 1979 organisé par le *GLH* autour du livre de Dominique Fernandez *l'Etoile Rose*.

A Paris, François Mitterrand, dans le cadre d'un interview accordé au journal *Gai Pied* tient des propos que les homosexuels interprètent comme des propos d'apaisement et d'espoir.



**Gérard Bach Ignasse :** Je voudrais faire quelques remarques, en me basant sur ma propre expérience de ces 20 dernières années. J'ai été le responsable de la commission juridique du *CUARH*, à ce titre j'ai donc eu à discuter de la dépenalisation de l'homosexualité. Ensuite j'ai été l'un des acteurs du PACS. Et maintenant, en tant qu'universitaire, je continue à travailler sur ces questions.

Ce qui me frappe à travers les différentes interventions de cette journée, c'est l'extraordinaire foisonnement de cette période où, au fond, une grande partie des questions qui se posent encore aujourd'hui étaient déjà soulevées, même si les réponses que l'on pouvait alors apporter étaient quelque peu différentes. On ne peut rien comprendre au débat sur la dépenalisation de l'homosexualité, si on ne resitue pas dans le contexte de l'après mai 68. Cela peut paraître être une banalité, mais cela implique, en fait, beaucoup de

choses. Car dans l'idée de 68 il y avait l'idée d'une remise en cause d'un ordre social complet, comme l'émergence du mouvement de libération des femmes. Il y avait aussi le fait que mai 68 fut un mouvement de jeunes (il a existé un front de libération de la jeunesse et de jeunes adolescents qui participait aux actions du *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire*). Ces deux dimensions furent extrêmement importantes.

---

La revendication de la dépenalisation de l'homosexualité, puisqu'elle concernait une discrimination fondée sur l'âge, entraînait en résonance avec d'autres prises de parole sur la liberté sexuelle des mineurs. C'est ce qui avait conduit plusieurs intellectuels (dont Michel Foucault) à envoyer dès la fin des années 70 une lettre à la Commission de révision du code pénal sur la liberté sexuelle des jeunes. Pourtant, il aura fallu quatre ans de débats parlementaires (de 1978 à 1982) pour aboutir à une totale dépenalisation de l'homosexualité.

Autre point important, cette lutte pour la dépenalisation de l'homosexualité a non seulement permis de structurer le mouvement homosexuel mais aussi d'augmenter sa visibilité. La courbe de la fréquentation aux différentes manifestations est assez étonnante et emblématique. Aujourd'hui, plus de 500 000 personnes assistent aux *Gays Prides* alors qu'au début des années 70 les marches homosexuelles ne comptaient que quelques dizaines, au mieux quelques centaines de participants. C'est à l'occasion du débat pour la dépenalisation qu'une manifestation réunit pour la première fois plus de 1000 personnes, le 16 octobre 1980. Et plus de 10 000 le 4 avril 1981.

### **Les enseignements du débat pour la dépenalisation**

Il convient de revenir sur les circonstances même de ce débat, car à cette occasion nous avons appris des choses sur la vie politique française face aux questions de société, aux questions de mœurs. Et ces choses, nous allons les retrouver dans des configurations très proches lors du débat sur le PACS. Il s'agissait donc d'abroger la loi de Vichy qui interdisait les relations homosexuelles consentantes avec un mineur de 21 ans (alors que les relations hétérosexuelles étaient autorisées à partir de l'âge de 15 ans), ainsi qu'une ordonnance datant de 1960 (suite à l'amendement Miriet qui avait qualifié l'homosexualité de fléau social) qui doublait les peines en cas d'outrage perpétré par un homosexuel.

On aurait pu penser, après l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République (en 1974), qu'il y aurait une évolution de l'ensemble de la société sur la question des mineurs. La liberté nouvelle de l'interruption volontaire de grossesse semblant donner des gages en ce sens. D'autre part, l'abaissement de l'âge de la majorité de 21 à 18 ans fit (à partir de 1974) que les relations homosexuelles devinrent légales avec les jeunes de 18 à 21 ans. Nous aurions pu penser alors qu'un consensus se ferait jour pour supprimer les diverses discriminations de l'homosexualité, de la même manière qu'une majorité s'était dégagée en faveur de l'avortement. Mais, comme pour le PACS vingt ans plus tard, ce consensus sera impossible à établir. Et c'est finalement la gauche qui dépenalisera l'homosexualité. Pourtant, en 1978, une première proposition de loi avait été déposée par un sénateur de centre-gauche, Henri Caillavet. Celui-ci m'a raconté qu'un ami homosexuel avait attiré son attention à ce propos, et que suite à cela il pensa à déposer un texte qui prévoyait au moins l'égalité, avec dans son esprit la volonté d'aller plus loin. Ce

dernier fut convoqué par Poher (alors président du Sénat) qui lui dit : "*Maintenant, tu t'occupes des pédérastes*". Ce à quoi Caillavet répondit : "*Je te ferai remarquer qu'il y a aussi les lesbiennes. Nous avons le devoir de faire en sorte que rien d'attentatoire à la liberté ne soit mis en œuvre*." Et ce qui est particulièrement intéressant, c'est l'argument que Caillavet utilisa (sachant que Poher était, comme on disait alors, démocrate chrétien) en lui disant "*Tu es chrétien, je fais appel à ta conscience. Il faut quand même que tu réfléchisses*". Finalement Poher accepta le débat, et le texte arriva en discussion. Il ne faut pas oublier que le Sénat, tout au long de la 5<sup>ème</sup> République, hier comme aujourd'hui, fut (et reste) de droite.

Et effectivement quand le 28 juin 1978, alors que les discussions sur la dépénalisation de l'homosexualité arrivèrent jusqu'au Sénat, Monique Pelletier (qui représentait le gouvernement de Raymond Barre) accepta l'idée de la dépénalisation, en invoquant l'évolution de l'opinion et donc de la société. Et la majorité du sénat vota la dépénalisation. En revanche, quand le texte revint à l'Assemblée (alors de droite), le 11 avril 1980, seuls les socialistes et les radicaux de gauche proposèrent la dépénalisation. Le président gaulliste de la commission des lois, Jean Foyer (personnage particulièrement connu pour sa conception très réactionnaire en matière de mœurs) refusa la dépénalisation au nom de la protection des mineurs. Argument récurrent pour justifier la criminalisation, la discrimination de l'homosexualité. Je le cite : "*Songez, entre autres, qu'il existe des établissements qui reçoivent des mineurs de 15 à 18 ans dont certains sont des infirmes, des handicapés, des malades mentaux. Il me répugnerait d'affranchir pénalement des sanctions qu'ils encourent par la loi actuelle, ceux qui se livrent, à l'égard de ces mineurs, à des actes homosexuels*." Il va de soi que cette remarque n'avait aucun rapport avec la loi en discussion, car il existait alors (comme aujourd'hui) des lois spécifiques afin de protéger les personnes sous tutelle ou dans une situation de sujétion. Mais cette fois encore, comme souvent, ce fut le même type d'argument qui fut utilisé afin d'empêcher, de retarder, une évolution juridique des textes afin d'accompagner une évolution des mœurs. Du coup, Le gouvernement fit volte-face et se rallia à la position de Jean Foyer. La majorité était divisée, les gaullistes ne soutenaient plus Giscard et l'élection présidentielle approchait. Les homosexuels, comme d'autres, en feront les frais. Et le 16 octobre 80, le Sénat lui-même se déjugea. Les deux chambres étant désormais d'accord pour réprimer, la loi fut définitivement rejetée. Cela donna lieu à une manifestation très revendicative des gays et des lesbiennes devant le Sénat. Le septennat de Valérie Giscard d'Estaing se terminera donc par le refus de la dépénalisation de l'homosexualité.

### **L'action du mouvement homosexuel**

C'est donc le *CUARH* (créé ici même à Marseille, durant les *Universités d'Été Homosexuelles*) qui porta cette bataille. Au début, on pensait à un comité d'urgence dont l'objet serait de répondre ponctuellement à des problèmes particuliers. Mais, et c'était assez nouveau, ce comité fédérait l'ensemble (ou la presque totalité) des groupes homosexuels et lesbiens français de l'époque. Et devant l'incapacité des parlementaires à faire évoluer les choses, le mouvement homosexuel se structura autour du refus de la loi répressive, pour la dépénalisation de l'homosexualité. Peut-être à ce titre, le *CUARH* va devenir l'instrument de la lutte pour la dépénalisation. Quand tout à l'heure je parlais de foisonnement, on assiste alors en parallèle à la création de *Gai Pied* (qui vendu dans tous les kiosques donna un poids considérable à l'expression homosexuelle jusque-là souvent soumise à la censure), de *Masques*, sans compter toute une série d'événements, d'institutions, qui ensemble vont permettre l'expression d'une parole, d'une revendication homosexuelle.

C'est ainsi que la campagne pour l'élection présidentielle de 1981 voit, pour la première fois, le thème de l'homosexualité apparaître dans le champ politique au plus haut niveau. On peut même parler d'un changement profond dans la société française, assez mal vu par la classe politique. Car lorsque les questions de société, les questions de mœurs prennent de plus en plus d'importance, on voit que la qualité des référents de la majorité des hommes et des femmes politiques (plus des hommes que des femmes d'ailleurs) largement socio-économique, dépassent très difficilement les questions de société.

Bref, le *CUARH* décida d'organiser une grande manifestation pour les droits (et les libertés) des gays et des lesbiennes le 4 avril 1981, un mois avant l'élection présidentielle. Cette marche rassembla plus de 10 000 personnes, ce qui ne s'était jamais vu auparavant. Et quand *Le Monde* publia le 8 mai 1981 (soit deux jours avant le deuxième tour de la présidentielle) les programmes des deux candidats en lice, pour la première fois l'homosexualité faisait partie des sujets abordés. A cette occasion, on retrouva l'habituel clivage droite/gauche (qui persiste encore aujourd'hui). Ainsi, dans la colonne réservée à François Mitterrand, on pouvait lire cette fameuse déclaration selon laquelle l'homosexualité devait cesser d'être un délit, quand Valéry Giscard d'Estaing demeurait silencieux, empêtré dans ses contradictions. Par ailleurs, à l'occasion de cette élection de 1981, tous les candidats de gauche (à l'exception notable d'Arlette Laguiller), c'est à dire Huguette Bouchardeau pour le PSU, Georges Marchais pour le PCF, Michel Crépeau pour les radicaux, et Alain Krivine se prononcèrent clairement pour la dépénalisation de l'homosexualité, contrairement à l'ensemble des candidats de droite.

De la sorte, l'homosexualité devint un thème important du débat politique. Elle a probablement contribué à l'issue du scrutin. "*On estime, dimanche soir, que le vote homosexuel a contribué à la victoire du nouveau président, soit directement, soit par abstention*." indique *Le Monde* dans son édition du 12 mai 1981. *Gai Pied* titre, après l'élection de François Mitterrand : "*Sept ans de bonheur ?*".

## **Les suites de l'élection présidentielle de 1981**

A la suite de l'élection de Mitterrand, la grande nouveauté (qui changea sinon la situation de l'ensemble des homosexuels, du moins la situation de la communauté homosexuelle) c'est que pour la première fois s'est institué un dialogue institutionnel entre la nouvelle majorité de gauche (confirmée aux législatives de juin) et les représentants des homosexuels. Et puisque nous sommes à Marseille, il faut préciser le rôle tout particulier qu'a eu le ministre de l'Intérieur d'alors, Gaston Defferre. Contrairement à ce que beaucoup pensent, si c'est bien Robert Badinter qui en tant que garde des Sceaux (et tout à fait convaincu de la nécessité de la chose) a mené les débats, il y eut au préalable tout un débat pour savoir quand en discuter. Le calendrier politique posait problème, d'autant que Mitterrand arrivait avec ses 101 propositions. Il faut savoir que ce qui n'est pas voté durant les 2 ou 3 premières années d'une législature est abandonné. C'est donc à ce niveau qu'eut lieu une véritable bataille, tant le gouvernement avait de chantiers législatifs à mener (l'abolition de la peine de mort, la suppression de la loi "Sécurité et liberté".....). Et grâce à l'action de Louis Jouané (qui était alors au cabinet de Pierre Mauroy) et de Gaston Defferre (motivé en cela, dit-on, par son amitié pour Jean Genet) la question de la dépénalisation de l'homosexualité fut rapidement abordée. Cependant, plutôt que d'opter pour la solution d'un projet de loi (qui, préparé par le gouvernement, doit passer au Conseil d'Etat puis au Conseil des ministres) le gouvernement pencha pour une proposition de loi.

Il faut se rendre compte que les multiples discussions que nous avons à propos de la dépénalisation de l'homosexualité étaient le début de quelque chose qui à terme devait aller beaucoup loin dans le sens de la liberté sexuelle (et notamment celle des mineurs), de la liberté de mœurs. N'oublions pas, petit rappel historique, que dans le programme du parti socialiste il y avait l'idée de fixer la majorité sexuelle à 13 ans.

### **Le vote de la loi**

Bref en octobre 1981, les députés socialistes déposent une nouvelle proposition de loi tendant à supprimer l'article 331-alinéa 2 du code pénal. Suite à cela, le 20 décembre 1981 Robert Badinter pris la parole à l'Assemblée face à une assistance dès plus clairsemée (c'était la fin de la session parlementaire), quand les tribunes du public étaient pleines à craquer. Après avoir fait une étude historique de l'homosexualité, Badinter cita un de ses illustres prédécesseurs, Cambacérès (homosexuel notoire) et conclut en disant qu'il était temps de prendre conscience de ce que la France devait aux homosexuels, comme à tous ses autres citoyens. Finalement, après une intervention (au nom de la nouvelle opposition de droite) de Jean Foyer, l'ensemble des députés de droite (à l'exception d'une seule abstention) votèrent contre la dépénalisation, contrairement à ceux de gauche.

Mais le *CUARH* souhaita que la dépénalisation de l'homosexualité soit le prélude à une plus grande reconnaissance de l'homosexualité et de la liberté sexuelle. Pour ce faire, il fit des propositions pour la révision du code pénal. Cependant, on s'apercevra par la suite que la dépénalisation était le maximum tolérable dans ces années 80. D'autant que le Sénat tenait à apparaître comme le principal opposant à la gauche. Et après plusieurs péripéties, l'Assemblée Nationale trancha en dernière instance le 27 juillet 1982. L'abrogation de la pénalisation de l'homosexualité devint effective le 4 août 1982 (date de la signature par le président de la république de la loi). Cette date (qui par ailleurs est la date anniversaire de la suppression de tous les privilèges de l'Ancien Régime) n'est certainement pas due au hasard, Mitterrand y vit très certainement tout un symbole.

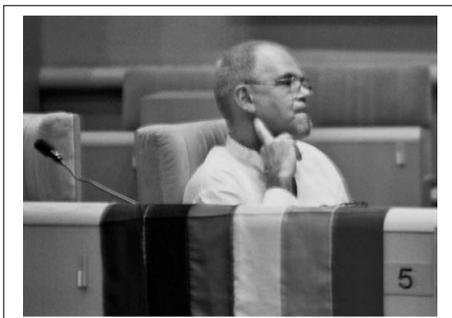
### **Quelques enseignements**

Il faut se rappeler que dans la loi de Vichy, il était question de "relation impudique et contre nature avec une personne de même sexe". C'est à dire toute une conception directement héritée d'une tradition religieuse extrêmement ancienne qu'il s'agissait de faire disparaître. Cela n'impliqua pas la reconnaissance complète de l'homosexualité, mais permis d'avancer.

Cependant sur un certain nombre de points nous étions assez mal préparés. On connaît les nombreux débats qu'ont suscités les réactions du mouvement homosexuel face à l'émergence du sida. Il est vrai que nous étions davantage préparés à continuer une démarche de revendication. Entre parenthèse, je remarque un peu la même chose actuellement. C'est apparu durant le forum d'hier soir\* sur "Santé : Perspectives et revendications". J'ai l'impression que dans la façon dont un grand nombre de groupes homosexuels (y compris ici même) formulent différentes revendications, nous nous situons dans la continuation, dans la précision de ce que nous disons depuis déjà un certain temps. Pourtant, il est possible que ce soit d'autres questions auxquelles nous serons prochainement confrontés, s'il se confirme une montée de l'extrême droite en Europe. Mais tout ce débat sur la dépénalisation de l'homosexualité nous appris des choses, par exemple comment discuter d'une loi ou d'aller à la rencontre des cabinets ministériels. Ainsi, quand il y aura la bataille du PACS (qui sera infiniment plus compliquée), sans l'expérience de la dépénalisation, nous n'aurions pas eu ce savoir-faire utile, nécessaire. Enfin, il y a le devoir de mémoire sur tous ces événements, le devoir de transmettre aux autres générations. Ce que, pour ma part, j'essaie de faire au plan universitaire. Il y a une nécessité de productions pédagogiques là-dessus qui est phénoménale. Normalement, à la rentrée prochaine, la loi précise que doit être appliquée à tous les niveaux de l'enseignement secondaire une éducation à la sexualité. Mais en la matière il y a extrêmement peu de documents fiables et/ou pédagogiques, ou du moins il y a des productions mais qui ne sont pas assez diffusées. C'est un vrai problème sur lequel nous devons travailler.

---

\* Pages 83 à 93



**Jacques Fortin** : Lorsque nous avons préparé le programme de cette journée, nous nous sommes dit que nous voulions couvrir toute la période qui allait de la dépénalisation de l'homosexualité (en août 1982) à maintenant. Mais quand nous avons abordé l'année 79, nous nous sommes dit que nous avions l'intégralité du programme de ce colloque, tant cette année nous a semblé riche d'événements.

Cette année charnière, sur le long chemin qui nous a mené jusqu'à aujourd'hui, nous sembla mériter que l'on s'y arrête, tant elle fut pour nous toutes et toutes un moment particulier, un grand moment. Comme le fut la première édition des *Universités d'Été Homosexuelles*.

## L'idée de départ

L'*Université d'Été* fut lancée par le *Groupe de Libération des Homosexuels* de Marseille. Contrairement aux autres *GLH* de France (directement issus de l'idéologie mai 68, c'est à dire assez radicaux, révolutionnaires), celui de Marseille était composé de toute une palette de sensibilités politiques qui allait de l'extrême gauche jusqu'à la gauche officielle. D'ailleurs, il était traité de "réformiste" par les autres. Bref, à l'issue de la première coordination des *GLH* (qui eut lieu à Lyon en 78) nous nous sommes dit qu'il fallait lancer quelque chose. Ce quelque chose devant reposer sur quatre grandes idées, à savoir :

### La visibilité provocatrice

En 1979, l'interdiction de tout prosélytisme interdisait de parler officiellement d'homosexualité. Aussi, nous nous sommes dit que nous allions épouser le chic giscardien en ayant nous aussi notre université. Et donc, fin 78, nous nous employâmes à rencontrer Gaston Defferre. Il nous promit des locaux qu'il nous retira trois mois après, car un grand professeur organisa un grand colloque de médecine sur Luminy et ne voulait pas "voir de ça à l'horizon". Ainsi la première année nous fûmes rapatriés en ville, principalement à la fac St Charles.

### Liens entre politique et quotidien

La question de l'articulation entre vie quotidienne et politique ne cessait d'agiter les militants (et les partis politiques), jusqu'au moment où la société fut secouée par la contestation féministe et les débats sur la manière, sur l'utilité d'intégrer dans la sphère publique ce qui jusqu'à présent relevait du privé. Le débat était de savoir comment casser la dichotomie entre les questions qui relevaient du droit, et celles qui étaient encore prisonnières des alcôves familiales ou médicales. Notre bagarre fut de dire que l'homosexualité était aussi une affaire collective qui concernait nombre de personnes. Ainsi nous avons convenu que nous ne pouvions pas faire quelque chose sur seulement deux ou trois jours mais plutôt sur une semaine durant laquelle nous pourrions vivre ensemble, avoir des débats, des ateliers sur le corps, des groupes de parole. Et donc, étant ensemble durant plusieurs jours, être à même de réconcilier débat et réalité quotidienne. Notre idée de départ n'était donc pas d'organiser une semaine de vacances sympa, mais un événement politique. Cette dimension, encore aujourd'hui, guide nos réflexions. Quand on sait que pour certain l'*UEEH* représente un moment fort, il me semble que notre optique de départ reste toujours valable et a toujours son sens.



## Cœuvrer pour la mixité

Pour nous, il était évident que c'était dans le creuset du féminisme que l'homosexualité avait puisé ses réflexions identitaires. C'est le féminisme qui avait ouvert l'espace pour que les questions dites privées deviennent des questions publiques, pour que les questions d'identités et de sexualité puissent être posées. La mixité fut donc une des idées de base sur laquelle nous avons fondé les *Universités d'Été*. Avec des douleurs parfois assez vives. Ainsi, en 1983, les tensions entre hommes et femmes étaient telles que nous avons scindé les *UEH* en deux sessions (*Lesbos* et *Mykonos*) avec grosso modo deux programmes parallèles qui quelques fois se croisaient. De fait, nous nous bagarrions avec les hommes qui pour certains d'entre eux étaient certes ouverts à la réflexion sur la place des femmes (bien que pensant que les lesbiennes étaient de toute façon des emmerdeuses) mais, alors que nous nous battions pour construire un mouvement non mixte (totalement homo) qui ne comprenait pas pourquoi les lesbiennes souhaitaient avoir de leur côté leurs propres moments non mixtes, et avec les filles qui théorisaient radicalement la non mixité, où en avait radicalement ras-le-bol de côtoyer des hommes qui vraiment n'y comprenaient rien.



## Travailler à l'unité des différentes sensibilités du monde homosexuel

À l'époque nous avons un mouvement actif, virulent même, mais extrêmement éclaté. En 1978 les choses commencèrent à "s'harmoniser", mais, exemple caractéristique, la coordination des *GLH* (qui eut lieu à Lyon) fut particulièrement riche en affrontements entre les différentes sensibilités. C'est pourquoi notre idée fut que les *Universités* devaient être un lieu où cette diversité d'avis, d'opinions, de lignes politiques devait pouvoir librement s'exprimer, un lieu où il devait être possible de sortir de cette guerre de chapelle. Nous pensions que le fait de vivre ensemble durant une semaine permettait de se découvrir, de se parler.

Il y avait nombre de conflits sur les façons de penser la place de l'homosexualité au sein de la société, et nous pensions qu'il nous fallait nous efforcer de les organiser. En particulier, nous nous étions interrogés sur le conflit entre réforme et radicalité (quand on parlait de lutter pour l'abrogation des lois discriminatoires, certains disaient qu'ils en avaient rien à cirer puisque leur objectif était de changer la société). Nous pensions qu'en permettant que ces débats puissent avoir lieu, il nous était possible de combiner sur des actions communes ce souci radical avec la volonté (portée par nombre d'entre nous) d'obtenir les droits démocratiques (comme le droit de réunion, de presse) qui jusqu'alors nous étaient interdits, parce qu'homosexuels.

Et afin de bien montrer que l'on ne se situait pas dans cette guerre des chapelles, d'emblée nous avons situé l'*Université* comme un espace et pas comme une institution ayant pour vocation de prendre des positions ou des initiatives. Aussi, nous espérions que cet espace serait un espace de débat où pourrait naître nombre d'initiatives. Et effectivement, plusieurs initiatives virent le jour durant les *UEH*. Par exemple, *Masques* profita de la tenue de la première *Université* pour travailler sur le sommaire du premier numéro. C'est aussi durant cette première *UEH* que fut débattue la question du *CUARH*. Au sein d'un mouvement nécessairement traversé par des sensibilités différentes, nous pensions qu'il était néanmoins possible de trouver des convergences, des terrains d'entente pour qu'au moins des débats puissent avoir lieu. Ainsi, lors de la première *Université* nous avons invité *Arcadie*, ce qui avait provoqué un débat assez virulent chez les différents *GLH*. Certains d'entre eux (surtout celui de Lyon) nous signalèrent alors leur intention d'interdire aux gens d'*Arcadie* de s'exprimer durant la semaine. Ce à quoi nous avons répondu que dans ce cas nous suspendions la tenue de l'*Université*. Nous avons donc organisé une sorte de service d'ordre autour de la tribune, jusqu'au moment où le vice-président d'*Arcadie* est monté à la tribune. C'est cette optique que nous avons voulu maintenir lors de la relance, en espérant que les choses se poursuivent comme elles avaient commencé.

## L'équipe de départ

L'équipe fondatrice fut en quelque sorte l'enfant naturel de Jean-Louis Bory et du féminisme. Du féminisme parce que d'une part le chemin nous avait été ouvert par les féministes (la pensée politique d'alors était nourrie de la pensée féministe). Et de Jean-Louis Bory qui s'est situé en tant qu'homme dans cette période où nous avons cessé d'être dans une logique d'auto-justification (nous cherchant des raisons d'être légitimes) pour simplement affirmer ce que nous étions, c'est à dire légitimes, sans avoir de raisons à donner. Par rapport aux autres grands porte-parole précédents, Jean-Louis Bory est emblématique du fait d'avoir été celui des homosexuels et non plus de l'homosexualité. Et le premier à être populaire, c'est à dire n'ayant pas le souci de défendre l'homosexualité ou les homosexuels en tant que tels, mais de parler au nom de l'homosexualité profonde. Et alors que nous l'avons invité, son suicide montre une ironie amère fermant ainsi une période. Après avoir su être un porte-parole populaire, il laissa la place à *Gai Pied*, à *Masques*, au *CHUAR*, et au développement du commercial.



**Suzette Triton-Robichon :** Il est agréable et excitant de se replonger dans nos premières années de militantisme lesbien, et de constater combien nombre de questions posées alors toujours d'actualité. Comme autant de défis à relever encore et encore. Chaque époque apportant quelques réponses, heureusement multiples. Ainsi les premières années de militantisme furent marquées par le refus d'un monde hétéro-flic, de la famille et des valeurs morales dominantes.

Ceci dit, je ne suis pas historienne, je suis une militante qui a participé à différents groupes lesbiens, à des revues, des magazines (aussi bien mixtes que non-mixtes) et c'est à ce titre que j'interviens. Mon intervention est celle d'une activiste qui retrace quelques moments de l'histoire lesbienne de manière non exhaustive. Car le problème de l'histoire lesbienne c'est justement de ne pas être écrite. Certes elle est archivée par *Les Archives Lesbiennes* (plus ou moins bien, comme tout travail bénévole sans moyen), mais quand on veut s'y replonger et que l'on veut vérifier les dates, il est difficile de s'y retrouver car à par les

tracts, les revues ou autres documents de ce style, il n'y a rien. L'histoire lesbienne est une histoire qui reste à écrire. Bref, mon propos porte sur la radicalisation lesbienne à la fin des années 70. Pour ce faire, je vais parcourir cette histoire lesbienne, l'histoire des groupes lesbiens. Histoire qui demeure à ce jour peu connue.

D'ailleurs, à ce propos je voudrais commencer par citer le nom de Anne-Marie Grélois (que vous avez pu voir dans le film de Jeuland, plus précisément sur l'extrait consacré au *FHAR*. Une femme à la voix aiguë). Et je trouve dommage que son nom ne soit pas cité au même titre que Guy Hocquenghem parce qu'il s'agit de celle qui avec Françoise d'Eaubonne a quitté *Arcadie* et qui fut l'une des initiatrices du *FHAR*. Personnellement, je considère qu'il est très important de mettre les noms afin que l'on s'en souvienne. D'autant que Anne-Marie Grélois (qui n'est plus parmi nous) est une personne dont l'humour, la langue incisive ont marqué les personnes qui l'on connue. C'est pourquoi il me semble important de la citer et d'en parler.

---

### **Le contexte d'alors**

Avant les années 70 il n'existait pas de groupes lesbiens constitués, pourtant des lesbiennes se regroupaient dans des bars ou des lieux privés. Il ne s'agissait alors que de réunions amicales et non de groupes militants. Par ailleurs, indépendamment du fait que les lesbiennes, a priori, semblaient être moins concernées par la répression, la discrimination sociale de l'homosexualité, que les gays, et alors que le mouvement féministe, le mouvement gay, que tout le mouvement de revendication sociale se mettait en place (durant les années 70), le moins que l'on puisse dire c'est que les lesbiennes d'alors n'avaient pas vraiment l'impression d'avoir des traces quelconques dans l'histoire. Ainsi, à titre d'exemple, à l'époque combien de personnes avaient entendu parler du salon de Nathalie Barney ? Tout ce que l'on pouvait alors connaître alors c'était des références littéraires, quelques films assez sinistres et rien de plus. Et aussi, ne les oublions pas, des histoires privées. Ce dernier aspect est particulièrement important, car l'histoire du mouvement lesbien français ne prend pas ses racines dans les années 20 comme cela fut le cas en Allemagne (où il existait des bimensuels qui tirèrent durant des années tous les 15 jours à plus de 20 000 exemplaires), mais davantage dans les histoires particulières. En France, il n'y avait nul part où aller chercher de l'histoire.

Par contre, et c'est quelque peu paradoxal, nous avons la chance d'avoir une écrivaine (Monique Wittig) qui avait eut le prix Médicis en 1964 pour le "*L'Opoponax*", qui en 1969 (c'est à dire avant l'émergence d'un groupe lesbien ou gay ou féministe) avait sorti "*Les Guérillères*", en 1973 "*Le corps lesbien*" et en 1975 "*Le brouillon pour un dictionnaire des amantes*". Bref, toute une partie de son œuvre majeure de fiction, largement étiquetée de lesbienne. N'oublions pas qu'à l'époque, en 1973, "*Le corps lesbien*" produisit un sacré choc. Notamment pour les libraires et la presse qui après l'avoir encensé pour le "*L'Opoponax*" trouvaient que Monique Wittig commençait à aller dans des voies qui n'étaient pas forcément celles de la littérature, sans voir le travail d'écriture qui y avait derrière. Si je dis cela, c'est que la situation était quelque peu paradoxale en ce sens que ces ouvrages qui furent extrêmement importants pour les groupes et pour les individus, sont sortis avant qu'apparaissent réellement des groupes lesbiens de manière autonome et visible sur la place publique. Ce qui signifie que Monique Wittig s'avéra être une pionnière, et de surcroît largement avant l'heure. Sauf que, parfois, le prix à payer est assez lourd.

## Petite chronologie

- 1970 : C'est l'année de la création officielle du *MLF*, suite à l'affaire de la gerbe de l'Arc du Triomphe. Dépôt de gerbe à laquelle de nombreuses lesbiennes (dont Monique Wittig) assistèrent.
- 1971 : Création du *FHAR* et publication du Manifeste des 343 salopes dans lequel de nombreuses lesbiennes (qui elles-mêmes n'avaient pas avorté) exprimaient leur solidarité vis-à-vis du mouvement féministe, qu'elles étaient de fait en train de construire, en même temps qu'elles construisaient le mouvement homosexuel (même si à l'époque, on ne parlait pas de construire un mouvement homosexuel).
- 1972 : Création du premier vrai groupe lesbien : *Les Gouines Rouges*. En soit, c'est assez génial que le nom du premier groupe lesbien s'appela *Les Gouines Rouges*. A l'époque nous étions plus rouges que roses. La difficulté d'en écrire l'histoire tient au fait qu'il était informel (et donc toutes peuvent prétendre en avoir fait parti, chacune reconstruisant l'histoire selon le parcours qu'elle a eu ultérieurement. Ce qui est bien normal). Il se réunissait tous les samedis ou les dimanches chez une copine, alors que dans le même appartement communautaire il y avait le groupe des *Féministes Révolutionnaires*. Et selon Evelyne de Rochedereux la différence entre les deux groupes tenait à la présence de Josy, grande figure du féministe, qui était beaucoup dans les trucs lesbiens sans être elle-même lesbienne. Si elle n'était pas là, c'était les *Gouines Rouges*, sinon c'était les *Féministes Révolutionnaires*.

Les années comprises entre 1972 et 1976 (année de la création d'un nouveau groupe lesbien, après la disparition assez rapide des *Gouines Rouges*) furent des années d'interrogation pour celles qui s'interrogeaient sur la question de savoir si elles devaient ou pas être avec les pédés et avec les féministes, ou s'il fallait au contraire créer des groupes lesbiens autonomes. Etant entendu qu'à l'époque nous ne pensions pas du tout à faire de groupes lesbiens autonomes hors du mouvement des femmes.

## L'histoire de la construction identitaire lesbienne

Cette histoire qui court tout au long des années 70, s'achève en 1980, année qui marqua la grande rupture avec un débat théorique autour des textes de Monique Wittig, ainsi qu'une grande automatisation, une grande diversité des groupes lesbiens (qui vont exister jusqu'à aujourd'hui). Petit à petit les lesbiennes se regroupent, non plus seulement spontanément dans le privé mais en groupe. Afin de discuter, de se rencontrer, de se parler, de rire, d'échanger, d'examiner les problèmes qui se posent dans la vie quotidienne (le dire ou pas, le couple, la sexualité, le désir.....). Parallèlement, elles se rendent très vite compte que leur parole n'est pas complètement entendue et que si elles sont nombreuses et dynamiques dans la lutte pour l'avortement, la réciprocité n'est pas toujours vraie, là comme ailleurs elles doivent souvent justifier de leur "différence", et expliquer pourquoi elles sont "comme ça". On dit souvent que la dépénalisation de l'homosexualité n'a pas forcément été un grand facteur de mobilisation chez les lesbiennes, bien qu'il y ait eu nombre de lesbiennes dans les différentes manifestations et dans les groupes mixtes. Cependant il est exact que les discriminations envers les lesbiennes, en dehors de la lesbophobie ambiante, ont pesé dans la balance. Voir les témoignages à propos du fameux docteur Amoroso (personnage vraiment.....) ou à propos de cas de lobotomisation de lesbiennes qui avaient dit à leurs parents qu'elles étaient homo. Sans compter le problème de toutes celles qui divorçaient, et qui se voyaient retirer la garde de leurs enfants au prétexte que l'homosexualité était considérée comme une injure grave faite à leurs maris. Il y aurait certainement toute une histoire à écrire sur l'histoire de la répression juridique des lesbiennes. Mais à l'époque nous n'avons pas forcément pensé à recueillir des témoignages, à porter plainte.

### 1975 : Interrogations de base

La majorité des lesbiennes militantes sont dans les groupes féministes, celles-ci sont même en nombre et ont souvent un rôle important de "leader". Cependant la "jule" (aujourd'hui on dit "butch") pose problème, certaines filles estimant qu'elle ne donne pas forcément une bonne image des lesbiennes. Il y a tout un tas d'articles (en particulier dans *Le Torchon Brûlé*) à ce propos qui sont intéressants en ce sens qu'ils montrent combien à l'époque les lesbiennes se révoltent contre cette tendance à vouloir diviser les femmes.

"La révolte féminine ça commence dans un garçon manqué, ça commence dans une gouine aussi" disent certaines, tout en se révoltant contre le fait que l'on donne une image très négative du garçon manqué, que les filles qui sont trop "garçon manqué" de fait imitent l'homme, ce qui n'est pas bien. Il y a alors toute cette réflexion contradictoire qui est intéressante, car on voit à travers cela comment a commencé le débat sur l'identité lesbienne, sur le fait d'être lesbienne. Car être lesbienne, c'est être patchouli, grande jupe et compagnie (comme nous l'étions au début du *FHAR*) ? Ou est-ce être habillée en jean's, clac et tee-shirt ? Toute cette question de l'image, du vêtement est d'autant plus importante qu'il y a en parallèle tout le débat sur les lesbiennes depuis toujours (qui ont tout un passé d'oppression, qui ont des difficultés à s'affirmer) et les lesbiennes devenues lesbiennes par le mouvement des femmes (qui ont l'impression de vivre cela comme une libération). Il y a aussi des débats, des trucs, des histoires assez complexes. Des éléments qui sont extrêmement intéressants à analyser si on veut vraiment comprendre ce qui se passe chez les lesbiennes au sein du mouvement des femmes. Et donc, les

lesbiennes féministes qui faisaient partie du mouvement des femmes décident de se regrouper, et éditent le premier numéro du *Bulletin des lesbiennes féministes* (quelque chose d'assez amateur). Ce journal qui avec le recul paraît assez petit, voir même enfantin par le type de textes (et de dessins) que l'on pouvait y lire, est tout de même extrêmement intéressant car on y trouve néanmoins tous les thèmes qui vont arriver plus tard. Il y avait même des petites annonces, imaginez ! Des petites annonces dans un journal de lesbiennes féministes..... Mais il y avait également des mots croisés, de l'astrologie (formule que reprendra *Lesbia*), et tous les articles sur la manière de se déterminer, sur les raisons qui font que l'on se détermine en tant que lesbienne et pas en tant que femme homosexuelle, sur les rapports entre lesbianisme et lutte des classes. Le tout agrémenté de mots d'ordre, comme "*Les partis vous mettent en boîte, soulevez les couvercles*", "*Devenez lesbiennes, vous irez plus loin*", "*Ce que veut le groupe de lesbiennes féministes, c'est une décolonisation de la femme*").

C'est à dire, déjà la volonté non pas de se mettre à l'écart du mouvement féministe mais d'œuvrer à la décolonisation de la femme, tout en se regroupant entre soit, entre femmes homosexuelles (parce qu'effectivement il y avait un malaise). Il y avait également, à cette époque, tout un débat sur la vie communautaire, le refus de la jalousie, le couple..... N'oublions pas qu'à cette époque militantisme et mode de vie étaient très liés, et que quand on était dans un même groupe, un même journal, on vivait ensemble. C'était bien, mais pas toujours très sain. Je parle de mon expérience de provinciale montée à Paris (en 1970) pour fuir la difficulté de la province, et y trouver l'anonymat de la capitale. Bref, l'importance de ces groupes était surtout de se construire comme force collective et autonome. Parce que jusque là nous étions dans nos histoires individuelles, plus ou moins heureuses, alors qu'il y avait un besoin que chacune racontant son histoire construise une histoire collective, et que l'on se rende compte que ce que l'une avait traversé, l'autre l'avait peut-être traversé différemment mais que cela revenait au même, qu'il fallait pousser toute cette sape de silence qui durant des décennies (voir plus) avait étouffé la vie et avait même parfois écrasé des destins de manière vraiment difficile.

### **1977 : Pose des jalons**

Alors que disparaît *Bulletin des lesbiennes féministes*, se tient le premier festival de cinéma gay et lesbien à l'*Olympic* (Paris) qui en matière de cinéma fut l'une des toutes premières manifestations où sont posés les premiers jalons d'une culture lesbienne naissante. C'est du moins ainsi que je l'ai personnellement vécu. Non pas que les films présentés étaient porteurs d'un futur (il s'agissait de "*Qui a tué sister Georges ?*" et de "*La renarde*", deux films assez sinistres), mais c'était plutôt le passé que l'on voulait étouffer. Cela ne faisait rien, nous avions besoin de ramasser toutes ces traces, et de voir ce que nous voulions faire.

### **1978 : Année de coordination**

C'est cette année qu'eut lieu le festival de films de femmes de Sceaux qui fut un véritable espace de discussion et de débat au sein de la scène lesbienne. Ce festival fut aussi et surtout un espace de liberté pour les cinéastes de tous pays qui y présentèrent leur film. Je pense en particulier à certains films lesbiens qui furent extrêmement importants quant à la constitution d'une culture non pas tant lesbienne (notion dont nous pouvons à l'occasion discuter), mais en tout cas de points, de traces de l'histoire d'une communauté qui ainsi se trouva des repères communs.

C'est aussi le moment où naissent nombre d'initiatives féministes qui permettent de relayer l'information, qu'il s'agisse de maisons d'édition ou de groupes (comme *Les Trois F*) faisant de la mécanique, de l'autodéfense, des communautés de femmes. Tous ces lieux qui vont permettre d'expérimenter pour la première fois d'autres modes d'expression, d'autres modes de vie. Parallèlement se créent un peu partout des groupes lesbiens, généralement domiciliés dans les *Maisons des Femmes* (qui sont également fondées à ce moment là), notamment le *Groupe du Centre de Femmes de Lyon* (créé en 1976) qui lance un journal "*Quand les femmes s'aiment*" (tiré à 750 exemplaires pour le premier numéro, ce journal paraîtra sept fois entre avril 78 et juin 80). Initiative reprise par le *Groupe Lesbienne de Paris*. C'est aussi cette année que se tient (à Lyon) la première coordination nationale des groupes lesbiens non mixtes. Aucune position définitive n'est prise par rapport au mouvement féministe ou homosexuel, mais un réel ras-le-bol de voir qu'au sein du mouvement homosexuel les questions lesbiennes étaient mises de côté. Le *Groupe Lesbienne de Paris* se réunissait au MLAC, où nous avons reçu Kate Millet qui venait nous présenter "*Sitd*". Ce fut un grand moment, non seulement de voir arriver Kate Millet mais en plus de lire des romans si longs, si détaillés sur des tas de trucs absents de la littérature française. A cette époque, nous parlions parfois des enfants mais pas trop du couple, et c'est pourquoi la discussion portait surtout sur les relations multiples ainsi que sur la manière dont nous devons lutter contre les différentes souffrances auxquelles, tant sur un plan pratique que théorique, nous étions confrontées.

Cette coordination du *Groupe Lesbien* de Paris et celui de Lyon, en prenant en alternance l'écriture du magazine, montra la volonté de créer un mouvement lesbien d'envergure nationale. C'est ainsi que se tiendra à Lyon la première coordination nationale des groupes lesbiens non mixtes (à l'image des rencontres nationales féministes). Ces différentes groupes lesbiens s'adressaient aussi bien aux lesbiennes isolées (militantes ou non) qu'à celles de boîte, perdues dans leur aliénation (disaient certaines), qui allaient dépenser de l'argent au Katmandou (ou ailleurs) plutôt que de venir militer ou s'éclater dans les fêtes féministes et/ou lesbiennes. Ce qui posait le débat sur le ghetto commercial (débat que le mouvement gay a connu et connaît encore). Ainsi quand

Elula Perrin sorti son bouquin et passa à la télé, tout en la critiquant largement, nous nous disions que c'était quelque chose d'extrêmement important, sur le plan médiatique, pour les lesbiennes. Et c'est dans les locaux de la *Maison des Femmes* que commencèrent à se former les groupes lesbiens. Ces derniers devinrent très rapidement les groupes moteurs, non pas que les groupes féministes d'alors faiblissaient mais davantage que la mobilisation se faisait nettement moins importante.

Notre position fut donc de dire que nous n'avions pas de position par rapport au mouvement des femmes, que nous étions le mouvement. Dans "*Chronique d'une passion*" écrit par le collectif de Lyon aux Editions Larmatan, il y a une analyse intéressante de ce phénomène. L'importance du courrier reçu (plus de 500 lettres) montre combien le fait de joindre, de réunir les lesbiennes, avait du sens. Ainsi au sein du groupe de Paris (comme dans tous les groupes) il y a eu des moments de paroles très importantes de la part de filles qui n'avaient jamais vu plus de deux lesbiennes ensemble. Déjà, à la base il leur fallait passer le pas de la porte, car il y avait ce problème difficile de l'accueil ou du non accueil. Mais une fois ce seuil passé, certaines racontaient parfois des trucs assez étonnant, voir plus. Bref, suite à cela une première banderole fut écrite, avec comme slogan (en soit assez intéressant, symptomatique) : "Lesbiennes et heureuses de l'être". Ce qui n'était pas si évident, mais cela dénotait notre volonté de montrer combien nous étions heureuses d'être ce que nous étions. Cette affirmation nous semblait quelque chose d'extrêmement politique. Ces premiers groupes lesbiens, plus ou moins coordonnés procédaient d'un mouvement d'affirmation très important.

Cette même année eut lieu le camping lesbien à Paussac (en Dordogne) qui réuni quelques 120 femmes, dont des copines francophones d'autres pays. Il y eut également les rencontres de Marcevol et d'Euzières d'où sortirent d'autres projets communautaires. C'est l'époque du rêve des villages de femmes. Nous étions dans l'idée de changer le monde. Bien évidemment, certaines lesbiennes étaient dans des projets mixtes, mais il serait trop long d'en parler. Je me contenterais donc de parler du non-mixte, justifiant ainsi ma réputation. Bien qu'à titre personnel, je sois allée dans de nombreux endroits mixtes et que je sois toujours entre les deux.

Ces groupes lesbiens évoluaient dans un contexte où ils commençaient à se créer des lieux féministes (qui faisaient office de relais), des maisons d'édition femmes et/ou féministes qui publiaient un certain nombre de textes importants. Sans compter tous ces groupes d'autodéfense dans lesquelles il y avait environ 85 % de lesbiennes. C'était des groupes qui préfiguraient les lieux conviviaux, des lieux d'apprentissage de savoir entre soi, et pas uniquement de débats politiques de la décennie suivante. C'est aussi l'époque du débat sur l'avortement (et aussi du débat sur la pédophilie), et bien que les lesbiennes aient déclaré qu'elles en avaient assez de participer aux luttes féministes, elles n'en demeuraient pas moins nombreuses dans les différentes manifestations pour l'IVG. Ce fut une époque assez difficile en ce qui concerne les rapports entre gays et lesbiennes. D'ailleurs, à ce propos il serait utile de reprendre tranquillement les textes de cette époque. C'est aussi le moment où nous avons créé *Masques* (je dis "nous" car c'était un projet commun).

### **1979 : Les prémices du mouvement lesbien**

Le phénomène des groupes lesbiens est alors un phénomène tout à fait nouveau. Je ne dirais pas que cela faisait apparaître en pointillé le mouvement lesbien, mais les revues, les bulletins et autres productions du moment forment les futures traces de l'histoire d'un mouvement qui est en train de naître. Il est d'ailleurs assez intéressant de voir, en matière de publication, cette diversité qui commence à s'exprimer. Il s'agit souvent d'une réflexion théorique, certes balbutiante et parfois contradictoire, mais qui néanmoins existe. Sans compter les récits de vie qui, je crois, sont la clef nécessaire à la création de tout mouvement en train de se constituer. Il y aurait également tout un travail à faire sur l'iconographie de cette époque. Je me souviens que dans "*Les femmes s'aiment*", il y avait de grandes photos des femmes de Rodin. Aujourd'hui on ne mettrait jamais ce genre de photos dans une revue lesbienne, mais il y avait à l'époque un tel manque de visuel que dès qu'on pouvait voir deux femmes ensemble.... C'est particulièrement à ce niveau que l'on voit le changement.

Il est également intéressant de noter la création de *Désormais*, publication qui dura presque un an. C'était la première fois qu'un groupe de lesbiennes (non militantes) voulurent faire un journal lesbien, mais surtout commercial et vendu en kiosque. Cette revue réunissait des lesbiennes de tous les horizons. Cette aventure échoua, car avoir un projet commercial à cette époque était plus que risqué. D'autant qu'il ne faut pas oublier que les librairies féministes qui alors existaient étaient particulièrement vigilantes sur ce qu'elles vendaient, que *Désormais* n'a pas vraiment été reçu à bras ouvert (comme les premiers numéros de *Lesbia*). Il fallait vérifier, avant de le vendre, qu'un produit soit réellement militant. Et même si l'expérience de *Désormais* fut un échec, il est important de signaler ce moment où les lesbiennes commencèrent à penser qu'elles avaient leur place sur la place publique, et qu'elles pouvaient donc vendre de la presse.

Après le vote de la loi Veil sur l'avortement (qui marque le début du changement en matière mœurs), et le débat sur le viol qui avaient été plutôt houleux (et avaient suscité de nombreux désaccords y compris entre certains ténors du mouvement homo, comme Guy Hocquenghem), le débat sur la pédophilie avait marqué une certaine rupture entre les lesbiennes et les gays. Cette rupture entre lesbiennes et gays se fait donc finalement quelques années après la manifestation du 25 juin 1977, en réaction aux propos plus que réactionnaires d'Anita Bryant.

## **1980 : Année charnière**

C'est l'année où Yves Navarre obtient de Goncourt et Jocelyne François le Femina. De son côté Geneviève Pastre sort "*De l'amour lesbien*". C'est aussi durant cette année que Marguerite Yourcenar rentre à l'Académie Française. D'ailleurs, il n'est pas inintéressant de lire les commentaires d'alors dans les journaux. On note également l'ouverture de la librairie *Les Mots à la Bouche* (à Paris). Ce qui en terme de visibilité fut important mais surtout cela permis aux parisiens et aux parisiennes de trouver non seulement des livres mais aussi des tracs et/ou ces petites revues assez confidentielles tirées à quelques 300 exemplaires.

1980 marque également une date clef pour le mouvement lesbien en France (et aussi dans d'autres pays occidentaux) parce qu'il se passe la scission sismique sur la question féministe autour de deux textes de Monique Wittig : "*La pensée straight*" et "*On ne n'ait pas femme*". La première édition des textes composant "*La pensée straight*" est une anthologie de textes théorique de Monique Wittig sorti en premier aux Etats-Unis, et qui rassemble des textes déjà sortis dans des revues françaises et d'autres textes jusqu'alors non publiés en français. Sans vouloir faire une analyse détaillée de ces deux textes fondateurs, d'autant que demain a lieu un atelier sur le lesbianisme radical\*, une phrase a provoqué une véritable explosion, à savoir la très célèbre formule selon laquelle les lesbiennes ne sont pas des femmes. Evidement, cela n'est pas arrivé comme un cheveu sur la soupe puisqu'au préalable elle expliquait toute la construction de l'homme, comment l'homme et la femme sont des constructions et des catégories créées, et que dans la mesure où les lesbiennes échappent individuellement et de manière privée à l'appropriation des hommes (je résume) les lesbiennes ne sont pas de femmes. Bref, autour de ces textes se crée un courant de pensée, le lesbianisme radical pour lequel le lesbianisme n'est plus un simple mode de vie comme un autre réclamant le droit de vivre, mais une résistance politique.

Ceci dit, cette affirmation fit l'effet d'une bombe, auprès des lesbiennes comme des féministes. Parce que les féministes ont senti qu'il y avait une désolidarisation des lesbiennes par rapport aux femmes, ce qui n'était pas forcément le cas. Les lesbiennes à qui enfin on disait qu'elles n'étaient pas forcément des hommes ou des femmes mais des lesbiennes, ont ressenti cela comme un réel soulagement. Personnellement, depuis toujours je ne me sentais lesbienne mais pas tout à fait femme. C'est le genre de truc qui faisait plaisir d'entendre, sans forcément voir toute l'implication de l'analyse théorique qui avait derrière. Je crois que cette phrase eut une portée extrêmement symbolique pour tous les groupes lesbiens, même pour ceux qui n'étaient pas d'accords. On pu le constater tout au long des années qui suivirent.

Les débats politiques amorcés les années passées se précisent. Leur base est claire : l'analyse du lesbianisme comme résistance à l'appropriation des femmes, ce qui rend nécessaire la construction d'une force politique lesbienne. Cette explosion de débats au sein du mouvement féministe force chacune, lesbienne ou non, à se déterminer pour ou contre, ou à refuser de rentrer dans la discussion. Cette rupture fait peur à bien des lesbiennes qui refusent de se distancier du féminisme, et ont peur de l'identification lesbienne en lisant la fameuse phrase "Les lesbiennes ne sont pas des femmes". Même si les groupes de lesbiennes radicales éclatent en 1984, leur existence se traduit dans les années suivantes par la mise en route de plusieurs projets qui n'auraient peut-être pas eu lieu sans le travail de réflexion entamé préalablement. Parallèlement une nouvelle vague de groupes lesbiens se développent : groupes militants ayant la volonté d'agir pour créer un mouvement, groupes associatifs plutôt conviviaux, groupes à vocation plus culturelle (à l'exemple du *MIEL : Mouvement d'Information et d'Expression des Lesbiennes*, créé en 1981) se réunissant à la Maison des femmes de Paris. Sur la lancée, les lesbiennes organisent des rencontres nationales (et même internationales) et mèneront et publieront la première enquête faite sur les lesbiennes par des lesbiennes. Elles sont les premières à avoir l'idée d'utiliser le minitel comme espace de contact, d'informations.

## **Epilogue**

Il y a toute une série d'histoires orales qui faute de ne pas être rassemblées finissent par disparaître. Il y a des morceaux d'histoires que j'ai recueilli à l'enterrement d'une copine, parce que nous avons fait une cérémonie de deux heures, et que chacune est venue raconter une histoire. Aussi je trouve que cette question de la transmission de la mémoire est primordiale. Il faut arrêter cette coupure entre les vieilles militantes et les jeunes d'aujourd'hui qui ne pensent qu'à s'amuser. Parfois des copains, des copines m'ont invité à venir parler d'expériences précises dans des groupes en fac. C'est quelque chose de très important. Il est primordial de garder les deux bouts ensemble. Et même s'il y a des groupes qui parlent de queer, et que cela ne fait pas forcément plaisir à certains et à certaines, peut importe, on y va, on discute et on échange. Car ce qui est important, en particulier en ce qui concerne l'histoire lesbienne, c'est que c'est une histoire qui n'est pas écrite. C'est la difficulté à laquelle nous sommes souvent confrontés. Sans compter que toutes ces histoires passées cristallisent parfois tellement des différences, chacune ayant sa propre vision ou ne voulant pas parler avec celle qui à l'époque ....

Je terminerais en disant que je ne sais pas comment régler cette question de l'histoire. Mais s'il y a des jeunes et des moins jeunes qui font des études, qu'elles y aillent. Il y a de la matière, largement inexplorée jusqu'à ce jour.

**Jean-Michel Rousseau :** Catherine Gonnard et moi-même, nous allons ensemble vous présenter l'histoire du *CUARH* (association à laquelle nous avons participé), de son début jusqu'à sa fin ultime.

Durant les années 70, la sphère privée faisait partie du politique, et nous allons donc faire œuvre de transparence. Catherine Gonnard était à l'époque militante du *MIEL* (*Mouvement d'Information et d'Expression des Lesbien*nes). Moi-même, j'étais militant des *Groupes de Libération Homosexuelle*, à Rennes, Tour et Marseille.



Aujourd'hui, il nous importe de refaire un bref historique de cette époque en resituant un certain nombre de dates et d'événements dans le contexte du moment. Cette œuvre de mémoire en soit est importante, car si on se replonge vingt ans en arrière il faut également se replonger dans la façon dont on réfléchissait à cette époque, quels étaient alors les débats. C'est à dire remettre en perspective les événements marquants d'une époque qui connu bien des changements.

### Le contexte d'alors

A la suite de l'apparition du *FHAR* (le *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire*) en 1971, des groupes essaient progressivement dans les principales villes de France, sous l'appellation de *GLH* (*Groupe de Libération Homosexuelle*). Ces groupes, malgré un sigle commun, étaient en fait très divers, avec des positions idéologiques très affirmées et très antagoniques. Le contexte de clivage était suffisamment fort pour que le *GLH* de Paris se scinde en trois entités distinctes, le *GLH PQ* (politique et quotidien), le *GLH Groupe de Base* et le *GLH 14 décembre* (puisque la scission eut lieu un 14 décembre). Les *GLH* étaient largement masculins tandis que les lesbiennes s'organisaient dans des associations séparées représentant différents courants (féministes, séparatistes.....). De l'autre côté il y avait *Arcadie* qui périclitait doucement (avant de disparaître complètement) et qui refusait de se mêler à toute cette "agitation".



C'est dans ce contexte que Le *GLH* de Marseille pris l'initiative d'organiser une *Université d'Été Homosexuelle*, en 79. Voici le journal de la première *Université d'Été*, dont la photo en couverture est en soit assez emblématique. La différence importante avec une *UEEH* d'aujourd'hui c'est que les gens s'inscrivaient alors par groupe et non à titre individuel. Bref, lors de cette *Université homosexuelle* nous fîmes le constat que tous les groupes avaient chacun des conceptions très différentes sur l'homosexualité, et la façon de concevoir le combat à mener. Mais nous avons fini par convenir de la nécessité de trouver une structure pour passer au-dessus des ces divergences et agir sur le concret, et se battre contre la répression. Ce qui se traduit par la création du *CUARH* (*Comité d'Urgence Anti-Répression Homosexuelle*), conçu comme une fédération très large.

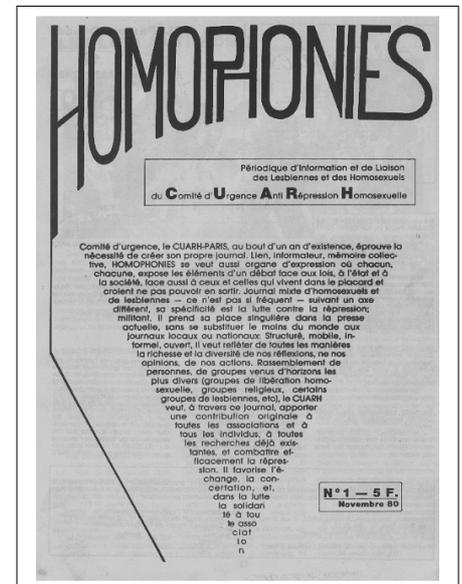
Une lettre datée du 28 juillet 1979 et adressée aux groupes homosexuels et lesbiens, résumait l'acte de naissance de l'association : "*Le CUARH est une structure de coordination des groupes homosexuels qui désirent en faire partie, pour lancer des campagnes, prendre des initiatives par rapport aux cas les plus significatifs. Le CUARH élaborera également sur les droits démocratiques et les libertés homos (campagne contre l'homophobie, suppression des fichiers, suppression de l'article 16 de la fonction publique, réforme du code pénal.....). Le CUARH devra rechercher les liens pour mener des campagnes éventuellement communes avec les forces anti-répression, les organisations politiques, syndicales et démocratiques.*". Dans le même temps une presse homosexuelle d'opinion se développa : *Gai Pied*, *Masques* et plus tard la revue *Vlasta* ou le mensuel *Lesbia Magazine*, qui chacun permis de relayer les combats engagés par les associations.

**Catherine Gonnard** : Un grand nombre de groupes homosexuels rejoignirent le *CUARH*. Notamment les *GLH* encore existants, les *Comités Homosexuels d'Arrondissement* de Paris, des groupes confessionnels comme *David & Jonathan*, le groupe *Partages*, le *CCL* du Pasteur Doucé, le groupe juif *Beit Haverim*, le *MIEL* (qui officiellement était le seul groupe lesbien présent, indépendamment des différents groupes plus ou moins mixtes), des groupes professionnels (alors qu'on a pu lire dans la presse, lors des dernières *Gays Prides* que les associations professionnelles étaient une nouveauté !) comme les *Gais PTT*, *DDASS'istance Gaie*, mais aussi les *Gais Retraités*, le *Groupe de Recherche pour une Enfance Différente* ..... La liste n'est pas complète car des groupes sont venus à des moments ou à d'autres, de façon plus ou moins permanente.

### Homophonies : Un porte-parole

Et face à cette extrême diversité, il importait d'avoir des objectifs de luttes précises, et de se baser sur des cas précis de répressions homophobes. Avec en plus le souci de faire vivre ce qui au départ était une coordination de groupes. C'est ainsi que nous avons mis en place deux réunions de coordination par an, une Commission Nationale (élue) et que nous lançâmes un journal : "*Homophonies*" qui sera diffusé en kiosque. En fait, ce fut surtout de groupe de Paris qui s'est retrouvé porteur du ce journal qui s'avéra être la vitrine du *CUARH*, puisqu'on y retrouvait ses débats internes.

*Homophonies* (créé en novembre 1980) fut diffusé en kiosque de 1982 jusqu'à son dernier numéro en février 1987. Le tirage annoncé était de 22 000 exemplaires, mais était, en réalité, de 8 500. Le choix d'une diffusion en kiosque eut de nombreuses conséquences, notamment le fait que ce journal qui était au départ plutôt le bulletin d'une association devint un mensuel destiné à un public plus large. Cela impliqua la mise en place d'une infrastructure militante dédiée à cette tâche prenante. Ainsi le comité de rédaction du journal devint un groupe militant doté de sa vie propre, devant prendre des options pas seulement militantes. Cependant, *Homophonie* participa pleinement à la vie militante du *CUARH* puisqu'il servit de relais pour toutes les campagnes de mobilisation de l'association. De périodique d'information et de liaison des homos du *CUARH*, *Homophonies* devint le mensuel gay et lesbien du *CUARH*.



### Le combat pour la dépénalisation

Dès sa création, le *CUARH* mena un combat acharné pour l'abrogation des aspects discriminatoires du code pénal vis-à-vis de l'homosexualité et des homosexuels (hommes et femmes). Surtout l'article 330 et l'alinéa 2 (ex-alinéa 3) de l'article 331 (introduit par le régime de Vichy en 1942, et confirmés en 1945 à la libération) qui établissait une différence en matière de majorité sexuelle entre homos et hétéros. Ainsi les relations hétérosexuelles étaient licites dès l'âge de 15 ans, alors que les relations homosexuelles demeuraient illégales avant 18 ans (21 ans avant que Valéry Giscard d'Estaing ne baisse l'âge de la majorité civile). C'est ainsi que 6 487 personnes (entre 1958 et 1975) furent poursuivies sur la base de cet article. C'est pourquoi il nous semblait extrêmement important de lutter contre ces dispositions discriminatoires. En juin 1978 le sénateur Henri Caillavet proposa au Sénat l'abrogation des articles incriminés, qui l'accepta, mais l'Assemblée Nationale (sous la houlette du député Jean Foyer) rejeta la proposition, en avril 1980. Pour protester, le *CUARH* organisa le 21 juin 1980, devant l'Assemblée Nationale, une manifestation qui rassembla d'un millier de personnes.

L'approche des élections présidentielles de 1981 nous donna l'occasion de mener une campagne médiatique sur nos objectifs, en lançant une pétition nationale contre les lois discriminatoires. Pétition qui recueillit certaines signatures célèbres (comme celles de Dalida, de Marguerite Duras, de François Truffaut, de Robert Badinter, d'Huguette Bouchardeau, de Raymond Forni, Gisèle Halimi, de Lionel Jospin.....). Cette campagne de mobilisation permit au *CUARH* de faire prendre position à des organisations comme le Syndicat de la Magistrature mais surtout (ce qui en cette période d'élection était extrêmement important) le Parti Socialiste dont le candidat François Mitterrand déclara (lors d'un meeting organisé par *Choisir la Cause des Femmes*, le mouvement de Gisèle Halimi) que l'homosexualité ne devait plus entraîner ni inégalités ni discriminations.

Suite à cette déclaration (qui fit un certain bruit), alors que sa pétition avait réuni plus 6000 signatures, le *CUARH* organisa une "marche nationale" à Paris le 4 avril 1981 qui réunit quelques 10 000 personnes. Pour tous ceux qui participèrent à cette marche (qui fut la première grande manifestation homosexuelle), elle fut un moment vraiment extraordinaire, d'autant que personne n'avait espéré un si grand nombre de participants. Par la suite, nous avons tous et toutes vécu des marches encore plus importantes en terme de fréquentation, mais personnellement je n'ai jamais ressenti par la suite cette émotion que j'avais alors ressentie, quand nous sommes rendus compte que nous pouvions être cette force là, aussi nombreux dans la rue.

**Jean-Michel Rousseau** : Juste une précision à propos du terme générique de "*Gay Pride*", en dehors du fait qu'il s'agisse aujourd'hui d'une marque commerciale déposée. Il est difficile de situer la première vraie *Gay Pride*, au sens actuel du terme. Le terme "*Gay Pride*" renvoie à la commémoration des événements américains de Stonewall (à Christopher Street en juin 1969), ainsi qu'au fait que ce soit une grande parade suivie par un grand nombre de personnes, de mouvements militants et de groupes commerciaux. La première manifestation organisée en France, en référence aux événements américains est celle de juin 1977 à l'appel du *GLH-PQ*, où une centaine de personnes défilèrent à Paris (de la Place des Fêtes jusqu'à République). Mais il y manquait le caractère festif et massif que l'on prête au concept de "*Gay Pride*". Inversement, certains citent la fameuse manifestation du *CUARH* du 4 avril 81 comme la première vraie *Gay Pride*, sans doute parce qu'elle a réuni pour la première fois plus de 10 000 gays et lesbiennes dans la rue. Pourtant cette marche était surtout une manifestation purement politique organisée en réponse au contexte électoral du moment. De la sorte, on peut considérer que la première véritable *Lesbian & Gay Pride* française fut la "Marche Nationale des Homosexuels et Lesbiennes" qui eut lieu le 19 juin 1982 (qui, comme cette année, partie de Montparnasse). Mais c'est en 83 qu'apparaît le terme de "*Gay Pride*", après que la marche fut organisée sous l'égide de l'éphémère *CHLOEG* (*Comité Homosexuel et Lesbien pour l'Organisation d'Etats Généraux*) qui fit appel à la participation des commerces gays, imitant en cela les parades américaines. Ce qui d'ailleurs avait suscité un débat houleux retranscrit dans les colonnes d' *Homophonie*, qui avait titré "*Gay Pride ou marche militante ?*".

---

**Catherine Gonnard** : La marche nationale du *CUARH* du 4 avril 81 s'inscrit donc dans la dynamique de la campagne présidentielle. L'alternance politique ouverte par l'élection de François Mitterrand (le 10 mai 81) permet à Robert Badinter de préparer la révision du Code Pénal. Ainsi, l'alinéa discriminatoire de l'article 331 est abrogé par la loi du 4 août 1982.

Mais le *CUARH* se mobilisa également sur quelques cas de personnes ayant perdu leur emploi en raison de leur homosexualité. Notamment celui de Jacques Odon licencié de la Mairie de Rouen ou de Jean Rossignol surveillant d'externat à Marseille, révoqué de l'Education Nationale en 1978. Le *CUARH* usa même du terme allemand de "*berufsverbot*" qui désigne l'interdiction professionnelle. Il nous arrivait d'aller très loin dans les expressions.... Nous avons également défendu le cas d'Eliane Morissens, une enseignante belge qui alors qu'elle participait à une émission de télévision (à la quelle participait également Geneviève Pastre) déclara être lesbienne. La réaction de la province du Hainaut (son employeur) ne se fit pas attendre, puisque Eliane fut mise à la retraite d'office. Le *CUARH*, par nature, se mobilisait dès que les gays et les lesbiennes, parce qu'homosexuels, étaient attaqués.

C'est ainsi qu'il ne se contenta pas d'une action de lobbying pour l'abrogation des lois discriminatoires ou pour mobiliser sur des cas individuels. Dès le début, il synthétisa les revendications principales dont certaines continueront après lui. Ainsi fin 1980, il adopta en effet un manifeste revendicatif. A savoir :

- L'abrogation immédiate de l'article 331-3 du Code pénal qui fixait la majorité sexuelle à 18 ans pour les relations homosexuelles alors qu'elle était de 15 ans pour les relations hétérosexuelles.
- L'extension au sexe et à l'orientation sexuelle de la loi contre les discriminations.
- La non-discrimination en matière d'emploi et de logement.
- La non-discrimination en matière de droit de garde, de visite et d'hébergement des enfants.
- La reconnaissance des droits sociaux, administratifs, juridiques et fiscaux de deux personnes vivant en couple homosexuel.
- Le droit à l'adoption pour les célibataires et les couples homosexuels.
- La destruction des fichiers de police et la dissolution du Groupe de Contrôle des Homosexuels à la Préfecture de Police de Paris.
- La suppression de l'homosexualité de la liste des "troubles mentaux" de l'OMS, et dans un premier temps de la liste du ministère de la Santé français.
- L'arrêt de toute tentative ou recherche d'ordre médical (ou autre) visant à changer l'orientation sexuelle.
- L'indemnisation des homosexuels hommes et femmes victimes du régime nazi, notamment dans les camps de concentration et d'extermination. Et l'arrêt du silence sur ce problème dans les manuels d'histoire.
- La défense au niveau international de toute personne victime en raison de son homosexualité d'une répression d'ordre légal, para-légal ou illégal ; la reconnaissance sur le plan international pour ces personnes du statut politique et du droit à l'asile politique.

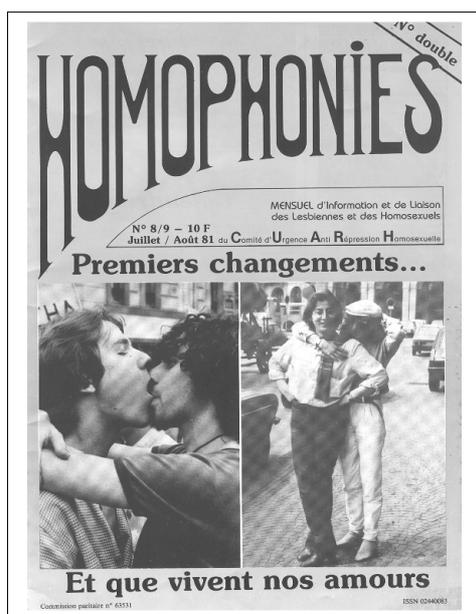
Une partie des mesures revendiquées sera satisfaite au cours des deux années qui suivirent, par le nouveau gouvernement socialiste. Ce qui amènera le *CUARH* à un exercice délicat entre la satisfaction de voir plusieurs de ses revendications entendues et la nécessaire indépendance vis-à-vis d'un parti au pouvoir. Ce qui provoqua par la suite une scission au sein du *CUARH Paris*. Certains, créeront la *RHIF* (*Rencontres des Homosexualités en Ile de France*) autour de Vincent Legret et de Geneviève Pastre, refusant toute consigne de vote de la part du mouvement homosexuel tandis que le *CUARH Paris* appelait à faire barrage à la droite.

**Jean-Michel Rousseau** : L'autre aspect important du *CUARH*, c'est d'avoir été un groupe mixte. Il ne s'agissait pas d'une mixité de constat (où la présence de trois lesbiennes au sein d'un groupe de 50 garçons suffisait à dire qu'il était mixte) mais paritaire. C'est à dire qu'elle induisait la volonté de définir les orientations et les revendications à part égale entre les gays et les lesbiennes. Ce qui a poussé l'association à une démarche relativement originale, car cela obligeait de s'adresser à l'extérieur sans privilégier les uns par rapport aux autres, à rendre visible et audible le lesbianisme au sein du *CUARH*.

### **Une mixité militante et revendiquée**

Si le combat pour l'abrogation des articles discriminatoires du code pénal fut un combat commun et partagé, il n'en alla pas de même pour les différents aspects de la répression quotidienne. Ainsi les descentes de police dans les parcs et jardins mobilisaient plus les pédés que les lesbiennes, inversement les pédés ignoraient en quoi les lesbiennes étaient particulièrement sujettes au cancer du sein. Contrairement à un groupe de type "association de loisirs" où la mixité n'a pas d'enjeux politique et donc se réalise plus facilement, la cohabitation entre gays et lesbiennes dans un mouvement militant nécessite la reconnaissance de débats et de combats particuliers.

Pour cela il faut que les gays admettent qu'une partie de leurs revendications leur sont spécifiques (comme la drague dans les parcs et jardins) et que les lesbiennes portent d'autres problématiques, tout aussi légitimes quant aux droits des homosexuels (comme le viol qui sera traité dans les colonnes d'*Homophonies* de manière assez récurrente). Aussi, *Homophonies* n'hésitera pas à consacrer en avril 84 un dossier complet sur les mutilations sexuelles des femmes, alors qu'un tel dossier annoncé en couverture pouvait susciter les réticences des homosexuels hommes pour qui ce sujet pouvait ne pas sembler directement lié à l'homosexualité. Ce qui amènera les gays à réfléchir à cette question. Ce n'est donc pas le nombre de femmes au sein du *CUARH* qui était le plus important, même si cette donnée entrait en ligne de compte, mais bien la place politique qu'elles prenaient. Pour autant, cette dynamique de mixité active n'alla pas de soi et fut la source de nombreux débats et conflits au sein de l'association. Ceci se retrouva particulièrement dans le contenu du journal, à plusieurs niveaux.



**Le vocabulaire** : Il faisait fait l'objet d'une attention constante, et répondait à des règles extrêmement précises (qui donnèrent lieu à une forme particulière de presse homosexuelle). Ainsi, lors de l'écriture d'un article, on utilisait presque systématiquement l'expression "homosexuels et lesbiennes", à défaut "homosexuels(les)". Inversement lorsque qu'on parlait des pédés, on précisait systématiquement "homosexuel homme", pour bien montrer qu'il ne s'agissait pas des homosexuels dans leur ensemble. Ce qui certes alourdissaient quelque peu la lecture, mais en l'espèce il s'agissait surtout de bien montrer que la mixité n'était pas seulement théorique mais voulue, revendiquée.

**L'iconographie** : A ses débuts, *Homophonies* éluda le problème en prenant des photos de manifestations ou de paysages. Les premiers personnages apparurent sur la couverture du n°9. Bien évidemment, elle était mixte. Et par la suite, un mois sur deux c'était une première de couverture "homme" et une quatrième de couverture "femme", puis l'inverse. Le nu, quant à lui, était banni des pages du journal et des publicités, sauf sous forme de dessin ou de représentations classiques. Le nu, alors, n'avait pas la même signification pour les gay que pour les lesbiennes. C'est ainsi une photo de sexe masculin publiée dans le numéro 18 soulève une vive polémique. En 1984, une enquête auprès du lectorat d'*Homophonies* indiquait que 63% des hommes étaient favorables à la publication de photos de nus, tandis que 73%

des femmes y étaient opposées. Ce qui posait toute la difficulté de faire un journal mixte. D'autant qu'en arrière plan de ces débats, il y avait aussi des considérations plus terre à terre, plus financières car il s'avéra que les couvertures "hommes" s'avéraient être bien plus vendeuses que les couvertures "femmes".

**Petites annonces** : A l'origine il n'y avait pas de petites annonces dans *Homophonies*, mais comme elles constituaient un phénomène de société relativement important (*Gai Pied* avait un cahier central de petites annonces extrêmement volumineux, sans compter les fameuses pages "Chéries" de *Libération*), la question s'est très vite posée. De leur côté, les lesbiennes craignaient que les PA soient accaparées par les hommes et qu'elles véhiculent des idées contre lesquelles précisément le journal avait été créé. Il était difficilement concevable qu'un journal qui militait pour l'égalité entre homme et femme publie des annonces dans lesquelles on pouvait lire "folles s'abstenir". Cependant, une fois encore, l'aspect vente pesait dans la balance. D'ailleurs, un des rédacteurs disait : "Cet aspect des choses est important. Pour être terre à terre, à savoir un risque de perdre des lectrices mais un gain important de lecteurs, mérite qu'on s'y arrête." Le débat progressa lentement, et finalement (par une décision, non pas du comité de rédaction du journal mais de la Commission Nationale du *CUARH*, en novembre 82) le journal s'ouvra aux petites annonces. Il fut simplement notifié que les mentions "s'abstenir" n'étaient pas autorisées, et même censurées. Les PA devant être rédigées de manière positive.

**Catherine Gonnard** : Si quelques 20 ans après, une thématique a complètement changé, par rapport aux luttes que nous avons à l'époque, c'est bien celle de l'enfance et de la pédophilie. Le *CUARH* porta le débat de la minorité dans la minorité, celle des homosexuels pédophiles.

### La minorité dans la minorité

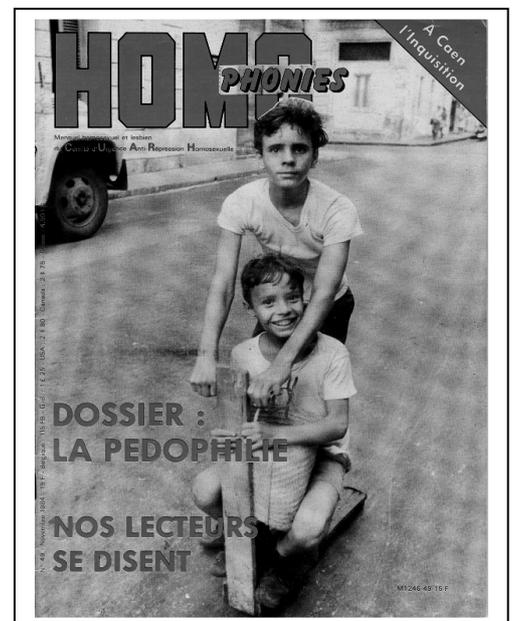
La question de la pédophilie se posait d'autant plus que nous étions en plein débat sur la majorité sexuelle. Et dès le début, les homosexuels pédophiles du *CUARH* se constituèrent en groupe spécifique : le *GREDE* (*Groupe de Recherche pour une Enfance Différente*). Ceci dit, le *CUARH* qui s'était positionné dès le départ pour une notion unique de majorité sexuelle, ouvra le débat sur ce que signifiaient les notions de majorité, de consentement, de capacité de jugement. Il faut se rappeler qu'à l'aube des années 80 ce type de débat était largement porté par toute une frange d'intellectuels. De nombreux écrivains défendaient alors la cause pédophile, comme Tony Duvert, René Schérer, Gabriel Matznef. Ils avaient même un certain écho dans la presse, sans commune mesure avec leurs contradicteurs tel que Jean-Luc Pinard-Legrès et Benoît Lapouge ainsi que Leïla Sebbar qui (en 1980) publieront deux livres anti-pédophiles assez mal reçus.

*Homophonies* fera une large place au débat sur l'enfance et la sexualité. Un premier débat eut lieu lors d'un séminaire d'été à Villefranche de Rouergue en 1980. Alors que le manifeste du *CUARH* de 1980 demandait l'abrogation de la différence de majorité sexuelle entre homos et hétéros, les prises de positions personnelles allèrent plus loin, comme ce rédacteur d'*Homophonies* qui écrivit (en avril 82) à propos de la commission de révision du code pénal : "Reste le gros problème : la situation des moins de 15 ans. La commission parle de leur relative incapacité au consentement. Mais cela n'implique-t-il pas a contrario qu'il y ait une capacité relative ? Et quand le consentement est exprimé clairement par le ou la mineure pourquoi, faut-il poursuivre ? Nous n'acceptons pas l'incrimination des relations consentantes avec un moins de 15 ans."

Pour situer l'importance du débat, *Homophonies* consacra un dossier central sur la pédophilie dans son numéro de novembre 84. Les débats portés par le *GREDE* ou par d'autres furent en effet une constante, même si des réticences se faisaient jour au sein du *CUARH*. Cette réticence était d'ailleurs identique à l'étranger, et des tensions se faisaient jour au sein de l'*International Gay Association* (devenue par la suite l'*ILGA*). Le *GREDE* était membre de l'*IGA*. Les américains faisaient pression pour disjoindre la question homo de la problématique pédophile. Le *NAMBLA* (*North American Man Boy Love Association*) était d'ailleurs exclu de participation aux *Gay Prides*.

La majorité sexuelle étant passée de 18 à 15 ans, après l'abrogation de l'article 331-3, le débat s'est alors déplacé au sein du *CUARH* de la sexualité adolescente à celle de l'enfance, entraînant des réactions mitigées au sein de certains groupes constitutifs du *CUARH*.

Le retentissement de l'affaire dite du "Coral", même si le *CUARH* s'était mobilisé contre la logique répressive qui se faisait jour, commençait à annoncer un changement d'époque. Bien qu'ayant accès aux colonnes d'*Homophonies*, le *GREDE* se plaignait d'être "toléré" au sein du *CUARH* plutôt qu'admis de plein pied. On peut rappeler l'incompréhension qu'avait suscité le projet de certains du groupe pédophile (mais on peut aussi le voir comme une plaisanterie) de tenir lors de l'*Université d'Eté Homosexuelle* de 1983, une crèche pour les enfants des mères lesbiennes alors présentes. Evidemment, cela n'avait pas vraiment enthousiasmé les foules.



Curieusement, si les pédophiles et les lesbiennes ont trouvé une sorte de terrain d'entente tout au long de l'existence du *CUARH*, c'est que quelque part cette thématique permettait de poser la question du consentement (de l'âge du consentement), de la capacité à accepter ou à refuser un acte sexuel. C'est un débat qui a eu son importance, en ce sens qu'il a permis de délivrer un certain nombre de paroles. Ainsi pour les lesbiennes, il a permis d'aborder la question du viol. Pour autant, la parole pédophile au sein du *CUARH* a été acceptée par une sorte de soucis libertaire hérité des années post-68, mais à de rares exceptions près, on ne peut pas dire pour autant qu'elle ait été réellement portée par les groupes constituant le *CUARH*. Le clivage deviendra de plus en plus apparent à la fin de l'association. La chronique des faits divers est aujourd'hui alimentée par des affaires de pédophilie criminelle, de trafic d'enfants et de réseaux pornographiques exploitant la misère du tiers monde. Le "tourisme sexuel" est désormais combattu comme un fléau par les pays qui l'avaient laissé croître, sinon encouragé. La parole pédophile s'est réduite, tant la chronique judiciaire est lourde. Mais tout ceci ne doit pas nous rendre amnésiques : la dépénalisation de la sexualité puérile a été un combat porté au sein du mouvement homosexuel des années 80.

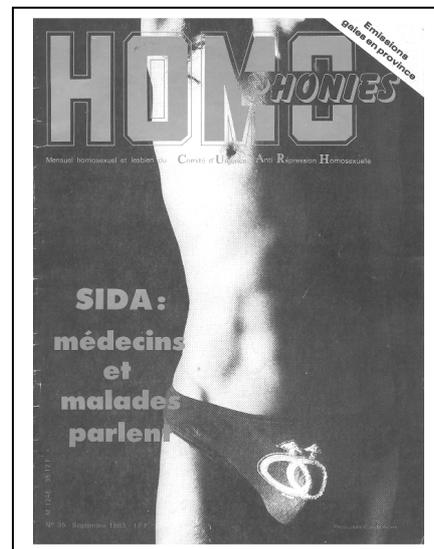
**Jean-Michel Rousseau :** Le sida est une autre grande problématique qu'il n'est pas inutile de resituer 20 ans en arrière. Et là aussi il faut se replonger dans le contexte de l'époque. La question est importante puisque dernièrement est sorti "*Le Rose et le noir*" de Frédéric Martel qui se livre à une lecture a posteriori de l'histoire du mouvement homosexuel en défendant la thèse, assez accusatrice, selon laquelle les homosexuels auraient fait preuve d'aveuglement face au sida, estimant par là que le mouvement homosexuel est responsable d'un certain nombre de retards.

### La question du sida

L'annonce d'une maladie mystérieuse frappant très majoritairement les homosexuels et l'usage répété du vocable "cancer gay" par *Libération* (et repris par d'autres) fit immédiatement réagir le CUARH. D'ailleurs, une polémique eut lieu entre le CUARH et le docteur Claude Lejeune (de l'*Association des Médecins Gais*) à propos de la caractérisation du sida en "maladie homosexuelle". Cette lecture politique du traitement médiatique était bien dans le rôle du CUARH et de ses composantes. De plus, elle n'était pas sans fondement car l'interrogation de certains organes de presse pour savoir si la société était bien protégée de ses homosexuels (Le Quotidien de Paris, 11 août 1983), les déclarations de l'extrême droite ou la vision de policiers américains déguisés en astronautes pour repousser des manifestants homosexuels, ne pouvaient qu'inquiéter les militants homosexuels et à appeler à un discours plus mesuré.

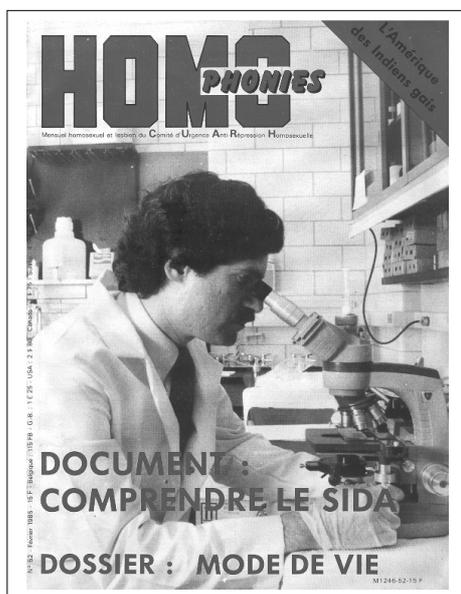
### Entre prudence et ignorance

L'ampleur qu'allait prendre la pandémie était alors inconnue, voire insoupçonnable. Seule la lecture du Bulletin Epidémiologique par les médecins du CUARH apportait quelques éléments de réponse. Ainsi, le CUARH reprenait les conclusions officielles qui disaient que "*L'analyse des données reçues à la direction générale de la santé au 19 juillet 1984 ne montre pas d'évolution notable en ce qui concerne la plupart des éléments d'appréciation. La répartition géographique, les caractéristiques démographiques des patients, la répartition selon les groupes à risques et l'origine des patients ne sont pas modifiées*". A l'époque, il y avait 221 cas de sida répertoriés, situation sans aucune commune mesure avec la situation que nous connaissons aujourd'hui ! Ce qui explique la façon dont le CUARH a alors réagi. Si l'attitude prudente du CUARH peut être jugée contestable, on ne peut pas pour autant parler de déni, car elle correspondait aux données de l'époque. *Homophonies* se renseigne auprès de "sources autorisées", donnant la parole aux meilleurs spécialistes et aux premiers malades, c'est ainsi qu'en septembre 83 *Homophonies* ouvre un premier grand dossier en donnant la parole au Professeur Luc Montagnier (alors en pleine recherche pour isoler le virus responsable) qui déclare aux lecteurs du CUARH : "*La panique quant à elle n'est justifiée ni par le faible nombre de cas actuels, ni par leur développement prévisible*." donnant ainsi raison à la ligne de modération du mouvement. Dans le même dossier, *Homophonies* donna la parole à Francis, 28<sup>ème</sup> cas de sida connu en France.



### Le sida s'installe

Deux ans plus tard, en février 85, *Homophonies* récidive en consacrant un nouveau dossier au sida, annoncé en couverture (pas particulièrement vendeuse) par une photo de laboratoire médical. Une table ronde est organisée avec une nouvelle fois le professeur Montagnier et le docteur Willy Rosenbaum. Et à la question "Quelle précaution d'hygiène faut-il conseiller ?" le Dr Rosenbaum répondit : "*On peut penser que l'utilisation d'un préservatif masculin peut protéger contre la transmission d'un rétrovirus*". Phrase assez prudente quand on sait que toute la prévention actuelle est basée sur l'usage du préservatif. Un peu plus loin il déclare "*Il y a des raisons objectives d'avoir peur. Aller dans les backrooms aujourd'hui, moi j'aurais peur*." Mais il ajoute "*Il n'est pas question d'interdire ces lieux car probablement ils se recréeraient ailleurs*." Au même moment, *Aides* tout en avertissant que "*Les groupes les plus concernés sont sous informés et préfèrent parfois se masquer la vérité*", indiquait que "*Les chiffres sont trop inquiétants pour ne pas être pris au sérieux. Ils ne donnent cependant pas lieu de paniquer si on les compare à ceux d'autres fléaux*." Ajoutant que seul 7 à 15% des porteurs du virus développeront un sida. Enfin, à propos de la mise au point du test ELISA par l'Institut Pasteur, l'association affirme : "*Ce test ne révèle pas s'il y a ou aura maladie. Les incertitudes sur sa signification font que ce test n'apporte aucun bénéfice à l'individu, bien au contraire*".



C'est dans ce contexte, et en fonction des connaissances de l'époque, que le *CUARH* prendra position pour le refus de l'exclusion systématique des homosexuels du don du sang et contre l'attitude policière visant à "rallumer" les backrooms.

**Le don du sang** : Le questionnaire instauré par le CNTS justifiait la position du *CUARH*, car le simple fait de se déclarer homosexuel excluait du don du sang. Aujourd'hui, à la lumière du principe de précaution actuellement en vogue et dans l'urgence de la situation, cette attitude peut rétrospectivement sembler justifiée, même si elle ne s'encomrait pas vraiment de fioritures sur son aspect discriminatoire. Mais à l'époque le *CUARH* dénonça le caractère discriminatoire de la manière de procéder, insistant sur le fait que d'être à risque était une question de pratique et non pas d'être ou non homosexuel, que considérer tous les homosexuels comme sujets à risque, de fait, était discriminatoire.

**Les backrooms** : Symbole de la libération sexuelle des années 70, ces lieux de consommation sexuelle étaient vécus par beaucoup d'entre-nous comme un acquis intouchable. Mais au-delà de cet arrière-plan "romantique", le discours du *CUARH* estimait que c'étaient les pratiques et pas les lieux qui étaient à risques, que la prévention et l'éducation valaient mieux que l'arbitraire et la répression.

Au total on peut dire que le *CUARH* et *Homophonies* réagirent selon leur niveau d'information d'alors, et de leur caractère intrinsèque de mouvement de lutte contre toute expression discriminatoire. On peut regretter que le *CUARH* n'en ait pas assez fait, qu'une chronique mensuelle dans *Homophonies* n'ait pas été instaurée, que les militants aient manqué de prescience et de clairvoyance, mais affirmer qu'ils ont freiné et empêché la lutte contre le sida serait une erreur. Et ce, alors même que la maladie frappait une grande part des militants *CUARH* et d'*Homophonies*. Il est important de souligner que c'est au sein du *CUARH* que sera fondée la première association française de lutte contre le sida : *VLS (Vaincre Le Sida)*, en août 1983 à l'initiative du Docteur Patrice Meyer. Ce n'est qu'après la fin du *CUARH* que la dimension pleinement politique, et pas seulement humanitaire, de ce combat prendra toute son ampleur. En particulier à travers le combat d'*Act Up*.

---

**Catherine Gonnard** : Depuis quelque temps le mouvement homosexuel issu des années 70/80 s'essouffait, à l'image du mouvement politique, syndical et associatif qui traversait une crise de reflux depuis le milieu des années 80. Ainsi les groupes de province disparurent ou cessèrent presque toute activité, le *GLH* de Marseille arrêta de tenir ses *Universités*. En même temps le milieu associatif se diversifia en témoignant de centre d'intérêts moins politiques et plus ludiques (sports, rencontres.....).

### **Un nouveau mouvement homosexuel**

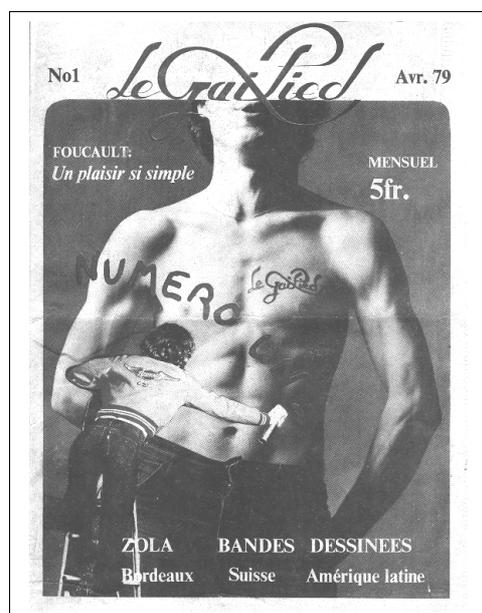
La base militante du *CUARH* se rétrécit au point que seul le comité de rédaction d'*Homophonie* semblait encore actif, mais en l'absence de tout projet collectif permettant de continuer le travail du *CUARH*, sous une forme ou sous une autre, la dissolution s'avéra inévitable. Après l'arrêt de la diffusion kiosque d'*Homophonies*, un dernier carré d'irréductibles continuèrent à sortir un quatre-pages : la "*Lettre d'Homophonies*" distribuée aux abonnés, avant de jeter l'éponge quelques mois plus tard.

Désormais le combat contre l'homophobie n'était plus l'œuvre des seules associations gays. Ainsi de nombreux militants issus du *CUARH* investirent partis politiques, syndicats et associations humanitaires, et y impulsèrent une prise en compte de la question homosexuelle (gay et lesbienne). De la sorte Jean-Michel Rousseau rejoindra la CFDT, alors que d'autres rejoignirent différentes expériences de presse (moi-même je me retrouvai à *Lesbia*) ou professionnelle (Hervé Liffra, ancien permanent du *CUARH* atterri au Canard Enchaîné). D'autres encore reprirent à leur compte certains des combats entamés par le *CUARH* comme Gérard Bach et Jan Paul Pouliquen avec le PACS, ou Philippe Fretté avec l'homoparentalité. D'autres enfin tenteront leur chance dans le commerce gay (minitel, presse de charme....).

Et curieusement alors que l'expérience du *CUARH* fut relativement longue (8 ans), qu'il a vu nombre de ses combats satisfaits, qu'il a été la pépinière de nombreux militantes et militants homosexuels, qu'il a véritablement initié les *Gay Prides* et les bals du 14 juillet quai de la Tournelle (grands moments de visibilité) et autres galas (*Mutualité*), on peut s'étonner que dans l'histoire du mouvement homosexuel qui est en train d'être écrite, le rôle du *CUARH* soit quelque peu minorée par rapport aux débuts flamboyant du *FHAR*. Mais ce "silence" s'explique par les débats portés par l'association. Peut-être parce qu'il est moins facile de parler d'un groupe qui s'est beaucoup interrogé sur la mixité, sur la place de la pédophilie.

**En conclusion, nous souhaitons Mélanie et moi-même, dédier ce moment de mémoire (et cette intervention) à nos amis qui ont été à nos côtés durant tous ces combats, et qui ne sont plus là pour raconter cette histoire.**

**Jean Le Bitoux :** Bonjour, je suis heureux de vous présenter une écriture que j'ai préparé sur l'histoire du journal *Gai Pied*. Ce journal qui paru de 1979 à 1992 et qui à ce titre est emblématique de l'histoire de la communauté homosexuelle, du mouvement homosexuel. J'ai titré mon intervention "Le guêpier des années Gai Pied", car durant ces 13 années nous nous sommes retrouvés face à de graves difficultés, de graves débats que je souhaite aujourd'hui exposer.



Quand en avril 79 sorti dans 2000 kiosques de France le premier numéro de *Gai Pied*, la situation politique est extrêmement tendue. Un an plus tôt la Gauche avait perdu les élections législatives (contrairement à toutes les prévisions), Giscard avait refusé la grâce au dernier condamné à mort, et les mouvements d'extrême gauche étaient victimes de très sévères répressions. Dans ce climat liberticide, de nombreux militants homosexuels décidèrent pourtant de s'investir dans le lancement d'un média d'information, de liaison et de visibilité homosexuel.

Cette présence en kiosque fut un défi politique, quand l'ensemble de la presse homosexuelle avait été interdite l'année précédente, et que *Libération* et/ou le *Nouvel Observateur* étaient régulièrement traînés devant les tribunaux pour oser publier des petites annonces de rencontre. Ces militants (qui deviendront journalistes) étaient issus des GLH (les Groupes de Libération Homosexuels) et principalement du GLH PQ de Paris, et de nombreux responsables des GLH dans les régions devinrent les correspondants régionaux de ce nouveau mensuel.

Quelque mois plus tôt, un camp d'été avait réuni les protagonistes de ce projet (au Mazelle, en Provence). Nous y vécûmes à une trentaine, avec une fête tous les soirs. Nous avons annoncé cette rencontre en passant une petite annonce dans *Libération*. La police, qui s'en était inquiété, est venue nous rendre visite dans ce manoir du 17<sup>ème</sup> siècle à moitié en ruine,

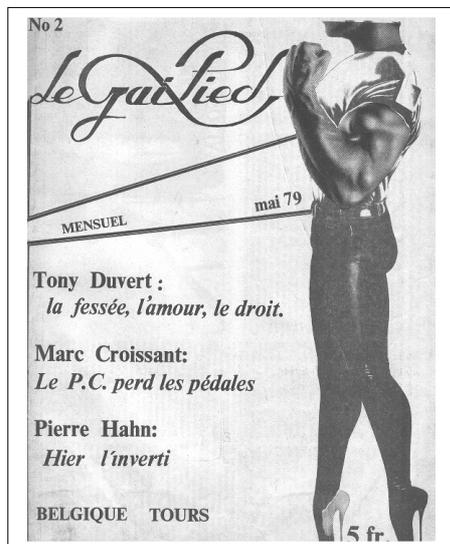
que son propriétaire (un ami d'Avignon) nous avait laissé pour l'été, avant de le mettre en vente. Une nuit, tous les pneus de nos voitures furent lacérés. Sur la place du village, un car de police nous observait ostensiblement. Mais nous avions l'habitude, et nos réunions de travail furent très fructueuses. Nous n'avions pas lieu d'être intimidés par une certaine hostilité locale, car ce n'était pas notre premier camp d'été. J'avais déjà chroniqué dans *Libération* sur le camp de l'année précédente, avec nos amis d'Amsterdam. Un rassemblement qui avait également provoqué quelques secousses telluriques en plein Quercy.

### De nombreux soutiens

Pour ce projet de journal, nous disposions du soutien de très nombreux intellectuels. Durant les années précédentes, ils avaient été très attentifs à nos agitations politiques. Notamment en janvier 1978, au festival de la Pagode quand nous fûmes à la fois victimes d'une interdiction gouvernementale, de l'attaque d'un commando d'extrême droite et de deux manifestations de rue réprimées par la police (l'une aux Tuileries et l'autre en pleine nuit rue Sainte Anne). Guy Hocquenghem et moi-même étions alors candidats à Paris, en campagne pour les législatives de mars 1978. Avec également Alain Secoué et François Gralle. L'attaque du festival n'était pas anodine car elle nous visait, car après avoir frappé les spectateurs et pris la caisse, les néo-nazis nous menacèrent physiquement dans un communiqué de presse. Ainsi durant la campagne électorale nous ne dormions pas chez nous.

Notre propos était simplement l'abrogation de l'article 331 du code pénal, et pour ce faire nous voulions que les médias nous servent de relais pour porter sur la place publique cette revendication. Ainsi de nombreux articles de presse concernant nos candidatures nous sauvèrent la mise, quand nous n'espérions rien du résultat des urnes puisque nous n'avions même pas de bulletin de vote à nos noms. De son côté le sénateur Caillavet nous entendit et déposa une proposition d'abrogation de cette loi vichyste. Les intellectuels nous avaient alors soutenu, cette pétition de soutien à nos candidatures homosexuelles fut signée par Jean-Louis Bory, Yves Navarre, Copi, Madeleine Renaud, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Marcel Carné et tant d'autres.

Au cours d'un dîner, je parla de ce projet de presse au philosophe Michel Foucault qui me fit part de ses plus grands encouragements. Au passage, je maintiens, contrairement à certains livres sur l'histoire du mouvement homo, que c'est Foucault lui-même qui me proposa le titre "*Gai Pied*" pour ce mensuel. Dans le premier numéro, il écrivit un article sur les homosexuels et le suicide. En outre, avant, pendant et après *Gai Pied*, il répondit toujours positivement à mes demandes d'entretien.



Dans le numéro 2 et le numéro 3, un grand entretien avec Jean Paul Aron interdira à la censure (qui nous menaçait) de frapper. Puis Tony Duvert proposera des mots croisés tandis que Yves Navarre proposera une chronique culinaire. Et pour fêter le premier anniversaire du journal, Jean Paul Sarthe accordera un long entretien qui permettra à *Gai Pied* pour la première fois en tant que média gay dans ce pays d'obtenir une audience de qualité et de référence, au-delà de la presse habituelle.

Ce paratonnerre de soutiens intellectuels et culturels, solidement mis en place, permis à ce journal (auquel s'identifiait toute une génération d'homos) de ne pas être inquiété par la justice, et ce durant de nombreuses années. Malgré les petites annonces, les photos, les récits et les opinions qui



décoiffaient. Ainsi, un jour, au hasard d'un entretien le ministre de l'intérieur d'alors (Gaston Defferre) nous avait fort gentiment fait savoir (en off) qu'il nous serait tout de même utile de relire attentivement les petites annonces avant de les publier d'autant que certaines tombaient sous le coup de la loi. En l'espèce, c'était plutôt intéressant que ce soit le ministre de l'Intérieur lui-même qui nous dise qu'il y a parfois des frontières à la liberté d'expression, surtout en matière de sexualité. Et quand 10 ans plus tard, un de ses successeurs au ministère de l'Intérieur (Charles Pasqua) cru avoir la peau de *Gai Pied*, celui-ci commisa une lourde erreur. Le ministre de la Culture de son propre gouvernement (François Léotard) se désolidarisa de cette censure moralisante et d'un autre âge, sans compter les réactions, les soutiens de nombreux politiques, d'intellectuels et d'artistes.

### Les objectifs de départ

En créant *Gai Pied*, l'objectif premier était d'opérer une coupure entre militantisme et journalisme. Ce qui ne fut pas toujours bien compris. Pour ma part j'étais ressorti épuisé des élections législatives de 78, j'avais démissionné du *GLH*. Bref, une fois ce projet de presse ficelé, nous sommes allés le présenter à la réunion nationale (non loin d'Avignon) où s'étaient retrouvés les *Comités Homosexuels d'Arrondissements de Paris* (qui avaient succédé aux *GLH*). Nous avions alors déclaré que ce projet était exclusivement professionnel, que nous souhaitions avoir recours au salariat pour consolider cette aventure. Cette annonce offusqua de nombreux militants. La sortie des années 70 était vraiment difficile. C'est pourquoi, durant l'été 79, tandis que se tenait la première *Université d'Eté Homosexuelle* de Marseille et que *Gai Pied* était déjà en kiosque (depuis cinq mois), Jacky Fougeray (alors rédacteur en chef) et moi-même décidâmes de nous rendre plutôt à Francfort pour le rassemblement du mouvement homosexuel allemand, dans un campus universitaire avec *Gay Pride* dans la ville.

Le *CUARH* fut fondé lors de cette première *UEH*. Et durant des années, les rapports entre les militants du *CUARH* et ceux de *Gai Pied* furent plutôt aigres-doux. Le *CUARH* décida de lancer son propre mensuel, sans doute insatisfait de la place que lui laissait *Gai Pied* dans ses colonnes. Refusant longtemps de publier des annonces de rencontre ou des nus masculins, *Homophonies* critiquera l'insuffisante mixité de *Gai Pied*, ses photos qui exhibaient des sexes masculins et des petites annonces trop sexistes, sans vouloir comprendre que nous étions alors dans un défi frontal face à la censure. Pourtant tout le temps où je dirigeai *Gai Pied* une chronique lesbienne fut régulièrement publiée, bien que la proportion de lectrices était infime. En quatre ans de direction de *Gai Pied* je n'ai jamais eu un procès pour falsification de propos ou pour obstruction de la liberté d'expression. Je m'en honore alors que plusieurs centaines de personnes publièrent leur prose dans *Gai Pied*, entre 1979 et 1983.

Les pages du journal se partageaient entre information internationale, politique, information des régions, critiques culturelles, petites annonces, et un courrier des lecteurs conséquent (que je suivis personnellement durant quatre ans). Je sautais souvent dans les trains afin de rencontrer ceux qui ne vivaient pas les facilités de la vie parisienne, et pour entendre les critiques des lecteurs qui le trouvaient pas assez ou trop militant.

## Le financement du journal

Pour son lancement, *Gai Pied* avait bénéficié de traites de l'imprimerie de la Ligue Communiste Révolutionnaire. Et je les en remercie encore aujourd'hui. Car il s'agissait de traites payables à 90 jours, quand le diffuseur (les NMPP) nous remboursait nos ventes à 60 jours. Normalement, les imprimeurs demandent toujours de l'argent avant que les diffuseurs vous en aient remis. Ce qui, financièrement parlant, fut une aide précieuse. D'autre part, le journal profita de l'hébergement gratuit dans mon propre appartement (situé au 188 bd Voltaire), et ce pendant plus d'un an. Temps au bout duquel nous pûmes louer une minuscule boutique au 64 rue de la Folie Méricourt, avant d'investir durant les années Mitterrand un local plus confortable au 45 rue Sedaine. Le premier salarié fut le standardiste qui cumulait les fonctions d'accueil et d'information, et d'orientation du public. Le succès sera au rendez-vous, confirmant des vocations, des intelligences et des écritures. C'est ainsi que les ventes mensuelles réussirent à s'élever à plus de 30 000 exemplaires (au printemps 1982).

Cependant un insidieux débat sur la question de l'argent fera basculer l'histoire de ce journal, la nature de ce journal. D'abord très réticent, je fini par admettre qu'un passage à un format hebdomadaire ne pourrait qu'accroître notre force d'impact politique et médiatique. Mais cette nouvelle périodicité fit que le rythme publicitaire s'emballa. On me signala amicalement qu'une publicité valait des milliers de lecteurs potentiels, et qu'il fallait donc choisir entre le lectorat et la publicité, d'autant que le lectorat était désormais captif mais pas exponentiel alors que les ressources faramineuses de la pub permettaient d'accroître l'importance du journal. Sauf que la publicité non homosexuelle marqua très vite le pas. Et bien que de mon côté je me sois employé à négocier avec certains éditeurs, la consommation générale (non homosexuelle) n'arriva jamais. De fait, cette fameuse manne publicitaire se limita à suivre l'expansion économique du milieu gay qui alors était très forte, qu'en tant que militant nous avions ouverte et dont nous avions soutenu bon nombre d'espace de liberté. Alors que je protestais de cette orientation, un responsable du journal me déclara qu'après tout les homosexuels n'avaient que la presse qu'ils méritaient. Les lecteurs étaient injuriés, les journalistes humiliés.



Avec le passage à l'hebdomadaire en 1983 (numéro 45), la publicité gay avait tout envahi. La couverture, les publi-reportages qui copiaient nos maquettes, des pages de consommation qui renvoyait directement à la publicité, et des fausses petites annonces qui appelait indirectement à la consommation.

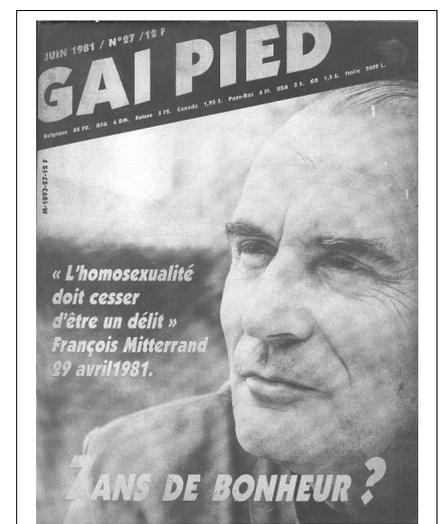
David Girard y faisait paraître à prix d'or (ou avec la complicité de certains) ces encarts qui ressemblaient fort à de la prostitution, ce dont il ne s'est jamais caché ensuite. Pour nous, publier des encarts c'était courir le risque d'être accusé de proxénétisme. Etant moi-même directeur de la publication, cela représentait pour moi un danger réel. D'autant que le fait que *Gai Pied* publiait de telles annonces à fini par se savoir, et du coup de nombreux prostitués demandaient à leur tour d'être publiés, ce qui était une situation absolument invivable. Là-dessus je demanda la démission du responsable de la publicité, que je fini par obtenir.

Cependant je n'avais pas (ou peu) accès aux véritables stratégies des négociations publicitaires, puisqu'on négociait sans que j'en sois informé. J'en arriva à me demander si je devais partir, en tant que responsable d'un bateau totalement ivre. On annonça également à l'équipe rédactionnelle qu'il fallait désormais cesser de critiquer les établissements commerciaux dont la publicité alimentait nos colonnes. Alors que certains, en particulier les saunas, pratiquaient le racisme et/ou la discrimination de l'âge.

## Une certaine dérive rédactionnelle

Au niveau politique, au sens large, les choses n'étaient pas plus simples. La célèbre couverture de Mitterrand avec cette interrogation sur sept ans de bonheur fut chèrement acquise en direction, car certains trouvèrent cette couverture beaucoup trop politique, qu'il valait mieux mettre un joli jeune homme attrayant en couverture. Mais les couvertures avaient cessé depuis longtemps d'être véritablement politiques. Elles étaient au mieux journalistes, au pire de consommation. Plus tard, lors des massacres de Sabra et de Chatila, certains journalistes d'origine d'arabes voulurent publier une protestation sur ce carnage que nous avons réussi à publier in extremis. Mais ce faisant, nous eûmes la sensation que nous étions au bout d'une conciliation possible. L'article avait été bloqué durant plusieurs semaines en direction.

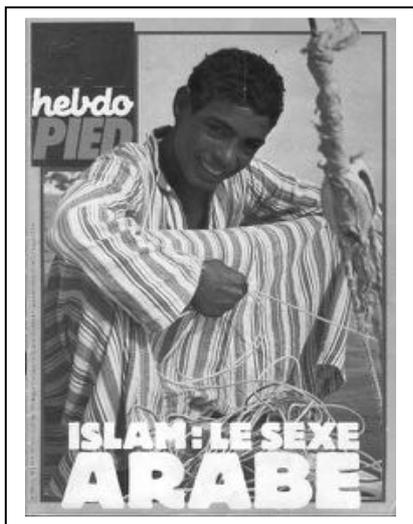
De plus le rythme hebdomadaire obligeait à écrire pour quatre ou cinq numéros à l'avance. Ainsi l'actualité n'avait plus de hiérarchie, de sens alors que le militantisme été déjà en crise et que le sida n'allait pas tarder à faire ses ravages.



### Démission groupée

En juillet 1983 nous fûmes une trentaine à démissionner. Nous allâmes aux *UEH* nous en expliquer, quelques jours plus tard. Le temps d'imprimer en 24 heures un petit journal d'explication intitulé "*Gai Pied au cul*".

Un vote lors d'une assemblée générale nous avait mis en minorité. Et au terme de ces batailles frontales, l'Assemblée Générale avait donc désavoué la majorité des journalistes dans leur volonté de restaurer l'identité journalistique de *Gai Pied*. Je fus le seul membre de la direction à soutenir la protestation des journalistes, et le seul salarié à démissionner avec eux. Les autres, notamment les administratifs et les investisseurs, arguant de la fragilité financière du journal, votèrent contre notre projet visant à restaurer une éthique journalistique en péril dans cette aventure historique. Mais, hélas, il était bien trop tard. Michel Foucault, Jean Paul Aron et bien d'autres avaient déjà cessé de collaborer.



Nous avons démissionné aussi car nous pensions que nos lecteurs avaient été abusés et trahis. Parmi ceux et celles qui décident de partir, il y avait notamment Françoise d'Eaubonne, Yves Navarre, Dominique Robert, Jean George, Antoine Perruchot, Angélique Koureunis, Daniel Guérin. Il y avait également la totalité des correspondants régionaux, dont Yves Chatellier, Jean-Jean Drieux, Pierre de Ségovia ou internationaux comme Jordi Petit à Barcelone, Denis Altmann à Sidney, Philippe Adam à Berlin ou encore Alain Emmanuel Dreuilhe à New York.

L'affaire fit grand bruit. Dans la presse française on n'avait jamais vu une telle équipe claquer ainsi la porte, et un fondateur démissionner de son propre journal. Contrairement au procès contre Hersant (qui venait d'avoir lieu) concernant sa préemption du journal *Le Figaro*, et où les choses s'étaient assez bien passé, notre équipe journalistique, qui avait pourtant pris le même avocat, ne pu faire valoir notre clause de conscience. Le tribunal estima sans doute qu'il s'agissait d'une querelle interne.

Selon moi, *Gai Pied* devint alors médiocrement banal, juste bon à faire rêver la province et/ou ceux qui n'osaient pas avoir cette vie gay, visible le jour et branchée la nuit, si typique de la vie parisienne, des homosexuels parisiens. L'ennui rédactionnel s'installa, les pages de modes succédèrent aux confidences érotiques. Des reportages assez colonialistes nous parlaient de garçons pas chers sous le soleil. Un 4 pages photo ornait désormais les pages centrales. Les gays épanouis, et si possible célèbres se faisaient photographier dans leurs intérieurs parisiens. L'écrivain Jacques Tieuloy nous expliqua que si on draguait un mexicain il valait mieux planquer son portefeuille. Le suivisme politique fit le reste. Désormais des milliers de lecteurs n'achetèrent plus *Gai Pied*. De son côté, l'équipe sortante tentera (dès 1984, soit l'année suivante) de produire un mensuel ayant pour objectif d'élargir le champ rédactionnel de la presse dite homo en s'occupant de l'identité masculine, dans l'axe des réflexions d'Elisabeth Badinter (qui écrira plus tard *XY*).

### Une autre aventure journalistique

Avec mon ami Pierre de Ségovia j'avais par ailleurs suivi une réflexion sur la question de l'identité masculine, et nous avons rédigé un essai que nous avons alors soumis à Michel Foucault pour une préface. Mais c'était quelque mois avant sa disparition. Il s'agissait pour nous, comme pour la phrase qui servait d'exergue à *Gai Pied*, d'échapper aux guêpiers des ghettos, et de travailler ensemble à la question plus large de notre genre (plutôt que notre seule spécificité érotique). Malgré les apparences ce projet était profondément féministe. Le titre de ce mensuel en kiosque s'intitulait *Profil*. Il parut avec des articles de Jean Boudrillard, Dominique Fernandez, Claude Oliventstein, avec également les contributions de jeunes journalistes comme Christine Bravo ou Christophe Martet. Mais l'échec de *Profil* fut patent, il ne tint que deux numéros. Il est vrai que nous avons fait un peu trop fort, il était en kiosque tous les mois avec un papier assez luxueux et une forte pagination (quelques 80/90 pages). Et donc, toujours en temps que directeur de la publication je me retrouvais convoqué devant les tribunaux avec 100 000 euros de dette potentiellement imputable sur mon immense fortune personnelle. Mais le tribunal administratif de Paris avait considéré que j'avais commis une erreur de jeunesse. Ce qui m'a permis d'échapper à une misère que me menaçait.

Nous n'avions pas vu qu'il n'y avait pas de lecteur pour un tel journal. Les gays continuaient à s'attacher à leur fraîche liberté identitaire, et les hommes hétérosexuels n'avaient toujours digéré les irruptions sociales du féminisme et de l'homosexualité masculine. En outre, aucun média ne parla de cette tentative de presse, les publications homosexuelles ne dirent pas un mot à ce propos, sauf bien évidemment à la mort du magazine pour étrangement regretter "qu'une parole disparaisse ainsi tragiquement".

Pour ma part, ne jouant pas ce jeu, j'annonçais toujours la sortie en kiosque d'un journal car je pense qu'il est de la déontologie journalistique de l'annoncer, puisque la mission d'un journaliste est d'informer et non pas de faire des exclusives ou de bloquer l'information. Ainsi, quand Jacky Fougeray après avoir quitté *Gai Pied* en 1981, lança *Samourai*, pour ma part j'ai écrit un article pour annoncer l'arrivée d'un confrère, d'un concurrent. La presse homosexuelle a utilisé ce procédé d'étouffement pour les autres revues que j'ai lancé par la suite, à savoir *Mec Magazine* en 1988, la revue culturelle *H* en 1996. Cette revue trimestrielle qui dura quelques deux ans est maintenant davantage citée dans les livres qu'elle ne le fut dans la presse gay de l'époque de sa parution. C'est à dire qu'il y a eu une omerta totale sur la revue, ce qui n'a pas permis son développement, alors qu'il s'agissait d'une revue culturelle qui ne me semblait pas concurrencer la presse gay habituelle en kiosque. En fait nous avons raison trop tôt, et cela se paie toujours très cher.

### Gai Pied face aux autres

Dans l'éditorial de *Gai Pied au Cul* (ce journal pirate rédigé par les démissionnaires de *Gai Pied* et diffusé au sein de l'*UEH* en 1983), j'avais pronostiqué que désormais *Gai Pied* avait son sida. Il vivra toute fois à peu près 10 ans, mais sous perfusion financière principalement du minitel (36 15 GPH), un rendez-vous très lucratif, épaulé par l'agence *Gai Pied Voyage*, par *Gai Pied Boutik* et par la vente d'album photographiques à l'échelle européenne.

Selon moi, *Gai Pied* n'était alors plus qu'une espèce de grande surface homosexuelle. Pour autant, la concurrence menaçait. L'allié d'hier, David Girard, s'était à son tour lancé dans la presse homosexuelle gratuite et payante en kiosque (avec *5 sur 5*, *Gay International* et autres *Torso*). En réponse, la Direction de *Gai Pied* se lança alors dans la diffusion dans tous les lieux gays d'un gratuit *Paris Capitale* qui s'avérera être un véritable gouffre financier, comme de nombreuses autres aventures de la SARL éditrice du *Gai Pied* : les Editions du Triangle Rose. Son lectorat, pour un titre toujours leader sur le marché, entre 85 et 90 se fera contradictoirement de plus en plus restreint. La lucrativité des loisirs ne réussissant pas décidément à éponger la demande d'information et d'analyse politiques de certains lecteurs. Il est vrai que *Samourai* puis *Illico* avaient déjà, à leur niveau, écorné le monopole de *Gai Pied* en kiosque.

A partir de 1984, l'équipe restante (toujours située à la rue Sedaine) rappelait volontiers dans ses colonnes son glorieux passé. Mais la censure s'était installée. Ainsi on évita de mentionner le nom de quelques fondateurs et/ou de quelques démissionnaires. Ainsi, pour les dix ans de *Gai Pied* (c'est à dire en 1989) paraît un numéro spécial qui évoqua sur près d'une centaine de pages "L'histoire incroyable de ce journal incroyable" et en le lisant je réalisa que je n'avais jamais existé. Une protestation de Daniel Defert parue quelques numéros plus tard s'étonnera que la direction de *Gai Pied* aille osé gommer ceux qui ne leur plaisaient pas, en pratiquant le gommage de l'histoire comme les staliniens retouchaient les photos afin d'y faire disparaître les opposants de leurs purges.

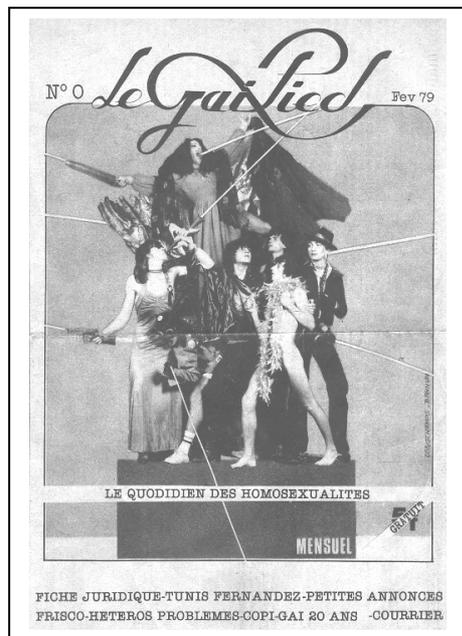


Mais le pire n'était pas encore arrivé. Ma disparition de la mémoire journalistique avait amplifié la rumeur de mon décès par le sida, dont certain me savait atteint. Ruiné et isolé je ne fréquentais plus que très rarement les lieux gays où se construisent les rumeurs, où se font et se défont les réputations. Et poussant parfois la porte d'un bar j'apprenais que l'on été bien content de me voir, m'ayant cru emporté depuis longtemps par l'épidémie. Quand certains étudiants ou journalistes poussaient la porte des bureaux de *Gai Pied*, ils apprenaient que j'étais décédé. La protestation de Daniel Defert ne changera rien à cette détestable habitude. C'est ainsi que trois ans plus tard, un best of des articles de *Gai Pied* fut édité. On y retrouve mes entretiens avec Jean Paul Sarthe et Michel Foucault en bonne place, mais il avait été décidé que je ne devais pas être au courant de cette parution. J'ai souvenir d'avoir perturbé le cocktail de lancement de cet ouvrage au Cirque d'Hiver. On finit par m'offrir deux numéros gratuits avant de me faire expulser violemment par le service d'ordre.

Depuis, je me suis beaucoup interrogé sur cette haine, sur cette négation de l'autre, de l'histoire. Et des années plus tard, au début des années 90 quand je rejoignis à nouveau le mouvement homosexuel afin de participer à la relance de la *Gay Pride* ainsi qu'au lancement du *Centre Gay et Lesbien* de Paris, je fus confronté à nouveau à l'hostilité de *Gai Pied Hebdo* (qui vivait alors ses dernières années) qui demeurait fondamentalement critique vis-à-vis de toutes ces nouveautés qui essayaient d'être un sursaut dans un mouvement homosexuel alors extrêmement abîmé. Parfois, un des journalistes de *Gai Pied* (que je ne citerai pas, mais que nous connaissons tous) restait à la porte de nos discussions tant nous savions le sort réservé à nos initiatives de la part d'un journal qui, pourtant, était directement issu de la dynamique du mouvement homosexuel.

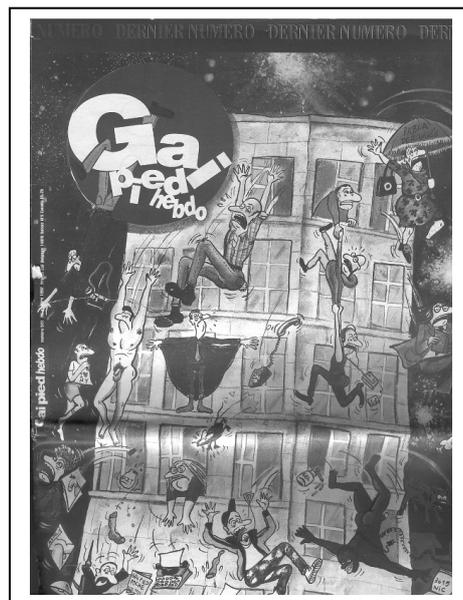
## La fin d'une aventure de 13 ans

L'avant-dernier numéro de *Gai Pied* se vendit moins bien que le premier, 13 ans plus tôt. Il était temps de fermer boutique, ce qui fut fait en octobre 93, au 541<sup>ème</sup> numéro. La pompe financière du minitel n'en pouvait plus d'éponger les dettes du journal. Le rapport aux lecteurs en était falsifié d'autant. Une dernière formule avait été lancée par Eric Lamien, qui avait été chargé d'inventer un nouvel axe journalistique, beaucoup plus militant, avec un pliage qui rappelait les premiers numéros. Il s'y épuisa car les militants ne revinrent pas, et les derniers lecteurs n'y comprirent plus rien.



En 1983, quittant la dynamique politique pour une stricte exploitation du créneau gay, *Gai Pied* ne su pas quoi faire de la gestion indirecte des rendez-vous associatifs qui étaient à la dérive depuis la fin du CUARH. Comme le bal du 14 juillet qui fini par s'arrêter, le *Guide Gai Pied*, le service *Gai Pied Emploi*, le *Salon des des Associations Gays et Lesbiennes*, et le soutien logistique à l'élaboration de la marche homosexuelle. Les journalistes se laissèrent licencier en obtenant de raconter leur histoire au sein de *Gai Pied*, dans les derniers numéros. Et après quelques tentatives hasardeuses (*Projet X* ou *Café*), et la vente de son réseau minitel, l'empire *Gai Pied* fini par être liquidé.

Reste la question des archives de *Gai Pied* qui sont historiquement précieuses, même si elles ne fonctionnent plus depuis 10 ans. Actuellement ces archives font l'objet de négociation en vue de la création d'un centre d'archives homosexuelles sur Paris.



## Plusieurs questions restent ouvertes

La première d'entre elles concerne le sida. Aurions nous démissionné si nous avions réalisé l'ampleur de cette épidémie ? Le débat qui alors nous était opposé était politique, il n'était pas de santé publique ou communautaire. Dès les premiers numéros nous avons publié de nombreux dossiers médicaux, mais ils étaient accés sur les MST ou sur le coup de main que les médecins et les sexologues fournissaient depuis des décennies aux familles et à l'ordre moral. Et nous avons unanimement regretté que le journal emblématique (du fait de son lien atypique avec les lecteurs) ne choisisse pas d'être un vecteur plus convaincant pour être au centre d'une vigoureuse incitation à la prévention sida, comme le fut la presse gay anglaise ou allemande ou américaine. Je m'étais investi comme volontaire à *Aides* dès 85, chargé avec Frédéric Edelman et Florant Metetal de l'information dans les bars gays du Marais. Et deux ans après notre démission de *Gai Pied* nous vîmes à l'*Université d'Eté* de Marseille (avec Daniel Defert) parler sida. Avec la direction de *Aides* qui s'était entièrement déplacé, nous commencions à essayer de sensibiliser à cette épidémie, où l'information et la prévention étaient insuffisantes. En ce qui concerne les *Gays Prides* (autre grande question), en 1988, avec Catherine Marjollet et Dominique Touillet, nous avons pu reconstruire la *Gay Pride* parisienne (autre question) qui était alors aux mains de David Girard. Nous avons pu redonner envie de marcher, et d'exprimer des slogans politiques. Et en 1989, *Aides* acceptera enfin de défiler dans une *Gay Pride*, ainsi que *Act Up*. De fait, le dialogue entre le mouvement homosexuel et celui de lutte contre le sida (autre question) a pu alors reprendre.

## Conclusion

C'est la première fois que je m'exprime sur *Gai Pied*, depuis que j'ai démissionné. C'est une aventure dont je suis fier. Une aventure collective qui était le journal de ses lecteurs, qui malheureusement est devenue peu à peu un objet de consommation, un objet culturel qui a perdu le sens politique, et qui a perdu aussi beaucoup de temps pour informer sur le sida. A partir de 1983, notre équipe, certes démissionnaire mais qui est toujours restée soudée, connu d'autres aventures J'ai été autant fier d'avoir fondé *Gai Pied* avec mes amis, que meurtri par l'histoire de la fin de ce journal qui n'était pas digne de ses premières années.

**Catherine Marjollet** : Quand j'entrepris des recherches afin de préparer cette conférence sur *Lesbia* (magazine lesbien, français emblématique), et donc en parallèle sur le mouvement lesbien et gay, je fus extrêmement surprise par ces retrouvailles militantes, 13 ans après. Avec 13 ans de recul, revenir sur cette somme d'expériences et de réflexions diverses et variées fut, au plan personnel, une expérience assez forte.

Ce que nous disons chacun et chacune à cette tribune est traversé à la fois par notre propre expérience personnelle, et par ce que nous avons ressenti de l'expérience collective que nous avons pu vivre durant ces années. Les deux mêlés, cela donne un témoignage. Un parmi d'autre. J'ajouterais qu'il me semble extrêmement important que soit entrepris ce travail de mémoire. Principalement parce que le temps passe et que nous vieillissons. C'est un travail sur lequel il est nécessaire de s'atteler, en remettant le nez dans les documents d'époque. Personnellement, j'ai été assez effarée, étonnée de tout ce que j'ai retrouvé en consultant ma propre collection de *Lesbia*.



Je commencerais mon intervention par cette photo qui a été prise par Claire Goriot (une des photographes de *Lesbia*) lors de la *Gay Pride* de 89 (dont Jean vient brièvement de nous parler). Je la trouve assez emblématique des années 80, c'est pour cela que je commence par elle.

N'étant pas historienne, loin de là, j'ai commencé ce travail archéologique en replongeant dans ma collection personnelle de *Lesbia* afin d'y recenser les étapes importantes de la vie de ce journal, de dresser une vue d'ensemble (et synthétique) des événements lesbiens qui ont jalonné son histoire, de sa naissance au seuil des années 1990. Plus précisément de 1982 à 1989, le temps de mes mandats.

Au sein de *Lesbia*, je me spécialisai dans les contacts avec les associations et les initiatives du mouvement lesbien et gay, dans la structuration administrative et juridique du magazine, et dans la gestion du service financeur *Evasions* (fêtes et séjours). Bien évidemment, je participais (comme chacune d'entre nous) à la Direction aux comptes, au secrétariat, aux envois, au courrier, à la conception de la maquette... et aux débats internes renouvelés sur ce qu'on appellerait médiatiquement la ligne rédactionnelle du journal.

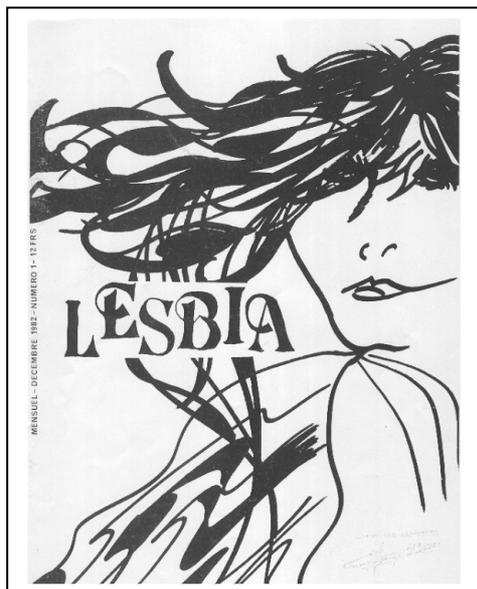
J'ai connu des centaines de lesbiennes qui ont partagé avec nous quelques heures, quelques jours (jusqu'à quelques années) pour construire au fil des années notre mensuelle chérie. J'en garde un souvenir particulièrement

ému. Ce temps de vie et ces rencontres ont forgé la personne que je suis aujourd'hui. C'est pourquoi je vous dois bien d'être là, pour vous redonner ces quelques traces de mémoire collective. Cela me touche beaucoup de retrouver mes "camarades" de l'époque, de succéder à la tribune à Jean Le Bitoux (avec qui j'ai relancé et organisé les *Gays Prides* parisiennes entre 1989 et 1990) dont le témoignage m'émeut tout particulièrement.

### Les premiers pas

L'aventure *Lesbia* commença en septembre 82, lors de la fête organisée par *Gai Pied* au Cirque d'hiver (à l'occasion de ses trois ans). C'est à cette occasion que Chantal Douessin (qui fut la première directrice de publication) avec d'autres amies étiquetées comme "lesbiennes de boîte", distribua le premier numéro de ce qui n'était pas destiné à être un journal et encore moins un magazine, mais qui se voulait plus simplement un recueil de petites annonces, de poèmes. L'objectif de cette publication était de permettre aux lesbiennes de province arrivant à Paris (on imagine sans trop de peine pour quelle raison.....) de se contacter, de lier connaissance, de se rencontrer (principalement par le biais des petites annonces), de connaître des adresses de lieux lesbiens, de donner des informations sur les initiatives lesbiennes en tous genres, et enfin de donner libre parole à l'expression de chacune (par la publication de poèmes et d'autres textes personnels).

A cette occasion, je me suis retrouvée avec Christiane Jouve (puisque nous sommes deux co-fondatrices) au Cirque d'Hiver, avec en main le numéro 0 de *Lesbia*. Nous en avons tiré une centaine d'exemplaires. Nous y appelions à collaboration pour créer, non pas cette revue (car ce n'était pas prévu comme tel) mais un document commun pour les lesbiennes de Paris.



Cependant nous voulions avoir un support, une structure avant de se lancer dans l'aventure. Ainsi la première chose que nous avons faite, c'est de proposer la création d'une association de loi 1901. Pour ce faire, nous avons rencontré des femmes dans nombre de structures différentes (notamment celles qui avaient rédigé *Désormais*, celles qui coordonnaient l'encart lesbien dans *La Revue des Femmes*, celles d'*Homophonies*, d'*Espaces*, des *Nouvelles Questions Féministes*, de *Masques*). C'est ainsi que l'association fut déclarée en novembre 1982. Et dès décembre, nous avons sorti le numéro 1. Et l'enfer des parutions mensuelles commença, car, et c'est l'une des spécificités de *Lesbia*, nous étions toutes des bénévoles.

Ce premier numéro (tiré à 500 exemplaires) comptait 16 pages. Bien sûr, nous n'étions pas distribuées en kiosque. Les articles étaient signés de nos seuls prénoms. Une fois le journal sorti, nous passions toutes nos soirées en boîtes, dans les bars (nous y étions plus ou moins bien reçues) ou dans les lieux militants afin d'en vendre les exemplaires, par dépôts ou par vente directe. Et aussi afin d'expliquer en direct ce que nous comptions faire, expliquer l'idée qui était à l'origine de ce journal, à savoir l'idée (l'envie) de faire un lieu, un moment de rencontre lesbien. C'est à dire que nous nous occupions de parler de tout ce qui était événementiel lesbien. Bien évidemment, au début il s'agissait d'événements surtout parisiens, mais très vite nous avons commencé à faire le tour des provinces, s'appuyant

sur la structure des *GLH* (*Groupes de Libération Homosexuelle*), histoire de rencontrer notre lectorat, de recueillir leurs propositions, et de dénicher des correspondantes pour les informations dans les régions. Nous nous occupions de nous faire l'écho de tout événement festifs, ludiques mais aussi militants (comme les débats et autres conférences), bref de tous événements lesbiens, à Paris comme en province. Les petites annonces furent un autre grand thème du journal. Ensuite, il y avait tout un tas de créativités rédactionnelles très variées, puisque nous avions de l'astrologie, des mots croisés, et des les poèmes. Et même s'ils ont disparu assez rapidement, ils procèdent encore aujourd'hui de l'identité de *Lesbia*, (surtout de ses débuts). Bref, assez rapidement nous avons voulu faire quelque chose qui soit à la fois journalistique et un lieu de rencontre pour toutes les lesbiennes isolées avec peu de contact et peu de choses à imaginer.

- Dès le numéro 2 (janvier 83) nous sommes passées à une pagination de 24 pages. Et désormais nos articles étaient signés de nos noms, et non plus de nos seuls prénoms (ou pseudos).
- En mars (numéro 4), nous passons à 28 pages et à 700 exemplaires, toujours avec le même mode de diffusion. C'est à dire vente à la criée et par dépôt dans les lieux lesbiens de Paris.
- En avril (numéros 5) nous en étions à 32 pages.
- En mai, eut lieu notre première fête (à la *Maison de Femmes*).
- En Juin, *Lesbia* (n°7) comptait désormais 36 pages (tiré à 900 exemplaires).
- En Juillet nous étions ici pour la première fois, à Marseille où nous animions un atelier presse dans l'*UEH Lesbos* (tout en étant présentes à *Mykonos* afin de couvrir tous les débats)
- En novembre (1983), le numéro 12 atteint les 2000 exemplaires (avec 40 pages)
- Février 1985 fut un tournant. La pagination atteint les 50 pages, et surtout nous passons le cap des 7000 exemplaires, tout en étant diffusées par les NMPP. C'est à dire qu'en l'espace de deux ans nous réussissons le pari de sortir en kiosque, et donc d'être en vente partout et pas seulement à Paris, et surtout à ne plus gérer des ventes par dépôt. C'est aussi à cette époque, ayant plus qu'assez des réunions dans nos appartements (ainsi que de stocker les invendus chez nous et les autres) que nous pouvons envisager de prendre un local. Pas très loin de la rue Sedaine, rue Camille Desmoulin.
- En juillet nous assistâmes à notre deuxième *UEH*, en animant à nouveau un atelier presse.

Suzette parlait ce matin des campings (je suis de la génération suivante) et *Lesbia* est arrivé après tout ce dont nous avons parlé ce matin, à la fois dans la créativité médiatique mais aussi dans tout ce qui a été la réflexion. Fondé en 1982 (*Lesbia*), nous avons de fait bénéficié de tout le militantisme qui nous a précédé avoir créé. Et alors que nous n'appartenions ni au milieu militant, ni au milieu des boîtes (à part Chantal), nous avons pris le train du militantisme en route.

Mais le fait de ne pas avoir d'histoire militante fut l'une des difficultés à laquelle nous fûmes confrontées. Nous n'avions pas d'étiquette. Néanmoins, je tiens à le dire, nous sommes très rapidement (dès le début en fait) devenues des militantes du mouvement. Et la raison essentielle pour laquelle je suis là aujourd'hui, c'est qu'on ne se serait pas arrivé à créer *Lesbia*, tel qu'il s'est développé aussi rapidement (ce qui en la matière reste, même vingt ans après, une première), s'il n'y avait pas eu les autres avant. C'est pour cela que je suis ici à cette tribune, car pour moi la valeur de la solidarité à toujours du sens, même si parfois elle est mise à mal, car sans elle *Lesbia* n'aurait pas été ce qu'il a été.

- En septembre 1985, nous commençons nos (très) fameuses fêtes sur les péniches. Nous en avons éclusé deux. Pendant trois ans nous allons faire des fêtes sur la péniche Boer II, et en septembre 88 nous continuerons sur la péniche du Chaland. Ces fêtes étaient l'illustration d'une volonté affirmée, au sein du journal qui faisait que nous organisions des fêtes, des séjours, des moments de convivialité, que nous participions également à tous les moments festifs et/ou militants. Dès le départ nous nous sommes dit que là où il y avait une lesbienne, nous devons y être pour en parler, pour dire ce qui se passe. Y compris quand il s'agissait de publier un poème ou d'écrire une banderole ou une pétition à faire signer. Nous nous sommes dit que notre mission de journaliste consistait à dire ce qui se passait partout, pour toutes les lesbiennes, qu'elle que soit leur identité, leur façon de se nommer, leurs désirs (au sens personnel comme au sens collectif du terme). Par ailleurs, c'est à cette époque que nous nous affilions à l'*ILGA* et à l'*ILIS*, devenons membres de la première *Coordination Lesbienne*, et participons aux *Gay Prides* et à l'*UEH*. Plus tard nous couvrîmes les *Jeux Olympiques Lesbiens et Gais*. C'est, il me semble, ce qui a fait notre force et qui explique que notre journal a tenu.
- En février 1988, nous arrivons à une pagination de quelques 48 pages (pour 10 000 exemplaires) et à 700 abonnées. Les fêtes mensuelles sur la péniche du Chaland attiraient entre 500 et 700 lesbiennes. Ce qui était assez lourd à gérer, d'autant que (je le rappelle) nous étions toutes bénévoles. Par ailleurs, nous avons organisé (en tout) quatre séjours qui furent autant fréquentés en hiver qu'en été. Je pense surtout à l'édition de 85 (qui m'a privé de ma présence à l'*Université*, puisque j'organisais ce camping en Ardèche qui rassembla quelques 250 lesbiennes, sur deux semaines). Cet aspect est important car il procède de notre mémoire. Car c'est dans le passage de l'individuel ou collectif, mais aussi du ludique à la réflexion que l'on peut arriver à se constituer une mémoire et une identité.

### Les dernières années

Par la suite, complètement épuisée, et aussi (après avoir fait un audit auprès de nos lectrices) parce qu'il s'avérait que nous étions arrivées à un plafond des possibilités de vente, alors que *Lesbia* avait été conçu au départ pour être à terme une entreprise commerciale, nous nous posons la question de notre départ. C'est ainsi que Christiane Jouve (co-fondatrice avec moi du journal), celle qui fut responsable de l'âme de *Lesbia* en tant que partie rédactionnelle (puisque qu'elle en avait la responsabilité) est partie. Je la suivie un an plus tard, en septembre 89.

Je ne voudrais surtout pas oublier les deux autres personnes qui durant toutes ces années furent à nos côtés à assurer la direction de cette belle aventure : Evelyne Auvraud et Odile Baskevitch. A l'occasion des cinq ans du journal nous avons fait un récapitulatif des "années *Lesbia*". Il y a aussi Catherine Gonnard (qui était à cette tribune ce matin, avec Jean-Michel Rousseau) qui m'a succédé, et qui a pris la relève pendant dix ans. C'est ainsi que l'aventure pu continuer.

La continuité militante est quelque chose d'important, car à la suite de cette expérience, en 89 et en 90, j'ai continué à militer avec mon ami Jean le Bitoux, avec Dominique Touillet et un certain nombre d'autres personnes afin de relancer la *Gay Pride* sur Paris. Après, j'ai définitivement arrêté le militantisme et je suis venue habiter Marseille. C'est la première fois depuis 10 ans que je reprends la parole.

Je voudrais dire fortement ici que l'âme rédactionnelle de *Lesbia*, son souffle d'écriture et sa force conceptuelle ont été patiemment construits notamment par Christiane Jouve, sa rédactrice en chef tout au long de ces années. L'assise financière et la structuration de l'ensemble des activités (autres questions importantes) reviennent à Evelyne Auvraud et Odile Baskevitch. Quant à moi, durant toutes ces années, je me suis attachée à peaufiner la qualité des fêtes organisées par le magazine afin de permettre l'entrée de fonds, mais aussi à assurer la représentation et les liens avec les autres groupes du mouvement lesbien et/ou homosexuel. Nous toutes, nous avons été les pionnières de ce journal, de cette revue lesbienne d'expression, d'information et d'opinion. Et nous n'en sommes pas peu fières !



## **L'exception culturelle et médiatique**

Mais qu'a donc représenté *Lesbia* dans le paysage médiatique et militant de l'époque des années 80 ? Comment en sommes-nous arrivées là ? Qu'avons-nous, à notre niveau, à notre façon, modifié ? Qu'avons-nous pérennisé ? Où avons-nous échoué ? Ou avons-nous réussi ? Je pose ces questions car nous sommes arrivées (je le répète, tant cela est important) telles les petites dernières, profitant de tout cet essor des années qui nous avaient précédé. Pour le dire différemment, d'une certaine façon nous sommes historiquement l'aboutissement structurel des autres initiatives militantes et/ou associatives de ces années-là, nous sommes quelque part, à un certain niveau l'aboutissement créatif des années 70. De fait, nous sommes chargées du poids des autres parcours militants et médiatiques de tous ceux et celles qui nous avaient précédé.

C'est en ce sens que nous avons aussi bénéficié non pas de l'histoire mais des différentes histoires des lesbiennes de l'époque, aussi bien au sein des multiples mouvements féministes qu'au sein des groupes radicaux. Nous avons également profité des initiatives mixtes. C'est ainsi que lorsque nous arrivons, tout est déjà en place, installé, le terrain défriché. Et à notre arrivée, nous faisons figure de lesbiennes bruyantes et agitées, non militantes (jamais vues ailleurs) qui voulaient participer à tout, qui rentraient dans les divers endroits lesbiens de l'époque (sans forcément maîtriser tout l'historique du lieu), en disant que nous étions là et que nous avions bien l'intention d'y rester. De la sorte, il y eut des moments épiques, mais ils furent la force et l'énergie de créativité de *Lesbia* à ses débuts.

Par ailleurs, *Lesbia* (cas assez particulier en soi) arrive dans un paysage lesbien clivé entre d'une part un militantisme exacerbé (n'en venant pas nous-même) et d'autre part des fêtes échevelées (pour ne pas dire écervelées selon les critères purement militants de certaines lesbiennes d'hier et d'aujourd'hui), dans un cadre médiatique séparé entre éditions idéologiques, revues culturelles, magazines de charme et *Gai Pied* (sur lequel nous avons pris exemple dans sa recherche généraliste), ainsi que dans un cadre assez morcelé, avec à la fois des productions idéologiques plutôt intimistes (en ce sens que cela ne sortait pas forcément en kiosque) et à côté des magazines de charmes, des revues culturelles. Bref *Lesbia* fit son apparition dans un paysage assez morcelé et pas forcément très lié.

Par rapport à cela, et pour en revenir au fait que nous étions les petites dernières, il faut rappeler que tous et toutes nous ont aidé dans notre aventure. A commencer par *Gai Pied* qui en 83 nous a énormément conseillé, nous a mis en contact avec un cabinet d'avocat (avec une expertise comptable). Avec qui nous avons longuement discuté afin de savoir comment nous allions pouvoir concevoir cette revue. Nous nous sommes également appuyés sur *Désormais*. Nous avons aussi regardé de près d'autres revues, comme *Masques*, le *Torchon Brûle*. C'est à partir de cette somme extraordinaire d'expériences qu'est né *Lesbia*. Nous n'avons pas participé aux différentes manifestations et autres mouvements des années 70, mais nous en avons retrouvé trace dans tout le travail préparatoire que nous avons mené dans le cadre de la mise en place de *Lesbia*.

### **Les particularités rédactionnelles de *Lesbia***

*Lesbia* a initialement été conçu comme un journal convivial avec les petites annonces, comme festif avec les fêtes et les séjours, et enfin comme un journal d'opinion et de réflexion. C'est à dire que nous avons estimé avoir rendez-vous avec tout un tas de choses. Comme, par exemple le *Festival des Films de Femmes*. Nous nous efforcions d'être systématiquement présentes pour tous les événements culturels de ce type. Par ailleurs nous avons également des idéologiques tout à fait politiques. Et en parallèle on s'occupait du quotidien comme dans le numéro où Christiane avait fait un superbe dossier sur la question de l'âge chez les lesbiennes. Ou des choses beaucoup "chaudes" comme l'érotique. Ceci dit, assez vite nous avons supprimé les poèmes et mots croisés pour faire de l'information et de l'opinion. Cette diversité, bien évidemment, ne nous a pas valu que des amitiés. Bien évidemment. Ce journal qui fut créé par des non militantes inconnues et non catégorisables (ce qui au départ ne fut pas vraiment simple) suscita bien des critiques.

L'autre grande originalité de *Lesbia* fut sa structure bienveillante, segmentée en services et en tâches. Pour ma part j'étais responsable du service Evasion (c'est à dire tout ce qui était fêtes, loisirs, séjours et autres moments conviviaux.....) et aussi des contacts avec les groupes militants lesbiens. Nous avons donc diversifié nos activités, en vendant le magazine dans les boîtes ou à la criée durant les manifestations mais aussi en province, fortement aidées par les *GLH* (ce qui a représenté pour nous une entrée extrêmement importante), le *CUARH* et *Homophonie*. Cela nous a permis d'avoir une plate forme de visibilité qui nous a fait connaître en province. Et cela nous a aussi permis d'instituer un réel contact avec nos lectrices. Ce fut également une manière, car très souvent cela correspondait à des besoins, de solliciter les correspondantes en province. Je pense par exemple à Odile Bouchet qui fut notre correspondante émérite pendant nombre d'années.

*Lesbia* se caractérisait aussi par l'extrême diversité des personnes en présence, qui chacune à son niveau travaillait à sa réalisation. Ces dernières années je fis en sorte de mettre sur pied deux équipes de 25 femmes afin d'organiser les fêtes, pour que cela ne soit pas trop lourd à gérer. D'autre part, quand on travaillait au secrétariat il y avait une trentaine de personnes qui passaient durant la journée. Bref *Lesbia* s'appuyait sur un nombre important de volontés bienveillantes, sans compter les très nombreuses lesbiennes qui passèrent, qui s'engagèrent plus ou moins longtemps. Certaines étaient militantes, d'autres absolument pas. Certaines ont évolué et ont fait des choix à la fois théoriques mais aussi personnels.

## Les axes rédactionnels

La culture et le militantisme constituèrent la base de la politique rédactionnelle du magazine. Par "culturel", j'entends tout ce qui était littérature, manifestations lyriques et autres manifestations (comme les festivals de films de femmes ou les festivals Simone de Beauvoir), ainsi que toutes les interviews de personnalités et/ou d'écrivaines. Par "militantisme", j'entends le fait que dire que tel jour à tel endroit il allait se passer telle fête était en soit un acte militant car se faisant nous permettions à des lesbiennes de pouvoir en profiter. Mais notre militantisme s'exprimait aussi à travers des articles de fond, des points de vue et des prises de parole sur des thèmes qui nous tenait à cœur. Il est d'ailleurs intéressant de constater que ces deux axes propres au mouvement lesbien de l'époque (l'axe militant fait d'initiatives, actualités et d'événements, et l'axe culturel constitué de littérature, de cinéma et autres manifestations de ce style), d'une certaine manière, aient été conservés dans le rédactionnel de notre magazine. On pourrait d'ailleurs y voir, d'une certaine façon, une résurgence de l'impossible choix entre radicalité et réformisme (même si le rapprochement semble tiré par la perruque) auquel nous avons toutes été confrontées.

La *Gay Pride* qui était pour nous un moment particulier (comme pour beaucoup d'autres lesbiennes et de gays) et qui à nos yeux avait du sens. Quand Jean le Bitoux est venu me chercher en 89, à mes yeux cela avait du sens de relancer de manière politique cet événement particulier de visibilité homosexuelle. Mais indépendamment de cela, nous étions confrontées, en tant que lesbiennes, à la question de notre position et à la manière dont nous devions gérer les choses. Ce qui ne fut jamais très simple et même souvent contradictoire. C'est à dire que nous avons toujours eu le souci de travailler avec les gays, mais nous avons aussi toujours privilégié un espace lesbien. Ce besoin de non-mixité nous venait de tout le questionnement féministe et de tout le questionnement radical, c'est à dire qu'il nous fallait un espace qui nous soit propre car pour des raisons identitaires nous avons besoin de nous retrouver entre nous afin de pouvoir se constituer (ce qui, dans une certaine mesure, est encore valable aujourd'hui). Pour autant, nous n'avons pas échappé aux débats entre féminisme et lesbianisme, et entre mixité et séparatisme. Mais de manière assourdie. Parce que d'autres s'y étaient confrontées et finalement nous avaient permis à toutes d'avancer. Et je remercie nombre de gays, car très souvent ce fut quelque chose qu'ils comprirent facilement. Faute de quoi, nous ne pourrions nous retrouver par exemple ici et aujourd'hui autour de grandes questions sur lesquelles nous pouvons (et devons) nous mobiliser ensemble. Malgré le fait que nous avons chacun et chacune nos spécificités.

## La question de la professionnalisation

La professionnalisation et la structuration du travail a permis le développement de *Lesbia*. A partir de 85, le travail s'est surtout fait à l'intérieur de la structure (plutôt que sur le contenu même du journal), avec une structuration rédactionnelle qui a été menée par Christiane, et une structuration juridique et commerciale menée par Odile, Evelyne et moi-même. C'est ce travail de fond qui a permis l'assise de ce journal. Cette "professionnalisation" contrebalançait le gros point faible de *Lesbia*, à savoir le bénévolat (personnellement au bout de sept ans j'étais épuisée). Mais nous étions aussi confrontées au fait que les ventes étaient limitées. Ainsi, à partir de 1988 les ventes plafonnèrent à quelques 3 500 exemplaires par mois (pour 10 000 exemplaires en parution). D'ailleurs, après enquête auprès de notre lectorat, il s'est avéré que *Lesbia* circulait beaucoup mais était malheureusement peu acheté. Généralement, un magazine est acheté pour (en moyenne) quatre personnes qui le lisent. Pour *Lesbia*, le rapport passait à 1 pour 10. C'est pour en grande partie pour cette raison que les annonceurs publicitaires ne se précipitaient pas pour venir. Ce qui signifiait pour nous (et donc pour le magazine) un manque important de moyens financiers. Peut-être que nous n'étions pas du tout faites pour cela, mais nous n'avions pas trouvé (du moins jusqu'en 89) les moyens financiers conséquents, nécessaires au développement du magazine. C'est ainsi que nous avons développé *Lesbia* sur son contenu, sa solidité, sa structure, sa visibilité, sur le fait que nous étions représentantes de la communauté lesbienne, mais pas plus.

Par contre nous sommes vraiment très fières que le journal a continué à paraître, et ce dans de bonnes conditions. Je voudrais en particulier remercier Catherine Gonnard, bien que nous ayons été parfois en désaccords sur bien des points.

## Les années 80 : notre place dans la cité

Les années 80 furent celles d'une véritable explosion en terme de retombées de mai 68, d'avancées sociales (dans le sens de la libéralisation sociale et sexuelle de l'époque). Ainsi en 83, nous défiliions avec banderoles qui affirmaient haut et fort que le lesbianisme est politique. Et si par la suite nous avons vu des marches bien plus importantes en terme de nombre de participants (et participantes), cette marche (au plan symbolique) fut le point de départ, le déclencheur d'une réelle reconnaissance, d'une réelle visibilité lesbienne, désormais devenue possible, réelle.

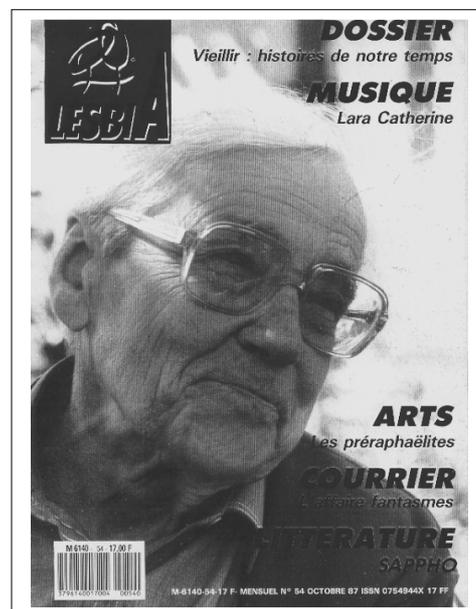
A partir de là, il y a eu un essor énorme dû aussi, avec ces élections de 81, à la prise en compte du vote rose. Ce qui se traduit par tout ce qui a concerné la dépénalisation de l'homosexualité mais ce que nous pouvons aussi appelé la décriminalisation de l'homosexualité. Sans compter que suite aux événements de Stonewall (en 1969) les démocraties de l'Ouest assistent aux coming-out de personnalité et à la mise en visibilité du mouvement lesbien et gay.

En parallèle, nous assistions au développement littéralement explosif des lieux commerciaux et structures associatives de tous types. Et de mon point de vue nous allons glisser d'un modèle militant de revendication parfois désespérée et cachée (Suzette parlait de sinistrose de certains films lesbiens, c'est vrai qu'en les voyant il fallait vraiment vouloir devenir lesbienne, il fallait vraiment penser que cela finirait par être joyeux car les modèles proposés n'étaient vraiment pas gais du tout, pas joyeux) à la structuration d'une communauté gay et lesbienne avec ses représentants et ses interlocuteurs prêts à travailler, à négocier, à décider (parfois à imposer) avec les institutions notamment gouvernementales et les différents pouvoirs publics.

Et c'est là qu'apparaît (phénomène qu'à titre personnel je trouve particulièrement intéressant) un travail qui se fait par domaine. C'est l'indice que désormais les gays et les lesbiennes ont pleinement leur place dans la vie de la cité. Notamment dans le domaine de la santé (de la remise en cause du système de santé) avec l'arrivée de *Aides*. La mise en place du partenariat civil (plus tard devenu PACS) montre, lui aussi, que la situation sociale des homosexuels (dans leur ensemble) évolue. Evolution que l'on retrouve également dans le domaine du droit, en parallèle à une dé-psychiatriation de l'homosexualité avec le retrait de celle-ci de la liste des maladies mentales (n'oublions pas que l'homosexualité était jusqu'alors considérée comme une perversion).

Ce dernier point est loin d'être anodin. Et avec la dé-marginalisation familiale des homos, un des derniers bastions de l'expression sociale homophobe disparaît. Grâce à tout le travail entrepris dans le domaine de la famille (notamment mené par l'*APGL*). Mais aussi dans le domaine de l'éducation afin d'œuvrer à une éducation sexuelle non homophobe. Ainsi que dans le domaine de la psychiatrie (j'y reviens, car c'est un domaine dans lequel je travaille et qui par conséquent me tient particulièrement à cœur) par la mise en réseau de multiples compétences sur les questions de l'adolescence afin que soit, enfin, prise en compte l'homosexualité dans les tentatives de suicide.

Maintenant, notre place dans la cité est nettement plus reconnue. Je pense à la puissance symbolique de ces élus assumant leur identité lesbienne ou homosexuelle. A ce propos je pense en particulier à Bertrand Delanoë ainsi que l'actuel maire de Berlin. L'élection d'un maire homosexuel à la tête d'une capitale européenne est quelque chose qui il y a vingt ans était difficilement (voir absolument pas) pensable. L'élection de Delanoë, en soi, est extrêmement emblématique de ce glissement et d'un passage identitaire. En d'autres termes, nous passons du cri militant "j'existe, je suis homosexuel ou lesbienne, j'ai droit au respect" à celui de "j'ai telle responsabilité, je réalise tel projet.... et à propos, je vous présente ma femme (si je suis lesbienne), mon mari (si je suis gay)". Durant les années 80 j'avais quelque peu l'impression de me battre chaque instant, chaque minute. Je n'arrêtais pas de dire que j'étais lesbienne afin que cela soit entendu. Et vingt ans après, je définirais les années 80 comme la période adolescente du mouvement lesbien et gay. Et aujourd'hui nous entrons dans l'âge adulte (et responsable) de ce mouvement, comme le confirme notre présence dans ce cadre institutionnel du Conseil Régional. Mais il n'en reste pas moins que cette adolescence fut une période extrêmement productive, créatrice.



## **Epilogue**

J'espère, à mon niveau, avoir contribué à cet essor et à ces multiples conquêtes qui ont jalonné les années 80, pour qu'enfin nous soyons reconnus comme des personnes (riches d'une différence sexuelle) et non plus comme des marginaux stigmatisés dans une identité réductrice et aliénante.

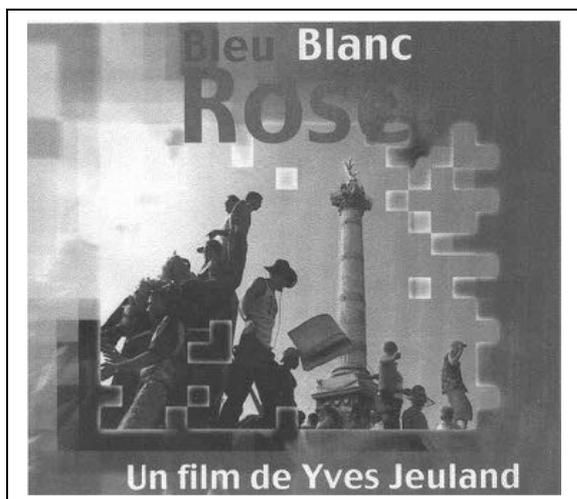
Je remercie l'ensemble des actrices et acteurs présents ou disparus de ces années 80. Je pense aussi à quelque chose qui m'a particulièrement affecté (et qui a contribué à mon départ), tous les amis, tous ceux que j'ai perdu durant les années sida (durant le pic de l'hécatombe sida). C'est une réalité que je garde en tête, je ne veux pas les oublier. Car sans eux, sans tous les acteurs des années 80 nous ne pourrions dire cet indicible bonheur d'être lesbienne ou gay aujourd'hui et ici. Merci à eux.

L'objet de cette journée est de faire tout un travail de mémoire sur notre histoire. Raconter ce qui s'est passé ces vingt dernières années, dire qu'il y a vingt ans l'homosexualité était pénalement réprimée. La diversité des témoignages et des interventions montre combien ce travail est utile, nécessaire. Je dirais même qu'il est primordial pour les générations de gays et de lesbiennes qui nous suivent. Mais également pour nous. Pour que nous puissions mettre en partage nos expériences, nos idées et nos rires.

Un grand merci encore à vous toutes et tous de m'avoir permis de retrouver une de mes familles.

**Yves Jeuland :** Demain après-midi, dans le cadre du cycle cinéma de cette semaine, sera projeté dans son intégralité le film dont nous allons voir maintenant un cours extrait. Et à cette occasion, il sera peut-être suivi d'un débat. C'est pourquoi je me contenterai de quelques mots d'introduction.

Donc, vous allez voir un extrait du film qui correspond à la période que j'ai appelé les "Années roses", c'est à dire cette période qui dans les quelques 30 années que j'ai essayé de couvrir, couvre une période (malheureusement assez courte) riche de mobilisation militante (79 étant une année charnière). En introduction à cet extrait vous verrez Jean-Louis Bory qui est quelqu'un qui m'a énormément marqué durant tout le travail préparatoire de ce documentaire. J'avoue que j'ai été passionné par les liens entre l'histoire intime et l'histoire collective, les croisements entre chemins personnels et chemins publics, sans me limiter au seul historique du militantisme homosexuel.



Dans la France des années 70, Jean Louis Bory est une figure familière. Résistant pendant la guerre, Jean Louis Bory est professeur et critique de cinéma au Masque et la Plume. En 19975, aux côtés d'Yves Navare et de Rogert Peyrefitte, il participe à l'émission des Dossiers de l'Ecran, deux fois déprogrammée par le pouvoir gaulliste. Ce soir là, 19 millions de français seront devant leur poste.....

Deux ans plus tard (invité par Philippe Bouvard), face au docteur Henry Amoroso (installé à Nice en tant que neuropsychiatre et qui se prépare alors à publier "*Un psychiatre vous juge*") Jean Louis Bory déclare "*Ma nature c'est d'être homosexuel. Si je peux trouver mon équilibre c'est en acceptant ma nature. Et pas justement en me livrant à des gens comme vous qui vont me mettre dans un moule, couper tout ce qui dépasse pour me conformer à un modèle général. La véritable cage aux folles, c'est vous qui dressez les barreaux, c'est la honte, le malheur, la solitude. Et c'est des gens comme vous qui créent la cage aux*

*folles. Et dont des tas de gens crèvent, dans les provinces. Si inverti que je sois, et je suis un inverti, je le dis bien clairement.... je veux simplement que vous me laissiez vivre parce que je représente une forme véritablement vivante de la vie*".

Avec la mort de Jean Louis Bory les années radicales s'achèvent. Une nouvelle période s'ouvre, historique, faite d'insouciance et de libération. Bory en aura été l'un des artisans. Il ne la connaîtra jamais

A quelques jours de la présidentielle, le candidat de la gauche est invité à s'exprimer devant les femmes de l'association *Choisir* au palais des Congrès. A une question d'une journaliste sur les mœurs et sur l'homosexualité, François Mitterrand répond en substance que l'homosexualité doit cesser d'être un délit. Un an après son élection, la promesse du candidat Mitterrand est tenue. Le garde des Sceaux, Robert Badinter, obtient la dépénalisation de l'homosexualité. Même majorité sexuelle pour hétéros que pour homos. Les groupes de répression anti-homosexuels sont dissous et le fichage des gays est supprimé.

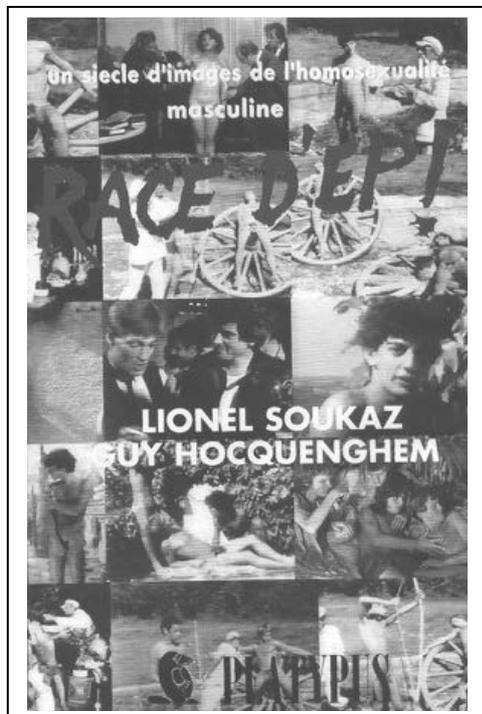
La rue Sainte Anne, dans le quartier de l'opéra à Paris, c'est là que se retrouve tapins et homosexuels bourgeois dans les années 70. Un commerce bientôt détrôné par un commerce plus attractif : le Marais.

"*Le début du Marais c'était tout de même intéressant, c'était des bars ouverts toute la journée. Tu pouvais aller à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, où les tarifs étaient des tarifs d'un bar traditionnel, c'était ouvert sur la rue.....*"

**Lionel Soukaz :** Dans les années 30, en Allemagne fut diffusé des films militants comme "Différent des autres" tourné par Magnus Hirschfeld. Celui-là même qui lança la "mode" des films sur les homosexuels tournés par des homosexuels. En 77 eut lieu le premier festival de films homosexuels en France. Animé par le GLH, au cinéma l'Olympic. Dans ce même cinéma passait auparavant "Chant d'amour", plutôt sous le manteau puisqu'il était interdit. Par la suite, le FHAR y organisa des festivals de super 8. Les jeunes gens homosexuels (à l'époque on ne parlait de gay) prenaient la caméra de leurs parents et avec filmaient leur corps, leur quotidien. En 78 eut lieu le Festival de la Pagode.

**Le festival de la Pagode :** Ce festival co-organisé avec le GLH PQ, était pensé comme un appel de soutien aux candidats homosexuels de mars 78. Sauf que le Ministère de l'Intérieur et celui de la Culture l'interdirent, et envoyèrent des flics et des RG afin de saisir les films (de Jean Ziksou, Jean Genet, Waroll, les miens.....). De plus, au bout d'une dizaine de jours, durant la projection du "Droit du plus fort" de Fassbinder, une trentaine de jeunes fascistes débarquèrent, ce qui entraîna une certaine panique. Suite à cela, nous sommes allés occuper les locaux du ministère de la Culture. Bien évidemment nous avons été embarqués au commissariat du coin, puis finalement libérés. Ceci dit, les RG étaient dans la salle où nous avions tous les soirs des débats qui de fait étaient systématiquement enregistrés par leurs soins. Ce commando d'extrême droite n'a jamais été condamné, il n'y a jamais eu de suite. Durant le festival de la pagode, avec Guy Pied je tourna "Race d'Ep", partant de l'invention du mot "homosexuel" en 1860. Et là aussi, ce film va être classé et il nous faudra l'amputer d'une demi-heure (sur deux heures) Grâce à une pétition signée par diverses personnes (Sarthe, Beauvoir, Foucault, Deleuze....), le film enfin pu enfin être diffusé.

### Race d'Ep, un film homo



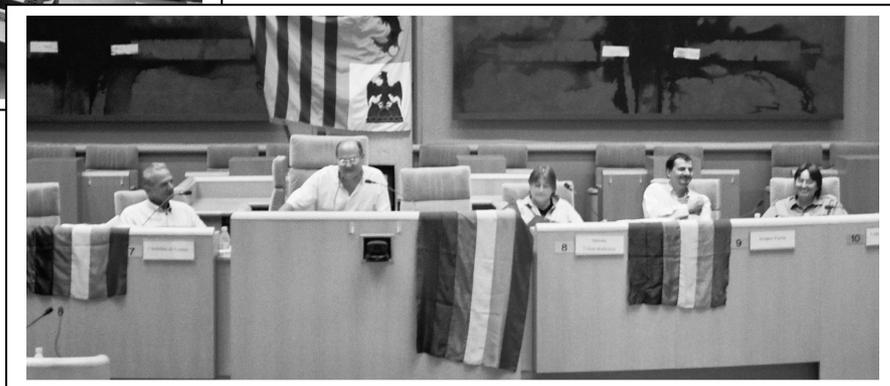
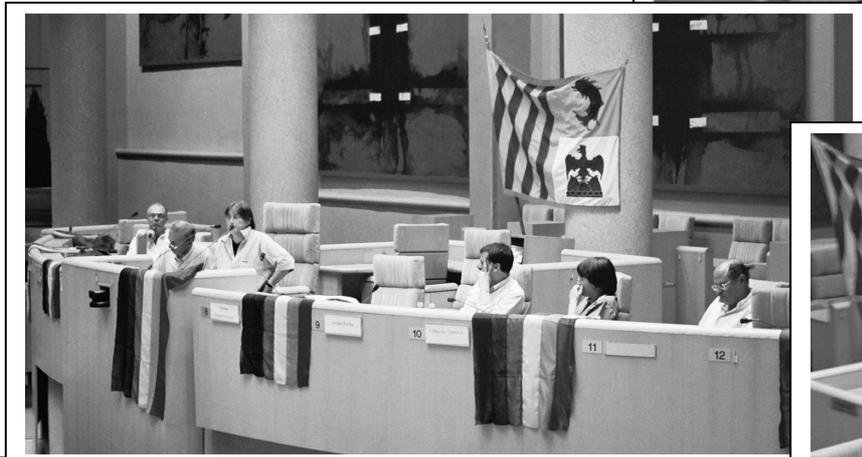
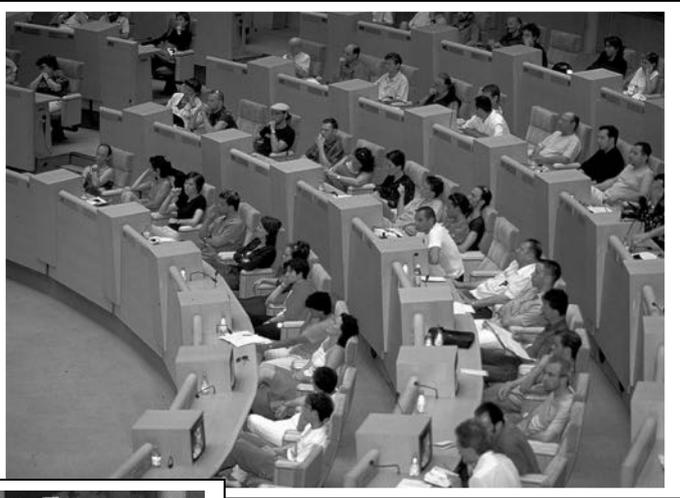
**Guy Hocquenghem :** *Je descendais une rue perdue dans un quartier périphérique, à la recherche d'une pissotière mal famée. Sous un pont, 2 loubards attendaient, adossés à leur moto. Quand je suis passé, ils m'ont crié, pas méchant "Race d'Et".*

*Comme j'étais ivre, il m'a fallu quelque temps pour comprendre. Les invertis ne parlent pas verlan. "Race d'Ep" pour "pédéraste". Un instant, j'avais senti flotté derrière moi l'ombre d'une autre race. Ce cri, je l'ai moins senti comme une insulte que comme l'évidence résumée de mon appartenance à un monde, à une autre histoire.*

*Une histoire pas si vieille, née il y a un siècle, et dont les débuts pourraient encore être contés par des vivants. Naissant sous une nouvelle identité, devenir en 100 ans une quasi nature. Ils apparaissent un peu avant le tournant du 20<sup>ème</sup> siècle, mutants des arts de l'image et des sciences médicales, se découvrant progressivement à travers leurs représentations comme une espèce particulière.*

*Entre les guerres, dans les convulsions de l'Allemagne pré concentrationnaire, ils prolifèrent comme du chiendent, construisant leur propre destin jusqu'à former une nouvelle définition de l'être humain, un peuple dispersé. Un peuple sans mémoire. Oubliés aussitôt des expériences vécues et des exterminations. Une conscience d'être autre qui n'est pas éternelle. Mais n'est pas née non plus dans la libération américaine des années 60. Elle a eu, il y a un demi siècle, son âge d'or, continent perdu, effacé par le bain de sang totalitaire. C'est cette histoire inconnue que le film veut rendre visible, au-delà des images qu'elle a créés, l'histoire de la race d'ep.*

On dit souvent que "Race d'Ep" fut un film confidentiel. Il fut tout de même vu par 100 000 personnes (ce qui pour l'époque est assez considérable). A l'époque le film fut fortement critiqué. Par exemple un critique du Monde disait que le film était naïf et provoquant. De son côté, bien évidemment Télérama détestait le film.



**Benoît :** Bonjour, je suis membre de l'association *David et Jonathan*. Je voudrais juste revenir sur un point qui me semble important, à savoir le devoir de mémoire. *David et Jonathan* est un groupe d'homosexuels (hommes et femmes) chrétiens qui existe depuis 30 ans. Depuis lors, les homos chrétiens furent présents et essayèrent d'agir de manière certes maladroite, insuffisante tant il est vrai qu'en 78 *David et Jonathan* n'était pas présent auprès des différents groupes homosexuels qui assistèrent au rassemblement d'Avignon (dont on nous a d'ailleurs parlé aujourd'hui). Néanmoins, on peut signaler que dès 1979 un certain nombre de "rapprochements" eurent lieu, et c'est ainsi que *David et Jonathan* se rapprocha notamment du *CUARH*. On peut également signaler qu'aux Etats-Unis, à partir de la fin des années 60 (et surtout au début des années 70), s'il n'y avait pas eu les homosexuels catholiques de *Digniti*, Rome n'aurait jamais publié son espèce d'oukase scandaleuse de 1976 (à laquelle *David et Jonathan* a réagi). Celle-ci fut publiée car Rome avait peur qu'un certain nombre de théologiens affirment haut et fort que la doctrine du Vatican qui refusait la possibilité pour les chrétiens d'être homosexuels devait être fortement combattue, et se fassent entendre. Quand John Mac Neil intervient avant la publication du texte romain, il est entendu par beaucoup plus de catholiques et de prêtres américains que le texte romain publié après. C'est intéressant de montrer que toutes ces histoires peuvent se recouper. Et que l'histoire chrétienne qui tente d'écraser l'homosexualité avec des notions de nature et de contre-nature peut être aussi combattue de l'intérieur. C'est ce qui se passe depuis ces années là, avec toutes les difficultés que je ne nie pas et qui sont importantes à rappeler.

-----

**X :** Le débat d'aujourd'hui nous a montré où était le mouvement il y a vingt ans, cela m'inspire quelques réflexions sur les faiblesses du mouvement homosexuel d'aujourd'hui.

On nous a parlé du *Comité d'Urgence Anti-Répression Homosexuelle* (le *CUARH*) et de l'extrême importance qu'il a eut à cette époque, je crois qu'aujourd'hui le mouvement homosexuel (dans son ensemble) manque d'un lieu, d'un espace de coordination de toutes ces initiatives qui actuellement sont bien plus nombreuses qu'il y a vingt ans. Mais face à la nouvelle donne politique, nous ne savons pas ce que vont devenir nos relations avec les pouvoirs publics (surtout qu'ils ne sont plus les mêmes qu'il y a un an). Et aujourd'hui, face à eux, qui porte, qui peut porter nos revendications militantes ? Il y a vingt ans, le *CUARH* le faisait. Aujourd'hui, qui a la légitimité pour le faire ? Ensuite, nous avons rendu hommage au travail de Jean le Bitoux, j'ai le sentiment qu'aujourd'hui *Gai Pied* nous manque. J'ai également, et surtout, le sentiment qu'un organe de presse à la hauteur de ce que vit actuellement le mouvement homosexuel nous serait utile.

Ensuite, plusieurs des orateurs à cette tribune ont parlé de l'impérieuse nécessité de travailler sur cette histoire du mouvement homosexuel (gay et lesbien). Ce que nous avons fait aujourd'hui. Mais il y a beaucoup de documents à classer, à analyser, à travailler. Ce qui représente un gros travail à faire. Pourtant je n'ai pas le sentiment que des historiens se penchent sur cette partie de notre histoire, de l'histoire. Et je crois que là aussi il y a une faiblesse de notre mouvement homosexuel.

-----

**David :** Il est exact qu'il manque un interlocuteur qui soit très visible, pleinement pertinent et surtout légitime vis-à-vis des pouvoirs publics et peut-être un peu plus largement vis-à-vis de l'opinion. Néanmoins, il existe des interlocuteurs. D'autre part, il ne faut pas aller plus vite que la musique, même si c'est toujours insatisfaisant, voir frustrant que cela n'aile pas plus vite.

Il existe une multitude d'interlocuteurs qui chacun, à son niveau (et à sa manière) fait un excellent travail militant. Je pense bien évidemment aux *Universités d'Été Homosexuelles*. Ce serait une moindre politesse que de commencer par les citer. La richesse du programme de la semaine, la diversité des personnes présentes, l'espace qu'elles offrent à la réflexion aux rencontres militantes témoignent de cette importance. Et ce d'autant que le travail mené durant la semaine profite d'un important retentissement au niveau médiatiquement politique. Il existe également l'*Inter-LGBT* qui à Paris (et aussi en Ile de France) fait véritablement un travail de revendication politique, de revendication militante, un travail de formulation des revendications qui est vraiment de qualité. C'est un travail qui fonctionne, certes pas autant qu'on le voudrait, mais qui de fait est appelé à mieux marcher dans la mesure où (bien évidemment) il est soutenu.

Il y a également l'*Interpride* qui, me semble-t-il, est appelé à devenir (au niveau national) un des interlocuteurs pertinents, et légitime. A condition encore une fois que cette légitimité soit alimentée par nous tous. Et puis enfin (et je parlerai de ma boutique, puisque j'en suis membre) le *CGL* de Paris qui fait un travail sociétal mais aussi de collecte d'information qui le pousse à formuler des revendications, et à les exprimer que ce soit à travers l'*Inter-LGBT* ou par lui-même. Et sur le plan national il y a l'*Inter-CGL* qui fait ce travail de collecte et d'expression pour l'ensemble des *CGL* de France. Certes, il le fait de manière extrêmement embryonnaire, soyons franc, mais qui est amené (dans la mesure où c'est accepté par les associatifs et par les personnes) à se développer.

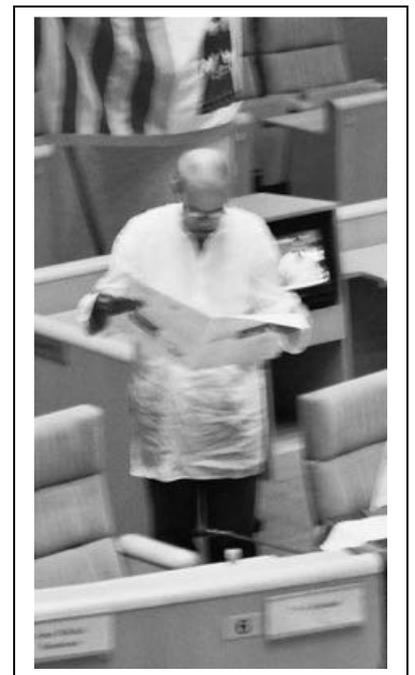
Ceci dit, qui peut de manière pertinente et légitime faire ce travail de représentation au niveau national ? Cela peut se faire si chacun y met de la bonne volonté, et si on accepte de grandir en laissant au vestiaire tout ces conneries d'ego. Nous avons parmi nous un Sénégalais et plusieurs maghrébins, et bien d'autres personnes qui peuvent se retrouver sur le cul quand elles voient qu'on passe le temps à se crêper le chignon. Personnellement je suis sur le cul quand je vois des personnes en train de dénigrer le PACS. Certes, il n'est pas parfait mais en attendant ça sauve des vies ou du moins cela améliore fantastiquement des vies. Donc qu'on arrête d'être négatif, de se saper le travail et qu'on positive afin d'avancer concrètement, tous ensemble.

Il faut, et je finirais là-dessus, vraiment être soucieux de faire de la solidarité une valeur au sein de la communauté LGBT. Certes il y a des débats d'idées qui ne doivent pas pour autant disparaître, il est tout à fait légitime d'avoir des discordances d'opinion, la richesse des idées est une richesse, mais il faut que l'on arrête de faire de ces débats d'arguments des débats de personnes. Cela doit s'exprimer dans la solidarité pour être crédibles, pour être efficace, pour être écouté, pour avancer.

-----  
**Jacques Fortin** : Je suis très heureux de cette journée, car nous sommes passé à la tribune, les uns après les autres, malgré nos divergences et des approches souvent opposées. Après quelques 25 ans où chacun et chacune s'est impliqué dans les temps où il a cru devoir s'impliquer comme il ou elle a cru devoir le faire, se retrouve ici pour rendre compte de cette histoire.

Si je dis cela, je dis que c'est donc possible. Je suis quelqu'un qui dénigre le PACS, pourtant je suis pacsé. C'est l'une des questions de tous ces débats collectifs qui ont traversé ces dernières années. Au niveau des débats comme des implications personnelles, nous pouvions avoir de larges divergences et néanmoins continuer d'essayer de travailler ensemble, et être capables de tenir ensemble des discours qui ne sont pas forcément les mêmes mais qui intéressent tout le monde. Cela est très important, c'est d'ailleurs l'esprit des *Universités d'Eté Homosexuelles*. Quand nous avons lancé les *UEEH* (en 79) nous étions face à un mouvement éclaté où les divergences étaient aussi fortes qu'on pu l'être certaines divergences entre nous tous, mais où l'envie d'en découdre les un avec les autres était très prononcée. Quand en 99 nous avons relancé les *Universités*, nous pensions plus ou moins la même chose. La gauche a manqué en face d'elle d'une force homosexuelle suffisamment lesbienne et gay, à la fois suffisamment organisée et suffisamment souple pour aider celles et ceux qui au gouvernement, dans des institutions et ailleurs afin de faire beaucoup de choses qui nous auraient aidé.

Il n'y pas eu d'interlocuteurs, je ne dis pas organiques car il ne s'agit pas de créer une organisation centralisée avec un comité central, mais plutôt quelque chose comme l'a été le *CUARH*, un organe fédératif où chacun dispose de son indépendance mais où sur quelques objectifs centraux il existe une totale convergente d'opinion et d'avis. C'est un manque. Aujourd'hui nous sommes dans une situation où se qui prime c'est les ego, les pouvoirs régionaux (selon que l'on soit de tel ou de tel réseau, on veut garder sa boutique). Ceci montre que ce n'est pas facile à créer ce genre de chose, que lorsque les gens qui s'y impliquent ils le font avec des crispations, des inquiétudes.



Mais alors, que faut-il faire ? Il faut, me semble-t-il, faire quelque chose comme on a essayé de faire à l'*Université d'Eté*, c'est à dire un espace où la confiance envers les autres puisse se manifester. Cela demande du temps, et aussi de la maturation. Mais hélas, cela demande aussi de l'urgence. Car si l'urgence vient nous presser, si des choses un peu graves viennent à se produire, alors peut-être que nous trouverons l'énergie que nous n'avons pas eu pour conjuguer nos efforts sur quelques objectifs que nous aurions pu atteindre et qui auraient pu doter le mouvement homosexuel français de moyens et d'institutions. Nous verrons ce qui se passera prochainement. Mais l'esprit des *Universités d'Eté*, et la raison pour laquelle nous les avons relancé, c'est parce qu'aujourd'hui il faut qu'on chemine, que l'on mûrisse, que l'on prenne un peu plus confiance les uns dans les autres. Cela demande du temps. Même si certaines grandes organisations parisiennes (donc nationales, car comme pour *Têtu* on est national à Paris et international quand on est à New York, le reste n'existant pas) ne veulent pas venir à Luminy, bien qu'elles soient invitées depuis le début, parce qu'on invite d'autres personnes, d'autres associations.

**Marylou Baldacci :** Par rapport à tous ces regroupements d'associations, il en existe un, et il n'est pas étonnant que l'on oublie régulièrement, à savoir la *Coordination Lesbienne Nationale*. Cette coordination qui regroupe tout de même 25 associations lesbiennes non-mixtes, réparties dans toute la France, fait un très gros travail de revendication avec l'élaboration d'une plate forme politique, et l'élaboration d'un énorme document contre la lesbophobie. Par ailleurs, je voudrais remercier des gens comme Catherine Marjollet qui sont des passeurs, des passeuses entre le mouvement gay et le mouvement lesbien. Il est vrai que nous avons nos spécificités de revendication, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et nous avons encore maintenant besoin de personnes qui sont des passeurs. Et on espère aux *Universités d'Eté Homosexuelles* de faire un peu cela. Ainsi, hier soir durant le forum "Santé : Perspectives et revendications" j'ai regretté qu'on nous ait reproché d'aborder lors d'un même forum des choses aussi différentes que les cancers gynécologiques, le VIH et les problèmes des transsexuels. Notre volonté était justement d'unir tout cela, et de faire un appel à la solidarité. Mais je pense qu'en dehors de nos luttes LGBT, il faudra aussi et toujours qu'on pense aux autres solidarités.

-----

**Eric :** Je suis vice-président du collectif *Comme Ça* à Rouen qui est une association qui regroupe d'autres associations, ainsi que des adhérents directs. Ce qui m'intéresse, outre la qualité de ce colloque sur la mémoire, sur notre mémoire (d'ailleurs je remercie les organisateurs d'avoir organisé un tel événement, d'avoir permis de montrer les expériences des uns et des autres, les dépassements possibles, les conflits tel qu'ils ont pu s'exprimer), c'est notamment toutes les réactions qui viennent d'avoir lieu ici. Ces réactions qui montrent en creux le besoin très fort du renouveau d'un mouvement militant d'envergure nationale. Depuis 4/5 ans, il se trouve que c'est l'*Inter-LGBT* qui fait un peu office de regroupement national et qui pose les questions, qui se pose comme interlocuteur auprès des politiques et des autres. Mais il est vrai aussi que depuis quatre ou cinq ans, il y a eu un renouveau des associations en province. Un renouveau considérable, et celui-ci doit être pris en compte dans la constitution d'un tel mouvement. Je crois vraiment qu'il nous faut commencer à en parler. On peut déjà commencer par des choses toutes simples comme mettre en réseau ce que font ces multiples associations, informer sur ce qu'elles font, sur les savoirs, les compétences, les besoins, les débats qui les animent. Et il faut que tous ces débats soient pris en compte par une structure plus large. Peut-être est-ce l'*Inter-LGBT*, je n'en sais rien. Peut-être que ce sera autre chose. De toute façon, c'est une urgence, c'est d'actualité. Toutes les interventions le montrent.

-----

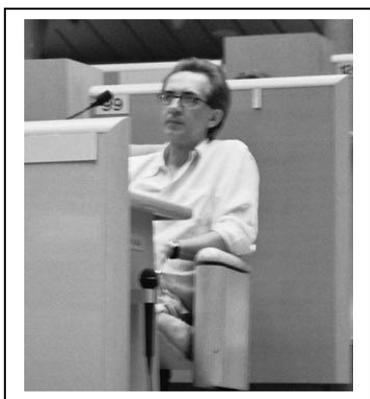
**Donald :** Bonjour, vous m'avez déjà vu. Je voulais juste faire deux commentaires. Ces situations d'associations qui se situent géographiquement à Paris, à l'exemple de l'*Inter-LGBT* ou autres (comme l'*Inter-associative*), sont de fait dans une position inconfortable en ce sens qu'elles sont à la fois locales, et du fait de la forte tradition centralisatrice française, dans une position centrale. Nous avons souvent entendu que ces associations font un travail militant et humain important, et même considérable (ce qui est certain), et qu'elles seraient représentatives, qu'elles seraient légitimes. Vu de province et de la misère d'un certain nombre de gays qui n'arrivent même pas jusqu'à fréquenter des associations locales quand il en existe, on a tendance à se dire (je le répète encore une fois) que la représentativité ne se décrète pas, et que la légitimité est d'abord celle de notre quotidien et pas celle d'une simple position géographique.

Trop souvent (et ce n'est pas une critique, car pour l'instant il n'y a rien de particulier à critiquer, c'est plutôt une alerte) on a vu dans les regroupements à Paris les associations se présenter comme une alternative à la pyramide habituelle des institutions, en se posant (à travers des personnes ou des sigles) comme représentatives de quelque chose. Jacques a rappelé tout à l'heure qu'il était opposé au PACS, on se souvient du débat qui avait eu lieu, on avait reproché au cours d'une *UEEH* à certains d'avoir porté un projet dont la solidité en matière de revendications de base n'était pas établie. C'est une alerte que je rappelle.

Ensuite, je dois dire que la qualité de ce qui s'est passé aujourd'hui est assez remarquable. Je crois que vous avez fait, que nous avons fait tous ensemble cette fois-ci un véritable travail de transmission de la mémoire. Parce que ce travail de transmission de la mémoire a été jusqu'à présent des choses ponctuelles qui me semblaient finalement assez creuses. Lorsque je me confrontais à des plus jeunes que moi, souvent ils ne venaient pas à des réunions, préférant aller à la plage. Cette fois-ci il y a eu une vraie différence. Cette différence, j'ignore si c'est dû au fait que vingt ans sont passés, mais (et cela a déjà été dit) nous avons réussi à désarmer les uns avec les autres, malgré nos différences de l'époque. Nous sommes effectivement arrivés à faire quelque chose ensemble, et nous avons entendu au moins sur deux sujets (l'historique du *CUARH* et ce que Jean a eu la gentillesse et la force de nous dire aujourd'hui) un point sur une histoire par une source autorisée qui a mis fin à vingt ans d'histoires clandestines, de ragots divers et variés. C'est une vraie vérité. Pour les plus anciens, c'est un moment d'émotion important. Je pense que nous avons été plusieurs à pleurer aujourd'hui. Pour les plus jeunes, ce fut une découverte. Et j'espère qu'ils continueront à la faire, entre autre à travers la qualité de ce que nous avons pu leur montrer aujourd'hui. Notamment grâce à des moyens audiovisuels qui leur ont fait beaucoup mieux comprendre l'ambiance, les musiques, les attitudes, le contexte de l'époque. Et de voir aussi que même si on se battait, nous avions une convergence générale. Voilà.

**Marie :** Suite à ce que disait à l'instant Marylou, je dirais que la *Coordination Lesbienne* commence à se faire un nom, du moins dans le monde lesbien. Mais ce nom va prochainement changer pour devenir *Coordination Lesbienne* peut-être *Féministe*. On ne sait pas si nous allons conserver ce terme, mais en tout cas *International*. C'est à dire que nous n'allons pas garder *National*, car si on veut lutter avec d'autres coordinations dans d'autres pays, le terme "National" ne veut rien dire puisque chaque coordination est nationale. Donc on s'appellera "de France" ou "Française". Mais nous allons lutter pour que les luttes des lesbiennes qui se font dans les autres pays (en Europe ou ailleurs) soient également nos luttes.

Et ce que j'ai aimé, je reprendrais ce qu'à dit le garçon juste avant moi c'est que c'est très important de connaître le passé de tout le monde. Et ces luttes qui à l'époque étaient divergentes, elles nous ont tous enrichis. Et que ce qu'on peut faire maintenant (Catherine Marjollet l'a d'ailleurs très bien fait remarquer) c'est de créer un climat qui permette d'accueillir les idées nouvelles, les formes de révoltes nouvelles, les luttes nouvelles. Et donc, peut-être puisque que nous sommes en Europe et que l'Europe n'est pas obligatoirement ce qui a de mieux (mais cela peut représenter des possibilités d'ouverture, des possibilités de quelque chose) on pourrait peut-être créer des mouvements internationaux. D'autant que le fait de créer une coordination, sachant qu'une coordination n'est pas droit de décision, est ce qui permet à vivre dans les différentes villes de province, malgré les différences. C'est sûr que le *CEL* (et son grand nombre d'adhérentes) n'a rien à voir avec certains groupes où il y a 12 adhérentes. Réunir ces forces, c'est nos luttes à toutes et à tous.



-----  
**Dario :** Bonjour. Après tout ce que viens d'entendre, et sachant que je ne suis pas français (mais italien) je pense que je suis assez impartial. Bref, je suis très admiratif par tout ce que j'ai entendu. Et cela me donne confiance pour le futur, malgré la conjoncture difficile que nous connaissons actuellement.

Cependant, quel mouvement politique à présent pourrait réunir environ 400 personnes de toute sorte pour une semaine afin des discuter de tout et si bien ? Les *UEEH* ! Et donc, je vous remercie beaucoup de ce débat et de tout ce que j'ai entendu, et j'espère que cela puisse continuer. Ca me plait beaucoup parce que je vois ainsi la force de l'esprit républicain. Donc, vive les *UEEH*, et vive la république.

-----

**Michel :** Bonjour. Je voudrais revenir sur la question de la visibilité. J'applaudis des deux mains qu'il existe encore *Lesbia*. Bravo les filles ! Je déplore qu'il n'existe pas un grand journal gay et lesbien, mais les mois, les années à venir trouveront peut-être à nouveau des bénévoles qui voudront bien se lancer dans le journalisme, afin d'éditer un grand journal pour nous tous. Depuis quelques années, au niveau transsexuel il existe une grande marche à Paris (le premier samedi d'octobre). Et là aussi il y a une visibilité vis-à-vis des politiques. Vous êtes tous et toutes invités. D'autre part, depuis maintenant deux ans nous avons notre propre drapeau qui se résume à trois couleurs : le rose, le bleu et le mauve. Ce sont nos couleurs transsexuelles. Merci.

-----

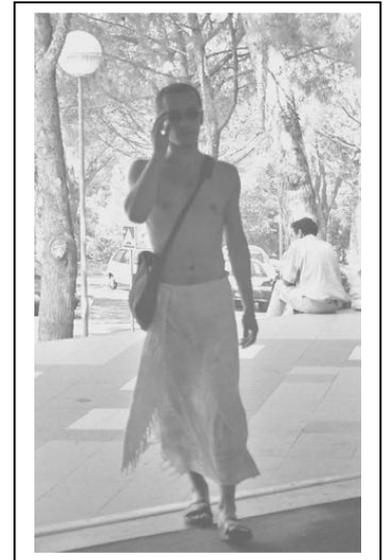
**René Lalement :** Bonjour, je suis de l'*Inter-LGBT*. Plusieurs interventions ont évoqué la constitution, l'organisation d'un mouvement LGBT au niveau national. C'est effectivement une question importante qui est probablement récurrente, et qui se pose aujourd'hui de plus en plus dans un contexte où il existe un mouvement international qui a été suffisamment efficace, je pense évidemment à l'*ILGA* qui a permis au niveau de la législation européenne ou auprès des organismes internationaux (comme l'*OMS*) un nombre d'avancées très significatives ces dernières années. Il existe également au niveau régional, autour d'un certain nombre de villes importantes en France des associations qui se regroupent, qui ont des activités collectives. La question se pose entre ces deux échelles, entre le niveau européen et le niveau régional. Il existe différents réseaux, que ce soit la *Coordination Lesbienne Nationale*, les réseaux d'étudiants (comme *Moules Frites*), le *SNEG*, qui ont une implantation, une représentation nationale sur des thématiques particulières.

Ce que fait l'*Inter-LGBT*, c'est organiser la *Marche des Fiertés* à Paris (et elle est connue pour cela). Cette marche a toujours été conçue non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen. Un moyen pour assurer une visibilité maximale mais aussi (et surtout) pour porter auprès de l'opinion publique, des pouvoirs publics, des parlementaires, du gouvernement un certain nombre de revendications. Donc au fil des années, les revendications portées par cette marche ont fait l'objet d'une élaboration collective. Et cette structure (qui actuellement regroupe entre 50 et 60 associations) organise depuis un certain nombre d'années une élaboration de revendications qui sont adoptées collectivement, et qui sont issues des associations soit franciliennes soit présentes sur l'ensemble de la France (souvent des réseaux). Ce travail permet de synthétiser des revendications, des demandes qui sont exprimées de façon particulière, parfois par des fédérations (à caractère thématique), parfois par des associations. Et de faire la synthèse de ces revendications et de les porter en leur donnant le maximum d'impact médiatique, à l'occasion de la *Marche*, à l'occasion du *Printemps des Associations* (où depuis deux ans on fait une conférence sur un thème lié aux revendications qui sont portées). Depuis plusieurs années, de fait, il s'est trouvé que l'*Inter-LGBT* se trouve

être sollicitée par le gouvernement (et les pouvoirs publics) comme interlocuteur pour présenter ses revendications. Cette année encore, à la suite de la *Marche des Fiertés* de Paris nous avons eut diverses rencontres avec les cabinets ministériels, la présidence de la République (pour la première fois) où nous sommes fait l'écho, de concert (selon le thème évoqué) avec diverses associations, des revendications ainsi synthétisées. Cette démarche ne signifie pas que l'*Inter-LGBT* est devenue, de fait, la fédération des associations, mais qu'elle s'est faite l'écho de ces revendications d'un point de vue de représentation politique. Mais bien entendu, il y a d'autres aspects qui peuvent être pris en charge par d'autres fédérations, de manière à assurer la plus grande pluralité possible d'expression. Mais il y a un caractère d'efficacité qui s'impose parce qu'en France (contrairement à des pays fédéraux comme l'Allemagne) il y a le poids de la législation qui est décidée au niveau national. Et de fait, il y a effectivement nécessité d'une parole forte au niveau national. Ces dernières années, nous y avons contribué. On verra comment le mouvement peut continuer à structurer.

---

**Olivier Maguet :** Je crois que l'intérêt de ce type de journée, c'est que l'histoire n'a de sens et d'intérêt que dans la lecture du présent et des pistes d'avenir que l'on peut en avoir. Au-delà, bien évidemment, de la force des témoignages personnels et des histoires qu'ont représenté ces témoignages et ces expériences, qui sont toutes et tous aussi méritables les uns que les autres. Ceci dit, ce qui m'intéresse c'est aussi à un moment donné, dans un contexte historique donné, la genèse d'un mouvement social. Hors, à mon sens, la genèse des mouvements tel qui nous été présenté avec cette année charnière (1978) sur laquelle Christian est intervenu ce matin, ainsi que Jean dans son topo d'introduction, montre combien cette notion d'urgence que l'on retrouve dans le nom de l'organisation sensé être fédérative, fédératrice (je ne sais pas trop quel adjectif utiliser) ou en tous les cas jouant un rôle de porte-parole à l'époque (en l'occurrence le *CUARH*) avec le mot urgence, est primordiale.



Cette urgence là n'est pas la même aujourd'hui, et certainement qu'à l'avenir il y en aura d'autres. Peut-être pas des urgences, mais des dangers. Le terme exact demande réflexion. Tout ça pour dire qu'il est évident que toute force sociale (homosexuelle ou pas) a besoin d'une organisation, d'une coordination d'organisation. Et pour ce faire, nous devrions prendre exemple sur ce qui se passe chez lesbiennes (avec leur *Coordination Nationale*). Mais cette organisation ne peut se concevoir sans la prise en compte d'un contexte plus global, qu'il soit politique, social ou de santé. Et que cette lecture de l'histoire doit nous interpeller sur la notion d'urgence. Où est-elle ? Qu'elle est-elle ? Et comment doit-elle nous aider à construire cette représentation de mouvements LGBT ?

En fait, ce qui va se passer à partir de maintenant est une continuité d'un combat engagé par cette militance de la fin des années 70. Pour autant, sommes-nous dans une continuité de cette période historique ? Sommes-nous dans un moment de rupture qui nécessite peut-être, en préalable à la définition d'une organisation, une réflexion sur la méthode, sur l'identification de ces ruptures ? Il me semble que nous n'avons pas suffisamment tiré les analyses de la situation actuelle, et que cela mérite un peu plus de temps. A mon avis, c'est un enjeu essentiel. On risque peut-être de passer à côté de certaines choses si on ne prend pas le temps de poser ce débat. Epistémologique, j'ai envie de dire. En ce sens, cette journée peut nous aider.

Pour finir, en tant que gay je suis heureux de participer à la réflexion collective, mais en tant que citoyen je suis aujourd'hui particulièrement fier d'être accueilli dans une institution de la république. Et là, on revient sur la question des urgences et des contextes. En 1978 (j'avais 9 ans), il aurait été impossible, même dans la petite mairie du coin d'être accueilli de cette façon. Le fait que nous soyons ici, cela prend une signification essentielle. Et qui veut dire que le contexte dans lequel va pouvoir ou peuvent se mettre en place les formes d'organisation de nos communautés ne peut être que différent. On doit prendre en compte cet élément. Je terminerais donc en vous remerciant pour l'organisation de cette journée, et comme j'ai la parole je la garde (c'est mon côté trotskiste), pour un témoignage très affectif et très personnel pour Jean. Merci de ton intervention.

---

**X :** J'aimerais adresser un merci général à ceux qui depuis de nombreuses années travaillent. Pour moi *Gai Pied* a été quelque chose d'extrêmement important car il me disait qu'il existait d'autres personnes comme moi, que mon anomalité que j'entendais déclamer à droite et à gauche, en partant bien évidemment de ma famille, n'était pas unique. C'est la première fois que je viens aux *Universités d'Été*, j'en suis très content. J'entends du sens, du contenu. En même temps je suis un petit peu déçu, car lorsque j'ai appelé le *CGL Paris* (il y a trois jours), il ne savait pas me dire comment venir, qui il fallait contacter. Bref, c'est dans

Têtu que j'ai trouvé un article qui m'a finalement permis de débarquer hier. J'entends ici beaucoup de contenu, beaucoup de sens, et j'aimerais bien que ce contenu et ce sens descendent à la limite jusqu'au Marais. Il faut diffuser cette pensée, ce sens, ce contenu. Pour ma part, c'est en regardant la chaîne de télé Canal Jimmy que j'ai entendu parler des *Universités d'Été Homosexuelles*. Mais en fait, cela me semble très confidentiel. En même temps, certains parmi les organisateurs disaient qu'il faudrait des gens nouveaux qui arrivent, histoire de prendre le relais. D'accords, mais malheureusement, l'information il faut vraiment aller la chercher. En terme de sens et de contenu, je verrais deux chantiers. Tout d'abord la question de... on va dire de la relation amoureuse. Il y a beaucoup de gens en couple, il y a beaucoup de gens qui vivent des histoires longues, et par rapport justement à ces sex-clubs de consommation (que je ne critique absolument pas, je suis le premier à y aller), à ces espaces de vide, de souffrance, de gens qui recherchent des images, des représentations, des modèles, je pense qu'il y a du sens à donner et peut-être même du sens à créer ensemble. Autant, bien sûr, les garçons que les filles. Quelqu'un disait hier que le couple hétérosexuel et le couple homosexuel sont deux choses vraiment différentes, on peut échanger là-dessus. Ensuite, en tant que psychologue clinicien je travaille dans un lieu d'écoute d'adolescents en banlieue, et c'est vrai que c'est difficile pour ceux de banlieue, pour les écoles de penser la question homosexuelle, et de la faire aller jusqu'aux jeunes. J'ai un ami qui vit en Hollande, il me raconte que les associations y ont ce grand privilège de pouvoir débarquer dans les écoles et de dire des choses. A quand en France une visibilité jusqu'à dans l'Education Nationale ?

---

**Jocelyne** : J'ai appris qu'il y avait une seule personne qui s'occupe de retranscrire les débats de l'année dernière, que c'était pour cela que c'était seulement diffusé un an après. On peut faire les choses plus rapidement quand on est plus nombreux. Donc, si vous demandez s'il y a des personnes qui pourraient se charger d'une partie du travail, cela pourrait se faire plus facilement, et la diffusion pourrait en être améliorée.

Ensuite, hier j'ai participé à un atelier où il fut question de remettre à l'ordre du jour la loi pénalisant les propos homophobes (idée qui était le sujet du colloque de l'an dernier). Je voudrais donc savoir si au sein des associations cette loi est aujourd'hui encore une priorité. Ensuite je voudrais savoir ce qu'il est possible de faire quelque chose (au moins avant la prochaine marche), concrètement parlant, afin de demander aux pouvoirs publics pour remettre cette loi à l'ordre du jour.

Et je voudrais juste exprimer un sentiment personnel, depuis deux jours je suis effectivement très fière d'être une citoyenne de la république française, et comme je l'ai dit à un gardien tout à l'heure, je suis très émue d'être reçue dans un bâtiment qui représente une institution de la république.

---

**Elena Gousiantinskia** : Je suis responsable des *Archives Gays et Lesbiennes* de Moscou. Je suis à la fois heureuse et flattée d'être invitée pour la deuxième fois par les *Universités d'Été*. Cela manifeste, il me semble, à la fois de l'intérêt pour la Russie et l'ouverture de l'*Université d'Été Homosexuelle* vers le monde.

De mon côté, j'ai beaucoup reçu. La première fois quand je fus invitée et cette fois ci encore, car les débats sont très enrichissants. Et encore une fois, d'après l'aperçu historique que j'ai suivi (durant toute cette journée), je réalise combien est difficile cette voie que nous devons encore suivre pour ne pas recevoir mais obtenir tout ce que vous avez déjà reçu. Merci encore une fois.

---



**Hussein Bourgi** : Oui, bonjour, je suis du *Collectif contre l'Homophobie* de Montpellier. A propos de la loi contre l'homophobie, pour notre association, c'est toujours une priorité. Et cela l'est depuis des années, puisque c'est l'une des raisons qui a poussé à la création du *Collectif*. Force est de constater que malheureusement nous n'avons pas de sérieux espoirs que cette revendication aboutisse à court terme, ou même à moyen terme. Au titre de l'association que je préside, je fais partie des gens qui organisent la *LGP* à Montpellier. Et ce qui m'effraie, c'est qu'en fait les marches annuelles deviennent un rendez-vous banalisé pour les élus qui savent être très gentils avec les pédés et les lesbiennes (qui une fois par an font leur carnaval) en les recevant dans les ministères, et en leur donnant rendez-vous l'année prochaine. Mais comme je suis de nature optimiste, je pense que nous pouvons forcer les choses. Ainsi l'idée qui germe au sein de notre structure (ainsi qu'ailleurs), c'est de créer à la rentrée un événement qui serait clairement militant, dans toutes les villes de France, avec un mot d'ordre clair : une loi contre l'homophobie. Quitte à se mettre d'accord sur une date. N'y aurait-il pas lieu de créer un événement à côté de la *Gay Pride* ? On pourrait continuer la *Pride*, il n'y a aucun problème, mais ce que j'aimerais c'est que nous revenions à une marche revendicative, que nous mettions du rapport de force, car sans rapport de force nous n'obtiendrons rien.

**René Lalement :** Je vais faire une réponse commune à Jocelyne et à Hussein, en tout cas sur le degré de priorité que l'on donne à cette revendication de la loi sur l'homophobie, qui bien évidemment fait partie de nos préoccupations. Il y a pour nous un dossier extrêmement urgent, extrêmement préoccupant, c'est celui de la question du droit de séjour des couples bi-nationaux. Cela a été un des sujets prioritaires que nous avons présenté jusqu'à présent à l'Elysée et à Matignon. D'ailleurs, on en fait un test de la bonne volonté du gouvernement. Quant à la loi contre l'homophobie, nous avons dans les engagements du candidat Chirac la volonté de lutter contre l'homophobie (formulée durant la campagne des élections présidentielles). Sans qu'il y ait d'engagement de faire une loi. Cependant la conseillère de l'Elysée qui nous reçu nous a dit que cela ne signifiait pas que Chirac était opposé à une loi, qu'il faudra donc en discuter. Tout cela une question de rapport de force. Si on fait deux manifestations revendicatives par an, c'est encore mieux. Pour autant, je ne voudrais pas que les *Marches des Fiertés* deviennent de simples carnivals. Ce qui serait tout à fait contre productif. Mais si on en fait deux, autant revendicatives l'une que l'autre, tant mieux. Et tout cas, ce sont des questions test sur lesquelles nous allons bien voir si le gouvernement a une politique de régression ou une politique d'écoute et de volonté de faire quelque chose malgré tout.

-----

**Laurence :** Bonjour, je suis membre de l'association *MixCité*. Je souhaite intervenir d'abord pour remercier les *Universités d'Eté* pour tout ce qu'elles nous apportent, pour ce qu'elles m'apportent en particulier. Ensuite, si j'interviens c'est pour signaler qu'hier durant un atelier des personnes on souligné l'intérêt d'une loi contre l'homophobie et contre le sexisme, au nom du principe que le sexisme et l'homophobie sont les deux facettes d'un même ordre hétéro-centré et hétéro-sexiste. De fait, l'homophobie et le sexisme en sont les deux conséquences. Il me semble indispensable, si on défile pour une loi contre l'homophobie, de défiler pour une loi contre l'homophobie et contre le sexisme.

-----

**Christian de Leusse :** Nous voici à la fin de cette journée. En conclusion, 2/3 réponses à des questions évoquées.

- La question des Actes. Merci d'en avoir parlé. Nous sommes un peu surpris parce que les Actes se vendent bien, contrairement à l'année dernière (peut-être que nous n'en avons pas suffisamment parlé). Un peu cher, certes, mais le travail qui est derrière est considérable. Et j'en profite pour remercier très fort Pascal qui avec peu de moyens, beaucoup de disponibilité (et de talent aussi), travaille énormément sur ces Actes. Avec un cœur, une attention, un plaisir qui vraiment mérite d'être souligné. Ceci dit, vous exposez l'idée de trouver une méthode de mettre au point un extrait de ces Actes. Orion Delain nous disait qu'il était près à discuter de l'idée d'extraits qui permettent de rendre diffusable l'essentiel des Actes. Surtout à partir du moment que vous les achetez, cela va nous orienter vers ce genre de réflexion.
- Ensuite, je voudrais insister sur la question de la diversité. Pour moi cette journée a été tout simplement merveilleuse car j'ai entendu une grande diversité d'expressions de ces vingt dernières années qui avaient jusqu'à présent tant de difficultés à dialoguer les unes avec les autres, mais qui, parce que nous avons du recul, parce qu'on s'est reposé, parce qu'on voit les choses autrement et qu'il y a eu d'autres batailles, nous sommes capables de nous écouter et de nous parler. Et d'exprimer tout ce qu'on n'avait pas encore dit jusqu'à maintenant, parce qu'on sait qu'on a une écoute. L'avantage de cette *Université*, c'est d'être un lieu où on sait qu'on a une écoute. Cette diversité est celle des anciens, mais c'est aussi celles de ceux d'aujourd'hui. C'est très important que là aussi que les divers mouvements actuels soient présents pour prendre en charge, pour entendre, pour faire leur pain avec cette farine qui est donnée aujourd'hui.
- Ensuite, durant cette journée il y a eut des moments extrêmement émouvants. A travers les films, à travers les paroles. Cette émotion est forte, elle nous aide à aller encore plus loin. Ce n'est pas une émotion nostalgique, mais c'est une émotion extrêmement dynamisante, car voir ce qui s'est passé est un aliment pour le futur. Gérard disait tout à l'heure à quel point l'expérience de 82 a aidé dans la bataille en 99, c'est quelque chose de très fort. De toute façon, de tout ce qui a été dit durant cette journée sur les différentes expériences (en matière de médias, de journaux, de films, d'associations), nous savons bien qui à un moment ou à un autre nous aurons quelque chose à en tirer pour le futur.
- Pour ce qui concerne la question d'une éventuelle réorganisation, d'une coordination, bien évidemment je n'ai rien à rajouter. Les demandes sont à entendre. Et puis après tout, on va voir à quel rythme il faut avancer, s'il faut précipiter le mouvement. Et peut-être qu'il y aurait des raisons de se précipiter. On va voir ensemble s'il faut prendre le temps de construire quelque chose tous ensemble.

Enfin, et je conclurai par cela, par un remerciement à la région. Vous avez été plusieurs à le souligner. Il est effectivement hautement symbolique qu'une institution républicaine nous ait hébergé durant cette journée. C'est quelque chose de très fort, de très important. Merci à l'institution régionale de nous avoir hébergé aujourd'hui.



## FHAR : un FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE

**Donald :** Bien, l'objet du présent atelier est le *FHAR*, association qui marqua les années 70. Je me propose d'intervenir en tant qu'ancien militant, en tant que personne qui a fréquenté cette association. A l'époque (j'étais alors étudiant), nous avions quelque chose qui se disait *FHAR*, à Aix en Provence, mais qui ne l'était pas vraiment puisque nous étions vraiment peu nombreux. C'est pourquoi nous montions à Paris, essentiellement à la rue Bonaparte (à l'école des Beaux-arts).

Le discours était très marxiste, et marquait un énorme décalage par rapport à l'homosexualité pas militante mais structurée d'*Arcadie*. Le *FHAR* est arrivé comme une rupture absolue par rapport à *Arcadie*, par rapport à une homosexualité feutrée, cachée. D'ailleurs, durant les premières réunions du *FHAR*, les gens d'*Arcadie* étaient non seulement étonnés mais surtout horrifiés en voyant les libertés que nous prenions alors. Ces réunions étaient très folkloriques, comme ce mec qui (en pleine réunion) se foutait à poil, avec graphité dans le dos "*Il n'a qu'un trou, là*". C'était vraiment dantesque. Mais en même temps, derrière ce délire il y avait un vrai discours politique dont on peut retrouver les traces dans un petit bouquin : "*Rapport contre la normalité*". Si vous avez l'occasion de le lire, cela va vous sembler très bizarre parce que cela fait vieux, mais vous allez vous rendre compte de la radicalité du discours de l'époque. Aujourd'hui les homosexuels cherchent à s'intégrer, à flirter avec les commerciaux, à l'époque il n'en était même pas question. Le discours était d'abord agressif, subversif même, à coup de slogans chocs (comme : "*Faites vous enculer, c'est un plaisir fou*").

Ensuite, outre les lesbiennes qui sont largement à l'origine du *FHAR*, on trouve nombre d'individus virés de certaines cellules du parti communiste (le PC ne voulant pas des pédés). Mais la chose qui était vraiment flagrante, c'était la radicalité du discours par rapport à l'extérieur. Nous étions dans un univers où nous avions encore les lois discriminatoires, c'est à dire qu'il était impossible de former des associations ouvertement homosexuelles, qu'il fallait tricher sur les termes. Nous étions donc dans la clandestinité. Et avant les *Gays Prides*, il y avait des manifestations du 1<sup>er</sup> mai. C'est à dire que les gens de l'époque, ceux des *GLH* puis ceux du *FHAR* défilaient derrière la *CGT*, *FO* et autres. A la suite de mai 68 nous avons eut les mouvements syndicaux classiques qui furent rejoints très vite après par les mouvements du quotidien, c'est à dire le mouvement des femmes (le *MLF*), le mouvement pour l'avortement, les anti-militaristes, les anti-nucléaires.....

C'est dans ce cadre que le *FHAR* était présent. Je me souviens des manifestations que nous organisions sur le cours Mirabeau à Aix en Provence (avec des banderoles roses et des étoiles vertes) en gueulant des trucs comme "*Les folles avec nous*". Bref, nous défilions à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, dans une manifestation 100% politique. Il est vrai que nous étions le dernier groupe de la marche, en bout de marche, ce qui faisait que nous défilions dans Aix et brusquement on gueulait "*On est la honte de la manif*", histoire de faire rougir un peu ceux qui était devant. Notre radicalité allait jusque là, jusqu'à mettre en cause l'organisation officielle de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai. Nous utilisions comme emblème le triangle rose, car cela représentait pour nous une charge affective et historique. Tout cela a été plus ou moins balayé par l'arrivée d'un mouvement à tendance anglo-américaine qui nous a sorti le drapeau arc-en-ciel, les *Lesbian and Gay Prides*.

Aujourd'hui il existe des jeunes qui ignorent complètement qu'il y a eut toute cette histoire. Avec d'autres symboles, avec une radicalité extrêmement forte, violente. Et effectivement, peut-être que le *FHAR* est à recréer, dans sa mentalité de radicalité. C'est peut-être une question vraiment d'actualité, non seulement par rapport au monde politique qui nous entoure maintenant, mais aussi par rapport à nous-mêmes.

-----  
**Thomas :** Comme les gens du *FHAR* s'incluaient dans le défilé du 1<sup>er</sup> mai, comment les syndicats et les éventuels partis politiques s'exprimaient sur la participation du *FHAR* ?

**Donald :** Le cortège était assez disloqué (ce qui encore le cas aujourd'hui), au sens que tu avais au premier rang (en tête de manifestation) les syndicalistes officiels. Et comme c'était à l'époque la seule manifestation qui existait, venant de la base de la population, il était toléré que nous autres, les pédés, nous suivions derrière. De fait, ils ne pouvaient pas nous empêcher d'être présents. Le *MLF* nous servait de tampon, car il profitait d'un statu intermédiaire, en tant que mouvement admis par l'ensemble des hétéros ainsi que par le monde syndical. En ce qui concerne le *MLAC*, c'était déjà un peu plus sulfureux (nous étions avant le vote de la loi Veil). Et quand on arrivait aux anti-nucléaires et aux anti-militaires, il y avait des gens du PC qui faisaient un peu la gueule. A l'époque, il n'y avait pas encore de mouvement pour la dépénalisation du cannabis, bien que cela soit déjà assez répandu. Et nous autres du *FHAR*, nous arrivions en dernier. Ceci dit, on rigolait comme des fous. C'était vraiment festif. Ainsi, quand on

avait repéré les flics des Renseignements Généraux qui faisaient des photos de la manif, on se mettait à gueuler "Il y a des flics au cul du FHAR". Eux-mêmes ne se rendaient compte de rien, contrairement à la foule sur les trottoirs qui avait parfaitement compris et rigolait. Jusqu'à ce que les flics, comprenant le truc, foutent le camp. Il y a eu aussi une collusion entre le Ministère de la Défense et celui de l'Education Nationale, ce qui avait provoqué des manifs de lycéens, et à Aix nous nous étions assis face au Collège militaire (avec tout le reste de la manif) et on gueulait "Debré, rend nous nos hommes". Les gauchistes qui étaient avec nous étaient morts de rire. Il y avait cet esprit décapant.

---

**Yves :** Quelques souvenirs personnels, histoire d'apporter un autre éclairage. En effet il y avait la mouvance gauchiste, n'empêche que la période était à la radicalité. Nous étions alors dans une période où un certain nombre de fronts post-soixanxhuitards (que certains, dans les milieux politiques, considéraient comme secondaires) se mettent à exister de façon autonome par rapport aux organisations politiques. Ce qui veut dire que d'une certaine manière il y eut de la part les petites masses populaires, un débordement des lignes des organisations politiques et syndicales. J'ajouterai qu'il y avait tout un tas d'organismes supposés progressistes, s'occupant des droits de l'homme, qui en fait étaient très en deçà de toutes ces questions.



Au fond, le radicalisme dont nous faisons preuve était dans l'esprit du temps, et surtout était absolument nécessaire. Il n'y avait pas d'autres solutions. Nous aurions pu penser que ce radicalisme allait être communautariste (l'infâme terme de "communauté gay" n'existait pas encore), mais le mouvement féministe (en tant que tel) dans son ensemble s'avéra en être le fer de lance. Je ne peux pas penser le FHAR sans penser à Françoise d'Eaubonne. J'ai des souvenirs très précis de personnalités (que j'aimerais d'ailleurs voir ici aujourd'hui) qui nous ont appris le radicalisme. Et si nous étions très moraux, cela ne nous empêchait pas d'aller au-delà de nos pré-supposés moraux. Si notre trou du cul était révolutionnaire (cela faisait parti des mots d'ordre de l'époque), néanmoins la pénétration était considérée par certains d'entre-nous comme un rite hétéro-sexiste qui mimait les pratiques sexuelles instituées afin d'assurer la reproduction de l'espèce.

Nous n'étions pas là pour gérer la question d'un ghetto, bien que le mot commençait à poindre (on le retrouvera ensuite dans les GLH, dans l'Antinorm, ainsi que dans tous les groupes qui ont suivi), mais nous étions là dans l'ambiguïté, entre le mouvement social qui nous amenait à être une sorte de (je vais employer un terme abominable qui renvoie au religieux) "communauté prophétique" (puisque, de fait, nous posions au corps social la question de la sexualité en général) et l'homosexualité n'était qu'une des parties prenantes

de la sexualité en général (homosexuelle comme hétérosexuelle). Et la question gay (qui était déjà une question fondamentale) était transcendée par une question plus générale qui renvoyait à la chose politique, la question de l'homosexualité.

Ce point est important car il explique les grands rendez-vous du 1<sup>er</sup> mai. Ceux-là étaient des rendez-vous qui n'étaient liés au mouvement social historique, qui était généralement dans une situation de débordement par rapport à l'extrême gauche qui défilait. Une extrême gauche qui était certes divisée, mais dont une partie (je pense au PSU, au trotskiste, les anars) se retrouvait dans ces manifestations syndicales, afin d'essayer de faire avancer le smilblic du corps social. Il nous fallait foutre le bordel là où c'était possible, pour pouvoir transformer là où nous pensions qu'il y avait des forces de transformation possibles.

Pour autant, nous n'avons jamais été entendus par les syndicats. Du moins, on croyait que l'on ne l'était pas, alors qu'au fond nous faisons un travail (certes souterrain) formidable. L'un de nos grands débats fut de se demander si être dans les syndicats, travailler de l'intérieur était un asservissement hétérosexuel. Le travail salarié comme asservissement hétérosexuel. Il y a encore des personnes qui aujourd'hui encore sont dans le mouvement homosexuel qui se souviennent de ces débats, et qui même ont pu défendre ces idées assez provocatrices. Ceci pour dire que la plupart des gens étaient en fait beaucoup plus sages qu'on ne le pense dans leur radicalité, car ils pensaient qu'il fallait des systèmes de levier pour transformer, sur la base de ce qui existait déjà, les organisations syndicales et les organisations politiques. En gros, transformer le mode de vie. Il fallait simplement réintégrer la question du mode de vie comme une question beaucoup plus large de la chose politique.

Et tout cela passait par des provocations qui étaient vraiment absolues, radicales, extrêmes. L'histoire de dire, d'affirmer que notre trou du cul était révolutionnaire apparaît comme quelque chose d'étonnant, mais il faut bien se rendre compte que le trou du cul n'étant pas quelque chose de fécond, il était quelque chose de complètement interdit aux hétéros comme aux homos. Ce qui fait que, a priori, cela ne faisait pas parti des choses que nous étions censés valoriser. L'inversion des choses était pour nous une façon de porter la contradiction jusque dans les organisations qui étaient censées changer le monde. Car, à l'époque, on croyait encore à ce genre de chose. Il y

avait, c'est vrai, une certaine phraséologie marxiste, mais d'une certaine façon assez décalée. Ceci n'empêcha pas certains d'entre nous d'avoir des théories au demeurant parfois assez intéressantes (que l'on pouvait retrouver dans *l'Antinorm* et différentes revues de l'époque). Par la suite un certain nombre d'entre nous se rapprochèrent de différentes organisations politiques. Ce faisant, ils provoquèrent un certain développement au-delà de leur propre horizon. C'est ainsi que les pédés se mobilisèrent au côté des femmes sur la question de l'avortement. Ce qui en soit peut paraître quelque peu étonnant, mais il s'agissait de l'un des grands sujets de lutte contre l'hétérosexisme. Il faut se rendre compte que les dirigeants des organisations politiques de gauche et d'extrême gauche ne regardaient pas trop ce qui se passait du côté des féministes et/ou des homosexuels (hommes et femmes). Ce qui fait que des gens voulurent créer des commissions et se retrouvèrent ensemble bien au-delà de la question des divisions entre les différentes organisations politiques. C'est aussi une chose qui est assez surprenante, car on imagine que chaque organisation aurait pu avoir envie de créer une courroie de transmission (ce qui ne veut pas dire que certains n'ont pas voulu le faire) entre l'organisation politique et une sorte d'intervention dans je ne sais quel mouvement de masse. La publication de *Tout* (édité par *VLR*, organisation assez marginale qui se situait dans la mouvance d'extrême gauche) va changer les choses, voulant lancer le débat sur les fronts que d'aucuns considéraient comme secondaires (puisque'il n'était pas question de la classe ouvrière organisée). C'est ainsi que la question homosexuelle apparue, ce qui d'ailleurs posa problème au sein même de cette organisation.

---

**Donald :** Sur la question des relations entre les homosexuels et les syndicats ainsi que les corps reconnus, il est important de rappeler qu'alors la France sortait du régime gaulliste (qui datait de l'après guerre). De Gaulle avait été viré (après 68), ce qui sur le plan symbolique représentait d'une certaine façon la mort du père. Du jour au lendemain, la population la plus jeune (y compris les hétéros) qui était prise dans un carcan de morale bourgeoise voulu secouer l'arbre, comme lors d'une crise d'adolescence. Sauf que c'est l'ensemble de la société qui a connu cette crise d'adolescence. A l'époque, la drague n'existait pas, il n'y avait rien pour draguer. C'était quelque chose de vraiment très difficile.... Effectivement, elle existait, mais pas comme aujourd'hui. C'est à dire qu'il n'y avait ni Minitel, ni Internet, ni Marais. On rasait les murs, osant parfois aborder les gens dans la rue. Et il n'y avait pas intérêt à se faire prendre, car cela tombait sous le coup de la loi.

D'autre part, il ne faut oublier que le *FHAR* a émergé car ceux qui voulaient parler d'homosexualité au sein des structures de gauche (dont ils étaient membres) furent éjectés, et parce que l'analyse syndicale classique (celle du PC et surtout celle de Lutte Ouvrière) affirmait que l'homosexualité était une tare petite bourgeoise. L'émergence d'une parole homosexuelle fut donc très conflictuelle avec la gauche. Vous avez aujourd'hui des journaux d'extrême gauche, y compris des candidats d'extrême gauche pour lesquels un certain d'entre nous on voté aux dernières élections, qui à l'époque nous considérant comme des résidus de la bourgeoisie, et qui n'acceptait absolument pas que nous ayons un discours d'analyse de gauche. Nous avons été soutenus par Jean-Paul Sarthe qui tenait un journal, nous permettant ainsi de nous exprimer. Sinon, la littérature officielle des syndicats nous considérait comme des petits bourgeois, exactement comme les staliniens qui disaient que l'homosexualité c'était bon pour les fascistes d'Allemagne.

---

**Laurent :** Le *FHAR*, je n'ai pas connu. Je suis un petit jeune. J'écoute ce qui se dit de la part de ceux qui ont vécu cette expérience, et je me dis que puisque je suis un vilain homo de droite.... Et oui, cela existe ! Bref, je me demande si aujourd'hui être homosexuel signifie obligatoirement être encarté dans un parti politique, être absolument dans une mouvance de gauche. Aujourd'hui il y a des petits bourgeois de droite qui se considèrent comme homos. Hier, ils auraient eu raison et aujourd'hui ils auraient tort ? Je ne pense pas. Il me semble surtout qu'il faut avancer vers une indifférenciation des gays (et c'est en ce sens que je milite). Qu'avons-nous à foutre de la vie sexuelle des gens ? Chacun fait (comme dirais mon frère) ce qui veut de sa queue. Dans la rue que tu abordes les gens, normal. Car il faut bien discuter, mais après le sexe on peut le faire dans les maisons. D'accords dans les backrooms. Cela plaît à certains.

---

**Thomas :** Effectivement, il était question de changer la société dans son ensemble. La droite de l'époque était une droite extrêmement conservatrice qui ne souhaitait pas changer la société. Cela impliquait que si on voulait changer la société, les rapports des uns avec les autres, et notamment la vision sociale qui affirmait qu'une femme est faite pour devenir une mère de famille et l'homme un chef de famille protecteur qui veille sur sa femme et ses rejetons, il fallait être de gauche. Maintenant, reste à savoir si les mouvements de gauche ou de droite sont conservateurs et ont une vision sociale des choses. C'est un autre débat. Ceci dit, la réponse peut sembler évidente quand on entend certains discours sur la famille qui sont actuellement tenus par des gens de droite et de gauche. Certes un peu plus à droite. N'oublions pas lorsque Jospin était premier ministre il tenait un discours sur la famille assez conservateur, qui pouvait rappeler la grande époque de l'ère gaulliste et même pompidouienne. Ceci dit, au-delà de la participation du *FHAR* au défilé du 1<sup>er</sup> mai, qu'elles ont été ses actions ? Si on imaginait recréer le côté révolutionnaire du *FHAR*, encore faudrait-il savoir ce qui était révolutionnaire dans l'action, dans le discours du *FHAR*. C'est très important de savoir comment, au niveau du contenu des idées, cela s'exprimait.

**Pascale :** Quand tu te fais traiter de petit bourgeois par Lutte Ouvrière, cela a un sous-entendu qui laisse supposer que tu es hédoniste, pas très prolétaire. La question qui m'intéresse, c'est de savoir ce qui a fait que les homos (les gays comme les lesbiennes) se sont alors découverts révolutionnaires. Pouvons-nous imaginer que le fait d'être gay, d'être lesbienne fasse que nous sommes intrinsèquement révolutionnaires, riches d'un potentiel de rébellion ? Personnellement, je n'y crois pas. La période actuelle, les événements actuels prouvent le contraire. Tant les gays et les lesbiennes d'aujourd'hui montrent une aspiration à vivre en couple, à avoir des gosses, à ne pas trop faire de vague, bref à faire en sorte d'être oubliés. Je n'ai pas connu la période des années 70, je suis arrivée après, mais j'ai quand même le souvenir de débat entre intégration et désintégration. Il me semble que le côté révolutionnaire des gens du *FHAR* était dû (en grande partie) au contexte historique, l'après mai 68 qui venait suite à une période de répression morale. Mais j'aimerais vraiment que l'on affine cette hypothèse, tant cela me semble important pour la période actuelle. Je ne suis pas contre l'idée de refaire le *FHAR*, mais je sais que l'on ne refait pas deux fois la même chose. On peut convenir (ce qui d'ailleurs serait assez intéressant) d'identifier quels sont les besoins, les objectifs que l'on se donne, sur quoi on voudrait faire rupture, qu'est ce qui aujourd'hui devrait nous mettre en action. D'autant qu'avec les dernières élections, la question est réellement d'actualité.

**Donald :** Le *FHAR* était le *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire*. Mais en réalité ce n'était pas révolutionnaire, c'était subversif. En matière de mentalité, nous étions plus dans la subversion et le terrorisme que dans la révolution.

**Yves :** La question est tout à fait judicieuse. Mais je ne sais pas si nous pouvons y répondre. C'est peut-être tous ensemble que nous pourrions apporter un élément de réponse. Maintenant, c'est le *FHAR* lui-même qui était homosexuel. Cela n'a l'air de rien, mais cela importait de dire que le *FHAR* était homosexuel. Sans vouloir faire de la sémantique, cette nuance signifiait que le *FHAR* étant homosexuel, qu'il n'était pas question de considérer les homosexuels intégralement, personnellement comme révolutionnaires (ce qui aura paru comme de la connerie absolue) mais tout simplement de penser que la question de la révolution, au-delà de la question des révolutionnaires et des encartés, est la question de la reconstruction ou d'une modification profonde du quotidien, des modes de vie. Et ceci était de fait contradictoire avec les bases même de la société.

Je crois qu'il y a une analyse (la situation actuelle nous montre qu'elle était en partie fautive) qui affirme qu'à partir du moment où on est dans une certaine marginalité, on peut avoir toutes sortes de champs qui s'ouvrent. Mais si le mouvement social permet que l'on se pose des questions de transformation des modes de vie, ce groupe qui compte des homosexuels en son sein va participer au combat social et aura pour tâche (avec d'autres, et tout particulièrement avec le mouvement féministe) cette espèce de révolution des modes de vie.

A chaque fois qu'il y a une modification, une transformation de la chose politique, on se dit que derrière le politique il y a quelque chose, que les politiciens encartés ne posent pas la question de la transformation du mode de vie. Et très souvent, c'est la question des femmes (du droit des femmes) qui intervient d'abord. Ce n'est pas seulement du romantisme révolutionnaire. D'autant que la période comprise entre 68 et 71 a été porteuse en elle-même de ces questionnements. Et quelles sont les armes dont nous nous sommes alors dotés ? Justement, de ces organismes là, qui d'ailleurs furent très éphémères. Ainsi le *FHAR* n'a pas duré si longtemps. Mais malgré sa brièveté, il a compté dans le champ politique car, aspect fondamental, on pouvait à la fois y réfléchir sur le plan théorique et politique, et sur les modes de vie. Nous avions cette espèce d'utopie incroyable de vouloir commencer à vivre autre chose. Il faudra d'ailleurs un jour articuler la chose politique avec les vécus communautaires que nous avons pu alors avoir, analyser comment nous étions d'une certaine manière amenés à reposer des questions très quotidiennes qui renvoyaient à des questions beaucoup plus politiques. Quel que soit le champ du politique qui était le notre.

Aujourd'hui, pouvons-nous refaire quelque chose de ce style ? Je n'en sais rien. L'articulation du politique et du quotidien était notre lot permanent. Il y avait des instruments, des dispositifs dont on pouvait se saisir, qui faisait que l'on pouvait rêver et construire dès le début une sorte d'au-delà d'un monde relativement étriqué de celui qui nous semblait être proposé de l'alternance politique. Quand on voulait inventer de nouvelles choses, nous étions immanquablement obligés d'être dans la contestation. Celle-ci se posait en premier lieu par rapport à des organisations qui avaient dit (ou promis) qu'ils changeraient quelque chose, mais dont l'idéologie politique nous indiquait clairement qu'elles n'en feraient rien (ou si peu). Sans compter que la droite qui était au pouvoir depuis très longtemps (si nous pouvons aujourd'hui imaginer aujourd'hui une alternance droite/gauche, ce n'était pas envisageable en 68) était fortement discrédité en matière de changements.

-----

**Laurent :** Aujourd'hui, devons-nous forcément passer par des actions révolutionnaires ? Je suis membre de l'association qui a été fondée par Jean-Luc Roméo, je fais également parti du *Cercle Libéral Gay*. Ne pouvons-nous pas se baser sur une partie lobbying, c'est à dire sans forcément faire de bruit dans les rues, mettre nos personnes aux postes clefs, et faire en sorte qu'ils fassent tranquillement passer dans la société cette indifférenciation sociale des homosexuels. Sans forcément hurler, mais en étant précis, en allant jusqu'au bout et en disant que maintenant c'est comme ça..... Effectivement on pourrait éventuellement outer certains ministres de droite. Mais personnellement je n'ai pas envie de les outer. Faire son coming-out demande des couilles, s'ils ne veulent pas le faire, après tout laissons les.

**Thomas :** Sur la question du projet social, du projet politique qui est posé, c'est un projet social libéral (au sens politique et non pas économique) qui est proposé, qui de fait déborde très largement du cadre des questions de liberté individuelle, de sexualité et de choix de vie des individus et des groupes d'individu. Après sur la question de la méthode, on peut se poser des tas de questions à ce propos, notamment si nous devons, où pas, être révolutionnaires. Mais les politiques sont des élus, ils sont donc censés porter un projet commun. Il y a donc un travail de pression à mener auprès des hommes politiques eux-mêmes. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ne feront rien qui puisse aller à l'encontre de la société. Aussi, si on n'essaye pas de faire un levier sur la société, d'avoir un discours concret et construit sur la défense des libertés individuelles (d'autant qu'on balaie les libertés individuelles assez facilement avec le discours sécuritaire que l'on nous sert en ce moment), cela ne se fera pas. On voit bien que même lorsque la population est largement favorable à des changements, les politiques se montrent défavorables, frileux. L'exemple des débats sur le PACS, à ce niveau, est assez significatif. Malgré que depuis des années il avait été entrepris tout un travail de pression auprès des politiques (je pense en particulier au mouvement qui maintenant répond à l'appellation de *Pacs Et Caetera*), c'est bien parce que la rue, parce que la population s'y était montrée favorable, parce qu'un dialogue avait pu établir au niveau national (car relayé par la presse et les différents médias) que le PACS est passé. La politique, ce n'est pas seulement quelques personnes au sommet. Il y avait la France d'en bas, dont nous faisons parti. C'est donc dans le quotidien, dans la rue, tout autour de nous, en achetant sa baguette de pain que l'on doit convaincre la boulangère (les gens) que nous sommes dans la ville, dans le cadre des libertés individuelles.

**Laurent :** Comme tu le dis si bien, les médias sont importants. Durant les années 80, je me doutais qu'il y avait chez moi quelque chose de pas vraiment normal (par rapport à une norme "hétéro normée") et que nous montraient les médias à propos des différentes *Gays Prides* ? De la grande folle qui s'affiche. Quand on est un jeune homosexuel et que l'on voit ça, on se dit que l'on est forcément une folle qui doit s'afficher. Mais lorsque j'ai assisté à ma première *Gay Pride*, je me suis dit que finalement la télé montrait ce qu'elle voulait bien montrer, qu'elle fait croire aux gens ce qu'elle a envie de faire croire. N'avons-nous pas changé les mentalités en montrant un autre côté de la sexualité et en asseyant de dire qu'il y a une image qui est montré mais qu'elle n'est qu'une partie de la réalité ? Ce sont les médias qui ont fait notre tombeau.

**Thomas :** Je fais partie de l'organisation de la *Marche des Fiertés* sur Paris, et il se trouve qu'à cette occasion je suis passé sur RMC, interrogé par Brigitte Lahaye (sorte de rêve absolu, je crois que je ne vivrai jamais de plus grand bonheur). Et justement elle m'interrogea sur le fait que l'on voyait systématiquement des drag queens, et si cela me gênait. Je n'ai pas pu lui répondre autrement que non, car le but est justement que l'on accepte les drag queens. Je ne vois pas en quoi l'image des drags serait gênante, puisqu'elle a un côté contestataire, révolutionnaire. Ce n'est pas l'image de l'homme type, mais une créature qui est maquillée, qui pousse de grands cris. Et pourquoi un homme ne pourrait-il pas crier et être maquillé, porter des robes ? Cela remet complètement en cause les définitions de ce que doit être un homme, une femme. Sans le vouloir, les drag queens ont une pensée révolutionnaire construite, elles sont révolutionnaires. Et donc, en quoi cette image est gênante ?

**Donald :** J'aimerais revenir au sujet même de cet atelier, à savoir le *FHAR*. Mais, très vite histoire de répondre, il me semble que l'on ne peut pas proposer le lobbying comme méthode et s'étonner que les médias manipulent.

**Alain :** Tout à l'heure il était question de liberté individuelle. Ce terme est assez large, il convient de préciser les choses. Nous pouvons réclamer nos libertés comme l'on fait les mouvements d'égalité des droits, c'est à dire réclamer la liberté d'être comme tout le monde, avoir les mêmes droits que les hétéros. Mais on peut aussi réclamer la liberté de contester le modèle dominant, c'est à dire le modèle hétéro normé, l'idée qu'il faut obligatoirement vivre en couple. Et justement, il me semblait que le *FHAR* était cet esprit de remettre en cause les choses, qu'il était dans la subversion. Et justement, je crois que l'on peut être dans la subversion de l'hétéro normalité. Et dans ce cas, on est un peu dans la révolution. On peut être homo de droite, homo de gauche, mais l'important c'est d'être uni au sein de notre groupe. Cela était peut-être utile à un moment, mais je crois vraiment que pour être réellement subversif il faut dire qu'on n'est pas pareil, qu'il y a des patrons homosexuels, des ouvriers homosexuels.

-----

**Yves :** Tout à l'heure je disais que certains parmi nous pensaient que travailler était une attitude typiquement hétérosexuelle, à l'époque pour certains la question était de savoir si les homosexuels, en tant que personnes opprimées, devaient avoir une pension alimentaire jusqu'à la fin de leurs jours et ne pas travailler, et profiter d'autres discriminations positives de ce genre. Dans le cadre de la radicalité du *FHAR*, nous allions jusqu'à avoir des propos de ce genre. Autant le *FHAR* ne négociait pas, autant bien entendu les gens qui en étaient membres étaient des gens pleins et entiers sur le plan social et politique. Et ce sont ces gens-là qui prenaient leur responsabilité. On a le droit d'avoir un moment où on se retrouve et où on fout le bordel (s'occupant d'être un peu comme du poil à gratter), de se donner l'autorisation d'être publiquement tout ce qui a de plus provocateurs dans la tenue vestimentaire, dans le comportement, dans les propos. Quand on regardait un peu plus précisément les choses, on se rendait compte que certains d'entre nous (je dis "nous" car moi-même à l'époque j'étais régulièrement traveloté) avaient ce comportement (que chacun d'entre nous revendiquait), ce qui, par ailleurs ne nous empêchait aucunement d'avoir un tissu social extérieur. C'est la relation, l'équilibre entre les deux qui est intéressante. Ce serait une erreur de dire que c'était la période

d'un révolutionnaire qui s'exprimait par de la contestation, et que l'on s'est assagi une fois la gauche au pouvoir, au prétexte qu'elle était censée nous apporter quelques avancées juridiques (quitte à se faire phagocyter). Tout à l'heure, je parlais de la relation entre le politique et le quotidien, mais il y avait aussi une articulation entre la provocation et des choses moins provocatrices mais tout autant militantes. Nous n'étions pas tous que militants au sein du *FHAR*, nous ne militions pas 24 heures sur 24. Ces négociations individuelles, cela supposait aussi une immense ouverture. L'époque n'était pas du tout à l'enfermement dans un ghetto gay, déjà nous nous appelions nous-mêmes "pédés", "goudous" et "folles". Mais ce qui était intéressant, c'est que tous ces gens n'étaient pas en train de vivre leurs aventures enfermés dans leurs propres affaires, et il y avait donc, immanquablement des relations avec l'extérieur.

Il faut se rendre compte que durant cette période nous n'étions pas facilement des folles radicales. Comme le montre l'histoire de cet ouvrier qui est mort suite à une mauvaise plaisanterie de ses collègues qui lui ont collé dans le cul un compresseur (parce qu'il était pédé). Nous étions confrontés aussi bien à la mort de ce type qu'à nos outrageux comportements. Mais ces outrageux comportements nous aurions pu très bien aller les faire à Boulogne Billancourt si cela nous avait chanté. Etre une folle radicale n'était pas un truc confortable. J'insiste sur ce point. Dans le genre, des femmes qui jamais n'ont professé le lesbianisme en tant que tel (comme Françoise d'Eaubonne) avaient créé des commandos saucissons (avec des gros saucissons) pour assommer les hétéros flics qui allaient nous casser la gueule dans les tasses. Le fait qu'il y avait des pratiques très différentes de la part des personnes présentes permettait une grande diversité d'expériences, d'analyses et d'actions.

---

**Donald :** A propos des actions du *FHAR*, il est vrai que les actions publiques (celles qui l'on fait connaître) étaient des actions purement et fondamentalement provocatrices. Comme Yves, j'ai défilé en travelo à l'occasion de la manif du 1<sup>er</sup> mai, avec la banderole du *FHAR* alors que je ne suis absolument pas concerné dans mon quotidien. C'était bien parce qu'il y avait une volonté d'agressivité vis-à-vis de la population en général (c'est à dire des hétéros). Nous avions l'impression qu'il y avait un consensus (aujourd'hui on dirait un consensus mou) entre la société gaullienne, petite bourgeoise, sortie de la guerre (qui était dans son rôle), et les syndicats qui étaient dans leurs rôles. Et comme la sphère sociale dans ses deux bouts était occupée par des gens ayant en fait la même mentalité, nous nous sentions coincés. Ce type qui a été tué par ses collègues à coup de compresseur dans le cul, cela s'est passé chez Renault, pas au fin fond d'une campagne. Nous étions face à cette réalité sociale, et si nous ne l'avions pas alors pointé, la société n'en parlait pas. Qui a parlé des ratonnades que faisait régulièrement la police dans les parcs publics ? C'est nous ! Car pour la société de gauche comme de droite de l'époque, c'était sale, il ne fallait pas en parler. Pourtant, nous l'avons verbalisé. Dans sa dimension publique, au-delà de ses provocations, c'est sur le verbe qu'a travaillé le *FHAR*. Avec une analyse politique qui était celle de la radicalité.

L'idée de négocier quelque chose ne nous venait même pas à l'esprit. Cela ne nous semblait pas possible. Pour certains des anciens (ceux de cette époque), les négociations qui ont lieu aujourd'hui sont un contresens politique qui explique tous les échecs qui ont lieu. Parce que finalement entre les années 70 et l'abolition des lois discriminatoires (en août 1982) il s'est passé douze ans durant lesquels une poignée de cons sont sortis dans la rue afin de provoquer la population, et ce faisant ont fini par obtenir un gros morceau. Et depuis 82, en vingt ans avec beaucoup de monde, avec la couverture média et le sponsoring des commerciaux, de notre côté qu'avons-nous obtenu ? Par grand-chose en comparaison. Sans vouloir passer sous silence le PACS, il y a quand même le fait que le PACS est quelque part une normalisation sociale. Je ne la critique pas, les gens font leur choix, et après tout il y a des tas de choses positives dedans. Mais à l'époque la radicalité était de partir d'une manière commune, c'était bien un front (et un front cela veut dire guerre) qui partait de réunion spontanée. Et quand aujourd'hui je vois combien l'accueil est nécessaire, je me dis que c'est le même problème qu'à l'époque. De l'accueil et de la réassurance, car il fallait voir l'état des mecs ou des nanas.

Et puis, il y a le fait que la plupart du temps les manifs se passaient à des endroits où cela été possible, c'est à dire essentiellement le milieu universitaire car il était par nature plus tolérant. Mais finalement nous n'étions pas les seuls à revendiquer un changement de société. Il y a eu un autre mouvement plus général à cette époque, porté essentiellement par *Charlie Hebdo*, (sous l'appellation de "*l'An OI*") où transparissait une volonté de transformations radicale de la société. D'ailleurs, le slogan de base était : "*On arrête tout, on recommence*". Il y avait donc ce mouvement général de remise en cause radicale de la société, dont nous représentions une tendance particulièrement extrémiste, radicale, festive, qui était admise par ces gens là.

Je terminerai sur l'idée de refaire le *FHAR*. Effectivement si aujourd'hui la question se pose, ce sont des pistes et pas des idées absolues. D'une part le problème de l'accueil se repose aujourd'hui, et quand je vois les constructions associatives qui se font à Paris, qui représentent ou veulent représenter les gays et les lesbiennes, je constate qu'il y a 50 000 pédés (et même beaucoup plus) en province qui sont toujours largués. Exactement comme en 72 ou en 82. Ils sont là. Et il faudrait qu'un certain nombre de gens à Paris finissent par se dire qu'il serait bien d'ouvrir les oreilles, de regarder ce qui se passe à la base, sur le terrain. Ensuite, il faudrait peut-être se poser la question de ne pas négocier. Que ce soit avec le pouvoir ou avec des gens qu'à l'époque on n'imaginait pas exister mais qui depuis on fait leur apparition, à savoir les commerce gays. La question des relations entre commerce et militantisme, depuis que les *Gays Prides* existent, n'est toujours pas réglée.

**Rachel :** Pour ce qui est de refaire le *FHAR*, c'est déjà fait. Le *FHAR* a éclaté du fait que les hommes prenaient tout le temps la parole. Et c'est que ce qui se fait ici, aujourd'hui. On n'a pas eu besoin de se creuser beaucoup pour le refaire. Ceci dit, pour moi la radicalité ce n'est pas que des déclarations, on peut être du côté des ouvriers et participer à une université qui a soi-disant un tarif RMI qui est la moitié d'un RMI. Cependant j'y suis, et je suis donc peut-être mal placée pour en parler. Mais ce que je veux dire c'est que la radicalité, ce n'est pas que des mots. C'est aussi les faits. Et se poser des questions sur soi cela voudrait dire peut-être de fermer sa gueule, de temps en temps. C'est ce que je fais maintenant.

-----

**Claudine :** Sur la question du vécu, il y a une chose essentielle du *FHAR* (à la lumière des souvenirs que j'en ai) c'est que le *FHAR* était présent dans tous les lieux de contestation. Y compris quand il avait une lutte contre un barrage en Lozère ou un problème nucléaire, le *FHAR* était présent. Le *FHAR* occupait le terrain. Et peut-être qu'aujourd'hui c'est la base de la question de savoir ce que nous faisons maintenant. Est-ce qu'on renaît en étant présent sur les lieux de contestation en tant qu'homme ? Peut-être que le lien historique avec le *FHAR* est là.

-----

**Camille :** Quelle était l'origine des gens qui avaient constitué ce mouvement ? S'agissait-il d'une représentation de la société dans la diversité de ses composantes ou seulement d'une certaine catégorie de personne ? On a parlé des beaux-arts, n'y avait-il que les beaux-arts ?

**Donald :** Les beaux-arts étaient un lieu, le seul lieu qui était par nature suffisamment subversif pour que l'on puisse effectivement s'y exprimer. Mais en fait, dans le dénuement de l'époque, les gens sont sortis de leur souffrance. Les gays venaient, en grande partie des organisations syndicales (qu'ils avaient quitté, tant la question homosexuelle y était censurée). Les femmes étaient motivées par les questions féministes (comme l'affaire du manifeste des 343 salopes). Je ne voudrais surtout pas passer cette dimension sous silence, tant j'ai souvenir que ce sont les femmes qui sont à l'origine de cette histoire.

-----

**Rose :** Juste une question, quand tu parlais de Paris qui par je ne sais quel miracle oublierait qu'il se passe des choses en province, je n'ai pas trop compris ce que tu voulais exprimer.

**Donald :** Pour moi la sexualité est une question radicale de l'espèce humaine qui concerne chacun d'entre nous et qui de fait est difficile d'enfermer dans des catégorisations. Tous les mots sont des solutions pratiques pour verbaliser, mais ne recouvrent à mon avis aucune réalité. Par exemple aujourd'hui je suis très choqué par une expression (qui fait assez fureur), c'est l'expression "LGBT". Je ne me sens pas LGBT. C'est un peu ce que l'on voyait à l'époque du *FHAR*, je pense à un mouvement qui s'était créé dans la suite du *FHAR* à Aix en Provence qui s'appelait *Mouvement de Folles Lesbiennes* (avec un titre pareil, on y trouvait que des garçons) qui avait un discours qui se voulait radical, y compris en dénonçant le vocabulaire, en dénonçant l'enfermement du vocabulaire. Aujourd'hui, il me semble que le mouvement homosexuel (masculin et féminin) parle beaucoup le politiquement correct. Je ressens une espèce de scrupule politique à dire les choses avec le souci de ne surtout pas oublier qui que ce soit, mais en réalité ce n'est jamais qu'un découpage. Je me demande d'ailleurs quelles sont les initiales qui manquent et que nous allons créer dans les mois ou les années qui viennent.....

**X :** Les pingouins !

**Donald :** Par exemple. Ce matin lors de la présentation d'un atelier sur l'*Inter CGL*, j'ai entendu la volonté d'être représentatif au niveau national et de servir de courroie de transmission vis-à-vis des politiques. Ils ne sont pas les seuls, il y en a d'autres sur Paris. On en entend parfois parler en province. Mais on aurait tendance à dire que l'on en a rien à foutre. Nous avons un vécu ici et maintenant. A Paris Delanoë étant maire les parisiens sont tranquilles, mais ici en province dans les parcs et jardins les chasses à jour redeviennent d'actualité. Et cela, nous n'avons pas besoin d'un intermédiaire pour aller le dire au ministre.

-----

**Pascale :** Sur cette séparation entre avant et maintenant, sur le thème ancien combattant, je ne suis pas d'accord. Quant à l'opposition Paris/Province, cela n'énerve carrément. De la province, j'en suis partie à 17 ans, et tout va très bien pour moi depuis. Merci. Vivre à Paris c'est mieux que de crêcher au fin fond de la Picardie. C'est assez facile de comprendre pourquoi. Sinon, je suis marxiste ce qui fait qu'il y a pour moi une dialectique extrêmement importante entre le vécu, le quotidien, les conditions pratiques, politiques des conditions de vie, et la conscience politique. D'une façon ou d'une autre, si les générations d'aujourd'hui font des conneries ou ne sont pas en mesure de les faire, c'est aussi parce que peut-être qu'il y a un contexte politique, historique qui fait que nous sommes avec ce niveau de conscience. Et puis, nous (les gays et les lesbiennes) avons un héritage. Cet héritage, c'est vous, ceux du *FHAR*. Et peut-être que l'héritage n'est pas passé. C'est quelque chose qui m'a pesé, particulièrement

au sein du mouvement féministe que j'ai fréquenté dans mon jeune âge. Mouvement que j'ai fréquenté à partir de 78 (à 17 ans). Pendant des années j'ai ressenti une énorme difficulté sur le problème de la transmission. Et avec en plus assez systématiquement des choses du style "on a tout fait, alors maintenant ne venez pas nous emmerder". Lorsqu'à un moment donné il y a des vocabulaires qui changent, des modes d'actions, des réflexions, qui changent, évidemment cela prend en compte un passé, un présent et des conditions présentes, et parfois ce sont des pistes pour l'avenir. Ceci dit, on est assez mal barré si on commence à créer des oppositions en disant que maintenant c'est le bordel car on négocie machin. Le présent est l'héritage de 81. Cela s'est passé comme ça. Mais nous autres les jeunes, excusez-nous, nous n'y sommes pas pour grand chose dans cette affaire de l'héritage de 81. Ce qui s'est passé alors a été préparé avant, et ça été rompu à ce moment là. 81 a créé une rupture militante très importante, et ce n'est pas exactement de notre fait.

Il y a une question sur laquelle j'aimerais revenir, c'est cette affaire de séparation (sur laquelle on réfléchit à Paris, dans le mouvement LGBT) entre mouvement social et le mouvement LGBT. A l'heure qu'il est, nous avons les plus grandes difficultés à être là où ça bouge. Entre les deux tours de l'élection présidentielle, nous avons été quelques uns à fréquenter les assemblés générales, à se montrer, à parler, à dire que nous étions disponibles, que nous souhaitons établir des convergences. Et donc, j'aimerais comprendre si dès le début du FHAR, il a eu cette mise à l'écart (comme le fait d'être à la fin des cortèges) ou bien est-ce que cela s'est passé après. Quelles ont été les conditions ? Si aujourd'hui nous voulons renouer avec cette histoire, il faut réinvestir ce champ social, il faut comprendre cela.

---

**Marie-Françoise :** Je suis arrivée en 74/75, à un moment où le FHAR n'était plus et où *Sex Pol* émergeait. Je me souviens d'une homophobie épouvantable, d'une misogynie atroce à vivre au sein de tous les mouvements d'extrême gauche, de tous les mouvements sociaux. Ce qui faisait qu'il était totalement impossible pour des gens comme moi de travailler avec des gens comme ça. J'étais ailleurs. La cassure n'a pas eut lieu, elle a toujours été là.

**Donald :** J'ai dit tout à l'heure que la droite et la gauche étaient d'accords sur la manière de percevoir l'homosexualité. Et effectivement on s'est battu, avec des outils comme le journalisme. C'est une révolution qui arriva du fond de la société, avec laquelle nous étions en phase.

**Christian :** La mémoire que j'ai de cette époque, c'est celle d'une ouverture de la part de ceux qui (à l'exemple de *Charlie Hebdo*) étaient plus ouverts sur des nouvelles problématiques comme l'écologie, le nucléaire, sur une nouvelle façon de vivre plus orientée vers la nature, en rupture avec la société de consommation qui commençaient à nous envahir. Mais en même temps, les textes relatifs à l'homosexualité que j'ai pu lire à cette époque me semblait assez durs. Ce qui fait que je n'étais pas du tout attiré par eux. Je me souviens d'un texte où il y avait une description absolument repoussante sur l'idée qu'un mec puisse s'approcher d'un autre mec et éprouver du désir, et même du plaisir, le tout agrémenté de propos vraiment désobligeants (du style : "Qu'est ce que c'est que ces culs poilus qui peuvent les attirer"). C'était tellement infernal que je me demandais dans quel monde ces gens étaient, par rapport aux désirs que nous pouvions avoir.

---

**Donald :** A l'époque, il nous arrivait (au sein même du FHAR) de nous empailler les uns les autres avec des discours extrêmement violents, mais à continuer quand même à militer ensemble. Malgré cela, on arrivait à être dans la même manifestation et à parler d'autre chose. La liberté de discours, la tolérance allait jusque là. Nous étions capables de se sauter à la gorge (méchamment), car nous étions porteurs de ce que l'on disait, et la minute d'après nous étions capables d'être ensemble sur quelque chose. Et pourquoi on le faisait ensemble ? C'est que par rapport à la droite et à la gauche organisées en société qui n'avaient rien à faire de nous, nous avions le sentiment qu'il y avait quelque part un lieu qui nous étions en train de dégager, de déblayer afin de l'occuper, où nos différences étaient notre force.

Il a été question à un moment des relations entre le FHAR et d'autres mouvements, et en particulier celui des femmes. Moi-même à l'époque j'étais encore étudiant en médecine, avant la loi Veil j'ai appartenu au FHAR, et avant la loi Veil j'ai travaillé au MLAC à Aix en Provence. Personnellement, je procédais à des avortements à un moment où la loi n'était pas encore passée, et se faisant je risquais un diplôme que je n'avais pas encore. Mais mon engagement militant (relatif à des changements de la société) passait aussi par là. Et même si je pouvais m'empailler avec les mêmes femmes trois minutes après, parce que j'avais dragué leur mec où parce qu'elles n'étaient pas d'accords sur l'homosexualité, il me semblait que ma liberté d'homosexuel ne pouvait passer que par la liberté du corps de femmes, liberté qu'il fallait le leur rendre. Et donc, il me semblait que si je n'étais pas sur cette lutte, je n'avais aucune chance de voir aboutir la mienne. La notion de communautarisme, qui est beaucoup discutée aujourd'hui, ne traversait même pas les esprits à l'époque. Donc sur cette idée de rapprochement avec les mouvements sociaux, à l'époque cela reposait sur l'urgence de radicalité qui faisait qu'au-delà de nos empoignades nous arrivions à faire des choses ensemble, simplement parce que nous n'avions pas le choix. D'une certaine façon, il semble que le consensus mou de la société d'aujourd'hui est peut-être beaucoup moins favorable à l'idée de se tendre la main les uns autres. On se réunit aux UEEH, on essaye d'être ouvert, d'avoir ensemble des débats, mais finalement n'y a-t-il pas aujourd'hui une manif à Marseille pour soutenir quelque chose ? Comme les aides soignantes de l'Assistance Publique de Marseille ? Personne au sein de l'UEEH a proposé d'aller les soutenir.

**Thomas :** Aujourd'hui il n'y a plus de sentiments d'urgence, sans compter qu'un certain nombre de personnes et de médias s'emploient à faire croire que désormais tout est obtenu, que désormais tout va bien. Ainsi sur l'idée de s'allier avec le mouvement féministe, avec qui s'allier ? A notre époque, il n'y pas 10 000 mouvements féministes. D'autre part, depuis deux ans nous avons des syndicats qui participent à la *Marche* de Paris. Maintenant, c'est eux qui viennent vers nous, ils sont invités, on leur demande de venir nous aider. C'est quelque chose de très impliquant que de demander aux syndicats de venir nous donner un coup de main. Alors c'est vrai qu'en retour, il faudrait peut-être qu'on leur offre un coup de main pour montrer que l'implication est réciproque, que ce n'est pas à sens unique. Ceci montre qu'il y a des choses qui se font, même si c'est souvent séparément. Aussi comment pourrait-on nouer un dialogue ?

---

**Donald :** Avions-nous une forte conscience politique qui fonctionnait beaucoup dans les universités ? J'ai l'impression qu'aujourd'hui il n'en va pas de même. Les gratuits et/ou les flyeurs que l'on distribue actuellement n'appellent pas trop à la conscience politique. N'y a-t-il pas quelque chose de cette nature qui pourrait intervenir ?

**Pascale :** La conscience politique ne se décrète pas, elle est intimement liée à la situation du moment. Par contre, en ce qui concerne l'arrivée en politique les choses sont différentes. De fait, il faudrait quand même avoir une écoute par rapport à cela. J'observe (ce sont des interrogations, pas des certitudes) et je me dis qu'il serait intéressant de voir comment cela se passait en 71, qu'il y a une arrivée en politique sur la radicalité, avant la conscience presque. Les deux sont séparés, il y a une radicalité et une conscience. Je pense que ce n'est pas absolument indispensable qu'il y ait une conscience politique avant toute chose pour agir. Par contre, aujourd'hui s'expriment des vraies envies, des vraies nécessités d'agir.

Pourtant, il y a des trucs qui se passent. Des groupuscules se forment et font des choses diverses et variées. Dans le genre j'ai lu attentivement les slogans de la *Marche* de Bordeaux, et j'ai trouvé très intéressante cette variété de slogans proposés qui allait au-delà du consensus communautariste classique. Je pense qu'il faudrait que les gens qui sont un peu anciens (et je m'inclue dedans) aient cette écoute, et surtout n'essayent pas de jouer aux anciens combattants, et aussi de laisser faire les choses. Il y a des expériences qui sont en maturation ou pas loin d'une certaine expression. Je ne suis donc pas du tout pessimiste, d'autant qu'il y a ce chantier de prise de conscience politique qui est en cours. Et puis, je persiste à dire que qu'il faut une jonction avec le mouvement social. Ce qui ne va pas être facile, car systématiquement ils oublient de nous dire quand sont les réunions. Ce qui est significatif. J'ai appris dernièrement qu'il y a des tas de réunions prévues afin de préparer une réunion anti-mondialisation à Florence (cet automne). Et bien typiquement, il y a eut des réunions de préparation et nous n'avons pas été prévenus. Il faut que l'on arrive à se faire reconnaître comme un interlocuteur par des acteurs de ce mouvement là. Effectivement, il faut que cela se passe dans les deux sens. Au niveau de la conscience, il y a des avancées, à l'exemple du conseil de l'*Inter-associative* à Paris, majoritairement il a été voté que nous serons parti prenante des luttes de sans-papiers, des luttes du mouvement social (au sens large) dès lors que nous avons la droite au pouvoir et que cela devient une nécessité absolue, avec le Pen qui est juste dans l'anti-chambre. Nous ne sommes pas non plus dans une situation rose, mais il faut y travailler.

---

**Yves :** Certes il ne faut pas jouer les anciens combattants, néanmoins il importe de garder la mémoire des choses, des événements. Et de faire en sorte que la mémoire soit vivante. Ce qui, de fait, repose la question de l'archivage. Car il importe de faire, non pas des leçons de chose mais de garder l'histoire de façon tout à fait vivace. Lors de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai dernier, je me suis rappelé une période qui n'avait rien à voir (celle des années 70). Il est important que tous ceux qui ont participé à ce mouvement qui était beaucoup plus qu'une simple manifestation, qui pour certains fut une véritable prise de conscience (on parle de prise de conscience et de radicalité, évidemment cela se tricote l'un avec l'autre), un baptême du feu, puissent en témoigner plus tard. A cette occasion j'ai rencontré de jeunes homosexuels qui n'avaient jamais participé à une manifestation de ce style, pour qui cela fut une véritable révélation. Le danger le Pen fut une véritable révélation. Alors je ne voudrais surtout pas plaider pour quelque chose du genre "agitons notre Le Pen pour remobiliser", néanmoins il est bien évident que 81 fut une période assez aride. A la fois nous avons obtenu des libertés démocratiques, mais sur le plan même de la construction collective d'un horizon, nous n'avons pas eu grand-chose. A tel point d'ailleurs, que même dans le discours d'introduction de cet atelier nous avons repris un mot que je ne supporte vraiment plus, à savoir le terme "d'utopie". Quand on confond la question du politique avec quelque chose qui serait de l'utopie (c'est effrayant car l'utopie c'est ce qui ne se construit jamais), quand on emploie le terme d'utopie, on ne construit pas collectivement un horizon. Je suis pour le coup assez marxiste sur cette question là. J'aimerais bien d'ailleurs (je ne sais pas si cela va se faire durant cette *Université d'Eté*), je trouverais intéressant (dans la mesure où nous avons les gens pour le faire, même si cela bien sûr dépend des gens présents) que l'on puisse travailler sur les nouvelles formes émergentes de reprise de conscience qui ne sont pas uniquement des questions d'organisations collectives. Il y a aussi des choses qui se font, qui sont peut-être en désaccord avec les prises de conscience individuelles, il y a des choses comme ça en gestation. Entre autre, cette histoire du 1<sup>er</sup> mai a été pour moi une envie de me relancer. Les années 80 m'ont fait souffrir, les années 90 aussi d'une certaine manière, mais la période qui s'ouvre est différente. Et j'aurais presque envie que le post-FHAR soit de travailler que ce qui s'est passé ce fichu 1<sup>er</sup> mai.

**Thomas :** Actuellement il n'y a pas véritablement de grands mouvements sociaux qui se proposent. Et lors des élections présidentielles, au-delà de l'histoire de le Pen, j'étais un peu atterré par les débats qui avaient eut lieu avant, des débats aux cours desquels je n'ai pas entendu parler d'éducation, de justice, d'écologie. On nous parlait de sécurité, des relations européennes et aussi de la famille. Et dans le mouvement LGBT machin truc.... Et compagnie ? D'accords, et donc les pingouins. Bref, au sein du mouvement LGBT il y a des tas de choses, de réalités. C'est un conglomérat, il faut venir au conseil d'administration, c'est assez intéressant car il y a une conscience politique qui est là, qui émerge, qui varie selon les moments, avec des associations aux thématiques extrêmement variées. Cette diversité associative amène les discussions parfois sur la manière de faire en sorte que l'Education Nationale arrête de présenter l'homosexualité comme quelque chose de négatif. Il y a des choses qui sont très concrètes et très développées, des choses qui sont construites par diverses associations (comme *Contact*). Enfin de compte, il y a tout un débat sur ce que nous pourrions apporter (nous autres les gays et les lesbiennes) à la société. Mais sur la scène politique, ce débat n'y est plus. Nous ne sommes pas très radicaux, on n'a pas un discours très radical, mais cependant on l'est un peu parce que qu'on est train de penser à des choses que les politiques sont en train d'oublier. On est radical quand on réfléchit à cette histoire qu'il faudrait repenser l'éducation dans son ensemble, et qu'on a quelque chose à apporter sur cette réflexion sur l'éducation, sur la justice aussi peut-être sur l'égalité.

**Donald :** A l'époque, c'est la souffrance qui nous avait mené à l'action politique, au militantisme. Sans compter qu'il n'y avait pas du tout un vivier de gauche dans lequel nous pouvions nous sentir à l'aise, évoluer, nous exprimer. De fait, il n'y avait pour nous rien d'autre que la souffrance. Aujourd'hui je ne sais pas comment cela peut se passer. Sinon, sur ce problème de radicalité, à partir du moment où une lutte s'est posée radicalement et qu'elle aboutit à quelque chose, du coup elle est intégrée. Au-delà de ce que les politiques peuvent imaginer dans leur gestion du quotidien de l'Etat, c'est la vie quotidienne des citoyens qui change quand quelque chose est accepté. A partir de là, l'objet de lutte n'existe plus. Et effectivement en 81 nous nous sommes sentis un peu orphelins car tout ce que nous avions mis en route, tout ce nous avions attendu, nous l'avions obtenu, ou du moins nous n'avions pas la même opposition vis-à-vis de la société qui nous entourait. Et on s'est senti mou. On s'est fait sévèrement réveiller par le sida, c'est vrai.

Mais contrairement à ce que j'ai entendu, il y a des choses qui ont continué auprès de groupes qui du fait de l'abolition d'août 82 se sont retrouvés marginalisés. A l'époque j'ai travaillé au sein d'un groupe qui s'appelait Le *GREDE* (*Groupe de Recherche pour une Enfance Différente*) qui a continué à travailler de manière militante et assez caustique, qui était alors complètement intégré dans le mouvement gay. Sauf que depuis le mouvement gay a passé par-dessus bord, sans même se poser de question (ce qui serait un débat intéressant). C'était des gens qui posaient la question de la radicalité du droit à la sexualité pour les enfants, et qui donc est apparu très sulfureux parce que cela a été immédiatement étiqueté de pédophile (certes il y en avait, peut-être pas au sens d'aujourd'hui car depuis ce terme a totalement changé de sens, puisque je vous parle du mouvement politique, qui a inventé le mot. C'est vous dire ce qu'on en a fait depuis). Il y a eut d'autres groupes du même genre qui ont continué à travailler. Ce qui nous a cuit, c'est en 86 (avec la cohabitation) Pasqua a décidé qu'il allait se débarrasser de nous. Il l'a fait à travers l'affaire de l'Espoir, et a économiquement étouffé nos journaux.

Ceci pour dire qu'au fur et à mesure on a ses propres marginalités. Et à l'époque où les lois discriminatoires furent abolies, je me souviens de réunions publiques où le problème du droit à la sexualité pour les mineurs fut soulevé, où Jean le Bitoux était obligé de prendre la parole pour censurer des pédés qui avaient une reconnaissance toute fraîche et qui s'empressaient de passer par-dessus bord leur marginalité. La question est encore vraie aujourd'hui. Alors, sur le problème des pédophiles, de la pédophilie ou du droit à la sexualité pour les mineurs et toutes ces questions sulfureuses, ce n'est pas l'objet de ce débat, mais il y a quelque chose qui sera abordée durant l'*UEEH* et qui me fait penser à cette radicalité qui existe encore, c'est le phénomène bareback qui est peut-être aujourd'hui une des vraies radicalités face au consensus de l'ensemble des gens qui tournent autour du mouvement ou de la communauté homosexuelle. Quand on voit comment est perçue aujourd'hui la question du bareback, les gens qui en assurent la promotion ont des discours aussi radicaux que ceux nous pouvions avoir du temps du *FHAR*. Mais ils ont ces discours au sein même de la communauté. L'année dernière, avec Dustan tu ne pouvais même pas placer trois mots. Parce qu'effectivement nous les marginalisons. C'est pourquoi il me semble qu'il nous faut nous interroger sur la nature de nos propres marginalités au sein de la communauté, regardons de ce côté, regardons comment ces gens gèrent la crise, quel accueil on leur fait. Ce qui nous aidera à réfléchir sur nous-mêmes et sur la façon dont on peut avoir un lien avec le reste de la société.

**Thomas :** On passe d'une radicalité pour changer la société à une radicalité différente, un peu esthétisante. Le parallèle entre ces deux radicalités s'arrête très vite.

**Donald :** Le terme "radicalité" indique que l'on remet en cause la totalité du consensus que nous avons dans la communauté. Le discours que nous avons sur la prévention, on n'est pas débile, on nous l'a pourtant assez martelé, mais pourtant on continue parfois à ne pas se protéger bien qu'on ait accepté ce discours, car on est quand même d'accord avec. Il y a un consensus réel, nous ne sommes pas des simples consommateurs en matière de prévention. Donc la remise en cause radicale des valeurs que nous portons, que ce soit dans une association ou tout seul dans son coin, est posée. Tu peux la qualifier d'esthétique, ce n'est pas choquant. Mais notre attitude est mise en cause de manière absolue. Ceci dit, toujours dans la radicalité, on pourrait s'interroger sur l'idée de relancer une manif du 1<sup>er</sup> mai qui serait complètement politique, quitte à faire une *Gay Pride* pour s'amuser.

**Stéphane :** Je ne voudrais pas lancer un débat sur Dustan, mais personnellement je ne vois pas du tout ce que Dustan a de radical. Ensuite, pour moi il y a une grande différence en Dustan et le *FHAR*. Dustan a un discours d'une facilité totale. Par ailleurs, quand on dit qu'il est marginalisé, je ne vois pas où. Il s'étale partout dans la presse. L'année dernière il était là aux *UEEH*. Et je ne vois vraiment pas en quoi ce discours est marginal. Pour moi, ce n'est ni radical, ni marginal.

**Patrick :** Sur cette notion de radicalisme, ce qui définit le radicalisme c'est le fait, comme le *FHAR*, de ne pas être dans la négociation. Quand je vois la *Marche* à Marseille avec une tribune officielle à l'arrivée avec un représentant de la mairie de Marseille qui applaudit, qui remercie, cela me fait vomir. Car on est complètement, ce n'est même plus de l'intégration c'est de l'assimilation. Je ne me reconnais absolument plus dans ces trucs là. Si je me définis comme radical, je ne négocie pas. Je suis entier.

**Yaelle :** Je voudrais revenir sur le cas Guillaume Dustan qui a vraiment dérangé nombre de gens l'année dernière, qui m'a dérangé. Sauf qu'entre temps j'ai évolué comme position. Effectivement, je pense qu'il y a un parallélisme énorme à faire entre le bareback (et ce que prône ce "mouvement") et le radicalisme du *FHAR*. Il ne faut pas oublier qu'à la base, le bareback est un mouvement américain qui date d'une vingtaine d'années lancé par des gens qui disaient qu'ils arrêtaient de se protéger, et qui de fait se contaminaient car l'Etat ne les voyait pas, estimant qu'il convenait de se contaminer afin d'être plus forts en étant plus nombreux à être malades. Je suis totalement contre, jamais ne n'adhérerai à ce discours, pour autant je pense qu'il y a un parallélisme à faire dans cette manière d'attaquer, de faire front à plein de choses, avec le radicalisme. C'est une question de visibilité. Le parallélisme existe et je ne crois pas qu'il faille le mettre de côté.

-----

**Florence :** Nous parlons beaucoup d'actions sociales, d'actions au sein de la société, ce qui me choque depuis quelques années lors des *Gay Prides*, notamment à Paris (puisque à la base je suis parisienne) c'est qu'il y a une espèce de consensus et on défile avec les commerciaux, avec des slogans publicitaires. Cette année, sur le podium d'arrivée (à Bastille) il y avait la grosse pub Alcatel machin, et l'annonce de la fête (à 180 balles l'entrée, tout de même). Et moi qui défile avec mes idées militantes, qui trime sur le terrain durant toute l'année, je me vois obligée si je veux m'amuser de danser devant la pub Alcatel, d'aller à la Loco (parce que mes potes y vont). Mais pourquoi donc il n'y a pas un commando (moi, la première) qui monte sur le podium pour arracher la pub Alcatel, un commando qui fout la merde à la Loco ? D'une certaine façon, à l'intérieur de notre groupe il n'y a pas cette révolte. Quand on voit toutes les fêtes "gayfriendly" ou "lesbianfriendly" qui se mettent en place à l'heure actuelle et que l'on voit que c'est de l'hétéro, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas une quarantaine de goudous qui arrivent et foutent la merde dans toute la Loco, dans toutes ces fêtes ? Cela m'interroge. Quand je vais à des fêtes organisées par des copines et qu'il y a une ambiance que je ne reconnais absolument plus comme étant lesbienne, absolument plus gay ou rien du tout, je me demande dans quel monde on vit. Je ne veux pas cautionner cette société. Pourtant, qu'est ce que je fais ? J'y vais quand même. Et je gueule. Peut-être que la révolution se situe aussi à l'intérieur de nous. Qu'est ce qu'on met en place ? Qu'est ce qu'on cautionne ? Cela m'interpelle, cela me pose question. De plus en plus j'ai envie d'être radicale. Quand je vois ça, j'ai envie de sauter sur le podium, j'ai envie de mettre des boules pointues dans les fêtes. Ceci dit je ne voudrais focaliser que sur la LGBT, sur la *Gay Pride*, mais ces exemples illustrent combien une espèce de consensus mou s'est installé à l'intérieur de nos propres plaisirs. A l'heure actuelle, je n'ai plus de plaisir à l'intérieur du milieu gay et lesbien.

**Thomas :** Quand au sein de l'*Inter-LGBT* certains ont remis en cause la place faite au commercial, cela a été très mal pris. Ce fut même extrêmement mal pris, car il fallait faire preuve de consensus absolu, voir d'unanimité. D'autant qu'il ne fallait surtout pas remettre en cause le commercial. Au sein même de l'*Inter-LGBT* qui est un amalgame (et j'emploie express le terme) d'associations différentes, il n'est pas toujours évident d'avoir des débats contradictoires sur certains sujets. Et au sein du conseil d'administration qui est public (les associations membres ou non, et les individus peuvent venir), les débats sur certains sujets sont presque impossibles. Alors il est vrai que lorsque l'on a le nez dans le guidon, quand on est dans l'action, ce n'est pas toujours évident d'avoir ce recul nécessaire.

**Donald :** Mais si un mouvement spontané (dans cet esprit là) venait dire, que sans en vouloir à l'*Inter-LGBT*, qu'il a décidé de tout casser parce que cela le gonfle, comment réagirait l'*Inter-LGBT* ?

**Thomas :** C'est un truc public, il faut donc en profiter pour venir poser des questions. Si cette année le débat n'a pas pu émerger, cela ne veut pas dire que le débat n'aura pas lieu à la rentrée. Personnellement j'aimerais bien qu'il y ait des personnes qui viennent porter ce débat, car il y a une grande question à se poser sur comment porter le discours politique actuellement.

**Florence :** Mais au-delà des *Gay Prides*, quand lors de l'intervention de Cy Jung dans un bar (à Paris) les flics débarquent au prétexte que des voisins se sont plaint, et disent que de telles lectures en publics étaient interdites, l'action révolutionnaire se situe aussi dans des actions de ce style. Arrêtons de penser qu'il y a qu'un seul jour où nous pouvons être visibles, et soyons visibles en étant une multitude de groupuscules qui vont faire que les choses vont bouger un peu partout. Actuellement, c'est le type d'actions que j'ai envie de défendre.

**Bruno :** Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu viens de dire. Je suis d'origine anglaise et je peux vous dire qu'à Londres ils sont actuellement encore plus loin sur le chemin de la commercialisation totale de l'événement. Tout est sponsorisé, sans exception. Partout. La *Marche des Fiertés*, c'est une marche et aussi un festival. Il faut payer 17 livres (soit quelques 170 Frs) pour entrer dans le parc où a lieu le festival. Je me souviens de l'époque où c'était gratuit. Ce côté commercial est tellement développé, qu'un groupe dissident s'est créé et organise le jour de la *Marche* un festival alternatif, gratuit pour les gens qui justement en ont marre de payer pour entrer dans un truc sponsorisé, où les gens sont harcelé par des marques, obligés de boire telle marque de bière et pas une autre. Je suis content qu'en France les choses n'en soient pas à ce point, mais je pense qu'il y a une réflexion à avoir sur cette question.

---

**Stéphane :** Pour compléter ce que j'ai dit tout à l'heure, je trouve que Guillaume Dustan n'est pas radical parce que pour moi être radical ne consiste pas forcément à faire des actions dites radicales, mais davantage avoir le projet de changer la société. Et je ne vois pas en quoi Dustan essaye de changer la société. Et c'est à ce niveau que je vais en revenir au *FHAR*. C'est bien beau d'être radical, mais pour quoi faire ? Pour changer la société ? Mais alors, dans quel sens ? Je veux bien que l'on revendique, mais quoi ? C'est justement ce qui m'intéresse, c'est contre quoi nous allons lutter. Et au cours de l'échange que nous venons d'avoir nous avons surtout parlé de problèmes d'organisation, de l'idée de nous joindre au mouvement social ou de demander au mouvement social de nous rejoindre. C'est important, certes, mais pour en faire quoi ? Dans le film sur le *FHAR* les gens disaient que ce qui les oppressait, c'était le patriarcat et donc ils luttait contre, quitte à voir après les modes d'action, de lutte. Nous, aujourd'hui, nous avons beaucoup réfléchi à nos modes d'action mais sans vraiment s'interroger sur ce qui nous opprime, chacun, individuellement. Sauf Rachel qui a dit que ce qui l'opprimait c'était que les *UEEH* coûtent cher, et que dans ce débat ce sont toujours les mêmes qui prennent la parole. Et l'a dit à la première personne. Donc, analysons ce qui nous opprime, et après on verra comment on lutte contre ça.

**Pascale :** Aujourd'hui on parle de structure et pas de fond (alors qu'effectivement il convient de toujours lier le fond à la structure), il n'en reste pas moins que nous sommes face à un problème de structure. Et pour rebondir sur l'idée que les *Universités* sont chères, aujourd'hui il existe un certain nombre de structures, comme l'*UEEH*, l'*Inter-associative* (à Paris), les *CGL* et bien d'autres, et je ne crois pas que ce soit forcément à elles (sachant que chacune à une fonction, fait des choses et répond à un certain nombre de besoins, parfois bien, d'autre fois mal), de répondre à toutes les questions. Au contraire, il faut réfléchir à une multiplication des structures qui soient en mesure de travailler ensemble. Il y a un certain travail qui est fait dans le cadre de l'*Inter-associative*, ce travail qui a ses limites sera renforcé par des actions qui se font ailleurs, dans d'autres cadres ayant d'autres vocations. Je ne suis pas sûre que toute expression individuelle soit une revendication ou une oppression. Ceci dit, je pense qu'aujourd'hui nous manquons cruellement d'intellectuels (individuels ou collectifs), de gens qui sont capables d'avoir une expression un peu claire sur où nous en sommes aujourd'hui, afin de faire un point sur notre situation actuelle, déterminer un certain nombre de pistes, ce que nous voulons plus, Et d'un certain point de vue, la vocation des *Universités d'Été* est celle là. Si nous sortons de cette semaine avec un certain nombre de projets collectifs, les *Universités* auront rempli une vocation.

**X :** Il se trouve que le soir du deuxième tour des élections présidentielles, vu les résultats, je me suis pris un pain dans la tronche. Et le *CGL de Rennes* (dont j'ai participé à la mise en place) est quasiment le seul lieu où je n'ai pas pu en parler. Car très concrètement au programme du conseil d'administration du jour il était prévu d'aborder en tout 29 points différents, certes pas forcément très difficiles. Il y a des réflexions sur l'accueil au sein des structures des jeunes (ou des vieux) à avoir, pourtant nous ne réfléchissons jamais sur la manière dont nous nous accueillons. Il y a des associations qui bossent surtout sur la convivialité, et à la rigueur ce sont dans ces associations où l'accueil est le centre de tout que l'on y réfléchit le moins. Dans des structures plus militantes (plus politiques), on retrouve souvent des gens qui font parti d'organisation politique, qui sont de bonne foi (je ne critique pas), mais qui sont dans une optique de réunions, de convergence. Je ne suis pas contre cela, ce n'est pas le problème. De plus, les groupes de paroles sont souvent considérés comme des trucs assez déprime (genre, surtout ne pas adresser la parole à untel sinon il vous colle pendant trois heures, ayant trouvé une oreille amie.....) C'est chiant. J'ai quitté le *CGL* (ce qui ne fut pas facile) car je ne m'y retrouvais plus. Et ce n'est pas faute d'avoir dit qu'il fallait des groupes de parole, pas forcément des groupes où on pleure (même si cela est important, ça fait du bien), mais quelque chose qui permette d'avancer, de sortir des ces structures dans les structures. Par exemple, je n'avais jamais entendu parlé de l'*Inter-associative* ou de l'*Inter CGL* (à Rennes nous n'étions pas du tout au courant que cela existait, alors c'est vrai que nous sommes des ploucs de province et que l'on ne se tient pas forcément au courant de se qui passe). C'est un problème de structure, un problème de convergence des luttes. Je ne dis pas que ce que je dis va forcément vous intéresser, que c'est de l'oppression, du révolutionnaire, mais ceci dit c'est quelque chose qui est complètement fuit par nombre d'associations, ces groupes de paroles. Qui sont justement à la base de pas mal de groupes féministes. C'est comme la non-mixité, c'est vu pour les pauvres filles qui ont un problème. Alors que la non-mixité a lieu dans des endroits qui se disent gays et lesbiens, et que la non-mixité c'est aussi un espace de bonheur, de rencontre et de partage. C'est pour cela que discuter structure tout de suite, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Voyons ce qui existe déjà, et voyons ce qu'on peut faire.

**Natacha Chercutti** : Bonjour, je suis sociologue et à ce titre je travaille beaucoup sur la question lesbienne. Mon intervention sera consacrée au lesbianisme radical en tant que mouvement. Je finirai mon intervention en abordant la question du lien qui existe avec les groupes séparatistes lesbiens ou femmes. Puis, j'aborderai plus en détails les bases théoriques du lesbianisme radical, tâchant d'expliquer son fondement et ses idées principales. Donc :

### La naissance du mouvement radical

Le qualificatif "radical" signifie la volonté d'identifier, de dénoncer et de lutter contre les racines de l'oppression des femmes. Aux Etats-Unis (début des années 1970) différents groupes lancent l'offensive, à l'exemple des New York Radical Lesbian, qui un texte affirment qu'une lesbienne est la rage de toutes les femmes condensée jusqu'à son point d'explosion. Charlotte Bunch proclame (en 1973) que le lesbianisme, avant d'être un choix d'orientation sexuelle, est un choix politique. En France, les *Gouines Rouges* (en 1972), le *Front Lesbien International* (en 1974), et en Belgique les *Lesbiennes Radicales* (en 1978) revendiquent leur lesbianisme et contestent l'ordre hétérosexuel. Ces mouvements ont duré jusque dans les années 1980. A l'heure actuelle, il existe en France quelques groupes de lesbiennes radicales comme *La Barbare* (à Paris). Ces mouvements ont permis dans les pays francophones la naissance du mouvement lesbien et la naissance d'espaces culturels non-mixtes dans les années 1980.

Ce mouvement s'est construit en opposition au mouvement féministe et au mouvement gay d'extrême gauche. Car si les lesbiennes radicales luttent contre toute forme d'oppression (racisme, sans-papiers, libéralisme.....), les phénomènes de lesbophobie et de domination masculine perdurant dans ces mouvements sociaux contestataires, nombres de femmes homosexuelles radicales préfèrent lutter contre toutes discriminations dans l'impulsion d'un mouvement lesbien autonome. C'est ainsi que beaucoup d'entre elles ne cautionnent pas les nouvelles formes de contrats élargis aux homosexuels, comme le PACS, car apparenté au mariage qui l'un des piliers de l'oppression des femmes, et des lesbiennes. Estimant au final que les avantages sociaux doivent s'appliquer à des individus et non à des structures de dépendance. Evidemment, ce n'est pas toutes les lesbiennes radicales qui revendiquent cette position, mais c'est une tendance du lesbianisme radical qui exprime aujourd'hui cette position.

Dans plusieurs pays, dès le milieu des années 1970, les divergences d'analyse, de stratégie, vont s'accroître entre féministes et lesbiennes radicales quant aux implications théoriques et pratiques du débat lesbianisme/hétéro-féminisme. En témoignent la scission du collectif de la revue *Questions Féministes*, la création du *Front des Lesbiennes Radicales*, et de nombreuses rencontres et revues qui ont incité les lesbiennes à sortir du gayisme et du féminisme. Le lesbianisme radical diverge du féminisme radical en ce sens qu'il considère le lesbianisme non comme une pratique sexuelle, mais comme une résistance consciente ou non à l'ordre social et politique instauré contre les femmes. Ordre social dont le pivot central est ce lien total de la femme à l'homme, pensé dans nombre de sociétés comme naturel et immuable. Dans les pays francophones la théorie du lesbianisme radical a puisé certains concepts dans le féminisme matérialiste, comme celui de l'appropriation collective et privée de la classe des femmes par celle des hommes. Théorie développée par Colette Guillaumin en 1978 dans son analyse du sexage (qu'elle comparait sur certains points au servage et à l'esclavage). Le lesbianisme radical s'appuie en outre sur le lesbianisme matérialiste de Monique Wittig. A la différence du féminisme (terme basé sur la racine "femme") Wittig a montré en quoi le sujet "lesbienne" n'est ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement une femme, car bien que subissant les effets de l'appropriation collective des femmes, les lesbiennes échappent à l'appropriation privée par l'homme. De fait, le lesbianisme radical n'est pas assimilable au courant séparatiste, misant sur la création d'une contre-culture basée sur une prétendue supériorité des valeurs féminines et de la valeur femme. L'objectif des radicales, au contraire, est de supprimer la catégorisation sexuée construite.

### Le contexte théorique durant les années 70

A la fin des années 70, les lesbiennes cèlent leur rupture avec les féministes, lassées d'être considérées comme une spécificité ou comme un embryon du féminisme, et demandent que le lesbianisme ne soit plus considéré comme une modalité d'élaboration théorique mais une modalité entière et globale théorique. Sans compter que l'hétérosexualité n'est jamais contestée. Et le lesbianisme radical affirme que la contrainte à l'hétérosexualité opère par la valorisation de l'hétérosexualité (par la violence ou le contrôle des consciences) et par la négation de la culture lesbienne. Les lesbiennes radicales précisent toutefois que si le système hétérosexuel ne peut nier complètement l'existence lesbienne, il la récupère en lui donnant une définition clinique (perversion.....) ou purement sexuelle (style de vie différent). La contestation va se jouer sur la notion de choix.

## **Ti-Grace Atkinson**

C'est cette militante lesbienne féministe américaine qui la première, en 1970, distingue le féminisme du lesbianisme. Si au début elle ne voit dans le lesbianisme qu'une pratique sexuelle (comme l'ensemble des féministes), par la suite (dans un deuxième texte qu'elle publie en 1975) elle envisage le lesbianisme comme un choix politique, dans la mesure où ce choix est conscient pour échapper à la classe des hommes. Elle écrit : "*On appelle lesbianisme cet engagement volontaire et total d'une femme vers les autres membres de sa classe. C'est cet engagement absolu, indifférent à toute considération d'ordre individuel qui confère toute sa signification politique au lesbianisme.*" Le lesbianisme est alors considéré comme zone de résistance intermédiaire entre la classe des hommes et celle des femmes (en tant que groupe opprimé).

## **Adrienne Rich**

C'est elle qui (fin 1970) va poser la première la notion de contrainte à l'hétérosexualité à travers la publication d'un article ("*La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*"). Elle y démontre comment la contrainte à l'hétérosexualité est la source de l'oppression des femmes, puis explique que pour répondre à cette contrainte les femmes doivent entretenir des "relations de survie" (qu'elle nomme "le continuum lesbien"). C'est sur ces deux notions (contrainte à l'hétérosexualité et continuum lesbien) qu'elle sera contestée par le lesbianisme radical. Par ailleurs, elle s'interroge sur le fait que, parmi un très grand nombre d'écrits féministes qui analysent et dénoncent les diverses facettes de l'oppression des femmes, aucun ne rend compte de l'existence des lesbiennes, et ne fait de critiques sur l'institution hétérosexuelle. Ou, si le mot "lesbienne" apparaît, il est repris sous des positions naturalistes et psychologisantes. Selon elle, l'analyse de l'oppression des femmes s'explique par toute une série de caractéristiques qui sont le reflet des moyens qu'emploient les hommes pour opprimer les femmes, toutes ces manifestations de la domination masculine participant à divers degrés à l'établissement de l'hétérosexualité obligatoire pour toutes les femmes. Caractéristiques qui sont au nombre de huit :

- Interdire aux femmes toute sexualité.
- Leur en imposer une, la leur.
- Diriger et exploiter leur travail pour en contrôler le produit.
- S'appropriier ou leur retirer les enfants.
- Les enfermer physiquement et entraver leur liberté de mouvement.
- Les utiliser comme moyen d'échange.
- Etouffer leur créativité.
- Mettre hors de portée de vastes domaines de connaissances et de réalisations culturelles.

Dans la deuxième partie de son texte, Adrienne Rich entreprend de définir cette notion. Selon elle, il ne s'agit pas de pratiques de vie exclusives entre femmes mais plutôt de toutes expériences d'identification aux femmes et de toutes formes de résistance à la domination masculine. Ce qui comprend la frigidité des femmes (perçue comme une résistance à l'imposition de la sexualité masculine), le puritanisme, la camaraderie et l'amitié entre femmes. On retrouve également dans cette catégorie la notion de double vie, c'est à dire que les femmes acquiescent de façon apparente à l'oppression des hommes tout en entretenant en parallèle des relations de survie avec d'autres femmes. Adrienne Rich conclut qu'il est fondamental pour les femmes, qu'elles soient lesbiennes ou non, d'analyser en profondeur les marques de la contrainte à l'hétérosexualité, puisqu'elles sont (selon elle) la véritable clé de voûte de l'oppression des femmes. Les lesbiennes radicales démontrent que la proposition d'Adrienne Rich laisse supposer que le caractère obligatoire de l'hétérosexualité et l'existence de lesbiennes sont des phénomènes parallèles, et donc qu'il y aurait une potentialité de choix.

Par ailleurs, elle analyse également le droit d'accès aux femmes par les hommes qui s'exerce particulièrement par le biais de la violence et la terreur, phénomènes qui sont perçus comme étant, de fait, naturels et inévitables. On parle de la mystique de la pulsion mâle à laquelle il faut se soumettre. Adrienne Rich considère également, toujours sur ce chapitre, que l'intériorisation par les femmes des valeurs masculines participe pleinement à la contrainte à l'hétérosexualité. D'ailleurs, c'est ce que dira Bourdieu quelques années après. De ces analyses, Adrienne Rich tire ce qu'elle appelle "la grande question du féminisme". Et à ce propos elle écrit : "*Celle de la contrainte à l'hétérosexualité pour les femmes comme moyen d'assurer le droit masculin de jouissance physique et effective sur les femmes*".

## **Naissance d'un lesbianisme matérialiste**

Au début des années 1980, l'optique va changer avec, en particulier, les écrits de Collette Guillaumin puis ceux de Monique Wittig. C'est la naissance d'un lesbianisme matérialiste, voire politique ou radical. Jusqu'à présent, on analysait le système (hétérosexuel) avec les outils élaborés en conséquence, alors que là on va analyser le système en pensant comment il pourrait être autrement. Ce faisant, on travaille sur le rapport entre la notion de sexe et celle de genre, sachant qu'il existe une correspondance sociologique et politique entre ces deux notions. Et donc, alors que jusqu'à présent on parlait du sexe comme étant l'élément qui construit le genre, ici c'est le genre qui précède le sexe. De la sorte les termes de domination masculine vont être remplacés par les notions d'oppression et d'exploitation, ou plus radicalement avec Collette Guillaumin par la notion d'appropriation. On parlera donc d'oppression de la classe des femmes par la classe de sexe des hommes.

Pour bien comprendre les fondements du lesbianisme radical, il faut se reporter au concept développé par Collette Guillaumin. Selon elle, parler en terme de classe de sexe c'est utiliser un mode de pensée issue du marxisme, et justement son analyse des rapports de classe hommes/femmes est fondée sur la notion d'appropriation des femmes par les hommes. Appropriation qui se produit à deux niveaux :

- De façon privée, principalement par le mariage (qui entraîne l'obligation sexuelle).
- De façon collective, par une appropriation collective des femmes par la classe des hommes dans son ensemble (le viol, la pornographie, la disparité des salaires, le harcèlement sexuel .....).

Le concept d'appropriation va plus loin que celui d'oppression, en ce sens qu'il traduit le fait de ne pas avoir les mêmes droits que la classe dominante, de participer à la production économique sans avoir de salaire (le propre du travail domestique), dénonçant ainsi une appropriation physique, matérielle des femmes perçues comme objets. Par ailleurs, faisant l'analogie avec le racisme, elle note que ces rapports d'appropriation ne sont pas propres aux rapports hommes/femmes puisqu'il s'avère que l'on retrouve également ce phénomène dans les rapports d'esclavage et de servage.

Lorsqu'elle rend compte des rapports d'appropriation entre les sexes, Colette Guillaumin nomme ces rapports de "sexage". Toujours selon elle, l'appropriation matérielle des femmes trouve sa justification au niveau idéologique puisque le fait d'être considérées comme des objets, entraîne que les femmes sont également perçues dans le domaine mental comme des choses. Les caractéristiques physiques des appropriées sont perçues comme étant la cause de leur domination. Elle écrit : *"Femmes nous sommes. Ce n'est pas un qualificatif parmi d'autres. C'est notre définition sociale. Ce n'est pas une donnée. C'est un fabriqué auquel on nous signifie sans cesse de nous tenir. Ce n'est pas le début d'un processus. C'en est la fin, la clôture."* De là, toute l'analyse que fait Colette Guillaumin sur le discours de la "nature". Ce dernier terme étant bien sûr entre guillemets.

Ce dernier pourrait être rapidement divisé en trois points :

- D'abord le discours de la nature, celui imposé par le groupe dominant (c'est à dire celui des hommes) qui affirme que les dominés sont naturellement dominés, et doivent le rester, et que les femmes sont naturellement femmes et doivent rester femmes.
- Ensuite, le discours qui affirme que les femmes sont femmes parce qu'elles sont organisées physiologiquement en tant que telles. On retrouve tout le discours sur la différence des sexes qui fonde l'inégalité entre eux. Ce sont les dominants qui pensent marquer une différence à un autre groupe, pensant eux-mêmes ne pas être différents (bien qu'ils le soient). Colette Guillaumin écrit à ce propos : *"L'idée génétique est associée et dépendante du rapport d'appropriation de classe. L'interprétation idéologique des formes d'appropriation matérielle tire nourriture des développements des sciences comme elles induisent également l'idée d'une nature spécifique des dominés et des appropriés."* Ce qui donne l'illusion qu'il s'agit de rapports naturels, alors qu'il s'agit d'une forme sociale propre. Les femmes sont ainsi supposées naturellement spécifiques. Par ailleurs elle écrit : *"Les femmes ne diffèrent de rien. Tout au plus, on pensera que les femmes et les hommes diffèrent entre eux. Les Nègres sont différents. Les Blancs sont tout court. Les Chinois sont différents. Les Européens sont différents. Les femmes sont différentes. Les hommes sont différents."*
- Enfin, le déterminisme interne affirme que les dominés sont ce qu'ils sont et font ce qu'ils font parce qu'ils sont organisés intérieurement pour cela. Dans cette catégorie, toutes les recherches biologiques et génétiques tendent à montrer la différence des sexes d'un point de vue physiologique. Tout ce discours de la nature a pour finalité de présenter de façon naturelle des rapports qui sont en fait des constructions sociales fondées sur l'appropriation d'une classe par une autre. A partir d'une différence biologique, du fait que physiologiquement les mâles diffèrent des femelles, la classe dominante établit des statuts différents pour les deux groupes donnés en présentant cette différence comme naturelle.

### **L'analyse théorique de Monique Wittig**

Cette théoricienne française a écrit de nombreux ouvrages, notamment *"La pensée straight"* et *"On ne naît pas femme on le devient"*. Dans *"La pensée straight"*, elle reprend l'analyse de Guillaumin en critiquant le discours dit scientifique des sciences humaines, le qualifiant d'apolitique et d'a-historique en ce sens qu'il ne remet pas en question des concepts comme "homme", "femme", "différence", et surtout le concept d'hétérosexualité que l'on pose toujours comme inéluctable et que l'on n'interroge jamais. Elle écrit : *"La société hétérosexuelle est fondée sur la nécessité de l'autre, différent à tous les niveaux. Elle ne peut pas fonctionner sans ce concept, ni économiquement, ni symboliquement, ni linguistiquement, ni politiquement. Cette nécessité de l'autre différent est une nécessité ontologique pour tout le congrégat de sciences et de disciplines que j'appelle "la pensée straight"*. Elle écrit encore : *"Une nouvelle définition de la personne et du sujet pour toute l'humanité ne peut être trouvée qu'au-delà des catégories de sexe homme/femme"* et que *"L'avènement de sujets individuels exige d'abord la destruction des catégories de sexe, la cessation de leur emploi et le rejet de toutes les sciences qui les utilisent comme leurs fondements"*.

## La disparition des catégories

La perspective radicale de Monique Wittig est de souhaiter la disparition des catégories de pensée et de langage, la destruction de l'hétérosocialité en tant que système. A ce propos elle écrit : *"Notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe "femme" dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité, comme système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes, et qui produit le corps des doctrines sur la différence entre les sexes pour justifier cette oppression."* D'où sa fameuse affirmation que les lesbiennes ne sont pas des femmes, puisqu'une femme est une relation sociale particulière à un homme, ce qui implique des obligations personnelles, physiques et économiques (comme les corvées domestiques, le devoir conjugal, la production d'enfants illimitée.....). Relation de sujétion à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles. Les lesbiennes ne sont donc pas des femmes car qu'elles ne sont pas appropriées de façon privée par la classe des hommes. Et, toujours selon Monique Wittig, pour échapper à l'appropriation privée on ne peut pas se situer comme individu ou sujet lesbienne mais comme transfuge à notre classe, comme les esclaves l'étaient en échappant à l'esclavage. Lorsque Monique Wittig parle de sujet et d'individu, c'est pour démontrer l'importance d'exister aussi comme sujet.

Pour Monique Wittig, il ne faut donc pas tomber dans le piège de vouloir reconnaître une spécificité aux femmes qui est, et qui sera toujours par rapport aux hommes, mais bien d'abolir les spécificités et les différences (chose qui se fera d'abord en refusant d'entrer dans les concepts homme/femme), ce que font explicitement ou implicitement les lesbiennes en refusant d'être des femmes. Donc on ne peut pas confondre les lesbiennes radicales avec les séparatistes. Au niveau du séparatisme, il n'y a pas vraiment de définition, en fait il y a en a plein de mouvements. Ce qui est important chez les séparatistes, c'est qu'il y a une survalorisation de la notion "femme" et du féminin. Elles s'opposent là-dessus, car cela produirait une naturalisation de la catégorie "femme".

Les tenantes du lesbianisme radical (Marianne Links, Danièle Charet, Louise Turcot...) montreront plus précisément comment les lesbiennes n'échappent pas à l'appropriation collective, et ne parleront plus d'institutions hétérosexuelles mais d'hétérosocialité comme base du système. Aujourd'hui de nouvelles perspectives avancent l'idée de systèmes non pas basés sur l'hétérosocialité mais sur l'homosocialité. Monique Wittig dénonce également dans ce texte le mythe de la femme : cette tendance qu'ont beaucoup de femmes, de groupes de femmes féministes (mais d'un point de vue féminin) d'idéaliser la femme, évacuant ainsi la dimension politique contenue dans les femmes, tout en entretenant encore un discours sur la différence.

## Conclusion

Pour Monique Wittig si la base de l'oppression des femmes est l'institution de l'hétérosexualité (pas par), il importe afin que cesse cette oppression, de la combattre. Encore faut-il s'entendre sur l'analyse du système par et des moyens à prendre pour le combattre. Et c'est ici que les courants divergent. D'une part, les féministes analysent les rapports hommes/femmes entre oppression et exploitation alors que les lesbiennes radicales parlent plutôt d'appropriation. Pour les féministes radicales, il s'agit de se réapproprier le concept "femmes", de faire accepter la spécificité des femmes. Pour le lesbianisme radical, vouloir cette reconnaissance, se faire accepter en tant que femmes implique que l'on doit le faire en regard de la classe des hommes, ce qui ne change pas vraiment le rapport de force et ce qui maintient la différenciation.

De même, pour les lesbiennes radicales, le concept de continuum lesbien ne remet pas en cause les fondements du système par. Selon elles, placer sur un même niveau les lesbiennes, les femmes frigides ou célibataires, les veuves ou encore les femmes qui ont des liens d'amitié avec d'autres femmes, c'est nier le rôle subversif des lesbiennes. Car si le veuvage, la camaraderie ou la frigidité sont permises (entre guillemets) par le système hétérosexuel, le lesbianisme, lui, ne l'est pas. Danièle Chanion écrit à ce propos : *"Et de plus, toujours selon les lesbiennes radicales, ces catégories ne font que remettre en cause un rapport individuel un homme/une femme, plutôt qu'un rapport collectif les hommes/les femmes."* Et c'est aussi une critique que font aujourd'hui les lesbiennes radicales à la position queer qui est dans une perspective individuelle et non pas collective.

Pour le lesbianisme radical, les rapports entre les deux classes (celles des hommes et celles des femmes) ne pourront changer que si l'on abolit complètement celles-ci et que cela passe par une remise en question des concepts "hommes" et "femmes". Danièle Chanion remarque que quand Monique Wittig affirme que les lesbiennes ne sont pas des femmes, elle ne fait que constater ce que le système par fait depuis toujours. On remarque, dit-elle, qu'au niveau du langage courant l'épithète, le qualificatif "femme" n'est donné qu'à partir du moment où la fille se fait approprier par un homme en ayant une première relation sexuelle avec un homme, en se mariant, ou encore en ayant ses premières menstruations. Donc, quand elle devient en état de procréer. Avant cela, elle reste fille, ce qui n'existe pas pour les hommes. Pour les lesbiennes radicales, l'utilisation du mot "femme" est une manière (une de plus) d'invisibiliser les lesbiennes. "Femme", même sous ses multiples orthographes, n'est pas un mot interchangeable avec le mot "lesbienne", puisque ce mot a une signification dans le système par indivisible du rapport homme/femme et donc contribuant à l'appropriation d'une classe sur l'autre. Ce n'est pas seulement un concept biologique, mais plutôt un concept sociologique. Le genre construit le sexe. C'est une des critiques aussi faite par les lesbiennes radicales à la théorie queer, car il ne suffit pas de changer de mot pour en changer la réalité sociale. Voilà à peu près ce que j'avais à dire sur le sujet, maintenant, si vous avez des questions.....

**X :** Quelle est la nature des rapports entre hétérosexualité et lesbianisme radical ?

**Natacha Chercutti :** Pour le lesbianisme radical, la base de tout c'est l'hétérosocialité. Et cette hétérosocialité se divise en deux champs : d'une part l'hétérosexualité comme système d'échange des femmes, l'imposition d'une sexualité (on peut rajouter la notion de patriarcat et de "virilarcat"), et d'autre part le système des genres. Bien évidemment cela est assez schématique. On parle de système et pas de genre tout seul. Il y a deux classes dans ce système : celle des hommes et celle des femmes. Celles-ci sont opposées, même plus qu'opposées, hiérarchisées. Et au-delà de ça, il y a une classe qui s'approprie l'autre : la classe des hommes s'approprie la classe des femmes. Donc, dans la perspective radicale, il faut littéralement, réellement abolir (et ce n'est pas juste une question de langage) la racine même de ce système (informés), d'autant que maintenir la désignation "homme" et la désignation "femme" revient à maintenir le système en place puisque leur utilisation est toujours en lien à l'opposition entre la classe des hommes et la classe des femmes. Pour Monique Wittig la revendication première est de ne pas confondre les choses. Quand on parle des femmes, on parle des femmes, quand on parle des lesbiennes, on parle des lesbiennes. Tout en ayant à l'esprit que la notion de femme perpétue l'appropriation d'une classe par une autre. L'utilisation du concept "femme" maintient la mise en catégorie de toute une partie de la population, et donc leur mise en appropriation.

-----

**Patrick :** Je voulais savoir s'il y avait des recherches anthropologiques qui avaient été faites pour voir comment s'était mise en place la domination de la classe des hommes sur la classe des femmes.

**Natacha Chercutti :** Nicole Claude-Mathieu est une anthropologue qui dans un article très célèbre "*Quand céder n'est pas consentir*" expliqua les mécanismes, le fonctionnement de la domination masculine, et comment les femmes sont assignées à ce consentement qui n'est certainement pas une volonté. Durant les années 70, Christine Delphy ainsi que Collette Guillaumin se sont penchées sur cette question. Après, nous n'avons eu que des répliques. Bourdieu n'a fait que répéter en citant qui avait écrit quoi, ce qu'avaient écrit les féministes et les lesbiennes vingt ans avant. Et en plus avec des erreurs.

-----

**Agnès :** Est-ce qu'il y a des rapprochements entre l'analyse des lesbiennes radicales et l'analyse des féministes hétérosexuelles ? Est-ce que cette analyse a été intégrée au niveau d'une analyse féministe globale ?

**Natacha Chercutti :** Pas pour l'instant. Au niveau théorique, il y a en ce moment trois grandes positions : la tendance différentialiste, l'égalitariste (le mouvement sur la parité a été de ce courant-là) et la matérialiste, à l'image de Christine Delphy qui a analysé la question sous un angle plus économique. Notamment elle a montré comment les femmes, dans l'espace domestique, participent à la production économique générale mais sans être rémunérées. Et la théorisation du lesbianisme radical n'est pas articulée à ces trois courants-là. Aujourd'hui encore, dans les travaux universitaires, la question du lesbianisme radical est complètement oblitérée, ou alors, quand elle existe, est encore du côté de l'orientation, du positionnement sexuel, et pas utilisée comme modalité ou comme un outil opérationnel.

-----

**Anne :** Quelle est l'évolution de la pensée des lesbiennes radicales par rapport aux années 70 et 80 ? Ensuite, par rapport à ce constat d'oppression, quels sont les moyens de remédier à ça ? Dernière chose, est-ce que les lesbiennes radicales ont intégré que les hommes sont aussi victimes de sexisme ?

**Natacha Chercutti :** Dans "hétérosexisme", il y a "sexisme". L'hétérosexisme se définit par le fait que l'hétérosexualité maintient l'oppression d'une classe sur l'autre (celle des hommes sur celle des femmes). C'est le sexisme que subissent les femmes à travers l'hétérosexualité. Les lesbiennes radicales connaissent une évolution depuis une dizaine d'années, ainsi aujourd'hui la perspective est un peu différente (mais elle n'est pas définie) en ce sens qu'il s'agit de penser la base du système non pas par informés mais par l'homosocialité. C'est-à-dire, ce qui structure le système, c'est au fond l'amour des hommes entre eux et la fraternité sociale des hommes entre eux, et non plus informés comme centralité d'analyse. Et donc évidemment, dans cette perspective, l'homosexualité masculine est considérée au même titre que l'hétérosexualité. Elle n'est qu'une mise en œuvre ou une mise en acte de l'amour entre les hommes. Aujourd'hui l'évolution, elle est là, mais pas très définie conceptuellement parlant, parce que c'est très nouveau. Après la perspective, elle n'est pas pragmatique, c'est pas du court terme, c'est du long terme. La perspective, c'est la destruction radicale d'abord des classes de sexe, de la notion de l'institution de la centralité de l'hétérosexualité comme système parce que tout ça est articulé, pas détaché, comme système opprimant la classe des femmes. Ce qui signifie une destruction totale du système en tant que tel. C'est donc une perspective assez utopique et révolutionnaire. Il n'y a pas de données comme ça. Le radicalisme, ce n'est pas les lois, c'est antiréformiste. Car, effectivement, les lois ne permettent pas le changement social immédiat. En fait, on n'est pas dans l'immédiateté.

**Ivitch :** Je viens de relire récemment un livre très intéressant de Marie-France Irigoyen (qui est psychiatre-psychanalyste) : "*Le harcèlement moral*". Elle y parle de la violence au sein du couple comme au sein de l'entreprise, ainsi que de la psychologie de l'agresseur et de la victime. Pourquoi ne pourrait-on pas considérer dans l'hétérosexualité l'homme comme l'agresseur et la femme comme la victime ? Cela pourrait être une voie dans laquelle s'engager, et qui me semble très intéressante. Parce que si l'idée est de vouloir modifier les rapports entre les hommes et les femmes, il faut étudier de très près ce qui se passe pour la femme en tant que victime. Je pense qu'effectivement la femme est une victime. On a tous eut une mère, une sœur, et on a vu ça de très près. Il y a sûrement quelque chose à faire à ce niveau. Plutôt que de s'intéresser au couple (qu'il soit homo ou hétéro d'ailleurs) et au monde de l'entreprise, on peut généraliser dans les relations de harcèlement et de violence vis-à-vis de l'autre.

**Natacha Chercutti :** Cela dépend si on se positionne d'une position individuelle ou collective. Personnellement je ne pense pas que le viol soit une question individuelle. C'est un phénomène qui découle totalement de l'appropriation collective. Le viol est une manière de s'approprier la question du sexe des femmes. C'est pour ça que l'on ne parle pas de la femme, mais des femmes. C'est très important cette notion. Parce que la femme, c'est une manière de singulariser, de caractériser. On dit le juif. Alors qu'utiliser l'expression "les femmes" c'est donner un sens collectif aux mécanismes de l'oppression. Et le viol n'est qu'un des outils. Ceci dit, je voudrais revenir sur la notion de victime. Je ne situe pas les femmes comme victimes. Mais reconnaître la question de l'appropriation, c'est une manière de se rendre actrice du système, et donc de mettre en œuvre des stratégies. C'est en cela que les radicales positionnent le lesbianisme comme une position stratégique contre le système.

**X :** On parle d'opprimée plutôt que de victime. Quand tu te dis "opprimée", il y a de la révolte, alors que quand tu te dis "victime", tu te mets un peu du côté du passif. Quand tu dis "opprimée", tu as une force de révolte, une force justement de renversement du système, et de la solidarité qui va avec. C'est parce qu'on est opprimé qu'on peut se révolter et qu'on peut analyser le système, et le renverser. Et justement, le fait de refuser cette catégorisation homme/femme, c'est profondément révolutionnaire. Quand on arrivera à ça, ce sera beaucoup mieux que la parité parce que ça mettrait une égalité effective. Or, ce n'est pas possible car le simple fait qu'il y ait deux catégories, c'est déjà la hiérarchisation. Donc il faudrait arriver, et c'est une utopie fabuleuse, comme dans cette université homosexuelle, à travailler sur le genre. Ce qui serait une façon de supprimer les catégories, les notions "homme" et "femme". Mais il faudrait faire ça sur un plan économique, sur un plan social pour qu'il n'y ait plus ni homme ni femme, mais des individus libres. Quel travail !

-----  
**Xavier :** Je voudrais juste revenir sur ce que tu disais à propos du concept concentrationnaire C'est peut-être une question naïve mais..... pourquoi, selon toi, concentrationnaire maintient-elle l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes ?

**Natacha Chercutti :** Je vais répondre en disant que ce n'est pas quelque chose que l'on construit. C'est une perspective actuelle. Si on observe le système social actuel, le monde social, la politique, si on écoute France Culture ou on regarde la télévision toute la journée, il n'y a que des hommes qui s'expriment. Ils s'aiment, ils s'adorent, ils se valorisent... C'est ça concentrationnaire C'est un système fait par et pour les hommes, et qui en plus se consolide par une réelle solidarité entre hommes. Malgré le fait qu'il existe des divisions économiques et politiques. De fait, il y a réellement une consolidation sociale du lien entre hommes. Ce système permet en tout cas l'élaboration justement cette division de classes. C'est ça concentrationnaire C'est un système fait par et pour les hommes, qui en définissent eux-mêmes (et eux seuls) les règles et le sens. C'est un monde androcentré. Qu'on écoute n'importe quoi : la pensée, le sport... Quand il y a une femme, on se dit : "Tiens, c'est une femme", ça devient spécifique. Cela devient de l'hétérosocialité, tout simplement.

Et ce n'est pas la même chose. Il n'y a pas de femme. Pour moi, les gays aussi sont dans une structure sociale. Celle de la classe des hommes. Ainsi, par exemple, il me semble que la question de l'homophobie n'a rien à voir avec celle de la lesbophobie. La question de l'homophobie à l'égard des lesbiennes ne s'explique pas par le rejet de la sexualité de l'homosexualité mais surtout par la non-appropriation des femmes par les hommes, du fait d'une sexualité où l'homme est absent. D'ailleurs, la maison des hommes est construite selon des niveaux hiérarchiques. Dans cette maison des hommes, il y a des élaborations économiques et évidemment genrées. Ce qui est rejeté dans l'homophobie vis-à-vis des gays, ce n'est pas forcément la question sexuelle, c'est le fait que des hommes puissent être reconnus et assimilés à la classe des femmes. La question de la folle, c'est ça. Il faut envisager les choses différemment. Alors oui, je pense qu'on peut prendre la perspective d'une concentrationnaire d'un système et l'hétérosocialité n'est qu'une consolidation de ce système.

-----  
**Xavier :** En quoi ce qui se passe au UEEH maintient-il encore l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes ?

**Maria :** Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi. Le critère sexiste n'est pas l'apanage de la lesbophobie. Je pense que la exhaustive est une partie intégrante du sexisme. Je ne vois pas pourquoi la lesbienne qui doit toujours se situer du côté de l'oppressée doit souffrir plus que les hommes du sexisme.

**Natacha Chercutti :** La notion de sexisme a quand même une définition sociale : un groupe d'opprimés subit des discriminations et au-delà des discriminations, subit la contrainte, l'obligation à un système. Ce groupe-là, c'est les femmes. Dans leur ensemble, avec en plus les lesbiennes. Les femmes sont définies par leur sexe alors que les hommes sont définis par eux-mêmes, c'est ça le sexisme. Pas besoin d'aller plus loin. On n'est pas dans la survalorisation, ni la survictimisation des lesbiennes. La conscience de l'oppression ne signifie pas qu'on se maintient dans la victimisation au contraire. Accéder à la conscience de l'oppression, c'est un moyen de mettre en actes la lutte, une contestation sociale.

---

**Marie :** Plutôt que rentrer à l'université, système plutôt hétérosexuel, pourquoi ne pas créer un réseau ? Je commence vraiment à en avoir marre que les personnes qui font de la recherche veuillent absolument de cette reconnaissance de l'université. Pour moi, il y a d'autres chemins. Je ne parle pas de vous, mais je l'ai souvent entendu.

**Natacha Chercutti :** Il y a deux modalités possibles : il y a ce qu'on fait en tant que lesbienne (en tant que classe opprimée) et de fait on agit de manière militante, et il y a la manière dont on agit dans nos secteurs divers (professions, institutions.....). Après, la question est de savoir si on rentre ou pas dans l'institution. Si j'ai fait le choix d'être à l'université..... Les études féministes sont relativement plus ouvertes qu'avant, c'est ainsi qu'il existe différentes possibilités de financement. Cependant, pour les lesbiennes, il n'y a strictement rien. Et en plus, les féministes ne sont pas vraiment des alliées dans ces cas-là. Bref, dans ce système-là, la question est de savoir ce qu'il est possible de faire pour qu'il y ait une légitimité des études lesbiennes et des études théoriques. C'est cela qui m'intéresse. D'accord avec toi sur les pratiques, il faut lutter sur tous les plans, il faut lutter dans le concret, il ne faut pas se laisser faire, il ne faut pas se laisser victimiser. Sans arrêt dans nos vies. Mais je dirais que l'université est un lieu de transmission des connaissances. Il est très important que des jeunes générations puissent jouir des études féministes. Moi, j'en ai pas eu. J'ai tout appris par moi-même et ça me fait plaisir que de jeunes générations profitent du travail qui a été fait antérieurement. Ceci dit, il peut se transmettre autrement que par l'université, mais c'est un des moyens. L'anti-intellectualisme, c'est quelque chose qui m'énerve un peu aussi quand même. Je n'oppose pas les systèmes. Le pratique et le théorique s'articulent. Aujourd'hui si on peut, on l'a vu pour les années 1970 et 1980, s'il y a eu de la théorisation, c'est parce qu'il y a eu des mouvements sociaux. Aujourd'hui, si on arrive pas à théoriser au-delà de ce qu'on fait, c'est parce qu'il n'y a pas de mouvements sociaux. Et l'anti-intellectualisme, ça m'énerve un peu, de même que la question du rapport à l'institution. On n'est pas dans la position d'une survalorisation de l'institution. La question, c'est : comment peut-on faire pour renverser ce qui existe partout où on peut être. Mais je pense que mouvements et sociaux et théorie, c'est deux choses qui s'articulent fondamentalement. Or aujourd'hui, des mouvements féministes, on ne peut pas dire qu'il en existe, des mouvements lesbiens non plus. Car il n'y a pas de mouvements de contestations plus larges. Et que ça, c'est une vraie question aujourd'hui.

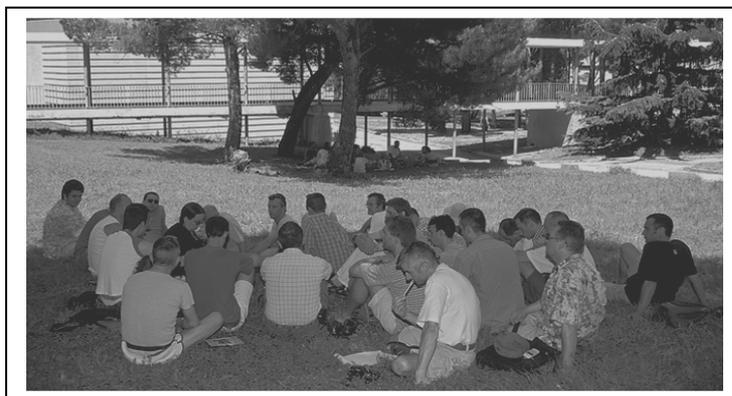
**Myriam :** Je ne crois pas que Marie dénonce l'intellectualisme, elle dénonce plutôt l'élitisme. C'est deux choses différentes. Elle ne remet pas en cause les systèmes qui sont enseignés dans les universités parce que, heureusement que des départements d'études féministes existent. J'ai été dans un département d'études féminines, ce qui n'est du tout pas la même chose... Enfin, j'ai fait beaucoup d'études, et je n'ai rien appris. Tout ce que j'ai appris, c'est dans la pratique, le social, là où la théorie lâche du lest pour savoir comment on pratique, comment on met en place des outils théoriques et comment on les fait fonctionner socialement. C'est ça la pratique. C'est très bien tous ces développements universitaires, ces déconstructions. C'est vraiment incontournable pour nous aujourd'hui pour avancer sur un terrain sur lequel on est en train de s'enliser. Mais par contre, trouver la pratique sociale de ces outils est nécessaire.

---

**Hervé :** Je n'ai pas compris ce que recouvrait la notion d'homoparentalité dans la fin de votre discours.

**Natacha Chercutti :** Bien, je finirais donc en répondant à cette question, puisque malheureusement nous arrivés au terme du présent atelier. Donc, aujourd'hui, il y a un courant de lesbiennes radicales, il y a un courant théorique et il y a des militantes et des non-universitaires. En général, les lesbiennes ne sont pas à l'université et les lesbiennes radicales encore moins. Les positions sur le sujet ne sont bien évidemment pas homogènes. La position la plus radicale, c'est de lutter ni pour ni contre le PACS (et l'homoparentalité) car celui-ci prône la valeur dominante du couple (et les droits accordés à la fonctionnalité du couple), ce qui est une manière d'hétéro-sexualiser les pratiques lesbiennes. En ce sens, le PACS a limité les mouvements de lutte. Le lesbianisme n'est plus à ce moment-là dans une position de contestation face au système, mais de critique face à l'intégrationnisme. C'est à dire de vouloir les mêmes droits que les hétérosexuels (comme la parité consiste à vouloir les mêmes droits que les hommes). Bien évidemment, ceci n'est pas une position radicale. Le lesbianisme est au contraire une position de résistance au système hétérosexuel. L'idée est de reconnaître qu'il y a des droits pour les individus, et pas forcément sous la forme du couple. Le lesbianisme radical s'oppose à la question de la famille et au couple, de façon traditionnelle. Pour l'homoparentalité, c'est la même chose. En tant que lesbienne, on n'est pas là pour faire la promotion de la production d'enfants, de reproduire la question de la famille à travers le lesbianisme. Avoir des enfants, pour une lesbienne ce n'est pas ce qu'il y a de plus subversif, car ce faisant elle remplit le rôle attribué aux femmes depuis toujours.

**Jean le Bitoux :** En introduction à cet atelier sur la déportation des homosexuels, atelier qui de fait s'inscrit dans le cycle sur la mémoire (dont le colloque de mercredi constitue la pièce maîtresse), je voudrais rappeler les éléments de cette tragique histoire. A la libération les déportés eux-mêmes ont observé un silence total quand de leur côté les historiens n'ont rien foutu. C'est au début des années 80 que les premiers témoignages anonymes surgissent, comme le livre de Heinz Hegger (*"Les hommes au triangle rose"*). Ce qui a finalement réussi à faire bouger les choses fut l'insistance courageuse de Pierre Seel à vouloir témoigner afin de faire valoir qu'il souhaitait sa carte de



déporté. Carte qu'il a obtenu un an après la parution de son livre témoignage (*"Moi Pierre Seel, déporté homosexuel"*), en 1995. C'est donc en 1995/1996 qu'a été demandé un complément d'enquête sur ce qui s'est passé en Alsace et en Moselle. Et s'il y a encore quelques survivants, le seul qui aujourd'hui témoigne est Pierre Seel. Et quand les instances officielles ont réalisé que nous ne racontions pas d'histoire et qu'il y avait bien eu une déportation des homosexuels en Alsace et en Moselle (départements annexés au Reich allemand), les fédérations de déportés n'ont pu que reconnaître la réalité de la déportation homosexuelle.

Ce qui fait que cette année, du moins à Paris, nous avons pu obtenir que durant la cérémonie officielle le triangle rose soit présent avec tous les autres triangles. Près de 400 personnes ont accompagné cette gerbe, dont le maire de Paris. Ainsi que le président du *MRAP*. Pourtant il n'y a eu aucun écho dans la presse. A l'*Inter-LGBT*, Chirac a répondu que concernant ce dossier il n'y avait plus aucun problème, que désormais les délégations homosexuelles étaient intégrées à la cérémonie officielle. Nous étions entre les deux tours des présidentielles.... Et il devrait y aller voir de plus près car il y a de très grandes résistances. De la part des autres déportés comme parfois de la part de la Préfecture. Notre stratégie consiste à demander un rendez-vous très officiel avec la FNDIRP (fédération de déportés qui est la plus tolérante par rapport à notre dossier) courant octobre prochain, afin que par ricochet, à coup de communiqués de presse communs, améliorer nos rapports avec les fédérations régionales qui ont en charge le protocole de la journée nationale du souvenir, fin avril. D'autant que nous devons faire face parfois à des comportements extrêmement méfiants, voir agressifs à notre égard de la part de certaines fédérations de déportés. D'ailleurs, l'objet du présent atelier est aussi de constituer un réseau national de personnes désireuses de faire avancer le dossier de la reconnaissance de la déportation homosexuelle, notamment par la participation des homos aux différentes journées du souvenir (à travers le dépôt d'une gerbe), et aussi de créer (grâce à Internet) un réseau d'échange permanent d'informations.

Pour en revenir à ce rapport officiel, l'une de ses conclusions est qu'il est acquis que sur le monument national de l'Ile de la cité sera gravé dans la pierre l'ensemble des triangles, y compris le triangle rose avec le terme "homosexuel". Le fait que cela soit gravé dans la pierre est plus reposant pour l'esprit que de se battre tous les ans. Et concernant Pierre les choses ne sont pas finies puisqu'il continue de demander que l'Etat français lui reconnaisse le statut de déporté homosexuel, ce qui n'est toujours pas fait. Son avocat est maître Versini (celui-là même qui au nom de l'association *Ex Aequo* avait porté plainte contre la maire de Reims, après que ce dernier, par décret municipal, a ordonné que l'accès au jardin du souvenir soit interdit par des grilles à l'arrivée de la délégation homosexuelle). Par ailleurs Pierre habite toujours dans son HLM, dans une précarité assez forte. Et de ce côté, nous avons commencé à demander des dédommagements financiers, à travers la *Pink Triangle Coalition* qui est la fédération internationale des associations qui s'occupent de la question de la déportation homosexuelle. En ce moment nous menons une grande discussion avec la cour fédérale américaine où nous sommes représentés afin de défendre le dossier de Pierre. Nous demandons d'abord un chèque important pour le dernier déporté homosexuel français toujours vivant (et qui surtout témoigne), et de décaler de l'argent afin d'aider la commission historique du secrétariat d'Etat, et dans la mesure où nous obtenons pleinement satisfaction, les moyens afin de constituer, en France, une bibliothèque d'histoire internationale sur cette question. Ce qui constituerait la mémoire de ce qui a été écrit et travaillé sur la question de la déportation des homosexuels. Peut-être pour l'association *Mémoire des Sexualités* sur Marseille ou pour le Centre d'archives dont je m'occupe sur Paris, mais en tout cas que cela soit disponible pour les chercheurs afin de continuer les travaux car ils sont très insuffisants en ce sens que nous sommes (en France) que trois personnes à avoir écrit à ce sujet.

**Mathieu :** A Lille, cette année cela s'est relativement bien passé surtout par rapport à l'année dernière puisqu'en 2001 les associations avaient été empêchées d'aller se recueillir par un cordon policier et des barrières. Malgré un rendez-vous préparatoire avec la Préfecture une semaine avant. Et contrairement à l'année dernière il n'y a pas eu de carton d'invitation, chacun pouvait donc librement venir. Nous avons pu également parvenir à une partie plus interne du site du mémorial, à l'intérieur d'une tour dans laquelle il y a les cendres de personnes mortes durant la guerre. Après la cérémonie officielle, l'association des *Flamands Roses* a déposé un triangle rose, sachant que nous avions préalablement invité tous ceux qui le souhaitaient à mettre des fleurs roses pour composer ce triangle. Martine Aubry, maire de Lille pour la première fois a participé au dépôt de cette gerbe, ainsi que les députés verts (qui nous soutiennent depuis plusieurs années) et le président du conseil régional. Mais le fait que la couverture médiatique a été presque inexistante nous a énervé.

**Jean Le Bitoux :** Nous étions entre les deux tours des présidentielles, et l'ensemble des journalistes était mobilisé dans les amphithéâtres étudiants et les manifestations. Et puis, la journée de la déportation ça emmerde les gens.

**Mathieu :** Comme chaque année nous avons envoyé un dossier de presse à chaque rédaction et radio. Dont une copie des déclarations du secrétariat d'Etat parue 15 jours auparavant dans *Illico*, ainsi qu'un résumé de la situation et un exposé de nos différentes attentes. Suite à cela nous avons la visite de deux journalistes radio. La Voix du Nord (grand journal régional) nous a envoyé un simple pigiste.

-----

**Fabrice :** Sur Bordeaux, cette année nous avons fait une demande auprès de la Préfecture pour être invités officiellement à la cérémonie. Nous demandions qu'une délégation représentative des associations homosexuelles soit invitée officiellement, que la déportation des homosexuels soit citée dans le discours officiel et enfin que nous puissions déposer notre gerbe durant la cérémonie officielle. Tout cela nous fut refusé au titre que nous n'étions pas une association représentative des déportés. Il aurait donc fallu être déportés ou enfants de déportés, ce que nous ne sommes pas.

**Jean Le Bitoux :** Être enfant de déporté homosexuel, c'est possible mais difficile. Ceci dit c'est une excuse que l'on entend souvent. Il faut éviter ce piège de vouloir trouver une filiation. Dans le cas de Pierre Seel, il a certes un fils qui connaît son histoire, et qui à la mort de son père s'occupera peut-être de la mémoire de celui-ci, mais sur des questions protocolaires la filiation directe à la déportation est requise. A ce moment, il se trouve que nous avons accès à la table de négociation protocolaire de cette journée, sauf que le protocole en question est écrit dans le marbre depuis 1954. Ce qui fait que nous n'obtiendrons pas d'avoir un triangle rose durant la cérémonie officielle car cela fait partie de l'ensemble de la cérémonie, et les autres déportés n'ont pas à montrer, à nous dire qu'ils viennent de tel ou tel camp. C'est la cérémonie de tout le monde. A notre demande que dans le discours officiel le triangle rose ne soit pas oublié, on nous a répondu au ministère qu'ils ne pouvaient pas écrire les discours régionaux, que cela dépendait de la volonté de chacun. Et donc, si au niveau de l'Etat nous avons obtenu quelques petites choses, au niveau des régions les choses sont beaucoup plus difficiles du fait que les élus régionaux ont en la matière une certaine marge de manœuvre.

**Fabrice :** Justement, de la part de la Préfecture de Bordeaux nous avons eu comme réponse que nous pouvions participer à la cérémonie au même titre que l'ensemble de la population. Mais pour ce qui était du discours, on nous renvoyait vers les fédérations des anciens déportés et/ou combattants. Au final on nous autorisait à déposer notre gerbe, mais après la cérémonie officielle. A Bordeaux, avant la cérémonie officielle il y a une messe à laquelle l'ensemble de la délégation officielle assiste, et avant la fin de cette messe on se pointe sur place et on dépose la notre gerbe à côté des autres. Et donc tous les officiels, après la messe, s'inclinent devant l'ensemble des gerbes, dont la notre qui est bien visible. Nous avons avec nous un certain nombre de jeunes d'associations étudiantes gays et lesbiennes, et sans avoir de triangle rose, les gens savent qui nous sommes. Après la cérémonie on reste sur place et nous nous faisons notre propre cérémonie. D'autant plus que les services techniques de la mairie nous laisse la sono, ce qui nous permet de procéder à une lecture d'un passage du livre de Pierre Seel. Et effectivement cette année nous n'avons pas bénéficié de la couverture médiatique puisque les journalistes étaient occupés ailleurs. Contrairement à l'année dernière où le reportage aux informations régional était plus axé sur notre petite cérémonie officieuse que la cérémonie officielle. Notre idée est donc d'organiser très tôt une concertation avec les associations, mais il est vrai que cela peut être entrepris au niveau national. Ce qui par ailleurs montre qu'il est intéressant de s'associer avec des associations non homosexuelles comme la *Ligue des droits de l'Homme*.

-----

**Jocelyn :** A Rouen nous avons un déporté qui a voulu arracher le ruban "Aux déportés homosexuels" de notre gerbe, juste à la fin de la cérémonie. Et ce qui est particulièrement intéressant dans cette histoire c'est alors que je discutais avec ce type, j'étais filmé par FR3. Et c'est cela qui a illustré le sujet du soir aux informations régionales. Le type m'a servi les arguments habituels du style que personne n'en a vu dans les camps, et que s'il y en avait c'était forcément des kapo, que de toute façon il n'y a pas de déportés homosexuels français puisque tout le monde sait que les alsaciens ne sont pas des Français. Bref les arguments classiques que nombre d'entre vous ont certainement déjà du entendre.

**Fabrice :** A Bordeaux nous avons tenté d'instaurer un dialogue avec les associations locales, courant novembre/décembre à propos de la projection de "Paragraphe 175". Préalablement à cela nous avons envoyé un courrier à toutes les associations locales d'anciens combattants afin de les inviter à venir en débattre avec nous. Et à part la réponse individuelle d'un ancien déporté, nous n'avons pas eu la moindre réponse. Soit on traite au local, soit on passe carrément au niveau national. Il est d'ailleurs peut-être intéressant de commencer au niveau national et attendre une descente au niveau local. Ce qui implique que cela prend du temps, et qu'il faut donc s'y prendre longtemps à l'avance.

**Jean Christophe :** Ceci dit, depuis 1994 à Rouen une association s'était engagée dans l'idée d'être présent le jour du souvenir. A l'origine c'était le *Front Rose d'Action et de Protestation*. Sauf que face aux gerbes arrachées ou piétinées, aux insultes, aux cordons de CRS les gens de cette association se sont épuisés. Maintenant nous travaillons de concert avec le collectif *Comme ça*. Toujours avec, comme partout, l'idée d'intervenir à la fin de la cérémonie. Mais nous n'avons pas de matériel à disposition, nous intervenons donc entouré de certains élus municipaux, ceux-là même qui nous ont écrit des lettres de soutien. Cette année nous avons eu beaucoup de poignées de main, ce qui est très politiquement correct.

**Jocelyn :** Il faut rappeler qu'en 2000 la mairie de Rouen a basculé à droite, et alors qu'en 2000 nous avons eu droit un grand discours laïc durant lequel les déportés homosexuels furent cités, en 2001 nous avons eu droit aux discours des déportés puis aux prières religieuses et c'est tout. De plus, nous sommes retrouvés derrière un mur de policiers en civil. Aussi cette année nous sommes allés voir la Préfecture afin de demander que les flics ne soient en civil. Et il s'est trouvé que les policiers présents se sont retrouvés un peu poussés par le chef du protocole à la Préfecture.

**Jean Christophe :** Pour ma part, cette année je me suis mis dans la case (il y a une case pour les juifs, pour les politiques.....) des délégations, afin d'être le représentant de la délégation homosexuelle. Sauf qu'un cordon de policier s'est interposé en me demandant si nous comptions provoquer des actes de violence, si je n'allais pas devenir hystérique. Bref, pendant que nous déposions la gerbe on entendait derrière nous des remarques du style "on ne va pas laisser faire ça". La communauté juive locale (à la fin de la cérémonie) invite la population à se joindre à elle lors de la prière des morts ce à quoi depuis maintenant trois ans nous assistons. D'autant que nous profitons de la part de la communauté juive d'un accueil très favorable. Aussi, si nous avancerons sur ce dossier, cela sera avec la communauté juive. Au moins dans un premier temps.

-----

**Philippe :** Sur Strasbourg tout a commencé en février à l'occasion de la projection de "Paragraphe 175" qui a été suivi d'un débat auquel Jean a participé. Le lendemain tous les responsables des associations gays et lesbiennes de Strasbourg se sont rencontrés, et ont convenu d'organiser cette année non seulement un dépôt de gerbe mais aussi tout un week-end de manifestations. C'est ainsi que nous avons commencé le samedi matin avec la visite d'un camp, suivi l'après midi par une rencontre-débat dans une librairie de la ville avec Jean et Pierre. Pour finir le dimanche par le dépôt d'une gerbe au monument aux morts, avec les autres associations d'anciens déportés. Nous avons préalablement adressé des courriers officiels auprès de la Préfecture qui sont restés très longtemps sans réponse, en demandant d'être officiellement invités parmi les délégations. Nous avons bien gentiment envoyé nos courriers et nous n'avons jamais eu de réponse. Jusqu'au moment où nous avons fait le forcing, une semaine avant la cérémonie. Il nous fut répondu que nous pouvions participer à la cérémonie, déposer une gerbe comme partout ailleurs, mais à la fin. L'évènement fut fortement médiatisé (nous avons monté un dossier de presse important), et durant tout le week-end FR3 ainsi qu'une équipe de France 2 (la même qui est actuellement en train de faire un documentaire sur Pierre Seel) était présent. Bref, au moment de la cérémonie on nous avait parké dans notre propre cadre, sauf que juste avant le dépôt de gerbe une adjointe au maire socialiste a demandé à Pierre de se joindre à la délégation officielle. Et après le dépôt de gerbe, le maire est allé saluer Pierre Seel. A ce moment nous avons déposé notre gerbe, les officiels ne sont pas partis. Bref tout s'est très bien passé jusqu'à l'intervention d'un ancien déporté un peu virulent, affirmant que Pierre était un mythomane. Les deux présidents de fédérations alsaciennes nous ont salué durant la cérémonie, Surtout celui de la FNDIRP, avec lesquels nous pensons continuer les contacts dès la rentrée prochaine.

-----

**Christian de Leusse :** Sur Marseille nous sommes toujours à la fin de la cérémonie. Sauf que l'année dernière le porte-parole des trois associations de déportés (Monsieur Dreyfus) a commencé son allocution en disant qu'à titre personnel il souhaitait que la déportation homosexuelle ne soit pas oubliée. Par ailleurs, depuis déjà quelques années l'aumônier (Igor Vassilieff) parle des homosexuels. Cette année, élément notable, la participation à notre cérémonie de la présidente de l'association des déportés d'Auschwitz qui est restée au moment de notre dépôt de gerbe. Cette personne qui fait un grand travail de témoignage et de mémoire dans les écoles avait par chance assisté à la conférence qu'avait donné ici à Marseille Pierre Seel. Elle avait souhaité venir l'entendre afin de voir s'il s'agissait d'un charlatan quelconque. Elle fut particulièrement émue par le témoignage de Pierre, ce qui explique sa présence à nos côtés, allant même jusqu'à dire qu'il est légitime que nous autres les homosexuels nous ayons notre moment particulier comme les juifs ont le leur. Cette année il y eut beaucoup plus de monde que les années précédentes, dont beaucoup d'élus, à l'exception des élus de droite assez réfractaires. La mairie n'a pas de représentants malgré que nous interpellions le maire de secteur. Cette année, comme l'an passé, je m'efforce de prendre la parole, une fois la gerbe déposée et

la minute de silence passé, afin d'expliquer le sens de notre démarche. En plus cette année, nous avons des informations nouvelles (comme sur le nombre de déportés) à communiquer. Compte tenu du changement de gouvernement il est primordial que l'administration des anciens combattants, en 2003, ne soit pas en retrait par rapport au positionnement qu'il avait adopté en 2001 et 2002. Je termine sur le "*Paragraphe 175*", l'année dernière, en septembre le film fut présenté à Marseille. C'était la première fois que je voyais ce film, ce qui fait que j'ai eu quelques difficultés à faire démarrer le débat qui a suivi. Il n'empêche qu'il fut particulièrement intéressant. Plus tard, en avril, j'ai été invité à animer un débat sur cette question, à Aix ainsi qu'à Avignon. Avignon est une ville assez particulière en ce sens qu'il n'y a aucune vie associative, à l'exception de *Aides*. Et donc nous avons à faire à un public composé de personnes qui pour la plupart participaient pour la première fois à un débat sur l'homosexualité. Et ce qui m'a frappé c'est que des micros associations du coin en ont profité pour dire ce qu'elles comptaient faire ou ce qu'elles faisaient. Comme *Aides* qui déclara qu'elle était d'accords de mettre à disposition ses locaux aux associations homosexuelles du coin. Sur Aix, une certaine population universitaire homosexuelle avait organisé un festival où le débat sur la déportation homosexuel s'inscrivait, il y a donc eu un public important, très intéressé.

-----

**Jean le Bitoux :** Sur cette histoire de chef de protocole, j'ai le souvenir du chef du protocole du Ministère de la Défense qui est le fondateur de la chorale gay *Melo Men*, qui lorsque je venais le voir au secrétariat d'Etat me faisait asseoir sur le fauteuil qu'occupait Mitterrand à la libération. D'ailleurs à propos de Mitterrand, cela c'était assez mal passé quand j'ai rencontré son secrétaire général qui était chargé des relations avec l'Elysée. Celui-ci nous avait sorti qu'il ne comprenait rien au livre de Pierre Seel, qu'il ne souhaitait pas nous suivre dans la dérive de vouloir généraliser ce qui s'était passé en Alsace et en Moselle à l'ensemble du territoire. En tout cas, sur ce point Mitterrand n'était pas très moderne. Cela s'explique aussi par le fait que pour lui l'homosexualité se résumait à l'abrogation des lois discriminatoire en août 82 et qu'il ne fallait plus l'embêter avec. Donc le chef du protocole du ministère de la défense essaye année après année d'améliorer le déport de gerbe homo, ce qui fait que maintenant si on va à cette cérémonie on ne voit pas la charnière entre la cérémonie officielle et le dépôt de gerbe. C'est ainsi qu'à la fin de la cérémonie on nous laisse quelques vingt minutes (ainsi que la sonorisation), faisant que le dépôt de la gerbe homosexuelle est totalement inclus dans la cérémonie, grâce à la complicité de certains. Ce qui est très important, surtout vu les pressions dont nous faisons parfois l'objet. Au final donc sur Paris nous nous en sortons pas trop mal.

Sur les différents projets de plaques et d'espaces commémoratifs (comme il en est vaguement question à Marseille), il y a régulièrement des propositions, des initiatives. Ainsi pendant la campagne des municipales à Paris, les Verts souhaitaient que nous partions sur un grand projet à la mémoire de la déportation homosexuelle, devant la gare de l'Est. Projet auquel je me suis opposé car cela voudrait faire croire qu'il y a eu des déportés homosexuels au départ de Paris. Ce qui n'est absolument pas vrai. Par contre au Struthof (ou Pierre et moi-même étions en visite) il y a un espace de cendre avec toutes les plaques, il y a donc la place pour une plaque en souvenir des déportés homosexuels morts dans ce camp. Car s'il y a un lieu où la déportation homosexuelle française est indéniable, c'est ici. Commençons à construire la mémoire sur des faits historiquement établis. Ceci dit, je suppose que comme pour un monument national, cela doit se négocier à Paris. De plus, qu'est ce qu'on écrit dessus, combien ça coûte ? D'autre part il existe un projet d'espace de mémoire à côté de Struthof, financé par le parlement européen. Enorme (j'ai vu les plans) monument du souvenir aux résistants européens. Encore une fois, les rafles de civils ont disparues. Sans compter que j'ai lu dans le dossier de présentation, lors de la conférence de presse, qu'ils n'oublieraient pas un petit endroit pour parler des tziganes et des juifs. Point final. Aussi il me semble qu'il va falloir donner des cours aux maîtres d'œuvre de ce monument. J'ai vu également que dans le comité de soutien il y avait la FNDIRP, et notamment monsieur Maurice Vouté qui a publié un très long article sur la question de l'homosexualité et des homosexuels qui ne sont pas la même chose (et sur ce point il a bien raison) dans les camps. C'est surtout lui que nous allons pouvoir approcher, et demander que l'on n'oublie pas les homosexuels dans cet espace de mémoire. Par ailleurs il me semble qu'il faudrait un monument de mémoire dans la capitale de l'Europe, c'est à dire Strasbourg. Ce qui doit faire l'objet de négociation avec le parlement européen, la mairie et l'Etat, afin de se rappeler les carnages qui ont eut lieu avec Staline, Franco et Mussolini. Il n'y a pas eu seulement Hitler. Il ne faudrait pas oublier les nombreuses victimes du stalinisme. A ce propos, Elena peut nous parler de la déportation homosexuelle en ex-URSS.

**Elena Goussiantinskaïa :** Travaillant pour les *Archives Gays et Lesbiennes* à Moscou je me suis intéressée par la question de la déportation des homosexuels. Sauf que trouver des homosexuels déportés est pratiquement impossible, parce qu'ils sont parmi les victimes anonymes. Selon certaines estimations, c'est quelques mille personnes par an (pendant près de 70 ans) qui furent déportées par le régime stalinien, et envoyés dans les camps de Sibérie. Cela dura jusqu'à l'abrogation de l'article 121 qui pénalisait l'homosexualité. C'est important de garder en mémoire cette partie de notre histoire, et aussi de sensibiliser les gens sur cette question. C'est pourquoi travailler avec vous en France, avec votre fondation pour la mémoire de la déportation homosexuelle, et d'en parler en Russie me paraît important. Et ce d'autant plus que nous sommes confrontés à une montée considérable des éléments fascistes qui disent qu'Hitler a décidé bien fait de se débarrasser de ces déchets humains. C'est le genre de discours que nous entendons aujourd'hui en Russie. En plus, il y a des voies qui s'expriment au sein de la Douma pour pénaliser à nouveau l'homosexualité. C'est pourquoi ce travail serait très important pour montrer d'où ça vient. Pour ma part je vais essayer de faire savoir en Russie ce qui se fait en France, surtout qu'à Moscou il y a une association qui s'occupe des victimes du régime stalinien. D'ailleurs, quand je leur ai demandé s'ils avaient des chiffres concernant la déportation des homosexuels, ils m'ont tous répondu

que cela avait très certainement dû exister mais qu'il était impossible de trouver la moindre information à ce propos. C'est pourquoi il faut faire des recherches, d'autant qu'il existe toujours des traces, des archives. Actuellement il y a des chercheurs étrangers (surtout américains et canadiens) qui s'occupent de la question des victimes du stalinisme, mais aucun historien russe. Durant les années 70, quand il y avait des demandes d'historiens ou de chercheurs à propos de la déportation juive, les autorités soviétiques ne donnaient aucune réponse. Aujourd'hui, si les instances européennes ou des associations européennes sollicitent les autorités russes, il faut voir ce que cela pourrait donner.

---

**Jean le Bitoux :** A propos du lien entre les députés européens et ceux qui s'occupent du projet de mémorial de la déportation homosexuelle, cela demande une très forte mobilisation au niveau européen. Par exemple à travers la mobilisation de *ILGA Europe*, *Amnesty International* et autres structures. De son côté la *Pink Triangle Coalition* est assez désespérée car elle a passé nombre d'annonces dans la presse mondiale et les retours en terme de témoignages d'anciens déportés homosexuels sont inexistantes. Et au lieu de se retrouver dans une situation où on dédommage les victimes, la réflexion financière pourrait aussi consister à financer des projets. Si nous faisons un monument à Strasbourg, nous pourrions nous retrouver avec un financement de ce type. De la même manière que le film "*Paragraphe 175*" a été financé par la *Pink Triangle Coalition*.

**X :** En matière de recherche historique, actuellement il n'y a que celles menées par des chercheurs d'Amérique du Nord (ce qui est mieux que rien), avec les problèmes que cela peut comporter pour l'établissement de la mémoire pour les personnes qui sont sur place. On sait combien le travail de mémoire est important pour construire le futur. Il serait utile de financer des personnes qui souhaiteraient, sur place, travailler sur cette question mais qui ne peuvent pas faute de moyens financiers.

---

**Jean le Bitoux :** Ceci dit nous venons de faire le tour de plusieurs villes qui, en France, organisent un dépôt de gerbe en souvenir des déportés homosexuels. Durant cette semaine, au cours d'un précédent débat, certains ont proposé, ce qui me paraît être une bonne idée, que le trajet de la *Gay Pride* passe devant le monument du souvenir de la déportation (à l'exemple de Montpellier et de Reims). Ou du moins, quand cela pose certains problèmes purement géographiques, devant un quelconque monument aux morts. Cela donnerait mémoire aux *Marches* qui sont souvent plus vécues comme carnavalesques que comme un moment de mémoire. Cela donnerait un écho certain à une page de notre mémoire, comme une piqûre de rappel historique.

**X :** Pour ma part, c'est quelque chose que j'ai vécu (en tant que *Sœur*) l'année dernière à Reims. C'est, il me semble, quelque chose d'intéressant et surtout d'important. D'autre part, toujours en tant que *Sœur*, de part mon engagement militant je suis forcément dans une dimension de mémoire auprès de la communauté homosexuelle. Forcément, d'une façon ou d'une autre, les *Sœurs* travaillent sur cette dimension. C'est pourquoi je m'adresse au président du mémorial pour lui dire que même si nous n'assurons pas cette visibilité excentrique qui nous caractérise, il y a parmi nous des *Sœurs* qui sont plus particulièrement intéressées par cette question, et que vous pouvez compter sur nous.

---

**Jean le Bitoux :** Je reprends la parole pour aborder la dernière question de cet atelier, celle de la façon de procéder pour se structurer, car effectivement la vénérable association dont je suis président manque vraiment de structuration. J'ai toujours eu comme position de dire que c'est aux communautés gays et lesbiennes locales de s'occuper ou pas de cette mémoire, et de construire leur propre rapport de force avec les autorités. En ce sens il est nécessaire de rester en contact durant l'année afin d'échanger informations et expériences. Fabrice se propose de s'occuper de ce contact permanent, surtout que je suis ennemi de la modernité, mon mail est bloqué en permanence. On m'en fait souvent le reproche. Bref, il est nécessaire que nous restions en contact, surtout s'il y a cette proposition de rencontrer officiellement la FNDIRP à Paris. Il faut rester en contact pour ensemble faire une demande de rencontre officielle, et faire en sorte qu'elle ait lieu assez vite (autour d'octobre) afin qu'ensuite chacun puisse engager ses propres négociations régionales. Le fait d'avoir vu avant le FNDIRP est en soit un argument solide pour négocier au niveau local. Avant l'argument était le secrétariat d'Etat mais je pense qu'il nous faut aujourd'hui y renoncer. Il n'empêche que par la suite nous pouvons très bien aller voir le même secrétariat d'Etat, avec la FNDIRP, ce qui sera un rapport de force relativement intéressant.

**Christian :** Tout à fait, nous avons grand besoin de continuer d'exercer une certaine pression auprès du ministère. L'idée de travailler au corps l'une des fédérations de déportés me paraît également très intéressante. Nous avons besoin chacun, à notre niveau local, dans les deux mois qui précèdent la cérémonie, d'avoir des informations nouvelles afin de mieux communiquer avec la presse, de marquer des points avec tous nos partenaires. Y compris avec ceux de la communauté homosexuelle. Par exemple à Paris vous avez carrément organisé des conférences de presse aux cours desquels les gens ont pu apprendre bien des choses. Ce sont des moments importants pour nous donner de la matière, de la force. D'autre part nous avons à apprendre sur notre capacité à associer, en fonction des réalités locales, l'ensemble des associations homosexuelles à l'organisation de la cérémonie.

Nous avons à apprendre sur la méthode à employer. Sachant que nous n'avons pas trop le temps à dépenser dans des réunions préparatoires, c'est pourquoi l'échange d'informations peut nous être mutuellement utile. A travers la mise en place de quelque chose d'assez simple, comme par exemple un texte commun à envoyer aux associations, un texte sur lequel chaque année nous nous mettons d'accords. Sur cette question des élus qui déposent une gerbe, il est essentiel de lister chaque année ceux qui sont présents, qui nous ont accompagné. Ce qui permet de voir quelles sont les couleurs politiques qui nous appuient, et aussi de convaincre davantage les autres couleurs en disant que le maire untel, dans telle ville, est toujours présent et pas celui-ci ou celui-là. C'est ainsi que petit à petit nous pourrions arriver à les prendre en défaut.

**X :** Cela renvoie directement à la question de la mémoire. Celle du souvenir, de la manière dont s'est constitué le souvenir collectif. Je me rappelle d'avoir été témoin de dépôt de gerbe en Allemagne de l'Est où plus personne n'entend parler de ce genre de chose. On a plus ou moins décidé qu'en fait les choses étaient relativement simples et définitives. Hors il se trouve qu'en Allemagne de l'Est un certain nombre de personnes, dans le régime qui était celui de l'Allemagne de l'Est, déposaient déjà des gerbes. C'est pourquoi il me semble qu'il est important, dès maintenant, et ce d'autant plus que nous sommes en 2002 et que cette histoire de déportation est une histoire ancienne, de faire l'histoire de la mémoire, de la déportation homosexuelle. Et pour ce faire il faudrait qu'il y ait des personnes qui s'identifient comme personnes ressources, dans le cadre d'un vaste travail de recherche, afin de pouvoir garder cette mémoire. Car si la question des maires pourra paraître anecdotique dans dix ans, en listant (comme le suggère Christian) ceux présents à nos côtés, on pourra mettre en lumière des grandes lignes politiques que pour l'instant nous n'avons pas tout à fait réussi à comprendre dans la modification du champ politique et du champ social.

**Jean le Bitoux :** Sur cette question précise, il y a *Hosi* (association autrichienne) qui est extrêmement dynamique. Elle a ainsi récupéré le premier témoignage du genre, celui de Heinz Hegger. Celui-là même que monsieur Martel qualifie d'extrêmement douteux. C'est une suspicion générale dont Pierre Seel est également victime. Je parle rarement de ce monsieur, mais sur les 400 pages de son *pensum* il y a quatre pages d'insanités révisionnistes. Selon ce monsieur, la question dont nous sommes en train de parler est une simple instrumentalisation de la souffrance afin de mettre en avant des déportations douteuses. Bref *Hosi* a retrouvé le mec de Heinz Hegger, et ce dernier leur a dit qu'il avait plusieurs cartons (plein de papiers et autres documents personnels de Hans) qu'il n'avait jamais osé ouvrir. Suite à cela, ils ont trouvé son triangle rose qui a atterri au musée de l'Holocauste de Washington. C'est d'ailleurs l'un des très rares triangles roses existant actuellement. Sans compter les courriers qu'il réussissait à recevoir de ses parents. Quand il a été arrêté pour homosexualité, son père qui était assez copain avec les dignitaires nazis viennois a fait des démarches épuisantes pour sortir son fils du camp. Sauf qu'il a fini par être lourdé de son boulot, et par se suicider (considérant qu'il n'arriverait pas à sauver son fils) à cause des épouvantables injures et pressions de l'entourage. Ce qui nous indique qu'à l'époque être solidaire de son fils homosexuel (ou d'un proche) était mission impossible. Par ailleurs, toujours motivée, *Hosi* a réussi à installer des plaques dans deux camps autrichiens. Ceci montre que cette association serait à même d'être le moteur pour monter ce dossier européen.

**Suzette Triton-Robichon :** A propos de la question de la mémoire, il serait intéressant d'inclure celle du lesbianisme. Michael Polac, à travers les témoignages qu'il a recueillis, explique comment les femmes qui furent déportées parce que juives ou politiques (mais pas lesbiennes) ont vécu des histoires très fortes dans les camps et n'en ont pas parlé après. Et toute la question est de savoir pourquoi. Je me souviens très bien durant mon adolescence lesbienne que j'admirais beaucoup un membre de ma famille qui avait été déporté. Ceci dit, on entend souvent que les lesbiennes dans les camps étaient les kapos. Il y a toute une histoire à écrire.

-----

**René Lalement :** Je voudrais faire le lien avec d'autres ateliers. Il y a des projets d'actions, auprès de l'Education Nationale, d'intervention dans les lycées et les écoles, et de mise à jour des programmes scolaires (notamment d'histoire). Et effectivement, dans ce dernier cadre, il faut s'assurer que la question de la déportation homosexuelle ne soit pas oubliée. Aussi, il pourrait très bien exister un projet de recherche historique sur cette question, c'est une piste à suivre.

-----

**Jean le Bitoux :** Bien, nous voici donc arrivé au terme de cet atelier consacré à une page importante de notre mémoire collective, une mémoire qui est trop souvent occultée. Et donc après avoir fait le tour des différentes cérémonies, il nous reste à identifier les "délégués régionaux", ces personnes qui sont investis depuis longtemps sur cette partie de notre mémoire. Je pense que nous pouvons nommer Christian sur Marseille, Jean Christophe pour Rouen, Fabrice pour Bordeaux, Isabelle (la présidente de *La Lune* qui a beaucoup fait pour que cette année, pour la première fois, les homos soient présents à l'occasion de la journée du souvenir) à Strasbourg. Sur Nantes nous avons Emile Lepertre qui est président du mémorial, ancien résistant, condamné à mort par la gestapo, qui a des entrées dans le monde des anciens résistants. A Lille, se serait l'association des *Flamands Roses* en tant que telle. Ce qui nous permet de continuer à communiquer, à échanger sur cette question de la déportation homosexuelle, et ce d'autant que le combat pour que vive cette partie de notre mémoire doit être poursuivi.



**QUOTIDIEN**

**QUOTIDIEN**

**QUOTIDIEN**

**QUOTIDIEN**

**QUOTIDIEN**





**Pierre-Olivier Buscher** : Bonsoir, je suis membre de *Sida Info Service*, et ce soir, dans le cadre du forum consacré aux questions de santé des gays et des lesbiennes (et des transgenres, ne les oublions pas !) je vais intervenir sur la question de notre santé, à la lumière des Etats Généraux (qui ont eu lieu début mai).

Événement organisé grâce au concours de *Aides* et aussi de *Sida Info Service* (et avec la complicité du *SNEG*). Globalement, je vais procéder à la présentation des objectifs de ces Etats Généraux, puis présenter un bilan purement quantitatif des réussites et aussi des défaites d'un moment militant important. D'autant qu'il n'y avait pas eu d'Etat Généraux depuis plus de

sept ans, et cela pointait un véritable manque. Ensuite, Marylou Baldacci et Olivier Maguet (présents à mes côtés) interviendront sur le contenu mêmes de ces Etats Généraux, puis sur les différents retours en terme de recommandations et de revendications.

### **Pourquoi des Etats Généraux ?**

Durant les années 90, plusieurs Etats Généraux eurent lieu. Notamment durant l'été 1995 à Paris, avec le concours de *Aides* et de toute une série d'associations. Il s'agit de moments importants car ils permettent de se rencontrer, d'échanger et surtout de dresser un constat. Ainsi l'édition de 95 nous a ainsi permis de dresser le bilan d'années de mobilisation dans la lutte contre l'épidémie du sida. D'autant plus que les homosexuels ont été une population assez exemplaire en la matière, à travers une mobilisation générale. Celle des associations de lutte contre le sida (assez nouvelles), mais aussi celles de convivialité, de loisir, de jeunes..... qui sans pour autant trahir leur objectif ou changer d'objet social, prirent la dimension sida à minima au sein de leurs activités militantes. Il s'en suivi une démultiplication très importante des relais associatifs, ce qui provoqua une importante efficacité du travail entrepris.

Entre 1995 et 2002 nous avons assisté à une notable amélioration de la situation, notamment du fait de l'apparition des trithérapies, mais également grâce à l'apparition de nouvelles revendications à propos de l'homophobie et des questions d'égalité des droits (avec le PACS). Parallèlement, au sein des différentes associations de lutte contre le sida nous avons progressivement senti une démobilitation militante des bénévoles qui pourtant étaient pour nous des relais essentiels. D'où, en 2002, le projet d'Etat Généraux dont l'un des principaux objectifs était justement d'aider à une certaine remobilisation militante. C'est pourquoi nous avons voulu faire autre chose qu'un simple colloque plus ou moins scientifique, s'attachant à rencontrer les gens durant les 6 mois qui précéderent. C'est ainsi j'étais à Marseille en février (et même jusqu'en avril). Et d'avoir, au-delà de la dimension forcément pas très joyeuse de questionnement sur la nature même de nos interventions (et mode opératoire), un micro festival de films gays et lesbiens, un quartier associatif pour que les différentes associations puissent être présentes. Ainsi que le concours des *Caramels Fous*, afin d'avoir une organisation beaucoup plus festives. Voilà en gros ce qui s'est passé durant les quatre jours d'un long week-end de mai.

Les thématiques qui furent sélectionnées et abordées montrent comment les préoccupations ont évolué entre 1995 et aujourd'hui. Le souhait que nous avons, avec *Aides*, fut très clairement d'ouvrir au-delà des questions directement liées au VIH, des questionnements sur la santé des gays, des lesbiennes, des bis et des trans. Car, outre un certain nombre de questions qui se posaient avant 95 (et ce de façon assez récurrente), les questions VIH ont dévoilé toute une série de problèmes de santé qui sans savoir de lien direct avec le VIH mais qui par leur impact social et par leur action dans la prévention ont montré leur importance. D'où le titre même de la manifestation : "*Impact du VIH sur les gays et les lesbiennes*". Tout le monde connaît bien *Sida Info Service* et la *Ligne Azur* où justement les enjeux de prévention au VIH sont l'une des toute première préoccupation mais où d'autres questions de santé sont traitées, au gré des questions posées par les appelants. Et en fait, au-delà des questions purement VIH il y a un enjeu spécifique à gérer à la fois le coming-out et la prévention VIH, d'où l'existence d'une telle ligne téléphonique. D'ailleurs, dès que cette ligne fut ouverte, nous avons eu droit, outre les questionnements sur les modes de transmission du virus ou sur le sida lui-même, aux questions sur l'estime de soi, la construction de son identité. Cet exemple montre assez bien que derrière les questions de VIH apparaissent très vite nombre de questions de santé.

## Les questions abordées

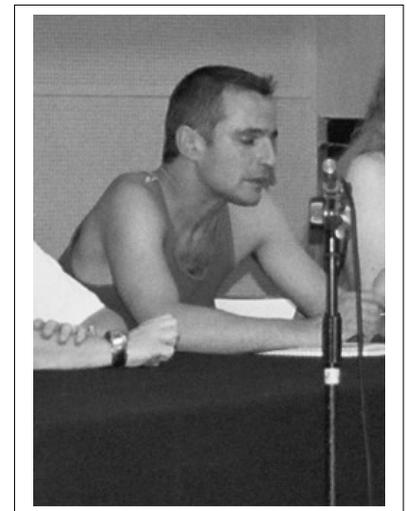
- Vivre et surtout de vieillir avec le VIH. En 1995, lors des précédents Etats Généraux cette question n'avait aucune (ou si peu) de signification.
- Ensuite (d'avantage sur le terrain, sur l'enjeu fondamental de la remobilisation militante) la mobilisation des différents acteurs associatifs, à la lumière des dernières données immunologiques en ce qui concerne les jeunes gays et les difficultés majeures de la prévention envers cette population (les jeunes de 18 à 25 ans). Toutes les associations gays et lesbiennes qui s'étaient mobilisées étaient certes d'accords sur la nécessité de changer de discours en matière de prévention VIH, mais aussi de prendre en compte ce que les jeunes gays présents disaient, racontaient. C'est ainsi que des associations de jeunes gays, de professionnels, de convivialité étaient présentes, même si par rapport à l'objectif que nous nous étions initialement fixé, elles étaient relativement peu. En tant qu'acteur de la lutte contre le sida, c'est une des grandes questions que nous nous posons.
- Ensuite, la question de la découverte de son homosexualité et la gestion de l'estime de soi au moment de cette découverte. Ces Etats Généraux ont permis à nombre de personnes de prendre pleinement conscience que ces questions avaient lieu d'être, et étaient importantes.
- Et pour finir, la question de l'homophobie (et de la lesbophobie), du droit des personnes victimes de leur orientation sexuelle et de ses conséquences de cette discrimination en matière de VIH.

Avant de laisser la parole à Olivier Maguet et à ceux qui sont à mes côtés sur cette tribune, dont Jean-François Chassagne, je dirais que ces Etats Généraux avaient pour objectif d'aider à la remobilisation militante, d'aider à la réflexion sur la charte prévention des établissements commerciaux (démarche commune au *SNEG*, *Act Up* et *Aides et Sida Info Service*), et enfin d'apporter des réponses concrètes en terme d'action sur le terrain. Maintenant, je laisse la parole à Olivier.

-----

**Olivier Maguet :** J'ai juste envie, dans le cadre de mon intervention, de revenir sur trois ou quatre points essentiels qui sont sorti de ces Etats Généraux. D'abord la question du temps, du fait qu'aujourd'hui on vieillit avec le virus. Ensuite, que nous nous sommes aperçus (depuis quelques mois) que nous étions confrontés aux mêmes questions auxquelles nous étions confrontés il y a dix ans quand on mourrait rapidement du VIH. Bien évidemment, pas pour les mêmes raisons. Autre point important : les traitements ne sont pas sans conséquences sur la vie au quotidien, sur la libido, sur le plaisir, sur l'image de soi que l'on projette. Et peut-être qu'aujourd'hui il n'y a pas suffisamment d'espace pour pouvoir en parler, pour pouvoir vivre au long terme avec cette réalité du traitement, de la durée de vie qui s'allonge, sur tous ces effets secondaires qui compliquent le quotidien. C'est, il me semble, l'un des enseignements essentiels de ces Etats Généraux. Eléments qui, de fait, nous concernent tous et toutes, et pas seulement les seules associations de lutte contre le sida.

En ce qui concerne la prévention elle-même, autre thématique abordée, au-delà de la nécessité de toujours rebondir et d'aller plus en avant, nous avons fait la preuve que nous étions capables d'organiser une véritable mobilisation concentrationnaire afin de porter le combat vis-à-vis des industries pharmaceutiques et de l'Agence Nationale du Médicament pour la mise à disposition de nouvelles molécules pour les personnes en échappement thérapeutique. Il faut, il est important que nous montrions combien nous sommes capables d'agir et/ou de dire les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être. Je vous renvoie sur la campagne de l'été précédent où l'imagerie gay fut censurée (par le premier ministre d'alors : Lionel Jospin). Sur le fond, nous avons eu un débat sur la nature même de la prévention actuelle, sur toute la question de la distinction entre prévention et réduction des risques. Car, effectivement, une des grandes difficultés sur le long terme quand on parle de prévention VIH/sida, c'est de devoir toujours se protéger. La question de la sexualité des personnes séropositives représente une vraie difficulté (question abordée de façon tout à fait sereine, j'insiste sur ce point). La question de la sexualité quand on est séropo mérite d'être posée, car étant des êtres sexués, nous devons être en capacité d'aborder ce sujet. D'autant que ce sont des choses que l'on entend au téléphone (notamment à *Sida Info Service* au ailleurs) et qui méritent une réponse. Cette question est un chantier ouvert que nous aimerions partager avec d'autres.



L'objet de ce débat n'est pas de procéder à une revue exhaustive des différentes recommandations qui sont sorties des Etats Généraux, mais de montrer la nécessité de partager les expériences et les outils. A l'exemple ce qui se passe dans le travail auprès des professionnels de l'Education Nationale quant à l'éducation aux différentes sexualités, aux différentes identités, domaine où chacun travaille dans son coin (d'ailleurs je trouve intéressant de donner cet exemple au sein des *UEEH* qui elle-même a un programme en direction de l'Education Nationale), domaine qui nécessite aujourd'hui de travailler tous ensemble sur une véritable mutualisation des expériences, afin d'essayer de travailler avec un gouvernement qui a tout de même changé.

Dernière chose avant de conclure, il y a peut-être plus que jamais une nécessité d'avoir des questions croisées entre les histoires concernant les gays confrontés au sida et les histoires concernant les lesbiennes qui de leur côté sont confrontées à d'autres difficultés (comme l'invisibilité). C'était d'ailleurs tout le propos de l'intervention de François Delor, lors de ces mêmes Etats Généraux. Ce doit être une piste de réflexion, au-delà de nos "prés carrés". De façon sereine, encore une fois. Car c'est ainsi et seulement de cette façon que nous pourrions aborder les différentes questions que pose aujourd'hui la prévention en matière de VIH. Nous pouvons, je l'espère, je le souhaite, dans un contexte politique qui n'est pas forcément évident (et qui de fait nous sera difficile) faire face à la nécessité, à l'obligation politique d'aborder de façon sereine ces débats tous ensemble, en commun. D'autant que, n'oublions pas que six millions de personnes ont voté Front National lors des dernières élections présidentielles, et que ce sont potentiellement six millions d'ennemis. Sans me lancer sur un débat sur les déceptions politiques, sur les raisons d'un tel vote (parfois dit "contestataire"), je dirais que même si nous vivons dans un pays où les personnes séropositives ont tout de même plus de chances que d'autres (nous avons en la matière nombre de témoignages étrangers qui nous le montrent), n'oublions surtout pas que rien n'est définitif, qu'aujourd'hui plus que jamais nous avons besoin de cette solidarité, de mener des combats communs en nous rappelant qu'il y a ces six millions de personnes qui sont contre nous.

Je terminerai sur cette histoire de sursaut militant. Nous avons conçu ces Etats Généraux sur la nécessité de mobiliser, de remobiliser ce que l'on appelle les nouveaux acteurs militants et/ou associatifs, qui d'ailleurs ne sont plus si nouveaux puisque depuis quelques années nous avons ainsi des associations de jeunes, de loisir, de convivialité... Reste qu'en tant qu'organisateur, nous avons failli à faire que ces associations soient suffisamment présentes durant ces Etats Généraux. Peut-être que nous n'avons pas su y faire, peut-être qu'il existe d'autres modes de communication à trouver. Mais je suis sûr que nous sommes face à la nécessité d'être réunis dans ce contexte politique bien particulier pour continuer des débats qui doivent s'élargir. D'autant plus que les associations de lutte contre le sida sont de plus en plus seules. Il ne reste pas moins que dix ans après, nombre de questions sont toujours d'actualité (le vécu au quotidien, le désir, l'avenir...). Pas pour les mêmes raisons puisqu'il n'y a plus (ou beaucoup moins) cette épée de Damoclès. Et aujourd'hui nous n'arrivons plus tout seul à répondre aux questions que pose le VIH. On a vraiment besoin (et telle est notre volonté) de faire, de mener des actions plus larges en s'appuyant sur d'autres relais. Il se trouve que ces relais, c'est vous, c'est nous, c'est le public des *Universités Euroméditerranéennes des Homosexualités*, c'est ce que nous pouvons faire ensemble. Telle est ma conclusion, en forme de questionnement afin d'ouvrir le débat de ce soir.

-----

**Marylou Baldacci :** Ce n'est pas depuis l'épidémie du sida que les lesbiennes pensent à leur santé, mais bien avant. Et je voudrais vraiment rendre hommage à ces femmes qui depuis des décennies travaillent sur la santé lesbienne, et ce de façon très globale. C'est à dire qu'elles ne s'occupent pas seulement de l'absence de telle ou telle maladie mais aussi des questions de bien-être physique, psychologique, social. Ces femmes ont fait un énorme travail que j'ai essayé de compiler pour le projet que nous avons monté au sein du CEL sur la prévention des cancers gynécologiques chez les lesbiennes. Il a porté sur nombre de domaines, comme la gynécologie, les MST, les médecines alternatives, le sport, la santé mentale, la toxicomanie, la connaissance et la perception de nos corps, et bien d'autres domaines très riches. Y compris une perception plus spirituelle de notre corps.

Beaucoup de femmes, et j'en fait partie, n'ont pas compris que les Etats Généraux qui se sont tenus dernièrement à Paris leur étaient ouverts. Je ne suis pas allée à Paris, ce que je regrette. On a rattrapé le coup car nous avons été contactées par *Sida Info Service*, et suite à cela nous sommes montées à Paris où au cours d'une réunion il nous fut fait la démonstration d'une véritable volonté de la part des mouvements gays (qu'on dit mixtes) de travailler ensemble avec les lesbiennes sur ces problématiques de santé. J'ai employé le terme de "problématiques" au pluriel car même si c'est difficile à entendre pour des gays, les lesbiennes sont assez peu concernées par le VIH. Pour nous ce qui est assez nouveau, c'est de pouvoir se dire que le mouvement LGBT est peut-être à l'heure actuelle porteur d'un travail cohérent et d'une vraie possibilité de travailler ensemble. Pour notamment "extérioriser" ce travail entrepris sur la santé vers les pouvoirs publics.

### **La question du dépistage des cancers gynécologiques**

La première question que l'on entend souvent porte sur la spécificité des lesbiennes par rapport aux femmes hétérosexuelles en matière de santé. C'est ignorer que la lesbophobie, la marginalisation, la stigmatisation des lesbiennes a des conséquences graves sur leur santé, que la lesbophobie existe chez certains soignants (qui manifestent de façon parfois brutale leurs réticences), et enfin que les femmes sont supposées être hétérosexuelles. Dire son lesbianisme à un personnel soignant n'est pas évident, et avoir à le dissimuler n'est pas tous les jours facile. Sans compter notre sexisme intériorisé, notre lesbophobie qui très souvent diminue notre confiance en nous, et nous empêche de prendre soin de notre santé. Certaines études sociologiques disent que les lesbiennes sont une population à très haut risque en matière de cancer gynécologique. Par exemple, il existe près de trois fois plus de cancer du sein chez les lesbiennes que chez les femmes hétéros. On sait que la fréquence des examens de routine que passent les femmes hétéros (à l'occasion du mariage, des grossesses....) n'existe pas la plupart du temps chez les lesbiennes, alors que ce sont des occasions pour procéder à un dépistage. De plus, le personnel soignant a une très mauvaise connaissance des "réalités lesbiennes", la façon dont elles vivent leur milieu de vie, dont elles parlent d'elles entre elles, et plus spécifiquement de la sexualité lesbienne. Ainsi le statut, le vécu gynécologique des lesbiennes diminue leur accès aux soins. C'est ainsi que les dépistages de cancer sont souvent très tardifs, et donc de très mauvais pronostics.

## Les orientations de travail

- Une étude de la situation en France (ce qui n'a jamais été réalisé). C'est ainsi que durant cette semaine nous proposons un questionnaire sur la question de la santé lesbienne (que nous vous invitons à remplir) qui fera l'objet d'une évaluation à la rentrée. Evaluation qui nous permettra de solliciter auprès des pouvoirs publics des financements afin d'entamer une véritable étude sociologique de grande ampleur.
- Nous nous occuperons de rédiger une plaquette d'information destinée aux lesbiennes, afin de les informer sur les cancers gynécologiques, les facteurs de risques, le dépistage, et de les conseiller sur leurs relations avec un médecin (ce qu'elles doivent dire). Il nous paraît important de pouvoir dire au personnel soignant que l'on ne comprend pas, que l'on refuse un traitement, de le suivre en toute connaissance de cause. Cette plaquette s'adressera donc aux médecins et autres personnels soignants afin de les sensibiliser à la réalité lesbienne, afin d'améliorer la prise en charge de nos problèmes de santé, en combattant la lesbophobie et l'hétérosexisme.
- D'autre part, il nous paraît important d'animer des groupes de parole, des débats. Surtout des groupes de parole, car je crois qu'il est très important d'en avoir. Il y a des choses très fortes qui s'y passent, et peut importe que l'on y soit 25 ou 40 et même que 3. Je pense que c'est prendre soin de notre santé que de parler en petit groupe de nos réalités, de nos difficultés, de nos vécus médicaux, de notre sexualité.

-----

**Jean-François Chassagne :** Le *SNEG* a participé à ces Etats Généraux, fortement intéressé par quelques explications quant à la mise en place de la prévention, car faut-il le rappeler, le *SNEG* est un syndical de commerçants gays qui est chargé de leur défense et qui à l'origine n'était pas destiné à s'occuper de prévention. Cela fait maintenant dix ans que le *SNEG* en fait, engage ses adhérents et ses non adhérents à mettre en place l'ensemble du dispositif que vous connaissez maintenant (et qui n'a cessé de s'accroître). Ainsi, par exemple durant l'année 2002 nous distribuons plus de cinq millions de préservatifs. Certes cela ne fonctionne pas forcément (le phénomène de relâchement en est la preuve), mais il nous paraît plus qu'essentiel d'avoir ce dispositif à disposition. C'est d'ailleurs un dispositif unique en Europe, et même au monde.

Le point d'orgue du *SNEG* aux Etats Généraux fut la signature d'une charte de responsabilité. Nous avons repris la première formule, en la renforçant. Il était écrit que les signataires de la charte devaient s'engager à mettre à disposition de leur clientèle des préservatifs sans délais. Sous la surveillance d'un comité de pilotage. C'est extrêmement important car on sait que les commerçants qui ne sont pas encore montés dans le train peuvent le faire sous l'effet de la pression. Nous avons encore des brebis galeuses. Après il appartient au consommateur que nous sommes tous de décider de faire ou de ne pas faire. Malheureusement, nous ne sommes pas dans la tête de chacun. Voilà ce que j'avais à dire pour l'instant.

-----

**Natacha Taurisson :** Ces Etats Généraux étaient placés sous le signe de l'identité, suite à un travail préparatoire (mené avec *Sida Info service* et *Aides*). Au départ il n'était pas spécialement prévu dans le projet initial d'adjoindre cette notion de genre mais au travers des débats qui ont eu lieu, on a compris l'importance de cette question. Et j'espère qu'au niveau des *UEEH* on commence aussi à comprendre l'importance d'aller plus loin dans nos réflexions communes si on veut faire évoluer notre société, ainsi que toutes les réflexions sur la notion de l'être en général.



Je me félicite que l'on puisse prendre en compte cette dimension et que l'on puisse comprendre, notamment à l'occasion de ces Etats Généraux que cette prise de conscience d'un sujet que l'on ne maîtrisait pas (par méconnaissance) est importante. Et j'essaie de persuader, même ici durant ces *Universités d'Eté*, alors que les choses ne sont pas aussi simples, aussi claires dans l'esprit de tout le monde, de la nécessité de s'interroger autour de la notion d'identité. Il y a des cas où on ne sait pas encore, où on est trans. Ce qui soulève toujours nombre de questions (pourquoi ? comment ?), alors qu'en fait il n'y a pas de questions à se poser. Ce sont des hommes ou des femmes. Point.

Pourtant ce n'est pas aussi clair pour nombre de personnes, ce qui explique tout le combat que nous avons encore à mener. Marylou disait tout à l'heure que le combat lesbien (sur des questions de santé) commençait à être pris en compte. Mais cela fait combien de temps que le mouvement lesbien se bat ? J'espère que nous autres, les trans, nous mettrons beaucoup moins de temps à faire comprendre certaines choses. Il ne suffit pas, à travers les différents échanges que nous pouvons avoir sur la notion d'identité, de se dire que les choses sont ainsi, sans traduire dans les faits notre façon d'appréhender ces différentes questions. Je demande qu'on fasse cet effort, qu'on ait ce souci de compréhension car il faut qu'ensemble nous repoussions un certain nombre de limites, et que certaines institutions commencent à être sensibilisées. Je tenais à souligner cette réalité, et remercier une fois de plus les Etats Généraux d'avoir ouvert cette porte. Et j'espère qu'elle ne se refermera pas de sitôt.

**Olivier Maguet :** La grande question en matière de nouvelles politiques de prévention VIH est de savoir comment construire cette nouvelle politique, et avec qui. Aussi bien à propos des questions VIH/sida que toutes celles relatives au corps. Et en la matière, il importe de savoir qui fait quoi, comment (et avec quels moyens), dans quel but, dans quelle perspective. Tout en se respectant les uns les autres.

**Marylou Baldacci :** Je comprends que lorsque l'on aborde les problèmes de santé, ça fait peur. Quand on parle de cancers gynécologiques on n'entend que le mot "cancer". Et on continue de se voiler la face. Quand on va faire un dépistage, on est en super bonne santé, un peu comme on va faire un test de VIH. On entre en bonne santé et on ressort malade. On y va parce que sa copine avait sa mère qui a eut un cancer du sein, on y va toutes les deux mains dans la main, et l'une se retrouve sur le billard alors que ce n'était pas prévu. Alors soit on continue de faire l'autruche, soit on en parle. On a envie de vivre, on a envie de bien vivre, et je pense qu'à partir de ce moment là il faut avoir envie de se soigner et de se faire dépister. En tant qu'association (le CEL) nous avons envie d'un dialogue avec les gens, parce que nous avons envie de vous demander de quoi vous avez envie. Ce que vous attendez en matière de prévention, et voyons ensemble ce que l'on peut faire pour lutter ensemble.

**Christophe :** Je suis délégué du SNEG (pour la région Paca). J'interviens sur les pipe-life (les nouveaux distributeurs de capotes) que nous avons parfois du mal à installer dans les établissements commerciaux. C'est aux clients qui..... Il s'agit de deux tubes en plexiglas dont l'un est rempli de capotes et l'autre de doses de gel. Le problème auquel nous sommes confrontés c'est que les patrons de certains commerces ont du mal à mettre à disposition ces pipe-life. Et c'est aux clients de demander aux patrons que ces distributeurs soient installés, qu'il y ait des capotes de disponibles, et ce de façon régulière. Après, une fois que ces capotes sont disponibles, il est inutile de les prendre à pleine poignée jusqu'à vous constituer un stock pour trois ans. Pensez aux autres, deux ou trois c'est assez pour tirer un coup durant la soirée.

**Olivier Maguet :** A Aides, on se pose des questions. On se dit qu'évidemment le seul moyen de se protéger contre le sida, aujourd'hui, c'est le préservatif. Ce n'est pas nouveau, on l'a toujours dit, on le dira toujours. Il n'en reste pas moins que ce n'est pas toujours évident. René Paul me disait "Imagine quelqu'un qui fait un régime depuis des mois et qui un jour passe devant une boulangerie, il voit dans la vitrine trois baba au rhum, et bien il craque, il les achète". Nous sommes tous, un jour ou l'autre, confrontés à une telle situation. Que ce soit par rapport au VIH ou à autre chose. Il y a toujours un moment où on prend le risque. Le discours de la capote ne suffit pas. Alors, qu'est-ce qu'on dit d'autre ? Tel est le débat qui est aujourd'hui ouvert (en tous cas chez nous). Cette question prend aujourd'hui une certaine ampleur car, tout simplement, de plus en plus de gens vivent et vieillissent avec le virus, de plus en plus de gens ont une vie affective, sexuelle, sociale (je reprends les termes des Etats Généraux) tout en étant séropositifs. C'est l'objet du forum, du débat ouvert de ce soir.

-----

**Aurélien :** Cela fait une heure que nous avons droit aux grands discours théoriques. Pourquoi ne parle t-on pas des vrais problèmes ? Par exemple du bareback. Cela fait deux ans que l'on élude la question. D'autre part, la question du fric. Importante. Je me souviens d'un certain "sida lunch" durant lequel je ne sais combien de centaines de milliers de francs ont été gaspillés en petits fours. C'est ça la prévention sida ? C'est la prévention que vous voulez ? Bravo ! On sait très bien que depuis des années les discours sur les capotes ne fonctionnent pas, alors pourquoi ne pas s'occuper de trouver autre chose que les discours que l'on entend à longueur d'années, que quatre personnes qui nous parlent de ce qui s'est passé il y a des mois, pour la énième fois. Il faudrait commencer par poser les vraies questions.

**Christophe :** Tu as quel âge. Tu es qui ?

**Aurélien :** 22 ans. Je suis simplement quelqu'un qui aimerait que l'on aborde la question du VIH autrement.

**Christophe :** On constate que les jeunes disposent d'information depuis très longtemps, qu'ils connaissent certaines choses, mais pas tout le sujet. Bref, je ne suis pas sûr que lorsqu'on donne une documentation, elle soit lue à fond.

**Aurélien :** La documentation, ça les fait chier. Quant à la prévention sur le terrain, à l'exemple de ceux qui interviennent dans un lycée, c'est bien. Ils tiennent un stand, distribuent de la doc, mais après ? Qu'est-ce qu'on fait ? Pourquoi est-ce qu'on ne laisse pas s'exprimer ceux et celles qui ont des idées ? Plutôt que de nous parler des dernières statistiques.

**Olivier Maguet :** L'atelier prévention des Etats Généraux a été l'objet de réflexions que j'ai trouvé particulièrement stériles, en ce sens que personne n'a donné d'idées. C'est vraiment ce qui nous manque. On n'aborde pas la question du bareback.... D'accord, parlons-en. Personnellement je veux bien en discuter mais j'attends tes propositions en la matière.

**Aurélien :** Alors pourquoi ce n'est pas ce débat qui est prévu ce soir ? Plutôt qu'un compte-rendu des Etats Généraux.

**René Paul Leraton :** Fait-le, bordel. C'est facile de dire qu'il faudrait, qu'il faut. C'est facile de donner des leçons.

**Erik Rémès :** Cet après-midi nous avons fait un atelier sur le gode et/ou le harnais dans le cadre du cycle culture, atelier où il y avait autant de filles que de mecs. Et nous nous sommes dit qu'il faudrait carrément que l'on fasse tout un cycle sur la sexualité. L'idée est lancée, nous allons la proposer au CA. On va même essayer de se faire financer, sponsoriser par le SNEG...

**Pascale Berthault :** Non, hors de question. Je ne veux pas .....

**Erik Rémès :** Il est important d'être indépendant financièrement parlant, Pascale..... Le SNEG, et comme deuxième sponsor on pourrait solliciter un gros sex-shop. Il faudrait l'année prochaine que durant la semaine nous ayons un stand aussi gros que celui de la librairie Paidos, mais un stand d'articles de sex-shop, d'objets, de jouets sexuels. Et sur la lancée nous pourrions ainsi faire un atelier avec une vingtaine de pinces à sein et autres objets de ce style. On pourra faire tout ce qu'on veut. Voilà ce que je propose.

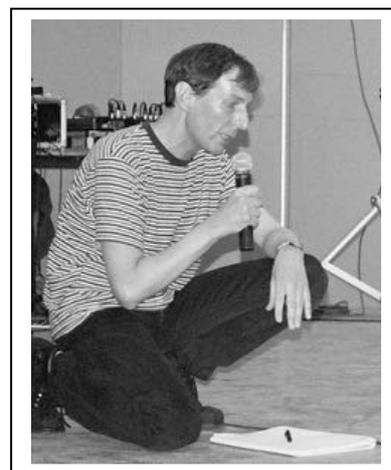
-----

**X :** Tout à l'heure quelqu'un parlait de s'exprimer avec sérénité. Personnellement je suis assez consterné quand je vois l'intolérance qui peut avoir dans ce débat, de la part de certaines personnes. Pour ma part, c'est la première fois que je viens aux *Universités*, j'ai horreur de la provocation même si je peux comprendre que l'on soit indigné. Reste que lorsque l'on demande le respect et que l'on n'est pas respectueux, que ce soit par rapport à l'intervention de Guillaume Dustan hier\* ou à celle de ce monsieur à l'instant, ce n'est pas crédible. Ceci dit, je suis intéressé d'entendre ce que les intervenants ont à nous dire, car je n'étais pas aux *Etats Généraux*, et parce qu'ils font appel à nous pour lancer le débat. De cela nous sommes responsables. Ensuite, j'ai vécu l'arrivée du sida, et depuis je n'ai pas arrêté d'en entendre parler. De fait, je suis assez représentatif d'un certain nombre de personnes, de ceux qui aujourd'hui, ayant atteint une sorte de seuil limite, en ont marre. Comme nous sommes confrontés au sida, le soir, la nuit, tout le temps dans nos vies avec nos amants, on ne veut pas entendre parler, on essaye d'éviter le sujet. Car ce n'est pas agréable.

-----

**Alain Leobon :** Sur cette question du bareback, je voulais réagir en tant que militant et non pas en tant que chercheur puisque durant la semaine j'anime un atelier sur le phénomène du bareback sur Internet. Je voudrais simplement vous faire part d'une expérience personnelle en tant que militant ayant développé sur Nantes, avec l'association (dont je suis le président) *Com West*, une interface sur Internet sur VIH et bareback, interface que nous avons fait en toute indépendance, en réaction au phénomène de prise de risque qui s'est fortement accentué depuis quelques trois ans. Mais qui en fait est un phénomène bien plus ancien, car si on regarde du côté des réseaux minitel on s'aperçoit que cela existait déjà, que le bareback d'aujourd'hui n'est que la version moderne d'un phénomène ancien qui se passait notamment dans les *cruising bars* (ou bars à cul). Là-dessus, à cette tribune vous nous dites ce soir que nous n'avons pas d'idées. Nous, nous en avons puisque nous faisons des choses, mais sans vous. Pourquoi ? La question en soi, est intéressante.

Sans doute parce que vous ne vous intéressez pas à ce que nous faisons, et que vous êtes quadrillés dans un système qui vous empêche de voir ce qui se passe ailleurs. Le fait est que nous avons des questions à vous poser quant à votre manière d'agir en terme d'aide à des structures communes qui ont investi de l'énergie personnelle, de l'argent personnel afin d'agir, de réagir facilement. Parce qu'il faut parler de la sexualité des pédés et ne pas utiliser des mots creux, mais parler de toutes les nuances, de toutes les attitudes possibles (uro, fist, bareback et tant d'autres). De la part de certains internautes qui passent, qui posent des annonces, nous avons des questions parfois extrêmement pointues. De fait, cette interface Internet est une étude sur la sexualité, sur les pratiques sexuelles des gays. Cette interface nous ne l'avons pas fait avec vous, parce qu'aux différents courriers que nous vous avons adressés nous n'avons jamais eu la moindre réponse. Et quand (il y a seulement deux semaines de cela) on en reçoit enfin un, c'est pour nous demander si nous comptons faire quelque chose pour lutter contre le fait que sur le site *smbay.net* il y a du barebacking..... Nous avons le seul site de prévention qui parle de sexualité pédé avec toutes les informations nécessaires, un site de rencontre sur lequel il y a une parole, une importante information sur la pratique du bareback, avec pondération des annonces. Et vous nous dites que nous ne faisons rien ? C'est tout simplement scandaleux. Vous voulez faire quelque chose, vous n'avez qu'à venir. Un mois après j'attends toujours une réponse. J'ai réussi (en me fâchant et en disant que j'envoyais un recommandé) à avoir une réponse de *Aides Paris*, qui me dit qu'il faudrait que je monte à Paris puisque je suis à Nantes.



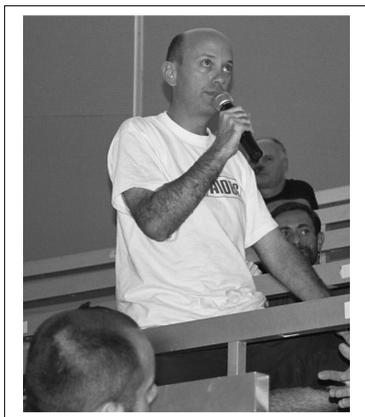
**Olivier Maguet :** Nous ne sommes pas forcément tout le temps coordonnés. Cependant si quelqu'un (ou une association) fait un truc, on se rencontre et on en discute. Aussi, je suis content de te voir ici, ce soir. Car cela permet d'avoir un débat.

**Pascale Berthault :** Je voudrais intervenir sur deux points. D'abord sur le fait que je suis indignée par la présence du *SNEG* à cette tribune car à ma connaissance Paris est la capitale européenne du sida, ce qui montre qu'il y a des trucs qui ne vont pas dans les établissements parisiens. La deuxième chose, c'est cette histoire de "sida lunch" dont vient de parler Aurélien. C'est une soirée qui a eut lieu fin novembre, avec des petits fours et du champagne. Si la lutte contre le sida version *SNEG* c'est cela, je n'y comprends pas grand-chose. C'est pourquoi je demande à Monsieur Chassagne de quitter la tribune !

**Jean François Chassagne :** C'est tout simplement hors de question. Si vous étiez au courant de l'actualité vous sauriez que je me suis déjà expliqué sur le "sida lunch". Il n'a pas été organisé par le *SNEG* mais entièrement sponsorisé par des marques commerciales, ce contre quoi d'ailleurs je le suis largement opposé. D'autre part, sur la prévention parisienne, c'est bien mal connaître le terrain que dire que la prévention est mal faite à Paris. Je rappelle que nous sommes le seul pays au monde à organiser la prévention dans les établissements. Ce n'est pas de l'autosatisfaction, je me répète, mais on a quand même fait des choses. Cinq millions de préservatifs et de gels sont ainsi distribués chaque année, ce n'est pas rien. On s'en fout pas, on est concerné. C'est une prise de position unilatérale, et ça s'arrête là.

**Pascale Berthault :** Je continue mon intervention, car je n'avais pas fini. La question de la santé des lesbiennes, pour moi, a un premier versant qui est la sexualité. Et la sexualité demande tout simplement d'en avoir une. Il y a beaucoup de lesbiennes qui ont une sexualité extrêmement faible, et il serait temps que l'on s'interroge sur cet aspect des choses. C'est pourquoi, avec mon ami Erik (qui dit parfois des bêtises) nous proposerons l'année prochaine tout un cycle autour de la sexualité. Notamment avec l'idée de santé. Il faudrait tout de même que l'on se pose un jour la question de ce qui est complètement invisible, de ce qui n'existe pas ou peu, à savoir la sexualité entre femmes, les formes qu'elle peut prendre, comment il est possible de la pratiquer. Je suis d'accords sur toute une série de choses que Marylou a dit, mais je pense que le premier problème en la matière, c'est la santé psychique, c'est à dire la sexualité elle-même.

-----  
**Erik Rémès :** A propos de la dernière campagne de *Aides*, on peut dire ce que veulent des associations, du *SNEG*, de *Aides*, d'*Act Up*, toujours est-il que *Aides* a été la première association en France à faire une campagne de prévention ciblée pour les gens qui avaient des problèmes de prévention. Olivier, pourrais-tu en parler ?



**Thierry Ruiz :** Merci Erik Rémès. L'idée n'est pas de moi, mais quand il y a trois ans nous avons cherché à faire quelque chose de nouveau en matière de prévention, nous sommes allés sur Internet voir ce qui se passait ailleurs. Et nous sommes tombés sur l'association londonienne *Terence Higinis Trust* qui diffusait des bandeaux du style : "*Si tu ne mets pas de capotes, mets au moins du gel*". Cela nous a vraiment interpellé, et nous nous sommes dit que ces gens qui parlaient du "no capote", malgré tout, donnaient l'idée qu'il est encore possible de faire quelque chose quand il n'y a pas de capote. Suite à cela nous avons traduit les différents slogans en français, et nous les avons diffusés à l'intérieur même de l'association, histoire de voir. La moitié des gens étant contre, l'autre moitié se disaient qu'après tout cela méritait d'être essayé d'autant qu'actuellement c'est le marasme complet en matière de prévention, que nous ne savons pas trop quoi faire à part dire qu'il faut utiliser des capotes. Ce que tout le monde sait.

Chez les Anglais ce nouveau discours sur le non-usage de la capote est déjà une réalité, alors que de notre côté nous continuons à voir ce que donne ce nouveau discours. Ainsi dans un sauna de Marseille nous avons compté durant un mois entier le nombre d'entrées et le nombre de capotes usagées. Au bout d'un mois nous avons mis ces nouvelles brochures de prévention dans les présentoirs, et nous avons regardé si cela avait un effet sur le nombre de capotes utilisées. Au bout de quelques semaines, non seulement ce n'était pas le cas mais en plus le nombre de capotes utilisées avait quelque peu augmenté. C'est pourquoi nous nous sommes dit que nous pouvions continuer à diffuser ces nouveaux messages de prévention.

Pour autant nous n'en avons pas fini, car au niveau de la DGS à Paris ils sont assez attentifs à cette expérience qui n'avait jamais été menée en France. Et du coup ils nous ont demandé de procéder à une enquête plus approfondie. C'est ainsi que nous nous sommes employés à faire remplir par les clients (ceux qui voulaient bien) un questionnaire. Nous en avons récolté plus de 500. Pourquoi je vous raconte ça ? Parce que nous avons encore la trouille de diffuser. Au stand de *Aides* (durant la semaine) il nous arrive encore de ne pas être d'accords. Pendant ce temps l'épidémie continue, pendant ce temps des mecs ne savent pas ce qu'il faut faire afin de réduire les risques de transmission quand on n'utilise pas de capotes. Et nous perdons du temps. Comme c'est le marasme, comme il n'y a plus d'acteur de lutte contre le sida (sur les Bouches du Rhône nous sommes que trois), aujourd'hui on se demande comment lutter contre l'épidémie. C'est très démotivant. C'est un peu une bouteille à la mer que je jette. Qu'allons nous faire ? Quel avenir y a-t-il ?

**Bertrand** : Tout à l'heure j'ai été extrêmement choqué par une intervention. Quelqu'un a dit qu'il avait 22 ans, j'en ai 25 et j'ai l'impression qu'en matière de prévention nous n'en avons pas fait suffisamment. Il y a deux ans j'ai pris des risques alors que j'étais informé. Et j'ai été contaminé. Ces campagnes de pub, je les trouve bien jolies mais pas vraiment efficaces. Peut-être que si j'avais entendu un message plus violent, plus direct, j'aurais été davantage conscient du risque, et ce que j'ai fait je ne l'aurait pas fait. Ensuite, il faudrait que la prévention au niveau des facultés et/ou des universités soit suffisante, et aussi que les étudiants (à leur niveau) se mobilisent vraiment. Et à ce propos je voudrais donc interpellier les associations étudiantes afin d'essayer de savoir ce qu'elles font, parce que personnellement je ne les vois jamais.

**Aurélien** : Déjà grâce à l'intervention de Thierry (que je remercie) j'en apprend énormément. Qu'est ce que j'apprends ? J'apprends là où la prévention montre des faiblesses, là où elle peut fonctionner. C'est ce que j'aimerais entendre plus souvent. Parce que j'aimerais profiter de l'expérience des autres. Quand je dis qu'il faut penser les débats autrement, c'est de cela que je parle. Non pas que l'on parle des nouvelles paperasseries qui sont mises à disposition, mais de parler de la question, par exemple, de la démotivation des troupes. Il n'y a pas assez de prévention dans les facs, il n'y en aura jamais assez. Par contre .....

**Bertrand** : Il n'y en a pas ! Depuis tout à l'heure tu parles pour ne rien dire. J'ai posé une question claire, je veux une réponse claire. Voulons-nous profiter de cette soirée pour réellement échanger, pour avancer sur la question de la prévention ou rester sur de jolis discours, assez vides ? Que comptez-vous faire dans l'avenir proche ?

**Aurélien** : Comment te répondre si tu pars du principe que rien n'est fait ? La prévention est quelque chose qui se pense au sein de chaque association, sur le campus. Chacune à la hauteur de ses moyens (humains, matériels et financiers). Reste que je voudrais répondre à ta critique sur la non-violence des messages de prévention. Il y a celui d'*Act Up* qui, il me semble, est assez violent. Il y a également celui de *Aides* où on avait droit à un échelonnement des risques. Nous n'avons jamais pu se positionner à ce propos parce qu'il n'y a jamais eu de débat qui nous permettrait de dire sereinement ce que nous en pensions. Nous avons deux discours qui s'entrechoquaient, nous au milieu. Et aujourd'hui, il n'y a toujours pas de réponse.

**Xavier** : Je voudrais apporter un élément de réponse quant à cette question des moyens. J'ai rejoint *Aides* il y a un an, nous sommes entre 800 et 1000 volontaires, alors qu'à la grande époque on en comptait jusqu'à 3500. Quand on parle de moyens, il s'agit aussi des moyens humains, et ensuite des moyens financiers qui sont difficiles à se procurer. Désolé, j'ai un discours très *Aides*, très rationnel, mais en tant que volontaire on entend souvent dire que *Aides* est une sorte de service public de santé. Ce qui est faux, nous sommes comme l'ensemble des associations en France, presque un champ de ruines. Quand Bertrand dit aux étudiants de se mobiliser, la majorité d'entre eux bossent en parallèle de leur étude. Ce n'est pas aussi simple que cela.

**Myriam** : J'entends parler du fait qu'il y a peu de prévention dans le milieu étudiant, je pense que l'on oublie qu'il y a des gens encore plus fragiles, plus précarisés, et qui méritent une attention encore plus forte (qu'il faut vraiment soutenir). Il n'y a pas que les universitaires, que des gens qui écrivent le français, qui peuvent se reconnaître dans un discours préventif.

-----  
**Danielle** : Je soutiens et soigne les patients HIV depuis très longtemps et cette année, à l'occasion du 1<sup>er</sup> décembre, j'ai été étonnée de voir le peu de gens qui défilaient derrière *Act Up*. Avec le boulot qu'ils abattent. Je ne suis pas là pour faire du prosélytisme *Act Up*, mais il se trouve que depuis 94 ils font un boulot vraiment formidable.

**X** : Ce n'est pas typiquement parisien .....

**Danielle** : Non, je parle de Paris parce que j'y étais. Et les étudiants, quand vous n'êtes pas malades au fond de votre lit, venez. Je parle des étudiants en général. Ceci dit, il y a plein d'endroits pour aller chercher la prévention. Alors si maintenant il faut aller dans les synagogues, dans les églises, les foyers des jeunes travailleurs, et bien bougeons notre cul.

-----  
**Marylou Baldacci** : Y a-t-il quelqu'un ou quelqu'une qui voudrait prendre la parole pour s'exprimer sur la santé lesbienne ?

**Karine** : Je suis infirmière, et j'ai un parcours en tant que patiente auprès de l'hôpital. Ce n'est même pas un parcours de combattant, c'est un parcours d'assassiné, dès le départ. Parce qu'on n'a jamais le droit de l'ouvrir, de s'exprimer. Et quand il vous arrive de parler, on nous envoie directement chez le psychiatre. En fait, il faudrait dire à nos médecins que contrairement à ce qu'ils pensent, nous ne sommes pas des bêtes curieuses, et qu'il faut nous considérer comme des patients à part entière. Et peut-être de le faire de manière plutôt offensive. Je ne sais pas, peut-être en éditant des tracts ou je ne sais quoi, des trucs que nous pourrions mettre dans leurs boîtes aux lettres. Bref des documents qui les questionnent afin de les mettre face à nos réalités. Ce ne serait peut-être une idée. Je ne sais pas.

**X :** Je suis choqué d'entendre dire de la part de certaines personnes qu'à la limite la question du cancer du sein ne les intéresse pas. Personnellement, je suis très contente que Marylou ait pris cette initiative d'aborder le cancer du sein chez les lesbiennes. A cette occasion j'ai appris que les lesbiennes sont trois fois plus concernées que les femmes hétérosexuelles. J'ai droit aux soins médicaux, mais depuis des années je ne vais pas chez le gynéco, et apparemment il y a quelque chose qui cloche à ce niveau. Ça nous tue, parce qu'on n'y va pas, parce qu'on ne se fait pas dépister. On prend ainsi un risque, on se fait dépister trop tard, on ne se fait pas bien soigner. Ainsi, certaines de nos copines en meurent. Ce qui est grave. Sur la question de la santé psychique et/ou sexuelle, effectivement il existe d'autres problèmes de santé chez les lesbiennes que celui des cancers gynécologiques. Je ne connais pas les données, les statistiques. Mais mon expérience personnelle me montre qu'il existe beaucoup de lesbiennes (qui vivent seules) qui consultent un thérapeute. Souvent pour une question de traumatisme sexuel durant leur enfance, parfois d'abus sexuels vécus en tant que femme lesbienne. Ce qui est aussi un problème de santé.

---

**Alain Leobon :** Je voudrais revenir sur l'opposition que certains ont fait entre *Act Up* et *Aides*. Personnellement je ne vois aucune opposition entre les deux associations. *Act Up*, me semble-t-il, est dans le symbolique (puisqu'il utilise aussi les médias), et sa dénonciation forte, violente du phénomène bareback est en soit normale. Après que cela soit renégocié sur le terrain par un discours moins radical, c'est tout à fait normal. En cela, je ne vois pas du tout en quoi il y a opposition. De fait, plutôt que s'opposer, nous avons à trouver une nouvelle solidarité entre nous. Ensuite on peut reprocher à chacun de faire ou de ne pas faire. Mais le grand danger, c'est l'universalisme alors qu'en réalité il y a une communauté gay. Il y a des espaces qui sont là pour des rencontres et pour des moments de convivialité, des espaces qui sont des trames dans lesquelles il se passe différentes choses. C'est donc à chacun, en tant qu'observateur ou patron d'établissement de faire son travail personnel de dialogue. Chacun a sa parole, chacun a son rôle.

---

**Natacha Taurisson :** Je voudrais intervenir, cela risque de casser quelque peu le débat, mais je tiens tout de même à dire deux ou trois trucs sur la santé des gays et des lesbiennes et notamment des trans, car ils sont également concernés par le sida. Mais il y a une dimension supplémentaire : celle de l'hormonothérapie. Et je voudrais intervenir sur ce point, d'une part pour tenter de vous y sensibiliser et aussi pour qu'au sein de vos associations vous sachiez de quoi il est question, car il peut vous arriver d'avoir à faire à ces personnes.

Il y a un certain nombre d'années, le fait de se procurer des hormones était quelque chose d'extrêmement compliqué. Nous allions à l'étranger et/ou utilisions des filières pas toujours très claires. Aujourd'hui ce n'est plus le cas puisqu'il nous est possible de passer par des processus plus réguliers, en tout cas proposant un suivi médical. Associativement parlant, nous défendons l'idée d'utiliser des filières plus "légales", ne voulant pas inciter les personnes à souscrire à une hormonothérapie sauvage. Parce que les hormones ce n'est pas importe quoi, c'est quelque chose qui produit de sacrés effets sur la santé, et qui si elles sont mal utilisées sur des parties du corps qu'il ne faut pas traiter (par exemple la poitrine) peut provoquer le développement d'autre chose. Aussi, si vous connaissez des gens concernés, invitez-les à s'orienter vers ceux qui s'y connaissent, vers les associations. Maintenant qu'il existe une filière médicale, se pose le problème du suivi psy, notamment psychiatrique (obligatoire avant la prise d'hormones). Et c'est un sujet qui nous préoccupe terriblement, car c'est un véritable parcours du combattant. Il faut deux ans de suivi psy avant de pouvoir avoir accès à l'hormonothérapie. Certes, on a le droit de jouer avec sa santé, mais on peut provoquer un certain nombre de problème par méconnaissance. Aussi je vous engage à essayer, dans le cadre de vos activités associatives, à préconiser les solutions (qui existent aujourd'hui) qui permettent de remédier à des risques inconsidérés.

---

**X :** Bonsoir. A propos de la chute de la mobilisation contre le VIH, il est quand même bon de les rappeler et de ne pas oublier certaines choses. Il n'y pas que l'arrivée des trithérapies qui a fait que les gens ont cessé de se mobiliser. Il est évidemment facile de mobiliser sur quelque chose de mortifère, comme à l'époque où nous tombions comme des mouches. J'ai bientôt 39 ans, il y a quelques années j'ai jeté à la poubelle mes agendas car les personnes qui y étaient inscrites dessus étaient toutes mortes. C'est aussi une explication, le fait de se retrouver seul.

La deuxième chose, sur la raison qui fait que l'on arrive plus à mobiliser. Il y a une chose qui me questionne, après l'intervention de notre jeune camarade, c'est que nous sommes tout de même un certain nombre dans cette salle à être séropo, lui cela fait deux ans, moi cela fait 18 ans, mais quand on entend parler les associations de lutte contre le sida à l'heure actuelle, on a l'impression qu'il y a un enjeu, la prévention. Et que fait-on des gens qui vivent avec ? Le seul moyen de remobiliser les gens sur le sida, c'est d'éventuellement inclure à nouveau dans cette réflexion les séropos et les sidéens, et de plus faire en sorte que l'on se questionne seulement sur la prévention. Comment voulez-vous que les gens s'investissent, quand eux-mêmes sont déjà confrontés à la maladie et qu'ils n'ont pas envie d'entendre que la seule chose à faire c'est de prévenir les autres ? Ils se disent que déjà ils sont out. Bref, si vous restez sur la seule idée de prévention, vous avez beaucoup de mal à rallier à votre cause tous ceux qui vivent au quotidien la maladie, parce que cela ne les concerne pas. Ensuite, à propos de ce que disait Jean-François

Chassagne sur la prévention dans les établissements commerciaux, j'ai entendu l'intervention de Pascale, certes un peu violente, je serais moins violent qu'elle. Mais ceci étant dit, appelons un chat un chat, les distributeurs de préservatif dit pipe-life (j'ai appris ce terme ce soir), est-ce vraiment de la prévention que de faire en sorte que dans chaque établissement parisien il y en ait, ou est-ce que c'est se donner bonne conscience ? Sachant que les gens vont s'en servir ou pas. De toute façon, ceux qui ont envie de se protéger les utiliseront, et ceux qui n'ont plus ou pas envie de se protéger les ignoreront. Ce n'est pas de distribuer des préservatifs qui vont changer les choses. L'idée n'est pas simplement d'éviter que d'autres se contaminent, c'est prendre en compte ce que vivent au quotidien les gens contaminés, et ne pas les diaboliser avec certains discours sur le bareback. Certains vivent avec le virus depuis 10, 15, 20 ans. C'est très dur.

**Olivier Maguet :** Tu as entièrement raison, et c'est un des premiers éléments soulevés par les Etats Généraux. Tu es séropo depuis 18 ans, je le suis depuis 15 ans. Je crois que nous sommes plusieurs dans ce cas, y compris au sein des associations de lutte contre le sida. Ce qui représente une réelle difficulté. Travailler pour ceux qui sont encore là quand on est soi-même directement concerné, ce n'est pas évident. C'est pourquoi il est nécessaire, au-delà de la prévention des risques, d'avoir un débat sur la non utilisation de capotes, de savoir que qu'on fait (ou ce qu'on peut faire). De plus, effectivement il importe de prendre en compte bien d'autres questions comme l'incidence sociale de la séropositivité, la difficulté affective, la lourdeur des traitements. Sur ce point je suis entièrement d'accord avec toi, il faut prendre davantage en compte cette dimension, la rendre plus visible, et peut-être que cela aidera à remobiliser des gens comme toi, comme moi. C'est une piste.

**X :** Juste pour conclure, même si le débat est intéressant, je trouve qu'il est difficile de concilier dans une même soirée des questions aussi lourdes que le VIH, les cancers gynécologiques, le transsexualisme. C'est ambitieux.

-----

**Jean-François Chassagne :** Je voudrais revenir sur l'intervention à propos des préservatifs mis simplement à disposition. Il n'est pas question de se donner bonne conscience. De toute façon, quoi que fasse le SNEG il sera toujours critiqué. On ne serait pas sur le terrain, on nous demanderait ce que nous faisons. Nous sommes sur le terrain, et tout le monde critique. A partir du moment où on est commerçant, on est censé brasser beaucoup d'argent et de fait condamnable. C'est un état d'esprit général. Et bien, on a pris cet engagement de faire de la prévention, après c'est la responsabilité de chacun de dire que l'on se protège ou que l'on ne se protège pas. Ce n'est pas de l'offre de service, c'est dans la logique d'intégrer à l'exploitation commerciale la prévention, au même titre qu'on doit quand on est un citoyen payer son électricité.

**X :** Ami des bordels parisiens, au revoir !

**Jean-François Chassagne :** Très joli porte-voix. Personnellement je suis assez consterné, durant ce forum, de voir les réactions de gens qui ne sont absolument pas au courant du dossier. Désolé, mais les bordels masculins sont une réalité, ils existent. Et puis on parle des bordels parisiens, mais on oublie qu'il y en a partout en province. D'ailleurs, il y en a même plus en province qu'à Paris. Effectivement, à Paris ils sont plus importants, plus grands. Notre travail est de les mobiliser de façon permanente. Mais il faut savoir que les plus importants sont tenus par des hétéros, et que la difficulté est là.

**Alain Lebon :** Je crois qu'il faut mettre les choses au point, et ne pas se trouver des boucs émissaires. Nantes est une ville où il existe quelques bars, quelques clubs, et la prévention dans les lieux commerciaux a beaucoup de mal à se mettre en place. Cependant, il s'avère que les cafetiers, les patrons de bordel sont parfois des gens qui font au quotidien de l'écoute, qui parlent à leurs clients, et qui des fois s'occupent des gens qui sont en difficulté. Il n'y a pas que le fric. Ce sont quand même des gens qui sont dans un esprit de création, certes d'entreprise, mais de chose pour les gays. S'il n'y avait pas de problème par rapport au VIH, il n'y aurait pas de barebacking, s'il n'y avait de problèmes par rapport à la séropositivité et à la difficulté de vivre en tant que séropo, il n'y aurait pas non plus de barebacking. Il n'y a pas à chercher des boucs émissaires.

**Sébastien :** En tant que délégué Rhône Alpes du SNEG, je trouve assez épuisant de passer toute une soirée avec des gens qui vous coupe la parole en permanence. Nous ne sommes pas là pour s'entretuer mais pour échanger, pour s'écouter les uns les autres. C'est la première chose. Et justement la lutte contre le sida consiste aussi à écouter les autres. Ensuite, on ne peut pas dire que tous les commerçants sont mauvais ou qu'ils sont tous bons. Comme toute population, on essaye de les amener vers le mieux au niveau de la prévention, en matière de mise en place des distributeurs de préservatifs gratuits. Alors, évidemment il y en a qui font très bien leur boulot (même avant qu'on arrive) et il y en a d'autres qui sont plus mauvais. De notre côté, on essaye de faire en sorte que tout le monde aille dans le même sens, celui de la prévention. Et si on ne le fait pas, on sait ce que cela peut donner. Pendant un an, les délégués régionaux du SNEG n'étaient plus en place, et lorsque nous sommes intervenus (que ce soit Christophe, moi ou les autres), il n'y avait presque plus rien. Sauf chez ceux qui de leur propre chef avaient continué dans cette voie, faisant l'effort. Mais, bien évidemment, ils étaient très peu nombreux. C'est pourquoi il importe que nous soyons toujours présents sur le terrain. Et si ce n'est pas la SNEG qui s'en occupe, on ne sait pas demain qui sera cet interlocuteur privilégié.

**Natacha Taurisson :** Je voudrais intervenir sur cette idée de faire des débats séparés, sous prétexte qu'on aborde dans la même soirée trois thèmes différents. D'abord, durant la semaine il y a une foule d'ateliers avec chacun un thème qui lui est propre. Ensuite, il me semble qu'il est en fait très important d'avoir de grands débats avec tout le monde, car il ne faut pas se voiler la face, si on faisait trois débats séparés, il y aurait une salle assez remplie sur les questions gays, une autre salle moins fréquentée sur la question lesbienne, et je ne parle pas de la salle consacrée au trans. Les problèmes des autres, on s'en fout ? Ou bien est-ce qu'on travaille dans le même sens ? A titre personnel, un certain nombre de problèmes (de questions) liés au fait d'être homosexuel ne m'intéresse pas spécialement, pas directement. Par contre, ces problèmes m'interpellent et me font évoluer dans ma réflexion personnelle. De façon générale, les problèmes rencontrés par certains ouvrent l'esprit des autres. A un moment donné, il faut mettre en commun ces questions, même si cela emmerde. C'est important d'avoir de grands débats, même s'ils sont un peu durs à gérer. Mais cela est un autre problème.

---

**X :** Les lesbiennes, de leur côté, malgré ce que certains peuvent penser, ont fait beaucoup en matière de solidarité sida. Et je voudrais savoir ce que les gays envisagent en terme de solidarité envers les lesbiennes atteintes de cancer du sein.

**Jean-François Chassagne :** Effectivement, se serait une bonne chose que les gays renvoient l'ascenseur aux lesbiennes, tant il est vrai qu'elles ont été à nos côtés durant les années sida. La moindre des choses serait de rendre la pareille. Ceci dit, à moins que tu m'avance des statistiques qui me disent le contraire, il me semble que comparer le taux de mortalité avec le sida au taux de mortalité du cancer du sein, me paraît un peu indécent. Nous ne sommes pas du tout..... Ou alors, nous ne sommes pas assez renseignés, mais tout de même vingt ans d'épidémie c'est tout de même quelques 22 millions de morts.

**Olivier Maguet :** La question ne se pose pas en terme de chiffre, de nombre de morts, mais en terme de solidarité militante. Ceci dit, évidemment il n'est pas question de comparer l'épidémie sida aux difficultés gynécologiques que rencontrent les lesbiennes. Nous sommes sur des champs d'intervention..... Attendez, c'est vrai. J'ai entendu le terme de solidarité entre gays et lesbiennes en matière de santé, cependant il est difficile de faire une comparaison entre l'épidémie sida d'un côté et des maladies auxquelles sont confrontées les lesbiennes .....

**Marylou Baldacci :** La problématique n'est pas de dire que je suis plus discriminé quand je tiens mon copain par la main qu'une lesbienne avec sa copine. Il n'est pas non plus question de dire que le sida est plus grave que le cancer ou que le cancer est plus grave que le sida. Ceci dit, sommes-nous prêtes et prêts à un mouvement commun ? Jusqu'à présent les mouvements ont été relativement divergents, dans le sens où la solidarité des gays envers les lesbiennes était pratiquement nulle, où les femmes sont naturellement sensées se dévouer aux hommes. Alors maintenant, nous posons la question : êtes-vous prêts à engager une réelle solidarité envers les lesbiennes ? Peut-on engager des actions communes ? Si oui, nous serons avec vous, si non nous continuerons notre lutte en tant que lesbiennes.

Ensuite, quand on aborde la problématique du dépistage des cancers gynécologiques, de façon très rapide on aborde des débats sur les sexualités lesbiennes (Pascale est partie, c'est bien dommage) car il n'y a pas une sexualité lesbienne. Je m'inscris relativement en faux avec ce qu'elle affirme. Moi, merci, ça va très bien. Et j'en connais plein pour lesquelles ça va très bien. Les sexualités lesbiennes sont très variées, c'est très enrichissant d'en parler. Je trouve que l'on en parle pas mal, plus facilement depuis quelques années. Et c'est important. Je suis ravie si l'an prochain il y a non pas des grandes conférences/débats, mais de véritables ateliers, de véritables groupes de paroles. Même quand il y a que trois ou cinq personnes dans un groupe de parole, il y a des choses très fortes qui sont dites et qui font évoluer les gens. C'est beaucoup plus positif que quand on fait des conférences/débats. Et peut-être que les conférences/débats sont là pour susciter des idées d'atelier, de groupes de paroles.

Bien, je pense qu'après René, nous allons clôturer ce forum, et aller s'amuser toutes et tous ensemble.

---

**René Lalement :** J'aimerais répondre à Marylou sur la question de la santé des lesbiennes. Il faut distinguer les actions spécifiques qui doivent être conçues et réalisées pour faire évoluer la situation des lesbiennes, des trans ou des autres populations. Chacune devant être construite de façon spécifique. Par contre, quand on aborde la santé comme un problème politique (chez *Aides* le mot politique est souvent repris), on appelle ça de la santé publique, nous devons avoir une vision globale qui doit prendre en compte toutes les différents aspects de la question, au même niveau, avec parfois des questions de priorité et/ou d'échéance. Ce qui oblige à une certaine solidarité entre les différentes communautés concernées.

---

**Marylou Baldacci :** Merci à toutes et à tous.



**Alain Leobon :** Les usages socio sexuels d'Internet ont suscité encore peu de travaux et, de ce fait, nous connaissons encore mal leurs répercussions sur les identités sexuelles, sur les pratiques sexuelles et les logiques préventives face aux MTS et plus particulièrement au VIH. Au cours de cet atelier nous nous intéresserons au phénomène bareback tel qu'il est présenté et revendiqué par les utilisateurs de sites Internet français de rencontre. Je précise que mon intervention s'inscrit dans le cadre d'un contrat de recherche CNRS/ANRS en cours de réalisation.

-----

Ce travail de recherche porte principalement sur l'analyse des données publiées par les usagers du principal site Internet (*Smboy*), en parallèle avec l'étude des données du site bareback francophone *Bbackzone*. Et cette recherche montre en préliminaire, que si la grande majorité des usagers de ces deux sites Internet se définissent comme adepte du safe sex, plus de 10% se définissent au contraire comme barebackers. C'est ainsi que l'on peut commencer par dégager le profil sociodémographique et socio sexuel des usagers barebackers (par rapport au groupe principal) à partir d'une analyse des données contenues dans les profils des membres.

Ensuite j'aborderai le concept du barebacking en tant que choix sexuel et référent identitaire. Pour ce faire, je m'occuperai de questionner le discours bareback au travers d'un corpus constitué d'annonces de rencontre publiées sur le site. L'analyse de leur contenu permet de dégager la mise en discours du risque et de proposer une cartographie des pratiques à risque face à la transmission des MTS et du VIH/sida. La grande diversité des pratiques recherchées (ou proposée) suggère qu'elles ne constituent pas un phénomène marginal et présentent une forte résistance face aux messages de prévention. Ces premiers résultats d'une recherche qui s'initie sur le thème "Internet et Sexualité" invitent les intervenants à redoubler leurs efforts pour s'adapter aux nouvelles réalités amplifiées par la grande popularité d'Internet comme à ouvrir cette étude sur la question complexe des identités sexuelles des internautes gay au travers d'entretiens et d'enquêtes quantitatives.

### **Le barebacking**

Les années 1980 marquent l'apparition de l'épidémie du sida. Et alors que l'usage du préservatif était fort peu répandu, la population a dû se mettre à pratiquer une forme de sexualité plus sûre justement à travers l'usage du préservatif. Cependant, si dans un premier temps cette forme de prévention fût largement répandue, certains individus de la communauté gay (de San Francisco en particulier) réagirent négativement à ce qui fût perçu comme une forme de contrôle social. C'est ainsi que dès le milieu des années 1990, il n'est plus rare de trouver (à San Francisco) des soirées de sexe en groupe organisées autour du thème de l'absence de préservatifs. Ces fêtes se déroulent chez des particuliers qui invitent d'autres individus, tout statut sérologique confondu, pour une soirée de jeux sexuels sans que le port du préservatif soit autorisé. Peu à peu, ces soirées se présentèrent sous l'appellation de "soirées bareback".

Le terme "barebacking" signifie monter (un cheval) à cru. Privilégier des rapports bareback c'est donc faire le choix de rapports non protégés de façon consciente et répétée, c'est assumer le risque de transmettre ou d'être contaminé par le VIH (malgré certaines précautions pour favoriser la séroconcordance entre partenaires). Il ne faut donc pas confondre "barebacking" et "relapse" ce dernier terme désignant un relâchement factuel au niveau des pratiques sexuelles sûres. La différence majeure entre "relapse" et "barebacking" se retrouve donc dans l'intentionnalité affirmée de ne pas se protéger (de protéger son partenaire), dans la répétitivité de la prise de risque, et enfin par la prise de conscience de faire partie d'un groupe basé sur une culture de sexe. L'identité bareback, en particulier en Amérique du nord, peut être perçue comme une forme de contestation envers le système qui impose le sexe sûr. En cela il se distingue du "relapse" (relâchement) qui reste non revendiqué. A ce jour, le barebacking connaît un essor important tant dans l'univers de rencontre communautaire que sur le réseau Internet où il est nettement plus visible.

Dans un article fondateur sur le phénomène bareback aux Etats-Unis, Scarce (en 1998) remarque que, si depuis l'apparition du sida la majorité des gays ont adopté des pratiques sexuelles préventives (comme l'utilisation du préservatif, l'abstinence, la monogamie mutuelle.....), d'autres revendiquent le droit à une sexualité libérée des impératifs de la prévention et donc à une sexualité délibérément risquée. Cette sexualité est entrée dans le langage à travers le concept, le terme de "barebacking".

En 1998, quand Scarce écrit cet article, il constate depuis deux ans une prolifération de sites Web, de listes de dialogues, d'annonces personnelles, d'annonces pour des soirées privées, et une commercialisation de vidéos pornographiques, le tout axé sur la présentation et la revendication d'une sexualité bareback. Ce phénomène socioculturel, l'apparition de communautés de barebackers, ne serait pas étranger aux stratégies de prévention privilégiées aux États-Unis durant les années 80/90. En effet, pour Scarce, le bareback est un phénomène culturel de résistance aux stratégies d'interventions préventives en matière de sexualité axées essentiellement sur la transmission des sentiments de honte, d'irresponsabilité et de peur chez ceux qui, occasionnellement, omettent de vivre une sexualité "saine et responsable". Affirmations reprises dans un article de Crossley (écrit en 2002) qui suggère que les modèles contemporains de promotion de la santé ont été les instruments dans la création de conditions qui encouragent l'adoption de pratiques sexuelles risquées. Ce type de prévention appellerait la résistance et la transgression. Cependant, le phénomène du bareback ne tiendrait pas qu'aux stratégies de prévention, mais aussi au fait que les journalistes, les spécialistes de la prévention, les leaders de la communauté gay ne reconnaissaient pas la complexité de la sexualité gay, l'importance de la sodomie et de l'échange de liquides, et surtout des significations culturelles de ces pratiques au sein de la communauté gay.

### Des motivations multiples

L'augmentation des sensations physiques, plus grande "fusion" avec le partenaire sexuel, l'excitation liée à la transgression des normes établies..... sont les principales raisons des pratiques bareback. Phénomène en expansion, Scarce appelle à la reconnaissance de son existence et à la mise en place de stratégies adaptées de prévention qui viseraient la transmission de méthodes de réduction des risques lors des pratiques anales non protégées par un préservatif. Les spécialistes américains sont de plus en plus nombreux à chercher à établir une typologie du bareback. C'est ainsi que Suarez et Miller proposent une typologie des barebackers sur la base d'une analyse des contextes dans lesquels ils prennent délibérément des risques.

- Dans le premier groupe de barebackers on retrouve les couples séroconcordants chez qui le barebacking serait motivé par l'expression de sentiments amoureux, de confiance et par un désir d'intimité émotionnelle.
- Le second groupe (preneurs de risque rationnels) est constitué des preneurs de risque (souvent séronégatifs) qui évaluent rationnellement les risques associés à diverses pratiques sexuelles, et qui utilisent systématiquement le préservatif lors de relations anales réceptives. D'autres individus dans ce groupe sont à la recherche d'individus qui possèdent le même statut sérologique qu'eux, ce que les auteurs appellent du "sérotrriage". La pratique de relations anales non protégées par le préservatif devient pour ces individus un risque calculé.
- Le troisième groupe (les preneurs de risque irrationnels) est composé d'individus qui nient leur propre risque ou qui ont recours à des informations irrationnelles pour soutenir le fait d'avoir des pratiques sexuelles risquées. Recourant à des arguments de facilité divine ou en étant ouvertement peu préoccupé par le fait qu'ils puissent infecter d'autres personnes, leur comportement démontre un très faible respect pour eux-mêmes et conséquemment pour les autres. Les choix sexuels de ces individus sont souvent associés au fait de se laisser prendre par l'excitation du moment, à la recherche de sensations fortes et à ce qu'ils s'imaginent être le "plaisir pur". Aussi, la consommation de substances ne serait pas étrangère selon les auteurs aux pratiques de barebacking dans ce sous-groupe d'individus.
- Le quatrième et dernier groupe (les jeune gays) est constitué, toujours selon Suarez et Miller, de personnes ayant des rapports sexuels non protégés à cause de leur manque d'expérience face aux effets dévastateurs du VIH et du sida. Ignorance qui se traduit par un manque de reconnaissance de ses effets potentiellement dévastateurs. Sans compter que ces mêmes jeunes gays sont pessimistes (voir paniqués) face à l'idée de vieillir en tant que gay et entrevoient le VIH comme une façon de négocier avec ce futur qui fait peur.

D'autres chercheurs (comme Gauthier et Forsyth) n'hésitent pas à qualifier la pratique du barebacking de déviance sexuelle, l'ajoutant même à l'homosexualité, la prostitution, le travestisme, le voyeurisme ou encore le sadomasochisme. Ils attribuent cette pratique aux avancées technologiques, notamment l'Internet, qui permettent aux individus de se rencontrer puis de se regrouper. Cependant d'autres études portant sur des sites Internet (majoritairement américains) permettent plutôt de relativiser le phénomène en soutenant que si le bareback est une pratique assez autodestructrice, elle doit être considérée comme d'autres pratiques du genre qui vont du tabagisme, à la consommation d'alcool et de drogues. Ce type de raisonnement insiste sur la nécessaire auto-responsabilisation face aux comportements individuels et sexuels. D'autre part, il faut savoir qu'il existe d'autres sites qui s'adressant plus spécifiquement aux personnes séropositives, abordent, outre les aspects médicaux, les aspects légaux liés au dévoilement du statut sérologique.

Les recherches empiriques sur le phénomène du bareback aux États-Unis sont peu nombreuses. Cependant une recherche récente (réalisée auprès de 554 hommes ayant des relations sexuelles de type barbacking) montrent que 14% des hommes qui avaient déjà entendu parler du barbacking ont eu des pratiques bareback au cours des deux années précédant l'enquête. Les raisons évoquées pour pratiquer le bareback étaient l'augmentation des sensations physiques et l'union émotionnelle plus grande. Quoiqu'il en soit les auteurs considèrent que 14% est une estimation minimale du fait d'un biais de désirabilité sociale. On note cependant que la pratique bareback est perçue par les répondants comme en partie liée à l'amélioration de leur santé par les traitements. pas si les répondants s'identifiaient comme tout, s'ils revendiquaient cette option sexuelle ou si ce n'est qu'a posteriori qu'ils ont été qualifiés de barebackers par le chercheur.

En France, fin 2000, les travaux de Jean-Yves Le Talec (de l'Equipe Simone Sagesse, dirigée par Daniel Welzer Lang de l'université de Toulouse Le Mirail) proposent un premier rapport de recherche sur le relâchement en matière de prévention dans les établissements gays parisiens, notamment en matière de barebacking. Par ailleurs, en 2001 l'institut de veille sanitaire rapporte une situation alarmante dans l'enquête Presse Gaie. En 2002, l'enquête réalisée auprès de clients d'établissement gays parisiens, selon le modèle des enquêtes " Presse Gaie " (initiées en 1985), montre que, sur plus de 2000 questionnaires collectés (87% des répondants, âgés en moyenne de 34 ans, déclarent être homosexuels, et 16,5% disent être séropositif) près de 80% disent avoir eu au moins un partenaire occasionnel dans l'année, et, sur ce groupe, plus de la moitié (52%) se sont vus proposer des rapports non protégés (sans préservatif). Plus de 30% déclarent avoir eu au moins une fois dans l'année un rapport anal non protégé. Ce taux de déclaration est significativement plus important chez les répondants se sachant séropositifs. Il est à noter que chez les personnes non testées ou séronégatives deux facteurs sont indépendamment associés à ces prises de risque, mais intrinsèquement liés à la fréquentation des sex-clubs où fut diffusée l'enquête : avoir moins de 25 ans d'une part et plus de 10 partenaires occasionnels dans l'année de l'autre, et que chez les répondants séropositifs, le second critère se retrouve, ainsi que la régularité de fréquentation de ou des établissements de type sex-club. L'incidence du statut sérologique est aussi marqué en regard aux MST déclarées.

Ainsi, si cette dernière enquête fût assez bien placée dans les différents sex-clubs de la capitale, aucune recherche consultée ne propose l'analyse systématique des espaces de rencontre privilégiés par les personnes ayant des pratiques bareback, ni semble avoir élaboré un savoir sur le rôle (retenu par tous comme essentiel) du réseau Internet pour faciliter et formaliser ce type de rencontres. Une recherche sur le terme "bareback" mène pourtant sur un nombre très important de pages Web qui proposent un contenu informatif sur le barebacking. Ainsi, que ce soit aux États-Unis ou dans l'univers francophone, il apparaît impossible que des individus choisissent, intentionnellement, de ne pas utiliser le préservatif pour faire parti d'un groupe de résistants. Désignés comme irrationnels, trop émotionnels ou n'ayant guère une bonne estime d'eux-mêmes, les résultats de cette enquête laissent peu de place à la revendication sexuelle identitaire au discours bareback.

### **Expression du barebacking dans un site communautaire français**

L'éditeur du site nous a fourni (de manière cryptée et anonyme) la table des membres et celles des Petites Annonces du Club présentes à la date du 7 octobre 2001. A cette époque, le club comptait 2395 membres et plus de 4000 annonces. Aujourd'hui le nombre de membre a triplé, mais malgré cette augmentation les résultats restent stables, à la nuance près qu'on note une certaine diminution du pourcentage des tout (diminution qui s'explique par un phénomène de saturation du sous-groupe, la plupart des membres ayant des pratiques protégées). Cette analyse de contenu de quelques éléments descripteurs des internautes constitue le profil des membres. Cette "présentation de soi" s'organise de manière complexe entre identité sexuelle, mode de vie, vérité ou fantasmes, appuyée ou non par une iconographie (c'est à dire dépôt d'une ou de plusieurs photos dans le profil du membre passant une petite annonce). Le sérieux de la procédure d'inscription, la validation par retour de courriel des comptes, les engagements réciproques (de l'éditeur par rapport aux usagers), la charte déontologique n'incitent guère au mensonge, ce qui semble validé par la forte stabilité des réponses. Sont donc traités ici les données contenues dans les 2395 profils existants en octobre 2001 (actuellement plus de 8500). Données segmentées en plusieurs pôles, à savoir :

- L'âge, le lieu de résidence, les caractéristiques physiques (poids, taille, cheveux, yeux, sexe.....)
- Le rôle sexuel (actif, passif, actif/passif), les jeux sexuels pratiqués
- L'attitude sexuelle (dominant, soumis, dominant/soumis)
- Les comportements face au VIH/sida (sécuritaires, barebackers)
- Les lieux de rencontre fréquentés.

La moyenne d'âge est de 33 ans pour les membres dont les pratiques sont protégées et 34 ans pour les tout barebackers. Cette différence est statistiquement significative car elle montre une plus forte tendance de la revendication des pratiques bareback chez les 30/35 ans. Il n'est pas question ici de rapports "occasionnellement non protégés", et ces remarques ne peuvent en aucune manière être comparées aux données du relapse qui touchent particulièrement les jeune gays, mais bien ici des usagers revendiquant la recherche systématique de rapports non protégés (sans préservatif).

On constate donc que les usagers qui affichent des pratiques de type bareback sont peu présents parmi les 20/25 ans (ce qui ne veut pas dire que ces derniers ne les pratiquent pas, sans l'annoncer publiquement, ou simplement s'en approprier le terme). L'expression de la tendance bareback ne semble donc pas toucher les membres les plus jeunes de la "base membre" du *Club Smboy*. Cette indication est particulièrement intéressante en ce sens qu'elle laisse entendre que la culture bareback ne "passe" pas encore ou reste tabou chez les jeunes gays. Cependant il convient de rester prudent car ce non-affichage ne présume pas forcément de l'absence de la pratique bareback. La comparaison de la répartition dans le Club français bareback *Bbackzone* des classes d'âge suit la même logique. Cependant, du fait de son caractère plus généraliste, les usagers de *Bbackzone* semblent, d'un point de vue général, plus jeunes (en ce sens que nous notons une dominance des 25/35 ans).

## **Répartition géographique des internautes barebackers**

Près de 70% des membres *Club Bback zone* (site destiné aux barebackers) résident en région parisienne. Suivi par les habitants des régions Rhône-Alpes et PACA. Interrogés sur leur statut sérologique, il est intéressant de noter que la part des membres qui se déclarant séropositif sont domiciliés dans les secteurs géographiques les plus touchés par l'épidémie du sida. Cette répartition, inégale selon les régions, suit bien le gradient Sud/Nord correspondant à celui des déclarations de sida, mais joue aussi la logique des grandes métropoles où, pour la population homosexuelle les services sont les plus nombreux, avec des effets de bords aux frontières. Cependant, une lecture plus fine indique que si la province est plus épargnée, elle est de fait plus vulnérable face au phénomène bareback (50 à 70% se déclarant séronégatifs). C'est pourquoi les campagnes d'information et de réduction du risque semblent donc s'imposer. En ce qui concerne le *Club Smboy* (où le phénomène bareback est faiblement représenté puisqu'il concerne moins de 10% des membres), l'analyse du profil des 512 membres se déclarant barebackers suit les mêmes règles que pour le *Club Bbackzone*, mais accentue l'importance des capitales régionales, mettant Lyon en seconde position. Plus concrètement, si l'on ramène en pourcentage par région l'importance des pratiques bareback, en comparant les chiffres de la région Pays de la Loire (ou de la Bretagne) à ceux de la Région parisienne, on passe du simple au quadruple (de 3 à 12 % des usagers proposant des pratiques bareback).

Cette indication permet de penser que le phénomène bareback se développe plus facilement dans un contexte régional de plus forte prévalence VIH/sida (donc de la séropositivité), ainsi que dans des régions où la dimension urbaine des capitales régionales favorise un plus grand anonymat et permet le développement d'une offre de services plus riche (donc plus spécialisée lieux de sexe) destinés à la population homosexuelle.

On constate que les usagers du *Club Smboy*, ayant des pratiques volontairement non protégées, fréquentent significativement plus les espaces des rencontres communautaires, qu'il s'agisse des établissements de type "sexe club" (bars et clubs proposant des espaces de sexualité tels les backrooms ou labyrinthes aménagés pour des pratiques en groupe), des lieux de drague extérieurs (parcs et jardins, aires d'autoroute.....) et des saunas (et vidéo club) en province, où les cruising-clubs sont peu présents, jouant le rôle de relais.

Les cartographies des espaces de rencontre et des services proposés aux homos, bisexuels et lesbiennes, montre la prédominance de Paris et des capitales régionales. Ce qui indique une importante inégalité territoriale de la répartition des services et surtout une forte segmentation de ces derniers entre convivialité et sexualité. Il semble se dégager un lien direct entre le dimensionnement urbain (capitales nationales ou régionales) qui permet la pérennité de commerces réservés au sexe (sauna, sexe-club.....) et la propension à s'inscrire, dans cette géographie (où le sexe en groupe est rendu possible), des pratiques de type bareback.

L'analyse des profils des internautes tout du *Club Smboy* suggère que l'expression du barebacking, amplifiée par la transformation des réseaux de communication (du Minitel à l'Internet), est associée à des scénarios sexuels qui se distinguent de ceux des membres sécuritaires, ainsi qu'à une plus forte fréquentation des milieux communautaires (sexe club, saunas, lieux de drague permettant la mise en œuvre de sexe en groupe ou de la succession de relations impersonnelles). Ces remarques invitent à réfléchir sur les conditions relatives à l'émergence de ce phénomène et sur sa portée en terme de référent identitaire. Une meilleure compréhension des pratiques bareback pourra être atteinte, par exemple, à travers l'analyse de la variation sémantique du contenu des Petites Annonces publiées dans le *Club adhérents*

## **La question des Petites Annonces**

L'analyse des petites annonces permet d'aborder la manière dont les membres du *Club adhérents* se présentent et présentent leurs recherches de partenaires, dans la logique de relations essentiellement sexuelles et plus ou moins impersonnelles. La présente étude (menée en octobre 2002) étudie porte sur quelques 4700 petites annonces provenant de 2500 membres du *Club adhérents*. Deux groupes d'annonces se distinguent, à savoir un premier groupe de 183 usagers (tirés au hasard) se définissant comme membres "safe" du *Club Smboy*, et d'un second groupe constitué de la dernière annonce postée par les 158 membres se définissant comme "no safe". Cette analyse de contenu fut suivie de celle des annonces des "safe" dans le but de dégager la mise en discours du risque. L'analyse qualitative suivante est descriptive, concentrée sur le texte, sur le vocabulaire utilisé et sur la forme que prennent les petites annonces.

Les membres du site passant des annonces sont âgés d'en moyenne 33 ans. Ils se considèrent en majorité "hard" (versus "soft") pour la plupart soumis (40,1%) versus domi (16,4%), soft (18,1%) et domi et soumis (25,4%). La majorité des usagers, ayant publié une annonce sur le site smboy.net, ont d'abord majoritairement utilisé, une approche de type "télégramme". Presque deux membres contre un ont préféré dire beaucoup dans peu d'espace afin de rencontrer rapidement, sans perte de temps, quelqu'un sur la même longueur d'onde.

L'échantillon semble, en effet, faire partie de ce mouvement de consommation du sexe. Il semble vouloir rassembler un maximum de conquêtes dans un minimum de temps et d'énergie. La très grande majorité va droit au but en exprimant ce qu'ils veulent, quand ils le veulent, comment ils le veulent. Les membres utilisent un langage souvent codé et abrégé (touze, TBM, ff.....), avec des termes, utilisés dans le contexte français, qui nécessitent une compréhension préalable à la lecture (beur, limeur, pompeur.....) si l'on n'est pas familier avec ce langage.

Cette façon de s'exprimer peut venir de l'usage du Minitel comme du choix d'un style d'énonciation qui donne un "genre" mais semble signifier aussi la peur d'une censure de l'éditeur, certains termes très codés devenant quasi confidentiels (le vocabulaire utilisé semble très spécifique à la communauté homosexuelle SM et hard, et de fait difficilement compréhensibles par un non initié ou par une personne d'origine étrangère). Ce langage est utilisé pour se décrire soi-même plutôt que pour décrire le partenaire recherché. Le membre du site se vend (son apparence) mais surtout les pratiques qu'il est prêt à effectuer. Les membres, en très grande majorité, recherchent une relation basée sur la sexualité avec des pratiques sexuelles telles le sexe oral, la sodomie, l'urophilie, les partouzes, le bondage et le fist-fucking et le godage. Cette diversité des pratiques peut aussi entrer dans une logique d'optimisation des réponses, ce qui ne veut pas dire que l'usager ne se recentre pas, ensuite, sur ses préférences sexuelles. Les membres vont rechercher surtout des partenaires jeunes (maximum 35/40 ans) et certains expriment une ouverture à différents groupes ethniques. Les petites annonces démontrent une opposition claire au commandement moral, à l'interdit et à l'obligation puisque les membres du site affirment clairement rechercher un type de sexualité qui est peu valorisé par notre société occidentale.

### **Les annonces des usagers barebackers**

Les barebackers semblent posséder un répertoire plus vaste de pratiques sexuelles recherchées et proposées que les annonceurs sécuritaires. De même, ils sont plus nombreux à rechercher des pratiques sexuelles pouvant impliquer des risques de transmission du VIH, comme la sodomie. Cet aspect "boulimique" apparaît constant tout au long de l'analyse des annonces qui mettent en scène des pratiques spécifiques favorisant les échanges ou la récupération des liquides sexuels, dans des conduites tant orales que anales, comme le sexe en groupe, associé à des situations de soumission et d'abandon. L'expression identitaire de la sexualité bareback semble se valoriser autour de trois pôles : La recherche de rapport de pénétration anale non protégée (plus passive qu'active), les échanges ou la récupération des liquides sexuels (dans des conduites tant orales que anales), et le sexe en groupe, associé à des situations de soumission et d'abandon. La recherche de liens fusionnels est rarement mise en avant, la terminologie bareback reste, sur Internet, celle d'une sexualité "hard". Le vocabulaire utilisé dans les petites annonces du groupe bareback est spécifique et se distingue par certains termes comme : "notabou" (pas de tabous), "nolimit" (pas de limite), "nokpot" (pas de capote), "deprav" (dépravation), "jus" (sperme), "s+" ou "s-" pour séropositif ou séronégatif.

### **Conclusion**

Les personnes ayant des pratiques bareback sont majoritaires parmi les 30/40 ans. Ce qui laisse entendre que, sans parler d'absence, le bareback est peu présent (tabou) chez les jeunes. D'autre part, près de 70% des usagers barebacks résident en région parisienne (suivis par ceux des Rhône-Alpes et de PACA). Cette répartition qui suit le gradient Sud/Nord des cas de sida, joue la logique des grandes métropoles où les services sont plus nombreux. Il est d'ailleurs intéressant de noter que ceux qui se déclarent séropositifs résident bien dans les secteurs géographiques les plus touchés par l'épidémie du sida. Et si la province est encore épargnée, elle semble plus en danger. C'est ainsi dans le *Club Bbackzone*, 50 à 70% des provinciaux se déclarent séronégatifs. A ce titre il est envisagé, dans une logique de réduction des risques, que l'éditeur mette en place des signalétiques/avertissements sur la séroconcordance des usagers lors de leurs contacts en ligne.

Les usagers tout des sites étudiés fréquentent significativement plus les espaces de rencontres communautaires de sexe, qu'il s'agisse des établissements de type "sexe club" (bars et clubs proposant des espaces de sexualité tels les backrooms ou labyrinthes aménagés pour des pratiques en groupe), des lieux de drague extérieurs (parcs et jardins, aires d'autoroute....) ou encore des saunas (et vidéo club) qui, en province, où les cruising clubs sont peu présents, servent de relais. Et ce d'autant plus que la recherche du sexe en groupe et de partenaires rend incontournable la fréquentation de ces espaces.

C'est pourquoi le cyberspace constitue un lieu où s'expriment librement des requêtes relatives à des pratiques à risques, avec, cependant, un codage des termes visant à faire "figure de style", à s'approprier un langage, mais aussi à rendre la pratique confidentielle. La présence du barebacking reflète des résistances importantes face aux messages de prévention proposés depuis une vingtaine d'années mais souligne aussi des questions de mal être personnel. Cette culture qui se construit "contre" un modèle dominant, s'exprime dans un univers où le lien social semble exclu. Les relations interpersonnelles sont négligeables, le lien communautaire (via les établissements de sexe) prétexte au recrutement de partenaires. On a l'impression d'une grande solitude, seul face au VIH, seul dans des sexualités compulsives, seul dans un socle communautaire excluant.

Cette réalité invite les intervenants et les éditeurs à redoubler leurs efforts, pour s'adapter aux nouvelles réalités amplifiées par la grande popularité d'Internet, et à se mettre à l'écoute de détresses sexuelles clairement exprimées derrière les messages publiés. Si la réduction des risques, au cœur d'un débat actuel, peut être une réponse, il s'agira d'en mesurer l'impact. L'évaluer sur les sites Internet que nous avons visité semble possible, sans nocivité, du fait du mode de programmation de ces clubs qui permet de créer des univers html différents selon le profil de l'usager (incluant, alors, des messages ciblés).

**Marylou Baldacci** : Le présent atelier porte sur l'auto-diagnostic gynécologique, car il me semble que l'on ne peut plus passer encore 10 ou 15 ans à se demander comment faire pour aller consulter un gynécologue alors qu'on est lesbienne. Il faut vraiment faire un travail en ce sens, sachant que bien évidemment il sera plus ou moins long selon les personnes. Maintenant, au cours de cet atelier, au-delà de la réflexion à proprement dite, nous pouvons examiner différentes situations. Faute de quoi on risque de ne pas sortir des généralités. Et par rapport aux difficultés exposées, essayer de trouver ensemble des solutions.

-----

**X** : Sachant qu'en tant que lesbienne, qu'en tant que femme, nous sommes confrontées à certaines maladies. Ce n'est pas le VIH mais c'est presque équivalent. La principale difficulté à laquelle nous sommes confrontées c'est d'avoir à faire à des gens qui ne nous appréhendent pas, qui ne conçoivent pas notre existence.

**Marylou Baldacci** : Et souvent il faut se faire redire les choses, demander au médecin de reformuler son propos, d'expliquer. Et éventuellement reprendre avec ses propres termes ce qu'il a dit, ce qu'il nous semble avoir compris. Sans compter qu'il faut savoir contrer certains a priori, comme l'idée qu'il est plus facile de procéder à une ablation totale du sein quand on est lesbienne. En dehors des questions d'âge, ce genre d'a priori revient à considérer qu'une lesbienne est par nature différente d'une femme hétérosexuelle.

**X** : De façon générale cela m'ennuie de me présenter comme lesbienne. Mais au cours de la conversation la question est fatalement posée.

**Marylou Baldacci** : Effectivement la formule "Bonjour docteur je suis lesbienne" tient de la provocation. La véritable question est de savoir si on le dit, et si oui comment et quand.

-----

**X** : Une fois j'ai eu à faire à un médecin, une jeune femme d'une trentaine d'années, qui après avoir abordé la question de la contraception, et que je lui ai répondu que je vivais avec une fille, m'a sorti que comme cela c'était tout trouvé. J'ai très mal pris cette réponse. En plus, un quart d'heure plus tard elle m'a proposé de consulter un psy.

**X** : C'est pour cela que j'ai besoin de savoir comment me soigner moi-même. Faute de quoi je risque, dans mon pays, de me faire incarcérer. Le pouvoir des psychanalystes est grand. Quand je dis que je ne souhaite pas prendre tel ou tel médicament, je passe pour une folle. Et pareil pour les infirmières, qui quand je commence à leur demander ce que contiennent les pilules que je dois avaler lors d'un traitement ou d'une hospitalisation, non seulement elles ne me répondent pas mais en plus me jugent. Pourtant il est normal que je veuille savoir de quoi il est question.

**X** : Dans le cadre d'une protocole, c'est à dire non pas d'un traitement mais d'essais, l'équipe médicale doit s'entretenir avec la personne soignée, et décider avec elle des modalités du protocole lui-même, à la lumière des informations sur les risques.

**X** : Sans compter, parfois, le problème de la langue. Souvent c'est moi, vu mon accent, qui est stupide, qui ne comprend pas. J'ai même entendu que ma maladie était de ma faute.

**Marylou Baldacci** : Je me souviens d'une amie qui est actuellement extraordinairement bien dans sa peau et qui a eu une dépression nerveuse réactionnelle suite au fait que sa copine l'avait quittée, et qui a fait une tentative de suicide (la seule dans sa vie). Elle a avalé plein de médicament. Branle-bas de combat dans le milieu militant lesbien de Marseille (dont cette fille était une des figures), nous sommes retrouvées à plusieurs copines chez elle, avec les marins pompiers, puis à l'hôpital. Bref, le lendemain physiquement parlant elle était en pleine forme mais la loi en France indique que dans le cas d'une tentative de suicide il est obligatoire de voir un psychiatre. Ce qui en soit est assez compréhensible, sauf que le psychiatre en question n'arrivait pas alors qu'elle avait envie de partir. Nous avons donc fait des pieds et des mains pour le faire venir, mais la copine en question est partie avec sa perfusion dans les couloirs en criant qu'elle était lesbienne, et qu'elle partirait. En d'autres termes, le personnel médical lui a fait péter les plombs. Finalement j'ai dit que l'on partait contre avis médical, que l'on allait la prendre en charge, l'encadrer, lui trouver un psy. Sauf qu'il y avait certaines parmi nous qui disaient que non, qu'il fallait qu'elle reste tranquille trois ou quatre jours. Il me semble que c'était un abus de pouvoir.

**X :** Dans le cadre d'une maladie incurable ou d'une grande détresse (genre dépression nerveuse), il ne faut pas tout de suite aller se jeter du haut d'une falaise. Il y a des médecins, des professionnels de santé qui sont à l'écoute. Il faut les trouver. Certes il est difficile de les trouver quand on est dans un état pas possible, quand on est très diminuée, mais dès qu'on ne l'est plus il ne faut pas hésiter à aller à leur recherche.

**X :** Tout à fait, mais c'est quand tu es au plus mal, quand tu es en plein dans la souffrance que tu as le plus besoin de ces gens. Et c'est aussi à ce moment là que tu es dans l'impossibilité d'entreprendre les démarches pour trouver ces médecins.

**X :** En France, il faut avoir son médecin attitré, comme on disait dans le temps son médecin de famille. Car c'est lui qui saura te sauver par rapport à l'inhumanité de l'hôpital.

**X :** Face à certaines situations, il me semble qu'il nous faudrait vraiment avoir un réseau de solidarité comme peuvent en avoir les garçons. Durant les années 90 j'en ai connu certains qui n'avaient pas de couverture sociale, qui étaient seuls. J'étais infirmière à domicile, j'ai soigné à domicile des personnes sans papier. A Paris, à Saint Antoine, il y a un service qui accepte tous les gens, qu'ils soient sans papier ou pas. Les gens qui tiennent ce genre de services sont les mêmes qui se sont occupés de nos copains qui avaient le sida, ce ne sont donc des professionnels de santé différents. Ce sont ces personnes qui se sont mobilisées pour solliciter l'Etat afin d'ouvrir de tels services. Ce qui n'est vraiment pas facile.

**Marylou Baldacci :** En France, de plus en plus il y a une prise en compte du fait qu'à l'hôpital ou autre structures très lourdes, des structures où on t'encadre beaucoup, on pris conscience qu'il y a énormément de gens qui échappent à ces structures non pas parce qu'ils sont inadaptés à la société mais parce que la structure n'est pas adaptée à certaines personnes qui ne souhaitent pas être dans un cadre rigide. Et de plus en plus il y a des initiatives de ce genre. L'essentiel est de connaître les réseaux et de trouver ceux qui nous conviennent le plus. Ceci dit, on peut très bien entendre les réticences de notre amie qui ne souhaite en aucune manière intégrer une structure lourde, malgré son problème de santé, nous pouvons très bien dire que c'est son choix. C'est à chacune de décider ce qu'il lui convient le mieux. A ce niveau, nous pouvons tout à fait parler d'auto-santé. Maintenant, si quelqu'un dit qu'elle ne souhaite pas se faire soigner et qu'un jour elle se suicidera, il faut aussi considérer que c'est son choix. Et nous n'avons pas à le discuter. Nous n'avons pas à lui dire que la vie, malgré tout, c'est bien. Notre vie nous appartient, si quelqu'un souhaite se tuer, c'est sa responsabilité, son problème. Nous avons le droit de ne pas vouloir voir d'assistante sociale, si on ne se sent pas de le faire. Ce qui ne veut pas dire qu'un jour les choses seront différentes. On ne sait pas comment on évolue, quelles personnes on va rencontrer. Et effectivement, comme tu l'as dit, ce n'est pas parce que tel médecin est lesbienne qu'elle comprendra mieux ta situation. Quand on a besoin de personnes qui ont des connaissances médicales ou sociales, on va essayer de rencontrer les gens avec qui s'entendre, avec qui on arrive à parler et qui nous écoute. Et si cette écoute on ne l'a trouve pas, on s'en va. A notre manière à nous, sans rien dire, en claquant la porte, en faisant un scandale. Peut importe. L'important c'est d'avoir la force de parler et de dire que telle ou telle chose ne nous convient pas. Et d'aller chercher ailleurs. Et ne pas se dire que l'on n'arrivera jamais à trouver le médecin compétent et à l'écoute. C'est important que l'on dise que l'on ne veut pas de cela, que telle chose n'est pas pour soi, que l'on cherche autre chose.

**X :** Quand on était bébé on ne savait pas dire que l'on voulait des brocolis ou des patates, mais on savait déclarer une diarrhée parce qu'on nous avait mal nourri, ou vomir parce qu'on nous avait forcé à bouffer un truc qui nous convenait pas.

**Marylou Baldacci :** Donner son avis peut passer par le non-verbal, et c'est tout à fait respectable. Le fait de claquer une porte c'est du non-verbal et c'est un acte très fort. Si la personne à qui on a claqué la porte ne se pose pas des questions, tant pis pour elle. On n'est pas là pour soigner le soignant. Sauf si tu as la force de lui dire ce que attend de lui, de l'éduquer si tu te sens suffisamment en dehors de tes problèmes de santé militante. Mais en aucun cas tu es obligée de soigner le soignant.

-----  
**X :** Le plus important est de pouvoir parler, de se sentir libre de parler à son médecin. Pour ma part j'ai changé de gynéco il y a deux ans, et lors de cette première consultation elle m'a demandé si j'avais une contraception. J'ai alors répondu que je n'en avais pas puisque j'étais seule. Depuis elle ne m'en parle plus.

**X :** Et justement ce que j'aimerais que nous arrivions à faire, comme l'on fait certains garçons (qui ont bien été obligés de le faire pour d'autres raisons), c'est de pouvoir dire à son médecin ce que l'on pense, ce que l'on veut.

**X :** Tout dépend pour quelle raison tu consultes. Si tu y vas pour un examen de routine, la question de pouvoir parler à ton médecin ne se pose pas trop.

**X :** C'est toute la question d'être bien soignée. C'est bien cela que nous recherchons toutes. Mais sommes-nous mieux soignées en disant que nous sommes lesbiennes, en particulier en matière de gynécologie, ou en ne disant pas notre homosexualité ? En fonction, évidemment, de la personne que nous avons en face, de ses capacités à accepter ce que nous sommes, à accepter que nous soyons lesbiennes, et enfin de sa connaissance (ou de sa méconnaissance) des réalités de la sexualité lesbienne.

**X :** Il m'est arrivé, alors que j'avais un petit doute, de carrément demander si cela ne la dérangeait pas que je sois lesbienne. J'avais besoin de mettre les choses au point, savoir ce qu'il en était. Afin, justement de pouvoir mieux communiquer avec elle et donc de pouvoir mieux être soignée. Car il me semble que l'on est mieux soignée quand on a dit qu'on est lesbienne. Et si jamais le fait d'être homosexuelle pose problème au médecin, il faut partir, aller voir ailleurs. Car n'importe quelle pathologie féminine qu'on va développer va revenir à des questions d'hormones. Et je ne pense pas qu'on hormone une femme qui n'a pas eu d'enfant (et qui n'en aura jamais) comme une femme qui a connu des grossesses. On ne soigne pas de la même façon une femme hétérosexuelle et une femme homosexuelle. Pour autant, on ne peut pas dire qu'il existe des pathologies qui soient propres aux lesbiennes, mais il semblerait qu'il y ait plus de cancer du sein chez les lesbiennes. Et peut-être qu'un jour on saura pour quelle raison. C'est peut-être, justement, une question d'hormones.....

**Marylou Baldacci :** Sur cette question du cancer du sein il y a un facteur assez évident qui est que la plupart des lesbiennes n'ont pas eu d'enfant avant 30 ans. C'est un facteur médical que l'on retrouve chez certaines hétéros qui elle aussi n'ont pas eu d'enfant, mais qui est évidemment plus fréquent chez les lesbiennes. Certes il y a des lesbiennes qui ont eut des enfants, mais elles sont minoritaires. Les autres facteurs sont des acteurs, toujours médicaux, influencés par des contingence sociales, par la lesbophobie extérieure et intériorisée. C'est à dire que l'on s'est rendu compte qu'il y avait plus de consommation de tabac et d'alcool, d'obésité et de consommation de substances illicites plus souvent chez les lesbiennes que chez les femmes hétérosexuelles.

**X :** J'ai des copines lesbiennes, ce n'est pas parce qu'elles sont lesbiennes qu'elles fument ou pas. Personnellement je ne voit aucun lien entre la consommation de quoi que ce soit et la sexualité. Le fait de consommer telle ou telle substance n'est pas une question de sexualité.

**X :** Juste avant de venir j'ai acheté un ouvrage traitant du bouquin d'Odile Jacob "On ne soigne pas les femmes comme les hommes". Il est question des femmes hétérosexuelles. Je n'ai pas encore vu d'études comparatives entre lesbiennes et hétéros. Mais elle dit qu'il est vrai que de façon générale les femmes sont moins bien prises en compte par la médecine, comme dans le domaine de la recherche (pour tester un médicament) où dans 75% des cas ce sont des hommes qui sont demandés. Il est rare que l'on demande des femmes, sauf pour l'incontinence. C'est un élément à prendre en compte. Cela confine à la lesbophobie que les femmes au départ sont moins bien prises en compte.

**X :** Quand on parle de l'usage de drogue chez les lesbiennes c'est porter un jugement sur notre mode de vie. Le tabac et l'alcool est un problème plutôt culturel que purement lesbien.

**Marylou Baldacci :** Pour en revenir à la question de la lesbophilie extérieure, et il y a toute la problématique de la lesbophilie que nous avons intérioriser, qui fait que nous nous considérons des fois complètement inconsciemment comme des sous femmes indignes de l'intérêt que l'on pourrait porter à soi-même. Et très souvent nous avons (au CEL nous avons une ligne d'écoute téléphonique) des femmes qui sont en position de dévaluation par rapport à elles-mêmes. Il y a énormément de femmes qui disent être laides, grosses, qui par rapport à leur corps et par rapport à leur psychisme se disent incapables de faire telle ou telle chose, de ne pas pouvoir intervenir en public. On demande, dans notre société, aux femmes d'être trois fois plus performantes que les hommes. C'est une façon de nous dévaloriser. Et cette dévalorisation, nous l'avons complètement intégré. Nous mêmes nous nous disons que si nous intervenons il faut que nous soyons au top. Si on décide de se faire soigner, est-ce que nous en vallons la peine, est-ce que notre santé est importante, est-ce que je ne vais pas privilégier mon mari qui est malade ou mes enfants ? Pour les lesbiennes souvent on se demande s'il n'est pas préférable d'aller militer plutôt que de s'occuper de soi. Pour ma part, depuis que j'ai commencé ce projet sur le dépistage du cancer gynécologique, cela fait un an que je me dis qu'il faut que je regarde la date de ma dernière mammographie. Je ne l'ai pas fait. C'est à ce niveau que je m'interpelle sur ma propre lesbophobie, mon propre sexisme intériorisé. Qu'est ce qui fait qu'on se soigne si mal ? Qu'on est si peu importante à nos yeux ? Qu'est ce qui fait que notre corps on le met toujours de côté alors qu'on parle toujours d'idées ? Que même dans l'acte de l'amour on veut toujours donner à l'autre, ne pas se laisser aller, se faire plaisir ? Je fait une généralité qui est fausse parce qu'elle est générale, mais il y a des femmes qui sont comme ça. Quelqu'un qui a été frappé durant son enfance a intériorisé le fait qu'il était frappé parce qu'il n'était digne que d'être frappé. On "accepte" d'être frappé quand on en arrive à un stade où on a été psychologiquement complètement dévalorisé, au stade où on se dit que c'est normal d'être frappée parce qu'on n'est bonne à rien.

-----

**X :** Il y a aussi la question des conditions d'hospitalisation. Une fois où j'ai été hospitalisée, alors que je dormais un infirmier est rentré dans la chambre et a mis sa main sous les draps. Je suis moi-même infirmière (j'ai aussi travaillé la nuit), je peux donc dire que sa présence comme son geste était superflu. Je ne pourrais pas dire ce qu'il a fait précisément, puisque je dormais. Mais je peux dire qu'au minimum il s'apprêtait à me toucher.

**Marylou Baldacci :** De par mon expérience personnelle, les gens (les proches, les parents) que j'ai pu accompagner durant leur hospitalisation m'ont tous dit combien cela les avait rassuré que je sois à leurs côtés. Ceci dit, je n'ai pas trop connaissance d'abus sexuels sur des patientes durant l'opération ou l'hospitalisation.

**X :** Il arrive parfois que des femmes dénoncent les comportements douteux de certains gynécologues, actes commis dans leur cabinet. Mais dans le cadre d'une anesthésie, il est impossible de savoir si on a été victime d'abus.

**Marylou Baldacci :** Sauf qu'il y a une réalité, dans un bloc opératoire ou une salle de réveil il y a en général trois ou quatre personnes en permanence. La plupart du temps, dans les blocs opératoire il y a du personnel féminin (des infirmières, des médecins.....). Et on peut dire que dans des structures privées (comme les cliniques) où dans les hôpitaux, les gens peuvent avoir peur de perdre leur travail en dénonçant un chirurgien. Ceci dit, il me semble que le fait d'abuser d'une patiente durant une opération est quelque chose de très rare. En plus, j'essaie d'imaginer la chose d'un point de vue pratique.....

**X :** Les abus peuvent se limiter au simple fait d'être touché. Ce que j'ai vu de la part de brancardiers. J'ai entendu des brancardiers se vanter de telles choses. Et si je ne connais pas personnellement de cas, il y a des nuances, des paliers dans l'abus sur personne. Qu'il y ait pénétration n'est pas obligatoire. Reste que peu de femmes peuvent parler de cette expérience. Moi-même, je n'ai que très rarement parlé de cette expérience personnelle avec cet infirmier de nuit. Ceci dit, j'espère que c'est un cas rarissime. Mais je pense vraiment qu'il faut lutter contre cette frayeur, il y a en la matière des urgences.

**Marylou Baldacci :** Le fait d'avoir cette peur, que l'on peut comprendre, rajoute au stress de l'opération. Qu'elle soit faite en urgence ou qu'elle soit prévue. C'est vrai que l'on peut aussi travailler sur cette peur. Maintenant on peut penser au fait que selon le type d'opération on peut avoir des anesthésies plus localisées durant lesquelles on reste consciente. Et durant certaines opérations sur l'anus ou la région génitale, il peut avoir la nécessité pour le chirurgien de choisir le moment où la femme est anesthésiée de procéder à un touché vaginal ou rectal afin de prendre des repères. Dans ce cas on fait express d'attendre que la patiente soit endormie pour que cela soit moins traumatisant pour elle. Si pour la bonne conduite d'une opération il est nécessaire de procéder à un repérage, on ne va pas procéder à un touché vaginal, tracer des traits au stylo quand la personne est encore éveillée. Dans ce cas il s'agit d'un acte médical et pas d'un abus. C'est pourquoi il importe de bien se faire expliquer les choses.

**X :** Il y a aussi le fait que tu peux aller aux informations auprès d'amies compétentes. Je n'arrête pas d'être sollicitée pour des adresses de médecins amies. Ceci dit, je suis plus en confiance avec un médecin femme.

**Marylou Baldacci :** Quand il est question d'un généraliste, pour la majorité des femmes que le médecin soit un homme leur est assez égal. Ce qui n'est pas le cas quand il s'agit d'un gynécologue.

**X :** Trouver un chirurgien femme, ce n'est pas évident. Le hasard a fait que ma gynécologie m'a envoyée vers un chirurgien homme. J'y suis donc allée, me disant que si jamais il ne me plaisait pas j'irais ailleurs, qu'il n'allait pas m'opérer de force. Et cela a superbement marché. Mon premier gynécologue (j'avais 17/18 ans) était un homme. Je n'avais pas le choix. Et il a fait en sorte qu'il n'y ait pas de ma part de réticences. Il y a beaucoup de femmes âgées qui préfèrent avoir à faire à des hommes. Je ne sais pas pourquoi.

**X :** Il est hors de question que je m'adresse à un homme. Dans ce cas je ne peux même pas ouvrir les jambes.

**Marylou Baldacci :** Il est vrai que par rapport aux choix qu'on fait de préférer avoir un médecin homme ou femme, je ne vais pas dire peut importe les raisons, politiquement c'est intéressant d'analyser les raisons de ce choix, mais ce qu'il faut entendre dans notre discours personnel et dans le discours des autres, c'est le respect de ce choix. C'est comme ça, je ne veux pas voir un homme. C'est mon choix. Et encore une fois il faut absolument que cela soit respecté. Évidemment dans la mesure du possible. Nous avons une copine qui habite un endroit un peu isolé des grandes villes et qui nous disait, quand on a parlé du choix du chirurgien (elle a été opérée suite à un cancer gynéco assez grave), elle a dit qu'elle a vu des hommes parce qu'elle n'avait de toute façon pas le choix. Effectivement, il y a des fois où on n'a pas le choix. Mais quand on a le choix, il faut pouvoir choisir. Et si on a choisi une femme et qu'on s'entend pas avec cette femme, on en choisit une autre. Et si un jour, par hasard, on s'entend bien avec un chirurgien homme parce qu'on peut pas voir un chirurgien femme, si on s'entend bien avec lui, on continue. C'est important de pouvoir poser ça et de ne pas avoir à se justifier. Pourquoi tu vas voir une femme, pourquoi tu n'irais pas voir un homme ? Parce que ! C'est tout. Je n'ai pas à me justifier de ça.

-----

**X :** Il faudrait avoir la mentalité canadienne. C'est à dire que les Canadiens disent que nous sommes des usagés de santé, des consommateurs, et que nous avons le choix, que le client est roi. Que c'est à nous d'exiger quelque chose. Si tu vas chez le coiffeur et qu'il te fait la mèche comme ça alors que tu la voulais comme ça, tu vas lui dire. Je suis infirmière depuis très longtemps et cela fait depuis peu que je me suis convaincue de ça. Et cela fait depuis très peu de temps que j'arrive à participer à des groupes de parole, que j'arrive à m'exprimer devant des gens sans avoir peur. Surtout quand avant un interlocuteur s'est bien exprimé et que tu arrives derrière. Mais ce qui ressort de ça, c'est qu'on se pose beaucoup trop de problèmes. Par exemple, je suis très à cheval sur la bouffe, sur la qualité d'un vêtement, et je dis toujours aux amies qui me disent que je suis une emmerdeuse qu'il n'y a pas de raison. Je suis à cheval sur ma santé, sur ce que j'achète. Ce qui veut dire que je m'emmerde beaucoup pour moi-même. Après tout c'est normal, car si on ne s'emmerde pas pour soi, pour qui on va le faire ?

Depuis longtemps je m'étais ma militance dans les formations professionnelles, dans l'acquis professionnel, dans tout ce qui touchait le professionnel. Malheureusement le sida est arrivé, c'est ce qui m'a fait militer. Car j'ai toujours assisté à des rencontres féministes mais sans m'y investir. C'est depuis 90 que je suis engagée. J'avais conscience de mon homosexualité depuis très longtemps, depuis l'âge de 8/10 ans et j'ai commencé à travailler très tôt (j'avais 19 ans), c'est donc récent par rapport à mon chemin. Et donc je vais sur Paris m'occuper de travailler (à l'exemple de Marseille) sur la santé lesbienne, en collaboration avec certaines lesbiennes parisiennes.

**Marylou Baldacci :** Dans les buts qu'on se donne dans nos vies, je vois que tu es infirmière, que tu es une femme qui soigne. Tu es une sœur à qui on se confie. Au début de ton militantisme, ce qui t'a fait militer c'est le sida. En fait tu t'es donné à la cause des autres. Les autres n'étant pas des lesbiennes mais des hétéros et des gays. Le sida, c'est pas les lesbiennes. Et moi je me dis, qu'entre lesbiennes, qu'il faudra bien qu'un jour on pense à nous.

**X :** S'occuper des autres, donner de l'amour, avoir la capacité de donner la vie, de soigner, ce sont des qualités. Ce sont des qualités féminines. Il faut le respecter. Ma sexualité est ce qu'elle est, c'est ma façon d'aimer, je ne le renie pas mais je suis une femme. Je ne veux pas être autrement parce que c'est une qualité d'être une femme. Après, que l'on apprenne à donner à nous même, je suis tout fait d'accords. Mais une chose n'annule pas l'autre.

**Marylou Baldacci :** Ce qu'on analyse, c'est qu'on a été élevé ainsi. Et c'est négatif dans le sens où on nous l'a imposé. Je donne énormément de moi-même, j'essaie de faire énormément d'efforts sur moi-même pour apprendre à recevoir. Parce que ça, on me l'a jamais appris de recevoir. Pour moi, donner c'est "naturel". Ce n'est pas naturel, c'est mon éducation qui m'a dit qu'il faut que je donne. J'ai envie de le garder parce que je me suis rendu compte qu'à partir du moment où je l'ai accepté et où je le fait très volontairement, de manière très réfléchi et avec tout l'amour que je peux donner, ça m'apporte énormément en plus. Cela ne me coûte plus, ça m'apporte. Alors que si tu le fais parce que tu as été éduquée comme ça, à ce moment là ça te coûte. Alors que si tu le fais parce que c'est un choix, parce que tu en as envie et parce que tu as conscience que ça t'apporte beaucoup, c'est merveilleux. D'un autre côté il ne faut pas oublier l'autre versant, une fois que tu as construit ça, que tu dis que tu as envie de donner, il faut aussi se forcer à apprendre à recevoir. Parce que ça on ne le sait pas, il faut l'apprendre. On n'a pas été éduquée à recevoir, on a été éduquée à donner (on s'est très bien faire). A recevoir, on a encore à apprendre. Et tous les jours nous avons à apprendre. Il y a des moments où il faut savoir dire non. Hier je suis sorti du forum épuisée, très fatiguée, j'ai donné beaucoup, je me suis retenue dans mes réflexions, j'ai réfléchi à la façon d'intervenir, j'ai pris tout ce qui venait de la salle en plein dans la poire. C'était fatiguant pour moi. Et je suis partie du principe qu'il fallait pas que je m'énerve. Je l'ai bien vécu parce qu'au départ j'avais décidé que je le vivrai bien. N'empêche que cela m'a demandé un effort. Et quand je suis sortie de là, j'avais la boule à l'estomac, et quelqu'un est venu me parler. Je lui ai répondu que j'avais fini, que j'allais au cabaret. Car je sentais que c'était là-bas que j'allais me ressourcer. J'avais envie de chanter, d'écouter de la musique. C'était l'eau que j'allais boire pour me désaltérer parce que j'avais soif d'être ressourcée. Il faut savoir dire que l'on a donné, que ça suffit, que l'on va penser à soi.

**X :** On ne peut pas nier cette qualité de donner est une qualité extraordinaire. Je ne veux pas le nier, le dénigrer.

**Marylou Baldacci :** Quand tu dis que c'est une qualité, je te dis la même chose. Pour moi c'est aussi une qualité, mais je veux qu'on la vive différemment, qu'on la vive de façon active et pas qu'on la subisse.

**X :** Parfois tu donnes, parfois tu ne donnes pas mais tu reçois toujours à un moment donné. Tu ne reçois pas beaucoup si tu ne donnes pas. Et en ce qui concerne la solidarité des femmes vis-à-vis du monde des hommes, c'est un autre débat. Ceci dit, je pense que l'altruisme ne peut pas être une qualité comme l'égoïsme ne l'est pas. Quelle est la base de cette nouvelle solidarité ? Je l'ignore. Mais l'amour pour soi-même ou pour les autres est important, fondamental. Donner est une qualité, que ce soit de donner aux autres comme à soi-même.

**Marylou Baldacci :** Le terme "auto-santé" (objet du présent atelier) est important car quand on donne un mot à quelque chose cela devient une réalité. Maintenant sur cette histoire de donner et attendre quelque chose en échange, par exemple le militantisme, c'est sûr que quand on milite cela donne une image positive de nous. Je rigole quand on me dit "madame la présidente", mais c'est des petits mots gentils qui te valorisent énormément quand tu milites. Je pense que ça tu l'as en retour. Et on a réfléchi depuis des décennies à ce sujet. J'étais dans une association (il y a 25 ans) qui travaillait sur la santé dans les pays en voie de développement, dans le sens du développement de ces pays et pas dans les aides d'urgence. Tout ça pour dire qu'on avait déjà à l'époque une réflexion sur ce que nous apporte, pourquoi on est militant, ce que nous apporte d'être militant. Car c'est clair que ça nous apporte énormément, sinon on ne militerait pas. Faut pas délirer non plus. Après, sur l'approche que j'ai actuellement du donné et du recevoir, au niveau de ce qui est peut-être le plus spirituel en moi, j'essaie de faire un maximum d'effort pour donner sans attendre de réponse, sans attendre de merci, simplement donner. Je crois que cela apporte énormément de profondeur intérieure que de faire un effort sur soi pour donner sans attendre de réponse. Je vois le don comme un grand système d'énergie qui circule, qui fait qu'un jour je vais te donner ça et que dans quelques jours tu va donner à quelqu'un d'autre, qui elle-même va donner quelque chose de positif à quelqu'un d'autre. Il y a comme des pensées (taoïstes en particulier) qui disent d'essayer de donner à la hauteur qu'on a été dédaigné, d'aimer à la hauteur qu'on a été bafoué, injurié. C'est à dire que finalement c'est un peu comme la parole du christ, quand on me frappe je tends l'autre joue. Ça peut paraître du masochisme mais quelque part on a peut-être quelque chose à réfléchir sur ces paroles.

**X :** Je ne crois pas trop au fait que c'est parce que je donne qu'il faut obligatoirement qu'on me rende. Nous sommes un certain nombre à ne pas s'occuper du retour. Nos aînées (nos mères, nos grand-mères) ont beaucoup donné.

**Marylou Baldacci :** Une année, à la *Coordination Lesbienne Nationale*, nous avons dit qu'il y a des femmes qui font un boulot extraordinaire et qu'il faudrait apprendre à les remercier de ce travail. Et de temps en temps je travaille à relancer cette idée. Cela peut sembler contradictoire avec ce que je viens de dire auparavant, mais ça ne l'est pas du tout, c'est complémentaire. Et c'est vrai que ça demande des efforts. J'ai des copines qui sont en train, pendant que je me fais de bien à vous écouter parler (et à m'écouter parler), de trimer à la cafétéria pour servir des cafés. L'autre fois je suis passé et je leur ai fait un énorme sourire et je leur ai dit que je les aimais, qu'elles faisaient un travail extraordinaire, qu'elles étaient belles derrière le bar. Donner de l'amour comme ça, c'est vachement important. Dire au gens "bienvenue", "ça me fait plaisir de te revoir", quand c'est sincère (il n'est pas question de se forcer), c'est important. Mais on les a perdu ces mots. On nous interdit d'avoir de l'amour. On regarde quelqu'un avec plein d'amour et on ne dit rien. Et des fois ça passe dans les yeux, et des fois ça passe pas parce qu'il n'y a pas eu la verbalisation. C'est vrai que quand on a eut un échange très important, très préférentiel avec une personne, on peut passer au-delà des mots. Mais avant d'arriver à ça il y a encore quelque chose qui est du verbal. Et malheureusement on est dans une société où on a presque que le verbal pour parler, on a oublié le reste. La caresse, le toucher est tout de suite ambiguë.

**X :** On peut communiquer, échanger, remercier par le regard et par la parole, mais on n'ose pas la parole. Mais on peut aussi passer par le toucher sans que ce soit ambigu.

**Marylou Baldacci :** Chez les lesbiennes, il y a une chape de plomb très lourde sur nous qui fait que c'est ma copine, qu'elle est à moi. Je généralise mais il y en a beaucoup comme ça. Tu peux, en connaissant les gens, faire comprendre ce que tu veux dire.

-----  
**X :** Quand nous sommes arrivées ici on nous a dit qu'il y avait une bonne ambiance, que les gens étaient contents de se retrouver. J'étais alors complètement abruti par le voyage en train, et je me disais que celle qui me disait tout cela était sur un nuage. Et en moins de 24 heures j'ai constaté qu'ici est très différent de Paris. Les gays que tu rencontres ici n'ont pas du tout la même attitude qu'à Paris. C'est très violent à Paris.

**Marylou Baldacci :** C'est un peu une semaine de vacances. Et puis il y a des personnes qui ont lié des relations très intimes, des amitiés très profondes. Cela ne se voit pas forcément mais ça transpire sur les autres. J'ai mes chouchous, mes préférés. Quand je prends dans mes bras un homme, quand j'embrasse un homme ou une femme, il y a quelque chose de très fort qui passe. C'est cette sensation de la communion, au sens religieux du terme, entre deux personnes qui fait du bien aux autres, parce qu'on se fait énormément de bien et qu'on en fait aussi aux autres. Car on montre que c'est possible. Ici, pendant une semaine nous avons des relations très privilégiées, on est en contact avec des personnes de façon très rapprochée. Et après on ne se voit plus pendant un an. On a un peu envoyé des mails, mais c'était pour le militantisme. On ne s'est pas trop parlé, personnellement. Par contre, un an après vous arrivez et je vous prends dans mes bras. Comme si en un an il ne s'était rien passé, comme si on s'était vu hier. Le contact est resté. C'est tout le plaisir de se retrouver l'année d'après. Et ça c'est magique, complètement magique ces retrouvailles. Dans le plein sens du mot. Retrouver quelqu'un, c'est beau.

-----  
**X :** Il y deux ans, à *Cinefabl* nous avons organisé une rencontre avec la *Coordination Lesbienne* sur la santé. Et à cette occasion nous avons proposé au gouvernement Jospin que nous, en tant que lesbiennes, nous pouvions être consultées et même aller jusqu'à prendre des décisions pour sa compagne, que les parents ou le frère ne viennent pas interférer et décider à la place de la compagne, de celle qui vit depuis longtemps avec la fille ou la sœur. Nous avons pensé au cas de l'accident, de l'opération d'urgence.

**Marylou Baldacci :** Il ne faut pas obligatoirement que la personne référente par rapport au médecin soit la compagne. La personne référente doit être la personne choisie par la malade. Cette personne là tu peux la choisir à l'avance. Cela peut être le père, la mère ou la compagne. Mais il ne faut pas dire qu'il faut que ce soit la compagne. Il faut laisser le choix à la personne malade de choisir sa compagne ou quelqu'un d'autre.

**X :** Evidemment c'est une décision bilatérale, mais cela se situait dans la suite du PACS.

-----  
**Marylou Baldacci :** Bien, malheureusement nous sommes arrivées au terme de cet atelier sur la question de l'auto-santé. Merci à vous toutes d'être venues, merci pour cet échange.

**Myriam :** Il s'agit donc d'un atelier sur le thème de la prostitution masculine. Ce n'est pas la peine que je vous décrive en long et large la manière dont l'association (dans laquelle je travaille) fonctionne. Je préfère plutôt partir de vos questions pour vous présenter une image de la prostitution masculine, enfin comment on la rencontre, et ainsi voir s'il existe des différences avec la situation en France. Je vais commencer cet atelier en vous donnant une petite feuille à chacun et vous allez écrire trois ou quatre mots qui vous viennent à partir du thème de la prostitution masculine. Il n'y a pas de bons ou mauvais mots. Cela me permet de voir un peu ce que vous avez en tête et ce serait d'ailleurs intéressant de voir s'il y a des choses qui se recoupent entre vous et les différences..... Donc, cela donne : Les termes : "pourquoi", "honte", "regard sur soi" et "estime de soi", "violence", "oppression" et "l'autogestion du proxénétisme", "c'est un métier ou un travail comme un autre", "liberté", "vendre son corps", "choix", "drogue"..... voilà on peut continuer comme ça.

### Une association

*Adzon*, cette association qui existe depuis dix ans (qui est subventionnée par l'Etat et fonctionne aussi grâce à des dons), fait de l'accompagnement psycho-médico-social de jeunes hommes prostitués sur Bruxelles. C'est une grande ville, c'est donc un lieu où la prostitution est plus importante que dans d'autres villes et où la communauté gay est plus importante, en tout cas en terme de nombre. D'autre part, il y a un phénomène de migration rurale motivé par le désir de vivre dans l'anonymat des grandes villes.

Dans le cadre de nos actions, nous accueillons parfois des classes d'élèves ou des futurs professionnels, et on fait des séances d'information. Pour ce faire, un des outils que j'utilise auprès des classes c'est ce petit exercice de vocabulaire, afin que toutes les choses puissent se dire, qu'on puisse dire ce qu'on veut devant ses petits camarades. Cet exercice permet de voir quels sont les préjugés ou les fausses croyances, et aussi de voir qu'il y a des termes qui ne sont absolument pas présents, comme l'homosexualité, la notion de client, le sida.....

La première fois que j'ai fait l'exercice, figuraient les termes de "désespoir", "dégoût", "isolement", "solitude", que vous n'avez pas mis en avant. C'est étrange de voir les différentes approches. Pour autant, avec les classes d'adolescents qui sont un peu coincés, on peut parler de choses simplement et je me rends compte souvent que c'est presque plus l'homosexualité que la prostitution qui est problématique. Notre venue dans les écoles s'explique par l'intérêt d'un professeur pour notre problématique ainsi que par le fait qu'en Belgique il y a un foisonnement d'associations et que souvent les écoles ont des démarches d'ouverture sur le social. C'est ainsi qu'elles organisent des visites dans une maison d'accueil, un centre pour toxicomanes, pour handicapés, pour les prostituées. Parfois aussi, un professeur peut proposer de travailler sur ce thème là, parce qu'il connaît des structures ou cette question. D'autres fois, les élèves le proposent d'eux-mêmes, ce qui est mieux car cela vient d'une demande réelle de la classe.

### Le profil type du prostitué

En dix ans, nous avons constaté une évolution du public assez importante. Au début, le public rencontré était surtout composé de jeunes issus de milieux assez défavorisés voire vraiment du quart-monde. Ils avaient souvent eu un parcours douloureux au niveau familial (notamment avec des problèmes d'abus intra ou extra-familial) et un parcours scolaire plutôt chaotique. Certains étaient placés dans des institutions. Le parcours type de ces jeunes commence par une homosexualité latente (ou non), suivie d'une installation dans une grande ville, dans le milieu de la prostitution. Le jeune en question y trouve des pairs, des jeunes aussi déstructurés que lui, un lieu d'amusement (encore faut-il s'interroger sur cette notion). Et un lieu de survie financière, y compris au niveau affectif parce que les clients peuvent être aussi des personnes tendres et douces, et constituer des repères adultes. Or, actuellement ce public belge de souche a presque disparu.

Nous travaillons exclusivement avec un public prostitué de rue et de café, c'est à dire qu'on intervient sur un territoire extrêmement précis à Bruxelles. A savoir quelques cafés où il y a du racolage explicite, et quelques rues où il y a des hommes qui racolent dans la rue. De moins en moins dans la rue d'ailleurs, parce que le quartier où cela se faisait avant est de plus en plus contrôlé par la police. Ce quartier est devenu un superbe quartier, suite à un vaste programme de rénovation. Ainsi, c'est beaucoup moins facile pour se prostituer à l'aise et de manière discrète. C'est pourquoi la prostitution a immigré dans les cafés, ce qui change tout aussi sur la manière de procéder et sur la manière dont l'aide sociale peut se faire. De la sorte, notre public

cible de base (les jeunes prostitués de rue que nous suivons) n'est plus constitué de Belges de souche. Parmi le public global, les Belges de souche (et là dedans, il y a toutes les personnes naturalisées) représentent moins de 32 %. Pour le reste, la plupart sont maghrébins, surtout Marocains (car c'est la communauté maghrébine la plus importante de Belgique contrairement à la France, où ce sont les Algériens), un peu moins de Tunisiens et d'Algériens. La seconde communauté présente dans la prostitution de rue ce sont les Roumains, surtout des catholiques-slaves, et un peu de tsiganes, et enfin une communauté macédonienne assez importante (tsigane/musulman). Sur la question plus précise de la disparition des Belges de souche, je pense que les anciens que nous rencontrons il y a dix ans, sont décédés ou ont réussi à changer de mode de survie. Je pense qu'actuellement le public belge de souche, ou en tout cas celui qui s'y apparente (il y a notamment un certain nombre de Français), se prostitue via Internet ou par escorte. Cette dernière formule est beaucoup plus courante en Belgique qu'en France. Il y a également beaucoup d'offres de massage. Nous avons continué à nous intéresser au public de rue, car l'objectif de l'association dès son origine était de s'occuper des plus fragiles. Or si quelqu'un reçoit via Internet des clients chez lui, cela suppose qu'il peut et sait se connecter, qu'il maîtrise le français pour dialoguer avec un client, qu'il possède un appartement où il est capable de recevoir quelqu'un. Le public avec lequel on travaille n'a le plus souvent aucune instruction, une scolarisation faible voire inexistante. La majorité du temps, il est composé de sans abri qui dorment chez le client, chez un copain, ou encore dans un centre d'accueil. Et souvent consomment des produits spécifiques, histoire de tenir le coup. Ce qui pose naturellement un autre problème.

-----

**Aurélien :** Existe-t-il des statistiques sur l'augmentation du nombre de prostitués ? Si la masse a augmenté, le nombre de Belges de souche peu rester stable.

**Myriam :** C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre et je me demande si quelqu'un peut y répondre. Je dirais que le phénomène a dû augmenter, et qu'il suffit de surfer sur les sites pour voir le nombre de propositions de contacts sexuels tarifés. L'année passée, nous avons établi contact avec près de 200 personnes. Or quand je dis contact, je parle d'entretien individuel. Evidemment, nous avons croisé beaucoup plus de monde. Parmi ces 200 personnes, 40 venaient pour la première fois au centre et 25% étaient suivis dans le cadre d'un accompagnement psychosocial. Nous avons deux terrains d'action (au centre ville, et hors centre) et nous sommes scindés en trois équipes de travail (la cellule du centre, la cellule du travail de rue, et la cellule de prévention). Le Centre se veut un lieu d'accueil, d'information, de suivi psycho-médico-social dans le sens préventif. Libre d'accès, il se veut le plus accueillant possible en raison du public qui vient nous voir, de sa fierté et de sa volonté de ne pas demander d'aide. Pourtant la démarche de venir chez nous est souvent motivée par une demande d'aide. C'est pourquoi nous avons conçu l'accueil de telle manière que les gens puissent venir sans question précise. C'est ainsi que nous sommes ouvert toutes les après-midi sans rendez-vous. Celui qui vient nous voir peut rentrer pour seulement boire un café, sans poser de question. Peut-être qu'à sa onzième visite il posera une question. Mais s'il ne fait que se servir en brochures d'information et/ou de prévention, on en a dans toutes les langues et sur tous les sujets. En fait, il prendra ce dont il a besoin.

Au centre, sont proposés des accompagnements psychosociaux. Pour ma part, je suis référente de quelques garçons avec qui un lien fort s'est tissé. Mais si je ne suis pas là, mes collègues sont là. Le travail de prévention se fait sur la base de consultations, avec une fois par semaine un médecin qui propose une vaccination contre l'hépatite B gratuite, un dépistage et un traitement contre la syphilis (en tout cas dans la phase primaire). Si, les personnes sont en phase secondaire ou tertiaire, on a les moyens de les aider à se faire traiter, même pour ceux qui n'ont pas de papier, ni d'accès aux soins. Par ailleurs, le médecin est là aussi pour faire de l'info HIV, mais il n'y a pas de dépistage pour le moment chez nous. Au niveau des outils de prévention, les capotes et le gel sont gratuits et à disposition, sans qu'on ait besoin de le demander. Parfois, des gars rentrent seulement pour faire leur course, et ça ne pose pas de problème.

**Aurélien :** Quand tu dis qu'une relation "plus proche" se crée avec les prostitués, est-ce que ce n'est pas un peu problématique dans le sens où tu ne construis pas davantage une relation d'ordre privée qu'associative ?

**Myriam :** C'est toujours compliqué. Même avec 50 ans d'expérience, il faut toujours être vigilant par rapport à ce qu'on fait. Mais il s'avère que nous avons suivi une formation (de psychologue et/ou d'éducateur) et que si sur le plan théorique nous avons appris certaines choses, on discute entre nous ce que nous voyons, de ce que nous vivons sur le terrain. Enfin, il y a toujours des collègues qui sont là pour te dire si tu te plantes ou si tu vas trop loin. Ainsi une fois par semaine, l'équipe entière est rassemblée pour discuter de ce qu'on fait, des cas, des projets individuels. On est supervisé de manière individuelle. Il existe donc des balises qui nous aident dans notre travail (c'est d'ailleurs leur fonction). D'autre part, quand quelqu'un vient au centre, il ne vient pas chez moi, il est accueilli par des professionnels, ce qui change tout. Le travail de rue est plus compliqué, et donc plus dangereux à ce niveau là. Mais là aussi, on suit certaines procédures, notamment on travaille toujours par deux, le travail de rue ne se fait jamais seul (sauf si quelqu'un est malade). Enfin, en théorie le principe c'est d'être à deux, pour des questions de sécurité et pour garder de la distance, notamment pour en discuter avec le collègue. Ce qui permet vraiment de prendre du recul.

Aussi, lorsqu'on se présente à quelqu'un, qu'on l'ait rencontré au centre ou bien dans la rue, on essaye toujours, même si ce n'est pas aussi simple que ça, de poser dès le début que nous sommes des travailleurs sociaux. Cela permet tout de suite de poser le cadre de la relation, c'est à dire d'indiquer qu'on est à disposition des personnes pas en tant qu'ami, que client ou que petit ami. Le fait de le dire dès le début facilite beaucoup de choses par la suite, et c'est important. C'est quelque chose qui nous protège aussi. Maintenant, il est bien évident que parfois il y a des moments où quelqu'un ou une histoire nous touche davantage, mais c'est fondamental pour chacun d'entre nous d'avoir en tête ce cadre déontologique qui est d'être un travailleur social, c'est à dire de se situer en dehors d'une relation privée, d'être soumis au secret professionnel, à la disposition de quelqu'un qui reste maître de ses propres choix. C'est de cette façon que nous fonctionnons. Quand tout à l'heure je parlais de projet, ce n'était pas tout à fait exact puisque nous travaillons à la demande des gens. Ainsi, si quelqu'un ne demande rien, nous n'allons pas lui proposer quelque chose. Maintenant, il y a des fois où tu as envie de proposer quelque chose, mais si celui qui vient nous voir n'accepte pas, nous n'en sommes pas pour autant fâchés.

-----

**Habib :** Au début, vous avez dit que parmi les prostitués de rue, il y avait un grand pourcentage de maghrébins et en particulier des Marocains. Vis à vis d'eux, comment vous présentez-vous, notamment comme femme, et surtout comment arrivez-vous à obtenir leur confiance ?

**Myriam :** D'abord, il ne faut pas être aveugle, tout le monde sait qu'ils sont là pour se prostituer. Ensuite ils sont demandeurs d'une certaine forme d'aide. Quand on va à leur rencontre et qu'on leur dit qu'on travaille dans telle association, qu'ils peuvent passer pour faire un dépistage ou pour se procurer des capotes, certains acceptent, même s'ils ne se disent pas prostitués, que c'est pour un copain. De plus, entre eux ils se parlent, d'autant qu'ils savent déjà plein de choses à notre sujet. Se faisant, ils font notre pub. Le contact se passe donc assez bien. Ceci dit, il est parfois plus facile d'avoir des contacts avec les maghrébins qu'avec les macédoniens.

**Othman :** On fait du travail de prévention au Maroc, et je vois le temps qu'il nous a fallu pour gagner leur confiance et qu'ils viennent se confier à nous .....

**Myriam :** Certains se confient de préférence à un "ancien" du milieu, d'autres à un travailleur social. Cela dépend. Cependant, nous existons depuis maintenant une dizaine d'années, que nous sommes chaque semaine dans la rue, ce qui fait que lorsque quelqu'un débarque dans la rue, il découvre les bars, les patrons, et les travailleurs d'Adzon. Nous faisons partie des murs. On est à la disposition des gens, on s'invite dans le milieu de la prostitution, tout en respectant les codes (nous ne sommes pas directs), un peu comme lorsque tu es invité chez quelqu'un, tu observes d'abord comment ça se passe et tu essayes de t'adapter. Donc on se met à disposition des gens, ainsi des fois on reste deux heures à une table de café à attendre alors que personne qui vient vers nous. Soit parce que les gens sont occupés avec des clients, soit que ce n'est pas le moment, mais on reste disponibles. Et à un moment donné il y en a un qui vient s'asseoir pour parler de choses personnelles ou du boulot. Ainsi au cours d'une soirée, on peut voir quelques 30 à 40 personnes et des fois n'avoir que deux ou trois entretiens plus privés. Parfois plus, d'autre fois moins. Mais si les deux ont été importantes pour la personne, c'est chouette.

Je ne sais pas trop comment ils nous voient, mais bon on a toujours le même sac, une sorte de besace avec gel, capotes, brochures et tout (tous les travailleurs de rue l'emploient) ensuite on est toujours à deux, même si ce n'est pas toujours les deux mêmes. Pour ma part j'ai fait du travail de rue pendant deux ans, et quand je vais dans un café où il n'y a que des mecs et qu'ils me voient, ils se demandent ce que je fais là. Je pense donc que je suis visible comme ça. Quant à mes collègues, ils n'ont pas les mêmes comportements et donc le regard des autres à leur égard est interrogatif, se demandant ce qu'ils font là à boire leur coca (pas d'alcool au travail), à n'être ni client, ni prostitué. Pour autant nous n'avons pas d'uniforme. Cependant, lors de la consultation préventive nous sommes plus visibles car là, on est avec des sachets de cinq capotes et dose de gel, des cartes de visite d'Adzon avec les horaires d'ouverture. Nous en sommes venus à avoir cette démarche parce qu'au départ, on avait en vrac des capotes et du gel, et souvent ils prenaient les capotes mais pas le gel, on n'arrivait pas à leur fourguer le gel. Nous avons donc tout mis dans un petit sachet. Et on en profite pour mettre notre adresse. Jusqu'à peu, on faisait une distribution massive à tout le monde : clients comme prostitués. Ce qui signifiait que tout le monde est concerné par la même rencontre, même si elle est payée, que ce n'est pas seulement au client d'avoir la capote sur lui, que tout le monde est responsable.

La plupart des non Belges sont en voie possible de régularisation, quand ils sont sans papiers. La plupart disent qu'Adzon c'est un centre pour sans papier et pas un centre pour prostitués. Pour eux, c'est plus facile d'aller dans un centre pour sans papier que pour prostitués. C'est ce qu'ils disent quand ils parlent de nous à quelqu'un qui est hors milieu, d'autant plus que la plupart sont effectivement sans papier. Pour eux, c'est facile de dire ça, Il y a un commissariat pas très loin, mais ils s'en foutent. D'autant qu'il n'y a jamais eu de descente de flics à ce propos. Il y a des personnes qui vont nous raconter des mensonges pendant un an, mais ce n'est pas grave, c'est comme ça. Quant aux Belges de souche, avec leur papier, c'est pareil. Ils nous font confiance dans une certaine mesure. Mais est-ce que dire son véritable prénom c'est faire confiance ? Je ne sais pas. Il y en a pour qui symboliquement c'est important, et qui me disent "voilà, Myriam, jusqu'ici je te l'ai pas dit, mais mon vrai nom c'est untel". Et ils s'excusent. Pour ma part, je trouve qu'ils ont raison de se protéger, de garder un certain anonymat, après tout ils ne savent pas forcément à qui ils ont à faire. Sans compter qu'ils sont dans une situation de fragilité. D'ailleurs, je leur propose de continuer à les appeler par leur prénom de "travailleur", si tel est leur choix.

**Nicolas :** Quelle est la législation en Belgique à propos des sans-papiers ?

**Myriam :** En Belgique, quelqu'un qui n'a pas de permis de séjour n'a pas droit d'avoir un emploi. En ce qui concerne les ressortissants de la communauté européenne, ils n'ont pas besoin d'un permis et pendant trois mois ils peuvent occuper un emploi, mais ceux qui proviennent d'autres pays doivent avoir un permis de travail.

---

**X :** Cela joue un rôle dans le fait qu'une certaine partie de la population immigrée soit amenée à se prostituer ?

**Myriam :** Tout à fait, certains jeunes de souche belge sont conduits à fréquenter de jeunes Marocains arrivés depuis deux ans en Belgique. La semaine passée je suis partie en vacances avec des jeunes, dans le cadre d'*Adzon*, et il y avait un Marocain qui demandait à un Belge, actuellement au chômage, comment il osait rester au chômage alors qu'il avait le droit de travailler. Il trouvait cela scandaleux, quand lui se tuait pour avoir des papiers. Il affirmait que le jour où il aura ses papiers, il n'aura plus jamais de clients. C'est un exemple. En fait, il y a plein de raisons, d'éléments. D'une part, il y a le problème de non-travail pour les jeunes (que ce soit au Maroc ou en Roumanie), l'envie d'aller voir ailleurs, et enfin, toute la question de la sexualité et de l'orientation sexuelle. Beaucoup de jeunes se disent hétéros (50%) d'autres homos ou bi. Il y a une vraie souffrance, quand on est hétéro, de se faire des clients masculins. C'est vécu comme une honte très forte. Reste qu'à titre personnel je m'interroge sur la possibilité de faire des passes dans ce cas, et même si c'est de la psychologie de bas étage je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'homosexualité qui doit se vivre, dans ce contexte là, avec la souffrance qui en résulte, que s'ils restent dans ce milieu là, c'est que cela n'est pas si insupportable que cela. Sans être une grande spécialiste de l'homosexualité au sein de la communauté maghrébine, même pour des garçons qui se vivent ou ne cachent plus leur homosexualité il me semble que la question du mariage, des enfants de la descendance, du retour au pays, et donc c'est un ensemble de choses très douloureuses, avec des préjugés très forts sur ce que c'est d'être homosexuel, d'être hétéro, ce que c'est d'être un pédé, doit être assez compliqué. Ils ne connaissent de l'homosexualité que le milieu de la prostitution. De la sorte ils ont du mal à imaginer que certains vivent en couple, ne sortent pas. Leur seule image de l'homosexualité vient des clients. Aussi nous faisons un travail sur l'estime de soi, par petites touches, par discussion ou par le simple fait d'être là. Nous tous, nous qui sommes des hommes, des femmes, des hétéros, des homos. De la sorte ils viennent nous poser nombre de questions. Pour ma part, cela me dérange pas de leur répondre, même s'il y a des questions auxquelles je ne réponds pas.

Je trouve chouette de pouvoir être un adulte qui répond à leurs questions le plus ouvertement possible. Surtout si cela permet de déconstruire certains de leurs préjugés bien ancrés. Il y a beaucoup de jeunes qui quittent leur pays d'origine parce qu'il est impossible de ne pas y être autrement que hétéro, du fait de la pression exercée par la famille et la société. Le milieu de la prostitution est un monde où il est possible de vivre une certaine forme d'homosexualité, où on peut se cacher derrière le fait que c'est parce qu'on a besoin d'argent, et d'avoir des rapports sexuels avec des clients (à condition d'être actif, car alors c'est le client qui est pédé). Ainsi ils pensent rester des hommes, parce que ce ne sont pas eux qui désirent mais les autres qui les désirent.

---

**Othman :** Je travaille au Maroc. Là-bas, sans repère ni modèle, en effet la seule façon pour beaucoup de vivre l'homosexualité c'est de passer par la prostitution. On récupère certains jeunes qui ne nous parlent vraiment qu'une fois qu'ils nous connaissent, ainsi je pense à un jeune qu'on voyait (il y a deux ans) qui nous disait au début qu'il était hétéro. Sauf que lors d'un groupe de parole, il a expliqué qu'il n'avait pas besoin de fric. Et au bout de trois ou quatre mois, il a dit ouvertement qu'il était pédé.

**Myriam :** Je pense aux quelques mineurs que l'on croise actuellement, et souvent il s'agit des enfants de la seconde génération pour lesquels il est impossible d'être non-hétéro dans le milieu d'origine (le quartier). Ils en viennent à fréquenter le milieu gay, sauf qu'ils n'ont pas accès à tout le milieu gay, ils restent en marge. Là où être arabe ce n'est pas trop grave, c'est justement le milieu de la prostitution. Reste que souvent après quelques mois, quand ils ont réussi à se construire et à avoir les épaules plus solides, ils quittent petit à petit le milieu de la prostitution pour fréquenter le milieu gay. Mais c'est dommage que ces jeunes soient amenés à fréquenter un milieu qui, il ne faut pas se leurrer, est aussi dangereux, et soient amenés à faire des choses qu'ils n'auraient jamais faits s'ils n'étaient pas turcs ou macédoniens. J'ai en tête deux jeunes Turcs de 17 ans, complètement perdus par rapport à leur homosexualité, que j'avais vu sortir dans des cafés où des garçons se prostituaient. L'un de ces garçons était prêt à faire une fugue sans savoir vers qui se tourner, n'osant pas en parler à ses parents ou ses amis, et se voyait mal rentrer dans une structure du planning familial ou un service social. La seule personne à qui il a osé en parler, c'était nous parce que nous étions un élément de proximité et nous savions ce qui se passait. Il a donc décidé de ne pas fuguer, de rester à la maison, de rester à l'école, de ne pas rater son année. D'ailleurs, il commence désormais des études supérieures. L'autre garçon (son meilleur ami) a fait une fugue parce qu'il n'en pouvait plus des injures à la maison. A cette occasion il a rencontré (à 1h00 du matin) un adulte au discours cohérent (ou traditionnel), accueillant et ouvert à différentes problématiques, en l'occurrence l'homosexualité. Ceci montre qu'il a vraiment des choses à faire auprès d'un public de jeunes immigrés, et aussi de jeunes Belges. Sachant que les jeunes immigrés sont plus fragiles en matière de sexualité et d'orientation sexuelle.

**Aurélien :** Comment conçois-tu la prostitution pour eux ? C'est à dire, est-ce qu'implicitement tu la condamnes ou est-ce que tu la conçois comme un travail en soi ? Et dans ce cas, les aides-tu à devenir indépendant ?

**Myriam :** Je ne la condamne pas, enfin j'espère. Mais je ne la valorise pas non plus. Pour moi, ce n'est pas un travail comme un autre, c'est un moyen de survie que certains peuvent concevoir à un moment donné comme étant un travail. Mais je n'y crois pas, quand tu creuses tu t'aperçois que ça laisse des traces qui ne sont pas les mêmes. Bossier en usine ce n'est pas comme de la prostitution, simplement parce que ça touche à la sexualité. A l'association nous avons comme principe de ne pas demander aux gens d'arrêter la prostitution ou de faire de moins en moins de clients pour pouvoir être aidés. On travaille au rythme de la demande. La notion de dépendance par rapport à un travailleur social est une question qu'on se pose à travers la question de comment aider quelqu'un à aller vers l'autonomie. C'est quelque chose de très compliqué, car on peut rapidement déboucher vers une position de domination (morale). Souvent, ils nous envoient péter avec "nos bons conseils". Il y a des personnes qui restent des années au centre, dans ce cas on se demande s'ils n'ont pas toujours besoin d'un soutien ou d'une béquille tellement ils sont fragiles. Heureusement, la béquille est intelligente et ce n'est pas de l'assistanat.

Certains garçons ont des problématiques psy très lourdes. Certains sont vraiment des troubles psychotiques délirants, et je ne sais vraiment pas comment ils peuvent avoir des clients dans ces moments là. Dans ces cas là, notre public se rapproche davantage du public de rue (des sans abris) où l'on constate des cas de psychose qu'on ne voit plus jamais dans les hôpitaux, parce qu'ils sont suivis tout de suite. Nous avons à faire à des personnes qui sont très loin au niveau psychose, comme des dépressions très fortes souvent camouflées par un jeu d'extravagance, des consommations en tout genre de produits. Il y a aussi le fait qu'ils n'ont pas accès aux soins, notamment pour des problèmes d'ordre psychologiques ou pour aller dans un hôpital, car il faut d'abord prendre rendez-vous, puis aller au rendez-vous, ce qu'ils se sont pas trop capables de faire. C'est donc à nous à les aider à trouver des structures plus malléables, plus faciles d'accès. C'est quelque chose de très compliqué, on se pose toujours la question, notamment quand quelqu'un revient après des années, à quoi ça sert. C'est pour cela que je parlais de projet tout à l'heure.

Je prendrais le cas d'un garçon qui est très loin niveau alcool. Cela fait cinq ou six ans qu'il connaît *Adzon*, et depuis des années il n'a plus de client. Tant mieux. Sauf que lorsqu'il est revenu (il y a six mois) de nouveau en crise, au plus bas, on s'est demandé à quoi cela servait qu'il revienne. Pour qu'il vienne nous voir, pleurer sur lui-même (il y a de quoi pleurer)..... Alors on lui a demandé de venir avec un projet, même un mini projet, lui disant que l'on ne supportait plus de le voir comme ça, que c'était trop difficile, que l'on avait bien envie de l'aider mais qu'on pensait qu'il avait les capacités pour s'en sortir. Nous lui avons donc conseillé de trouver du boulot, un partenaire. Mais, évidemment, c'est après s'être fait jeter par son dernier mec, il a repris. Sa demande concernait donc l'alcool et de boulot. Je suis allé avec lui chez un psychiatre, et suite à cette visite il a pris, en tout cas pendant un mois, des anti-dépresseurs qui lui ont fait beaucoup de bien. De lui-même, il n'a pas voulu reprendre une autre plaquette. C'était la petite chose chouette pendant un mois, il se sentait bien, il a moins bu. Je refuse qu'il s'en croûte. Cependant, bien évidemment, je ne vais pas lui demander à chaque fois qu'il vient où est son CV.

-----  
**Damien :** Tu as parlé au début de la nécessité de prendre des substances pour arriver à tenir, et tu racontes que des jeunes quittent progressivement le milieu de la prostitution. Comment se passe alors l'éloignement par rapport à la drogue ?

**Myriam :** Alors d'abord, ils ne sont pas tous consommateurs. Evidemment, ça dépend de quoi on parle. Ils consomment tous de l'alcool et du shit qui à certain moment peut être une drogue dure, en fonction de la manière dont on le consomme. C'est comme le jeu qui est une drogue en tant que tel, et qui fait des dégâts atroces (jeu de hasard, argent). La drogue peut être utilisée pour réussir à tenir la nuit, ou pour supporter le client et la passe. En matière de produits utilisés, il y a une forte consommation de cocaïne (en sniff ou en fumée), de speed et d'ecstasy (enfin à partir d'un moment, les gens laissent tomber l'ecstasy et passent au speed). Il y a enfin les champignons, et tout ce qui passe. Souvent, en fonction de la tronche des gars qui arrivent à *Adzon* l'après-midi, je sais quel jour on est. Le mardi après-midi, ils ont tous les yeux défoncés, déprimés ou paranos, le mercredi ça se passe un petit peu, le jeudi ça monte.....

Pendant quatre jours ils consomment, sans dormir, sans s'arrêter. Sauf que bien évidemment, à un moment donné ça tient plus. Ils consomment des drogues de manière très problématique, car par soirée ce n'est pas un ecsta mais cinq ou dix. Cela devient une consommation compulsive, une consommation de groupe, avec la dimension d'appartenance à un groupe de consommateurs. Certains d'entre eux ne sortent d'ailleurs même plus en boîte. Au départ, ils sortaient en boîte, intéressés par le fait justement de sortir en boîte, de rencontrer des gens et de consommer des drogues. Sauf qu'après être sorti en boîte pour consommer, on finit par ne plus aller en boîte et de consommer à la maison. L'ecsta et le reste, deviennent des produits nécessaires pour se sentir normal. Ainsi, sans produit cela ne va pas, pourtant ils ne sentent même plus l'effet de la montée, c'est juste nécessaire. Ceux que je vois sont complètement cassés avec des problèmes neurologiques, des problèmes cardiaques. Ils réfrènent juste leur consommation à partir du moment où le corps ne suit plus. C'est un des éléments pour décrocher un peu, mais avec l'incapacité aussi de sortir sans produit. Et quand ils se trouvent obligés d'arrêter la consommation de ces différents produits, ils doivent quitter leurs copains, leurs lieux de sortie. C'est très compliqué. Je ne sais pas comment ça se passe en France mais en Belgique, si on a des experts en

cocaïne, au niveau des drogues de synthèse, c'est encore trop récent pour avoir des prises en charge et il y a assez peu de lieux qui renseigneraient un consommateur qui se poserait des questions, sans aller dans un espace pour toxicos, plutôt réservés aux héroïnomanes. Mais souvent ils n'ont pas accès à une info ou à une prise en charge. Et justement sur Bruxelles, il y a des projets qui doivent très bientôt se mettre en place sur la base de cette problématique là.

---

**Nicolas :** Tu disais que certains prostitués ne voyaient l'homosexualité que sous l'angle de la prostitution.....

**Myriam :** Ils ne voient pas comment la vivre autrement que via la prostitution. Ce qui n'est pas la même chose. Pour eux, il serait impossible d'assumer une relation sexuelle avec un homme, hors du cadre payant et donc prostitutionnel. L'homosexuel, c'est le client, pas eux.

**Nicolas :** J'en arrive à penser que la prostitution, est un moyen comme un autre d'ascension sociale. C'est comme les courtisanes au sein de la bourgeoisie. En outre, c'est plus problématique de se définir comme gay que d'avoir des relations homosexuelles. La pratique en elle-même n'induit pas le discours sur ces pratiques. Le gay, c'est toujours l'autre. On dit "j'aime cet homme" mais pas "c'est parce que je suis gay que j'aime cet homme"..... Est-ce qu'il n'y a pas aussi cette notion d'argent facile, avec l'idée d'économiser et de se dire que demain on arrête. C'est un discours que j'ai rencontré pas mal chez les prostitués masculins.

**Myriam :** "Demain, j'arrête", je crois que tous les fumeurs savent ce que c'est. Dans cette salle, beaucoup se définissent comme gays ou homosexuels. Ensuite, je ne parlerai pas d'argent facile mais d'argent rapide. C'est à dire que tu peux effectivement rapidement rassembler une certaine somme d'argent. "Facile", c'est un peu dur. C'est le client qui pense que c'est de l'argent facile.

**Nicolas :** Le mec qui voit son camarade se prostituer et avoir cet argent peut penser que c'est de l'argent facile.

**Myriam :** Des gars qui font des économies, je n'en connais pas. Cet argent, il brûle les doigts, il est honteux et sale, on se dépêche vite de le dépenser ou de l'envoyer à la famille. Et c'est encore un autre problème. Mais c'est rarement de l'argent dont on profite.

**Nicolas :** Quand il y a rapport sexuel, cet argent est certes dévalorisé mais il y a aussi ascension sociale..... Car au-delà du rapport sexuel monnayé, pour des jeunes maghrébins qui viennent de pays souvent pauvres, de se retrouver avec des sommes d'argent considérables par rapport au niveau de vie de leur pays d'origine, cela peut être vu comme une ascension sociale.

**Myriam :** Là où je ne suis pas d'accord avec toi, c'est que dans leur cas je ne crois pas que l'argent soit un facteur d'ascension sociale, car c'est surtout factice. Ce n'est pas parce qu'ils peuvent envoyer de l'argent à la famille de temps en temps qu'ils sont pour autant montés dans l'échelle sociale belge. Même si certains pouvaient amasser de l'argent et s'en glorifier, ça reste l'argent d'une pute. Et les gens restent intolérants.

---

**Jacques :** Je n'ai pas beaucoup d'expérience avec des prostitués, en revanche je fais souvent un travail d'accompagnement de toxicomanes. Et il y a quelque chose de commun qui m'interroge beaucoup mais très, très en amont. Il s'agirait de savoir quelles possibilités ils ont pour nouer des relations sociales, interpersonnelles. Ce sont des gens pour la plupart qui n'ont jamais connu de relation de personne à personne, ou très rarement. Pour eux, aimer veut dire baiser. Baiser au sens matériel, au sens piquer du fric, un maximum de fric. Pour la plupart des gens que j'ai connus, il a été très difficile de modifier le rapport qu'ils avaient avec les autres. Rapport qui repose souvent sur la violence (l'argent en étant une), leurs poings, leurs coups de gueule. Tous les gens qui sont autour d'eux leur semblent alors hostiles ou à punir. Je vois dans mon rôle d'accompagnement de malades à Aides, le temps qu'il faut pour parvenir à des relations interpersonnelles où l'on peut parler sans essayer de dominer, juste pour le plaisir d'être ensemble. C'est un luxe que souvent ces garçons n'ont pas.

**Myriam :** C'est aussi ce que nous essayons de faire, à savoir entrer dans une relation d'adulte à adulte, sans enjeu financier, avec pour seul enjeu d'être bien. Cependant, nous essayons de ne pas trop entrer là-dedans quand même. Je retiens de vos propos, la grande difficulté à aimer, à faire l'amour. Il y a une grande scission entre, d'une part le besoin d'amour et une grande tendresse, le besoin de rapport humain, et d'autre part la sexualité. C'est très compliqué de faire des ponts entre les deux. A mon avis, dans la jeunesse et l'enfance de certains, il y a des ponts qui se sont faits alors qu'ils n'auraient pas dû se faire. Certains ont de grosses difficultés à avoir une vie amoureuse classique, pleine, riche (c'est à dire quand on aime son partenaire et on fait l'amour avec). Je vois beaucoup d'amour platonique ou beaucoup de baise, mais de l'amour consommé (je l'appellerai comme ça), je n'en vois pas beaucoup. Je pense qu'on peut à un moment donné tomber dans la prostitution par hasard, mais y rester cela ne tient aucunement du hasard. Et c'est à ce moment là, il faut commencer à s'interroger.

**Damien** : Est-ce que les jeunes parlent des raisons qui les ont conduits à la prostitution, au-delà de cet argent facile. Par exemple, même si ce n'est pas vraiment une ascension sociale, certains peuvent essayer d'être avec une seule personne et se retrouver dans une autre situation .....

**Myriam** : Il y a plein d'histoires, il n'y a pas de trajectoire de vie type. Certains ont rapidement un client régulier, chez qui ils logent et qui subvient à leurs besoins, tout en ayant de temps en temps des clients pour l'argent de poche. D'autres, nouveaux sur le marché, ont plein de clients et petit à petit commencent à cibler des personnes avec qui avoir des relations de proximité (quelques uns, voire un seul). D'autres encore te disent que leur objectif est de se marier, et ils arrivent à un moment donné à se trouver une femme (dans le cadre d'un mariage blanc). Tu en as d'autres qui ont rencontré un client au Maroc et qui viennent cohabiter chez le client en Belgique, et font une demande de régularisation sur cette base là. Et d'autres enfin te disent qu'ils préfèrent ne plus avoir de fric en arrêtant d'avoir des clients, mais ils continuent à fréquenter les cafés parce que c'est là qu'ils ont leurs copains. Quand tu parles avec eux en entretien, ils te parlent de leurs clients avec qui ils sont obligés de coucher, alors qu'ils ne sont pas amoureux et qu'ils le trouvent laids.

-----  
**X** : Au regard de la diversité du public, vous faites comment au niveau de la langue ?

**Myriam** : On se débrouille. Ceci dit, nous avons édité des outils d'info dans différentes langues, ce qui fait que les infos les plus importantes (comme l'hépatite) sont déjà expliquées, ce qui t'évite d'avoir à l'expliquer. S'il ne sait pas lire sa langue maternelle, on lui propose de demander à un copain de le lui lire. Parfois, il y a des mecs qui viennent avec quelqu'un de confiance pour faire interprète. Enfin, de temps en temps (mais c'est plus rare, parce que plus compliqué), on fait venir un interprète, via une association. Sinon, dans l'équipe, malheureusement personne ne parle l'arabe, le berbère ou le macédonien.

**Habib** : En même temps, le fait que vous ne soyez pas arabes peut aussi faciliter le travail. Dans mon association, au Maroc, il y a une Suisse et le contact avec elle est beaucoup plus simple (il y en a aussi beaucoup qui viennent la draguer). Alors que le fait d'être jugé par un arabe ou un musulman....

**Myriam** : C'est vrai, c'est d'ailleurs pour cela que certains ne veulent surtout pas d'un interprète. L'idéal serait que quelqu'un dans l'équipe parle le roumain, l'arabe et le macédonien, sachant qu'il y a d'autres communautés encore.... Mais avec le temps, ils ont de moins en moins besoin de nous, et tant mieux.

-----  
**X** : Au niveau du sida, et notamment sur les rapports non protégés, est-ce qu'il y a une surenchère.....

**Myriam** : Oui, ça existe. Maintenant, la plupart d'entre eux connaissent, en gros, les modes de contamination en matière de VIH. Mais dans la pratique, ils ignorent certaines choses. Par exemple, nombre d'entre eux ne prennent pas de gel, pensant qu'en utiliser signifie forcément être pédé. Par ailleurs, beaucoup montrent une certaine réticence à faire un dépistage VIH (ainsi qu'à l'hépatite B ou à la syphilis). Ainsi, il y a huit ans, il y a eu (un peu par hasard) un nombre de tests assez important parmi les gens qui fréquentaient *Adzon*. Et il s'avéra que le taux de séropositivité fut catastrophique. Ce qui a traumatisé tout le monde. En premier lieu les garçons qui fréquentaient *Adzon*, mais aussi nous tous qui composions l'équipe car on se trouvait face à une quinzaine de séropos qui venaient de l'apprendre et qui devaient gérer l'angoisse de la mort. C'est alors que nombre d'entre eux se sont dit qu'il fallait se protéger, faute de quoi *Adzon* deviendrait le lieu de l'annonce du résultat et de la mort. Se faisant, certains ne voulurent plus venir chez nous parce que cela leur rappelait des souvenirs, ou n'osèrent plus venir chercher le résultat. Ce qui nous interrogea, et ce d'autant que tout prêt de chez nous il existait une structure gérée par MSF qui proposait des tests anonymes et gratuits, et donc on se demandait pourquoi en faire nous-mêmes quand des professionnels et des médecins, des gens formés en matière de conseil étaient disponibles, quand en plus nous étions des assistants sociaux et pas des médecins. C'était les excuses de l'époque, les bonnes et les mauvaises raisons.

Maintenant, l'équipe a évolué, les gens qui étaient traumatisés sont partis ou mieux, ont dépassé leur traumatisme. En ce qui concerne notre public, les choses ont également changé. Par ailleurs, en matière de séropositivité, même si ce n'est pas plus facile maintenant, les connaissances ont évolué. La consultation, qu'on appelait la consultation hépatite au départ, a eu beaucoup de mal à s'implanter. L'équipe n'était pas trop preneuse, ne voulant pas que soit inséré une problématique santé dans la démarche de l'association car cela risquait de tout chambouler, y compris sur le plan du secret médical (qui n'est pas le même que le secret du travailleur social). Mais petit à petit l'équipe s'est réappropriée le projet, et maintenant cela fonctionne très bien. Avant, les travailleurs de rue quand ils présentaient *Adzon* ne parlaient jamais de la consultation santé. Maintenant ça marche, et il y a beaucoup de gens qui viennent pour cela, y compris des gays qui sont depuis trois semaines dans le milieu. Depuis peu, on fait un dépistage de la syphilis, une fois par an un dépistage de la tuberculose. Et à force, on s'est dit que c'était ridicule de ne pas faire un dépistage VIH alors qu'il y a des gens qui sont en demande.

**X :** Peut-être qu'il y a un manque de personnel compétent ?

**Myriam :** Nous avons tout pour, des médecins, des labos qui seraient très preneurs pour procéder à des examens sur les prélèvements de sang qu'on leur amènerait. Donc on pourrait s'en tirer, mais je ne sais pas si on pourrait assumer, et surtout quelle portée cela aurait à terme. Le médecin est présent sur place, et entre deux consultations il vient boire son café avec tout le monde. Ce qui participe au côté convivial du lieu, et de la chose. Et du fait de sa présence, certaines personnes lui posent des questions. Surtout qu'il est possible de lui poser toutes les questions imaginables, et même d'avoir avec lui une discussion approfondie sur un sujet plus précis. Et ce d'autant mieux que le médecin est tenu au secret médical. C'est pourquoi le moment de la consultation est un moment particulièrement privilégié pour parler de santé. Bien sûr, certains viennent à la consultation sans rencontrer le médecin mais seulement pour boire un café ou pour discuter, sauf que l'un d'entre eux, peut-être, au bout d'une dizaine de fois fera le dépistage. En 94/95, il y a eu 44 tests de réalisés et 28 se sont révélés positifs. A cette époque, le dépistage se faisait en dehors du centre.

Notre interrogation actuelle est de savoir si nous allons introduire dans le centre un service de dépistage (au sein de la consultation) ou pas. Si le traumatisme a été si fort à cette époque (moi je n'étais pas encore là), c'est parce que les travailleurs sociaux avaient, pleins de bonne conscience, poussé au dépistage sans avoir vraiment réfléchi au fait qu'il faut accompagner ce dépistage par un accompagnement personnel. C'est à dire aller à l'hôpital, mettre en place l'aide médicale d'urgence pour qu'ils aient accès aux soins, prendre les rendez-vous. Ceci montre combien il importe de réfléchir avant de mettre en place un service de test. D'autant que dans notre cas l'agencement des locaux doit être modifié afin que quelqu'un puisse sortir du cabinet médical sans qu'on puisse voir à sa tronche le résultat de l'annonce.

---

**Robert :** Est-ce que tu connais des associations qui font le même travail en France ?

**Myriam :** En France non, mais en Hollande oui. En fait il existe un réseau européen de structures qui travaillent dans ce domaine, qui s'appelle *ENMP (European Network Men Prostitution)*. Tout ce qui se passe via l'Europe du Sud, l'Europe du Nord. Nous, on est surtout en contact avec des Hollandais, des Polonais et des Roumains, et beaucoup plus rarement avec des Français. Les Français, quant à eux, ont davantage de relations avec des Espagnols ou des Italiens. En Belgique, il y a nous et *Espace P* qui s'occupe exclusivement de femmes et de travestis, et *Le Nid* qui s'occupe des femmes. Au niveau gouvernemental, il existe deux types de subvention, d'une part tout ce qui est prévention et promotion de la santé, et d'autre part tout ce qui est aide sociale. Ce n'est pas les mêmes budgets, ce n'est pas les mêmes gouvernements.

---

**X :** Mais n'est-il pas possible de concilier directement action sociale et aide médicale ? C'est si compliqué ?

**Myriam :** Bien, je crois que nous allons nous arrêter sur cette dernière question puisque nous sommes arrivés au terme de cet atelier, du temps qui nous est imparti. En guise de conclusion, sur cette idée de concilier action sociale et aide médicale, je dirais qu'en Belgique nous sommes des gens parfois compliqués. Il y a les flamands, les wallons et les bruxellois. Et parmi les bruxellois, il y a les francophones (comme moi) et les néerlandophones. Normalement, on ne doit pas mélanger les budgets linguistiques, mais il s'est avéré qu'il serait plus qu'intéressant de mélanger les expériences de terrain des gens de Wallonie, des gens de Flandre et enfin ceux de Bruxelles qui travaillent tous sur le thème de la prostitution masculine, de très près comme nous ou d'un peu plus loin comme ceux d'*Espace P*. L'intérêt de la chose réside dans le fait que, se faisant, les différentes expériences de terrain et les multiples compétences s'additionnent. D'ailleurs, il est souvent intéressant de voir comment les différences d'approche, en fonction du contexte de création et des missions déterminées au départ, font que malgré tout il y a des choses qui se retrouvent un peu partout, des questions transversales. C'est assez drôle. Ceci dit, j'ai l'impression que c'est plus simple de commencer par la santé et ensuite d'aller vers le social, que le contraire. Du moins, telle est mon impression. Mon expérience personnelle fait qu'il me semble vraiment plus simple de s'ouvrir au social quand on est dans la santé, que le contraire. Par ailleurs, j'ai souvent pu constater, au sein des différentes associations qui s'occupent de prostitution féminine que l'homosexuel de l'équipe fini par avoir envie de s'atteler aux problèmes plus spécifiques de la prostitution masculine. En Belgique, plus ou moins dans toutes les grandes villes (surtout en Flandre) il y a des travailleurs sociaux qui ne s'occupent que des garçons. Ainsi à Anvers et à Gand, il y en a trois ou quatre. D'ailleurs le gouvernement et les communes subventionnent ce genre d'actions dans l'espoir de réduire quelque peu l'ampleur du phénomène et en parallèle de nettoyer les quartiers mal famés. Sauf que les travailleurs sociaux ne sont pas là pour ça, ils sont là pour faire de l'accompagnement.

Voilà, nous allons nous arrêter là. Ceci dit, il y a peut-être l'idée d'organiser l'année prochaine un cycle spécifique sur la prostitution féminine et masculine. Durant cet atelier j'ai parlé de ce que je connais, c'est à dire de ma propre expérience personnelle, aussi il serait intéressant de définir les thèmes à aborder au cours de cet éventuel cycle sur la prostitution. Et à ce propos, demain aura lieu une réunion afin de commencer à réfléchir aux axes de réflexion à aborder l'année prochaine. Tant la question de la prostitution, notamment masculine, est importante et soulève bien des questions.

**Alain Santino :** Aujourd'hui nous allons aborder la question du transsexualisme, à partir des travaux menés par Bénédicte Radal (apprentie ethnologue de son état). Nous nous occuperons plus précisément de la mise en conformité du corps au genre. C'est un thème qui, il me semble, peut autant intéresser les personnes transsexuelles que d'autres en ce sens que nous sommes tous, quelque part, dans une démarche de mise en conformité du corps au genre, ou de non mise en conformité. De fait nous avons tous cette obligation de mise en conformité. C'est pourquoi c'est un thème qui est intéressant. Ceci dit, je passe la parole à Bénédicte.

-----

**Bénédicte Radal :** Donc, dans le cadre d'une maîtrise d'ethnologie j'ai fait une étude de terrain, durant trois mois (sur Marseille). A cette occasion j'ai rencontré des transsexuels de différents milieux avec lesquels j'ai mené différents entretiens. Par conséquent, les données dont je vais vous faire part au cours de cet exposé, données directement issues de ce travail de terrain, n'ont aucune valeur de généralisation. Il s'agit plutôt du témoignage de ce que j'ai pu constater sur le terrain. Je précise également que je n'ai pas de réponse, j'ai d'ailleurs moi-même encore beaucoup de questions. L'intérêt est ici de lancer des pistes de réflexion, de voir quelles sont les problématiques relatives à la question trans. J'espère que nous pourrions partager nos interrogations, et réfléchir ensemble.

Ceci dit, je commencerais par une petite mise au point terminologique. On parle de transsexualisme, ce qui désigne le syndrome de Benjamin (du nom de celui qui a isolé le transsexualisme comme une psychose particulière). Il s'agit donc d'un terme psychiatrique qui définit la conviction d'appartenir au sexe opposé au sein, et le désir de changer de sexe. On parle de plus en plus maintenant de dysphorie de genre, terme qui désigne un trouble de l'identité de genre. C'est à dire un désaccord entre sexe biologique et genre qui serait plus psychologique, plus intérieur. Si les termes sont psychiatriques, la question trans est sortie du champ du pathologique pour investir plus largement le champ social. C'est ainsi que maintenant le transsexualisme concerne d'autres disciplines. C'est ainsi que des questions se posent en droit (notamment la juridiction), en éthique, en sciences sociales (sociologie, ethnologie). C'est pourquoi nous parlons davantage de "transsexualité" qui est le terme le plus courant tant "transsexualisme" renvoie trop à un syndrome et à une pathologie. Et maintenant que la transsexualité est arrivée dans le champ social, les sciences sociales peuvent s'intéresser à cette question. Pour ma part j'ai essayé de porter un regard spécifique sur la question trans. A la différence d'autres disciplines, l'ethnologie ne se veut pas un regard expert sur une question mais plutôt une observation de ce qui se passe à un moment donné, pour un groupe de personnes donné, dans une société donnée. Et là, en l'occurrence, c'est notre société. C'est justement ce qui complexifie un peu la tâche. La difficulté est d'observer une société dont nous faisons nous-mêmes partie.

Je précise également que mon interrogation de départ, ce sont des questions qui ont été déjà abordées, à savoir si les transsexuels réactivent des stéréotypes ou au contraire ils sont dans la remise en question de ces stéréotypes. Au cours de mon enquête il m'est apparu que ce n'était peut-être pas l'enjeu fondamental, que la question des stéréotypes avait plutôt sa place dans une problématique plus large de rapport à la société.

### Le parcours de transformation

Les transsexuels, afin d'exister socialement, doivent suivre un parcours très médicalisé et également très normalisé à travers une bi-partition sexuelle très forte. En fait, dès l'enfance la personne transsexuelle est prise dans le carcan des sexes puisque dans notre société la différence des sexes est très tôt matérialisée. Même si cela n'est pas très important pour la personne transsexuelle elle-même. Lors de premiers entretiens j'ai rencontré des personnes qui (durant leur enfance) mettaient en avant des préférences pour certains jeux, mais plus pour montrer une appartenance que par dégoût personnel. Certains insistent sur un épisode "révélateur" servant, pour eux, de preuve d'appartenance. Sans compter le fait de se réapproprier les goûts du sexe désiré, considéré comme étant soi..... Un exemple ? Je citerai le cas d'un garçon, dont la sœur à l'occasion d'un anniversaire avait reçu un jouet défini comme féminin, et qui s'en montra jaloux. S'il est un domaine où le sentiment d'appartenir à l'autre sexe se manifeste pleinement, c'est le domaine du vêtement. Avec très souvent pour le transsexuel la sensation d'être travesti avec les attributs de son sexe d'origine. Le travestissement n'est pas là où nous pourrions le penser, et la personne transsexuelle qui va se travestir (au regard des autres) ne se considère plus comme travesti mais habillé normalement, en conformité avec son sexe. L'adolescence est souvent une période vécue très douloureusement puisque la transformation corporelle qui accentue les types morphologiques du sexe biologique vient confirmer l'erreur. Et de fait, comme il n'est plus possible d'échapper à son sexe, la question ne se limite alors plus au niveau des rôles sociaux et des vêtements.

Après on entre dans le parcours de réassignation à proprement parler. Parcours qui commence par la rencontre avec un psychiatre, et ce durant deux ans. L'objet de ces consultations est d'obtenir l'autorisation médicale d'engager une transformation physique. Et donc, à partir de cette autorisation, la personne suit une hormonothérapie, c'est à dire une prise d'hormone mâle ou femelle. L'opération chirurgicale vient clôturer ce processus. Si on parle de réassignation c'est qu'il s'agit de rétablissement du sexe par rapport au genre, tout ce processus de changement sexué n'étant en aucune manière vécu comme un changement de sexe mais bien un rétablissement de sa véritable identité sexuée. Et après l'opération chirurgicale vient l'attente du changement d'état civil (et des papiers d'identité). Changement qui peut intervenir après un ou deux ans. Délai assez long, du fait qu'en France il n'existe pas de législation en la matière.

A propos de ce parcours, il est intéressant de voir comme la personne transsexuelle doit se frayer un chemin à travers un cheminement très balisé, très médicalisé. Elle doit s'employer à se frayer un chemin le moins brimant possible, et il y a une sorte de jeu de normalisation en ce sens qu'il convient de paraître aux yeux des médecins et des psychiatres assez banal. C'est de l'ordre de l'interprétation mais le transsexuel est quelqu'un qui dérange l'ordre social et sexuel par sa singularité, et on lui impose d'être le moins singulier possible. C'est ainsi que le transsexuel se voit obligé de déranger le moins possible en ayant un parcours le plus banalisant possible. De la sorte nous nous trouvons à l'intersection entre l'individu, sa liberté de choix, sa construction personnelle et la dimension sociale, la détermination psychosociale et la détermination culturelle.

Dans le titre de mon intervention je parle de mise en conformité, il ne s'agit pas de conformisme mais plutôt d'une mise en conformité physique, d'une construction physique. Par "conformité" j'entends mise en adéquation, c'est à dire remise en phase de quelque chose qui est divisé, avec une récupération des attributs de son sexe (ou de son genre) afin de réparer ce qui est ressenti comme une erreur. Il s'agit aussi d'être conforme à, d'être reconnu en tant que tel, d'être ressemblant à ce que l'on attend de soi. Quand on se revendique homme ou femme, on se doit d'être conforme à ce que la société entend d'un homme ou d'une femme. C'est ainsi que le transsexuel tend à totalement intégrer l'identité homme ou femme.

Cependant on peut déceler un groupe transsexuel, c'est à dire une catégorisation, au sein même des transsexuels, même s'il s'agit d'un parcours individuel et pas d'une identité en soi. Pour beaucoup c'est une identité et pas une sensation de communauté avec d'autres transsexuels. Mais on peut se demander quelle possibilité il pourrait exister d'une identité transsexuelle. Qu'est ce que cela pourrait apporter. Identité qui se construit de façon plus symbolique, plus immatérielle. Avec la peur des amalgames et la tendance à se démarquer des autres groupes. C'est le besoin d'intégration qui incite à rejeter les autres groupes sociaux qui sont en marge, à se distancier des travestis et des homosexuels. Je précise bien qu'il s'agit d'une tendance. Il y a également une forte distanciation avec le milieu de la prostitution. La constitution d'un sentiment d'appartenance apparaît indispensable pour qu'un groupe soit reconnu en tant que tel, dans sa spécificité.

-----  
**X** : Entre transgenre et transsexuel, existe-il une différence ?

**Bénédict Radal** : Tout à fait, il y a une différence entre les deux. Ce que l'on appelle "transsexuel" est une personne qui se sent de l'autre sexe, et veut en changer. C'est quelqu'un qui souhaite donc passer de l'autre côté de la frontière. Alors qu'une personne transgenre est quelqu'un qui se situe dans une opposition plutôt intermédiaire, et qui engloberait quelque chose de plus général. On pourrait considérer le travestissement comme une démarche de type transgenre, les travestis, les drag queens comme des transgenres.

**X** : C'est toute la difficulté de la définition de certains termes. Les transgenres, me semble t-il, sont des personnes qui vont voyager d'un genre à un autre. Les transsexuels sont ceux qui vont faire un parcours complet d'un sexe à l'autre. Mais je pense que les transsexuels sont aussi des transgenres, d'une certaine façon.

**X** : Transsexuel, tu l'es à un moment donné. Et une fois que tu es un homme ou une femme, comme tu l'as toujours ressenti, tu n'es plus transsexuel, tu es un homme ou une femme. Quand tu es transgenre, tu fais ce que tu veux mais tu ne vas pas au bout d'un côté ou de l'autre.

-----  
**Bénédict Radal** : Pour reprendre le cours de mon intervention, après nous débattons des questions de terminologie tant cela semble être d'actualité, je dirais que la personne transsexuelle tend à intégrer une identité homme ou femme, et pas une identité transsexuelle. Mais pourtant, il est possible de dessiner les contours de l'identité transsexuelle. Mais c'est selon les personnes. J'ai pu constater, au cours de mes différents entretiens, qu'il y avait souvent un discours de dire que l'on est transsexuel, pas homosexuel, pas travesti, pas prostitué. C'est à dire une mise à l'écart d'autres minorités, afin de se revendiquer en tant que phénomène spécifique, en tant que groupe spécifique.

**X** : Est-ce que parmi toutes les personnes que tu as rencontré, qui ont eu la démarche d'entreprendre un changement de sexe, il y en a qui sont aujourd'hui homosexuelles ? Comme, par exemple, le cas d'un homme devenu femme et qui aujourd'hui est en couple avec une autre femme. Ce qui fait qu'elle est transsexuelle et homosexuelle.

**X :** Pour compléter et finir de répondre à cette question, la transsexualité est avant tout une question d'identité. Après seulement se pose la question de la sexualité. Chez les transsexuels on rencontre toutes les formes de sexualités (des bis, des homos, des hétéros...). Actuellement plus de lesbiennes que de gays, avec néanmoins de plus en plus de gays. Phénomène qui est lié à l'évolution de la médecine, des pouvoirs de la médecine. Il n'y a pas si longtemps que ça que l'on arrive à construire un pénis correct. Ce qui bien évidemment a certaines incidences. Mais ceci dit, chez les trans, on rencontre de tout.

**Bénédict Radal :** Il est vrai que la question des pratiques chirurgicales est importante, la question des progrès et des non-progrès. Mais hélas dans le temps très court qui nous est donné au cours de cet atelier, nous n'aurons pas trop le temps d'aborder de telles questions. Aussi, je propose de nous recentrer sur notre propos. A savoir la notion d'identité. Bref, l'idée de se démarquer des autres groupes sociaux se comprend très bien par le besoin de se démarquer dans sa spécificité. Sauf qu'à ce niveau on peut noter un certain danger, à savoir de calquer des catégories officielles qui peuvent être enfermantes. On voit notamment au cours de certaines émissions télévisuelles, des schémas de personnalité autour de la question du rejet et de l'acceptation avec par exemple des parents qui disent qu'il s'ont toujours senti que leur enfant n'était pas normal, qu'il y avait un problème. Tout ça parce que le garçon en question était de nature très sensible, qu'il n'aimait pas faire ce que les garçons doivent normalement aimer. On est toujours dans cette question, dans cette obligation de se montrer très banal et très normal par rapport à ce que la société attend.

### **La frontière entre les deux sexes**

Le parcours du changement de sexe (de la réappropriation du sexe) se fait à travers la balisation entre les deux sexes ainsi qu'entre la démarcation d'avec d'autres groupes. Mais se pose aussi la question de la frontière entre les deux sexes. J'ai volontairement séparé la construction physique de cette construction sociale du genre, même si c'est un tout. Certes l'aspect physique est une donnée extrêmement importante, notamment au moment du parcours de transformation car c'est un parcours très ancré corporellement parlant. Mais une représentation du genre est à la base de cette transformation, cette construction physique, ou la prolonge. Bref, la question de la frontière entre les deux sexes est un des aspects les plus délicats de la problématique transsexuelle. Je précise qu'à ce propos je ne propose qu'une ébauche de réponse, tant cela mériterait d'être discuté plus longuement, plus spécifiquement. Notamment à travers les différences entre transsexuels féminins (homme à femme) et les transsexuels masculins (femme à homme).

Le transsexuel a tendance à affirmer qu'il a une essence masculine ou féminine, à travers son affirmation d'être un homme ou une femme. C'est un discours très substantialiste. Mais pour énoncer une telle affirmation, le transsexuel doit faire appel à l'attirail culturel de notre société. Ce qui prouve qu'il n'est peut-être pas si évident que se soit naturel. C'est un paradoxe que le fait que la personne transsexuelle est confrontée au constat que le genre n'est pas une donnée naturelle conforme au sexe. Cependant elle reste prise dans cette vision naturalisante des choses (comme nous tous), celle de la société, celle de l'éducation. Et encore plus, dans leur cas, du domaine médical, de la psychiatrie. La dysphorie c'est quand le sexe et le genre ne sont pas en adéquation, mais la question est de savoir par rapport à quoi. La correspondance entre le genre et le sexe est présentée par notre société comme une donnée naturelle, il est naturel, normal que le genre et le sexe soient en correspondance. Sauf que cette correspondance, les transsexuels le montrent, n'est pas une donnée si naturelle que ça puisque pour certains ce n'est pas si évident. Mais ces personnes sont tout de même obligées de prendre les critères de cette société. Ce paradoxe, il me semble, pose question. A partir de là, l'entre-deux apparaît extrêmement difficile pour les personnes transsexuelles. Voir impossible pour certaines. Tout à l'heure on évoquait le cas de personnes transsexuelles mais pas opérées et qui, de fait, restent donc dans cet entre-deux, dans ce cas la personne peut se vivre comme un monstre, si elle n'est pas complètement, physiquement dans un sexe. De son côté, la société établit une frontière très stricte entre les deux sexes, notamment en matière de papiers administratifs. Quand la personne a été opérée mais possède encore les papiers relatifs à son ancien état physique, à son ancien sexe, elle se trouve quotidiennement dans des situations extrêmement difficiles à vivre, extrêmement pénibles. Dans le genre, aller chercher un recommandé à la poste teint du parcours du combattant face à une postière qui affirme que c'est le mari (ou l'épouse) qui doit venir.

Durant les différents entretiens que j'ai mené au cours de ma recherche, j'ai rencontré de la part de certaines personnes certains discours idéaux du style que l'homme se doit d'être ainsi, que la femme est ainsi. Discours qui s'expliquent justement par cette histoire de frontière entre deux sexes socialement définis. C'est ainsi que l'homme est souvent présenté comme plus proche de l'animal, comme plus proche de la sexualité, de la bestialité. De son côté, la femme serait plus cultivée, plus noble et donc plus capable d'aider l'homme à s'élever. La femme serait davantage du côté culturel quand l'homme est surtout situé du côté animal. Souvent la femme est présentée comme harcelée par la sexualité de l'homme, mais pas soumise. Je précise qu'il ne s'agit pas d'une généralité mais de quelque chose que j'ai souvent rencontré. C'est une question qu'il faudrait creuser davantage. A ce niveau, il s'agit d'une reprise des stéréotypes de notre société. Pas des stéréotypes archaïques mais davantage des stéréotypes actuels. Le transsexuel, en tout cas dans sa période transitoire, fonctionne en reflet de notre société. Comme on se construit à l'adolescence, on se construit par rapport à ce qu'on a en face de soi, en fonction des critiques qu'on a, des personnes qui nous entourent. Car il y a un apprentissage à faire de sa féminité ou de sa masculinité, par rapport à la société. Si je parle d'adolescence ce n'est pas que je considère les transsexuels comme des ados, mais parce que la période de transition me

fut souvent présentées par nombre d'entre elles comme une deuxième adolescence, une véritable adolescence. La première ayant été vécue dans la douleur, comme quelque chose d'injuste. A ce niveau, on peut noter que les personnes sont dans un accès de masculinité ou de féminité qui s'estompe par la suite. Durant cette période de construction, les personnes reprennent les clichés de genre de manière excessive. Certes pas tout le monde, mais c'est quelque chose d'assez récurrent. Et parmi les explications qui me furent données, la première était que cet excès de genre trouvait sa source dans la peur de ne pas être reconnu comme homme ou comme femme. Ainsi, si untel voulait être femme il estimait devoir correspondre à ce que les gens attendent d'une femme, faute de quoi il ne serait pas identifié comme femme. Alors que c'est ce que cette personne attend depuis toujours, être reconnue, être identifiée comme femme, dans son sexe véritable. En matière des rôles, j'ai pu remarquer que la personne a tout de même été socialisée dans un certain sexe, dans un certain genre. C'est ainsi que l'on peut trouver des "M to F" (des hommes devenus femmes) qui exercent des professions socialement plus élevées comme médecins, qui ont de fait une prise de parole plus facile, et qui sont sensibles à un certain féminisme. Dans l'autre sens on trouve des hommes sensibles. Certes les choses ne sont pas aussi univoques, la personne correspond à des stéréotypes exagérés et uniquement à ces stéréotypes. Mais si la personne a été socialisée en tant que garçon, sera t-elle plus à l'aise dans la dimension sociale ? A l'inverse, une personne socialisée en fille fera t-elle davantage preuve de sensibilité car elle a été amenée à être plus sensible ?

## **Conclusion**

Afin de conclure mon intervention je rappellerais les trois principaux axes de ma réflexion. A savoir les différentes stratégies que sont obligées de mettre en place les personnes transsexuelles, et ce à travers un parcours très médicalisé et à travers une normalisation binaire des sexes. Il y a aussi la question de l'intégration, autour des notions de rejet et d'acceptation. Ce qui peut conduire à une identité transsexuelle. Pour finir, la question de la notion d'identité masculine et d'identité féminine, autour des notions de culture, des notions d'inné et d'acquis. En la matière, je reconnais que j'ai encore beaucoup de questions tant il y a de contradictions qui sont posées par cette question. Et j'espère que nous allons arriver, ensemble, au cours de ce débat, à en débrouiller certaines. Bref, la parole est à vous.

-----

**Susie :** J'ai trouvé qu'à travers ta façon de parler des transsexuels tu avais quelque peu tendance à les "objectifier", à les considérer surtout comme des objets d'étude. Et j'aimerais savoir ce qui t'a motivé pour mener une telle étude, ce que cela a pu t'apporter.

**Bénédict Radal :** Donc comme je l'ai dit au tout début de mon intervention, je suis étudiante en ethnologie. Et c'est donc à partir d'une recherche ethnologique que j'ai abordé la question trans, question qui effectivement me touche personnellement. Mais en l'occurrence, je me suis surtout employé durant mon intervention de présenter les questions que je me suis posées lors de ma rencontre avec toutes ces personnes. "Objectifier" me paraît un grand mot, quand on parle d'un sujet ou d'un thème, on en parle forcément avec distance. C'est vrai, mon étude porte sur les personnes transsexuelles car il n'y a pas un type de transsexuel. En la matière on note une très grande diversité de parcours, de vécus, de personnes. Il y a autant de différences entre deux transsexuels qu'entre deux femmes. Mais là, en l'occurrence, je voulais voir ce que peut être ce parcours particulier, parcours qui est commun à toutes les personnes transsexuelles. Je voulais aussi voir ce que ce parcours peut nous donner à voir de notre société, quelles questions il peut nous poser. Je voulais donc me démarquer des questions que l'on entend habituellement à ce propos, des images qu'on nous sert souvent. Et justement il m'a semblé qu'il fallait prendre de la distance par rapport à cela, et réfléchir à ce propos. C'est ainsi que cette étude m'a permis de m'interroger sur ce que c'est qu'être un homme ou une femme, en quoi il m'est possible de dire que je suis une femme. Il est vrai qu'à un moment donné je me suis particulièrement interrogée pour savoir ce que j'allais retirer de ce que je vivais (à travers tous ces témoignages), car je rencontrais des personnes qui avaient des vécus difficiles, je vivais des rencontres passionnantes, et j'ai eu envie de m'arrêter là, de m'arrêter à ce que je vivais avec ces gens. Avoir par la suite un discours scientifique à ce sujet me semblait assez difficile. Finalement, j'en suis arrivée à la conclusion que comme pour soi, nous avons des souffrances, des parcours particuliers mais à un moment on se dit qu'il faut sortir de soi, qu'on se voit comme objet, qu'on se regarde de façon critique.

-----

**X :** Qu'elle est la place des trans dans la culture occidentale ?

**Bénédict Radal :** Il y a des études ethnologiques qui ont été faites sur la transsexualité, ailleurs. Ceci dit, il est vrai que dans d'autres sociétés, des sociétés autres qu'européennes, la question de la transsexualité se pose de façon tout à fait différente. Et c'est justement ce qui est intéressant, de voir pourquoi dans notre société le fait transsexuel est quelque chose de médicalisé, et finalement de tellement normalisé. Alors qu'ailleurs ce n'est pas le cas, ce n'est pas vécu de façon aussi douloureuse. Par exemple, les rérés tahitiens (j'ai eu l'occasion d'en rencontrer un) ne se présentent pas du tout comme transsexuel mais comme réré. C'est un état, un statut social, c'est quelque chose qui dans leur culture est très facilement vécu, tant cela est ancré dans la tradition, tant cela est traditionnel.

**Véronique** : Dans certaines civilisations cela peut exister depuis longtemps et se vivre de façon valorisante, les personnes le vivant bien, sans avoir forcément le souci de se faire opérer. Sauf que nous sommes aujourd'hui dans un cadre différent en ce sens que la science permet d'opérer ce changement de sexe. Phénomène qui s'associe à un certain malaise social. Ce qui fait que le désir, le besoin de changer physiquement de sexe devient important. Je me demandais donc si dans une civilisation où la personne transsexuelle est acceptée, dans son rôle, et ce de façon plutôt positive (additionné à l'impossibilité d'être opéré), est-ce que ces personnes, avec les possibilités techniques d'aujourd'hui se feraient ou non opérer. Est-ce que l'opération qui semble être un plus ne devient-elle pas un pis-aller ou un moins, à cause du fait que notre société, d'une certaine façon l'impose ?

**Sandrine** : Ce n'est pas avec des "si" que l'on peut avancer. Il s'avère que l'on vit où nous sommes. Pour ma part il me semble que l'opération est une condition essentielle, c'est d'ailleurs ce que j'avais expliqué à ma psy. Je lui ai dit que j'aurais pu vivre encore 20 ans comme ça mais à 40 ans je serais morte. Ce n'est pas que je voulais obligatoirement l'opération, mais c'est un tout. Je n'ai jamais vécu de sexualité, tant que je n'ais pas été Sandrine à part entière, pas la moindre sexualité, pas de flirt, rien. Il me fallait bien m'intégrer complètement, psychologiquement et corporellement, afin d'essayer, comme tout le monde de m'épanouir.... Et effectivement, je ne ressens pas du tout le fait de m'être fait opérer comme une contrainte.

**Natacha** : Il est vrai, qu'à une époque l'opération a fait partie d'une condition sine qua non, mais nous sommes en train de revenir là-dessus. Tant on estime que l'on est transsexuel à partir du moment où on a la conviction d'appartenir au sexe opposé. Après, ce qu'on a entre les jambes ne regarde que la personne en question, et éventuellement sa compagne ou son compagnon. Peut-être le médecin, mais vraiment pas plus. D'ailleurs les propositions de loi que nous soumettons c'est de pouvoir être reconnu à partir du moment où le diagnostic de transsexualité a été posé, que le changement d'état civil puisse se faire dès le moment où est établi ce que nous sommes. Et sur ce point je remarque que la société est en train d'évoluer puisque l'autre jour je constatais que la Cour Européenne des droits de l'homme vient d'assigner l'Angleterre à revoir sa législation, notamment sur sa conception de ce qu'est pour elle un homme ou une femme, en ne s'arrêtant pas uniquement au sexe génétique. La société, notre société est en train d'évoluer sur cette question.

-----  
**Michelle** : Le fait d'être obligé de se catégoriser, de se catégoriser comme transsexuel ne devrait pas être une étape obligatoire. Les personnes transsexuelles devraient pouvoir dire directement qu'elles sont des hommes ou des femmes, sans devoir se dire transsexuelles. Est-ce que parce que quand on est un homme ou une femme on a tout de même un côté masculin et/ou féminin, et que de vouloir tellement être une femme quand on a été un homme on n'a pas le refus du côté masculin que l'on a toujours quelque part ? Je pense que le fait de se catégoriser comme trans prouve que ce n'est pas si évident que ça d'être une femme, car être une femme c'est quelque part être aussi un homme et qu'être un homme c'est aussi être une femme.

**Natacha** : De façon générale, les personnes qui sont passées par un parcours trans se déterminent comme trans durant la période du transitoire (tout le parcours de transformation). Une fois que les choses sont faites, a priori, du moins chez les transsexuels, on n'est plus trans mais on est un homme ou une femme à part entière. Moi-même, je ne me considère pas comme une trans sauf que j'en endosse les habits afin de pouvoir porter quelque chose. Mais cela est un autre débat. Mais dans la vie de tous les jours, je suis une femme. Je me sens femme, je me vis femme. Point. Je ne me pose pas la question. Mais pour pouvoir faire toucher à notre société un problème particulier, si je dis que les femmes ou les hommes veulent se faire opérer pour ceci ou pour changer d'identité, personne ne me comprendra. Actuellement, dans cette société, tout le parcours de transformation (avec les outils dont on dispose) est pour nous un passage obligé. Mais une fois que le parcours est fait (même si certains considèrent que le parcours se termine avec les chrysanthèmes), être transsexuel est une étape, celle du passage d'un sexe à un autre, la transition d'un sexe à un autre. Après, on est ce qu'on est.

**Sandrine** : Nous avons parlé à plusieurs reprises du désir de changer de sexe, c'est quelque chose que je n'aie jamais vécu comme un désir. Je désire boire un coca. Le désir de changer de sexe c'est, il me semble, quelque chose que l'on subit. C'est quelque chose que j'ai subi. Après, quand on subit, il faut l'accompagner afin que cela se passe le mieux possible. Mais si on pouvait s'épargner cette chose, on le ferait. Et à propos de l'opération, pour avoir les papiers (le changement d'état civil) il faut avoir l'opération. Peut-être que dans vingt ans, tout le monde pourra faire ce qu'il voudra mais à l'heure actuelle ce n'est pas vraiment le cas. Tout ce que je sais c'est que, par expérience, quand on tire trop d'un côté tu as un retour de bâton. Et donc à force d'aller trop vite dans l'ouverture d'esprit....

**X** : J'ai appris que dans les pays développés il y avait une référence à la norme, et donc le transsexuel va jusqu'à se faire opérer car il est sous la contrainte. Mais dans d'autres civilisations il existe une certaine permissivité du trans, pas du trans-sexuel mais du trans-genre. Et donc si dans un cas une certaine permissivité permet de vivre sa transsexualité sans opération, alors qu'ici il semblerait pour différentes raisons (dont un souci de normalisation) que d'aller jusqu'à l'opération, cela m'amène à me demander si ce besoin d'opération chirurgicale peut être également motivé par le désir d'anticiper les relations sexuelles, afin d'avoir du plaisir. Si un homme devient femme et hétérosexuelle, elle a (a priori) besoin d'être opérée pour vivre son hétérosexualité. Et dans le cas d'un homme qui devient femme et lesbienne, et qui enfin va vivre son lesbianisme, va t-elle avoir besoin de passer par

l'opération ? Sachant que sa partenaire risquerait d'être gênée par l'attribut masculin qu'avait l'homme initial ? Du coup, quelle est la proportion parmi les transsexuels à sortir ensemble et à construire des relations intimes entre eux (puisqu'ils connaissent mutuellement leurs problèmes) ? Et peut-être que l'opération devient un peu moins nécessaire puisqu'ils se "retrouvent en famille". A ce niveau j'ai vraiment une interrogation, car si l'attribut devient gênant selon la sexualité de la personne transsexuelle et selon qu'il s'agit d'un "M to F" ou d'un "F to M", on peut avoir ou pas un attribut encombrant. Et si on est entre transsexuel, est-ce qu'on a déplacé la notion de plaisir sexuel, et est-ce que le plaisir sexuel est plus intériorisé ?

**X :** Je suis actuellement en plein dans la problématique de la transsexualité. Et c'est vrai que dans ce cadre là je me pose énormément de questions, justement par rapport à l'opération complétée ou pas, et comment le vivre. Il est exact que l'on ne peut pas faire de généralité, c'est toujours du cas par cas. Personnellement j'ai été dans le cadre d'une relation entre transsexuels. A savoir que je suis "F to M" et j'ai rencontré un "M to F". On connaissait tous les deux nos problèmes, et c'est vrai que l'on aurait pu se dire que j'avais ce qui lui fallait et qu'elle ce qui me fallait, et que nous aurions donc pu faire avec. Mais cela va bien au-delà de cet aspect des choses, car il y a toute une dimension individuelle, ainsi que la dimension fantasmatique. Je me sens homme, dans mes fantasmes, mes rêves je m'associe à un corps d'homme. Et même si je suis avec un homme qui se sent femme (un "M to F"), je ne pourrai pas trouver de conciliation car je n'ai pas le corps qu'il me faut pour pouvoir vivre et exprimer les fantasmes que j'ai dans la tête. Pour certains, cela est probablement possible, pas pour moi.

**Natacha :** Il me semble qu'être lesbienne et garder son sexe d'homme est quelque peu incompatible. La démarche de garder son sexe est une démarche très personnelle. En principe, les trans ont plutôt horreur du sexe qu'ils ont entre les jambes à la naissance. Après, tout est possible. Maintenant sur la sexualité proprement dite, la plupart des transsexuels rêvent d'une vie avec quelqu'un qui ne serait pas transsexuel. Sauf qu'après il y a une réalité quotidienne. Soit on dit ce qu'on est, soit on ne le dit pas. Sauf que ne pas dire ce qu'on a été est assez compliqué puisqu'un jour ou l'autre, fatalement, l'histoire nous rattrape. Je parle des personnes qui ont été opérées, car pour les autres (les non-opérés) leur situation pose d'autres problèmes, au niveau de la sexualité. Car, c'est là tout le problème, il y a toute la fantasmagorie de la femme phallique, de la femme possédant les caractéristiques des deux sexes, d'apparence féminine mais avec un sexe d'homme. Dans le cadre d'une personne opérée et qui souhaite vivre avec quelqu'un, la difficulté est de trouver quelqu'un d'un sexe biologique et qui a accepté la situation. Et statistiquement on trouve plus facilement de couples hétéros formés avec une personne transsexuelle devenue homme avec une personne féminine bio, car les femmes biologiques ont tendance à considérer le couple comme autre chose. A l'inverse, j'aurais personnellement plus de difficulté à trouver un mec pour vivre avec moi que pour le fun.

-----

**X :** J'ai trouvé extrêmement intéressant ce qui se dit depuis le début de cet atelier sur la situation des trans en France, car cela montre qu'il est tout à fait possible, souhaitable de travailler ensemble, d'avancer ensemble. J'entends souvent dire de la part des féministes radicales que les trans ne seront jamais de vraies femmes, que les femmes comme ça n'existent pas. C'est pourquoi il m'intéresse d'être ici et d'entendre des choses nouvelles. C'est pour moi très enrichissant. Par ailleurs je connais le cas de quelqu'un qui m'a raconté que lorsqu'il était petit il croyait qu'il était une fille attirée par d'autres filles, mais arrivé à l'âge de 12/13 ans, il a commencé à avoir de sérieux problèmes (avec la puberté) étant forcé à l'hétérosexualité. Et c'est seulement après l'opération qu'il a, qu'elle a commencé à être heureuse. Et c'est seulement une fois opérée qu'elle a commencé à avoir une sexualité. Et maintenant, devenu pleinement femme, elle se sent bien. C'est une histoire qui me fait réfléchir sur la notion de sexisme, sur la notion d'être une femme. C'est quelque chose qui me semble très compliqué.

**Natacha :** Dernièrement il a été mené une étude sur la sexualité des personnes transsexuelles, étude dans laquelle il apparaissait que la sexualité avant opération était chez beaucoup de personnes extrêmement faible, voire inexistante, par rapport à après l'opération. Simplement parce que les personnes renient leur sexe d'origine, et que la sexualité n'est pas du tout leur problème.

**X :** Ce qui importe en matière de sexualité, c'est l'image que l'on a de son corps. Et avant la transition (l'opération) de fait on a une très mauvaise image de celui-ci, ce qui influe beaucoup sur sa sexualité. Et subir ou non l'opération dépend surtout de l'image que l'on a de son corps. L'opération consiste à faire correspondre son corps à l'image que l'on en a. Cela dépend de chacun, mais se faire opérer n'est pas une obligation. C'est aussi une question de définition en ce sens que l'on parle de transsexuels pour ceux qui font l'opération.

-----

**Irène :** Je voudrais interroger sur la différence de visibilité entre les "H to F" et les "F to H", car je pense que dans l'esprit du grand public et à travers ce qu'on peut voir dans les médias, on voit beaucoup plus les "M to F" que les "F to H". Et je me demandais si c'est une question de nombre, une question de difficulté chirurgicale ou si (hypothèse quelque peu provocante) les "M to F" ne sont pas restés socialement des hommes pour apparaître beaucoup plus publiquement comme on voit beaucoup plus les gays que les lesbiennes, à tel point que les gens pensent qu'il y a beaucoup plus de gays que de lesbiennes. Cela m'intéresserait d'avoir votre avis sur cette idée, tant je suis assez étonnée par le fait que les gens croient qu'il n'y a pas ou peu de "F to H".

**X :** Très bonne question. Pour ma part il est beaucoup plus facile de passer pour un mec en étant femme que de passer pour une femme en étant homme. Ne serait-ce que morphologiquement. En ce qui me concerne, avec la cigarette ma voix est devenue un peu grave, et comme je suis d'allure plutôt masculin, sans être pour autant baraqué, tout le monde me dit "monsieur". C'est ainsi que des gens dans mon cas sont moins repérables, et donc moins sollicités. Après, sans partir dans des caricatures, quand on disait tout à l'heure que les hommes ont plus de facilité que les femmes à s'affirmer et les femmes ont une sensibilité qui les fait se tenir plus en retrait, ce n'est pas impossible. En ce sens que j'ai eu l'occasion, à deux reprises, de passer dans des émissions et j'ai refusé l'invitation. Je l'ai fait pour mes parents. Après, il y a la question des considérations personnelles. Je ne sais pas comment cela se passe pour les autres.

**Natacha :** En la matière il y a plusieurs explications. D'abord, il est vrai qu'en terme de masse il y a de plus en plus d'hommes (de personnes qui se revendiquent hommes) transsexuels, car les performances médicales permettent cela. Mais il y a aussi le fait qu'il est plus facile, moins compliqué de vivre sa différence dans un sens que dans l'autre. Ensuite, il est vrai que c'est quelque chose de moins connu, des femmes qui deviennent des hommes. Peut-être parce que c'est quelque chose de plus récent. Et quand on nous sollicitait afin de participer à des émissions sur la question transsexuelle, quand on passe par l'associatif, il est très compliqué de convaincre des gens d'accepter de témoigner. Déjà à ce niveau, nous avons une sélection énorme. Personnellement j'ai refusé de nombreuses fois. En fait, nous acceptons de participer à des émissions que lorsqu'il s'agit de véhiculer un message visant à faire évoluer la société. Si c'est pour montrer du sensationnel, faire dans le voyeurisme, cela ne sert à rien du tout. Mais il m'est parfois arrivé de tomber dans de tels panneaux. Il m'est arrivé d'enregistrer des émissions et à la fin de dire que je ne souhaitais pas qu'elles soient diffusées. C'est toute la question du pouvoir des médias. Ceci dit, de plus en plus les médias demandent à entendre des hommes transsexuels parce qu'ils découvrent de plus en plus cette réalité. Maintenant, il y a le fait que longtemps le transsexualisme n'était compris que dans le sens homme/femme. A l'exemple de Maud Marin ou de Coccinelle (pour parler des dinosaures). A cette époque, pas si lointaine, on ne parlait que des hommes devenus des femmes. Maintenant, on commence à parler de ces femmes devenues des hommes. En matière de livre, les choses ne sont pas vraiment différentes étant donné qu'il y en a peu qui parlent des "F to M". Mais les choses commencent à évoluer.

**Bénédict Radal :** Et ce qui est intéressant c'est de voir comment le monde médical met en avant ce critère de dire que les "F to M" sont mieux intégrés et vivent en couple, tandis que les "M to F" présentent des traits sensitifs plus accentués et sont moins équilibrés. Affirmer que les "M to F" sont plus équilibrés et que c'est plus naturel alors que dans l'autre sens il y a plus de délire tient d'une certaine normalisation.

-----

**Alain Santino :** Cela pose une question assez passionnante en matière de rapport de sexe et de domination masculine, en ce sens que finalement la domination masculine c'est la domination de qui sur qui et de quoi sur quoi. Est-ce la domination des hommes, des mâles sur les femelles ? Est-ce la domination du masculin sur le féminin ? A ce niveau, me semble-t-il, se jouent des choses assez intéressantes. J'aurais plutôt tendance à dire qu'il s'agit de la domination du masculin sur le féminin, et pas forcément de l'homme sur la femme. Les choses font que le féminin est attribué aux femmes, parce que symboliquement tout ce qui est lié au féminin prend sa légitimité dans le naturel. Les fameuses distinctions de Bourdieu sur le mou, le dur, l'intérieur, l'extérieur. C'est du symbolique, mais en même temps c'est du naturel. C'est légitimé par du naturel. Et ce qui est intéressant c'est de voir, et à ce niveau il ne faut pas qu'on se trompe puisque j'entends parfois des féministes dirent que c'est bien qu'il existe des ministres ou des patrons femmes. Pour moi un patron est quelqu'un qui exerce une domination sur une autre personne. Mais bon.... Il faut fusiller les patrons, qu'ils soient hommes ou femmes. Bref, pour autant il faut faire attention car du coup cela voudrait dire qu'il n'y a pas de domination masculine chez les couples lesbiens ou gays. Et là-dessus je ne suis pas tout à fait d'accords.

**X :** Dans tous les couples, à un degré ou un autre, il y a de la domination. Une domination qui n'est pas forcément masculine. D'ailleurs, pourquoi la domination serait-elle forcément masculine ?

**X :** Il y a dans ce débat quelque chose de profondément essentialiste sur le fait de savoir si la domination est masculine ou féminine. Comme si la féminité et la masculinité étaient des choses qui existaient par essence, dotées de leurs propres attributs. Certains devant être dominants et les autres porter des talons aiguilles. La domination est un phénomène social entre deux personnes vivant dans la même société. Leur attachement à un sexe et/ou un genre étant quelque chose de construit. En fait, il y a domination féminine à partir du moment où cette domination féminine est construite entre deux femmes. Si elles revendiquent ça de leur féminité. Ceci dit, pour en revenir à la question d'Irène sur le différentiel de visibilité entre les "M to F" et les "F to M" ce n'est pas tout simplement dans ce différentiel de visibilité de la sexualité féminine par rapport à la sexualité masculine. Car il y a de nombreux exemple de femmes qui se sont travesti, à travers tous les âges, pour entrer dans la marine, pour voyager ou parce qu'elles en avaient envie. Ces femmes avaient une sexualité probablement lesbienne, certaines ayant vécu très longtemps avec d'autres femmes. Toutes ces histoires sont très documentées sous l'angle de femmes qui se sont travesti et/ou qui ont vécu en homme, mais toute leur sexualité est complètement gommée. C'est peut-être un gommage général de la sexualité de la femme dans notre société. Bref, ce différentiel de vision entre transsexuels hommes et transsexuels femmes, me semble t-il, s'explique surtout par un différentiel de vision de la sexualité des femmes.

**X :** Dans les pays où les mêmes droits en matière de mariage sont accordés aux homos qu'aux hétéros, est-ce que cela a encore un sens de marquer sur les papiers d'identité (et autres documents administratifs) la mention "sexe masculin" ou "sexe féminin". D'ailleurs, cela ne risque-t-il pas d'être une future question pour la solidarité entre les différents mouvements militants. Et qu'est ce qui empêche de .....

**Bénédicte Radal :** Ce qui empêche, c'est le droit car dans la juridiction le but est de reconnaître les personnes. Et le sexe est un des critères de reconnaissance des individus. Et si un individu n'est plus reconnu par son sexe, cela fait déjà un critère de reconnaissance en moins. Le droit est un des critères.....

**X :** Sauf que la société, dans son ensemble, est fondée sur la hiérarchie et la domination. Et si on adoptait ce système que tu proposes, et qui est absolument génial, il n'y aurait plus de domination des hommes. Et alors, la société, elle éclaterait. Je pense qu'il faut des minorités et des majorités.

**Natacha :** Cela dit, nous avons vécu avec des cartes d'identité sans mention du sexe pendant très longtemps, et il a fallu Pasqua (et on connaît Pasqua) pour que soit mentionné sur les nouvelles cartes d'identité (soi-disant infalsifiables) en plastique, le sexe. Ajout qui pour les transsexuels fut particulièrement cassant. Et c'est d'ailleurs ce que nous demandons, la disparition de ce genre de chose. Ceci dit, je voudrais reprendre le débat sur cette question de caractéristiques masculines et féminines. Déjà, chez les trans, une fois que le parcours est fait, et que vous revendiquez un sexe, très souvent vous êtes emmerdé par l'entourage quel qu'il soit (et à la limite, plus il est proche et plus il vous emmerde) pour dire que maintenant tu es une nana, tu dois te comporter comme une nana, t'habiller comme une nana. L'inverse est un peu moins vrai, il est plus facile dans notre société de se lâcher que de se contrôler. Mais nous, on nous demande de nous contrôler. Il y a cette pression sociale encore plus forte, je crois, que chez le commun des mortels. En ce qui concerne cette histoire de représentation masculine et féminine, ce qui est attribué au masculin et au féminin, je considère que notre force (en tout cas la mienne) c'est d'avoir été élevé socialement dans un genre, à une époque (sans que je le demande, on m'a donné une éducation dans un genre) et aujourd'hui, me revendiquant de l'autre genre et le vivant, je suis forte de ce que j'ai appris de l'autre côté. Un, je suis beaucoup plus fort parce que j'ai emmagasiné les deux et je peux donc jouer sur les deux, et deux j'emmerde les hommes parce que je connais ce genre. Et je les mets devant leur connerie de supériorité et de domination. Et cela m'amuse d'autant plus. Cela nous donne une force au quotidien, y compris quand on est emmerdé dans la rue par des mecs qui estiment que nous sommes des objets, leurs objets. Avec ma culture passée si je ne me sens pas leur égale, je me sens moins attaquée ou attaquant que si j'avais été élevée en tant que femme dès le début. C'est une force que je crois que les transsexuels possèdent.

-----

**X :** J'en reviens à cette notion de domination qui, a priori, a une connotation masculine. Je faisais référence à ma cousine (éloignée) que j'ai trouvé toujours quelque peu dominante, ce qui a rendu nos relations assez difficiles. Il se trouve que nous avons eu une relation ensemble, à intervalles plus ou moins réguliers, pendant plusieurs années. Et cette fille que je trouve très féminine, blonde et compagne (on reprend un certain nombre de clichés), je lui ai toujours dit que je sentais notre relation difficile parce que je sentais une domination. Aussi je reste convaincue que la domination n'est ni masculine ni féminine. Sans compter que le dominé peut être demandeur d'une certaine protection. Ensuite, la domination peut être régie par une finesse d'action, on n'est alors plus dans la masculinité ou la féminité, mais dans l'intuition (alors notre société galvaude le terme, lui attribuant forcément un caractère féminin). En prenant le cas de ma cousine, il y a de l'astuce, de l'anticipation de la réaction de l'autre. Ce qui va nous amener à avoir des comportements qui de fait vont être dominateurs parce qu'on a va arriver à maîtriser son public. Tout cela pour dire que le terme de domination peut être élargi à des notions de finesse. Terme qui n'est pas connoté masculin ou féminin. Surtout aujourd'hui où la mode commence à donner de la finesse (ou de l'accès à la finesse) à l'homme. Et l'anticipation des situations permet d'avoir une stratégie dans la relation avec l'autre, et donc par exemple la domination. On n'a jamais dit que l'anticipation de la situation était quelque chose de forcément masculin ou de féminin. Alors, si on veut faciliter le débat on peut supprimer le terme de "domination" par des mots qui traduisent les moyens de dominer.

**Bénédicte Radal :** Je tiens juste à préciser qu'il me semble qu'il ne faut pas confondre la domination avec les stratégies de résistances que nous mettons en place pour se préserver de cette domination. Je pense qu'il est dangereux de supprimer le terme "domination" car cela voudrait dire qu'il y a du pouvoir des deux côtés. D'un côté il y a un pouvoir, et en face il y a des personnes qui apprennent des stratégies afin de s'en protéger, et qui sont effectivement amenées à utiliser certaines méthodes de domination. Mais il ne faut pas oublier, quand on parle de domination, qu'il y a une question de rapport de classe.

**X :** Il me semble qu'il est trop facile de parler de dominant et de dominé, car dans nos vies nous sommes tous amenés à certains moments à être dominant et à d'autres moments à être dominés. Quelle qu'en soient les raisons. C'est un peu trop caricatural de dire qu'il y a ceux qui dominent, car c'est comme ça, c'est dans leur tempérament, et il y a ceux qui résistent. Il y a des gens qui sont dominants parce que c'est une façon de résister à un étouffement ou un écrasement qui est en face, mais pour autant ce ne sont pas des gens dominants. Dans la vie, nous sommes tous plus ou moins appelés à être dominants et dominés.

**Bénédict Radal** : D'accord avec toi, car il n'y a pas que la domination masculine, il y a aussi la domination féminine. Il y a aussi la domination des blancs sur les noirs, celles des patrons sur les ouvriers. On peut se retrouver dans une position d'être dominé face à une personne et d'être dominant face à une autre personne. Je suis une femme blanche qui face à une femme noire, socialement parlant, serait dominante. Et qui face à un homme serait dominée. Je ne fais pas dans l'essentialisme, mais je veux simplement dire qu'il y a des gens qui sont élevés et socialisés pour être dominants et d'autres pour être dominés. Il ne faut pas oublier que tous les hommes sont socialisés pour prendre la parole en public, pour avoir accès aux outils qui permettent de dominer. Après, effectivement il existe des hommes qui ont un retour par rapport à cette réalité, des hommes qui essayent de travailler contre, comme il y a des femmes qui s'emploient à essayer de ne plus être dominées. Mais nous sommes dans une société où les gens sont éduqués ainsi. La société est binaire.

**X** : L'esprit humain a tendance à toujours vouloir tout classer. C'est peut-être plus confortable, plus facile à gérer pour tout le monde. Et surtout ce mode de pensée amène à avoir les catégories dominant et dominé. Nous sommes ainsi dans le binaire, système où on voit toujours le passif et l'actif, le noir et le blanc, le oui et le non, le masculin et le féminin. Et je me demande si nous n'aurions pas à réfléchir sur cela, même si cela risque de prendre des siècles ou des millénaires... (ça n'empêche pas de commencer) car nous vivons sous le joug d'une philosophie, d'une façon de voir les choses qui nous amène continuellement au binaire. Nous sommes éduqués dans le binaire, d'abord à la maison, ensuite à l'école. Et plus tard on a un peu de mal à s'en défaire. Et ce que je trouve génial dans la transsexualité c'est qu'elle vient bousculer tout ça, vient enfin mettre un coup de pied dans la fourmilière, mettre du désordre dans de l'ordre. Nous avons besoin d'ordre pour vivre, si le bordel est total on ne s'y retrouve plus, mais d'en arriver à une explication binaire aussi stricte des choses... Et ce qui au départ est fait pour nous aider à vivre (mettre un minimum d'ordre dans le désordre, on ne peut pas vivre dans le chaos total) on en arrive à une extrémité qui fait qu'on ne peut pas vivre.

**X** : Effectivement, nous sommes trop élevés dans le binaire. Cette façon à nous déterminer, à scinder les choses en deux groupes est dangereuse car quand on forme des groupes c'est forcément pour les hiérarchiser. Cela peut aussi bien qu'homme/femme que homo/hétéro. Le fait que les bis ne sont pas forcément acceptés dans la communauté homo procède de cela.

-----

**X** : Il y a un certain nombre de choses que j'ai entendu depuis le début de cet atelier qui m'ont donné envie de réagir. Pour commencer, j'ai envie de recommander la lecture d'un livre de Christine Delphy : "*Economie et politique du patriarcat*", livre dans lequel il y a des éléments de réponse. Ensuite, certains ont parlé de domination masculine, posant ce terme comme un seul bloc, et d'autres ont demandé si la domination était plutôt masculine ou plutôt féminine, et enfin quelqu'un a parlé de domination des hommes. Je crois que cela n'a rien à voir. Il y a vraiment une question de domination masculine (en un seul mot) pour l'opposer à d'autres systèmes de domination. Comme, par exemple la domination économique qui passe par des modes d'action économique. La domination masculine est un mode de domination parmi d'autres. Le qualificatif de masculin est un peu mal choisi, il fait confusion. Dans le cas de la domination patriarcale on ne va pas se demander si elle est un peu ou beaucoup patriarcale. La domination masculine n'est pas le propre des hommes, il n'y a pas un bon et un mauvais côté de la domination masculine, c'est un système qui nous traverse tous. Nous en sommes tous imbibés, nous sommes acteurs et/ou victimes. Certaines à plus fort titre que certains, je n'en disconviens pas, c'est évident. Personne n'en est exempt, du côté victime comme du côté exploiteur. Et quant à l'idée de dire que les hommes sont posés comme étant plus que les femmes, Christine Delphy explique que la domination masculine, patriarcale commence avant ça, avant de dire qu'une classe est meilleure que l'autre mais dans le fait de séparer deux classes. C'est là que commence la domination. Et dès que l'on voit deux classes, inévitablement l'une sera tentée de dominer l'autre. C'est vraiment dans le fait de la séparation des classes que commence la domination patriarcale. Et si on le voit comme ça, ce n'est pas du tout la domination de la classe des hommes exercée par les hommes contre la classe des femmes, c'est le fait de séparer la classe des hommes de la classe des femmes. C'est en cela que la domination se rencontre aussi bien dans un couple lesbien que dans un couple gay ou hétéro. Et ce d'autant plus que cette séparation nous la faisons tous.

-----

**X** : Ce qui est intéressant avec les questionnements sur les trans c'est qu'on sort du débat binaire et on met le pied dans la fourmilière. A votre avis, c'est le cas ? Est-ce qu'effectivement on met en péril un système en le niant, ou est-ce à l'exemple de ce que dit l'APGL qu'il est possible d'intégrer la norme et la légitimer, c'est à dire que quelque part les trans avec les questions d'état civil légitiment, nient la possibilité de vivre en dehors de cet ordre ? Et est-ce que parmi les trans il y aurait un courant (majoritaire ?) queer, même si je ne sais plus trop ce que cela veut dire, qui dit que son combat serait de proposer quelque chose de différent et d'éviter de se projeter dans le système, même si au final on essaie tous d'être dedans afin de le combattre ? A l'exemple de ce que j'entends à propos de l'APGL, que c'est bidon, que vouloir combattre de l'intérieur un système cela revient à le légitimer, que si on les égratigne un peu au passage cela leur fait du bien finalement, cela les chatouille dans le dos, mais que finalement cela ne met rien en péril, cela n'améliore rien. A la limite on fait du bien au système en le légitimant, et on sert d'épouvantail pour la cohésion du troupeau plutôt que de le disperser. On produit un peu l'effet inverse. Et vous qui êtes directement là-dedans, quel est le retour que vous avez, avez-vous un tel pouvoir subversif ?

**X :** Il est vrai que nombre de transsexuels veulent rentrer totalement dans les cases (homme ou femme selon les cas), mais la société est un tel poids que pour ce faire accepter socialement on est obligé de rentrer dans les cases, même si on n'en a pas forcément envie. Il y a beaucoup de transsexuels qui s'évertuent à se mettre en conformité avec eux-mêmes, avec l'image qu'ils ont de leur corps, sans se dire qu'ils sont une femme ou un homme. La question en fait n'est pas là, l'important c'est de sentir le mieux possible dans son corps, dans sa tête. Les transgenres me semblent plus subversifs que les transsexuels.

**Natacha :** Pour répondre à cette question, déjà posée, de la différence entre "transgenre" et "transsexuel", je dirais que la définition du transgenre est toute la dualité qui existe entre le masculin et le féminin chez un individu. Dualité qui peut se traduire de différentes façons (drag queen, androgyne.....). Etre transsexuel, c'est avoir la conviction d'être du sexe opposé au sein (à son sexe biologique). Si je fais la différence c'est parce que les questions ne sont pas les mêmes et les réponses ne seront pas les mêmes. Il est vrai que les transsexuels purs vont vers une certaine normalisation de la société avec ce rôle binaire puisqu'ils se revendiquent d'un sexe. Et revendiquer un changement d'état civil ne fait que renforcer cela. Par contre les transgenres vont beaucoup plus loin et font beaucoup plus éclater ce rôle. Par contre, historiquement parlant ce qui est intéressant c'est qu'il y a quelques années encore les filles transsexuelles arrivaient avec la caricature de la femme (mini jupe, talon aiguille et compagnie) alors qu'aujourd'hui du fait du rajeunissement des générations concernées, les filles viennent en jeans baskets, comme toutes les filles de leur âge. Ce qui signifie qu'il y a en la matière une transformation, et même si on pousse dans l'axe de l'image de la femme. Exagération qui parfois ne va pas avec le corps qui n'a pas fini sa transformation, ce qui produit un certain décalage. A un moment, parce que tu revendiques tellement ta nouvelle identité tu tombe dans la caricature, dans l'exagération, après tu passes à autre chose. Mais globalement nous sommes en train de casser ce rapport binaire et à revendiquer autre chose que la bipolarisation homme/femme. Mais cela est poussé par le mouvement transgenre.

**Samuel :** Pour moi "subversif" est un mot qui ne veut pas dire grand-chose. Mais tel qu'on l'entend ici, je pense que ce n'est même pas une question de transsexuel ou de transgenre. Forcément, nous avons un rôle subversif en ce sens que nous sommes amenés à se poser des questions par rapport à cette définition bipolaire homme/femme. Par exemple, depuis toujours je me considère comme un homme, et quand on me regarde on voit une femme. Mais pas une femme normale puisque je suis assez masculine. Ma démarche est d'aller vers une masculinisation de mon corps. Jusqu'où, je ne sais pas encore car beaucoup de questions se posent. Mais il est clair que si demain je suis opérée et que j'ai le corps d'un homme, ce ne sera pas pour autant que mes caractères féminins ne seront plus présents. Ils seront toujours là, et d'autant plus que durant quelques 25 ans j'ai dû m'efforcer de jouer le rôle social de la femme. De fait, j'ai été imprégnée de certaines choses typiquement féminines. Cela fait parti de moi. Maintenant on en revient à la question de savoir ce que c'est le masculin et le féminin. Par exemple, si je regarde la Petite Maison dans la prairie, inmanquablement je pleure. Réaction typiquement féminine. Donc, nous avons forcément un rôle subversif car nous remettons en question cette bipolarisation. Et ce n'est pas une question de transsexualité ou de transgenre. Aujourd'hui je mets en question cette bipolarité car je suis une femme qui aspire à vivre en homme, qui se considère comme un homme. Ce que beaucoup ne comprennent pas. Cette remise en question, je l'affiche sans l'afficher en ce sens que je ne me colle pas une pancarte "Ici gît un transsexuel", mais plus simplement les gens voient bien ce que je suis. On me dit "monsieur", puis "madame". Et devant leur hésitation je leur réponds que c'est comme ils veulent.

**Bat Shéva :** Je me demande pourquoi on obligerait les transsexuels à être plus subversifs que d'autres. Se faisant, est-ce qu'on ne leur demanderait pas de s'excuser de vouloir changer de sexe, tout en étant plus ou point au niveau de la subversion ?

-----

**X :** Question un peu crue : la masturbation. Pour celui qui fait tout le chemin de la transsexualité, il y a la masturbation avant le changement physique de sexe. Est-ce qu'elle existe ? Est-elle frustrante ? Existe-t-il un risque de regret du plaisir ressenti de la sorte avant l'opération, par rapport au résultat et à la qualité de l'opération ? La masturbation est-elle une chose dont il ne faut pas parler dans ce cas ? En tout cas, même si c'est un élément très intime j'aimerais avoir un minimum d'information à ce sujet. Ensuite, autre sujet, je maîtrise mal la notion d'androgyne. S'agit-il forcément de l'antichambre de la transsexualité ? Est-ce un état qui peut se suffire à lui-même ?

**Natacha :** Sur la question de la masturbation je veux bien répondre car j'ai toujours pensé qu'il fallait tout dire si on veut se faire comprendre. Et parfois ce ne sont pas les questions qui choquent mais plutôt les réponses. Oui je me masturbais avant, oui je me masturbe toujours. Cela dépend de chacun. Il y en a qui haïssait leur sexe d'origine et donc l'ignoraient de toutes les façons, y compris de cette façon. Après cela, de l'approche que nous avons de cette question, cela dépend aussi des générations concernées. J'ai 45 ans, et j'ai essayé de vouloir me conformer à un sexe social qu'on m'avait défini. Et en 30 ans, cela n'est pas vécu de la même façon, les choses ayant évolué. J'ai été marié, j'ai des enfants. J'ai essayé de vivre par procuration, à travers l'autre. La masturbation c'est le rapport au plaisir que l'on a avec son corps, j'ai toujours cultivé mon corps (quelque partie que ce soit), y compris ma poitrine qui n'existait pas à l'époque. Ce qui est une forme de masturbation, en ce sens que la définition de la masturbation est de faire sortir du plaisir de soi-même. Sauf que l'outil que m'avait donné la nature était celui là. Aujourd'hui j'ai un clitoris qui est fait avec un morceau de cet outil. Ce qui, d'une certaine façon, ne change pas grand-chose.

Ceci étant, ce qui m'intéresse aujourd'hui c'est d'avoir du plaisir avec mon corps, que ce soit avec moi-même ou avec quelqu'un d'autre. Il est bien d'avoir du plaisir avec son corps, de quelque façon qu'il soit. Après, la façon dont on l'utilise, c'est quelque chose de très personnel. A l'époque, quand je faisais l'amour avec une femme, physiquement je fais l'amour avec elle mais j'étais à la place de l'autre. J'intervertissais psychologiquement les rôles. Puisque l'amour c'est quelque chose de cérébral, l'important est l'approche qu'on a. J'ai vécu avec la mère de mes enfants puis avec deux autres femmes (j'ai persisté), et aujourd'hui je vis avec un mec. J'ai donc plusieurs fois changé de partenaires mais je suis toujours restée femme. Durant l'adolescence je ne me sentais pas du tout homo, et même cela me dégoûtait. Je le concevais, mais pas pour moi. Et aujourd'hui je suis très heureuse. Pour conclure, je dirais tout simplement qu'aujourd'hui je suis sexuée et c'est très bien comme ça.

**Sandrine :** Effectivement il arrive que certaines personnes regrettent l'opération. Cela arrive (et c'est d'ailleurs très malheureux) parce que quand on n'arrive pas, au moment du processus, à intégrer son corps qui se transforme, c'est là qu'on regrette l'opération. Car comme on ne l'a pas intégré psychologiquement, on n'a pas la sensation qu'on aurait pu avoir avant. Mais c'est rare car aujourd'hui on est bien suivi. Qu'il s'agisse d'associations ou de professionnels.

**Natacha :** Ce n'est pas le même plaisir. Et c'est ça qui est vachement intéressant, c'est vrai qu'on vit une deuxième adolescence, très forte. Et quand on la vit à 40 ans on la vit en même temps que ses enfants, ce qui fait qu'on relativise certaines choses. Mais, entre avant et après la transformation physique, le plaisir est différent. Une fois opérée, comme une adolescente il faut apprendre à découvrir son corps, redécouvrir toutes les zones érogènes qui de fait ont été transformées. En plus, il y a un fait à prendre en compte, c'est l'hormonothérapie qui change totalement notre façon d'aborder les choses. Sous l'effet des hormones les choses changent terriblement, notamment sous l'effet de la testostérone. Dans le sens inverse, le passage d'un côté à l'autre, sous l'effet de l'hormonothérapie, les plaisirs et les sens se modifient totalement. C'est à dire que certaines sensations ou besoins que j'avais auparavant, je ne les ai plus du tout aujourd'hui. Mes sensations ne sont plus les mêmes, mon approche du plaisir et de la sexualité n'est plus la même. Et ce rapport qui me rapprocherait beaucoup plus je pense (pour avoir beaucoup échangé à ce propos) de la sexualité féminine. Et j'en suis très heureuse car je suis débarrassée de certaines choses.

-----  
**X :** Je voudrais savoir ce que l'on éprouve quand on a la conviction d'appartenir à l'autre sexe.

**Samuel :** Personnellement je l'ai compris très tôt, j'avais 6 ans. On ne revient à l'étude de Bénédicte, à savoir que lorsque j'étais petite, j'avais plus d'affinité avec les garçons, j'étais plus attirée par des choses qui attirent les garçons. Je n'ai jamais pu concevoir de mettre une jupe, tant j'avais alors l'impression de me travestir. Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est comme ça.

**Natacha :** Quels que soient les générations, on vit les mêmes choses. Aujourd'hui je peux enfin faire ce que je veux, comme je veux. Je suis enfin en accord avec moi-même. C'est à dire qu'on m'emmerde plus, je vis comme j'ai envie de vivre. Tout à l'heure quelqu'un parlait de la puissance de la parole, de la prise de parole par les hommes, avant j'avais énormément de mal à prendre la parole en public. Vous avez peut-être remarqué la différence..... Ce n'est pas le fait d'être aujourd'hui une femme, c'est surtout que je suis débarrassée de tout ce qui auparavant m'ennuyait. Un autre exemple, avant je m'entendais avec mes parents mais c'était quand même le froid, et depuis que j'ai fait mon coming-out et depuis que j'ai fait mon parcours, je m'entends super bien avec eux, tout va super bien. Parce que tout simplement je suis aujourd'hui en accord avec moi-même. C'est vachement important, le reste je m'en fous totalement. Etre ce que je suis réellement, j'ai attendu 40 ans pour le faire mais au moins je vivrai la deuxième moitié de ma vie bien avec moi-même. Dans notre société le changement du corps est le moyen de vivre en accord avec soi. Le tout c'est de pouvoir exprimer sa façon d'être librement. Dans notre société, pour ce faire, il faut passer par le changement du corps. Et aussi par un changement d'état civil, car tant qu'on ne l'a pas fait ce changement on est sans arrêt emmerdé, on est sans arrêt obligé de se justifier. Sans changement on n'a pas de légitimité. Dans notre société, ma légitimité passe par le changement, par l'opération. Je prends cet outil parce que c'est celui que j'ai à ma disposition. Mais je rêvais d'une société où on ne se pose pas ces questions, et où on vit comme on a envie d'être. Mais actuellement ce n'est pas possible.

-----  
**X :** Par rapport au fait que certaines personnes, une fois opérées, regrettaient de l'être, j'ai eu l'occasion d'en discuter avec un médecin de Cochin qui m'indiquait que le taux de suicide avait beaucoup baissé. D'autant qu'il y a des gens qui peuvent se croire transsexuels alors qu'ils sont transgenres. Apparemment, les professionnels semblent beaucoup plus prudents. Je pense à l'exemple de Cochin qui n'est pas une clinique privée et où les professionnels peuvent se permettre de prendre le temps de dresser un diagnostic de transsexualité. Les gens qui ne sont pas pris vont voir ailleurs et se faisant, commettent une erreur. D'autre part, on a parlé de cette histoire de carte d'identité. Je ne comprends pas, alors que l'opération est faite et sachant que cela aide au bonheur de ces personnes, je ne comprends pas pourquoi on ne leur donne tout de suite cette carte d'identité. Le juridique n'avance pas en même temps que le physique. Je trouve cela d'une extrême cruauté de les faire patienter autant, de les laisser dans une espèce d'incertitude. Est-ce qu'il y a quelque chose de fait à ce propos ?

**Natacha** : Si le changement d'état civil précède le changement opératoire, cela voudra dire que la personne pourra s'intégrer professionnellement, et que l'opération ne sera plus la carotte pour obtenir un état civil. Ainsi la personne pourra prendre le temps de réfléchir si elle a envie d'aller au bout du parcours. Et à partir du moment où la personne est intégrée socialement, cela évitera certaines dérives afin de gagner de l'argent nécessaire au financement de l'opération et du reste. Car comme nous avons quelques difficultés pour se faire opérer correctement, nous sommes obligés d'aller à l'étranger. Et pour le moment les prises en charges à l'étranger ne sont prises qu'au compte goutte. Quant au suicide, on n'a pas de statistiques. Mais dans certains colloques de médecin, certains professionnels (ou se présentant ainsi) de la question transsexuelle estiment que le lien entre le fait d'être trans et de se suicider n'est pas avéré. Si le suivi psy est bien fait, il doit arriver à quelque chose de cohérent.

---

**Joe** : Je voudrais remercier toutes les personnes ici présentes car cela me permet d'avouer à des gens qui sont français comme moi que j'appartiens à la catégorie de Samuel. Je rentre d'Afrique depuis quelques jours, et j'ai attendu 25 ans pour le dire. J'ai été condamnée à un an de prison pour délit de choix sexuel..... Où ? En Côte d'Ivoire. Je suis née comme ça, avec une taille d'homme. Quand je parle dans la rue, on me dit que je suis un homme ou que je suis une femme. Je vis avec une femme, et ce n'est pas simple. Tout à l'heure vous avez parlé de loi, sachez que vous avez la chance d'en parler. Nous, on ne peut pas. Et je suis rentrée en France à cause de tout ça. Dans la prison où j'étais, on m'a enfermée dans une cellule de 30 personnes (pour une superficie de 10 m<sup>2</sup>) et les gens m'ont traité d'homosexuelle. J'ai accepté car effectivement je vis dans l'homosexualité, c'est clair. Je n'avais pas le choix et je ne l'ai toujours pas pour le moment. Avec le recul d'éducation et de culture, de religion et de tradition, je passais pour une bête curieuse. Au point où je me suis fait coincer par le directeur de la prison, en disant que j'avais peut-être le style du mec mais que je ne le serais jamais parce que pour lui c'est de la sorcellerie. Quand on parle de transsexualité les gens pensent sorcellerie. Et quand on parle d'homosexualité, je ne vous en parle pas. De plus, en Afrique il n'est pas possible de trouver des informations concrètes sur la prise d'hormone, sur ce délai de deux ans (dont j'ai appris l'existence au cours de cet atelier), sur l'établissement de papier post-opératoire. C'est pourquoi il serait utile, un jour, de faire un site Internet accessible, afin justement d'informer des personnes dans mon cas. Je connais beaucoup de personnes, aussi bien des femmes qui aimeraient passer de l'autre côté que des hommes qui aimeraient devenir des femmes, qui souffrent. D'ailleurs beaucoup d'entre eux se suicident, parce qu'ils ne peuvent pas atteindre les informations ou les traitements qui leur permettraient de passer de l'esclavage à la liberté. Et ce que vous avez fait, je vous admire car par rapport aux gens que j'ai fréquenté auparavant, vous avez eu ce courage. En plus vous avez gardé votre passion de faire ce qui vous semble bon pour vous-mêmes, pour vous retrouver vous-mêmes. Je crois que c'est un privilège que les gens d'Europe ont. Vous avez le droit à la parole. Si vous vous plaignez, sachez qu'ailleurs ce n'est pas évident. Car dans les forums auquel j'ai assisté (et j'ai arrêté d'y assister) les gens interrompaient les conversations, insultaient, criaient. C'est quelque chose que je ne supporte pas. Après autant d'année à l'extérieur, où je vois qu'on met une muselière parce qu'on n'a pas le choix, j'estime que vous être très chanceux de pouvoir établir votre identité sexuelle, même si elle est parfois complexe, mais de trouver des solutions, des gens qui comme vous vivent des choses parallèles et surtout avec qui vous pouvez parler. Moi, depuis samedi où je suis arrivée, je suis un peu en retrait parce que je suis homo mais je n'ai jamais vécu en France (depuis l'âge de 19 ans je suis partie) et le monde homosexuel n'existant pas vraiment en Afrique, c'est la première fois que je me retrouve avec tant d'homos. Et effectivement, de part les discussions que j'ai avec eux, je peux trouver différentes opinions, différents témoignages. Ce que nous n'avons pas en Afrique. Et je crois que ce serait bien d'ouvrir des dossiers sur les pays où il y a beaucoup de transsexuels, des gens qui sont brimés, exécutés. Empoisonnés, devrai-je dire. Je connais un jeune homme qui a été empoisonné par son père. La seule chose que je voulais vous dire, c'est de continuer à vous battre et d'encourager ceux qui en ont besoin. Dans le respect, bien entendu.

**Natacha** : Lorsque nous faisons des interventions aux ministères (notamment celui de la Justice) on demande qu'existe un asile pas forcément politique mais médical pour les personnes originaires de pays où ce genre de chose n'est pas admis. Tu parlais de prison, en France il y a parfois des transsexuels qui se retrouvent en prison et nous nous battons pour résoudre les questions de quartier où les mettre (quartier homme ou femme ?) et afin de pouvoir continuer leur hormonothérapie. Evidemment on est chez soit toujours trop pauvre par rapport à d'autres, mais il y a toujours plus pauvre. Pauvre dans l'approche de la question. Mais nous essayons de ne pas oublier dans le lot des gens qui ne peuvent pas. Sauf qu'on ne peut pas, nous seuls, régler les problèmes qui se posent ailleurs. Par contre on peut interpeller les pouvoirs publics de notre pays. Par contre, il y a un certain nombre d'année quand en France on ne pouvait rien faire, on allait faire ce qu'il était possible de faire en Afrique du Nord. Nous les avons interpellé lors des gouvernements précédents, on commence à mettre des choses en place. Mais la France a voté.

---

**Alain Santino** : Bien, nous vous remercions d'être venus à cet atelier. Merci à toutes et à tous.

**William Fize :** Nous sommes donc réunis pour parler des relations entre les différentes générations. Je propose que cet atelier se passe sous la forme d'un échange d'idées, de propos. Et histoire de commencer, je vous propose un petit exposé sur cette histoire de relation intergénérationnelle (élaboré en collaboration avec Pierre-Yves, présent à mes côtés). Mais peut-être qu'en premier lieu il serait intéressant de voir plus en détail les gens qui sont venus à cet atelier, de voir qu'elles sont leurs motivations, et pourquoi pas leurs idées à ce propos. Pour ma part je suis originaire de Lyon, je suis également président de l'association de jeunes gays, lesbiennes, bis, transgenre basée sur Lyon, à savoir l'association *Mouve*. A titre personnel, les rapports entre les gens m'ont toujours intéressé. Pour ma part, je fais plus jeune que mon âge (j'ai 25 ans) quand Pierre-Yves (avec lequel je vis) fait plus vieux que son âge (il a 31 ans). Cet exemple illustre la question du regard sur la notion de l'âge, une des questions centrales quand on aborde la problématique des rapports entre les générations. Bref, je propose donc, histoire de commencer, de procéder à un rapide tour de table, histoire de situer un peu mieux le débat.

-----

**Marjolaine :** Bonjour, je viens de Lyon. J'ai 26 ans. Ce matin j'ai animé un atelier\* ("Les chansons qui séparent les générations") dont l'objet était justement de fédérer différentes générations autour de la musique, de ces chansons que l'on écoute que l'on ait 15, 25 ou 45 ans (et même plus). D'autre part, de faire parti d'une association de jeune me permet de se rendre compte que certains d'entre nous ont tendance à regarder les gens plus âgées de travers, et que certaines personnes plus âgées quand elles entrent au local de nous regarder comme des petits cons. Je trouvais cela assez intéressant de constater, alors que nous sommes déjà exclus (en tant qu'homos), que certains d'entre nous étaient exclus par d'autres homos.

**Pierre-Yves :** 31 ans, et comme William l'a expliqué je suis ici à cet atelier parce que je vis en couple avec William, mais aussi parce que la question intergénérationnelle est un sujet qui m'intéresse. D'autant qu'il me semble qu'au sein de la communauté homo, l'âge, la corpulence, le fait de ne pas être assez musclé, d'être ceci ou pas cela, segmente la population. Il y a beaucoup de segmentations qui fait que les gens ne se parlent pas beaucoup entre les différents groupes d'appartenance. Et je trouvais donc assez intéressante l'idée de faire parler différentes générations sur la question de l'âge, des générations.

**Alexandre :** Bientôt 31 ans. Je suis venu à cet atelier car j'ai pu constater combien il existe de discriminations liées à l'âge, au fait d'être vieux. Et je me sens à un âge charnière. Je ne suis plus jeune, je ne suis pas encore vieux, ce qui m'interroge beaucoup à propos des clichés normatifs qui fait que lorsque je mets les pieds dans une boîte je ne me sens pas toujours à l'aise. Par ailleurs j'ai mes propres préjugés, mais je les soigne. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle je suis ici.

**Benoît :** J'ai bientôt 34 ans. Je suis venu un peu pour les mêmes raisons qu'Alexandre, à savoir que je me sens aussi à un âge charnière. Et aussi parce que j'ai toujours été, tout le temps, entouré de personnes plus âgées que moi. Depuis mes 15 ans. Ce qui peut me faire poser des questions.

**Michel :** J'ai 73 ans. C'est la raison pour laquelle je suis ici.

**Antoine :** J'ai 21 ans, je suis de Lyon. Je suis venu parce que William anime cet atelier.

**Julien :** J'ai 48 ans. Je suis encore très loin de l'âge charnière. Et si je suis venu, c'est que les échanges entre générations m'intéressent. J'ai un ami qui est beaucoup plus jeune que moi. Ce qui, au début, a pu me poser quelques problèmes. Maintenant c'est un problème avec moi-même, à la limite. Et je trouve que c'est bien de pouvoir parler de ce genre de chose.

**Jérôme :** J'ai 22 ans. Je suis venu pour découvrir.

**Michel :** Je suis de Paris. Mon âge est un secret. Pour illustrer une des raisons pour laquelle je suis venu assister à cet atelier, c'est que j'ai été très gratifié d'entendre hier quelqu'un dire qu'à partir de 25 ans nous étions socialement exclus. Cela m'a fait très plaisir.

**Laurent :** Je suis venu car à 28 ans j'attends d'avoir la trentaine. D'autant que quand j'entends des gens qui ont 30 ans et plus, je me dis que ce n'est pas plus grave que ça. J'ai des amis de plus de 30 ans qui sont homos. Donc je suis à l'écoute de témoignages, histoire de voir.

**Dominique :** Je suis militant à l'association *Couleurs Gaies* de Moselle. Je suis venu pour voir comment faire le lien entre différentes générations, puisque *Couleurs Gaies* est une association généraliste. Nous accueillons les garçons et les filles de tous les âges. L'adhérente la plus jeune à 16 ans et la plus âgée à 81 ans. Donc cela m'intéresse un peu de voir comment cela se passe, cet atelier sur l'intergénérationnel. J'ai 35 ans.

**Régis :** Egalement militant à *Couleurs Gaies*. J'ai bientôt 39 ans, et je suis venu pour les mêmes raisons que Dominique, et je suis venu parce que Dominique est venu.

**Bertrand :** 25 ans, de *David et Jonathan*. Je suis venu car je pratique l'intergénérationnel.

**Ali :** Cela fait huit ans que je suis en France et par rapport à ma culture d'origine (qui est turque), je note de nombreuses différences, notamment le racisme entre les homosexuels. Cela me frappe. Et j'essaie de comprendre pourquoi c'est ainsi.

**François :** J'ai 45 ans, je connais bien William que je croise souvent dans différentes associations lyonnaises. Et je voulais voir ce que pour une fois il avait d'intelligent à dire, et lui apporter la contradiction.

**Christian :** J'ai 49 ans. On m'a parfois dit qu'au-delà de 30 ans on ne pouvait plus vivre en étant gay. Je viens voir si cela est vrai.

**Michel :** Je vis à Bruxelles. J'ai 56 ans et depuis 11 ans je vis avec un garçon qui à 25 ans de moins que moi. Je ne sais pas s'il existe un fossé qui est dû aux générations, mais il y a d'autres fossés que l'âge. Notamment le fossé culturel. Mon ami est africain. Ce qui est parfois difficile à gérer. En Afrique ils aiment, ou du moins respectent, beaucoup plus les personnes âgées qu'en Europe. En ce sens c'est parfois un avantage d'être plus vieux.

**Pierre :** J'habite Versailles, j'ai 44 ans. Ma motivation à venir à cet atelier est double. La première raison c'est que je suis président des *Gais et Lesbiennes Branchés*, et à ce titre je réalise un reportage sur cet atelier. Ensuite, j'ai vécu durant cinq ans avec un garçon qui avait 16 ans de moins que moi. Je vais voir avec vous si on peut travailler sur le thème de vieillir ensemble.

**Denis :** J'ai toujours été gêné par les barrières que les gays s'ingéniaient à se mettre entre eux. J'ai 49 ans et plus j'avance en âge et mieux je me sens dans ma vie de gay et dans mes rapports avec les autres. Je pratique aussi l'intergénérationnel.

**Julien :** J'ai 27 ans. Je suis venu car je ne connais par grand-chose du milieu gay, à part l'association que je fréquente sur Lyon. Et à part les jeunes que je peux y croiser, je n'ai pas eu l'occasion de parler avec des gens d'autres âges.

**Alain :** J'ai 50 ans. Je suis venu car ces échanges sur l'intergénérationnel m'intéressent. J'ai eu une relation avec un copain qui avait 13 ans de moins que moi, pendant 5 ans.

**Martin :** Je suis de Berlin. Par ailleurs, je suis journaliste et j'ai fait une recherche sur le mouvement de fondation de maisons de retraite pour les gays et les lesbiennes en Allemagne. C'est pourquoi je suis ici.

**Philippe :** J'ai 46 ans. Je suis venu sans attente particulière, avec seulement la curiosité de voir ce qu'il est possible d'échanger.

**Patrick :** J'ai 25 ans, je suis parisien et membre de *Moules Frites* (la fédération des associations de jeunes). Je suis venu parce que le thème m'intéresse, d'une part parce que je suis membre de cette association et aussi à titre personnel.

**Christian :** 50 ans. J'ai vécu pendant six ans avec un garçon qui avait 19 ans de moins que moi.

**Eric :** J'ai 27 ans. Ce qui m'intéresse, c'est la façon que les différentes classes d'âge se voient les unes les autres, et comment le vécu de chacun fait qu'il a des visions, des approches culturelles et politiques différentes.

-----  
**William Fize :** Il apparaît qu'un certain nombre de ceux qui sont venus à cet atelier sont surtout centrés sur leur propre façon d'appréhender l'avenir, ce qui sera complémentaire avec un deuxième atelier que j'ai préparé (toujours avec Pierre-Yves) sur le fait de se projeter dans l'avenir\*. Atelier qui portera sur sa propre maturation, son propre vieillissement.

---

\* Pages 138 à 148

Ceci dit, avec Pierre-Yves nous sommes partis du constat assez simple que les relations entre les différentes générations n'a jamais été quelque chose qui coulait de source, avec d'un côté (je caricature) les vieux cons qui parlent sans cesse du bon vieux temps et de l'autre côté des jeunes cons qui sont toujours en train d'envoyer des piques aux plus âgés en les traitant de ringards, d'inadaptés, leur disant qu'ils avaient fait leur temps et qu'ils leur fallait laisser la place aux jeunes. C'est d'autant plus vrai que la classe des baby-boumeurs est aujourd'hui en train de prendre de l'âge, et représentent une bonne proportion de la population, ceux-là même qui ont connu la période "assez faste" des 30 glorieuses sans chômage, sans menace du VIH, avec de moins en moins de violences homophobes. Et de l'autre côté, il y a les petits jeunes qui constatent que par rapport aux nouvelles technologies les gens âgés sont souvent inadaptés.

Ce qui illustre la notion du fossé des générations. Reste à savoir ce que c'est une génération. Pour ce faire, on a pris le dictionnaire, et à "génération" on peut lire plusieurs définitions. Par exemple : "Ensemble des êtres qui dépendent de quelqu'un à chaque filiation". Pour le Robert, c'est l'équivalent d'une trentaine d'années. On a aussi "Ensemble d'individu qui à la même époque sont dans la même tranche d'âge", et "Le fait d'exister, comme dans génération spontanée". On peut donc constater qu'il y a une diversité au niveau des définitions, ce qui montre qu'il ne sera pas forcément simple de se mettre d'accord. D'autant que certaines de ces définitions sont sujettes à interprétation, comme la notion de "tranche d'âge". Nous allons donc parler non pas d'un seul fossé des générations mais plutôt de plusieurs fossés des générations. D'autant plus que dans le milieu homo ce fossé est flagrant, tant la notion d'âge a une grande importance. Partant de là, nous avons cherché des causes à cet état de chose, ainsi que les conséquences de ce phénomène. Et avec vous, nous voudrions essayer de trouver des perspectives permettant de passer outre ces difficultés.

Parmi les causes de ces fossés entre les générations, il y en a une particulièrement flagrante, c'est le jeunisme. C'est à dire que partout et tout le temps il faut être jeune, beaux et en bonne santé. Ce qui n'est pas possible, car tout le monde n'est pas beau, en bonne santé et surtout que la jeunesse est quelque chose d'éphémère. Il me semble que c'est d'autant plus flagrant au sein de la communauté homosexuelle que (même si le terme "communauté" mériteraient, selon moi, davantage un pluriel qu'un singulier) qu'on est en phase avec tout ce qui est culte du corps. Cette idée du body-building, du mec grand, bronzé, épilé.....

---

**X :** Tu as défini la notion de génération. Comment définirais-tu la jeunesse ?

**William Fize :** Personnellement je ne me permettrais pas de donner une définition, ceci dit c'est une super question car notamment durant la *Gay Pride* de Lyon nous avons discuté avec quelqu'un qui représentait la Mairie qui à une cinquantaine d'années. Il nous avait demandé ce que c'était comme association que *Mouve*, et ce faisant nous posa la question fatidique, à savoir jusqu'à quel âge on est jeune. Je n'ai pas de réponse, et si je commence à répondre à ce genre de question, je vais me mettre à faire une ségrégation. Ceci dit, *Mouve* se définit comme une association de jeune pour se "protéger". A la base il y a des raisons historiques, c'est à dire qu'avant *Mouve* il y avait sur Lyon une association *Les Fans de Bacchus* qui faisait partie de la fédération *Gémini* (la fédération des associations de jeunes homosexuels), et on remarquait qu'il y avait quelques jeunes et aussi quelques (désolé pour les clichés) vieux qui venaient faire leur marché. A *Mouve*, nous avons préféré rester dans le flou en disant jeune. Mais quand on a affaire à quelqu'un d'assez lourd, on lui fait savoir qu'il a dépassé l'âge. On ne précise pas une limite, on lui fait savoir que son comportement est inadmissible.

---

**X :** Par rapport à la beauté, chacun d'entre nous peut avoir sa propre définition de la beauté. Elle n'est pas forcément plastique, cela peut être une beauté de l'âme. La beauté ne donne pas forcément l'amour au sens charnel du terme. Ensuite, la jeunesse ne me semble pas être forcément une question d'âge mais davantage de tête. Par exemple, Michel (qui à 73 ans) bien qu'il ne soit pas spécialement jeune est encore jeune dans sa tête.

**Pierre-Yves :** Je trouve assez intéressant ce que tu dis car cela sous-entend que c'est bien d'être jeune, et quand on ne l'est plus, que ce soit au niveau de l'apparence ou intellectuellement, c'est dramatique. Je ne vois pas en quoi c'est dramatique d'avoir 50 ans. Etre jeune, ce n'est pas forcément le but que chacun doit se fixer, se disant qu'il faut obligatoirement rester jeune, qu'il faut impérativement s'intéresser aux trucs à la mode (c'est le genre de trucs qui ne m'intéresse pas tant que ça), se défoncer à faire du sport histoire de ne pas être flasque, de se faire lifter afin d'avoir un visage jeune. En quoi c'est dramatique d'avoir des rides, du bide, d'aimer les choses qui ont vingt ans plutôt que celles du jour ? Je ne vois pas en quoi c'est dramatique de dire que l'on n'est pas jeune, et que l'on s'en porte pas plus mal.

**X :** Je crois qu'il ne parlait pas de cette jeunesse, mais de la véritable jeunesse, celle de l'esprit.

**Pierre-Yves :** D'accord mais l'idéal est la jeunesse, la jeunesse du corps (c'est à dire en forme). C'est ainsi qu'un mec de 50 ans bien conservé dira qu'il est encore vachement jeune.

**William Fize :** Le jeunisme ne porte pas sur l'apparence physique mais sur l'état d'esprit. C'est l'idée qu'il faut rester jeune. C'est l'un des clichés dont on nous bombarde régulièrement. Personnellement je trouve qu'il y a certains charmes à être vieux, il y a des vieux qui sont agréables.

**X :** Je travaille dans une école d'ingénieur avec des jeunes. Il y en a qui au niveau de l'état civil sont jeunes, mais ils sont déjà totalement pourris et vieux. Ce qui m'étonne toujours dans cette histoire de jeunesse, d'être jeune, c'est que c'est quelque chose de très partiel car après tout quand on rencontre une autre personne, c'est toute la richesse de cette personne que l'on rencontre, qu'elle soit jeune ou âgée ou entre deux âges.

**X :** D'accord avec toi sauf qu'il faut prendre en compte la réalité de la société. C'est du jeunisme à outrance, entre autre dans le milieu gay, mais pas seulement. C'est bien le charme désuet de la vieillesse, mais les gens sont plus ou moins obligés d'être jeunes, de rester jeunes pour être intégrés dans la société. Malheureusement, ce n'est pas génial mais c'est ainsi. C'est un truc qui nous vient directement des Etats-Unis, le lifting à outrance, les fringues, le corps, le sport. C'est la société qui est ainsi. Si tu veux t'y intégrer, tu es pratiquement obligé d'en passer par là.

**Denis :** Sauf que l'on est tous acteur de ce qui se passe. On ne peut pas dire en permanence que c'est la faute de la société. Nous avons chacun notre propre réflexion, et c'est à nous d'être vigilant quand on regarde quelqu'un porter un jugement. Chacun, individuellement, a un rôle à jouer à ce propos. Même si c'est vrai que la société nous oblige d'une certaine façon à verser dans le jeunisme. J'avais plus de problème avec mon âge quand j'ai eu 35 /40 ans qu'aujourd'hui alors que je vais avoir 50 ans. Aujourd'hui je me parfaitement bien, cela ne pose aucun problème. Si cela pose problème à quelqu'un.....

-----  
**Michel :** Tout à l'heure quelqu'un faisait référence à la jeunesse d'esprit. Je pense qu'il y a une définition de la chose, à savoir que la jeunesse d'esprit, à mon sens, se définit par l'ouverture d'esprit, par la capacité d'acquérir d'autres notions, d'autres idées, de s'ouvrir à d'autres réalités.

**François :** Contrairement à ce que tu dis, il me semble que nous sommes nous-mêmes dans la société, que l'on n'est pas forcément calqué sur un moule, à vouloir à tout prix paraître jeune (malgré que l'on a 50ans) ou à se faire des lifting. On a l'âge de son corps, et si on le porte bien cela va comme ça. Cela n'empêche pas que l'on entre en contact avec des personnes plus âgées ou plus jeunes. C'est plus une question d'esprit que d'apparence physique. Si on est obligé d'user d'artifices pour rester en phase avec la société, par exemple pour sortir, je trouve cela dommage. En tout cas par rapport aux gens que je connais, j'ai des exemples qui confirment ce que tu dis, il suffit de se retrouver en phase avec les gens que l'on rencontre et avec soi-même, et d'accepter son apparence.

**X :** Il suffit d'aller au cinéma, de regarder la télé pour voir dans quelle société on vit. Une société qui met en exergue la jeunesse.

**X :** Il y a beaucoup plus d'émissions pour les jeunes, d'émissions où la jeunesse est valorisée que des émissions pour les gens de 50 ans et plus.

**Alexandre :** Quand ce jeunisme est présent partout, tout le temps, cela finit par influencer les désirs de chacun. Ce qui est gênant. J'ai l'impression que mon propre désir est déformé par cela. Je ne suis pas attiré par les gens plus âgés que moi, et cela me gêne. Cela me gêne parce que je sens que je ne suis pas responsable de ça, et que je me dis que je serais sans doute mieux autrement. Je n'échappe pas aux thèmes publicitaires, je n'échappe pas au fait que partout quand on voit des gens (dans les pubs ou ailleurs), ils n'ont pas plus de 25 ans, ils sont beaux. Je viens de Suède, là-bas s'en est carrément caricatural. Dans une ville qui est la deuxième ville du pays, qui compte quelques 500 000 habitants, il y a une boîte où la clientèle moyenne est composée de mecs de 23 ans super mignons (construction de corps totale et look boy's band) et une autre boîte pour les 40 ans et plus. A un moment donné, j'ai trouvé ça un peu lourd, d'autant qu'avec mes 30 ans je ne savais pas où me mettre. J'avais vraiment l'impression qu'il n'y avait pas de place pour moi. Cela me gêne que cette situation influence mon désir et celui des autres. Le désir, ce n'est pas un truc qu'on a soi-même, c'est un des trucs qui nous vient de l'entourage. On fait une construction de désir pour les générations à venir que je ne trouve pas saine du tout.

-----  
**William Fize :** Certes la question du jeunisme est importante, c'est certainement ce qui creuse l'écart entre les générations, mais on ne parle pas de la ségrégation que font certaines personnes plus âgées vis-à-vis des plus jeunes qu'elles. C'est assez révélateur. Pour l'instant nous n'avons parlé que du fait qu'il faut rester jeune. Nous n'avons pas du tout abordé le fait que cela peut être assez dur pour un jeune qui est attiré par quelqu'un d'âgé de le rencontrer. Il existe une telle segmentation qu'il y a des lieux où si tu n'as pas le bon profil, il est difficile de rentrer.

**X :** Pour ma part, je suis également bombardé par des images de jeunes mecs, j'ai aussi l'impression qu'en France il y a des boîtes qui sont plus "jeune minet". Et pourtant je n'ai pas du tout le même problème que toi, je vais avoir tendance à fuir la boîte "jeune minet" et à aller voir des vieux cons. Car cela me touche plus, cela m'attire plus. C'est plus une question d'attirance profonde. A mon avis la solution est interne, c'est le comportement de chacun qui fera que les choses changeront.

---

**Pierre :** Jusqu'à présent il me semble que nous avons parlé du jeunisme et de l'âgisme au sein de la société, en général. Mais nous savons qu'il existe des spécificités en la matière dans le monde gay, ainsi nous savons qu'il y a des commerçants qui sont assez sélectif à l'entrée de leurs bars, de leurs boîtes. Il me semble qu'il y a le problème de se projeter dans l'avenir, et pour cela je reprendrais un travail qui a été fait par le CNRS fait en 95, travail qui affirmait que le point commun entre les gays et les lesbiennes c'est la solitude. La difficulté est de se projeter en avant tout en ayant cette épée de Damoclès qui est de se dire si on vivra seul dans 10, 20 ou 30 ans. C'est probablement une question que l'on se pose plus ou moins quand on a 20 ans, j'en sais trop rien. Personnellement, quand j'avais 20 ans je ne me posais pas cette question. J'ai maintenant 44 ans, et je me pose davantage la question de la retraite, de ce que je vais devenir quand j'aurai 60 ans et plus. Quand on regarde le travail du président des *Gais Retraités* qui a travaillé sur l'idée de monter une maison de retraite gay, si c'est un ghetto que l'on fout à la campagne, cela n'a aucun intérêt (d'ailleurs, les maisons de retraites sont déjà des ghettos). Ce sont de vraies questions, et allons-nous être capables de trouver des solutions ? Sommes-nous capables de vieillir ensemble, au sein de la cité, dans des lieux gays ou hétéros ? Bref, comment accepter le fait de se voir vieillir ? Ce qui permettrait d'accepter la relation libre et saine avec une personne d'un âge différent.

**William Fize :** Tout a fait d'accord. Et c'est pour cela qu'en complément de cet atelier il y en a un autre de prévu durant la semaine, sur l'idée de se projeter dans l'avenir, à 30, 40, 50 ans et plus. Effectivement, il aurait peut-être été préférable d'intervenir les questions, les thèmes, de s'occuper d'abord de l'idée de se projeter dans l'avenir pour ensuite s'occuper des relations entre les générations.

---

**Pierre Yves :** Juste une remarque, nous sommes dans un atelier où il n'y a que des garçons.... A l'exception de Marjolaine. Mais apparemment, nos copines lesbiennes se sentent bien vieillir. Elles n'ont peut-être pas les mêmes problèmes que nous. Peut-être que chez elles les relations trans-générationnelles sont meilleures. En tout cas on peut se demander si cette question les intéresse, si elles sont intéressées par le problème.

**X :** Il me semble que le thème du débat n'est pas de bien ou mal vieillir mais les rapports entre les générations. Donc à partir de là, les lesbiennes ont peut-être moins ce type de problèmes que les gays.

**William Fize :** Dans mes fiches dont je me suis servi pour préparer cet atelier, j'ai bien noté que je n'avais pas de référent lesbien. Je n'ai rien trouvé comme source. Je n'ai personne autour de moi pour m'aider à réfléchir sur cette question. Et je n'ai pas réussi à me mettre dans la tête d'une lesbienne, ce qui aurait été totalement artificiel. En l'occurrence de deux lesbiennes qui arriveraient à se rencontrer tout en étant de générations différentes. Cela me paraît assez délicat. Mais malheureusement la question se pose. Et donc je pense que nous n'avons pas de réponse à apporter, faute de témoignage.

**Marjolaine :** Je précise bien que je me base sur mon expérience personnelle, je ne prétends pas connaître la question. Je m'exprime seulement au nom de ma propre expérience. Donc, j'ai remarqué que dans le courant lesbien il y avait deux courants. En premier lieu, un courant très mélangé, non-mixte. Et un autre courant plus associatif et composé de regroupement d'amies qui est très cloisonné en terme d'âge. Ce n'est ni de l'âgisme, ni du jeunisme ni quoi que ce soit comme préjugé, c'est juste que qu'on ne parle pas des autres générations. Sachant que pour moi une génération, c'est dix ans et pas trente. Chacune a ses propres centres d'intérêt qui ne sont absolument pas compatibles entre eux. C'est triste à dire mais j'ai l'impression que les lesbiennes entre elles, dès qu'il y a plus de dix ans d'écart, elles n'ont plus rien à se dire. Personnellement je suis venu à cet atelier parce que je connais très bien William, sinon je ne sais pas si je serais venue.

---

**William Fize :** Sur les causes du jeunisme, les générations peuvent être de dix, de vingt ou de trente ans, c'est surtout une question de tranche d'âge. De fait nous avons chacun notre propre appréciation de la notion de génération, et de ce qui les dissocie les unes des autres (comme le nombre d'années). Ce qui fait que chaque tranche d'âge se retrouve en position à la fois d'exclu et d'excluant. Ce manque de communication est du à une méconnaissance de l'autre, au fait que l'on lui prête des intentions. Ce qui me fait penser à ce que dit Natacha par rapport au questionnement transgenre, on rejette parce qu'on ne connaît pas. Ce qui montre qu'il y a tout un travail de pédagogie à faire à ce propos. Et je pense que c'est justement ce qui réunit, le fait de réfléchir là-dessus. Et ce d'autant que le problème est récurrent.

**Pierre-Yves :** On pourrait peut-être avancer dans le débat, car le thème du présent atelier est de savoir comment combler le fossé des générations. Et à ce propos, je crois que nous ne pouvons que noter que certains d'entre nous ont fait le constat que dans le milieu notamment commercial il existe une ségrégation liée à l'âge. Pour ma part, je ferais le constat beaucoup plus optimiste que dans le milieu associatif, souvent c'est l'occasion de se rencontrer entre gays et lesbiennes, à condition que les associations ont des pôles d'intérêt suffisamment larges, et/ou de se rencontrer entre différentes générations si les associations ont une thématique qui s'y prête. A ce niveau, je voudrais dire que nous avons parlé d'âgisme et de jeunisme mais on peut très bien faire face à ce pilonnage que voudrait nous imposer le milieu commercial, réagir en faisant vivre nos différentes associations qui justement permettent de faire connaissance avec des gens qui ne sont pas de notre classe d'âge, qui sont d'un autre milieu social et culturel. D'autant que nous avons toujours tendance à rencontrer des gens de notre propre milieu. Et c'est dans les associations que nous pouvons rencontrer des gens qui pensent différemment, qui vivent différemment, qui ont des âges différents.

**William Fize :** Effectivement, le milieu associatif me semble plus favorable à une émulsion qu'elle quelle soit, et pas uniquement au niveau de l'âge. Mais cela existe déjà, et reste à développer parce que justement si nous sommes réunis, c'est parce que nous faisons le constat amer que c'est difficile de dialoguer entre personnes d'âge différent. Alors que pour pas mal d'entre nous, nous avons des centres d'intérêt souvent communs.

**Pierre-Yves :** Et dans les associations, il y a de multiples formes de militantisme, parfois assez différentes. Car la génération de 68 était plus politisée et donc les revendications ne s'exprimaient pas de la même façon. Il y avait une volonté de changer la société et de vivre son homosexualité différemment. C'est vrai que ce n'est pas des projets comme le PACS qui vont mobiliser les gens de cette génération, alors que les jeunes d'aujourd'hui ont une approche plus individualiste, plus "classique". On a pu constater, lors de débats dans certaines associations que ce n'était pas toujours évident de faire coexister des gens qui avaient une culture associative différente. Une plus politisée et une plus individualiste. Donc à ce niveau, il y a du travail pour arriver à fédérer les motivations et trouver des projets qui contentent chacun.

-----

**Michel :** Il est vrai que cela mériterait d'être noté que, à part Marjolaine, il n'y a aucune femme à cet atelier. Ce qui probablement nous donne une piste de réponse, car la question est l'interaction entre les générations plus qu'une réflexion sur le fait d'être vieux ou être jeune, et aussi de savoir ce qui se passe dans le cadre des rapports entre jeunes et vieux. Qu'est-ce qui se passe dans cette interaction au quotidien, dans le milieu gay ? Et si je me réfère à ma propre expérience, tout à l'heure je disais que je vivais avec un garçon qui avait 25 ans de moins que moi, dans ce cas, qu'est ce qui s'échange entre nous et qu'est ce qui fait qu'entre nous cela dure finalement ? Car quand a commencé cette relation, je n'ai pas pensé qu'elle durerait. Et au fil des jours elle s'est installée. Alors que s'est-il passé, que se passe t-il ? Je crois que je trouve en lui un fantasme vivant, sur le plan de la séduction il est vraiment très fort, il est pour moi un objet amoureux très fort. Je ne pense que se soit cela qu'il trouve en moi. Je pense plutôt qu'il trouve en moi une sécurité, une liberté qu'il ne trouverait pas dans une autre relation. Quelque part, il trouve son compte en confort matériel et aussi psychologique, car notre relation a quelque chose de relation paternelle du fait des 25 ans de différence d'âge. Il faut regarder les choses en face, et si je regarde ma relation avec lui je m'aperçois que les choses sont de cet ordre là. Peut-être que lorsque la différence d'âge est moindre, les choses sont différentes. Dans ma relation avec mon ami, il y a une dimension paternelle. Pourquoi chez les lesbiennes cela ne fonctionnerait pas ainsi ? Je ne sais pas. Peut-être que les gays sont davantage dans la séduction visuelle. C'est peut-être un cliché .....

**Marjolaine :** C'est un gros cliché. Nous ne sommes pas des créatures que romantiques. Il faut arrêter de croire que les lesbiennes sont forcément des cérébrales. La séduction, ça compte aussi pour nous. Dire le contraire est un gros mensonge.

-----

**Alain :** A partir du moment où on est dans une société qui défend le jeunisme, cela crée chez chacun certaines projections. Et maintenant que j'ai 50 ans, je ne vis pas comme je l'imaginai quand j'étais beaucoup plus jeune. Au contraire je trouve que je vais beaucoup mieux.

**X :** C'est exactement le genre de message qu'il faut faire passer. Maintenant que j'ai presque 50 ans je me pose moins de questions que quand j'étais adolescent et que j'ai découvert que j'étais gay.

**Alain :** Je suis né en 1952, ce qui veut dire qu'à l'époque du FHAR j'avais donc 19/20 ans. Et de fait j'ai l'impression de faire parti d'une génération qui a poussé un peu les murs, qui a construit, qui construit les choses. Ceci dit, aujourd'hui je ne me pose pas vraiment la question de savoir comment je vivrais à 70 ans, car je me suis trompé quand j'avais 30 ans en pensant à mes 50 ans. Je pense que d'ici là les choses auront encore évolué. En soit, cela est assez enthousiasmant. Et le fait que cette thèse sur le jeunisme soit tout le temps développée fait que les rapports entre générations ne sont pas facilités, car quand on est jeune on a peur de vieillir puisque tout est fait pour valoriser la jeunesse.

**X :** Je reviens sur l'intervention de Michel, et plus précisément sur un terme qu'il a employé, celui d'objet. Si je ne suis pas en couple actuellement, dans les différentes relations que j'ai pu vivre jusqu'à présent je n'ai jamais considéré que l'on pouvait dire que l'autre était un objet. Pour moi, l'autre c'était avant tout un homme. Un objet, pour moi c'est quelque chose que l'on prend et qu'on jette après. Moi je ne jette pas.

**William Fize :** Je crois que Michel a employé le mot "objet" au sens propre du terme, au sens du "on prend et on jette". Mais davantage au sens psychanalytique. J'en profite pour revenir à cette histoire de relation quelque peu paternelle, paternaliste. C'est un aspect qui me paraît intéressant en ce sens que c'est une des choses, dans le milieu gay, qui est encore souligné. Ceci s'explique par le fait qu'il n'y a pas de relation entre générations liées à la famille. Ce qui accentue la difficulté à communiquer. Alors qu'on est obligé de communiquer avec nos parents, nos grands-parents, nos proches. Dans le milieu homo, cela est plus difficile car justement il n'y a pas de connaissance liée au simple fait d'exister.

Ensuite sur ce que viens de dire Alain, sur cette idée d'être d'une génération qui poussait les murs, cela recoupe tout à fait ce que disait tout à l'heure Pierre-Yves à propos de la vie politique. Cette génération avait une conscience politique plus forte que ma génération. Ceux de mon âge n'ont majoritairement pas de conscience politique. Il suffit de voir les taux d'abstention. Chez les 18/25 ans, lors des dernières élections, il était supérieur à 50%. En même temps il faut noter que parmi les jeunes on en trouve certains qui sont vachement radicaux, qui font bien bouger le smilblic. Il faut regarder des deux côtés de la balance.

-----

**X :** Je fréquente beaucoup les gens plus âgés que moi, mais je n'ai pas forcément envie de les rencontrer dans les associations. C'est un système qui ne me convient pas du tout. Je n'ai pas du tout envie d'adhérer à une association. Et justement, où rencontrer des personnes plus âgées et communiquer avec elles, hormis dans les associations ? C'est un problème. Car dans les bars ou les boîtes, la population est majoritairement jeune.

**William Fize :** Justement, tu poses une autre question intéressante, celle de l'écart entre le milieu commercial et le milieu associatif en ce qui concerne les possibilités de rencontrer des personnes d'un autre âge. Il est exact que contrairement aux associations, les lieux commerciaux sont très segmentés par style, par âge, par genre..... Sur ce point, je partage tout à fait ton point de vue, c'est effectivement dommage, et même très triste. Et la segmentation se fait de toute part. Tu prenais l'exemple des établissements où il n'y a que des jeunes, à Lyon il y a un bar ours où je n'y serais jamais rentré tout seul. Car avec ma tête, mon physique..... Cela montre que les relations entre les générations, entre les styles c'est quelque chose de difficile à intégrer, dans un sens comme dans l'autre.

**X :** Là aussi, il y a peut-être à savoir se prendre en main. Je suis à Strasbourg où nous avons un milieu commercial un peu comme à Paris, c'est à dire presque uniquement ouvert aux petits minets. Si on n'est pas un petit minet, ce n'est pas la peine d'y aller. Par contre, une fois la frontière allemande passée (et là se serait intéressant d'entendre le copain qui vient de Berlin), c'est beaucoup plus mélangé. Et de fait, nous sommes nombreux à sortir en Allemagne. Les allemands ont su créer un milieu commercial beaucoup plus ouvert. La question qu'on peut se poser, c'est pourquoi en France le milieu commercial est aussi con. En Angleterre, au regard du peu d'expérience que j'ai pu avoir (principalement à Londres), c'est que c'est également mélangé. Des gens qui comme nous venons aux UEEH, peuvent s'occuper de faire fonctionner les quelques lieux commerciaux où c'est mélangé, en y allant de manière préférentielle. On peut aussi voter avec ses pieds et avec son porte-monnaie. Il suffirait d'aller là où c'est sympa, et de ne pas aller où c'est chiant.

**Christian :** Petit témoignage d'un occidental. Il y a quelques temps j'ai passé un an au Japon, et je dois dire que, peut-être parce que j'étais très exotique, mais j'ai eu un succès auquel je ne m'attendais pas du tout. Mais c'est au Japon, c'est un peu loin.

**Ali :** La Turquie en la matière est un exemple intéressant car la culture gay américaine s'y s'installe, en passant par l'Europe. Ainsi il y a d'un côté un milieu à l'occidentale, et de l'autre une vie homosexuelle plus traditionnelle. Car le concept "gay" n'existe toujours pas. De la sorte, la vie homosexuelle se passe dans différents lieux publics, dans les hammams ou ailleurs. C'est beaucoup plus naturel, beaucoup plus spontané. Ce qui en soit me semble assez positif, car tout ce qui est mouvement de libération prend comme modèle le modèle occidental. Avec les défauts de la chose. Ainsi le milieu commercial tend de plus en plus vers ce qui se passe en Europe. Ce qui est quelque peu dangereux. Physiquement, il y a un modèle que la nouvelle génération commence à suivre. De la sorte, ils regardent plutôt vers l'Europe. Si des pays comme la France ou l'Allemagne (pays qui influencent beaucoup la société turque) donnent des images typées (bien que d'un certain côté il est important de voir que là-bas il y a des intellectuels et des mouvements qui plaident pour la liberté d'être), le milieu commercial est lui aussi typé. C'est pourquoi aujourd'hui nous sommes un peu perdus entre ces deux tendances. Et sur la question des rapports entre les générations, ceux-ci sont beaucoup plus doux dans le milieu traditionnel, alors que les choses sont beaucoup discriminantes dans le milieu commercial à l'occidentale. C'est quelque chose de culturel, d'ancré dans nos traditions, dans notre art de vivre. Mais cela est menacé par les valeurs qui viennent d'ailleurs.

**William Fize :** Alors je voudrais savoir, si selon toi, les rapports entre les générations sont plus "sains" au sein de la globalité de la communauté turque où uniquement par rapport à l'homosexualité. Car il me semble qu'en Europe et aux Etats-Unis, les relations entre générations sont partout problématiques. Aussi bien chez les gays que chez les autres. J'aimerais bien savoir si dans le cas de la Turquie, pays de culture non occidentale, les choses sont différentes.

**Ali :** Il me semble que c'est le fait de la culture. C'est plus harmonieux, du fait du respect dû aux personnes âgées. Autre grande différence, c'est que d'emblée on ne voit pas les gens sur le strict plan physique. Cette façon d'appréhender les gens en Europe tient à l'antiquité grecque et romaine, alors que dans les pays du Proche-Orient c'est un peu différent. Il y a cette tradition du mysticisme qui fait que les rapports humains sont réglés par des codes de respect mutuel, et non des rapports marchandisés. Pour l'instant, c'est encore le cas mais je crains que d'ici dix ans tout va s'effondrer.

**William Fize :** Ce que tu dis me fait penser à l'histoire de Michel et de son ami qui est africain. Je peux me tromper, mais là-bas on dit souvent que lorsqu'un vieillard meurt c'est une bibliothèque qui brûle. Ce qui montre un respect vis-à-vis de la personne pas forcément âgée mais en tout cas plus vieille que soi. Ce qui n'est plus du tout le cas dans la société occidentale. Où il faut aller vite, être efficace, performant. Ce qui est contradictoire avec le fait d'avoir une canne.

**Michel :** Cette histoire de relation ou de non relation entre les générations est liée à des schémas culturels très profondément ancrés en nous. J'ai vécu quelques années en Afrique, et j'ai pu constater que dans la société africaine, à l'image de l'ami qui avait du succès au Japon, qu'un gay âgé a un succès inespéré. Parce qu'on ne regarde pas les gens avant tout comme des objets de fantasme. En tant qu'occidental c'est quelque chose d'assez difficile à concevoir, à imaginer car on est tellement dans l'image, on a tellement intériorisé cette image de la beauté, de la jeunesse que notre regard est biaisé. En fait, c'est surtout un travail sur soi qui est à faire.

**X :** La difficulté de vivre avec l'autre dans la différence, c'est que l'autre est un reflet que l'on beaucoup de mal à quitter.

**Michel :** Je voudrais finir ne disant que je me sens de mieux en mieux en vieillissant, en tant que gay. Je me sentais beaucoup moins bien dans ma peau quand j'avais 20 ou 30 ans. Cela tient aussi au contexte culturel de l'époque. Peut-être que pour les jeunes d'aujourd'hui les choses sont plus faciles. Mais quand même, je crois que cela donne aux aînés une sorte d'expérience de vie, de sagesse, de capital humain qui vaut par sa valeur dans les relations avec les plus jeunes.

---

**Julien :** On a parlé de culture à propos de la Turquie et de l'Afrique, mais pourquoi ne pas parler de religion ? Le mot "culture" est un mot châtré. Le mot "religion" est beaucoup plus fort. Nous autres européens, nous avons une culture parce que nous n'avons plus de religion. Mais eux, ils n'ont pas une culture, ils ont beaucoup plus. Ils ont une religion. Quand on parle de culture, c'est très réducteur. Mon propos est non seulement une remise en cause de ce vocabulaire mais aussi de toute une conception de la culture et de la religion. Bien que le propos ici ne soit pas d'aller plus en avant sur cette question.

**François :** Sauf que la religion est beaucoup plus réductrice que la culture.

---

**X :** Je voudrais revenir sur la question du jeunisme, de la télévision (du moins les médias) et de la santé. La question que je me pose, c'est de savoir si les médias en mettant le jeunisme en avant ne veulent pas faire fuir cette peur irrémédiable que tout être humain vis-à-vis de la mort. J'ai 28 ans, et comme tout le monde un jour je vais mourir. Et avec des maladies comme nous avons, je pense tout particulièrement au sida qui a décimé beaucoup de gays et d'autres personnes encore (également des lesbiennes), la mort est très présente. Et donc, ce jeunisme n'est-il pas pour se voiler la face, en refusant la mort, en ne l'acceptant pas ? En ne m'étant que le jeune au centre de la communication, ne refusent-on pas le fait de vieillir et donc de mourir ? J'ai personnellement approché de très près la mort, et cette expérience m'a permis de dire que ce n'est pas si dangereux que ça, qu'il faut avoir une certaine forme de sagesse afin d'appréhender la mort de façon plus philosophique.

---

**Pierre-Yves :** Il me semble que le VIH a creusé le fossé entre les générations, en ce sens qu'il y a eut une génération entière qui a été décimée par l'épidémie. Et du coup les jeunes d'aujourd'hui ont un manque de référents plus âgés, parce que justement il y en a une bonne partie qui est morte. Ce qui a rendu invisible les personnes plus âgées, soit parce qu'ils étaient malades et donc pas forcément en état de sortir et d'avoir une vie sociale extrêmement intense ou parce que malheureusement ils étaient morts. C'est pourquoi il me semble que le sida a vraiment eu une forte influence sur le fait de creuser le fossé des générations. Sans compter que les plus âgés représentaient aussi ceux qui avaient une grande liberté sexuelle et qu'ils l'avaient payé par beaucoup de souffrance par la suite. Je pense que dans les rapports entre générations cela a dû jouer un rôle important.

**X :** A ce sujet, par rapport à la mort il y a l'argument contraire, à savoir que ce ne sont pas seulement les vieux pédés qui en meurent mais aussi les jeunes. Ce qui change tout à fait le rapport de l'âge de la mort.

**William Fize :** Oui et non, car là encore c'est lié à une génération. Si on regarde bien il y a eut les gens qui ont bénéficié des débuts de la libération sexuelle, fait connaissance du VIH puisque ça baisait à couilles rabattues sans aucune protection. Ce qui fait comme disait Pierre-Yves qu'une bonne frange de la population est décimée. Ensuite il y a eu une bonne partie des gens qui ont adhéré à la "culture capote". Et maintenant on assiste au phénomène, un peu nouveau, qui affirme que le sida est une maladie dont on guérit, que c'est chronique, qu'on n'en meure plus. Ce qui est faux.

-----

**Jean-Claude :** Un des effets de la distance intergénérationnelle c'est que les plus jeunes se mettent à ne plus se protéger car pour eux, inconsciemment le sida est une maladie de vieux pédés. De la sorte certains d'entre eux n'imaginent pas aller fricoter avec leurs aînés. D'autre part, tout à l'heure il a été question des échanges, des problèmes de culture, d'expérience et de sagesse, de tout un tas de choses qui peuvent passer par des mots. En la matière il me semble que les lieux de rencontre que sont les bars ont une caractéristique (particulièrement en France, ailleurs je ne sais pas), c'est la musique. Elle est d'un tel niveau sonore que rien, absolument rien ne peut passer. Vous allez dans n'importe quel bar ordinaire d'une ville, vous pouvez vous mêler à la conversation d'à côté si elle vous intéresse. Un bar c'est un lieu de rencontre fait justement pour ça. Contrairement à un bar gay. La musique braille tellement que c'est absolument impossible. Donc le seul message qui peut passer c'est un message visuel. Donc forcément avec certaines valeurs privilégiées.

**Laurent :** Par rapport à cette histoire de musique dans les bars, il est vrai que la plupart des bars sont musicaux et débitent de la musique à un niveau sonore réellement insupportable. Je fais partie de l'association *Les Mâles Fêteurs*, et on arrive à trouver des bars où il est possible de discuter, des bars où il n'y a pas forcément que des jeunes. Je précise que *Les Mâles Fêteurs* couvrent une tranche d'âge assez large, puisque le plus jeune de nos adhérents a 21 ans et le plus âgé a 65 ans.

**Bernard :** Certes, mais les bars que nous trouvons sont souvent en sous-sol. Et on demande d'arrêter la musique.

**William Fize :** C'est donc un désir de votre part et pas d'une volonté commerciale, c'est dommage.

**X :** A Lyon, avant je fréquentais un bar qui à l'époque était très sympa et que j'ai fuit justement à cause de cette histoire de musique, c'est le Cap Opéra. Les barmans ont fini par avoir le dessus sur le patron, car Dieu sait si j'en ai fait la remarque auprès d'eux, mais il n'y avait pas moyens. Les barman faisaient hurler la sono. Du coup, j'ai foutu le camp ailleurs.

**William Fize :** A propos du bar ours de Lyon, ils m'auraient certainement laissé rentré mais c'est tout le problème de l'interprétation. Car j'ai projeté sur eux une image qui est certainement complètement fausse. C'est en apprenant à les connaître qu'on s'en rend compte. C'est donc a priori que je ne serais pas rentré seul. Et indépendamment de la musique (question importante) pour se parler, il faut commencer par aller vers l'autre.

**X :** Sauf que pour aller vers l'autre, il faudrait commencer par l'entendre et ne pas avoir que son image.

-----

**Marjolaine :** Depuis tout à l'heure je note qu'à chaque fois que l'on parle d'une vraie réponse au problème de combler le fossé entre les générations, à chaque fois on parle de bars ou d'associations. Mais c'est tout. Je n'ai rien contre l'associatif, je suis moi-même une associative depuis longtemps mais n'y a t-il pas d'autres solutions que l'associatif ? Est-ce que à chaque fois que l'on répond à cette question il faut passer par son association ou celle de son copain, de sa copine ?

**X :** En la matière, là encore il convient de faire la différence. Il y a associations et associations. Il y en a qui sont très militantes, un peu dans l'esprit de ceux qui ont poussé les murs durant les années 70 et 80. Et de plus en plus, c'est ce que nous constatons à Strasbourg, il y a des associations thématiques, comme celles de gens qui se retrouvent pour chanter, pour randonner, nager ensemble. Et là c'est beaucoup plus ouvert, certes moins militant mais n'empêche que c'est des lieux sympas où on peut discuter. Il est important de faire la différence entre les différents niveaux d'associations. Du moins dans les grandes villes. Il me semble que pour le monde gay c'est vraiment une chance.

**X :** Je me répète, il est dommage de rencontrer des gens uniquement dans les associations et pas ailleurs. Par exemple mon ami, je l'ai rencontré ni dans une association ni dans un bar, et c'est très bien ainsi. Et je trouve ça mieux que d'avoir la démarche de s'inscrire dans une association, histoire de rencontrer quelqu'un. Déjà je ne sais pas quoi choisir. Je préfère rencontrer les gens "naturellement"..... Où ? Sur la plage à Ibiza..... Oui et alors ?

**Christian :** C'est toute la question des lieux où il est possible de se rencontrer. Dans la famille, quand on est pédé c'est un peu limité. A l'école c'est strictement interdit, surtout avec l'hystérie anti-pédophile actuelle. Au boulot, les possibilités demeurent assez limitées. Donc, pour se rencontrer, il ne nous reste plus que le secteur marchand ou le secteur non-marchand, c'est à dire les associations. Ceci dit, sur cette histoire que le sida serait une maladie de vieux pédés, je vais encore parler de mon expérience du Japon, mais là-bas il y a beaucoup d'établissements interdits aux étrangers car le sida est considéré comme une maladie d'étrangers. Et enfin, dernière chose, une phrase que j'avais lue à l'époque et qui me touche toujours c'est "Les hétéros essayent de transmettre un monde meilleur à nos enfants, les pédés n'ayant pas d'enfants ils devraient essayer de transmettre un monde meilleur aux jeunes....."

**Marjolaine :** Que les homos n'ont pas d'enfant, c'est un peu vite dit. C'est très vite dit. Disons la majorité. Ceci dit, pour ce qui est des rencontres, William et moi nous nous sommes rencontrés dans un amphi à la fac. Ce qui montre qu'heureusement il y a d'autres possibilités que les bars ou les associations pour se rencontrer.

**William Fize :** Sauf qu'à 30 ans et plus, la fac c'est fini. Mais en parallèle à notre rencontre nous avons rencontré un de nos profs de fac, ce qui nous a permis de faire un échange que nous n'aurions pas eu de façon aussi naturelle si nous étions passé par le biais du commercial. Sur quoi je suis d'accord en revanche, c'est qu'effectivement du fait de la musique la communication passe pas ou très difficilement. Après, je voudrais recentrer le débat sur la question de savoir comment combler le fossé entre générations, réfléchir aux perspectives d'évolutions.

-----

**X :** Je rajoute sur les moyens de communication, que la plupart de mes amis je les ai rencontré via les moyens télématiques, en particulier Internet. Cela demande un grand esprit d'ouverture par rapport aux gens parce que du fait qu'au début on a rarement de photo, on se base sur la description d'un caractère. On est donc obligé de se décrire, et donc de jouer franc jeu. C'est ce que je reproche à ceux de la jeune génération, c'est justement de ne pas jouer franc jeu. De mentir sur leur physique. Je préfère tomber sur un mec qui me dit qu'il n'est pas spécialement beaux et de discuter avec lui, qu'un mec qui me sort qu'il est un super canon et que lorsque je le rencontre je tombe sur un horrible croûton de 70 ans.

**Michel :** A propos du fossé des générations, dans la question de l'approche il est plus facile de s'adresser à une personne d'âge similaire, de lui déclarer sa flamme, que l'inverse. Il est beaucoup plus difficile, sauf à jouer le vieux pédé dragueur, de déclarer sa flamme à quelqu'un d'une génération plus jeune, au point qu'il pourrait être son fils. A ce niveau très précis, il y a un vrai problème de communication entre des gens qui auraient certainement des points communs, mais qui du fait de leur grande différence d'âge n'osent pas se rencontrer.

**William Fize :** Nous parlons de relations entre les générations sous l'angle de l'approche, de la séduction. Tu parts directement sur la question de déclarer sa flamme. Ce qui est tout de même assez différent. Personnellement je n'ai pas envie de coucher avec tous les homos de la terre.... Et oui ! Ceci dit, revenons à la question centrale de cet atelier, c'est à dire comment combler le fossé entre les générations. A ce propos, nous avons parlé des associations et du rôle qu'elles pouvaient avoir. Nous pouvons faire une sous-catégorie parmi elles, car souvent celles-ci sont assez cadrées. Encore fait-il que les gens soient déjà dans les associations, mais en règle générale nous faisons partie des associations qui nous sont proches au niveau de l'âge ou des centres d'intérêt. Ce qui de fait limite le champ des rencontres possible. D'ou l'intérêt des mouvements inter-associatifs qui se développent actuellement, comme les *UEEH*. Durant la semaine on peut croiser des gens d'âges différents, d'horizons différents, avec des façons de penser et d'être différentes. Malheureusement aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de filles. Ce dont je ne peux qu'être déçu, pour autant je ne vais pas les forcer à venir.....

**Marjolaine :** Juste un truc à ce sujet, vous l'avez peut-être remarqué mais les lesbiennes font beaucoup d'ateliers en même temps. Le programme durant la semaine est assez (et même très) dense, avec des thèmes plus ou moins mixtes et des thèmes lesbiens non-mixtes. Personnellement, de façon générale je suis contre la non-mixité, c'est pour cette raison que je suis présente à cet atelier. C'est aussi parce que je suis contre la non-mixité que je me retrouve assez rapidement entourée de garçons. S'il n'y pas de filles ici, cette après-midi, c'est dû à la non-mixité ambiante.

**Pierre :** Pour continuer sur cette lancée, l'année dernière avait eut lieu un atelier sur cette question des relations entre les générations, et nous avons rencontré le même problème. Ce à quoi nous avons trouvé comme explication que le problème des relations inter-génération se posaient moins chez les lesbiennes que chez les mecs. Les ateliers, n'y vont que ceux qui sont intéressés par la problématique abordée. C'est l'égoïsme naturel.

-----

**Donald :** Pour reprendre sur la question du fossé entre les générations, dans le cadre de la relation de séduction et de la relations qui va vers l'intimité, il me semble que quelque part dans l'homosexualité il passe le fantôme de l'inceste puisque nous sommes dans des relations d'identification au père ou au fils. Ce qui n'est pas simple. Et plutôt que de centrer sur l'associatif, il

me semble que c'est surtout de l'ordre de l'inter-individuel. Et même si en la matière les associations ont un grand rôle à jouer, j'en conviens tout à fait, il y a un certain nombre de clichés sociaux (soit généraux à la société, soit propres à la communauté homosexuelle) qui battent en brèche d'autres modes de relations humaines. Personnellement j'ai une inclination particulière pour les garçons plus jeunes que moi, mais ce qui m'attire vers eux ce n'est pas leur physique mais leur état de recherche intérieure. Et si je suis effectivement séduit par la construction d'un caractère, cela va me donner envie de me dire que le garçon que j'ai en face de moi est beau, intellectuellement parlant. Et c'est seulement à partir de là que je vais avoir envie de voir s'il est beau physiquement parlant, et me poser la question de son éventuelle dénudation. Et si celle-ci apparaît, je vais commencer à me poser la question de savoir qu'elle est l'odeur de son entrecreuisse. Et là, évidemment, comme lui, je perds pied et on est dans autre chose. Je renvoi à des choses comme ça, car il y a des schémas culturels, aussi bien dans la société que dans la communauté, qui nous interdisent ce type de relations. Par exemple, dans le milieu gay surtout commercial (qui a ses codes) si j'aborde un jeune, tout de suite se pose nombre de questions, comme celle de la prostitution (c'est à dire si je vais ou non lui payer un verre) ou comment va-t-il assumer vis-à-vis des autres jeunes qu'il est en train d'échanger avec un adulte. Et quelle image cela lui donne par rapport aux autres jeunes ? Enfin, dans notre société et dans les sociétés qui sont à nos origines, il y avait d'autres modes de relations humaines. On pourrait, par exemple, évoquer le phénomène de l'adoption romaine ou celui de la pédérastie grecque qui n'était pas du tout fondée sur la sexualité, même si elle en faisait partie.

**William Fize :** En ce qui concerne les relations intimes entre personnes de générations différentes, je crois que c'est aussi relativement difficile dans le milieu hétéro. Quand tu es un mec de 60 ans qui se tape une petite minette, ça passe. Mais dans le sens inverse c'est extrêmement difficile à assumer pour la femme. Car alors on dit que forcément la vieille se tape un gigolo. Et encore une fois on en revient au problème de l'interprétation de l'intention de l'autre. C'est à dire qu'on se dit que l'autre (le plus âgé) veut mon cul, qu'il va donc, bien évidemment, allonger la monnaie. Ce genre de réflexion est principalement lié au fait qu'on ne se parle pas. Et on en revient à ce que disait Jean-Claude, une fois que l'on a fait la démarche parfois difficile de pousser la porte d'un lieu commercial (ce qui n'est pas forcément évident), comme la musique est assourdissante il est pratiquement impossible (ou du moins très difficile) de se parler. Ceci dit, j'aimerais bien que l'on essaie de développer des perspectives pour justement essayer de passer outre cela. On a donc parlé de l'inter-associatif.....

-----  
**Pierre :** La discussion de l'année dernière revient. Je me rappelle de certaines réflexions sur le fait que la beauté physique n'est pas ce qui est le plus important. Presque mot pour mot. Je voudrais dire que les gays (pour les lesbiennes, les choses sont différentes) n'échappent pas à ce qui se passe dans la société. La question de l'année dernière était de savoir comment associer les personnes qui ont une mémoire de l'histoire, comment les associer dans nos associations. Cette question est aussi valable pour le milieu commercial. Mais occupons-nous d'abord du milieu associatif puisque nous sommes à l'*Université Homosexuelle*. Comment vont-ils pouvoir dire ce qui s'est passé durant les années 70, parce que nous aussi nous faisons partie d'une famille ? La chance, c'est que nous ne faisons pas de différence entre un père, un fils. Quand je m'aperçois que je parle à un garçon qui pourrait être mon fils, je m'en fous carrément. Nous ne sommes dans ce schéma. Personnellement j'aime les garçons qui ont dans les 25 ans (et qui sont bruns). Je ne suis pas à la recherche d'un fils.

C'est toute la question de déterminer comment intégrer les générations, les gens comme moi, comme Jean, comment faire pour nous parler, pour avoir une place, et pas seulement mettre dans une association quelqu'un qui est plus vieux, et même dans les associations de jeunes gays. Les homos âgés ont leur place. C'est en la matière qu'il y a un effort à faire. Ensuite, deuxième point, la notion du temps. On n'a pas la même notion du temps quand on a 20 ans, 40 ou 60 ans. Et quand on est en couple. Je suis tombé amoureux passionnément de quelqu'un qui avait quelques 30 ans de moins que moi, et quand je lui disais que dans 10 ans on ferait cela il me répondait qu'on avait le temps. Moi, je n'avais pas le temps. Il y a donc des éléments intangibles dans la réflexion que nous devons avoir, comme la notion du temps. Quand on a 20 ans, quelqu'un de 50 ans c'est vieux. C'est quelque chose que l'on ne peut pas empêcher, mais avant tout il faut savoir comment faire pour que le milieu commercial intègre ceux qui sont plus vieux, qui ont plus de mémoire. J'ai été à San Francisco plusieurs fois. J'ai pu là-bas constater qu'il y avait un mélange des générations. A Paris ce n'est pas toujours le cas, tout dépend où on met mes pieds. Au Thermik, ça va. A l'Open Café, les choses sont différentes. Mais il y a le choix en matière de lieux commerciaux. Bref, la question importante est de déterminer comment faire en sorte que les plus âgés puissent apporter aux plus jeunes. Maintenant il est vrai que lorsqu'on est vieux on préfère la chaire fraîche. Sauf que ce n'est pas avec ces gens là que l'on va construire une vie.

**William Fize :** San Francisco est une exception. Personnellement, l'exemple américain me fait horreur parce que plus segmenté, il n'y a pas. Cela n'existe pas. Il y a les gays latinos, les gays machins, les gays trucs..... De fait, la solution américaine ne me semble pas être pertinente. Quant à cette histoire de mémoire, une des conséquences les plus flagrantes du problème des relations entre les générations c'est qu'il n'y a plus de transmission de la mémoire. Au moins pour cela, nous avons quelque chose à faire ensemble. D'autant que nous avons une histoire commune. Effectivement, il y a quelque chose de commun à préserver. Et si nous n'arrivons pas à faire le lien entre les individus, indépendamment de la difficulté de les rencontrer, nous allons à chaque génération être obligés d'apprendre notre culture par des secondes mains. Et donc à chaque fois perdre quelque chose.

**Donald :** Effectivement il y a un problème de mémoire. Ce que je constate, bien que le mot "mémoire" soit très à la mode au sein de la communauté homosexuelle (et même au-delà dans la société tout entière sur d'autres sujets) c'est que tout le monde a la mémoire un peu courte. Quand on parle de mémoire dans la communauté gay, la plupart du temps cela commence à la *Gay Pride* (et son histoire). Hier, il y a eu un débat sur le *FHAR*<sup>\*</sup>, il n'y avait pas beaucoup de monde mais surtout très peu de jeunes. Le peu qui étaient présents étaient intéressés par le fait d'apprendre des tas de choses sur cette époque, d'apprendre qu'avant il y avait *Arcadie*. Sur la lancée, et dans cet esprit, je proposerais que nous allions encore plus loin. Ainsi Pierre a parlé de San Francisco, mais comme je suis profondément méditerranéen je rappellerais qu'en Méditerranée nous avons un passé de culture qui remonte à Sapho, à Socrate. Il serait intéressant de se poser ces questions de culture. Car c'est cette culture qu'il faudrait demander aux *UEEH* (ou à nous-mêmes) d'aborder, car depuis que les *UEEH* s'appellent "euroméditerranéennes" elles n'ont jamais parlé de l'histoire de l'homosexualité méditerranéenne antique et ancienne. Sur ce problème de mémoire, ce point me paraît extrêmement important.

**X :** C'est peut-être un peu lourd d'envisager une psychanalyse de l'homosexualité. Quand tu évoques le fait de se rattacher à des référents culturels, cela va trop loin dans le passé. C'est cela la visée psychanalytique, remonter jusqu'à la genèse du phénomène afin d'essayer d'expliquer le présent.

-----

**X :** Cette année aux *UEEH* il y a une association qui parlera de ses 30 ans. C'est *David et Jonathan*. On va y croiser des gens d'*Arcadie*, des gens qui pourront raconter ce qui s'est passé au début de la sorte du placard dans un pays qui est le nôtre. L'autre thème abordé, sera celui de la mémoire et la célébration de la déportation. Il faut savoir qu'à Strasbourg, c'est au niveau de l'inter-associatif que cela se passe. C'est à dire que différentes associations gays et/ou lesbiennes ont pu cette année, pour la première fois, participer officiellement à la commémoration de la déportation. Avec Pierre Seel qui est l'un des rares déportés homosexuels qui a survécu, et qui témoigne. C'est par le biais de n'importe quel bouquin qu'on peut faire un travail de mémoire. Et par le biais des associations, en y rencontrant des gens, on peut discuter avec eux qui ont vécu tel et tel événement et faire part de leur expérience. Je voudrais finir sur cette histoire de chaire fraîche. Personnellement je m'inscris totalement en faux. Je connais tout un tas d'hommes de ma génération qui ne sont pas du tout intéressés à coucher avec des petits jeunes car ils trouvent ces derniers chiants, ne sachant pas ce qu'ils veulent. De fait, il ne faut pas du tout généraliser. C'est une question d'ouverture d'esprit, il faut surtout voir dans les autres une personnalité.

**X :** Je voudrais réagir par rapport à cette idée de communauté et de petits jeunes. Les petits jeunes durant ces *UEEH* j'en vois pas mal, mais des vieux..... je n'en vois pas beaucoup. Peut-être que je suis myope..... Effectivement, tout dépend ce que l'on appelle jeune. Mais ceux de la génération actuelle (qui est celle de la télé et des textos), je me demande s'ils vont positivement évoluer, en s'intéressant à la culture gay ou à d'autres formes de culture. Et surtout s'ils ont vraiment le désir d'apprendre. Exemple parmi d'autres : la semaine dernière j'étais à Montpellier où je suis tombé sur un exemplaire de Ibiza (c'est un peu l'équivalent provincial de Illico), et j'ai pu y lire "amende" (un pv) écrit "amande". D'accord sur la question de la mémoire, sur le fait qu'il faut parler de ce qui s'est passé durant les années antérieures, mais si celle-ci n'est accessible qu'à une partie de la population car les autres ne savent pas lire, que pouvons nous réellement espérer ? Peut-être que la question de l'intergénérationnelle se situe, du moins en partie, à ce niveau.

**X :** Le jeune actuel n'a pas vraiment envie de s'intéresser à la mémoire. Qu'il soit hétéro ou homo. Il a surtout envie de s'amuser. Et d'ailleurs, en soit ce n'est pas très grave. C'est à 30 ans que j'ai commencé à m'intéresser à la question de la mémoire. Pour autant, je n'ai pas l'impression d'être complètement stupide.

-----

**Marjolaine :** Jusqu'à présent nous avons parlé d'*Arcadie*, du *FHAR*, des associations d'aujourd'hui, mais s'il est vrai que nous parlons bien des générations et de l'intergénérationnel, mais j'ai le sentiment que depuis tout à l'heure nous creusons le fossé. Nous avons mis tous les torts du côté de "vieux" et des "jeunes" et rien entre les deux.

**Donald :** Par rapport à cela, quelqu'un a demandé ce que nous avons à faire ensemble. A cette question, il y a mille réponses possibles. Et plus particulièrement une, que nous le voulions ou pas, c'est de vieillir. Ensemble. Car effectivement nous vieillirons tous ensemble, jeunes comme vieux. J'ai été un jeune gay, vous serez des vieux gays. C'est inévitable, c'est pourquoi il faut le regarder en face, et se demander comment le vivre ensemble.

-----

**William Fize :** Bien, merci à toutes et à tous.

---

\* Pages 55 à 66

**William Fize** : Alors pour commencer cet atelier sur le fait de se projeter dans l'avenir, à 30, 40 50 ans..... à 70, 90 et même 200 ans (après tout pourquoi pas, puisque l'espérance de vie s'allonge.....), atelier qui vient à la suite de celui consacré aux relations entre les générations, je voulais commencer par vous lire un truc trouvé dans le *Petit Madame H illustré*. A la définition de "jeune" on peut lire : "*Futur vieux ou futures vieilles, voir alcoolisme, dépression, suicide, vieillesse*". Je précise bien évidemment que c'est de l'humour. Il ne faut pas prendre cela pour argent comptant. Et à la définition de "vieilles" on a "*Les homosexuels vieillissent mal alors que les hétérosexuels vieillissent bien, voir calvitie*". Autre texte : "*D'après l'iconographie et les petites annonces des gazettes d'inverties, l'homosexuel peut être considéré comme vieux dès son 25<sup>ème</sup> anniversaire. Mais comme l'homosexuel est très narcissique, et a rarement des enfants, il fait des économies qu'il dépense compulsivement dans des produits de beauté, anti-cerne, anti-ride, anti-sourire. Il est conseillé aux gays de passer leurs petites annonces avant 25 ans, car après ils se verront obligés de mentir, ce qui n'est pas bien du tout*". De "*Ne regarde pas mes mains, c'est de la haute culture*" la Bourrette. Ces propos nous mettent dans le cœur du sujet.

Donc l'objet de cet atelier c'est "se projeter dans l'avenir", mais avant de se projeter dans l'avenir il faut d'abord se construire. Durant les premières années de la vie, au sens large. Et pour se construire au présent, on va évoluer dans un champ d'activité qui va s'articuler autour de différentes sphères d'activités. Se construire c'est avant tout se construire une personnalité au niveau des relations familiales, professionnelles, amicales et autres. Ce qui est vrai pour tout le monde, qu'on soit homo ou hétéro. Sauf que pour les transgenres, cela débouche sur un questionnement à propos de la notion d'identité. Mais n'étant pas du tout spécialiste de cette question.....

Donc, c'est vrai qu'en règle générale la construction de l'identité paraît un peu plus difficile et un peu plus longue pour les jeunes homos (gays comme lesbiennes). Avec des échecs, des douleurs que l'on va ressentir au niveau de la construction de l'identité. Des douleurs plus ou moins justifiées du reste. Et c'est une fois que l'on s'est forgé cette identité, qu'on a obtenu le soutien de ses amis, de sa famille (ce qui n'est pas toujours le cas malheureusement, mais cela arrive quand même de plus en plus) qu'en règle générale on croit être enfin arrivé au bout de nos peines. Sauf qu'on se trompe lourdement, tant le travail sur soi est loin d'être fini à ce moment là. Bien au contraire on réalise qu'il commence juste puisque l'identité est quelque chose par nature évolutive. Ce qui fait que nous sommes amenés à devoir nous poser certaines questions, assez difficiles, du genre "qui suis-je ?" ou "que vais-je devenir ?".

On peut penser que pour les hétéros les choses sont un peu plus simples, puisque les choses sont jalonnées par un certain nombre d'étapes balisées, comme sortir avec des filles, former un couple, avoir des enfants, travailler, cotiser, vieillir et enfin mourir. C'est un modèle, une espèce de voie romaine que l'on peut emprunter. Mais ce sont des balises qui ne sont pas forcément là pour un homosexuel. Il me semble que pour les homos les choses sont un peu plus délicates car justement nous sommes face à un manque de références, d'images qui nous permette de s'identifier et d'évoluer. Pour le jeune gay ou la jeune lesbienne, les repères sont bien plus flous. La notion du couple et celle de la parentalité sont véritablement trop nouvelles pour être des balises qui puissent servir, et surtout pas suffisamment intégrées tant au niveau personnel de chacun ("personnel de chacun", c'est joli comme expression.....) que social pour que vraiment on puisse s'en servir comme point de repère. Les seuls véritables points de repère vont être le vieillissement et la mort, qui (nous sommes tous d'accord) sont inéducables pour chacun, homo comme hétéro. Donc a priori, on peut penser que se projeter dans l'avenir est quelque peu plus difficile pour un homosexuel.

Donc, au niveau de notre réflexion avec Pierre-Yves (qui est ici présent m'a beaucoup aidé à préparer cet atelier), nous avons séparé cela en trois parties, sachant que la troisième partie est plus une conclusion qu'autre chose. Bref, nous allons d'abord nous interroger sur le concept de jeunisme social auquel nous sommes tous (homo comme hétéro) soumis, puis sur un jeunisme spécifique aux homos. Ensuite on reviendra sur la question des images, des repères d'autant que les repères que nous avons actuellement sont souvent un peu péjoratifs, ou du moins rarement vécus comme des points d'ancrage positif. Nous finirons en essayant de trouver des perspectives d'évolutions. Ceci concerne surtout les garçons, et j'avoue que pour les filles j'ai assez peu de références. D'ailleurs je suis très content qu'il y ait des filles parmi nous, même si à mon goût elles sont encore trop peu nombreuses, et donc j'espère qu'elles pourront apporter leur pierre à l'édifice.

Le jeunisme est une espèce de promotion quasi obligatoire de la jeunesse et de tout ce qui s'y rapporte, à savoir le culte du corps et de la modernité, une prépondérance des images jeunes ou de jeunes. Ce qui a tendance à nier le fait que nous sommes tous amenés à mûrir, à vieillir. Effectivement, ce jeunisme est loin d'être spécifique à la communauté homosexuelle. On peut voir partout ce culte de la performance, de l'efficacité, de l'obligation d'être beau et bien portant. A longueur d'articles de journaux, de magazines, de reportages télé et notamment de pub, on voit des corps portés au pinacle. En la matière, la télé a une lourde responsabilité. Ce jeunisme est le symptôme d'une société qui n'accepte pas sa propre vieillesse. C'est d'autant plus flagrant maintenant que nous sommes à un moment où sur le plan démographique nous sommes face au fait que tous les jeunes sont en train de prendre de l'âge. Pourtant on ne voit que des images de gens jeunes. Ce qui n'est pas un reflet de la réalité démographique. Et si nous sommes le reflet de notre société, c'est à nous de bouger pour faire en sorte que cela change.

Ce jeunisme est encore plus flagrant au sein du "monde" homosexuel. Dans ce microcosme, la jeunesse est encore plus reine qu'ailleurs. Aujourd'hui être un jeune homo, à partir du moment où on s'est construit, c'est une chose relativement aisée. Encore que ce soit plus simple d'être un jeune homo à Marseille, à Lyon ou à Paris qu'au fin fond du Cantal. La géographie a son importance. Même si l'homosexualité est encore loin d'être admise, elle est globalement tolérée (malgré quelques dérapages homophobes, lesbophobes, biphobes, transphobes.....). Bref, ce monde d'image qui nous présente toujours des jeunes fait qu'on a l'impression que le jeune gay, la jeune lesbienne, est apprécié voir convoité.

D'autre part, il y a parfois des choses qui à titre personnel me font sourire, comme cette idée de vouloir rester jeune à tout prix. Notamment j'ai relevé des petites annonces du style "Jh 48 ans". A cet âge on n'est pas un croulant (et d'ailleurs on a le droit d'être un croulant) mais c'est un peu ridicule de vouloir à tout prix se définir comme jeune. Il est vrai que l'on peut s'interroger sur ce que c'est d'être jeune, d'être vieux, si on passe d'un coup de jeune à vieux. Comme le dit Madame H, la jeunesse c'est bien éphémère, être un jeune c'est être un futur vieux. Etre jeune ne dure qu'un temps, même si cette espèce de vase clos dans lequel on évolue (le monde homo) porte au pinacle la jeunesse, et en fait une caractéristique indispensable. Ce type de petite annonce ça fait rire, mais cela pose question. Car à 48 ans, est-ce qu'on bascule d'un coup du côté des vieux ? Ce qui sous-entend qu'il y aurait un âge où on devient vieux. Mais à quel âge ? Est-ce brutal ? Progressif ? Il me semble qu'être vieux est quelque chose de très relatif.

**Florence :** Hier un jeune de *Moules Frites* disait que c'était à partir de 26 ans.....

**Gaston :** On devient vieux quand on a plus de rêves et d'espoirs. Tout simplement. Il y a des jeunes de 20 ans qui n'espèrent plus rien, qui n'ont aucun rêve. J'ai 57 ans, je me sens plus jeune que ces jeunes. Par contre, il y a la question de l'apparence physique. A ce niveau là, je sais que je ne suis pas jeune et c'est pour cela que jamais je n'écrirais dans une petite annonce un truc comme "Jh 57 ans".

**William Fize :** Ce qui nous permet de nous interroger les uns les autres sur cette notion de jeunesse qui est très éphémère, et surtout très relative, très subjective. Pour les très jeunes gays (ceux de 15/18 ans), il y a une galaxie qui les sépare des gays de 25 ans. Et pour ces derniers, ce sont les mecs de 35 ans qui sont vieux. Et ainsi de suite. C'est ainsi que l'on repousse la limite, jusqu'au moment où on doit admettre que l'on n'est plus jeune. Mais pour autant, est-ce qu'on devient vieux ? Est-ce que "jeune" et "vieux" sont les deux seules possibilités ? Personnellement, je ne suis pas sûr.

**Alexandre :** Non, justement car entre les deux il y a une catégorie que l'on appelait autre fois "homme mûr". Ou "homme" tout court. En fait "jeune" et "vieux", c'est plutôt pour les extrêmes. Avec mes presque 31 ans je ne me considère plus comme jeune, ayant l'impression d'être sorti de la jeunesse au sens stricte du terme, sachant qu'il m'arrive de dire qu'il y a des jeunes cons dans la rue qui font du bruit. Le seul fait de me dire parfois ce genre de chose indique que je suis passé dans le camp des vieux cons. Ou que je suis dans un processus de vieillissement. En revanche je ne suis pas vieux, je ne peux pas parler d'homme mûr. Je suis un homme, peut-être un homme jeune mais plus un jeune homme.

-----

**Pascal :** Pour cette définition du jeune, de la jeunesse, nous pouvons nous aider des différents critères sociaux et économiques facilement repérables comme les âges limites pour les cartes de réduction ou pour l'accès à certaines études. Le plus vieil âge limite que je connaisse comme balisant la jeunesse c'est l'âge limite pour l'octroi d'une bourse de fin d'étude en doctorat, qui est en général de 30 ans. On peut aussi se servir des âges limites de carrière dans les organismes de recherche et/ou les universités (en général vers 31/32 ans). C'est une première façon de baliser les choses de façon assez institutionnelle. A mon avis, il existe une deuxième façon de définir ce que c'est que d'être jeune, c'est d'analyser la manière dont nous-mêmes nous percevons la jeunesse des autres. C'est à dire jusqu'à mon âge plus combien je considère que quelqu'un est jeune. Quelqu'un qui se considère lui-même comme jeune, jusqu'à quel âge il va considérer que quelqu'un qui est plus vieux que lui est encore jeune ? Quelqu'un de 35 ans peut se considérer comme étant jeune et estimer que quelqu'un de 40 ans est encore jeune, mais dire que quelqu'un qui a 50 ans est vieux. Et puis il y a la question du regard sur soi. C'est là que la limite est poussée plus haute. J'ai l'impression que pour les hommes homosexuels (surtout en Europe), tant qu'on n'a pas passé 40/45 ans on peut toujours se considérer comme plus ou moins jeune, et on veut s'en donner les apparences. Est-ce que nous avons raison ? C'est une troisième façon de répondre à la question. Et dans ce cas, le plafond est bien plus haut.

**Roxana :** Je pense qu'on est vieux quand on se sent soi-même vieux. Quand on n'a plus d'énergie ou de rêves, quand on arrête de vouloir bouger quelque chose dans sa vie. Sinon, quand quelqu'un de 25 ans considère quelqu'un de 35 ans est vieux, c'est une question de loisir. A 25 ans, on a fait la fête d'une certaine manière, et à 35 ans on a naturellement envie d'autre chose. Et à ce moment là, on n'a plus les mêmes envies, les mêmes loisirs que les plus jeunes. De la sorte, les jeunes et les moins jeunes ne se retrouvent plus ensemble. Ce faisant, les plus jeunes finissent par considérer les plus âgés qu'eux comme vieux.

**Christian :** Il y a aussi une différence entre l'âge civil et l'âge psychologique. Ce qui fait écho au fait de dire que l'on se sent vieux ou jeune. Personnellement je me sens jeune dans ma tête, alors que le corps ne suit pas toujours. Donc, j'en déduis que je ne suis pas jeune. Il y a aussi l'aspect de compréhension, c'est à dire qu'il y a des langages propres à chaque génération, et quand (par exemple) on n'arrive plus à capter ou à s'intéresser au langage codé des plus jeunes, cela signifie que l'on est sorti de la jeunesse.

**David :** Je pense qu'il y a un autre niveau de compréhension que l'on peut avoir de la jeunesse, tu disais que l'on pouvait mettre la barre plus haut ou plus bas en terme d'auto jugement, pour ma part je crois que la jeunesse et/ou le regard que l'on porte sur soi-même, dépend avant tout du regard que les autres portent sur soi et aussi, par rapport à la communauté ou les communautés avec lesquelles tu vis, des niveaux de tolérance et des niveaux de renvois, et du rôle social qu'on te donne. De fait, il me semble qu'il y a différentes façons, une multitude de façons de voir la jeunesse. Beaucoup d'entre nous, durant leur jeunesse, ont rencontré des personnes plus âgées que nous l'étions afin de nous aider à nous construire en tant qu'individu. Pour ces personnes, c'était aussi l'occasion de rester jeunes, de rester en lien avec la jeunesse, au milieu de jeunes, en leur apportant leur propre expérience de jeunesse passée et de jeunesse vécue, avec toute la difficulté de la chose. C'est un niveau d'intégration dans plusieurs communautés et pas seulement dans la communauté homosexuelle. Durant toute notre vie, nous vivons dans plusieurs espaces sociaux où le niveau de jeunesse nous est donné par rapport à la place qu'on nous donne et qu'on se donne.

---

**William Fize :** On a toujours tendance à parler en mettant une limite avec d'un côté les jeunes et de l'autre les vieux. J'ai l'impression qu'en réfléchissant ainsi on passe directement du début de la fin à la fin, sans vraiment la vivre. Cette histoire de vécu montre que les choses ne sont pas si simples, qu'il y a un cycle qui débute avec la jeunesse, se poursuit avec la maturation et se finit avec la vieillesse. Il me semble que c'est assez symptomatique cette disparition de ce moment où on évolue, on mûrit. Ce qui est synonyme au fait d'avoir des projets, et de vouloir les vivre. Pour autant, l'appellation "homme mûr" me fait plutôt penser à un euphémisme pour dire "vieux".

**David :** A la nuance près qu'il me semble qu'il n'y a pas de rupture, mais des cycles que chacun doit vivre naturellement, chacun à sa façon. Il est possible d'accompagner quelqu'un à mieux les vivre (par amitié, par amour). Il y a des choses que chacun doit vivre, et cela est incontournable. A savoir tout le cycle de la vie, la découverte de soi-même.

**Alexandre :** Je voudrais juste revenir sur la division entre jeunes et vieux, car quelqu'un qui n'est pas jeune n'est pas forcément vieux, et quelqu'un qui n'est pas vieux n'est pas forcément jeune. En fait, entre les deux il existe une grosse période de transition. Ce qui me renvoie à ces histoires, aux contes d'enfance. Au début de l'histoire, les personnages (le prince, la princesse et les autres) sont tous jeunes, et à la fin ils se marient et ont beaucoup d'enfants (et bien évidemment vivent très heureux). Et alors que les choses devraient commencer, l'histoire s'arrête. On a l'impression qu'il y a un manque d'imagination à ce moment de la mythologie, de l'histoire.

**William Fize :** Il y a une évolution, un glissement qui lorsqu'un cycle se finit on passe à un autre, et ainsi de suite.

---

**Alain :** J'ai 50 ans, et je ne me pose pas la question de savoir si je suis jeune ou vieux. Cela va de soit qu'à 50 ans on n'est pas spécialement jeune. Mais la question qui m'intéresse davantage c'est mon angoisse par rapport au fait de vieillir. A ce propos, j'ai des éléments de réponse dans la mesure où j'ai rencontré au cours de ma vie des personnes plus âgées, des gens de 70 ans qui vivaient bien leur homosexualité. Ce qui m'a donné de l'espoir. Bien sûr, il y a un bémol, à savoir la maladie. Quand à 75 ou 80 balais on se retrouve malade, c'est quelque chose qui fait peur.... Effectivement, c'est pour tout le monde pareil, mais si on peut discuter 107 ans pour savoir si à 20, 30 ou 40 ans on est jeune, il me semble assez évident que 50 ans c'est un cap. Et même si à 40 ans on peut encore se penser jeune, à 50 ans on passe le demi-siècle. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne reste pas ouvert aux autres, à la vie, mais on ne peut pas vraiment continuer à jouer les jeunes.

**William Fize :** Cette semaine, des gens de *Moules Frites* ont dit que la limite était à 26 ans, comme nous le rappelait à l'instant Florence. Ce qui montre bien que les caps diffèrent selon les personnes. Certains affirment que la mort sociale du pédé se situe à 25 ans sur Paris, et à 35 ans en province.....

**Pascal :** Il est incontestable que dans la vie de tout le monde il y a des caps. Certains sont socialement déterminés, d'autres sont vécus individuellement. Ceci dit je n'aime pas trop cette idée de "rester jeune dans sa tête". Car cela part du postulat qu'il faut rester jeune et que la jeunesse est une valeur positive, incontournable. Personnellement je ne me considère plus comme jeune, il y a un âge à partir duquel je me suis dit que je n'étais plus jeune. Et je ne vois pas pourquoi on considérerait qu'au-delà d'un certain âge il n'y aurait rien de positif, que ce cap soit de 26, de 30 ou de 40 ans. Pourquoi s'employer à rester jeune dans sa tête ? Pourquoi ne pas assumer autre chose ? Autre chose qui peut être tout aussi positif, productif.

**Arnaud :** D'accord pour l'idée d'avoir un projet à 30, 40 ans ou plus, sauf que lorsque ton mec vient de mourir..... ce n'est pas vraiment évident. J'arrive à 50 ans, et dans les réseaux de vie gay (associations et/ou commerces) tu ne vois pas beaucoup de personnes de plus de 50 ans. C'est peut-être qu'ils doivent être morts..... Quand au sein des associations (ou ailleurs) nous sommes confrontés à certaines frustrations par rapport au corps, il m'intéresse de savoir (dans le prolongement de ces *Universités*) comment transmettre la mémoire de ceux (et il y en aura de plus en plus) qui ont 50 ans, 70 ans et qui furent militants. Je pense aux *Gais Retraités*. Je me demande quelle place, en dehors des histoires de chaires fraîches, nous allons faire au sein de nos associations ainsi qu'au niveau commercial (je ne divise pas la communauté en deux) à ceux de 50 ans et plus. Comment allons-nous faire ? On peut dire des banalités, mais quelles pistes allons-nous étudier, quels axes de réflexion allons-nous donner aux associations et au milieu commercial ? Vaste boulot.....

---

**Jacques Fortin :** Déjà, je suis content que cet atelier ait lieu, car l'an dernier, durant la semaine j'avais essayé à plusieurs reprises de poser cette question de l'âge, de la notion de "jeune" et de "vieux". J'ai écrit un article à ce propos dans le dernier *Triangulaire*, article dans lequel je relatais les différents retours que j'ai pu avoir durant toute la semaine à ce sujet. En premier lieu, je parlais du fait que lorsqu'on abordait la question des différents âges, quand on est soi-même âgé, c'était quelque chose de ressenti comme une plainte ou que les vieux veulent toujours baiser avec des jeunes. Quelqu'un m'avait même sorti que lorsqu'on est vieux on est forcément out, que l'on doit bien évidemment laisser la place aux autres, aux jeunes. Ce qui m'a fait beaucoup réfléchir, tant j'ai pu constater que cette parole est une parole qui dérange. Car quand on commence à vieillir à 20 ans, physiologiquement parlant, qu'on commence à se coller des crèmes sur la figure, le prophète de malheur qui vient essayer de poser ces problèmes liés à l'âge, on commence par le rejeter. Donc c'est très bien que ces questions soient posées maintenant, et je suis content qu'elles soient posées comme ça.

Le vieillissement c'est comme le coming-out. On le fait tout le seul, dans son coin. Si l'*Université d'Été* peut changer quelque chose, c'est justement d'essayer de faire que nous ayons cette discussion, y compris que nous ayons des groupes (y compris des groupes de parole) sur ces questions. Et pas forcément des groupes intergénérationnels. De façon que le fait de vieillir ne soit plus vécu comme le coming-out, quelque chose que l'on fait tout seul dans son coin, en silence. Et en général dans la honte. La honte, c'est à mon avis, de dire que l'on est toujours jeune dans sa tête. Maintenant quand on me dit que je ne fais pas mon âge (c'est souvent ce qu'on vous dit lorsque vous dites avoir, comme moi, 57 ans), cela témoigne de l'embarras de la personne qui découvre mon âge. Et je réponds de me laisser mon âge, que c'est le mien.

Derrière ceci, il y a le fait d'essayer de faire en sorte que vieillir ne soit plus un truc solitaire. Car la société fait que le vieillissement est quelque chose de solitaire. Il y a la jeunesse, le fait de se marier et d'avoir beaucoup d'enfants, bref d'assurer son rôle social, et finalement la retraite qui est l'exclusion. De préférence bien heureuse, avec des moyens financiers conséquents, mais c'est une exclusion du corps social faute de fonction. Aussi se pose la question de la manière de résister à cela, et de le faire en commun. Faire que vieillir ne se passe pas tout seul dans son coin. Avec, remarque importante, le souci de faire extrêmement attention au langage. Un truc qui me fait rigoler, comme ceux de ma génération, c'est les jeunes qui me vouvoient. Je suis directeur des *Universités d'Été*, ils me disent "vous". Et même si c'est un peu dans l'air du temps, en l'espèce il s'agit d'une construction bien précise d'une remise à leur place des gens plus âgés. Alors peut-être que l'année prochaine, lors de l'inscription, il nous faudra préciser que le tutoiement est obligatoire. Même si pour certain cela risque de faire un choc. Quand on a 57 ans, contrairement à ce que certains pensent, on ne le sait pas. On a l'âge auquel on a pris conscience de soit. Et tous les jours en se regardant dans la glace on regarde ce type qui vous est sympathique (ou pas). Il y en a pour qui le vieillissement n'est pas sympathique, qui ont un déni de soit très fort de la vieillesse. Reste que celui que l'on voit dans la glace, c'est un autre car dans sa tête on n'a pas de figure. Et quand quelqu'un vous dit "vous", on se demande à qui il s'adresse, s'il est ou pas de notre monde. Il convient de s'interroger sur l'exclusion par le langage, car quand on vieillit on est lentement exclu.

Quelqu'un tout à l'heure disait qu'être jeune c'est avoir des projets. Mais vivre au jour le jour, c'est être vieux ? La vieillesse souvent se définit (question fréquemment discutée en groupe de parole) par les limitations physiques liées au vieillissement. Je ne parle pas de la beauté, mais davantage de l'escalier qui est plus dur à monter, la parole qui est moins rapide à la bouche. C'est quelque chose dont il nous faut parler en commun. Certes cela ne changera rien à la chose mais c'est une façon de partager les vécus, et peut-être de les apprivoiser. Aborder ce temps de finitions de sa propre vie. Exactement comme il faudrait reprendre les acquis des personnes séropositives qui ont discuté entre eux de la perspective de fin prochaine.

**Florence** : La mécanique est plus importante chez les hommes, elle doit se rouiller moins vite. Le côté de la séduction (le côté chaire fraîche) est moins important chez les femmes, celles-ci ayant une optique plus romantique, plus à long terme des relations entre les personnes. De fait, les lesbiennes ne cherchent pas forcément quelqu'un qui a 20 ans de moins pour construire une relation à deux. Ce qui change pas mal des choses. Témoignage personnel : quand j'étais jeune, j'étais hétérosexuelle, je vivais en couple, avec des enfants. Et à 35 ans, alors que je n'étais pas spécialement vieille et que je n'étais plus dans le moment où je me formais, j'ai découvert mon homosexualité. Ce qui était alors devant moi, ce qui me projetait dans l'avenir, c'était quelque chose qui d'un seul coup me projetait non plus hétérosexuelle (comme tout le monde) mais dans un cadre homosexuel. C'était quelque chose qui changeait mon parcours de vie..... Oui effectivement, je redevais d'un coup très jeune. J'ai ainsi vécu une seconde adolescence, je revivais mon adolescence. Ainsi, arrivée à la quarantaine, je me sens hyper jeune dans ma tête. Ceci dit, vieillir ne me fait pas spécialement peur puisqu'à 40 ans je me sens beaucoup mieux dans ma peau qu'à 20 ans. Pour moi, c'est positif d'être plus vieille.

**Philippe** : Effectivement, cette question de l'apparence est plus importante chez les gays que chez les lesbiennes. Ce qui pose problème pour vivre quand on vieux. Et pourquoi des hétéros peuvent partir, à 70 ans en amourette, alors que chez nous cela se fait moins ?

**Roxana** : Des lesbiennes de 50 ans et plus, personnellement je n'en vois pas beaucoup. A Paris, il est vrai qu'elles sont parfois présentes dans les associations, mais sinon à l'extérieur, dans le Marais (le seul endroit où nous sommes entre nous) elles sont absentes. Je me demande si être une lesbienne âgée signifie forcément se retrouver seule chez soi. Personnellement, j'ai une certaine angoisse en ce sens. De plus, en tant qu'homosexuel nous avons moins souvent des enfants, alors que souvent on compte (surtout les hétéros) sur les enfants pour nous tenir dans le cercle social, à travers le mélange des générations. Donc en tant qu'homo, étant souvent sans enfant, avec l'âge on se retrouve encore plus seul. J'ai donc quelques inquiétudes à ce propos.

-----

**David** : Quand on décide de vivre son homosexualité, à l'origine c'est un choix de solitude. Après, on peut faire des rencontres, mais c'est un choix toujours individuel. Ceci dit, cette solitude que l'on vit plus ou moins bien mais qu'on vit tous (que l'on vive avec quelqu'un ou pas) devient insupportable à partir du moment où on devient dépendant vis-à-vis des autres (c'est à dire pas ou moins autonome). Et si d'autres populations ont des normes, des références pour vieillir, voire accepter des références de prise en charge, où les enfants prennent en charge les parents, où des parents acceptent d'être mis en maison de retraite, nous qui avons fait le choix de vivre et d'assumer une certaine spécificité, des préférences, des goûts, qui nous prend en charge au moment où nous ne sommes plus autonomes ? Effectivement, le modèle qui a été développé dans le cadre du sida par les personnes séropositives et/ou malades qui étaient jeunes mais qui de fait se retrouvaient projetés non pas dans une vieillesse mais dans une perte d'autonomie accélérée, est un modèle sur lequel il faudrait réfléchir pour des personnes qui en aurait besoin. Parce que se retrouver à 80 ans dans une maison de retraite quand toute sa vie on a vécu homosexuel, se retrouver entouré de femmes et ne plus pouvoir parler de ces sujets, avoir toujours sa tête tout en n'étant plus autonome, c'est quelque chose qui est épouvantable à vivre. J'ai des personnes autour de moi qui le vivent très mal. Et quelles sont les structures de référence amicale, sociale qui peuvent aider à cette prise en charge ?

-----

**Alexandre** : Sur le fait de se préparer à l'âge, sur le fait d'être âgé, je considère pour ma part que j'ai quitté la jeunesse au sens strict du terme puisque j'ai plus de 26 ans et surtout que je ne me sens plus dans le même état d'esprit que lorsque j'avais 20 ans. Le qualificatif de "jeune", me semble t-il, ne colle plus à cette réalité. Ce qui ne veut pas dire que le terme "vieux" convienne. La drôle de découverte que j'ai faite, c'est que je me sens mieux à 30 ans qu'à 25 ans, et encore mieux qu'à 20 ans, que je suis infiniment plus baisable à 30 ans que je ne l'étais à 20 ans. C'est formidable, c'est vraiment formidable. Je peux le dire. Et si on m'avait dit ça alors que j'avais 20 ans, j'aurais nettement moins redouté de vieillir. C'est quelque chose que l'on ne dit pas, et que je voudrais entendre de la part de gens plus âgés. Je suis sûr qu'il y a des trucs qu'ils sont capables de faire, contrairement à moi, et que je rêve de pouvoir faire. En fait, ce que j'attends d'eux, c'est du rêve, du projet. Comme je m'aperçois qu'à 30 ans je suis capable de faire de chose qu'à 20 ans j'étais incapable de faire, que je me sens plus puissant maintenant, je me dis que sur plein de plans à 50 ans on doit se sentir plus puissant, plus fort. Certes sur certains points on doit se sentir moins fort. C'est ce que j'aime échanger quand je discute avec des gens plus âgés que moi, histoire d'avoir ce qui m'attend comme choses positives. Au lieu de redouter de vieillir, voir qu'il y a des choses de bien.

Ensuite, c'est toute la question des stéréotypes. Quand je vois les brochures de prévention du VIH, les mecs ont tous 25 ans. Merde ! En plus, ils sont tous filiformes, ils se ressemblent tous. J'en suis presque à un point où je me dis qu'il faudrait que je me propose histoire de changer un peu. Ça changerait un peu de ces modèles, de ces canons standards que l'on nous bombarde en permanence. Quand on regarde les pubs (surtout à la télé)..... En même temps, je comprends que c'est super difficile de faire autrement dans le milieu homo, puisque dans le milieu hétéro ils font tous pareil. De fait, la pression ne vient pas du milieu lui-même mais du milieu environnant qui est beaucoup plus fort. Mais le milieu homo suit la course.

**Arnaud :** Quand j'ai découvert que j'étais homosexuel, je n'ai pas choisi la solitude. Certes, il y a des réalités sociales qui poussent peut-être à la solitude, mais pendant 17 ans j'ai vécu en couple, très heureux. Mais quand on arrive à la cinquantaine, se retrouver seul, c'est assez hard, difficile. C'est vrai pour un couple hétérosexuel, mais pour un couple gay c'est encore plus hard parce que tout simplement notre âge montre un déficit d'image au sein de la communauté homosexuelle. Il faudrait que l'on puisse prendre des exemples à l'étranger où justement des gens de 50 ans s'aiment plus fréquemment, où le gay et/ou la lesbienne n'a pas tous les jours 20 ans ou 30 ans. Pour ma part, si à 40 ans j'étais bien, c'est parce que j'étais en couple, et donc parce que j'étais heureux. Tout simplement. C'est pourquoi je pense qu'il nous faut réfléchir sur l'idée de maison de retraite pour les homosexuels âgés. Pourquoi pas ? Il faut que l'on essaie, comme on a fait pour les sidéens et les séropositifs, d'élaborer des structures où on peut vivre en commun ce vieillissement, le fait d'être âgé. Après tout, on est une communauté ou on ne l'est pas. Pour les vieux hétéros il existe des journaux comme *Le Temps*, on n'arrête pas de nous parler des seniors qui représentent de plus en plus un marché qui commence à émerger. Et nous ? Nous sommes un marché, une niche commerciale. On l'entend assez souvent. Et bien, c'est justement à ce niveau nous avons des points à marquer. Même au niveau politique. Le gay n'est pas seulement celui qui a 25 ans et qui gueule à tout bout de champs. Il y a le gay du Marais, il y a aussi le gay de province. Il y a des homosexualités. Il faudrait donc, en dehors même des *Universités*, avoir une réflexion qui puisse déboucher, à l'image de ce que font les gays américains, sur un début de concrétisation.

---

**Christian :** Durant toute mon adolescence j'ai été hétéro, et quand vers la vingtaine je me suis découvert homo, ce fut plutôt l'angoisse. Le début de mes 20 ans fut quelque chose d'assez angoissant. Par la suite, je me suis construit et donc je me suis épanoui. Toute cette période fut une période d'épanouissement. Maintenant à propos de l'avenir, j'espère dans le travail militant au sein de diverses associations. Associations homos et associations civiles, avec mélange de tous genres. Dans les associations, ce qui m'intéresse c'est le mélange intergénérationnel, c'est à dire de voir ce que ressentent les jeunes aujourd'hui, essayer de les comprendre et de les épauler, et réciproquement. A mon sens c'est cela l'espoir. Après, la perspective d'une maison de retraites avec rien que des homos, cela m'effraie.

---

**Jacques Fortin :** Il ne faut pas se tromper, vivre c'est faire des deuils successifs. Il y a souvent, entre 18 et 20/21 ans des dépressions qui sont en fait le non-deuil de la famille de l'enfance. Si le deuil n'est pas fait, on n'arrive pas à faire le passage. D'où des crises..... Non, je parle de la population globale et pas seulement homosexuelle. Chez les lesbiennes et les gays cela dépend de la période du coming-out.

**William Fize :** Sauf que le deuil de l'enfance et de la famille est plus courant chez les gays que chez les hétéros....

**Jacques Fortin :** Quand on arrive à la trentaine, il y a le deuil lié au fait qu'on n'aura plus jamais 20 ans. Et ainsi de suite. Il y a donc toute une série de passages, de renoncements à certaines choses et d'ouvertures à d'autres choses. Des passages qu'il faut vivre. Certains sont compliqués, d'autant qu'ils ne sont préparés par rien. Et la plupart, on les passe avec des interdits et des obligations sociales. On est là, à se démerder tout seul. Et l'intérêt de l'évolution, c'est de collectiviser tout ça. Quand on vieillit, il y a des choses qu'on laisse derrière soi, comme le souci de l'apparence de soi-même, la facilité de vivre, l'envie. On se dit souvent que si on n'ose pas ou on ne veut plus, c'est parce qu'on vieillit. Ce n'est parce qu'on vieillit mais c'est parce qu'on a épuisé la passion de faire certaines choses, et qu'on a besoin de retrouver un ressourcement dans d'autres choses. Sortir en boîte le samedi soir, je ne l'ai plus fait entre 40 et 50 ans parce que j'en avais marre. Et à 50 ans, dans ma campagne à une demi-heure de chez moi s'est ouvert une boîte avec tous les gens de l'Ardèche, du Vaucluse et de la Drôme qui y allaient. Comme c'était hyper sympa, j'y suis allé tous les samedis soirs pendant cinq ans.

Bref, c'est tout ce travail qui participe de l'avancée dans le temps et de l'avancée dans l'âge. Et sur lequel la plupart du temps on est démuné parce qu'on ne sait pas partager ce qui est de l'inéducable, ce qui est de son propre mûrissement. Alors qu'on est toujours soumis aux normes sociales qui nous fait dire que si on n'a plus envie de sortir en boîte c'est qu'on devient un vieux con. Il faut qu'on sache comment cheminer et apprendre à faire nos deuils et à faire nos passages. Et encore une fois, il y a des passages qui sont beaucoup plus difficiles que d'autres. Comme celui des 15/20 ans, celui de la fin des études (quand il faut aller travailler), de la trentaine (quand la société vous dit que vous ne serez plus jamais jeune), et de la cinquantaine, de la soixantaine avec des échéances vraies qui approchent. Des échéances de décrépitude du corps qui n'est plus le bel outil que l'on a pu avoir avant. Toute la question est de savoir comment aborder cela, en faisant un travail sur soi-même afin d'acquérir une certaine sérénité, de savoir où et comment conserver des liens sociaux, pas forcément des projets. C'est là que la discussion est importante. Il y a des gens que je croise auxquels je fais un grand sourire et qui détourne aussi sec le regard tant ils pensent que je suis en train de les draguer. Je touche, j'ai décidé de toucher, je m'approche, je fais des bisous dans le cou, on peut penser que je suis la tripoteuse. Mais les gens sont assez grand pour me dire que cela suffit, on est tous assez grand pour le faire sans que pour autant cela signifie que l'on veut aller baiser derrière le comptoir. Mais ce sont des angoisses, car c'est sous forme d'angoisses que les gens vivent ces questions. Et le problème, c'est qu'à partir d'un certain temps, il faut apprendre à lutter contre ces

angoisses, faute de quoi on est exclu. Le vieillissement aujourd'hui est une souffrance d'exclusion, c'est à dire que petit à petit on vous exclut. Et non seulement on vous exclut, mais en plus on vous disqualifie, en ce sens qu'il y a des paroles et des choses pour lesquelles vous n'avez plus d'entrée. Si j'avais été là quand les autres de *Moules Frites* ont sorti que la vieillesse commençait à 26 ans (bien que ne sachant pas dans quel sens ils l'ont dit), j'aurais dit combien je trouvais cela scandaleux. Effectivement, si quelqu'un de 70 ans veut adhérer à *Moules Frites* il peut avoir discussion sur avec lui, mais il pourrait très bien tirer les tracs pour l'association ou qu'il leur construirait un site Internet (en plus à jour).

-----

**Pierre-Yves :** Peut-être que je ne suis pas encore assez âgé pour le vivre mais beaucoup d'entre nous parlent d'exclusion, peut-être que c'est difficile, quand on a un certain âge, d'aller culbuter tous les soirs un petit jeune, mais j'ai du mal à comprendre cette angoisse à propos du fait de vieillir. Après tout, pourquoi à 50 ans on n'aurait plus d'amis, on n'aurait plus les amis qu'on s'est fait avant ? Personnellement j'ai 30 ans, et je n'ai pas que des amis gays. Je ne vois pas pourquoi on ne veillerait pas ensemble, et pourquoi nos relations amicales ne se poursuivraient pas. Je ne vois pas pourquoi avec des amis je ne pourrais pas parler des choses plaisantes et déplaisantes, des cheveux qui tombent (même si pour moi le plus gros est déjà fait). Pourquoi vivre cela tout seul quand on peut avoir des amis, de la famille ? J'ai du mal à saisir en quoi il est obligatoire, quand on prend de l'âge, quand on vieillit, de perdre les amis qu'on a pu se faire quand on avait 20 ans. Personnellement je n'ai pas du tout peur de prendre de l'âge. Certes il y a des choses qui ne sont pas drôles, comme la maladie. Mais la vie de couple, même en tant que gay, cela peut durer 20, 30 ans ou plus. Et quand on est confronté à un deuil, on se retrouve comme les petites mamies qui à 60 ou 70 ans éprouvent bien des difficultés à la perte de leur mari. J'ai l'impression qu'il y en a certains qui vivent une nouvelle malédiction, avant la malédiction était d'être gay, maintenant c'est d'être un vieux gay. Pourtant dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas plus une malédiction. Car après tout, cela dépend comment on a organisé sa vie de gay, et d'homme.

-----

**Franck :** Ce qui m'interpelle c'est le rapport qu'a notre société avec la mort. Aujourd'hui l'âge roi c'est le bébé. La jeunesse est considérée comme quelque chose de naturellement très beau, mais on laisse de côté la vieillesse, on ne veut pas en parler. Pour autant, pourquoi quelqu'un qui a 50 ou 60 ans ne vivrait pas des choses autant sinon plus intenses qu'un mec de 20 ans qui est souvent un gros con ? Pourquoi ne parle t-on jamais de la mort ? Pourquoi les vieux sont mal vus ? Parce qu'ils y vont direct ! Pourtant ce n'est pas une question propre aux gays, il y a des hétéros qui sont seuls, qui vieillissent seuls.

-----

**Gaston :** Je suis originaire du Québec et je vis en Suisse depuis six ans. Une fois arrivé là-bas, j'ai du me refaire des amis, ce qui n'est pas évident. Surtout quand tu prends de l'âge. Mais pour avoir une place, encore faut-il la prendre. Pour les gens de notre âge, il ne faut pas attendre après les jeunes pour avoir une place, il faut aller la chercher. Si je veux une place ici, dans telle association ou ailleurs, c'est à moi d'aller frapper à la porte et de dire ce que je veux. Ceux de ma génération attendent beaucoup que ce soit la société qui les prenne en charge, alors que c'est nous qui devrions nous battre pour faire en sorte que les choses évoluent. Pour ce qui est des maisons de retraite homo, au Québec nous avons déjà commencé, il existe des maisons de retraites pour gays. Ce ne sont pas des ghettos, des gens y vivent, y sont très heureux. Et ça se sait. Quant à l'âge, tout le monde y passe. Personnellement je viens de revivre car au moi d'avril j'ai fait un arrêt cardiaque et on m'a réanimé. Ce n'est parce que j'ai 57 ans, car à l'hôpital où j'étais il y avait un type de 25 ans qui avait la même chose que moi. Ce n'est donc pas toujours une question d'âge. Il faut juste s'entretenir quand on vieillit, pareil quand on est jeune. Pas du bodybuilding, car quand ils s'arrêtent à 30 ans (ou plus tard) vous les voyez avec du ventre et les chairs molles. Que se soit à 20, à 30 ou à 50 ans, c'est à nous de nous prendre en main. Que ce soit sur le plan physique ou social.

-----

**Philippe :** Au risque de ne pas être très original, je trouve que les termes "vieux" ou "âgé" ne peuvent s'appliquer qu'au corps physique. Un corps vieillit, il a l'âge qu'il a, il sera plus ou moins bien conservé (selon qu'il sera ou non entretenu, selon les circonstances de la vie). Par contre, l'intérieur d'une personne n'a pas d'âge ou plutôt a tous les âges à la fois. On peut avoir des moments où on sent vieux et d'autres où on se sent jeune. Cela dépend des circonstances, de celles qui nous font exploser le cœur, ou d'autres. C'est pourquoi à mon avis cela n'a pas de sens de parler de l'âge de l'intérieur d'une personne. Et pour revenir à l'extérieur, au physique, j'ai du mal à toucher le corps d'une personne que j'estime être âgée. C'est pourquoi je suis content d'avoir participé à l'atelier sur le massage\*, car du fait du tirage au sort, je me suis retrouvé face à une personne plus âgée que moi. Et après le moment d'appréhension, petit à petit j'ai découvert autre chose. C'est pourquoi je me demande si cette réticence n'est pas le fait d'un conditionnement social qui nous fait trouver la beauté seulement dans un corps jeune. Aujourd'hui, je voudrais arriver à trouver la beauté dans un corps plus âgé.

**William Fize :** Je voudrais revenir sur cette idée du déficit d'image, qu'il n'y a pas de référent, qu'on ne voit pas des gens âgés (de 50 ans, de 60 ans et plus). Effectivement, il faut prendre sa place, ne pas attendre que les gens dans un bus se lèvent afin de proposer leur place. Il faut aussi que les gens fassent l'effort de laisser s'intégrer les autres. C'est quelque chose à voir des deux côtés de la barrière. Ceci dit, il est vrai qu'il y a une invisibilité presque totale des gays de 50 ans et plus. Des gays de 70 ou de 80 ans, c'est assez rare d'en voir. Mais c'est, il me semble, un phénomène assez culturel. La première image que j'ai eu de l'homosexualité c'était dans "*Dorian Gray*" d'Oscar Wilde. Ce roman est en plein dans le refus de vieillir. C'est l'histoire d'un très beau jeune homme dont on fait le portrait, et ce dernier vieillit à la place du personnage. Sauf qu'à partir du moment où il vieillit, il vieillit d'un coup et il meurt. On retrouve cette idée que l'on passe brutalement de jeune à vieux. Alors il faudrait voir qu'elles sont les raisons qui font que nous n'avons pas de référent.

Avec Pierre-Yves, en réfléchissant à ce phénomène (dans le cadre de la préparation de cet atelier) nous avons trouvé différentes explications à ce phénomène. D'une part, il y a le fait qu'avant les années 70, avant le mouvement de libération sexuelle, ce n'était pas forcément facile de vivre son homosexualité, et donc que certains homosexuels ont pris l'habitude d'être discrets, de ne pas s'afficher, de gommer cette spécificité (voir de la nier). Ce qui fait qu'il est délicat de rencontrer des gens qui ont 60/70 ans et qui assument pleinement leur homosexualité, qui la vivent en plein jour. D'autre part, il y a toute cette partie de la population qui a été décimée par le VIH, ce qui fait qu'aujourd'hui cette population est moins représentée. C'était un peu le prix à payer pour la libération sexuelle..... Si, c'est vrai que dit comme ça c'est un peu brutal mais c'est ainsi que cela a été parfois représenté ainsi. Si tu écoutes les discours de Boutin et compagnie..... C'est un peu le phénomène action/réaction. Effectivement les termes sont peut-être mal choisis, mais si vous avez d'autres propositions, je vous écoute. Bref, pour en revenir sur le fait qu'il y a peu de visibilité des lesbiennes et des gays et âgés (même si personnellement quand je pense à des lesbiennes, je pense à Elula Perrin ou à d'autres femmes d'un certain âge), il me semble que ces personnes ne se reconnaissent plus dans le militantisme actuel. Et à ce niveau il y a quelque chose à creuser. Je ne parle pas pour moi, mais j'ai le sentiment que pour les jeunes le politique c'est quelque chose d'assez lointain, de nébuleux, quelque chose qui est là-bas, quelque part. Quand ceux qui ont vécu les années 70 sont plus radicaux. Et enfin, il y a la question de l'accueil qui est réservé à ceux qui ont dépassé les 30 ou 40 ans par les plus jeunes. Ce qui fait que pour certains, il est plus difficile de faire son trou.

-----

**Patrick :** Comme j'aime bien contredire, je dirais qu'à une certaine époque à la télévision et dans les médias, les homos qu'on voyait étaient tous des vieux. Ou alors, c'était moi qui étais très jeune. C'était Bory et compagnie. Les jeunes pédés, cela n'existait pas. Ceci dit, il existe un tas de raisons pour lesquelles à partir d'un certain âge on peut perdre ses amis. Par exemple le boulot, un déménagement. Et effectivement se refaire des amis à partir d'un certain âge, ce n'est pas évident. Au bout d'un moment on ne drague plus autant, que l'on soit en couple ou pas. Sans compter un aspect quelque peu d'autocensure.

**William Fize :** Se faire des amis cela ne dépend pas de l'âge. Par contre, il est exact que durant les années 70 on voyait surtout (seulement) des vieux homos..... Effectivement des vieux homos publics. Mais à cette époque il fallait déjà avoir fait son chemin personnel et être installé publiquement parlant, pour pouvoir prendre le risque de l'afficher. L'homme public, pour être une figure, doit être célèbre.

-----

**Arnaud :** Aujourd'hui on a pu entendre des militants qui ont connu le *CUARH*, le *FHAR*.<sup>\*</sup> A travers leur témoignage, nous avons vécu un militantisme plus politique que celui d'aujourd'hui. Mais justement on n'a pas envie de vieillir comme ceux qui ont vécu très difficilement lorsque la France était en noir et en blanc (toute cette époque gaulliste). Il me semble, quand on a 50, 60, 70 ans, qu'on a envie qu'il y ait des associations où il soit possible de vivre, de réfléchir ensemble, et en même temps que l'on nous propose des pistes concrètes. Quand on avait 20 ans en 1950 ou en 1960, on a essayé de vivre le mieux possible. Quand on était connu, on se cachait. Et avant l'épidémie du sida, on s'est mobilisé pour que justement cela change. Maintenant, on arrive à un âge où on va partir en retraite. On n'a pas été habitué à vivre dans un placard, on n'a pas envie d'y aller. Et à partir de là, c'est à nous de prendre les devants, et ce de façon rapide.

-----

**Pascal :** Parmi les causes de visibilité et de non visibilité des plus âgés chez les gays, il y a certes de multiples raisons. Mais personnellement j'en vois plus particulièrement une, à savoir que l'on est visible quand on est la cible d'un marché. Et de ce point de vue on retrouve une certaine différence entre les seniors hétéros et les seniors homos, qui est qu'il commence à y avoir une visibilité des seniors dans les magazines, sur le Web. Mais cela concerne les hétéros. Et ce d'autant plus que c'est un marché juteux. Et justement cette visibilité n'est pas encore présente chez les gays et les lesbiennes de plus de 60 ans. Je ne dis pas cela pour cracher sur le marché, mais au contraire que l'on pourrait se servir de l'émergence probable d'un marché senior pour les gays et les lesbiennes, d'ici peut-être 10 ou 15 ans, afin de devenir visible. Mais il me semble qu'il vaut mieux compter sur un travail en amont, car si on compte seulement sur le marché on risque d'attendre longtemps.

---

\* Pages 55 à 66

**Marc :** L'année dernière j'étais content de venir à l'atelier qui avait été organisé sur la même thématique, car j'avais pu alors prendre conscience du formatage que j'avais dans ma tête. Il y avait l'exemple d'un couple formé par quelqu'un qui était attiré par les gens plus âgés que lui, et l'un des deux témoignait que lorsque les gens le voyaient avec son copain les gens se demandaient toujours ce qu'il faisait avec lui, et disaient que ce couple était incohérent. Cela m'avait beaucoup marqué. Et à cette occasion j'avais commencé à réfléchir sur ma vision des choses qui aujourd'hui encore, je le reconnais, est stéréotypée. Je suis encore attiré par ce qu'on me présente au niveau des magazines, c'est à dire des mecs mignons, imberbes, musclés... Aussi je me demande comment faire, comment avoir ensemble des pistes de réflexion afin de changer ces stéréotypes. Pour ma part je suis preneur de réflexion en ce sens. Aussi bien sur ce que les médias nous balancent que la manière dont nous jouons le jeu. Et j'avoue qu'à ce niveau je ne suis pas clair, car je suis naturellement attiré par quelqu'un qui aura mon âge. J'aimerais donc que l'on puisse ensemble arriver à élaborer des pistes de réflexion afin que l'on arrive au moins à prendre conscience de nos propres comportements, à prendre conscience de certains mécanismes. Des attitudes, des comportements qui sont dus aux médias, et à tout ce qu'on dit.

**David :** C'est une réflexion et à la fois un élément complémentaire à propos d'une des raisons pour expliquer pourquoi aujourd'hui, dans cette société, la visibilité des personnes âgées est presque inexistante. Je participe à cette journée, mais préalablement je me suis fait faire un topo des réflexions précédentes, et il m'apparaît que ces *Universités* sont sous le signe du multi-culturalisme. C'est pourquoi il est normal que l'on parle ici de visibilité, pour autant je ne suis pas vraiment sûr que l'homosexualité veuille systématiquement dire visibilité. Et je crois qu'une des raisons pour laquelle une partie des homosexuels âgés de 50 à 70 ans ne sont pas visibles aujourd'hui, c'est justement parce qu'ils ont vécu une homosexualité différente, moins normée et surtout plus réprimée, et que quelque part ce flou leur convenait, et qu'aujourd'hui ce flou leur convient toujours puisqu'ils ont des petits enfants, qu'ils sont mariés et/ou divorcés mais en tout cas qu'ils sont une vie qui leur permet toujours d'être homosexuel à coté d'être autre chose, et se faisant d'exister socialement. Donc, d'accord pour la visibilité mais par en permanence. Et là depuis une demi-heure on parle de visibilité. Il faut laisser aux gens le droit de vieillir sans être forcément visibles.

**William Fize :** Effectivement, je ne crois pas que tous les gays quelque soit leur âge doivent être visibles. Chacun fait comme il veut, c'est un choix personnel.

**Arnaud :** Juste un petit point littéraire à propos du roman *Dorian Gray* et à propos des contes de Charles Perrault. On dit souvent à propos du personnage de *Dorian Gray* qu'il garde toujours le même corps alors que son portrait vieillit. Mais il y a aussi sa psychologie qui vieillit, car il devient de plus en plus rigide psychologiquement parlant. Ce qui rejoint ce qui a été dit tout à l'heure sur la séparation entre le physique et le mental. Ensuite, deuxième chose, à propos des contes de Perrault, l'histoire ne s'arrête pas du tout à "ils se marrèrent et eurent beaucoup d'enfants, et vécutent longtemps". En fait l'histoire continue. Je vais prendre le cas de la Belle au bois dormant. Après le mariage de Blanche Neige, la sorcière est toujours là, elle prend une nouvelle forme (celle d'une belle femme) et le prince qui s'était marié avec la charmante princesse quitte cette dernière pour la sorcière. C'est donc assez amusant de voir que contrairement à ce qui est souvent raconté l'histoire ne se termine pas bien mais au contraire est catastrophique. C'est assez traumatisant pour des jeunes enfants de leur raconter cette fin. La jeunesse c'est quand on a plein d'histoires, de rêves, c'est quand on s'arrête au mariage de la princesse, et qu'ensuite on ne devient pas adulte mais on est confronté à la réalité. C'est une dimension que l'on a complètement gommé des livres pour enfants.

-----

**Alexandre :** A propos de l'importance de l'image de soi dans le milieu gay, nous sommes sans cesse confrontés à une imagerie à laquelle on a envie de se confronter. Sauf qu'à partir d'un certain âge on constate que l'on peut être en désaccord avec cette image qu'on nous donne, et que l'on a même des problèmes de socialisation. Ce qui n'est pas le cas chez les hétéros, car le modèle de socialisation chez les homos ce sont les bars, les boites, les associations alors que les hétéros ont leur famille, les enfants, les amis des enfants, bref un tissu social beaucoup plus large. Les hétéros peuvent se rencontrer à l'école, à l'université et y conserver des liens, ce qui chez les homos n'est pas forcément évident. Car nous avons des lieux de rencontre beaucoup plus commerciaux où l'apparence physique joue un rôle vraiment prépondérant. Nous sommes toujours dans des rapports de séduction (sauf qu'à partir d'un certain âge on n'a plus cette force, ce souci de séduction), ce qui n'est forcément le cas chez les hétéros. Car à partir du moment où ils sont installés, qu'ils ont des enfants, ils vivent dans un monde confortable, où la question de la solitude n'est pas vraiment abordée. J'ai un très bon ami qui à 70 ans (il est homosexuel), et il m'a expliqué qu'à partir du moment (durant les années 80) ou a commencé à émerger ce culte de la beauté du corps, du jeunisme, et qu'il a perdu beaucoup d'amis morts du sida (et d'autres pour raison d'âge), il s'est retrouvé seul. Sa réflexion actuelle est de se dire qu'il n'est pas beau, qu'il ne peut plus se faire d'amis, qu'il n'arrive même pas à rencontrer les gens de son âge car dans les lieux de socialisation ils sont absents, que donc il ne lui reste plus qu'à disparaître. Sorti de ce contexte où l'image de soi (l'image que l'on renvoie aux autres) est prépondérante, c'est à dire une fois que cette image s'est dégradée et que l'on n'a pas gardé des liens sociaux fort, à partir d'un certain âge retisser tout cela est presque impossible.

**Pierre :** J'en reviens au témoignage sur l'atelier massage, d'autant que j'ai vécu la même expérience. Et justement pour moi cette histoire d'image est très importante. Ce n'est pas tant une question de visibilité extérieure mais davantage de visibilité entre nous. A savoir que par le touché, paradoxalement, on peut avoir accès à quelqu'un que a priori on aurait ignoré, rejeté. Et l'inverse est vrai, on peut être attiré par une personne que l'on trouve plaisante et découvrir quelqu'un d'autre en le touchant. Ce qui est très intéressant. Quelqu'un aussi a dit que lorsqu'on est jeune on cherche sans arrêt la reconnaissance dans le regard de l'autre. Je me demande si par rapport au désir il n'y a pas quelque chose qui évolue de ce côté, quelque chose qui s'appelle la maturité. C'est à dire qu'au bout d'un certain temps, on a moins besoin d'être reconnu par quelqu'un qui nous ressemble, on a la possibilité de se poser sans avoir besoin de ce reflet. C'est une question que je me pose en ce moment.

-----

**Patrick :** Il y a 30 ans quand j'étais jeune et con, je m'intéressais seulement aux mecs de mon âge. Il se trouve qu'actuellement j'ai un ami qui à 15 ans de moins que moi, quelqu'un que j'ai rencontré il y a maintenant 15 ans. A l'époque il était jeune, il correspondait à la tranche d'âge que j'appréciais. Avec l'âge, je l'apprécie toujours. Pourtant nous avons tous les deux évolué en âge, nous avons vieilli. Peu à peu les goûts évoluent, naturellement, que l'on vive avec quelqu'un ou pas. Et aujourd'hui, il m'arrive d'apprécier physiquement des gens plus âgés.

-----

**David :** Je voudrais vous faire part d'un témoignage personnel qui est très récent, je n'ai donc aucun recul, mais tout à l'heure quelqu'un a évoqué l'importance de parler de la mort et de la vie. J'ai un ami de 75 ans qui se voit vieillir, qui est dans la plainte parfois, qui se dit seul, et qui récemment m'a demandé s'il pouvait m'adopter. Ce fut comme une chape de plomb qui me tombait dessus, car que signifiait le fait d'être adopté ? Cela signifiait d'être dans sa continuité après sa mort, pendant sa vie. Veut-il m'adopter parce que cela va le sécuriser, d'autant qu'il commence à devenir seul, malade ? Dans l'adoption il y a plus que le lien social, il y a le lien filial. En fait j'ai réfléchi longtemps. Jusqu'au moment où, très spontanément et très pulsionnellement, avant d'avoir réfléchi de façon très analytique que ce n'était pas dans les normes, je lui ai dit que j'étais d'accord. Sans lui promettre d'être sa continuité. Je pensais qu'il m'était impossible d'être sa mémoire. Que je pouvais être là pour l'aider à vivre jusqu'au bout. Ce à quoi il m'a répondu qu'on n'en parlait plus. Et depuis on n'en a pas parlé, cela n'a pas décanté. Il me semble que cette histoire est pleine d'inconscient, de choses auxquelles nous sommes tous confrontés sur le fait de vieillir seul, et aussi de laisser quelque chose sur terre.

**David :** Ce qui pose le problème de la parentalité comme étape de la vie. La parentalité c'est quelque chose devant laquelle il n'y a pas d'égalité d'accès entre les hétéros et les homos. Beaucoup d'homos se débrouillent à un moment ou à un autre pour devenir parents. Sauf que c'est beaucoup plus compliqué, que l'on soit lesbienne ou gay. C'est une grosse différence entre les homos et les hétéros. Quand on réfléchit au vieillissement chez les homos, c'est une donnée fondamentale à prendre en compte.

**David :** Il serait intéressant de voir si les homos (hommes et femmes) qui ont eu des enfants avant de vivre leur homosexualité, vieillissent de la même façon, avec les mêmes angoisses. Je pense que d'avoir des enfants doit les tranquilliser, et même les rassurer.

**Florence :** J'ai eu des enfants avant de devenir homosexuelle, et effectivement cela me sécurisait. Mais en même temps c'était une très grande blessure pour moi car je culpabilisais par rapport à mes enfants, je me disais que c'était dommage que je leur impose un divorce d'avec leur père. C'était un deuil que j'étais obligée de faire, un deuil de la vie de famille que j'aurais pu leur offrir, une vie de famille plus simple. Maintenant, avec un du recul, je suis très contente d'avoir des enfants. Mais cela n'a pas été simple, c'est quand même une difficulté. Si j'avais fondé une famille avec une femme, cela aurait été plus facile pour eux.

**Yves :** Je suis père de trois filles, et j'ai comme grosse angoisse d'être grand-père.

**Jacques Fortin :** Je suis grand-père. Est-ce que c'est angoissant ? Les enfants, c'est quelque chose d'un peu compliqué surtout pour ceux de notre génération parce qu'il se mêle toujours des histoires de divorce, parce que ce ne sont pas des enfants voulus dans un contexte où nous étions nous-mêmes. Et donc, il y a une telle charge de culpabilité (liée à une homosexualité non assumée, non vécue) que je ne pense pas que nous soyons bien à même, en réfléchissant sur nos vies, nos vécus, de dire quelque chose qui soit productif pour ceux et celles qui aujourd'hui ont choisi, ou vont choisir, de faire des enfants bien qu'étant homosexuels. Pour ceux de ma génération, avoir des enfants c'était soit accidentel, soit que l'on n'était pas encore homo. Ceci dit, je pense que nous pouvons apprendre aux hétéros, nous qui n'avons plutôt pas d'enfant, à arrêter de coller toute cette charge de succession qu'ils collent sur leurs mômes. Faire un enfant c'est mettre quelqu'un d'autre au monde. Ce n'est pas espérer se mettre au monde. Et hélas, souvent chez les hétéros, pour les enfants c'est lourd à porter. C'est pourquoi on peut les amener à réfléchir sur le poids qu'on fait généralement peser sur les gosses (histoire d'en faire des êtres indépendants, autonomes et surtout différents), à ne pas utiliser le fait d'être parent pour ne pas vieillir.

**Franck :** Je suis membre de l'APGL (*Association des Parents et Futurs Parents Gays et Lesbiens*) où durant quelques mois je me suis occupé de l'accueil des gens qui venaient adhérer. Ceci se situe dans le cadre d'un combat politique d'avoir un jour, si j'en ai envie, des enfants. C'est quelque chose de passionnant et de phénoménal cette envie qu'ont certains d'avoir des enfants. En France il y a des milliers de gens qui ont des enfants (par différents moyens) tout en étant homosexuels, et il y en a tout autant qui ont envie d'en avoir. Il faut donc casser l'image que le pédé ou la lesbienne ça vieillit forcément tout seul. C'est faux, puisque qu'il y a de nombreux homosexuels qui aujourd'hui fondent une famille.

-----

**Thierry :** A propos du fait de vieillir seul, pour l'instant ce n'est pas une angoisse pour moi parce que j'ai des parents qui vieillissent ensemble et très mal. Ils ne s'aiment plus, passent leur temps à s'engueuler, pourtant ils ont peur de se séparer. De fait, je vais les voir le moins possible. En fait je préfère vieillir seul que vivre ce genre de situation. Autrement, j'ai l'impression que l'on ne devrait pas se plaindre car il me semble que pour les femmes hétérosexuelles cela doit être beaucoup plus difficile de vieillir que pour les gays. Je vois le nombre de collègues de travail qui se sont fait plaquer à 45 ans et qui n'ont plus de perspective, qui se retrouvent dans une angoisse terrible, seule, sans mec. La pression sociale est certainement beaucoup plus forte pour ces femmes que pour nous, par rapport aux images qu'on leur impose. Parce que nous autres, les gays, nous avons quand même la possibilité de choisir notre aliénation. En fait, nous ne sommes pas obligés de lire *Têtu* sans arrêt, nous ne sommes pas obligés de fréquenter les bars, les boîtes et autres lieux de ce style. Personnellement je fréquente les associations ouvertes aux personnes de tous les âges. Je ne supporterais pas l'idée d'aller dans des associations où il y aurait une limite d'âge, des associations fréquentées seulement par des jeunes ou par des vieux. Ses aliénations, il faut les choisir. Il y a des associations qui se battent contre certains saunas qui font de la ségrégation sur l'âge ou sur la gueule. Si on a passé toute sa jeunesse à adhérer à des discours d'exclusion, quand on a été militant toute sa vie on doit pouvoir vieillir en faisant fonctionner son cerveau et pas seulement ses couilles. Durant sa vie, il y a tout un travail à faire afin de nous permettre de bien vieillir. De la sorte, je n'ai aucune pitié pour ces gens qui vieillissent mal.

J'ai commencé à assumer mon homosexualité à 33 ans, et à partir de 25 ans j'avais des angoisses de me voir vieillir parce qu'à cette époque je ne me sentais pas bien. Et dès que j'ai commencé à m'assumer, mes angoisses sur le fait de vieillir, sur la vieillesse se sont calmées. C'est avec un type de 55/60 ans, que je trouvais très moche, que j'ai eut mon premier orgasme. Ce qui d'ailleurs m'a beaucoup perturbé. Ce qui remet en question plein de trucs et fait tomber plein de barrières. Ceci pour dire qu'il faut plutôt réfléchir que de se laisser porter par les discours ambiants. D'autant que nous avons une grande responsabilité, cette façon d'être à la pointe de ce discours capitaliste. Je trouve cela abominable que l'on relaie un tel discours, celui de dire que le capitalisme est le terreau de l'épanouissement des gays. Le feuilleton *Queer as Folk* de ce point de vue est absolument ignoble. J'y retrouve beaucoup des choses qui circulent dans la communauté gay. Ainsi que dans *Têtu* qui malheureusement est une des seules, sinon la seule revue gay. Je hurle que l'on fantasme sur des mecs avec des croix gammées tatouées sur les bras qui sont tellement sexy..... C'est insupportable. Quand on n'a pas de conscience politique, c'est normal après de s'en rendre plein la gueule.

**Arnaud :** Nous sommes dans la société avec tout ce que cela comporte. Par exemple, tu vois dans *Têtu* des mecs avec des croix gammées, c'est une réalité sur laquelle certains fantasment. Ensuite, quand tu dis que vieillir pour une femme hétéro c'est plus dur que pour nous, pour l'un comme pour l'autre c'est la même chose, c'est tout aussi difficile. Je ne vois pas pourquoi ce serait plus difficile pour un hétéro. L'objet de cet atelier est de trouver des liens sociaux pour des tranches d'âge dont on ne parle pas assez, qu'on délaisse. Ces gens qui ont été militants toute leur vie et qui aujourd'hui arrivent, à 50 ans et plus, avec des angoisses que les hétéros connaissent également. On n'est pas là pour parler des hétéros, j'en ai rien à cirer des hétéros. La question est comment nous allons nous organiser. Il y en a qui vont forcer les portes, qui vont faire ceci ou cela, bien vivre leur retraite, contrairement à d'autres. Et nous avons la responsabilité de proposer au sein des associations et aussi des lieux commerciaux, le reste du temps (qui est de plus en plus long) qui reste à vivre, avec la maladie. Restons entre nous d'abord.

-----

**William Fize :** Je ne crois pas que la peur de vieillir soit une angoisse spécifique aux seuls homosexuels (aux gays et aux lesbiennes). Ceci dit, alors que l'on reproche souvent aux autres d'exclure, si de notre côté on se met nous aussi à exclure, on n'est pas arrivé. Il faut être un peu plus malin que celui que nous considérons comme notre oppresseur. Ceci dit, je voudrais conclure sur quelque chose qui me paraît marrant. Il y a eu ici même un atelier\* sur le fossé des générations au cours duquel on a parlé de notre propre vieillissement, alors qu'ici c'est exactement l'inverse qui s'est produit. Nous avons davantage parlé des liens entre les générations que de notre propre vieillissement. Ceci montre qu'il est très difficile d'appréhender les rapports entre générations tant que l'on n'aborde pas son propre vieillissement, car l'autre nous renvoie une image de nous, qu'on le veuille ou non. Et vice versa. Merci à toutes et à tous.

**Annie Feubos :** Bonjour. Pour rentrer dans le vif du sujet de cet atelier consacré à l'homoparentalité, je dirais que partout (à la télévision et ailleurs) on nous balance la certitude "PME" (papa, maman et l'enfant). C'est à dire qu'en matière de parentalité, il y a toujours papa, maman (donc les deux sexes) et enfin l'enfant. Cela vient d'un certain Monsieur Freud, né au siècle dernier, qui a étudié le comportement des êtres humains, et qui a surtout eu l'immense avantage d'inventer la psychanalyse. Quand on me sort Freud, je réponds souvent quand on m'en sort une très mauvaise lecture (genre de la psychanalyse de sauvage, enfin de broussaille) de ce qu'il a pu dire. Moi, je suis d'accord pour que l'on respecte papa/maman/enfant, mais il s'agit d'une lecture que Freud a faite du comportement des individus dans un espace-temps précis et dans une part de la société très précise. Et donc respecter c'est un peu comme rouler avec les voitures Renault de la fin siècle dernier et du début de ce siècle là. Le problème, c'est que le monde a changé. Les modèles ont changé.....

Non .... ? Le référent papa/maman/enfant est un référent purement culturel du monde occidental. A Madagascar, (j'ai été élevé à Madagascar) les gens vivent en tribu (en groupe même maintenant) dans des familles très élargies. Et le gosse quand il n'est pas en état de travailler sur ses deux pieds, effectivement, il est au sein de maman, mais à partir du moment, c'est à dire vers deux/trois ans où il commence à tenir... Non, je suis idiote à partir de 12/15 mois, il commence à tenir sur ses deux pieds, il est n'importe où. Il ne rentre pas chez papa/maman. Bref il y a un encadrement social et il y a des référents sociaux. A Madagascar, par exemple, avant que ce ne soit la panique, tu n'avais pas d'orphelins. Et pourquoi n'y avait-il pas d'orphelins ? Parce que si les parents mouraient, d'abord il n'avait pas le poids qu'il a en France, bref si le père et la mère mouraient l'enfant continuait à vivre de la même façon. La seule différence c'est qu'il avait une case où les personnes qui étaient là n'étaient plus les mêmes. Il n'y avait pas ce lien. Si par exemple tu étudies des sociétés aborigènes, en fait il y a des tas de sociétés qui ne sont pas des civilisations de type occidental, et bien tu observes d'autres schémas. Et aujourd'hui, on s'y heurte à ce schéma occidental. Le problème de la psychanalyse, pour ceux qui s'y intéressent un peu, c'est qu'elle est en train (quelque part) de s'effondrer parce qu'elle n'a pas su s'actualiser. Freud a inventé, découvert une science mais une science qui s'est refermé sur elle-même, une science qui ne s'est pas ouverte.

Dernièrement (il n'y a pas un mois) je suis allée à une émission sur FR3 (à Rennes) au cours de laquelle on a donné des statistiques. Et il s'avère que la majorité des familles d'aujourd'hui sont ce que l'on appelle des familles élargies et des familles recomposées. Le "papa/maman/enfant", c'est seulement 30% des familles d'aujourd'hui. Donc, cette histoire de référent, je veux bien mais de toutes les façons (comme on dit à l'APGL) le problème, ce n'est pas de parler de l'homoparentalité ou de la reconnaître, le problème c'est qu'elle existe. Comme la famille élargie, la famille recomposée. Tous ces types de familles existent. Et maintenant, on fait quoi ? D'autre part quand on parle de "papa/ maman", ce n'est pas ça. La civilisation, la société, c'est des hommes et des femmes pour moitié/moitié à peu près (on ne va pas rentrer dans les chiffres), c'est la référence à un sexe différent du tien. D'accord ? Mais, ton gamin que ce soit une fille ou un garçon, ce référent qu'il n'a pas à la maison, il l'a à l'école ou avec des moniteurs de colonies de vacances, il l'a partout ailleurs. Mon garçon, en terme de virilité il a pas mal de leçon à donner, et pourtant il a vécu dans un milieu de nanas. Ses référents masculins furent mon père, mes oncles, les instituteurs, les professeurs, les moniteurs de colonies de vacances..... Ses référents masculins, il les a trouvés ailleurs. Vous comprenez ce que je veux dire ? En terme de sexe et en terme de paternité, j'ai toujours eu des copains ou des tontons, surtout mon père qui a su donner à cet enfant mâle une relation paternelle. Ce n'est pas forcément le père ou alors que fait-on des orphelins ? Ils sont tous pétés, les enfants de divorcés ?

-----  
**X :** Chez des couples hétéros, en cas de divorce bien souvent on remarque qu'il y a un déséquilibre qui naît chez l'enfant du fait d'un manque du père ou de la mère.

**Annie Feubos :** Parce que c'est tout simplement un divorce mal digéré. Ce n'est pas parce qu'il y a un manque du père mais parce qu'il y a une mère qui détruit l'image du père ou un père qui détruit l'image de la mère. Mais ce n'est pas le manque. C'est une histoire de mésentente. J'ai des amis homos qui sont en vacances chez Thierry, il y a eu divorce, ils ont eu deux enfants, Thierry a été effaré de voir l'équilibre des enfants et ils vivent en couple homo. Mais par contre, jamais, Bruno ne dira du mal de la mère devant les enfants et jamais ne va essayer de détruire le père dans l'esprit des enfants. Le problème, c'est que tu dois chercher la vraie raison du déséquilibre. Tu as tout un tas de couples hétéros qui se déchirent et l'enfant est pris en otage. Et là, c'est vrai que les images en prennent plein la figure. Mais ce n'est pas parce qu'ils sont hétéros ou homo, mais c'est parce qu'ils sont cons. Excusez-moi du terme, c'est un peu brutal.

**X :** Mais quand on parle de référent masculin, c'est qu'on part du principe que l'homme doit apporter telle ou telle vertu, et la femme telle autre.

**Annie Feubos :** On est toujours dans le schéma freudien de la femme maternelle. On est toujours dans le schéma freudien de toutes les façons.

**X :** Du moment où on est dans l'égalité des sexes, pourquoi une femme ne pourrait pas apprendre à son enfant à bricoler, à passer la tondeuse, à faire n'importe quoi d'autres ? Et pourquoi son père ne pourrait pas lui apprendre à cuisiner, à coudre un bouton..... ?

**Annie Feubos :** Oui, tu ne le répéteras pas mais c'est moi qui ai appris à mon fils à démonter un moteur de voiture. Parce que j'ai fait "MECA" (j'ai un niveau d'ingénieur "MECA"). Sa première voiture, c'est avec moi qu'il l'a faite. Par contre, c'est mon père qui lui a appris à faire la cuisine.

**X :** A partir du moment où les gens intégreront mieux l'égalité des sexes, en fait cela posera moins de problème. C'est parce qu'ils pensent que telle ou telle chose doit être apportée par tel ou tel sexe.

**Annie Feubos :** A partir du moment où on acceptera de porter en soi le Yin et le Yang, l'homme et la femme, d'avoir au sein de nous-mêmes des tendances. Il y a des hommes plus féminins, des femmes plus masculines. C'est donner le droit à l'enfant à accepter sa féminité, sa douceur. Je ne sais pas pourquoi on veut absolument qu'il existe une espèce de différenciation violente des sexes. Ce pourrait être un débat.

-----

**X :** D'accord ! Parce que je suis assez gêné par cette espèce d'insistance qui dit qu'un couple gay ne va pas forcément donner un enfant gay. Et alors, j'ai envie de dire..... On sort plus ou moins tous du séminaire de Delor assez ébranlés parce qu'il dit qu'en fait nous avons besoin de remettre en cause de l'ordre symbolique psychanalytique. En cela, j'ai vu nombre de couples gays (et notamment de couples lesbiens) avec enfant qui justement s'employaient à viriliser le petit mâle, notamment par une espèce de métaphore totalisante, je veux dire totalisatrice permanente. A coup de jouets très connotés comme le petit camion, la petite grue et le petit machin. Et cela, ça me gêne terriblement. Parce que si l'homoparentalité c'est s'inclure, s'intégrer dans une espèce de standard stéréotype sociétal en reproduisant tous les travers que nous avons pour notre part subis quand nous étions nous-mêmes enfants, ça ne m'intéresse pas.

**Annie Feubos :** Je vais répondre à un autre niveau. Je suis parfaitement d'accord avec ton discours, puisque je suis un peu contre tout ce qui peut être normatif. Par contre, j'accepte qu'il y ait des gens qui aient besoin de normes. Par exemple, il y a une chose qui me frappe à l'APGL, c'est le fait qu'une des revendications c'est le droit à l'indifférence. Alors moi ça me choque puisque je revendique le droit à la différence, le droit d'être différent. Et ce droit à l'indifférence, à chaque fois que je l'entends prononcer ça me.... Donc si tu veux, tu as des gens qui vont réagir comme toi, il y a des gens qui ont besoin, et ça c'est vrai qu'on le voit beaucoup à partir du moment où on est parent, tu as une espèce de désir de sécurité qui fait que tu as envie de te fondre dans le paysage, que tu as envie de rentrer dans une espèce de norme. Mais c'est une question de tempérament, une question d'évolution personnelle. Et à l'APGL on ne se permet pas de porter de jugement sur ce type de travers. L'APGL a ses propres travers et les adhérents les vivent comme ils veulent. On a des adhérentes et des adhérents qui sont très normatifs, très politiquement corrects, très bon chic bon genre, on en a qui sont plus comme toi dans une démarche en disant pourquoi pas. Après tout, pourquoi les homos ne feraient pas des homos puisque les hétéros font bien des homos, alors pourquoi les homos ne feraient pas des hétéros ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut faire ? On a tous des orientations sexuelles tout à fait respectables. Si on commence à avoir honte de ce que l'on est, comment peut-on élever un enfant ? Déjà, moi, c'est la première question que je me pose. Parce que si on n'assume pas son homosexualité, ce n'est pas la peine de faire un gosse. Le gosse ne peut la vivre bien que si les parents l'assument. Attention, ça ce n'est pas le discours de l'APGL, c'est le mien ! Je le précise quand même, parce que c'est vrai qu'il y a des comportements qui me frappent par rapport à ça, des comportements très normatifs, visant à revenir à une norme (très viril le garçon, très féminine la fille).

-----

**X :** Quand tu parles de ces parents bcbg, j'ai beaucoup d'empathie pour tout ça, je comprends parce que ceci dit on a tous souffert, on souffrira tous. Etc, etc, etc.... Mais dans la norme, face à la norme, au milieu de la société, j'imagine effectivement que ce n'est pas facile. Et c'est pour cela que moi je n'ai pas ce courage là. Se pointer à la sortie de la maternelle, à la sortie d'école primaire, être coltiner à cette pression permanente, moi, ça me terrifie parce que je ne suis pas quelqu'un qui s'assume encore bien et je ne m'assumerai jamais bien face à cette espèce de putain de regard. Et je ne peux pas casser la gueule à la terre entière ni être indifférent, et ce n'est pas facile. Ce n'est pas facile à vivre en permanence ! Et je dis, là c'est une question que je vous pose. Comment, est-ce qu'il y a pas un feed-back avec l'enfant de cette souffrance quand même qui va ressurgir, de cette pression, de cette putain de pression quand même de l'environnement ?

**Annie Feubos :** Grandir, c'est apprendre à parler, à marcher. Même pour les enfants "hétéros", ce n'est pas simple de grandir. Si cet enfant a des parents homos, ce qui va faire la différence c'est comment cela va être vécu à la maison. Moi je l'ai vu, je le vois à travers l'APGL, et je vois ce que j'ai vécu, et donc pour en revenir à mon gamin, mon caractère, ma façon de vivre qui est complètement décalée, anarchique, anti-conformiste lui a posé plus de problème que mon homosexualité. Pourquoi ? Parce que je suis hors norme. On a déménagé cinquante trois fois, tu vois. Je suis en profession libérale avec tantôt des fins de mois où je pouvais payer une Volvo d'un seul coup, et d'autres fins de mois où on faisait la manche pour bouffer. Et ça, à la limite, ça a plus perturbé le gamin que mon homosexualité. Dans le coté hors norme, mon homosexualité, dans la mesure où moi je la vivais bien, je crois que c'est ça qui est important pour n'importe quel enfant, c'est comment toi tu vis, ce que tu ressens, sa souffrance vient de la tienne. C'est une espèce de caisse de résonance, si tu es dans la souffrance, il est dans la souffrance. Quant au regard des autres, je vais te dire, à l'APGL on a eu une soixantaine de gosses, donc plein de parents qui ont des problèmes d'école, de sortie d'école, de ce qui se passe avec les maîtresses, les assistantes sociales et compagnie, c'est toujours pareil, tu auras toujours beaucoup plus de difficulté par ton côté normatif. Bon, c'est la mère assistance sociale où elle fait un métier qui est reconnu, si tu veux le fait qu'elle soit homosexuelle va bien passer. Moi, ma profession passait beaucoup moins bien, d'abord parce que je travaillais essentiellement en déplacement, très souvent très loin à cinq cents, six cents kilomètres, je partais le lundi, je rentrais le vendredi. Donc amenée à déménager pour éviter les déplacements et emmené le gosse avec moi pour que je puisse le voir un peu plus le soir, pour pas qu'il soit toujours à cinq cents bornes de moi, cela choquait beaucoup plus dans les écoles quand j'enlevais le gamin de l'école le premier janvier pour le faire changer d'école, cela choquait beaucoup plus que mon homosexualité. C'est pour cela qu'il faut ramener le phénomène homosexuel à ce qu'il est. C'est à dire que l'on n'est pas dans la norme, mais si tu vis dans une autre forme de norme, ton gamin, n'en souffrira pas plus et surtout (j'y reviens toujours) une homosexualité bien assumée, bien épanouie ne posera pas de problème et ne posera pas de problème à ton gamin. C'est dommage que Nicolas ne soit pas là parce qu'il travaille aujourd'hui, il pourrait vous parler lui (il a 25 ans) de comment il l'a vécue. Si cela lui a posé un problème par rapport à la belle-fille. J'ai une joie extraordinaire, elle est venue aux *Universités d'Eté*, il a fallu cinq ans de bagarre pour qu'elle l'accepte et qu'elle s'affiche sur le stand de l'APGL et qu'elle revendique le fait d'être la belle-fille d'une homosexuelle. C'était spontané en plus, je ne pensais pas qu'elle m'accompagnerait, j'espérais venir en moto avec mon fils mais non on est venu en voiture parce qu'il y a la belle fille qui a voulu marquer le coup de son acceptation totale au bout de cinq ans de mon homosexualité comme quelque chose de naturel. Par contre ma façon de vivre, elle l'a toujours pas acceptée.

-----

**Marc :** Ce qui est très frappant c'est que tu as la fête des mères qui suit la fête des pères, et donc c'est quand même quelque chose qui est très social. J'imagine qu'à l'école c'est aussi très social, donc on crée, on recrée avec les enfants un ordre très social, on va faire un cadeau pour la maman, puis la semaine d'après on va faire un cadeau pour le papa. Donc est-ce que tu peux parler un peu de cette différence là ?

**Annie Feubos :** Et bien elle est simple, mon gamin s'y est heurté. Il avait trois ans, à la maternelle. Cela fait donc 25 ans qu'il me fête la fête des mères et la fête des pères. Tout simplement, et encore cette année il m'a envoyé un paquet pour la fête des pères. Tout simplement, c'est tout con. De même qu'il a une autre habitude, il me téléphone pour son anniversaire parce qu'il me dit toujours "C'est toi qui a fait quinze heures pour me pondre, moi je roupillais de toutes les façons". Donc il me fête toujours son anniversaire. Le problème c'est comment tu élèves ton gosse. Le coup de la fête des pères, je n'y ai pas pensé mais il est arrivé avec son cadeau, et il m'a dit "bon, papa, il est pas à la maison" et ça était naturel. Voilà, ça veut dire que, si toi, tu le vis naturellement le gosse le vit naturellement. Mais à 25 ans, il m'appelle pour la fête des mères et pour la fête des pères. Non, c'était naturel, ça ne lui a pas posé de problème. Il avait un cadeau de trop ou un cadeau de plus, alors tu sais la boîte de camembert avec les coquillages collés dessus. C'est ça le vrai problème, ce n'est pas la fête des pères ! C'est qu'est-ce que t'en fais parce que tu es obligé de les mettre à la maison, et de les supporter pendant des années.

-----

**X :** Mon problème, je ne sais pas si c'est par rapport à l'insémination artificielle avec donneur. Déjà j'étais contre l'anonymat des donneurs en France. Enfin je ne suis pas contre l'IAD, je suis contre l'anonymat des donneurs et donc je ne peux pas défendre cette revendication pour les femmes lesbiennes puisqu'au départ je suis contre. Je pense que l'on pourrait imaginer un système de donneurs non anonymes (ce qui existe dans certains pays) qui assument leur acte et dont la filiation ne serait pas établie évidemment mais qui seraient des personnes on va dire connues ou pouvant être connues. Je pense qu'il ne faut pas, même si ce sont deux femmes ou une femme qui va élever l'enfant, il ne faut pas gommer, comment dire, l'origine biologique de l'enfant. En plus c'est contraire à la convention des droits de l'enfant qui dit que les enfants ont le droit de connaître leurs origines. Alors dans le cas de l'accouchement sous "X", c'est vrai que c'est gommé les droits de l'enfant. On peut dire que c'est pour protéger des femmes qui étaient enceintes et qui étaient dans la détresse, mais là en l'occurrence se sont ces donneurs hommes, je ne vois pas pourquoi on les "protègerait", il n'y a pas de danger. Aussi je pense que l'on pourrait faire un système de donneurs connus.

**X :** Je pense que des gens qui donnent gracieusement leur sperme n'ont pas forcément envie d'assumer une paternité potentielle si un jour le gamin a envie de les voir. Le problème est plus compliqué en fait.

**X :** Je ne leur demande pas d'assumer leur paternité. De toute façon, il n'y a pas de lien de filiation, il n'y a pas de paternité.

**X :** Juste pour savoir à quoi il ressemble le papa, pour savoir à quoi il risque de ressembler. Pour savoir par rapport au biologique.

**Annie Feubos :** Non, le problème et ça fait partie des combats de l'APGL, c'est que tu as trois formes (ça été posé il n'y a pas longtemps au gouvernement qui trouve que l'on a fait un super boulot), c'est que dans la filiation il y a trois états. Il y a la filiation biologique, la filiation légale et la filiation sociale. Et la revendication de l'APGL c'est que dans les livrets de famille, les trois formes de filiation soient les mêmes. Alors quand c'est un couple hétéro classique, les trois sont mélangées. S'il y a divorce, alors que le père ne s'occupe pas de ses trois enfants et si la mère se remarie et trouve un monsieur très paternant, cet homme va s'occuper de ses enfants, va les élever pendant quinze ans et il n'a aucun droit dessus. C'est ce qu'on appelle, nous, le parent social. En droit français, ce qu'il faut savoir c'est que cet état est déjà reconnu, c'est ce qu'on appelle l'état de possession. C'est qu'à partir du moment où quelqu'un s'est occupé d'un enfant pendant un certain nombre d'années, il a automatiquement l'état de possession. L'enfant ce n'est pas un objet, mais il a un droit reconnu, c'est à dire qu'on ne peut pas le couper d'un seul coup de cet enfant. C'est ce qu'on appelle le complexe du saumon.....

Le complexe du saumon, c'est à dire que les enfants en grandissant ont besoin de revenir de là où ils sont nés, savoir d'où ils viennent. Ce sont des débats, on est pour, on est contre. Il y a d'ailleurs des travaux dessus, sur le donneur connu ou le donneur inconnu. Effectivement, quand on parle d'IAD, en Belgique ou en Espagne se sont des donneurs inconnus. Ce sont des garçons qui donnent leur sperme pour que des femmes puissent avoir des enfants. Bon, ce n'est pas gratuit, ils le font aussi parce que c'est acheté. Alors qu'en France c'est comme le don du sang, c'est gratuit. Ils le font aussi pour l'argent, il faut le dire très sincèrement. Dans certains pays, quand l'enfant a dix-huit ans il peut avoir les coordonnées de son père, mais ce dernier est protégé en ce sens que l'enfant n'a aucune possibilité de se retourner contre le père. Il y a bien une notion de don qui n'est pas une notion de procès. Mais l'enfant peut savoir de quelle famille il vient. Alors ça, se sont des débats qui restent pour moi complètement ouverts. Je pense qu'il peut y avoir des donneurs connus dans certains cas et des donneurs inconnus dans d'autres. Je pense qu'il faut éviter ici, éviter le normatif, éviter la norme, le "c'est fait" ou le "ça doit être comme ça". Je pense que des femmes sont en droit de revendiquer que le donneur soit connu et qu'il y ait des donneurs qui acceptent d'être connus, et qu'elles soient en droit de se dire on n'a pas envi d'être enquiné par un père et que ce soit donneur inconnu. Il faut laisser un peu les choses ouvertes. Pourquoi on s'enferme toujours sur des rails ?

-----

**Marc :** Il faut comprendre un petit peu la souffrance de l'enfant lorsqu'il n'a aucun moyen de retrouver son père, si jamais il a le désir quand il est adulte. La question qu'il se pose pour moi c'est la souffrance en fait. Quelle pourrait être la souffrance de l'enfant dans le cas où il ressent pour son équilibre personnel le besoin de retrouver ses origines biologiques pas du tout paternelles mais biologiques et où il n'y a aucun moyen légal ? Ceci dit, je voulais juste poser la question, pourquoi est-ce que vous voulez à tout prix créer des normes par rapport aux donneurs connus ou inconnus. Je sais que pour moi, il n'y a aucun rapport à la norme mais c'est juste la question qui se pose, c'est juste la question qui se pose et que je poserai après par rapport à une personnalité homo, en tant qu'homme homosexuel, c'est l'enfant si on a dans ce cadre là un enfant qui n'a aucun moyen et qui a le désir de retrouver son parent biologique ça peut, chez lui, engendrer une souffrance qui peut traîner avec lui des troubles psychologiques longtemps.

**Annie Feubos :** Est-ce que tu sais le nombre d'enfant de père inconnu qui existe en France ?

**Marc :** Je ne le connais pas en terme de quantité mais je connais des gens qui ont été adoptés par des couples hétérosexuels, et qui ont souffert de ça.

**Annie Feubos :** Alors tu as le même problème avec des adoptés, la différence avec le biologique et le parent social. Alors, même si je serais tentée de dire toujours pareil pour prendre plus de recul par rapport débat. Bon, moi dans mon environnement, il y en avait peut être plus à l'époque, j'en sais rien, non, je ne crois pas, les enfants de la DASS, les ex pupilles de la nation, les enfants de père inconnu, ma génération, c'est légion parce que les gars ne laissaient pas leurs cartes de visite. Et de toutes les façons, j'en reviens à ce que j'ai dit tout à l'heure, l'enfant et ce n'est pas simple, et quelle importance aura par rapport à lui par exemple s'il y a un effondrement du régime capitaliste, si on se trouve en pleine révolution internationale, ou un 39/45 ou une guerre atomique ? Il faut quand même ramener les choses à leur juste valeur. Si cet enfant a été élevé sainement dans l'amour dans son désir à lui, et qu'il a été respecté, on peut aussi lui expliquer pourquoi il ne connaît pas son père. On peut lui dire justement qu'il ne connaît pas son père parce qu'à l'époque il ne pouvait pas faire autrement. Que cela devait être un mec bien, qu'on pensait qu'il était belge. Tu peux raconter une histoire sur cette conception et sur l'esprit de la conception. Quand l'enfant remonte à ces racines, c'est beaucoup pour se situer dans l'histoire, mais cette histoire tu peux aussi la réinventer, il était belge, tu aimais ton parent social. Tu as été faire une IAD en Belgique, ça se passait ainsi à cette époque, on ne pouvait pas faire autrement, il ne serait pas né si on l'avait exigé ou alors il fallait aller en Hollande, et en Hollande ça aurait été un petit peu plus compliqué. Ou tout simplement, on en avait pas envie....

**Philippe** : Je voudrai répondre sur cette histoire, c'est très mis en avant par les médias ça. Si on regarde dans les statistiques, il y a des centaines de milliers d'enfants adoptés dans ce pays, et la plupart (la grande majorité) ne cherchent pas à tout prix à connaître leurs origines, l'origine de leur filiation (c'est quelque chose qui a été soulevé avec la question de l'accouchement sous "X"), en tout cas au niveau statistique.

**Annie Feubos** : Mais pourquoi on fait toujours référence à la norme ?

-----

**Philippe**: Qu'en est-il sur l'adoption homo dans notre pays ?

**Annie Feubos** : Selon la loi un adulte de plus de 28 ans qui répond à certaines conditions sociales et financières peut adopter un enfant. Qu'il soit ou non célibataire, qu'il vive ou non avec quelqu'un. Et nulle part, absolument nulle part, il est écrit que l'orientation sexuelle intervienne d'une façon ou d'une autre.

**Philippe** : La DASS va se poser la question ?

**Annie Feubos** : Par contre il y a des enquêtes qui sont faites sur ta façon de vivre, tes moyens financiers, ta stabilité..... Et à ce moment là, tu apparais parce que tu ne t'ais pas caché, tu n'arrives pas à cacher que tu es homosexuel. Et si tu tombes sur des travailleurs sociaux qui ne sont pas homophobes, sur un juge des enfants qui n'est pas homophobe et sur un conseil général qui ne veut pas entendre parler d'homophobie, tu adopte tout à fait normalement. Parce que ce n'est pas écrit que l'orientation sexuelle intervient. Par contre (et c'est toujours pareil dans les administrations) si tu tombes sur des gens qui sont homophobes, tu n'auras jamais ton agrément. Dans l'affaire de Philippe Freter qui voulait adopter, et auquel on a refusé l'agrément du fait de son orientation sexuelle, s'il a été en conseil d'état et à la cour européenne c'est que dans les textes ce n'est pas écrit qu'être homosexuel est incompatible avec le fait d'adopter un enfant, et donc il était en droit d'attaquer l'état français.

**X** : Qu'a fait la cour européenne ?

**Annie Feubos** : La cour européenne a fait quelque chose d'ignoble, c'est qu'elle a accepté (il faut voir comment s'est passé le jugement parce qu'il y a les Lituaniens, les Russes qui sont intervenus, sur un vote de sept personnes, c'est passé vraiment à très peu, on est d'ailleurs en train d'induire un autre procès qui va être retentissant l'année prochaine), bref la cour européenne, normalement garante des droits de l'homme a accepté (chose extraordinaire) la discrimination. Ce qui est parfaitement illégal.

**X** : Qu'est-ce qui est illégal ?

**Annie Feubos** : Le fait qu'il y ait une discrimination par rapport à l'orientation sexuelle. Elle a reconnu que la France avait le droit de discriminer par rapport à l'orientation sexuelle. Philippe Freter ayant été un des créateurs de l'APGL ne voulait pas, s'il était condamné, qu'il y ait une jurisprudence négative. Donc il n'a pas voulu aller loin, et là on est en train de soutenir une jeune femme qui n'a pas trop envie d'y aller, donc on la soutient, on prend tout à notre charge au point de vue financier et tout, pour remettre devant la cour européenne le même problème et voir si elle va maintenir sa position, en pensant que selon les personnes qui vont être dans le tribunal ce jour là il y a de forte chance que le vote soit négatif, c'est à dire qu'il soit en notre faveur et que la France soit condamnée. Alors on repart sur la même procédure, mais avec quelqu'un d'autre. Et si Philippe Freter perdait maintenant, et s'il faisait appel et qu'il perdait à nouveau, cela constituerait une jurisprudence négative pour nous, pour l'APGL.

**X** : Et à partir de l'appel ?

**Annie Feubos** : Là, il a perdu en cour européenne, mais il ne veut pas faire appel pour ne pas créer une jurisprudence négative. Par contre, on refait la même procédure avec quelqu'un d'autre. C'est là ce que je disais en début, tu es arrivé un peu en retard, c'est un des axes de travail de l'APGL. D'ailleurs, en terme de jurisprudence, soyez étonnés de ce qui se passe en France. Les couples homosexuels sur IAD qui passent au tribunal, et le tribunal accorde au parent social le statut de père, alors que c'est deux femmes, avec la garde un week-end sur deux et ça, ça se passe au fin fond de la Creuse ! On ne le sait pas mais c'est une jurisprudence. Comme quoi, quelque part, selon sur qui on tombe la loi étant faite comme elle est faite, tu peux tomber sur un tribunal qui reconnaît implicitement ton statut de parent social, malgré le fait que tu sois en couple homo. On n'a pas un mur en face de nous, on a des gens dans les administrations et les tribunaux qui sont homophobes. Mais plus on sera visible et plus on ira dans un certain sens, et plus on aura jurisprudence et plus on sera à même de faire changer la loi.

**Cécile** : Il n'y a pas l'histoire, par exemple qu'un couple de femmes, qu'il y en a une qui peut adopter l'enfant de l'autre en fait pour une reconnaissance sociale, enfin sociale je pensais légale ?

**Annie Feubos :** Si c'est parfaitement possible, c'est ce que l'on appelle l'adoption plénière. Par exemple, mon beau-frère adopte mon fils alors que mon fils est reconnu par son père et reconnu par moi. Avec l'adoption plénière, n'importe qui peut adopter quelqu'un. Si tu as deux couples de femmes, il peut y avoir une adoption plénière. Que ce soit en terme de droit (t'achètes un appartement), que ce soit en terme d'enfant, il y a plein d'astuces pour protéger l'enfant en cas de rupture et que ce soit le parent social. Ce que revendique l'APGL, c'est que ce soit naturel comme démarche, l'on ne soit pas obligé de rentrer, parce que l'adoption plénière d'un enfant dans un couple de parents homosexuels c'est pareil, selon le tribunal sur lequel tu risques de tomber cela risque d'être la croix et la bannière. La juge, elle risque de faire "gloup" et tu risques de partir en appel. Ce n'est pas la loi, elle n'intervient pas dans l'orientation sexuelle, c'est l'homophobie des gens qui l'exercent !

---

**Bruno :** J'aurais une question pour en revenir au problème de la conception. Je suis heureux fantastiquement que mes parents aient fait l'amour pour me concevoir, en ce qui me concerne. Et c'est vrai que cela me gênerait de concevoir un enfant par insémination artificielle. Je trouve ça un peu triste. Il n'y a pas de jugement de valeurs là dedans. Je trouve que c'est difficile de dire à un petit ou une petite : "Ecoute, tu as été conçu avec une petite pipette". Je trouve ça un peu....

**Annie Feubos :** Le problème c'est que le confond le désir d'enfant avec le désir de l'autre. Quand tu fais l'amour tu désires l'autre, tu ne désires pas enfant, tu ne baisses pas pour faire un enfant. Excuse-moi.... Tu désires l'autre, tu fais un enfant accessoirement. C'est ainsi qu'on s'est reproduit pendant des millénaires.

**Bruno :** Non, tu es malhonnête là-dessus. Je veux dire ça ne marche pas ce que tu es en train de dire.

**Annie Feubos :** Comment ça ne marche pas ? Ecoute, je suis désolée, un couple hétéro qui fait l'amour, il n'est pas forcément dans un désir d'enfant. Les trois quarts du temps un couple hétéro qui fait l'amour est dans le désir l'un de l'autre. Et un couple homo, il est dans le désir d'enfant quand il fait la pipette ou qu'il adopte (ou n'importe quoi). Avoir un enfant, ce n'est pas quatre secondes pour se vider les burnes, c'est trois ans de procédure, de trains, d'avions, d'hôtels. Un couple homo, il est dans le désir d'avoir un enfant, il n'est pas dans le désir de baiser ! Moi c'est comme ça que je réponds à la question. Quant à savoir si mon père (ou ma mère) a pris son pied quand ils m'ont conçu, c'est l'avant-dernier de mes soucis ! Tu es peut être très sensible à ça, mon fils ne m'en a jamais parlé. On sait toujours que Monsieur a pris son pied c'est clair, il faut poser la question à Madame.

**Bruno :** Moi, ça me paraît un peu gonflé. Tu as des couples, surtout qu'aujourd'hui on peut concevoir des enfants quand on veut, tu as aussi des couples hétéros qui font l'amour pour faire des enfants. Il ne faut pas raconter n'importe quoi. Et la deuxième chose, cela me paraît un moment inaugural (les questions inaugurales me paraissent importantes) c'est peut être grotesque, c'est peut être à côté de la plaque, il y a des copains qui ont vécu ça mais voilà c'est une petite question que je me posais, ça me paraît difficile de l'évacuer comme ça d'un coup de balai.

**Laurence :** Je trouve aussi que c'est un peu rapide comme réponse puisque dire que les hétéros font l'amour juste pour le désir l'un de l'autre et sans avoir d'enfant. Ce n'est pas vrai. Enfin je connais plein d'hétéros qui font l'amour en se disant "tiens aujourd'hui, et si on faisait un enfant ?". Oui, bien sûr, ils ne font pas ça la première fois juste pour avoir un enfant, mais c'est lié. On sait bien quand un homme et une femme font l'amour qu'il y a des chances pour qu'ils aient un enfant s'ils n'ont pas de contraception, mais, à mon avis, les deux choses sont liées. Et par exemple la façon dont mes parents m'ont conçu, je suis très contente d'être la dernière d'une famille de quatre filles sachant que ma mère, au moment où elle m'a eu, a vraiment choisi de m'avoir car la contraception existait à ce moment là alors qu'elle n'existait pour mes sœurs et en plus elle avait déjà eut son premier orgasme alors que ce n'était pas le cas de mes sœurs.

**X :** A fortiori, dans les enfants nés d'homoparentalité, c'est encore plus des enfants désirés.

---

**Tamara :** Je voulais intervenir par rapport à ça, je fais une étude sur l'homoparentalité (je suis en maîtrise d'ethnologie), j'ai donc rencontré des gens qui ont eu des enfants, des homos qui ont des enfants, et je me suis vachement interrogée sur ces questions là, parce que ça m'a été amené par le terrain. Et je crois que ce que tu dis ce n'est pas faux du tout. C'est une préoccupation importante. Par exemple, il y a des gens (à qui j'ai eu à faire) qui ont fait une co-parentalité en faisant une insémination artisanale. C'est à dire qu'on résout ce problème en faisant l'amour, le couple gay d'un côté et le couple lesbien de l'autre, et une fois que c'est fini le couple gay récolte le sperme et ensuite le mène au couple lesbien qui s'insémine lui-même avec. Comme ça ils peuvent dire à l'enfant qu'il est né par une pipette mais que cela s'est fait quand même dans un acte d'amour, qu'on a fait l'amour pour le faire. C'est quelque chose qui ressort souvent dans le discours, de dire qu'on a voulu le faire dans le plaisir et non pas seulement dans un acte mécanique. Pour certaines personnes c'est quelque chose de très important. Après il y a des femmes qui font une IAD et pour lesquelles ce n'est pas quelque chose de très important. Je crois que c'est quelque chose qui finalement dépend des personnes.

**Annie Feubos :** Le conjoint est présent donc il y a quand même la présence de l'autre parent désirant.

**Tamara :** Oui, mais je parlais d'un sens qui voulait dire d'avoir un rapport sexuel dans le plaisir pour dire que l'enfant a été conçu comme ça, c'est ça que tu voulais dire ? Donc, je pense que c'est vraiment le choix de la méthode et bien ça dépend du choix des parents si c'est important de dire cela à l'enfant ou pas.

**Philippe :** Je crois que c'est très complexe et chacun représente son cas particulier. Je voudrais dire que symboliquement l'acte d'amour, imaginer que mes parents ont baisé en se désirant l'un l'autre, d'une part cela allait de soi et d'autre part je m'en fous. Quand est-ce que je l'ai constaté ? Il n'y a pas très longtemps en parlant de mon homosexualité à mon père quand il m'a dit avoir eu un fils ça était merveilleux pour moi. Cela était l'acte créateur pour moi de ce père et pour moi ce désir d'adoption, il ne passera pas par un désir de pénétration, c'est clair. C'est pour cela que pour moi adopter un enfant, je m'en fous de l'adopter tout bébé. Et qu'il me ressemble je m'en fiche aussi. Qu'il est deux, trois, quatre, cinq ou six ans, dans la mesure où je sors quelqu'un déjà d'une situation impossible, difficile, pour transmettre quelque chose parce que c'est vraiment, pour moi, un acte de culture, c'est le plus important.

-----

**Marc :** Je voudrais rebondir sur ça. S'il y a des tribunaux qui permettent d'avoir l'agrément d'adopter un enfant, mais une fois que l'on a agrément cela ne suffit pas. Donc qu'elle est la démarche ? Combien de temps cela prends et en fonction des expériences qu'il y a dans l'association ?

**Annie Feubos :** Si tu veux un petit blanc avec les yeux bleus et les cheveux blonds, ça commence à devenir compliqué. Si tu ne veux pas de roumains, de blacks, de vietnamiens, ça devient compliqué. Effectivement la demande d'agrément est le premier pas, après il y a à trouver l'enfant. Et là je vais passer le micro à mon collègue qui est plus au courant que moi (moi c'est plutôt tous les problèmes que nous avons abordés jusqu'à maintenant). Aussi je vous présente Thierry de l'APGL, lui c'est plutôt tous les aspects techniques de la question. Et donc Thierry, combien de temps entre l'adoption et l'agrément ?

**Thierry Dionisi :** Cela peut être neuf mois comme on a un cas sur Montpellier. Dans ce cas les choses se sont très bien passées. Dans un autre cas, un couple de femmes, à peu près six à huit mois après avoir obtenu l'agrément, par l'intermédiaire de Médecin sans Frontières elles ont eu l'opportunité d'avoir un petit garçon ou une petite fille, un enfant né au Sénégal. Elles ont fait la démarche, elles y ont été pour se retrouver le bec dans l'eau. Il faut savoir dans quel pays on se retourne. Certains pays ne sont pas du tout près à prendre une personne célibataire pour adopter un enfant. Tout dépend du pays. Sans compter que tu devras refaire les papiers dans la langue du pays. C'est pour cela que l'on ne peut pas dire qu'il existe un temps bien défini. Et sans l'agrément, tu ne peux même pas demander à adopter un enfant. C'est clair.

**Annie Feubos :** Là le problème, c'est dans ton pays d'origine.

**Thierry Dionisi :** Par exemple l'Hérault donne assez facilement l'agrément, même à des couples homosexuels. Mais si tu te retournes vers un pays où justement l'homosexualité est assez tabou, les choses seront différentes. Tu peux aller les revoir, ils t'enlèvent la mention "homosexuelle", il n'y a pas de problèmes. Comme le disais Anne, c'est une question d'ouverture d'esprit. Mais je le répète, sans l'agrément ce n'est même pas la peine de commencer la démarche. Tous les organismes vont te fermer la porte. D'abord tu vas déjà faire une lettre au conseil général, le conseil général va te donner un rendez-vous. Durant ce rendez-vous là tu vas avoir plusieurs personnes qui vont écouter ce que tu as à dire. C'est à dire que ce ne sera pas facile, ils vont te casser, te décourager. Ils découragent tout le monde pour connaître ta volonté. A partir de là, ils vont te remettre un dossier et ils te disent toutes les associations qu'il peut y avoir dans la région où tu te trouves qui te s'occupent des démarches d'adoption, et qui te font des démarches pour trouver une enfant dans un pays étranger ou même en France. Sachant très bien que tu as trois mois de réflexion avant de remplir le dossier. Donc entre l'entretien et le dossier, tu as trois mois. Après trois mois, tu as l'entretien avec le psy puis l'assistante sociale qui vient voir comment ça se passe chez toi. Et seulement après tu as l'agrément. Et à ce moment là, c'est à toi de te retourner vers toutes les associations dont on t'a donné les coordonnées. Certaines sont plus ou moins sensibles. Mais toi par rapport au pays, par rapport à leur ouverture au célibataire ou pas tu verras. Mais on ne peut pas dire. C'est à toi de faire cette démarche là.

-----

**Mathilde:** Depuis pas mal de temps j'entends parler de la co-parentalité. Par exemple deux plus un ou un plus un. J'ai entendu dire que cela posait beaucoup de problème au niveau de la vie de l'enfant, surtout quand il est tout petit et qu'il ne peut pas se déplacer lui-même entre les 2 foyers (quand il est nourrisson). Autant les gens avaient l'air d'accord avant l'arrivée de l'enfant, autant l'arrivée de l'enfant pose énormément de problèmes, des remaniements qui fait par exemple que le groupe de femmes va s'accaparer l'enfant, que le père est éjecté ou le contraire. J'aimerais bien savoir comment ça se passe.

**Annie Feubos :** Quand je suis arrivée à l'APGL (je ne suis pas une jeunette, j'ai cinquante balais) ce qui m'a frappé dans la nouvelle génération d'homos (vous avez le droit d'hurler à ce que je vais dire) c'est la méconnaissance du monde des garçons par les lesbiennes et la méconnaissance du monde des filles par les gays. En ce moment j'ai littéralement adopté un jeune qui est en projet de co-parentalité qui se pose des tonnes de question sur ce qui est la maternité, ce que ressent la femme et pourquoi justement au moment de la naissance. Parfois on a l'impression qu'ils ont attendu 25 ans pour avoir un cadeau (mais ils ont attendu 9 mois) et ils veulent ouvrir leurs cadeaux tout de suite alors qu'ils ont pour trente ans à se le cogner le gosse, et qu'ils seront vite saturés. C'est vrai qu'il y a un gros travail à faire là-dessus. Mais de façon très technique.

L'objet des groupes à l'APGL, c'est d'amener les parents à réfléchir à ce qui va se passer au moment de la naissance, partant de l'expérience de ce qui l'ont vécu. Pour ma part je peux parler de mon expérience de la grossesse et de l'accouchement, dire comment ça se passe. Par contre, je me rends compte que tant que l'on ne s'est pas retrouvé enceint, tant que l'on n'a pas accouché on peut faire toutes les promesses que l'on veut au papa, il se passe des choses qui sont de l'ordre de l'hormonal. Le gosse on l'a eu dans le ventre pendant 9 mois, et quand on parle de couper le cordon ombilical, quand il sort il y a des choses tout bêtes que n'importe quel médecin hétéro vous dira. Un gosse qui pleure vous le prenez, n'importe quelle mère le sait, elle met la tête ici. Pourquoi ? Parce que pendant 9 mois il a entendu le rythme de son cœur sa façon de respirer. Moi, avec mes deux paquets de gauloises ça faisait bruit de machine à vapeur. Il ne pouvait pas trouver la même musique ailleurs. Un enfant est charnellement attaché à la mère. Durant un groupe de parole à l'APGL j'ai entendu des choses qui m'ont fait hurler, et Dieu sait si je suis pour le partage de l'enfant, parce que je n'ai pas eu ce bénéfice et que j'aurai bien aimé qu'il y ait un papa qui vienne le prendre de temps en temps parce que les enfants c'est très bien mais sept jours sur sept et 365 jours par an j'en avais ras la casquette. Donc moi j'aurai bien aimé qu'un papa vienne me le piquer de temps en temps, les week-ends genre garde alterné. En matière d'allaitement on se heurte à l'APGL au fait que les femmes n'allaitent pas parce que les papas veulent jouer avec le bébé. C'est grave d'éloigner trop tôt un enfant du nid comme l'oiseau qui ne sort pas du nid, de ce cœur qu'il connaît, de cette respiration qu'il connaît, de cette voix qu'il a entendu pendant neuf mois. Pareil avec mes gauloises, j'ai une voix particulière et bien il ne la retrouvera pas ailleurs. Il faut qu'il y ait une rupture du cordon ombilical. On va en revenir à Freud avec le phénomène de l'altérité, de la reconnaissance du tiers qui se met dans le couple et de la rupture qui se fait entre l'enfant et la mère, mais ça ne se fait pas dans les premières semaines. Par pitié, les garçons. C'est quelque chose que je voudrais dire plus fort à l'APGL. Parce que je suis hors service maintenant, je peux me permettre d'en parler différemment. L'enfant a besoin au début, les premières semaines avant de quitter physiquement le corps de sa mère, il faut qu'il cerne son environnement. Qu'il se sente sécurisé par un environnement qui est différent, et qu'il s'en éloigne petit à petit. Alors que le papa vienne à la maison, lui donne le bain, le prenne dans ses bras, justement dans cette récréation du monde extérieur, afin qu'il apprenne à connaître la voix de son père, les mains de son père et la respiration de son père. Mais qu'on rompe trop vite parce que pendant qu'on a préparé la co-parentalité on s'est promis, on n'a jamais été mère on ne sait pas ce que c'est et on s'est promis qu'on ne ferait pas la même connerie que machin, qu'on se donnerait l'enfant dès la première semaine, que.....

Je connais une jeune femme (qui en est à son troisième enfant en co-parentalité) dire qu'elle s'était fait violence. Dans ce cas se sont les deux co-parents sociaux qui ont apaisé le conflit entre le père et la mère parce qu'elle ne voulait pas laisser partir l'enfant. Cela remonte à quelques années en arrière, mais quand vous entendez la mère parler, la voix cassée, de la violence qu'elle s'est faite et qu'elle porte en elle..... J'ai foutu le groupe en l'air parce que je suis intervenue en lui disant : "mais il y a un truc que tu ne réalises pas, c'est que cette violence que tu t'es faite à toi, tu l'as faite à ton enfant parce que l'enfant est complètement en osmose avec la mère. Et donc tu t'es fait violence, et c'est le gamin qui a douillé". Tout ça parce que pour moi en face il y a une réflexion qui n'a pas été assez profonde sur qu'est-ce qui se passe sur les premières semaines. Essayez d'approcher une chienne qui a des chiots, une chatte qui a des chatons. Je suis désolée mais c'est la nature qui parle, mais on l'a porté dans le ventre et couper trop vite le cordon ombilical c'est le problème de l'abandon d'enfant, de couper trop vite des choses qui sont naturelles. Ça ne veut pas dire qu'il faut exclure le père, cela veut dire qu'il faut que le père comprenne ça.

Alors que dans un couple hétéro c'est différent, le bébé est dans le lit entre monsieur et madame. Il y a d'autres façons de le faire, mais dans la co-parentalité il faut accepter durant ces premières semaines, ces premiers mois, que le père soit très présent dans la maison. Comme dans certains couples que je connais où la jeune femme qui était fatiguée est allée habiter chez le père pour qu'il puisse profiter de l'enfant, et aussi cela lui permettait de se reposer puisqu'elle n'avait plus à s'occuper des couches, du bain et du reste. Je le vois dans les cas que je connais personnellement, ce sont souvent des gens qui n'habitent pas loin les uns des autres, ce sont des gens qui ont des situations professionnelles et ils savent qui ne vont pas devoir déménager dans les prochaines années, donc la nounou elle est au milieu, le boulot. Enfin c'est vraiment une grosse organisation. Il faut parler argent alors souvent il y a un compte pour l'enfant, alors on y verse chacun. Il faut parler garde, vous avez des co-parentalités en garde alterné. Est-ce que la garde alternée c'est bien ou c'est pas bien ? Je ne me permettrai pas de donner mon avis, il y en a qui sont pour et d'autre contre. Ou est-ce que c'est la simple garde un week-end sur deux et les vacances scolaires dans lequel cas pour le petit c'est un siècle. Il ne voit pas assez le papa donc c'est tous les quinze jours et au moins un soir dans la semaine pour qu'il n'y ait pas cette quinzaine parce que pour un petit c'est très long quinze jours. A la limite, il ne se souvient pas. Il ne peut pas prendre ces repères dans l'autre maison. Ça fait beaucoup trop loin quoi. Dans la petite enfance au moins un soir dans la semaine, quoi un jour dans la semaine plus un week-end sur deux. Vous avez une copine qui a un bébé, vous avez un week-end sur deux peinar, deux soirées par semaine peinar, pas le gamin. Pour cela, je trouve la co-parentalité quelque chose d'assez merveilleux. On partage les soucis, les rougeoles.

**Thierry :** On a le cas où l'enfant lorsque le père venait chercher l'enfant (dans le cadre d'un projet de co-parentalité) chez la mère, celui-ci pleurait. Il a donc fallu que la maman s'auto-analyse et produise l'effet contraire. Ce ne fut donc plus le papa qui venait le chercher, c'est la maman qui l'amenait, qui faisait cent kilomètres qui l'amenait au papa afin que l'enfant n'ait plus à se dire on l'arrachait à sa maman. Il faut que les deux soient intelligent et vraiment responsables pour penser au bien être de l'enfant. C'est aussi pouvoir se remettre en question sur certains points. C'est pour cela aussi, comme le disait Anne, si on ne prend pas l'enfant il faut l'amener. C'est plein de petits trucs qui sont très importants.

**Annie Feubos :** C'est aussi ce qui est formidable à l'APGL, tous ces groupes de paroles où on parle. Les gens viennent et on débat de ces détails. Je vous conseille le site Internet sur toutes les recherches, mais nous avons aussi toute une littérature assez énorme sur ces questions. Durant ces groupes de parole on parle aussi de biberons ou d'autres sujets quotidiens, car un enfant c'est aussi le quotidien. Il y a l'idée de l'enfant avec un grand "E", il y a également les couches culottes, les fesses rouges, les dents et les nuits blanches. Cette histoire de dents, c'est l'horreur. Tu ne dors pas pendant un an.

-----

**X :** Et qu'est-ce que c'est cette histoire de charte ?

**Annie Feubos :** La charte, c'est une tentative de l'APGL pour qu'il y ait un tiers dans la co-parentalité, un tiers qui établit un certain nombre de règles. Cette charte, c'est un sujet de bagarre en ce sens qu'elle a été revue trois ou quatre fois. C'est à dire que déjà qu'en terme de co-parentalité, il y a des difficultés de compréhension et il y a l'APGL qui essaie de mettre un cadre, qui n'est pas un cadre législatif mais qui permet quand vous êtes adhérents de l'APGL en cas de conflit de faire appel, on a des médiateurs familiaux et de rappeler aux gens les engagements qui sont pris. Ça a un petit peu la valeur de la parole donnée à un moment, revue par des gens à l'extérieur qui ne sont pas dans un conflit où les tripes sont sur la table. Des gens qui sont beaucoup plus dans la distance et qui vont vous rappeler qu'à un certain moment vous avez eut le désir que ça se passe comme ça. Ce n'est pas engageant, cela permet simplement à un moment de ramener la personne qui est dans le passionnel à une vue qui l'est moins. Ceci étant, ce qui est amusant c'est qu'à l'APGL, c'est que cette charte, on arrête pas de la réécrire. C'est à dire que déjà vu de l'extérieur, on n'arrête pas de la rédiger. Elle est réécrite pratiquement tous les ans. Elle n'arrive pas à sortir. C'est à dire que déjà les gens qui sont dans la distance n'y arrivent pas alors... C'est ça qui est passionnant dans la co-parentalité, c'est que cela remet énormément de choses pas en question. Ça oblige à réfléchir à beaucoup de choses.

-----

**Cécile :** Je voulais revenir sur le développement psychique de l'enfant. Si on s'appuie sur le développement psychique freudien censé passer par toute une chronologie d'étapes, notamment le complexe d'œdipe, comment les choses se passent alors ?

**Annie Feubos :** Tu sais que maintenant on est aux amortisseurs à air ? Ce ne sont plus forcément des ressorts. Je ne suis pas psychanalyste, je n'en sais rien, tu as peut être une réponse. Mais tu sais, le complexe d'œdipe, c'est pareil on te le ressente, c'est comme le steak grillé. Il n'est pas universel, il y a aussi le complexe de "Joucaste" ou "Joubaste" je ne sais pas bien mais c'est en sens inverse. Bon, on en revient à ce que j'ai dit au début de l'entretien, à savoir que c'est avoir essentiellement Freud comme référent alors qu'il y a d'autres analystes. Et le fait que la psychanalyse ne se soit pas appliquée à d'autres schémas qui existent ailleurs ou aujourd'hui qu'elle se revoit ou qu'elle se relise par rapport à ce que l'on appelle les familles élargies et recomposées parce que même hétéro, tu peux avoir quatre maris dans ta vie et tes enfants peuvent avoir (pour peu que le mari se remarie) quatre mères et quatre pères.

**Philippe :** Ceci dit, il n'y a pas de risque. Si on étudie une cohorte de gamins avec pour parents des homosexuels, ils ne seront synthétiquement pas plus homosexuels. Cela me gêne, ça m'énerve de dire cela, mais bon. Parce que des référents symboliques, ils vont les trouver partout. Des hommes et des femmes, il y en a partout. Et ils vont fixer ça pas forcément sur le papa "papa" et la maman "maman". Il y aura toujours un tiers.

**Annie Feubos :** Une idée générale par rapport à ce référent masculin ou féminin, aujourd'hui, vous êtes assez jeune dans l'ensemble, oui quand même, il a des gens un peu plus.... On est dans une civilisation que j'appelle complètement satellisée. On est de plus en plus individualiste. Du fait de mon âge, j'ai connu l'époque de ma grand-mère et compagnie, où on vivait dans une famille très élargie dans le sens où les tontons, les cousins étaient présents, où on ne quittait pas le pays. Aujourd'hui de plus en plus on déménage, on est de plus en plus loin de ses parents. Ses cousins, on les a oubliés parce que déjà qu'on n'a pas le temps de s'occuper de ses parents, alors je ne vous raconte pas. Comme je dis, on met les vieux dans des cages et les enfants dans les crèches. Et on vit le couple sur lui-même. C'est une image du monde qui ne me convient pas du tout. Parce qu'effectivement, cette espèce de micro culture accrochée à un papa et une maman et qu'en fait le plus beau cadeau que tu puisses faire à ton enfant c'est de lui ouvrir l'esprit et qu'il ait un maximum de référents pour que lui s'y retrouve dans ces référents. Parce qu'il ne va pas forcément retrouver dans le père ou dans la mère des choses qu'il a en lui, des désirs qu'il a en lui. Enfermer l'enfant dans deux références (une féminine et une masculine), je ne suis pas psy mais cela me semble une aberration. Il faut qu'il ait des

référents partout. Il a des instituteurs, des moniteurs, des copains, une maison ouverte avec des gens qui passent (des folklo, des bcbg...) mais au moins qu'il puisse puiser partout, s'enrichir et prendre ce qu'il aime et se construire. Soit tu fais l'enfant pour toi et tu essaies de faire un clone où il va y avoir juste le référent familial réduit à deux personnes, ou tu as fait un individu qui va s'adapter et dans ce cas il faut ouvrir les portes. Excusez-moi mais depuis toute à l'heure je n'arrête pas de vous le dire, il faut qu'on s'ouvre aux autres et qu'on ouvre nos gosses aux autres. On parle d'homophobie, on parle de racisme. Pourquoi il y a eu 21% de mecs qui ont voté Le terme ? C'est parce qu'on refuse de plus en plus l'autre. On se sert de plus en plus. On dit que l'on est de plus en plus une société en mutation, progressiste, tu parles Charles. On est en retour inverse complet en se fermant complètement les uns aux autres, tout en étant de plus en plus politiquement correct, style pensée unique. Pensée unique, tu t'affoles, c'est Hitler !

---

**Laurence:** Je suis très embêtée par ton discours sur l'attachement de la mère à son enfant, enfin je trouve que c'est très maternisant et qu'effectivement c'est basé sur une expérience et sur des expériences. Ce discours qui dit l'enfant sort de nos tripes et donc on y est attaché, qu'il faut qu'il retrouve le rythme cardiaque de la mère et tout ça. Certes, mais j'ai l'impression que c'est une autre norme qui se met en place quand on défend ce discours là. Il ne faut pas se faire violence d'accord mais d'entendre plusieurs fois les mots naturels qui reviennent au galop et tout, cela me pose quand même question. Combien de fois on se heurte à l'idée de naturel ? Après tout, c'est naturel d'avoir un enfant en faisant l'amour entre deux personnes, homme et femme et pourtant on n'est pas forcément d'accord avec ça. En plus, je trouve que cela met de côté toutes les femmes qui justement quand elles accouchent n'ont pas forcément envie de prendre leurs gamins dans les bras et de les allaiter. Et les pères qui ont envie de leurs donner leur rythme cardiaque, pourquoi pas ?

**Annie Feubos :** J'ai dis deux choses. J'ai dit ça et j'ai dit qu'il fallait ouvrir les portes au maximum. Je ne parle pas de naturel, je parle de.... Est-ce que tu as essayé d'imaginer ce que c'est l'acte de naître ? C'est à dire que tu as été neuf mois dans la flotte, dans un univers complètement cotonneux où tu entendais des bruits. Est-ce que tu imagines ce que ça veut dire, je ne sais pas si tu t'es intéressée à ce genre de problème, ce que ça veut dire de débarquer, alors tu t'es déjà pris plein de trucs dans la gueule, tu n'as plus la flotte mais tu te mets à respirer avec tes poumons qui te brûlent, tu couines. C'est les premières minutes de la vie. Et puis dans un monde qui est complètement agressif. Tu n'y vois pas. Tu as faim. Tu as le cul mouillé. Tu es vraiment, franchement pas bien. Alors, on t'explique que c'est quand même pendant la petite enfance, c'est quand même quelque chose de structurant au départ. Donc là je parle si tu veux, d'abord en tant que personne qui d'abord au travers de thérapies et psychanalyse a revécu ma propre naissance. Quand tu vois cette espèce de crevette qui arrive ce n'est pas une machine. C'est déjà plein de sensations de choses qui s'imprègnent qui sont pré-imprégnées. Je parle de sécuriser l'enfant, de ne pas le prendre comme ça et de le jeter dehors. Ce qu'il connaît c'est toi et ça ne va pas durer quinze ans. Puisque je suis contre les mères abusives, possessives, j'ai dit que cette rupture doit se faire en douceur. Toi ton rôle, enfin tel que moi je le conçois (là aussi, ce n'est pas l'APGL qui parle) c'est d'en faire un être libre. Et pour qu'il soit libre, il y a un certain nombre de conditions. Et en particulier de ne pas le fracasser dans une période où il est hyper fragile. En effet, la liberté c'est les référents extérieurs, c'est le faire grandir. C'est éviter, ce n'est pas ma chose mon gosse, c'est un être humain qui doit partir. Toute mon éducation doit consister à arriver à ce jour fabuleux où il me dit "maman, je t'aime bien mais il y a quelqu'un qui m'intéresse ailleurs, je vais faire mon nid ailleurs". Tout ton boulot, ce doit être ça. Mais ce boulot, il commence à la naissance du gosse. Mais ce n'est pas parce que ton boulot c'est d'en faire un homme libre que tu le prends au moment où il arrive, tu le sors, tu le fous à la poubelle en lui disant "toi, tu t'es libre, cours tout seul". Non, il faut vingt ans pour en arriver là.

Comme je le dis toujours, il a fallu des milliers d'années à l'humanité pour marcher sur deux pieds, pour avoir le langage articulé et tout ça il l'apprenne en deux/trois ans, et après il y a tout un chemin à faire. Donc, qu'il ait un papa maternant, pourquoi pas à partir du moment où il y aura un temps de transfert. C'est à dire que les huit premiers jours, il passera le papa, ce n'est pas ce que je dis, il est présent. Il apprendra à connaître ses mains, le bruit de son cœur. A partir du moment où il est en sécurité l'enfant de toutes les façons, tout est bon pour lui. Il y a un truc très simple, c'est que quand il n'est pas en sécurité, il gueule. C'est clair, il n'y a pas besoin d'un médecin. Un enfant qui gueule, c'est qu'il y a un problème. Et petit à petit, si c'est bien fait, l'enfant sera autant en sécurité, il dormira autant dans les bras de son père que dans ceux de sa mère. Tu comprends ce que je veux dire ? Quand il gueule à l'arrivée c'est qu'il a les poumons qui s'ouvrent d'un seul coup et que cela fait mal. Il reste dans les bras, moi je l'ai vécu avec le mien, dans les bras de l'infirmière. Alors là c'est marrant, parce qu'il y a une technique pour prendre l'enfant. Alors il gueule pas, puis, au bout d'un moment il couine. Toi tu es crevée, tu viens d'accoucher, tu n'en peux plus. Elle prend le minot, elle te le colle dessus. Il est pas bien le minot, il vient de vivre un truc pas sympa, tu vois. Il te pose la tête dessus ton ventre, il écoute ton cœur. Il est fatigué lui aussi, il vient d'accoucher et il s'endort. A ce moment là, il a un quart d'heure, tu le mets dans les bras de quelqu'un d'autre, il ne va pas s'endormir. Il est insécurisé. Mais ça ne veut pas dire que dans la semaine qui arrive, dans le mois qui arrive, tu ne vas pas faire ce transfert.

**Laurence :** Mais justement, il y a peut être des femmes qui se font violence pour accepter que l'on pose l'enfant là.

**Annie Feubos :** Dis-toi bien que si tu te fais violence et si tu n'intègres pas bien ce que tu fais, l'enfant le ressent. C'est ça qui m'a gêné. C'est le "je me suis fait violence". C'est le fait de la voix qui s'est cassée. C'est le fait qu'elle s'est effondrée et qu'elle a pleuré. Parce que si elle aurait fait la même chose, elle aurait intégré cette rupture doucement. Elle pouvait faire la même chose sans se faire violence. C'est là où je dis qu'à l'APGL on a un rôle important de préparation des papas et des mamans, avec des discours justement pour expliquer les choses. J'ai expliqué les choses, ce n'est pas une conférence mais un ressenti personnel. Maintenant il y a des psychanalystes qui vous expliqueront exactement le contraire. Moi, mon gynécologue, je lui ai dit que c'était mon sixième accouchement, que j'en savais plus que lui parce qu'il n'accouchera jamais. Il y a plein de gens qui n'ont pas d'enfant et qui vous donnent des tonnes de conseils. La relation à l'enfant, je pense qu'on apprend autant de l'enfant que l'enfant en apprend de nous. Et un truc qui est simple, s'il n'est pas bien, il couine et il gueule. Il ne faut pas l'empêcher de gueuler, il faut comprendre pourquoi il ne va pas bien. On apprend beaucoup de choses en écoutant les gosses gueuler.

-----

**Stéphane :** J'aurais voulu savoir par rapport aux enfants de parents homosexuels (j'ai une culture scientifique, donc j'aime bien les chiffres) ce qu'on a avancé comme argument vis-à-vis de tous les détracteurs de l'homoparentalité. Qu'est-ce qu'on peut leur dire, qu'est-ce qu'on peut leur répondre ? Est-ce qu'on a un retour, est-ce qu'on a des études ?

**Annie Feubos :** Il y a quelque chose d'extraordinaire, c'est que nous les homosexuels français, on doit vraiment être en retard parce qu'il paraît qu'ils n'ont pas suivi d'étude en France. Donc, c'est que ou on ne faisait pas de gosse ou ils ne veulent pas le savoir, ou ils ne veulent pas le voir. Et on a des études américaines. Stéphane Nadau, tout à fait récemment (et il a oublié de remercier l'APGL parce qu'il a travaillé qu'avec nos adhérents) s'est penché sur cette question. Le seul truc qu'on lui reproche, c'est que quand le bouquin est sorti, il a quand même travaillé qu'avec des adhérents de l'APGL il a travaillé essentiellement avec nous et des universitaires de l'APGL et il a juste oublié de le dire dans son bouquin. Je dois dire qu'on les avait un peu comme ça. Officiellement c'est la première étude qui est sortie en France. Il y a eu des études américaines (et on a assez de recul) positives disant que globalement on retrouvait le même pourcentage de crétins, d'homosexuels, de grosses têtes, de cheminots que dans la population hétérosexuelle. Globalement, elles sont positives.....

Oui..... Effectivement, on est dans le normatif. C'est rassurant pour ceux qui sont dans la norme. Parce que s'il y avait un peu moins de crétins cela me ferait plaisir ! J'aimerais bien faire partie d'une minorité qui a un QI supérieur à la moyenne. Malheureusement je fais partie d'une minorité qui est aussi con que l'ensemble de la population. Voilà, ça m'embête beaucoup tous les jours mais bon. Alors en France, ce qui se passe, c'est quand même formidable en France, ce qui est bien, c'est quand même un pays qui est très "cocorico et très macho, parce que apparemment il n'y avait pas d'homosexuels il y a vingt ans puisqu'il n'y a pas de sujet d'étude. Je n'arrête pas de balader mon fils en disant "étudiez le, étudiez le qu'il y en ait au moins un". A mon avis, ils ne veulent pas faire d'étude, ils ont trop peur des résultats. Donc globalement, les études qui sont faites, font partie de ce qu'induit l'APGL. C'est à dire que l'on pousse, pourquoi on a aidé Stéphane Nadau, chaque fois que l'on rencontre quelqu'un qui en a envie, comme nous avons un potentiel d'adhérents assez important et de connaissances, on n'arrête pas de pousser pour qu'on puisse nous sortir des choses très normatives qui prouvent que l'on est aussi cons que les autres. Mais qui rassureront le commun des mortels.

J'ai beaucoup aimé une réflexion sur l'APGL, je l'ai dit tout à l'heure. C'est un psychiatre/psychanalyste qui dans un débat, où une fois de plus il y avait l'APGL (parce que l'APGL est absolument partout) a dit en fin de débat parce qu'il en avait marre des conneries qu'il avait entendu (il n'avait absolument pas pris position) : "J'ai une seule chose à rajouter pour clore le débat, à savoir que les homosexuels ont un très grave défaut, ils naissent dans des familles hétérosexuelles". Voilà, c'était la conclusion, c'était la fin de l'émission et ça voulait dire ce que cela voulait dire. On aura le même pourcentage ? Le même j'en sais rien parce que je pense qu'il y aura beaucoup de gamin qui lorsqu'ils sont nés en couple hétéro. C'est ce que m'a dit mon fils. Il m'a dit : "tu sais maman, moi je me suis posé la question de mon orientation sexuelle, mais les copains ne se la sont pas posée". Donc des jeunes garçons du même âge ne se poseront pas la question, ils iront vers l'hétérosexualité pour s'apercevoir dix ans après qu'il pédale à côté du vélo. Alors que mon gamin, il s'est posé clairement la question et la redit depuis que je suis à l'APGL et que je milite et en me disant qu'aujourd'hui il est hétéro mais qu'il ne sait même pas si ça va durer. Il est complètement dans l'ouverture, et il suit sa quéquette. Par contre, il faisait ressortir qu'autour de lui ses copains ne se posaient pas la question. Alors que c'est vrai que lorsque l'on est élevé dans un couple homo, au moment de l'adolescence, si c'est bien vécu le gamin se pose objectivement la question. En ce sens là il y en aurait peut être plus, parce qu'il y aurait peut être moins de refoulés, mais ce n'est même pas le cas.

**Serge :** Je voulais dire qu'une étude américaine récente a démontré que les enfants de couples homosexuels n'étaient pas plus homosexuels que les autres mais qu'ils se posaient plus la question et qu'ils essayaient éventuellement plus des expériences homosexuelles pour ensuite conclure qu'ils étaient hétéros ou homos. Donc l'expérience au moment de l'adolescence était peut être plus souvent dans l'homosexualité mais que cela ne faisait pas d'eux plus souvent des homosexuels.

**Annie Feubos :** Ce qui m'avait frappé dans les résultats des différentes études, c'est que les proportions sont exactement les mêmes que dans la civilisation "normale".

**Marc :** Au niveau politique, par rapport au fait que la droite est actuellement au pouvoir, est-ce que cela va changer les choses ? Et comment est-ce que vous avancer par rapport à cela ?

**Annie Feubos :** J'ai l'avantage de l'âge, c'est à dire que j'ai connu une droite homophobe. J'ai vécu mon homosexualité entre 16 et 30 ans et j'avais du pot, c'était une maladie et un délit. Et en 82 (je suis née en 50), j'avais alors 32 ans, je n'étais plus malade et je n'étais plus délinquante. C'était merveilleux. Mais manque de pot il y avait le sida, mais bon je m'en fous ça. Bref ce que je voulais dire c'est qu'on eu la pilule et pas le sida. On est une génération où on a beaucoup bougé. Je ne dis pas ça en rigolant, avoir 20 ans en 1968, c'était quand même un peu remuant. Quand il y a eut 21% pour Le Pen, je dois dire que j'étais verte derrière ma télévision. J'étais excessivement mal. On a tous fait des déprimés politiques dans mon environnement. J'ai averti tous les copains de l'APGL, les copains les plus proches, en leur disant les copains moi c'est simple (d'ailleurs moi c'était simple au niveau média, je n'ai plus fourni aucun témoignage puisque c'est moi que les journalistes appellent pour préparer les émissions). Et si quelqu'un avait les journalistes, je disais moi tant que je ne sais pas ce qui se passe, je n'envoie personne puisque si c'est pour envoyer quelqu'un au casse pipe parce que les skinheads à la sortie des boîtes homos et compagnies, casser du pédé. Surtout qu'au moment du 21 au soir, on a cassé du pédé dans les rues à Paris. Cela ne s'est pas trop su, mais c'est su quand même. Je me suis dis bonjour. Alors moi, quand on me demandait me demandait des témoignages pour les émissions, j'étais aux abonnés absents, je faisais semblant de chercher, en fait je n'appelais personne et je disais que je n'avais personne. Je disais que tant que politiquement on ne s'est pas calé, je ne faisais pas prendre de risque aux adhérents. Donc c'est vrai que j'ai complètement et en plus je me sentais coupable d'avoir animé, d'avoir envoyé beaucoup de gens au casse pipe. Ceci mis à part, tout le monde a le droit d'évoluer, y compris les hommes politiques, y compris les représentants de la droite. Alors leur motivation, on ne va pas en parler puisqu'on ne va pas parler politique ici. Et l'APGL a été reçue le 8 juillet 2002 par le représentant du ministère de la famille, Mattei qui n'est pas réputé pour être quelqu'un qui nous soutient. Et j'avais plus ou moins prévu (parce que je suis très politisée moi par contre si l'APGL ne l'est pas) que vu ce qui se passait qu'il pouvait difficilement faire l'impasse sur une population qui représente quoi qu'on en dise 10% à 14% de la population. Et que politiquement on avait assez peu de chance de repartir 20 ans en arrière, parce que se mettre les homosexuels à dos, vu l'éclatement du paysage électoral, ce n'était pas un bon plan. Et quand l'APGL a été reçu par Mattei, on s'est aperçu qu'ils avaient réfléchi comme moi. C'est à dire que moi qu'y avait tellement craint un retour de l'homophobie, même si ce n'était pas en terme de loi mais au moins en terme de dire on lève le pied quand j'appelle le commissariat parce que je me fais taper dessus parce que je suis pédé, on me prend, je me fais violer au commissariat parce qu'on a picolé grave.

Et bien j'ai l'impression que non, sincèrement. Vu la rencontre avec Mattei, vu les propos que j'ai entendu de la part de Chichi l'autre jour qui parlait d'homosexualité, et qui disait qu'il tiendrait ses engagements (qui étaient de continuer et même d'accentuer sur l'intégration des homosexuels à la cité). Alors pour l'instant, c'est la réaction dominante, c'est que de toutes les façons le travail d'intégration, enfin de normalisation corporatif, qui a été fait pour l'adoption et ça était le discours des représentants de Mattei, il y a des ateliers qui vont être ouverts. Un truc tout bête, ils ont renouvelé les subventions de l'APGL. Ce sont les subventions pour être formé à l'école des parents, pour les groupes de paroles..... Donc on va à l'école des parents en tant que parents homosexuels pour former nos adhérents. Ils ont reconduit spontanément, alors que nous, nous étions sûrs que les subventions pour l'école des parents, on avait déjà commencé à écrire à nos adhérents en disant que l'année prochaine, on fera l'école nous même. Et bien non, les subventions on les a et nos adhérents auront toujours l'école des parents. C'est le conseil général de L'Ile de France. Non, là c'est dans le cadre de la formation continue et c'est le ministère. La formation continue et c'est le ministère et elles ont été reconduites par le ministère. Donc politiquement, je crois qu'il faut être attentif, je crois que toutes les associations homos, il faut que l'on soit excessivement vigilant sur les dérapages, mais il ne faut pas non plus les condamner avant de leur donner une chance de se comporter différemment qu'il y a trente ans.

-----  
**X :** A ce propos, qu'en est-il de l'adhésion de l'APGL à l'UNAF ?

**Annie Feubos :** Alors l'adhésion à l'UNAF c'est une grosse bagarre parce qu'elle nous a été refusée. Entre les deux tours d'élection on avait écrit à Ségolène Royale. Et qu'elle devait plus ou moins l'imposer et qu'on a voulu jouer fin et qu'en fait notre lettre est partie au panier. Et normalement sans réponse, tu dois obligatoirement avoir l'agrément. Manque de pot, ils ne peuvent pas imposer quoique ce soit. Que c'est reparti. Ça a été redemandé à Mattei, pareil, alors est-ce que c'est du bluff, est-ce que c'est pour nous promener ? Il y a un groupe de travail qui va se mettre en place avec l'APGL, cinq ou six commissions où sera présent tout ce qui est homoparentalité..... L'UNAF, c'est quoi ? C'est une association familiale qui fout son nez absolument partout, qui gèrent des tas de choses dans tous les départements, qui fout son nez absolument partout. Et l'intérêt.....

**Anne :** Partout, ils sont absolument partout. C'est l'union des familles françaises, ils sont représentatifs démocratiquement de l'ensemble des familles françaises. L'UNAF est une émanation de Vichy, conservatrice, très extrême droite. Ils se débrouillent depuis 1945 pour bloquer tout phénomène démocratique qui puisse faire de l'UNAF une organisation effectivement démocratiquement une représentation de la population française. Et taquée sur ces positions complètement réacs. Alors eux, effectivement, la famille c'est papa, maman et l'enfant. Il ne faut pas leur parler d'autre chose. Ils sont coincés, les pauvres ! Et

le désir d'adhérer à l'UNAF de l'APGL, on en revient à cette question de norme, c'est à la fois une provocation et une obligation d'une reconnaissance puisqu'on est parents. Et puisqu'on existe tout simplement. On les attaque un peu sur leur point faible, ils sont hyper réacs. Alors arriver en tant qu'association homosexuelle et leur dire que nous aussi nous sommes parents et nous voulons adhérer, c'est une façon de les obliger à revoir leur copie. Ils sont au conseil d'administration de la CAF, ils sont au conseil d'administration de la DASS, et donc s'occupent de l'attribution des budgets et des subventions. Ils sont partout. Ils ont des subventions de fonctionnement absolument énormes qu'ils redistribuent eux-mêmes et surtout toi quand tu fais un dossier d'allocation CAF, tu as toujours l'UNAF qui a sa voix au conseil d'administration. Ils sont partout. Ils représentent les familles dans la DASS, la CAF et dans toutes les institutions familiales, ils sont représentés au conseil d'administration.

-----

**Mathilde :** J'ai récemment lu un article (peut-être dans Têtu) disant que les lesbiennes avaient plus souvent un désir d'enfant que les gays. 40% des lesbiennes et un tiers des gays, si je ne me trompe pas... 1/3 et 2/3. OK. Et je me demandais si cela faisait une différence au niveau des adhérents de l'APGL, s'il y avait une sous-représentation des mecs et une sur-représentation des femmes. Est-ce que finalement cela ne soulève pas de problème ? Et est-ce finalement cela ne nous emmène pas à nous interroger sur la construction du désir d'enfant chez les hommes et chez les femmes ?

**Anne :** Effectivement, mais je ne sais pas si l'APGL c'est représentatif de la population, c'est vrai que l'APGL c'est un tiers de garçons et deux tiers de femmes. Les garçons, je pense qu'ils sont assez grands pour s'interroger tout seul. Maintenant je sais bien que lorsque je parle de naturel tout le monde saute au plafond, ici on n'est pas écolo. J'en reviens toujours à ce qui s'est passé avant quand on n'avait pas la faculté de réfléchir sur nous-mêmes et que l'on n'était beaucoup plus sûr des comportements..... ne serait-ce que 30 ou 40 ans. Les mecs, ils se mariaient, ils plantaient trois gosses à leur bonne femme. J'ai milité pour la pilule, l'avortement, pour pas que l'on en ait plus, et 30 ans après je milite pour qu'on en ait. C'est quand même un monde..... Bref le gars, il se barrait, il laissait bobonne avec les trois gosses et il ne se posait vraiment pas de question sur l'avenir des gamins. Les bonnes femmes, j'ai toujours dit, on a fais des gosses et à vingt ans on les envoyait faire la guerre. De là à les élever et d'en faire des hommes en 12/14 ans, bobonne, tu fermes ta gueule, à la limite t'es la chienne, tu les as couvés et à 12/14 ans tu sais qu'ils vont jouer dans la cour des grands. Aujourd'hui, on est à un point charnière où les choses évoluent. C'est vrai que les hommes reconnaissent de plus en plus leur coté éventuellement féminin, et c'est là que l'époque devient intéressante. Parce que moi le nouveau papa, excuse-moi, j'en aurais rêvé quand j'ai eu Nicolas. J'aurais aimé pouvoir partager un enfant. Les nouveaux papas..... Pourquoi nouveaux ? Moi j'ai eu un papa qui a toujours été très paternant (puisque j'avais une mère inexistante), à mon avis qui était un numéro de sa génération seul et unique puisqu'il nous faisait les biberons, les couches, les machins et la cuisine à la maison. Et pourtant c'était un sacré bonhomme qui avait une sacrée présence. Mais c'est vrai que moi dans ma génération, j'aurais aimé rencontrer des garçons comme ça. Pensez au machisme, à l'éducation qu'ils ont reçue, il fallait qu'ils soient des hommes, qu'ils aillent à la guère, qu'ils construisent le monde pendant que nous élevions les mômes. Il y avait pleins d'archétypes à l'époque dans la tête des gens qui faisaient que même s'ils étaient en désir de paternité, ils ne pouvaient peut être pas le formuler comme ils le formulent aujourd'hui. Enfin je ne sais pas, je me pose autant de questions que toi.

**Thierry Dionisi :** Les filles ont déjà la fibre maternelle. Certaines filles non, mais des couples qui ont envie d'avoir un gamin, non, je veux dire qui ont envie d'avoir un enfant et qui sont en couple.... Puis il y a aussi autre chose, c'est que dans un couple de filles, il est facile quand vous voulez une insémination (une IAD) histoire d'avoir un enfant, toutes les deux, d'aller en Belgique. Et il n'y a pas une autre personne qui va venir au milieu du couple. Chez les mecs, c'est quand même différent. Parce que mis à part l'adoption ou le faire en co-parentalité, ou encore de le faire dans un mariage hétérosexuel et un divorce après.... Et donc, chez un couple de garçon, bien souvent on a aussi une autre image, parce que ça se passe et moi-même je l'ai vécu, c'est que j'ai pris cette décision mais que je vis avec un copain et que mon copain n'en veut pas. Donc tu fais un choix. Ou tu as envie d'avoir un enfant et de t'immiscer avec un couple à la limite à trois ou à quatre ou tu fais le choix de rester avec ton copain et tu fais main basse sur ton envie d'avoir un gamin. C'est pour cela que c'est plus dur à mon avis d'avoir un gamin, c'est plus dur à la limite parce qu'il y a un autre combat qui se met. Chez un garçon, mis à part l'adoption, l'adoption, tu vas avoir un agrément toi tout seul, et ton copain c'est une pièce rapportée, et ton copain il va falloir malheureusement des démarches pour qu'il ait ou dans ce cas là tu te retrouve au milieu d'un couple de filles aussi. Tu vois ce que je veux dire ? Tu n'arrives jamais.... C'est cette démarche là qui est quand même plus dure pour un garçon qui est différent. C'est différent. Parce que les filles vous êtes un couple, vous voulez avoir un enfant, il est facile d'aller en IAD, et vous restez toujours en couple. Il n'y a pas une tierce personne qui va venir au milieu. Non, je ne dis pas tous les couples de filles, je dis un couple de filles qui veut avoir un enfant. Là on parle du fait qu'il y est plus de couple de filles qui veulent un enfant par rapport aux garçons. Je parle de ces couples là je n'ai dit que systématiquement tu es une fille tu veux un gamin. Non, là je me suis mal exprimé..... Oui..... Mais vous êtes deux, il n'y a pas une personne extérieure qui va venir s'immiscer dans votre lit. Moi, je me suis retrouvé du jour au lendemain à discuter à quatre personnes. Attends, mon copain se retrouve quelque part avec une agression quelque part. Parce qu'il n'en veut pas du gamin, il voulait bien faire.... Il voulait bien au début accepter mais il n'avait pas pris l'option de quatre personnes. Et en plus de ça les filles se trouvent avec une maison de campagne à côté de la notre, donc ça veut dire ça y est, on va les avoir tous les week-ends, toute la semaine, qu'est-ce que ça va être quoi ?

**Annie Feubos :** En terme de biologie, le désir de maternité est plus fort chez la femme. Entre 25 et 30 ans, il faut qu'elle ponde un chiard, c'est plus fort qu'elle. Non..... ce n'est absolument pas une norme. Tu as énormément de femmes qui n'en veulent pas, mais globalement, moi je vois avec les copines que j'ai eues, j'ai vieilli avec plein de gens autour de moi, globalement tu as un désir d'enfant que j'ai retrouvé plus tard chez les hommes. Par exemple, j'ai une copine (Carole) qui m'a cassé les pieds parce qu'elle voulait un gamin, elle n'avait pas de copain et elle voulait un gamin. Elle a cherché un copain pour faire un gamin. J'ai plein de cas autour de moi, de jeunes femmes qui entre 25 et 35 ans sont en désir d'enfant..... Quoi ? C'est normal depuis qu'elles sont petites elles apprennent à pouponner et à être dans ce truc de maternité ? Pas moi, j'ai appris la mécanique, je n'ai pas appris à pouponner. A 25 ans j'ai voulu un gosse, et rien ne m'aurait arrêté. Il faut faire une lecture entre machisme et des comportements qui sont de l'ordre du biologique. Enfant (je suis arrivée en France adulte) je vivais à Madagascar dans des patelins où il n'y avait ni eau, ni électricité. Donc s'il y en a bien une qui n'est pas formaté et qui n'aime pas le normatif, c'est ma pomme. C'est en France que j'ai découvert le machisme. J'ai passé mon bac en France, je me suis pris un "1" en philo parce que j'étais complètement décalée par rapport à un discours classique, c'était sur la civilisation et je leur ai expliqué que lorsque je suis arrivée en France j'avais découvert la barbarie. Après c'est l'imprégnation d'une culture qui est hyper lourde occidentale, qui est latine dans le sud de la France. La civilisation, elle ne nous est pas tombée dessus non plus. C'est quand même des hommes qui, au fur et à mesure des ans et des siècles, ont créé le monde comme il est avec leurs pulsions, leurs désirs. Les hommes ont commencé leur domination dans les cavernes en foutant des coups de matraques sur la tête des femmes. Quelques millions d'années plus tard ils les ont laissées à la maison et le macho veut les ramener à la maison. Il n'est pas sorti des cavernes, lui.

**X :** L'homme ne domine pas du tout la femme, ce n'est pas vrai. Une femme à la maison peut dominer l'homme, le manipuler. Sachant que c'est la femme qui élève les enfants, donc c'est elle qui manipule aussi, qui sait très bien...

**Stéphane :** Une des raisons qui pourrait expliquer pourquoi on retrouve plus de lesbiennes avec le désir d'enfant par rapport à des gays, c'est qu'à l'origine du désir d'enfant, il y a la pulsion égoïste de l'homme de vouloir dupliquer l'être aimé et avec un certain nombre. Je suis persuadé que dans une relation, dans un rapport sexuel il y a quelque chose de profondément égoïste, et vouloir le nier c'est se mettre des ornieres. Ce n'est pas un hasard si se sont des femmes qui avaient l'air d'être choquées par rapport à cette proposition..... Bref, le désir d'enfant, le désir d'être dupliqué, aimé et avec un certain nombre d'obligations sur plusieurs années. A partir du moment où les garçons ont peut-être plus de difficultés à se mettre en couple que les femmes, ça s'explique tout à fait. Quand on a une relation qui dure trois semaines on n'a pas le temps de développer le désir d'avoir un enfant ! Peut-être que vous allez dire que je suis tout à fait normatif, mais je sais que dans une association homosexuelle, il y a un tiers des femmes qui sont en couple et 2 ou 3% des mecs qui sont en couple.

**Marc :** Justement, je reviens sur la valeur du couple. Je ne vais pas identifier mon désir d'enfant avec mon couple. Parce que déjà la notion de couple et une notion à laquelle je préfère réfléchir. Et je vais réfléchir déjà à mon propre désir et à celui de mon partenaire. Pas nécessairement dans le couple parce qu'après dans le couple ça va être l'endroit où l'enfant va vivre, ça va être un cadre et.... Je m'embrouille un peu mais l'idée elle est là.

**Laurence :** J'ai cru comprendre qu'en tant que femme ce que je n'acceptais pas c'était la duplication de l'être aimé et apparemment Marc n'est pas tout à fait d'accord. Je crois que c'est un homme, donc..... En tant que femme, je n'accepte pas un truc, c'est qu'il y a un présumé qui est et cela rejoint le naturel et le construit. Je crois que l'on ne peut vraiment pas faire sans passer à l'as toute la construction dans laquelle on est, toute la construction sociale et même lorsque l'on a grandi à Madagascar, je crois que le .... Enfin je ne connais pas la culture de Madagascar, c'est vrai, mais de dire que chez la femme le désir d'enfant est quelque chose de naturel, c'est un raccourci qui me fait hurler et me donne vraiment envie d'exploser. Tout à l'heure je disais et l'envie de pénis alors c'est naturel ? Et bien c'est pareil, pour moi c'est pareil. Le désir d'enfant et l'envie de pénis pour moi, c'est pareil !

---

**Annie Feubos :** Bien, arrivés au terme de cet atelier, en guise de conclusion je vais résumer ce que vous êtes en train de dire. Effectivement, en général on associe l'enfant à la notion de couple, et il est vrai qu'à l'APGL quand on commence à fréquenter les adhérents, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup d'individus (garçons ou filles) qui ont choisi la famille homoparentale mais aussi monoparentale. Parce qu'il y avait un désir d'enfant et pas de couple. Personnellement je connais une jeune femme qui est célibataire et qui a fait un enfant en co-parentalité, et qui assume très bien sa petite fille. D'ailleurs elle est en train de préparer la seconde, même s'il n'est pas en couple actuellement. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir un désir d'enfant. Là aussi, il y a tout un débat à avoir, mais à mon avis qui est plus large que l'APGL. Un débat sur l'enfant dans le couple. Pourquoi la famille monoparentale ? Est-ce qu'on essaie de reproduire un couple que l'on n'arrive pas à créer avec une personne adulte et que l'on essaie de se donner des béquilles pour vivre ? Parce qu'un enfant c'est des béquilles absolument fabuleuses. Même le mien, il me sert encore de béquille. Lorsque je n'ai pas le moral, je me force à l'avoir à cause du petit parce que rien qu'à la voix déjà il sait que je n'ai pas le moral et si je n'ai pas le moral, lui, il est malheureux. Alors, et bien, je fais des efforts. Alors je pense que c'est un autre débat mais un débat qui arrive forcément à un moment ou un autre. Quand on parle de parentalité, est-ce que c'est à travers le couple, est-ce que c'est à travers une situation stable..... ? Bien merci à toutes et à tous.

## COMMENT LES HOMOS (ET LES HÉTÉROS) SE REPRODUISENT ?

**Bat Shéva Papillon :** Au cours de cet atelier nous allons parler de la façon dont les homos (et les hétéros) se reproduisent. Je précise qu'il est question de procréation, de reproduction biologique, et pas de reproduction sociale et/ou symbolique. De fait, il n'est pas question d'adoption. Tamarat, ainsi que moi-même, nous nous appuyons pour cette intervention sur nos recherches qui sont bien évidemment limitées dans le temps et l'espace, en ce sens que nous parlerons que du contexte français, à la lumière des entretiens et autres observations que nous avons mené. Ceci dit, pourquoi parler de la parentalité hétérosexuelle ? Il se trouve que l'apparition dans le débat public de la parentalité homosexuelle conduit à réinterroger les modes de reproduction hétérosexuels. Et notamment à les sortir du naturalisme dans lequel ils sont souvent placés. A les décrire comme déconstruits particulièrement par un contexte social. Et enfin, à les replacer d'une manière plus générale dans le cadre d'un contexte patriarcal, concentrationnaire, phalo-centré et capitaliste. Au cours de mon intervention je me demanderais qu'elles sont les questions spécifiques qui se posent en matière de procréation hétérosexuelle. C'est pourquoi j'aborderai certains thèmes, parmi d'autres, comme celui du choix (de procréer ou pas), du contrôle du corps et du désir (ou du non désir) d'enfant. Tamara de son côté s'intéressera au désir d'enfant chez les homos, aux questions soulevées par les choix techniques choisis pour la reproduction, et sur la représentation de la parentalité qui sont mis en jeux dans la reproduction homosexuelle.

-----

**Tamarat Nicot :** Tout d'abord il est important de préciser que l'association de l'homosexualité à la stérilité et au non désir d'enfant date de la création du concept moderne d'homosexualité. On peut donc faire remonter cette association, comme Foucault, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle avec l'apparition d'une sphère autonome de la sexualité dans le champ d'étude scientifique. Mais avant cette distinction entre homosexualité et hétérosexualité, il y a toujours eut un traitement théologico-institutionnel strict de la sexualité en la délimitant dans un cadre légitime. Le critère essentiel de la sexualité légitime a toujours été la fécondité des pratiques conformes à la nature. De fait les pratiques sexuelles entre personnes de même sexe (par définition infécondes) sont considérées contre-nature. Ainsi que les pratiques non-fécondes entre personnes de sexe différent. Et jusqu'aux pratiques solitaires, comme la masturbation. A ce niveau on voit que la dichotomie homosexualité/hétérosexualité est moins pertinente que celle entre sexualité reproductive et sexualité non reproductive. Les sexualités non reproductives remettant en question l'ordre divin appelé nature. Aujourd'hui l'idée de nature a tendance à remplacer l'idée d'ordre divin. C'est ainsi que tout acte sexuel qui n'a pas pour but la procréation fut longtemps considéré comme une subversion de l'ordre d'un monde et donc de la nature.

### L'idée de nature

Cette idée revient encore aujourd'hui dans les disciplines scientifiques comme la démographie qui parle de "fertilité naturelle" pour parler de la capacité reproductrice des femmes. Certaines personnes (notamment des anthropologues et/ou des féministes) ont remis en question cette idée de fertilité naturelle, en insistant sur le fait que l'espèce humaine est l'espèce la plus inféconde qui soit. C'est-à-dire qu'il n'y a pas correspondance entre l'évolution et désir sexuel, contrairement aux autres espèces animales. Il se trouve que depuis que la catégorie "homosexuel" a été inventée, il y a un glissement de l'infécondité du rapport sexuel entre deux personnes de même sexe mais qui est associé à l'infécondité de l'individu qui pratique ces relations sexuelles. Et qui elle-même est associé au non désir d'enfant de l'homosexuel, comme si l'infécondité était synonyme d'absence de désir. Il suffit de voir les hétéros qui ne peuvent pas avoir d'enfant, et qui veulent en avoir, pour comprendre que c'est faux.

En cela il est important de souligner le cloisonnement arbitraire qui a été opéré depuis des siècles entre une sexualité reproductive et une sexualité non reproductive. Et aujourd'hui les homosexuels eux-mêmes associent l'homosexualité à l'idée de stérilité. C'est à dire qu'à partir qu'on se met en homosexualité, qu'on se découvre homosexuel, on va "faire le deuil" de l'enfant. Soit qu'on n'a pas de désir d'enfant et on ne se pose pas la question, soit on se remet en question en disant que si on est homosexuel on fait le deuil d'avoir des enfants. Ce qui est confirmé par le coming-out où la mère se met à pleurer parce qu'elle n'aura jamais de petit enfants, car dans sa tête l'homosexualité signifie ne pas avoir d'enfants. Et quand des homos découvrent qu'il est possible d'avoir des enfants (on en parle beaucoup actuellement), apprennent que c'est donc possible et décident de le faire, ou du moins d'y réfléchir, j'ai pu souvent observer un phénomène de renaturalisation du désir d'enfant. C'est à dire que les homos eux-mêmes se remettent à faire des catégories entre les homos et les hétéros qui veulent des enfants, et donc qui sont normaux (parce que dans la nature le désir d'enfant est quelque chose de normal, de naturel) et les homos et les hétéros qui ne veulent pas d'enfant, et qui de ce fait sont anormaux. Pour eux, ne pas vouloir d'enfant ne peut pas être un choix, on ne peut pas ne pas vouloir d'enfant.

**Bat Shéva papillon :** Ce que Tamara a posé au début de son intervention c'est que pour les homos la question de faire des enfants (ou de ne pas en faire) et de comment en faire, c'est quelque chose de relativement récent dans la mesure où c'est une nouveauté qu'une telle question puisse socialement exister. Même si, au plan intime, ce n'est pas une question nouvelle puisque avant l'apparition de l'homosexualité comme catégorie, le désir d'enfant avait tendance à se vivre autrement pour des gens qui avaient des pratiques homosexuelles. A savoir dans le cadre d'un couple hétéro, qu'il s'agisse d'un couple de façade ou d'une bisexualité. Mais le désir d'enfant était évacué par le célibat ou par le deuil de l'enfant. Pour les hétérosexuels, à part la question de savoir comment faire des enfants quand on en veut pas, la grande question est de savoir comment faire des enfants quand on en veut, et aussi de ne pas en faire quand on n'en veut pas. Car le problème des hétéros, c'est qu'ils peuvent avoir des enfants sans les désirer. Pour les hétéros, avoir des enfants a toujours été la norme. Ce qui a varié dans le temps, c'est comment en faire, combien en faire et comment les élever, et éventuellement pourquoi en faire. Mais choisir de ne pas avoir d'enfant et ce de manière définitive a toujours été hors norme et problématique. Et ça l'est encore aujourd'hui. En revanche, aujourd'hui ce qui est extrêmement valorisé, et ce qui est normal pour tout le monde c'est de choisir le moment où on va les avoir. Dire qu'en ce moment on n'a pas d'enfant car on utilise une contraception, mais qu'on en aura plus tard, est tout à fait normal.

### L'enfant obligatoire

Quand les hétéros font le choix de procréer (ou de ne pas procréer), trois solutions s'offrent à eux. Je passerai sur la quatrième solution qui est la manière habituelle de procéder pour avoir des enfants. Bref, dans le cas où on décide de ne pas en faire, soit pratiquer l'abstinence (c'est quelque chose qui revient actuellement à la mode aux Etats Unis où il y a même des financements publics destinés à financer des programmes scolaires prônant l'abstinence), soit pratiquer une sexualité sans coût, et enfin avoir des coûts sans fécondation en utilisant un moyen contraceptif ou l'avortement. En France la contraception était interdite jusqu'en 1967. C'est-à-dire que jusqu'à cette époque une femme ne pouvait pas décider de ne pas avoir d'enfant. Et c'est au début des années 70 que la contraception a réellement commencé à se diffuser. C'est en 75 que l'avortement a été dépénalisé.

Je vais vous lire un tout petit passage d'un témoignage qui montre ce que pouvait être l'angoisse de la grossesse pour les femmes. Ce témoignage est celui d'une femme qui s'adresse, en 1960, à un groupe qui s'appelait Maternités Heureuses (qui été l'ancêtre du planning familial). Je cite : "*J'étais enceinte une quinzaine de jours après notre mariage. Heureusement j'ai fait une fausse couche, à mon grand désespoir à l'époque. Mais trois mois plus tard j'attendais un autre bébé. Quinze mois après la naissance du premier, le deuxième était là. Puis deux mois après mon accouchement, immédiatement après mon retour de couche, le troisième fut annoncé. Grossesse dans le désespoir et le dégoût car je ressens cruellement mon embonpoint très important et la diminution de toutes mes capacités. Entre le troisième et le quatrième il y a 14 mois d'écart. Foulant au pied tous mes principes j'asseyais de m'en débarrasser. Quinine à haute dose, piqûre d'hormone, sans succès. Nous utilisons la méthode Eugino. Ma fille a atteint ses 17 mois. Et puis du surmenage, un retard de règle m'ont induite en erreur et me voici enceinte à nouveau. Je vous assure que je sombre dans un total désespoir. Je commençais à voir la vie s'éclairer un peu. J'ai élevé les deux premiers en étant debout jour et nuit, alors cette fois-ci je suis vaincue. Les enfants souvent malades, le ménage à l'abandon, les finances perpétuellement déséquilibrées, le renoncement au moindre plaisir, une femme qui ne sais plus que vomir et pleurer, et par dessus tout, la moindre ambition d'éducation des enfants battue en brèche rendent l'existence invivable. Je ne lis plus, je ne fréquente plus personne, ma mémoire et mon raisonnement s'ankylose.*" C'était une situation courante, et ce d'autant plus qu'elle était renforcée par la soumission au désir de l'homme et par l'impératif du coût. Car la sexualité se devait d'être coïtale. Deux autres petits extraits : "*Mon mari a horreur de prendre des précautions. La méthode Eugino ce n'est pas pour nous, avec le tempérament qu'il a. Je voudrais être une vieille femme pour ne plus rien craindre.*" Une troisième femme déclare : "*Après un troisième enfant non voulu j'ai demandé à mon mari de s'abstenir. Mais j'ai eu peur car il est très insouciant, très imprudent. Et je sais qu'il ne dormira pas éternellement sagement à côté de moi*". Il arrivait que des hommes témoignent, ainsi l'un deux déclarait : "*Nous avons, d'un commun accord, supprimer toutes relations sexuelles depuis longtemps. Ma femme éprouve d'ailleurs une telle psychose que toute relation intime est impossible. Moi-même je m'y refuse*"

Et si avant la contraception, pour les hétéros il était difficile d'avoir des enfants alors qu'ils n'en voulaient pas, c'était également difficile de vouloir des enfants et de ne pas arriver à en faire. Là aussi, ce fut pour les femmes une cause importante de souffrance, de rejet, de mise en cause de leur féminité, et par contre coup de la virilité du mari. Car la stérilité a toujours été difficile à vivre pour les hommes. Mais quand même pendant longtemps, dans un contexte de domination, la cause et les conséquences de la stérilité furent largement reportées sur les femmes. C'est à dire que lorsqu'on ignorait l'origine de la stérilité, on avait facilement tendance à l'attribuer à la femme.

---

**Tamarat Nicot :** Donc je vais parler des techniques de la reproduction en milieu homosexuel, mais certaines d'entre elles peuvent également s'appliquer en milieu hétéro. Je ne vais pas procéder à un descriptif détaillé, aussi je dirais qu'il y a, en gros, trois façons de se reproduire, d'être parent biologique. Je ne parlerais pas de l'adoption car cela n'a pas été mon thème de recherche. Bref, quand on est homo, en plus des personnes qui ont vécu un couple hétéro et qui par la suite sont devenu homo. Je me suis intéressée à la venue d'un enfant dans le cadre d'un couple homosexuel.

### **La méthode furtivement hétérosexuelle**

A part la méthode qui consiste voir un enfant dans le cadre d'une relation amoureuse et sexuelle à trois (on parle alors de triolisme sexuel), il est possible d'avoir un simple rapport hétérosexuel. Dans les entretiens que j'ai mené, j'ai pu noter chez nombre de personnes une certaine difficulté à avoir des rapports hétérosexuels furtifs (c'est à dire de coucher une fois avec la personne et c'est tout). A cause du sida, à cause du fait que d'avoir un enfant c'est quelque chose d'assez aléatoire. Surtout parce qu'il y a des relations à l'intime qui sont soulevées, notamment en matière de fidélité. A ce niveau il est utile de préciser que mon étude a porté que sur des couples (je n'ai rencontré qu'un seul célibataire), ce qui explique un propos un peu trop "couple". Donc, ces rapports hétérosexuels furtifs posent problème par rapport à ce qu'on se représente de la fidélité, à savoir que l'idée d'avoir des rapports sexuel hors du couple pose des problèmes, ce que tous les couples ne s'autorisent pas. Il y a aussi une relation à la morale, notamment de la part des femmes qui au cours des entretiens me disaient souvent que pour elle c'était être une pute que d'avoir un rapport sexuel juste pour avoir un gamin. C'est ainsi que pour de nombreuses femmes, l'idée de faire un enfant dans le dos d'un homme (c'est à dire sans qu'il soit au courant) pose un problème éthique.

### **La méthode méthodiquement hétérosexuelle**

La troisième méthode consiste à avoir de rapports hétérosexuels mais de manière méthodique. C'est à dire que l'on passe une sorte de contrat entre un couple gay et un couple lesbien (mais cela peut être aussi un couple gay et une hétéro, un hétéro et un couple lesbien...). Je parle de méthode en ce sens qu'il est question d'avoir un rapport hétéro de manière très ponctuelle, au moment de l'ovulation. Et uniquement ainsi. Sauf qu'en réalité les choses sont un peu plus compliquées puisque les homos que j'ai rencontré et qui ont eut des enfants ainsi, mettent en avant que pour faire un enfant il faut qu'il y ait des sentiments affectifs forts entre les parents, que ce soit un acte d'amour. Par exemple, une mère biologique me disait qu'elle avait vraiment envie qu'à la base il y ait une histoire affective, que lorsqu'on fait un enfant doit se créer un lien intime. Dans ce cas précis, le compagnon du père biologique déclarait qu'il n'aurait pas s'empêcher de penser au pot de yaourt (méthode d'insémination artificielle artisanale qui consiste au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel hétéro, mais récolte de la semence dans, par exemple, un pot de yaourt). Ici, il y a l'idée de sentiment affectif, d'un lien reproduction/amour qui est le schéma de la norme hétéro, c'est à dire de faire des enfants avec la personne dont on est amoureux, lors de rapports sexuels. Il y a aussi l'idée que c'est plus "naturel", que faire appel à un pot de yaourt revient à trop techniciser le truc, revient à lui enlever une dimension symbolique important. Mais il faut savoir que les questions qui se posent dans ce genre de méthode, qui se sont posé à mes informateurs, c'est que ce sentiment affectif qu'on veut avoir, sauf qu'il est quelque peu difficile de déterminer où est l'amitié, où est l'amour. Les choses ne sont pas toujours très claires, et cela met un peu le bazar dans les couples. Et en la matière, il y a une différence assez nette entre l'investissement des hommes dans cet acte sexuel qui arrivent à (quand je dis "les hommes arrivent à", il s'agit toujours de constructions sociales, c'est à dire que ce n'est pas naturel, que les hommes et les femmes ne sont pas naturellement ainsi,) avoir cet acte sexuel et l'oublient, retrouvant leur propre couple, alors que de la part des femmes il y a un investissement affectif beaucoup plus important. Investissement qui parfois pose problème dans les couples lesbiens.

### **Le pot de yaourt**

Pour certains, ces précédentes méthodes sont impossibles car ils n'ont aucune envie de faire l'amour avec une personne du sexe opposé. Soit qu'ils ne le désirent pas, qu'ils ne peuvent pas ou parce qu'ils sont conscients que d'avoir des relations hétéros externes pose trop de problèmes dans leur couple. Pour ces personnes, la méthode du pot de yaourt se limite à un simple acte reproductif, où les actes homosexuels et monosexuels (quand il y a masturbation) sont considérés comme des actes mécaniques destinés à mettre toutes les chances de son côté. Ces personnes, de la sorte font clairement la distinction entre amour, sexualité et procréation. C'est à dire que pour elles il s'agit d'un acte de procréation et pas de sexualité ou de sentiments amoureux. Il y a aussi des personnes pour qui la dimension amoureuse et affective est importante, notamment du fait de l'histoire qu'on va raconter plus tard aux enfants. Pour ces personnes, la dimension amoureuse étant importante, le couple gay fait l'amour de son côté, recueille le sperme et le passe au couple lesbien qui de son côté fait également l'amour. Car cela permet de lubrifier le vagin. Je précis que je n'ai jamais rencontré de cas d'acte masturbatoire pour la lubrification du vagin, alors que j'ai rencontré des cas de masturbation masculine pour la récolte du sperme. Là aussi on peut s'interroger sur le pourquoi d'une telle différence. Avec la méthode du pot de yaourt, il y a aussi l'idée d'associer les parents non biologiques dans l'acte de reproduction, et donc faire l'amour peut être une façon d'associer les parents biologiques. Le fait de recueillir le sperme et de le passer à la femme qui sera inséminée permet d'associer les parents non-biologiques au processus, car s'il n'y avait pas le passeur l'acte n'aurait pas lieu. Se forme ainsi un tout qui englobe les quatre personnes.

### **L'insémination artificielle avec donneur anonyme**

L'IAD est interdite en France, il faut donc, quand on est lesbienne et célibataire aller en Belgique ou en Espagne. Dans ce cas, les gens font une distinction entre sexualité et procréation. Et c'est ressenti comme quelque chose d'extrêmement médicalisé. Il y a un rapport au psy, au médecin, vécu de façon assez positive par les lesbiennes, contrairement aux psy lors de l'adoption. Car généralement les psy valorisent les projets de couples homos ou hétéros. Et c'est l'une des première fois que l'on est alors reconnu comme couple par des instances officielles.

**Bat Shéva Papillon :** Sur cet aspect de la médicalisation de la sexualité qu'on retrouve dans l'IAD, c'est quelque chose que l'on retrouve aussi dans la sexualité et la procréation hétérosexuelle. Par exemple en matière de contraception et d'avortement, durant les années 70 les femmes ont lutté pour obtenir un droit qu'elles n'avaient pas mais aussi pour, certaines d'entre elles, une réappropriation du corps qu'elles estimaient confisqué par l'ordre social, la médecine, l'État (à travers les politiques natalistes), par tout un système. Et aujourd'hui par rapport à cette revendication de la réappropriation du corps, on est complètement dans autre chose en ce sens que les possibilités nouvelles de la médecine en matière de procréation, et une tendance générale à la croyance dans le miracle scientifique ou technique ont rendu de plus en plus inacceptable un grand nombre de choses, et notamment la fatalité de ne pas pouvoir avoir d'enfants. C'est pareil pour les homos comme pour les hétéros, ce sont des problématiques qui se rejoignent autour de la médicalisation de la sexualité et de la procréation, mais aussi de psychologisation et éventuellement d'une sexualité sexuellement assistée. C'est quelque chose qui se retrouve tout le long de la grossesse et au moment de l'accouchement, et pas seulement au moment de la procréation. D'une certaine manière, on peut dire que plus ou moins inconsciemment les femmes aujourd'hui vivent les questions de reproduction avec quelque part le fait d'être persuadées que l'on maîtrise tout en ce qui concerne la reproduction. Genre si j'arrête de prendre la pilule je dois tomber enceinte tout de suite, et si tel n'est pas le cas, je consulte. Il faut dire que la médecine pousse beaucoup en ce sens, c'est son intérêt, souvent. Ce phénomène fait que les couples peuvent se sentir de plus en plus incertains quant à leur capacité de procréer. Il est d'ailleurs symptomatique de constater chez les hétéros inscrits en liste d'attente pour PMA (c'est-à-dire ceux qui se croient stériles) un taux de grossesse spontanée d'environ 10%.

Cette évolution peut être mise en parallèle avec une évolution générale de la société vers ce que l'on pourrait appeler une société de droit. Et c'est pour cela que dans la présentation de l'atelier on parlait d'un passage, d'une évolution entre le droit à la maîtrise de la procréation dans les années 70 à aujourd'hui quelque chose qui serait en train de devenir un droit à l'enfant. Aujourd'hui tout le monde a droit à l'enfant, il faut tout faire pour y arriver. Cette idée de société de droit se rapproche d'un certain nombre d'autres choses, comme la tentative qui a eut lieu il y a quelques temps d'instituer un droit pour l'enfant handicapé à ne pas naître. Par ailleurs, dans cette évolution il y a une autre chose qui apparaît, entre l'interdiction de la contraception et la situation d'aujourd'hui, c'est que l'interdiction de la contraception a été un moyen de domestication des femmes, un moyen de les maintenir au foyer et dans leur rang, à leur place de mère. Aujourd'hui, on a un contrôle social des corps qui est beaucoup plus subtil, et autour de la question de la parenté il y a une grande valorisation de la parenté choisie, voulue et heureuse, et en particulier de la maternité. Cette valorisation, on pourrait peut-être la considérer comme un nouveau mode de contrôle social qui ne s'exercerait plus par la contrainte mais en quelque sorte par la publicité ou la valorisation de l'inverse. Et aujourd'hui, le fait de vivre en couple et d'avoir des enfants, le conjugalisme d'une manière générale est quelque chose de très fort, et surtout de beaucoup moins questionné qu'il y a une trentaine d'années. Ce sont des données qui ont pesé et qui continuent de peser sur la définition des genres "homme" et "femme". Ce n'est absolument pas étranger à ces questions.

### Le désir d'enfant

En hétérosexualité on ne peut pas dire que le désir d'enfant entraîne une sexualité reproductive et que le non désir d'enfant entraîne une contraception. D'abord parce que dans la relation il y a deux personnes, donc au moins deux situations individuelles différentes par rapport au désir d'enfant. Ensuite parce que le déroulement chronologique tel qu'on l'envisage et tel qu'il est nommé (relation amoureuse, désir d'enfant, fécondation et enfin grossesse) est une linéarité qui n'existe pas et qui est souvent complètement bouleversée, notamment par le fait que quand on est hétéro on peut tomber enceinte sans le vouloir. Et souvent le désir d'enfant est plus affirmé chez l'un des deux partenaires. Et s'il y a fécondation volontaire ou involontaire, il peut y avoir un rattrapage, c'est à dire que la personne qui désire moins un enfant est appelé à désirer autant que l'autre. Car aujourd'hui l'enfant doit être forcément une joie. De la sorte si l'homme est hésitant, il lui est demandé d'être content d'être père. Mais parfois le rattrapage n'a pas lieu et le décalage demeure, et cela peut être source de conflit, d'incompréhension entre deux personnes. Cela peut aboutir à une décision d'avortement (même si au départ pour l'un des deux parents il y avait désir d'enfant) parce que le choix d'avorter n'est pas seulement lié au désir d'enfant mais à tout un tas de facteurs. Cela peut aussi aboutir à une rupture. Et souvent aux deux, puisque l'avortement et la rupture vont souvent ensemble. A ce niveau il y a une certaine différence avec les situations des couples homos où de fait le projet d'enfant est quelque chose de tellement compliqué à mettre en œuvre que cela suppose un projet fort. Contrairement à l'hétérosexualité. Cette différence complexifie la notion de choix.

### La question de l'avortement

J'ai pu constater au cours de mon travail au sujet de la contraception et de l'avortement (des années 70 jusqu'à aujourd'hui) que contrairement à ce qu'on pourrait penser que ce qui se vit, ce qui se parle ou se pense c'est le désir d'enfant et pas le non désir d'enfant. Cela peut paraître choquant de dire cela quand on défend le droit à l'avortement, mais quand il y a un non désir d'enfant très fort il y a peu d'échec de contraception car l'efficacité de la contraception est très liée à l'utilisation qui en est faite. Et quand il y a fécondation et décision d'avortement, alors qu'il y a eu éventuellement désir d'enfant, c'est parce qu'il y a tout un tas de choses qui entrent en jeu, la décision de garder un enfant est toujours une décision globale qui met en œuvre plein de choses et notamment l'idée qu'on ne peut pas élever un enfant, qu'on en a pas les possibilités matérielles ou que la personne avec qui on l'a fait ce n'est pas la bonne. Mais dire que les avortements peuvent être le résultat d'un désir d'enfant non mené à

terme ne signifie pas qu'il y a toujours désir d'enfant quand il y a fécondation. Il est faux de dire qu'on tombe enceinte que lorsqu'on en a envie (propos que l'on entend parfois de la part de médecins qui pratiquent des IVG et qui éprouvent un certain ressentiment par rapport à cette pratique médicale). D'autre part, s'intéresser à la question du désir d'enfant d'une manière générale, autour de la question de l'avortement, ne peut pas constituer une remise en question du droit à l'enfant puisque la décision de garder ou de ne pas garder un enfant ne doit pas être forcément liée au désir d'en avoir. Dans le genre, nous ne devons pas considérer, comme c'est le cas d'un certain nombre de mouvements anti-avortement, que la question de l'avortement pourrait être réglée par l'octroi aux femmes désireuses d'avorter de moyens matériels (et/ou financiers) plus importants pour élever leurs enfants. D'une part ce n'est pas le cas, et surtout l'avortement est la décision des femmes directement concernées, qui restent donc souveraines.

En hétérosexualité, dans le choix du moment où on va faire un enfant, dans le choix du partenaire, de la méthode de procéder, il y a beaucoup de choses qui sont mises en œuvre au niveau des représentations de la parentalité, de la maternité, de la paternité. Pour ce qui concerne plus spécifiquement l'homoparentalité, je vais laisser Tamarat en parler. En la matière, le choix du partenaire est directement lié à la fabrication même de l'enfant, et à l'éducation future telle qu'on l'envisage, alors que pour les hétéros le fait que cela soit lié à une relation amoureuse brouille quelque peu les choses. Et les choses apparaissent de manière un peu moins claire, c'est à dire que les images qu'on se fait d'un bon père et d'une bonne mère peuvent être complètement brouillées par la relation amoureuse elle-même. Alors que pour les homos, il y a des choses qui apparaissent très nettement en matière de coparentalité.

-----

**Tamarat Nicot :** Les représentations de la coparentalité, et notamment de la maternité, se jouent à plusieurs niveaux en contexte homosexuel. Le premier niveau étant celui du choix de la méthode de la procréation. Le choix entre coparentalité et IAD n'est pas aussi simple que le choix pour les femmes d'avoir ou non un père ou que pour les hommes de vouloir ou de ne pas vouloir une mère. Ce qui est ressorti de mes recherches, c'est que toutes les personnes, sauf une, que j'ai interrogé sont passées par l'idée de la coparentalité. Idée qui n'était pas forcément formulée comme telle, mais c'est surtout l'envie de faire appel à un ami, à quelqu'un de proche. Ce qui s'explique par l'idée forte qu'un enfant doit avoir un père et une mère, qu'il lui faut une image masculine et une image féminine. Et c'est à ce niveau que se jouent des choses assez essentielles. Quand les lesbiennes décident d'avoir recours à une IAD, souvent ce n'est pas parce qu'elles ne veulent pas de père présent mais plutôt le fait de ne pas désirer une intervention extérieure au couple dans l'éducation de l'enfant. Et ce dernier point pèse plus lourd que le fait de vouloir un père et une mère pour l'enfant.

### Le choix du co-parent ou de la co-parente

Cela ne se joue pas seulement au niveau de l'homme ou de la femme, mais de la parentalité en générale. C'est-à-dire que de ce que le couple attend d'un parent (d'un père ou d'une mère) dépend que telle ou telle personne, plutôt qu'une autre, est choisie. En premier lieu apparaît ce que j'ai appelé "l'impératif de l'intimité". C'est à dire que le choix se fait en priorité dans l'entourage amical très proche. Et quand parmi cet entourage amical il n'y a personne qui soit d'accord, ou quand il n'y a pas d'entourage amical proche (il existe des gens qui ont beaucoup de connaissances mais qui n'ont pas de liens vraiment d'amitié) on va faire appel à des personnes rencontrées pour l'occasion. C'est d'ailleurs une des missions de l'APGL que d'être une agence de rencontre de futurs parents. Mais même dans ce cas où ce ne sont pas des amis, il va falloir devenir amis. C'est à dire passer des vacances ensemble, beaucoup discuter, passer du temps ensemble, bref essayer d'être le plus intime possible. Car il y a toujours cette idée que le sentiment amical fort, à la limite proche du lien amoureux (quand les gens m'en parlaient, ils employaient les termes de "coup de foudre", "feeling"). Donc le sentiment amical (l'intimité) est très lié au projet d'avoir un enfant. On ne va pas faire un enfant avec n'importe qui.

Toujours en matière de choix du co-parent, on préfère choisir un homo plutôt qu'un hétéro. Mais comme le "milieu homosexuel" est dévalorisé, on ne va pas choisir quelqu'un qui fait parti du ghetto mais préférer quelqu'un qui a plus d'amis hétéros que d'amis homos, quelqu'un qui est plus intégré avec des hétéros, des homos qui ne sont pas ghéttoisés. Mais en même temps, on préfère faire des enfants avec des homos plutôt qu'avec des hétéros, car il y a une idée d'équivalence, de symétrie, d'équilibre face au projet d'enfant. L'idée est que face au projet d'enfant, des hétéros veuillent garder l'enfant pour eux, dans le cadre hétérosexuel de leur couple ou de leur futur couple.

En parallèle, il y a l'idée de la tribu, une certaine utopie de dépasser le couple, c'est à dire d'avoir des enfants dans une famille élargie qui serait de type communautaire (genre tribu). Et en même temps, on préfère avoir à faire à un autre couple. On va plus facilement faire un enfant avec un autre couple (gay ou lesbien) qu'avec un ou une célibataire. Car là aussi il y a l'idée de symétrie parce que se faisant, il n'y a pas quelqu'un qui sera laissé de côté si jamais le lien entre le père et la mère biologique de l'enfant prévaut sur le lien amoureux. Il y a l'idée que quelqu'un sera laissé de côté alors que quand il y a deux couples il y a un moyen de faire des enfants de manière croisée. Cependant, malgré l'idée de tribu et d'utopie communautaire, on veut tout de même garder une maison chacun. Je n'ai rencontré qu'une seule famille où les gens vivaient tous dans la même maison, même si chacun occupait un étage particulier. Ceci s'explique par le souci, très fort, de préserver l'intimité du couple car à l'intérieur de cet idéal communautaire il y a tout de même valorisation du couple.

En la matière, les stéréotypes du masculin et du féminin ont leur importance. De manière générale les lesbiennes parlent moins du physique du co-parent. Ce qui ressort, c'est que les extrêmes de la masculinité et de la féminité sont rejetés. C'est à dire que les gays rejettent l'image de la lesbienne poupée Barbie, trop féminine, trop dans le stéréotype de l'objet sexuel, et également de la lesbienne butch. De façon générale, pour les gays la lesbienne butch ne peut pas être une bonne mère. Pour les femmes, il y a rejet du macho hyper viril car elles ont souvent un discours féministe qui rentre en contradiction avec ce type de schéma. Mais par contre le rejet du macho viril est moins fort que le rejet de la poupée Barbie. Par ailleurs, le rejet de la folle est très fort. Un gars qui est hyper féminin, qui se travesti ne sera pas considéré comme pouvant être un bon père. Il ne s'agit pas de jugements de valeur, mais il se trouve que les femmes que j'ai interrogées m'ont dit qu'une folle ne peut pas correspondre à l'image de la masculinité dont a besoin l'enfant.

### **L'organisation de la parenté**

Au-delà de l'envie de représentations masculines et féminines, il y a la réalité de rôles masculins et féminins qui ressort quand même des arrangements. La proposition d'enfant se fait plus souvent des femmes vers les hommes que l'inverse, ensuite il y a un degré différent dans l'implication des pères dans le quotidien, qui peut aller d'un week-end sur deux à la garde alternée. Le creuset familial est toujours chez la mère, c'est à dire que la prise en charge du quotidien (ce que en sociologie on appelle "la charge mentale"), c'est à dire gérer tous les petits trucs du quotidien, revient davantage au couple de femmes qu'au couple d'hommes. Même s'il y a des compromis par rapport à cela, car il existe différentes manières pour les hommes de s'investir. C'est à dire que les hommes qui vont venir en visite chez les femmes, surtout pendant la petite enfance (on associe tout le temps domicile de la mère comme creuset familial, surtout pendant la petite enfance). Et donc les hommes peuvent venir en visite chez les femmes, ceci dit je n'ai jamais rencontré le cas d'une femme qui irait loger chez les hommes pendant qu'elle allaite l'enfant. Transparaît l'idée que la femme est plus importante au quotidien de l'enfant, que le lien entre la mère et l'enfant est une relation fusionnelle qu'il ne faut pas couper, notamment durant la petite enfance.

**Les rôles parentaux entre les couples :** Même si en milieu homoparental, dans le discours il y a la volonté assez forte chez certaines personnes de dépasser les schémas, dans la réalité il y a quand même des représentations qui restent ancrées. Par exemple, le couple d'hommes va plutôt s'occuper des activités masculines, socialement considérées comme masculines (les jeux, les voyages, la découverte, le sport, les vacances...). Et le fait que les hommes prennent en charge ce type d'activités ne va pas être remis en question, alors qu'on aurait pu imaginer que les femmes prennent en charge ces questions, qu'elles se disent que maintenant qu'elles ont un enfant elles vont se mettre à faire ce qu'elles n'avaient pas l'habitude de faire. Pourtant les femmes vont s'occuper de la gestion du quotidien. Même si c'est à nuancer par rapport aux couples hétéros, car il est clair que cela n'a rien à voir avec la division que l'on retrouve aujourd'hui dans les couples hétéros entre homme et femme et qui est complètement inégalitaire. Dans le cadre homosexuel il y a une remise en question de cette division, mais en même temps, on sent que ça traîne un peu, qu'il y a des images du rôle parental masculin et féminin qui demeurent.

**Les rôles parentaux dans le couple lesbien ou gay :** Dans le cadre d'une co-parentalité ou d'une IAD, il y a encore l'idée de la mère fusion et d'un tiers séparateur. A ce niveau on voit la forte influence de la psychanalyse, surtout chez les femmes qui font appel à une IAD et qui passent par des psy. Je ne sais pas si c'est un discours qu'elles avaient avant ou si c'est l'influence du psy, mais elles se disent que la mère est la nature, la nourriture, la protection, la fusion, et qu'il y a besoin d'un tiers séparateur qui va représenter la culture, l'extériorisation vers la société. Ce tiers séparateur n'est pas forcément un homme (il y a la mère, celle qui porte l'enfant, et le tiers séparateur), il peut être la compagne de la mère biologique ou le couple d'hommes. Dans les couples d'hommes il n'y a pas d'équivalence père-fusion par rapport au père non biologique, c'est à dire qu'on pourrait dire que dans le couple d'hommes avec celui qui est le père biologique il pourrait y avoir cette idée de fusion (du fait du lien biologique), mais l'idée de père-fusion est absente. Ceci dit, il y a toujours l'idée qu'il faut une mère et un père, et l'idée de deux mères et/ou de deux pères est pensée comme étant quelque chose de dangereux.

Je voudrais juste parler brièvement d'un truc qui m'a semblé assez intéressant, chez les couples homos qui n'ont pas de réflexion quant à la répartition des rôles domestiques, et qui ne sont pas du tout sensibilisés par tout ce qui a été amené par les féministes. La plupart des personnes que j'ai rencontrées étaient sensibles à cela et faisaient attention à la répartition des tâches parentales, sauf que souvent ils se faisaient dépasser par le quotidien. En cela j'observe qu'il y a une réelle persistance des normes. Par contre chez les couples qui n'ont pas de questionnement particulier à ce propos, une fois que l'enfant paraît, il y a un renforcement des inégalités dans le couple. Et ce qui est assez étonnant, c'est que l'on retrouve une distinction très exhaustive des rôles. C'est à dire que le père biologique, dans un couple gay, a fonction d'autorité et de jeux, il a toutes les caractéristiques du masculin dans les couples hétéros, tandis que le père non biologique va s'occuper des biberons, de tout ce qui est considérés comme féminin dans notre société. C'est assez étrange car on aurait pu penser que le père biologique est justement celui qui va s'occuper des couches, du quotidien. Et pour les femmes, la mère biologique assume 24 heures sur 24 les tâches parentales féminines et la mère non biologique va être dans des tâches masculines. Dans les couples lesbiens il y a un certain équilibre dans la répartition des tâches, par le fait que chacune veut porter un enfant. Il se trouve qu'elles en font deux (ou plus), ce qui fait qu'en matière de tâches elles vont avoir autant de temps passé pour s'occuper des enfants, sauf que ça va être pour chacun le sien. Chacune va jouer le rôle de mère et de père pour l'un, et le rôle de père et de mère pour l'autre.

**X :** Peut-on parler d'antagonisme qui est perçu entre la mère et la femme, et qu'une fois que la femme est mère elle n'est plus tout à fait femme puisqu'elle est dans son rôle de mère, et du coup il y a négation du fait qu'elle est femme ? Cette histoire de tiers extérieur laisse entendre que le rôle de mère est un rôle accaparent qui fait qu'elle ne peut pas être les deux à la fois.

**Tamarat Nicot :** Je dirais plutôt que j'ai l'impression qu'une femme qui ne porte pas d'enfant n'est pas considérée comme une mère, au sens de ce qu'on appelle une mère dans nos schémas. A savoir mère-fusion, protection et autres. Si elle ne porte pas d'enfant, même si c'est une femme, elle n'a pas ce rôle. Ce qui fait la différence c'est le fait de porter l'enfant. Quand tu portes l'enfant, tu as toutes les catégories féminines qui sont renforcées. Et quand tu ne portes pas d'enfant, tu peux endosser des choses qui sont considérées dans notre société comme masculines, c'est à dire l'extériorisation vers la société, les jeux, d'aller visiter des musées, d'aller vers l'extérieur.

-----  
**X :** Avez vous demandé pourquoi ils voulaient faire des enfants ? Et qu'est-ce qui vous on dit ?

**Tamarat Nicot :** Pourquoi le désir d'enfant ? Je n'ai pas posé la question comme ça. J'ai plutôt demandé à partir de quel moment ce désir d'enfant est né. Je n'ai pas posé la question du pourquoi un désir d'enfant car je ne sais pas si j'aurais eu une réponse, un peu comme un couple hétéro qui te répond que c'est ainsi.

**X :** Chez les hétéros avoir un enfant cela arrive parfois par accident alors que chez les lesbiennes et les gays on doit s'arranger pour en faire. Alors, dans les couples homos il doit y avoir plus de réflexion à ce propos.

**Tamarat Nicot :** De la part de nombreuses femmes on entend qu'elles ont toujours voulu avoir un enfant, mais pas forcément en porter un. Sauf que lorsqu'elles se sont découvertes homosexuelles, elles se sont dit que cela ne serait pas possible. Mais un jour cela ressort parce qu'elles regardent une émission, parce qu'elles rencontrent un couple de femmes qui l'a fait, et elles se rendent compte que c'est possible. J'ai l'impression que ce n'est pas que ça un choix, que ça vient de beaucoup plus loin dans l'histoire des gens.... Et les hommes ? Il y en a certains qui disent avoir un désir d'enfant depuis très très longtemps, un désir qu'ils ont refoulé. Je n'en ai pas rencontré beaucoup, car souvent ils disent que le fait d'avoir des enfants dans leur entourage proche (dans leur famille ou parmi leur amis) cela leur suffit, ça comble le désir d'enfant qu'ils pourraient avoir. Ils ont plus envie d'avoir des enfants dans les parages pour faire des choses avec que d'assumer un quotidien. Après, comme disait Bat Shéva, le désir d'enfant n'est pas quelque chose de forcément linéaire. C'est à dire que souvent dans la co-parentalité ce sont les femmes qui proposent aux hommes qui ne s'étaient jamais posé la question ou qui avaient nié cela. Et c'est à ce moment qu'il y a réflexion du désir d'enfant, c'est à ce moment que l'on commence à réfléchir à l'idée de ce que peut être un enfant, et donc à construire ce désir d'enfant.

-----  
**Thomas :** Je voudrais commencer par vous féliciter de la qualité de vos recherches, pour le choix de l'objet de ces recherches car ce n'est pas nécessairement évident d'aborder les questions de genre et de sexualité dans le monde universitaire, même si ça commence à évoluer. Et bravo aussi sur votre idée de collectiviser vos savoirs et de les rendre disponibles. Je vous dit cela car il y a des gens qui travaillent sur ces questions et qui ne rendent pas vraiment disponible le résultat de leurs travaux, en des lieux qui le permettent. Ceci dit, je suis très inquiet par l'arrivée de la droite, et je suis accablé par l'offensive idéologique du discours naturaliste dans l'opinion publique. Tu parlais de l'ordre divin qui s'est substitué à l'ordre naturel, même si il a passé un cap sémantique supplémentaire qui est beaucoup plus difficile à contester parce qu'il utilise des arguments pseudo anthropologiques qui se dissimulent derrière l'ordre symbolique, mais quand tu parle de l'APGL, les gens qui justifiaient leur choix d'enfant et qui s'étaient approprié les discours..... Oui, par forcément l'APGL, mais les couples.....

**Tamarat Nicot :** Les couples dont je parle ne sont pas systématiquement membres de l'APGL Je n'ai pas eu accès à ces gens. Je n'ai pas voulu. Il y en a qui font partie de l'association, d'autres pas du tout.

**Thomas :** D'accord... je précise donc les couples homosexuels Bref, je suis sidéré de voir à quel point ils se sont réapproprié les catégories classiques plutôt que de déconstruire, de contester. De fait, le prix à payer de ce discours, et tu l'as dit c'est effectivement que les folles, ainsi que les butch, doivent s'abstenir. Cela m'a fait bondir et m'a rappelé le film "Race d'Ep" et plus particulièrement le passage où on voit Daniel Guérin expliquer que Magnus Hirschfeld, croyant bien faire et croyant promouvoir la cause de l'homosexualité s'est enfoncé dans le discours biologisant et naturalisant, ce qui creusa la tombe des homosexuels. Voilà, je voulais faire part de mes inquiétudes à ce propos, car je pense vraiment que la naturalisation qui nourrit les discours et qui maintenant nourrit les discours des homosexuels et des groupes homosexuels, et je crois que l'on va le payer très cher. Il faut être très vigilant car c'est un signal d'alarme. Et c'est en cela que votre travail prend tout son sens et a toute sa légitimité. C'est pour cela que je partage vos objectifs, à savoir qu'il faut rendre public le résultat de ces travaux, qu'il faut les partager, et construire les bases d'une résistance militante aux discours néo-essentialistes qui se drapent derrière des théories pseudo anthropologiques. D'autant qu'en plus, et c'est le pire, elles sont récupérées par la gauche.

**X :** Je voudrais savoir si au cours de tes recherches tu as rencontré des familles homoparentales à trois ou à quatre, et qui fonctionnent en garde alternée, en totale égalité hommes/femmes. Et sinon, qu'est-ce qui justifie que ce ne soit pas une garde alternée, qu'il y ait inégalité dans la garde des enfants ? Qui est-ce qui choisit, et sur quels arguments ? Et enfin, quel est le nom (de famille) que porte l'enfant ? Est-ce celui du père ? De la mère ? Y a-t-il après adoption par l'autre parent qui n'est pas biologique (la compagne ou le compagnon) ?

**Tamarat Nicot :** Il y a l'exemple de Marie Laure et de sa compagne qui ont eu recours à une insémination. Marie Laure s'est retrouvée être la mère biologique des trois filles, tandis que sa compagne a réussi à les adopter. C'est un cas unique en France. Mais dans ce cas, étant donné la législation française, la mère biologique est obligée d'abandonner son autorité parentale. Choix qu'a fait Marie Paule.... Non, il s'agit d'une adoption simple car dans le cas d'une adoption plénière on vire les origines biologiques. L'adoption plénière n'est possible qu'avec des enfants dont les parents biologiques demeurent inconnus. Aux femmes que j'ai rencontrées j'ai posé la question, et c'est quelque chose qui pose problème. Tout le monde n'a pas envie d'abandonner son autorité parentale. Mais si le mariage homo était reconnu il n'y aurait pas besoin de procéder ainsi.

**Thomas :** Sauf que dans le cas d'un accès au mariage, il peut y avoir des personnes qui entrent en plus dans le cas de figure. Ainsi il peut y avoir un couple hétéro qui pour des problèmes de stérilité, la femme décide de faire cet enfant avec un autre homme, sans abandonner sa parentalité. Il peut ainsi avoir plus que deux parents. Et c'est tout le problème du mariage homo, c'est à dire l'aménagement d'un statut qui va au-delà du mariage et qui permet une parentalité qui va au-delà de simplement la binarité de deux parents, et de permettre à d'autres personnes d'avoir une autorité parentale. C'est notamment le cas des personnes divorcées. Ce n'est pas un thème spécifique aux homos, car justement il y a besoin de réfléchir à la nécessité d'aménager cette histoire de deux parents, qui va de pair avec l'impossibilité d'imaginer le mariage homo.

**Tamarat Nicot :** C'est comme pour les trans hier\*, c'est toujours l'idée de savoir s'ils sont ou non subversifs.

**Thomas :** Ce n'est pas la question d'être subversif. Je ne me fais pas trop d'illusion sur le fait qu'une identité sexuelle génère une subversion. Par contre, j'ai juste un souci sur les discours ambiants. Discours que l'on retrouve aussi bien pour la famille que pour les rapports hommes/femmes. Toute ces petites élites éclairées (comme Irène Théry) qui donnent.....

**Tamarat Nicot :** La plupart des personnes que j'ai rencontrées ont un discours féministe, pro féministe ou d'égalité. Mais il y en a beaucoup qui ont à la fois ce discours et un discours naturaliste. Il y en a aussi certains qui n'ont pas de discours naturaliste et qui se trouvent en contradiction avec leur manière de vivre. Mais comme pour les couples hétéros, avec des gens pro féministes qui essaient d'être égalitaires dans la répartition des tâches et qui y arrivent tant bien que mal, tant qu'il n'y a pas d'enfant. Il y a des études qui ont été faites à ce sujet qui montrent que l'arrivée d'un enfant met tellement dans l'urgence qu'il y a recristallisation des comportements. Ce qui ne veut pas dire que ces gens ne critiquent pas eux-mêmes ce qui se passe chez eux. Et par rapport à la question de la garde alternée, je n'ai travaillé qu'avec quatre familles co-parentales, je ne détient donc pas une quelconque vérité absolue. Parmi eux il y a le cas où le couple d'hommes est en procès avec le couple de femmes, car alors qu'il était prévu que le couple d'hommes ait la garde de l'enfant un week-end sur deux, le père biologique s'est rendu compte qu'il ne tiendrait pas un week-end sur deux, qu'il avait envie d'avoir la garde alternée. La mère biologique et sa compagne ont décidé de régler ça en justice. Dans ce cas précis cela vient des femmes. Mais il y a aussi le cas de personnes pour qui cela se passe très bien car le fait que les hommes prennent les enfants un week-end sur deux fait que cela les arrange en ce sens que cela les décharge un peu et les femmes de leur côté apprécient d'avoir les enfants au quotidien. Après il y a la question de l'allaitement. Et donc la garde alternée est problématique durant la petite enfance. Il y a certes la possibilité de tirer son lait, mais c'est quelque chose qui pose problème à certaines femmes. Sans compter que l'allaitement au sein est valorisé. Dans le cadre de mes recherches j'ai rencontré des gens qui n'avaient pas d'enfant ou alors tout petits. C'est pourquoi je ne saurais pas dire comment les choses peuvent évoluer après la petite enfance.

**X :** Il y a aussi le fait que la garde alternée, c'est quelque chose d'extrêmement onéreux à organiser. Et c'est quelque chose dont on ne parle jamais. Pourtant, par exemple le milieu social des parents homo est plutôt aisé. Par rapport à la moyenne. T'imagines la multiplication des frais ?

**Tamarat Nicot :** C'est plus aisé mais en même temps je n'ai pas eu accès à ces personnes. On m'a parlé de deux nanas qui toutes les deux sont féministes. La coparentalité est aussi un moyen de partager les frais puisque tu es quatre à faire un gamin.... Non, je ne veux pas dire que c'est rentable.... mais tu peux opter pour la garde alternée dans le cadre d'une co-parentalité car déjà tu es allégé la charge financière parce que la co-parentalité fait que plus de personnes peuvent assumer.

**X :** Quel est le caractère des donneurs ? Est-ce qu'il n'y a aucun regard sur l'origine du donneur, sur sa couleur ? On parle de donneur anonyme, mais qui attribue le sperme de qui et à qui ? Est-ce qu'il y a un choix genre européenne/européen ?

**Tamarat Nicot :** Les donneurs en Belgique sont des étudiants en médecine qui sont payés pour. Ce qui explique aussi qu'il y a des couples hétéros mariés qui vont faire des IAD en Belgique parce que là-bas il y a plus de donneurs qu'en France. Par contre il y a un critère qui entre en compte, c'est que les gynécos (ceux qui gèrent l'IAD) attribuent un géniteur qui a des caractéristiques similaires à ceux de la mère biologique. C'est à dire que si elle est brune aux yeux bleus on va lui trouver un géniteur brun aux yeux bleus, afin que l'enfant ait le plus de chance possible de lui ressembler à elle.

**X :** C'est comme les mères porteuses aux Etats-Unis. J'avais une amie qui était stérile, et elle a reçue une liste de portraits de femmes. On a pris le sperme de son mari que l'on a envoyé aux Etats-Unis. Ce sont des étudiants qui font ça pour payer leur étude. Pour la modique somme de 60 000 balles (ce qui leur finance une année d'étude). C'est pour cela qu'il y a plein de filles enceintes sur les campus. C'est presque une industrie.

-----

**Irène :** Je ne sais pas si tu as eu l'occasion d'en parler avec les parents, mais par rapport à des amis qui ont fait le choix d'être parents, il y a une chose qui m'inquiète par rapport à l'enfant, et c'est un peu dans le sens de ce que Thomas disait à propos du désir de normalité parce que on est différent, c'est de vouloir démontrer que nous sommes absolument de bons parents. C'est le mythe de l'enfant parfait. Déjà les hétéros ont cette tendance. Mais dans la mesure où on est des parents qui sortent des normes, cette tendance est accentuée. J'entends parfois des parents homos (surtout quand ce sont deux hommes) dirent que l'enfant doit être très propre à l'école, car si jamais le gosse n'est pas tiré à quatre épingles les gens diront que deux mecs ne savent pas s'occuper d'un gosse, que s'il a des problèmes scolaires on risque de dire à certains moments que c'est du au fait que ce sont des parents homos qui l'élèvent. Si on prend le gosse en train de piquer dans un grand magasin on dira que bien évidemment avec les parents qu'il a, ce n'est pas étonnant. On avait cette tendance avec des parents de milieu pas vraiment favorisé. Et est-ce qu'il y a une réflexion à ce propos chez les parents homos ? J'ai senti très fort de la part de beaucoup d'entre eux qu'il ne fallait surtout pas que l'enfant ait des problèmes. Mais si l'enfant a des problèmes, que risque t-il de se passer ? Le poids sur l'enfant doit être terrible. As-tu des éléments de réponse à ce sujet ? Ou quelqu'un d'autre ?

**X :** Cela dépend surtout du regard du parent sur l'enfant. S'il se considère avant tout comme un père comme tout le monde, si son gamin se bagarre à l'école, il va avoir sa volée. Tout dépend de la façon dont on formule les questions. Après s'il y a des problèmes, ils se gèrent dans la famille, par le biais d'un médiateur si besoin. Ce n'est pas parce que c'est une famille homoparentale qu'on doit être stigmatisé..... Oui, on risque. Mais pareil, dans le cas d'une famille maghrébine, pour les gens si l'enfant vole c'est parce qu'il est d'une famille maghrébine. Là où il faut faire attention c'est au niveau institutionnel, à commencer par l'école. Il faut veiller à ce que ce genre de discours en soit absent. Surtout en école primaire, du fait de l'influence du conseil des parents à propos de la gestion éducative. A ce niveau il y a tout un travail de pression à mener, afin justement de casser ces idées toutes faites. Un enfant est un enfant, et ce qu'il a en lui dépendra de l'éducation qu'il rencontrera.

**Joël :** Avec mon compagnon, je suis actuellement dans un projet de co-parentalité croisée avec un couple de lesbiennes. Et bien sûr, nous avons beaucoup cogité sur toutes ces questions. Avec en plus, et je suis à 100% d'accords, l'idée que nous faisons des enfants dans des situations qui ne sont pas forcément faciles à gérer et sur lesquelles nous avons nous-mêmes assez peu de visibilité. A part de se dire qu'on serre les fesses et qu'on fait le mieux qu'on peut, nous n'avons pas beaucoup de marge de manœuvre. Et il y a une certaine crainte de ne pas forcément faire ce qui faut, de mettre l'enfant dans une situation qui est objectivement difficile. C'est à la limite, de façon plus ou moins consciente, une manière de légitimer certains discours. Il y a effectivement cette volonté de faire le mieux possible mais pas uniquement par rapport au regard social mais aussi simplement pour le bien de l'enfant. Il y a cet aspect de la stigmatisation du regard social, mais il y a aussi la relation qu'on a avec son enfant. Et au bout d'un moment, le regard social, on finit pas s'en foutre. Et Dieu sait si de notre côté on théorise, on est assez queer, on a tout lu marie Hélène Boursier (nous sommes d'accords), mais à un moment quand il s'agit de ton gamin tu n'as pas forcément envie de théoriser. Et si le gamin se trouve mieux parce qu'il a deux parents et que le père est suffisamment macho pour qu'il s'identifie, même si politiquement tu es hyper contre ce genre de schéma, le jour où tu as l'impression que cela fait du bien à ton gamin, tes idées politiques restent en second plan.

-----

**X :** Je voudrais revenir sur l'intervention de Thomas, sur le fait qu'effectivement on pourrait s'interroger sur le côté naturalisant du discours des personnes interrogées. Mais ta terminologie (comme le fait de parler de "procréation en milieu homoparental" ou de "reproduction") ne renforce t-elle pas un discours à la base naturalisant, est-ce que tu ne pourrais pas revoir ce vocabulaire et intégrer davantage la dimension des affects, ou du moins utiliser une terminologie plus neutre ?

**Tamarat Nicot :** Effectivement, le terme "procréation" est le terme qui parle de reproduction biologique. Mais je voulais faire cette distinction par rapport à l'adoption qui est un cas hyper intéressant mais où se posent des questions complètement différentes. J'ai choisi de travailler sur la procréation, sur le fait de faire un enfant de manière biologique, car il me semblait qu'à ce niveau se jouaient des choses, car on est dans du biologique. Je n'ai pas abordé ce qui touche aux co-parents, ceux qui par

définition ne sont pas les parents biologiques, et quand bien même cette question me préoccupe je n'en ai pas parlé durant cet exposé car je voulais parler de ce qui se joue au niveau du biologique. Si on voulait faire une étude sur la nature, sur l'environnement, on parlerait des constructions sociales qui se font autour de l'environnement, de l'environnement naturel qui nous entoure. Ce n'est pas parce qu'on utilise les termes "nature" et "environnement naturel" qu'on est naturalisant.

**Nicolas :** Sur cette histoire de peur à propos du fait que les problèmes de l'enfant soient rapportés à l'homosexualité de ses parents, sur cette envie d'avoir un enfant parfait (phénomène qui d'ailleurs n'est pas propre aux gays et aux lesbiennes), on sait très bien qu'à partir du moment où on est parent il y a un minimum d'affection à apporter à son gosse (cela tombe sous le sens), mais tout ce qui vient après, tout ce qui est de la méthode pour élever son enfant (et qui ne serait pas faite de connaissances pratiques. A la limite on pourrait laisser tomber parce que justement cela réintroduit tous ces effets de normes affirmant qu'il existerait une bonne manière d'élever son gosse) il faudrait commencer par jeter tous les bouquins "Comment élever son enfant ?", tous ces machins qui s'occupent de réintroduire un certain nombre de normes.

-----

**Gilles :** Je voulais simplement revenir sur votre démarche, sur la présentation que vous avez faite en parallèle de la procréation hétérosexuelle et la procréation homosexuelle, et ce qui ressort de cette comparaison. Démarche intéressante qu'il faudrait affiner de façon plus systématique. En faisant ces allers-retours, cela permet de donner un nouveau cadre pour réfléchir sur la parentalité, la procréation, sur toutes les notions que vous avez un peu mobilisées. Je pense qu'il faut aller peut-être plus loin, et établir autour de cet espace de dialogue entre comment les homos et comment les hétéros font des gamins, et du coup redéfinir ce que c'est la procréation dans des termes qui pour le coup seraient élargis à l'histoire de la procréation en général, qui est essentiellement une histoire hétérosexuelle. Là-dessus, avez-vous formalisé des choses qui sortent des discours établis.

**Bat Shéva Papillon :** C'est la première fois qu'on fait une tentative d'articuler ensemble ces choses. Peut-être que cela va donner l'envie de parler de procréation en considérant que l'homosexualité et l'hétérosexualité sont également construites.

**Gilles :** Il y a aussi toutes les ressources anthropologiques que vous ne mobilisez pas pour l'instant et qui sont les multiples formes d'élever des gamins et qui existent à travers les différentes sociétés. Là, nous sommes très famille nucléaire, avec cette espèce d'opposition historique que constitue la famille homoparentale. Pourtant il existe mille autres formules. Et en fait à propos de toutes les questions qui ont été soulevées (la peur d'un discours naturalisant, la peur de mal faire puisqu'on est marginaux....) il serait intéressant d'y réfléchir en dehors de ce qu'on a collé depuis des siècles, à savoir une nana, un mec, des parents, une conjugalité et une image du gamin. A mon avis les dialogues comme vous le faite, c'est comme ça qu'il faut démarrer.

**Tamarat Nicot :** Pour l'instant cette articulation n'est pas encore très bien construite, car nous avons chacune travaillé de notre côté. Et c'est en discutant de nos travaux que nous nous sommes rendus compte que cela concernait des choses qui forcément se recoupent. Et le problème est bien que nous ayons travaillé chacune de notre côté. Dans le milieu universitaire on est plus ou moins obligé de procéder ainsi. Et si nous avons créé l'association *Tirésias*, c'était aussi pour arriver à articuler nos différents travaux, et aussi pour arriver à dépasser la catégorie "homosexuel", "hétérosexuelle". On pourrait nous dire que c'est un discours naturalisant de dire qu'on travaille sur la procréation hétérosexuelle et la procréation homosexuelle, qu'on fait ces catégories. Sauf que nous faisons ces catégories car on est obligé d'avoir accès à des gens qui sont hétéros ou homos. Après, en milieu homoparental, les rapports hétéros sont l'une des premières méthodes. Il y a imbrications des choses.

**Bat Shéva Papillon :** C'est peut-être aussi pour cette raison que lorsque nous avons réfléchi au thème général de nos divers ateliers, on a pensé de faire un atelier spécifiquement sur l'hétérosexualité. Finalement nous avons trouvé que ce qui était transversal à nos différentes recherches c'était le rapport homme/femme. Aussi, nous avons orienté notre démarche sur ce point. Et effectivement dans beaucoup de débats qui ne portaient pas sur ce sujet nous nous sommes retrouvés à en parler. Ce qui, me semble t-il, va dans le sens de ce que tu dis.

**X :** A propos de cette histoire de terminologie naturalisante, je trouvais au contraire que de revenir à la terminologie, à la création d'un enfant qui est la rencontre d'un spermatozoïde et d'un ovule, et pas de dire que c'est la rencontre d'un homme et d'une femme, cela casse toutes ces idées de masculin et de féminin qui sont rattachées aux genres. Et donc, en revenant à des choses purement biologiques, il me semble que cela permet justement de déconstruire, d'éviter un discours essentialisant, naturalisant. Sinon, à propos du poids social qui existe sur les couples homos, qui étant marginaux risquent d'être stigmatisés, la réponse est de dire qu'il convient d'être bien dans sa peau, d'assumer son homosexualité (comme on l'entend pour des tas de catégories de personnes), et que de la sorte pour les enfants cela se passera bien. Mais j'ai peur qu'en même temps nous tombions dans un discours culpabilisant à l'égard des parents, comme on peut en entendre à l'égard des mères. Car du coup les parents deviennent responsables de tout et subissent le poids de la société. Même s'ils vivent bien leur homosexualité, même s'ils sont bien dans leurs chaussures. Car il y a toujours des jours où on est moins en forme, moins capable d'assumer.

**X :** Il faut commencer par dire que le parent parfait n'existe pas.

**Gilles :** Pour revenir à la procréation qui est le thème de cet atelier, l'étude de Tamarat est particulièrement intéressante car elle arrive sur la construction d'un noyau familial, se faisant on parle d'un truc qui va au-delà de la procréation. Et si tu inclus dans la procréation la construction de la famille, d'une tribu, d'un rapport homme/femme à l'intérieur d'un projet homoparental, cela va tellement au-delà de la procréation que lorsque tu dis juste "procréation en milieu homoparental" tu poses un problème de définition, de vocabulaire. Ceci dit, par rapport à la procréation spécifiquement, il me semble important d'aborder le thème de cette stérilité dont tu as brièvement parlé, stérilité qui soi-disant frappe les homos. Alors que j'étais déjà dans la construction d'un projet homoparental, je me suis retrouvé face à quelqu'un à qui j'ai dit que j'étais homo et qui m'a demandé si cela ne me gênait pas de ne pas pouvoir avoir de gamins. Le plus faramineux c'est que j'ai commencé à théoriser, lui disant que le désir de gamin c'est quelque chose qui nous est imposé par la société. Pour dire à quel point cette stérilité est intériorisée. Et elle est d'autant plus subversive que, pour paraphraser Madame H, la Vierge Marie est la première à avoir fait appel à la PMA, la procréation miraculeusement assistée. N'y a-t-il pas quelque chose à creuser, entre cette obligation à être stérile et la transgression qu'on fait en tant homo que d'avoir des enfants, en allant au-delà de cette base sociale qu'est l'hétérosexualité ? En faisant référence à cette stérilité il y a peut-être d'autres fondements de notre société à remettre en question. Comme la fertilité et la stérilité.

---

**X :** J'aimerais savoir le PACS a pu avoir un incidence sur le nombre de couples qui ont eut envie d'avoir des enfants. Les méthodes, même si elles n'ont pas été auparavant classifiées de manière si théorique, on les connaît. Par exemple je connais des gens qui, ont eut recours à la méthode du pot de yaourt il y a dix ans. Mais effectivement, est-ce qu'il y a eut une évolution des mentalités qui a rendu le fait d'être parent plus facile ?

**Tamarat Nicot :** Les chiffres dont je dispose sont ceux de l'APGL Soit plus de 2 000 parents ou futurs parents homos. En quelques cinq années d'existence ils sont passés de 50 à 2 000 membres. Et encore cela dépend de ce que l'on entend par "homoparental". Ceci dit, j'observe que chez les homos jeunes il y a de moins en moins cette association homosexualité = stérilité. Peut-être parce que je baigne dedans mais j'ai vraiment l'impression que l'on en parle beaucoup. Quand, il y a deux ans, j'ai commencé ma maîtrise il n'y avait pas en France un seul bouquin de science sociale à ce sujet. Il y avait ceux de l'APGL, des bouquins de témoignage ou de droit, mais rien d'autre. Et en deux ans, c'est fou tout ce qui est sorti.

**X :** En France tu as celle de François Nado. A l'étranger tu en as plein. Brièvement, les conclusions de ces études montrent que l'impact sur les enfants dépend de l'acceptation du cadre dans lequel ils vivent.

**Tamarat Nicot :** Mais les études sur les enfants d'homos sont des études psychiatriques, de psycho. Mais de savoir si les stéréotypes masculins et féminins chez ces enfants perdurent, on ne le sait pas. Je pense au cas d'un couple de lesbiennes qui ont une éducation hyper différenciée avec leur garçon et avec leur fille. C'est une question qui serait intéressante à aborder.

**X :** Ces études sont souvent motivées par les groupes de pression (comme l'APGL) qui militent pour une reconnaissance des couples homos. Leur premier argument c'est de dire, face à ceux qui disent que ça fait des enfants homos, névrosés, que ce n'est pas le cas. Leur argumentation ne repose pas sur l'idée que l'homoparentalité va modifier les rapports homme/femme. Et l'ensemble du lobby pro homoparentalité est obligé d'apporter la preuve que les enfants de parents homos s'en sortent comme les autres enfants. C'est cette nécessité de prouver cela qui a amené tout un tas d'études.

**X :** J'ai une copine qui a un enfant de 15 ans, et on élève cette enfant toutes les deux. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de penser que parce que je suis homo, à l'école (à un moment elle a eut des problèmes à l'école) les gens allaient dire que c'était la raison de ses problèmes. Cependant sur un point je suis très claire, c'est que jamais ne dirais à cet enfant qu'elle doit être bien vis-à-vis de ça, qu'elle ne doit pas forcément revendiquer pour les droits des homos, qu'elle doit participer à notre cause.

**X :** Dans toutes les familles on connaît des histoires de stérilité où on s'arrange avec l'oncle ou le frère afin qu'il y ait descendance. Ceci dit, je me suis personnellement retrouvé confronté à la question. Je connaissais un couple de fille (qui ont passé toute leur vie ensemble) qui un jour ont eut envie d'avoir un enfant ensemble. Elles sont d'abord allées dans une filière où on pouvait adopter des petites filles afghanes, ensuite elles m'ont demandé de faire un gosse. C'est moi qui ai refusé, car j'avais déjà deux filles et je me serais quelque part senti le père alors qu'il aurait fallu que je reste extérieur. Finalement elles se sont séparé, l'une d'elles à adopté un gosse. Puis elles se sont remises ensemble. C'était il y a 30 ans.

---

**Tamarat :** En conclusion à cet atelier, je dirais que le problème, intimement, se pose à toutes les époques. Hier comme aujourd'hui. Sauf qu'aujourd'hui il y a une forte visibilité sociale de ce phénomène. Et du coup cela ouvre des possibilités à des gens qui s'enfermaient dans l'idée de stérilité. Ceci dit, merci à toutes et à tous pour votre présence à cet atelier.



**CULTURE**

**CULTURE**

**CULTURE**

**CULTURE**

**CULTURE**



## QUEER FACTORY : SEA, SEX & SUBVERSION



**Madame H :** Ce soir, dans le cadre du cycle culture organisé par le collectif *Queer Factory*, nous allons travailler. Vous aurez la parole, mais seulement pendant les interrogations écrites. Donc, nous allons avoir des lectures, des QCM .... Non, des queer CM, de la poésie. Et à la fin, si vous avez été vraiment sage, vous aurez le spectacle "Sea, sex and subversion" organisé par le groupe de théâtre que j'ai animé durant la semaine (l'atelier *Queer Academy*).

Alors, nombre d'entre vous se demandent qu'est-ce que le queer. Pour résumer, le comble du queer serait une trans moustachue qui sodomiserait un bisexuel passif. Ma collègue Cy Jung va vous présenter le collectif *Queer Factory*

**Cy Jung :** *Queer Factory* est un collectif de créateurs et d'auteur LGBT (je ne traduis pas ce terme, demander à *Amnesty International*) initié par messieurs, mesdames Erik Rémès notre vamp préféré (auquel si on donnait un micro, on ne sait pas ce qu'il en ferait), Madame H que l'on ne présente plus, et moi-même : Cy Jung.

Je voudrais solennellement remercier ma maman qui n'est malheureusement pas là, pour m'avoir trouvé cette blouse avec ce col. Car sans elle, je ne serais certainement pas aussi belle devant vous. Je crois que vous pouvez l'applaudir pour cet exploit. Ceci dit, le collectif *Queer Factory* est donc une centaine d'auteurs et de créateurs qui sont organisés de manière tout à fait informelle autour de trois objectifs :

- Œuvrer pour la défense de la création en faisant se rencontrer les auteurs et les créateurs, et s'employant à faire reconnaître la valeur économique de la création.
- Travailler à la visibilité à travers la promotion de la création, de la culture LGBT par l'organisation de multiples manifestations, comme notre présence aux UEEH de cette année ou les différentes exhibitions que nous avons dernièrement organisé sur Paris.
- Lutter contre les différentes censures et l'homophobie, car on se rend compte qu'en matière de culture LGBT nous sommes parfois, souvent, censurés (et parfois même par les LGBT eux-mêmes).



Voilà, je rends le micro à Madame H qui le porte si bien...

**Arrivent sur la tribune une quinzaine de femmes...**

**X :** Avant que commence ce forum, hier soir une femme a subi une violence provoquée par un homme. Et donc nous demandons, dès ce soir, une prise de position collective et politique contre cette violence que nous ne tolérons pas.

Qu'est-ce qu'on en pense ? Qu'est-ce qu'on fait ? Audrey, qui est la victime, va venir nous expliquer la situation.....

**Audrey :** Je ne sais pas si je vais pouvoir parler parce que ..... l'histoire, je vais la raconter même si c'est difficile à dire. Voilà, j'ai des marques ici et là. J'ai aussi un choc psychologique, j'ai beaucoup pleuré. Il y avait Marylou Baldacci avec moi hier, j'ai passé la journée à pleurer. Elle m'a conseillé d'aller voir un psy. Il y avait un certain nombre de personnes qui étaient présentes. Cela s'est passé devant le bâtiment C, sur le coup des 2 heures du matin. Nous étions cinq ou six filles, nous avions des pistolets à eau ..... Voilà l'arme du crime. Enorme n'est-ce pas ? Donc, nous nous sommes amusées en aspergeant des gens, dans cette salle il y a certainement des gens que nous avons aspergé, c'est forcé puisqu'il y a un certain nombre de personnes qui en ont reçu.

Le problème c'est qu'une personne, et en l'occurrence il s'agit d'un garçon, qui au lieu de dire que cela ne lui plaisait pas, s'est mis à me courser. Il y a eu deux chutes, une où je suis tombée toute seule et une autre où il m'a fait tomber. Il s'est mis sur moi. Il a été sur moi un certain temps. Je lui ai dit d'arrêter, qu'il me faisait mal. Il n'a pas décollé. Ma copine est partie derrière lui, lui a tiré le bras pour qu'il arrête, lui a dit "arrête, ça suffit". Il n'a toujours pas lâché. Ensuite, il s'est relevé et il a agressé à nouveau une fille en lui prenant les deux mains. Il ne s'agissait pas d'un jeu. Thomas tout à l'heure m'a dit qu'avec lui cela ne serait pas arrivé. Alors pour quelles raisons avec toi cela ne serait pas arrivé ? Pourquoi avec lui ?

Alors c'est la première fois que je subis une telle agression. Cela peut paraître ridicule, mais j'ai beaucoup pleuré, je sais que je vais aller voir quelqu'un, que cette année, désolée mais les *Universités* pour moi sont finies. Hier soir j'ai essayé de faire semblant de faire la fête, mais j'ai du mal. Ce que je trouve assez incroyable c'est qu'il y a eu une deuxième version qui affirme, aujourd'hui, que c'était simplement un jeu. Admettons ..... Mais si c'était un jeu, pourquoi il n'est pas venu me voir puisqu'il a su que j'avais eu des blessures ? Pourquoi n'est-il pas venu pour demander de mes nouvelles, pour discuter ?

**X :** Parce que, je .....

**X :** Ca suffit, on va pouvoir s'expliquer. Laisse-là parler.

**Audrey :** Effectivement, pourquoi tu n'es pas venu me voir ? Vas-y, tu peux te lever, tu peux regarder la force, tu crois que je me serais réellement amusé à me foutre des coups ? Je me suis amusé ? Ca m'éclate de rire de faire des trucs pareils, d'être comme ça ? On s'amusait, simplement ? C'était un simple jeu ?

**Muriel Guigue :** Ceci n'est pas un show. Je suis des *UEEH*. Ce matin nous avons tenu à ce que le garçon en question s'exprime. Il est bien évident que ce n'est pas pour nous quelque chose d'insignifiant mais, en tant que femme (et c'est à ce titre que je prends la parole), ce qui se passe maintenant est assimilable à un tribunal. C'est à dire que vous arrivez en nombre, et vous demandez de juger sur une seule version. De plus les deux versions ne sont pas concordantes. Pour l'instant on ne se sent pas en capacité de donner une réponse. Maintenant, la présente construction d'un tribunal à laquelle j'ai le sentiment d'assister maintenant ne me permet pas de reconstruire des choses, d'avancer. D'un point de vue humain, il est important.....

**X :** C'est toujours pareil, c'est toujours les femmes qui sont victimes.

**Muriel Guigue :** Je tiens à dire qu'aucun acte de violence n'est tolérable. Maintenant, ce soir nous avons une seule parole, une seule version alors qu'il faut comprendre ce qui se passe, savoir où ça blesse. On comprend bien ta blessure. Mais comprendre ta souffrance ne signifie pas forcément que tu as raison ou pas. Ceci dit, les *UEEH* ne sont pas un tribunal. Il y a des instances pour cela, il y a des psys si besoin. Reste à déterminer ce qu'il convient de dire ou de faire.

**Erik Rémès :** On ne va pas en faire un fromage, il y a le forum qui doit avoir lieu .....

**X :** Ce n'est pas pour dire qu'untel est coupable mais c'est ma copine qui a été agressée. Je ne prends pas la parole pour dire qu'elle a raison à 100%, qu'il faut lapider le mec en question, simplement, comme il y a deux versions il va falloir trancher. Et pour ce faire j'ai distribué des petites affiches en demandant simplement aux gens qui étaient présents (il y en avait une trentaine) et d'aller voir les gens de l'*UEEH* pour dire ce qu'ils ont vu. Il y a déjà trois ou quatre personnes qui sont venues pour me dire qu'elles avaient vu telle chose.

**Muriel Guigue :** Je le répète, nous ne sommes pas un tribunal.

**Sylvie :** Je ne suis pas une lesbienne radicale, mais il est vrai que je préfère être dans la non-mixité. La plupart des femmes qui sont montées sur cette tribune ce soir sont venues dire que nous ne pouvons pas supporter un acte de violence. Quelque soit l'acte en question, il doit être condamné. Personnellement je tiens la cafétéria, s'il n'y a pas de décisions de prise d'ici demain matin, je m'en vais. Vous ferez vous-même votre café.

**Madame H :** Nous allons donc poursuivre. The show must go on, comme disait je ne sais plus qui. Donc j'invite à venir sur cette tribune maîtresse Rémès avec ses élèves qui ont travaillé sur l'atelier d'écriture, dont le l'objet était de dire son innommable.

-----

**Erik Rémès :** Il ne s'agissait pas d'un atelier de littérature mais de libre expression. Nous avons commencé par parler, puis enfin nous avons couché sur papier ce qui en était ressorti. Il était question d'arriver à exprimer ce qui nous était difficile à dire ou à entendre. Cette idée d'atelier m'est venue l'année dernière où il y avait tellement de choses qui n'arrivaient pas à être dites ou entendues. Donc .....

-----



**Donald : 500, mais un par un**

Hier soir, autour du restaurant vide, errance dans les bâtiments. Impression de vide.

J'ai pris une douche à 3 heures du matin, l'eau chaude coule sur mon corps. Je m'abandonne, assis dans la porcelaine. Mon cul bouche l'évacuation, l'eau monte. Je bande. Je me caresse, je ferme les yeux, je me branle. J'ouvre mon cul, je mets un doigt. Ça fait du bien. L'eau chaude qui ruisselle me sert de partenaire, caresse mon corps. Je change de position, ouvre les fesses au jet comme si une bite était là.

Je me branle, je jouis. Ça va mieux. Ce moment passé avec moi-même m'a soulagé. Ça va mieux, je me retrouve. Bien sur j'aurais préféré rencontrer quelqu'un, un garçon qui m'aurait enculé pour de bon, un plaisir partagé, mais c'est comme ça. Je suis frustré.

-----



**Michel : Le désir**

Pour moi, le sexe c'est l'index pointé vers l'inaccessible. C'est la chasse au plaisir toujours en fuite. Parfois je rencontre le plaisir, mais c'est toujours inattendu. Le plaisir me surprend, et me prend.

Exemple : il m'arrive d'aller au sauna en fin d'après-midi, d'y rester la soirée, puis la nuit. Je rencontre et je baise avec un, deux, trois, quatre, cinq personnes. Et pourtant j'ai encore envie. Si je reste si longtemps, le plus longtemps possible, c'est parce que ce n'est pas le plaisir qui me tient, c'est le désir. Le plaisir, je le retiens. Je baise mais je me garde de jouir.

Je ne veux pas jouir parce que je veux baiser encore, baiser mieux, tomber sur ce mec qui me fera tout et qui me donnera envie de cracher pour tout lui rendre au centuple. Mais je jouis parfois, par dépit. Et ce qui me chasse alors du sauna, ce n'est pas la satisfaction, le plaisir dont je serais repu, ni les désirs enfin assouvis. Si finalement je m'en vais c'est pour sauter dans le dernier métro ou parce que ça ferme, ou parce que je suis vaincu par la fatigue. Mon corps en veut encore, mais mon corps n'en peut plus.

Je ne connais pas la satisfaction. Alors ces sexualités pleines, entières, satisfaites, je n'y crois pas. Et elles m'emmerdent. La satisfaction c'est la durée, le désir, le plaisir, le jouir, c'est le hasard, c'est l'instant, c'est l'insaisissable. Ou peut-être le rien. Le gode est mort. D'ailleurs je n'ai rien dit ce soir. Mon innommable est ailleurs. Du côté de la lâcheté et non de l'interdit. Mais pourquoi tout dire ? Qu'est-ce c'est ce besoin de parler, de se débarrasser à bon compte de ses vices ? Moi je veux les garder, au contraire. Les chérir et les laisser me pourrir la vie. J'ai les moyens de me faire parler, mais je préfère me taire.

### **Anne : Innommable intérieur**

Je n'ai pas d'innommable spectaculaire. Ce que j'ai entendu avait un côté spectaculaire, extrême. Mon innommable à moi, c'est le fait de ne pas être capable d'exprimer mon intérieur, ce que je suis, ma révolte profonde. Tout m'est innommable : mes sentiments, ma sexualité, mes doutes, mes succès, mes échecs.

Pourtant à l'intérieur je bouillonne, j'étouffe du conformisme. Je ne vis pas de compromis. Mais je ne vous dis que ce vous voulez entendre, j'essaye d'être ce que vous attendez de moi. Je ne suis pas prête à partager, je ne sais pas trouver les mots.

---

### **Sébastien : Piq**

Il m'a arrache des morceaux de chair qu'il mâchonne, et je jouis tandis que mon propre sang dégouline sur mon visage.

Après l'école, mon copain Alexandre a démonté la cage à poules pour me sodomiser avec les barreaux. Moi je pensais au goûter qui m'attendait à la maison.

Des ongles retournés au bout des doigts, je souris à pleines dents et la merde m'éclabousse tout le corps. Je ris et les chiens plantent leurs crocs dans mes cuisses. Je ne me suis jamais senti aussi vivant.

Sans raison apparente, j'ai explosé la tronche de mon voisin à coups de barre de fer. J'en avais besoin et cela m'a fait un bien fou. Pas de remords ni de plaisirs. Juste la sensation d'avoir réalisé ce qui est dans l'ordre des choses.

Mon petit cousin a un an, je lui ai donné une gifle qui l'a retourné sur place pour lui apprendre à vivre. Il n'est jamais trop tôt.

Pendant son bain, mon père m'a appelé et m'a demandé de lui pisser dessus en chantant "La Marseillaise".

Avant de me border, ma mère a sorti son gode ceinture et m'a labouré violemment en m'appelant son poussin adoré.

---

### **Marie-Paule : Fidélité et corps lesbien**

Pourquoi ne pas me laisser aller à l'envie de poser ma main sur le pubis odorant de la femme qui passe ?



J'en ai marre des discours qui pèsent et qui transforment la féministe en grenouille de bénitier qui ne peut vibrer et rechercher sa jouissance que dans le sacro-saint cliché du couple fidèle. La fidélité est la censure de la sensualité, comme s'il n'était possible de ne désirer qu'un seul corps, qu'une seule façon de s'exposer à l'autre.

Je rêve de la femme "chienne salope" et toutes celles qui m'effraient.

Est-ce la peur de mourir qui pousse les individus à se préparer un cercueil douillet dans le carcan de la fidélité ? La fidélité n'est-elle pas l'apanage de la propriété ?

"Tu es à moi" ..... Quelle connerie, quand j'ai déjà du mal à savoir ce que je suis vraiment. Je suis à ma vie, ma jouissance et à mon corps. Parfois il me semble qu'il serait plus facile de rencontrer l'autre au travers de nos corps afin d'arrêter les parades culpabilisantes de la séduction où l'être se perd à nier son désir.

Ce que j'aime dans la femme, c'est son odeur quand son corps se plie, se cambre et se délie au moment où sa tête n'a plus de prise et où seul son corps vibre. Ivre de jouissance dans un moment fugace, sous un porche, dans un train, dans des toilettes publiques. Peut importe où ton désir te mène. Je ne prends rien, ne te donne rien.

Si ce moment pour toi est une offrande, je lui crache dessus, la piétine de ma haine. Je me fous de ton offrande, ce que je veux c'est épuiser ma colère dans ces recoins sombres et interdits de mon fantasme, où seul le tabou est méprisable et l'éducation vomitive. Je dégueule les bien-pensants et le politiquement correct, faisant la part belle à l'outillage.

**X : .....**

L'innommable est là, à la lisière des mots. Il se profile, puis il disparaît. C'est un peu comme le yéti. Sauf que c'est grave. C'est grave de ficher la folie, c'est grave d'être épuisé, c'est grave d'être épuisé, c'est grave d'être effrayé au-delà de l'imaginable sans pouvoir le dire.

Sans avoir les mots pour être certain qu'il y aura quelqu'un qui viendra vous tirer d'affaire, quelqu'un qui aura compris ce qui se trame au fond de vous, là où ça crie et où ça se chiffonne, derrière les apparences. C'est affreux de voir à quel point on peut être seul effrayé sans qu'il soit possible d'avertir quelqu'un.

C'est là, ça vous bouffe tellement à l'intérieur. Pourquoi est-ce que ça ne peut pas sortir une bonne fois pour toute ? Exploder définitivement ? Pour en finir .....

C'est affreux d'avoir autant besoin d'aide et de ne pas pouvoir en demander. Peut-être est-ce parce que si vous vous trompez c'est encore pire. C'est foutu, c'est fini. On est encore plus seul, parce que l'on se dit que ça demande trop d'énergie de retenter le coup. Après, on se sent souillé de l'incompréhension de l'autre.

Moi, je n'ai pas encore trouvé les mots. Alors je franchis sans cesse de nouveaux paliers. C'est comme la mer, plus on descend et plus la pression est forte. Mais je me dis que cela finira bien par s'arrêter. Il doit bien y avoir un fond, après tout.

---

### **Guillaume : Réveil en sursaut**

L'innommable est là, gluant. Les draps sont trempés de cette ignominie sortie du fond de moi. L'image fugace d'un corps d'homme me revient. Colère, haine, détresse se soulèvent en moi. Mon corps a cédé aux tentations du démon. J'ai trahi mon âme. Elle est souillée d'images pornographiques. Je pleure. Je me frappe la poitrine, le ventre, l'entre-cuisse. Mes mains sont couvertes de cette bouillie humide, nauséabonde, immonde. Je suffoque.

J'ai croisé un regard dans le miroir, celui d'un inconnu. Je le häi, je me häi. Je me crache dessus et m'insulte : "sale pédé", "sale petite tantouse lubrique", "crève", "va griller en enfer". Le miroir se brise, le sang recouvre le sperme sur mes mains. Je me précipite sous une douche froide, gelée. La concupiscence de ma chair doit payer pour mon âme souillée. Je souffre avec ivresse et délectation.

Oh mon Jésus, pardonnez-moi de mes péchés, préservez-moi du feu de l'enfer et conduisez au ciel toutes les âmes, surtout celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde. En attendant de confesser la pollution de mon âme, je prie. La cathédrale est grande, froide. Mea Culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Je me frappe la poitrine plus fort que d'habitude, j'ai mal. Oui, Jésus est mort sur la croix pour la rémission de mes péchés. Acceptez cette souffrance de votre humble serviteur, je regrette d'avoir été impur cette nuit. Pardonnez-moi mon Père parce que j'ai péché.



### **Guillaume : Marseille - Lesbienne and Gay Pride 1999**

La marche vient de s'achever. Nous avons dit au revoir à Pascal à l'hôpital de la conception. Nos cornettes et maquillages ne passent pas inaperçus dans le service des maladies infectieuses. Il dort, recroquevillée en position fœtale. Souviens-toi mon Guillaume de son regard, le sourire d'Innocenta se reflétait dans ses yeux. Il est parti avec cette dernière lueur d'amour.

Aujourd'hui tu continues ce combat contre toi-même, et chaque jour tu réapprends peu à peu à t'aimer. Tu expies la culpabilité stigmatisante et tu apprends à te respecter. A être à l'écoute des désirs d'un corps pour lequel tu avais une haine farouche. Mon Guillaume, le chemin est encore long, mais tu sembles être en chemin de croire en toi. Croire en cet amour que je reçois au quotidien. Prend soin de toi mon Guillaume, j'ai besoin de toi.

### **Jacky : Mes branlettes**

Mes branlettes de gamins. Pas seulement. Jusqu'à 16 ans probablement. A la campagne. Une dizaine de gamins. En rang d'oignons. Chacun pour soi. Dans un champ.

Des plus grands qui jutaient déjà. Les autres pas. L'acte terminé, tous à genoux pour admirer trois petites gouttes claires comme de l'eau. C'était beau. Parfois, au fond de la classe, le jet atterrissait au bord de l'encrier. Si on en était resté là ..... Mais plus tard, à 16 ans, les mêmes. A 16 ans on se roulait des pelles en se branlant. Lorsqu'ils m'étreignaient dans le noir, au fond du jardin, je m'imaginais frêle femme, caressée, labourée même par des mains rugueuses. Celles de mon père. Mais aussi celles des potes de mon père. Tous. Mieux que ma mère. C'était des beaufs ados. Hétéros. Aujourd'hui devenus de gros beaufs, alcoolos, bedonnants. Hétéros quoi. Moches.

30 ans plus tard, je me souviens. Mais eux, ces hétéros, ils ont oublié. Ils ont tout occulté. Pas la peine de leur rappeler. Ils ne me croiraient pas. La preuve qu'ils n'y ont pas pris le même plaisir que moi. Evidemment. Evidemment, moi à 6 ans j'étais déjà homo.

---

### **Nath : Le supermarché**

Dans un supermarché plein de monde, où les chariots circulent à peine, une pulsion agressive me submerge, presque irrésistible. Rentrer avec le mien dans les jambes des autres, les blesser, les écorcher, les gifler au passage pour qu'ils se poussent, leur tirer les cheveux, faire qu'ils tombent. Dans des rues sombres, des parkings souterrains, une zone industrielle vide, la nuit, la peur panique de l'agression.

Aller vite pour échapper au psychopathe qui serait là - qui est là ? - dans l'ombre, guettant sa proie, moi, et les tortures commenceraient. Un couteau, du sang, des plaies, de la souffrance, des trous dans le corps, des organes déchirés, et la mort qui ne vient pas et qu'on appelle des dernières forces qui nous restent. La souffrance innommable.

---

### **Romain : Les gares**

"Je fais ça comme je me mouche". Ce n'est pas de moi, mais c'est comme ça. Le soir, dans les villes que je ne connais pas, seul et oisif, je cours les gares sans frein ni sélection. Quêtes des chaires et du plaisir jusqu'à l'êtes des chaires et du plaisir jusqu'à l'épuisement. Acte sublimé devenu ordinaire. J'en sorts. Recherche d'une affection perdue et d'aucun attachement, des corps et du sel, l'intimité égarée. Des partenaires irracontables que je n'écoute pas.

Un de mes premiers amants était un clochard. Pas un vagabond poétique mais un type qui pue, dégueulasse et sans dent. Avec le temps on m'a donné la honte. Ne pas pouvoir dire ces étreintes et surtout ces gars. Ils sont pourtant bien là, sur moi, en eux, en moi, ces nuits, seul, dans ces cités que je ne connais pas.

---

### **Donald : Retournement de majeur**

1965, Nice, 13 ans, déjà deux ou trois ans que je fréquente les copains de classe. Aujourd'hui j'ai le feu au cul. Partout. Je veux voir, toucher une vraie bite de mâle. Pas une quéquette de petit copain. J'avais remarqué ces promeneurs équivoques au parc du château, mes pas m'y conduisent inconsciemment. Près de la tasse, dans un bosquet, ma présence effarouche tout le monde.

Reste un homme à moustache, 40 ans peut-être, l'air arabe ou plutôt turc. Je m'approche, mine de rien. Il comprend mon désir, sans un mot. Nous entrons dans la tasse. Odeur de pisse corrompue, de merde, des portes qui claquent. Il ouvre son pantalon et dévoile l'objet de mon plaisir : une bite épaisse, lisse, circoncise avec un corps bronzé, dure et rigide que je m'empresse d'avalier. Je suce avec frénésie, les yeux fermés. Ce membre qui m'emplit la bouche calme mon désir.

L'homme sucé ouvre mon pantalon. Je comprends à ses gestes qu'il convoite mes fesses. Je n'y avais pas songé. Il est plus fort que moi, plus grand, adulte. J'ai peur, c'est l'inconnu. L'homme me retourne calmement, me salive le cul, ajuste son membre, m'empale. Je ne sais comment faire. J'ai mal, pas au trou mais au ventre, chaque fois qu'il m'enfourne de son membre. Je m'appuie au mur pour ne pas tomber. Je serre les dents mais je n'ai plus peur. Tant pis pour moi, je l'ai cherché.

L'homme gémi. Je sens son sperme exploser dans mon cul, lubrifier le coït qui nous réunit. Il se rajuste, s'enfuit. Je le regrette déjà. Mon cul me brûle. Et bizarrement je suis heureux, repus, soulagé. C'était donc ça. C'est si bon. C'était si bon, vu de maintenant. La perversité du jus qui coule de mon anus défloré et tache mon slip me ravie. Entre la crainte et l'audace, la douleur et le plaisir, je suis sûr maintenant d'aimer les bites. Celles des mâles, et leur semence. Cette certitude chèrement acquise me passe du mythe à la réalité. Sorti à peine du bosquet je découvre déjà que tout le monde s'est enfoui, épouvanté par ma jeunesse.

Ce demi viol, imposé d'abord et revendiqué une fois fait, contient tout les mystères de ce qui désormais m'attend. Mon enfance est tabou et me renvoie à la solitude onaniste désespérante. Pourquoi m'interdire l'accès aux corps des grands ? C'est une violence à enfant gratuite. Votre violence, c'est de me refuser le viol que j'attends de vous.



### René Paul : Mon père

Un filet de poils part du nombril. Il disparaît derrière la ceinture du slip. Regarder, admirer, envier. Pouvoir mettre son doigt. Ecarter. Découvrir le pubis, la base de la verge. Mon origine du monde, la bite de mon père. Le regarder dans les yeux. Comprendre qu'il accepte.

Je le dénude. Je vire son slip lentement. Retarder le moment de voir. Je mate le membre qui m'a fait. Sa pine. Sa queue. Le lourd sac des couilles paternelles. Caresser. Soupeser. Vénération. Il écarte ses cuisses. Il s'abandonne à son fils. Je bande. Découvrir. Retrousser. Décalotter le méat d'où a jailli le jus qui m'a créé. Lécher ma naissance.

Le remettre dans l'état, dans le moment. Il pulse. Il durcit. Il bande ! Il pose sa main sur ma nuque. Il m'offre ma conception. Je suce. Il jute. Je bois la semence originelle. Le foutre dont je suis fait.

### X : Découverte du corps

L'enfant découvre son corps, l'adolescent découvre sa puissance, l'adulte découvre la peur de la puissance du corps. Si le loup vie dans le bois, alors mon sexe est une prairie claire et ma tête est une forêt sombre. Un soupir peut devenir hurlement. La réciproque est-elle vraie ? La peur, la honte, le dégoût que sont-ils censés protéger ? Vous sentez-vous en sécurité ? Pour les femmes, que celles qui n'ont pas honte de leur corps lèvent la main. Que celles qui s'épilent baissent la main.

### Guillaume : La violence de l'amour

L'innommable. C'est ce que je peux dire parfois, rarement, mais que je ne peux pas nommer. C'est le bouillonnement volcanique et ravageur d'émotions et de situations qui traverse les UEEH. Qui me traverse. Et s'y arrête. Le temps de mettre le feu, puis qui va vers une autre victime. C'est le condensé d'amour, de désamour, d'absence d'amour, de trop d'amour, de pas assez d'amour. C'est la violence de ces bouleversements qui met en exergue ma fragilité. Et notre force. Qui hurle à mon cœur le manque, puis l'absence de manque, puis encore le manque, et ainsi de suite sans en voir la fin, ainsi de suite environ 3000 fois par minute. Alors, du fond des ténèbres de ma nuit intérieure, je la vois. Celle que je n'ai pas pu nommer jusqu'à aujourd'hui. Celle que je n'aurai jamais fini de nommer. Je le sais et cela me désespère.

La violence. La violence envers moi, la violence envers nous. La violence envers les autres. A chaque instant, sur notre planète, la violence. Sans pouvoir nommer la méchante fée qui s'est penchée sur mon berceau pour me faire réceptacle de la violence, je sais au moins que je n'aurais pas assez d'une vie pour l'expulser hors de moi par le seul moyen que j'ai trouvé : l'écrit.

Et tout s'éclaire. Si j'ai pu voir la violence entassée au fond de moi, cette semaine précisément. Parce que tout l'amour que j'ai reçu cette semaine s'est cogné à elle dans une gerbe d'étincelles fulgurantes. Tout cet amour a levé le voile noir de ma violence intérieure. A présent je l'ai vue, mais je ne connais pas son nom. Je ne pense pas y parvenir, mais je vais entamer la traque.

Et avant de prendre le départ, je n'ai qu'une envie que je souhaite délibérément spontanée sans prendre de recul : je vous dis merci pour tout cet amour que vous m'avez donné. Je vous aime.

**Madame H** : Donc, suite du programme. Je vais maintenant vous lire un petit texte au sujet de quelque chose de douloureux, au sujet de l'attentat du 11 septembre. L'article s'intitule "Y avait-il un inverti dans l'avion ?". Donc :

Dix mois après l'atterrissage raté sur le World Trade Center, une question reste tabou : y a-t-il eu des victimes homosexuelles ? En occultant volontairement cette question, le lobby médiatique/hétérosexuel fait preuve d'un profond mépris pour nos mœurs.

Mépris pour ces pauvres stewards qui tentaient vainement d'apporter une touche de raffinement pédérastique au service des plateaux-repas. Mépris pour ces malheureux coiffeurs et fleuristes écrabouillés en pleine composition par les débris d'une architecture hétéro-romane. Mépris pour nos fantasmes : tous ces pompiers pulvérisés, quel gâchis ! Mon cœur gémit à la pensée de toute cette poussière souillant Christopher Street et endroit in, patrimoine de notre humanité.

Ma révolte explose à l'idée de tous ces sex-clubs qui ont du fermer pour cause de faillite, quand pendant ce temps dans certains journalistes hétéros sans scrupule font courir la rumeur diffamante selon laquelle il y aurait eu, ce 11 septembre, aucun inverti dans les tours. Je cite : "Ces personnes frivoles faisant la fête presque toutes les nuits n'avaient pu arriver que très tard dans la matinée." Et les lesbiennes, elles n'arrivent peut-être pas à l'heure ?

Aujourd'hui c'est au devoir de mémoire et de solidarité de l'internationale gay et lesbienne que j'en appelle, organisez des minutes de silence dans vos saunas, parrainez une lesbienne ou un gay new-yorkais en lui envoyant vos vieux godemichés (propres et en état d'usage).

Soyez communautaires, et cessez donc de vous apitoyer sur les hétérosexuels qui meurent de faim dans le monde.

Bien, je vais maintenant passer la parole à maîtresse Jung qui de son côté écrit des romans, des nouvelles réputées pour leurs sulfureuses scènes érotiques lesbiennes. Je précise qu'il s'agit de fiction.

-----  
**Cy Jung** : La transition va être très difficile car ma classe était très sérieuse. Bref, j'appelle mes élèves. Ils vont venir s'asseoir devant vous, face à vous. Tel que je suis habillée ce soir, ils ont beaucoup souffert durant ces trois séances de deux heures. Ils n'ont pas mis leur blouse, leurs chaussettes blanches, c'est un scandale ! Ils seront collés.

Il y a Agnès, Laure, Denis, Nicolas, Philippe et Frédéric qui, en dépit de leur côté "Je suis là pour m'amuser" ont vite déchanté. Ce furent des élèves excessivement brillants, et je dois avouer que j'ai eu un énorme plaisir à travailler avec eux sur l'écriture d'une scène de sexe lesbien. Vous remarquerez d'ailleurs qu'il y a deux filles pour quatre garçons. J'avoue que je ne connais pas la motivation exacte des garçons, d'autant qu'ils semblent être homosexuels.

Ceci dit, notre travail a porté essentiellement sur le vocabulaire (celui qui permet de nommer le corps des femmes) et sur le rythme et la structure de la phrase. Ils ont entendu parler de sujet, verbe, complément, de concordance des temps, d'imparfait du subjonctif. Ils ont écrit différents textes, partant de leur propre définition d'une scène de sexe lesbien, choisissant entre masturbation, cunnilingus ou pénétration.

Suite à cela, ils ont écrit un premier texte (que je leur avais donné en devoir) qu'ils ont ensuite retravaillé. Par la suite, ensemble nous avons retravaillé ce deuxième texte, pour au final en écrire un troisième. Ce soir ils ont choisi de vous lire une phrase de chacun des textes, chacun lisant celle de l'un de leurs petits camarades. Ils ne sont pas suffisamment sûrs d'eux pour lire leur propre prose. Enfin, et je ne sais pas pourquoi, deux d'entre eux ont plus particulièrement exigé d'avoir la parole. Aussi je leur laisse le micro car j'ai beau être une lesbienne castratrice, je suis obligée de donner la parole à ces deux personnes qui se dénoncent.



**Nicolas :** Je voulais dire, en m'adressant à vous, si vous en êtes encore à la grosse cramouille de la garagiste, pour mes petits camarades et moi-même, on est maintenant passé à l'œuvre de Cy Jung dont je vais vous lire un petit extrait : *"La cyprine suinte et ouille le grau."*

**Agnès :** Pour moi en tant que lesbienne, nommer le sexe des femmes avec des gays était un pari audacieux. Et ce qui s'est passé l'autre soir montre qu'il y en a bien besoin. Les mecs, eux, ont parlé du sexe lesbien. Ce qui a été pour eux une grande révélation. Mais pour nous toutes et tous, écrire sur le sexe lesbien ce fut vraiment le pied.

**Nicolas :** Malgré sa grosse tapette ..... non, baguette, Cy Jung est une fausse méchante.

**Cy Jung :** Ce n'est pas vrai. Il ne faut pas laisser passer des choses comme ça. Parce qu'après je perds toute crédibilité. Bref, je vais maintenant leur laisser la parole. Nous avons voulu quelque chose de volontairement très court. Comme les phrases viennent de dix textes différents, cela va vous raconter une scène de sexe lesbien comme, j'en suis certaine, vous ne l'avez vraiment jamais imaginée.

**Agnès :** *"L'union de leurs deux corps n'est qu'un désir. Toutes leurs lèvres s'embrassent tandis que leurs langues se mélangent dans leurs bouches avides....."*

**Denis :** *".....L'orchidée s'ouvre, le piège est tendu. Approche ma cornette !....."*

**Laure :** *"Mes doigts embarquent du côté du vagin. Ils narguent et passent leur chemin Je vois ses yeux. Ils me disent "Viens"....."*

**Nicolas :** *".....Je promène mes lèvres sur la route des crêtes. Elles se dérobent et ma langue dévisse dans la faille....."*

**Philippe :** *".....Le sentier est connu. La pipelette furète dans les recoins....."*

**Frédéric :** *".....L'index s'enclenche dans la tranche. Le pouce fend l'abîme. Il entaille la chair. Elle crie."*

**Cy Jung :** Merci à vous six. Beaucoup. Je tiens à dire une dernière chose avant que Madame H me reprenne ce symbole phallique que j'ai actuellement entre les mains, c'est que cet atelier fut pour moi une véritable joie. En plus ils ont fait un truc vraiment exceptionnel auquel je ne m'attendais pas, ils ont réussi en trois séances de deux heures de faire du Cy Yung, alors qu'il m'a fallu cinq ans. Ils sont vraiment très doués. Je les remercie encore, et je vous demande de les applaudir.

-----

**Madame H :** Il va vous falloir vous y habituer aux fougounette. Hein ? Alors, je vous présente deux écrivains des Editions Baland, que j'invite à venir me retrouver sur cette tribune : Julien Thève et Philippe Joanny.

**Julien Thève :** Avant (mais comme aujourd'hui) je partais toujours pour accomplir, réussir quelque chose. Fuir ou me trouver. J'ai recommencé. J'ai fui Prague en train les derniers jours de ma coopération, en 96, les contrôleurs me réveillaient, on approchait de Copenhague ou de Hambourg. La gare était belle, stellaire, droite, découpée. Je me souviens de la solitude qui ne me pesait pas, pas réellement. J'avais passé mon temps à fuir les villes, à me cacher à Istanbul, à sombrer en Indonésie. Je ne tenais pas. J'étais parti pour accomplir quelque chose, pour coucher avec un mec.

J'avais accompagné un garçon chez lui qui me disait "j'habite tout près". C'était loin, très loin. J'avais le dégoût de son corps. Je l'avais vu découpé dans le noir. Je m'étais enfui. La ville découpait sa tristesse au long des rues et le quartier de Christiania pourrissait, les derniers hippies fumaient leurs sticks. Il en restait, c'était comme une réserve (on racontait que ce quartier avait une municipalité indépendante, qu'il était spécial et enclos dans le monde. Les désespérés, de l'autre côté de la rivière, avaient construit une base). Mais leur liberté m'étreignait. La ville était noire, c'était l'hiver, le plein hiver de mes 23 ans, en janvier, le soleil rasait la rivière ou la baie, il ne se levait pas, j'étais proche du cercle polaire, mon cœur brûlait, je mangeais des croissants, à la gare. Le soleil faisait son tour d'horizon pâle, caressant, si faible. Il y a une grande rue piétonne à Copenhague, je crois, et à Amsterdam, le même jour (la même année), je m'étais réveillé dans une grande citée, avec un black entre mes bras. Les balcons faisaient le tour, je veux jouir, il me disait, je veux jouir. Il m'avait accompagné.

Je l'avais rencontré dans un club. Il m'avait donné son tél. J'avais rencontré un français. J'étais allé chez lui. Je n'avais pas couché. Je parlais d'HEC, de Prague. De moi, déjà de moi. J'écoutais, déjà j'écoutais. Le français habitait un petit immeuble vers les quais, très chic, il était analyste financier, il s'appelait Pascal ou Pierre. Je ne l'aimais pas. Les tableaux me tourmentaient, du Rijk ou du musée de Copenhague. La ronde de nuit. La joyeuse. Je voulais tous les faire.

Je n'ai plus aucun souvenir des chambres où j'ai dormi. Je me souviens de prémices du sexe, et des rebuffades, des retours sous la pluie, de ce mec qui m'inquiétait, avec son gros ventre et sa solitude visible, marquante, imprégnée chez lui. J'étais rentré à Prague. J'avais dit à R : j'ai couché avec un mec. Ce n'était pas un coming-out. Et bien plus tard, je devais frapper la fiancée de R., et jamais je ne le reverrais. Je l'aimais, R. A ma façon. Je vivais tant d'expériences entre 23 et 27 ans, c'était possible, je commençais à écrire, la vie se nourrissait des expériences de l'écriture des expériences, etc.

L'université Amager (Copenhague) était plongée dans le noir. Le directeur de la filiale (Prague) m'espionnait. Je basculais sur Excel. Je parasitais les systèmes avec la poésie. J'écrivais. Je mentais. Je ne mens pas. Je fis tant d'expériences. Ce black me réveillait, me tenait par la main, m'accompagnait au bus, il s'appelait Joshua. Son prénom me revient. Je croyais ne pas avoir de souvenirs de ce garçon. Je veux jouir, il disait, je veux jouir, et je me souviens que c'était comme une supplique, une envie, toujours quelque chose d'inconnu, de pas certain. Je veux jouir. J'ai peur de ne pas y arriver. Je n'avais pas couché avec le français. Et Joshua me raccompagnait vers le centre ville.

-----

**Philippe Joanny** : C'était bien un morceau de tissu de forme rouge en train de se balancer sur la corde à linge impossible de distinguer ses traits de l'identifier ses contours étaient flous d'autant que la chaleur cette terrible chaleur du mois de juillet faisait tout vibrer dans le jardin. C'était un petit bout de satin rouge que je voyais suspendu à la corde et qui flottait un peu des bords dans le coin droit du cadre en bois blanc de la fenêtre à moitié sale de la cuisine. Mais j'ai préféré ne pas lui faire part de ce que j'imaginai. De ce qu'il me racontait. Le silence a duré encore quelques secondes et puis l'homme a affirmé tandis que je lui souriais qu'il ne se souvenait pas de ce jour là. C'était un déjeuné pour fêter dont il n'avait aucune idée. Moi je m'en foutais. Son irrépressible besoin de me livrer sa confession baignait dans une totale clarté, son sujet allait tomber un peu plus loin dans le récit, et rien ne me pressait.

"Veux-tu une autre bière ?" je lui ai demandé. Comme il m'a fait signe que oui, j'ai fait volte face et puis trois pas en direction du bar, mais n'en pensais pas moins déjà. Je patientais, le barman allait venir s'occuper de moi et, un sourire d'absence aux lèvres, je n'avais aucun besoin de fermer les yeux pour déployer à nouveau ce paysage de jardin derrière les vitres sales.

Surgissait dans la foulée l'image du père de l'homme, les coudées franches posées sur la longue table de cuisine, de chaque côté de son assiette, habillé d'un bleu de garagiste dont les manches étaient retroussées alors que le niveau de la fermeture éclair, suffisamment descendue, devait avoir pour objet de laisser comprendre la fuite de cette étrange rainure ombrée qui séparait deux plaques de pectoraux dessinées par le sport d'équipe et bardées de cambouis. Jusqu'où se précipitait-elle ? Forcément sublime je me suis répété en touchant le bord du comptoir.

J'ai senti des fourmillements taquiner le bout de ma queue qui a commencé de se raidir alors que je passais commande. J'ai pris de profondes inspirations, m'imprégnais des odeurs du torse poilu transpirant de son héros de père quand le barman, torse nu justement, a posé deux magnifiques barons dégoulinants sous mon nez.

Vingt ans plus tard on est encore en juillet j'ai pensé, pour la chaleur au moins parce qu'on n'était qu'en avril et ça me laissait de marbre. Dans un long travelling arrière se révélait cette étrange cité construite sur la forme d'un gigantesque échiquier unicolore en béton, encaissée, dans une enclave en béton elle aussi, à l'horizon, plus haut je devinais les plateaux et leurs étendues d'herbe verte et puis enfin aussi le ciel. Bien, j'ai remercié le barman et foutant la monnaie dans ma poche, lui ai tourné le dos pour revenir blottir mes pavillons au plus près des lèvres ourlées de mon joli conteur.

A cette heure la salle du bar était comble, tanguait sur de l'électronique, saoule dans les rayons du soleil par-dessus la discrétion des longues vitrines sablées. L'homme pouvait bien me parler, moi je n'entendais qu'un écho, loin derrière cette sentence qui martelait mes tempes : je suis un condamné à mort, à mort à tort, dans une cellule quelque part sur l'échiquier de béton. Le rêve. Que des cases, que des pions, que des bâtiments, maisons, prisons, gris comme le ciel après la pluie quand on sait qu'il va repleuvoir. Des armées organisées sur un quadrillage invisible et sans jamais aucune partie possible puisqu'un joueur unique, un seul, moi, enfermé à double tour dans l'un d'entre ces pions.

Ça devait être au milieu de l'après-midi, si mes souvenirs sont exacts a repris l'homme. Qui tenait à m'expliquer, avec des gestes, pour mieux se faire entendre. Ca lui revenait maintenant le temps qui ce jour-là s'était étalé jusqu'à s'éterniser. S'extrayaient d'une mélasse confuse des éclats de rires ou de gorges et la magie des connivences, tout ça lui revenait à l'esprit exactement comme sur le lit d'une rivière l'eau coule. Et ça n'a pas manqué, il a finit par embrasser l'écueil : l'image de son père trônant au milieu de cette assemblée, son visage ouvert et suppliant tout dirigé vers lui. Son fils.

-----

**Julien Thève** : Autrefois mes photos sépulcrales se vidaient de leur sang, de mes amis. J'avais pris une vieille femme en Indonésie qui n'avait pas marqué le reflet, la marque sur le papier. Elle allait mourir, donc. Mais pas à cause de moi. Je suis allé à Singapour, en Indonésie, plus tard. Ou plus tôt Je suis allé à Singapour, en Indonésie. Plus tard, ou plus tôt, tout se mélange. A 20 ans. J'avais échoué dans une chambre tranquille, veillé par des femmes, à l'orée de Malacca, de la Sonde, de Jakarta. Dans les premières îles de l'Indonésie.

Sur les murs des chiottes de la piscine à Singapour, était écrit : "*No black or chinese please, only caucasian*". L'Asie me surprit. Singapour, l'argent, les jets d'eau qui toujours tournoient devant le Raffles (un hôtel) et la police des mœurs, la drogue punie de mort. J'avais débarqué à Singapour, venu d'Europe. Des cafards gros comme mon bras ou les fumées de ma tête dérivaien, décalqué, pauvre, à plusieurs dans une chambre d'hôtel, de youth hostel, je jurais ma vie. C'est une nuit initiatique. Je suis seul. J'ai 20 ans et je décide. Il faudra du temps. Mais je fais le point.

Plus tard, le jour venu, la douceur de l'air et la hauteur des tours me rassureront, l'Indonésie (le tiers monde) ne sera qu'à quelques pas. A portée de bateau. *No black, please. Only caucasian. But 'o suck your dick*. J'étais malade dans un hôtel de Budapest (deux ans plus tôt), j'étais malade à crever et une femme me donnait une pilule. J'avais envie de la remercier. Je me noyais sous la douche. Je tenais par les pieds la peur de mourir, de ne pas grandir, de manquer de force. Pour affronter la vie. Le château (le parlement ?) de Budapest me fait face, je suis sur un pont.

J'attends que Paris me rejette, me libère à nouveau. Je me détacherai, lentement, peu à peu, de Paris, de son emprise fatale, de son oeil noir. Je reverrai mes amis dans une fête. Nous serons encore debout à regarder par les fenêtres d'appartements plus beaux que le nôtre ou moins décorés. Je reverrai mes amis. Ils ne me parleront pas. Ce sera le passé. J'accepterai. De nouveaux couples se seront formés. Tout le monde aura couché avec tout le monde (ou presque), la grande partouze n'aura pas eu lieu. Je reverrai des gens à qui je ne pourrai plus parler. Mon centre se décentrera et je découvrirai des visages que je n'aurais jamais osé approcher. Il fera nuit sur Paris

On y sera encore. On aura des obligations sociales. Mais pas des soirées. Je ne serai jamais bien en fête mais j'aimerai toujours. Je rêverai de rentrer. De me coucher, de me toucher. Je ne regarderai pas Ardisson ou Fogiel à la télé. J'ouvrirai un livre, posé sur ma table de nuit. Mais les livres me tomberont des mains.

J'aurais à présent une bande, un réseau, un gâteau. Je rêverai d'un isolement plus grand encore, je rêverai d'un temps donné pour écrire un livre plus grand. Du courage, de l'abnégation, de la folie que je n'ai pas. Pas à ce point.

Mes amis publieront, feront des films, des vidéos, des pornos, des projections, des performances. Des installations, bien sûr, et de l'art éphémère. Ca nous fera tenir, ça nous fera croire en nous mêmes bien au-delà même que si nous étions amis ou amants. On fera des choses, on aura des projets communs. Plus personne n'écouterà plus personne. Je parlerai de moi, ils parleront d'eux. Et je ne les écouterai pas. Mais pourtant, on se retrouvera. On recommencera. On sera bien ensemble, et bien seul. Tout sera égal.

**Philippe Joanny** : Je sais très bien sourire mais j'ai préféré m'abstenir. L'homme allait décrire son père, aussi je décidais de l'écouter avec cette expression de grande concentration qui fait toujours plaisir. Il faut l'imaginer. Il a lancé pour commencer, l'homme, et là son torse s'est mit à gonfler. Non vraiment si tu l'avais vu mon père, poursuivait-il en laissant retomber ses épaules. Mais comme il était mort depuis longtemps son père non je ne savais pas qu'il était grand et robuste et musclé, une force de la nature en somme, et très belle bête le papa. Un ancien militaire, brun, poilu, talonneur dans l'équipe de rugby d'une petite ville au bord de l'eau. Je me taisais, me taisais, mais comme en général, m'ennuyais, Arès tout, le calme du silence n'est que superficiel, j'ai pensé ça va, je contrôle la musique dans le bar s'était éloignée, et les paroles de l'homme avec, ensemble, avaient été comme aspirées. Je n'écoutais plus.

Il y avait cette phrase dans ma tête, je suis au ban, me suis mis au ban, que je me répétais me répétais, en ne sachant plus si le jeu de mots devait me faire marrer ou bien franchement pleurer. Le mécanisme était enrayé, il n'y avait rien à faire, je butais contre. Condamné, donc, depuis qu'au-delà du plaisir l'autorité suprême règne en silence en resserrant toujours un peu ses liens. Va, et vient, la douleur est partout souvent, parfois n'est presque plus à ressentir. Autrefois, autrefois il y avait des paysages, avant, c'était encore la paix, des troupeaux de vaches dans une harmonie de roux paissaient sur les plateaux là-haut.

Voilà où j'en étais. J'ai commencé à avoir des bouffées de chaleur, et quand j'ai senti mes jambes trembler je me suis tourné pour poser mon baron sur une table à côté de nous. Manifestement l'homme ne s'apercevait pas de l'effet que produisait son histoire. Bien sûr il y avait sa voix, la voix de l'homme, elle expliquait son père et lui qui s'étaient mis à parler fort et plus fort que les autres autour de la table et qu'ils s'étaient battu avec la hargne ou l'amour du désir de tuer l'autre. Et là, les lèvres de l'homme en train de remuer, je les voyais distinctement mais je n'entendais plus sa voix. Quelque part sur l'échiquier de béton il y avait moi, moi qui attendais la mort par injection, je ne savais plus quel jour nous étions de quel mois de quelle année. J'écoutais la bataille étouffée de mes organes ou la peur de mourir, mais mourir de quoi au juste ?

-----

**Madame H** : Bien, nous allons passer la parole à maîtresse Erik Rémès qui est l'auteur de "*Je bande donc je suis*". Au fait, il paraît que les prêtres de l'Egypte pharaonique faisaient bander les morts. C'est vrai ? Bon, maîtresse Rémès .....



**Erik Rémès** : Séropositif, au petit-déjeuner, cette tasse remplie de café me paraît beaucoup plus lourde que d'habitude, plus compacte et consistante que lorsque j'étais séronégatif. Oui oui, je vois bien qu'elle me regarde cette tasse, qu'elle me nargue, toute fière d'être hétérosexuelle et séronégative. Elle ne se pose pas de questions, elle. Elle ne se demande pas combien de temps il lui reste à vivre, elle ! C'est à en devenir folle de jalousie. Oui, pourquoi ne suis-je pas une tasse à café idiote, hétérosexuelle et séronégative. On me caresserait des mains, on me remplirait de chauds liquides. Des lèvres baveuses me lécheraient, m'embrasseraient, me baiseraient. Une tasse sans problème existentiel, bête comme une tasse à café hétérosexuelle et séronégative. C'est vraiment révoltant d'être un homosexuel séropositif plutôt qu'une tasse

Bon, c'est décidé, je me réincarnerai en tasse à café straight. Voilà c'est fait. Turlututu chapeau point. Une tasse à café bien débile et servile, hétérosexuelle, séronégative, obéissante et lascive, sans problèmes pataphysiques. Mais comme je serai à n'en pas douter une tasse à café très très cochonne, oui oui, délurée et légèrement hystérique, voir complètement folle, perverse et homosexuelle, ne pensant qu'au sexe donc, baisant avec les bons gros bols de la cuisine, deviendrai-je séropositive ? Car bien sûr, comment mettre un préservatif à une tasse ou à un bol ?

**Sida is disco** : Lundi, crémation de mon ami Donald au Père Lachaise. Du sida. Ça redevient super à la mode. La liste s'allonge de jour en jour. Pogrom. J'ai passé le mois de décembre à l'hosto soutenir la Crevette. Il a un cancer de l'anus. Cool pour un pédé. On rigole : "tu vas être chic cet été à Ibiza avec ta poche". A l'Hôpital ça sent moche le sapin. Il fait un froid de dinde, aux marrons, glacés. Mêmes odeurs, couleurs équivalentes, émotions analogues. Retour dans la nuit. Un hôpital. Un. Et encore et encore. Ça faisait longtemps ma bonne dame, ben je suis contente de vous revoir et comment allez-vous donc ? J'assure. Faut, pour la crevette, être fort, pour la vie, malgré tout, que je maîtrise la situation, que je fasse comme ci, que je reste droit, que je fasse comme ça et patati et patata. Je n'ai pas d'émotions, mon cœur est glacé, rien ne palpète, comme la terre, le sang en épine, glacé. Juste ce trouble que m'écrase en sortant de l'ascenseur, celui, devant la porte de sa chambre, avant de le voir. Les eaux qui affluent, montent par dessus le barrage. Retenir. Ne pas rompre. Pour lui. Cinq chimios à la queue leu. Il veut maintenant se casser, en finir, ne plus avoir ce jus de mort dans le sang, sentir les médocs de partout, exsuder de tous ces pores, la langue suintante, fusiller sa tumeur, lui exploser le cul, en être débarrassé, survivre.

Puis ces sapins de Noël partout, avec ces boules de merde, ces guirlandes qui puent, ces putains d'arbres qui vous réveillent le passé, dépassé, décomposé. Et encore et encore. Fais chier. Juste le besoin de les saccager, putain, pour ne plus jamais les voir, vivre sans eux, enfin libre, libéré du passé, dépassé, consommé. Oui, j'ai envie de plomber le Père Noël. Et puis remplir le cul de Jésus, aussi. Et contaminer Dieu. Leur exploser le cul avec le poing. Et encore et encore, déchirer les muqueuses avec les ongles, bien tirer sur les chairs, ouvrir, saigner, puis cracher en eux la plombe. Qu'on en soit enfin débarrassé de ces emmerdeurs. Une fois pour toute. Qu'ils ne nous fassent plus chier tous les ans avec leur histoire de merde à la con.

On se rappelle des ténèbres, des jours noirs avec des corps d'apocalypse. Des années sombres. Alors il nous fallait prendre la parole, la reprendre, années pleines de vide, de creux, d'absence. Parce qu'il faut vivre, oublier, survivre, coûte que coûte, rester là, ici et maintenant, Et encore et encore. Des trous et nous dedans, dans ce vide, espérer le jour, risquer chaque instant, de s'étouffer, attendre, par manque, de tout et de rien, de l'air, le temps d'avant, les instants, la vie, plein de silence, être l'exclu, tous les départs pour l'autre rive, ne plus jamais vous revoir. Et encore et encore. On vivait là dedans, puis le vide autour, plonger dans son abîme, ne rien regretter, ne jamais s'arrêter, se dire que s'est ainsi, regarder toujours par devant, comme cela, ne pas se retourner pour voir le vide autour, ne pas tomber, puis chuter. Et encore et encore. Marcher à tâtons, éviter les pièges, dans la nuit sombre, ne rien ressentir, les chausses trappes.

J'étais resté là, tout seul, les trous béant, comme un enfant, la litanie des ombres, les escarres vivants, l'absence qu'on abandonne, les creux de partout, désobéir, fait, défait, cassé. Nous étions tombés sans fin, encore et encore, pas de fond, si jeunes. Plus personne autour, les creux qui s'agrandissent, pas encore mort. Il fallait vivre cette vie, pour voir, quitter le précaire, n'en plus pouvoir, rien de partout, non c'était la vie, la mort, les gouffres qui aspirent, vous happent, vous mangent. Les murs de la pièce qui disparaissent lentement, éloignés, perdus. Du vertige plein le sol qui s'enfoncé. Loin, très loin le sol, plus de sol. Un plafond sans écho. Presque plus rien. Et à l'intérieur de rien, moi, nous.

Alors voilà, quand le jour advint, ça, enfin, enfin la lumière, je n'avais vraiment plus rien à perdre. Nous tous, on avait déjà tout perdu. On voulait juste être libre, ne pas se poser de questions, ne plus s'en poser, avancer, la tête haute, fier. Oui, vivre.

-----

**Madame H :** Il est vrai que je lui souffle beaucoup d'idées ..... Alors maintenant une nouveauté UEEH 2002, Marie-Léa que j'invite à me rejoindre. C'est ma petite nièce. Elle vit à Versailles. N'est-ce pas ? Vous vous occupez, je crois, des orphelins.

**Marie-Léa :** Je n'ai pas trop l'habitude, en fait je n'ai jamais enseigné en banlieue. Je suis très émue. C'est la première fois.

**Madame H :** En banlieue d'Aix en Provence ? Bref, vous nous avez préparé pour ce soir une dictée. Je vous laisse le micro.....

**Marie-Léa :** Alors, vous prenez vos feuilles ainsi que vos stylos. Vous n'avez pas d'affaires ? Et bien, sortez vos cutters et graver sur vos tables, comme vous en avez l'habitude. Ça ira très bien. Donc : "*Au printemps*", dictée écrite par Madame H.

*" Au printemps papa bricole des culbuteurs au garage..... pendant que maman pétrie des miches à la cuisine..... des miches à la cuisine Et mon grand frère occupe les toilettes indéfiniment avec son copain de classe ..... Mon grand frère occupe les toilettes indéfiniment avec son copain de classe". C'est quoi cette histoire ? "Dans le jardin, mon oncle tond le gazon alors que ma sœur butine la voisine clitoridienne ..... dans le massif de mufliers. Derrière la haie ..... derrière la haie..... mon cousin fiste le chien qui s'appelle Obi..... Obi. Ma cousine hardeuse cherche son godemiché que Obi a enterré dans le parterre de marguerites".*

*"Non, ce n'est pas drôle ..... Au premier grand-père turlutte la bonne ..... turlutte la bonne ..... entre deux mâles qui est transsexuel". Là, il y a un piège. "Ma tante est drag-king ..... Et se fait des moustaches en coupant les poils à Obi ..... Des moustaches en coupant les poils à Obi".*

Vous voulez que je répète ? Vous avez bien gravé ? Alors vous viré le bois qui reste et vous n'y touchez plus.

J'ai une annonce à faire : vendredi, de 10 heures à midi aura lieu un atelier pour les lesbiennes sur le safe sex. Certaines ayant réclamé une deuxième session. Alors, j'ai inscrit tous les noms des lesbiennes qui sont venue cette année aux UEEH. Et ce soir, il y a un prix à gagner. C'est le kit lesbien. Vous sortez en boîte, vous ramenez une nana, c'est le week-end. Bref, le kit se compose d'un gant en latex et d'une digue dentaire. Le tout, sponsorisé par Gay.com et les *Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, à mon insu. Merci, au revoir.

**Madame H** : Maintenant c'est l'heure du QCM, du queer CM. Pardon..... Et donc, je vais passer des questions. Et Cy Jung va passer dans les rangs et interroger des gens au hasard. Donc .....



**Le syndrome de Sarkozy est** : a) Une maladie de la peau.  
b) Une forme de paranoïa collective.  
c) L'autre nom de l'hétérosexualité.

Cy Jung : Alors j'interroge le premier candidat .....

X : Réponse C

Madame H : Bravo, bonne réponse.

**Klaus Nomi, le chanteur est mort** : a) D'une glissade  
b) D'un cancer du sein  
c) Electrocuté dans sa baignoire

Cy Jung : Deuxième candidat .....

X : Réponse B

Madame H : C'est vrai. Bonne réponse. Maintenant une question spéciale saphiste

Cy Jung : Mais je ne sais pas si je vais en trouver une .....

**Sapho de Mytilène est** : a) Le nom de la première femme lesbienne née après 73 à Florac  
b) Une marque de crème dépilatoire  
c) Le nom de baptême de Sœur Sourire

Cy Jung : Deuxième candidat .....

X : Réponse A

Madame H : Excellente réponse. Bravo.

**Le sexisme est** : a) Le nom donné au complexe de celui qui a un pénis ridicule  
b) Une infection ovarienne.  
c) Un fléau social qui touche même les gays.

Cy Jung : J'interroge une autre saphiste

X : Vous pouvez répéter la question ? ..... C !

Madame H : Bravo, bonne réponse.

**L'hétérosexualité c'est** : a) Dangereux pour la santé  
b) Un douloureux problème  
c) Un mythe

Cy Jung : Quelqu'un connaît la réponse .....

X : A, B et C

Madame H : Excellente réponse. C'est effectivement tout cela à la fois.

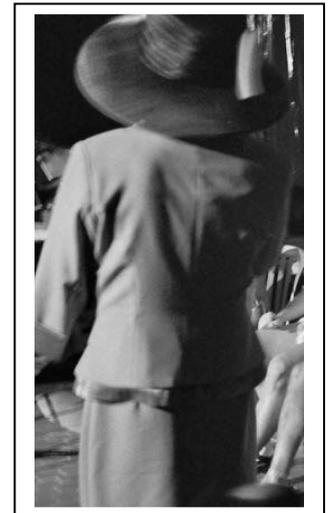
Cy Jung : Il faut dire que le public des UEEH est formidable. De très bonne culture.

Madame H : C'est vrai. Autre question.....

**L'égalité, c'est** : a) Une utopie homosexuelle  
b) Une pratique hétérosexuelle  
c) Un gâteau à la crème

Cy Jung : Etant donnée la question, je crois qu'une intervention divine est s'impose.

Sœur Innocenta : A



**Madame H** : C'est la bonne réponse. Formidable. Maintenant je vais vous demander d'accueillir une autre nouveauté UEEH, Julian qui va vous interpréter les textes de la Brouette, une poésie qui s'intitule "La charcutière".

**Julian :** Mon corps, c'est ma maison. Alors je l'ai redécoré. N'ayant ni la force ni l'envie d'abattre des cloisons, ni d'en construire d'autres, je change de papier peint aussi souvent que nécessaire. Ce corps, il n'est prison que dans le sens où il ne me satisfait pas. Il n'est plus question de sexe. Plus du tout .....



Je suis charcutière. Quoi de plus banal. De mes grosses mains je tranche les pâtés et saisis les saucissons.

Ah! Ces mains...Pourquoi sont-elles si larges ? J'aurais tant aimé qu'elles soient fines et qu'elles composent des bouquets! Fleuriste ! Voilà ce qui m'aurait fait plaisir. Il faut dire qu'elles n'ont pas toujours porté des ongles rouges. La voix aiguë à l'accent du Sud-ouest, je l'aurais voulue grave et veloutée pour être actrice. Ce corps aux épaules larges, je l'aurais voulu mince et souple pour être danseuse. Mais voilà...quel carnage !

Au départ je pensais être élégante. Je croyais surtout qu'il se suffisait à soi-même d'être une élégante, que les portes s'ouvriraient d'elles-mêmes et que tout serait simple. Dans cette course au cocktail, j'avais oublié un détail crucial : dans ma situation, il m'était impossible de me marier. Or, n'ayant pas la fibre courtisane, séduire les hommes semblait pour moi des plus exotiques! Voilà pourquoi ce n'est plus injuste mais logique de finir charcutière.

Mon comptoir, c'est mon bocal. Il me contient de manière vicieuse, mais vitale. Il cache aux yeux du public un sexe d'homme que je possède mais ne désire pas. En effet, je suis la Charcutière Travestie de la rue Montorgeuil ! Ce rebord de comptoir me protège et me mutile à la fois. En servant mon apparence il me "protège" aussi de l'opération.

En dehors des heures de comptoir : mon univers se réduit peu à peu. Il reste concentré DANS LE MONDE et les gens me font peur. Voyager ? Les brimades à chaque douane, les fouilles appuyées, je ne pourrais l'appartement au-dessus du magasin. Lire, absorber la TV, tester de nouveaux maquillages, ça suffit presque. IL FAIT FROID les supporter. Je préfère rêver. Je ne fantasme pas, droguée, dans une ville inconnue en compagnie de vieux messieurs pervers. Les romans font mieux ça que moi, et les rares travestis qu'on y croise sont tout sauf charcutière. Quant aux vrais, les prostitués de la rue d'à côté, qui m'insultent au passage parce que je suis ce que je suis, ils me donnent vraiment l'envie de pleurer, même si je fais semblant de ne pas les entendre !

Dans mon week-end depressed collé aux soaps, finalement j'ai de la chance! Au dernier épisode j'ai droit aux bonnes larmes des happy endings, et ça me donne vraiment l'envie d'acheter des culottes Bjorn Borg et d'attendre le poupon blond dont j'ai toujours rêvé.

On a toujours rêvé les filles d'un joli Prince Charmant.... Mais c'est tout du faux! On s'est trompées de cap ! Les fantasmes vivants, on en croise encore. Mais ce qu'on a négligé, c'est le scénario !

Un Fairytale c'est d'abord une histoire avant de foutre des gueules dessus. On s'est voulue princesses, on a tout simplement négligé de définir les frontières du royaume. On n'a pas su décider à quelle heure se transformait la citrouille, et pour quelle raison on pétait soudain un talon. Aidez-moi les filles, racontez-moi l'histoire. Par contre ne rêvez pas : mes princes, je les garde pour moi !

---

**Madame H :** Bien .....maintenant est venu le temps du spectacle. Je vais vous demander de bien vouloir libérer les allées et les portes latérales. Même vous, monsieur Fortin. Pas de passe-droit. Donc, je vous explique ce qui va se passer.

C'est un spectacle produit par des filles et des garçons de l'Université d'Été, nous avons écrit un petit spectacle autour du thème ..... C'est un peu un show, disons psychanalytique autour du thème de la mer. Donc un show psychanalytique qui s'intitule "Sea, sex et subversion". Et c'est parti .....

---

\* Extrait de "La bourette enchantée", Rayon Balland, 2000 - La Bourette



**Christophe Marc/ Cy Jung** : Nous ne nous prétendons pas être d'éminents linguistes, étant avant tout des auteures, mais par notre travail nous avons été amenées à faire des découvertes sur les rapports qu'entretient la langue française (l'hétéro-langue) avec les questions de genre et ensuite sur la langue utilisée par les pédégouines. La langue française est profondément sexiste et phallocratique, hétéro centrée et homophobe. Et cette langue, avec tous ses affreux défauts, sera nommée : hétéro-langue. Face à cette affreuse langue, les pédégouines ont dû se construire leurs défenses, leurs codes, leurs repères... inventer leurs mots. Cette langue de minoritaires, nous l'appellerons : homolangue ou pédégouine.

### L'hétéro-langue : Une langue sexiste et phallocratique



**Christophe Marcq** : "Une langue dont une des règles essentielles est que le masculin le remporte toujours sur le féminin est une langue mal partie." Madame H. Je me souviens, petit, de mon premier livre de grammaire de CE1. Un dessin en couleurs illustrait cette règle du masculin qui le remporte TOUJOURS sur le féminin. Il s'agissait d'un "mâle" qui arrivait à lui seul à vaincre au tir à la corde une dizaine de "femelles" poussives. Dans la langue française, ce qui relève du féminin est forcément inférieur et surtout passif.

Exemple : L'expression "faire la femme" renvoie à la fois à une infériorité (celui/celle qui est dessous) et à une passivité (celui/celle qui subit). Mais d'une manière générale, tout ce qui est lié à la féminité est négatif. Notons, par exemple, l'évolution du mot "garce" qui était au Moyen Age le féminin de "garçon" et cela

sans connotation particulièrement négative. Et bien rapidement, ce qui ne désignait qu'une fillette devient une insulte. Autre exemple, pour le Larousse une femmelette est "un homme faible, mou, lâche". Couramment, les mots renvoyant à la féminité, renvoient à ce qui manque de force et à la lâcheté, lâcheté dont on accuse également l'homosexuel masculin.

**Cy Jung** : La passivité de la femme se retrouve exprimée dans tout le langage qui entoure la séduction. Si l'on sait que Don Juan est un séducteur, comment nomme-t-on une séductrice ? Le Robert n'en donne pas de définition particulière, il indique simplement deux synonymes : "sirène, vamp". Une sirène, c'est une "femme douée d'un dangereux pouvoir de séduction." Cela nous renvoie à l'idée de sorcière : quand la femme a du pouvoir, il est maléfique. Ce pouvoir de séduction forcément maléfique est renforcé par la définition de "vamp" : "femme fatale et irrésistible", considérant que "fatale", c'est "choisi par le destin pour perdre, porter malheur". On retrouve le même type d'injustice lexicale en ce qui concerne l'expression du désir. Je n'en prends qu'un exemple, à quel terme correspond la définition : "femme qui recherche le plaisir sexuel" ? A " salope", tout simplement.

**Christophe Marcq** : Les mots désignant le sexe de la femme ou ses organes, quand ils ne portent pas de mièvrès noms de fleurs (coquelicot, orchidée...) sont souvent connotés négativement. A l'origine, con (du latin cunnus) désignait tout simplement le sexe de la femme. Depuis le 13<sup>ème</sup> siècle, ce mot est devenu synonyme d'imbécile et d'idiot... Et les mâles hétérosexuels, qui se targuent d'adorer les sexes féminins, passent leur temps à se traiter de "sale con". Pour ce même mâle hétérosexuel, le sexe de la femme n'est qu'un trou, ce qu'évoque le mot chatte qui viendrait du chas de l'aiguille (petit trou qui sert à enfiler...) qui se féminisa au cours du 19<sup>ème</sup> siècle en chatte. La conséquence de cette focalisation sur "le trou de la femme" est que le clitoris n'existe presque plus. Lors de mes recherches, je n'ai trouvé que huit termes désignant cet organe qui semble pourtant essentiel : "gâchette", "moule", "praline", "languette"... Quand on voit d'ailleurs comment la langue phalocentrée nomme le sexe des femmes, on se demande ce que les hétéros mâles en font, de ce sexe. Je vous livre en vrac quelques-uns de ces termes : "chatte", "minou", "minette", "foufoune", "moule", "berlingot", "abricot", "figue", "pelouse", "moquette", "motte", "touffe", "cramouille", "craquette", "fente"..... En fin de compte, un de ces termes est véritablement porteur de sens : "pelouse". Cela renvoie directement à une occupation dont l'hétéro mâle se tire à peu près bien,

uniquement le dimanche en famille, évidemment. Une langue phallocratique est également une langue obnubilée par la symbolique phallique. Les mots désignant le pénis sont innombrables, mais il est à préciser que ces mots évoquent généralement le pénis en érection. Nous sommes là loin des noms de fleurs, et pour évoquer l'objet des fiertés phallocratiques, rien de mieux que des noms d'armes, comme "braquemard" (une épée), "boutefeu" (bâton utilisé pour mettre le feu au canon), "la massue d'Hercule".....

Plus généralement, le pénis prend le nom de tout ce qui peut être long, dur et gros. Comme "la biroute" qui est un ballon dirigeable (quelle imagination !). Les mots pour dire pénis peuvent également renvoyer à une symbolique de pouvoir, en utilisant des noms d'objets servant à diriger : "bâton", "trique", "timon".....

### **Une langue hétéro centrée et homophobe**

**Christophe Marcq** : Le recours au correcteur d'orthographe de Microsoft Word est particulièrement riche d'enseignements. Ecrivez "sexualité" avec un "s" et on vous répondra que "sexualité" est invariable, ce qui revient à dire qu'il n'existe qu'une sexualité, laissant supposer qu'il s'agit bien évidemment de l'hétérosexualité. Ecrivez "lesbienne" et le correcteur bien intentionné vous dira : "S'il s'agit d'un peuple, mettre une majuscule". Les lesbiennes sont-elles toujours les habitantes de Lesbos ? Les lesbiennes existent-elle vraiment ? En tout cas, dans la langue française (argotique ou conventionnelle), les lesbiennes existent peu : je n'ai trouvé que 22 mots les désignant contre 76 pour les gays.

**Cy Jung** : On en trouve quand même quelques-unes dans les exemples. Dans la première version électronique du Robert, il y avait comme seul et unique exemple de l'adjectif pédophile celui-ci : "Une lesbienne pédophile". La chose est si courante....

**Christophe Marcq** : Continuons. Pour le Larousse, une femme est "la compagne de l'homme". Dans les dictionnaires médicaux, alors que nos amis médecins consacrent de longs développements à l'homosexualité masculine, son pendant féminin est pratiquement ignoré, ce qui laisserait à croire que le lesbianisme serait une "maladie" inconnue. Aujourd'hui encore, le mot "lesbophobie" n'existe pas officiellement, alors que "homophobie" a été intégré depuis plusieurs années. Notre langue ne supporte pas de déviations de genre. Il est insupportable qu'une femme soit "masculine" et qu'un homme soit "féminin" ou disons qu'un individu prenne des libertés avec la bipolarité des genres :

- Une femme "masculine" est une hommasse.
- Un homme "féminin" est une femmelette.

Le mépris pour l'homosexuel en général est profond. L'expression argotique "déserteur du chemin des Dames" est symptomatique des préjugés qui se véhiculent :

- Le gay n'aime pas les femmes (et non préfère les hommes).
- Le gay est lâche, il déserte (longtemps le terme de mouchard servit à le désigner).
- Le gay n'a pas de force, c'est une "hommelette". Il ne sait pas se battre, c'est une femmelette.

La langue hétéro est, en outre, obnubilée par la sodomie : les mots d'argot faisant allusion aux plaisirs "per anum" sont innombrables. Pour l'hétéro, l'homosexualité masculine se limite à la sodomie et l'hétéro bloque sur cette pratique. Il passe une partie de son temps à prouver qu'il n'est pas "sodomisé", et quand il veut insulter, il cherche toujours à dire de l'autre qu'il l'est, "sodomisé". Il ponctue ainsi beaucoup de ses phrases de la célèbre invective : "Enculé !", "Espèce d'enculé !", "Sale enculé !".....

**Cy Jung** : Dans un registre identique, les seules pratiques sexuelles reconnues aux lesbiennes sont les caresses (cf. les scènes lesbiennes dans les films pornos) et le cunnilingus. Il donne par exemple l'expression "brouteuse de gazon", à croire que l'hétéro mâle finalement se passerait volontiers de sa corvée dominicale de tonte. Il n'est donc jamais question de pénétration, ni de sodomie, et je vote qu'en cette matière les homos eux-mêmes ne sont pas en reste : j'en veux pour preuve les brochures de prévention qui, quand elles accordent une petite place aux lesbiennes, propose des digues dentaires et des gants en latex, rarement des capotes pour plugs et godemichés.

**Christophe Marcq** : Le mépris pour l'homosexuel est d'autant plus profond que celui-ci est passif, "celui qui fait la femme". Ceci est insupportable, car l'homme qui "fait la femme" déroge à son statut de mâle dominateur. Au Moyen Age, les mots désigner les actifs étaient ange, gallois, mignon... Par contre, le passif était une "truye", un veau, un "gueulx". En argot plus récent, il est une "écrevisse", car on le dit marcher à reculons. Il est une gerboise, ce petit rongeur du désert qui tortille de son derrière qu'il surélève. En allusion aux positions sodomiques, le passif est un "ramasseur de marrons" ou "d'épingles", un tournedos. Il est intéressant de faire remarquer qu'il est donné des noms d'animaux aux passifs.

**Cy Jung :** J'en profite pour faire une parenthèse. Vous connaissez tous l'expression "pédé comme un foc", en pensant "phoque" (l'animal) et, du coup, vous vous demandez sans doute qu'est-ce qui, chez les chers compagnons de Brigitte Bardot, leur vaut d'être considérés comme homosexuels. En fait, il s'agit de "foc" (la voile), celle qui prend le vent par l'arrière...

**Christophe Marcq :** Si je devais résumer la pensée de cette hétéro-langue, je dirais : "Les pédés ne peuvent que s'enculer et les gouines... qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire sans pénis ?... donc elles ne font rien... donc elles n'existent pas."

### L'homolanque ou le pédégouine

**Christophe Marcq :** Face à cette exhaustive qui les insulte ou les oublie, les pédégouines se sont créés leurs propres mots. Pour ma part, je me suis rendu compte qu'il existait tout au moins des mots que seuls les pédégouines comprenaient, et il me fut besoin dans mes spectacles de Madame H. d'élaborer des petites fiches vocabulaire à l'usage des non-homosexuels où étaient définis des mots tels que "backroom", "coming-out".....

Les pédégouines ont besoin de créer des mots pour nommer ce qui existe pour eux et qui n'existe pas pour les hétéros. On ne nomme pas ce qui n'existe pas. Exemple intéressant, le mot "homophobie". Il s'agit d'une création pédégouine pour parler du mépris social dont elles étaient victimes, mépris compris comme une phobie, une peur de l'autre en soi. Ce mot, intégré pourtant à l'hétéro-dictionnaire, reste inconnu de la plupart des hétéros. Ceci fut démontré par un documentaire micro-trotté : tous les passants interrogés feignaient d'ignorer le sens de ce mot dont l'étymologie semble accessible à un écolier. L'un des passants pensait qu'il s'agissait d'une araignée. L'explication qui peut être donnée à ce refus de comprendre est la suivante : la grande majorité des hétéros ne ressentent pas le besoin de ce mot "négatif" qui renvoie à la peur et au racisme (cf. xénophobie) pour un mépris qu'ils considèrent comme allant de soi, "naturel". Il n'y a pas de mal à mépriser les pédés et les gouines. Il y aurait comme un refus d'un mot qui réclame une remise en question des fondements d'un rejet, qui appelle à une remise en question intolérable. Ce mot est un boomerang. Il renvoie à la tête de celui qui méprise : le problème, ce n'est pas moi la pédégouine, c'est toi l'hétéro raciste. Le problème, ce n'est pas l'homosexualité mais le mépris de l'homosexualité, l'homophobie. Cela rappelle le slogan du FHAR : "Toubib, soigne-toi toi-même !"

### Des mots pour se nommer

**Christophe Marcq :** Les pédégouines ont besoin de mots pour se nommer et, pour cela, elles ont tendance à se réapproprier les insultes hétérosexuelles et à les détourner pour les rendre positives... Ceci semble être une pratique courante chez les minorités opprimées. Par exemple, les Blacks qui se sont réappropriés le terme colonialiste et péjoratif de "nègre" pour se nommer (cf. notion de "négritude"). A un moment ou à un autre de sa vie, souvent dès qu'elle ou il commence à s'assumer, à rendre plus visible son homosexualité (commence "à s'afficher"), le gay ou la lesbienne devra supporter l'insulte verbale, voire carrément l'agression physique. Face à la prise de conscience de cette insulte, en comprenant le mépris social que l'homosexualité provoque, beaucoup de pédégouines pour se protéger et contre-attaquer construisent cette réponse : "Oui, je suis pédé /oui, je suis gouine et je vous emmerde !". Les phrases que l'on met souvent longtemps à se dire ("Je suis pédé" ou "Je suis gouine"), correspondent souvent également à la prise de conscience d'une appartenance à un groupe social (éclectique plus qu'homogène, plus une nébuleuse qu'une communauté unifiée). Une identité de provocation, et encore de récupération-détournement se forge parfois alors : "Vous voulez que je sois un sale pédé efféminé /vous voulez que je sois une sale gouine masculine.... Et bien, je vais l'être, et cela au-delà de vos espérances."

Pour l'hétéro de base, un gay est forcément efféminé, ou à ranger du côté du féminin (et pour cela méprisable). Les gays vont récupérer et détourner ces préjugés en se féminisant, en se traitant affectueusement de "pauvre fille", en se disant "folle", en se confiant "j'ai vu un mec mignon. J'espère qu'il est pédé." Les mots sont dépéjorativés et travestis. Quant au mot "gay", son succès semble lié au fait qu'il ne comporte dans ce cas aucune allusion péjorative, c'est un mot neutre (presque sans histoire pour un francophone) qui ne traîne pas les sous-entendus et lourds passifs d'un mot comme homosexuel, qui est un terme à l'origine médicale, créé à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle pour parler d'une maladie : l'homosexualité. Les pédégouines ont besoin de se nommer et également de trouver un mot pour nommer l'autre, les autres, les plus nombreux, ceux qui nous insultent, nous oppriment, nous regardent bizarrement..... ce mot c'est "hétéro". Il est amusant de souligner que "hétéro" en grec signifie "l'autre". Les hétéros utilisent peu ce mot, car ils n'en ont pas le besoin : ils sont et c'est tout. Ce mot les énerve souvent : "Moi, je ne suis pas hétéro, je suis normal !" Beaucoup refusent de s'identifier à ce mot et je les comprends car ce n'est pas drôle d'être stigmatisé... "Hétérosexualité", ça fait maladie.

**Cy Jung :** En ce qui concerne les lesbiennes, je note d'abord qu'il existe moins de termes que chez les garçons qui leur permettent de se nommer. La société ignore les lesbiennes et les lesbiennes ne se nomment pas. Cela correspond-il à l'intériorisation du déni, de l'oppression ? J'aurais tendance à dire oui, mais je ne tranche pas. Par contre, on note un mouvement identique à celui constaté chez les gays : se nommer par transgression du genre. Cela donne "garçonne" et "jules", très usités au début du siècle dernier. Aujourd'hui, ces mots sont péjoratifs, ce qui correspond à un rejet de la transgression du genre par de

nombreuses lesbiennes qui utilisent elles-mêmes le terme de "camionneuse" pour désigner péjorativement une consœur à l'aspect masculin. Il me semble qu'il s'agit ici du rejet de tout ce qui appartient au camp de l'opresseur (les hommes), rejet théorisé par certaines lesbiennes ségrégationnistes et valorisé au nom de la cause féministe. Dans ce contexte, est apparu un mot étranger comme "butch", moins chargé de symboles, entendre moins chargé de "homme". Ce terme est à comprendre dans sa construction politique avec Il est parfois utilisé de manière péjorative, mais est surtout usité pour s'auto désigner par les lesbiennes intéressées par le queer. L'appropriation de gouine s'est faite elle dans un contexte identique à celui décrit par Christophe pour pédé. En fin de compte, et hormis "goudou" (goûts doux ?) passé de mode, le terme le plus courant reste "lesbienne". On peut d'ailleurs remercier Madame H d'avoir réhabilité "saphiste". Cela nous fait un mot de plus dans cet échantillon fort limité.

**Christophe Marcq :** Chez les gays, il existe une véritable typologie renvoyant au degré de féminité ou de masculinité : il y a la folle furieuse, le butch, le mec viril... Une typologie complexe (qu'il serait intéressant d'étudier) se retrouve dans les petites annonces aux sigles et appréciations ésotériques pour un non-initié : "séropo" ou "séro+", "TTBM", "TBM", "BM".....

**Cy Jung :** Et ça veut dire quoi TTBM ? Très, très belles mamelles ?

**Christophe Marcq :** Non ! Très très bien manucurée !

### Des mots pour se reconnaître

**Christophe Marcq :** Très tôt, les pédégouines ou plutôt celles et ceux qui avaient des pratiques homosexuelles, ont eu besoin de se reconnaître dans une société hostile où ils et elles devaient se cacher, vivre clandestinement, à l'abri des dénonciations. Il y eut des codes vestimentaires :

- Le foulard dans la poche arrière, ancêtre du code SM du bandana.
- Le bouquet de violette en l'honneur de Sappho (qui s'en coiffait) porté, en Angleterre victorienne, par les femmes qui ne souhaitaient pas se marier.
- L'inversion des anneaux, à la main droite au lieu de la gauche, à l'oreille droite au lieu de la gauche.
- La cravate rouge fut longtemps un signe d'homosexualité.

Ces codes souvent compréhensibles que par les intéressé-e-s ont dû certainement créer un fort sentiment d'appartenance. Le terme d'origine anglo-saxonne de communauté est d'une utilisation récente chez les franco-pédégouines. Auparavant, il était question de "confrérie" et "d'être de la confrérie", ceci évoquant l'appartenance à une société fermée, secrète. On pouvait dire tout simplement : "Il en est", "être de...". Aujourd'hui on dira "Elle/il est du club" ou encore utiliser des expressions récupérant un vocabulaire familial : "C'est une cousine/ un cousin", "Il / elle est de la famille"... Le mot "gay" aurait une origine qui renverrait à un code : "gay" aux États-Unis prend le sens d'homo à la fin des années 1960. Auparavant "A gay life" signifiait une vie de libertin. Pour aborder un homme et savoir "s'il en était", il aurait été d'usage de demander : "Connaissez-vous un lieu gai (joyeux, libertin) dans les parages ?".[Cf Hocquenghem]

Très tôt le milieu parisien interlope constitué de marginaux, de prostitués, de délinquants a créé un argot pour tromper la police et le client bourgeois. Cet argot se retrouve chez Villon et Rabelais puis chez Genet. Déjà ce langage était basé sur le détournement. Il existait des mots pour désigner des parties génitales de l'homme : le "denier" signifiait l'anus, le "bec", le gland. Une multitude de termes identifiaient les personnes qui avaient des pratiques homos en fonction d'un ensemble de critères : jeune ou pas, actif ou passif, prostitué ou client... Une "dame" était un travesti; un "coquillard", un homo actif; un "ainsné", un vieil homo passif (une vieille tante); un *ange*, un jeune voyou actif. Beaucoup de noms renvoyaient aux pratiques sexuelles : un "fellateur", "chanteur" ou "buveur de lait" était celui qui suçait. Un "chasseur" était celui qui "chasse", qui pénétrait, tout comme le "laboureur" qui "laboure un champ" (un anus).

### Des mots pour dire ses pratiques sexuelles

**Cy Jung :** Tout ce qui touche les pratiques sexuelles des lesbiennes est à l'aune du déni général de la sexualité féminine. De fait, il existe peu de termes pour les désigner. On trouve des vieux mots, tels "gamahucher" ou "fricarelles", mais je ne crois pas qu'ils soient utilisés. Sinon, on trouve des termes techniques tel "goder" mais globalement, les lesbiennes ne me semblent pas s'être inventé des mots pour désigner leurs propres pratiques. De là à ce que les mauvaises langues disent qu'elles n'en ont pas ! Le déni est consommé ! Il me semble nécessaire qu'elles se forgent un vocabulaire afin de dénoncer le déni, d'assumer au grand jour leur sexualité car cela participe activement à leur existence sociale et culturelle. C'est un des axes essentiels de mon travail d'auteur. Trois "solutions" sont possibles pour s'inventer des mots.

- Le détournement : j'utilise par exemple le verbe "maroufler" en guise de caresser.
- La création de néologisme : j'ai ainsi créé le nom "buccâlin" formé sur "buccal" et "câlin" et son verbe, "buccâliner".
- L'usage de mots étrangers, moins connoté culturellement, qui permettent d'exprimer des choses un peu "hard" avec l'étrangeté du mot pour faire avaler la pilule, si je puis dire ! C'est par exemple le cas de "fist fucking".

Cette dernière pratique est certes peu pratiquée par les lesbiennes qui préfèrent le macramé (tresser et nouer des fils, que d'émotion!)... On peut d'ailleurs s'interroger sur ce que pourrait donner le passage en français de "norme fuchsia." Madame H propose "poing sodomite". Quid de nos vagins ? Isabelle Thézé, éminente linguiste, propose "fuckuro poing." Les lesbiennes seraient-elles des pisseuses ?

**Christophe Marcq** : Les noms d'accessoires sont également très répandus dans l'homo-langue : "cockring", "popers", "sling", "gode ceinture".....

**Cy Jung** : J'ai également nommé les miens. "Parcimonie", "constance"..... A chacun ses performances !

### **Des mots pour dire ses pratiques sociales**

**Christophe Marcq** : S'il existe une pratique et donc une expression propre aux pédégouines, il s'agit bien de "coming-out". Faire son coming-out pour une lesbienne ou un gay n'a pas d'équivalent hétérosexuel... Avec l'insulte/mépris, cet acte est un vécu largement partagé, un facteur réunifiant, la souche commune à partir de laquelle se construisent les phénomènes socioculturels gays et lesbiens. Le coming-out est bien souvent incompréhensible pour l'hétéro de base. Pourquoi le dire ? Pourquoi l'affirmer ? Votre vie privée ne me regarde pas ! "coming-out" est du pur pédégouine. Il y a un certain nombre de termes qui sont rentrés dans le langage courant des pédés. Je pense à "after", "l'happy hour" ou "gay tea dance" (que Madame H appelle les thés dansants homophiles). Peut-être que cela finira chez les hétéros, mais pour l'instant c'est très pédé comme vocabulaire. Après il y a tout le vocabulaire lié aux lieux de sociabilité, aux lieux de rencontres. Ce fut d'abord les vespasiennes, et le terme qui fut très longtemps utilisé était "la tasse". En fait, la tasse à l'origine était un tampon pour le nez. C'est un terme que l'on retrouve beaucoup chez Genet. Faire les tasses signifie donc aller draguer dans les pissotières. Quand on va au sauna, on sait que ce n'est pas seulement pour éliminer ses toxines. Il y a aussi toutes ces expressions qui formulées par un homo prennent un tout autre sens. Par exemple "S'arrêter sur une aire d'autoroute" pour un hétéro cela reste premier degré tandis que pour un homo c'est synonyme de drague. "Aller au parc" pour un homo cela ne signifie pas une balade bucolique avec ses enfants. Et après, tous les mots récupérés de l'anglais. Comme le terme "backrooms" qui vient du fait que ce type de lieux a commencé à exister d'abord aux Etats-Unis, et que de nombreux gays européens allaient vivre leur sexualité aux Etats-Unis durant les années 60 et 70. A l'exemple de Foucault qui allait s'envoyer en l'air dans les boîtes à cul de San Francisco, alors que ce type d'endroit n'existait pas en France. La plupart des hétéros ignorent la signification de ces termes.

**Cy Jung** : Nous sommes en train d'avoir une certaine mutation du langage, en ce sens que les homosexuels sont en train de revenir et de s'approprier de façon tout à fait normative le langage hétéro-normé, puisque que l'on voit apparaître des mots comme "adoption", "biberon", "pampers", "poussette". Les homosexuels sont en train de se sauver du monde interlope, le langage pédégouine est peut-être en train de mourir. On va donc essayer de le sauver.

**Christophe Marc** : Tout à fait. Si vous avez des questions, si vous voulez parler, c'est le moment.

-----  
**X** : Il y a toute la terminologie utilisée pour désigner l'autre, son mari, sa copine.....

**Sandrine** : De mon point de vue, pour nommer son partenaire nous sommes aussi cons que les autres, que les hétéros. C'est à dire qu'en matière de couple, on reproduit ce qu'on connaît, ce qui existe, à savoir le couple bourgeois (marié, fidèle.....) né au cours du 19<sup>ème</sup> siècle. Quand j'entends des nanas parler de leur "moitié", j'ai vraiment envie de sortir ma mitraillette. Je trouve hallucinant qu'une nana puisse reproduire un truc (un schéma) pareil. Personnellement je ne dis pas ma "moitié", ma "chérie", ou seulement pour me moquer. Ceci dit, il est vrai que nous n'avons pas de mots qui nous soient propres. Quand je suis en société avec des hétéros et que je suis avec une nana, même si elle n'est pas ma nana, je vais l'appeler "chérie" toute la soirée. C'est de la provocation. Bref, nous n'avons pas de mots, il faudrait donc en inventer. Et si on le faisait, cela vaudrait dire que l'on invente de nouvelles façons de s'aimer. Ce qui serait extraordinaire.

**Pascale Berthault** : Il y a un terme qui à une certaine époque fut assez en vogue, et que j'utilise toujours : celui de "fiancée". Terme qui est assez rigolo car cela veut dire fiancée éternelle. D'une certaine façon, quand je l'utilise aujourd'hui je fais un détournement, même si en même temps cela fait complètement ringard de se nommer ainsi. Pour autant, il me semble que c'est un joli mot pour parler à d'autres personnes de celui ou de celle avec qui on vit. Ceci dit, je voulais revenir non pas tant sur les causes, sur les nécessités d'avoir un vocabulaire qui nous soit propre, mais plutôt sur le fait qu'il existe un réel besoin d'un renouvellement constant du vocabulaire. Par exemple les termes de "jules" et de "camionneuse" sont des termes que j'aime bien et que je continue d'utiliser, mais il me semble que c'est une question de génération. Car il est très difficile de se nommer soi-même, surtout avec des mots comme ceux-là. Mais je me souviens de ma jeunesse, de débats passionnés avec des copines durant lesquels on se disait que le mot "lesbienne" n'était pas beau, que "gouine", "goudou" ce n'était

pas bien.... On y passait des heures et des heures pour finalement convenir qu'il n'existait aucun terme qui nous plaisait, qui nous convenait. Cependant, bien évidemment, nous les utilisons tous car il y a une question de reconnaissance (d'affirmation) sociale à dire qu'effectivement on est gouine, on est lesbienne. Personnellement, je trouve que les termes "jules" et "camionneuse" sont très mignons. Il y avait même "camionnette" qui était la version jeune de la camionneuse. Il y avait "cagot" et "cagette" qui étaient des détournements très mignons, qui lorsque nous les utilisions entre nous étaient des mots extrêmement bienveillants et compris en ce sens. Nous savions très bien qu'utiliser ces termes avec un public autre que lesbien, cela allait donner des catastrophes, car se traiter de "camionneuse" ou de "jules" allait être très mal perçu par des hétéros.

Donc, sur cette histoire du renouvellement du vocabulaire, je vois trois raisons de le faire. D'abord parce que ce vocabulaire est rapidement récupéré. Par exemple le terme "pédé", dans certains milieux un peu branchés, peut désormais se dire sans que cela soit péjoratif. Le terme "gay" passe très bien dans la presse. Il y a une récupération du vocabulaire, c'est pourquoi il nous faut sans cesse le renouveler si nous voulons nous entendre entre nous, sur un certain nombre de termes et de codes qui font que l'on se reconnaît, que l'on sait que nous sommes du même monde. Ensuite (deuxième raison) nous sommes face à une rupture de génération au sens politique du terme. C'est à dire que le refus que j'entends de la part d'un certain nombre de jeunes femmes qui refusent les termes "tout", "jules"...., fait qu'il n'y a pas eu transmission de cette culture, et que du coup l'appropriation sur ces termes n'a pas pu avoir lieu. Et de fait, ces jeunes lesbiennes se sont retrouvées à réinventer un vocabulaire comme d'autres, en leur temps, l'avaient fait. Enfin, troisième raison, nous sommes en constante évolution politique. Comme le montre le terme "LGBT". Celui "d'homosexuel", certains peuvent dire que c'est un terme inadapté parce qu'il réfère à une certaine dénomination politique, médicale. Alors exit "homosexuel". Et tout ce qui va nous identifier en tant qu'homosexuels, d'une façon ou d'une autre, devient politiquement incorrect car.... Je ne crache pas là-dessus, je dis simplement que nous sommes en évolution politique. Toutes les questions sur la notion des genres nous obligent à de nouvelles définitions, à de nouvelles créations de termes. La terminologie "LGBT", on ne peut pas faire plus moche (à mon avis) avec ces quatre initiales. D'autant qu'elles sont restrictives, car inévitablement on se rend compte qu'il existe d'autres pratiques, d'autres types de vie qu'il va falloir nommer alors qu'il n'y a aucune raison de ne pas le faire (surtout si nous sommes dans une stratégie commune de lutte). C'est pour cela que "LGBT" qui est rapidement apparu, va (du moins je le crois) tout aussi rapidement disparaître. Le terme "queer" pourrait être utilisé car c'est un mot étranger, mais il faudrait le détourner. Car il y a un contexte, un contenu politique qui l'accompagne. Il nous faut donc suivre nos propres évolutions politiques. Dans le genre, je fais partie du conseil l'*Inter-associative LGBT*. Nous avons passé je ne sais combien de réunions à discuter du changement de l'appellation "*Gay Pride*" qui est maintenant devenue "*Marche des Fiertés LGBT*" et à changer le nom de l'association en "*Inter-associative Lesbienne Gay et Trans*", avec en arrière plan toute une série de débats pour savoir si on se disait "gouines", "pédés" ou si on utilisait d'autres termes. Tout cela pour dire que politiquement il est important de se nommer. Pour moi, il était important de mener ces débats, car cela situe sur l'échelle politique où nous en sommes, et comment nous nous percevons. Et le fait que par exemple nous ayons refusé l'emploi de terme comme "gouine" ou "pédé" parce que cela nous semblait insultant, cela donne dans ce contexte une image de là où nous en sommes, là où en est la communauté.

**Sandrine :** En ce qui concerne la question du renouvellement du vocabulaire, à propos des femmes homosexuelles, quelles que soient les tentatives de faites, inmanquablement on en revient au terme "lesbienne". Après tout, ce mots est peut-être le terme idéal.... On sait d'où cela vient, ce qui en soit ne veut pas forcément dire grand-chose. Ceci dit, j'aimerais que l'on se nomme plus ainsi, mais souvent on entend dire qu'il n'est pas question de faire des catégories. Il ne s'agit pas de créer des catégories mais d'avoir des revendications à travers la façon dont nous nous nommons, dont on se dit "homo" ou "lesbienne" ou "gay" ou "bi". Ceci dit, j'aurais deux remarques à formuler à propos du *Petit Madame H Illustré*, au synonyme "hétérote" je propose "pétasse". Personnellement j'utilise beaucoup ce terme. Donc "pétasse" pour une lesbienne qui ressemble à une hétérote. Et en ce qui concerne les bisexuelles un peu butch, je propose "semi" (comme semi-remorque). Nous autres les bis nous avons un terme ("bisexuel") qui n'est pas un terme médical mais botanique. Et par rapport à cette question de vocabulaire qui est le notre, j'en ai appris la signification au moment où je l'ai appris. C'est un jeune gay qui un jour m'a dit que je faisais partie de la "famille". Je n'avais jamais entendu ce terme. J'ai débarqué dans le milieu homo j'avais quelques 27 ans. Et quand ce mec m'a dit cela, j'ai compris en même temps le sens caché que cela pouvait avoir, et cela m'a vachement touché. Cela m'a fait chaud au cœur qu'un gay me demande à moi si je faisais partie de la famille, alors que je débarquais. Ce qui me touchait, c'est la notion de communauté qui te prend en charge ou du moins qui est chaleureuse à ton égard.

**Christophe Marc :** Cette histoire de "famille" renvoie à cette expression ancienne de "confrérie". Quelque chose de fermé, de confraternel.

**X :** Il y a certaines lesbiennes qui se nomment par le qualificatif de "sœur".

---

**Christophe Marc :** Bien, nous sommes arrivés au terme de cet atelier. Merci à tous et à toutes d'être venus.

**Erik Rémès** : Auteur décrié du roman sulfureux "*Je bande donc je suis*", mes positions non politiquement correctes (en matière de littérature comme dans bien d'autres domaines) étaient à même d'aider les autres à dévoiler leur innommable, à exprimer ce qui leur était le plus impensable, le plus dur à dire et/ou à vivre. C'est à dire de dépasser les frontières habituelles de l'écriture. Car tel était l'objet, l'ambition de l'atelier d'écriture que j'anima durant toute cette (folle) semaine. Dans cette dure tâche, moi, maîtresse Rémès, je fus assisté par le Grand Sage René Paul Leraton (à ses heures responsable de la *Ligne Azur*, et sexologue de son état). Le résultat de ce travail de réflexion et d'écriture fut dévoilé au public (ébahi) lors du forum Queer Factory du jeudi soir\*.



Le parti pris du cycle Queer Factory (dans lequel s'inscrivait cet atelier d'écriture) était simple : la culture, c'est l'affaire de tous et toutes. Et pas seulement de quelques vieilles figures poussiéreuses, sûres de leur fait, drapées dans leur aura d'intellectuels, se croyant autorisées de toujours donner leur avis. La culture est donc, avant tout, un phénomène qui nous concerne toutes et tous, un phénomène dont nous faisons tous partis.

Et donc, partant de ce principe cet atelier d'écriture se voulait un lieu où les gens s'emploient à libérer la parole, c'est à dire exprimer ce que d'habitude on ne peut ou ne veut pas dire. De la sorte, rien n'était interdit. Tout a pu être dit, dans la limite du respect des autres. Par contre coup, il fut également question de définir la notion de respect de l'autre dans la création artistique.

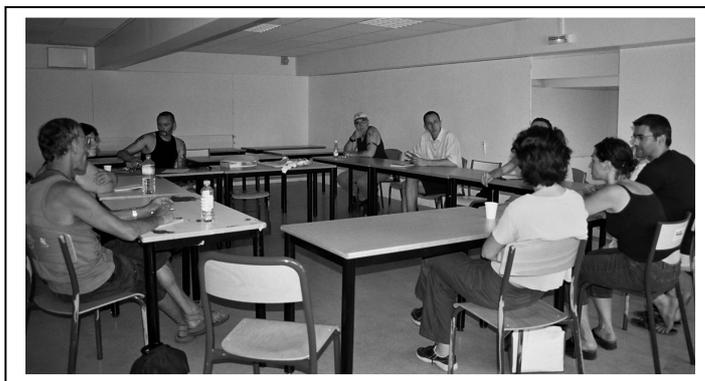
Le mot d'ordre fut donc de réveiller la bête qui est en nous, la bête du dedans, le monstre caché (lorsque les montagnes étaient blanches et que les ogres mangeaient encore les enfants). Bref un atelier d'écriture afin d'accoucher la norme qui est en chacun de nous.

### Dire = Vivre

L'idée était donc de dire et surtout d'écrire sans protection aucune, de se mettre à nu, de monter à cru le réel pour dire l'indicible, pour faire, pour agir. Dire ce qu'on n'aime pas entendre.

Notamment que les homos ne sont pas forcément ces gentils garçons et filles terriblement intelligents et propres sur eux, petits-bourgeois, aspirant à la santé mentale et physique.

Cet atelier avait donc pour objet de dire que les homos sont aussi de vilains pervers et qu'ils doivent le rester pour ne pas perdre leur âme sur l'autel de l'indifférence républicaine. Chercher et nommer sa propre subversion : bouleverser, renverser son ordre établi, ses idées et ses valeurs reçues.



Libérer la parole revient, de fait, à savoir pourquoi et par qui celle-ci a été incarcérée. C'est déterminer les agents coercitifs de la communauté gay, à cerner les contours du politiquement correct chez les homosexuels eux-mêmes. Car la question mérite d'être posée : ne sommes-nous pas nous-mêmes nos propres censeurs ? De quoi avons-nous peur lorsqu'on ne peut entendre certaines choses ? Des mots ? De l'autre ? Ou de soi-même ?

\* Pages 179 à 183

L'accès à ce TD n'était pas recommandé aux personnes intolérantes, auto-homophobes, ainsi qu'aux fascistes de droite, de gauche et d'ailleurs. Une ouverture d'esprit était bien évidemment fortement recommandée. Dépasser les limites de l'écriture habituelle des sujets bateaux, demande une ouverture d'esprit, une curiosité que la sécheresse intellectuelle des certitudes et des idées toutes faites ne permet pas.

Par ailleurs, l'objet de cet atelier n'était en aucune manière de juger de la qualité littéraire des écrits de chacun (de la pertinence d'employer tel mots ou tel temps) ou encore de produire un enseignement sur l'art et la manière de "bien écrire". Cet atelier n'avait pour seule ambition d'aider les participant(e)s à formuler ce qu'habituellement nous taisons tous et toutes. Et c'est ainsi qu'une dizaine de personnes, tout au long de la semaine, s'employèrent à coucher sur le papier leur propre innommable, c'est à dire ce qu'il leur semblait le plus difficile, le plus dur à écrire.

La question, au fil des différentes séances de cet atelier, fut donc de dépasser les limites d'un certain politiquement correct que nous imposent l'éducation, mais aussi les "bonnes manières". Manières qui imposent de ne pas "dépasser certaines limites". Et au cours des trois séances (chacune de deux heures) dimanche, mardi et jeudi, les participants, tâtonnements après tâtonnements, dessinèrent les contours de leur propre innommable.



Après une première prise de contact, et une fois l'objet de l'atelier clairement défini, chaque participant(e) commença par préalablement définir ce qui lui semblait le plus difficile, voir impossible à dire. Pour ce faire, il fut procédé à une sorte de tour de table, chacun prenant la parole afin de répondre à l'autre.

Il s'avéra très vite que nous avons tous notre propre définition de l'innommable, définition qui trouve (en partie) ses racines dans le vécu de chacun. Mais aussi dans l'éducation que nous avons plus ou moins tous reçue. Une éducation souvent judéo-chrétienne où les notions de bien et de mal, couplées à celle de morale fait qu'il est "des choses qu'on ne dit pas". C'est ainsi que pour certains, telle chose était plus difficile à dire ou même à imaginer. Cependant il fut intéressant de constater que l'innommable, à quelques nuances près, était le même pour beaucoup.

Il n'est pas question de relater en détail les cheminements de chacun, les hésitations, les doutes. Mais plus simplement de dire combien l'idée même d'écrire sur de l'intime, au-delà des limites communément admises, n'est pas facile. Travailler sur l'intime dans ce qu'il a de plus "osé", que l'on soit un homme (comme la majorité des participants) ou une femme, jeune ou moins jeune est souvent difficile, dur. Mais il ne faut pas oublier que l'objet de la littérature est de bouger les frontières, les siennes propres et aussi celles des autres (du lecteur).

Tel fut l'objet du présent atelier.

Pour ceux et celles qui en exprimèrent l'envie, les travaux de cet atelier furent affichés dans le hall des UEEH. L'intérêt de la chose était de susciter auprès du public, après lecture, des réactions. Les non membres de cet atelier purent eux aussi, s'ils le désiraient, s'exprimer à leur tour par voie de dazibaos et ce faisant dévoiler des parties cachées d'eux-mêmes (strip-tease fantasmatique, fist-fucking mental et patati).

Je dirais, en guise de conclusion, que je suis personnellement très heureux de cette expérience d'atelier d'écriture. Et je remercie beaucoup les quelque dix personnes qui tout au long de la semaine assistèrent à cet atelier, qui jouèrent le jeu se mettant parfois en danger (à travers les mots). Ensemble, ces hommes et ces femmes montrèrent que les mots, que la littérature permet de dépasser (ce qui est extrêmement important à mes yeux) les limites étroites d'un certain politiquement correct qui étouffe toute création, tout esprit de liberté, de liberté d'être et de penser. Et aussi de montrer que nous avons tous et toutes quelque chose d'intéressant à dire, hors des cadres étroits du "convenable".

**Cy Jung :** Je vais d'abord me présenter en deux mots afin de vous donner quelques clés sur ma démarche d'écriture et ainsi vous présenter cet atelier. Je suis l'auteure de trois romans et d'un recueil de nouvelles érotiques, de quelques manuscrits restés dans les cartons et de divers textes disponibles en ligne dont un abécédaire lesbien et des chroniques d'actualité sur Media-G.net. Je ne suis pas tombée dans l'écriture comme Obélix dans la potion magique.

Enfant, je n'ai écrit ni poèmes, ni journal intime. J'ai écrit ma première fiction à 28 ans après un long processus d'apprentissage de l'écrit comprenant deux expériences majeures. Étudiante en droit et sciences politiques, j'ai été amenée à corriger les thèses d'amis étudiants en informatique. Il s'agissait de pister les fautes de construction de textes dont je ne comprenais pas un traître mot. Je me suis très vite rendu compte que les phrases mal construites, c'est-à-dire à la grammaire défaillante, révélaient une approximation dans l'idée qu'elles développaient. J'y ai acquis la conviction que l'écriture ne peut se dispenser de certaines règles, parce que la langue, si elle supporte de nombreuses variations, les supporte d'autant mieux que l'auteur a conscience de varier.



La deuxième de mes activités qui m'a menée à l'écriture fut mon militantisme comme un lieu d'échange (entre auteur et lecteur), les termes de cet échange étant la langue elle-même. Si l'auteur ne la maîtrise pas, comment peut-il prétendre être lu à l'aune de ce qu'il écrit ? Autrement dit, l'auteur a tous les droits, celui de bouleverser grammaire et syntaxe ou transgresser le lexique.

Mais attention ! S'il le fait sans conscience de le faire il risque de tant s'écarter de la langue qu'il sera bien seul à apprécier ses textes. Ainsi, je situe ma démarche créative dans une logique de perversion de la langue plutôt que dans une logique de dénégation. Le pervers, en psychanalyse, est celui qui maîtrise parfaitement la Loi et construit sa jouissance dans les interstices, le contournement, le détournement. Lacan disait de l'acte manqué qu'il est un discours parfaitement réussi.

Ce que je vise, c'est la réussite de ce discours sans besoin de manquer l'acte, en l'espèce l'acte d'écrire. Et cela passe, à mon sens, par une maîtrise maximale de la langue, de la grammaire, de la syntaxe, du lexique qui va me permettre de savoir ce que la langue peut dire à mon insu et en jouer pour ma plus grande jouissance.

---

### **Présentation de l'atelier**

C'est dans cet esprit que je vous propose de travailler, étant entendu que je ne détiens aucune vérité. Chaque auteur a sa manière d'écrire et celle que je vais tâcher de vous faire partager durant cet atelier n'engage que moi. Je suis plus aguerrie aux performances littéraires (écriture en direct) qu'aux ateliers, mais j'ai déjà éprouvé une fois auprès d'étudiants roumains cette méthode de travail. Cela a bien fonctionné. J'espère qu'il en sera de même lors de ces *UEEH*.

Ce que je vous propose, c'est une manière d'approcher le texte, libre à vous ensuite de juger de l'intérêt de ma façon de procéder. Je ne suis pas là non plus pour vous dire si le produit de votre écriture est bon ou mauvais. J'ignore ce que sont le bon et le mauvais en termes de résultat, mes convictions se limitant à la méthode. C'est donc de méthode dont il va être question. Je me suis longuement présentée. Il est temps que vous vous présentiez à votre tour.

Il est procédé à un tour de table des participants à l'atelier. Ils sont huit : Agnès, Laure, Denis, Philippe, Frédéric, Nicolas, Catherine et Claudine (ces deux dernières annonçant qu'elles ne pourront assister qu'à la première séance).

## L'écriture d'une scène de sexe

J'ai choisi comme cadre général de cet atelier l'écriture d'une scène de sexe. Le sujet est particulièrement difficile car il s'avère que la langue est toujours à l'aune de la manière dont une société considère les choses. Le lexique en est l'expression la plus flagrante. Pour ne prendre qu'un exemple appliqué à notre objet, Le Robert nous propose douze synonymes immédiats de "pénis" là où il ne nous en propose que quatre pour "vulve", sept pour "testicule", aucun pour "clitoris".

Quand on sait l'importance du clitoris dans la jouissance féminine, on ne peut conclure de cette faiblesse du lexique qu'au peu d'intérêt que porte notre culture à cette jouissance. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres de la place accordée à la sexualité féminine, la prédominance lexicale du pénis sur le clitoris étant le signe de la domination sexuelle qui prédomine encore, le déni de leur jouissance enfermant la sexualité des femmes dans la procréation et la sujétion au plaisir des hommes.

Si l'on veut s'intéresser à cette jouissance féminine, la rendre autonome, il va falloir faire un travail sur le lexique, c'est-à-dire d'abord nommer le corps et les organes de la jouissance, et trouver les mots propres à dire les actions et les sentis inhérents à cette jouissance. Notre travail va donc porter d'abord sur le lexique, mais n'oubliez pas au passage que la grammaire française ajoute une difficulté en ce qu'elle est construite sur la règle du "masculin dominant". Cette scène de sexe lesbien que vous allez chacun écrire est ainsi un défi à la langue que l'on peut qualifier de sexiste, hétéro normée et plus prompte à énoncer l'agir que le sentir. Je ne vous en donne pas d'exemple, nous aurons l'occasion d'y revenir.

## Le poids de la lanque

Qu'est-ce qu'une scène de sexe lesbien ? C'est un texte qui permet de décrire une action, celle d'un corps sur un autre corps, les deux étant de sexe féminin. Ce texte, vu le temps de notre atelier, devra être court (15 à 20 lignes), c'est-à-dire sans doute se restreindre à une pratique sexuelle. Les pratiques sexuelles sont multiples mais parce qu'il faut bien se donner un cadre, celui que je fixe sont : la masturbation, le cunnilingus et la pénétration. Même si cela est un peu limitatif, je vous demanderai de réfléchir dans ce cadre-là et considérer qu'écrire une scène de sexe lesbien consistera à décrire l'une de ces trois pratiques. Je vais donc vous demander d'en choisir une et d'en poser sur le papier la définition comme le ferait un dictionnaire. N'essayez pas d'écrire quelque chose de joli, ceci n'est qu'un point de départ.



**Laure :** *"Pénétration : Acte qui consiste à s'insinuer à l'intérieur de l'autre que ce soit son vagin ou son anus, qui peut être réalisé par une partie de son corps, un doigt, une main, un poignet, ou un prolongement du corps, un gode, peut s'inscrire dans une durée variable, procure du plaisir et mène à la jouissance ou non."*

**Nicolas :** *"Cunnilingus : Excitation du sexe de la partenaire par application de la langue dans celui-ci."*

**Frédéric :** *"Cunnilingus : Nom masculin. Stimuler le sexe de sa partenaire avec la langue. Ce peut être un jeu réciproque entre les chatouilles ou l'envie de dévorer sa partenaire."*

**Philippe :** *"Masturbation (lesbien) : L'acte e caresser avec les doigts les parties génitales de sa partenaire ou les siennes dans l'objectif d'en retirer une jouissance."*

**Agnès :** *"Masturbation : Pratique sexuelle qui peut s'exercer individuellement ou à plusieurs et consiste à accéder au plaisir par le toucher."*

**Denis :** *"Masturbation : Stimulation des organes génitaux, et notamment des petites lèvres et surtout le clitoris, à l'aide du bout de la langue dans le but de procurer du plaisir"*.

Pour désigner le corps, les termes proposés sont des noms. Je note que les parties du corps proposées sont à peu près celles en jeu dans ces trois pratiques sexuelles mais qu'ils ne nous offrent aucune variante lexicale. Pour les actions, les termes proposés sont des verbes (le verbe dans la phrase indique par nature l'action) ou des noms indiquant une action (ce qui s'explique par la nature de l'exercice); ils ont de particulier que l'un des deux corps agit sur l'autre, celui-ci demeurant passif sauf à en éprouver de la jouissance. Enfin les termes désignant les sensations sont les moins nombreux et les désignent comme le produit direct de l'action, comme soumis à l'action.

Ces remarques pour signaler que la structure de base de la phrase (sujet + verbe + complément) produit spontanément une situation politique particulière (l'action d'un individu ou d'une partie de son corps sur le corps de l'autre, définissant la nature de la sensation éprouvée). Nous avons donc un sujet actif, une action, et un objet passif. Dans le cadre d'une scène de sexe, cette situation grammaticale renvoie directement à la manière dont notre culture considère une pratique sexuelle. Quid également de la sensation de celui qui agit ? Travailler l'écriture d'une scène de sexe peut donc permettre, si l'on a conscience de ce poids de la grammaire, de sortir de ce schéma en rendant les deux corps acteurs et en leur reconnaissant à chacun des sensations.

### Nommer le sexe

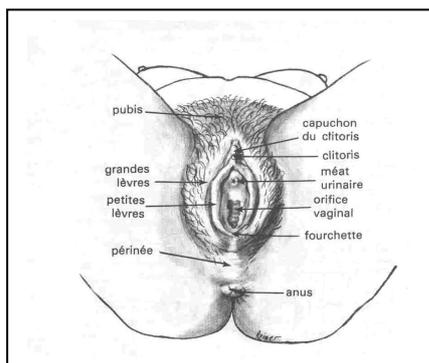
J'en reviens à notre lexique. Notre première tâche va consister à l'élargir au maximum, à chercher dans notre vocabulaire tous les mots qui pourraient nous être utiles à l'écriture d'une scène de sexe lesbien. Nous allons commencer par nommer le sexe (des femmes) lui-même. Quels sont les mots que vous utilisez pour le nommer ? Les mots fusent :

Con, chatte, minou, mouchette, minette, pussy cat, moule, pacholle, vagin, trou, moune, foufoune, chounette, touffe, coquelicot, berlingot, prune, figue, abricot, escalope, marguerite, rose, paquerette.

On remarque que la plupart de ces mots sont vulgaires et difficilement utilisables. Ils désignent en outre des parties différentes du sexe des femmes. Ils ne sont pas par contre à exclure d'emblée, pas forcément pour les utiliser directement, mais parce que chacun ouvre un champ lexical qui lui sera utilisable. Je prends l'exemple de "chatte". Ce n'est pas un terme que j'utiliserais, au moins à l'écrit. Mais une chatte, si on retient le sens premier (cet animal de compagnie si cher aux lesbiennes), cela donne aussitôt envie de la caresser, qu'elle ronronne, et si l'on imagine caresser ce minou, la sensation de douceur vient aussitôt. Dans le même ordre d'idée, une moule, cela se mange, s'aspire et sa chair indique une texture particulière pas si éloignée de la sensation que peut procurer le sexe d'une femme dans la bouche. Quant à la marguerite, elle s'effeuille, se butine et renferme en son cœur quelque secret à découvrir. Le berlingot se suce ou se croque..... L'idée à retenir ici est qu'à partir de chaque terme désignant tout ou partie du sexe des femmes, on va pouvoir faire jouer notre imagination et ainsi inscrire à notre lexique des termes a priori non érotiques pour désigner des actions et des sensations qui vont nous permettre de construire une scène de sexe lesbien. Dans ce contexte, il va nous falloir maîtriser notre sujet, c'est-à-dire connaître au mieux les composants physiologiques du sexe des femmes, établir une liste de termes (médicaux, argotiques ou autres) les désignant et enfin faire jouer notre imagination (par association d'idées principalement) pour nous construire un lexique personnel qui dépasse le lexique habituel. Le corps des femmes ne se limite pas à leur appareil génital. Ce n'est que pour des raisons de temps que j'y cantonne notre travail.

### Anatomie du sexe des femmes

De quoi est donc composé le sexe des femmes ? Je vous ai préparé un petit document d'aide (*Bref exposé anatomique*, ci-dessous). Par expérience je sais que l'on en oublie toujours de nombreux éléments. Je vous propose également deux photos de Laurence Chanfreau afin de raviver vos souvenirs : ces photos représentent en gros plan le sexe d'une femme.

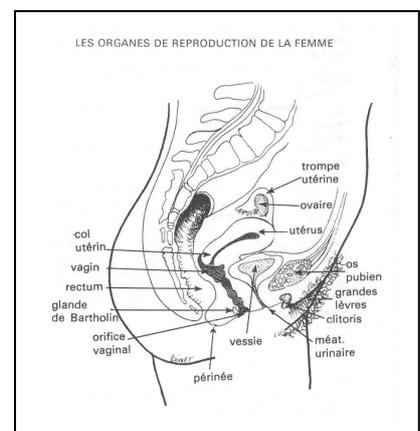


**La vulve** est limitée en haut par le mont de Vénus, latéralement par les grandes et petites lèvres et elle comprend, de haut en bas, le clitoris, le méat urinaire et enfin l'ouverture du vagin.

**Le clitoris** est composé d'une petite tige (de haut en bas) et d'un gland, le tout recouvert d'un capuchon. Sa longueur moyenne varie de 5 à 25 mm. Le tissu érectile du clitoris est composé de corps creux qui se remplissent de sang et se durcissent sous les stimulations érotiques. Le capuchon est relié aux petites lèvres

qui elles aussi se gonflent grâce à leurs tissus érectiles.

**Le vagin** est le conduit long de 6 à 8 cm qui s'étend de la vulve jusqu'au col de l'utérus. Son volume s'accroît sous l'effet du désir. Sa paroi musculo-membraneuse est souple et élastique. Son tiers inférieur (côté vulve) et le **point G** en sont les parties les plus sensibles. Le point G est une zone située sur la paroi antérieure du vagin au niveau du point de jonction entre la vessie et l'urètre. Sous l'effet d'une stimulation plutôt ferme, la zone gonfle à la manière d'un tissu érectile. Son pouvoir érogène est très variable d'une femme à l'autre et peut s'accroître avec le temps.



A l'entrée du vagin se trouve "l'hymen", membrane criblée de trous à la densité très variable. Sa rupture lors de la première pénétration n'est pas forcément douloureuse. Par contre, des contractions spasmodiques des muscles du vagin peuvent se produire au cours d'une pénétration. C'est le vaginisme. Ses causes sont morphologiques ou psychologiques. La consultation d'un gynécologue et/ou d'un sexologue aide très certainement à la résorption de ce symptôme.

**Les sécrétions vaginales** sont le résultat de la stimulation du système nerveux parasympathique qui stimule à son tour les multiples vaisseaux sanguins qui irriguent le vagin. C'est cet afflux de sang qui provoque une "sudation" des cellules qui tapissent le vagin. Une autre partie de la lubrification vaginale est secrétée par les glandes de Bartholin. Quand celle-ci est insuffisante, on peut utiliser de la salive et, si nécessaire du gel, surtout pas du beurre ou de l'huile, mais un gel spécifique à la lubrification sexuelle. Certaines femmes sont sujettes à des éjaculations qui passent souvent pour de l'incontinence urinaire. Il n'en est rien. Le liquide de ces éjaculations serait secrété par des glandes situées autour de l'urètre consécutivement à une stimulation du "point G", une pénétration profonde voire une stimulation clitoridienne. Ce liquide est inodore et insipide.

**L'anūs** comporte de nombreuses connexions nerveuses susceptibles de donner du plaisir. Son étroitesse est renforcée par la fonction sphinctérienne.

### Les trois parties principales du sexe des femmes

**Le pubis** : Il est constitué de poils, et quand on parle de "minou", "moquette", "gazon" ou "touffe", c'est bien à cela que l'on fait référence. Dans ce registre en moins vulgaire, on pourra parler de "toison pubienne". Le terme "motte", lui, renvoie plus à la saillie du pubis, comme le font des termes vieillis tels "pénil", "mont de Vénus" ou "verger de Cypris". J'ajoute un terme que j'aime bien : "rhombe", à la fois losange et instrument de musique, le premier désignant la forme du pubis, le second nous invitant à introduire du son dans notre scène de sexe, sons du corps qui ne se limitent pas à la voix. Sous la caresse, le pubis peut bruire, par exemple. En termes d'action, qui dit poil dit "tondre", "raser", "caresser", "effleurer", "lisser", "peigner", et tous leurs synonymes. Si l'on retient la métaphore sur "gazon", et qu'ainsi on transforme ces poils en quelque chose de végétal, on va pouvoir envisager ces caresses telles l'action du vent et en faire ressentir les effets à ce pubis : la main alors ne caresse plus, elle balaie ou répand son souffle, éparpille, coiffe et le pubis ploie ou se courbe... Ce ne sont que des exemples. Il appartient à chacun d'y imprimer ses propres images.

**La vulve** : Elle est composée de trois éléments : les grandes et petites lèvres et du clitoris. Les termes pour la désigner dans son ensemble sont "nymphes" en langage poétique, "cramouille", "craquette" ou "fente" en langage argotique. L'idée de fente est intéressante, elle renvoie au seul terme que je connaisse qui permet de désigner petites et grandes lèvres, "replis". Celui-ci appartient au vocabulaire géologique, vocabulaire qui nous offre de nombreux termes et pas seulement pour désigner la vulve : "mont", "vallée", "combe", "pli", "faille", "aven"..... En termes d'action, cela renvoie à toute action de "fouiller", "creuser", "explorer"... Ici encore, chacun peut investir ses propres images. Cela ne doit pas nous faire oublier la physiologie même de ces petites et grandes lèvres, qui sont composées de tissus érectiles qu'il va s'agir de solliciter. On peut les "tirer", les "patouiller", les "pincer" et elles réagissent en se gorgeant de sang. Il est donc possible de chercher des verbes dans la lignée de "bander". Je laisse votre imagination faire.

**Le clitoris** : On ignore trop souvent qu'il est composé de trois éléments : "tige", "gland" et "capuchon". Il existe quelques termes argotiques ou poétiques qui permettent de le désigner : "clikli", "clito", "cornichon", "bonbon", "praline" ou "framboise", il va faire le régal de nos papilles et se faire "dévorer", "croquer", "sucrer" ou "fondre sous la langue". "Rubis", il va "briller de mille feux", "luire"..... Il y a aussi "perle de Jade" et enfin "petit bouton" ou "bouton nacré". Si l'on s'amuse à partir de ces deux derniers, qui dit "bouton" dit "appuyer", donc interrupteur, lumière, courant (électrique), ondes, radiation... et ainsi la langue irradie le clitoris. Le vagin, pour finir, est anatomiquement un "orifice" (vulvaire), argotiquement un "trou". Il n'y a pas là matière à s'exciter mais cette muqueuse, dont on ne négligera pas le "point G", peut se dilater avant qu'on ne la pénètre. Il n'y a guère d'autre terme pour le désigner. Il va donc falloir ici encore jouer de la métaphore en s'intéressant à sa texture, à sa "capacité musculaire", comme s'il était un être vivant afin de dépasser sa simple fonction de trou.

J'avais prévu que nous faisons ainsi le tour des termes permettant de désigner les fesses, les seins ainsi que les parties du corps qui agissent sur le sexe (main, langue, gode.....). Le temps presse. Nous allons donc nous arrêter là pour cette première séance.

**Pour la prochaine séance** : Je vais donc vous demander d'écrire un texte de 20 lignes maximum, texte décrivant une pratique sexuelle entre deux sujets féminins en conservant le choix que vous avez fait tout à l'heure entre cunnilingus, masturbation ou pénétration. Merci de me remettre ces textes demain lundi dans la journée afin que je puisse préparer notre prochaine séance à partir de ce que vous aurez écrit. Mardi, nous lirons vos textes et je tâcherai de vous donner de nouvelles pistes de travail.

## **Deuxième séance : Travailler le texte**

Merci à tous de m'avoir remis vos textes dans les temps. Vous avez tous très bien travaillé ! Je les ai lus et ai noté pour chacun des axes possibles de travail. Je ne les ai pas corrigés, je n'ai aucune légitimité à le faire. Je vais donc simplement vous dire chacun ce que moi je ferais pour travailler votre texte et vous avez tout à fait le droit de ne pas être d'accord. Cela va nous permettre de travailler quelques points qui me sont chers : la récurrence des mots (répétitions) avec comme corollaire l'élargissement du lexique ; les adverbes en "ement" ; le rythme (longueur des phrases et rythme imprimé à l'action) auquel se double la sonorité (et les fausses rimes) ; la ponctuation ; le choix du temps et de la personne.

Pour la petite histoire, Denis a glissé son texte sous une autre porte que la mienne. Après enquête, la jeune femme qui a trouvé son texte a été très touchée qu'une inconnue (elle n'a pas imaginé que ce puisse être un garçon) glisse ainsi sous sa porte un texte érotique. Elle a été très déçue d'apprendre la vérité.

Avant de lire chacun de vos textes, je fais quelques remarques générales : Je note d'abord que vous avez tous eu plus de facilité à écrire la "mise en situation" que la scène de sexe elle-même. Cela n'a rien d'étonnant, la scène de sexe elle-même est ce qu'il y a de plus difficile à écrire (on en a vu quelques raisons hier) à quoi s'ajoute la difficulté de la concevoir "hors contexte" (un petit débat s'engage sur ce point, les uns et les autres exprimant les difficultés qu'ils ont rencontrées pour écrire leur texte).

Cela nous renvoie directement à la nécessité (à mon sens toujours) de poser l'intrigue avant de commencer l'écriture d'un texte, soit, en matière de d'écriture d'une fiction, savoir ce que l'on veut raconter. Ainsi, l'auteur peut "garder en tête" les éléments de la "mise en situation" et concentrer son récit sur la scène de sexe elle-même.

## **Verbes et adverbes**

J'en profite pour insister sur un point qui me paraît important : ce qui fait l'action dans une phrase, c'est le verbe et je suis d'avis de le privilégier là où souvent on accumule les adjectifs et les adverbes. Savoir ce que l'on veut dire est aussi un moyen de choisir le bon verbe. Si je prends l'exemple de la pénétration : si l'on sait comment va se dérouler cette pénétration (qui pénètre (mains, doigt, gode...), comment (à quelles fins), avec quels résultats), on va pouvoir chercher des verbes plus précis que "Pénétrer", des verbes qui expriment la situation sans avoir besoin d'utiliser des adverbes (notamment des adverbes en "ement") qui ont le don de plomber les phrases, d'en casser le rythme.

Je prends l'exemple de "caresser" : On peut y adjoindre des adverbes qui vont en moduler le sens : on peut "caresser tendrement" ou "caresser fermement" ou "caresser vivement". Si l'on travaille le choix du verbe, il est tout à fait possible d'éviter l'adverbe. "Caresser tendrement" ce peut être "effleurer", "friser" ou tout simplement "caresser", "caresser tendrement" étant presque de l'ordre du pléonasme. "Caresser vivement" ou "fermement", ce peut être "patouiller", "maroufler" (métaphore) ou "fricoter" (en une jonction de sa signification en matière de cuisine et sa dimension interlope).

Attention aussi aux autres adverbes (ou locutions adverbiales), notamment ceux dits "de liaison" (ainsi, aussi, en effet....) et aux conjonctions de coordination (mais, ou, et, donc, or, ni, car). Un travail sur la ponctuation peut y palier.

## **Le choix du temps et de la personne**

Je souhaiterais également attirer votre attention sur un double choix que vous avez fait, sans forcément vous en rendre compte : c'est celui du temps du récit et de la personne. On apprend à l'école que le temps du récit est le passé, le passé simple indiquant l'action, l'imparfait l'état. Les livres de grammaire sont pleins de commentaires sur le rapport existant entre le temps dans la phrase et le temps de l'action, commentaires complétés par les règles strictes de la concordance des temps et celles régissant les supplétives. La liberté de l'auteur se situe donc ici dans le choix du temps initial du récit : passé ou présent.

Vous avez, à égalité, écrit au passé et au présent. J'en suis surprise, je m'attendais à ce que vous écriviez tous au passé, ce mode étant en général spontané. Pour ma part, je préfère écrire au présent : C'est le temps dans lequel je vis. Il donne en outre un air de simplicité à la phrase tant sa conjugaison n'est pas surchargée de terminaisons complexes, notamment dans les supplétives qui imposent l'usage du subjonctif. Nous verrons tout à l'heure comment le simple fait de passer un texte au présent le change du tout au tout.

Je conclurai par une petite remarque sur le choix de la personne : cinq de vos textes sont écrits à la troisième personne, un à la première. Cela a des conséquences sur la construction et le rythme du texte. Je ne vous en dis pas plus (on ne peut pas tout examiner en détail) ; il s'agissait juste ici d'évoquer ce point. Il est temps d'en venir à vos textes. J'ai choisi dans chacun des phrases qui vont me permettre de détailler les différents points que je viens d'évoquer, et quelques autres. Je vous indiquerai en fin de séance quelques pistes pour réécrire votre texte en tenant compte de ce que nous aurons vu aujourd'hui.

## Le texte d'Agnès

*"Paola et Marie ne se connaissaient pas avant ce fameux soir d'été qu'elles n'étaient pas prêtes d'oublier. Il faisait si chaud. Dès le premier regard, tout était dit. Un désir violent les submergea instantanément, avec une force qui d'abord les surprit par son intensité.*

*Très peu de mots furent nécessaires pour qu'elles se retrouvent dans cette chambre aux volets mi-clos. Le désir était si fort que les gestes s'effectuaient tout naturellement. En un instant, elles étaient nues, peau contre peau, tant le besoin de se sentir était impératif. Les mains caressaient la peau, alors que leurs deux sexes entraient en contact. Moment d'intense émotion que la rencontre entre ces deux fentes aux lèvres entrouvertes. Et alors que leurs langues se mélangeaient dans leurs bouches avides toutes leurs lèvres, petites et grandes, s'embrassaient.*

*Et plus leurs vulves s'emplissaient de rosée, telles des fleurs qui éclosent, plus l'excitation s'intensifiait. Quand Paola rompit cette harmonie en déplaçant son mont de Vénus sur la cuisse de Marie, celle-ci eut un instant de panique. Mais Paola avait déjà glissé sa main sur son minou et avec sa paume, allait et venait, la glissait entre les lèvres, pendant que son rôle s'emballait. Marie se liquéfiait, tellement elle aimait la façon dont cette femme lui caressait la touffe. Lorsque Paola glissa son doigt sur son petit bouton, un cri de plaisir sortit de la gorge de Marie et le mouvement s'emballa. De leurs moules ouvertes, jaillit la source du plaisir. Elles furent parcourues d'une onde qui leur fit pousser un cri de bonheur, puis les fit éclater de rire et pleurer en même temps.*

*Quel orgasme ! Des frissons parcouraient leurs deux corps serrés alors que leurs vulves étaient secouées de petits spasmes de plaisir, comme si elles ne voulaient pas interrompre leur dialogue. C'était un soir d'été et il faisait toujours chaud, très chaud....."*

Je propose de travailler sur la phrase : *"Mais Paola avait déjà glissé ..... que son rôle s'emballait"*.

La répétition du verbe "glisser" me permet d'aborder la question des récurrences. La notion de récurrence est évidemment subjective. J'y suis très sensible. Je me souviens par exemple d'un chapitre de *"Once upon a poulette"* (soit une quinzaine de pages) où l'expression "dans les bras l'une de l'autre" était écrite vingt-sept fois ! Cela fait à peu près deux fois par page, ce qui était certes agréable pour mes héroïnes, mais qui dénotait une bien piètre étendue de mon vocabulaire. Il n'est pas gênant en soi qu'une telle expression se répète, ce peut même être un choix stylistique. Mais en l'espèce, ce n'en était pas un, cette expression était venue sous ma plume sans que je n'en maîtrise la récurrence. Je me suis appliquée à trouver d'autres formulations, ce qui ne fut pas évident, et grâce à ce travail, je considère que mon texte s'est enrichi.

Pour enlever les récurrences, on peut travailler avec les synonymes proposés par les dictionnaires, mais aussi avec les termes analogiques. On peut également chercher dans le vocabulaire des termes plus précis que le premier terme qui nous vient : c'est ce que nous avons amorcé quand nous avons travaillé avant-hier sur les termes désignant les parties du corps.

Dans le cas de "glisser", le Robert nous propose "patiner", "skier", "déraper", "coulisser", "échapper", "filer", "évoluer", "s'abandonner", "courir", "passer", "effleurer", "passer", "engager", "insinuer", "se couler", "se faufiler", "s'insinuer", "s'introduire". Chacun de ces verbes peut nous renvoyer à d'autres et de fil en aiguille nous permettre d'arriver à un verbe auquel on n'aurait pas pensé spontanément. La fonction hypertexte du Robert version Cdrom est un outil magnifique pour aller de verbe en verbe jusqu'à trouver celui qui exprime exactement l'action que l'on souhaite décrire.

Deux autres petites remarques : Il me semble toujours préférable d'éviter de commencer une phrase avec un adverbe ou une conjonction en apposition, ici "mais". Cela ôte de la vitesse au texte. On utilise ces adverbes et conjonctions spontanément, sans trop y réfléchir et si on les enlève, on se rend compte qu'au final, ils ne sont pas si nécessaires que cela à la structure du texte. Je vous conseille de manière générale "d'épurer" au maximum vos textes de tout terme parasite qui altèrent, à mon sens, la fluidité. Si enfin on regarde bien cette phrase, on remarque qu'elle comprend quatre actions distinctes et cette vieille "règle" suggérée par nos professeurs de français : "Une idée par phrase", prend ici toute son importance. Voici comment je réécrirais cette phrase :

*"La main de Paola évolue vers ses nymphes. Le va-et-vient commence, lent, précis, efficace. La paume s'aplatit sur les lèvres. Les doigts les écartent. Son rôle s'emballa".*

Je suis d'abord passée au présent puis ai raccourci les phrases, en les limitant à une action. Ensuite, j'ai fait du corps (main, paume, doigt) le sujet des phrases, donc de l'action. Ce n'est plus l'individu Paola qui agit, mais directement son corps, c'est-à-dire ce qui peut lui procurer des sensations. On pense souvent aux sensations éprouvées par le sujet recevant, mais on néglige celles éprouvées par le sujet donnant. Faire du corps le sujet de l'action me paraît un moyen d'y venir.

## Le texte de Nicolas

"20 lignes sur le "cunnilingus lesbien". Absurde ! Me demander ça à moi. Je préférerais encore les pratiques sadomaso chez les pygmés gays du numéro précédent. Le patron s'est foutu de moi. Il m'a demandé si le sexe de la femme faisait peur au petit PD que je suis. Il se venge de ma célèbre phrase : "Le sexe de la femme a pour moi le goût de la guillotine, jamais je ne m'y aventurerai". Il est bi-sexuel. Toute la rédaction le sait, et il l'assume mal.

N'étant pas voyant, et ne connaissant pas de backroom lesbien, j'ai loué une K7X. 12 courts métrages saphiques. Un pensionnat de jeunes filles. Agnès innocente dans la chaleur de mai dort nue (formellement interdit par le règlement). Sœur Marie des Anges visite une à une les chambres pour vérifier que ses pensionnaires dorment saintement. Stupeur de Sœur Marie des Anges face à l'indolent abandon d'Agnès, cuisses écartées

Elle s'apprête à couvrir la blanche nudité de sa protégée. Quelle tendre prairie s'offre à elle. Nul berger n'y a jamais fait paître ses moutons. Une prairie où coule une source d'eau, fraîche aux lèvres. Sœur Marie des Anges s'agenouille devant l'offrande de la jeune vierge. Elle ferme les yeux pour mieux respirer. Ses propres années de pensionnat lui reviennent. Elle s'approche encore et hume. Parfum du bonheur. Sa joue frôle maintenant le doux gazon. Elle sent contre chaque brin. L'odeur est plus suave. La peau frémit. La jeune pensionnaire laisse échapper dans son rêve un soupir de contentement. Marie des Anges, pour sentir davantage introduit son nez dans la faille qui lui est ouverte. Il est mouillé d'embruns. Elle voudrait crier comme une enfant qui naît. Elle ouvre la bouche pour mordre ce fruit juteux. Elle retient ses dents et glisse sa langue. Le soupir se fait plus fort. Elle tremble de tous ses membres. C'est la tête qu'elle voudrait enfoncer. Sa langue est à mille endroits. Elle lèche, titille, frotte, explore. Elle aspire, déguste. Le clitoris se dresse. Fièvre, la bouche se jette sur lui. Le capuchon ôté, il est tété — prêt à exploser. Agnès vibre sur son lit. Les mains de la sœur partent explorer d'autres mondes, tandis que la bouche continue son œuvre.

La tension est folle. Toutes les deux voudraient mourir sur cet instant. Le clitoris en décide autrement, par une salve finale. La sœur recouvre sa pensionnaire et continue sa ronde.

Nous allons travailler le passage : "N'étant pas voyant..... formellement interdit par le règlement".

Il y a d'abord une répétition sur "lesbien", qui doit pouvoir être enlevée. Tes phrases sont souvent complexes, notamment de part l'usage des parenthèses. Tu utilises en outre des phrases elliptiques (sans verbe conjugué : "Un pensionnat de jeunes filles."). Ces deux options de style sont évidemment des choix possibles. Pour autant, je ne suis pas certaine qu'il s'agisse là d'un véritable choix et un point sur lequel je souhaite attirer votre attention est justement qu'à mon sens tout est possible mais à la condition express qu'il s'agisse effectivement d'un choix.

Quand je parle de choix, je parle de "conscience de le faire". En dehors de cette conscience, je suis une farouche partisane du respect stricto sensu des règles de composition de la phrase telles que les édictent les livres de grammaire. Dans le cas par exemple de "Un pensionnat de jeunes filles.", l'ellipse du verbe renforce le caractère énigmatique de ce que tu décris : cela évoque quelque chose à chacun et en n'en disant pas plus, tu prends le risque que le lecteur y investisse son imaginaire et fasse fi de ce que toi tu as souhaité évoquer.

---

## Le texte de Laure

"Sa main est posée sur mon ventre depuis maintenant 5 minutes. Ça m'attrape et elle le sait. Ses doigts jouent avec le moment où ils vont venir effleurer mes poils en s'insinuant sous la frontière de l'élastique de ma culotte. Mes mains caressent ce qu'elles peuvent atteindre de ses fesses. La sienne continue à descendre sur mon sexe. Nos deux sexes, nos ventres, nos cuisses ne résistent plus à l'envie de se toucher. Je descends sa culotte, de la sentir mouillée me trouble. Contact entre nos deux sexes, je monte sur elle.

De sentir qu'elle se laisse aller, je me montre un peu plus. L'os de mon pubis appuie contre son bas-ventre. Nous nous laissons aller à exploiter le plaisir que nous procurent nos pubis en ondulant l'un contre l'autre. Son sexe humide se frotte à moi. Ma main veut le sentir. Je la passe entre ses cuisses. Son clitoris est déjà gros. Ma main glisse. Sa langue lèche mes seins, je me laisse définitivement aller. Mon majeur résiste de moins en moins à venir frôler son anus. Mes doigts s'arrêtent à présent à l'entrée de son vagin qui m'appelle. Elle attrape ma main pour me signifier de ralentir, elle est au bord de jouir. J'en profite pour m'arracher définitivement ce putain de T-shirt. Puis ma main se fait à nouveau désirer à l'entrée de son vagin. J'enfonçe alors doucement un doigt, juste 1 cm à l'intérieur de son vagin. Son sexe me veut, il se resserre 1 ou 2 fois autour de mes doigts. La sentir autour de moi me chamboule. Alors que son vagin m'appelle à nouveau, mes doigts pénètrent plus profondément à l'intérieur d'elle. Je sens son vagin qui entoure mes doigts, ma main, je plaque mon sexe contre sa cuisse.

Elle a un moment où elle ne bouge plus, je vois ses yeux, ils me disent viens. Alors, je ressors d'elle, mais mon pouce retourne aussitôt dans son vagin, alors que je me laisse aller à enfoncer mon majeur dans son anus. Elle est tout autour de moi, je la tiens fermement. Son ventre se laisse aller, je sens son vagin qui vit autour de moi. Je veux rester là."

Je choisis notamment le passage : *"De sentir qu'elle se laisse aller..... nous procurent nos pubis en ondulant l'un contre l'autre"*.

Je te signale la récurrence sur "laisser aller" (elle est en d'autres endroits de ton texte). Ici encore, pour l'enlever, il faudrait que tu travailles sur ce que tu veux exactement exprimer, de quel type de laisser aller il s'agit. Globalement, dans ton texte, il me semble nécessaire que tu travailles sur les verbes et sur la sensation. Par exemple, pour "appuyer contre", tu peux utiliser le verbe "épouser" qui d'une part exprime la même action, et d'autre part induit une idée de fusion, d'amour (cf les images associées au mariage) qui donne à cette action d'appuyer contre une autre dimension.

Travailler sur le double (voire le triple) sens des mots, jouer de leur complémentarité, des images qui y sont associées est un axe que je trouve passionnant : cela permet de "récupérer" au niveau d'une action simple des sentis qui lui confèrent une force supplémentaire. Dans le même ordre d'idées, il me paraît essentiel de bien faire attention aux constructions des verbes et aux différents sens qui leur sont attachés. Je prends dans ton texte l'exemple de "frotter" : *"Son sexe humide se frotte à moi."*

Le Robert distingue dans un premier temps "frotter contre" (sens usuel) et "frotter de" (enduire). Ensuite, dans des tournures pronominales (ou non), nous avons "se frotter à" (entrer en contact) et "se frotter sur" (profiter d'une occasion de contacts érotiques). Mais "se frotter à", c'est aussi "attraper" quelqu'un, au sens de "se battre". Tu as d'ailleurs utilisé "se frotter à", donnant ainsi à ton action un petit côté "lutte". Cela est a priori surprenant, on écrirait plus volontiers "son sexe se frotte contre moi" mais, quitte à jouer ainsi du sens du verbe "frotter", je verrais bien un travail de ton texte pour en accroître cette dimension. Enfin, un mot sur "sexe humide". J'ai envie de te demander quand tu vois un sexe mouillé, tu penses à quoi ? Et ainsi t'inviter à travailler les métaphores. Le texte d'Agnès nous proposait une métaphore florale.

*"Et plus leurs vulves s'emplissaient de rosée, telles des fleurs qui éclosent, plus l'excitation s'intensifiait"*.

Utiliser une métaphore, ce n'est pas forcément utiliser des tournures de type "tel" ou "comme" : celles-ci induisent en effet des phrases longues plus portées sur l'état que sur l'action. Les métaphores peuvent être utilisées plus directement dans ce que je nommerais un "système métaphorique" (ou association d'idées) qui a pour fonction principale d'élargir notre lexique. Je garde l'exemple des fleurs.

Si je choisis "miel" pour désigner les sécrétions vaginales, je pense à l'abeille, qui "butine la fleur". Les petites lèvres sont des pétales, que l'on peut "effeuiller". Avec un bon dictionnaire analogique, on s'ouvre ainsi toute l'aire de la botanique qui s'accorde bien du sexe. Mais l'abeille à aussi un Dard. On peut donc Darder, de la langue ou mieux de "l'apex" (le bout de), non pas dans le sens de "piquer" mais comme le soleil darde de ses rayons. Et puis si l'on imagine l'abeille s'approcher de la fleur, la choisir, on entre alors dans le vocabulaire de la voltige aérienne : "piquée", "pirouette", "vrille"..... et les verbes correspondants. D'un point de vue pratique, la métaphore florale permet d'associer chaque élément du sexe à une partie de la fleur. Cela peut être l'occasion d'introduire dans le texte des odeurs (celles associées aux fleurs sont nombreuses et faciles à utiliser). Ceci n'est qu'un exemple : chacun doit trouver le "système métaphorique" qui lui convient, que celui-ci opère sur l'ensemble du texte ou simplement pour remplacer un terme, affiner son vocabulaire dans le cadre de la chasse aux récurrences.

---

### **Le texte de Philippe**

*"De la fenêtre émanait une douce brise de fin d'été. En fin de journée, l'air marin chargé de pastillade, de friture et de romarin embaumait la chambre. La fenêtre à demi-ouverte laissait passer un rai de lumière mollement jaune éclairant les deux corps inertes. Allongés l'un près de l'autre, non presque l'un dans l'autre, ces corps féminins rayonnaient dans le soleil."*

*Nue, une des femmes, peu gironde s'amusait à gonfler et dégonfler son ventre, à voir, à entrevoir et à perdre de vue la rhombe. Soudain, le bord du lit tressauta : un doigt, puis deux réagissaient. Après un rapide passage sur le mamelon, il y avait urgence à prendre, à saisir le cul de sac vertigineux. La paume tressaillante s'émoustillait au pied du nénuphar. Lové dans le gras du bulbe, confortablement enrobé dans une chair rosacée, les doigts s'essayaient joyeusement au divin. De la corolle au pistil, le chemin broussailleux se faisait plus rocailleux à chaque passage, il y eut abandon du corps et enfin le miracle de la vie."*

Je choisis ton premier paragraphe : *"De la fenêtre émanait une douce brise ..... éclairant les deux corps inertes."*

Je te signale deux récurrences : "fenêtre" et "fin". La première peut se résorber en s'intéressant aux différentes parties de la fenêtre (vitre, battant.....). Pour "fin de journée", il y a par exemple "crépuscule" et quelques autres choses du même ordre. Sinon, intéressons-nous à ce que tu dis de cette fenêtre. Tu dis qu'elle est ouverte à la troisième phrase alors que dès la première, elle laisse passer une brise d'été. Tu me rétorqueras que pour ce faire, elle doit être ouverte. Dans ce cas, pourquoi le préciser ensuite ? Globalement, je trouve que tu nous livres les informations un peu dans le désordre. Si on résume la situation, nous sommes en fin de journée, l'air marin est chargé de manière particulière et, par la fenêtre ouverte, on en ressent les effets : lumière, effluves.....

L'idée ici est que je suppute qu'avant d'écrire ton paragraphe, tu ne savais pas encore ce que tu allais dire ; tu as donc livré les informations en vrac, au fur et à mesure qu'elles te venaient. Ce n'est évidemment pas un problème en soi et il est tout à fait possible d'écrire ainsi. Mais je suis partisane de bien "visualiser" une situation avant de la décrire, quitte à la retravailler rétrospectivement afin de la présenter suivant une certaine logique, une certaine vraisemblance.

J'accélère mes remarques, l'heure tourne. Juste une sur la dernière phrase de ce paragraphe : "La fenêtre à demi-ouverte laissait passer un rai de lumière mollement jaune éclairant les deux corps inertes". Afin d'éviter la formule "Laisser passer", très usité et peu à mon goût, je verrais bien une inversion des termes de la phrase : "n rai de lumière [un verbe] la fenêtre". Et là, tu peux travailler sur le choix du verbe en question afin de préciser ton ambiance ou alors tout simplement zapper le fait que c'est à travers la fenêtre que la lumière passe (c'est une évidence) et ramasser ta phrase : "Un rai de lumière éclairait les deux corps inertes." Quant à "mollement jaune", on doit pouvoir trouver mieux.

---

### **Le texte de Frédéric**

*"Puisqu'il ne restait rien dans le frigo, elles ont vidé les placards. Résultat, des miettes de chips partout dans le lit. La brune a senti le picotement sous les fesses. Sa copine s'est proposée d'enlever les miettes mais elle trouve une meilleure idée de les aspirer d'un petit coup de langue. "Il en reste une là... encore une petite ici... attends, une autre..."*

*La brune se laisse embrasser mais elle est déjà relevée au bord du lit. Les jambes écartées, elle enlève la trace de guacamole qui était restée collée sur son sein. Elle sent une main qui glisse vers l'intérieur de sa cuisse. Accueillante, elle laisse un peu plus d'espace. On peut glisser le bras, passer le visage, les lèvres cherchent une chips qu'elles ne trouveront pas.*

*Le corps tendu, pas même un oreiller pour s'appuyer, l'autre étire la langue pour atteindre son pistil caché dans les poils. La langue est chaude mais les pétales de la marguerite semblent irradiés. La brune étant penchée en avant pour mieux découvrir sa fleur, c'est pour mieux la butiner que sa copine l'assoie offerte contre son visage".*

Je choisis le dernier paragraphe : "La langue est chaude.... que sa copine l'assoie offerte contre son visage.

On va essayer d'y appliquer ce que l'on a déjà vu : chasser les récurrences ("langue" est juste au-dessus, "pour mieux" est là deux fois successives), mettre du rythme (en raccourcissant les phrases et en enlevant "mais"). Cela nous donnerait : "La langue est chaude. Les pétales de la marguerite semblent irradiés. La brune se penche en avant afin de mieux découvrir sa fleur. Elle l'assoie contre son visage, offerte, et la butine".

---

### **Le texte de Denis**

*"Brusquement, balbutiant une excuse pour elle-même, Pauline souleva une main, puis l'autre du ventre de Sophie et les rassembla bord à bord.*

*- Oh, le joli papillon tout chaud ! Où va-t-il de poser ?*

*Sophie esquissa un sourire. Elle fut parcourue d'un frisson lorsqu'elle sentit les battements d'ailes au-dessus de sa toison.*

*- Je vous annonce, élève Sophie, que certaines espèces rares ont la faculté de se séparer en 2 moitiés. Le saviez-vous?*

*La jeune fille était divinement bien, trop bien pour se forcer à répondre. Mais lorsque les mains de son amie, dans un dernier battement, se posèrent doucement dans ses poils, de part et d'autre de sa grotte secrète, elle ne put retenir un gémissement.*

*Pauline se recula progressivement, tout en gardant sa position agenouillée entre les jambes de Sophie. `*

*- Cet animal a soif. La parade nuptiale l'a fatigué. Lui offririez-vous un peu de nectar ?*

*Sophie ne réagit pas. Elle s'était assoupie. Pauline approcha alors ses lèvres de l'odorant duvet et souffla de l'air tiède, à longues bouffées, pour faire courber les petites tiges souples et généreuses, tout en écartant délicatement les lèvres de cette bouche qu'elle avait tant de fois dégustée.*

*- Comment, Melle Sophie, le nectar n'est pas prêt. Même pas quelques perles de rosée ?*

*Sophie ouvrit un œil et eut un frisson lorsque Pauline laissa glisser le long de sa langue, raidie comme un pistil, une goutte de salive qui tomba dans la fente accueillante.*

*- Non, Maîtresse, chuchota-t-elle à peine, en sentant la goutte un peu fraîche franchir étape après étape et se fondre dans sa moiteur.*

*- Eh bien, petite coquine, le papillon qui n'en peut plus va quand même venir boire à la source de sa survie.*

*Pauline arqua sa langue en de longs va et vient le long des grandes lèvres de son amie. Sophie, les reins brusquement cambrés, poussa un petit cri".*

N'ayant pas eu le texte avant, je n'ai pu en choisir une phrase au préalable. Je réagis donc au texte de Denis, à la volée.

Tes phrases me paraissent globalement longues et complexes, comme ça, à l'oreille. Il y en a une qui m'a marquée, celle où il est question d'odorant duvet : "*Pauline approcha alors ses lèvres de l'odorant duvet et souffla de l'air tiède, à longues bouffées, pour faire courber les petites tiges souples et généreuses, tout en écartant délicatement les lèvres de cette, bouche qu'elle avait tant de fois dégustée*". Il y a beaucoup d'actions dans cette phrase. Et si on la raccourcissait ?

Un long débat s'engage entre tous, les uns et les autres ne comprenant pas la même chose des différentes actions et de l'ordre dans lequel elles se produisent pour être vraisemblables. Nous discutons également de *Les petites tiges*, certains n'ayant pas compris que Denis désignait là les poils. Nous enlevons l'adverbe "alors", gardons une idée par phrase, remettons les actions dans l'ordre (il paraît qu'elle souffle et écarte les lèvres avant que les poils ne se courbent), nous évitons les participes présents, la récurrence de "lèvres".

Je n'ai pas noté le résultat final mais cela devait être quelque chose comme : "*Pauline approcha ses lèvres de l'odorant duvet. Elle souffla de l'air tiède à longues bouffées et écarta ces nymphes qu'elle avait tant de fois dégustées. Les petites tiges souples et généreuses se courbèrent.*"

J'en profite pour revenir sur les récurrences et notamment celle sur "pour". La structure même de la langue française qui utilise un nombre somme toute limité de prépositions (à, avec, contre, dans.....). J'aime bien les chasser mais ce n'est pas toujours évident. En ce qui concerne "pour", si vous utilisez la fonction Rechercher de votre traitement de texte sur n'importe quel texte, vous verrez qu'on en trouve un nombre considérable. Afin d'en limiter le nombre, on peut, comme on vient de le faire, tout simplement inverser les termes de la phrase :

"*Pauline approcha alors ses lèvres de l'odorant duvet et souffla de l'air tiède, à longues bouffées, pour faire courber les petites tiges souples et généreuses... Les petites tiges souples et généreuses se courbèrent.*"

Sinon, on peut remplacer par "afin" (mais attention du coup de ne pas en mettre trop), "et", ou tout autre conjonction, préposition ou adverbe :

"*Très peu de mots furent nécessaires pour qu'elles se retrouvent dans cette chambre aux volets mi-clos ..... afin qu'elles se retrouvent. Sœur Marie des Anges visite une à une les chambres pour vérifier que ses pensionnaires dorment saintement..... et vérifier que..... le corps tendu, pas même un oreiller pour s'appuyer, l'autre étire la langue pour atteindre son pistil caché dans les poils... où s'appuyer*"

Il y a également parfois moyen de changer de verbe, aucun exemple ne me vient à l'esprit.

---

### La prochaine séance

Pour notre troisième et dernière séance, je vais vous demander à tous de concentrer votre récit sur la pratique sexuelle elle-même et d'écrire au présent. Vous limiterez au maximum l'usage des adjectifs et supprimerez tous les adverbes en "ement" (en affinant le choix de vos verbes). Je vous demanderai aussi d'essayer de plus évoquer le plaisir et la jouissance et vous suggère de travailler vos textes à l'oral afin d'en sentir le rythme et les sonorités. Sinon, pour chacun.

Nicolas : Agnès devient le sujet de ton récit et tu essaies de ne pas utiliser de phrases elliptiques.

Agnès : Tu passes donc ton texte au présent et tu portes ton attention sur le rythme (en raccourcissant tes phrases et en les écoutant).

Laure : Je te suggère d'essayer d'introduire un "système métaphorique", par exemple quelque chose d'un peu "voyou" ; je trouve que cela colle bien à ton histoire, ce d'autant que le sujet doit en devenir la main.

Philippe : comme Agnès, tu passes ton texte au présent et tu raccourcis tes phrases. Je te propose en outre de commencer ta réécriture tout à la fin de ton texte afin de nous dire ce que tu entends par "*il y eut abandon du corps et enfin le miracle de la vie.*" Tu oublies tout le début et écris à partir de là.

Frédéric : Je te suggère de mener la métaphore florale jusqu'au bout, c'est-à-dire de la travailler et de t'en servir comme base lexicale ; la langue devient le sujet de ton récit et, petit gage, tu essaies également de ne pas utiliser le verbe "laisser".

Denis : Je t'invite à écrire ton texte au présent et surtout à raccourcir tes phrases.

Je ne vous demande de me remettre vos textes demain, je serai à Marseille. A la prochaine séance, nous les lirons et nous en discuterons ensemble avant de travailler leur présentation lors de la soirée de jeudi.

Après la lecture de chaque texte, nous en discutons à bâtons rompus, chacun exprimant les difficultés qu'il a rencontrées et écoutant les remarques des autres. Aucune note n'a été prise sur ces débats. Voici donc les textes tels quels :

**Agnès :** *"Paola et Marie sont nues, serrées l'une contre l'autre. Leur peau ressent le besoin irrésistible de se toucher. Leurs mains caressent, effleurent, partent à la découverte de l'inconnu.*

*Spontanément leurs jambes s'entourent et leurs sexes s'unissent. L'union de leurs deux corps n'est qu'un baiser. Toutes leurs lèvres s'embrassent tandis que leurs langues se mélangent dans leurs bouches avides. Leurs moules ouvertes s'aspirent, se frottent, se respirent. Puis soudain, l'une d'elle se détache et va s'installer sur une cuisse, juste à côté. L'autre panique, affolée.*

*Elle est vite rassurée par une main hardie et déterminée. La paume presse, le jus s'écoule. Les doigts mouillés vont et viennent, avec un rythme régulier.*

*Marie est en train de se liquéfier. Elle ne peut plus rien contrôler. Elle n'est plus que sa touffe, emportée dans une grande chevauchée. Quand un doigt touche son clitoris, un cri sort de sa gorge. Le mouvement s'emballa. Le doigt râpe, précis, sans relâche. Sa moule sue, transpire un jus chaud. Leur souffle s'accélère et soudain voilà le plus beau : une onde les parcourt de bas en haut. Et l'émotion provoque à la fois rires et sanglots".*

**Nicolas :** *"La sœur vient !"*

*L'orchidée s'ouvre. Le piège est tendu. Le rein pourpre distille un parfum ensorcelant. Il enveloppe la nonne, flatte ses narines.*

*"Approche ma cornette".*

*Le fil se tend et ramène la proie. Les pistils caressent son visage. Le filet se fait plus traître. Un cri de sirène sort de l'autre.*

*"Ose ! N'aie pas peur ma belle".*

*La grotte s'ouvre pour accueillir le nez. Elle l'engloutit et l'irradie d'une odeur enivrante. Le désir se fait plus impérieux. Les tentacules s'emparent de la langue. Elles s'y frottent, l'absorbent, la retournent, l'entortillent. Avides d'un désir violent, elles en prennent possession. Chaque grain veut jouir et arrache à l'autre les papilles. La langue se démultiplie. Le pistil roi se dresse, et en maître veut sa part. Il s'empare du butin.*

*"Tu es à moi !"*

*Le gouffre est sans fond. Le rugissement monte et explose. Le roi crache au visage de la sœur.*

*"Va, ma bonne".*

**Laure :** *Nos pubis ondulent l'un contre l'autre. Malins leviers ils puisent et font remonter le plaisir de nos ventres. L'onde se répand. Son sexe inondé se frotte à moi. Ma main s'aventure entre ses cuisses. Elle découvre son clitoris dressé. Mes doigts s'embarquent dans une reconnaissance du côté du vagin. Il commence à appeler. Ils le narguent et passent leur chemin. Mon majeur s'encanaille et ne résiste pas à venir fricoter avec son anus.*

*D'un geste discret, il en négocie quelques effluves avec mes narines. Mes doigts se font à présent plus insistants à l'entrée de son vagin. À coup de pressions, ils font mine de forcer l'entrée. Le vagin se resserre autour d'eux. Alors qu'ils allaient lancer l'assaut, elle attrape une main pour me signifier de ralentir, elle est au bord de jouir. J'en profite pour m'arracher définitivement ce putain de T-Shirt.*

*Mes doigts conspirent à nouveau. Une de mes mains plaque son épaule. Majeur et index s'unissent. Ils franchissent le goulet. La voie est ouverte. Elle les veut plus nombreux. L'annulaire vient les rejoindre. Ils investissent le dédale, ses recoins. Le couloir se contracte autour d'eux. Elle a un moment où elle ne bouge plus. Je vois ses yeux. Ils me disent viens. Je ressors d'elle. Mon pouce prend le relais. Il s'approprie le vagin. Le majeur cette fois va droit au but. Il s'enfonce dans l'anus. A eux deux, ils déclenchent le tremblement de terre. La première onde se répand. Une deuxième suit. Je veux rester là".*

**Philippe :** *"Engagées l'une dans l'autre, nos entre-cuisses suintent. Mon index est au garde à vous. Il campe au sommet du minou. Le pouce explore la charnière du cratère. Les révolutions durcissent. Je glisse. Le mystère me happe. Les cloisons me kidnappent. Le raidillon qui va du pouce à l'index s'enclenche dans la tranche. Les doigts se détendent jusqu'au grand écart.*

*Ils dessinent un "L". Le gland repousse la pulpe de mon doigt. La tige plie. Elle s'échappe. Elle résiste. Il implore : abandonne-toi. Dans une volute, le pouce s'extirpe. Il se pétrifie. A deux, ils empoignent la bête. Fini le sacre ! Les agapes peuvent commencer. Le bouton est pincé, tiré. Il s'étarque. Il gonfle. Il rougeoie. Le pouce fend l'abîme. Il entaille la chair. Elle crie. L'index achève le miracle. Il rampe d'avant en arrière. Puis tout éclaboussé par la myrrhe, il succombe et s'endort. Elle pleure".*

**Frédéric :** *"Le reste du corps est tendu et la langue s'élançe rapide et joyeuse vers son petit bois préféré. La brune revenait de la douche. Sa touffe est fraîche, elle sent le miel, son savon préféré. Elle bouge un peu les hanches, la barrière est ouverte. Le sentier est connu, la pipelette furète dans les recoins.*

*Le miel se teinte de cyprine et dégouline le long des joues. La balade est sinueuse et le petit capuchon rose joue à cache-cache avec son grand méchant loup. En aveugle et nyctalope, il l'avale goulûment. C'est un autre parfum qui se révèle et la mousse du pubis s'humidifie.*

*A la croisée des chemins la langue se désespère d'être si petite. Turgescence, affamée, elle piétine, vengeresse, ce minuscule bosquet. Elle encercle et marque de sa faim ce petit bout impudent.*

*La copine est flageolante. Son petit bois s'orne d'un ruisseau en cascade. Elle hoquète et chacun de ses spasmes est une clairière qui ouvre un passage sur d'autres émois."*

**Denis :** *"Mon nez se frotte contre sa toison. Il s'excite du chatouillis des poils. Puis il s'enfonce, spéléologue insécure, vers l'abîme qui s'ouvre. L'odeur, aqueuse et métallique, le pénètre de plus en plus. Ses ailes palpitent. C'est trop bon, il me faut m'arrêter.*

*Je dégage mon nez et insinue ma langue. Descendra-t-elle aussi vers les profondeurs humides ? Où ira-t-elle d'abord buissonner à l'envi sur les bords du cratère, de sommité en monticule ? Entendu, elle sera alpiniste délurée !*

*Je promène ma langue sur cet étrange chemin des crêtes qui se dérobo à chaque seconde. Elle aime y dérapier, glissant vers l'étage inférieur qui est aussi une faille. Elle s'attarde sur un repli où elle initie le corps-à-corps. Elle appuie contre la grande lèvre, qui résiste puis faiblit. Elle pousse son avantage. "Là, je te prends, ma Sophie !" Sophie donne un coup de reins. Son désir vient au-devant de mon désir.*

*Mon amie écarte elle-même ses lèvres. Ma langue marque une pause. Elle sent la paroi vibrer".*

---

#### **Préparation de la soirée Queer Factory\***

Nous décidons ensemble que chacun choisit dans son texte une phrase (ou un court extrait remanié ou non) et que nous mettrons ces phrases bout à bout afin de raconter une drôle de scène de sexe lesbien. Voici les phrases (ou courts extraits) choisies :

**Philippe :** *"L'index s'enclenche dans la tranche. Le pouce fend l'abîme. Il entaille la chair. Elle crie."*

**Agnès :** *"L'union de leurs deux corps n'est qu'un baiser. Toutes leurs lèvres s'embrassent tandis que leurs langues se mélangent dans leurs bouches avides."*

**Nicolas :** *"L'orchidée s'ouvre. Le piège est tendu. "Approche ma cornette."*

**Denis :** *"Je promène ma langue sur cet étrange chemin des crêtes qui se dérobo à chaque seconde. Elle aime y dérapier, glissant vers l'étage inférieur qui est aussi une faille."*

**Frédéric :** *"Le sentier est connu, la pipelette furète dans les recoins."*

**Laure :** *"Mes doigts s'embarquent du côté du vagin. Ils le narguent et passent leur chemin. Je vois ses yeux. Ils me disent viens."*

Nous décidons de l'ordre dans lequel ces extraits s'agencent, puis certains extraits sont retravaillés collectivement avec le consentement de leur auteur. Au final, voici le texte qui sera lu (chacun lisant une phrase d'un autre) :

*"L'union de leurs deux corps n'est qu'un baiser. Toutes leurs lèvres s'embrassent tandis que leurs langues se mélangent dans leurs bouches avides. L'orchidée s'ouvre. Le piège est tendu. "Approche ma cornette." Mes doigts s'embarquent du côté du vagin. Ils le narguent et passent leur chemin. Je vois ses yeux. Ils me disent viens. Je promène mes lèvres sur la route des crêtes. Elle se dérobo et ma langue dévisse dans la faille. Le sentier est connu. La pipelette furète dans les recoins. L'index s'enclenche dans la tranche. Le pouce fend l'abîme. Il entaille la chair. Elle crie."*

Pour conclure, je tiens à remercier du fond du cœur Agnès, Laure, Philippe, Frédéric, Denis et Nicolas pour leur assiduité, leur plaisir à travailler sur le texte, la richesse de leurs interventions et toute la tendresse qui a présidé à nos échanges. Ils m'ont donné envie de renouveler l'expérience et m'ont tous assuré avoir tiré profit de cet atelier. Je les remercie également de cette ultime gentillesse et les assure à mon tour de ma reconnaissance. Ils m'ont permis de partager un savoir-faire construit empiriquement au fil de mes travaux d'écriture. Ce partage, pour l'auteure que je suis, est d'une valeur inestimable.

**Anthony François Longueville :** Bien, l'objet de cet atelier est de faire un survol, plutôt théorique du SM. J'interviens sur ce sujet, sachant qu'actuellement je termine actuellement mon DESS de conseiller médiateur genre et sexualité à l'Université de Reims (dont le directeur est Gérard Bach Ignasse, celui là même qui est intervenu durant le colloque de mercredi, sur la dépénalisation de l'homosexualité). Mon directeur de recherche est Daniel Welzer Lang qui a écrit sur la domination masculine et les violences conjugales. Quand il a commencé à traité les rapports SM chez les échangistes hétérosexuels, j'ai voulu entamer mon travail de recherche accès sur le milieu commercial hard sur Paris.

Sujet assez ouvert d'autant que je me suis aperçu qu'il n'existait pratiquement aucun travail de recherche universitaire à ce sujet. Donc je suis parti d'un historique (je suis historien de formation) de la théorie et de l'initiation. De fait, mon DESS se fait en grande partie sur un historique du SM, puis sur le fétichisme et la pratique, et fini sur la question de l'initiation. Un peu à l'image de l'atelier\* "Du gode au harnais", durant lequel les gens ont pu avoir une explication de texte sur certains points. En fait, il s'avère qu'un travail d'explication est nécessaire, tant les gens se font une image du milieu hard absolument démentielle.



J'ai donc proposé cet atelier afin de présenter un historique sur qui me semble être une question intéressante par rapport à ce qui se passe aujourd'hui. Sachant qu'avec Eric Rémès, on propose pour l'année prochaine d'animer des ateliers pratiques, car le SM cela s'apprend. Que ce soit un plan bondage ou un fist-fucking, cela s'apprend. La vieille garde étant actuellement quelque peu interrogée par les pratiques des nouveaux arrivants. Quant aux perspectives, aux nouvelles pratiques, et autres questions (comme celle de la mixité, de la place de femmes, à l'exemple des soirées des *Maudites Femelles*), je propose que nous en débattions ensemble, après ma courte intervention.

Ceci dit, historien de formation, je suis parti de tout ce qui a pu être écrit sur le sujet en France. Je pense en particulier à la thèse de Véronique Poutrin (que j'ai lue). Mais ce travail universitaire fait un peu office d'exception, car de façon générale en matière de pratiques SM il n'y a rien de réellement intéressant. Que se soit en sociologie, en anthropologie ou dans d'autres disciplines. Tous les travaux intéressants sur le SM (qu'il soit homosexuel ou hétérosexuel) sont soit en anglais, soit en américain (surtout américain d'ailleurs). Et donc en travaillant avec mes collègues, Daniel Welzer Lang et Marie-Hélène Bourcier qui a notamment travaillé sur cette question lors de l'affaire Spanner, et Pierre-Olivier de Buscher, Rommel Mendes-Leite qui ont travaillé sur les backrooms hards parisiennes.....

Alors petite parenthèse..... L'affaire Spanner est partie du fait qu'un jour des flics anglais ont déboulé au cours d'une partouze SM entre adultes consentants, lors d'une soirée privée. Les flics ont arrêté tout le monde. Suite à cela, s'appuyant sur des enregistrements vidéos qui avaient été faits par les personnes elles-mêmes, l'Etat anglais a attaqué en justice les gens, argumentant qu'en Angleterre les partouzes sont interdites, que l'on doit faire l'amour seulement dans une pièce fermée en l'absence de toute personnes. C'est une vieille loi qui date de l'époque victorienne. Les autorités anglaises se sont donc appuyées sur cette loi pour attaquer les personnes arrêtées. Bien évidemment il y a eu des vies foutues en l'aire, vu le scandale. Cela a été une véritable catastrophe pour beaucoup. Ceci dit, les gens sont allés, après avoir fait appel, jusqu'à la Cour Européenne des droits de l'homme, argumentant qu'ils avaient le droit en tant qu'adultes consentants de se faire du mal si tel était leur volonté. Mais la Cour Européenne leur a répondu que non, que l'Etat anglais avait tout à fait le droit de leur interdire d'avoir de telles pratiques. Cette affaire, en soit, est assez effrayante car elle indique que l'Etat a le droit de dire que telle ou telle pratique est acceptable contrairement à d'autres. Mais où est la limite entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas ? En tant que gay je trouve cette histoire totalement aberrante, et en tant que chercheur je note qu'elle est symptomatique d'un fond historique et social. Il n'empêche que c'est la première fois que la Cour Européenne des droits de l'homme a rendu un verdict aussi restrictif sur la sexualité. En plus quand on lit les actes, c'est affligeant. Tout l'argumentaire repose sur la notion de douleur, alors que le SM n'est pas centré sur cette notion.

\* Pages 222 à 230

Sans vouloir faire un exposé très théorique, sinon on n'a pas fini, je vais m'appuyer sur le mémoire que j'ai écrit (en préambule d'une thèse). Donc, jusqu'à présent j'ai interviewé une centaine de personnes et j'ai eu une centaine de définitions différentes du SM. Ceci dit, je parts du principe qu'un rapport de type sadomasochiste commence dans le cadre d'une relation sexuelle consentante entre adultes où il y a un rapport de domination et/ou de soumission qui entraîne plus ou moins une certaine douleur, alors que les protagonistes en ont pleinement conscience et en parlent. Le SM est donc une relation voulue, pensée, réfléchie. Cette définition est certainement un peu vague. Car cela peut commencer par une tape sur les fesses. Cependant cette pratique dans le cadre d'une relation non construite, non pensée ne peut pas être qualifiée de sadomasochiste. Il faut que cela soit pensé, codifié, théorisé. Après, il est bien évident que chaque personne a sa propre définition des relations SM, sans compter toutes les théories freudiennes, lacaniennes et autres. Et sachant que tout cela on peut le lire, il ne semble pas nécessaire de l'aborder durant cet atelier. Mon propos fut aussi de rencontrer des grandes figures du milieu gay associatif (à l'image de Jean le Bitoux ou René Paul Leraton) ainsi que du milieu sadomasochiste, afin de confronter la théorie à la réalité des vécus. Mais avec l'épidémie du sida, nombre de ces grands témoins sont décédés. Et si dans le milieu associatif ce fut assez dur d'en rencontrer, cela le fut encore plus dans le milieu SM. Pour autant, until m'a fait rencontrer Machin et ainsi de suite, et c'est ainsi que j'ai pu contacter les sept personnes (âgés de 70 à 92 ans) qui sont pratiquement à la base de tout ce qui en France concerne le SM institutionnalisé. Comme Jean-Pierre Fouque. Ce qui couvre le domaine commercial, associatif comme privé. Bref j'ai eu de multiples entretiens avec ces personnes, hors de toutes problématiques précises de départ. Je suis vraiment parti de ce qu'ils me disaient, recentrant parfois mes questions sur tel ou tel points.

Le plus vieux témoignage, celui de Pierre, remonte à 1938. Il me racontait que, alors qu'il n'était âgé que de 8 ans, lorsqu'il voyait les défilés de soldats il voulait à tous prix en ramener un à la maison. Vocation précoce. La guerre venant, les soldats se firent nombreux dans la capitale. A l'époque les pissotières étaient nombreuses, et certaines étaient connues pour être dédiées à certaines formes de rencontres. A ce sujet, il y avait des petites annonces (extrêmement codées) à l'intention des gens qui les fréquentaient, dans l'espoir d'y rencontrer des soldats allemands. Hors de toute considération sur la sur-virilisation des soldats allemands (comme on peut l'entendre ou le voir dans certaines productions pornographiques actuelles), les rencontres se faisaient dans ces pissotières ou vers, par exemple, le Carrousel et le rond-point des Champs Élysées. Et justement, nombre de ces allemands (toujours selon Pierre) avaient des pratiques plus orientées vers des rapports de soumission et de domination. Il existait même une cartographie des lieux de rencontres avec des soldats allemands. Et en plus des pissotières et des jardins publics il y avait deux saunas (un rue de Lyon et un rue de Penthièvre, en face du Banque Club) et le promenoir de la Comédie Française. Bref un jour Pierre rencontra un de ces Allemands avec lequel il vécut son premier plan SM, en se faisant attacher puis flageller. Après avoir trouvé cette expérience particulièrement intéressante, il s'occupa de créer un réseau franco-allemand surtout accès sur la pratique de la flagellation. Et comme il avait à sa disposition différentes chambres de bonne, il en transforma une en une espèce de donjon où furent organisées durant toute la guerre des soirées assez privées. A la fin de la guerre, son ami allemand (qui avait participé à l'attente contre Hitler) trouva refuge dans cette chambre jusqu'à ce qu'il se rende aux Américains. Par la suite, de retour en Allemagne, cet ancien soldat, rejoint par Pierre, organisa un réseau qui s'étendit dans l'Europe entière. Mais avec l'arrivée des Américains les choses furent moins faciles car ces derniers étaient (toujours selon Pierre) très complexés et que pour tirer un coup il fallait qu'ils soient saouls. Ceci dit, à la libération des lieux de rencontre pour des relations entre hommes virent le jour (Le Bœuf sur le toit, rue Jean Mermoz). Ce faisant certains soldats américains intégrèrent ce réseau (surtout composé d'amis qui se connaissaient tous mutuellement) d'amateurs de relations hard. Pour autant, il n'existait pas encore de lieux spécifiques. C'est ainsi que lorsqu'un des membres de ce réseau informel rencontrait un autre amateur, il donnait à ce dernier un papier d'introduction, puis en sa compagnie allait voir le chef du réseau, détaillait ses pratiques et ses goûts, et montaient dans le donjon où il était testé. C'est ainsi que se constitua un réseau hard.

### **Les lieux s'ouvrent**

A partir du début des années 50 les choses commencent à se structurer davantage autour de lieux commerciaux, principalement rue St Anne. Avec en parallèle l'éclosion des espaces privés, dit salons. Dans ce cadre, les réunions avaient lieu tous les dimanches autour d'un repas. Et comme à l'époque il n'y avait pas de matériel dans le commerce, des esclaves s'étaient spécialisé dans la confection de matériels adéquats. C'est ainsi qu'il y avait des collections hallucinantes de godes en bois. Comme c'était surtout des gens de classe sociale élevée, l'ambiance était assez snob. C'était très codé, très sérieux. Avec beaucoup de jeux autour du sang. Dans le genre, ils avaient conçu un rouleau de pâtisserie de tortures munie de pointe très fine. L'engin en question, sa présentation, son usage était assorti de tout un cérémonial. Mais si le sang était très présent, par contre le cuir et autres matières de ce style étaient totalement absentes.

A partir des années 60, le cuir fait son apparition dans l'imagerie SM. L'équation cuir = masculinité = pouvoir commence à prendre forme. Mais comme il n'y avait pas de commerces spécialisés (comme aujourd'hui), les gens se fournissaient dans un local pour moto près de Bastille. Ainsi le SM vieille garde (à l'exemple de l'imagerie Village People) est directement issu des premiers soldats américains qui ont débarqué avec leur blouson en cuir. C'est aussi l'époque où les premiers bars cuir ouvrent. Mais comme cela était strictement interdit par la loi, l'objet social du lieu était camouflé derrière des appellations ou des décors neutres ou sans rapport. Les premiers bars se situèrent vers la Villette, dont un (la Villette) qui était dans le hall même de la Villette. Généralement cela se composait d'un bar soft au rez de chaussé, tout se passant à l'étage. Mais en fait il ne se passait pas grand-chose. Ouvert que le soir, il y avait surtout du touche pipi, du travail des seins.

Jusqu'au début des années 80, aucun bar SM ne s'est ouvert. La véritable première fois fut l'ouverture du *Sling* (début 1982). Il s'agissait d'un bar avec au rez-de-chaussée un bar traditionnel et à l'étage une backroom où il était possible d'avoir des relations plus ou moins hards. En 1982 la fermeture de toutes les backrooms fut imposée, de plus les bars fermèrent aussi parce qu'avec l'épidémie du sida les gens mouraient, et donc la fréquentation des lieux s'en trouvait largement amoindrie. Sans compter que le SM a été largement très largement assimilé à des pratiques fortement contaminantes.

Pierre avec son salon essayait de résister. De son côté, Jean-Pierre Fouque créa la toute première association SM française. Car, alors que Jacques Fit monta sur Paris, Jean-Pierre Fouque resta sur Marseille et se dit qu'il fallait créer sur place une association, sur le modèle des deux seules associations SM qui existait alors en Europe (69 *Tea Nime* à Londres et *MC* à Amsterdam). C'est ainsi que se créa la toute première association cuir française, à Marseille, l'association *Boy's Cuir*. C'était le 1<sup>er</sup> avril 1967. Il s'agissait à la fois d'une boutique cuir (d'ailleurs le petit réseau était habillé de la tête aux pieds en cuir, le seul lieu d'achat en France, à part des magasins pour motard, était justement cette boutique que Jean-Pierre Fouque approvisionnait en allant une fois par mois à Londres chercher le matériel nécessaire) et un lieu associatif (qui à partir de 85 s'appela le *Menfast*). En 85, suite à des malversations financières il y eut une scission qui donna naissance à l'ASMS à Paris et à la SMSC sur Marseille. Il s'agit des toutes premières associations SM fondées en France. Après l'ouverture du *Keller*, comme Jacques Fit était à la fois le deuxième président de l'ASMS et le propriétaire gérant du *Keller*, il y eut des scissions car les associatifs ne voulaient pas que le commercial et l'associatif soient trop liés. Il s'en suivit des histoires pas possibles qui conduisirent à ce qu'existent des salons privés, un milieu associatif totalement détaché du commercial, et un milieu commercial indépendant. Sauf que tout cela était imbriqué puisque c'était toujours les mêmes personnes que l'on retrouvait, ainsi l'ASMS se réunissait tout de même au *Keller*. Enfin, suite à une dispute, une des personnes du *Keller*, Christian Bure, ouvre (en 81) le *Transfert*.

Par ailleurs, à partir de la création de *Aides*, les pratiques hards ont commencé à être valorisées, et c'est ainsi que l'*ASPG* à Marseille et *Aides* ont commencé à penser que les pratiques hards n'étaient pas forcément pénétratives, et donc ont édité les premières brochures de prévention hard.

### **L'évolution des pratiques**

Durant les années 40/50 la flagellation tenait le haut du pavé dans la fantasmagorie SM. Le fist-fucking, en tant que tel était alors tout simplement inconcevable. Tous les témoins de cette époque que j'ai interrogé m'ont expliqué combien l'idée même de fist-fucking, était alors inconcevable. Par contre, les rapports uros (pratique importée en France par ceux qui avaient fait le service militaire en Allemagne) étaient extrêmement pratiqués. Les plans scato, pour leur part, étaient aussi assez souvent pratiqués. Mais l'ambiance, les manières demeuraient tout de même très vieille France. Les rôles également étaient très définis. Il y avait des maîtres et de l'autre côté des esclaves, les rôles de chacun étant fixés. Une des grandes pratiques de l'époque était les dîners d'esclaves. Les maîtres étaient réunis, la table était dressée avec des bougies, de la vaisselle....., tandis que les esclaves qui étaient nus (avec un gode dans le cul) assuraient le service des maîtres à table. Le tout empreint d'un réel respect des maîtres pour les esclaves. Le respect était la règle. Le grand jeu consistait à se montrer impassible, à ne pas montrer que l'on avait du plaisir. Ainsi, celui qui au moment où il éjaculait (quand l'esclave sous la table le suçait) montrait un quelconque contentement devait payer le champagne. La vente d'esclaves ou les gages étaient également très pratiqués. Sauf qu'à l'époque il y avait beaucoup de maîtres et peu d'esclaves (ce qui explique en partie le respect qui leur était dû, leur rareté les rendant plus précieux). L'autre grande constance c'était que les maîtres qui souvent étaient de niveau social supérieur cherchaient des gens de niveau social inférieur pour être esclave. D'ailleurs quand l'un deux trouvait un ouvrier, cela provoquait quelques jalousies. Mais les maîtres étant et restant des bourgeois, ils s'employaient à faire de leurs esclaves des bourgeois. Ce qui ne marchait pas. Ce côté assez élitiste explique, au-delà du fait que ces salons étaient un des rares espaces où il était possible de s'adonner à des pratiques extrêmes, fit qu'ils étaient fréquentés par de nombreux magistrats, nobles et membres de la haute bourgeoisie. Par exemple, Roland Barthes déboulait souvent dans ces salons.

Le problème de l'histoire du sadomasochisme est que beaucoup de gens se rencontraient dans les pissotières ou par le biais des petites annonces (paraissant dans *Olympe* ou *Hommes*) ultra codées qui commencèrent seulement à être ouvertement explicites à partir de la dépénalisation de l'homosexualité (à l'époque, *Libération* acceptait de publier les annonces SM), ce qui fait qu'il n'existe pas vraiment de traces écrites. C'est à dire que toute cette partie cette histoire du SM, l'histoire personnelle des gens qui ne fréquentaient pas le milieu (d'autant qu'il y avait très peu de choses) reste à faire. Mais cela demeure extrêmement difficile. J'ai réussi pour ma part à interroger quelques personnes, des gens qui sont maintenant très âgés. J'ai ainsi recueilli le témoignage de quelques dizaines de personnes qui m'ont raconté leurs vécus. Mais hors de cela, il n'y a pas grand-chose. En ce qui concerne l'associatif, l'ASMS a été longtemps unique en France. Contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres pays où il existait une multiplicité d'associations. Ainsi quand le SM a commencé à être valorisé dans le cadre des pratiques non pénétratives, les personnes ont commencé à se dire qu'il était possible de faire autrement et à partir des années 80, différentes structures ont fait leur apparition, montrant une nette différence d'état d'esprit, de pratiques avec la vieille garde. Par exemple, le latex (dont les adeptes ont leur propre association : *Mecs en Caoutchouc*). De plus l'imagerie cuir a changé, ainsi la fantasmagorie qui durant les années 50/60 s'était fixé sur l'imagerie des soldats américains, assiste à partir des années 80 à l'arrivée de l'imagerie skin (punk) qui prennent la relève de l'image fantasmagique du mec américain. Evolution que n'accepta pas

l'ASMF et le Keller. Quand ils virent arriver les premiers skins, il y eut rejet total. S'en suivi de grandes discussions sur le fait qu'il fallait ou pas accepter ce nouveau style, s'il fallait laisser rentrer les skins. Les cuirs dinosaures (dixit certain SM d'aujourd'hui) se montrèrent assez réticents, le style skin ne correspondant en aucune manière à l'idée qu'ils se faisaient du SM. Et lorsque le latex est arrivé, les réactions de rejet de la part des anciens furent encore plus importantes. L'actuel président de l'association *Mecs en Caoutchouc* racontait que les premiers mecs qui débarquèrent en latex virent se demander s'ils étaient déguisés en pneu, que les habitués du Keller disaient que les pneus n'étaient pas acceptés. Cependant, à partir de la fin des années 80, les gérants des lieux commerçants qui se trouvaient face à un manque de clientèle du fait du sida, finirent par accepter la clientèle latex et skin. Cette arrivée d'une nouvelle génération (avec son cortège de nouvelles pratiques) coïncide avec la quasi-disparition de la vieille garde (pour cause de sida et de vieillesse).

### **Enjeux et perspectives**

Tous les vieux témoins que j'ai pu rencontrer m'ont raconté que, selon eux, les jeunes faisaient maintenant n'importe quoi. A partir des années sida, quand les lieux commerciaux ont commencé à être désertés, il n'y a pas eu de transmission. La nouvelle vague qui est arrivé à la fin des années 80, avec d'autres fantasmes, d'autres looks, d'autres pratiques a creusé le fossé entre les cuirs (qui avaient des pratiques très codées) et la nouvelle génération qui profita des lieux nouvellement ouverts où il était possible de s'adonner à certaines pratiques. A l'image du QG. Jean-Pierre Fouque dans "*Initiation au fist fusccking*" montre que le cela répondait à tout un processus entre deux personnes qui se connaissent, que ce n'était pas une pratique anodine, et maintenant si à 20 ans on n'a pas au moins essayé, on passe pour un petit rigolo. Les "vieux" ont du mal à comprendre que les jeunes s'adonnent à des pratiques hardes qui ne se font pas dans un rapport de transmission mais dans l'immédiateté. L'imagerie des jeunes gays actuels (ceux de 30 ans) se fonde sur la vidéo hard, mais quand on voit l'évolution entre les premiers Cadinot et ce qui se fait maintenant, il y a une marge.

La multiplicité des lieux commerciaux et des associations fait que le SM s'est démocratisé. Et après que David Gérard ait permis à toutes les coiffeuses d'aller danser, elles peuvent maintenant aller se faire fister. Aujourd'hui, si on aime se faire travailler les seins on va chez *Kis*, si on aime le latex on va chez *Mecs en Caoutchouc*, le fist au Keller (l'arrière salle est même devenue un autoroute à fist), ainsi de suite. Cependant, la multiplicité des lieux commerciaux et l'abondance des productions pornographiques en vidéo fait que chez certains jeunes il y a le désir de re-structurer, de re-théoriser le SM, à l'exemple de Erik Rémès et Hervé Bernard avec *Amour hard*. Avec aussi le désir de recentrer la chose sur le rapport entre maître et esclave, de codifier et de cadrer les pratiques en les recentrant sur le lien interpersonnel.

Il est assez probable que les jeunes de 20 ans et plus qui mettent les pieds dans tel ou tel lieu commercial pour aller se faire fister ont un regard sur le SM pas trop théorique. Pour autant, chez certains on peut noter un regard critique sur la nature mêmes des pratiques, sur la question de l'immédiateté du plaisir, sur la mixité homme/femme, et sur l'idée de la transmission. Mais les cuirs restent dans leur coin, regardant les autres du coin de l'œil, estimant qu'ils sont les seuls, les authentiques détenteurs du SM. Bref, aujourd'hui il existe une multitude de relations SM qui vont peut-être amener des choses différentes, et qui surtout fait que l'on parle davantage du SM. L'idée de proposer des ateliers pratiques du SM durant la prochaine UEEH s'inscrit exactement dans cette optique, celle de pallier au manque de transmission, de réflexion.

-----

**Donald :** Je me suis demandé durant ton exposé si nous n'avions pas un regard d'entomologiste qui regardent les choses de l'extérieur et qui en rendent compte sur la base de ce qu'ils trouvent. Je comprends très bien la démarche universitaire de rentrer dans un champ totalement nouveau où évidemment il est très difficile de commencer à défricher et à synthétiser. Mais tu fais partir l'historique du SM à la guerre de 40, et tu parles de bars et plus récemment les associations qui sont essentiellement centrée sur Paris. Mais le SM existe ailleurs qu'à Paris et depuis longtemps. Donc attention à la fausse perspective de reconstitution avec les éléments que nous avons dans ce domaine. Personnellement je n'ai pas d'informations à apporter, seulement une interrogation, à savoir celle de la mémoire. Durant l'entre deux guerres, entre Marseille et Toulon, il existait des bordels de garçons (qui, par exemple, étaient fréquentés par Jean Cocteau) où avaient cours certaines pratiques SM. C'est une mémoire oubliée qu'il faudrait retrouver. D'autre part, en dehors du SM structuré et finalement assez collectif, celui d'aujourd'hui, celui-là même qui conduit à un SM de masse, de consommation, il existe aussi des choses qu'il convient de ne pas oublier tant elles relèvent par certains égards de pratiques SM. Je pense en particuliers à des pratiques initiatiques professionnelles. J'ai eu moi-même l'occasion de découvrir chez les marins pêcheurs (parce que j'étais invité) des pratiques inattendues (et peu connues du public) qui se rattachent directement à du SM masculin. Bien qu'elles soient plutôt cadrées dans le sens d'une initiation.... Des exemples ? Il m'est arrivé de sortir dans des journées de pêche en chalut où chacun à son rang, et un plus jeune est attaché à des taches d'une toute autre nature. Et j'ai pu constater que souvent des moments de convivialité dérapent avec des pratiques qui me font penser à des bizutages de l'école des beaux-arts entre mecs, alors que tous ces gens ont femmes et enfants. Mais la règle précise qu'à terre on ne dit pas se qui se fait ou dit en mer. Et ces pratiques sont elles aussi à mettre dans le champ de pratiques SM. Je serais assez gêné que l'on fasse un paysage du SM dans lequel finalement on arriverait assez vite à un SM de masse et de consommation.

**Anthony François Longueville :** La relation de masochisme est une interaction particulière dans laquelle les acteurs s'engagent de manière consentante. Dans ce cas de figure, le dominant et le dominé savent la nature et la limite de leur rôle. Ce qui n'est pas le cas du bizutage, puisqu'il y a contrainte.

**Donald :** Tout à fait d'accord, reste que je ne peux pas m'empêcher (je n'entends pas corriger la définition du SM) de considérer que le SM renvoie au marquis de Sade. Et en allant un poil plus loin que la stricte notion de domination/soumission, cela renvoie à la notion de pouvoir. Il y a quelque chose de la souffrance et de la douleur, et cela renvoie aussi à la question de l'initiation. Dans les pratiques SM d'aujourd'hui, il y a des rites initiatiques. Je précise que c'est ma vision. Pour autant, il y a effectivement un problème de transmission de pratiques avec une nostalgie de pratiques antérieures, agrémenté du discours selon lequel les jeunes ne savent pas ce qu'ils font. C'est un discours que j'ai entendu dans les cercles SM que je fréquente. Mais lorsque j'ai vu ces jeunes et leurs pratiques je me suis demandé s'il n'y avait pas une nostalgie de choses codées qui sont des choses fermées, et plutôt que le n'importe quoi ces jeunes ne sont en train de réinventer des pratiques nouvelles qui parce qu'elles dérangent des gens installés dans leurs pratiques sont traitées de n'importe quoi. J'ai du plaisir à voir des jeunes parmi nous à ce débat car il me semble qu'ils sont à même de réinventer, d'imaginer de nouvelles pratiques.

**Anthony François Longueville :** S'il n'y a pas de consentement et de verbalisation des actes, on ne peut pas parler de relation SM. Le jeune sur le chalutier n'est pas consentant. Dans le cadre d'un rapport de domination, il y a obligatoirement l'accord du soumis.

**Donald :** Sauf qu'en Méditerranée nous fonctionnons beaucoup sur le non-dit. Et dans le cas de ce jeune, s'il travaille sur le bateau il n'a pas besoin de dire son consentement, celui-ci est implicite.

**Anthony François Longueville :** Dans le cadre des bizutages à l'armée ou dans les grandes écoles (que j'ai vécu), j'ai pu voir des choses que l'on pourrait facilement qualifier d'extrêmement hards, mais ce n'est pas du SM car n'y a aucun consentement et aucun respect mutuel. J'ai vu des mecs se faire mettre des balais dans le cul à 4 pattes avec la bite au cirage, c'est effectivement assez hard comme pratique mais cela n'a rien à voir avec le SM. Ensuite, et sur ce point je suis entièrement d'accord, la réappropriation par la nouvelle génération de pratiques hards fait qu'il y a une multiplicité des pratiques (*Projet X's* s'appelait "Le magazine des sexualités hards"). Toute la question est de savoir comment les jeunes vont se réapproprier les choses. On trouve ainsi des choses totalement nouvelles, des nouveaux looks. A l'exemple des soirées sports qui sont organisées dans certaines backrooms parisiennes. Et quand j'en parle à des vieux, ils me regardent avec des yeux ronds. Comme le *Keller* et l'*ASMS* qui avaient poussé des cris quand les premiers skins et les premiers latex sont arrivés, actuellement l'association *Amour Hard* refuse le trip sport. Des gens entre 30 et 35 ans disent qu'ils ne veulent pas de tel style, pensant être les seuls dépositaires du vrai SM. Alors que pour les plus jeunes que j'ai pu interviewer, l'image du hards c'est vraiment le beur dans les trains de banlieue. Pour eux, c'est cela l'image du mec dominateur, viril, car il peut frapper, il peut soumettre. Pour les jeunes de 20 ans, les skins sont des tarés d'extrême droite, des hooligans. Ceci montre que les erreurs commises par les anciens sont encore d'actualité.

-----  
**Franck :** Sans vraiment fantasmer dessus, je m'imagine ce que peuvent être les plans uro/scato. Au-delà du schéma de l'un qui pisse ou chie sur l'autre, y a-t-il autre chose ?

**Anthony François Longueville :** Lorsque j'ai commencé à travailler sur cette question, comme je ne m'y connaissais pas trop je me suis renseigné auprès d'un mec dominant très branché scato. Il m'a ainsi prêté des vidéos. Et j'ai pu constater qu'il s'agit d'un rapport dominant/soumis dans lequel la merde est considérée comme un don. Aussi manger la merde de son maître, c'est lui indiquer que l'on reçoit tout de lui. Mais bien évidemment, hors de ce schéma basique, il y a plein de variantes, comme le côté étalage, le côté salissure. Pratiques qui, il y a encore dix ans, étaient assez rares. Aujourd'hui, le *Keller* organise une fois par mois une après-midi scat. Ce sont des pratiques qui tendent à se généraliser, du moins à ne plus être aussi rares. Quand en 92 l'*ASMS* a pour la première fois parlé des pratiques scato dans *Gai Pied*, ce fut un tollé démentiel. Au point que les annonceurs voulurent retirer leur pub, disant qu'il s'agissait "d'un truc laid". Pareil pour les pratiques uros, il y a encore dix ans on n'en parlait pas. Et maintenant si à 20 ans tu ne t'es pas fait pisser dessus, tu passes pour un guignol. Maintenant sur Paris, presque chaque backroom, au moins une fois par mois, a sa soirée uro.

**Franck :** On peut imaginer celui qui pisse et l'autre qui avale, comme dans un plan scato ?

**Anthony François Longueville :** Tout à fait. Les jeux sur l'urine sont principalement centrés sur le fait d'avalier ou de mouiller le corps de l'autre. Comme des bains d'urine. Mais tu peux aussi mélanger les pratiques, faire un mix uro et scato, marier un plan uro avec une séance bondage. Ceci dit, les plans uro et surtout scato sont liés à la question de l'odeur. Sur les différents jeux liés aux odeurs. Une des témoins que j'ai rencontré est quelqu'un qui est très attiré par tout ce qui sent, tout ce qui pue. Et contrairement à une attitude assez largement répandue qui consiste à en rajouter dans l'accessoire, il a centré sa vie sur ses pratiques, hors de tout accessoires superflus. Ainsi il s'était fait emboucher aux éboueurs de Paris. Le trip total.

**Christian** : C'est un milieu que je ne connais pas du tout, et je voudrais savoir pour les backrooms qui sont adaptées aux pratiques scat, qu'elle est la décoration, les éléments mis à la disposition par le tenancier de la backroom. Quelle est la notion, quelle est leur notion d'hygiène ? Je suppose qu'il y a une déontologie, des codes qui sont déplacé, qui ne sont pas les nôtres.

**Anthony François Longueville** : Généralement dans les backrooms hards il y a toute une fantasmagorie de style militaire, chantier. Tu n'as donc pas des banquettes, des jolis bouquets de fleurs et des coussins. C'est plutôt à base de béton, de treillis militaires et de chaînes qui pendouillent. Et pour les séances scat, tu as des baignoires et des jets pour te rincer. Et donc question hygiène, il est vrai que c'est assez différent de ce qui se fait communément, les gens ont rarement l'habitude de manger leur merde, mais les participants vivent leur trip puis une fois fini se lavent avec les jets..... Oui, on se fait tout un plat à ce propos. En fait quand tu pisses après avoir bu de la bière cela ne sent rien. Et pareil pour les soirées scat. Les pros s'alimentent en conséquence. Il circule tout un tas de recette à ce propos. Mais finalement, l'odeur en elle-même est valorisée. Si tu aimes la merde, l'odeur fait partie du jeu.

**Donald** : Dans ce monde, il y a deux règles fondamentales. La première c'est l'absence d'odeur corporelle. Si vous vous présentez à l'entrée parfumé, on vous vire. Ce que l'on attend de vous c'est que vous ayez votre odeur naturelle. Si vous sentez ne serait-ce que la Palmolive, on ne vous laissera pas entrer. Parce que les odeurs corporelles font partie du jeu. Et précisément, l'odeur de l'autre est recherchée. Il y a une radicalité de la recherche chez l'autre de son odeur corporelle. Deuxième règle, comme les établissements commerciaux sont soumis à différentes législations (puisqu'ils accueillent du public), de fait ce qui s'y passe en matière de SM est assez "light". Car les tenanciers sont cernés par la loi. Dans les associations, où en droit français nous sommes dans un espace privé, les choses se passent de manière plus hard, plus extrême. Et enfin tu as les cercles, chacun étant composé de gens qui se connaissent tous et où seules les lois (les limites) décidées entre eux sont valables. Ainsi, s'ils ont envie de trucider quelqu'un, ils le peuvent. Dans ces cercles se passent des outrances que vous ne verrez jamais dans les établissements commerciaux. Aujourd'hui les commerciaux, notamment à Paris, font leur beurre sur la mode du SM, mais en version "light".

-----

**Arnaud** : Je ne sais pas si je me suis trompé d'atelier. Je pensais que l'on allait reprendre l'histoire du mouvement sadomaso, je croyais que par rapport à ceux qui ont une attirance vis-à-vis des relations dominant/dominé, cet atelier aborderait les différentes manières de le vivre. En parlant du jeu possible. Bref qu'il y ait un partage sur nos ressentis, des témoignages sur nos pratiques. C'est à dire du vrai, du vécu. Pour autant je n'ai pas envie d'être voyeur, en ce sens que je ne suis extérieur à cela. Même si par l'intermédiaire de deux garçons j'ai découvert des pratiques que je ne connaissais pas. Personnellement je me déguise souvent en fille, j'aime les paillettes, et par rapport à des pratiques que j'ai, par rapport à un maître, à des pratiques de domination (la vraie domination n'est pas physique, elle est psychologique) j'ai des interrogations. Bref, peut-on en revenir à des choses précises, parler de ce que c'est être dominé, être dominant, pourquoi on aime ça ? Ca c'est riche, parce que c'est la vie. Le reste, qu'il y a des backrooms, personnellement je m'en fous. Je croyais que l'on allait parler sur la relation dominé/dominant. Et donc, j'ouvre le débat.

**Anthony François Longueville** : Après avoir assisté à l'atelier "Du gode au harnais" où j'ai été assez étonné de voir combien les questions étaient très basiques, j'ai proposé le présent atelier. Mon propos est d'amener de l'historique afin d'amener la discussion sur le pourquoi du comment. Ma démarche procède aussi du fait que les adeptes du SM furent largement concentrationnaires pendant très longtemps. Ceci dit, ce que tu proposes est très intéressant et effectivement nous pourrions en débattre, d'autant que nous sommes certains à pratiquer ce genre de sexualité sans le dire forcément. Ce faisant, nous participons à l'invisibilité du SM. Et dans la logique de ce que tu proposes, on peut très bien envisager l'année prochaine un atelier où se retrouveraient des hardeurs, des hardeurs et des hardeuses, afin d'échanger les expériences. A la nuance près que, selon moi, le monde des hardeurs et celui des hardeuses ce n'est pas du tout la même chose. C'est même totalement différent.

-----

**Christian** : J'ignore quelle est la corrélation entre le fait d'être sadomasochiste et le fait d'être homo. Certes ce n'est pas forcément le sujet, mais j'aimerais savoir parmi les hétéros, ce qu'il en est. Est-ce que chez les hétéros les pratiques SM sont très pratiquées. Est-ce tabou, ou inexistant ? En d'autres termes, je me demande si le SM a été généré par l'homosexualité durant les années 40 et après.

**Anthony François Longueville** : Moi, répondre à une telle question..... Ceci dit les pratiques sadomasochistes chez les homosexuels ont toujours existé, mais contrairement aux pratiques hétérosexuelles il était impossible d'en parler. Car il y a toujours eu une parole sur la sexualité, mais hétérosexuelle. Les écrits de Sade en témoignent. Et jusqu'à présent le SM version homo n'a fait l'objet que de très peu d'écrits. Après, il me semble évident que depuis que des hommes ont des rapports avec d'autres hommes, il y a forcément des rapports de type SM. Pareil chez les hétéros.

**Arnaud :** Quand on aborde le SM, tout de suite vient la notion de dominé et de dominant. Et en dehors du matériel (sujet dont on peut aussi parler) il me semble que l'essentiel est justement cette histoire de dominé et de dominant. Et c'est cela qui dans le SM est intéressant. Surtout que cela n'a rien à voir avec les rôles de passif et d'actif. Cela se situe à un autre niveau, plus psychologique. Aborder la dimension intellectuelle, psychologique permet, à mon sens, de rentrer de plein pied dans l'univers du SM. Faute de quoi on reste à l'extérieur. S'occuper de savoir comment les gens font n'est pas intéressant.

**Franck :** Il y a effectivement le dominant et le dominé, mais il y a également la notion de plaisir et de souffrance. Emise comme reçue. Ce qui me paraît être tout à fait la définition du sadisme et du masochisme. Le plaisir de faire souffrir l'autre, le plaisir de souffrir soi-même. Le corps vécu comme objet de souffrance, le corps de l'autre étant vécu comme médiateur de sa propre souffrance. La sexualité sadomasochiste tourne autour du plaisir qui s'exprime dans la souffrance, dans la domination ou la soumission. C'est comme cela que je me le représente.

**Anthony François Longueville :** A part des masos extrêmes, la violence, la douleur physique n'intervient pas forcément. C'est souvent l'imminence de la douleur qui ne se produira pas mais dont l'éventuelle, la possible venue qui suscite excitation et plaisir. Un jeu assez typique : le serrage des couilles. Je compte jusqu'à 5 et à chaque fois que je passe de 1 à 2 puis de 2 à 3 et ainsi de suite, je sers de plus en plus fort. Et c'est au soumis qu'il revient de compter. Jusque ce que le maître dise de lui-même que certaines limites sont atteintes. La douleur n'est pas survenue, mais le soumis a ressenti du plaisir, de la jouissance.

**Arnaud :** J'aime appartenir à quelqu'un, j'aime être à quelqu'un, me soumettre à quelqu'un. Cela demande qu'à la base il y ait quelque chose de très fort. M'abandonner donc, et pas seulement pour un temps. Et à ce niveau, j'ai une recherche. Pour moi, cela se situe au niveau de l'esprit, le physique vient après. Et c'est de cela que je souhaitais parler tout à l'heure. C'est à dire la relation interpersonnelle. Et non pas "je vais au Keller parce que j'aime telle ou telle pratique avec n'importe qui". J'ai envie d'avoir un maître. J'ai envie d'être l'esclave de quelqu'un, de m'abandonner à lui, d'avoir confiance en, lui. J'ai envie d'être salope, d'être sa pute. Et c'est en cela que cet atelier ne se pose pas de tabou et continue sur ce type d'interrogation.

**Anthony François Longueville :** Tu parles d'appartenir totalement à quelqu'un, dans le genre il existe une multitude de site américain SM où la seule limite est la mort. Dans le cadre de mes recherches, je suis tombé sur des plans de déshumanisation totale. Je pense en particulier au cas d'un mec qui voulait absolument être transformé et servir d'esclave-chiotte. Et comme il ne pouvait pas avaler la merde assez rapidement, son maître lui a fait enlever les dents. Personnellement j'ai eu un certain blocage, mais en tant que chercheur on se doit de garder un minimum de distance. Reste que les plans déshumanisation où la personne est tatouée, entièrement rasée et totalement soumis à son maître est une des facettes du SM. Et sur Internet tu trouves énormément de récits, de fantasmes, d'annonces de ce style. Et comme dans les plans sados où à un moment donné on peut négocier la capote, dans les plans SM il y a beaucoup de fantasmes mais aussi certaines réalités, certaines limites qui font que l'on va négocier la claque moins forte. Dans le SM, principe de base, on fixe des limites. Comme me disait un des vieux témoins que j'ai interrogé, quelque part, on est esclave de son esclave, car c'est lui qui en dernier ressort (sauf dans les plans de déshumanisation) dit stop. Et dans ce cas le maître n'a qu'à obéir à son esclave. Mais tout le jeu consiste pour le maître à emmener l'esclave à chaque fois un peu plus loin.

**Arnaud :** Entre le maître et l'esclave, c'est une sorte d'amour. Le maître aime son esclave. Dans le cadre d'un couple traditionnel, il y a toujours un dominé et un dominant. Sauf que dans le cadre d'un couple SM, c'est quelque chose qui est non seulement augmenté mais également dit. C'est beaucoup plus explicite.

**Anthony François Longueville :** C'est quelque chose qui m'a beaucoup questionné. J'ai pu rencontrer des gens qui étaient dans des rapports maître/esclave dans la vie courante et pas seulement durant le plan d'un soir dans un quelconque lieu commercial, et ma question était de savoir comment ce type de relation pouvait se vivre au quotidien, dans la vie courante. Par exemple il y en avait un qui avait un collier (avec un cadenas) qui avait été posé par son maître en signe d'appartenance, et je me demandais si en certaines occasions il y avait ou pas pause dans la relation. En fait, tout est dans la fluctuation des choses, dans la nuance. Genre lorsqu'ils sont invités à dîner le dimanche dans la famille, le jeu est de cacher le collier. A l'inverse les coups reçus sont valorisés, car c'est aussi une façon de montrer son attachement à son maître. Dans le milieu commercial, ce genre de chose est assez mal vu car on n'y abîme pas le corps. En fait il n'y a pas de constance, excepté la notion de respect entre maître et esclave. Le respect est la caractéristique principale du SM.

-----

**Donald :** Le SM c'est effectivement des rapports dominant/dominé, ce qui en tant que tel ne parle pas de sexe. Et donc, cela concerne tout le monde. Et de fait quand on revient à la source, aux textes de Sade, on s'aperçoit que le SM va bien au-delà de la sexualité. Il s'agit aussi de rapport de pouvoir. Et effectivement, Sade fait un mélange entre la sexualité et l'étude des relations de pouvoir. Et on le lit d'une seule main alors qu'en réalité il y a bien autre chose. Ceci dit, la notion de couple en elle-même se conçoit très bien, car après tout il existe des couples dans le milieu SM. Dans les différents cercles SM que j'ai pu fréquenter, j'ai pu voir qu'il existait des couples anciens qui souvent sont des couples avec de grandes ouvertures, en ce sens

qu'ils ne sont pas fermés sur eux-mêmes. Très souvent on croise ces couples dans les lieux communs car il y a un échange visuel (exhibitionniste/voyeuriste), voir un échange de partenaire. Donc, même s'il y a un phénomène de couple les choses sont assez ouvertes. Et pour en revenir à l'hétérosexuel, comme le SM n'est pas spécifiquement sexuel, il est aussi dans le champ de l'hétérosexualité. Et de fait il existe des quantités d'endroits où se pratique le SM hétérosexuel. Et il me semble, mais c'est un avis qui n'engage que moi, que l'irruption du milieu gay, de la liberté gay a aidé les hétéros à créer (eux aussi) des espaces ouverts qui leur sont propres. Mais le phénomène existait déjà avant, à titre privé, de manière plus répandue que chez les gays puisque les hétéros sont tout de même plus nombreux. Certes cela marche sur des fantasmes totalement différents, tout le monde a déjà vu ces représentations avec talons aiguilles et bas résilles. Des fantasmes qui ont été repris par le mouvement queer, pour d'autres raisons. Et cela renvoie au fait qu'à partir d'un moment la sexualité n'est plus contrôlable puisqu'elle fait partie de la relation. Et effectivement, là il y a divorce. Car les fantasmes les plus traditionnels, les plus normalisés au plan hétéro ne peuvent pas convenir aux gays, et inversement. Il n'y a que dans un milieu intermédiaire où on va trouver des groupes mixtes, où effectivement l'ouverture est telle que la mixité, que la tolérance réciproque est possible. Dernière remarque, Anthony disait qu'il y avait beaucoup de littérature sur l'hétérosexualité, je crois que sur l'homosexualité il en existe également beaucoup mais on ne l'a pas vu. Car, par exemple, quand on relit Jean Genet, c'est un peu spécial.

**Anthony François Longueville :** Effectivement, la multiplicité des bars échangistes SM hétéros provient de la libération des mœurs que nous autres les gays avons pu offrir à la société. Avant, il existait des lieux échangistes mais ils n'étaient pas SM. Et quand l'imagerie SM un peu chic a débarqué (voir les Village People) les choses ont changé. Par contre, bémol total sur Sade. Dans un de ses textes, Marie-Hélène Bourcier explique que Sade n'était pas SM, contrairement à Foucault. Car dans Sade il n'y a pas de consentement mutuel, la douleur chez l'autre est infligée, imposée. Quand j'ai lu la thèse de Véronique Poutrain sur le SM hétéro, j'ai découvert un monde différent. Les rapports au sexe ne sont pas annulés mais, au contraire, renforcés. Et comme je l'expliquais, chez les gays ce n'est pas du tout ça. Les mecs qui ont des rapports de soumission ou de domination restent des mecs, avec des structures mentales de mecs. Il n'y a pas à déconstruire pour reconstruire, on peut construire directement. C'est l'interrogation de Cy Jung sur le fait que si une fille qui se fait goder avec un gode ceinture elle reproduit le schéma patriarcal. C'est le genre de questions qui ne se posent absolument pas chez les gays. Un rapport social de sexe peut-être ailleurs, mais pas ici. D'ailleurs Véronique Poutrain était très étonnée de savoir que chez les gays l'esclave qui est à terre ne se sent pas femme. Elle pensait qu'au niveau symbolique être soumis, quelque part c'était endosser l'identité féminine. Il faut dire que souvent chez les hétéros l'homme soumis est travesti en femme. Ce qui est extrêmement rare chez les gays. Et plus tu reçois de coup et plus tu es viril, plus tu es un vrai mec. Et le maître est d'autant plus mec car il soumet un esclave viril. C'est pourquoi je ne crois absolument pas à la mixité dans le milieu SM.

-----  
**Hubert :** Béotien en la matière, il a été dit tout à l'heure que parmi tout l'éventail des pratiques il y en avait qui généraient de la douleur, du plaisir sans abîmer le corps. Pourtant dans les quelques images que j'ai pu voir, c'était des scènes de flagellation, de brûlure. Donc qu'est ce qui existe comme pratiques autres ? Des pratiques restant dans le domaine du psychique ?

**Eric :** Je reviens sur l'aspect douleur, dans le cadre d'un rapport uro, il faudra que l'on m'explique le rapport avec la douleur. Il n'est pas toujours question de douleur physique, c'est parfois de la contrainte, de la douleur psychique. Quant à la modification corporelle, cela peut être un trip. Il y a des gens qui vont chercher la modification corporelle, de même qu'il y en a qui vont la rejeter. C'est quelque chose de très relatif. Et cela est valable pour tout. Cette manie de toujours vouloir tout mettre dans des boîtes m'inquiète un peu. Il ne faut pas oublier qu'il y a des choses à côté, et éviter quand on parle des pratiques uro, d'avoir ce réflexe de transposer à soit la situation et éprouver du dégoût. C'est le trip d'une personne, et tout est relatif. Chacun a sa vision des choses. Il faut donc éviter de tout renvoyer sur soi, faute de quoi on rejette. C'est de la liberté de chacun d'avoir des trips uros, scatos ou quoi que ce soit. Par ailleurs, je reviens à l'exposé théorique d'Anthony au début de cet atelier. J'ai trouvé qu'il était très orienté sur l'aspect français des choses, même si parfois on note des ramifications en Allemagne ou ailleurs. Je pense qu'il y a certainement bien d'autres influences. Et je crois que ce serait intéressant de voir ce qui a pu se faire dans d'autres villes comme Londres, Amsterdam. Ne serait-ce parce que les gens voyagent. Et avec la mondialisation il y a un effet encore plus large. Par exemple, quand on parle d'esthétisme, je pense en premier à la pratique du bondage et je constate qu'en la matière on ignore le Japon, l'esthétisme japonais.

**Anthony François Longueville :** La mode cuir a été lancée parce que certains avaient mis les pieds à Londres ou à Amsterdam, et se sont dit qu'ils allaient faire pareil en France. Les premiers boys cuirs achetaient leurs fringues à Londres. A l'époque le grand trip était le voyage initiatique à New York.

**Eric :** Il y a de toute façon une influence. On constate ainsi que le nord de l'Europe, par nature plus progressiste, va souvent aller beaucoup plus vite sur certains sujets. Et donc beaucoup d'évolutions viennent du nord de l'Europe.

**Anthony François Longueville :** Il y a des différences entre les pays, ainsi le style skin, le look skin n'a pas beaucoup pris en France contrairement à ce qui a pu se passer en Angleterre.

**Arnaud :** Dans le SM, l'amour n'est pas absent. Les mecs SM ne sont pas des bêtes. Quand je parle de relations SM, de relations maître/esclave, je n'oublie pas cette dimension. Il ne faut pas dissocier l'un de l'autre. Il est vrai que la sexualité masculine est différente de la sexualité féminine où on donne son tout à chaque fois (je caricature un peu).

---

**Christian :** Tout à l'heure Anthony a fait l'historique du SM et a montré que ce mouvement serait plutôt né dans les pays anglo-saxons, et ensuite a été développé dans tout l'Occident et plus particulièrement dans les pays du Nord. Mais qu'en est-il des pays de culture et de civilisations très différentes comme ceux d'Asie ? Existe t-il quelque chose en la matière ? Y a t-il des études de faites à ce propos ? Car ce sont des pays riches, culturellement parlant.

**Donald :** Effectivement, on peut se demander quelle relation il existe entre le SM et la culture dans laquelle il est né. La culture orientale est différente. Il y a un certain nombre d'artistes japonais qui font des dessins que l'on peut parfois trouver sur le Net. Ceci dit, il est vrai que le SM dans l'image est beaucoup mieux traduit par le dessin que par la photo. On trouve dans le dessin japonais des choses qui sont très SM, pas facile à décoder car on y trouve les mêmes codes que dans les mangas et il faut assez bien connaître la culture nipponne pour les décoder. Par exemple, la couleur des personnages est signifiante pour les japonais. Autre exemple, Mishima dont on ne peut pas dire qu'il soit SM ..... Effectivement, il y a du SM chez lui, mais quelque part cela n'en est pas au sens occidental du terme car cela procède directement de la culture japonaise. Voilà un gay esthétisant qui a monté une milice fasciste autour de lui et qui a fini en se faisant seppuku en public (le seppuku est une pratique traditionnelle japonaise) du coup qualifier l'ensemble de la culture japonaise de sadomasochiste est excessif. Mais cela montre le lien qui existe entre les deux. Dans chaque culture il y a un lien entre le SM et la culture. Il n'est donc pas étonnant que nos cultures européennes aient construit après la guerre le mouvement punk et qu'aujourd'hui les Japonais quand ils font du SM sont dans ce cycle qui renvoie à leur culture.

**Anthony François Longueville :** Je suis allé à une soirée fétichiste à laquelle a débarqué un américain habillé en cow-boy. Ce qui a fait un flop total. Tout le monde l'a pris pour un Village People, du fait qu'en France nous n'avons pas la culture du cow-boy. C'était assez esthétique, sauf que cela n'avait aucun contact avec mon imaginaire. Moi comme les autres. Une autre fois j'ai assisté à une soirée Torcho (organisé par le bar le *Full Meta*) où tu dois être torse nu. Un mec a débarqué habillé en policier new yorkais. Avec toute la panoplie, les lunettes, bref les Village People puissance 10. Sauf que le thème de la soirée, le dress-code, lui a bousillé sont trip. Sa tenue se comprenait que s'il restait habillé et pas torse nu. J'ai des amis cuirs qui ont 50, 60 ans et même 80 ans qui continuent à pratiquer, à porter les uniformes qu'ils ont achetés en 81 chez Rob, et cela ne correspond pas du tout à mes fantasmes, mes pratiques, à celles de ceux de mon âge. De leur côté, un skin ne leur fait ni chaud ni froid.

---

**Donald :** J'ai vraiment eu le sentiment qu'il y avait parmi nous beaucoup de gens qui avaient des curiosités. Je voudrais leur dire qu'on a parlé des différents endroits où cela peut se vivre, un certain nombre d'entre vous sont parisiens et peuvent être tenté d'aller au *Transfert*. Faites-le si c'est votre affaire, pour ma part je vous conseillerai plutôt de prendre contact avec des associations, car c'est très différent. Se faisant, vous allez vous retrouver devant quelque chose qui se fait souvent, le parrainage. Cette pratique consiste à vous aider à rentrer dans le circuit. Beaucoup de gens fantasment de l'extérieur, pensant que le parrainage consiste à se faire enculer histoire de voir si on est bon. Ce n'est pas du tout ça. Dans les associations il règne, et c'est cela qui m'a frappé, une convivialité qui est très comparable à ce que vous voyez durant les *UEEH*. C'est à dire que l'on vous fera bon visage, qu'on vous écoutera. Vous serez écouté, accueilli, renseigné d'une manière que vous ne trouverez jamais dans un bar, qui même s'il prétend être SM, reproduira le côté anonyme où on ne se connaît pas. Même si on y a des pratiques plus extrêmes que dans les backrooms ordinaires, les gens sont là comme extérieur, font de la consommation SM. C'est pourquoi je vous conseillerais plutôt d'aller vers les associations, en vous signalant, histoire de finir, que même s'il y a des codes vestimentaires et des règles, elles ont pratiquement toute une fois par mois ou par an des soirées ouvertes. Et si vous ne voulez pas attendre les ateliers l'année prochaine, les associations sont un endroit où vous ne risquez rien et où vous verrez vraiment quelque chose.

**Arnaud :** L'année dernière il y a eu un atelier sur le politiquement correct, et durant l'année qui a suivi il n'y a rien eu. Nous devons nous rencontrer sur le net.... Aussi, ce serait bien, pour ceux qui sont d'accords, qu'il y ait quelque chose de plus accès sur le vécu en matière de SM. Non pas simplement les pratiques.

---

**Anthony François Longueville :** De façon générale, pour comprendre il faut avoir vécu, faute de quoi on n'est pas crédible. Donc entre personnes qui pratiquent, qui ont ou qui veulent pratiquer, il est possible de faire part de ses expériences, de ses interrogations. Ce qui évite aussi tout jugement. Ceci dit, je vous remercie beaucoup d'être venu.

**Erik Rémès :** Plutôt qu'un séminaire didactique, pédagogique, je propose que nous introduisons le sujet des gadgets sexuels (godes et autres) et qu'ensuite vous vous exprimiez à ce sujet. Ceci dit, je suis très content qu'il y ait autant de femmes. Comme pour l'atelier de Cy Jung sur l'écriture d'une scène de sexe lesbien, où inversement il y a presque plus d'hommes que de femmes. Bref, le parti pris de *Queer Factory* est que chacun s'exprime puisque la culture est l'affaire de tous. Nous n'avons pas de produit fini à proposer, nous ne sommes pas dans une démarche de consommateur/consommation. Il est aussi de faire en sorte, non pas de respecter la mixité, mais de travailler à ce qu'elle soit évidente. C'est pour cela que les photos de Laurence Chanfreau (qui représentent des vagins et des chattes) que nous avons mises à l'amphithéâtre ainsi que dans le cadre de la petite expo, nous avons tenu à ce qu'elles soient bien voyantes.

Ceci dit, je vais laisser la parole à Joe. Je propose que nous parlions un peu afin que vous ayez le temps de parler librement, que vous vous exprimiez librement sur ce sujet. Le but du jeu étant de parler le plus simplement, le plus librement possible de l'utilisation (que nous faisons chacun et chacune) des différents gadgets sexuels. Donc Joe, des *Maudites Femelles*.

-----

**Joe :** Les gadgets sexuels, cela va du gode au harnais en passant par le corset, jusqu'à la petite culotte en dentelle, les talons aiguilles, les docs marteens, les chaps ..... Les chaps ? A l'origine c'est un protège pantalon de cow-boys qui laisse les fesses à l'air. Après il y a tout ce qui est cuir, latex..... Quand à l'utilisation de tous ces outils, chacun fait ce qu'il veut. On peut se servir de tel objet comme il est initialement prévu de le faire ou en détourner l'usage et/ou l'utilité.

**Cécile :** Joe vient de donner une définition large du jouet sexuel, c'est à dire de tout ce qui est vêtements, accessoires et outils, tous ces objets qui permettent d'augmenter le caractère érotique d'une situation. Je ne sais pas si vous êtes des habitués de la chose, peut-être qu'il vaudrait le coup que je fasse une présentation générale de la gamme disponible la plus usuelle (puisque nous parlons du gode au harnais). Se limitant aux jouets purement sexuels.

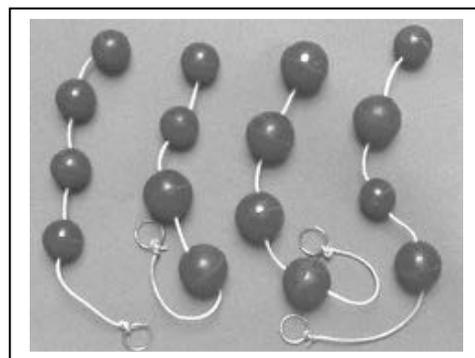
On distingue le gode, qui n'est pas un pénis, objet oblong permettant de procéder à des pénétrations annales et/ou vaginales. Je précise toujours à ce stade que dans le cas d'une pénétration anale, il convient d'utiliser un gode muni d'une base, faute de quoi il y a un risque d'engouffrement de l'objet (ce qui fini aux urgences).

Après, il y a tous les objets de stimulation sexuelle, tout ce qui vibre, tout ce qui pince. Des pinces à seins ou à lèvres, des vibros. Lorsque vous entrez dans certains sex-shops américains spécialisés dans la clientèle lesbienne, vous avez des trucs qui ressemblent à des mixeurs avec des moteurs énormes, plutôt impressionnants mais néanmoins très efficaces. Il faut noter que tout ce qui est vibreur souffre

d'un problème de bruit (j'ignore si ce que je dis aujourd'hui sera un jour lu par un producteur de jouets et d'accessoires sexuels). Le bruit du moteur d'un vibreur, ça casse l'ambiance. C'est con, mais c'est un problème.

Ensuite, pour les pénétrations vous avez toutes la gamme des boules, qu'elles soient annales ou vaginales. Pour les boules annales, vous avez deux boules généralement en latex avec à l'intérieur une autre boule en matière plus dure. Ce qui provoque une espèce d'onde de choc qui fait que lorsque vous vous promenez avec, l'effet est assez intéressant. Par contre les boules annales qui produisent du plaisir du fait de les mettre et de les retirer.

Toujours au niveau annal vous avez des choses plus spécifiques comme les plugs. Les garçons sont plus aguerris que les filles en la matière. Ne serait-ce que pour des raisons anatomiques. Nous pourrions y revenir si vous le voulez. Après vous avez une quantité de variantes, des sucres-mamelons..... Après il y a tout ce qui est fessée. Tous ces objets qui permettent de donner une fessée autrement qu'avec la main. Et toute la gamme des fringues. Alors c'est vrai que chez les lesbiennes on croise peu d'écolières, d'infirmières ou ce type de trip. Chez les garçons, je ne sais pas. Chez les filles nous sommes plus dans la dynamique norme/femme, avec froufrou. Le dress-code des *Maudites Femelles*, c'est cuir et froufrou. Vous avez aussi les accessoires qui permettent ces positions sexuelles, tel que le sling ou la croix de saint André. Sans oublier les bougies qui permettent d'autres choses.



Voilà donc un aperçu général de la gamme des jouets sexuels existant. La question est de savoir si c'est dégueulasse. Oui, c'est dégueulasse. Mais c'est vachement bon. Ce qui pose un problème moral. En tant que fille (je vais raconter ma vie, ce qui est assez rare), avant j'étais hétérosexuelle en ce sens que j'ignorais que j'étais lesbienne. J'étais donc une lesbienne refoulée jusqu'à l'âge de 28 ans. J'ai donc couché avec des garçons, sauf que lorsqu'un d'eux me pénétrait c'était assez insupportable. Cela me faisait mal, je n'aimais pas ça, ça ne m'existait pas, je n'avais aucun plaisir. Et un jour j'ai découvert mon homosexualité. J'en ai déduit que j'étais clitoridienne. Mais j'ai compris que j'étais fort loin d'être clitoridienne, et qu'une pénétration faite par une fille avec un doigt (voir plus si affinité) ou des jouets sexuels ne me faisait pas mal, mais bien au contraire me procurait de la jouissance. Le gode n'est pas un substitut de pénis, le gode c'est parce que mon vagin accepte des objets oblongs. La forme du gode est une question de morphologie. Et c'est vrai que je vais préférer plutôt un gode de couleur angéli sans paire de couilles que ceux que l'on appelle les réalistic (que souvent les garçons préfèrent), qui sont souvent énormes. Je n'ai pas besoin d'un truc énorme, avec un gland, avec une paire de couille. Si ce n'est que la paire de couille sur les gode ceintures peut aider à ce que le gode tienne bien en place. Cela a un côté pratique les couilles. Oui, Monsieur Rémès voudrait intervenir....

**Erik Rémès :** Quand on regarde le dictionnaire, au mot "godemiché" on peut lire : "Objet de forme phallique". Ce qui fait bondir Cécile, car effectivement un gode n'est pas forcément de forme phallique. Les nombreuses femmes ici présentes savent bien que les godemichés utilisés par les hétéros sont très différents de ceux qu'utilisent les lesbiennes.

**Cécile :** C'est vrai que le pénis, ce n'est pas ce qui me fait plaisir, ce qui me fait rêver. Et je voulais en venir à la situation de se retrouver avec un gode ceinture, car c'est un gros fantasme pour beaucoup de femmes. Bref, quand vous vous retrouvez avec un gode ceinture, vous vous retrouvez avec le harnais, le gode de forme oblongue entre les jambes, vous avez l'air con. Vous vous sentez ridicule. Je parle de mon expérience personnelle, je rectifie donc en disant que je me sens con. Mais mine de rien, dans le feu de l'action (sachant qu'en général cela se passe à deux) j'arrive à ne plus me plus sentir con. La première fois que j'en ai utilisé un, c'était un truc plutôt réalistic de couleur chair qui par rapport à ma couleur de peau semblait très bronzé, je n'étais pas bien. Mais au-delà de ces considérations, si au début on peut se sentir ridicule, cela vaut le coup d'essayer. Si vous en avez envie. Après, se pose la question de l'endroit où les trouver. Question dont nous pourrions parler. Ceci dit je vais vous indiquer une lecture sur le sujet, prise dans le recueil de Dorothy Alisson "*Peau*" (publié chez Baland, il y a un chapitre intitulé "*Théorie et pratique du gode ceinture*" ou l'auteur explique comment elle a découvert les godes et comment dans les années 70 des femmes faute de sex-shop et de godes adaptés fabriquèrent elles-mêmes leurs godes). C'est particulièrement drôle, cela désacralise un peu l'objet et permet, si cela fait partie des choses dont on rêve, d'y venir tranquillement, de voir qu'il y en a d'autres qui sont passé par ces peurs, par ces rejets.

**Erik Rémès :** Toujours dans le registre des lectures pratiques, chez Baland vous avez le "*Manifeste contra-sexuel*" de Béatrice Preciado qui traite de l'utilisation de prothèses en tous genres, dont les godemichés.

**Cy Jung :** Sauf que Béatrice propose des trucs par lesquels il ne convient pas tellement de commencer. A l'exemple du gode sur le talon aiguille afin de procéder à une auto-sodomie. Déjà il faut avoir des talons aiguilles, ce qui en tant que lesbienne n'est pas évident. Dorothy Alisson c'est le côté pratique de la chose, alors que Béatrice propose une réflexion théorique sur la question. Où il n'est plus du tout question de substitut de pénis. Selon elle, et ce point est extrêmement important, le gode est un objet qui est le prolongement du corps qui porte l'objet en question, d'où le qualificatif de prothèse. Le but est bien évidemment de ne pas donner du plaisir à l'objet mais à sa partenaire. Dans ce contexte, le gode est un outil du plaisir, et c'est là qu'il perd toute sa dimension gênante ou désagréable. C'est pour cela qu'il faut passer par un minimum de réflexion sur l'acceptation de l'utilisation de jouet sexuel quand on en envie, et quand on se sent bloqué par rapport à cela.

**Erik Rémès :** Il y a encore quelques 10/15 ans, les lesbiennes sadomasochistes, celles qui utilisaient des godes et qui l'assumaient étaient assez rares. Je me rappelle d'une copine qui en utilisait, et cela ne passait pas facilement auprès de ses copines.

**Cy Jung :** Il y a peut-être une autre raison à cela. Une certaine mouvance féministe considérait que le plaisir féminin devait s'extraire de tous signes apparents de l'opresseur (celui-ci étant l'homme). Et de fait considérait que le plaisir féminin se limitait au clitoris. A la fin des années 70/début des années 80, j'ai des copines qui firent l'expérience de relations homosexuelles durant lesquelles elles demandèrent à être pénétrées. Il leur fut répondu qu'elles étaient hétéros. Car on considérait que le plaisir vaginal, en soi, était une soumission au joug phallique. Le phallique étant l'homme. Cela est en train d'évoluer, de s'estomper. Il y a eut la phase 1 qui était de dire que la sodomie est quelque chose qui peut aussi concerner les femmes, ainsi que certaines pratiques un peu hot. Je pense à ce qui se pratique aux *Maudites Femelles*. Dans ce cadre là, on réintroduit (le terme est choisi) l'usage du gode ainsi que de tous les jouets sexuels dont Joe a fait la liste tout à l'heure. Mais peut-être que Joe pourrait nous dire si au cours de ces fameuses soirées des *Maudites Femelles*, les jouets sexuels sont beaucoup utilisés. Car personnellement je n'en ai pas vu beaucoup. Il y a beaucoup de cuir, de latex, de jouets au sens large, mais de jouet sexuel au sens strict du terme, je n'en ai pas vu beaucoup .....

**Madame H :** Pas très pédagogique tout ça. Je vais vous donner ma version du sadomasochisme. De Sade, marquis de son état, et de Sacher-Masoch, chevalier. Au 18<sup>ème</sup> siècle, Alphonse François, conte de Sade (dit Marquis de Sade) inventa le sadisme, à savoir la délectation dans la souffrance d'autrui. L'auteur de "*120 journées de Sodome*", cet aristocrate dégénéré, n'avait aucun respect pour les convenances sociales. Moins d'un siècle plus tard, un autre aristocrate dégénéré, Léopold chevalier de Sacher-Masoch démontre la volupté de la souffrance, inventant ainsi le masochisme. Le sadomasochisme est toujours considéré comme une perversion, alors qu'à mon avis il ne s'agit que d'une simple (mais grave) faute de goût. Il n'est effectivement pas de très bon goût de jouer à la lutte des classes déguisé avec des matériaux frustes (latex, vinyle.....) ou de cuir noir qui fait parvenu. "*On ne sent ses chaînes que lorsqu'on bouge*" : François Bayrou.

---

**Joe :** Donc, il est vrai qu'il y a très peu de jouets sexuels lors des soirées des *Maudites Femelles*, parce que le sadomasochisme n'est pas forcément un acte sexuel au sens habituel du terme, c'est à dire pénétration, coït. Cela se passe surtout au niveau de plan aiguille, du bondage, de la fessée, des bougies. Se faire couler de la bougie sur un sein peut être très agréable même si a priori on peut penser que ça brûle. Ça ne brûle pas, cela ne laisse pas de marque, et c'est très agréable.

---

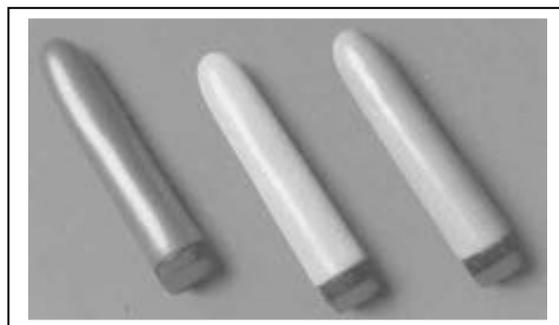
**Thomas :** J'ai entendu parler d'objets qui provoquent de réelles sensations physiques, et d'objets qui sont davantage dans l'esthétisme. Le plaisir est dans le corps et dans la tête. Comment tout cela est ressenti, participe à un ensemble ?

**Erik Rémès :** L'excitation est liée à la matière, à la mise en scène, aux rapports de force. Elle n'est pas forcément pénétrative.

---

**Joe :** Pour en revenir aux *Maudites Femelles*, il s'agit d'une association de femmes, et uniquement de femmes. Par forcément lesbiennes puisque certaines sont hétéros, bisexuelles ou éventuellement transgenres. C'est une association qui organise des après-midis et/ou des soirées mixtes (pour l'instant, car on a essayé de faire des après-midis réservés aux femmes, mais cela n'a pas marché. Elles sont demandeuses, mais ne viennent pas.

Sur les pratiques sexuelles, il y aurait long à dire. On pourrait y passer trois jours et trois nuits. En fait il y a peu de pratiques purement sexuelles, c'est surtout des pratiques qui procurent un plaisir surtout cérébral. Quant à cette histoire de mixité, nous avons remarqué que les filles étaient beaucoup moins coincées quand il y avait des garçons. Ce qui peut paraître assez curieux. Quand on organise des après-midi ou des soirées non mixtes, les filles ne viennent pas parce qu'elles ont peur du regard des autres filles, que si on les voit ici cela se sache dans tout Paris. Les *Maudites Femelles* ne sont pas une association de dominatrices, mais de femmes



qui aiment jouer. Une fille peut avoir envie d'être soumise, et un autre jour de faire autre chose. C'est elle qui a le dernier mot. Les hommes sont tolérés, mais le premier qui déconne, c'est la porte. Une fois que les règles sont fixées, cela se passe bien..... Gays ? Par forcément, étant donné qu'il y a des femmes hétéros nous sommes bien obligés d'avoir des hommes hétéros. Tout le monde peut jouer ensemble, il n'y a jamais eu de problèmes de lesbiennes emmerdées par des mecs. Chacun fait ce qui veut, avec qui il veut. C'est un espace de liberté sexuelle.

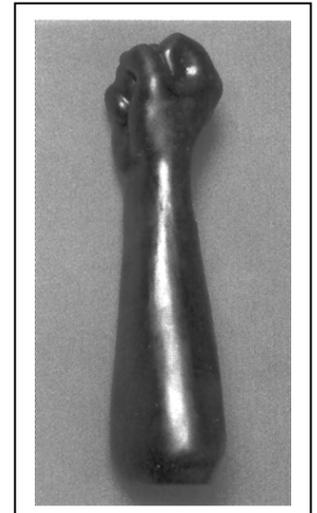
**Erik Rémès :** Les *Maudites Femelles* se sont créées en 96. Alors que le mouvement SM gay n'était pas autant développé, j'avais halluciné de voir les fondatrices (que j'ai connues) qui étaient hétérosexuelles (l'une était mère de famille) et qui par ailleurs aimaient beaucoup les pédés, qui dans une même soirée pouvaient être dominantes, dominées, frapper un esclave, se faire fouetter, goder un hétérosexuel ou fister un pédé. Toute cette diversité de pratiques et de genres est assez hallucinante.

---

**Cy Jung :** Je voudrais parler de la mixité aux *Maudites Femelles*, me référant à un article paru dans le Dyke Guide (édition 2001/2002) d'Elisabeth Tessier qui raconte une après-midi *Maudites*. Cet article permet de comprendre ce qui s'y passe. Quand j'ai appris l'existence de cette mixité, cela m'a gêné parce que je ne supporte pas trop le regard des mecs sur ma sexualité. Et je suis arrivée un jour dans une de ces après-midis au *Transfert*, et très vite je me suis rendu compte que ce qui me gênait dans le regard des autres n'avait rien à voir ni avec leur sexe, ni avec leur orientation sexuelle. C'était des individus. Et il s'avère qu'il

y a des individus mâles hétérosexuels dont le regard ne me posait aucun problème, je n'avais pas l'impression d'être voyeurisée, qu'ils voulaient s'approprier ma sexualité, qu'ils étaient là pour bander à bon compte. Inversement, des filles, des individus femelles de sexe lesbien... d'orientation sexuelle lesbienne, me posait problème parce que je devenais un objet de désir, et comme elle ne me plaisait pas sexuellement parlant, cela me posait problème. Donc en fait, cette expérience que j'ai vécue à deux ou trois reprises avec les *Maudites Femelles* m'a beaucoup fait évoluer sur la mixité, et sur la mixité en matière de pratiques sexuelles. Ce que j'apprécie dans ce genre de démarche, c'est qu'il y a des individus qui échangent du plaisir sur un contrat explicite et dont les termes sont respectés par chacun. Il y a des hommes, des femmes, des bis, des hétéros, des homos. S'il y a des filles dans cette salle qui sont très accrocs à la mixité, je les assure qu'il y a des regards de femmes qui dans certaines situations sont beaucoup plus gênants que des regards d'hommes.

**Erik Rémès :** Dans le milieu SM sur Paris, la mixité est quelque chose qui ne va pas de soi. Au niveau associatif cela se répartit entre les *Maudites Femelles*, *Amour Hard* et l'*ASMF* (l'ancêtre qui a 25 ans). Cette dernière est totalement opposée à la mixité. A partir de 96/97 les *Maudites Femelles* organisent des meetings qui réunissent maintenant jusqu'à 1 000 personnes, où il y a une énorme backrooms de plus de 300 m<sup>2</sup>, avec une dizaine de sling. On dirait presque des autoroutes à fist, tellement.... Petite parenthèse, maintenant la communauté SM se fédère sur la pratique du fist-fucking, pratique qui se répand chez les plus jeunes. Maintenant, à la limite on peut arriver au fist-fucking sans être passé par la sodomie, alors qu'avant cette pratique demandait tout un chemin. Tout cela pour dire que l'*ASMF* est complètement contre la présence des femmes, qu'ils ont été mêmes jusqu'à voter lors d'une assemblée générale une "loi" qui exige que les membres adhérents soient de sexe masculin. Ce qui me semble être la dernière des régressions possibles. Et je pense vraiment que des associations comme *Amour Hard* et les *Maudites Femelles* sont l'avenir. Car de plus en plus, comme dans le modèle anglo-saxon, le SM devient mixte.



-----

**Pascale :** En ce qui me concerne, je connais assez peu les objets sexuels, en tout cas je ne les pratique pas beaucoup. Je suis peut-être arriérée ou c'est dû à l'âge. Mais j'imagine que je ne suis pas seule dans ce cas. Il y a un an, dans ce même lieu (les *Universités*), je parlais avec passion de faire des backrooms mixtes, que cela pourrait être le moyen pour certaines femmes (pour moi en particulier) d'avancer. Il y a quelques mois, j'ai eut connaissance d'une sex-party extrêmement bien préparée avec discussions préalables où chaque personne a pu formuler ses angoisses, ses attentes. Elle fut une réussite. Elle était mixte, avec toute une série d'espaces. Sauf que je suis allé me coucher parce que bien évidemment je n'ai pas supporté de franchir le pas. J'ai des blocages, une éducation, tout un tas de trucs qui fait que je n'arrive pas à franchir ce pas. Sachant que nous sommes en train de parler de choses personnelles, j'aimerais savoir comment faire pour franchir ce pas. J'ai l'impression que je ne pourrais pas le franchir individuellement, j'ai l'impression que cela pourrait se faire collectivement, mais je ne trouve pas les moyens, les outils, les cadres qui me permettraient de le faire.

**Erik Rémès :** De manière un peu provocante, j'aurais tendance à dire que les femmes se réapproprient la figure du pénis et le concept de pénétration pour leur propre plaisir, en tant que lesbiennes. Ce que commencent à faire les mâles hétéros. C'est vrai que le point commun entre pédé et gouine, c'est que nous avons (j'exagère exprès) la haine du sexe opposé, la haine du vagin et celle du pénis. Ce qui nous fédère c'est la haine du sexe opposé....

**Donald :** Pour ma part, j'ai une sexualité que l'on pourrait maintenant qualifier d'assez ancienne, puisque l'âge a passé. Elle s'est donc maintenant un peu compliquée. Et en fait, à travers différentes lectures, une évolution culturelle, j'ai été amené à me poser des questions sur la notion d'évolution d'une sexualité. Cela m'a amené à m'approcher de ces pratiques dont j'ai eu le contact par le biais d'une association (le *MCRA* de Lyon) où sans être anti-filles la ségrégation entre filles et garçons est très claire. Pour l'instant, car j'ai moi aussi mes blocages, j'aurais beaucoup de mal à me laisser aller en présence de femmes. Et autant que je vis très facilement en présence de femmes, que ce soit pendant les *UEEH* ou ailleurs, autant la présence exclusive d'autres garçons participe au plaisir que je peux avoir dans une dimension exhibitionniste ou de simple impudeur. Etre mixte, c'est peut-être l'avenir. Sur Marseille il y avait des structures qui proposaient des choses dans ce style, des choses qui étaient très structurées, mais je ne m'y sentais pas à l'aise. Ce que j'ai trouvé au *MCRA*, et cela répondra peut-être à quelques questionnements, c'est des gens qui m'ont accueilli et sécurisé. Je fais référence à une pratique qui a lieu au *MCRA* (et certainement ailleurs), c'est que lorsque quelqu'un débarque il est pris en charge par un des membres, ce dernier se présentant comme un référant. Quelqu'un à qui on peut s'adresser quand on a envie de pratiques extrêmes sans se mettre en danger, sachant qu'il est difficile de se contrôler. Je me suis rendu compte que c'était important. On ne se lance pas dedans comme ça, il faut pourvoir gérer la contradiction entre l'envie d'être bousculé et la sécurité dans laquelle on veut rester. Si on ne m'avait pas proposé cela, il est évident que je n'y aurais pas mis les pieds. Et ces objets qui concourent à notre plaisir m'intéressent depuis longtemps, mais je

n'arrive pas à me faire à ceux que l'on trouve dans le commerce. Personnellement j'ai des rapports qui me semblent beaucoup plus intéressants avec des objets qui sont peut-être beaucoup moins bien finis..... Des concombres ? Il y a effectivement le détournement alimentaire. Il est vrai que j'ai eu (il y a quelque temps) cette sorte de jeu avec un copain dans un près. On s'est foutu des fruits dans le cul. Je suis médecin, et une fois aux urgences il m'est arrivé un hétéro bon teint (qui ne savait pas à qui s'adresser) qui s'était retrouvé avec un objet coincé dans son cul. Il avait téléphoné à sa femme qui l'avait amené chez son gynéco, pour finir entre mes mains. L'objet en question était un barreau de chaise soigneusement retravaillé à la lime, ce qui est significatif d'une démarche de détournement d'objet qui correspond à la démarche du détournement mais aussi à la difficulté d'aller en acheter. Cette histoire m'a bousculé car je me suis alors rendu compte que je n'étais pas le seul, qu'il y avait des gens qui n'avaient pas forcément une sexualité aussi culturelle que la mienne. Et ma question est là, je me sens à l'aise avec des objets sommaires, retravaillés, détournés avec un esprit d'inventivité quand les objets du commerce me mettent mal à l'aise. J'ai un blocage psychologique sur ce qui provient du commerce, que ce soit des harnais cuir, des anneaux, des trucs.....

**X :** Pour ma part je n'ai pas de difficultés à utiliser ces objets mais davantage à m'approvisionner. Je ne suis pas une forcenée de l'utilisation d'objets sexuels dans le cadre d'une sexualité sadomasochiste, d'ailleurs il me semble que les deux ne sont pas forcément liés. Le problème c'est que l'on n'en trouve pas. Je connais tous les sex-shops de Marseille. On n'en trouve pas qui soient adaptés à nos envies, à nos besoins. Dans le genre, l'arrivée des préservatifs et du gel nous a fait beaucoup de bien, car même si on mouille le gel en rajoute. Bref, si les objets sexuels étaient plus libres d'accès, notre sexualité en serait facilitée. Je ne pense pas aux vibromasseurs de la Redoute.



**Sandrine :** Par rapport aux soirées des *Maudites Femelles*, comme j'habite en Suisse je n'ai pas souvent l'occasion d'y aller. Je n'y suis allée qu'une fois, à l'occasion de la soirée mixte qui a suivi l'*Europride*. Je me suis fait accompagner par une copine, je flippais. Je suis resté dans l'entrée. Mais c'était extrêmement sympa, et j'en ai gardé un très bon souvenir. Si cela était plus près de chez moi, j'y retournerais. Ceci dit, par rapport à la mixité, je suis bisexuelle (ce qui change un peu les choses) et par la force des choses (avec quelques amis) j'ai fréquenté des lieux échangistes. Ce sont des endroits où je ne me sens pas du tout à l'aise. Notamment à cause de la manière dont on entre en contact avec les femmes, et de l'homophobie qui y règne. Dans le milieu gay j'ai trouvé une manière de vivre le sexe relativement festive qui me plaît énormément. Une manière qui n'existe pas chez les femmes, qui en tout cas n'est pas très populaire. Pourtant c'est quelque chose de grande valeur et qui de fait mériterait d'être partagé avec les hétéros. C'est l'une des richesses du milieu gay qui ne connaît pas d'équivalent. A l'exception, peut-être, de certaines soirées techno hétéros.

**Erik Rémès :** Cet après-midi (lors de l'atelier sur l'écriture) nous avons eu le témoignage d'une dame qui avait eu un rapport très difficile avec les sexualités hétérosexuelles. A travers sa fréquentation des gays, elle avait pu redécouvrir et assumer sa sexualité avec des hommes, et qu'elle pouvait même avoir une sexualité de gays (c'est-à-dire consumériste et multi-partenariale) sans être jugée, tout en pouvant l'assumer.

**Anthony :** Je ne suis pas du tout d'accord avec le fait que la pratique du fist fédère actuellement la scène SM parisienne. D'ailleurs je propose pour la fin de cette semaine un atelier sur le sadomasochisme gay\*. Ensuite, sur la question de la mixité, si je suis pour une mixité politique totale, en revanche je ne crois pas du tout à la mixité sexuelle. Je suis le premier à descendre dans la rue pour défendre mes sœurs lesbiennes, pour défendre les femmes (en général) contre l'oppression masculine. Par contre quand j'ai envie d'une séance de SM ou de pure baise, le regard de la femme me gêne. Ce n'est même pas une question de regard mais plutôt de personne. Dans le cadre d'un rapport sexuel, c'est l'être féminin qui me gêne. Pour moi des rapports de soumission et /ou de domination dans un univers spécifiquement masculin contribue à l'excitation. Une femme, une odeur, une voix, une démarche de femme casse l'ambiance. Je suis allé aux soirées d'*Amour Hard* pour essayer de changer, je sais que ce n'est pas très politiquement correct tout ça, je suis allé à Londres aux soirées organisées par Suzy, soirées ultra mixtes (homos, hétéros, hommes, femmes) mais cela me perturbe méchamment. Voir deux lesbiennes ayant des rapports sadomasochistes, ça me bloque. C'est quelque chose qui sexuellement ne m'attire pas du tout. Quand je vais à une soirée hard ou SM, que ce soit un univers cuir ou latex ou autre, je n'ai pas envie d'avoir une femme à côté de moi. Je préfère être entouré de mecs. La mixité, du moins dans cet univers, je ne crois pas que cela soit l'avenir. Et j'espère que des associations comme *Amour Hard* vont pouvoir continuer à exister, faire en sorte que des personnes puissent découvrir ces pratiques afin que, hétéros ou homos, des gens rejoignent ce milieu. J'espère aussi qu'il y aura des soirées non-mixtes, que ce soit aux *Maudites Femelles* ou dans les soirées où je vais, et où les femmes sont interdites d'entrée.

**Cy Jung :** J'aimerais que l'on continue un peu sur l'histoire du blocage, à l'exemple de ce que nous en a dit Pascale. Je vais commencer par vous dire ce que j'en pense. Ce qui ne veut pas dire que moi-même je n'ai pas de blocage, il ne faut pas croire que j'ai fait tout ce que j'écris. On croit parce que j'écris des trucs que je les teste sur la moquette de mon salon. Il ne faut pas croire que je détiens une vérité quelconque.

D'abord un propos général qui va toucher les femmes, je m'excuse auprès de vous messieurs (mais je parle de ce que je connais) mais je crois que le premier blocage pour une femme c'est d'accéder à son plaisir. Parce que le prélude au plaisir, c'est le désir. Et dans la société telle est construite, dans notre culture, le désir est un attribut surtout (essentiellement) masculin. C'est l'homme qui exprime le désir et qui fait part de son désir de l'autre. Donc la première tâche qu'a une femme, lesbienne de surcroît, c'est de dire qu'elle a du désir et qu'elle peut l'exprimer. C'est ainsi qu'on peut noter que dans un bar lesbien si une fille se présente en montrant son désir de façon ostentatoire, quelle que soit sa tenue vestimentaire, son look, ses attitudes (et autres), on dira que c'est une camionneuse. La camionneuse, c'est celle qui exprime son désir, c'est celle qu'on range du côté des hommes. Ce qui est un symptôme de ce que j'exprime..... Pourquoi camionneuse ? Parce que la camionneuse est une femme qui n'est pas féminine et qui singe les manières des hommes.

**X :** Tu peux être féminine et exprimer ton désir. Ce n'est pas incompatible.

**Cy Jung :** Oui, mais ce que je dis là c'est qu'on va dire d'elle (celle qui exprime soin désir) qu'elle est camionneuse, même si elle ne l'est pas. Même si elle paraît très féminine, une femme qui exprime son désir va être rangé du côté des hommes. J'affirme que la première difficulté pour une femme, c'est d'accepter d'avoir du désir (de l'assumer) et d'en faire part. C'est le premier verrou à faire sauter. Il y a un deuxième verrou à faire sauter, c'est celui du plaisir. Durant cette semaine nous avons pu voir un film sur les photos de Laurence Chanfreau, agrémenté des commentaires des femmes confrontées à la vision des sexes photographiés. Il est vrai que l'on connaît le corps des femmes, on le voit partout, mais le sexe des femmes c'est quelque chose qu'on ne connaît pas. On ne connaît pas les organes de la jouissance. Depuis quelques semaines j'ai inventé un petit jeu, je le ressors partout (je m'excuse pour ceux et celles qui l'auront déjà entendu), mais mesdames qu'elles sont les trois parties qui forment votre clitoris .....? Effectivement, le capuchon, la tige. Il y a deux garçons qui ont répondu.... Le troisième ? C'est le gland. Je pense que nous avons globalement une méconnaissance de notre corps, une méconnaissance des organes de notre jouissance qui forme une chape culturelle qui fait que dans notre société globalement, tous autant qu'on est (homme et femme), on n'a pas droit au plaisir. Le plaisir c'est quand on sera mort, au paradis. C'est la culture judéo-chrétienne. Deuxième chape, on est des femmes, donc nous avons encore moins droit au plaisir puisque de toute façon notre rôle sexuel c'est de faire des gosses. Deuxième verrou à faire sauter. Et une fois que l'on a accepté d'avoir du désir, de l'exprimer (et combien sommes-nous à ne pas accepter ou à mettre des années à accepter à avoir du plaisir ?), il faut aussi trouver les moyens d'avoir ce plaisir. Il y a le corps lui-même, avec tout ce que notre esprit a besoin d'entrer en interaction avec le corps au niveau du fantasme et ainsi de suite, et il y a après un certain nombre de pratiques supplémentaires. Cela peut être du gode, du vibro, du SM, ça peut être faire l'amour sur la table de la cuisine. Et là, il y a encore d'autres verrous à faire sauter.

Je me souviens d'un débat que j'ai fait dernièrement à Strasbourg, qui était un moment très difficile dans ma vie d'auteure, puisque j'étais devant une salle de cinéma où les gens étaient venus voir un film et j'étais censée de leur parler de plaisir lesbien. C'était un peu difficile parce qu'il s'agissait de leur expliquer qu'une femme peut éprouver du plaisir à se faire pénétrer par derrière tout en étant à quatre pattes. Et c'est vrai que moi, femme, me dire que je vais me faire pénétrer, par derrière, à quatre pattes par un godemiché, je me retrouve culturellement dans une situation de soumission de la femme qui m'est politiquement insupportable. Donc, toute la question est de savoir comment je suis par rapport à ce qui me procure du plaisir, car une pénétration par l'arrière procure un autre type de plaisir qu'une pénétration par l'avant, un gode procure un autre type de plaisir qu'un doigt ou plusieurs (si affinité). Comment je fais pour politiquement accepter cette situation qui me renvoi à ma condition féminine, à des siècles d'asservissement au joug phallique. Je prends cette pratique, je pourrais en prendre d'autres. Par exemple la fessée, personnellement je rêve de la fessée, je fantasme sur les fessées. Mais pour moi, culturellement la fessée est un châtiment. Comment je peux accepter politiquement de retirer du plaisir de ce qui est un châtiment que par ailleurs mon combat politique quotidien fait que je condamne ? Ce sont des paradoxes qu'il s'agit de gérer. Alors comment, telle était la question de Pascale, comment en parler ?

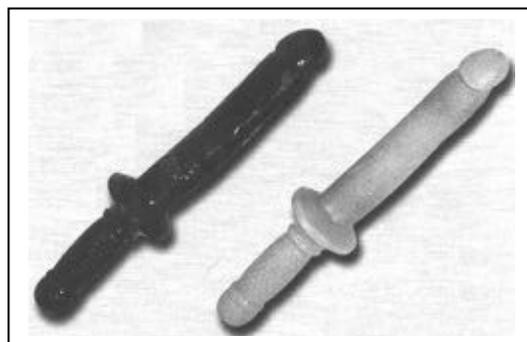
Quand tout à l'heure je parlais de Dorothy Alisson, cela désacralise l'objet. Pour ma part, je passe par l'écriture, et non par la lecture. C'est ma façon d'en parler. C'est aussi une façon, je crois, de rencontrer des gens. Et je me rends compte que mes verrous à moi, ils ont sauté à l'occasion de diverses rencontres. C'est ce que tu disais tout à l'heure, par rapport aux associations sadomasochistes dont tu parlais, effectivement ce plaisir auquel on veut accéder pose problème, tant nous avons peur à l'idée de devoir franchir une barrière. On veut bien s'abandonner, mais on ne veut pas être en danger. C'est pourquoi, il faut effectivement trouver le moyen de ne pas être en danger. Pour ce faire, je ne connais qu'un truc, c'est l'autre, c'est faire confiance à l'autre. Mais faire confiance à l'autre, ce n'est pas facile. Et là je dirais que cela va au-delà de la sexualité. Et ça en fait aussi parti parce que quand on fait confiance à l'autre dans une pratique extrême, c'est vrai qu'on a un autre rapport global aux autres. Voilà la série de verrous d'un point de vue théorique.

**X :** Je crois qu'on n'apprend pas collectivement le plaisir, nous n'avons pas collectivement (hommes/femmes, lesbiennes/gays) à prendre du plaisir ensemble. Aujourd'hui je suis dans la situation difficile d'avoir peut-être l'envie d'être observé par une femme dans une relation sexuelle, mais de ne pas trouver de lieu pour le faire. Et ce que j'en entends, c'est que les lieux proposés sont des lieux extrêmes. Personnellement, en tant qu'homosexuel, la pratique du fist ne me plaît pas (ni le faire, ni me le faire faire), par contre il y a d'autres pratiques que je ne nomme pas et que je n'ai pas envie d'associer à du sadomasochisme, et que j'aimerais faire avec des femmes. Mais je ne trouve pas le lieu pour le faire. Aujourd'hui, dans ma recherche, je n'ai pas appris avec une femme (ou une petite fille quand j'étais plus jeune) à prendre du plaisir. Voir l'autre prendre du plaisir et voir ce que c'est ce plaisir, cette jouissance, je ne suis pas militant mais je ne pense pas que ce soit un droit mais plutôt un apprentissage.

---

**Cy Jung :** La question de la fourniture est un gros problème. En Europe, je connais deux sex-shops "femme" digne de ce nom. Le premier est à Londres et le second se trouve à Amsterdam. Ce dernier à ma préférence. Ça vaut le coup d'y passer le week-end. Vous prenez bien votre carte bleue, ça va vous coûter cher mais vous allez sortir de là avec de quoi vous occuper tout un hiver, voir plusieurs. C'est génial. Sinon aux Etats-Unis, bien sûr, les deux plus gros sont à New York. En France, sur le campus de Jussieu, vous avez des étudiantes américaines qui font du trafic de godemichés. Il faut le savoir. J'en ai acheté un il n'y a pas longtemps. Des étudiantes qui font partie de l'association *Dégel* font venir des Etats-Unis, sur demande, les jouets que vous voulez. Et c'est assez génial. J'ai fait une présentation de gode à *Dégel* il y a deux mois, à cette occasion elles m'ont raconté leur démarche. Elles m'ont dit qu'au début les françaises étaient un peu coincées, et que maintenant elles en ont toutes à la maison. Il y a une espèce de parole qui s'est libérée. Bref, vous pouvez toujours passer par ce biais. Il y a également une initiative, cela m'embête un peu de vous en parler puisque c'est une initiative un peu commerciale, mais *dykeplanete.com* (site Internet pour lesbiennes) fait de la VPC de jouets sexuels depuis des années, et j'ai dernièrement décidé, en tant qu'auteur..... Alors oui, il y a des problèmes techniques dont je ne suis pas responsable. Reste qu'entre *dykeplanete.com* et moi-même il y a une initiative qui est un catalogue de jouets sexuels. J'ai passé deux après-midis à sélectionner ce qui pouvait correspondre aux désirs des femmes, sur ce qui était disponible pour elles et qui ne soit pas d'import (car l'import coûte très cher). Bref on a pris un grossiste de jouets sexuels, on en avait 200 sur le bureau. Suite à cela on a édité un catalogue, auquel je prête mon nom car je veux que les jouets soient diffusés. Je ne gagne pas d'argent dans l'affaire, c'est juste pour moi une prise de position par rapport aux jouets sexuels. Il y a donc cette initiative. On peut écrire à *dykeplanete.com* lui demander le nouveau catalogue qu'elle enverra volontiers. Tout dedans n'est pas extraordinaire. Il n'y a pas un label "Cy Jung" sur les jouets..... Non, ce n'est pas testé. C'est juste pour dire que ceux-là sont moins pires que certains autres. Parce que c'est vrai qu'en France on n'en trouve pas.

Un bon gode digne de ce nom, cela vaut entre 30 et 45 euros, un bon gode ceinture vaut entre 100 et 150 euros aux Etats-Unis. Tu les fais venir, avec le port tu n'as personne qui achètera un gode ceinture à 175 euros. Il faut donc les fabriquer. Si je vous ai indiqué Dorothy Alisson c'est parce qu'elle fabriquait ses godes. Le latex, ça se vend. Si vous voulez l'an prochain aux *UEEH* on peut trouver quelqu'un qui sait faire des moulages. Et plutôt que du macramé, on fait un atelier "Mouler votre gode" et on garde le macramé pour faire son harnais. C'est une possibilité. Dans l'idée d'être autonome, on peut aussi se fabriquer ses propres jouets en fonction de ce dont



nous avons besoin. Chaque fois que je vais faire mes courses dans un grand sex-shop parisien, je discute avec le patron pour lui expliquer que 40 centimètres de long pour moi seule, cela ne m'intéresse pas. Chaque fois il me dit qu'on a compris que pour les femmes il ne faut pas que cela soit forcément trop gros pour qu'elles aiment. En la matière il y a tout un travail à faire, et il faut que l'on y participe.

---

**Chantal :** Personnellement je n'ai pas de problème à propos des jouets sexuels, mais je parle au nom d'un certain nombre de lesbiennes. Et pas de toutes les lesbiennes. Si pour ma part je vais dans un sex-shop, c'est comme si j'allais faire mes courses (j'ai besoin d'un litre de lait, d'un gode...). J'ai beaucoup d'amies qui n'osent pas avoir cette démarche, et qui de fait trouve quelqu'un comme moi pour y aller à leur place. Mais de la sorte, elles ne voient pas les objets, elles ne les touchent pas. Elles les achètent donc un peu au hasard, disant qu'elles voudraient quelque chose "comme ça". Je ne sais pas si pour les gays c'est ainsi, mais en général les lesbiennes n'osent pas mettre les pieds dans un sex-shop, n'osent pas toucher ces objets, se disent qu'utiliser un gode c'est être perverse. A ce niveau il me semble qu'il y a un problème, il y a une démarche intellectuelle à avoir, en tout cas auprès des filles, leur dire qu'il n'y a pas de honte à avoir à acheter de tels objets.

**X :** Pour les mecs aussi acheter de tels objets n'est pas quelque chose de forcément évident, facile. Pour ma part il m'est parfois arrivé d'en acheter pour des amis, alors qu'à titre personnel je ne suis pas spécialement utilisateur. Mais cela ne me dérange absolument pas d'aller en acheter..... J'ai dit que je n'étais pas spécialement utilisateur, je n'ai pas dit que je ne l'étais pas du tout. Bref, pour des tas de raisons culturelles, les mecs sont moins coincés que les femmes, mais ils le sont quand même pas mal aussi. Il ne faut pas se leurrer.

**Cy Jung :** Sur cette histoire d'aller ou pas acheter des godes, la première fois que je suis allée acheter *Lesbia*, je n'ai pas osé le faire à Paris, je l'ai fait à Bruxelles. Tellement j'avais honte. La première fois que j'ai poussé la porte d'un sex-shop, je n'étais pas toute seule. Mais une fois qu'on est dedans c'est comme lorsqu'on est aux soirées des *Maudites Femelles*. Quand on voit la porte du *Transfert* avec le judas, on se dit qu'on ne pourra jamais entrer. Mais une fois que l'on a passé la porte, il y a Joe, Marina, des gens qui sont au bar, qui boivent des bières, qui discutent. Et tout se passe très bien. Dans ce cas comme dans d'autres, c'est vraiment le premier pas qui compte. C'est pourquoi, de façon générale je conseillerais d'y aller avec des copines. Avec *Déjel*, j'ai proposé de faire des virées sex-shop. Ainsi l'an prochain on a prévu une ou deux virées de ce style. On peut faire des virées à quinze au plus. Dans vos associations où vous êtes, faite, organiser des virées communes. Il y a des sex-shops dans toutes les villes de France. S'il y a un truc qui est partout, c'est bien ça. Allez-y à quinze, on ne vous emmerdera pas. Et en plus vous pourrez peut-être négocier les tarifs. Je ne connais pas la position du *CEL* à ce sujet, je me suis fait inviter par le *CEL* pour parler de cul, donc j'imagine que ce n'est pas problème. Allez-y, organisez-vous un samedi après-midi sex-shop, un après-midi visite des sex-shops de Marseille. Et vous trouverez le plus sympa, le patron qui vous accueillera le mieux. Et vous pourrez recommander à vos adhérentes telle adresse..... Effectivement il y a la possibilité de commander par Internet, sauf que l'Internet ne permet pas de toucher l'objet en question. Et si je vous dis que ce gode fait trois centimètres de diamètre, vous ne pouvez pas savoir ce que cela veut dire. Si vous n'en avez pas déjà un à la maison.

**Donald :** On peut effectivement utiliser la VPC, mais c'est bien de pouvoir voir et toucher car la consistance, la flexibilité, la température de l'objet est importante. Et s'il est tout à fait possible de trouver un commerce où on est mieux accueilli qu'ailleurs (exactement comme *Paidos* au fil des *Universités*), petit à petit il y a un échange qui fait qui l'offre correspond à ce qui est attendu. Il ne faut pas attendre du jour au lendemain avoir exactement ce qu'on veut, il faut savoir remplir notre rôle de client quand on l'est.

**Cy Jung :** Pourquoi l'année prochaine ne pas prévoir un stand d'objet sexuel ? Je voulais aussi faire un atelier sur l'éjaculation féminine, cela pourrait être couplé..... La cyclise ? Non l'éjaculation féminine ce n'est pas de la cyclise. C'est un terme médical, comme quoi la médecine peut produire de très jolis mots. C'est mon gynéco qui me l'a appris. Il m'a dit qu'il savait que j'écrivais des livres un peu érotiques (c'est ma mère qui lui avait dit).

**Erik Rémès :** On ne va pas pousser le bouchon jusqu'à proposer l'année prochaine un atelier sur l'initiation à l'usage des godemichés. Non ? Avec exercices pratiques ?

-----

**Donald :** Nous sommes ici à l'école des beaux-arts, un endroit où la pratique du moulage est tout de même connue. Personnellement j'ai quelques amis qui travaillent dans les arts décoratifs qui, même s'ils ne sont pas gays, peuvent très bien venir nous aider. Et effectivement un atelier pour fabriquer non pas des objets mais davantage des jouets sexuels, sera assez intéressant à organiser. Ceci dit, je ne sais pas si c'est dans le champ du sujet d'aujourd'hui, mais tout à l'heure il a été question en matière de détournement de concombre, ce qui renvoie à certaines pratiques dont j'entends assez peu parler. A savoir les détournements alimentaires, le fait d'associer des choses (des produits) alimentaires avec la sexualité. A ce propos on trouve assez peu de choses, assez peu de pratiques, de discours, de renseignements. On entend peu parler d'endroits où cela se fait. Aussi, avez-vous connaissance de choses de cette nature ?

**Cy Jung :** D'après ce que j'en entends, les filles utilisent beaucoup les fruits et les légumes. Mais ça ne se dit pas du tout. Pas les bananes. C'est marrant cette imagerie sur ce fruit, car personnellement avec la peau, cela ne m'inspire pas et quand il n'y en plus, ce n'est pas terrible. Faut vraiment qu'elle soit verte..... Pourquoi ? Au bout, j'ai le col de l'utérus, c'est fragile ces choses-là. Mais c'est vrai que les filles en utilisent pas mal en substitut de godes, il y a des histoires qui circulent. Tout à l'heure on a vu un court métrage sur une espèce de métaphore générale, ça parlait de gâteaux en vitrine, et après les filles se transformaient mutuellement en gâteau. Il y avait de la crème partout. Moi, à la fin, j'aime bien les gâteaux à la crème mais j'étais limite écoeurée. C'est vrai qu'il y en avait trop de la crème. Il y avait une femme qui était superbe, elle dessinait un cœur au niveau du pubis à une autre femme. C'était superbe. Après l'autre se vautrait dedans, la langue la première, elle t'exploitait ça, Il y en avait partout. Mais après elle jouait avec des cerises, c'est très joli de jouer avec les cerises. Mais effectivement, c'est de l'ordre de la pratique des jouets sexuels au sens large.

**Anthony :** Des ateliers de bondage, de travail des seins, de tout ce qu'il est possible de faire dans le respect, le consentement, toute la question des limites, des codes, tout cela mériterait d'être abordées au cours d'un atelier.

**Cy Jung :** Avec Joe, à l'Unity Bar, on a fait une démonstration de bondage, où Marina était en froufrou, corsetée. Cela a été un franc succès. Joe pourrait peut-être nous raconter un peu ça.....

**Joe :** En fait, nous avons fait le pari d'organiser une démonstration de bondage dans des lieux réservés aux filles. Et le seul endroit qui nous a accepté fut l'Unity Bar. Il faut savoir que l'Unity Bar c'est de grandes baies vitrées, ce qui fait que chacun, de la rue, pouvait voir ce qui se passait, que n'importe qui pouvait rentrer à n'importe quel moment. On avait certes un peu descendu les stores mais en fait, cela ne cachait pas grand-chose. Et comme au milieu de la salle il y a des poteaux en bois qui se prêtent assez bien au jeu du bondage, nous avons attaché mon amie au milieu de l'endroit, puis nous l'avons suspendue. Après, le dialogue avec les filles qui étaient présentes a été plutôt sympa. Elles nous ont dit que pour elles être attachée ce n'est pas bien, qu'on ne peut pas se défendre. Cependant nous leur avons montré que cela pouvait être très esthétique, que ça pouvait être corporel sans que l'on attache les pieds et les mains, que l'on peut faire un plan bondage comme un habit, comme un vêtement. On a aussi expliqué quelle corde il convient d'utiliser, que quand on fait un bandage il faut toujours avoir une paire de ciseau ou un coteau pour intervenir très vite en cas de malaise, on a expliqué où acheter les cordes, qu'il ne faut surtout pas prendre les cordes en nylon (car lorsqu'on les retire, elles brûlent). Bref, c'était plutôt sympa.

-----

**Pascale Berthault :** Je pense qu'il n'y a aucun problème pour proposer quoique se soit. Par exemple j'aurais bien aimé qu'il y ait un peu l'équivalent de ce que j'ai vu à Londres à l'occasion de cette sex-party, avec toute une série d'initiations diverses. Sauf que du fait des locaux, d'une présence extérieure, d'une surveillance extérieure nous avons quelques impératifs. Ce qui veut donc dire que cela n'est pas possible. Durant la semaine, ce sont des choses tout à fait envisageables. Il faudra que ce soit dans des lieux fermés, ce ne pourra pas être en extérieur. Mais il n'y a aucun problème politique à ce que cela puisse se faire. Maintenant il faut le proposer et faire comme pour n'importe quel atelier, il faut voir les salles, les jours, le matériel, l'équipement nécessaire. Sur l'aspect politique de la chose, il n'y a aucun problème.

**Erik Rémès :** Dans le cas d'un atelier sur le fist-fucking, bien évidemment il n'est pas question de fister en direct quelqu'un mais davantage de montrer comment s'y prendre. Il ne s'agit pas d'organiser une grande partouze hard, mais de rester dans l'explicatif.

**X :** S'il est intéressant de parler de fist-fucking, je n'ai pas entendu parler d'un atelier au cours duquel on pourrait échanger sur des pratiques sexuelles de base. C'est peut-être moins révolutionnaire, mais cela aiderait avant d'aller plus loin. Parler de pratiques sexuelles basiques (non extrêmes), au-delà de la question de la prévention et de la capote. Il y a pas mal de filles qui pourraient être intéressées qu'on leur parle de certains sujets, comme le point G ou l'éjaculation féminine.

-----

**Erik Rémès :** Avec un simple doigt on peut faire pisser, éjaculer un mec, on peut le faire mouiller. C'est quand même formidable. Et ce n'est pas du SM pur et dur. On peut élargir l'atelier à des pratiques autres qu'extrêmes, à la mixité, à des pratiques de base. Sur la lancée, y aurait-il d'autre proposition pour le cycle sexualité ?

**X :** Ce qui est intéressant dans l'idée de mettre en place un tel atelier, c'est le fait que cela se passerait en dehors des cercles très fermés du SM. Ainsi que toute la réflexion préliminaire sur les attendus de cet atelier, afin de répondre le mieux possible aux demandes de chacun.

**Erik Rémès :** En tout cas ce n'est pas un atelier, un cycle sur le sadomasochisme, mais sur la sexualité.

**X :** Jouissance, peut-être, plutôt que sexualité. Car j'imagine que dans le SM la jouissance est importante, plus que le sexe.

**Pascale Berthault :** Si on part sur cette hypothèse d'atelier pour l'année prochaine, ce serait bien qu'il y ait des gens qui dès cette année s'identifient comme préparant ce cycle. Il faut absolument que les personnes qui ont des compétences, des choses à faire et à proposer s'en occupent pour que cette histoire puisse prendre forme. Car il ne s'agit pas de dire que c'est l'UEEH qui fera, elle est disponible, les locaux sont disponibles. Mais les acteurs et actrices des ateliers, ce sont les gens, c'est vous.

-----

**Erik Rémès :** Bien voilà. Merci messieurs, mesdames. Merci à la nombreuse présence des femmes.

**Bat Shéva Papillon :** Travaillant sur les rapports hommes/femmes, sur la sexualité, sur la notion de genre, nous avons décidé de nous regrouper en créant un groupe de recherche car nous nous sommes rendu compte qu'en tant qu'universitaire (c'est à dire de manière isolée) il est difficile de parler de ces questions alors que ce sont des questions qui méritent que l'on y travaille à plusieurs. C'est ainsi que nous avons créé *Tirésias* qui est donc une association qui s'occupe des questions de genre, de sexe et de sexualité. Association qui propose un cycle d'ateliers tout au long de la semaine sur ce genre de thématique. Aujourd'hui nous allons nous occuper de la question du lien entre naturisme et dénuement sadomasochiste, avec un exposé d'Alain (il est actuellement en première année de thèse, à Aix) et de Véronique qui a fait sa thèse sur les rapport hommes/femmes dans le milieu SM hétéro. Par la suite la salle pourra intervenir afin d'apporter des éléments de réflexions. Pour finir nous essayerons d'avoir un débat sur l'articulation entre naturisme et sadomasochisme.

-----

**Alain Santino :** Si le lien entre naturisme et sadomasochisme n'est pas évident, ce qui nous intéressait c'est l'idée qu'il puise avoir dans le naturisme un artifice situationnel. C'est à dire que les conditions de mise en pratique du naturisme dans les centres naturiste (sachant que c'est surtout travaillé dans les centres naturistes et pas dans les lieux sauvages comme les Calanques) répond à certains artifices situationnistes. C'est à dire qu'on se met en situation de pouvoir être nu ensemble. Et dans le sadomasochisme, c'est un peu l'inverse.....

**Véronique Poutrain :** C'est à dire que l'artifice ou les ornements du corps permettent de dépasser l'individualité. Et justement c'est cela qui est intéressant de mettre en rapport, comment les hommes et les femmes se comportent et s'ajustent, à la fois dans le naturisme et le sadomasochisme.

**Alain Santino :** Donc l'objet de ma thèse porte sur la naturisme comme forme d'autocontrôle et de libération du corps. Le naturisme est né à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, il est issu à la fois du mythe du bon sauvage du 18<sup>ème</sup> siècle et du développement de l'hygiénisme qui se développa en réaction à l'émergence de la civilisation industrielle, au nom de la nécessité de retrouver la nature et une vive saine. Il s'agissait à l'époque d'un programme de régénération de l'individu et de la société. Mais c'est seulement à partir des années 30 que les naturistes sont devenus nudistes. Et seulement dans des conditions très précises. A savoir qu'on n'avait pas le droit de boire, de fumer ou d'évoquer des sujets sexuels. Il était également interdit aux hommes d'avoir une érection. Cela allait même jusqu'à l'interdiction de se déshabiller en public. C'est ainsi que les premiers naturistes, notamment aux Etats-Unis, se servaient de cabines qui étaient disposées sur les plages. Tant la dénudation en public était considérée comme étant érotique. C'est ainsi que le premier mouvement naturiste était assez puritain. Ce qui bien évidemment a beaucoup changé. D'ailleurs ce qui m'intéresse c'est justement de voir comment les naturistes d'aujourd'hui se comportent dans les centres de vacances naturistes, par quels artifices ils arrivent à se débarrasser de leur sentiments de pudeur, de voir si les hommes et les femmes ont la même perception de la nudité en commun, et enfin si le naturisme change les relations entre eux. J'ai pu constater, malgré un discours omniprésent sur le caractère naturel d'être nu, un certain nombre de conditions de mise en place de cette pratique. Conditions qui sont différemment vécues par les hommes et par les femmes. Ce qui, par contre coup, modifie le primat de la domination masculine.

Pour comprendre les conditions de mise en place du naturisme, c'est à dire de l'absence de pudeur en public (ce n'est l'impudeur mais l'a-pudeur, dans le sens de l'absence de pudeur), je vais faire un petit détour à la fois anthropologique et historique pour montrer comment dans d'autres sociétés la nudité est mise en règle.

Par exemple en Grèce antique la nudité existait mais dans des conditions très particulières. Dans les stades, entre hommes, la pudeur répondait à des règles particulières, en ce sens que les jeunes gens ne devaient pas à donner à voir leurs organes sexuels quand ils étaient assis. Il était interdit aux femmes de regarder des hommes nus, sous peine de morts. Entre hommes, même si le pénis était montré, le prépuce devait être attaché afin de ne pas montrer le gland. C'était considéré comme une abomination que de le montrer. Et on remarque chez une peuplade de Nouvelle Guinée cette même pudeur par rapport au gland, les hommes coïçant leur pénis sous une ceinture lombaire. Autre exemple ethnographique, à Bali la nudité en commun existe mais pas dans la mixité. Les personnes de deux sexes se baignent nus en public mais dans les rivières (par exemple) les hommes sont en amont et les femmes en aval, afin que les hommes ne puissent pas être atteints par le sang menstruel ou les sécrétions vaginales. Et même entre personnes de même sexe la pudeur est de mise, c'est à dire que les femmes croisent les jambes afin de ne pas montrer leur vulve et les hommes tiennent souvent une main devant leur sexe.

**X :** Au Japon la nudité en commun est chose courante. Il y a partout des établissements de bain où les sexes sont séparés. Il n'empêche que j'ai vu au milieu d'une centaine d'hommes nus passer une femme de ménage qui astiquait les robinets. Les hommes portent une petite pièce de tissu, mais c'est vraiment symbolique.

**Alain Santino :** Ce petit détour pour montrer que la nudité en commun, le naturisme semble être une exception anthropologique. Car dans le naturisme la nudité est permanente et concerne toute la partie du corps. Peu de peuples vivent ainsi, les aborigènes d'Australie et les Bushmen vivent nus, mais avec un contrôle du regard assez important et surtout avec l'interdiction de toucher. Ce qui pose question de savoir comment les naturistes peuvent se mettre nus (ce qui pour eux est une évidence, quelque chose de naturel), et pourquoi dans notre société (en tout cas pour une partie de la population) il est possible d'être naturiste, et enfin quelles sont les conditions de la mise en place de cette nudité vécue en commun. Chez les naturistes, l'absence de pudeur semble liée à la sensation de se sentir naturel, à l'aise. Mais pour se sentir naturel et à l'aise dans la nudité en commun, les naturistes se sont créés (volontairement ou pas) un artifice situationnel. Ils ont de fait créé des conditions structurelles, idéologiques permettant la dénudation. Des conditions structurelles qui engendrent une dérotéisation de la nudité. On remarque que dans les camps naturistes souvent les hommes seuls (âgés de 20 à 30 ans) sont absents, même s'ils font du nudisme sur la plage. D'ailleurs dans certains centres naturistes les célibataires sont interdits. J'ai parfois remarqué que les hommes se décidaient à faire du naturisme lorsqu'ils sont avec femmes et enfants. Cette question du célibat ne se pose pas en Hollande, pays où de façon générale les gens ont un rapport beaucoup plus simple à la nudité. Parce qu'ils la pratiquent beaucoup plus fréquemment, notamment dans les saunas (où règne la nudité et la mixité complète).

**X :** Ce sont surtout des hommes qui vont dans les lieux naturistes, et si leur nombre est trop important les femmes partent, et si elles sont absentes les hommes ne viennent plus.

**Alain Santino :** Il y a aussi des conditions de sociabilité dans les petits centres naturistes qui font que les femmes se sentent plus à l'aise, et qui font que l'absence de pudeur corporelle est possible. La taille modeste fait qu'il y règne une ambiance "familiale", que les gens se sentent un peu comme en famille, chez eux. L'absence de pudeur est également favorisée par une idéologie à la fois élitiste et égalitaire. Élitiste par rapport aux textiles (aux non naturistes), en ce sens qu'ils se considèrent comme évolués, civilisés, capables de se mettre à poil sans arrière-pensées érotiques ou sexuelles, bref des gens en avance par rapport aux autres. Et égalitaire parce que (et cela est important à leur yeux) le fait d'avoir tous des défauts physiques fait que tout le monde est égal, et par conséquent les gens n'ont pas de problèmes avec leur corps. C'est un aspect vraiment caractéristique du mouvement naturiste contemporain, contrairement au naturisme première version (où, au contraire, il fallait faire de l'exercice physique).

**X :** Il y a un autre caractère égalitaire, c'est que l'absence de vêtement ne permet pas de distinguer un PDG d'un ouvrier. Sauf qu'un PDG sera moins marqué physiquement par son travail qu'un ouvrier.

**Alain Santino :** Toujours sur la question de la nudité, il n'y a pas de règle stricte. Mais j'ai pu remarquer que les femmes ne sont pas maquillées, et en ce qui concerne les tatouages et les piercings, cela varie selon les centres de vacances. Ainsi dans les grands centres il y a souvent un réinvestissement identitaire du corps, à travers les tatouages, les piercings et d'autres pratiques comme le rasage du pubis. Mais dans les petits centres naturistes qui ont gardé l'esprit naturiste, ce réinvestissement identitaire n'existe pas. Le corps y est dénué et de fait dé-individualisé. On ne cherche pas à mettre son corps en valeur. Et enfin il y a des raisons situationnelles qui font que l'absence de pudeur est possible et qui sont tout simplement que le nu est vu comme banal. La banalité du nu est vraiment une condition de la pratique de la nudité en commun. Cette banalité s'explique par le fait qu'on est nu dans toutes les occasions de la vie, pour faire la cuisine, pour manger, pour marcher, nager..... on est nu tout le temps et devant des gens qui ne nous plaisent pas forcément physiquement. En ce sens on peut parler de dérotéisation, si on considère que l'érotisme apparaît au contraire dans la dénudation mais à des moments précis et pour des personnes précises. Cependant les choses ne sont pas si tranchées en ce sens que malgré tout règne un érotisme diffus. Jean Claude Kauffman parle de crypto conjugalité diffuse sur les plages (il a écrit un ouvrage sur la question des seins nus sur les plages, remarquant que cette pratique génère des regards et donc un certain érotisme, mais diffus. En tous cas toutes ces conditions de la nudité en commun permettent une certaine libération des contraintes liées aux rapports sociaux entre les sexes. Il semble que le naturisme libère, au moins temporairement, la femme de certaines contraintes de la domination masculine. Une propriétaire hollandaise d'un camping naturiste m'a dit que les femmes viennent plus facilement que les hommes au naturisme. C'est souvent les hommes qui prennent l'initiative d'amener les femmes, mais ce sont surtout eux qui ont du mal à sauter le pas. Par contre les femmes n'ont pas de problème pour se mettre nues, à condition que ce soit dans une ambiance sûre.

Les femmes nues se sentent libérées du regard des hommes car elles ne sont plus victimes du regard évaluateur de l'homme. Selon Kauffman, sur les plages dites textiles, les femmes aux seins nus se sentent jugées car la nudité n'est implicitement tolérée qu'à certaines conditions. On se dénude les seins mais cela est encadré de nombreuses règles. Il est convenable de se dénuder les seins si on est couché sur le sable, si les seins en question sont fermes, petits, jeunes. Kauffman remarquait que moins la pratique est répandue sur la plage et plus ces règles doivent être respectées. Par contre dans les centres naturistes c'est la banalité du nu qui prédomine, et le dogme consiste justement à ne surtout rien cacher. Et dans le discours naturiste il est dit que la banalité d'un corps nu conduit à un changement de comportement entre homme et femme. A ce propos (histoire d'illustrer mon propos), je vais vous donner lecture d'un entretien assez emblématique.

"On te regarde plutôt en tant que personne plus que dans le monde habillé où on est plutôt regardé en tant qu'objet, surtout les femmes, en tant qu'objet sexuel. Et ça, j'ai du mal. Je ne suis pas là pour nourrir les fantasmes de qui que se soit."

"Et tu sens que cela n'existe pas chez les naturistes ?"

"Dans la plupart des cas, non. Cela dépend des gens. J'ai eu plusieurs fois le sentiment qu'il y a des hommes qui regardent en tant qu'objet. On ne peut pas mettre le naturisme complètement à côté de la société."

"Mais pour toi il y a moins de curiosité malsaine....."

"Oui, beaucoup moins. En général parce que j'ai visité un camping naturiste, un grand centre. J'ai passé quelques jours à Bordeaux, et là ça ne me plaisait pas parce que je me sentais regardée. Et il y avait une forte proportion d'hommes, et surtout des hommes qui avaient un maillot de bain. Le fait qu'il y ait des gens habillés ne me dérange pas du tout, mais s'il y en a trop.... Je ne sais pas ce que c'est "trop". Mais c'est surtout que je commence à me sentir regardée. J'avais vraiment l'impression, ici était notre emplacement, là il y en a un autre, et j'avais l'impression que les hommes me regardaient. Et cela ne me plaisait pas. C'était dégoûtant."

"Etre jugée comme un objet c'est dégoûtant ?"

"Oui c'est dégoûtant, je ne suis pas une vache."

"Est-ce que ce n'est pas valorisant de se sentir regardé et désirée ?"

"Pas pour moi, car quand les hommes me regardent ce n'est pas moi en tant que personne qu'ils regardent mais mon corps. Je suis bien dans mon corps, cela fait partie de moi. Mais en regardant les femmes, en les jugeant sur leur corps c'est une dévalorisation de cette personne. Parce que chacun est son corps, mais plus que ça."

"Donc pour toi le désir de quelqu'un doit être le désir d'une totalité."

"Oui. Pour l'instant je n'ai rencontré que des hommes que je désirais sans jamais vraiment les aimer. C'était clair que c'était tout simplement deux personnes qui avaient envie de faire l'amour ensemble."

"Je ne comprends pas. Quelle est la différence ?"

"Quelle est la différence ? D'abord il y a une démarche, on s'est parlé, on s'est vu. Il y avait l'aspect corporel bien sûr. Mais même dans ce cas, ce n'était pas seulement mon corps qui était en jeu. Et dès que je me promène dans la rue, il y a des hommes qui me sifflent après. Ça me dégoûte. Parce que ce n'est pas que mon corps. Et en plus pour eux mon corps, sauf si je suis vraiment laide, ce n'est pas si important que ça. C'est tout simplement qu'il y a une femme qui déambule et bon.... Elle est là pour être regardée, pour être sifflée, pour que les hommes puissent se sentir vraiment homme."

Dans cet extrait d'entretien on voit bien que ce qui permet aux femmes de se sentir bien c'est d'avoir le sentiment, l'impression de ne plus être vues comme un corps. Ce qui est paradoxal puisque dans le naturisme tout est montré, rien n'est caché. Mais il s'avère qu'elles se sentent perçues comme personnes et non plus comme corps objet. Se faisant, elles se sentent libérées du sentiment de pudeur qui est plus fort culturellement dans notre société pour les femmes que pour les hommes. Jean-Claude Bologne dans son "*Histoire de la pudeur*" note qu'il y a une distinction constante au cours de notre histoire (et même bien avant le christianisme) entre la pudeur masculine qui porte sur les sentiments (les hommes ne dévoilent pas leur sentiments) et la pudeur féminine qui porte plutôt sur le corps. De tous temps cela a été expliqué par des philosophes de manière essentialiste. Pline par exemple disait que si les femmes sont plus pudiques c'est que quand on observe un cadavre qui flotte, les femmes flottent sur le ventre et les hommes flottent sur le dos. Autre argument sexiste, Merejkovski en 1919 prétendait que la femme est naturellement pudique afin de lui éviter de s'accoupler avec son frère. Cette permanence me pose question de qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela explique sur la domination masculine. Ceci dit je constate que souvent les femmes ne font pas le premier pas vers le naturisme car elles ont plus de mal à transgresser les normes de la pudeur. De leur côté, si les hommes ont du mal avec la nudité c'est souvent lié leur propre virilité, c'est à dire la peur d'avoir un sexe trop petit que les autres ou la peur de ne pas contrôler son corps (de bander en public). Si les femmes se sentent plus à l'aise c'est qu'il y a égalité homme/femme dans le dénudation. Une des femmes que j'ai interrogée me disait qu'il y avait vulnérabilité mutuelle, c'est à dire que les hommes sont vulnérables car ils montrent leur pénis et ils montrent que celui-ci n'est pas un phallus. Se faisant le pénis perd de son caractère fantasmagique. De plus, dans une société où le corps féminin est davantage un objet de plaisir et de désir que le corps masculin se crée une certaine égalité car les femmes peuvent regarder des hommes et jouir de la vision d'hommes.

Par ailleurs j'ai pu remarquer qu'il y avait des différences comportementales entre les hommes et les femmes lors de l'entrée dans le naturisme, différence qui par la suite s'amenuisent petit à petit. Souvent les hommes entrent dans le naturisme afin de braver l'interdit ou par voyeurisme, mais progressivement cela devient un simple plaisir sensoriel. De leur côté, les femmes entrent dans le naturisme en couple (avec leur mari) ou avec leur famille (mari et enfants). Ce qui va en plein dans le schéma de la femme qui a besoin d'être protégée, d'être dans une ambiance sûre pour être libérée.

**Véronique Poutrain :** Bien, pour ma part je vais parler du sadomasochisme. A l'inverse des naturistes, chez les sadomasochistes l'artifice est omniprésent (qu'il s'agisse d'accessoires ou de vêtements) qui vient confirmer les statuts des hommes et des femmes dans une relation de pouvoir. Je précise que j'ai travaillé uniquement sur le sadomasochisme hétérosexuel et que je ne me suis pas non plus intéressée aux comportements masochistes et sadiques tel qu'on peut les rencontrer à différents niveaux dans la sphère sociale, mais bien aux relations SM. Je me suis demandé si les relations sadomasochistes pouvaient permettre aux hommes et aux femmes une gestion de leurs désirs polymorphes, c'est à dire pour une femme de réellement dominer et pour un homme d'être réellement soumis. Quand on interroge les adeptes à ce propos, on se rend compte qu'au niveau de l'entrée dans le sadomasochisme le cheminement des hommes et des femmes diffère. Qu'il s'agisse de soumission ou de domination. Comme pour le naturisme. Sachant qu'en matière de sadomasochisme, tout est basé autour de la consensualité et de la sécurité. La négociation des fantasmes est l'autre base importante, c'est à dire qu'aucun acte n'est pratiqué sans l'acquiescement de la personne dominée. C'est ainsi qu'il existe des codes sécuritaires destinés à arrêter la séance si celle ci dépasse certaines limites préalablement fixées. Donc hommes et femmes entrent différemment dans le sadomasochisme. Je vais vous donner lecture de quelques extraits d'entretiens afin d'illustrer cette différence :

- *"Pour moi être soumis c'est être au service d'une dominatrice, s'occuper d'elle et m'occuper de son linge."*
- *"Pour moi une relation SM est avant tout un jeu, un plaisir, un défoulement, un moyen de découvrir la face cachée de l'homme, c'est à dire la femme, découvrir les sensations que peut avoir une femme. Cela passe évidemment par une relation intellectuelle pour me glisser complètement dans la peau d'une femme soumise au moindre désir sexuel de sa maîtresse. Renâtrer en femme, en quelque sorte évidemment, cela passe par des actes physiques comme porter de la lingerie, se travestir en femme, en soubrette."*
- *"L'esprit de la soumission est peut-être de se dire que ce n'est pas un jeu, que je vis réellement ma soumission ou ma domination en tant que personne (que femme), et non pas en tant que personnage. L'esprit c'est peut-être garder ce mental en permanence, en filigrane. Être soumis ce n'est pas seulement être lié ou se faire cravacher, c'est avoir à l'esprit que je ne suis plus vraiment libre, que j'ai un maître que je dois servir et satisfaire et auquel je dois plaire, au risque de me déplaire."*

On voit la différence entre hommes et femmes. Au niveau des cheminements différentiels on pourrait prendre comme modèle "Histoire d'O" de Pauline Réage et "La Vénus à la fourrure" de Sacher-Masoch. Dans le premier roman la soumission semble complètement naturelle, alors que Séverin est quelqu'un qui va sans cesse chercher à construire sa soumission.

Il en va de même pour la domination. Un dominateur dira volontiers *"Ma sexualité est orientée sur le SM et mes activités sont essentiellement la domination. Je recherche la docilité et l'obéissance. J'aime traiter les femmes comme objet sexuel destiné à mon plaisir, sans grand respect pour les conventions sociales habituelles. Je suis normalement très courtois, bien éduqué, attentionné, mais j'aime la docilité et j'ai beaucoup d'imagination pour mettre cette soumission à l'épreuve"*. Concernant la domination féminine, on peut lire : *"Mademoiselle, madame, vous êtes lasse de faire les courses et la cuisine, votre aspirateur tombe souvent en panne, votre lave-vaisselle ébrèche vos assiettes, et bien sachez que vous pouvez définitivement éliminer tous ces petits soucis quotidiens. Vous pouvez disposer maintenant, et à votre guise, d'un domestique zélé qui effectuera pour vous toutes ces tâches contraignantes, d'un adorateur passionné, d'un esclave soumis et consentant à tous vos caprices. Beaucoup moins cher qu'une télévision, plus fiable qu'un robot mixeur, et bien plus distrayant, il s'agit d'un homme qui bien souvent n'attend qu'une chose : que vous le dressiez"*.

**Alain Santino :** Je tiens à préciser que notre approche en la matière est assez empirique. Ainsi ce qui caractérise les différents entretiens que Véronique et moi-même nous avons mené, c'est de faire parler l'autre, sans chercher quelque chose de précis. Pour ma part j'avais certains a priori sur les rapports hommes/femmes, et j'ai découvert autre chose que ce que je cherchais. Je pensais qu'il y aurait des différences comportementales entre hommes et femmes dans la pratique du naturisme, et je me suis rendu compte que les différences ne sont pas dans la pratique mais dans la mise en place du naturisme, dans les représentations qu'en ont les gens. Plus dans les représentations que dans les pratiques.

**Véronique Poutrain :** En ce qui concerne les différences entre domination et soumission on retrouve toujours cette différence des identités de sexe. Et si les cheminements sont différents c'est parce qu'ils se basent sur des identités sexuelles différentes. Par ailleurs si le sadomasochisme autorise le travestissement des hommes en femme, l'inverse ne se voit pas. Quand la femme domine, elle reste une femme féminine, et n'obtient jamais l'abandon de l'autre. Par exemple un soumis va dire : *"J'aime être soumis et pour dire exactement comment se passe les choses, je ne m'engage jamais complètement avec une dominatrice. Elle me domine le temps d'une séance et je sais qu'ensuite c'est fini. Non je n'ai pas peur de mes dominatrices c'est de moi que j'ai peur. J'ai peur parfois de le demander d'aller trop loin. Une dominatrice n'est jamais réellement cruelle. J'aime être soumis, j'aime avoir mal mais je crois que je ne supporterai pas qu'une dominatrice m'applique une douleur que je n'ai pas choisie"*. Cet exemple montre que l'homme ne perd jamais le contrôle. En parallèle, une dominatrice explique : *"J'ai vécu cela comme une espèce de révélation. Même si je ne suis pas sadique, faire mal ne me dérange pas autre mesure, à partir du moment où je sais qu'en faisant cela je fais plaisir à l'autre. Je ne cherche pas à faire mal, je pense qu'avant tout je cherche à faire plaisir"*. Ici nous sommes dans le schéma opposé du dominateur qui affirme qu'il domine pour son plaisir.

Et c'est en ce sens que l'on peut parler de dénuement chez les sadomasochiste, dans le sens où les accessoires et les ornements viennent mettre à vue les relations de pouvoir et révèlent toute leur complexité. Ensuite, j'ai pu suivre dans le temps l'évolution des différents témoins (sur environ trois ans) et j'ai pu observer que les choses se modifiaient au fil du temps. J'ai l'impression que les hommes et les femmes en arrivent à être plus égaux dans ce type de relation. En ce sens que l'artifice fait en sorte qu'au bout du compte les hommes arrivent à s'abandonner et les femmes à progressivement prendre le pouvoir (et à dominer réellement). Même si c'est très long. Si on fait un parallèle avec l'homosexualité, avec les rapports hommes/femmes et la domination masculine, Foucault disait qu'il y avait un dispositif de sexualité qui était mis en place à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, et que peu à peu en réaction à ce dispositif de sexualité, on a vu paraître une nouvelle littérature (Gide, Oscar Wilde.....). Et il me semble qu'actuellement nous sommes en train de vivre la même chose concernant les sadomasochistes, en ce sens qu'il y a un dispositif de sexualité qui est présent encore aujourd'hui (les sadomaso sont des malades) et en même temps on voit apparaître une littérature sans pseudonymes. On peut observer un passage du faire au être, on ne pratique plus seulement le sadomasochisme, on devient sadomasochiste. Mais on peut observer une réaction face à cette littérature. Par exemple Salomé, suite à la sortie de son livre (il y a deux ou trois mois) devait participer à "Tout le monde en parle", et sa participation a été annulée sous prétexte que son livre était une atteinte à la moralité et aux bonnes mœurs. Je me demande si ce rejet de cette littérature n'est pas le constat que les relations SM peuvent être un moyen de se libérer, que les relations sadomasochistes remettent un peu trop en question les relations de domination et donc la domination masculine.

**X :** Je pense que l'on peut être très féminine et avoir un côté de domination durant lequel l'homme sera très heureux de se soumettre. Dans l'être humain la domination et la soumission sont présentes, hors de schémas très particuliers. Je pense que lorsque l'on va un peu loin dans la sensualité et dans l'imaginaire, pour le plaisir de l'autre (cette notion est extrêmement importante), tous les jeux sont possibles.

**Véronique Poutrain :** Ceci dit, je serais intéressée de savoir si ce que je viens de dire à propos du sadomasochisme hétérosexuel se retrouve dans le sadomasochisme homosexuel. Au niveau de l'inversion, est-ce que la soumission est la même chose chez les hommes hétérosexuels que chez les hommes homosexuels ?

**Alain Santino :** As-tu noté une inversion des rôles, c'est à dire un homme aujourd'hui dominateur et le lendemain soumis ?

**Véronique Poutrain :** Tout à fait. Et si on fait intervenir le masochisme l'affaire est encore plus complexe, car quelqu'un qui est en position de soumission n'est pas forcément celui qui est soumis.

**X :** Il est vrai que l'apparence s'arrête au maître et au soumis, mais en réalité, derrière ces rôles définis les choses sont souvent moins clairement définies, plus mouvantes.

-----

**X :** Dans le sadomasochisme quel est le rôle du phallus ? Et s'il y en a un, quand est-ce que les femmes y ont accès ?

**Véronique Poutrain :** Le fouet pourrait être un phallus ? En terme de représentation, si on se pose ce genre de question on est obligé de revenir à Freud et compagnie, et je me demande plus s'il ne faudrait pas plutôt repartir de Bettelheim, et se demander si le sadomasochisme ne permet pas une gestion polymorphe des désirs. Ce que j'appelle la transversalité, c'est à dire que le sadomasochisme permet de dépasser les tabous (la bisexualité, l'homosexualité ou je ne sais quoi encore). Ceci posé, il me semble qu'il faut arrêter de penser avec le phallus en point central de la réflexion.

-----

**Alain Santino :** Aussi bien dans le naturisme que dans le sadomasochisme il y a un facteur important que Norbert Elias appelle la "libération contrôlée des émotions". C'est à dire que pour que cette société soit supportable il nous faut trouver des moyens pour se défouler, pour libérer ses émotions. Aujourd'hui nous sommes arrivés à un tel contrôle du corps, sans compter le fait que nous subissons constamment la domination (patronale, sexuelle ou autre), que pour s'en libérer nous avons besoin d'instances où se défouler. Ce qui fut très bien théorisé par Elias, quand bien même il s'était intéressé plus spécifiquement au monde du sport. Mais ce ressort se retrouve tout à fait dans le naturisme comme dans le sadomasochisme.

-----

**X :** Ce qui est intéressant c'est que tout à coup on ne sait pas ce qui va se passer avec l'autre et il va y avoir une révélation qui va faire que les choses vont prendre telle direction. Cela signifie-t-il qu'ailleurs il n'y a pas assez d'imaginaire ?

**Véronique Poutrain :** De façon générale, je crois que c'est justement le propre de l'humain de diverger, quelque soit le lieu. C'est bien de diverger, de produire de la différence (qu'il s'agisse de différence entre hommes, entre femmes ou autres) pour ensuite essayer de converger. C'est typique du fonctionnement de l'humain.

**X :** Quelle est la différence entre naturisme et nudisme, après tout dans les deux cas il est question de nudité.....

**Alain Santino :** La définition du naturisme c'est la nudité en commun dans le respect de soi, dans le respect des autres et de l'environnement. Et donc, pour la plupart des naturistes, la distinction entre nudiste et naturiste c'est que les naturistes sont nus tout le temps (et pas seulement sur les plages) et vivent en commun, à tout instant, la nudité. Il y a une vie communautaire de la nudité. Dans le respect de soi signifie de ne pas considérer son corps comme quelque chose de sale, de laid, et donc d'accepter son corps. Le respect des autres, c'est que les autres ne nous fassent pas trop chier. Ceci donne vis-à-vis du corps une grande tolérance puisque dans les camps naturistes il n'est pas rare de voir des obèses ou des handicapés qui se sentent bien.

---

**X :** Quand on fréquente le milieu naturiste gay on sait d'avance qu'il y a la possibilité de voir du sexe, et cette possibilité est franchement facilitée. En Italie (je suis Italien) il est difficile d'avoir des lieux naturistes. J'habite juste à côté d'une plage fréquentée par des naturistes, et il est possible d'y rencontrer des familles. Sauf qu'elles sont toutes étrangères. Il y a aussi de nombreux couples hétéros présent pour des raisons personnelles, et d'autres qui viennent à la recherche d'un troisième partenaire. Et enfin des gays à la recherche d'un partenaire. Tout cela n'est pas vraiment organisé, la plage est vraiment très longue. Ceci dit il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes, et également pas mal d'arabes car il est possible de voir des femmes nues. Et c'est justement cela que j'aime, on peut choisir la partie de la plage où s'installer. Cela me semble un peu moins figé que ce qu'on peut trouver en France.

---

**X :** Hors des questions de nudité, il ne faut pas oublier que malgré tout nous sommes sensibles aux questions de mode et des codes du vêtement. Pendant un certain nombre d'années j'ai fréquenté un camp naturiste qui était assez éloigné de la plage, et où il fallait se revêtir pour aller à la plage. J'ai notamment le souvenir d'une femme vraiment obèse qui lorsqu'elle était à poil était assez harmonieuse mais une fois en maillot de bain devenait vraiment grotesque. En ce sens, le naturisme est intéressant. Et la dernière année où j'y ai mis les pieds, les organisateurs n'étaient pas trop regardants et je me suis retrouvé avec des gens qui étaient effectivement nus et d'autres qui ne l'étaient pas toujours, pas complètement. C'est ainsi que je me suis trouvé avec un groupe de jeunes qui durant 15 jours sont resté habillés. Ce que j'ai fait remarquer, avec d'autres, à la direction du camp. Il était simplement question que tout le monde respecte la règle du jeu. La dernière semaine un des membres de ce groupe a voulu se mettre à poil ce qui a suscité nombre de réactions parmi les autres. La nudité n'est pas forcément liée au sexe, au côté "sale" du sexe, mais du corps en général.

**Alain Santino :** J'aimerais que le naturisme redevienne subversif, comme il l'était à un moment donné de son histoire. Je pense au naturisme libertaire en France, au début du vingtième siècle, époque où il existait des communautés naturistes qui prônaient l'amour libre. Il s'agissait de communautés autogérées. Il y avait vraiment quelque chose qui tenait de l'expérimentation. Ce n'était pas seulement deux mois dans l'année durant lesquels les gens pouvaient se défouler mais plutôt une réflexion sur un mode de vie remettant en question l'héritage judéo-chrétien. Aujourd'hui cela n'existe plus, peut-être que c'est à réinventer. Etre naturiste c'est non seulement se sentir mieux dans son corps (avec ses défauts), mais en plus avoir un réel plaisir à être, à vivre nu.

**X :** J'aimerais m'opposer à l'idée que dans les camps naturistes il y a un certain nombre de règles restrictives. Les règles ne sont pas forcément là pour pourrir la vie des gens, elles sont aussi là pour leur faciliter la vie. Les gens qui dans un camp naturiste se regroupent à partir d'une charte éthique, cela ne les empêche pas d'en écrire une autre et de se réunir ailleurs. Je comprends tout à fait une personne qui refuse que des voyeurs rentrent dans un camp naturiste, et je ne trouve pas cela liberticide. Il faut bien voir que pour la plupart des gens se retrouver nu c'est apprendre à respecter son corps, à accepter son corps. Ce qui est une première étape. Beaucoup de gens n'arrivent pas encore à franchir cette étape. Il faut arriver à faire coïncider des gens qui ont une conception de la vie et du monde différente. Mais se retrouver tous ensemble à poil, c'est une révolution. Et quand on leur demande d'aller au-delà, cela peut avoir un effet contreproductif.

**Alain Santino :** Cela est vrai surtout pour nombre de femmes. Celles-ci ont des difficultés à entrer seules dans le naturisme. Elles ont besoin d'un cadre où se sentir en sécurité. Il n'empêche que ce qui m'intéresserait dans le naturisme subversif c'est que les règles soient éditées par ceux qui pratiquent le naturisme et non par une fédération quelconque. Ce qui reviendrait à respecter le principe de la démocratie directe. Mais pour cela il faudrait sortir de la fédération, et donc faire autre chose.

---

**Bat Shéva :** Bien, merci à tous. Nous espérons avoir fait le tour de la question, mais nous vous donnons rendez-vous durant la semaine pour d'autres ateliers sur la question du comportement.

## L'APPARENCE COMPORTEMENTALE

**Bat Shéva Papillon :** Dans le cadre du cycle de débat proposé par le groupe *Tirésias*, sur la question du genre, du sexe, de la sexualité, et du corps, nous proposons aujourd'hui un atelier sur l'apparence comportementale. Atelier animé par Capucine qui, cette année, travaille sur la notion de genre et sur les rapports entre genre et sexualité chez les lesbiennes (à partir de l'apparence comportementale). Animé également par Marc qui travaille (entre autre) sur l'homosexualité en Inde. Après un petit exposé de chacun, nous débattons ensemble de ces questions. Je passe donc la parole à Capucine.

-----

**Capucine Fromengé :** Mon intervention porte sur la notion de genre, c'est à dire sur l'identité masculine et féminine (interrogée par les homosexuels). C'est à dire comment on est femme (ou homme) et on reste femme (ou homme). Cela se base sur la différence biologique entre les sexes et de leur représentation réciproque. Cependant cette conception homme/femme se retrouve décontenancée à partir du moment où on joue sur ces catégories. Chaque époque étant obligée de devoir reconquérir ce qui lui a été transmis précédemment, puis être capable de développer ses propres armes. Sous l'emprise de l'hétérosisation va se poser le problème entre désirs et normes, c'est à dire comment se passe la rencontre entre le choix d'une sexualité et l'inscription dans le genre, et comment réinventer son corps aussi bien que des modèles. Pour comprendre cette problématique du genre, on est obligé de faire tout un rappel historique. C'est pourquoi il est utile de procéder à un bref rappel quant à la notion de genre, comment celle-ci a été amenée à être théorisée, et quelle remise en cause cela a produit.

### Les fondements théoriques de la notion de genre

La notion de genre est née avec Simone de Beauvoir qui a posé les fondements d'une critique féministe du genre, avec sa célèbre affirmation selon laquelle on ne naît pas femme. Mais en fait, les féministes se réapproprièrent un concept qui avait cours aux Etats-Unis, un concept élaboré durant les années 50 dans le champ médical alors occupé à la mise en place d'un ensemble technologique destiné à construire, à normaliser et à contrôler les identités sexuelles, en établissant une moralité prescriptive de la gestuelle sexuelle, le dispositif inscrit le genre dans le sexe. C'est ainsi que s'établit un caractère social de la féminité par opposition à la féminité biologique. Mouvement de pensée que l'on peut segmenter en trois courants distincts. A savoir :

**Les essentialistes ou différentialistes :** Les partisans de ce courant critique ne remettent pas en cause la notion de masculin et de féminin mais au contraire défendent l'idée que le féminin existe en soit, et donc contrairement à Simone de Beauvoir disent qu'on naît femme en ce sens que la différence physique des femmes est l'excuse de leur faiblesse, de leur asservissement, qu'elles sont naturellement là pour la reproduction de l'espèce. Pour eux, la différence des sexes est attribuée à la différence biologique. Du coup, elles vont farouchement s'attaquer au masculin et dénoncer les relations de domination qui existent dans les groupes de lesbiennes avec les "jules".

**Les constructionnistes :** Ils affirment qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, c'est à dire que le genre et le sexe doivent être compris comme culturellement et historiquement constituant une force de pouvoir. Etre femme est donc un conditionnement ordonné et perpétué par l'éducation, par l'Etat, la famille. Les places et les activités des individus ne sont pas considérées comme découlant de la nature ou des capacités biologiques mais justement de l'organisation sociale. Pour autant la notion de sexe biologique n'est remise en cause.

**Les matérialistes :** Ce courant marxiste, matérialiste (avec Monique Wittig) va pousser l'analyse jusqu'à remettre en cause l'existence même des lesbiennes en tant que femmes. Ainsi Monique Wittig affirmait : *"Il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent et s'associent, font l'amour avec des femmes car femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes. En ce sens la femme aurait une existence matérialiste dans son rapport de production et de reproduction. Homme et femme existent dans un type de relation de classe, la femme étant dans un rapport d'exploitation"*. Ici le genre apparaît complètement construit dans une hiérarchie de domination. Ce courant met l'accent sur les aspects sociaux et institutionnels de la domination masculine, et conceptualise les hommes et les femmes en tant que catégories sociales pas naturelles. Dans la lignée de ce courant de pensée on trouve Christine Delphy qui va jusqu'à interroger l'antécédence du sexe sur le genre. Le genre est pris comme un contenu et le sexe comme un contenant unique, absolument pas transformable. Se faisant, Christine Delphy pose la question de l'indépendance du sexe par rapport au genre, posant l'hypothèse que le genre précéderait le sexe sous l'argument de la hiérarchie antérieure à l'indivision. Ce qui témoigne de la contradiction de maintenir ce désir de classification entre homme et femme.

**La pensée queer :** Cet autre courant anti-essentialiste est complètement déconstructiviste et ébranle toutes les constructions de genre. Et surtout résistant à toute idée de normalité, affirmant que le genre est une pratique culturelle. Marie Hélène Boursier déclare : "*Nous pouvons nous approprier ce processus et faire ce que nous voulons de notre sexe, et du masculin et du féminin. Pourquoi ne pas concevoir le genre, par exemple, comme une stylisation choisie et répétée du corps.*" A partir de là toutes les portes sont ouvertes, et il est donc possible de faire ce qu'on veut. Sur la question du culturel, Judith Butler va répondre que la question n'est pas de savoir si les politiques sexuelles appartiennent à l'ordre culturel ou économique mais de savoir comment les pratiques mêmes de l'échange sexuel vont brouiller la distinction entre les deux sphères. La pensée queer cherche donc à mettre en question le lien qui existe entre parenté et reproduction sexuelle, et entre reproduction sexuelle et sexualité. Mais si Judith Butler abouti à la vision d'un monde où coexiste différents genres, Christine Delphy plaide pour un monde sans genre. Le recours au concept de genre est donc un moyen pour questionner quelque chose qui semblait aller de soi. A savoir la notion d'homme, de femme, de féminin et de masculin. Ce concept invite donc à rompre avec l'essentialiste et le biologique. Il est vrai qu'il est assez dur de savoir jusqu'à quel point il est possible de déconstruire cette notion d'homme et de femme puisque qu'on est confronté quotidiennement à un monde divisé entre hommes et femmes.

### La notion d'apparence comportementale

La vie est comme un théâtre où les gens inter-réagissent, chacun jouant un rôle particulier. Ceci posé, on arrive sur la notion d'apparence, ce que l'on voit, ce qui est exprimé de manière conforme ou transgressive. Le comportemental va être traduit par la manière de se comporter. Kauffman décrit le matériel comportemental comme l'ensemble des faits, regards et postures que chacun ne cesse de produire intentionnellement ou non dans la situation où il se trouve. Ensemble, l'apparence et le comportement désignent une manière d'agir. Mais il ne faut pas oublier que le corps est mis en scène, que son action est limitée. Comme nous le rappelle Foucault, dans toute société le corps est pris à l'intérieur de pouvoirs très serrés qui lui imposent des interdits ou des obligations.

Le poil est un bon exemple de ces contraintes comportementales. Le poil est considéré comme faisant partie du domaine de la nature et du biologique, mais en fait dans toutes les sociétés il est l'objet d'un travail de domestication qui le rend culturellement signifiant. Il existe de nombreuses recherches sur le marquage de la peau, de tout ce qui considère le corps comme un brouillon (comme le tatouage), mais très peu sur le poil (et sur les cheveux). Pourtant ce sont des marqueurs d'appartenance politique, religieuse ou culturelle. Par exemple le fait de se raser les jambes peut être la marque d'une appartenance sportive. Sport et virilité étant liés, aujourd'hui les centres d'épilation pour homme fleurissent alors qu'auparavant ceux-ci s'épilaient très peu. L'épilation est un souci masculin croissant. Et si on regarde un magazine comme *Têtu*, on trouve peu (ou pas) d'hommes âgés et surtout poilus. La tendance étant aux jeunes mecs musclés et imberbes.

Chez les femmes les choses sont différentes en ce sens que certaines d'entre elles défendent ce pauvre poil naturel, affirmant qu'il hors de question de s'épiler ou de se raser. D'autres au contraire, ne voulant pas d'hommes dans leur lit, le poil exprimant un sexe, il sera compris comme un attribut masculin et de fait perçu comme répugnant, sale. Et sera donc exclu, rasé. Ainsi, lors d'un entretien une femme m'a déclaré que si sa copine ne s'épile pas elle lui coupe les poils, traduisant cela comme une pulsion castratrice. En matière de pilosité, les lesbiennes ressemblent aux femmes hétérosexuelles mais se distinguent dans la coupe des cheveux. Nombre d'entre elles portent des cheveux courts, avec des coupes plus garçons (brosse) ou des coupes un peu plus guerrières avec des tresses. J'ai pu aussi remarquer que ce type de coupe de cheveux procède de l'affirmation d'une sexualité, en ce sens que ce type particulier de coupe est un moyen visuel de se retrouver, de se trouver, un moyen de reconnaissance au sein du groupe. C'est ainsi que j'ai pu constater que certaines femmes se sont coupé les cheveux à partir du moment où elles avaient réussi à affirmer leur identité sexuelle. Ce qui ne les empêchait pas d'adopter par la suite une coupe de cheveux différente. De la sorte, le cheveu apparaît comme le marqueur d'une identité de groupe, d'une identité sexuelle qui va mettre en cause l'ordre social établi. Il y a 40 ans, d'un homme aux cheveux longs on disait qu'il était forcément homosexuel.

Si on prend les photos de mannequin actuelles, on ne voit jamais de poils aux bras et aux jambes. Et parmi les lesbiennes, rares sont celles qui se baladent en jupe (surtout courte) ou en robe, du fait d'une différence de génération qui est un facteur de choix vestimentaire puisque la jupe fut obligatoire pendant très longtemps, et de fait a laissé de très nombreux traumatismes chez certaines. On pourrait croire, à première vue, que le port du pantalon s'explique par le regard de l'homme car les jambes peuvent être perçues comme un attribut de séduction. Mais le port du pantalon dénonce surtout le contrôle du corps des femmes, car du fait de la coupe même de la jupe celle-ci va enserrer les jambes qui vont se voir restreindre dans leur liberté de mouvement (certains femmes estiment qu'il n'est pas pratique de ne pas pouvoir écartier les jambes). Par opposition, l'homme est celui qui peut marcher les pieds écartés, avoir une démarche sûre et volontaire (contrairement aux femmes qui sont astreintes dans leurs déplacements). De fait, adopter le pantalon c'est opter pour une démarche de libération du corps de la femme. Ensuite il existe différentes formes de pantalons. Tous ne vont pas évoquer la même chose. C'est à ce niveau que l'on peut parler de signes vestimentaires. On peut porter des pantalons tailleurs, ce qui dénote une conscience de hiérarchie professionnelle. Au début les ouvriers portent des bleus de travail tandis que les hommes aux postes à forte responsabilité portent des costumes. Donc symbole d'une hiérarchie de classe, le pantalon va situer socialement et économiquement les personnes. Certaines vont reprendre le port du pantalon-tailleur pour justement aussi affirmer leur position sociale et économique. Mais ensuite, d'autres vont pouvoir jouer à partir des certaines coupes et de certaines formes sur le masculin et le féminin, en cachant ou en accentuant leurs formes (puisque un pantalon serré ne produit pas le même effet qu'un pantalon large).

## La séduction du corps

Dans le cadre de mes recherches j'ai demandé à une des femmes que j'ai interrogé en quoi, selon elle, la notion de genre était importante. Ce à quoi elle m'a répondu que cette notion lui semblait importante tout d'abord dans le besoin de se reconnaître. C'est une idée, personnellement je ne sais pas si cela est vrai. Dans la vie courante, dans la drague nous avons besoin de ne pas se casser le nez, de se reconnaître immédiatement. Et nous autres, les homos, le fait de se reconnaître mutuellement est extrêmement important. Car quand on drague, on n'a pas envie de tomber sur une hétéro. Et prise dans ce système d'hétérosocialisation, certaines femmes en se découvrant homosexuelles sont amenées à se demander s'il ne leur fallait pas ressembler à un mec afin de capter d'autres femmes. A partir de là certains codes vont être réutilisés par certaines femmes afin de mutuellement se reconnaître lors de la drague. De manière générale ces éléments comportementaux et/ou vestimentaires vont agir comme des signes de reconnaissance. Certains d'entre eux étant plus ostentatoires que d'autres, mais certains pas forcément très visibles (comme porter une croix celtique, qui avec sa double hache est le symbole de l'omnipotence). Mais très fortement codés, ils seront tout aussi riches de signification. Ceci posé, on trouve trois thèmes majoritaires chez les lesbiennes afin de définir leur masculine/féminité, avec certaines théories qui justement vont interroger. En premier lieu nous trouvons la butch (terme actuel pour désigner la camionneuse), ensuite nous trouvons la fem, la femme plus féminine, assez androgyne c'est à dire une atténuation du genre masculin et féminin). Mais pour autant il n'est pas forcément évident de parler de femmes masculines quand celles-ci ne sont pas féminines. J'avoue que sur ce point précis je n'ai guère de réponse. Et ce d'autant plus que je n'avais pas trop envie de m'aventurer sur ce terrain, car au-delà des généralités, certaines disent qu'elles sont plus attirées par une butch, d'autres critiquant leur manque de féminité (singlant ainsi l'homme).

-----

**Marc Demont :** Bien, pour ma part j'ai tout d'abord travaillé dans un centre de remise en forme, et sur les représentations du corps et de la santé. Ensuite, je suis parti en Inde travailler sur l'œil et le regard. Et sur les réseaux associatifs homosexuels. Il faut savoir qu'en Inde les réseaux associatifs sont surtout centrés sur les questions de santé (sida et autres), permettant ainsi de se regrouper puisqu'en Inde l'homosexualité est interdite. C'est ainsi que les personnes se regroupent autour des associations de santé. Par ailleurs, j'ai également travaillé sur la question du maquillage, sur la relation miroir. Avec des drag queens et/ou des personnes lambda. Ceci dit, je suis membre de *Tirésias* et de l'association *Formation Permanente en Clinique Psychanalytique*. Bref le signe corporel, ainsi que celle du regard, est la notion transversale de tous ces différents travaux que j'ai pu mener.

Il m'intéressait de voir quelle valeur prenait le signe corporel dans la séduction. Et de voir comment on pouvait le traiter sociologiquement. Ce qui pose problème. Ensuite je me suis occupé des logiques de décodage, c'est à dire que selon la manière dont on s'habille (en essayant de mettre en avant certains attributs), toute la question est de voir comment l'autre les décode, ce que l'autre retient (et comprend) de cet habillement. J'ai essayé d'aller au-delà de tous ces discours sur le fait de ne pas avoir de tenue vestimentaire particulière, de s'habiller de façon neutre. Ce qui n'empêche pas qu'en face il y a une personne qui de son côté décode, qui greffe un certain imaginaire. Et comme je suis assez observateur, il y a des questions sur l'implication du chercheur qui me titillent. Il était donc question de prendre le signe dans une relation inter-subjective.

## Le dialogue de la signification

Pour comprendre ces logiques je me suis référé à Jack Obson (qui à la base est linguiste) qui distribue le signe et la signification à partir de l'émetteur vers le destinataire. Le message, le code et le contexte se situant entre les deux entités. Seulement le signe corporel pose problème en ce sens qu'il n'y a pas de syntaxe, c'est à dire que si je mets un piercing ou un tatouage cela n'est pas accompagné par une quelconque verbalisation (verbe-sujet-complément) pour expliquer. Autre problème qui tient de la structure même de la communication, quand je suis dans une logique de séduction, j'ai vu un mec qui me plaît mais comme je ne sais pas trop comment l'aborder et comme il me faut lui plaire, j'ai le choix entre me la jouer un peu féminin ou plus viril, plus affirmé. Je pourrai partir comme ça en me construisant un personnage avec boucle d'oreille, tatouage et compagnie, ou opter pour une tenue vestimentaire plutôt "folle". Par ailleurs, autre aspect, à travers le fait de parler je ne suis pas que producteur d'un message. L'autre par ses mimiques m'adresse un message auquel je m'adapte en ce sens que d'un coup j'ai envie de rentrer chez moi et d'enlever mon tatouage ou inversement.

Sauf que cette théorie d'Obson ne me semblait pas convenir car je n'avais pas cette logique de conversation qui se fait par le corps, qui n'est pas dans le message proprement dit, qui est de la gestuelle. En plus, il peut très bien y avoir simultanément plusieurs codes, plusieurs messages. Et pour décoder il faut avoir plusieurs niveaux de codes. La structure linguistique n'est pas la même que la structure gestuelle. Alors que je suis en train de vous parler, vous essayer de déchiffrer ce que je suis en train de dire, à partir des codes linguistiques actuels. Mais de votre côté vous me répondez d'une certaine manière, vous vous décontractez, vous partez de la salle, faites du bruit..... Il y a cette relation de feed-back dont Jack Obson n'arrive pas très bien à rendre compte, malheureusement. Aussi, je suis parti sur une série d'observations à partir du miroir parce que cela me semblait l'unité la plus restreinte. De personnes qui s'habillaient dans une logique de séduction, avec les gens du commun, avec la drag queen qui voulait sortir de l'ordinaire, et plus intéressant des femmes alcooliques marquées par l'alcool et qui essayaient de redevenir normales. Celles-ci avaient une logique inverse, mais toujours dans une logique de vouloir séduire. Ainsi, la personne qui

se maquille rentre dans en plein dans ce processus de feed-back. En ce sens que dans ce cas il y a le reflet du miroir et enfin quelque chose d'assez indéfinissable qui est ce que l'on pourrait appeler le grand autre. Ce dernier, dans la théorie analytique est constitué par tout le bagage des normes sociales et également des signifiants, du langage et pour finir des codes sociaux. C'est ainsi qu'il était intéressant de voir, quand une personne se maquille, d'observer qu'elle se dit que de la sorte elle se plait, tout en pensant que les gens risquent de penser que cela fait trop pétasse ou trop machin. C'est le grand autre, le fait de se plaire mais de penser au fait que les autres risquent de penser telle ou telle chose. C'est ici qu'est le grand autre. C'est le regard extérieur, cette instance un peu impersonnelle. Sauf que les choses se compliquent, car s'il s'agit bien d'un gros bagage de normes sociales héritées durant l'enfance.

Dans le genre, au cours d'une soirée en boîte où il y avait une quantité de mecs comme on peut en voir dans les pubs (c'est à dire baraqués, torsos nus et épilés, bref un peu clones), et en discutant avec certains d'entre eux, ils me dirent que ce type de soirée était assez nulle parce qu'on aboutit à rien. Quand on creuse un peu on s'aperçoit que la grande crainte, quand on rencontre quelqu'un, c'est que vu le monde présent il y a certainement mieux. Et de fait, durant toute la soirée les gens tournent, cherchent et finissent par ne rien trouver. Ce qui indique que cette norme du corps baraqué ne suffit pas. Quand les gens se maquillent ou se préparent, il leur faut réussir à trouver le petit signe distinctif, celui qui justement les fera sortir de la masse. Le tatouage, en la matière, est le meilleur exemple. D'une part parce que c'est proprement affectif. Autant avant le tatouage était réservé à une caste, à un ensemble de gens qui faisaient parti de la pègre. Et aujourd'hui le tatouage est plus affectif que le signe d'une appartenance sociale. Et pour celui qui le regarde, il rentre vraiment dans une norme, parce que cela reste encore un attribut de la virilité (je parle ici d'un contexte homosexuel masculin). Celui qui est tatoué est celui qui a subi une douleur et qui est capable de l'assumer. Et à ce niveau on arrive à des logiques de fantasme. J'ai donc laissé tomber l'appellation de signe, il n'y a pas de structure syntaxique, il n'y a pas fait que du social (alors que justement la définition d'un signe c'est qu'il faut qu'il y a consensus pour qu'il y ait un signe). J'ai donc préféré la question de la marque. D'ailleurs l'expression "Il se démarque" en soi est intéressante, car elle montre qu'il sort de la marque, ce qui indique que le corps même dans un milieu neutre est de toute façon marqué. La valeur du signe dépend d'un contexte.

Je terminerai sur Lacan (le méchant garçon). Je me suis permis de prendre la structure du symptôme et de voir ce qu'on peut en faire, surtout sur des terrains exotiques, comment en sortir. Pour marier le social et le subjectif. Lacan dit qu'il y a le symptôme, pour moi la marque est un symptôme. Il faut dépathologiser le terme, ce n'est pas négatif en soi, c'est une façon de s'exprimer en dehors du langage. C'est donc composé d'un imaginaire (le fantasme), le symbolique, de social, et de réel (ce que l'on n'arrive pas à dire). Dans une relation de séduction, il y a évidemment les trois. Il y a cette façon de mettre en scène qui est héritée du social, il y a un fantasme que je ne connais pas et un réel (ce dont j'essaie de parler). Et aujourd'hui j'en suis à essayer de trouver un moyen de sortir de Lacan faute de quoi je verse dans la psychanalyse, tout en réussissant à traiter de la séduction, tout en parlant des représentations, sans tomber dans la psychanalyse.

-----  
**X** : Je serai assez intéressé de savoir, puisque tu as séjourné en Inde, comment là-bas cela se passe.

**Marc Demont** : C'est un peu compliqué. A la base l'homosexualité est interdite par la loi. Maintenant, et surtout dans le sud du pays, les hommes vivent quotidiennement dans une très forte proximité. En ce sens qu'il n'est pas extraordinaire de voir deux hommes se tenir la main, de se tenir par les épaules. Sans pour autant, être homosexuels. Par ailleurs, certains Indiens sont très féminins et mariés. L'homosexualité en Inde comme ailleurs a toujours existé sauf qu'elle y est invisible. Mais comment traiter de l'homosexualité, dans une démarche anthropologique, quand quelqu'un ne se déclare pas homosexuel ? C'est pourquoi ceux qui ont des pratiques homosexuelles ne s'identifient pas comme homosexuels. C'est venu avec les Anglais, et à travers eux la culture occidentale. Et maintenant, de stéréotypes provenant surtout des Etats-Unis (et plus précisément de la Californie). Et donc le milieu homosexuel qui malgré tout existe (notamment à Bombay) est composé de personnes avec, comme partout, tee-shirt, piercing et compagnie. En parallèle, il existe différents sites Internet. Et histoire de ralentir le tourisme sexuel, la population explique qu'elle n'a pas la même façon de penser la relation entre les hommes. Ce qui fait que les logiques de baise faciles sont moins présentes. Il y a tout un aspect romantique des relations entre hommes. L'autre vecteur, c'est les associations. En la matière le sida est une sorte d'aubaine (si je puis dire) car il permet de s'associer autour d'associations reconnues d'utilité publique par l'Etat indien, et pourvoir faire à la fois un travail de santé publique et de reconnaissance de l'homosexualité.

**Capucine Fromangé** : J'ai vécu en Afrique du Sud où il existe une très forte communauté indienne. Et j'ai pu constater plus ou moins la même chose. Chez les hindous l'homosexualité masculine se traduit par le fait de toujours avoir en parallèle une relation déclarée, officielle, avec une femme (même sans faire l'amour). Il n'en reste pas moins que cela demeure un tabou au sein de l'entourage. Cela demeure culturellement inacceptable de dire qu'on n'a pas une copine. J'ai eu des copains qui justement avaient des problèmes avec leurs petits copains hindous qui ne pouvaient pas s'afficher publiquement, alors qu'ils vivaient dans un pays étranger. Les règles en matière de mariage demeuraient chez eux très présentes. Cependant ils jouaient de la subtilité des gestes amicaux entre hommes, jouant ainsi sur une certaine ambiguïté. Il y a un très grand jeu, justement de savoir où est la limite entre l'homosexualité et l'amitié par rapport à la perception d'autrui.

**Marc Demont :** Ce qui est aussi très marquant en Inde, c'est qu'effectivement il y a tout cet imaginaire et toutes ces structures économiques qui viennent d'Amérique du Nord. Ce sont des éléments à prendre en compte, tant leur influence, leur importance est grande. Mais par contre, et cela fait partie intégrante de la culture indienne, on ne prend rien sans rien réinterpréter. Et si c'est vrai de toutes les cultures, c'est d'autant plus vrai pour l'Inde. C'est ainsi que ces fameuses associations peuvent, entre autre, aussi organiser des mariages arrangés comme cela se fait entre hétéros. Donc on fait des mariages arrangés entre mecs, avec une femme et un homme qui lui est marié et qui a son amant. C'est donc principalement structuré autour de la notion passif/actif. Mais c'est propre à l'Inde.

---

**Alain :** As-tu noté des choses sur le plan de la domination masculine, à la fois en Inde et ici, dans le milieu homo ? Et également dans le milieu lesbien ? Est-ce qu'il y a une survalorisation du masculin et une sous valorisation du féminin ? Au niveau de l'apparence comportementale.

**Marc Demont :** Dans le sud de l'Inde le beau mec ne ressemble pas à l'idée que nous en avons ici (blanc, musclé, épilé....) Le beau mec en Inde est petit et surtout moustachu. Et bien de sa personne, c'est à dire un peu rond. Par ailleurs, autre argument de séduction, il faut qu'il fasse du karaté. Enfin, il a la peau très mate. Ce dernier point est typique du sud du pays, puisqu'à l'inverse, dans le nord du pays celui à la peau mate est le méchant. Vous pouvez regarder les films indiens, le méchant est toujours un indien noir. Maintenant, en ce qui concerne les logiques de domination je crois qu'elles sont beaucoup plus présentes au sein des couples hétéros. Si cette question t'intéresse je te renvoie vers le livre de Frédéric Bourdier : "*Société et sexualité en Inde du Sud*". Il faut savoir que les logiques de mariage sont très étouffantes en Inde en ce sens qu'on ne doit pas faire l'amour avant de se marier, pas avant 30 ans. Bien évidemment ce n'est pas ce qui se passe. C'est d'ailleurs un vecteur énorme de la transmission du VIH. Car les mecs vont aux putes, et les femmes qui sont socialement inférieures ne sont pas en mesure d'imposer l'usage du préservatif. Sans compter un taux d'alcoolémie (surtout dans le sud) assez énorme. En ce qui concerne les couples de mecs, il m'a semblé que les choses étaient plutôt du style romantique. Je n'ai pas vraiment trouvé ce côté mec qui veut se taper un petit jeune. D'un autre côté il existe des mecs très féminins qui à la limite sont dans une logique transsexuelle, et qui jouent de ce genre d'attrait. Mais qui généralement tournent avec des mecs qui ne reconnaissent pas leurs relations sexuelles comme étant une relation de type homosexuel. Maintenant, chez ceux que je rencontrais et qui se disaient homos, je n'ai pas trouvé chez eux, plus qu'ailleurs, une logique de domination.

---

**Irène :** Je voudrais formuler un petit commentaire et aussi une question. D'abord quand j'écoutais Marc présenter ces histoires de signes, de codes, je ne pensais pas trop à la psychanalyse mais davantage au libéralisme (économique). Même dans le vocabulaire que l'on emploie, le fait de dire par exemple que c'est pas mal mais qu'on peut trouver mieux ailleurs, c'est toute la question du rapport qualité/prix, de cette histoire de la loi de l'offre et de la demande. C'est aussi dans certains termes comme celui de "marques". Car finalement qu'est-ce que c'est d'autre dans le circuit purement marchand que le fait d'être une marque, c'est à dire de proposer aux gens, ceux qui sont supposés vouloir exactement la même chose mais avec le petit signe distinctif, qui fait qu'on va acheter cette marque et pas celle d'à côté ? Cela m'a fait un peu penser, dans une partie du monde plutôt gay que lesbien, à une avant-garde du capitalisme triomphant. Et dans tout le commerce gay c'est un phénomène qui se sent très fort, quelque chose de plus en plus présent, visible. Ensuite, chaque année aux *Universités* il y a une question qui revient ou qui plutôt ne revient pas (parce qu'on ne se la pose pas) c'est celle de l'objet de conflit ou de réaction un peu brutale. J'ai l'impression qu'aujourd'hui c'est le moment ou jamais de poser cette question de manière explicite. A savoir la question des travestis. A chaque fois, à la séance d'ouverture quand on n'a pas encore eu le temps de se connaître, il y a de la part de certaines filles des réactions vis-à-vis de certains garçons travestis, dans quelque chose que certaines d'entre elles considèrent comme étant une caricature des femmes. Alors que d'autres considèrent cela comme quelque chose de purement festif, de purement rigolo. On peut aussi se dire que c'est entre les deux, que c'est différent quand on connaît les gens. Ceci dit j'aimerais essayer de comprendre la signification dans la tête de celui qui se travesti, c'est à dire de ne pas avoir un jugement extérieur, de savoir à quoi cela correspond de s'habiller en femme, et ce dans tous les extrêmes que justement les femmes ont eu du mal à quitter. Ce n'est pas seulement les jupes mais aussi les talons hauts. Pour marcher, ce n'est pas vraiment génial (et encore moins pour échapper aux violeurs). Le fait d'avoir repris l'ensemble des codes vestimentaires des femmes, au moment où elles ont justement commencé à conquérir leur autonomie et les avoir rejeté de manière parfois un peu ridicule et excessive. Personnellement c'est quelque chose que je trouve assez troublant. Pour autant, encore une fois, je ne porte pas de jugement. De plus, j'ai eu l'occasion d'en discuter avec certains garçons. Mais comme nous parlons des codes comportementaux, je crois que c'est vraiment l'endroit pour comprendre ce qui se passe en eux.

**X :** Il y a parmi ceux qui se travestissent, des hommes qui ne se moquent pas des femmes mais des hommes, qui se moquent des codes masculins imposés. Je ne parle pas de ceux qui se travestissent dans un cadre purement festif, mais seulement de certains d'entre eux. Il ne s'agit pas d'une moquerie des femmes mais des hommes, de l'aliénation masculine.

**Capucine Fromengé :** De toutes les femmes que j'ai pu interroger (dans le cadre de mon étude), aucune ne montrait la volonté de se travestir. Une femme me disait qu'elle n'utilisait que des vêtements militaires mélangés à des vêtements de pute, mélangeant les codes culturels pour arriver à ce qu'elle définissait comme androgyne. Elle n'allait donc pas utiliser des vêtements plutôt neutres mais au contraire assembler les extrêmes. Ensuite j'ai vu un film, un documentaire très intéressant ("*Venus Boy*") qui parlait des drag king. Durant ce film, certaines parlaient de leur expérience. Pour nombre d'entre elles, quand elles sont en hommes on voit très peu leur travestissement, on a plutôt l'impression d'avoir à faire à des transsexuels. Car on verra beaucoup moins des codes féminins, avec presque plus de poitrine, une voix plus masculine, un système pileux développé. Bref, il en résulte qu'elles avaient un autre regard sur la condition masculine, une attitude différant vis-à-vis de la domination masculine. Et cela devenait une revendication politique de bien-être et de bien vivre, en trouvant justement un autre aspect à travers ce positionnement. C'était cette revendication politique qu'elles avaient rencontré à travers ce travestissement.

---

**Thomas :** D'abord, je voudrais savoir comment s'est imposé, chez les gays, le code du caractère imberbe. Le milieu gay s'est socialisé autour de l'absence de pilosité, mais pourquoi ? Le *FHAR* ne faisait pas trop dans le corps bodybuildé, imberbe. Ceci montre qu'à un moment quelque chose a muté. Et savons-nous pourquoi, comment ? Ensuite, deuxième question, à propos des lesbiennes, indépendamment des garçons, c'est la mode des cheveux courts. Est-ce qu'il y a seulement le code de reconnaissance (cheveux court = lesbienne), ou est-ce qu'il y a aussi le refus de la féminité, d'une certaine image de la femme ? Derrière cette tendance aux cheveux courts n'y a-t-il pas autre chose ? J'ai des copines hétéros qui se sont coupé les cheveux afin d'arrêter de se faire draguer.

**Marc Demont :** Il y a un texte de Courtine ("*Les skatanovistes du narcissisme*") qui montre comment le libéralisme a influencé (presque formé) les corps, et quelles sont en plus les influences extérieures qui modèlent aussi les corps, comme les logiques économiques. Alors sur cette histoire que l'absence de poil s'est imposée, je dirais simplement qu'à un moment l'homme viril est devenu un homme sportif. Et donc il lui fallait se raser (ainsi les nageurs se rasent). Maintenant quand on parle de norme, on parle également du hors norme. Dans une des pubs (pour un réseau téléphonique) que l'on trouve dans n'importe quel canard homo on peut voir des photos de mecs, avec des poils, pour ceux attirés par le style latino. Il y a un an, il me semble qu'il y avait un article de *Têtu* qui s'interrogeait sur le fait de se raser. Maintenant, quand tu interroges les gens à ce propos il ressort souvent que le fait de s'épiler, de se raser est une question d'hygiène. Ce qui en soit est intéressant car généralement l'esthétique est interprétée sous forme d'hygiène, le tout appuyé par un discours rationnel.

**Capucine Fromengé :** En ce qui concerne les lesbiennes, il me semble que ce n'est pas parce qu'on a les cheveux courts que l'on est forcément et automatiquement lesbienne. Et l'inverse n'est pas pour autant vrai. En la matière (comme pour d'autres sujets) on ne peut pas procéder par généralité. Car justement, il y a un refus de la drague masculine dans le milieu hétéro, un refus de la femme qui passe son temps à se remettre les mains dans les cheveux. C'est une image qui énerve certaines, une image faite de toutes ces attitudes qui montre la femme sous le seul prisme du regard de l'homme hétéro. Même si certaines femmes vont le faire par soucis de bien-être. Personnellement, dans le cadre de mon étude j'ai interrogé seulement 15 femmes, ce qui est peu. Aussi, mes conclusions ne sont en aucune manière généralisables. Ceci dit, il est vrai que nombre d'entre elles n'avaient pas fait leur coming-out auprès de leur famille, et de se couper les cheveux les aidait à rentrer dans le milieu lesbien, grâce la fonction de signe d'appartenance et/ou de reconnaissance de ce type de coupe de cheveux. Quand elles sont fait leur coming-out auprès de leur famille, il leur est plus facile de se couper par la suite les cheveux. Et tant que cela n'est pas le cas, comme leur famille ignore leur homosexualité, elles hésitent à le faire.

**X :** Cela peut être aussi pour soi-même. Quand quelqu'un fait son coming-out, il se révèle, il va forcément aller vers des extrêmes, des codes. Nous sommes tous gérés par des codes. Ceux-ci sont établis. Aujourd'hui ils sont ainsi, il y a des années ils étaient complètement différents. Nous passons tous par une phase où on s'intègre, où on se case en s'affirmant à travers l'adoption de codes comportementaux. Après il y a l'évolution personnelle qui fait qu'on reste dans cette case parce qu'on s'y sent bien, parce qu'on y évolue. Ce sera un parcours initiatique, soit un passage, soit une finalité. Et ce qui me semble très fort en la matière c'est que nous sommes gérés par le marketing des marques. Le fait d'être imberbe est un effet de mode. C'est quelque chose de créé de toutes pièces par les marchands, après des études de marché auprès du milieu homosexuel. Des études qui ont montré que ce milieu était surtout un milieu très rentable. Et inconsciemment (ou non) quand on veut appartenir à cette catégorie de la population, on adhère au fait d'être imberbe. Sachant que cette mode peut très bien changer du jour au lendemain. Et qu'il y ait un article dans *Têtu* pour s'interroger sur savoir si on doit ou pas se raser est assez hallucinant. Jamais on dit de s'écouter soi-même, de ne pas forcément suivre une mode. Les étiquettes c'est quelque chose qui me gêne beaucoup. Et ce d'autant plus que nous sommes dans une société où malheureusement nous sommes de toute façon obligés de porter des étiquettes. Personnellement, ce qui m'intéresse c'est d'être moi. Au-delà du tatouage, du look, l'important c'est le regard. Et pourtant, à aucun moment on entend parler du regard. Pourtant c'est ce qui fait la différence. Entre deux personnes c'est ce qui fait la différence, ce que l'un véhicule à l'intérieur, à travers le regard, à travers son être. Je crois vraiment qu'il faut s'orienter vers cette direction, et ne pas se laisser avoir par le marketing. Sachant qu'au quotidien on se fait avoir. Mais nous devons essayer de réduire au minimum cette atteinte, et retrouver l'humanité qui est en nous.

**Marc Demont :** Par rapport à cette question du coming-out en famille, quand j'essayais de faire comprendre à ma mère que j'étais homo, je mettais des tee-shirts très marqués. Et ma mère disait que son fils était original. Il faut comprendre le code, il faut que les parents connaissent les codes. Il faut donc toujours penser la relation en dualité, et veiller à ce que chacun possède les mêmes instruments, les mêmes logiques de décodage. Ceci dit, il est délicat de procéder à une étude de ce genre de fait en restant dans une stricte analyse des représentations telle qu'on peut la présenter avec l'anthropologie. Car quand on ne veut pas voir, on ne voit pas. Ce genre de chose touche autant la personne qui porte les signes distinctifs que celui qui les regarde, signes qui d'ailleurs touchent à son propre désir. Ce qui change quelque peu la donne.

**X :** Le style, l'allure est un mode de communication. Il suffit simplement de se faire le sien et pas de copier la mode.

---

**Dominique :** Je voudrais parler des personnes transsexuelles et travesties. Pour les transsexuels à vocation féminine (d'homme à femme) la première chose à faire c'est de régler la question de la pilosité. Cheminement inverse à celui du transsexuel à vocation masculine (de femme à homme) où l'absence de barbe est vécue comme un manque, une gêne. Ce qui en soit est quelque chose d'assez normatif. C'est toute la question de l'identité de genre. Il y a une adhésion aux corps sociaux traditionnels. Ce sont des préoccupations comportementales que l'on retrouve également au niveau de la coiffure.

**Capucine Fromengé :** Bénédicte (autre membre du groupe *Tirésias*) travaille justement sur la question du transsexualisme, quand moi je m'occupe de la question de genre chez les lesbiennes, sujet inverse. Bref, procéder à un changement de sexe c'est se retrouver dans son genre, alors que chez les lesbiennes c'est la volonté de dépasser son genre, son sexe et à la limite vouloir dépasser tous ces codes du masculin et du féminin. Et si de son côté Bénédicte part d'un point pour en arriver à un autre, j'ai le sentiment que je fais le chemin inverse.

**Thomas :** Justement sur la question des personnes transsexuelles, je suis allé à la manifestation transsexuelle qui a eu lieu dernièrement à Paris, manifestation au cours de laquelle des tracts sur la liberté d'être transsexuel furent distribués. Ce qui m'avait frappé c'est qu'on pouvait y lire la liste de tous les métiers typiquement masculins. C'est à dire ceux avec un casque de chantier. Il y avait l'exemple de Sophie (anciennement Marc) qui une fois femme, est devenue secrétaire. Quand on est féministe, on se dit que le transsexualisme n'est pas si subversif et/ou transgressif. C'est surtout une réappropriation des codes masculins ou féminins, codes que le féminisme a essayé d'exploser. Et on en est encore à une demande de normalisation (ce que par ailleurs je comprends) qui utilise les codes sociaux, et ce de façon assez caricaturale. Et de la part de transsexuels dont on pourrait attendre une critique des genres (à supposer que nous ayons à attendre quoi que ce soit), l'idée de contester cette mythologie des genres qui enferme, qui établit une hiérarchie des rôles sociaux et/ou sexuels. Je constate simplement que cette critique n'existe pas. C'est un constat.

**X :** Sauf qu'au départ de la démarche transsexuelle il y a une recherche d'identité. Et s'ils reprennent les codes traditionnels du genre féminin ou masculin c'est pour s'affirmer dans un genre qu'ils estiment être le leur. Ensuite, quand ils ont réussi à rejoindre le genre masculin ou féminin, ils peuvent très bien se démarquer des codes traditionnels. C'est ainsi que l'on voit nombre de transsexuels (hommes ou femmes) qui reprennent à leur compte tous les différents stéréotypes, certains optant pour une féminité outrancière ou une virilité exacerbée.

**Thomas :** On peut être transsexuel à vocation féminine, avoir une féminité outrancière et être chef de travaux....

**Irène :** A ce propos, j'ai l'exemple de ce qui s'est passé à Anvers (une émission télé fut même consacrée à cet exemple) d'un docker, marié et qui s'est fait opérer. Nous l'avons vu avant l'opération, et après. Devenu femme, elle est restée docker alors que dans tout le port d'Anvers il n'y a pas une femme qui exerce cette profession. Ce sont plutôt des gens assez réactionnaires (c'est à Anvers que l'extrême droite fait le plus de voix). Mais comme les gens la connaissaient, elle venait travailler en talon haut. Cela dit, durant l'émission il y avait un truc assez extraordinaire et pourtant personne n'a réagi, pour dire combien les codes sont profondément ancrés, alors qu'elle continue de faire un travail d'homme (réputé comme tel) elle déclara que l'une des choses qui avait changé pour elle depuis l'opération c'est que désormais elle aimait bien passer l'aspirateur. Alors là .... Je comprends très bien la démarche d'adopter des codes plus extrêmes quand on adapte son sexe apparent au genre. C'est un peu comme les convertis, ce n'est pas quelqu'un qui adopte une nouvelle religion qui sera le plus critique à son égard. Les plus critiques sont plutôt les gens qui auront été élevé dans telle religion, mais qui tout en restant croyant peuvent commencer à prendre des distances. C'est peut-être qu'il faut du temps pour engager un travail critique.

**Jean-Pierre :** Je ne suis pas d'accord avec Thomas. Il me semble complètement illusoire d'attendre des transsexuels qu'ils critiquent les notions de genre. Il me semble que justement ils sont les plus mal placés pour cela, pour remettre en cause la notion même de genre masculin et/ou féminin. Pour faire un parallèle sur lequel il ne faudrait pas se tromper, si on prend un handicapé (je n'assimile pas du tout les trans aux handicapés), toute sa vie on s'emploie à faire en sorte d'être le plus "normal" possible. On ne lui demande pas de remettre en cause les choses. Il faut avant tout que les gens se construisent leur propre identité. Les transsexuels ont une démarche tellement compliquée, tellement longue....

**Capucine Fromengé** : Il ne faut pas oublier que les personnes transsexuelles, pour avoir accès aux opérations chirurgicales de transformation, sont obligés d'être reconnues comme étant véritablement de l'autre sexe. Et pour ce faire, elles sont obligées de verser dans les stéréotypes, faute de quoi les psychiatres estiment que la volonté de changer de sexe n'est pas réelle. Ensuite, je crois que l'on parle maintenant de cas dans lesquels les trans peuvent être pris, sauf que (et il serait hypocrite de prétendre le contraire) quand on a à faire à un trans la première chose que l'on fait c'est d'essayer de capter dans la personne que nous avons face ce qui est masculin et ce qui est féminin, ce qui nous rappelle un homme ou une femme. Personnellement j'essaye de sortir de ce schéma mais c'est plus fort que moi, quand j'observe un trans je ne peux pas m'empêcher de guetter l'homme ou la femme. Ce qui indique combien nous sommes bien profonds dans ces schémas.

**Thomas** : Il faut distinguer deux choses. Effectivement je comprends ce que veut dire Jean-Pierre, mais au moment où une personne se constitue elle a un certain degré de conscience politique, critique. Et à ce niveau, elle n'est pas obligée d'entériner la notion de genre. Maintenant au niveau individuel, je comprends très bien que telle personne adopte pleinement les codes sexuels de genre. Je n'émet pas de jugement de valeur, je ne suis pas en train de regretter que les trans soient à ce point normalisateurs. Je disais simplement qu'à partir du moment où se constitue un groupe politique la critique de la notion de genre devrait apparaître. C'est comme l'APGL qui te sort..... certaines personnes de l'APGL, c'est vrai..... des personnes qui te sortent des discours super essentialistes. Certains représentant de l'association, quand ils ont l'occasion de prendre la parole, disent que les drag queens discréditent le mouvement homosexuel, qu'il faut aller vers la normalisation parce que c'est le mouvement naturel. Quand c'est un des membres de l'association qui s'exprime ainsi, pourquoi pas..... mais quand c'est l'un de ses porte-paroles, qui du fait de sa fonction engage l'association, cela devient un peu plus gênant.

**Alain** : Quoi qu'on fasse nous sommes tous dans les contradictions. Nous ne sommes pas forcément, tout le temps, cohérents avec nous-mêmes. Par exemple sur le plan de la remise en question de l'hétéro-normativité, je pense qu'il y a beaucoup de gays et de lesbiennes qui vivent en couple (et qui sont en plein dans cette perspective) et qui de fait sont dans l'hétéro-normativité, des gens qui voient le fait d'aller voir ailleurs comme une tromperie. Personnellement je suis pleinement conscient du fait qu'il y a une construction sociale des genres, une dévalorisation du féminin et une survalorisation du masculin, j'en suis totalement conscient, mais je ne vais m'habiller en jupe par désir de subversion. Parce que je ne peux pas. Je suis en couple et j'aimerais vivre l'amour libre, mais pareil, je ne peux pas. Je suis aussi dans un rapport de domination dans mon couple, alors que j'ai horreur de ça. Il faut certes essayer de sortir de ces différents schémas mais je ne suis pas certain que cela soit aussi évident que ça.

-----

**Capucine Fromengé** : Justement sur cette question de la domination au sein des couples lesbiens et gays que nous avons brièvement abordé tout à l'heure, je n'ai pas de réponse générale. Mais au cours de mes recherches j'ai croisé nombre de femmes qui pour certaines avaient un regard très critique quant à l'utilisation d'attributs masculins. Certaines me disant qu'il était pour elles hors de question d'utiliser un gode car cela leur rappelait un sexe masculin. Quand d'autres vont en utiliser dans un rapport de plaisir, et jouer sur l'alternance en ce sens que chacune (dans le couple) va l'utiliser alternativement afin justement de ne pas créer de rapport de domination au sein du couple. C'est ainsi que souvent elles vont préférer un gode ceinture par rapport, peut-être, à l'idée de la cosmogonie du concave et du convexe. Il y a une volonté, même à partir des attributs de la domination masculine (ou considérés comme masculins) de ne pas reproduire cette domination, et qu'il n'y ait pas une seule personne qui soit représentative du pouvoir. Au sein des couples gays (domaine que je connais assez peu) se pose la question des rôles actif et passif. Est-on toujours actif ? Et à partir du moment où on est considéré comme étant toujours passif, quel imaginaire existe derrière cette personne ? Dans les couples lesbiens, il a vraiment une volonté d'alterner afin justement de ne pas reproduire le schéma de la domination masculine. Après, bien sûr il y a toute la diversité des jeux sexuels.

**X** : Il faudrait éviter de catégoriser les gens. Personnellement je vis dans le cadre d'un couple lesbien, avec une fille qui s'est retrouvée face à la transsexualité car dans son pays l'homosexualité n'est pas prise en compte. Et comme elle ne pouvait pas s'affirmer en tant qu'homosexuelle elle fut obligée de devenir un garçon manqué, puis d'aller vers l'autre sexe. Mais quand elle est arrivée en France, elle a compris que les choses n'étaient pas aussi catégoriques que cela. Au lieu de se catégoriser, il faut essayer de se trouver. Quand on est transsexuelle et lesbienne, quelle est sa place ? Ce qui compte c'est l'individu et pas la catégorie. Dans la vie on se cherche, on passe sa vie à se chercher. Et quand on a différentes relations, au fil des années, on se voit différemment car l'autre voit en nous quelque chose que nous cachons derrière notre identité, une partie refoulée. On n'est pas obligé d'être une femme pour être féminin, on peut être femme et masculine. L'essentiel c'est de se trouver, à travers ce qu'on est et pas rapport à ce qu'on est défini socialement ou culturellement. Et si les homosexuels et les transsexuels ont toujours été exclu de la société, c'est parce qu'ils forment une catégorie humaine ignorée parce que minoritaire. En fait, à titre individuel si nous arrivons à se reconnaître vis-à-vis de soi-même, vis-à-vis de notre rapport à d'autres personnes qui traversent notre vie, nous pouvons avoir une vie sociale plus ludique. Actuellement on entend parler que les Etats-Unis avait modifié l'appellation "LGBT" par "LGBQ", la dernière lettre étant propre aux personnes en recherche identitaire. Justement, chaque personne qui a été éduquée dans un milieu social que la société nous inflige, et si dès l'enfance on ne se connaît pas il nous faut se découvrir. C'est pourquoi il faut éviter de s'infliger des contraintes. On peut très bien être un couple de lesbiennes et devenir un couple hétéro, si une des personnes se sent mieux en homme.

**Capucine Fromengé :** On a toujours tendance à politiser les choses, mais s'il y a un rapport dominant/dominé le principal c'est que la personne qui le vit le fasse volontairement. Le principal c'est qu'elle soit heureuse avec cette personne. Quant à ramener cela à la norme hétéro et être forcément contre, je me demande si .....

**Alain :** Il est illusoire de vouloir que tout le monde soit comme il le désirerait. Parce que ce qu'on désirerait, c'est une construction sociale. Alors il est peut-être plus facile de devenir ce qu'on désirerait devenir être, et plus reconfortant. On peut être content, partiellement heureux tout en étant esclave. Ou en tout cas y trouver un certain contentement. Si je sors de la relation dominant/dominé, je ne serais pas plus dans un certain confort, je serais dans le bonheur. Pour moi, c'est comme ça sur le plan sexuel et sur le plan politique. Si je milite, c'est pour sortir du confort qui est le nôtre. Il est vrai que nous vivons aujourd'hui dans une société plutôt confortable, mais qui est aliénante. Parce qu'elle est basée sur des rapports de domination, que ce soit dans le domaine patronal ou sexuel. Une société confortable mais aliénante. Et il me semble que le bonheur est au-delà de ça.

**Jérôme :** A la base il faut s'écouter. Les minorités ont été amenées à se poser plus de questions parce qu'elles ont été socialement, politiquement opprimées. Après il ne faut pas se masturber la tête, il faut savoir retrouver notre côté animal qui consiste à vivre selon notre instinct.... Comme la mante religieuse ? Pourquoi pas. Ceci dit, à force de vouloir s'intégrer dans tel et tel courant on finit par créer son propre courant.

**Simone :** Je ne sens pas bien quand j'entends dire que cela peut-être agréable la relation dominant/dominé. Si on se met, comme les hétéros, à vivre des relations de ce type je trouve cela très grave. On se dit alors que les luttes (passées comme présentes) menées par les femmes hétéros afin de dénoncer les violences sexistes doivent influencer sur les violences qui existent au sein des couples lesbiens et gays. Et personnellement je ne peux pas accepter l'existence de telle relation car pour moi le bonheur ce n'est pas dans un couple lesbien quand l'une tape l'autre. Les mots changent peut-être mais le fondement de ce type de relation est toujours la même.

-----

**X :** Il y a toute une dimension que nous n'avons pas pénétré (excusez l'expression) c'est celle du fantasme. Car il me semble que c'est quelque chose d'important en terme d'image, de codes comportementaux si on veut supprimer les rapports de domination dans les jeux sexuels. Je fais cette séparation entre rapport de domination dans le jeu sexuel et rapport de domination dans le cadre des violences conjugales. Les deux n'ayant rien à voir. Sur le plan des jeux sexuels j'ai du mal à envisager la disparition des rapports de domination, car alors qu'est ce que je fais de mes fantasmes ? Et je ne pense pas être le seul dans ce cas, on fonctionne tous plus ou moins ainsi.

**Alain :** Bien évidemment il faut faire la distinction entre les deux. Pour ma part je veux bien jouer à un jeu SM soft mais je suis absolument contre l'idée de faire la vaisselle tous les jours.... Dans les rapports de domination il y a parfois les violences physiques mais il y a aussi le partage des tâches, la répartition des rôles sexuels. Et dans nos couples homos, la répartition exhaustive du travail domestique montre quelque chose de la domination masculine. Maintenant, c'est sûr la domination dans les jeux sexuels est quelque chose qui peut être amusant et même subversif.

-----

**X :** Au départ de cet atelier nous avons eut deux exposés sur le rapport entre les codes, les gestes et les genres. J'ai été frappé (je ne suis peut-être pas le seul) par le fait que les exposés qui ont été dits par un homme et par une femme, chacune étant marqué, de façon presque caricaturale, par leur caractère sexué. C'est à dire que Capucine parlait doucement (il fallait presque tendre l'oreille pour l'entendre) et de son côté, à l'inverse, Marc avait des gestes amples, il prenait l'espace, allait et venait. Je suis étonné que des étudiants qui se posent ces questions les présentent dans une façon qui est un peu en recul. Bref je voulais savoir si j'étais le seul à avoir remarqué cela.

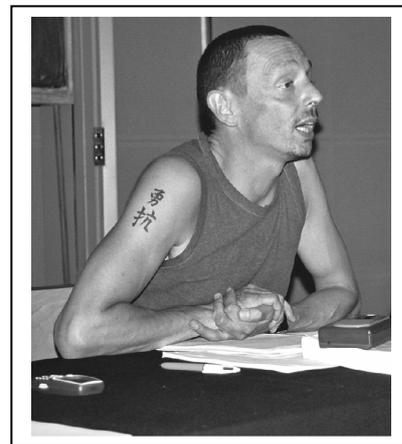
**Capucine Fromengé :** Non. Mais ce qui se passe c'est qu'il a une différence entre ce qu'on aimerait faire et ce que nous sommes. Pour ma part je n'avais pas forcément envie de présenter un truc comme ça, avec Marc on s'était dit que nous aimerions faire autre chose. J'avais assez peur de parler face à des gens. Ce sont des constatations de terrain, ce n'est pas des trucs hyper machin. Pour ma part, en aucune manière j'ai la prétention d'innover, de dire des choses étonnantes. Je sais que j'ai un certain manque de confiance en moi que l'on pourrait qualifier de timidité.... J'ai parlé moins longtemps que Marc ? Pourtant j'ai vraiment l'impression d'avoir parlé pendant une éternité.

-----

**Bat Shéva Papillon :** Bien, nous sommes arrivés au terme du présent atelier. Merci à toutes et à tous.

**François Delor** : Depuis son origine le mouvement homosexuel (gay et lesbien) s'inscrit entre l'affirmation fière de la différence, une discrétion respectable dans une visée d'intégration (et même d'assimilation), une provocation politique et le choix de la subversion ou souci d'inscrire dans les cadres institués une revendication d'innovations dans le domaine de l'érotique relationnelle ou, au contraire, une volonté de banaliser, de normaliser des conduites minoritaires. Posant ainsi les bases d'une identité communautaire.

Ce cycle d'ateliers s'occupera de la nature de l'injure, de l'acte injurieux, partant en cela de la célèbre phrase de Didier visibilité : "*Au début il y eut l'injure*". L'injure, l'acte injurieux, en effet est un élément d'analyse qu'il convient d'explorer tant ses répercussions sur notre identité sont loin d'être négligeables. Cela comprend aussi bien la valeur de la métaphore comme forme d'injure (sachant que la métaphore est faite pour être entendu par une communauté) que la pulsion sadomasochiste qui en caractérise les fondements.



---

### Les fondamentaux de l'insulte

L'une des grandes caractéristiques de l'injure, c'est d'être un producteur de frontière. Ainsi, dire qu'untel est pédé c'est délimiter ce dernier dans un champ précis. Mais c'est aussi, et surtout, tracer une frontière, une limite entre lui et l'injuteur. Par exemple, dans le cas d'un élève insulté par un autre, les copains de classe sont pris à partis et doivent se positionner en disant si cela est vrai ou pas. L'insulte est donc une production sociale (et linguistique) qui oblige à prendre position, et qui de fait est une invitation à une catégorisation sociale (comme "espèce de con"), par la limite qu'elle institue autour de la personne injuriée. Dire de quelqu'un que c'est une espèce de con, c'est non seulement le caractériser mais aussi et surtout l'enfermer dans une catégorie précise.

Par ailleurs, autre grande caractéristique, l'injure (relevant du pulsionnel) génère est une violence et une jouissance érotique non exclusivement orale. Une pulsion qui souvent implique le sale. Le gros mot (sale) est souvent court, il agit comme une ponctuation linguistique ("il est noir", "c'est un sale nègre"). Il est d'autant plus court que présentant la saleté, il ne se mâche pas. Après tout, mâcher de la merde donne mauvaise haleine, il faut donc l'expulser, la cracher.

Dans tous les cas, il est impératif de condamner le comportement injurieux. C'est en ne réagissant pas, en disant qu'après tout cela n'est rien, que l'on fabrique les endormis qui accepteront toutes les insultes (et s'en feront, quelque part, les complices). L'injure collectivise, dans la mesure où le collectif n'exige pas une réponse immédiate, mais accueille dignement la honte de l'autre. Face à l'injure il ne faut pas répondre, en écho, par un catalogue d'injures autorisées. C'est pourquoi il ne convient pas de banaliser l'acte injurieux, l'injure, mais au contraire de la prendre en dérision, d'ironiser. Il est tout à fait possible, et même souhaitable de reprendre l'injure dans une optique créatrice et ironique. Par exemple, répondre à l'insulte "Sale pédé" ou "Enculé", répondre que oui on est sale, et pire encore (à en rougir de honte) qu'effectivement on fais la grosse limace pour se faire enculer, que si les gens savait comme cela est bon..... Répondre que si on est un enculé, l'injuteur est notre enculeur. Que l'injuteur voudrait nous nous rabaisser à terre, nous enculer, et par cette violence sadique qu'il souhaite nous infliger il montre à tous son désir profond de devenir un jour un enculé.

En d'autres termes, l'insulte, phénomène pulsionnel, relève d'un acte de jouissance guerrière. Derrière la catégorisation de l'autre (de l'insulté) vient sa stigmatisation tant l'insulte est ce qui réduit la victime à un objet, est ce qu'il faut donc expulser (comme la merde). Mais en évacuant l'injure, l'injuteur, comme sadique, en disant "enculé" à quelqu'un, jouit de se voir dans le rôle de l'enculé, alors qu'il se croit dans le rôle de l'enculeur. L'insulte s'exprime par métaphore, par symbolique. C'est pourquoi il convient, face à l'injure, non seulement de bien en comprendre la nature, les modes de fonctionnement, mais aussi (et surtout) d'y répondre en usant des mêmes armes, afin, notamment, de casser la distance instituée entre soi et l'insulteur.

En ce début de deuxième atelier, l'assemblée est en proie à une certaine agitation. Deux photos géantes décorent le grand amphithéâtre depuis le début de la semaine\*. Deux photos représentant (en très grand format) chacune un sexe féminin, l'un fermé, l'autre ouvert. Mais depuis la veille, l'un d'eux est caché par un voile de tulle rose. Les femmes aussi peuvent montrer leur sexualité, même si certains hommes ne la supportent pas. Après tout, nombre de femmes sont dans l'obligation de supporter l'omniprésence phallique masculine. Mais en l'espèce le fait que cette photo de sexe féminin soit voilée a suscité quelques remous. Suite à cela, une bonne volonté masculine décroche le voile (c'est un acte politique de mettre le voile et de l'enlever). Et c'est précisément ce geste qui provoque cette agitation en ce début d'atelier. Cette initiative de dévoiler ce sexe est l'occasion d'entamer tout un débat, en écho au sujet d'hier, sur la dimension masculine de l'injure.

### **L'opposition homme/femme**

Les vaches qui se piquent contre les fils barbelés ignorent que ce sont les hommes qui les ont posés, sinon elles se rebelleraient contre les hommes. Cette image, cet exemple montre que la force du pouvoir est de faire passer le barbelé pour une construction naturelle, pour quelque chose de normal, allant de soi. Et tant que nous dirons, que nous affirmerons que les différences sont quelque chose de normal, nous serons (et resterons) des vaches. C'est ainsi que nous pouvons affirmer que la question des différences (notamment entre hommes et femmes) dans la nature est instrumentalisée. Pourtant, concernant l'être humain il n'y a pas de référence à la nature qui se tienne, il n'y a pas de différences entre hommes et femmes autres que celles socialement construites. Différences construites pour, notamment, bénéficier aux hommes (la différence instituée entre les enfants et les adultes bénéficie aux adultes qui seuls sont considérés comme sujets de droit). La notion de frontières naturelles (autre différence socialement construite) est une construction abstraite qui ne repose sur rien d'avéré. Les frontières n'existent pas, la montagne qui sépare deux pays est un choix politique, ce n'est pas un fait naturel.

Cette référence à un quelconque ordre naturel est un instrument (de pouvoir) que l'on retrouve dans de très nombreuses situations. Notamment dans le domaine de l'injure qui (à travers sa capacité initiatrice) sépare ceux qui peuvent jouer de ceux qui ne peuvent pas jouer, et se faisant hiérarchise les catégories. La catégorie "homme", comme la catégorie "femme", est donc socialement définie en fonction d'une échelle hiérarchique basée sur des frontières qui en définissent non seulement la nature mais aussi les contours. C'est en particulier pour cette raison que les femmes habillées en homme ont toujours été condamnées comme des usurpatrices, alors qu'à l'inverse les hommes habillés en femmes font dans la dérision, dans l'humour. A la réserve près que s'ils le font "pour de vrai" ils sont considérés comme des traîtres. Dans ce cas de figure, l'homme ne se moque pas de la femme (bien que cela soit considéré comme ridicule), alors que la femme est accusée de se moquer de l'homme, de se moquer de l'ordre établi. Le travestissement (le vêtement miroir dérisoire), par nature, a une dimension politique car à travers la dérision des codes du genre féminin (et masculin), il ne se moque pas des femmes et/ou des hommes mais invente une fraternité différente où le vêtement serait définitivement transgenre. C'est un phénomène que l'on retrouve dans la masculinisation de l'injure, en ce sens si c'est une femme qui prononce un gros mot elle est qualifiée de grossière, alors que pour un homme c'est quelque chose de tout fait normal. C'est pourquoi lutter contre l'injure sexiste revient de fait à lutter contre cette différence sociale homme/femme artificiellement construite. Lutter contre l'injure, c'est dénoncer le primat phallique.

### **Le manque, le passif**

Cette différence sexuelle entre les hommes et les femmes (entre mâles et femelles) s'est opérée autour de la notion de manque, de l'action et de la passivité. La culture, dans son ensemble, glorifie l'action et au contraire déconsidère la passivité, et attache au genre "homme" les vertus de force (de puissance) et au genre "femme" celle de soumission. L'expérience du manque de sexe externe érectile est vécu comme une honte. Et donc, tout le travail consiste à cultiver cette différence dans le plus grand nombre de champs possible, à entretenir le manque du côté de la femme et la compétition du côté de l'homme, à dire que les femmes sont manquantes alors que les hommes sont les "ayant", à dire que la femme (territoire labourable) est par nature passive. Par définition, la femme est le lieu du manque. A ce titre elle fait horreur. D'autant que les hommes vivent dans l'incertitude de perdre leur supériorité qui fait leur force. Après tout, un homme c'est tellement mal foutu, tellement fragile, tellement exposé aux coups (d'ailleurs, cette fragilité est anxiogène). Mais être un homme n'est qu'une illusion, et il n'y a rien de plus difficile que d'entretenir une illusion. L'homme étant le non-manquant, il ne doit surtout pas s'abandonner dans les territoires du manque. C'est à dire être passif, être celui qui apporte le manque dans le territoire masculin. Si l'homme prend la position passive, il fait ce que seule la femme a le droit de faire, et ce faisant trahi son genre, et par conséquent son rang social (sa fonction sociale). Ce qui est grave car contagieux. L'actif enseme le manque. On dit toujours à l'enfant qu'il lui faut faire attention à son zizi, on ne lui parle pas de la beauté ou de l'attention qu'il doit à ses oreilles.

L'actif, par nature détenteur de la semence, enseme le passif (qui, étant le manque, ne peut avoir la semence), et la femme (terre par nature labourable), territoire de l'absence. L'homme passif importe dans le territoire le manque qui n'existe pas normalement dans sa nature. C'est en ce sens que l'on peut affirmer qu'une politique de rétablissement du manque est un enjeu car il permettrait de rétablir un équilibre. S'il n'y pas rétablissement du manque, les rôles distribués sont bouleversés.

---

\* Page 327

Les hommes ont mis en place un système qui vise à cacher le manque. Et la vraie justice serait que chacun reprenne sa part de manque. Etre un humain c'est un travail de justice, mais être un homme c'est se prendre au sérieux. Pourtant il est difficile pour un homme de croire qu'il est un homme, c'est une illusion. Le phallus est une déclinaison du pouvoir, c'est pourquoi l'injure renvoie souvent au passif ("enculé", "trou du cul", "con".....) contrairement à l'actif qui est toujours surestimé, valorisé. C'est ainsi que les femmes et les gays sont renvoyés au passif. Dire de quelqu'un qu'il est gay, c'est non seulement le catégoriser, mais le désigner comme tel et donc lui attribuer une valeur sociale, celle du passif. Toutes les classifications (les catégorisations) ont pour vocation à hiérarchiser de bas en haut, le bas de l'échelle étant (bien sûr) toujours dévalorisé. Après tout, chacun doit prendre sa part du manque ! L'injure répond à l'angoisse de la perte, à l'angoisse du manque.

### **Relation entre métaphore et injure**

Il convient de s'interroger sur la relation entre injure et métaphore (la reine des figures de style) car l'injure détient la force de la métaphore, et ce faisant convainc en dehors de toute raison. L'injure par essence est une métaphore, une figure de style qui pervertit, qui invente le sens de la chose dite. Cependant il ne faut pas toujours tout prendre pour une injure, ainsi quand Ben Laden attaque l'Amérique, il n'y a pas injure de la part de Ben Laden mais une traduction phallique d'un conflit politique. Le 11 septembre est un crime de guerre (d'une guerre à la puissance des Etats-Unis) mais pas une injure. La traduction en terme d'injure permettait d'en faire quelque chose de phallique (terroriste). "Enculé" c'est la forme passive de la conjugaison.

Il y a une dimension politique des métaphores qui peut être mortifère ou "ressuscitante" (les mots d'esprit). Les mots d'esprit séparent ceux qui peuvent jouer de celles qui ne le peuvent pas. La métaphore ressuscitante peut seule s'opposer à la métaphore mortifiante. Ceci dit, on ne peut pas répondre à la métaphore injurieuse par la raison. Et toute la question est de savoir comment répondre à l'injure sans tomber dans l'injure, sans tomber dans le symétrique.

A l'injurié revient le droit d'user de la métaphore pour se défendre. Et ce d'autant plus qu'il porte en lui-même la responsabilité de l'injure, en ce sens qu'il se sent responsable de ce qu'il a fait pour mériter d'être injurié. Toute la force de l'injurié est donc dans la pertinence de sa réponse métaphorique qui casse la catégorisation dont il est l'objet, à travers la réponse ironique qui est le meilleur moyen, dans le cadre de la relation à l'autre, pour vider la force stigmatisante de l'insulte, en donnant une réponse à ce qui normalement n'en appelle pas.

-----

Si l'injurié est désigné comme faisant partie d'une classe sociale sans valeur, et si dans un effort de repositionnement social nous avons souvent l'habitude d'user de la dérision face aux oui (même si ce type de réponse ne convainc pas), il importe de prendre conscience de la dimension sadique (et masochiste) dans l'acte injurieux, tant cette dimension est importante.

### **La pulsion sadique et masochiste de l'injure**

Le gros mot, l'injure est expulsée comme une merde mortifère. Pour autant, l'insulte n'est pas un feu d'artifice mais le résultat d'une pulsion sadomasochiste sourde, présente en continue dans l'intime de l'injuteur. Notamment à travers la limite qu'elle institue entre l'injuteur et l'injurié. L'injuteur réduit la personnalité de l'autre à la sexualisation et à l'excrément. C'est ainsi qu'avec l'insulte "enculé" l'injuteur met en place sa pulsion sadique. Bien que "l'enculeur" évacue le problème de la douleur. Après tout, il est toujours plus facile de faire aux autres qu'à soi-même. D'autant plus que l'expérience de la douleur est tentante, en ce sens qu'elle rappelle la maîtrise de l'autre. Le sadique choisit une victime, et la fait souffrir physiquement pour souffrir psychiquement. C'est une duplicité érotique, l'injuteur prend la place de "l'enculé" sans en supporter le coût, il mortifie l'autre. C'est ainsi que le dominateur jouit de cette duplicité érotique.

Il n'est pas inutile, ici, de rappeler la valorisation de l'actif (et donc de la dévalorisation de la passivité) dans notre société. Une société qui affirme que par définition l'homme y est toujours fort, beau et bon, quand la beauté de la femme est par nature éphémère. Une société qui place, de fait, la femme dans l'attente. Ainsi, exemple caractéristique, la publicité véhicule continuellement ce schéma actif/passif basé sur le manque féminin et l'action de l'homme. Pourtant il ne faut pas se penser comme sexué tout le temps puisque nous ne sommes pas que des être sexuels (d'ailleurs durant la journée nous avons des actions non sexuées). Alors que le sexe n'est pas une durée banale, l'injure re-sexualise l'injuteur et surtout la personne injuriée. De fait, l'injure est une re-sexualisation d'un état ("sale gouine", "sale pédé"). C'est ainsi que l'injuteur est sexualisé par l'insulte à travers l'évacuation une pulsion dont il ne veut pas reconnaître l'aspect sexuel qu'il fait porter par un autre. Ce faisant, l'injuteur est en position "d'enculeur verbal", ce qui exprime une pulsion sadique destinée à réduire l'autre à un objet. Ce qui amène à la question de la différence entre douleur psychique et douleur physique. Ceci dit, le sadique ne fait pas mal pour faire du mal, mais pour évacuer sa propre douleur. Pour ce faire il lui faut faire mal à celui qui ne résiste que mal au pouvoir qu'il a sur celui-ci. En cela nous pouvons parler de relation sadomaso, de complicité érotique puisque l'insulteur, de fait, se place à la place de l'enculé. C'est la définition même d'un acte érotique mortifère. D'où l'aspect politique de l'injure.

## Conclusion

Nous vivons dans une société, dans une civilisation de la fierté ou de la honte Ceci nous invite à ne pas produire à notre tour des exclus, à ne pas faire de la fierté un impératif. Et ce d'autant plus que la honte n'est pas l'inverse de la fierté. Il ne faut pas que la fierté, le fait d'être fier, enferme dans la honte ceux qui ne manifestent pas de fierté. Cette question de honte et/ou de fierté est le centre du phénomène de l'insulte, de sa force stigmatisante, de sa force d'exclusion. Phénomène dont les homosexuels (notamment à travers l'insulte basique de "pédé") sont particulièrement sujets. Car à travers leur inclination ils entrent en contradiction avec les dogmes de la société pour laquelle la famille est le centre de tout. Une famille où l'homme est l'homme (c'est à dire celui qui a le pouvoir, la force, l'organe) et où la femme est la femme (celle qui n'a pas). Une société où chaque genre est clairement défini et ordonné (hiérarchisé). Hors de ces chemins balisés, les homosexuels sont donc stigmatisés, insultés par la majorité, puisque n'adhérant pas au mouvement général. Ce qui est étranger (différent) est forcément rejeté. On en revient à l'affirmation de Didier visibilité selon laquelle l'identité homosexuelle se construit à partir de l'injure. C'est pourquoi nous pourrions dire que la question de l'identité gay, de la fierté gay exige non seulement de s'interroger sur ce phénomène qui d'une certaine façon "construit" l'identité homosexuelle, mais aussi (et par contre coup) de faire attention à ne pas enfermer dans son placard le "honteux", celui qui n'affiche pas une identité près définie.



-----  
**X :** Quels sont les rapports entre Freud et l'homosexualité ?

**François Delor :** Alors qu'il pensait que le rapport sexuel entre homme et femme n'est pas naturel (quand pour Lacan il n'y a pas de rapport sexuel complémentaire), Freud fut confronté à de profonds troubles lors d'une cure (suivie par une lesbienne) sur la question de l'homosexualité féminine, en ce sens qu'il n'arrivait pas à sortir du cadre d'une sexualité de type phallique. Et c'est en ce sens qu'il lui semblait que le lesbianisme tenait de l'hystérie. Cependant, vis à vis de l'homosexualité masculine, la situation était quelque peu différente puisqu'il fut personnellement confronté à ses propres fantasmes et ses rapports homo-érotiques avec certains de ses patients (il a vécu de très fortes amitiés masculines). Ce qu'il l'a conduit à une réflexion plus poussée. De façon générale, son erreur fut de penser l'homosexualité comme un système de plaisir à répétition. Cependant, il ne voyait pas de problème à ce que quelqu'un soit homo si celui-ci avait suivi une thérapie, tant pour lui l'homosexualité est une perversion, un arrêt à un stade de l'évolution qui interdisait un rapport à l'autre. Quand il a pensé à la clinique de la névrose, il a créé une classification des homos. Pour autant Freud a évolué avec le concept de névrose, c'était un progressiste dans une période rétrograde. C'était plutôt l'Ecole Freudienne qui y voyait problème. De son côté, Lacan, intellectuel parisien narcissique (ce qui fait beaucoup), a beaucoup injurié, dévalorisé les homos, montrant en la matière un certain raffinement (notamment avec la survalorisation du Père).

-----  
**X :** Quelle connivence existe t-il entre psychologues et anthropologues ?

**François Delor :** L'alliance entre psychanalystes et anthropologues se situe dans la volonté commune de définir et surtout de maintenir l'ordre moral par quelques raccourcis pseudo scientifiques. Comme l'idée de prescrire avant de décrire (ce qui n'est en rien une approche scientifique). C'est ainsi que, exemple caractéristique, le rappel continu à l'ordre symbolique des choses se retrouve continuellement dans les discours de certains (je pense en particulier à Pierre Legendre ou à Irène Théry). Au nom du respect à l'unité des choses, à l'immutabilité des choses (où les hommes sont des hommes et les femmes demeurent des femmes, chacun avec un rôle social défini, établi). Pourtant l'unité est une création intellectuelle, une chimère. C'est pourquoi contre les mainteneurs de l'ordre public, de l'ordre moral (ces fameux experts que nous avons longuement, trop longuement entendu lors du débat sur la PACS) il nous faut savoir être critiques. Par exemple montrer que Pierre Legendre (sous prétexte de ses études juridiques) établit une relation entre la loi exprimée par Lacan (juriste passionné de droit canon et de droit romain) et la loi sociale afin d'étayer sa propre vision des choses, estimant que le malaise de la société vient justement du manque d'ordre. Ou Irène Théry qui prescrit (notamment à propos de l'homoparentalité) un stricte respect de l'ordre symbolique. C'est ainsi que les gardiens de l'ordre établi s'occupent, de concert, de prescrire le respect des choses, s'occupent de prescrire en mettant de l'ordre. Sans s'occuper un instant d'entreprendre un véritable travail critique de cet ordre établi.



**ETRANGER**

**ETRANGER**

**ETRANGER**

**ETRANGER**

**ETRANGER**





**Sabrine Al'Rassace** : Bonsoir à tous. Merci d'être venu si nombreux et nombreuses. Je voudrais remercier les *UEEH* qui nous permettent d'organiser ce forum (qui d'ailleurs inaugure le cycle international) dont l'objet est l'instrumentalisation de l'homosexualité dans le processus de la mondialisation. Ceci dit, je vais vous présenter les différentes personnes présentes à cette tribune qui durant cette soirée vont intervenir. Moi-même : Sabine Al'Rassace. Je travaille à la commission HDS (Homosexualités et droits humains) de la section française d'*Amnesty International*. Ensuite Peter Drucker, Adijana Sisic et pour finir Nahas Omar.

Les années 2001 et 2002 ont apporté leur lot de consternation. Le 11 mai 2001 avec l'Affaire du Rainbow, en janvier 2002 trois saoudiens présumés homosexuels furent condamnés à la peine de mort par décapitation. Toujours en 2002, un rapport d'*Amnesty International* fait état d'une recrudescence de violations des droits des personnes LGBT en Equateur. Des lesbiennes y sont insultées, agressées, harcelées, ainsi que des travestis et des transsexuels. Nous avons vu cette après-midi lors du séminaire sur l'Europe de l'Est\* (principalement en Pologne, en Russie et en Slovénie) combien les valeurs traditionnelles et nationalistes renforcent un terrain propice à l'homophobie. Partout dans le monde, que les discriminations soient l'œuvre d'agents étatiques ou non, les personnes LGBT forment un groupe dangereusement exposé et totalement instrumentalisé. Je vais maintenant passer la parole à Peter Drucker qui est spécialiste des LGBT dans le quart-monde. Avec lui nous allons commencer à nous intéresser, ce soir, à l'étude des mécanismes d'instrumentalisation de l'homosexualité.

-----

**Peter Drucker** : Tous les signes d'homosexualités qui existent à travers le monde montrent qu'il existe une extrême diversité des formes d'homosexualité, d'être homosexuel. Et l'émancipation des homosexualités, c'est à dire la reconnaissance des droits humains des personnes LGBT exige la reconnaissance de cette extrême diversité de façon d'être, et ensuite de créer les conditions politiques et sociales dans lesquelles ces multiples homosexualités puissent s'épanouir. L'instrumentalisation des homosexualités est justement le contraire de cela, car elle nie la diversité en réduisant l'identité homosexuelle à un modèle simpliste qui passe mieux dans un contexte social près déterminé par le pouvoir en place. Cette réduction forme la base même de la répression des homosexualités et donc de la discrimination des homosexuels. Mais il existe aussi le cas de figure où le pouvoir instrumentalise les homosexuels, sans pour autant les opprimer, en réduisant les homosexualités à une homosexualité incompatible avec le modèle social qu'il défend. Mais ces deux façons de faire ont quelque chose à voir avec le processus de mondialisation que nous connaissons à travers le monde.

### Résistances politiques

La mondialisation libérale provoque un certain nombre de résistances, tantôt progressistes, tantôt réactionnaires. Ces dernières (de nature intégriste et/ou nationaliste) cherchent souvent à définir une culture nationale et indigène où il n'y a bien évidemment aucune place pour les homosexualités (et donc pour les homosexuels). Dans ce cas (du moins aux yeux de ces personnes) la répression des homosexuels (et donc des homosexualités) est un acte d'autodéfense d'une culture potentiellement menacée. A l'exemple de l'intégrisme islamique qui réduit toutes les homosexualités existant au sein du monde islamique à un unique pêché (celui de la sodomie), prétendant ainsi défendre la culture islamique des menaces de corruption venant de l'extérieur. Cette condamnation n'est possible qu'à l'impérative condition de l'oubli d'une histoire et d'une culture homosexuelle extraordinairement riche.

En général, la mondialisation néo-libérale tend à imposer la culture du plus fort, à savoir la culture "occidentale" (c'est à dire celle de l'Europe). Comme celle qui postule que la culture occidentale est par essence chrétienne, et que par conséquent tout projet de participation sociale, politique à une telle société (chrétienne) ne peut être que plus ou moins intégriste, et donc plus ou moins répressif vis-à-vis des personnes LGBT. C'est ainsi que la droite traditionnelle prétend défendre (se fait un devoir de défendre) le mariage et donc la famille. Mais il s'avère que cette famille idéalisée et défendue est une forme de vie sociale de fait extrêmement minoritaire. Cette vision des choses réduit l'homosexualité à un modèle purement individualiste, hédoniste, ignorant que de nombreuses

\* Pages 269 à 274

familles européennes sont homosexuelles. De fait, la culture que cette droite prétend défendre est une culture qui n'existe pas, qui n'existe plus, tant la société a évolué. Cependant, face à cette définition réactionnaire (cette vision réactionnaire des choses) il existe une définition libérale, humaniste (celle des Lumières). Mais face à elle, la droite affirme la supériorité culturelle de l'Europe et donc l'infériorité des autres.

A court terme, cette définition semble avoir des avantages pour les homosexuels, car (par exemple) c'est sur cette base que l'Union Européenne exige des pays de l'Est qui souhaitent adhérer à l'Union d'abroger de leur code pénal les lois qui répriment l'homosexualité, que des gouvernements européens critiquent ouvertement dans l'enceinte des instances internationales les persécutions commises ici ou là à l'encontre des personnes LGBT, que le gouvernement hollandais (par exemple) soutient matériellement les associations gays dans le tiers-monde. J'insiste sur la dimension positive de cette politique pour les homosexuels qui de part le monde sont discriminés, mais cette politique souffre malgré tout de certains inconvénients, et nous serions (il me semble) bien avisés d'y réfléchir. Ainsi, je prends l'exemple des Pays-Bas où un politicien de droite a utilisé sa propre homosexualité comme atout pour sa croisade contre les émigrés. Ce dernier a même été jusqu'à militer pour l'abrogation de l'article 1 de la constitution néerlandaise qui interdit toutes discriminations (alors, je le répète, qu'il était lui-même homosexuel), article qui forme la base juridique de toutes les lois anti-discriminations sur la base de l'orientation sexuelle.

L'autre inconvénient de cette instrumentalisation des homosexualités par le mouvement néo-libéral est de réduire les homosexualités à un modèle compatible avec le maintien de l'ordre symbolique, c'est à dire avec le maintien de la norme hétérosexuelle et familiale d'une société hétéro-normative. C'est une norme qui peut éventuellement convenir aux homosexuels exclusifs vivant en couple stable, mais qui ne garantit en rien l'émancipation des différentes formes de sexualités différentes, et donc à l'émancipation d'autres minorités sexuelles. Ainsi les millions de personnes transgenres qui vivent en Afrique, en Asie, en Amérique Latine n'ont pas grand-chose à voir avec le modèle européen.

### Solidarité ou charité ?

Les personnes LGBT de l'Europe orientale et du tiers-monde ont besoin de notre solidarité, mais il ne faut surtout pas que nous confondions charité avec solidarité. La solidarité ne consiste pas seulement en la défense des victimes, la solidarité exige le respect, l'ouverture d'esprit afin que les homosexuels d'autres religions, d'autres cultures puissent suivre des chemins d'émancipation qui leurs sont propres. Cette nécessaire tolérance n'est pas chose facile, car si pour nombre de personnes LGBT, rompre le mur du silence comme trouver leur propre voie demande du courage, cela nous demande (à nous autres autres occidentaux) de l'écoute, et pas de jugement. C'est pourquoi il convient de trouver une autre voie d'émancipation, une voie qui reste donc à inventer. Celle-ci devant mettre les droits (et les besoins) humains au centre de ces préoccupations, et non les exigences symboliques. Il est impératif de reconnaître l'extrême diversité des communautés, des modes de vie et des individus LGBT qui existent à travers le monde. C'est pourquoi cette solidarité devra avoir une vision véritablement internationale, avoir une véritable ouverture à la réciprocité des cultures, plutôt que de vouloir imposer une seule forme d'expression (une seule norme) culturelle. C'est pourquoi il est impératif de penser l'émancipation homosexuelle comme étant une partie d'un phénomène bien plus large, à savoir la libération de l'ensemble des êtres humains de tous les oppressions.

-----

**Sabrine Al'Rassace :** Bien, après l'aspect assez théorique de cette question, nous allons voir des exemples pratiques, à travers des cas concrets avec Saïda Hahis, à travers des cas concrets, qui basé à Londres est responsable pour l'Europe.

**Saïda Hahis :** Bonsoir, travaillant pour *Amnesty International* (à Londres), je m'occupe en particulier de coordonner (au niveau européen) l'ensemble des campagnes menées par l'association. *Amnesty* s'est engagé à mener des campagnes en faveur de toute personne emprisonnée en raison de son orientation sexuelle, considérant que ces personnes sont de fait des prisonniers de conscience au même titre que d'autres, qu'il n'existe pas de différence entre une personne qui aurait été arrêtée pour avoir embrassé son ami en public et une autre qui aurait exprimé publiquement ses opinions politiques.

Pour rentrer dans le vif du sujet, l'instrumentalisation de l'homosexualité, je vais citer un certain nombre de cas concrets où les Etats ont utilisé les personnes LGBT afin d'affirmer leur propre pouvoir. Je commencerais par le cas de la Malaisie où eut lieu (en septembre 98) un procès pour sodomie. Le premier ministre d'alors a renvoyé son ministre des finances, en l'accusant d'actes de mauvaise conduite sexuelle, et donc de constituer une menace pour la sécurité nationale. En fait, le ministre des finances avait entrepris une vaste réforme sociale et surtout politique, et en septembre à la tête d'une manifestation de plus de 30 000 de ses concitoyens, il avait manifesté dans les rues de la capitale. Manifestation durant laquelle il avait demandé la démission du premier ministre. Le lendemain même, il fut arrêté. Officiellement pour homosexualité, prétexte facile pour se débarrasser d'un opposant politique. Si dans ce cas il s'agit bien d'une personne réellement homosexuelle, il existe d'autres cas de figure où l'accusation d'homosexualité est totalement inventée. Par exemple, en 1998 en Croatie un groupe de femmes qui s'occupaient de la défense des droits de l'homme fut l'objet d'une campagne de presse dont l'objectif était de condamner leur participation au débat politique sur un projet de législation alors en étude. Au fil des jours, la presse qui ne cessa d'affirmer qu'il s'agissait de femmes dénaturées, sans enfants qui servaient en sous-mains la Serbie. Ces accusations avaient pour vocation de faire cesser le travail militant de ces femmes, et à travers elles de toutes critiques politiques.

Personnellement j'ai demandé l'asile politique au Royaume Uni (je suis Bosniaque), où durant mon séjour dans ce pays, à cause de mes activités politiques durant la guerre civile en Yougoslavie, j'ai travaillé à trouver de l'aide à des étudiants réfugiés de l'ex-Yougoslavie qui étudiaient au Royaume Uni (qu'il s'agisse de juifs, de musulmans, de catholiques ou autres). Et dans le cadre de mon dossier de demande d'asile il m'a fallu déclarer que j'étais lesbienne. A cette époque, le fait d'être homosexuelle était grandement réprimé dans mon pays. Ce fut donc, non pas au titre de mes activités politiques, même si celles-ci embêtaient beaucoup le gouvernement (après tout, le gouvernement d'alors prétendait vouloir une Bosnie multiethnique) que je fus réprimée, persécutée, mais bien en tant que femme homosexuelle. Cependant, en aucune manière, cette partie de ma déclaration ne fut prise en compte car les autorités anglaises ont considéré que le fait d'être lesbienne ne me faisait pas correspondre à la définition qu'ils avaient de l'homosexualité. Je compris que pour eux être homosexuel se résume au fait d'être gay. Et tout le travail que je menais avec les étudiants étrangers aurait été vain si ces mêmes étudiants avaient appris que j'étais lesbienne, car ils m'auraient considéré comme une criminelle.

Ceci dit, avant de passer la parole à Nahas, je dirai que tant que les homos ne seront pas pleinement acceptés au sein de la société, par la société elle-même, le pouvoir en place aura tout loisir d'utiliser l'homosexualité (et donc les homosexuels) pour se maintenir au pouvoir ou pour servir ses propres ambitions politiques. Tant que la société n'aura pas compris qu'il est naturel d'être gay, qu'être homosexuel ce n'est pas une question de mode ou de perversion, que ce n'est pas une maladie, la seule manière de nous en sortir sera de nous employer à éduquer la société, en la rendant beaucoup plus sensible aux questions relatives à la défense des droits de l'homme.

-----  
**Sabrina Al'Rassace** : Merci Saïda pour la transition. Je vais maintenant passer la parole à Nahas qui va nous parler du procès de ces 52 égyptiens, exemple emblématique d'instrumentalisation politique de l'homosexualité.

**Nahas Omar** : Ce soir, je vais tenter d'expliquer ce qui se passe actuellement en Egypte, principalement à travers cette affaire de ces 52 personnes qui sont l'objet de persécutions parce qu'ils sont (ou du moins supposés) homosexuels. Dans ce pays, la législation ne fait aucunement mention de délit d'homosexualité, mais en réalité celle-ci est bien criminalisée en ce sens que la loi applicable à la prostitution masculine se trouve être appliquée à des hommes qui ont des rapports sexuels chez eux. Sans compter l'accusation de "mépris de la religion".

### **Le contexte social**

Durant l'année 2001 (et rien que durant cette seule année), des dizaines d'hommes furent arrêtés et emprisonnés au motif de leur (supposée ou non) orientation sexuelle. Celle-ci étant considérée par les autorités comme une menace pour la société. Et s'il existe des lieux de rencontres pour les gays (comme le fameux Queen Boat) il n'en reste pas moins que jusqu'à présent la question homosexuelle, l'homosexualité en tant que telle, demeure un sujet extrêmement tabou pour l'ensemble de la société égyptienne. L'arrestation d'homosexuels masculins n'est pas une chose nouvelle en Egypte, nous avons eu connaissance de cas qui remontent aux années 70. Mais pour nombre d'entre nous, tout a réellement commencé avec l'affaire du Queen Boat qui a mis sous les feux de la rampe le phénomène de la persécution des gays en Egypte. De fait, *Amnesty International* a beaucoup intensifié les recherches, afin justement de faire le point. D'autant que l'affaire du Queen Boat a jeté une lumière crue sur cet état de fait. Depuis nos contacts se sont grandement multipliés, jusqu'à avoir constitué une mission de recherche locale.

### **L'affaire du Rainbow**

En mai 2001, au Caire et dans ses environs, une soixantaine d'hommes furent arrêtés. En fait, il s'agissait surtout de personnes présentes sur une péniche transformée en boîte de nuit. 52 d'entre eux furent détenus durant plusieurs mois. Nombre d'entre eux furent état de mauvais traitements, et même dans certains cas de tortures. Certains auraient déclaré avoir été frappés sur la plante des pieds avec un bâton et avoir fréquemment reçu des coups de pied, sans compter différentes humiliations. Le pic de ces mauvais traitements aurait lieu au début de leur incarcération, période durant laquelle ils étaient de fait presque totalement coupés du monde. C'est à ce moment que des médecins les examinèrent afin de déterminer ceux qui s'adonnaient à la pénétration anale de façon passive. Ces examens se sont déroulés de façon extrêmement humiliante, en ce sens que les détenus étaient obligés de se dévêtir devant beaucoup de personnes et de rester allongés par terre. De plus, le médecin principal demanda que cet examen soit renouvelé immédiatement quand il apprit que le résultat s'avéra négatif. Aux détenus qui tentèrent de résister il fut répondu que s'ils continuaient ainsi ils seraient battus. Ces personnes furent accusées des débauches habituelles (comme l'atteinte aux bonnes mœurs) mais également de mépris de la religion (accusation grave, s'il en est). C'est ainsi qu'ils furent menés devant un tribunal d'exception, sans droit d'appel. Malgré que l'Etat égyptien a toujours nié le fait que ces condamnations étaient directement liées à l'homosexualité (supposée ou non) de ces hommes, l'aspect superficiel des accusations comme la tenue du procès montrent au contraire qu'il s'agissait de la condamnation d'une pratique sexuelle entre adultes consentants. *Amnesty International* a adopté ces personnes en tant que prisonnier de conscience, et a demandé qu'ils soient immédiatement remis en liberté. Depuis lors, en novembre 2001, près du Caire quatre personnes furent arrêtées pour homosexualité, puis

condamnées à une peine de quatre ans d'emprisonnement (en février de cette année). Ce qui est le maximum prévu par la loi. Dernièrement j'ai eu l'occasion de discuter avec certains d'entre eux, et deux d'entre eux m'ont dit avoir été battus par la police durant leur détention. Dernièrement au sud-est d'Alexandrie, cinq jeunes hommes furent arrêtés, toujours pour homosexualité, puis emprisonné et torturés par la police .....

**Guillaume Dustan :** C'est bien gentil ces discours, mais il y a des gens qui attendent pour prendre la parole car ils ont eux aussi des choses à dire. Oui ..... Non, je ne me tairais pas. C'est chiant ces discours..... Il serait plus que temps de parler des vraies questions.....

**Sabrine Al'Rassace :** C'est bon, tu as réussi ton coup. Tu as réussi à te montrer..... Oui, c'est bon, on t'a entendu. C'est ce que tu voulais, non ? Bien, je crois que nous pouvons reprendre le cours de ce forum, sachant qu'ensuite vous, la salle, bien évidemment, vous aurez la parole.

Donc, ils ont subi des examens afin de déterminer s'ils avaient ou non eu des rapports annaux passifs. Cependant cette fois-ci les choses se sont un peu mieux passées, en ce sens que bien qu'ils aient été condamnés à une peine d'emprisonnement (de trois ans), par la suite ils furent relaxés.

### La question du contexte politique

On peut se demander pourquoi cela se passe maintenant, s'il y a un projet politique derrière cela. Il est certain que nous sommes face à une augmentation significative des attaques contre les homosexuels, mais il est cependant difficile de dire pourquoi le gouvernement égyptien se met aujourd'hui à se comporter de la sorte. On peut, assez légitimement, supposer que le gouvernement s'attache à faire preuve de rigueur morale afin de faire passer au second plan les problèmes politiques et surtout économiques actuels, d'autant que la situation économique est assez désastreuse. On peut aussi supposer que cette "rigueur morale" est directement liée à la montée en force des partis islamistes. En fait, d'autres explications sont tout à fait possibles, les uns s'additionnant aux autres. Ainsi la brigade des mœurs qui surveille de près l'Internet semblerait être particulièrement active dans ces arrestations. Il faut savoir que l'Internet est nettement plus utilisé par les gays que par le reste de la population, et que la brigade des mœurs, en procédant à des arrestations massives cherche à leur faire passer un message.

Mais si tel était le cas, cela n'aurait pas été très réfléchi en ce sens que les derniers événements semblent ne pas répondre à un plan préalablement défini. Par exemple, le président Moubarak après avoir décrété lui-même que les 52 prisonniers devaient être jugés devant un tribunal d'exception, a refusé un an plus tard de ratifier le verdict émis par ce même tribunal. De même, une certaine presse qui au début de cette affaire avait été particulièrement féroce, a progressivement perdu de la hargne à tel point que les événements de cette année ont fait l'objet d'une modeste couverture médiatique. Pour autant, il est clair que désormais les gays égyptiens ne vivent plus comme avant, et sont en permanence dans la peur d'être arrêtés, craignant de se rencontrer en privé comme en public.

### Conclusion

Les progrès que nous avons pu dernièrement constater sont dus à tout un travail mené par différentes associations de défense des droits de l'homme, mais aussi à l'audience mondiale de certaines affaires. Le fait que les cinq hommes arrêtés à Alexandrie ont pu finalement être acquittés (ainsi que la relaxe des 21 personnes de l'affaire Rainbow) montre que notre action commence à porter ses fruits. Cependant, malgré ces signes, il y a lieu d'être préoccupé car il y a deux semaines un nouveau procès pour homosexualité a eut lieu, et aussi parce que les 52 personnes de l'affaire du Rainbow seront de nouveau jugées au prétexte que le tribunal n'était pas compétent pour juger une telle affaire. Il reste donc beaucoup de travail à faire, même si les campagnes menées jusqu'à présent ont suscité un intérêt réellement important pour les questions et les personnes LGBT à travers le pays. Le parlement européen a voté deux résolutions (une première qui remonte au début de l'affaire Rainbow et une seconde à l'annonce du deuxième procès). Ce qui est un réel progrès, car il montre qu'au niveau international la question du respect des droits de l'homme en Egypte est prise en compte. Ceci dit, en Egypte la question des droits de l'homme n'a pas la même teneur qu'en Europe. Les persécutions contre les gays et les lesbiennes procèdent d'un phénomène bien plus large que la seule et stricte homophobie. En Egypte, des dizaines de milliers de personnes sont emprisonnées comme prisonnier de conscience. Une loi, récemment votée, limite encore plus la liberté d'expression. Le gouvernement cherche par tous les moyens de maîtriser, de contrôler la société civile. Différentes mesures relatives au "mépris de la religion" sont opposées à nombre de personnes, qu'il s'agisse de simples citoyens ou de journalistes, d'intellectuels ou de militants pour les droits de l'homme. En Egypte, la pratique de la torture est chose courante. Personne n'est à l'abri, même si celles qui se trouvent à la périphérie de la société sont plus exposées que les autres. Et pour la plupart, les choses commencent dès l'arrivée au commissariat (aussitôt après l'arrestation). Malheureusement, par peur des représailles, peu d'entre elles osent porter plainte. Et sur des milliers, des dizaines de milliers de cas de torture, bien peu (en fait aucun ou presque) n'ont fait l'objet d'une enquête. Les éventuels tortionnaires ne sont pratiquement jamais arrêtés, ou même interrogés.

**Sabrina Al'Rassace :** Je voudrais rappeler, afin d'être le plus complet possible sur cette affaire, qu'*Amnesty* a appuyé certaines de ces 52 personnes dans leur demande d'asile politique aux Etats-Unis et vers l'Europe. Je voudrais aussi préciser que Moubarak a l'habitude de casser les procès pour les renvoyer aux jugements civils. Mais Nahas, si procès il y a, peut-on raisonnablement espérer un acquittement ou au contraire craindre d'une nouvelle condamnation ?

**Nahas Omar :** Le deuxième procès a déjà commencé, le 2 juillet dernier. Jusqu'à présent il ne s'est pas passé grand-chose. Si ce n'est que lors de la première séance (le juge qui avait déjà présidé au premier procès) a dit ne pas être la personne qui convenait et s'est donc récusé. En fait, il est assez difficile de prévoir ce qui va se passer. Tout est possible, y compris que les accusés soient à nouveau condamnés. Dans ce cas la peine la plus lourde qu'ils risquent est de trois ans d'emprisonnement (six mois au minimum). Mais il est également possible qu'ils soient acquittés. En fait, il est très difficile (voir impossible) de savoir ce que veulent les autorités égyptiennes. Actuellement elles estiment avoir dit ce qu'elles avaient à dire, et de fait elles cherchent aujourd'hui un moyen d'en finir en libérant ces personnes, tout en estimant avoir encore, malgré tout, un message à transmettre. C'est pourquoi elles s'occupent de monter l'affaire du Rainbow en épingle, en en faisant un exemple emblématique. Ne sachant pas trop ce qui risque de se passer, il est important que nous restions vigilants.

D'autre part, je voudrais revenir sur point important, à savoir que les hommes qui sont donc renvoyés aux procès seront à nouveau détenus durant la tenue du procès. Et si cela devait se produire nous serions extrêmement préoccupés car lors du premier procès ils furent torturés non seulement au commissariat (ce qui est assez fréquent) mais également en prison. Ce qui est assez rare, en fait il semblerait même que soit assez unique à cette affaire. D'autant que ces personnes ont été torturées non seulement par les autorités pénitentiaires mais aussi par les autres détenus qui disposaient de divers instruments (comme des bâtons) dans leurs propres cellules. Ce qui n'est possible qu'avec la complicité des gardiens, qui au mieux ferment les yeux.

-----  
**Jean-Louis :** Pourquoi *Amnesty* a adopté 22 personnes ? La 23<sup>ème</sup> a refusé de l'être ? Et si oui, pourquoi ? Ce qui pose la question de la présence d'une association internationale, certains pouvant avoir peur d'être "adoptés".

**Nahas Omar :** Merci pour cette question qui me donne l'occasion d'expliquer le processus d'adoption des prisonniers politiques. *Amnesty International* se penche sur des cas individuels quelque soit les chefs d'inculpation retenus. Dans ce cas précis nous avons utilisé la documentation de l'enquête, essayant de voir pour quelles raisons précises chacun des prévenus a été condamné. Et nous avons constaté que ces condamnations reposaient sur des aveux (certains ayant reconnu avoir des rapports homosexuels), des examens médicaux positifs qui prouvaient que certains des inculpés avaient bien eut des rapports sexuels anaux, et enfin des photos (décrites dans un verdict qui concerne une seule personne, celle qui fut condamné à la fois pour atteinte aux mœurs et pour mépris envers la religion). C'est précisément cette personne qu'*Amnesty International* n'a pas pu adopter en tant que prisonnier de conscience, car il s'avère qu'il aurait eut des rapports avec des jeunes garçons. Et même si nous n'avons pas eu confirmation s'il s'agissait vraiment de relations avec des mineurs, dans le doute nous sommes abstenus car cela pourrait être pour notre action particulièrement problématique. Et donc, tant que nous ne serons pas fixés à ce sujet, l'adoption de cette personne est en suspens.

Juridiquement nous avons n'avons pas à nous exprimer sur les éléments d'une affaire qui émanent des autorités égyptiennes. Mais dans le cas présent, après avoir parlé avec des avocats et d'autres personnes qui ont participé de près comme de loin à ce procès, il ne nous est pas apparu très clair que les garçons que l'on voit sur les photos soient mineurs. Cette incertitude nous rend les choses difficiles. Nous avons besoin d'avoir, de la part d'une source fiable, confirmation qu'il ne s'agit pas de mineurs. Actuellement, il semblerait que l'accusé aurait reconnu avoir eu des relations sexuelles avec de jeunes garçons. Et tant que nous n'en saurons pas plus, nous ne pourrions pas adopter cette personne comme prisonnier de conscience

-----  
**X :** Je trouve extrêmement dommage que l'on confonde l'histoire des homosexualités (une histoire particulièrement diverse selon les nations, les pays, les cultures) avec l'histoire de l'émancipation des homosexuels aux Etats-Unis. Actuellement, la culture homosexuelle (comme l'histoire des homosexualités) américaine s'impose comme étant celle de tous les homosexuels, qu'ils soient européens, africains, maghrébins ou asiatiques. Pourtant nous savons bien qu'il existe différentes manières de vivre son homosexualité, surtout en Asie et au Moyen-Orient. Sur ce point, j'aimerais avoir votre avis, et surtout j'aimerais savoir si selon vous des alternatives sont possibles.

**Peter Drucker :** *Amnesty International* est tout à fait d'accord avec le fait qu'il existe une extrême diversité de modes de vie homosexuels. Je pense, par exemple, à un atelier sur le Sénégal\*. Ceci dit, aux Etats-Unis comme en Europe occidentale les mouvements d'émancipation homosexuels sont basés sur des communautés homosexuelles qui existent depuis longtemps. Ce qui au sein des cultures du Moyen-Orient n'existe pas, ou nettement moins. Dans cette partie du monde il existe une culture sexuelle qui suppose que les hommes vivent leur homosexualité à côté de mariage, à côté de leur participation à la culture traditionnelle hétérosexuelle. Cela pose des difficultés spéciales.

---

\* Pages 280 à 286

**Joël :** Il me semble qu'il y a une certaine contradiction entre ce qu'a dit le premier intervenant et les deux suivants. Car si la première intervention sur l'instrumentalisation des homosexualités disait que les identités gays et lesbiennes, les mouvements d'émancipation sont des bulldozers qui nous font oublier la diversité des identités homosexuelles et des manières de vivre des relations d'intimité avec un autre homme ou une autre femme, qui du coup ont tendance à dire qu'il y a mille façons de vivre son homosexualité et qu'il faut les respecter, d'un autre côté l'exemple de ce qui se passe en Egypte (et le travail que mène là-bas *Amnesty*) montre que l'on a besoin de ramener à des normes identitaires le profil d'une personne afin de déterminer s'il s'agit ou non du bon profil, d'un bon homosexuel que l'on peut donc l'adopter, contrairement à d'autres. L'exemple de ce 23<sup>ème</sup> prisonnier montre que nous avons besoin d'une norme identitaire, de modèles identitaires, c'est à dire de cases dans lesquelles les gens rentrent, même si dans la réalité les choses sont bien différentes et surtout plus compliquées. Et si le premier discours, politiquement parlant, peut être entendu comme assez réactionnaire, en ce sens qu'il affirme que s'il convient d'avoir conscience de la diversité des identités homosexuelles il n'en faut pas moins faire attention à la loi. Et au plan international, on voit bien que si nous voulons avancer il faut des identités stratégiques un peu plus "carrées" que la réalité. Ce qui pose la question de savoir comment il est possible de concilier les milles et une façon de vivre son homosexualité avec le besoin d'une "norme identitaire" sur laquelle on puisse bâtir des droits.

**Sabrina Al'Rassace :** Il faudrait, Nahas, que tu reprécises un peu ton propos car lorsque tu as parlé de l'adoption d'une personnes en tant que prisonnier de conscience, tu n'as pas trop précisé les raisons qui font que dans certains cas cela soit impossible.

**Nahas Omar :** Dans le cas de cette personne que nous n'avons pas adopté, notre propos n'est pas d'imposer (au non d'une pensée monolithique) une certaine conformité chez les homosexuels ou qui que se soit d'autre. Mais il y a un certain nombre de critères (que nous appliquons) qui se fondent sur des normes internationales, sur le droit international des droits de l'homme. Ainsi les personnes que nous adoptons comme prisonniers de conscience ne doivent pas avoir eu recours à la violence, être liés à des éléments pornographiques ou d'avoir de discours incitant à la haine. Nous ne voulons en aucun cas que tout le monde se comporte de manière identique ou que les prisonniers de conscience soient en conformité avec une certaine conscience identitaire, mais dans le cas où nous appelons à la libération de telle ou telle personne, nous souhaitons que le cas en question corresponde à certaines normes, certaines règles que nous nous sommes fixés nous-mêmes.

Ce qui ne veut pas dire que nous ne défendons pas les autres prisonniers. Dans le cas de cette personne (qui est donc soupçonnée de relation avec des mineurs), nous défendons son droit à ne pas être torturée. Pour *Amnesty* il existe différents niveaux de protection et différents niveaux d'activités. Mais dans ce cas précis, ce qui pour nous est embêtant, outre l'existence de documents pornographique, c'est que cette personne aurait eut des relations sexuelles avec des mineurs. Et qu'il s'agit d'une personne hétérosexuelle ou homosexuelle, cela fait qu'elle ne peut pas être adoptée par *Amnesty*.

Je terminerais en disant que dans le contexte dans lequel *Amnesty* décide d'intervenir, nous menons des campagnes pour les personnes qui se trouvent être emprisonnées uniquement pour des raisons relatives à leur identité sexuelle. Nous aidons donc des personnes ayant eu des relations sexuelles dans des circonstances qui n'auraient pas été considérées comme criminelles si elles avaient été hétérosexuelles. Mais dans le cas de cette personne, il s'agit éventuellement de pédophilie, ce qui est un délit. C'est donc la nature délictueuse de la chose qui nous empêche d'adopter cette personne.

-----  
**Sabrina Al'Rassace :** Bien, nous approchons du terme de ce forum. Nous allons donc finir par conclure et aussi en répondant à une dernière question de la salle, posée par le représentant du Sénégal..... Peter ?

**Peter Drucker :** Je suis d'accord qu'en matière militante nous avons besoin de la diversité des identités sexuelles, et dans une certaine mesure de limites. Par contre, il ne faudrait pas se focaliser exclusivement sur le travail d'*Amnesty*, car de par le monde il existe nombre de mouvements d'émancipation. Ainsi en Afrique de Sud, en Indonésie, au Brésil l'identité transgenre est vivante, militante. Ceci nous montre que nous devons avoir d'autres approches, d'autres normes que le prisme (le regard) occidental. Il faut savoir travailler avec les mouvements des pays concernés. Le problème, c'est qu'il n'existe pas de mouvement homo en Egypte avec lequel nous pourrions avoir un réel dialogue sur ce qu'il est possible (ou pas) de défendre.

D'autre part, ce soir j'ai appris beaucoup de choses sur le procès égyptien. Et si *Amnesty* profite d'une réelle crédibilité auprès des gouvernements et des instances internationales à cause de sa neutralité politique, il y a la réalité de l'affaire égyptienne qui a quelque chose à voir avec ce régime politique. Comme je ne suis pas un représentant d'*Amnesty*, je suis libre de parler du régime égyptien, et il me semble que c'est une coïncidence assez intéressante qu'éclate cette affaire au moment où il est question d'une nouvelle agression de l'Irak par les Etats-Unis. C'est un gouvernement qui est tout proche des Etats-Unis (surtout au niveau militaire, politique, économique), ce qui n'est pas du tout populaire au sein de la population. Ce procès est une manière de donner le change. Ce qui suggère l'importance de mouvements de solidarités internationales qui soulignent ces questions. Si le travail que fait *Amnesty* est important (et précieux) la question de la solidarité avec les mouvements d'émancipation sexuelle doit rester au centre de nos préoccupations, et donc nous amener à rester critique.

**Sabrina Al'Rassace :** Merci Peter. Nous allons donc maintenant conclure ce forum avec une intervention de Sérine, représentant du Sénégal.

**Sérine :** Bonsoir, je suis gay et Sénégalais. L'année dernière j'ai été invité à la rencontre internationale d'*Amnesty* qui a eut lieu au Sénégal. Trois jours après, avec quelques personnes, j'ai été convoqué par la responsable locale de la section nationale d'*Amnesty* qui nous a sermonné en nous disant qu'il était un peu étrange que l'on vienne revendiquer des droits pour les gays et les lesbiennes dans notre pays. Elle nous précisa même qu'*Amnesty International* était là pour les droits des humains, pas pour défendre celui des gays et des lesbiennes. Il faut savoir qu'actuellement il y a beaucoup de gens qui sont emprisonnés au Sénégal parce que tout simplement ils sont gays. Et personne ne les aide. Aussi à chaque fois que j'entends le mot "*Amnesty International*", je me demande vraiment ce que cela veut dire, ce que cela représente.

**Sabrina Al'Rassace :** Est-ce que d'un des membres de l'exécutif d'*Amnesty France* pourrait répondre ? Après on demandera à Nahas Omar de nous dire ce qu'elle pense de cette intervention. Jean, tu veux répondre ? J'insiste car je crois que tu as rencontré les garçons sénégalais.....

**Jean Thébaud :** Je ne sais pas si je peux vraiment répondre car je ne suis pas membre du comité exécutif international d'*Amnesty International*. Ceci dit il est vrai qu'il y a probablement dans certaines sections d'Afrique des réticences à travailler sur certaines questions, comme les questions touchant la population LGBT. Cela n'empêche qu'au secrétariat international il y a des gens qui travaillent sur l'Afrique, sur le Sénégal. L'année dernière j'ai rencontré, après le conseil international, des gens qui ont témoigné qu'il y avait des consignes au niveau de la province de Saint Louis (qui se situe au nord du Sénégal) pour ne pas recevoir des gens qui voudraient organiser une conférence sur l'homosexualité. Il y a des choses dont nous avons connaissance et sur lesquelles nous essayons d'intervenir au niveau international, mais il est également vrai qu'au niveau national, ici et là, il existe parfois des réticences locales. Des réticences qui sont souvent d'ordre culturel et/ou religieux, et contre lesquelles il est difficile de lutter. Ceci dit, quand nous avons commencé à travailler sur la peine de mort, nous avons eu les mêmes problèmes, surtout dans des pays où la peine de mort est pratiquée et où la population est opposée à son abolition. Parfois nous sommes confrontés à des réticences sociales et/ou culturelles, et les gens qui sont du pays savent que si les choses sont dites directement elles seront très mal reçues. Il n'empêche qu'au niveau international *Amnesty* travaille, et sur certains cas lance des actions. Alors peut-être qu'au Sénégal nous n'avons pas encore suffisamment travaillé sur le sujet, mais il y a des ouvertures. Ainsi depuis quelques années les choses ont tout de même évolué.

**Guillaume Dustan :** Vraiment, on a l'impression qu'*Amnesty* est en retard d'une guerre. Il serait temps qu'elle réalise que nous ne sommes plus dans les années 60 mais après les années 90. Et que le sujet central de la question homosexuelle est la drogue. Sur cette question il va falloir qu'*Amnesty* se réveille. Il va lui falloir défendre les drogués parce que la drogue, cela fait 30 ans que ça dure. En Occident nous vivons dans une société qui pratique le contrôle social, les gays sont pourchassés, les drogués sont pourchassés. Les jeunes de vingt ans qui consomment de la drogue il y en a plein, la consommation de drogue est un phénomène culturel, une pratique culturelle de masse. Il va falloir que vous en teniez compte, et ne pas être le bras armé des pleurnichards cathos. Le propos n'est pas de se "queeriser", on ne va pas vous demander d'enlever le drap noir tellement sinistre, on ne va pas demander de faire du "Act Up", ou de faire du militantisme spectaculaire en vous mettant en scène (façon production contemporaine) ou d'exercer sur vous-mêmes les tortures qui ont été infligés aux prisonniers égyptiens afin de susciter un minimum d'impact médiatique et donc d'attirer des jeunes. Se serait trop vous remettre en question. Alors, qui est-ce qu'on va donc remettre en question ? Personne ! Deuxième chose..... Non .....c'est important..... Donc, il faudrait quand même qu'on nous dise ce que c'est que le queer parce que les homosexuels ont avancé, avec la société, et il faudrait maintenant qu'ils prennent en compte les progrès de la science. Je tiens à dire que dans *Le Monde* et dans *Libération* on peut lire des articles assez pro-drogue. Quant à la question de la pédophilie, très, très vaguement abordée tout à l'heure, il faudra un jour que nous en parlions vraiment. Oui, un jour..... Parce que la question de la minorité, c'est une question .....

**Sabrina Al'Rassace :** Quand nous parlons de pédophilie, nous nous basons sur des normes internationales. Point. Et *Amnesty* s'appuie sur les lois internationales. C'est d'ailleurs la raison de sa crédibilité.

**Guillaume Dustan :** Sauf qu'il n'existe pas de droit de la pédophilie au niveau international, et tu le sais très bien. Nous sommes face à une impossibilité d'avoir des avancées culturelles (la drogue est une avancée culturelle). Et catholiques, juifs et musulmans, répressifs de tous les pays unissez-vous pour nous empêcher de jouir de nos droits de néo-païen.

---

**Sabrina Al'Rassace :** Evidemment nous n'aurons jamais assez temps pour toutes les questions, aussi passionnantes soient-elles. Pour finir, je tiens à remercier les différentes personnes qui sont intervenues à cette tribune. Merci à toutes et à tous.



**Peter Drucker :** Cet atelier porte sur la diversité des identités LGBT dans les pays du Sud. A ce propos j'ai un certain nombre de questions, et pour commencer je propose de les poser. Surtout en tant qu'Hollandais confronté à une forte immigration marocaine et turque. Et au-delà, les questions qui se posent à l'Europe dans son ensemble depuis le 11 septembre. En fait, j'aimerais aborder le cadre d'analyse général pour parler des homosexualités du Tiers-monde. En effet, quel est le meilleur cadre d'analyse, tant il existe en la matière différentes hypothèses ? Ensuite j'aborderais la question islamique. Et pour finir, les stratégies à suivre dans les pays islamiques. Ce qui n'est pas une question facile.

Afin de commencer avec le cadre d'analyse général, dans l'introduction à ce débat qui se trouve dans le programme des UEEH j'ai mentionné trois approches différentes à la question de la diversité des identités LGBT dans les divers pays du Sud. Ce n'est pas par ce que je souhaite démontrer la fausseté de deux thèses et à contrario montrer la validité d'une troisième, mais c'est que je crois vraiment qu'il existe vraiment différentes approches, différentes thèses sur ce sujet, et que chacune détient une part de vérité. Il s'agit donc, en premier lieu de la thèse du bobo gay, ensuite de celle qui insiste sur la spécificité culturelle des homosexualités des régions spécifiques du tiers-monde et les différences entre leurs façons de vivre leur propre homosexualité et l'homosexualité européenne. Et enfin, la thèse de la construction inégale et combinée des homosexualités. Mais en fait ces différentes thèses critiquent celle de l'éternel homosexuel, à savoir que les homosexuels ont toujours existé, à travers l'histoire, sur tous les continents, que l'histoire les a réduits au silence, les a rendus invisibles. Il me semble que dans cette thèse il y a également une part de vérité, en ce sens que le désir homosexuel est en fait universel. Tous les gens qui ont sérieusement étudié une culture particulière à un moment historique précis ont toujours trouvé des traces du désir homosexuel. Mais ce que nous disons du désir homosexuel ne s'applique pas nécessairement aux comportements homosexuels, en tout cas pas à des comportements particuliers ni aux identités homosexuelles, aux communautés homosexuelles, aux mouvements homosexuels. Toutes ces choses sont spécifiques, limitées culturellement et historiquement. Par exemple il y a encore dans le monde des homosexualités qui ne s'accompagnent pas de l'identité homosexuelle. Des femmes au Surinam couchent avec d'autres femmes mais ne s'identifient pas comme lesbiennes. Elles ont par ailleurs des rapports avec des hommes, ont des enfants, sont mariées. Pour elles, il n'existe pas de catégories à part. Ce type de comportement culturel se retrouve beaucoup au Moyen-orient où de nombreux hommes ont des expériences sexuelles avec d'autres hommes sans pour autant se définir comme homosexuels.

### Quelles bases de questionnement

Il faut donc s'occuper des origines des identités homosexuelles et des identités spécifiques, s'occuper du fait qu'il existe à travers la planète de nombreuses identités différentes. Par exemple il y a de nombreuses cultures en Amérique latine, en Asie, en Afrique où existe ce que nous appelons des transgenres. C'est quelque chose de différent de la notion d'identité homosexuelle telle que nous la connaissons en Europe. Souvent dans les rapports transgenres il n'y a que l'homme ou qu'une femme qui change d'identité de genre (et donc d'identité sexuelle), il y a une personne transgenre qui a des rapports sexuels avec une autre personne qui se voit comme normale. Schéma qui ne correspond pas à ce dont nous avons l'habitude en Europe où on considère que celui qui a des rapports sexuels avec quelqu'un de même sexe appartient à la communauté homosexuelle.

En Asie du Sud-est (et ailleurs), l'une des conséquences de la mondialisation est que les identités homosexuelles telles que nous les connaissons en Europe (et en Amérique du Nord) se répandent dans le monde. De fait, il y a de plus en plus d'homosexuels (au sens occidental du terme) dans le monde et donc dans le tiers-monde. Et ce phénomène va s'accroître. Le développement des mouvements d'émancipation des homosexuels dans le tiers-monde est semblable à ce que nous avons connu en occident (Europe, Etats-Unis et Australie). De la part de personnes originaires des pays du tiers-monde (ou d'Europe orientale) j'entends souvent parler de l'importance de la culture occidentale et surtout américaine. J'ai l'exemple d'une femme bosniaque qui me disait l'importance qu'avaient pour elle les films américains. La seule chose qu'elle connaissait du lesbianisme et de l'homosexualité en général était justement ces films. Quand on voyage dans le tiers-monde, on voit qu'il y a beaucoup d'images qui viennent de l'Europe et des Etats-Unis, beaucoup d'images qui sont importantes pour les identités des personnes LGBT locales. Ceci dit, il me semble que cet état de fait pose un sérieux problème en ce sens que cela pose la question des supposés bienfaits de la mondialisation. Si on estime que la mondialisation va créer un monde où l'ensemble de la population mondiale vivra à terme sous le modèle européen, il est logique que les homosexualités vont se développer en ce sens. Mais cela n'est pas du tout le cas. En fait, la mondialisation fait que les inégalités se creusent, que la distance entre les pays pauvres et les pays riches devient de plus en plus importante. Et de la sorte les modes de vie deviennent de plus en plus différents. Ce n'est donc pas surprenant de constater que dans nombre de pays du tiers-monde il y a de nombreux modes identitaires qui persistent, des modes identitaires qui n'ont pas vraiment grand-chose à voir avec le modèle occidental.

Contrairement à ce que présume la thèse de l'unicité culturelle des homosexualités différentes du tiers-monde, en Argentine, en Indonésie, en Afrique du Sud, on assiste à l'émergence de mouvements transgenres, on voit des gens qui se battent pour que leur identité spécifique soit reconnue. Sauf que ces gens ont tendance à dire qu'ils ont leur propre sexualité, qu'ils n'ont rien à voir avec les autres. Cela me semble assez exagéré, car du fait de la mondialisation nous vivons dans un monde où il y a de plus en plus d'échanges et de dominations économiques des centres mondiaux du capitalisme global, et donc la possibilité de maintenir des cultures nationales pures, des cultures indigènes qui ne sont pas contaminées par d'autres cultures (surtout de pays riches) devient de moins en moins possible. On voit alors que dans beaucoup de pays du tiers-monde coexistent différents types d'homosexualités, qu'il y a entre elles des échanges, que se développent des formes intermédiaires, hybrides. Ce qui fait que la situation devient de plus en plus compliquée.

La troisième thèse est celle de la construction sociale inégale et combinée, de cette réalité de coexistence de sexualités différentes. J'insiste aussi sur l'importance du développement économique dans le développement des identités, car cela repose surtout sur des phénomènes culturels tel que les images, les vidéos, les films. Et souvent il est exact que des formes culturelles originaires d'Europe peuvent être très importantes pour les gens du tiers-monde, mais leur contenu peut être différent. Si on voit la réalité de leur vie, ce n'est pas exactement la même chose. Et ce qui est décisif pour ces gens ce sont les possibilités matérielles qui leur sont offertes. Par exemple si on habite un petit village les possibilités pour un homosexuel sont nettement différentes de celles offertes à celui qui vit dans une grande ville, voir dans une capitale (aujourd'hui il y a de plus en plus de grandes métropoles dans les pays du tiers-monde). Il y a également la question des revenus de la personne, car les personnes transgenres ont une possibilité économique réduite. Souvent ils doivent subsister en se prostituant. Et de fait quelqu'un qui a des rapports avec une personne transgenre n'a pas grand intérêt à s'identifier avec eux, et à dire qu'ils appartiennent à la même communauté que les transgenres, car c'est quand même des gens pauvres, méprisés, en marge de la société. Pour avoir une communauté plus large, plus accessible, il faut une aisance économique suffisante pour vivre comme individu, avec son propre logement, sa propre liberté matérielle, sans la famille qui surveille ce qui se passe. Cela favorise cette distinction entre transgenre et gens "normaux" où les homosexuels qui peuvent se cacher. C'est une question à laquelle les gens du tiers-monde peuvent mieux que moi répondre, dire comment cela se vit au quotidien, dire comment les gens choisissent (peuvent choisir) une identité particulière ou une combinaison particulière de différentes identités.

### Le monde islamique

Le monde islamique se caractérise par quelles spécificités en la matière. Je précise que lorsque je parle du monde islamique je ne parle de la religion islamique. Et ce d'autant plus que je ne suis pas expert à ce sujet. Et de plus, je ne suis pas croyant. Mon propos porte donc sur les conditions historiques et culturelles du monde islamique, conditions qui ont certes quelque chose à voir avec l'islam, mais pas toujours. Ensuite, je tiens à préciser qu'il existe plusieurs mondes islamiques. Il existe également des homosexualités très différentes avec souvent des racines religieuses indigènes antérieures à l'arrivée de l'islam qui parfois apportent un réel soutien à des identités transgenres. Et de fait, il s'opère un mélange entre ces multiples sources culturelles. Il y a aussi la culture islamique de l'Asie du Sud-est (c'est à dire du Pakistan jusqu'en Indonésie) où il existait avant une tradition culturelle, une tradition homosexuelle des identités transgenres.

Ceci dit je centrerai mon propos sur le cœur du monde islamique, c'est à dire le monde arabe, et dans une moindre mesure, turc et perse. C'est dans cette région du monde où l'islam est plus fort, le plus présent, et c'est aussi une région qui avait une culture (sur les questions de sexualités) antérieure à son islamisation. J'ai l'impression qu'il existe une grande continuité entre la culture sexuelle d'aujourd'hui et celle d'avant. Celle de l'antiquité grecque et surtout romaine. Ces identités ont persisté et ont fini par influencer les jugements de l'islam. Elles ont aussi souvent persisté en dépit de l'islam, puisque celui-ci les condamne. Encore une fois je parle de traditions homosexuelles en l'absence de la notion d'identités homosexuelles. On parle souvent d'une homosexualité trans-générationnelle, en ce sens que l'homme le plus âgé endosse le rôle actif. Parfois il est question d'une homosexualité basée sur les différences de statut social. Celui qui jouit d'un statut social moindre aura le rôle passif. Dans ces cas, on ne note pas l'existence d'une identité homosexuelle, surtout pour celui qui est actif. Ce dernier demeurant, socialement parlant, un homme normal. En revanche pour le garçon, la société (les gens) estime qu'il s'agit d'une phase, d'une période par laquelle il est presque normal de passer. Sous réserve que plus tard, une fois devenue pleinement adulte, la personne en question devienne un homme normal (c'est à dire marié et avec des enfants). En ce qui concerne un homme de statut social moindre (inférieur) on peut penser qu'il a été forcé, que cela n'est donc pas du fait d'un choix, d'une identité.

Quand on parle de cette culture sexuelle, on ne peut que constater qu'en ce qui concerne les femmes celles-ci sont soumises à une subordination, à une ségrégation sociale extrêmement importante. Pour autant le lesbianisme est une possibilité, là où les femmes vivent entre elles. Cependant le lesbianisme souffre d'une énorme, d'une totale invisibilité. A tel point qu'il n'existe pas de mot (en tout cas en arabe) pour désigner cette réalité. C'est quelque chose qui en soit distingue ce monde islamique des autres sphères géographiques (et culturelles) de type islamique. En Afrique orientale où en général les femmes jouissent d'un statut social plus haut qu'en Afrique du Nord, la tradition arabe de poésie homosexuelle s'est développée vers un sens plutôt lesbien. De même, en Asie du Sud-est il existe de multiples possibilités pour les identités lesbiennes.

En ce qui concerne le sud de l'Europe, la culture sexuelle d'origine était celle de l'antiquité romaine. Dernièrement je suis intervenu lors d'un congrès sur l'homosexualité (à Lisbonne) au cours duquel un des professeurs présents m'a dit que je que je venais de dire sur les Arabes et les formes de sexualités arabes concernaient également, d'une certaine façon, les Portugais en ce sens qu'ils sont quelque part des Arabes. Ceci dit, dans le monde arabe moderne nous avons cette tradition de l'homosexualité masculine trans-générationnelle, et nous avons aussi dans de nombreux pays des traditions transgenres ainsi que le début d'attitudes, de cultures gays (au sens occidental du terme). Et tout cela coexiste, mais avec de grandes difficultés. Ainsi pour un jeune qui joue le rôle passif (avec un adulte) vient le moment où il doit devenir un homme normal (c'est à dire se marier). S'il n'arrive pas à le faire, il lui reste à adopter une identité transgenre. C'est ainsi que ceux qui persistent dans une identité homosexuelle, une fois adultes, sont confrontés à de grandes difficultés sociales et sont fortement méprisés. Même si beaucoup des hommes "normaux" n'ont aucune objection à avoir, ponctuellement, des rapports avec eux. Le principal étant que cela ne se voit pas. De fait, endosser une identité homosexuelle est aujourd'hui quelque chose d'extrêmement minoritaire. En Egypte l'expression "faire l'amour visage à visage" qui indique qu'il n'y a pas eu de pénétration anale (et qu'ainsi les partenaires sont égaux) est apparue. Mais j'ai surtout l'impression que c'est quelque chose qui existe plutôt au Caire, entre des hommes plutôt éduqués, bref que cela demeure un phénomène assez minoritaire. C'est une nuance que l'Egyptien moyen ne comprend pas, car pour lui quand il y a des rapports sexuels entre hommes, il y a forcément un actif et un passif. Il ne voit pas d'autres possibilités, contrairement aux homosexuels eux-mêmes. A ce niveau, l'islam fonctionne comme la forme idéologique du tabou sur la sexualité. Mais il existe d'autres formes idéologiques, ainsi par exemple des chrétiens égyptiens ne se montrent pas particulièrement plus tolérants sur ces questions. C'est un fait culturel qui dans le cas présent se justifie de manière différente.

Mais là où il existe une possibilité d'espace nouveau, c'est là où il existe une possibilité de société civile (un Etat) laïque. A l'exemple de la Turquie ou de l'Indonésie. Ce sont deux Etats qui sont socialement plutôt laïcs, et où les mouvements LGBT profitent de bien plus de liberté que dans la plupart des pays arabes. Ce qui est d'ailleurs intéressant à constater, car on dit souvent dans le monde islamique que la notion d'homosexualité, d'émancipation homosexuelle, est une idée qui vient de l'extérieur (c'est à dire de l'Occident). Mais si on observe le contraste entre la Turquie et l'Egypte, on constate que c'est en fait le contraire. L'Egypte fut une ancienne colonie britannique alors que la Turquie ne fut jamais une colonie. Et c'est dans ce processus de résistance nationale à la colonisation que se trouve la base de l'Etat laïc turc. Alors que les puissances coloniales ont, dans cette partie du monde, préféré préserver l'islam comme pilier de l'autorité publique arabe. Et c'est ainsi qu'en Egypte l'islam est aujourd'hui le plus fortement implanté. Ce qui m'amène à penser qu'en ce qui concerne l'émancipation homosexuelle au sein du monde islamique, c'est un énorme avantage si nous pouvons assister (provoquer) les débuts d'un processus de laïcisation de la société, mouvement à l'origine d'une société civile, d'un Etat véritablement laïc. Même pour des homosexuels qui restent musulmans. On peut se rappeler la récente histoire de l'Europe, à l'époque où la religion chrétienne était plus présente qu'aujourd'hui, au sein des églises catholiques comme protestantes il n'y avait pas beaucoup de place pour les homosexualités. Mais le fait d'avoir une société civile plus ou moins laïque a aidé les homosexuels qui voulaient rester dans leur église à travailler afin d'en changer le regard porté à leur égard. Un tel processus dans le monde islamique me semble beaucoup plus difficile car il y a peu d'alternative à l'islam. Pour les populations de ces pays, il est très difficile de vivre hors de l'islam, tant les personnes n'ont pas d'autre choix pour exister socialement parlant.

En plus, il ne faut pas oublier que la situation se complique du fait de considérations géopolitiques, puisque nous avons maintenant la notion du choc des civilisations. Avec cette guerre contre le terrorisme, l'islam est appréhendé comme l'ennemi principal de l'Occident. L'anti-islamisme est une des composantes idéologiques de la croisade des Etats-Unis. C'est un élément qui rend difficile pour les homosexuels du Moyen-Orient le fait de prendre de la distance avec la culture islamique dominante, car se pose pour eux le choix entre être musulman ou être un agent de l'Occident. L'élément qui permettrait l'émancipation homosexuelle dans le monde islamique serait l'émergence d'une troisième voie, un courant ni intégriste, ni pro-occidental. Dans nombre de sociétés islamiques il existe un courant dit de gauche, mais ceux-là sont aujourd'hui bien plus faibles qu'ils l'étaient il y a vingt ans. Pour les lesbiennes, la construction de mouvements féministes serait quelque chose de fondamentalement positif.

Et donc, si nous pouvons envisager un processus d'émancipation homosexuelle au sein du monde islamique, reste à savoir à quoi cela pourrait bien ressembler. Pour ma part, il me semble que cela ne serait certainement pas très ressemblant au processus que nous avons connu en Europe (ou en Amérique du Nord). D'abord parce qu'il existe ces traditions transgenres, et il est probable que dans le cadre d'un processus d'émancipation homosexuelle les personnes transgenre seraient appelées à jouer un rôle important. Sans compter la question majeure, au sein du monde islamique, de l'homosexualité trans-générationnelle. Ce qui interroge sur les limites que pourrait accepter ce type de société. Ceci dit, je crois qu'il serait possible que les hommes qui jouent le rôle d'actif dans des rapports de ce genre et avec des personnes transgenres développent, eux aussi, une identité homosexuelle spécifique. Aujourd'hui c'est assez difficile à imaginer pour les homosexuels du monde islamique, tant il y a un manque terrible de respect de la part de ces hommes pour leurs partenaires sexuels. L'idée que ces hommes puissent s'afficher (socialement parlant) comme homosexuels semble quelque peu difficile. Pour autant nous avons pu voir en Afrique du Sud qu'il existe des identités zoulous, indigènes, où des hommes jouent le rôle actif, qui participèrent (à leur niveau) au processus de la fin de l'apartheid qui s'exprima par un essor énorme des mouvements d'émancipation en tout genre. Ainsi, lors de l'une des toutes premières *Gay Prides* qui eut lieu à Johannesburg (début des années 90), les gens à la tête du cortège étaient justement des hommes qui expliquaient qu'eux-mêmes n'étaient pas vraiment homosexuels, contrairement à leurs amis qu'ils étaient venus soutenir. Ce genre de chose peut être vu comme une lueur d'espoir.

Une autre question qui évidemment sera centrale dans tous processus d'émancipation, c'est celle du sida. Surtout parce qu'il y a maintenant des pays (dans le monde islamique) où s'il n'est toujours pas possible de parler d'homosexualité il est en revanche possible d'aborder la question du sida. On commence à parler, avec beaucoup de précaution, des hommes contaminés. Le fait de pouvoir aborder la question du sida donne la possibilité à certains non seulement de se voir, mais aussi de parler de choses dont jusqu'à présent ils n'ont jamais pu parler. Et c'est peut-être le début d'un processus. Et si on prend en compte l'ensemble de ces éléments, il me semble que dans le monde islamique il faudrait parler d'un processus d'émancipation qui prendrait un chemin différent, d'un modèle d'émancipation différent du modèle occidental. Et ce d'autant plus que le modèle européen n'est pas parfait. S'il y a une oppression terrible exercée à l'encontre des homosexuels identifiés comme tel, d'un autre côté il y a plus de possibilités de rapports homosexuels avec les musulmans qu'avec des européens. Il y a un processus de ségrégation de l'homosexualité qui s'est passé plus ou moins en même temps que le processus d'émancipation. Et je me demande s'il est possible d'éviter un tel phénomène, d'avoir un processus d'émancipation plus généralisé que ce que nous avons connu.

---

**X :** Je suis effectivement d'accord avec l'idée que nous aurions, nous autres européens, à apprendre de la part des pays du Sud. En Europe il y a d'un côté l'homosexualité et de l'autre l'hétérosexualité, et à partir du moment que l'on s'intéresse à un homme on est systématiquement catalogué comme homosexuel. Sauf que la bisexualité commence à apparaître comme un mode d'existence alternatif. Mais hors de cela, il n'existe rien d'autre. C'est pour cela qu'il me semble que nous avons à apprendre des pays arabes, riches de certaines traditions. Et je me demande dans quelle mesure il est justifié de notre part de qualifier d'homosexuelles des pratiques que nous pouvons voir dans certaines parties du monde. L'homosexualité est un concept médical (et occidental) apparu au cours du 19<sup>ème</sup> siècle. Aussi, pourquoi continuer à utiliser ce mot ? D'ailleurs, je me demande si parler des homosexualités n'est pas en soi une réduction.

**Peter Drucker :** Effectivement, c'est pourquoi parler des homosexualités permet de respecter cette diversité.

---

**Donald :** J'ai été quelque peu chiffonné par la présentation de l'homosexualité en méditerranée. En ce qui concerne le sud de la France nous aurions pu évoquer la Gaule. Et à propos de l'homosexualité grecque, qui n'est homosexuelle que parce que le vocabulaire veut qu'on le dise, mais qui avant d'être une relation inter-personnelle (qui à mon sens ne se décode pas avec des notions de type LGBT ou actif/passif) il s'agit avant tout d'un phénomène de structuration de la société. Ce qui a structuré la société grecque. Quand tout à l'heure j'ai entendu dire qu'il s'agissait d'une relation transgénérationnelle entre un homme adulte (qui est actif) et un jeune qui deviendra un homme "normal", je ne peux que dire qu'à l'époque, c'était "normal". Ce qui renvoie à ce qu'on entend par la notion de normalité. Forcément, quand on utilise un vocabulaire et des grilles de décodage contemporaines, le résultat sème la confusion. En ce qui concerne le sud de la France, puisque nous parlons des pays du Sud, du Sud, il faut savoir que nous avons longtemps gardé (sur l'ensemble de la France) des mœurs héritées des gaulois qui eux-mêmes avaient une tradition pédérastique qui leur était propre. Dans le sud de la France la population fut plus particulièrement marquée par l'influence des grecs et aussi des romains. Ma remarque porte donc surtout sur ce point. Certes l'islam est un élément déterminant, mais quelque part nous nous sentons oubliés entre un enjeu (important) qui concerne l'islam, des attitudes anglo-saxonnes. Et entre les deux, il ne reste plus grand-chose pour des méditerranéens de souche.

---

**Guillermo :** Dans un nombre assez important de cultures latino-américaines on trouve des traces de rapports sexuels entre hommes et entre femmes. Malheureusement toutes les cultures de ce continent ne sont pas des cultures écrites, nous n'avons donc pas de traces qui expliquent en détail le pourquoi, le comment de telle et telle tradition ou pratique culturelle. Lorsque nous parlons de projets de développement identitaire différents, non copiés sur le modèle européen (et surtout américain), les latinos américains devraient s'employer à repenser leur passé culturel afin d'intégrer dans leur réflexion actuelle des éléments culturels particuliers. Dernièrement je suis retourné là-bas, après une absence de presque dix ans, en me disant que j'allais débarquer avec mes affaires parisiennes, sûr d'être parmi le plus chic. Une fois sur place j'étais en fait parmi les plus ringards. Les bars, les boîtes étaient comme à Paris. Sur place, les gens ne s'occupent pas de leurs traditions culturelles puisque eux-mêmes disent ne pas en avoir. Développer la possibilité de choisir qui on aime, ce n'est pas forcément adhérer au modèle culturel parisien. L'année dernière, pour la première fois à Quito (avec le parrainage d'*Amnesty International*) fut organisée la première *Gay Pride* qui rassembla beaucoup de monde, qui fut très festive, superbe. Cette année *Amnesty* était absent, et la manifestation fut interdite. Mais quand les gens eurent tout de même les couilles de sortir défiler, il le firent avec un orchestre qui joua de la musique équatorienne version techno. J'ai entendu de la musique qui après avoir récupéré des éléments (des clichés) arabes et/ou africains était telle qu'un européen pouvait danser dessus de la même façon qu'un arabe, à Paris, au Maroc ou ailleurs. Cette absence de réflexion identitaire et culturelle dans les pays d'Amérique latine pousse à un certain uniformisme culturel. Actuellement, dans toute l'Amérique latine il n'y a pas la moindre réflexion identitaire. En équateur des gays et des lesbiennes se battent contre une répression qui ne vient pas forcément de l'Etat mais de la société elle-même. Mais se faisant, ils nous singent, nous autres les européens.

**Joël :** J'ai beaucoup aimé l'intervention sur le fait que finalement dans certains pays du sud il y avait des situations où se combinaient les dynamiques, que les gens adoptaient à la fois des identités occidentales gays ou lesbiennes, en tant que tel, quand ils pouvaient le faire (économiquement ou culturellement parlant), et des choses qui tenaient de pratiques culturelles. Comme ces hommes qui couchent ensemble, alors qu'ils sont par ailleurs mariés, et qui se disent tout sauf homosexuel. Et ce qu'il les intéresse c'est d'avoir des espaces de liberté pour qu'ils puissent avoir des moments d'intimité. Mais quand on définit ce type d'espace et quand on circule dans tous ces pays, on se rend compte que ce qui relève de ces pratiques, de cette intimité est partagée entre des gens qui sont complètement identifiés comme homo (gay ou lesbienne), des pratiques institutionnalisées par la tradition (même si ce n'est pas une tradition occidentale) qui est très présente, qui parfois fait côtoyer le mariage avec une proximité entre hommes et entre femmes assez étonnante. En fait, il me semble qu'il est extrêmement important, alors que dans nombre de pays il y a des dynamiques vers une stratégie identitaire visant à affirmer que ce grand espace de liberté pour vivre toutes ces choses émergera en développant les identités occidentales qui donnent des droits, une reconnaissance en tant que citoyen (comme tout le monde). A mon avis, ce trajet là ne se fait pas sans coût. Effectivement il apporte plein de choses, il apporte des droits, la possibilité de militer, de se reconnaître moderne, il apporte une réelle visibilité (qui socialement a un coût énorme en matière de répression). En fait il y a toute une dynamique entre ce qui est pratique homosexuelle (en terme technique, je dirais), identité, action politique, répression de l'Etat, et ouverture de droits.

Il a tout un système qui est important de décrire, mais où la stratégie identitaire, contrairement à ce qui se passe en Europe (où nous avons tout misé dessus parce que nous évoluons dans une société de droit ce qui nous permet de penser que la justice peut nous protéger), dans les situations où c'est un peu moins le cas, en ce qui concerne les pratiques, c'est à dire tout ce qui ne correspond pas à des droits, tout ce qui existe de façon informelle, est souvent bien plus important en terme d'espace de liberté pour pouvoir coucher avec un autre homme ou avec une autre femme. Quand on part sur des stratégies identitaires, cela à des conséquences directes sur cet espace, sur ce qu'on peut faire de façon non officielle, souterraine. C'est pourquoi il faut toujours réfléchir, quand on opte pour certaines stratégies identitaires, sur comment cela risque de transformer ces autres espaces de liberté qui ne sont pas liés à des identités homos de type occidental et qui pourtant sont pour l'ensemble des personnes concernées des espaces extrêmement stratégiques pour survivre. Cela est vrai pour les transgenres et pour bien d'autres. Travailler sur l'identité permet de gagner des droits, à condition de faire attention à certaines pratiques culturelles. Ce genre de réponse vient de l'examen de ce qui se passe à la coexistence de tous ces modes de vie, en particulier dans les capitales de pays du Sud où il y a celui qui voyage à l'étranger et revient avec de belles fringues, et d'autres qui restent sur place.

---

**Susie :** Au cours de cet atelier fut posée la différence entre les modèles occidentaux et les traditions du tiers-monde, mais il me semble qu'il existe nombre de modèles qui ne sont pas traditionnels mais qui sont reformulés à la lumière de ce qui se passe aujourd'hui. Je prends l'exemple d'un syndicaliste chinois (j'ai vécu durant plusieurs années en Chine) hétéro qui milite pour les gays, en disant que l'acceptation de l'homosexualité fait partie de la théorie politique de Den Yaoping. Il a sondé nombre de gays auxquels il a demandé s'ils aimaient le parti, et il apparaît que les gays dans leur ensemble semblaient être de bons citoyens. Par rapport au contexte politique national, cela permet d'envisager certains angles de stratégie politique.

---

**Habib :** Dans ce que je viens d'entendre, il y a beaucoup de vérités mais ce n'est pas le reflet exact de la réalité. Par exemple sur cette histoire de l'actif et du passif, ce schéma est démodé. Pour autant je suis d'accords avec l'idée que l'homosexualité (au sens européen du terme) est un concept importé. Je rappellerai qu'au 11<sup>ème</sup> siècle il y avait une émancipation assez poussée des personnes homosexuelles. Vous avez également dit que dans le monde arabe on assiste au début de l'émergence d'une homosexualité gay. Certes vous avez cité la complexité de la situation des jeunes qui ont le rôle passif, et qui à un certain âge ne peuvent plus l'être. C'est la quatrième EEH à laquelle j'assiste, je me suis longuement exprimé sur la question, sur le vécu homosexuel dans les pays du Maghreb (et plus particulièrement du Maroc, pays dont je suis originaire), et j'ai l'impression en vous entendant que les choses en sont toujours au même point, que certaines réalités vous demeurent inconnues. Je suis ici, pas seulement pour passer une semaine de vacances sympas, mais aussi pour avoir l'impression que j'apporte quelque chose, que les gens me comprennent et qu'ensemble on avance. Quand les gens entendent cette histoire sur le vieux forcément actif et le jeune forcément passif, ils pensent que les choses se passent ainsi. Lorsqu'on ne sait pas on se fie à ce que l'on entend.

Donc, dans le monde arabo-musulman (je parle plus spécialement du Maroc mais cela concerne également des pays comme l'Algérie et la Tunisie) quand la personne est très jeune, il est pris par le cousin, le voisin. Le voisinage comme la famille ne disent rien. Enfin, ne disaient rien car maintenant il y a quand même un peu plus d'autorité (il y a des peines de prison pour cela). On ne prend pas un jeune mineur comme ça. Ce n'est pas que cela n'arrive plus, mais les choses sont différentes. Et le jeune homo qui se rend compte des insultes et du poids de la famille, commence à s'organiser. Il est toujours homosexuel, qu'il soit actif ou passif, peut importe. Ce n'est pas cela le problème. Mais avec le temps le gars choisit intelligemment de vivre son homosexualité tout en cherchant la paix. De fait, il ne va pas aller avec n'importe qui, il commence à faire des choix. A un certain âge, la famille,

l'entourage croit qu'il a arrêté, qu'il est devenu "normal". Quand on est homo, on l'est pour la vie. C'est vrai qu'alors il y a des sacrifices à faire, le fait de s'organiser, de choisir son homosexualité fait du mal. Dans la pratique, arrivé à un certain âge le gars choisi son ami et les autres croient qu'il s'est arrêté, quand d'autres vont vers le mariage, tout en restant homosexuels. J'ai plein d'amis qui afin d'avoir la couverture sociale et pour faire plaisir à la famille, et afin de plus ou moins répondre à la religion (beaucoup pensent que répondre à la religion c'est se marier) se sont mariés. Je rejoins tout à fait ce qui a été dit sur le fait que de vivre hors de l'islam est très difficile. Je suis homosexuel, musulman et pratiquant, et je ne suis pas le seul dans ce cas. Loin de là. Il y a des gens qui ont la chance de savoir ce que c'est l'homosexualité, grâce à leurs amis, à leur niveau d'étude. Le problème de l'islam dans le monde arabo-musulman (et plus spécialement du Maroc) c'est le fardeau, le poids de l'éducation, de l'environnement et de la religion. Et si on peut passer outre l'éducation et dans une certaine mesure ne pas trop tenir compte de l'environnement, on ne peut oublier que la religion est un poids extrêmement lourd. Je m'occupe de prévention sida afin de toucher la population homosexuelle dans son ensemble, et au cours des soirées de convivialité que nous organisons nombre de personnes viennent nous voir, et nous racontent un grand sentiment de solitude, cette terrible impression d'être les seuls au monde dans ce cas. Et nombre d'entre trouvent refuge dans l'islam. De fait, ils fréquentent des groupes (plus ou moins sectaires d'ailleurs), sauf que c'est là qu'ils sont le plus confrontés à l'homosexualité. Et alors qu'ils se disent qu'ils ont fait le choix de la religion et qu'ainsi ils seront purs, mais le fait d'être confrontés à une certaine réalité, pour eux c'est terrible. Le savant en Islam doit être celui qui aide le croyant. Et donc la majorité de ces personnes sortent dans la rue aveuglées, ne sachant pas où aller, ne sachant pas où trouver refuge. C'est ainsi qu'ils versent dans la prostitution ou dans l'agression.

Il a été également question du facteur économique chez les jeunes immigrés. Actuellement l'immigration clandestine se traduit chez certains jeunes qui se trouvent dans un coin où ils ne connaissent personne, par le fait de se prostituer. Ce qui n'est pas de l'homosexualité. Faire des travaux ménagers, voler, ce sont des conditions économiques qui s'imposent. Et pas seulement pour les Maghrébins musulmans. Pour finir, sur la question du lesbianisme, chez nous il est assez facile d'avoir des actes homosexuels. Si la relation homosexuelle basée sur des sentiments est presque impossible, cela n'empêche pas qu'il y ait des couples heureux. Pour les femmes comme pour les mecs, il existe une réelle possibilité de relations sexuelles puisqu'on tolère facilement que plusieurs mecs ou plusieurs femmes vivent ensemble dans le même appartement, que des mecs se tiennent en public bras dessus, bras dessous. Alors qu'on ne tolère pas un garçon et une fille vivant ensemble alors qu'ils ne sont pas mariés.

-----

**Peter Drucker :** Je remercie les personnes originaires du Maghreb que j'ai pu rencontrer ici même en 1999 (lors d'une précédente venue), grâce auxquels j'ai pu apprendre certaines choses sur le monde arabe, sur la population du Maghreb. Et je voudrais préciser qu'à aucun moment j'ai voulu dire que l'homosexualité a été importée en Egypte (et dans le monde arabe en général) par la Grande Bretagne. Dimanche soir\* j'ai parlé de l'incroyable richesse de cette partie du monde. Il y a des gens, des intégristes qui affirment ce genre de choses, qui disent que l'homosexualité est une corruption venant de l'extérieur. Disant cela, ils nient la tradition incroyablement riche en matière d'homosexualité du monde arabe. Un exemple, parmi d'autres, la première poésie d'amour européenne (à l'époque du moyen âge) a emprunté des éléments de la poésie arabe traitant d'amour homosexuel. Ce qui donne une idée de l'ancienneté de la tradition homosexuelle du monde arabe.

Ensuite, quand j'entends que les gays à Quito sont pareils à ceux de Paris, ou que les rapports jeunes/vieux se sont démodés dans le monde arabe, je reconnais volontiers que les choses changent, que les bars à Buenos Aeres ne sont pas exactement comme ceux de Paris. Sauf qu'il y a une différence entre la capitale et la province (surtout dans les pays du tiers-monde). Il y a aussi une différence entre la musique qu'on joue, les films qu'on regarde, les affiches que l'on voit dans les bars (qui peuvent être les mêmes qu'à Paris) et la façon dont les gens se voient les uns les autres. Sur l'antiquité grecque, je n'ai jamais voulu dire que les garçons grecs étaient vus comme anormaux. Je voulais parler des garçons dans le monde arabe d'aujourd'hui, et là quand même il y a des normes qui font que les garçons (en Afrique du Nord) qui se laissent prendre tombent dans un certain sens hors de la norme. Je ne comprends pas très bien à l'objection qui m'a été faite au lien que j'ai mis entre le modèle grec et ce qui persiste aujourd'hui dans le monde arabe. D'abord j'ai dit plutôt romaine, car je pense que dans la culture romaine il y avait beaucoup moins d'insistance sur la fonction pédagogique des rapports entre hommes et garçons. Et cela a quelque chose à voir avec quelques habitudes qui persistent de nos jours au sein du monde arabe. Quand j'entends dire que le modèle grec était quelque chose qui structurait les sociétés, et pas surtout quelque chose qui concernait les rapports interpersonnels, c'est une distinction que je ne comprends pas très bien car je pense que nous tous, dans le cadre de nos rapports interpersonnels, nous sommes tous (et toujours) très influencés, conditionnés par les rapports qui structurent la société. Aussi la distinction entre une sexualité sociale structurante et une sexualité personnelle ne me semble pas très exacte. Dire que le modèle grec était une image fidèle de la réalité sociale grecque, personne n'était présent pour procéder à des enquêtes. D'ailleurs entre les historiens il y a de grands débats à ce propos. Personnellement j'ai quelques doutes puisqu'il y a toujours un décalage entre un modèle et une réalité, et aussi parce qu'à travers le monde d'aujourd'hui il y a des rapports entre personnes transgenres et personnes "normales". A l'exemple de l'Inde où certaines catégories de personnes sont traditionnellement transgenres (mais pas seulement) et qui sont perçues par la population comme étant castrées. Ceci dit, je pense que l'idéologie a une influence sur les comportements. Je peux difficilement imaginer qu'il y avait une littérature si abondante sur les rapports idéalisés entre hommes et garçons dans la Grèce antique, et que cela ne reflétait pas une certaine réalité comportementale.

Pour finir, sur la question des stratégies identitaires, effectivement je ne pense pas qu'une telle stratégie puisse être la stratégie d'émancipation homosexuelle. Encore moins dans le tiers-monde qu'en Europe. Mais ce n'est pas toujours nécessaire de faire le choix entre une stratégie identitaire et un espace de liberté où vivre son identité. Parce que, de tout ce que j'ai pu lire ou voir, il me semble que l'idée du coming-out (d'assumer et de déclarer son homosexualité) peut être beaucoup plus relative que nous le pensons en Europe. L'idée générale est que si on décide d'assumer (de vivre) son identité homosexuelle car c'est une réalité (que l'on est né ainsi, que c'est pour la vie entière), il faut être honnête et proclamer son identité partout (dans la famille, au travail et ailleurs), et qu'en agissant ainsi on gagne son émancipation. C'est quelque chose que je voudrais questionner. D'autant qu'il me semble que c'est un choix qui n'est pas possible à beaucoup de gens du tiers-monde, car souvent dire à sa famille que l'on est homosexuel revient à quitter cette dernière, dire son homosexualité au travail revient à ne plus en avoir. De fait, se proclamer homosexuel n'est pas un choix possible à tout le monde. Cependant, il existe parfois des possibilités de reconnaissance, de certaines formes d'acceptation, sous la réserve d'assumer une telle identité de manière différente. Il existe une multitude de façons différentes de vivre, d'assumer son homosexualité. Il y a des gens qui n'ont jamais dit à leurs parents qu'ils étaient homosexuels, même si à un certain moment les parents en question on compris, sans que soit dit qu'il y a rapports sexuels. Dans des sociétés du monde islamique (comme en Amérique latine) où la honte joue un rôle très important, assumer son homosexualité à la manière européenne n'est pas forcément indiqué.

---

**Bernard School** : Sur le danger de la notion de modèle, à chaque fois que nous avons un modèle qui structure la société on produit des exclus. Ceux qui ne se conforment pas au modèle en vigueur, qu'ils soient trans-générationnels grecs ou autres. Un modèle exclu forcément. Tout simplement parce que tout le monde ne colle pas au modèle en question. En cela il y a un réel et important danger de discrimination. En cela je suis d'accords avec l'idée qu'il faut un espace de liberté d'être ce qu'on veut, et même de changer d'identité. Certains types d'homosexuels (ou d'hétérosexuels) doivent avoir la possibilité de dire qu'aujourd'hui ils sont cela et que dans cinq ans ils seront autre chose, sans que la société ou la religion ou la famille puissent critiquer.

**Joël** : D'accords, mais dans ce cas comment procéder pour créer de tels espaces ? Il importe de savoir quelle stratégie politique il convient de mettre en place pour faire en sorte que les gens puissent changer d'identité et vivre des pratiques différentes, pour assurer dans la société l'existence de tels espaces de liberté d'être.

---

**Guillermo** : Effectivement la mentalité d'un habitant d'Equateur n'est pas la même qu'un parisien. Mais les latinos américains n'ont pas de grille de lecture qui leur soit propre, et si nous appliquons la même grille que vous utilisez (en Europe) afin d'analyser notre propre espace, les conclusions ne seront pas forcément si différentes. Et quand on parle de la possibilité de développer pour les habitants du tiers-monde une identité homosexuelle, nous avons des gens comme Habib qui se battent contre la maladie, pour défendre les malades, car c'est un axe de combat possible. Et ce d'autant plus que dans nombre de pays quand on parle de HIV on parle forcément d'homosexuel. C'est le cas en Amérique latine.

---

**Donald** : Pour lever l'ambiguïté à propos du problème de la structuration des sociétés à travers le lien pédérastique grec, je rappelle que nombre d'excellents travaux à ce sujet ont été publiés. Le plus intéressant est celui de Bernard Sergent sur l'homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne. On y parle par exemple, ce qui n'a rien d'interpersonnel, du code qui définissait les cadres précis dans le cas du rapt pédérastique entre un homme et un jeune homme. C'était quelque chose qui ne pouvait se faire sans l'accord de l'entourage de l'adulte et du jeune. Il s'agissait donc d'un phénomène socialisé qui allait très au-delà des relations interpersonnelles. C'est par ce procédé, car on vérifiait au cours du rapt que les deux personnes étaient de même qualité sociale, que se formaient les membres des élites, ceux-là même qui devenaient par la suite des chefs d'armée et autres personnes importantes dans la vie de la cité. Il n'y avait donc pas seulement une relation interpersonnelle comme on la perçoit et on la revendique aujourd'hui à travers l'homosexualité mais une dimension sociale structurée qui fabriquait les élites. Je ne voudrais pas comparer l'initiation pédérastique à l'ENA, mais quelque part c'est un peu dans le même esprit.

Ensuite, la question de la mentalité gréco-romaine comme préalable à l'Islam et ayant laissé des traces, c'est exact. Mais il y a un élément fondamental qui permet de mettre l'Islam et nos sociétés occidentales dans le même sac, par rapport au monde gréco-romain, c'est le fait que nous sommes essentiellement habités par des religions monothéistes révélées alors que dans le monde gréco-romain on pratiquait un polythéisme païen où les dieux étaient fabriqués par les hommes et où les relations entre sexualité et mystique étaient totalement différentes. Les romains furent assez présents en Afrique du Nord mais bien avant eux il y avait des Phéniciens, et on pourrait se demander comment l'homosexualité était vécue dans des religions comme celle de Bâle ou de Moloch qui structuraient la société de manière bien différente du monde olympien des grecs. Et sur le fait que les romains à propos des relations homosexuelles n'ont pas considéré la relation initiatique et pédérastique, nous sommes d'accords. Il y a quelque mois un livre excellent est sorti sur l'érotisme masculin dans le Rome antique qui raconte les différents cas de figures, qui montre bien que nous n'étions pas du tout dans le cadre d'une relation éducative.

**Philippe :** Sur la question de savoir si c'est bien ou pas d'extérioriser son homosexualité, s'il est préférable de la fonder dans ce qui se fait dans la société, tout à l'heure j'ai entendu (ce qui m'a assez surpris) que dans les pays islamiques à la limite les hétéros avaient plus de relations homosexuelles (du fait qu'il n'y avait pas d'identité) que dans les pays européens où l'identité homosexuelle était reconnue. Et au nom de cela, on disait qu'il était moins bien de se déclarer homosexuel. Aussi quand certains se demandent s'il est bien de se faire identifier comme étant homosexuel je voudrais rappeler un critère important, à savoir que dans le cadre d'une relation à deux nous savons l'importance de dire qui on est et ce qu'on veut.

---

**Joël :** Il me semble que parler uniquement des droits sans parler du contexte plus large des droits civils, économiques, sociaux et culturels, me paraît limité. Quand il s'agit de créer des espaces de liberté au sein de sociétés par essence inégalitaires (au plan économique comme politique), cela me paraît être une erreur que de ne pas s'occuper de l'ensemble des droits. Les stratégies, de toute manière, passent par un mariage plus fort entre l'ensemble des associations et des mouvements de lutte pour l'émancipation et pour le développement économique. Il importe de ne pas négliger cette autre dimension.

---

**Sergiu :** De Lisbonne. Dire que les Portugais sont les Arabes de l'Europe est exagéré, même si nous avons une influence très forte de la culture arabe. Mais je voudrais surtout parler de la présence du troisième monde en Europe, de l'immigration. Au Portugal nous avons une forte immigration angolaise et mozambicaine, ces derniers sont surtout musulmans alors que les autres sont davantage chrétiens. Le comportement qu'ils ont par rapport à l'homosexualité et aux homosexuels portugais n'est pas très différent des autres homosexuels portugais. Bien évidemment, il y a des rapports entre ces immigrants et les homosexuels portugais, et d'évidence il y a deux aspects qui sont de même nature d'un côté comme de l'autre. Le premier c'est l'importance du silence, ce qui a à voir avec la religion. Une bonne partie des immigrants sont musulmans et une bonne partie des Portugais sont catholiques, ce qui induit une hypocrisie du silence qui impose que l'on peut être homosexuel, à condition de ne pas en parler. Ensuite, la plupart des immigrés qui ont des rapports clandestins sont mariés à cause de pression sociale, religieuse, comme la plupart des Portugais. Sauf que la dépendance économique vis-à-vis de la famille s'accroît pour les Portugais tant la situation économique est désastreuse (nous sommes à la périphérie de l'Union européenne, ce qui représente des coûts sociaux et économiques). Autre question importante, celle des relations entre immigrés et les mouvements nationaux. Au Portugal il est très difficile de rencontrer dans les différentes associations des immigrés qui assument leur homosexualité. D'ailleurs, dans ces associations on y trouve beaucoup de racisme, de préjugés par rapports à ces immigrés. Je crois même que nous pouvons parler, dans une certaine mesure, de reprise de relation colonialiste au niveau personnel, en ce sens que les immigrés qui évoluent dans le milieu gay (quand ils existent) sont vu comme des objets sexuels, et traités en tant que tel.

---

**Peter Drucker :** Bien, nous sommes malheureusement arrivés à la fin du présent atelier, et donc pour conclure je voudrais dissiper un malentendu. Je n'ai jamais eu l'intention de dire qu'il est préférable de ne pas extérioriser son homosexualité ou de ne pas assumer son identité. Ceci dit je m'oppose à une approche moralisante de ces questions. Car parfois on entend que c'est un devoir moral d'assumer son identité homosexuelle. Personnellement il me semble qu'il faut respecter les décisions des gens qui font des choix différents dans des aspects différents de leur vie. J'aimerais que tout le monde soit libre de dire ce qu'il est sans s'exposer à des conséquences négatives. Dans le mouvement gay il y a l'idée que la discrimination qui existe à l'encontre des homos est le résultat direct des préjugés, et que si tout le monde assumerait son identité homosexuelle il n'y aurait plus de préjugé, et donc plus de discrimination. Je ne le crois pas. Simplement parce que les noirs, les femmes, les juifs assument tous leur identité, et malgré cela le racisme et le sexisme existent. En fait, l'homophobie a une certaine fonction dans la société. Il ne faut pas nous culpabiliser nous-mêmes de cette manière. En fait, il faut penser aux stratégies multiples qui sont possibles dans des circonstances que nous ne choisissons pas toujours et qui sont parfois très difficiles. C'est ce que je voulais dire.

Enfin, sur la question de la création des espaces de liberté, je ne pense pas que les réponses soient simples et je ne pense pas également qu'il suffit de regarder vers notre passé. Parce que les espaces dont nous profitons en Europe furent créés dans une période historique spécifique, dans des conditions historiques spécifiques (après 68 et après la deuxième vague du féminisme), dans un contexte de guerre froide, de conflit idéologique, durant la période de postérité la plus longue que le monde occidental n'a jamais connu. Je ne crois pas que cette facilité de création d'espaces de liberté soit aujourd'hui possible dans les pays du tiers-monde. On ne peut pas prévoir les possibilités. Par exemple si la mondialisation néo-libérale continue de la même manière, nous aurons un ensemble de possibilités dans le tiers-monde qui auront à voir avec des sociétés de grandes inégalités et de non-respects des droits humains. Ce qui n'est pas semblable à la situation en Europe durant les années 70. De l'autre côté, s'il y a la naissance de nouveaux mouvements de résistance dans lesquels les homosexuels peuvent eux aussi trouver leur place, il s'agira d'un autre ensemble de possibilités visant à créer des espaces de liberté. C'est quelque chose que l'on ne peut pas prévoir, nous pouvons seulement œuvrer pour tirer le maximum des possibilités qui nous sont offertes. Sur ce, merci à toutes et à tous.

**Bernard Scholl :** Cet atelier porte sur l'homosexualité dans une région du monde qui n'est peut-être pas assez connue mais qui actuellement connaît de nombreux changements, qui est actuellement en pleine ébullition, une région où l'on trouve du bon et du moins bon. Cet atelier est le premier du cycle international organisé durant cette UEEH par *Amnesty International*, cette même association qui s'est impliquée dans la lutte contre les violations envers les populations LGBT officiellement depuis 1991 (mais on avait commencé de s'occuper de cette question avant). La défense de cette population fait partie de notre travail aussi bien que celle en faveur des gens qui sont discriminés pour d'autres raisons.

Aujourd'hui, nous allons donner la parole à quatre personnes qui représentent différents pays de l'Europe de l'Est et la Russie. D'abord Albiana Sisic qui vient du siège international d'*Amnesty* (celui de Londres) et qui est responsable des violations des droits (y compris pour les personnes LGBT) en Europe de l'Est, en tant que responsable des campagnes (choix des thèmes ou de certains pays à mettre en lumière). Albiana se charge de coordonner le travail au niveau d'*Amnesty* monde, c'est à dire d'impulser des axes d'actions qui sont communiqués à l'ensemble des membres d'*Amnesty* (comme écrire des lettres, faire du lobbying, solliciter les associations locales.....). Ensuite nous passerons la parole à Lakowski qui est originaire de Varsovie et fait partie du réseau LGBT international, en tant que membre du groupe qui au sein de la structure polonaise s'occupe des problèmes des gays et des lesbiennes en Pologne. La troisième personne est Alenka Jerse, venu de Lubjana en Slovénie. Elle se charge des campagnes au niveau de la Slovénie de l'ensemble des questions relatives aux LGBT en Slovénie. La dernière personne, mais pas la moindre, est Elena (qui contrairement aux autres n'est pas membre d'*Amnesty*) qui s'occupe pour sa part des Archives Gaies et Lesbiennes de Moscou. De la sorte, nous aurons une vue d'ensemble sur la situation des gays et des lesbiennes dans les pays de l'Est où la situation, d'un pays à l'autre est certes différente mais par certains côtés similaire. Ceci dit, je passe la parole à Albiana qui va donc nous parler de son pays, la Bosnie.

-----

**Adijana Sisic :** J'ai quitté la Bosnie il y a une dizaine d'années, je vais donc vous parler de l'expérience de quelqu'un qui a grandi en Bosnie en tant que lesbienne. Nous avons tous un rêve contradictoire depuis notre plus jeune âge, le rêve de "chez nous" et le rêve de "partir de chez nous" par tous les moyens. Chacune de nos sociétés dépend de l'idée de "chez soi" et le rêve de "partir de chez soi". Au cinéma, ceux qui partent de chez eux (les hors-la-loi, les aventuriers) sont des héros. Les héros sont des gens qui ne se conforment pas aux rêves de la société, et pourtant non seulement ils sont les héros du film mais en plus ce sont eux qui, à la fin du film, réussissent à faire la cour à la plus belle femme du film !

Ce rêve est le mien depuis toute petite. C'était une sorte de défi pour moi parce que j'avais l'impression d'être complètement coincée, de ne pas avancer, d'être déchirée entre le fait que je ne me sentais pas chez moi et le fait de vouloir un "chez moi". Quand je parle d'un "chez moi", je parle bien évidemment de mon identité, de mon orientation sexuelle. Ce fut une recherche entourée d'un grand silence, car je vivais à l'époque dans ce qui était encore la Yougoslavie, et bien évidemment je n'avais le droit de parler de tout ça à quiconque. C'est ce que j'avais compris depuis toute petite à propos de mon orientation sexuelle. J'ai toutefois réussi à voir un film gay qui pour des raisons que j'ignore a réussi à arriver jusque chez nous en Yougoslavie : "*L'écho du désert*". J'ai aussi été marquée par les livres de Marguerite Yourcenar, notamment par "*Les mémoires d'Hadrien*".

Le silence est le cadre dans lequel vivent les gays et les lesbiennes. Surtout quand vous jetez un oeil à la législation en Bosnie aujourd'hui car si les lois sont une chose (l'homosexualité a été décriminalisée en 1997), l'acceptation de l'homosexualité par la société en est un autre. Actuellement en Bosnie un grand silence officiel entoure l'homosexualité car si la loi dit très clairement qu'il est illégal de pratiquer des discriminations à l'encontre des personnes homosexuelles, l'homosexualité est aussi privée que si elle était restée illégale. Par ailleurs il n'est pas inutile de rappeler que la Bosnie est un pays dominé par quatre grandes religions : le judaïsme, le catholicisme, l'orthodoxie et l'islam. Des religions qui, avec leurs préceptes, ont façonné la société en disant comment il convient de vivre sa vie.

Je voudrais vous citer deux exemples de l'inaction des gouvernements en ex-Yougoslavie : l'un concerne la République fédérale de Yougoslavie (c'est-à-dire la Serbie) et l'autre la Croatie. La première *Gay Pride* fut organisée à Belgrade en juin de l'année dernière. Un petit nombre de personnes manifestèrent et défilèrent dans la rue, sauf que parmi les spectateurs un certain nombre d'entre eux tabassèrent les gays qui défilaient, tandis que les autres spectateurs restèrent les bras croisés. Le deuxième exemple me vient de l'équipe d'*Amnesty* qui surveille ce qui se passe en Croatie, et concerne l'assassinat d'un homosexuel à Zagreb en décembre 2001. La police locale a mené son enquête mais s'est surtout concentrée sur la communauté gay locale qui dans un premier

temps s'était proposée pour coopérer avec la police et lui avait donné beaucoup d'informations. La police a réagi en relevant (d'ailleurs de manière parfaitement illégale) des échantillons d'ADN et des empreintes digitales auprès des personnes qui ont proposé des informations. Il semblerait que la police au lieu de mener une enquête sur l'assassinat mena une enquête sur la communauté gay de Zagreb. La conséquence de ce genre d'inaction est de renforcer les préjugés (notamment religieux) de la population, de la société. L'homosexualité dans les pays d'Europe de l'Est est souvent vue comme subversive, comme quelque chose qui porte atteinte non seulement à l'ordre public mais aussi aux valeurs sociales comme à la famille. La protection des droits des gays et des lesbiennes est considérée comme une idée étrange et surtout étrangère. D'ailleurs, bien au contraire beaucoup de personnes revendiquent le droit de punir des actes (des attitudes) qu'elles considèrent comme criminels, pervers, ou même allant contre la volonté de Dieu. Dans l'ensemble des pays de l'Est, ainsi qu'en Bosnie, les gens n'ont pas envie même de reconnaître que l'homosexualité existe, et par conséquent n'ont pas l'idée de défendre les droits de l'homme des homosexuels. A Sarajevo en 1993, pendant la guerre civile, *Médecins sans Frontières* s'est proposé de venir pour animer un colloque sur le VIH et à cet effet a invité des médecins travaillant dans tous les grands hôpitaux de la ville, sauf que ces derniers ont refusé de se rendre à ce colloque en disant qu'il n'y avait pas d'homosexuels à Sarajevo. Dans cette partie du monde, les lois sont une chose et la réalité une autre. En l'absence d'obligations positives obligeant les Etats à protéger de façon égale tous leurs citoyens, la situation ne changera en rien. Si aujourd'hui il existe des lois, il existe également une sorte de mur de silence, d'invisibilité qui entoure l'homosexualité. Ces problèmes ne trouvent pas de solution.

En tant que lesbienne je peux vous parler d'un problème en matière des droits de l'homme, à savoir que la majeure partie des violations des droits de l'homme commises à l'encontre des lesbiennes ont lieu en privé, et que le silence qui entoure ces violations crée une strate de difficultés supplémentaires lorsqu'on cherche à se renseigner sur ces abus. Si au sein d'une famille quelqu'un soupçonne ou a connaissance du fait qu'une femme de la famille pourrait avoir ne serait-ce que des tendances homosexuelles, cette femme risque de se faire battre très sévèrement et même violer. Ce qui explique combien il est difficile pour celles qui sont homosexuelles de rompre le silence, de sortir de leur intimité pour parler de leur problème. Le silence ne veut pas dire qu'il n'y a pas de problème. Une situation de silence indique qu'il y a probablement beaucoup de barrières, d'obstacles qui empêchent les femmes de parler de leurs problèmes quotidiens en tant que lesbiennes. Dans les Etats de l'ex-Yougoslavie (et dans les pays de l'Est en général) la loi, la société, les organisations pour la défense des droits de l'homme et les organisations pour les femmes en général n'arrivent pas à bout de ces problèmes. De façon générale, des considérations religieuses, économiques et sociales enracinent ces barrières profondément dans la société et font qu'elles ne partent pas. Sans compter que le nationalisme (autre grande difficulté) se répand de plus en plus, jusqu'à devenir à la mode. Le rôle de la femme dans l'idée du nationalisme est d'être la mère, la génitrice de la nation, en cela la place des lesbiennes est dès plus problématique.

Qu'il existe ou non des lois pour protéger les lesbiennes, et le plus souvent il n'en existe pas, une femme qui s'annonce publiquement comme lesbienne se met dans une situation de risque parce que sa propre famille et ses amis risquent de se retourner contre elle, et de fait sa propre sécurité physique n'est plus garantie. Dans une dimension plus privée, personnelle, une lesbienne va forcément douter d'elle-même et éprouver des sentiments de honte, étant donné le contexte sociétal et religieux dans lequel elle évolue. Dans ce genre de climat où l'Etat ne se considère pas contraint par des obligations positives de venir à bout de ces problèmes, ne se met pas en place un monde dans lequel le fait d'être gay soit facile notamment par la mise en place d'un système éducatif où les gens apprennent à respecter les homosexuels, faisant que la loi du silence continue à régner.

Ce problème de silence et d'invisibilité représente le plus grand défi auquel *Amnesty International* est confronté. Il est très difficile de savoir comment faire pour que les gens nous parlent et s'ouvrent à nous, et encore plus difficile de savoir comment tisser des rapports et aller de l'avant, alors que les sociétés concernées n'acceptent même pas l'existence de ces personnes. A notre niveau, en premier lieu nous essayons (par le biais de notre "université ouverte") de travailler sur la question de l'éducation et de la prise de conscience des droits de l'homme par la population. Pour ce faire nous essayons de parler des droits de l'homme en général, de leur déclaration universelle. C'est ainsi que dans le cadre de nos séminaires et de nos différentes communications nous essayons de parler également des questions d'identité sexuelle. Nous utilisons des exemples qui proviennent d'autres pays que le pays où l'on se trouve (c'est à dire les Etats-Unis, l'Arabie saoudite ou la Malaisie) et nous invitons les gens à réfléchir sur la question de l'identité homosexuelle dans un contexte qui les menace moins directement. Ce travail est un grand défi à relever, mais il porte ses fruits puisque nous voyons que des gens reviennent vers nous avec des questions. Cela semble les inciter à réfléchir. Le deuxième aspect de notre travail est notre lobbying gouvernemental auprès des Nations Unies ainsi qu'auprès de nos sections de par le monde afin qu'elles agissent auprès de leurs propres Etats, et les inciter à la réflexion sur leurs actions pour influencer sur ce genre de situations (que ce soit en Bosnie, en Pologne ou en Slovaquie).

J'ai commencé avec une évocation personnelle, et je vais conclure avec une opinion personnelle. Il s'agit de savoir comment faire évoluer la situation des gays et des lesbiennes dans les pays de l'Est. Pour ce faire, je crois très fermement en l'importance de l'éducation. Il faut amplifier les prises de conscience des gens sur les questions des droits de l'homme. Pour cela, il y a beaucoup de démarches à entreprendre. On a déjà fait pas mal dans ce domaine, mais il faut travailler avec tous ceux (assez nombreux) qui de leur côté travaillent dans ce domaine dans des pays comme la Roumanie ou la Serbie. Il y a des organisations pour la défense des gays et des lesbiennes, des individus qui travaillent d'arrache-pied, et il faudra faire en sorte que ces individus soient entendus sur le plan mondial. Il faut agir pour porter leur message vers le reste du monde.

**Marcin Lakomski** : Après le témoignage émouvant de Albiana qui porte surtout sur l'Europe du Sud-est et les pays balkaniques, je voudrais vous déplacer un peu vers le Nord, vers la Pologne et les pays qui l'entourent. La situation des LGBT dans ma partie du monde est différente, et la Pologne représente bien ce qui se passe dans cette région. D'un point de vue purement législatif, vous pourriez conclure qu'il n'y a pas de problème pour les gays et les lesbiennes en Pologne puisque à l'heure actuelle l'homosexualité n'est pas pénalisée (et n'a d'ailleurs jamais été pénalisée en Pologne). Il n'y a pas d'acte juridique qui empêche l'homosexualité ou les relations homosexuelles d'exister. Les citoyens homosexuels polonais jouissent des mêmes droits que tous les autres citoyens, y compris pour les relations sexuelles puisque l'âge du consentement est fixé à 15 ans pour les relations entre personnes du même sexe comme pour les personnes de sexe opposé. Mais le problème est qu'il n'existe pas de mesures anti-discriminations entérinées dans nos lois ni dans notre constitution, qu'il n'y a pas de partenariat pour les couples de même sexe qui de ce fait ne jouissent pas des mêmes droits que les couples hétérosexuels, notamment en matière de possibilités reproductives et en matière d'adoption. De fait, vis-à-vis des gays et des lesbiennes la situation est assez neutre.

Ceci dit, je voudrais parler de quelque chose d'assez différent, à savoir de la réalité du terrain (des pratiques) qui s'illustrent de façon très claire par des formes de discrimination. C'est un comportement que l'on voit non seulement en Pologne mais aussi dans beaucoup d'autres pays de la région. Et à ce titre je vais m'inspirer d'un rapport paru l'année dernière, préparé par un groupe homo de Varsovie qui a enquêté de façon très approfondie sur le sujet de la discrimination. Ils ont distribué des questionnaires à des gays et des lesbiennes un peu partout dans le pays afin de leur demander comment ils percevaient les discriminations dont ils pouvaient faire l'objet. Je vais citer quelques chiffres qui me semblent être assez significatifs.

Tout d'abord 22% des gays et des lesbiennes affirment avoir fait eux-mêmes l'objet d'une violence physique, c'est à dire qu'une personne sur cinq a été battue, violée, agressée. Parmi eux il y avait des cas particulièrement tragiques comme celui de cette jeune lesbienne qui fut violée par un inconnu qui voulait lui montrer à quoi était censé servir son corps, et ce faisant la "remettre sur le bon chemin". Ou le cas de ce jeune adolescent qui se faisaient régulièrement tabasser par ses camarades de classe. Et ce qui est encore plus tragique c'est que près des trois-quarts (77%) de ces personnes n'ont pas contacté la police, soit parce qu'elles avaient peur de subir des représailles de la part de la police, soit parce qu'elles avaient peur de faire leur coming-out. 50 % des personnes disaient avoir fait l'objet de menaces, d'harcèlements, d'insultes et de chantage. Et 94% d'entre elles ne se sont jamais adressées à la police. Enfin, les trois-quarts d'entre elles disent qu'elles évitent en public certains comportements (comme se tenir la main ou s'embrasser) parce qu'elles craignent de la part de la population certaines violences et/ou représailles.

Il est important, vu le contexte, de s'interroger sur le pourquoi de la chose, savoir pourquoi il existe toute cette intimidation, toute cette violence. Et pour cela je crois qu'il faut se placer dans le contexte de la culture de notre société (et d'ailleurs dans la région). Je crois qu'un bon nombre de ces pays, dont la Pologne, peuvent être considérés encore comme des sociétés plutôt paysannes, ce qui représente un milieu social très fermé, avec un maillage socialement extrêmement serré, et une population faisant preuve d'un très grand conservatisme et constituant un type de communauté que l'on peut imaginer. Dans ce type de communauté, les personnes ont tendance à voir la société comme quelque chose d'extrêmement homogène, que cela soit sur le plan ethnique, religieux, culturel et bien évidemment en matière de mode de vie. Et cela influe beaucoup les choix qui s'opèrent dans le domaine de la vie privée. D'autre part il me semble qu'il existe (en Pologne ainsi que dans d'autres pays) un autre facteur, extrêmement fort, celui d'une certaine mythologie qui influence notre façon de nous voir. Ce phénomène n'est pas quelque chose qui existe uniquement dans les pays balkaniques. Bref, en Pologne nous avons certaines figures qui font l'objet d'un véritable culte national. D'abord celui du "véritable polonais" qui est par nature catholique, très conservateur et bon patriote, et qui bien évidemment est hétérosexuel (et marié et père de nombreux enfants). Ensuite il y a la mère polonaise, le mythe de la mère polonaise dont la principale fonction est de faire d'avantage d'enfants pour la Pologne. D'ailleurs c'est en fonction de ses succès en la matière, selon qu'elle répond ou non à ces critères, qu'elle est jugée. De plus, la société polonaise est marquée par le poids de l'héritage d'une quarantaine d'année de communisme (expérience largement partagée par les pays de cette région). Ce fut une expérience de valeurs anti-libérales et totalitaires qui constitua un système qui s'employait à éradiquer, à supprimer toutes les formes de dissension, y compris sexuelles. Il faut aussi considérer le rôle extrêmement prépondérant de la religion catholique en Pologne, une religion qui propage des valeurs comme celles de la loi naturelle ou celles de la famille, valeurs qui ne sont jamais clairement définies mais qui pourtant constituent une sorte de base pour des attaques contre toutes formes de comportements considérés comme inacceptables (car contraires aux valeurs familiales). Tous ces facteurs (et d'autres encore) ont créé un climat où existe une très faible tolérance vis-à-vis de l'autre, du fait d'être autrement. C'est un processus extrêmement pervers qui fonctionne en utilisant l'exclusion et le silence. Dans un grand nombre de pays de la région, c'est un comportement qui travaille contre nous, surtout à l'égard des identités sexuelles sortant des normes, et qui crée une situation où l'intimidation et la terreur peuvent régner impunément.

Ces silences opèrent sur nombre de niveaux de notre société, et sont donc présent à tous les niveaux. A titre d'exemple, je citerais quelques cas. A plusieurs occasions certains dignitaires de l'Eglise polonaise se sont livrés à des déclarations extrêmement homophobes en public, comme cet archevêque qui au cours d'un interview donné au plus grand quotidien national (qui d'ailleurs se croit libéral) déclara que les gays étaient des pervers qui ne devaient en aucun cas pouvoir enseigner à l'école, et qu'il serait bien de pouvoir identifier les enseignants homosexuels et de les chasser de l'enseignement. Ce genre de propos est publié sans que personne ne réagisse. Cet entretien est d'ailleurs passé assez inaperçu. Ce même quotidien a paniqué quand il a du publier le rapport dont je viens de parler, car il fut présenté à Bruxelles à l'occasion d'une audition du Parlement européen

à propos des discriminations dans les pays candidat à l'adhésion. Et, assez paniqué, le quotidien affirma qu'encore une fois les gays barraient la route à l'Europe. C'est ce genre de presse libérale que nous avons en Pologne. Un autre exemple concernant l'Eglise fut le cas d'un archevêque accusé d'harcèlement sexuel à l'encontre de séminariens. L'affaire fut passée sous silence, l'archevêque en question fut obligé de quitter son poste (après qu'on lui ait été offerte une bonne situation, ailleurs dans la hiérarchie de l'Eglise). Et suite à cette affaire s'instaura un débat public sur le fait que l'Eglise devait se purger de ses homosexuels. Ce qui est assez symptomatique de la façon ce genre de choses en Pologne. En ce qui concerne la vie politique, les choses ne sont guère différentes. Toutes les questions concernant les droits des personnes homosexuelles sont plutôt évitées, soit parce que les personnes considèrent que c'est pénible d'en parler, soit qu'on considère que la Pologne a des choses bien plus importantes à s'occuper (sur le plan social et/ou économique), à l'occasion de son adhésion à l'Union européenne. D'autre part, il s'avère qu'en ce qui concerne les droit des femmes les choses sont guère différentes, en ce sens que toutes les questions relatives à l'avortement ou à la présence des femmes dans la vie politique sont considérées comme étant assez secondaires par rapport à la lutte contre le chômage ou le besoin d'intégrer l'Union européenne au plus vite. A titre d'exemple, il est remarquable qu'aucune personnalité politique ou médiatique est ouvertement gay. Ce qui montre la peur qui entoure cette question, et comment elle est vue et vécue en Pologne.

Les rares fois où a lieu une discussion publique à propos des questions LGBT, ce sont des questions sans que les principaux concernés y participent. Ainsi vous verrez des psychanalystes, des psychiatres, des personnalités de l'Eglise discuter et au final prononcer des jugements sur les gays et les lesbiennes sans demander aux principaux intéressés ce qu'ils en pensent. En ce qui concerne les différentes ONG qui travaillent en Pologne, en ce qui concerne les LGBT il commence à en avoir un certain nombre qui travaillent très activement afin d'augmenter la visibilité des personnes LGBT lors de débat politique sur des questions les concernant. Et s'il existe de plus en plus de lieux de rencontre, de discothèques (et aussi quelques *Gay Prides*), malgré tout, le mur de silence existe toujours. L'opinion publique ne semble toujours pas disposée à accepter de débattre ces questions.

---

**Bernard School :** Je pense que l'on commence à dégager quelques points communs entre les différents témoignages. Témoignages qui montrent une certaine différence entre la législation et l'actualité dans ces pays de cette région de l'Europe. L'essor du nationalisme appuyé par l'Eglise est l'un des points communs, et c'est également un phénomène dont il nous faut être conscient quand on aborde la question des personnes LGBT à l'Est de chez nous. Ceci dit, nous allons continuer avec Alenka Jerse qui va nous parler de la situation en Slovénie.

**Alenka Jerse :** Je voudrais commencer mon intervention par les bonnes nouvelles. Comme le fait que cette année nous avons eu notre deuxième *Gay Pride*. Une marche qui fut encore plus grande, plus importante que celle de l'année dernière. Cette année, la marche a réuni près de 300 participants, chiffre qui est considéré comme assez important. Nous avons eu le soutien du maire de Ljubljana ainsi que des demandes beaucoup plus concrètes formulées par les ONG s'occupant de défendre les personnes LGBT, comme la nécessité que soit entreprises par l'Etat des démarches positives en matière d'éducation, car l'absence d'éducation est justement ressentie comme la cause principale des problèmes que nous subissons. Dans la majorité des pays de l'Est comme en Slovénie, les gens ignorent ce que c'est l'homosexualité et ont donc besoin de le savoir. Pour la *Gay Pride* nous avons également bénéficié du soutien actif du représentant de la communauté européenne à Ljubljana, ce qui constituait un pas en avant assez important qui va certainement avoir d'autres retombées positives. Il y avait aussi un deuxième aspect de cette manifestation que je voudrais mettre en avant, c'est un défi à relever en ce sens qu'il va falloir opérer encore beaucoup de changements et je crois que nous avons mis en lumière les militants LGBT qui sont perçus comme des gens faisant partie de ce que les gens appellent "la société alternative". On ne considère pas que c'est normal d'être homosexuel, on considère que tout ce qui est militant alternatif (c'est à dire ne faisant pas partie du courant principal de la société) est un peu anormal, et donc les personnes homosexuelles sont perçues comme étant anormales. Un autre aspect intéressant de la *Gay Pride* c'est que la maire de Ljubljana (qui est d'ailleurs une lesbienne connue) a donné son soutien à la marche. Mais pas en tant que lesbienne, puisqu'elle se refuse de se dire lesbienne.

La situation en Slovénie est assez similaire à celle de la Pologne. Notamment sur l'absence de législation visant à protéger les gays et les lesbiennes. Nous nous trouvons dans un contexte de discrimination générale qui est assez similaire à celui de la Pologne. Et ce climat d'exclusion ne concerne pas les seules personnes LGBT, cela concerne en fait toute personne qui est perçue comme sortant de la norme. Par exemple, lors d'une attaque raciste extrêmement violente et flagrante commise à l'encontre d'un membre du conseil d'*Amnesty International* en Slovénie, ce monsieur (qui est noir) a porté plainte contre ses agresseurs. Ce à quoi la police a répondu que ce n'était absolument pas justifié car ces skinheads, bien évidemment n'étaient pas du tout motivés par des sentiments racistes. Et donc, cette personne a fini par abandonner les poursuites. Un deuxième cas a fait couler beaucoup d'encre, celui d'un militant gay qui avait reçu la visite d'un poète canadien assez connu (avec qui il était ami), et ces deux messieurs se sont fait expulser d'un café au prétexte que le café en question n'était pas "ce genre d'établissement". Ce cas, contrairement au précédent, a fait l'objet d'une certaine attention dans les médias, mais qui malgré tout ne fut pas suivi d'effets concrets. Personne n'a dit que c'était mal, qu'il s'agissait d'un comportement homophobe inacceptable en Slovénie. Cela démontre que les paroles que l'on trouve dans notre Constitution qui comporte une clause de non-discrimination stipulant les choses qui ne peuvent faire l'objet d'une discrimination (à savoir l'orientation sexuelle des différentes personnes concernées) sont certes très belles mais elles restent assez vaines puisqu'elles ne sont pas appliquées.

Evidemment, il est très important de disposer d'une bonne législation, de structures pour combattre les discriminations, de lieux où les personnes qui s'estiment victimes de discrimination peuvent venir pour porter plainte et trouver de l'aide. Mais l'autre démarche qui me paraît importante c'est l'éducation. Et à ce propos, je voudrais vous parler du concours de l'Eurovision qui en Slovénie est quelque chose d'extrêmement important. Il se trouve que lors de la dernière édition, la Slovénie fut représentée par un groupe entièrement composé de travestis, et qu'en plus ce groupe a gagné. Ce fut un très grand choc pour la population de voir un groupe de travestis représenter le pays. Il s'avère que le choix final avait fait l'objet d'un vote, et si les Slovenes n'étaient pas contents du résultat ils n'avaient personne auprès de qui s'en plaindre puisque c'était eux-mêmes qui avaient choisi ces travestis. Par la suite certains prétendirent qu'il y avait eu des "problèmes" lors du vote. Mais suite à cette polémique, une enquête d'opinion fut engagée, enquête qui indiqua que plus de 50% des gens disaient que c'était bien le fait que des travestis représentent le pays qui leur posait problème. Reste que cela a provoqué une énorme couverture médiatique qui, finalement, a fait davantage pour nous que tous les autres efforts entrepris par nombre d'ONG s'occupant des oui. Ceci montre qu'il est très important de mettre nos affaires devant le public autant que possible, que des actions visant à la prise de conscience de la population de certaines réalités sont importantes. Et que nous avons besoin d'encore plus d'éducation. Nous sommes nous-mêmes en contact permanent avec des enseignants qui nous disent qu'ils ne savent pas quoi dire, car très souvent ils ignorent ce que c'est l'homosexualité et qu'ils ne sentent pas très à l'aise avec ce concept. Dans ces conditions il leur est assez difficile de répondre aux questions que peuvent leur poser certains de leurs élèves. C'est quelque chose d'important, pas uniquement pour la défense des droits des personnes LGBT mais plus largement car cela concerne la société dans son ensemble. Encore plus dans notre cas que dans certains autres, parce que notre pays est très petit et que la société civile est en plein essor, et il nous faut donc que nous nous aidions au maximum dans les efforts d'éducation publique qu'il nous faut entreprendre.

-----  
**Elena Goussiantinskaïa** : Je vais donc parler de la Russie. Je ne peux pas dire que la situation ces derniers temps s'améliore. Bien au contraire. Je commencerais par une citation très caractéristique de la situation actuelle en Russie. A savoir : *"Monsieur Delanoë ne doit pas faire l'amour lors de sa visite à Moscou, même dans sa chambre d'hôtel, sinon il sera expulsé du pays"*. Telle sont les paroles qu'a prononcé Guennadi Raïkov, leader du groupe parlementaire Député du Peuple, lors d'un interview. Cette personne est l'un des auteurs du projet de loi sur la responsabilité pénale concernant l'homosexualité. Un autre député, du Parti Démocratie Libérale est intervenu récemment en faveur de l'égalité des femmes en proposant de pénaliser le lesbianisme, au prétexte que les lesbiennes en refusant de procréer sont responsables du déficit démographique dans la Russie actuelle. Ces propos nettement misogynes et outrageants pour toutes les femmes, et pas seulement pour les lesbiennes, n'ont provoqué aucune protestation de la part des membres du Parlement. Cette agitation des députés s'accompagne d'une montée frappante de la xénophobie et d'actes d'agressions commis par des skinheads et autres éléments fascistes. Ces manifestations sont si spectaculaires que le pouvoir n'a pas pu faire autrement que de ne pas les ignorer.

L'homophobie des masses soutenue par des lois homophobes et misogynes risque de provoquer des répressions contre des millions de citoyens russes. Et depuis l'abrogation (en 1993) de l'article 121 du code pénal (vestige de l'époque stalinienne) qui pénalisait les rapports homosexuels entre adultes consentants, la position de l'Etat à l'égard des minorités sexuelles était devenue plus neutre que celle de la Russie post-soviétique. En 1994, selon les sondages, 40% des gens estimaient que les homosexuels devaient être liquidés ou isolés. Pourtant ce chiffre a légèrement baissé en 1999 (passant à 38%). L'homophobie se manifeste dans tous les domaines de la vie sociale, et se traduit par des stéréotypes caricaturaux véhiculés dans les mass media, par des discriminations et des violences physiques. La situation s'est aggravée ces deux dernières années, ainsi selon André Woolf, député de l'Union des Forces de Droite, on assiste à un renforcement notable des tendances extrémistes (racisme, haine religieuse, homophobie). Il est à noter, dit-il, que l'homophobie est souvent provoquée artificiellement à des fins précises. Par exemple, ces dernières années, afin de compromettre un candidat, on publie un papier dans le genre "Les gays soutiennent le candidat untel" signé par une association d'homosexuels qui n'a jamais existé. Ainsi l'homme politique en question n'est pas élu. Ceci se passe surtout en province. Mais au niveau fédéral, on peut citer au moins un exemple, ainsi au cours de la campagne présidentielle les mass media dirent partout que le candidat libéral était soutenu par les pédés. En principe cette carte est utilisée afin de discréditer les politiciens de tous les niveaux y compris les ministres et les gouverneurs de provinces.

Le libéralisme des années 90 fut remplacé par une politique plus dure, souvent occulte, et présentée comme une réaction spontanée et naturelle de la population. Les discriminations selon l'orientation sexuelle deviennent aussi plus ouvertes et agressives. Ainsi dans certaines villes (comme Irkoutsk) ont été organisées des campagnes de protestation, voire des manifestations, contre les tournées de Boris Moïsseïev (artiste connu), un des rares gays sortis du placard. Dans la pétition signée par des professeurs, des médecins qui protestaient contre la venue de cet artiste, on pouvait lire que ses spectacles servent de propagande à des valeurs étrangères au peuple russe, qu'ils mènent au détournement des mineurs, à la dépravation des mœurs, et qui conduit à la croissance de la criminalité, à la narcomanie, à la prostitution, à l'homosexualité, au lesbianisme, au sida et, finalement, à la dégradation de la nation. Sous le même prétexte, la mairie de Moscou a interdit, l'année passée, la *Love Parade*. Ce printemps, les Combattants de la Pureté des Mœurs ont remporté un nouveau succès puisque sous un prétexte absurde a été licenciée d'une chaîne locale de télévision une jeune journaliste qui ne cachait pas son orientation sexuelle. Ce qui, dans une ville de province où tout le monde se connaît, signifie l'interdiction d'exercer sa profession.

Les projets de loi pénalisant la sodomie et le lesbianisme qui sont discutés à la Douma ne sont qu'une suite logique du combat pour la pureté des mœurs mené à l'échelle du pays. Dans cette atmosphère d'intolérance croissante, l'homophobie devient plus radicale et souvent extrémiste. Il s'agit souvent, avant tout, de groupes fascistes. Dans le programme de la plus grande organisation de ce genre ("Le Parti National du Peuple") on peut lire que les skinheads sont les partisans des solutions les plus radicales, que dans le nouvel Etat russe on doit persécuter sans pitié tous ceux qui ne sont que des déchets humains (c'est à dire les toxicomanes chroniques, les homosexuels, les pédophiles, les pervers). La haine des skinheads vis-à-vis des homosexuels se manifeste par des "nettoyages" des lieux traditionnels de rencontre. Il est intéressant de remarquer qu'ils utilisent les mêmes arguments que les représentants de l'intelligentsia qui avaient protesté contre les tournées d'un artiste gay, à savoir que "*La culture des pédés est partout, ils dépravent la nation russe et mènent à sa dégénérescence*".

Quelques exemples illustrent la situation actuelle des gays et des lesbiennes en Russie : Le 18 février de cette année, un garçon qui se rendait dans une discothèque gay, a été attaqué par une dizaine de personnes (il est devenu invalide). A la police on lui a expliqué qu'il avait été attaqué parce que d'après son aspect il était clair qu'il était gay. Les agresseurs n'ont pas été retrouvés et il a l'impression qu'on ne les a même pas recherchés et qu'on veut étouffer l'affaire. A la sortie d'un club homo, une jeune femme de 26 ans fut attaquée par un groupe d'hommes qui lui avaient fait des propositions sexuelles. Elle leur répondit qu'elle aimait sa copine et fut alors cruellement battue. Quand l'ambulance et la police sont arrivées sur les lieux, elle n'a rien dit et a refusé de porter plainte. L'année dernière au centre de Moscou, deux femmes marchaient entrelacées le long d'une rue. Une voiture s'arrêta devant elles et deux hommes tentèrent de les entraîner dans leur voiture. Aux cris qu'elles poussèrent des gens accoururent, alors un des hommes dit: "Mais vous ne voyez donc pas que ce sont des lesbiennes ?" La foule aussitôt se dissipa. Les femmes ont été finalement entraînées dans la voiture puis emmenées dans un lieu désert et plusieurs fois violées. Elles n'ont pas porté plainte et depuis se sont séparées.

Les cas d'agressions contre les représentants de minorités sexuelles sont rarement mentionnés dans les statistiques de la police. Le plus souvent les gays et les lesbiennes préfèrent ne pas s'adresser à la police ou refusent d'entamer un procès. Selon l'information du Centre de soutien psychologique pour les lesbiennes qui vient de s'ouvrir à Saint-Petersbourg, deux tiers des filles qui s'adressent au Centre souffrent d'homophobie et intérieurement en font un sentiment de culpabilité et des névroses à force de vivre dans une atmosphère de haine et de peur. Selon le député André Wool l'homophobie au quotidien est plus fréquente que l'antisémitisme ou les préjugés raciaux. Les propos homophobes tenus en public ne provoquent ni protestation ni désapprobation. En Russie la notion du "politiquement incorrect" est inconnue ou considérée comme quelque chose de complètement étranger à la mentalité russe. En fait, on peut parler d'une nouvelle forme d'homophobie d'Etat en ce sens que les minorités sexuelles ne sont pas poursuivies par la loi (pour l'instant), mais leur protection n'est pas assurée non plus. Les juristes et les militants des organisations pour la défense des droits de l'homme expliquent cela par l'imperfection des codes pénal et civil russes. Il est aussi à noter qu'en Russie les organisations dont l'objectif est de protéger les droits de l'homme sont quasiment indifférentes à la question de la discrimination des minorités sexuelles. Natalia Kravtchouk du groupe d'Helsinki à Moscou estime que la défense des personnes homosexuelles n'est pas la priorité de son organisation, d'autant qu'elle n'a pas trouvé d'exemple de discrimination et que les bureaux de son organisation sont submergés par les personnes sans emploi. On peut continuer ces citations à l'infini, mais je voudrais m'arrêter sur celle qui me paraît la plus caractéristique, celle de M. Ponomarev (conseiller du Délégué général pour les droits de l'homme de la République de Russie) qui a déclaré "*Je ne méprise pas ces gens là, je les plains. C'est une impasse dans l'évolution de l'humanité. Ils n'ont pas le droit d'exiger qu'on les traite comme des personnes normales parce qu'ils sont anormaux.*" Voici le credo d'une personne qui est officiellement chargée de défendre, entre autres, les droits des homosexuels.

J'ai mentionné les tendances les plus inquiétantes de la montée de l'intolérance, de l'homophobie vis-à-vis de ceux qui "aiment autrement" d'une grande partie de la population de la Russie d'aujourd'hui. Peut-être est-ce dû à la réaction de la société à la sortie du placard soviétique des gays et des lesbiennes, au fait qu'ils sont devenus plus visibles et parlent de plus en plus souvent de leurs difficultés. Peut-être qu'après cette période de rejet et de négation, la société reconnaîtra-t-elle enfin notre existence et commencera-t-elle à respecter nos droits. Peut-être que les journaux cesseront de publier les articles portant des titres comme "La peste bleue" ("bleu" en russe signifie "homo"), et discuteront librement de ces questions. Peut-être qu'un jour la société cessera-t-elle enfin de refuser aux homosexuels le droit de fonder, eux aussi, une famille. Peut-être, mais ce qui est sûr c'est que l'Etat rappellera encore longtemps à ses citoyens aux goûts non-traditionnels leur "déficience", en posant à tout propos la question sur leur "situation de famille".

---

**Bernard School** : Bien, je pense que nous avons maintenant un aperçu assez complet de la situation des gays et des lesbiennes en Europe de l'Est. La question de l'éducation de la population (des jeunes en particulier) est commune à ces quatre témoignages, comme le fait que la société est profondément homophobe. Ceci pose la question de la manière dont nous pouvons aider les associations locales, voir comment il est possible de rentrer en contact avec elles. Ceci dit, merci à vous toutes pour vos témoignages, et nous vous donnons rendez-vous durant la semaine pour la suite du cycle international.

**Luis :** Bonjour, je suis membre d'*Amnesty International Espagne* (au comité des minorités sexuelles), et avec Sergiu nous allons discuter de la situation de l'homosexualité en Espagne et au Portugal. Je vais commencer par vous parler de l'Espagne.

### La société espagnole

Vous connaissez l'Espagne. Non... pas tous ? Je demande cela car tout le monde a l'impression qu'en Espagne la situation des gays et des lesbiennes est magnifique. Certes dans les grandes villes la situation est superbe (comme dans tous les pays d'ailleurs), nous avons beaucoup de possibilités (de grandes *Gay Prides*, beaucoup d'associations), mais dans les petites villes c'est nettement plus difficile. Le problème, c'est que le mouvement associatif espagnol est très fermé sur lui-même et ne se préoccupe pas des autres, c'est ainsi qu'il n'existe aucune association qui s'occupe des immigrés. De fait, nous avons besoin de créer une association comme l'*Ardhis* en Espagne. Ce que j'ai proposé de faire à *Amnesty Espagne*. Ils m'ont répondu que ce n'était pas leur travail. Quant à la prostitution, aucune association ne s'occupe d'apporter un quelconque soutien aux personnes prostituées dans les rues, alors qu'il y a une grande population de prostitués hommes et femmes. A Madrid, nous avons les plus grands quartiers de prostitution d'Europe : 6 000 à 7 000 personnes s'y prostituent tous les jours (dont de nombreuses prostituées originaires d'Afrique et des pays de l'Est). Bref, le mouvement associatif doit commencer à penser aux autres au lieu de faire la fête. Cette année, il y a eu 250 000 personnes à la *Gay Pride* de Madrid. C'est une grande fête qui dure toute la semaine. Mais c'est tout. Il faut vraiment que les nouvelles générations pensent à s'occuper des autres. Le mouvement espagnol est très vieux. Les mêmes personnes occupent les mêmes fonctions depuis vingt ans. Ils sont très fermés sur eux-mêmes. C'est le plus grand problème du mouvement associatif en Espagne.

Par ailleurs, dans de nombreux films, reportages ou émissions de télévision, il n'est pas rare d'y voir des lesbiennes. Il y a un show très connu sur la deuxième chaîne de télévision où la protagoniste qui est lesbienne, joue (sans stéréotype) un rôle de lesbienne. Un programme télévisé est présenté par un transsexuel (Lili Anderse) qui est aussi un acteur connu (il a fait les premiers films d'Almodovar). Cela fait beaucoup plus pour la visibilité des homosexuels que tous les politiciens.

L'an dernier (à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier) *El Mundo* (deuxième quotidien espagnol) a publié en première page une enquête montrant que 90 % de la population espagnole est favorable au mariage homosexuel, et 70 % favorable à l'adoption. La droite s'en fout, quand de leur côté le parti communiste ainsi que le parti socialiste ont participé aux *Gays Prides*.

### Le contexte politique

Comme le mouvement fasciste en Espagne n'est pas organisé, contrairement à d'autres pays européens, ce n'est donc pas de leur côté que peuvent venir les problèmes, mais plutôt du côté de l'Eglise qui est en fait le premier ennemi de la communauté homosexuelle (certains évêques nous attaquent toujours). Cependant son influence est aujourd'hui très faible, contrairement à vingt ans en arrière. D'autant qu'elle est éclaboussée par quelques scandales financiers. Ainsi il y a trois mois, 13 millions de pesetas d'argent noir ont été retrouvés dans une banque, dont une partie était pour l'Eglise.

En ce qui concerne les partis politiques, le parti Populaire Gay qui utilise tous les symboles du parti Populaire ainsi que son argent, bien que ce dernier affirme qu'il n'appartient pas au parti Populaire. Le président du parti Populaire (que je connais) m'a affirmé qu'au sein du Parlement il y aurait vingt députés gays du parti Populaire (mais non déclarés en tant que tel). Il y a un seulement un député (socialiste) ouvertement homo, au parlement catalan, et aucun dans le Parlement espagnol. Par contre il y a beaucoup de lesbiennes, comme la commissaire européenne Loyola de Palacio (qui devait être ministre mais comme elle ne veut pas se marier, ils lui ont donné cette charge à l'Europe afin ne pas lui donner de charge officielle en Espagne), ainsi que la maire de Valencia qui va à toutes les manifestations officielles avec son amie.

**René :** Ce que je trouve assez contradictoire en Espagne c'est que les mentalités ont beaucoup plus évolué qu'en Italie où la morale catholique est toujours dominante. En Espagne, on peut embrasser un homme en pleine rue sans que personne ne se retourne. Mais il n'y a pas de réflexe d'ouverture vers les autres. J'ai travaillé (en Italie) pendant cinq ans avec les transsexuels et les prostitués hétéros (comme les Kurdes, les Kosovars) qui passaient par Rome, dans le cadre de leur exode migratoire vers l'Angleterre. On avait un peu d'argent pour la réduction des risques pour les usagers dépendant de produits psychotropes, que l'on utilisait également pour les prostitués. Est-ce que cela existe en Espagne ?

**Luis :** C'est le mouvement associatif qui n'a rien fait. Ainsi dans le plus grand collectif gay et lesbien, il existe un groupe de roller, de personnes âgées, de jeunes, un groupe info-sida (très important), mais pour les immigrés et les prostitués, il n'y a rien. Les associations espagnoles ont oublié celui qui n'est pas espagnol, qui n'est pas blanc..... Pour autant, l'immigration est devenue une grande question ces cinq dernières années en Espagne, d'autant qu'aujourd'hui il y a 300 000 immigrants légaux à Madrid (en fait, il doit y en avoir 60 000 en plus). Bref, actuellement rien n'est fait pour ces personnes, pourtant il est certain que de nombre d'entre elles auraient besoin d'être aidées.

**Jean-Pierre :** C'est un peu pour cela qu'il y a eu une collaboration avec d'autres associations européennes, afin justement qu'existe un tel mouvement en Espagne. Au départ, quand l'association a été créée (l'*Ardhis*), au niveau des pouvoirs publics ainsi qu'au sein de la communauté homosexuelle, quand on parlait des couples binationaux on nous regardait de travers. Mais petit à petit, après avoir fait du lobbying auprès de différents élus, les choses ont un peu évolué.

**Luis :** En Espagne, nous n'avons pas de PACS national, mais régional. En Catalogne, à València, et en Andalousie c'est en cours. Le parti socialiste (qui a gouverné pendant vingt ans certaines régions) qui aujourd'hui demande le mariage pour les homosexuels, n'a pas institué le PACS quand il était au pouvoir.

**Jean-Pierre :** Nous avons une centaine d'élus, députés, sénateurs, qui soutiennent les dossiers. Toujours au cas par cas. Après, ça peut aller plus loin s'ils soutiennent les idées de l'association. Certains couples ont écrit à leur député, à leur sénateur, et certains ont obtenu un soutien. Quand nous avons commencé en 1998 (à la création de l'*Ardhis*), l'espace associatif gay voyait les étrangers comme des objets de consommation, des objets de désir alors que nous disions qu'il s'agit avant tout de personnes. Ce qui dérangeait beaucoup de gens. Je me rappelle qu'en pleine discussion sur le PACS, j'ai demandé qu'elle était la nature de la procédure pour les étrangers. On m'a répondu de me taire, que les gens s'en foutaient. Il a fallu vraiment argumenter, d'autant que le mouvement gay n'avait rien à foutre des sans-papiers. C'est pourquoi nous avons commencé à changer les perspectives en parlant du respect de la vie privée de nombreuses personnes qui justement vivaient avec des personnes sans-papiers. Bref, je pense qu'il faut que l'Espagne se lance dans cette voie, car la possibilité de la solidarité entre les personnes devient alors beaucoup plus importante, le mouvement gay soi-même devient beaucoup plus riche. Quand une minorité avance en droits, c'est l'ensemble de la population qui avance.

-----  
**Sergi :** La situation du Portugal est quelque peu différente de celle de l'Espagne, en ce sens que s'il a également connu le fascisme (c'est en 1928 que s'est installé au Portugal un régime militaire, devenu par la suite un régime fascisant), ce dernier par son discours, sa façon d'être était plus paternaliste que réellement violent.

### **Le contexte politique d'avant**

C'est ce régime qui (contrairement à un régime fasciste classique) a favorisé l'entrée massive des femmes sur le marché du travail (ce qui explique pourquoi on n'a jamais eu un mouvement de femmes au Portugal), tout en criminalisant l'homosexualité à travers les lois relatives à l'attentat à la pudeur. D'ailleurs il y avait des sortes de camps de travail forcé, spécialement pour les prostituées et les homosexuels. Dans le souci de "ne pas donner des idées aux gens", la loi ne parlait pas d'homosexualité, ne voulant pas criminaliser quelque chose dont on ne parlait pas. Dans les journaux, il pouvait paraître parfois des articles traitant de l'homosexualité masculine, mais toujours sous l'angle de la prostitution. Quant à l'homosexualité féminine, il n'en était jamais question car cela aurait "donner des idées aux gens". N'exerçant pas de violence directe, il y avait bien sûr des emprisonnements, des assassinats, mais comparé au franquisme les choses étaient moins violentes. Les autorités n'avaient pas besoin d'agir de manière répressive puisque la répression elle-même s'était construite au niveau des mentalités, avec la domination de l'idée de famille, de la dépendance économique par rapport à la famille. En fait, c'était un fascisme plutôt culturel du type de régime qui laisse des marques profondes dans une société qui essaye de devenir démocratique 20 ou 30 ans plus tard. Comme le manque presque total de tradition de mouvement associatif, d'envie de se mettre ensemble pour faire des choses. Un "désert" culturel trop fort qui est encore en place. Même si bien sûr on a eu des résistances très importantes.

### **La situation actuelle**

Contrairement à l'Espagne, avec la Révolution des Œillets nous avons connu un moment de rupture très clair, ainsi qu'un procès révolutionnaire (même s'il a eu ses limites). Aujourd'hui nous connaissons une certaine participation populaire, un réel sentiment d'être libre, mais depuis trois ou quatre ans, faute d'une certaine normalité sociale, les choses sont quelque peu "endormies". Nous avons des associations de femmes, des associations antiracistes, et maintenant que l'immigration devient un sujet politique, des associations d'immigrés. Mais pas de mouvements sociaux dans le vrai sens du terme car ils ne sont pas massifs. Le nombre d'adhérents est ridiculement limité, et se limite surtout aux grandes villes. De plus, le Portugal est un pays plutôt périphérique à

l'Union européenne, ce qui a des conséquences au niveau économique comme au niveau social. C'est un pays encore très rural (ainsi dans certaines régions l'électricité n'est arrivée qu'il y a sept ou huit ans). Durant la période du fascisme, il y avait beaucoup de répression, mais après la Révolution des Œillets (le 25 avril 1974) cela ne changea pas. Avant la révolution, il existait (à Lisbonne) un milieu homosexuel, ou plus exactement des bars très cachés et réservés à une élite qui avait de l'argent (qui pour beaucoup appartenait au régime). Cette situation ne changea pas avec la révolution. Un mois après le coup d'Etat, un groupe d'homosexuels tenta d'organiser une manifestation. Le 1<sup>er</sup> mai 75 (un an plus tard), des affiches qui disaient "Liberté aux homosexuels" furent arrachées par les militants communistes pour qui la révolution n'était pour les pédés. Un mois après, quelques personnes fondèrent le *Mouvement d'Action Révolutionnaire Homosexuelle* qui tenta d'être partie prenante au procès révolutionnaire. Bien évidemment elles furent attaquées par les journaux, au point d'exister moins d'un an.

C'est seulement huit ans plus tard (en 1981) que certaines personnes (particulièrement influencés par l'exemple français du *FHAR*) fondèrent le *Collectif Homosexuel Révolutionnaire*. Cette association, au discours particulièrement radical, à la fois antibourgeois et révolutionnaire, s'occupait de militer pour la libération des gays et des lesbiennes. Beaucoup pensèrent alors que c'était le début d'un mouvement homosexuel (associatif et militant) au Portugal, mais (une fois encore) en moins d'un an l'entreprise s'arrêta. Il fallut encore attendre dix ans.

Si en France, c'est un mouvement social composé d'homosexuels qui (grâce à sa mobilisation militante) est à l'origine de la dépénalisation de l'homosexualité, au Portugal il n'y a rien eut de ce style. Mais l'avantage de la chose, c'est que les politiciens voyant ce qui se passait dans le reste de l'Europe, dans un souci de modernité, se dirent qu'il fallait faire quelque chose. A cette même époque (en 1981) le regard que portent les médias évolue notablement vis-à-vis des gays et des lesbiennes, ils ne sont plus considérés comme des criminels. Désormais un journaliste peut assister à une réunion publique d'homosexuels et en en parler dans son journal. Certes de manière assez négative, un peu ironique, mais ils en parlent. L'homosexualité n'est plus un crime ou une maladie, c'est quelque chose dont désormais on parle.

### **Le milieu associatif**

C'est en 1991 que fut créé le premier groupe homosexuel (que je coordonne actuellement) sous la forme d'une subdivision du parti Socialiste Révolutionnaire (assez similaire, au niveau de la ligne politique, à la Ligue Communiste Révolutionnaire de France). Ce groupe, évoluant au sein d'un parti d'extrême gauche très minoritaire, ne pouvait pas bien évidemment représenter l'ensemble des gays et des lesbiennes du Portugal. D'ailleurs ce n'était pas son but, son objectif était de faire de l'homosexualité un sujet incontournable dans la politique (c'est ainsi qu'il fut le premier groupe qui demanda des droits sociaux pour les gays et les lesbiennes). Ce qui fait que beaucoup de gays et de lesbiennes participèrent à ce groupe sans être de gauche. Parce qu'il n'y avait rien d'autre. Et jusqu'en 1995, ce groupe fut la seule structure politique à parler d'homosexualité. Se faisant, il réussit à imposer ce thème sur la place publique, et également (et surtout) à changer l'attitude des médias.

C'est aussi en 1991 que l'on commence à parler du sida. L'Etat portugais a résisté plus que tout autre Etat européen à considérer le sida comme une priorité, ce qui a obligé la société civile portugaise (pourtant très faible) à s'organiser et à constituer un des premiers mouvements spécifiques dans la lutte contre le sida. A l'image de l'association homosexuelle *Abrço* (s'embrasser).

Pendant ce temps (en 1996) apparaît le premier magazine lesbien : *Organa*. Ce magazine, écrit par une vingtaine de femmes et diffusé par mail, était quelque chose de très réduit, de caché, en d'autres termes de confidentiel. Et lorsque (en 1996) ce magazine se dissout, apparaît deux groupes lesbiens. D'abord *Sappho* qui est la plus grande organisation actuelle au Portugal. Cette association qui est l'une des rares à ne pas se situer à Lisbonne, et qui n'a pas de local, propose différentes activités à travers tout le pays et compte des centaines de membres (c'est d'ailleurs le groupe le plus grand du Portugal). Et ensuite l'association *Lilas*, plus politique. C'est finalement en 1997 que fut créée la première association gay et lesbienne : *ILGA Portugal*. Cette association marque le début de ce qu'on pourrait appeler un mouvement homosexuel portugais.

Et trois ans plus tard (c'est à dire en 2000), *ILGA* célèbre la première commémoration de la *Gay Pride*, dans la rue et la première édition du Festival du Cinéma Gay et Lesbien. La première *Gay Pride* fut suivie par quelques 500 personnes, et quelques 800 personnes l'année dernière. Chiffres qui bien qu'ils semblent modestes n'en sont pas moins considérables. Surtout pour une première fois. Et cette année, alors que nous avons un gouvernement de droite très homophobe (qui a montré une réelle résistance à la tenue de la *Gay Pride*), les gens se sont réveillés, ayant compris que les progrès enregistrés ces dernières années pouvaient être remis en question. Et du coup c'est près de 2 000 personnes (ce qui, pour Lisbonne, est énorme) qui ont assisté à la marche.

Ces deux dernières années, tout en suivant avec attention ce qui se passe en France et en Espagne, nous avons réussi à construire une coordination nationale des associations (le Forum LGBT) qui se réunit tous les mois. D'autant plus que de nombreuses associations sont apparues récemment. Ce sont surtout les femmes qui portent le mouvement homo, car la plupart des gays, étant également catholiques, condamnent l'existence des associations homosexuelles. Ils ont aussi un fort sentiment de culpabilité, et sont donc les premiers à s'opposer à l'existence d'un mouvement homosexuel. Contrairement aux femmes.

## **Le contexte politique et social actuel**

**Le poids de l'Eglise :** Contrairement à l'Espagne, au Portugal l'influence de l'Eglise catholique est demeurée assez forte sur les décisions politiques, même si elle n'est pas directe. Et du point de vue des pratiques sociales, bien que le mariage a perdu de son influence, que le divorce est une pratique devenue assez courante ainsi que les familles reconstruites, l'Eglise a gardé une réelle et importante influence sociale. Ainsi en 1998, nous avons eu un référendum sur l'avortement qui a donné lieu à des discussions très violentes. L'Eglise a alors affirmé que c'était la fin de la civilisation, que viendra ensuite l'adoption par les homosexuels et la légalisation des drogues. Une sociologue portugaise (hétérosexuelle) déclara que si presque 97 % des Portugais se disent catholiques (et 72 % se disent pratiquants), 70 % d'entre eux sont contre l'existence même des homosexuels et pour leur criminalisation, pour la criminalisation de l'homosexualité.

**La question du partenariat homosexuel :** En 1997, le parti socialiste au pouvoir (qui menait des politiques néolibérales très à droite) pris en tenaille entre un traité de Maastricht avec ses clauses de non-discrimination et son électorat de gauche, élabora un projet de loi de partenariat gay et lesbien. Sauf que ce n'était pas du tout ce qu'on voulait. En fait, nous disions qu'avant de discuter du droit de la famille (et du partenariat homosexuel), nous voulions surtout discuter de nos droits individuels, de notre droit à nous exprimer en tant qu'homosexuels en toute sécurité. Bref nous voulions discuter en priorité d'une loi contre l'homophobie. D'ailleurs, petite parenthèse, je croyais qu'une telle loi existait en France et je suis étonné d'apprendre le contraire. Au Portugal, tout le monde croit que partout en Europe existent des lois contre l'homophobie. Notre priorité était donc une loi contre l'homophobie et pour l'éducation sexuelle à l'école. D'autant que la situation en la matière est particulièrement grave, ainsi par exemple dans nombres d'écoles nous comptons de nombreuses violences à l'encontre des élèves homosexuels. Tous les psychologues avec lesquels nous sommes en contact disent que le Portugal possède un taux élevé de suicide des adolescents et que 80 % de ces suicides sont dus à des questions liées à l'homosexualité.

**L'attitude des médias :** Tandis que le Portugal (pays qui n'a pas de tradition de mouvement social) connaît actuellement l'émergence d'un mouvement social gay et lesbien important (au point de réunir 10 000 personnes dans la rue), l'attitude des médias par rapport à ce mouvement social est très agressive. Par exemple cette année nous avons organisé une *Gay Pride*, avec en parallèle des diverses manifestations publiques (des débats, des cycles de cinéma.....) un peu partout à travers le pays (à Porto, à Coimbra, à Faro.....). A cette occasion nous avons écrit un manifeste de revendications, et le jour suivant, *Le Public* (journal libéral de référence) titre sur : "Les homosexuels veulent l'adoption", sans parler un seul instant de la marche, des fêtes, des débats, du cinéma, des revendications. Cette attitude, très influencés par l'Eglise, tend à dire que les gays et les lesbiennes ne représentent pas un mouvement social, puisque nous sommes des clowns.

**Le silence des partis politiques :** Actuellement, nous avons au pouvoir une coalition de droite dont est membre le Parti Populaire (très proche du discours de l'extrême droite, dont nombre de gays y sont adhérents). Surtout parce qu'il affirme (partant du principe qu'il y a les bons et les mauvais homosexuels) qu'il n'est pas contre eux mais qu'au contraire il souhaite qu'ils s'intègrent dans la société portugaise (qui doit leur réserver un espace). Mais quand nous leur demandons ce que signifie pour eux "s'intégrer", ils répondent que les homosexuels ne doivent pas faire de marche car ce n'est pas une façon de s'exprimer, que la loi doit certes respecter les homosexuels mais tout de même les traiter différemment des hétérosexuels. Le président de ce parti est homo. Tout le monde le sait, tout le monde le dit, sauf lui. Il a été accusé pendant la campagne électorale de 1995 d'être gay, mais il n'a jamais répondu, ce qui a provoqué un scandale. L'autre l'accusait d'être appuyé par l'Opus Dei et par les homosexuels ! Un lobby homo aussi important que l'Opus Dei, on aimerait bien mais on n'a pas.....

**Le mépris des institutionnels :** Les associations ainsi que les syndicats (et également les partis politiques) ignorent complètement les gays et les lesbiennes. A l'exception de quelques associations antiracistes, d'une ou deux associations féministes. C'est ainsi nous n'avons pas de rapport avec les associations d'immigrés, alors que nous avons une immigration massive venant d'Angola, du Mozambique et du Sénégal (ce qui est nouveau). Les syndicats nous disent (depuis dix ans) que la classe ouvrière n'est pas préparée à affronter ce sujet. En 1991, la première action de mon groupe a été d'organiser une petite manifestation à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai. A cette occasion, bien évidemment, nous avons été agressés. Pourtant les associations homosexuelles ont une volonté très forte d'institutionnalisation, par exemple en tentant de convaincre le Ministère de l'Education d'adopter un programme de prévention de l'homophobie à l'école. Mais ignorées par les autres, elles se radicalisent, se disent isolés ou incompris, et regardent de près ce qui se passe en Espagne, estimant qu'il y a une institutionnalisation homosexuelle très forte (sur laquelle j'ai des doutes) sur laquelle prendre exemple.

**L'absence de l'Etat :** A ses yeux nous n'existons pas. Ainsi, une loi sur le partenariat a été votée au Parlement (avec la gauche) qui du point de vue symbolique est mieux que le PACS puisqu'il reconnaît les relations amoureuses et/ou sentimentales. Mais qui du point de vue pratique est très restrictive puisqu'elle ne concerne que les impôts, la protection sociale et le transfert de bail en cas de décès, et qu'elle ignore la question des partenaires étrangers. Nous avons tenté d'en discuter, mais cela n'a abouti à rien. Pour les étrangers, on nous a répondu qu'il fallait traiter cette question par une refonte des lois sur les étrangers. Cette loi a été votée, mais est bloquée par les institutions. De fait, personne n'est pacsé au Portugal !

**X** : A propos de la loi sur le partenariat, tu dis que cette loi est votée mais que les institutions régionales empêchent son application.....

**Sergiu** : Actuellement nous n'avons pas les moyens associatifs pour chercher des cas et les amener devant un tribunal. Et à ce propos notre position est de dire que cela nous a été imposé et que nous n'avons pas envie de travailler sur ça. Notre priorité est le nombre élevé de suicides (les 80 % de pédés qui ont des problèmes psychologiques) et les agressions homophobes quotidiennes. Ceci dit, lorsque le projet de loi sur la partenariat fut discuté au Parlement, l'Eglise (fidèle à elle-même) a violemment réagit. Ainsi, un prêtre (assez célèbre) a déclaré que l'Etat sera la première victime de ces lois, qu'un Etat qui s'engage sur une telle politique de la famille est fragile, que la chute de l'Empire romain aux mains des barbares avait commencé ainsi. Bref, un an plus tard, le parti socialiste recule et propose une loi spécifique aux couples homosexuels, bien qu'il y avait aussi un problème pour les partenariats hétérosexuels. En fait, il s'agissait d'une loi d'apartheid. Et nous avons dit que nous préférerions ne rien avoir plutôt que cela, qui aurait constitué un précédent trop grave. C'est pour cela que nous sommes intervenus, mais ce n'était pas notre priorité.

-----

**Dario** : En soi, l'attitude de l'Eglise n'est pas vraiment étonnante. Mais de la part des partis démocratiques et des syndicats, c'est inconcevable.

**Sergiu** : C'est compliqué parce qu'il existe deux principaux syndicats, l'un plutôt proche du PC, l'autre des socialistes. Le PC portugais est très orthodoxe. Et surtout, le poids de l'Eglise au sein de la société est énorme. Le Premier ministre socialiste a pris position contre l'avortement ! Pourquoi ? Parce qu'il est membre de l'Opus Dei.

**X** : Mais les intellectuels ne se prononcent-ils pas pour une position plus favorable ?

**Sergiu** : Oui cela existe. Mais qui lit le journal ? 15 % de la population est encore analphabète.

-----

**Dario** : Et les associations féministes ? Comment se fait-il que les femmes sont plus actives que les hommes ?

**Sergiu** : Elles sont marginales en nombre. Ces femmes se sont mobilisées après la Révolution mais leur mouvement est actuellement en déclin. Aujourd'hui elles regardent les lesbiennes (qu'elles ont expulsées) avec beaucoup d'intérêt. Après le référendum sur l'avortement, que nous avons perdu, une plate-forme s'est constituée pour imposer un nouveau référendum. Et beaucoup de lesbiennes en font partie, plus que des femmes hétéros. Elles sont dans une situation beaucoup plus grave que les hommes. Les hommes, quand même, ont leur petit ghetto. On parle d'eux. Pour la plupart de la population, l'homosexualité, c'est des hommes qui baisent avec d'autres hommes. Pour les femmes, c'est l'invisibilité totale. Il n'y a pas de bar lesbien à Lisbonne. La communauté gay s'est très bien accommodée du ghetto.

**Frédéric** : Cela me fait penser à *Arcadie*, le seul mouvement qui existait entre 1954 et les années 1970, et qui a continué à exister jusque dans les années 1980, pour qui la discrétion était primordiale. "Pour vivre heureux, vivons cachés" disait-il. Cependant les mouvements révolutionnaires homosexuels sont nés dans les années 1970 avec l'explosion des autres mouvements sociaux, ce qui a permis une évolution vers plus de visibilité. D'autre part en France, avec l'arrivée du sida, le mouvement homosexuel s'est effondré. Ce sont les associations de lutte contre le sida qui ont porté au début des années 1990 les revendications des gays. Est-ce que c'est le cas au Portugal ?

**Sergiu** : Oui. La plupart des militants qui aujourd'hui sont à l'*ILGA* ou à l'*Opus Gay*, viennent d'*Abras* (l'association de lutte contre le sida). *Abras* accusait bien sûr l'Etat de ne pas faire de prévention en général mais aussi en direction des homosexuels. Et comme partout, la plupart des activistes des années 1980 sont morts. Si nous avons un besoin si énorme de venir en France, de discuter, c'est parce qu'au Portugal nous n'avons pas de référence, de mémoire de la répression, qui a été très bien effacée. Il est important pour nous de savoir qu'il existe depuis près de 30 ans des mouvements homos. Dans les autres pays, on passe de la troisième vague du mouvement homosexuel à la quatrième. Et nous, nous n'en sommes qu'à la première et déjà obligés de discuter du mouvement queer ! C'est difficile de comprendre ce que disent les queers et de comprendre pourquoi une lesbienne doit s'affirmer lesbienne pour pouvoir exister.

-----

**Luis** : Bien je crois que nous avons fait plus ou moins le tour de la question. De toute façon nous avons le reste de la semaine pour en parler. Merci à toutes et à tous.

**Robin :** Cet atelier est né d'une réflexion sur le cycle international aux *UEEH*, coordonné par *Amnesty International*. Avec la volonté d'associer un volet de réflexion sur la solidarité vis-à-vis de l'homosexualité dans les pays du Sud. A savoir quelles actions pourraient être envisagées pour que le cycle international ne se résume pas à quatre interventions, sans que les choses avancent. Sérine est venu du Sénégal pour témoigner de la situation de l'homosexualité dans son pays, et aussi présenter le réseau dans lequel il travaille par rapport aux gays au Sénégal. Nous avons décidé de prendre le cas du Sénégal comme exemple, de voir quelles actions nous pouvons envisager. Je m'appelle Robin, je travaille à l'Observatoire socio épidémiologique du sida à Bruxelles. La venue de Sérine est organisée dans le cadre d'un projet basé sur les sexualités minoritaires et l'accès égal à la prévention en Afrique, mené en partenariat avec le volet sénégalais et *Ex Aequo*. (Sérine est notre principal interlocuteur à Dakar). Brièvement, il s'agit d'un projet de recherche/action (puisque'il n'existe aucune info disponible par rapport aux gays en Afrique) avec d'abord des recherches sur la vulnérabilité des gays par rapport au VIH et aux IST, et sur les modes de rencontres, de socialisation. Le volet action est un soutien aux initiatives qui sont prises dans les pays du Sud et des demandes des personnes des pays du Sud qui rencontrent des difficultés liées à leur orientation sexuelle. Sérine va présenter la situation au Sénégal.

-----

**Sérine :** Bonjour, je suis Sénégalais, gay, je suis également responsable d'une association sénégalaise gay, un groupe informel. Au Sénégal l'homosexualité est illégale. Souvent, de la part de la police, les homos font l'objet de lynchage, ils sont arrêtés, emprisonnés, violés, violentés. Part ailleurs la religion constitue un grand barrage puisqu'elle interdit carrément l'homosexualité. Souvent les homosexuels font l'objet de lapidation, et d'autres formes d'agressions. Ensuite, du fait du cadre familial il très difficile de vivre son orientation. Dès qu'on est au courant que vous êtes homosexuels, vous êtes rejeté par la famille (phénomène qui favorise la prostitution masculine). Pour la santé, nous n'avons pas accès aux structures sanitaires. Moi-même j'ai été renvoyé du PNL (Programme National de Lutte contre le Sida) parce que je suis gay. On m'a dit que je peux mettre la société en danger, donc je n'ai pas été accepté. C'est d'autant plus dangereux que beaucoup d'entre nous sont malades. Souvent au cours de manifestations que nous organisons (soirées ou autres), la population lapide les gens et appelle la police pour arrêter les gays, les mettre en prison, et personne ne lève le petit doigt. Nous vivons une situation difficile.

**Robin :** Par rapport à la réponse faite aux gays, il y a un réseau "officiel" et le réseau qu'a créé Sérine avec des amis. Le réseau "officiel" est né dans un département de l'université de Dakar pour effectuer une recherche sur les gays afin d'étudier leur vulnérabilité par rapport au sida et au MST. Sérine a servi d'intermédiaire pour que l'enquête puisse être réalisée avec un échantillon représentatif. L'enquête a été menée sur 250 personnes et conclut à une vulnérabilité importante de ce public par rapport aux MST et sida. Il y a tout un volet du questionnaire qui portait sur des questions personnelles, les lieux de rencontres, les violences subies. Des enquêteurs sont allés raconter dans le quartier qu'un tel était gay, ce qui a provoqué des réactions de rejet. Les gays n'ayant pas été conviés à réunion de présentation des résultats, ils ont donc forcé l'entrée pour y assister.

Il n'y a aucun gay dans l'équipe de recherche, ce qui n'est pas en soi un problème, mais il y a une homophobie (pas seulement latente) de la part des enquêteurs et du directeur de recherche. Pour eux, faire une telle enquête était quelque chose d'assez folklorique, comme aller sur la lune. Pourtant c'est une enquête sérieuse dans ses résultats, mais pas du tout dans l'irrespect des règles dans la conduite de l'étude. C'est le *Population Council*, une agence américaine de développement qui a financé la recherche. La personne qui souhaitait mener la recherche l'a fait de manière un peu opportuniste. Il n'y avait aucune information sur le sujet, et il a senti qu'il y avait des possibilités d'avoir des financements. Il se présente comme le chercheur sur les gays au Sénégal, c'est lui qui fait autorité. Il a fait une demande au PNL qui coordonne toutes les actions en matière de sida. L'objet de cette enquête était de démarrer un projet dans le milieu gay. Cela fait un an et demi qu'ils sont en train de réfléchir à ce qu'ils vont faire. C'est extrêmement long. Après la présentation des résultats, les gays sont intervenus pour dénoncer les conditions dans lesquelles l'enquête a été menée. Une cassure s'est effectuée avec le système officiel. Ils n'ont plus du tout été reçus à partir de ce moment-là, ni conviés aux réunions qui pouvaient être organisées par le centre de recherche et par le pool d'ONG qui s'occupent de monter ce projet de prévention pour les gays. La crainte que nous avons est que ce projet se met en place, mais une rupture a eu lieu avec la communauté gay qui refuse de collaborer. Et qui a une crainte réelle d'être identifiée, fichée, comme c'était le cas par le passé. La situation du Sénégal en Afrique du Nord est un cas à part vis-à-vis du sida en ce sens que le taux de sida très bas : 2 % officiellement (mais vraisemblablement 3 à 4 %). Ce qui est très inférieur aux autres pays. De fait, il y a une visibilité de la maladie (et des malades) très réduite. On n'en est pas encore à un stade où l'on peut en parler quand on rencontre des gens.

**Donald :** J'aurais aimé en savoir un peu plus sur le plan culturel. J'entends l'expression "communauté gay", ce qui me surprend un peu pour le Sénégal. D'autant que c'est un mot importé. Y a-t-il un vocabulaire au Sénégal avant le mot gay ? Je crois deviner que vous parlez plutôt d'une homosexualité urbaine. Je souhaiterais savoir ce qui se passe en dehors des villes. Et si en dehors de la religion musulmane il n'existe pas un autre cadre religieux (notamment animiste) tendant à une acceptation de l'homosexualité.

**Robin :** Oui. Il vaudrait mieux dire "le réseau gay". Ensuite, pour aller vite, on parle surtout d'hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes (gays, hommes mariés, relations sporadiques, prostitution....). Je dis "gay", mais c'est vrai que cela ne représente pas la diversité des situations. Au Sénégal, il existe un mot "gordjigen" qui signifie "homme/femme", qui est une insulte, mais qui est le seul mot qui existe. Pour autant il existe un vocabulaire spécifique au réseau. Entre eux, quand ils discutent, les gens utilisent tout un système de codification qui permet de dire des choses sans forcément mettre un mot dessus. Mais dernièrement un article dans le journal a dévoilé tout ce système de codification (ainsi que les lieux de rencontre), si bien que tout tombe à l'eau pour l'instant. Ceci dit, effectivement il y a une homosexualité urbaine mais aussi dans les régions.

**Sérine :** Il y a toujours des cas où il est possible d'avoir des relations de type homosexuel. Par exemple, au sein des castes griots on peut avoir un comportement et des relations homosexuelles sans que cela choque pour autant la population sénégalaise.

**X :** Quel mot est utilisé pour eux ?

**Sérine :** Le même : "homme/femme". Ou souvent ils n'étaient tout simplement pas nommés autrement que "griot".

**Robin :** La tradition homo existait aussi dans les comptoirs avant les colons. Mais elle n'était pas forcément nommée.

**X :** Beaucoup de traditions intègrent l'initiation homosexuelle. Une pratique consiste à confier des enfants mâles à un oncle, qui est généralement le frère de la mère. Est-ce que cela a existé ou existe au Sénégal ?

**Sérine :** Cela a existé. Je l'ai toujours entendu dire. Mais je ne peux pas vraiment m'avancer sur cette question.

-----  
**X :** Quelle est la situation des femmes dans les pratiques traditionnelles, mais aussi au niveau des lois ? Est-ce que les femmes participent à votre association ?

**Sérine :** Le fait d'être lesbienne ne choque pas. Tu peux voir des femmes qui s'aiment et cela ne choque personne. Les gens te disent que ce sont de très bonnes amies. "Ce sont des femmes qui n'ont pas encore rencontré la personne qui leur faut." "Elles manquent d'affection" disent les gens. De ce fait, cela n'est pas problématique. Ce qui favorise cet état de fait, c'est qu'il y a 90 % de musulmans au Sénégal. Les hommes sont souvent séparés des femmes. Les femmes peuvent donc être ensemble. A la limite, on va dire qu'elles jouent. Au Sénégal, l'homosexualité est liée à la masculinité. Les femmes qui ont des relations avec des femmes ne seront pas nommées "homosexuelles". Avant, être griot signifiait aussi accompagner des grandes dames, leur tenir compagnie, leur prodiguer des conseils, organiser des festivités. Ces êtres très féminins ne posaient pas de problème. Mais aujourd'hui depuis que les choses ont changé, on dit que l'homosexualité est devenue à la mode. Dans certaines régions, l'homosexualité masculine est tolérée. Tu vois souvent cela sur les plages, là où il y a des touristes, des couples.

-----  
**Robin :** Pour reprendre sur la situation singulière du Sénégal, en termes d'épidémiologie, il y a une prévalence assez basse. Le Sénégal a été pointé par l'ensemble des agences comme le pays qui a fait les meilleures actions. On n'est pas sûr en réalité que ce soit les actions qui expliquent ce faible taux de prévalence. Mais pour garder ce leadership, le Sénégal est prêt à proposer quelques actions d'avant-garde. Sur le plan international, la situation des gays commence à être discutée. Au Sénégal une demande a été effectuée, et ils sont en train de lancer cette étude. Mais les acteurs de santé publique manipulent ce sujet du bout des doigts car ils ne supportent pas d'être associés à un projet de travail avec les gays. Il est délicat de travailler avec eux car ils ne veulent pas communiquer. C'est très lent. Ils posent des échéances, mais rien ne se met en place. De plus, maintenant qu'ils ont rompu le lien de confiance avec les gays, il est difficile de discerner ce qui va émerger de ce qui se fait depuis trois ans.

Depuis trois ou quatre ans, des gays séropositifs se sont tournés vers le réseau pour obtenir un soutien. Comme ils n'ont pas accès au système sanitaire, le réseau a essayé de s'auto-organiser par un système d'autofinancement, de collecte d'argent, de médicaments, s'ils pouvaient en trouver. Ils ont également suivi une session de formation de prévention qui a sensibilisé un certain nombre de personnes, pour leur donner des bases de prévention, de diagnostic, de communication. A l'issue de ça, se sont mises en place des séances de prévention organisées à Dakar et dans une autre région, une fois par mois, dans des lieux différents, pour ne pas être identifiés. Les régions tournent au fur et à mesure. Ces réunions qui attirent quelque chose comme

une cinquantaine de personnes, sont composées de travaux pratiques, on leur distribue du matériel. C'est aussi l'occasion de discuter de la situation des gays et des difficultés qu'ils rencontrent. Le Sénégal fait également partie des rares pays d'Afrique où les antirétroviraux sont disponibles. Des programmes existent et sont en train d'augmenter les cohortes de patients qui peuvent être soignés. L'aberration, c'est qu'un gay qui est malade qui va se présenter dans ce système de santé ne sera pas reçu et ne pourra pas être soigné. A cause de ce critère. Alors que dans les faits, le centre n'a aucun critère officiel pour suivre des personnes. Ils peuvent même suivre des personnes non sénégalaises. Par rapport à l'auto-organisation du réseau, un travail de médiation familiale est effectué. Quand une personne est outée auprès de sa famille, certaines personnes vont essayer d'intervenir, de baratiner, de dire "non, ce n'est qu'un bruit" pour que la personne ne soit pas exclue de sa famille. Lorsque des personnes sont emprisonnées, des soutiens sont organisés pour trouver des avocats (ce qui est très difficile) et surtout pour faire passer des denrées (nourriture, savon.....) aux personnes. Ces actions ont pu être organisées grâce au soutien ponctuel de personnes privées. Un des principaux problèmes est l'absence d'institutionnalisation. Le groupe n'a aucune existence juridique. Beaucoup de projets de coopération refusent de leur apporter un soutien. La situation actuelle en conclusion est qu'il existe un schisme entre ce réseau qui s'auto-organise et un projet officiel qui se met en place. Il y a coexistence de ces deux projets. Que va-t-il advenir maintenant que le projet officiel va aboutir ?

**Miloud :** *Ex Aequo* qui est une association communautaire belge, francophone, n'a pas vocation à faire de l'international. Nos bailleurs de fond ne nous le permettent pas dans notre cahier des charges. Les seules actions que nous menons avec le Sénégal sont sur nos fonds propres. Nous ne pouvons jouer que l'intermédiaire entre le Sénégal et d'autres bailleurs de fonds ou fournisseurs de matériels. Pour l'instant, après avoir fait avec Sérine l'inventaire des besoins en matière de prévention primaire (puisque c'est notre volet d'action), nous avons estimé qu'il faudrait trouver quelque chose qui pourrait nous financer sur une année complète 4 000 préservatifs et 4 000 gels avec envois réguliers. Mais il faut que les envois de préservatifs soient dissociés de ceux concernant le gel, afin que ces matériaux ne soient pas connotés homosexuellement. Ensuite il y a la question de la formation. Le Sénégal est vaste, composé de 11 régions. On essaie de faire deux réunions par mois qui amènent entre 60 et 100 personnes. Cela fait venir des gens de tous horizons. Il faut financer ces voyages, la nourriture pour une journée, l'accueil, c'est-à-dire avoir un lieu précis qui ne mette pas les gens en danger. Il faut donc une masse d'argent énorme : 100 euros par mois, ce qui n'est pas énorme pour nous, mais l'est pour eux. Nous n'avons pas la possibilité de l'assurer nous-mêmes, et nous souhaiterions trouver des relais pour travailler directement avec eux. Nous ne voulons pas faire de l'assistanat et gérer ce genre de choses.

-----

**X :** J'ai l'impression que le terme "gay" a été adopté en milieu urbain. Je me demande dans quelle mesure on n'est pas en train, et pas que pour le Sénégal d'ailleurs, de procéder à une sorte de colonialisme en plaquant des codes, des comportements, des préoccupations. J'ai peur qu'il ne s'agisse d'un terrorisme culturel qui détruit leur propre culture. C'est quoi la fondamentale des relations homosexuelles, pas seulement sexuelles d'ailleurs ? Il y a une occidentalisation chez vous par imposition de notre part. Est-ce que le Sénégal a besoin de maîtriser sa culture de fond pour qu'elle se poursuive, et que l'on puisse vous aider, non pas à devenir occidentaux dans votre sexualité, ce qui est choquant, mais à avoir un avenir qui vous est propre ?

**Sérine :** Il faut faire attention à la manière d'aider les gens. Aider quelqu'un c'est aussi l'aider dans le contexte où il vit. Dire que tu m'aides et que tu viens au Sénégal avec des slogans gays et consorts, ce n'est pas m'aider, c'est m'assassiner. Car le contexte qui sévit là-bas ne permet pas de revendiquer. Nous essayons de lutter contre un fléau pour demain revendiquer des droits. Je pense qu'il est essentiel à la personne qui veut nous aider de savoir que nous sommes dans tel et tel contexte.

-----

**X :** Est-ce dans la mentalité des Sénégalais d'être revendicatifs ?

**Sérine :** Les Sénégalais ont du civisme. Aujourd'hui, j'ai le droit de faire telles choses, d'assumer mon orientation. Demain quelqu'un va prendre cet exemple et dire "moi aussi". C'est souvent cette habitude qu'ont les Sénégalais.

-----

**X :** Est-ce que vous êtes en lien avec des associations internationales de lutte contre le VIH ?

**Sérine :** Non, nous n'avons eu aucun contact avec ces associations qui s'occupent de développement. On s'est toujours orienté vers le PNLS qui nous promettait monts et merveilles. En fait, le PNLS n'a été là que pour ficher les gays. A partir des premiers contacts, cela n'a été que des promesses. Ils nous disaient : "Il n'y a pas de problème, nous sommes là pour tout le monde, quelle que soit son orientation sexuelle. Nous sommes là pour vous aider. Nous vous permettrons demain d'avoir des contacts avec des associations" Bref, ils nous disaient déjà qu'ils se débarrasseraient de nous... Comme si nous avions fait cette démarche pour suivre des organisations d'autres continents. Mais en réalité, ils voulaient simplement savoir comment se passent les manifestations et les comportements gays pour mieux ficher les gens.

**Robin :** J'ai fait le tour du pool d'ONG qui est intégré dans le projet, mais je suis aussi allé voir d'autres agences de développement, pour voir quels étaient le potentiel et le point de vue des gens. Par rapport aux agences de coopération, les gens craignent de faire du prosélytisme. C'est quelque chose que l'on retrouve régulièrement. On va dire que certains Etats comme la Hollande sont beaucoup plus ouverts sur la question. La question de l'illégalité se pose. Il y a également le problème institutionnel déjà mentionné de la non-existence juridique. La situation du PNLS en monopole pose aussi problème. Il faut obligatoirement passer par cette structure pour entamer n'importe quel projet. Le projet qu'il est en train de mener est le seul qui puisse exister officiellement. Le dernier problème est, comme pour *Amnesty*, que les agences de développement ont un discours officiel, mais dès que les gens sont partis, elles tiennent des discours homophobes.

**Othman :** Le vrai problème est celui de l'institution qui n'existe pas. Si on ne trouve pas une solution, aucun bailleur ne va donner des fonds. Nous sommes une association de lutte contre le sida généraliste (*ALCS*) nous ne sommes pas une association gay, ce qui nous permet d'avoir une existence légale. Pour notre projet de prévention à l'adresse des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes, nous avons préféré ne pas être financé par le ministère pour ne pas être obligé de rendre des comptes. Si l'homosexualité est pour l'instant interdite au Sénégal, pourquoi ne pas passer par une structure ou intégrer une structure qui existe déjà et qui travaille sur la question de l'homosexualité ?

**Robin :** Sauf que lorsqu'ils ont voulu créer une structure de lutte contre le sida sans mentionner quoi que ce soit, comme ils étaient connus comme homos, leur projet ne fut même pas enregistré. Pour ce qui est du travail avec d'autres structures, c'est envisageable, mais celles qui travaillent dans le champ du sida ne les reçoivent pas, ne veulent pas travailler avec eux. Certains viennent avec des gens malades pour demander des médicaments, et l'on refuse de leur en donner, alors que les structures sont justement là pour donner des médicaments. Nombre de personnes ne veulent pas aborder cette thématique.

**X :** Au Venezuela, nous avons eu exactement la même situation. Nous sommes allés voir des fondations qui n'avaient rien à voir avec le mouvement gay, parce que le pays n'était pas préparé à ça. Mais depuis dix ans que ce travail a débuté, il commence à y avoir des associations gays, et nous avons des interlocuteurs pour financer des activités sans le Programme National de Lutte contre le Sida (qui existe aussi chez nous). Mais les situations sont différentes en fonction des continents. En Afrique la contamination était surtout hétéro, alors que chez nous c'est moitié homo, moitié hétéro. Il est aussi intéressant de comparer les situations. Nous n'arrivons pas à trouver du gel parce qu'ils disent que c'est pour les gays.

**Robin :** Dans un pays où l'homosexualité est interdite quand on distribue un questionnaire, les gens ne dévoilent jamais qu'ils ont eu ce type de relation. Il est donc assez difficile de définir un pourcentage. C'est vrai que c'est une des questions qui nous a amenés à monter ce projet. Il est certain que le mode majoritaire de transmission est hétéro, mais le mode de transmission homo existe sans être quantifiable. D'autant que les gens qui sont dans le groupe sont souvent mariés ou ont une copine.

-----

**X :** Comment les gens arrivent à vous identifier ?

**Sérine :** Par rapport à l'habillement, parce qu'on dit que chez nous le gay se distingue par le fait qu'il est propre, qu'il fait de la manucure, de la pédicure. Mais après l'étude du PNLS et la révolution qu'elle a provoquée, cela a permis de ficher beaucoup de gens. Quand j'entendais tout à l'heure parler d'institutions qui pourraient nous servir de couverture, sauf qu'à chaque fois alors que certains sont prêts à nous recevoir, à dialoguer (histoire aussi d'être crédible sur le plan international), sans pour autant faire quoi que ce soit avec nous, ceux-ci nous disent que le fait d'être gay va les freiner, que la population va dire que d'eux que nous allons servir d'eux de couverture pour obtenir des financements.

**Donald :** Je constate que l'homosexualité est plus une conduite qu'une caractéristique puisqu'on peut être marié. Finalement, ce qui semble être une nouveauté c'est de s'affirmer en tant que tel. Une homosexualité de pratique semble assez répandue. Cela me paraît intéressant, car sur le plan culturel ce n'est pas le seul endroit où cela se produit. La notion de couple homo est une notion largement balancée par les Occidentaux. Je suis assez surpris par l'absence de réaction quand j'entends que d'un côté le PNLS est incontournable et que d'un autre côté on dit qu'on fiche des gens et on les arrête. Une dénonciation du PNLS sur ces pratiques s'impose. Nous autres, les Occidentaux qui ne risquons rien, nous devrions mettre gravement en cause cette institution quant à son mode de fonctionnement. Dernière remarque (ce n'est pas un reproche), ces dernières années certaines associations gays ont pris en France le chemin facile de la prévention sida, et se retrouve face à des structures qui retirent leur échelle en disant que pour leur sida, il n'y a plus rien, sans avoir jamais parlé d'homosexualité. L'homosexualité est un phénomène culturel pas seulement lié au VIH. Ne faut-il pas des structures qui accepteraient de financer des études sur votre culture ? Dans quelle mesure ne peut-il pas y avoir dans les programmes internationaux de coopération, en dehors de toute préoccupation de santé publique, des structures qui se préoccupent de l'étude des populations, de leur culture, de leur sauvegarde ?

**Jean-Pierre :** Donald, tu as fait le parallèle entre deux identités. L'une stricte, et l'autre où l'on se marie et où l'on développe des relations homos. Cela n'est pas du tout comparable. Lorsqu'on a des relations, cela ne veut pas dire que les autres le savent. Donc ce n'est pas du tout une identité. Chacun se débrouille dans son coin, c'est tout.

**X :** Est-ce que la problématique de l'identité doit nécessairement être amenée ? Je ne pense pas, en termes de survie pour eux, que ce soit la priorité. Il ne faut pas non plus aller trop vite. Le but n'est pas de faire une *Gay Pride* à Dakar. Le but est de trouver des moyens pour des personnes qui veulent survivre et vivre. Le but n'est pas non plus de faire leur révolution à eux.

-----

**Antoine :** Je voulais revenir à la culture. Ce n'est pas parce que ce modèle existe, que les gens se marient et qu'ils sont heureux. Pour une bonne majorité, j'imagine qu'ils sont obligés par la famille, par la religion, d'adopter ce modèle-là. Il ne faut pas aller trop loin en disant qu'on ne va pas faire changer ces gens car c'est leur façon de vivre l'homosexualité. Ce n'est pas vrai. Des fois, on a besoin d'aide, on n'y arrive pas tout seul. On ne peut pas dire que ceux qui sont dans la merde, qu'ils y restent, parce que s'ils voulaient faire quelque chose, ils l'auraient fait, comme nous l'avons fait. A moment donné, on a besoin d'un soutien.

**X :** Pour l'Afrique et l'Amérique latine, le problème est le même : il nous faut des préservatifs et du gel pour nous protéger. Que nos ancêtres baisaient à 8 ou à 10, j'en n'ai rien à foutre.

**Gilles :** Il faut exister institutionnellement pour être reconnu, pour recevoir de l'argent. Mais comment exister légalement dans un pays où l'homosexualité est interdite ? Dans le reste de l'Afrique, il faut regarder des exemples un peu similaires qui peuvent nous donner des exemples sur la manière dont des associations qui ont réussi à émerger dans des contextes différents, mais avec un certain nombre de similitudes. En Afrique australe, dans des contextes qui sont aussi très durs en terme de répression des homosexuels et d'homophobie légale, du fait de la question religieuse (parce que ce ne sont pas des pays musulmans), nous avons quand même réussi à faire émerger des associations qui portent la question des droits de l'homme, les questions de changement de législation, les questions de santé. En gros, les stratégies adoptées, et notamment au Zimbabwe, étaient d'ordre législatif. On a commencé à regarder dans le code ce qui n'était pas interdit. Aussi, est-ce qu'au Sénégal ce qui est interdit c'est d'être homosexuel ou c'est les actes contre-nature ou la sodomie ? Par exemple, cela veut dire qu'on a le droit d'être homo tant que personne ne prouve qu'on a couché avec quelqu'un. Ça laisse déjà un espace très important pour exister, si des avocats peuvent défendre sur ce point. L'association *GALZ*, au Zimbabwe, a pu commencer ses activités de cette façon, en disant qu'il est tout à fait possible d'être gay et/ou lesbienne tant que la police ne surprend pas l'acte sexuel. En terme d'enregistrement, vous racontez qu'il a été refusé. Légalement, ça peut se combattre, surtout si vous ne prenez pas un chapeau explicitement homosexuel. Vous pouvez avoir l'aide internationale d'*Amnesty* qui appuie les associations pour dire qu'il y a un droit d'association. Il n'y a aucune raison d'interdire cela. Bref de définir une ligne legaliste même si les actes homosexuels sont interdits. Il faut explorer ça. Cela demande un certain nombre de moyens financiers, légaux... Pensez-vous que c'est une stratégie réaliste pour le Sénégal ?

**X :** En solidarité Nord/Sud, le partenaire du Sud ne doit pas nécessairement avoir une existence légale. Depuis des dizaines d'années nombre d'ONG du Nord ont aidé des associations du Sud, associations qui sont même dans la clandestinité la plus totale. Je pense à la Palestine. De toute manière, ce n'est pas un problème. Le problème est davantage de convaincre des ONG du Nord de l'existence du problème et de l'existence sur place d'un réseau effectif. Des moyens de contrôle peuvent se mettre en place, on peut utiliser des comptes en banque personnels. Les ONG font ce qu'elles veulent. Il y a moyen de contourner ce problème à condition de le faire connaître.

**Sérine :** Le Sénégal est un pays à 90 % musulman où existent des confréries qui ont beaucoup de pouvoir par rapport à la population et l'Etat. C'est réellement l'homosexualité qui est illégale. Dès que vous manifestez votre homosexualité, vous êtes condamné par la loi, par le droit. Même si la loi islamique n'est pas en vigueur, les confréries ont une forte influence sur la loi.

**Othman :** Chez nous (au Maroc) notre grande chance, est d'avoir une femme présidente hétérosexuelle avec des enfants. Et ça passe... Evitez dans un premier temps qu'au niveau du bureau il y ait des gens impliqués dans l'enquête du PNL. Trouvez des personnes un peu vierges, pas trop connotées. Adoptez aussi des statuts de lutte contre le sida généralistes. Ensuite il faut permettre de développer la structure. Prendre, par exemple, l'option qu'il n'est pas forcément nécessaire d'exister en tant que structure. Aujourd'hui, le problème c'est qu'il y a des ressources au Sénégal. Il y a un PNL, des antirétroviraux (ARV), des préservatifs qui peuvent être obtenus par le biais du PNL. C'est la même situation que nous vivons au Maroc. Les programmes marocain et sénégalais sont à peu près similaires. Nous arrivons à accéder aux antirétroviraux achetés par le ministère, des préservatifs, et le ministère nous a même promis du gel pour l'année prochaine. Nous verrons s'ils le font ou pas. Cela a été très long. Nous avons commencé en 1992. Dix ans plus tard, nous sommes partenaires sur des projets. Le Fonds mondial distribue ses fonds par pays. Les associations ne peuvent pas lui soumettre des projets. Les propositions doivent venir des gouvernements avec des partenaires (société civile...). Sauf clauses particulières : pays en guerre... C'est clair que les PNL veulent tout récupérer. Ils sont prêts à travailler avec des partenaires, à condition qu'ils contrôlent. On va négocier, non pas à part égale, mais pour avancer notre point de vue, et le défendre.

**Robin :** Pour les délits d'homosexualité, rien n'est jamais constaté sur le fait, ce sont des présomptions, des procès verbaux maquillés. Les menaces sont pour les personnes sur place. C'est beau de dire qu'il faut faire cela, mais il faut accompagner l'après.

**X :** Par rapport à ce que disait Gilles, je pense qu'au Zimbabwe il y avait des espaces de liberté dans la bourgeoisie blanche, une certaine capacité à exister en tant qu'homme. Un tout petit espace où il était possible de ne pas se faire renvoyer de chez soi, et à partir duquel on a grignoté sur une sphère publique. Il y a eu une impulsion à partir de là. Après, au niveau de la stratégie, soit on s'affirme en tant qu'homosexuel, et à ce moment-là tu choisis de vivre dans la clandestinité, tu fais appel à des assos comme l'*ILGA* ou comme le réseau en Belgique, ou bien tu optes pour la stratégie de l'*ALCS* qui vise plus à exister légalement, quitte à avoir un double niveau de discours. Il apparaît quand même nécessaire d'avoir un minimum d'espace de tolérance par rapport à ce que tu es. Si tu fais de la prévention sida sans que la population que tu souhaites protéger, promouvoir, appuyer, en soit bénéficiaire, ce n'est pas acceptable non plus. Est-ce qu'il existe au Sénégal des espaces où tu peux tenir ce double niveau de discours, c'est-à-dire à l'extérieur affirmer que tu es une association de lutte contre le sida généraliste, et en interne monter un projet comme celui de l'*ALCS* à destination d'un public cible spécifique ? Apparemment, les droits de l'homme type *Amnesty*, c'est non, les assos de lutte contre le sida, c'est non, les mouvements de femmes, qu'en est-il ? N'existe-t-il vraiment aucun espace que vous pourriez intégrer avec leur consentement ?

**Sérine :** Peut-être aurait-on pu le faire au début. Mais nous sommes aujourd'hui grillés. Nous avons été aidés par un activiste gay très connu pour discuter avec le PNLS. Cette personne nous a appuyés. Son départ nous a été défavorable. Le PNLS a voulu passer par nous pour savoir si nous représentions une communauté forte ou non, pour freiner nos activités. Je pense qu'il est maintenant difficile de le faire. Peut-être avec le temps.

**Robin :** Il est difficile avec la population d'avoir une conversation sur l'homosexualité comme quelque chose de banal. Quelle que soit la sphère que tu fréquentes, tu retombes toujours sur des discours homophobes. Le paradoxe, comme dit Sérine c'est qu'ils sont très visibles. Il n'y aura pourtant jamais une action ni un discours qui leur sera favorable. Par rapport aux associations, si jamais on arrive à identifier une personne qui serait favorable à leur émergence, cette personne n'est pas suivie par le reste de l'association. C'est toujours la crainte d'être repéré comme un lieu de rencontre pour homosexuels. Mais c'est vrai que le fait d'avoir une femme permettrait d'adoucir. Par ailleurs, la presse à scandale (une presse assez monstrueuse) qui adore tous les sujets qui touchent au sexe, une presse qui est extrêmement lue, depuis deux ou trois ans a tendance à attiser les choses.

**Sérine :** Ce qui a étonné la communauté gay au Sénégal, c'est que les infos que nous avons fournies au PNLS ont été diffusées dans la presse à scandale : les lieux, les adresses que nous avons l'habitude de fréquenter... Ce qui a permis à la police de faire des descentes, de créer des problèmes. C'est pour ça que les gens disent qu'ils sont d'accord pour faire des choses, mais sans le PNLS (Programme National de Lutte contre le Sida) qui nous a déjà dénoncés.

-----  
**X :** Est-ce qu'il y a des organisations de femmes qui ont pris parti pour soutenir les homos ?

**Sérine :** Etre femme et vivre avec le VIH signifie être stigmatisée. Etre en contact avec le réseau gay serait encore une stigmatisation supplémentaire. Elles veulent bien nous aider, mais ne le peuvent pas.

**X :** Il faut éclaircir l'état de la loi, la jurisprudence, juridique, raciale, religieuse par rapport à l'homosexualité. C'est ce qui va vous permettre de négocier les aides auprès du Nord. C'est ça qui va vous permettre d'aller voir *Amnesty* ou la *Ligue des droits de l'Homme*. Les questions de droit sont essentielles dans les stratégies par rapport à l'homosexualité.

-----  
**X :** Est-ce que vous avez l'intention de vous impliquer dans d'autres pays africains ?

**Robin :** Au début, nous avons voulu faire un petit projet de recherche. Mais différentes problématiques sont apparues. On ne peut pas arriver, collecter de l'info, et ne pas s'impliquer à plusieurs niveaux sanitaire, juridique, communautaire.... Le Sénégal est le premier pays. Nous essayons d'obtenir des financements pour étendre le projet à d'autres pays. On a plutôt ciblé sur l'Afrique francophone. Mais avec l'attribution des fonds, dans six mois, nous saurons où nous pourrions travailler. Par rapport à l'atelier d'hier, voir ce que chacun peut apporter en termes d'expérience, d'expertise. Pour un seul pays, les champs d'intervention sont très vastes. Si d'autres personnes sont prêtes à s'investir, toutes les initiatives sont les bienvenues.

**Bruno :** Les Européens devraient exiger que les homos en danger puissent être accueillis. C'est loin d'être le cas en France.

**Robin :** Sur les questions de minorités sexuelles, le premier discours a été de dire que c'est une importation de l'étranger. Si une association est basée à l'étranger, elle va être accusée de prosélytisme occidental blanc.

**X :** Dans un autre champ, celui de la communication, nous tenons à votre disposition des services Internet pour associations et individus, pour ceux qui dans leur pays ne peuvent pas communiquer parce qu'il y a fichage. Afin de tenir un discours public dans un pays sans se mouiller, là il est possible d'être aidé. Il est temps de discuter de la possibilité de créer un réseau e-mail.

**Robin :** Nous avons proposé de créer un réseau avec une mailing list pour informer sur les projets existant actuellement dans les différents pays du Sud, histoire d'apporter un soutien à une demande, histoire de pouvoir continuer de discuter. En ce qui concerne le *GALZ* (association du Zimbabwe), l'association la plus visible d'Afrique, il leur a été demandé de créer un manuel pour raconter leur histoire, leur création, leurs stratégies, leurs difficultés..... Un manuel qui pourrait être consulté par les autres groupes qui souhaiteraient développer des initiatives dans leur pays.

**Donald :** Il faut savoir que les adresses des groupes et mailing list proposés par les moteurs de recherche sont récupérées. Vous ne maîtrisez rien, vous êtes fliqués. Je vous conseille fortement de vous débrouiller avec un fournisseur pour maîtriser les adresses. Ainsi les abonnés à Yahoo reçoivent par la suite des pubs non sollicitées. Ces listes d'adresses sont revendues à des groupes commerciaux. Si vous avez besoin de confidentialité, attention. Je ne fais pas de pub pour les *Gays et les Lesbiennes Branchés*, mais restez sur ce terrain-là, sinon c'est dangereux.

**X :** Je propose, Donald, que tu te charges de créer cette liste de diffusion. Après on fait ce qu'on veut, les gens sont libres d'adhérer ou pas. Et puis on fait circuler une feuille avec les adresses net. On ajoute celle de l'an dernier, avec les Turcs et tout ça. Ça fait déjà un début. L'an dernier on était parti sur un yahoo's group, mais le groupe n'a pas fonctionné. Est-ce que tu peux lancer ça ? Après on verra si c'est utilisé ou pas.

**Donald :** Ma réponse est très simple. Nous avons l'outil technique, la volonté d'aide, ça ne coûtera pas un franc, mais c'est pas nous qui allons faire vivre la liste. Donc il va nous falloir l'adresse d'une personne qui gère la liste, parce que c'est votre groupe. Nous ne sommes pas responsables de votre groupe et nous ne voulons pas intervenir dans votre liste. Nous sommes là en tant qu'assistance technique, mais il faudra quand même un secrétariat. Une seule personne suffit pour dire si l'on peut s'inscrire librement, si la liste est contrôlée. En tant que support média, nous n'avons pas à nous ingérer dans vos choix politiques.

**X :** La question est de savoir si les *UEEH* sont capables de s'investir..... Ce n'est pas le rôle des *UEEH* ? Ici, on est aux *UEEH*. Les *UEEH* sont un terrain neutre qui peut proposer un soutien logistique, ne serait-ce que pour taper les adresses, pour dire "oui, cette personne est en lien avec les *UEEH*, je la mets sur la liste ou le contraire". L'année dernière, personne n'a voulu le faire, les *UEEH* n'ont pas voulu, *Amnesty* n'a pas voulu. On peut ressortir dans cinq minutes en étant toujours au même point. Est-ce qu'il y a ici une association pour dire oui ou non je tape les adresses et je les file à Donald ? Par exemple, Guillermo de l'*ARDHIS*, vous ne pourriez pas faire ça ?

**Guillermo :** Je pense que cette liste doit travailler sur les bases de la solidarité, en fonction des spécialités de chacun. Notre association, l'*ARDHIS*, s'occupe de défendre les demandeurs d'asile politique. Nous avons déjà défendu deux Sénégalais l'année dernière, et nous leur avons obtenu le statut de réfugié. Si vous constatez un problème là-bas, à vous de nous contacter. Dans le cadre de la solidarité générale, notre association a une capacité de lobbying importante. C'est à toi de savoir sur quelle association tu peux compter sur tel ou tel sujet.

**Othman :** L'an dernier, il y a eu un problème d'arrestation au Maroc, des coupures de presse ont été envoyées à *Amnesty*. Apparemment elles ne sont jamais arrivées. Donc au moins informer de ce qui se passe ou informer des possibilités de soutien, éventuellement sur les rencontres internationales, qui permettraient de travailler en réseau, de rencontrer du monde. Pourquoi ne pas garder les adresses des personnes présentes et inscrire à l'ordre du jour de l'an prochain les objectifs, les destinataires de cette liste ? Pourquoi pas une liste *UEEH* internationale puisque l'*UEEH* veut avoir une dimension internationale ? Pour ce faire elle doit s'en donner les moyens. Qu'on commence avec un minimum, aujourd'hui seulement avec un échange d'informations et par la suite de définir exactement cette liste, sa vocation, sa composition, ses modalités de fonctionnement.

**X :** Je suis d'accord pour commencer dès à présent avec le minimum, mais je crois qu'on n'est pas forcément obligé d'attendre l'année prochaine pour changer la nature d'une liste. On peut commencer par déterminer si on veut ou pas une liste plus ouverte, si déjà Robin est prêt à faire une synthèse des discussions, et si vous êtes d'accord sur le contenu et sur le technique. Pour ma part je suis prête à animer cette liste pendant un mois, et si d'autres personnes sont prêtes à gérer cette liste. Si des personnes ne savent pas animer, on peut leur apprendre. D'autres personnes sont OK ? Oui ? Génial.

---

**Robin :** Bien, nous voici arrivés au terme de cet atelier. En guise de conclusion je dirais que je peux m'occuper de mettre en contact avec Donald (afin de créer cette mailing list) ceux et celles qui sont intéressés par cette histoire. Le premier message que j'enverrai sera la synthèse de la réunion. Nous pouvons lancer cet espace ouvert pour que les personnes fassent par la suite des propositions. On peut aussi faire une sorte de parrainage. Si quelqu'un connaît une personne, elle peut entrer. On pourrait avoir un espace de présentation au départ, ce qui permettrait à chacun de se connaître. Bref, je vous remercie d'avoir participé à cet atelier. J'espère qu'il en sortira quelque chose de fructueux. On reste en contact pour la suite.

**Ryan Biava** : Bonjour, je viens de l'université de Seattle où j'ai préparé mon diplôme de sciences politiques. Depuis deux ans, je poursuis mes études en sciences politiques à Paris. Au cours de cet atelier je vais parler essentiellement de la situation (actuelle) du paysage politique des Etats-Unis, en ce qui concerne les organisations locales et étudiantes, leurs liens et comment elles travaillent ensemble. Personnellement, je crois que le mouvement étudiant est indissociable des organisations nationales. Ensuite, je vous proposerai une étude de cas activiste sur le campus de Seattle.

-----  
**X** : Qu'est-ce que tu entends par "mouvement national" ?

**Ryan Biava** : La notion de mouvement national renvoie aux organisations homosexuelles non étudiantes. La grande différence avec la France, c'est que les Etats-Unis est un état fédéraliste composé de 50 états fédérés. Les Etats eux-mêmes se subdivisent en comtés, en villes qui ont aussi une marge de manœuvre importante, notamment sur tout l'aspect de la vie quotidienne, et donc en particulier celle des gays et lesbiennes. C'est au niveau des villes que se forment les consensus et conflits idéologiques. Quand on parle des Etats-Unis, j'ai donc tendance à préciser le nom des régions car cela induit souvent des particularités. L'autre grande différence avec la France, c'est qu'aux Etats-Unis le communautarisme est reconnu voire encouragé. En effet, le fondement des Etats-Unis repose sur le regroupement de nombreuses communautés qui se sont battues pour se faire reconnaître. Il existe aussi une liberté très importante pour constituer des associations. Il n'y a pas de loi correspondant à votre loi 1901. Il suffit de se réunir et de trouver un nom puis de sortir du papier à en-tête pour que l'association existe. Et vous pouvez même avoir des subventions. Il faut donc se souvenir du fédéralisme, de la liberté d'association et du communautarisme.

Actuellement, au niveau national se distinguent deux principaux courants en direction des gays et lesbiennes : HRP et NGLPF. L'un est plutôt conservateur tandis que l'autre est surtout radical. Ces deux entités ont également des liens avec des organisations qui ne sont pas à destination des gays et lesbiennes, comme des organisations religieuses ou militant pour les droits de l'homme, les libertés civiles ou le droit des minorités. Il est important d'avoir à l'esprit que dans certains Etats (15 sur 50) que la sodomie (hétérosexuelle) est interdite. Quand dans d'autres Etats, des lois accordent les mêmes droits aux gays et lesbiennes qu'aux hétérosexuels. Cela vous montre la complexité du sujet, notamment pour le mouvement gay et lesbien. Il y a besoin de coordination entre tous les échelons.

Au niveau national, certaines associations sont spécialisées, comme par exemple l'exercice de lobbying à Washington, alors que d'autres (souvent plus radicales) mènent plutôt des actions au sein des entreprises. Cela ne va pas toujours sans conflit. Sur les campus on retrouve cette diversité parmi les organisations militantes. Pour certaines, elles sont une antenne de mouvements nationaux (au niveau religieux, politique), ce qui leur permet souvent de recevoir des financements, d'avoir des contacts avec les médias et d'être légitimes. C'est une institution quasi-professionnalisée, dont les actions sont présentées sur les affiches officielles de l'Université. A ce niveau, on est en droit de s'interroger pour savoir si les actions sont vraiment voulues par les étudiants ou directement imposées par les mouvements nationaux sans consultation préalable des relais locaux. Au niveau gay et lesbien, cette légitimité est importante, notamment vis à vis de certaines directions d'université. Cependant, en échange de ce soutien logistique et financier, les associations locales contribuent à faire remonter des idées et à un renouvellement des personnes engagées. Certains militants, après avoir été repérés lors d'actions sur le campus, peuvent aller faire des stages à Washington. Par ailleurs, sur les campus, des associations peuvent se liquer sur un sujet particulier, ce que l'on appelle alors une coalition.

Je vais vous présenter l'exemple que j'ai vécu en ce sens. L'université de Washington à Seattle compte près de 35 000 étudiants et est une institution importante à la fois vis à vis de la région mais aussi des médias. Souvent, les mouvements initiés sur ce campus sont repris par d'autres campus et donc les médias et les politiques sont toujours vigilants. Il existe, au niveau de la mairie, un dispositif permettant l'enregistrement des couples homosexuels. Il n'y a aucun bénéfice mais seulement une reconnaissance officielle. Certains couples homos enregistrés à la mairie ont donc souhaité avoir les mêmes droits sur les campus que les couples mariés. En effet, les campus américains offrent de très nombreux services, en particulier aux couples mariés : les bibliothèques, les résidences universitaires mais aussi les assurances. Ainsi en 1996 certains couples se sont plaints. Or, au même moment, certains étudiants gays ont fondé une association et lors d'une réunion générale en 1997, la question des droits des couples gays et lesbiens enregistrés s'est posée. Près de 19 organisations locales ont également participé à cette assemblée générale. Parmi les autres organisations, il y avait l'association des amérindiens, des salariés de l'université, les Verts et les Démocrates..... On a alors formé une coalition. Et sur la

base d'une pétition, on a réussi à recueillir 3000 signatures, on a préparé des articles pour la presse sur le campus et celle de l'Etat, et on a organisé des conférences-débats sur le campus auxquelles des médias de la ville participaient. On a également présenté ce cas devant le Conseil de direction de l'université. L'appui de toutes les associations a évidemment donné une réelle légitimité à notre action. D'autant plus que les associations conservatrices du campus ne sont pas restées indifférentes et ont également mené une campagne d'opposition à tout changement. La coalition a réussi à avoir un soutien médiatique fort, ce qui est rare, notamment parce que certaines organisations nationales refusent que leurs associations locales entrent dans des coalitions. Nous, on a réussi à travailler ensemble, malgré des moments difficiles. Bref après 19 mois d'action, l'université est revenue sur sa position et les couples gays peuvent désormais aller dans les résidences universitaires ou bénéficier de l'assurance privée du conjoint. Malheureusement, l'Etat a très mal vu cette modification (si la ville de Seattle est progressiste, l'Etat est conservateur) et a voulu revenir sur ce dossier. Le mouvement étudiant s'est donc poursuivi et a notamment témoigné devant les commissions de la chambre des représentants. L'association des professeurs et des employés nous a donné raison. Au final, l'Etat n'est pas allé plus loin. Toutes ces associations sont naturellement des associations communautaristes mais cela n'empêche pas des coalitions.

-----

**Patrick :** Pendant l'entre-deux tours des présidentielles, les associations étudiantes se sont mises ensemble, ainsi que les relais politiques et les associations gays et lesbiennes. Cela a servi à structurer les choses. La différence c'est que dans le mouvement gay et lesbien, en France en général, il n'y a pas autant de moyens et on est nombreux à avoir du mal à obtenir des locaux ou un panneau d'affichage. D'abord, ces associations sont assez rares sur les campus français, et ensuite on n'a pas vraiment l'habitude d'attribuer des subventions à des groupes communautaires. Nous-mêmes, on n'a pas vraiment l'habitude de se procurer des ressources, via des services (journaux et autres). Par exemple, pour l'*Inter-LGBT*, il y a l'octroi, les cotisations des adhérents, et enfin le Printemps des Associations. Certes on garde une certaine pureté, une certaine indépendance vis à vis du monde de l'argent mais en revanche cela nous donne une immense faiblesse car on est à la merci du bénévolat.

-----

**X :** Quelles sont les relations entre l'activisme sur les campus et dans le reste de la société ?

**Ryan Biava :** Il y a aussi beaucoup de mouvements conservateurs sur les campus, des mouvements qui mènent des actions très efficaces car ils sont souvent riches. Il y a beaucoup de luttes au sein même des campus. De façon générale, sur les campus, il y a beaucoup d'actions menées par les radicaux. C'est une longue tradition américaine et c'est assez apprécié. Les grandes entreprises ne font pas attention à tout cela, encore que sur la question des droits des homosexuels toutes les grandes entreprises ont accordé des droits, soit d'elles-mêmes, soit à la suite de pressions.

**Xavier :** Tu parles des relations au sein des associations. Je suis surpris car chez nous, il y a un vrai fossé entre les gens de la base d'une association et les dirigeants politiques. Comment faites-vous pour rencontrer le gouverneur par exemple ? Nous, pour rencontrer les dirigeants publics, c'est très compliqué.

**Ryan Biava :** Aux Etats-Unis, lorsqu'on a milité comme étudiant et qu'à la suite on accède à un poste élevé, on se sert de ses relations pour aider les plus jeunes. On doit utiliser sa notoriété au service des autres, dans certaines limites bien entendu. Des associations étudiantes officielles existent sur chaque campus, dont les dirigeants sont élus par les étudiants : il y a un président qui est le représentant des étudiants sur le campus. Il est écouté par la direction de l'université et les dirigeants de l'Etat.

**Patrick :** Sur les campus américains, quel est le rôle des associations d'anciens élèves ? Avez-vous travaillé avec elles lors de votre mouvement ? Enfin depuis combien de temps les associations étudiantes gays et lesbiennes existent elles sur les campus, sachant qu'en France c'est un phénomène récent (environ 5 ans) ?

**Ryan Biava :** Pour cette fois, on n'en a pas eu besoin. Je crois que les organisations étudiantes gays et lesbiennes existent depuis la fin des années 70, début 80. La principale organisation de mon campus existe depuis 1982, même si elle a changé de forme et de nom. Aujourd'hui, sur le campus, il existe 3 ou 4 associations gays et lesbiennes, voire 6 ou 7 (la fac de médecine, en droit.....).

-----

**Xavier :** Vous faites des actions militantes au sein de l'Université mais vos actions sont ciblées sur la vie à l'intérieur de la fac ou sur des questions hors de l'Université ?

**Ryan Biava :** On intervient plutôt sur des problèmes spécifiques car sinon sur les questions plus générales (adoption ou mariage homosexuel par exemple) nous aurions du mal à aboutir à un consensus.

**X :** Quelle est la place des questions gays et lesbiennes dans les grandes organisations nationales du style droit de l'homme ? Et quelles en sont les répercussions locales ?

**Ryan Biava :** Souvent une grande place est accordée aux enjeux gays et lesbiens dans ce type d'association, même si cela évolue selon l'aspect conservateur ou non. Pour les syndicats c'est moins officiel, même si leur position varie un peu. En revanche, les grandes sociétés ont des associations gays et lesbiennes (Boeing, sociétés aériennes et de télécommunication).

-----  
**Bruno :** Existe-t-il des moments où les associations locales se rencontrent au plan national ? Par ailleurs, en regardant la carte on voit bien que les Etats conservateurs sont souvent ceux en retard sur la question des droits mais est-ce toujours le cas ?

**Ryan Biava :** Il y a des républicains en faveur des gays et lesbiens, mais c'est rare. Chaque année, les associations se réunissent. Ainsi, il existe un grand rassemblement sur la côte Ouest, en février, pour parler des problèmes rencontrés. Sur le plan national, en revanche, je ne pense pas mais les deux grandes associations ont des universités d'été. Ce sont les adhérents et les donateurs, très nombreux (et dont les noms sont souvent sur les sites) qui paient.

-----  
**X :** Et tu n'as pas l'impression que la France va vers le communautarisme parfois ?

**Ryan Biava :** Si, j'entends des discours de plus en plus communautaristes même si je comprends, dans l'absolu, l'intérêt de ne pas être communautariste.

**X :** En refusant de reconnaître les groupes communautaires, l'Etat en France ne veut pas régler les problèmes avec les gays et lesbiennes plutôt que les liens avec la République.

**Ryan Biava :** Souvent si je me présente comme gay, en France, c'est mal perçu.

**X :** Chez nous tout communautarisme s'oppose à l'identité nationale. Si on est gay, on n'est plus français.

**Ryan Biava :** L'Etat français est si fragile qu'il s'effondrerait s'il ne préservait le maintien de son identité.

**X :** Inversement, la laïcité française est difficilement compréhensible aux Etats-Unis. Or le refus du communautarisme en France provient aussi d'une survalorisation de l'Etat laïc.

**Ryan Biava :** Toutes les séances du Congrès s'ouvrent par la prière..... Mais ça ne fait pas autant d'effets qu'ici.

**X :** Je viens d'une région placée sous le Concordat et le Maire dépose, tous les 15 août, des fleurs sur la statue de la Vierge, sans parler des prières obligatoires le matin à l'école.

**Xavier :** Pour moi, la différence, c'est l'histoire aussi de collectif ouvert à des mouvements minoritaires, notamment ethniques (turc ou maghrébin). Mais c'est très difficile.

**X :** Lors de la semaine contre les discriminations, plusieurs associations parisiennes se sont regroupées sur le racisme, le sexisme et l'homophobie. Or, les associations de jeunes homos en ont profité pour sensibiliser un public peu habitué sur les questions de l'homophobie. Il y a des choses qui ont bien fonctionné, d'autres moins. Au 1<sup>er</sup> mai, les organisations homos ont croisé à un moment les associations de minorités ethniques (indiens je crois). On faisait les folles et ils nous ont vraiment regardé comme venant d'une autre planète. Le fossé est là aussi.

-----  
**X :** Tu as parlé de deux associations nationales, dont l'une est plus conservatrice, quelles sont leurs actions et discours ?

**Ryan Biava :** Human Right Campaign c'est la conservatrice. Les mots "gay" et "lesbian" n'apparaissent pas, ce qui illustre l'aspect conservateur de la structure. Ils ont beaucoup de relais à Washington (notamment auprès des sénateurs), et font du lobbying. Clinton a d'ailleurs été le premier président à faire un discours à leur congrès annuel. Ils essaient d'avoir une image de professionnels. L'autre s'oppose beaucoup à HRC, et agit surtout au niveau local, disons des Etats. Cela se complète assez bien. Il faut à la fois se battre sur la forme et le contenu, hors là-dessus, ils s'opposent plutôt. Ils donnent surtout des aides financières aux structures locales, dans les villes par exemple, pour soutenir leurs actions. Leur grand projet commun est de soutenir des candidats, soit gay et lesbiens, soit ouverts sur ces questions. Ils peuvent aussi fournir gratuitement des stagiaires dans le cadre des campagnes électorales pour aider un candidat à gagner. La moins conservatrice organise aussi une université d'été.

**X :** Est-ce qu'au niveau national ou local, ces associations font pression sur les programmes ?

**Ryan Biava :** Moins au niveau universitaire car les profs sont rarement conservateur, mais il faut mener des actions à l'école publique où on ne parle jamais d'homosexualité, ou alors négativement. A ce niveau, de nombreuses associations de parents et amis des gays et lesbiennes existent. Eux ont beaucoup de pouvoirs car ils ne sont pas gays et lesbiennes et font pressions sur les conseils de direction qui dirigent les programmes scolaires. Il y a aussi des profs d'école qui agissent. Quant à savoir s'il est plus facile de faire pression sur les programmes des écoles publiques ou privées, cela dépend des écoles. Certaines écoles privées sont très progressistes et d'autres moins, notamment les religieuses. Fédéralisme oblige, il y a des milliers de districts et autant de systèmes scolaires. Il n'y a pas de programme scolaire national aux Etats-Unis. Il y a 50 Etats et chaque académie a une marge de manœuvre. C'est aussi ce qui est compliqué pour les organisations oui

**X :** Comment cela se passe dans les Etats où la sodomie est interdite ? Les associations LGBT sont autorisées ?

**Ryan Biava :** D'abord, il n'y a pas de loi 1901, chaque association peut se créer. Ensuite, les lois ne sont généralement pas appliquées. Le mouvement va plutôt vers la réduction, notamment à partir d'arrêt de la Cour Suprême de l'Etat. Le système judiciaire est assez complexe car si une loi ne vous plaît pas, vous pouvez soit faire pression sur le législateur, soit porter plainte (ce qui peut aboutir à l'abrogation de la loi). Tout cela demande cependant des moyens financiers car cela peut durer très longtemps.

-----  
**X :** Comment se décident et se mettent en place les départements d'études gays et lesbiennes au sein des universités ?

**Ryan Biava :** Ce sont les professeurs qui décident du contenu des cours et de la création de départements nouveaux. Des luttes existent entre les professeurs. Au niveau des études queer, elles n'existent pas partout, notamment dans les petites universités. Tout a du commencer à San Francisco, à Berkeley, mais je connais mal l'histoire du début du mouvement étudiant.

-----  
**X :** Et aux Etats-Unis, concernant les associations LGBT des universités, on est plutôt dans une phase de croissance ou un rythme de croisière ? ..... Et comment tu juges la montée en puissance des associations LGBT en France dans les universités ?

**Ryan Biava :** C'est plutôt stable. Ce qui s'accroît, ce sont les mouvements conservateurs. Au niveau de l'université d'été, elles sont généralement plutôt étudiantes chez nous. Sinon, concernant le tissu associatif, cela ressemble plutôt à la situation américaine du début des années 80, c'est très bizarre. Il y a des histoires différentes mais pour moi, c'est drôle. C'est plutôt une bonne chose mais je crois que le problème concerne votre relation au communautarisme.

**X :** Qu'entends-tu par le mot queer et la notion de LGBT ?

**Ryan Biava :** LGBT ? C'est le résultat de l'histoire et des combats des différentes sous-communautés dans la communauté. Maintenant c'est sûr que c'est un peu lourd, et on est donc parvenu à "queer", qui rassemble tous ceux qui ne se définissent pas comme "hétérosexuels". Cependant, certains militants n'utilisent jamais ce mot jugé trop radical. Il y a donc un débat sur le choix des termes, y compris au sein d'une même association.

-----  
**X :** En France si le mouvement associatif se développe, il y a une forte résistance chez les enseignants à aborder certains thèmes, comme les études féministes et oui

**Yann :** Mon prof de sociologie qui était pédé et qui a toujours refusé de faire un cours sur le féminisme et encore plus sur l'homosexualité. J'ai pas mal discuté avec lui, et il m'a dit qu'il ne partageait pas l'idée que "tout était construit". Cependant, un an après, il a abordé la construction des genres, comme quoi...

**X :** Les rares chercheurs français qui ont abordé ce sujet, l'on fait en général à l'étranger, en particulier aux Etats-Unis. Je pense notamment à Foucault ou à visibilité dont l'ouvrage repose essentiellement sur l'apport des chercheurs américains.

-----  
**Ryan Biava :** Bien merci à toutes et à tous. Si jamais vous avez encore des questions, je suis présent durant toute la semaine.

**Eric :** Bonjour, je suis membre de l'association *Degel* ainsi que du réseau *Moules Frites*. Ceci dit, je commencerais cet atelier sur la superposition de l'identité gay et de l'identité musulmane par la lecture d'un auteur : Ibn Hazm. Ensuite je vous présenterai ma vision de l'islam sur l'homosexualité, en partant de mon propre vécu. Si à titre personnel j'ai suffisamment vécu en France pour connaître la vision occidentale des choses, mais il serait bien que d'autres personnes nous fassent part de leur vision, afin de me compléter ou mieux de me contredire.

Afin de situer les choses, je précise que je suis de confession musulmane chiite (une branche minoritaire de l'islam), et d'origine indienne, une culture qui se rajoute. Et cela fait maintenant plus de 15 ans que je vis en France. Ce qui vous permettra peut-être de comprendre mes propos..... J'ai ? J'ai 23 ans, et je suis né à Madagascar. Donc, je commence :

### **Le secret replié :**

*"La simulation du langage est un des traits de l'amour, l'amant quand on l'interroge finit et se compose une apparence sereine. A le voir il est réservé et détaché, mais ce qu'il dédaigne est seulement enfui dans son secret. La peine d'amour brûle comme braise sous ses côtes, elle éclate au jour dans les gestes et le regard. Elle y rentre comme la flamme sur le charbon, comme l'eau sur l'argile. Il est possible qu'au début de l'affaire, un observateur d'une sensibilité un peu fruste y soit floué, plus tard quand la souveraineté de l'amour est bien établie, c'est impossible. Ce qui pousse souvent l'amant à la dissimulation, c'est qu'il veut se garder de porter en public la marque de l'amour dont il croit qu'elle qualifie les esprits humains. Il l'a fuit et se débat, c'est une erreur. Un musulman doit s'abstenir de ce que Dieu tout puissant a interdit, et qui relève de ces propres choix dont on ne lui demande pas compte le jour de la résurrection. Quant à trouver beau ce qui est laid, quant à succomber à l'amour, c'est une loi de la nature. La religion ne prescrit ni le défend, s'il est vrai que les âmes sont dans la main de celui qui les anime, leur seul devoir est de savoir et de considérer où se trouve la frontière entre le vide de l'erreur et la cible de vérité, et de se nouer de certitudes au vrai. L'amour appartient à la création, les hommes eux, ne sont maîtres que de leur corps et de leur geste parce qu'ils ont appris à les régler".*

Il est clair que l'islam n'autorise pas l'homosexualité. Il faut savoir qu'avant que l'Islam s'installe dans la péninsule arabe, l'homosexualité déjà était ni acceptée, ni tolérée. Ceci dit, il y a deux visions des choses. Une qui peut faire penser que l'homosexualité est tolérée, puisqu'elle postule que l'on naît avec un corps, une pensée, avec toutes ces choses qui sont données par Dieu (et tout lui appartient), et donc l'homosexualité ne peut pas être considérée comme une maladie ou un choix. La deuxième vision, au contraire, dit que l'homme fait lui-même ses propres choix, à charge pour lui de les assumer. Cette vision, par contre, condamne fortement l'homosexualité.

Par ailleurs, il y a une différence à faire entre l'acte de sodomie et homosexualité. La sodomie en tant que telle est clairement, nettement condamnée, alors que les actes d'homosexualité ne font pas l'objet de textes particuliers. C'est pour cela que je parlerais d'homo-sensualité, phénomène que l'on retrouve fréquemment dans les pays du Maghreb, du Moyen Orient ou en Inde. C'est quelque chose qui tient de la culture, comme le fait de se tenir par les épaules ou la main. S'embrasser est un geste courant, qui de fait ne choque pas. A partir du moment où il n'y a pas l'homosexualité. Maintenant que les règles du jeu ont changé, cela pose problème car effectivement on ne sait plus trop où est la limite entre cette homo-sensualité et la sexualité proprement dite de la personne. Ensuite, il y a le fait que pour l'Islam, tout acte sexuel doit être fait après l'acte de mariage, qu'il est donc interdit avant d'être marié d'avoir quelques relations sexuelles que ce soit.

Je parle de l'aspect culturel des choses. Les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles, que ce soit lors des cérémonies religieuses ou dans la vie de tous les jours. Comme il n'y a pas de mixité, la chose est beaucoup plus compliquée à gérer. Sans compter que le rapport au corps est différent. Par exemple, depuis des siècles, les femmes indiennes dévoilent leur nombril, ce qui est apparu très récemment en Europe. Les règles culturelles sont très différentes d'un continent à un autre. Quant au mariage, c'est quelque chose de primordial en ce sens qu'il est presque une obligation. On peut être défaitiste en disant que dans ce cas la personne a le choix entre le mariage ou le suicide. Personnellement je connais beaucoup de gens qui se sont posé la question. Sauf que le suicide est interdit par la religion, ce qui rend la situation d'autant plus compliquée.

Comme je l'ai dit à l'instant, je suis de confession musulmane chiite. Ce qui par rapport au sunnisme, implique beaucoup de règles, d'obligations et de restrictions au niveau culturel. En rajoutant par-dessus mon éducation indienne qui est très stricte. Le tout fait qu'il est pour moi très compliqué de gérer les choses. C'est à dire qu'étant quelqu'un de pratiquant (ou du moins pensant l'être), je me vois mal de devoir laisser tomber ma religion pour être entièrement libre de ma sexualité parce qu'il y a certaines choses, certaines pratiques qu'elle m'interdit. Et que je n'arrive pas à gérer. Comme la sodomie ou même la fellation, qui elle aussi est interdite. Cependant, contrairement à la religion chrétienne (et surtout catholique) pour qui le fait de faire l'amour avec quelqu'un est considéré comme une souillure pour le corps, la religion musulmane non seulement ne condamne pas l'acte en lui-même, mais bien au contraire l'autorise et même l'encourage, en ce sens que faire l'amour est quelque chose qu'un bon pratiquant doit faire. La chasteté est interdite.

Donc, pour en revenir à mon expérience personnelle, il est pour moi difficile de répondre à certaines questions que je me pose. Comme par exemple, savoir si mon homosexualité est quelque chose d'inné ou si c'est un choix que j'ai fait à l'âge de 15/16 ans, et que j'assume aujourd'hui. C'est avoir un peu le cul entre deux chaises. Ainsi, lorsqu'il y a eut cette affaire des 52 inculpés égyptiens, personnellement j'ai eu du mal à me positionner. Devais-je me positionner du côté religieux ? C'est à dire me positionner contre moi, contre ma vie ? Ou devais-je me positionner plus personnellement en disant que ce qui s'est passé vis-à-vis de ces personnes n'était pas correct ? Je voudrais d'ailleurs lancer le débat là-dessus, avoir les avis de personnes qui sont de même confession que moi. Et des autres.

Au début de mon intervention j'ai lu un extrait d'un texte d'un auteur, il existe un autre poète assez connu, Abunuwass qui a écrit de nombreux textes dans lesquels il faisait référence à son homosexualité. Ceci montre qu'en la matière il y a eu des choses de faites, d'écrites, que ce n'était pas entièrement caché, qu'il y a eu des gens "déclarés". Mais cela est un peu comme ce qui s'est passé en France, à la grande époque des libertins, c'est à dire des cercles assez fermés où un certain nombre de choses sont permises, et pas ailleurs. Ensuite, il n'est pas inutile de rappeler que l'Islam n'a que 1400 ans d'âge. Et en l'an 1400 de l'ère chrétienne, l'homosexualité était-elle bien acceptée en France ? Il y avait des bûchers pour les sorcières et pour les homosexuels. Je pense donc qu'il faut laisser le temps à une religion pour évoluer, en sachant qu'aujourd'hui il y a des pays qui ne sont pas musulmans et qui malgré tout condamne l'homosexualité. Ceci dit, il n'en reste pas moins qu'il est difficile de faire des lois anti-discrimination quand l'aspect religieux entre en jeu.

-----

**Othman :** Avant toute chose, il me semble important de définir si parce que l'on vit dans un pays musulman on est forcément musulman. C'est clair que l'on baigne dans une culture qui est musulmane. Personnellement je ne sais pas si je suis musulman, par contre il est évident que je suis de culture musulmane, que je suis né au Maroc. Cela fait partie de ma personnalité, cela conditionne forcément ma façon de voir, d'aborder l'homosexualité, ma propre homosexualité. Pas dans le sens où je culpabilise, pensant que je fais quelque chose qui est interdit par Dieu, mais je pense que nous avons une façon de vivre notre vie amoureuse qui est différentes de ceux qui sont d'une autre culture, chrétienne par exemple. Ce qui est important, c'est que si demain il y a une émancipation des gays du Maghreb ou du monde musulman, cela ne se ferait pas forcément sur le même modèle du monde occidental (sur le modèle plutôt américain ou européen). Maintenant, comment on aborde les choses à partir de là-bas, personnellement je n'en sais rien. C'est un parcours assez difficile parce que nous n'avons pas de repère. Ainsi, un jeune de moins de 15 ans qui commence à se sentir attiré par les autres hommes n'a aucune référence, aucun modèle à sa disposition. Il lui faut donc tout inventer. Ce qui est particulièrement difficile. D'autant qu'il y a le poids de la société, de la religion, de la loi (et de la famille). Il est exact que l'Islam est une religion qui fait l'apologie de la sexualité, qui préconise de profiter des plaisirs de la vie. Et donc, de ce côté là il est possible de tolérer un certain nombre de choses et de comportements, en disant que ce sont des comportements de jeunes, que de toute façon par la suite on va se marier, avoir des enfants, et qu'à la limite ce n'est pas grave si on continue à avoir des petites aventures à droite et à gauche, l'essentiel étant d'avoir accompli son rôle social (c'est à dire être marié et avoir des gosses).

Ce qui est important, c'est que chez nous la notion de l'individu n'existe pas. C'est une société où la personne s'identifie par rapport au quartier, la ville, la tribu, l'origine, la religion, mais pas en tant que personne propre. Si vous rencontrez quelqu'un, celui-ci va vous dire qu'il est le fils de la médina. Ce qui fait que la question de l'identité n'existe presque pas chez les gays beurs ou maghrébins, car on a appris que l'individu s'écrase devant la communauté. Ainsi, il est habituel de faire des sacrifices pour la famille, pour la communauté. C'est le schéma classique. Bien évidemment les choses évoluent quelque peu, l'information circule (il y a la télé, Internet, la presse...). Ainsi on commence à voir des jeunes qui sont identitaires, des jeunes de 18 ans qui s'assument davantage que nous lorsque nous avons nous-mêmes 18 ans.

**Akim :** Juste pour compléter, comme Othman je suis du Maroc. Pour ma part j'ai commencé à vivre mon homosexualité très tardivement, à l'âge de 27 ans (il y a deux ans). Ayant dû, pour raisons professionnelles, m'éloigner de la famille, j'ai pu enfin m'intéresser de plus en plus aux garçons. Par ailleurs je suis musulman, je fais mes cinq prières quotidiennes, pour autant je ne me pose pas la question de savoir si je commets un péché puisque j'estime que je suis né ainsi, que Dieu m'a voulu ainsi.

**Jean-Jacques :** Il y a des années, être homosexuel je trouvais cela assez compliqué au sein de cette société d'hommes. Il y a cette contradiction de se retrouver entre hommes (les femmes étant de leur côté) avec cette limite à ne pas dépasser. Mais quand on la dépasse, cela reste secret. Personnellement, en tant qu'européen ce n'était pas difficile d'autant que j'avais mon propre appartement. Mais pour les gens que j'ai pu connaître durant mon séjour, dans leur tête être homosexuel était quelque chose d'assez compliqué. J'aimerais bien savoir si les choses ont changé à ce niveau, si la famille est toujours aussi prenante. J'ai vécu là-bas deux ans, il y a 20 ans.

**Eric :** Sur le sujet à la mode le coming-out, même si on a des parents qui seraient susceptibles d'entendre la chose, le fait de le leur dire les mettrait eux aussi à l'extérieur de la communauté. Aussi, on y réfléchit à deux fois, car ce n'est pas seulement nous que nous engageons dans ce choix, on engage également ses parents, sa famille (au sens large du terme). Et avant de faire changer cet aspect des choses, il faudra énormément de temps, si jamais cela change.

---

**Denis :** Je voudrais savoir s'il est possible, au cours de cet atelier, d'aborder la question des français musulmans. Qu'ils soient issus de l'immigration (deuxième ou troisième génération) ou non. Comment arrivent-ils à vivre dans le contexte occidental leur religion, et éventuellement leur homosexualité ? D'autre part, j'aimerais savoir s'il existe des contacts avec l'étranger qui permettraient de faire avancer les choses.

**Othman :** J'ai vécu trois ans à Paris (où j'ai fait mes études). D'après les gens que j'ai pu alors y rencontrer, il me semble que c'est plus facile pour nous qui vivons là-bas d'être pédé que pour les gens issus de l'immigration et qui vivent en France. Parce que nous vivons, nous baignons dans la culture musulmane, et donc pour notre famille, notre entourage il n'y a pas le souci de préserver notre culture (puisque nous y baignons). Par contre, pour ceux qui vivent en France, il y a ce repli communautaire, ce besoin de préserver une culture et de l'enseigner, de la transmettre aux enfants. C'est un souci qui n'existe pas chez nos parents, puisque justement nous vivons en plein dedans. Ainsi, les personnes que j'ai pu rencontrer à Paris avaient paradoxalement plus de difficulté que moi à se dire homosexuels. Pour ceux qui vivent en banlieue, la pression de l'entourage, de la communauté, des traditions, de la religion, de la famille, bref de toute une série de codes (d'impératifs) sociaux est encore plus forte que pour les gens qui vivent au Maroc ou ailleurs.

---

**Grégory :** Je suis égyptien, ma mère est italienne. Jusqu'à présent j'habitais au Caire, dans un quartier chic. Et même dans un quartier chic il est difficile de ne pas cacher son homosexualité. Je suis arrivé en France pour être libre, pour vivre librement mon homosexualité. J'habite Marseille depuis maintenant presque 13 ans, dans un quartier ni pauvre, ni riche. Les gens sont assez hostiles, par exemple ils ne veulent pas prendre l'ascenseur en même temps que moi. Depuis des années que je suis ici, je vois combien les gens de ma communauté souffrent encore. Je souffre deux fois, en Egypte et à Marseille. J'ai quitté ma famille, mon travail, ma communauté, pour être libre. Mais je sais aussi que tous les jours, que ce soit à Casablanca ou ailleurs, les gens de la communauté gay souffrent. A Paris les gens sont libres, plus qu'à Marseille. A Marseille les gens sont plutôt cachés. Depuis 13 ans, j'ai caché le fait d'être gay. Tous les jours la communauté gay souffre. Je suis arrivé aujourd'hui, et je vois que chrétiens, musulmans ou juifs, les gens souffrent. Etre gay, c'est quelque chose de vraiment difficile. Il y a le poids de la famille, des frères, des sœurs, des parents, des amis.

---

**Jacques :** Je suis catholique et souvent en contact avec des musulmans. Il y a quelques 30 ans je subissais une loi qui me condamnait, et de fait j'ai vécu assez difficilement mes premiers pas dans l'homosexualité. Et puis, j'ai fini par me dire qu'au-dessus de la loi il y avait ma conscience, et que si ma conscience était en contradiction avec la loi, c'était ma conscience que je me devais de suivre. Et j'ai fini par prendre de la distance, non pas avec mon Eglise mais avec certaines interprétations de mon Eglise. Ma première question serait de savoir si les musulmans peuvent avoir cette démarche ou si cela leur est totalement impossible. C'est à dire assumer en conscience ce qu'ils sont, c'est à dire homosexuels, sans pour autant se couper de leur foi. J'appartiens à l'association *David et Jonathan*, des maghrébins viennent nous voir, mais la discussion tourne toujours court, parce qu'on bloque sur cette loi et qu'ils n'arrivent pas à trouver une distance suffisante qui leur permettrait de vivre leur homosexualité. Et de fait, souvent ils disparaissent après seulement une ou deux rencontres. C'est pourquoi je me demande comment les aider, comment leur permettre de s'exprimer et d'être eux-mêmes.

**Eric :** Mettre une distance me paraît difficile, dans le sens où lorsqu'on est pratiquant d'une religion il est difficile de s'en extraire, même partiellement. Quand je dis pratiquant, je parle aussi bien au niveau des actes que de la pensée. A ce titre il est difficile de se dire que l'on est en train de pratiquer quelque chose, que l'on adhère à la philosophie de la religion, et de savoir que l'on est en train de commettre un interdit. Justement, c'est à ce moment que la conscience entre en jeu. On peut se dire que l'on est entrain de jouer avec la religion, que c'est comme ça, qu'il faut faire avec.

**Jacques :** On s'est posé la question de savoir sur quoi se fondaient les différents interdits (sociaux et moraux). Car sortis de la Bible, des textes, ils sont souvent pris à contre-pied. Souvent nous sommes face à des contresens flagrants.

**Eric :** Je ne sais pas si dans la religion chrétienne cela existe, mais dans la religion musulmane nous avons (ce que nous pourrions appeler) la "présomption d'innocence". Ainsi, au nom de ce principe dans le cas de rapports homosexuels il a toujours été demandé que quatre personnes soient témoins de ce rapport pour pouvoir accuser la personne en question. Ceci pour montrer combien les choses sont en fait compliquées. Personnellement aujourd'hui encore j'ai du mal à gérer cette double identité (gay et musulman), et j'ignore si même dans 10 ou 20 ans j'arriverai à y apporter une réponse. Et si la religion musulmane interdit l'alcool, la cigarette, ces interdictions ne se situent pas au même niveau pour la simple raison que cela n'est pas condamné de la même manière. Sur l'échelle de la condamnation, l'homosexualité est ce qui se situe au plus haut. Et effectivement, quand on est croyant, et pratiquant, sur le coup on ne s'en rend pas compte, mais quand on prend un minimum de recul on est assez déstabilisé. Car on adhère à une philosophie qui nous interdit de faire quelque chose que l'on fait. A la limite on s'abstiendrait, les choses pourraient être assez simples à gérer. Personnellement, je sais que je ne peux pas apporter de réponse. C'est quelque chose que je vis. Des fois cela se passe bien, des fois cela se passe mal dans le sens où je me remets beaucoup en question. Y a-t-il des personnes qui pourraient apporter des solutions ? Se serait bien.

-----

**Julio :** Je ne suis pas musulman, je ne suis pas catholique, j'ai d'autres racines. De mon côté je m'occupe de trouver d'autres façons de lire les choses. Par exemple la question de Sodome, je ne suis pas vraiment persuadé que cela avait réellement un lien avec la question de la sexualité, des mœurs sexuelles, mais davantage avec la question de l'hospitalité. En fait, le problème était que les habitants de la cité de Sodome furent punis par Dieu pour leur manque d'hospitalité, et pas pour leurs mœurs sexuelles. A ce niveau, on rentre dans une discussion plutôt LGBT, on entre dans le cadre d'une interprétation religieuse des faits. Je crois qu'il est important, au sein de la communauté homosexuelle, de ne pas seulement dire que Dieu est mort, de dire que pour être homosexuel on ne doit pas croire. Je ne pense pas que ce soit la meilleure façon de procéder. En fait, il me semble que nous devons chercher dans nos racines, dans les cultures du pays où nous sommes (où nous vivons), afin non pas de changer mais de voir vraiment ce que fut la parole de Dieu. Le Coran (que je reconnais ne pas connaître suffisamment) parle de sodomie. Il ne parle pas de la relation avec un autre homme. Par contre, dans la Bible les choses sont plus claires en ce sens que Dieu dit que coucher avec un autre homme est interdit. A ce niveau, il y a une différence entre le christianisme et les autres religions. Il n'est pas forcément possible pour les personnes qui ont cette façon d'aimer, celle de se retrouver avec les personnes qui sont de même morphologie biologique, de trouver dans le Coran des réponses différentes de celles qui sont données par le monsieur de la religion établie qui leur dit d'avoir des enfants, qu'il leur dit qu'il faut obligatoirement se marier, et surtout qui s'occupe de maintenir son pouvoir. C'est une question que je pose, ce n'est pas une conclusion. Actuellement je suis dans cette recherche, j'essaye de voir ce qu'il est possible de faire.

**Eric :** Le mot "sexuel" est utilisé indirectement, le mot "sodomie" est clairement cité. Je sais que c'est clairement condamné, il n'y a pas à discuter à ce sujet. Après, on peut s'interroger sur le fait que le texte est pour ou pas, qu'il n'a pas été modifié par de mauvaises interprétations et/ou de mauvaises traductions. Ce qui effectivement pose un problème d'ordre religieux, théologique. Encore une fois, j'estime qu'à titre personnel il m'est impossible d'apporter une réponse à cette question, en ce sens que j'ai du mal à en apporter une, à titre purement individuel, mais surtout que j'ai eu du mal à me rendre compte qu'il y avait problème quelque part. Ce qui, bien évidemment pouvait être vécu différemment par d'autres personnes.

-----

**Bertrand :** Tu dis que l'homosexualité est clairement condamnée, mais le terme "homosexualité" ou "homosexuel" n'est pas utilisé. Quels sont les termes exacts ?

**Eric :** Je lis un verset d'une sourate qui s'appelle "*Les poètes*" : "*Coïterez-vous avec des mâles de la société et délaisserez celles que Dieu a créé pour vous, vos épouses ? Non, sinon vous êtes un peuple de pervers*". Si ce n'est pas d'homosexualité qu'il s'agit, j'ignore de quoi il est question. En tous cas, certainement pas de l'hospitalité.

**Othman :** L'islam est une chose assez neuve. Chronologiquement il y a eu le judaïsme, puis le christianisme, et enfin l'islam qui a repris tout ce qu'il y avait dans le judaïsme et le christianisme, avec certainement ses propres interprétations. Et si l'histoire de Sodome est un peu floue, l'islam a repris à son compte l'interprétation que la chrétienté avait fait de cette histoire, en en faisant une histoire d'homosexualité, de mœurs. Et l'islam, en faisant référence au peuple de Loth, parle d'homosexualité.

**Jacques :** Sauf qu'il n'est pas question de sodomie. N'oublions pas que le terme "homosexualité" est un mot moderne, inventé vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Le concept "homosexuel" est donc quelque chose de récent.

**Eric :** La pratique de la sodomie est condamnée aussi bien chez les homosexuels que chez les hétérosexuels. A ce niveau, il n'y a même pas de discussion à avoir, tant la condamnation est nette, catégorique.

**Othman :** Nous avons tendance à utiliser certains termes à tort et à travers. Il me semble que le problème n'est pas que religieux, mais culturel. Au Maroc (pays où officiellement l'alcool est interdit, ainsi que les rapports sexuels hors mariage), pour un jeune avoir une relation avec une jeune fille, ce n'est pas grave, c'est toléré. On peut aller boire, sortir en boîte de nuit. Tout le monde est ivre mort, il n'y pas de problème. Ce n'est donc pas qu'une question d'interdit religieux, c'est aussi une question de société. Actuellement il n'existe pas de pays 100% musulmans (à l'exception notable de l'Arabie Saoudite et de l'Afghanistan sous les talibans, et encore). Ce sont des pays où la culture est hyper compliquée. Dans le cas du Maroc, les choses sont différentes du fait qu'il y a des Arabes et des berbères. Ainsi, dans certaines régions du pays (peuplées principalement par des berbères) les gens vivent de façon assez païenne, en tous cas en complète contradiction avec la religion musulmane. Avec des modes de vie différents, comme ces endroits où les gens partouzent facilement. Ceci montre que le problème n'est pas que religieux. On a tendance à mettre les gens dans des cases, alors qu'il y a tout le poids d'une société phallocrate où la place de l'homme est primordiale, prépondérante. En fait, ce qui dérange dans l'homosexualité, ce n'est pas les pratiques mais davantage le fait que l'homme (supposé supérieur à la femme) se fait pénétrer, régressant ainsi au niveau de la femme. C'est cela qui dérange.

---

**Burdan :** Je voudrais surtout intervenir sur l'orientalisme, sur le regard des occidentaux sur l'orient, sur la société musulmane, sur le mystique oriental (les mille et une nuits...). Si depuis on a beaucoup déconstruit tout cet Orient mystique, on entend aujourd'hui deux versions quand il est question d'homosexualité en terre d'islam, L'une dit qu'il s'agit de société n'ayant aucune tolérance envers les homosexuels, l'autre au contraire affirme que comme par la passé l'homosexualité est un fait culturel admis et courant. Sauf que lorsque l'on parle d'homosexualité en terre d'islam, on est toujours sous l'impact de ces deux tendances.

Il faut d'abord voir que l'islam est une religion qui s'adapte à la géographie, qui de fait est riche de mille spécificités. Il y a certes une croyance qui a créé une civilisation, une culture, mais avec des spécificités locales. Le problème des homosexuels musulmans, dans le monde entier, c'est de s'assumer. C'est tout le problème de l'identité. Nous devons davantage nous pencher sur ce problème, plutôt que la question de la superposition des identités. On a hérité de notre passé islamique (de civilisation islamique) cette capacité d'être à la fois musulman pratiquant ou non, et d'avoir une orientation sexuelle, des pratiques sexuelles différentes.

Le problème est donc de s'assumer, de s'affirmer. Sachant que le concept occidental de gay attitude n'existe pas en terme d'Islam. Etre gay et musulman est un phénomène assez compliqué, c'est pourquoi il serait utile de procéder à des études afin de mieux comprendre ce phénomène.

---

**Jacques :** Je voudrais revenir sur la question des religions qui sacralisent les peurs des sociétés, des hommes. Il y a une grande angoisse, fondamentale, celle de l'homme qui s'est fait pénétrer. La grande question est alors de savoir si celui qui est pénétré, est-il, demeure t-il un homme ? Je pense que c'est le fondement du mythe de Sodome qui est commun aux musulmans, aux juifs et aux chrétiens. A l'époque de Sodome, les gens se sédentarisent. Et toute l'histoire débute quand deux bédouins viennent passer la nuit à Sodome. Considérés comme des espions, et afin d'être psychologiquement anéantis, ils furent sodomisés par la population. N'oublions pas qu'à cette époque, l'homme qui a été sodomisé est alors considéré comme moins qu'une femme, c'est à dire quasiment rien. Il n'y a pas besoin de le marquer au fer rouge, la marque il la porte en lui, se considérant lui-même comme moins que tout. Le problème, dans tout le bassin méditerranéen, a toujours été de savoir si l'homme qui s'est fait pénétrer mérite encore le nom d'homme. Encore de nos jours, la plus grosse insulte que l'on puisse faire à quelqu'un c'est de lui dire qu'il est un enculé. C'est cela qui a été repris par la Bible, le fait d'avoir voulu détruire deux personnes. Non pas tant une question d'hospitalité, c'est une question de respect de deux personnes. De la sorte, je pense qu'on a fait énormément de contre sens. Il n'y pas très longtemps qu'on a essayé d'avoir un regard critique sur cette histoire. A l'époque de Mahomet et dans tout le Moyen Age, on a partagé l'aspect condamnation de l'homosexualité sans regarder ce que la sodomie recouvrait comme angoisse profonde. Et depuis les Eglises, les religions ont sacralisé ces angoisses.

**Grégory :** En Egypte il existe un oasis où la culture, les habitudes permettent à un homme de se marier avec un autre homme. Bien qu'étant musulman. Mais c'est une culture locale, une exception locale. Là bas, les hommes homosexuels ont la loi, les coutumes pour eux. Au sein des communautés de chrétiens, de juifs ou de musulmans, tous les jours les gens ont besoin des hommes et des femmes pour faire les enfants. A Marseille, je connais beaucoup d'étrangers (surtout d'Egyptiens) mariés avec des enfants, qui sont pourtant homosexuels, qui pourtant couchent avec des hommes. Le problème, ce n'est pas le problème des chrétiens ou des musulmans, mais des sociétés qui disent telle et telle chose, qui interdisent telle et telle chose. En fait, le problème n'est pas religieux mais surtout culturel. Comme le montre l'exemple de cet oasis égyptien. Je connais des personnes qui couchent avec des femmes simplement pour avoir des enfants, mais qui en même temps couchent avec d'autres hommes, pour lesquels, souvent cela ne pose pas problème, car en fait avoir des relations avec d'autres hommes tout en étant marié c'est quelque chose de plus ou moins accepté (et même toléré). Le principal, socialement parlant, étant d'être marié et aussi d'avoir des enfants. Bref, d'avoir rempli son rôle social.

**Jean :** Pasolini ne s'est jamais revendiqué comme homosexuel, mais disait que dans une société d'hommes il aimait les jeunes garçons. En plus, il aimait cette société un peu ancienne, qui n'existe plus, où il pouvait rencontrer des jeunes garçons, avoir des rapports avec eux. Pour autant il n'est jamais question dans ses écrits (comme dans ses films) de revendiquer une homosexualité. Cela dépasse la religion, c'est le fait d'une culture méditerranéenne. Pasolini regrettait l'émancipation de la femme, il était contre, il trouvait que la société italienne se modernisait, s'américanisait. Ce qui était pour lui un grand désespoir. Et je crois que cela rejoint la société musulmane.

**Julio :** Etre gay et musulman, au regard de ce que vient d'entendre, il me semble que c'est beaucoup d'angoisses. Etre musulman et gay, c'est avoir la certitude d'être un pêcheur. Je me demande si ce n'est pas plus facile de travailler pour les droits des personnes LGBT que d'essayer de trouver dans la religion une autre façon d'être. Aujourd'hui le problème de l'homosexualité (et des homosexuels) commence à devenir plus visible, car avant il y avait seulement des grands noms (qui ont fait, écrit de très belles choses). Mais maintenant que l'occident "imprègne" le monde islamique, on commence à y penser à la question LGBT, à la façon occidentale. C'est pourquoi il nous appartient de chercher notre propre façon de vivre (de vivre notre homosexualité) dans le monde islamique, au sens large du terme. Ce qui peut être aussi une réponse pour les occidentaux.

-----

**Denis :** Dieu nous a créé comme ça, et comme Dieu est amour (toutes les religions prêchent que Dieu est amour) il nous aime tel que nous sommes. Et le fait d'être aimé de Dieu, en tant qu'homme ou femme, homosexuel ou hétérosexuel, cela donne la liberté nécessaire pour prendre un minimum de distance par rapport aux enseignements des institutions religieuses. A l'heure actuelle, le message de l'Eglise catholique est encore particulièrement homophobe. N'empêche, ceux qui d'entre nous sont catholiques pratiquants continuent à pratiquer leur religion. Nous avons parfois la chance de rencontrer des prêtres qui sont plus ouverts, plus tolérant vis-à-vis des homosexuels, de l'homosexualité. Il n'y a pas de raison que la même démarche n'existe pas avec l'Islam. Cette évolution s'est faite chez les catholiques, les protestants, les juifs (comme en témoignent les groupes de juifs gays). Indépendamment, bien sûr, des problèmes culturels.

**Jacques :** C'est un phénomène qui s'est passé en 20 ou 30 ans. Pour les gens de la génération de mes parents, il aurait été impensable d'aller à la messe ou communier (ce qu'ils faisaient consciencieusement) et vivre une sexualité "non autorisée".

**Othman :** Aujourd'hui il y a nombre de gays qui acceptent leur homosexualité tout en étant musulman, qui l'a vivent même très bien. Un peu à l'image des homosexuels chrétiens. Maintenant pour être pratique, je ne pense pas que la solution serait de trouver dans l'islam une voie qui permettrait de vivre pleinement son homosexualité, car l'évolution inévitable, la mondialisation de la notion des droits de l'homme (et de liberté individuelle) nous aide. Il faut aller davantage dans ce sens, car la religion impose un choix qui n'est pas toujours facile. Il y a des gens qui vont faire le choix d'être religieux, contrairement à d'autres. C'est une solution pour un certain nombre de personnes, mais il est clair que si demain il doit y avoir une émancipation générale des homosexuels, elle viendra par le biais des droits de l'homme, par le renforcement des libertés individuelles. Aujourd'hui, tous les pays (y compris musulmans), en tout cas au niveau du discours, disent être pour les droits de l'homme. Certes, cela n'apparaît pas toujours dans les actes. C'est pourquoi il me semble qu'il faut aller dans ce sens, espérant que par la suite tout le monde aura sa place. Et réconcilier religion et sexualité.

**Julio :** Les droits de l'homme ne parlent pas d'homosexualité. C'est seulement maintenant qu'il en est question.

**Othman :** Exemple concret, la constitution marocaine qui, il me semble, dans l'un des ses premiers articles dit que le Maroc reconnaît les droits de l'homme tel qu'ils sont universellement reconnus (sans faire référence aux notions de religion et de sexualité). Alors si demain, sachant que le Maroc s'engage à respecter les droits de l'homme tel qu'ils sont universellement admis, à notre niveau on se bat pour les droits de l'homme, passant par ce biais on peut éventuellement réussir quelque chose. Par ailleurs, certains ont parlé de la différence entre sunnites et chiites, mais il existe bien d'autres différences, puisqu'il y a des écoles qui sont pour la peine de mort et d'autres qui sont contre. C'est vraiment hyper compliqué. Donc à mon avis, on perd du temps à s'occuper seulement de la question religieuse, tant la question est compliquée.

**Julio :** En France, il y a le PACS mais il n'y a pas de loi qui prend en compte la discrimination des homosexuels. Je crains que nous devions attendre trop de temps, que trop de monde continue à se dire que les homosexuels sont des pêcheurs parce qu'homosexuel et musulmans. Dans un cadre purement religieux, je ne crois pas que les choses puissent évoluer. Je ferais plutôt confiance au politique.

**Othman :** Il me semble que les gens qui ont un engagement religieux doivent travailler sur eux-mêmes afin de trouver une solution, leur solution. Il est clair que vivre dans une schizophrénie permanente, avec d'un côté une sexualité et de l'autre le fait d'être persécuté, ne peut que poser problème. C'est un travail individuel, personnel à mener, mais aussi collectif (comme le fait *David et Jonathan*).

**Habib** : Je suis musulman pratiquant. Ce n'est pas la religion qui me dérange, c'est l'entourage, le regard des autres, et aussi la loi. Chez vous, en France, l'Eglise est séparée de la politique, chez nous l'Islam est la politique, l'Islam est la loi. Sans compter que nous sommes très liés à la famille. Ceci dit (comme l'a dit Othman) être musulman, c'est un travail individuel. Pour ma part, être homosexuel ne me dérange pas parce que j'estime que c'est quelque chose qui se passe entre moi et Dieu. D'autant que je n'ai pas choisi d'être homosexuel, que c'est Dieu qui m'a fait tel que je suis. C'est pourquoi j'assume.

Mais dans ma pratique religieuse quotidienne, sachant que je suis un être humain qui n'a pas choisi d'être ainsi, je sais que je n'arriverais pas à trouver de réponse. Par ailleurs, en tant que musulman, dès le départ on sait que nombre de choses nous sont impossibles à connaître. Et donc, quoi que l'on fasse on est dominé, contrôlé par la religion. Mais il y a le fait que Dieu est miséricordieux et à la fois sévère. C'est une question de balance. Aussi j'essaie de faire le plus de chose qui fasse pencher la balance du côté positif, tout en sachant que l'homosexualité est un pêché. Mais ce qui me pèse, plus que la religion c'est le regard de l'autre. Tout à l'heure je parlais du poids de la famille. Personnellement je ne ferais rien qui puisse toucher, blesser ma famille. Mes parents sont analphabètes et conservateurs, c'est pourquoi je fais tout mon possible pour les épargner. C'est quelque chose qu'il faut travailler en soi-même, à son niveau. Il n'y a pas que l'homosexualité qui soit un pêché, il y a aussi le vol, le mensonge et bien d'autres choses. Alors, tant que l'homosexualité ne fait pas de mal aux autres, à mon avis, cela reste entre l'être humain et Dieu.

Quant à la situation au Maroc, je ne suis pas tout à fait d'accords avec Othman quand il dit que les choses n'ont pas vraiment changé. Les choses ne sont pas aussi visibles qu'ici (en France), mais nous avons notre propre façon de vivre cette identité. Et effectivement, nous avons peut-être plus de facilité là-bas qu'ici. Personnellement je n'ai pas besoin de faire de la pub pour dire que je suis gay, mais je ne me cache pas quand il s'agit de défendre l'homosexualité. Et si parfois je ne dis pas que je suis moi-même homosexuel, je défends l'homosexualité comme quelqu'un qui sait de quoi il est question.

Pour en revenir à Abunuwass, c'est un grand poète du 8<sup>ème</sup> siècle. Il a chanté son homosexualité qui était connue de tous. A cette époque il parlait d'avantage de ce que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de pédophilie, de l'homme d'âge mûr avec un jeune. Dans les pays arabo-musulmans c'est un fait plus ou moins culturel qui a toujours cours. Ceci montre qu'il existe une certaine homosexualité émancipée, à la façon des pays arabo-musulmans. Et depuis cette époque l'homosexualité s'est beaucoup développée, comme beaucoup d'autres choses dans la vie. Mais il n'y a pas que le fait d'être homosexuel qui se développe aujourd'hui, il y a aussi le fait d'être un être humain, qui évolue avec le temps, qui progresse.

---

**Eric** : Il est évident que le modèle intégré ne peut pas forcément apporter de solution. Je pense aux beurs gays qui vivent en banlieue, j'ai l'impression que cela ne ferait que rajouter une identité, ne ferait que compliquer les choses. Il me semble que c'est une option à écarter. Dans la mesure, où le beur en question en plus d'être membre d'une communauté culturelle, est membre d'une communauté religieuse, puis de quartier. Et donc, pour s'en sortir il lui faut dépasser trois ou quatre cercles. Ce qui est bien plus difficile que lorsque l'on doit en dépasser seulement un. Je vis en banlieue parisienne, dans un quartier où il y a 90% d'étrangers (dont 50% de Maliens), c'est ce qui me fait dire que ce n'est une solution. On se sent peut-être plus libre en arrivant en France, si on veut s'assumer. Sauf que derrière il y a des identités difficiles à oublier. Ce qui pose nombre de problèmes, surtout dans un pays comme la France où on demande à ceux qui arrivent de devenir français, de laisser à part leur culture, leur culte. Je l'ai vécu comme ça. Par exemple à l'état civil on m'a demandé un prénom français, j'ai donc mis "Eric" sur ma carte d'identité. Sans rajouter l'intégration sexuelle, religieuse et d'autres.

---

**Grégory** : Normalement l'occident montre le bon exemple pour les homosexuels. Sauf que si la France est souvent présentée comme le pays des droits de l'homme, on connaît des cas d'homosexuels maghrébins malades du sida qui sont expulsés. Par exemple, je connais le cas d'un Tunisien sur Marseille. Sans compter certaines insuffisances, comme dans le cas d'une personne qui est mariée avec un Français. La France donne l'exemple, mais si on regarde dans les détails cela n'est vraiment pas terrible. Je ne suis pas une personne normale, comme quelqu'un qui serait marié avec des enfants, et les gens me regardent comme un étranger. Je n'ai pas choisi ma vie, elle est ce qu'elle est. Je vois combien les gays de Marseille souffrent, je vois beaucoup d'Algériens, de Tunisiens, de Marocains, de basanées qui souffrent.

---

**Olivier** : Je ne suis pas musulman, vous disiez tout à l'heure qu'en tant que musulman vous n'aviez pas de personnalité propre, que vous appartenez à une société, à un groupe, à une famille, et que d'après votre religion vous étiez obligatoirement appelés à avoir des enfants, c'est à dire à vous marier. Aussi je voudrais savoir si vous, en tant qu'homosexuels et qui vous reconnaissez en tant que tel, vous allez vous soumettre au mariage. A titre personnel, en tant qu'homosexuel je suis totalement opposé au mariage, je ne me vois pas du tout me marier et faire semblant, alors que je ne suis pas hétérosexuel.

**Othman :** Sans faire de généralisation, même si j'ai cette identité (je suis né là-bas, j'ai grandi là-bas, mes parents, mes grands-parents y vivent.....) j'ai dû me battre toute ma vie. Aujourd'hui j'assume parfaitement le fait d'être homosexuel, ma famille sait très bien que je suis homosexuel (ma mère, mes deux sœurs) et qu'il est hors de question que je marie. Et je ne suis pas le seul dans ce cas, je connais beaucoup d'amis qui eux aussi ont fait tout un travail sur eux. Même si c'est quelque chose d'extrêmement difficile. D'ailleurs, c'est plus difficile pour un Marocain là-bas que pour un Français en France. Ceci dit, j'aimerais bien avoir un enfant..... Effectivement, il y a problème mais je verrais comment faire !

**Habib :** Il faut savoir que pour une jeune fille arrivée à un certain âge, il est très mal vu qu'elle ne soit pas mariée. Plus encore que pour un garçon. Dans le cas où plusieurs personnes viennent demander sa main et qu'elle refuse, c'est grave. Mais si personne ne vient, ce n'est pas sa faute. Toute la question est de voir s'il est possible de contracter un mariage de convenance afin de faire plaisir à la famille, tout en vivant en parallèle son homosexualité. Il y a de personnes qui sont vraiment opposées à cette solution, et d'autres pour lesquelles la question mérite d'être envisagée.

**Eric :** Comme le dit Habib, la question du mariage se pose différemment selon que l'on est un homme ou une femme. Dans des pays comme l'Iran ou l'Afghanistan (ou d'autres pays de ce style), la condition de la femme étant ce qu'elle est, un homme qui va se marier tout en étant homosexuel va peut-être pouvoir plus ou moins s'en sortir. Alors que pour les femmes (pour les lesbiennes) les choses sont bien plus difficiles.

---

**Burdan :** Les associations maghrébines musulmanes, que font-elles en France ? Sont-elles des lieux d'accueil pour les jeunes musulmans en difficulté d'assumer leur identité ?

**Othman :** Il y a eu une expérience : l'association *kelma*. Il me semble que les beurs gays (vivant en France) qui s'en sortent sont ceux qui font une croix sur leur milieu d'origine. Ils s'intègrent facilement dans les autres associations, c'est ainsi qu'il y a beaucoup de beurs très actifs à *Degel*, au *CGL* Paris ou ailleurs, au lieu de travailler sur leur propre communauté. Ceux qui assumaient et que j'ai pu connaître étaient complètement hors circuit de l'immigration codifiée. Donc, il y a eu l'exemple de *kelma* (créée en 95/96 à Paris) qui s'occupait de mettre les gens en contact. A travers (notamment) l'organisation des tea dance Black Blanc Beur). Avant ces tea dance, les beurs ne se rencontraient pas. Pour beaucoup il ne fallait surtout pas sortir avec un autre beur, mais avec un Français. Mais par la suite cela n'a rien donné. Il y eut des initiatives d'organiser des fêtes, des colloques, des projections de cinéma. Mais cela ne marchait pas, les gens venaient aux Black Blanc Beur, et puis c'est tout. Depuis s'est créée une autre association : *Amal*. Sinon, il y a trois ans, ici aux *Université* nous avons rencontré des gens qui étaient en train de créer une association, mais j'ignore ce que cela est devenu. En fait, je pense que le problème c'est que justement une fois que les gens sortent de ce milieu là, ils ne trouvent rien. Sans compter que l'on assiste actuellement à toute une récupération commerciale du beur, de l'identité, du style beur. Ce qui à mon avis est dangereux. Car se faisant, sous prétexte de vouloir les aider, on renforce le mythe du beur objet sexuel, sans qu'à côté il n'y ait rien. Les sites Internet, les soirées sont des choses qui enfoncent davantage les beurs qu'autre chose, les prenant pour des bites, sans plus.

**Grégory :** Tu parles de la situation des beurs gays qui vivent à Paris, en banlieue parisienne. Depuis 13 ans que je vis à Marseille, je suis caché, je vis caché. Aujourd'hui, pour la première fois je montre mon visage. La province ce n'est pas comme Paris. La province, c'est très difficile. Souvent sur ma porte il y a marqué des insultes comme "pédé" ou "homo". Marseille en fait est une petite ville où tout le monde se connaît, et du moment où tu habites dans un quartier tu es très vite connu par l'ensemble du voisinage. Sans compter qu'au sein des différentes communautés étrangères (marocaines, égyptiennes ou autres) tu es très vite repéré comme étant homosexuel. Dans ces milieux, les bruits vont très vite.

**Habib :** J'ai passé une année à Marseille, il y a longtemps. C'était en 82/83, j'avais intégré une association s'occupant de personnes arabes et homosexuelles. Nous étions deux à tenir l'antenne de Marseille (nous n'avions pas de local). Et si nous avons pu animer des émissions de radio sans problèmes, nous avons une peur bleue de voir à la sortie des studios tout un groupe de maghrébins venus nous casser la gueule. En fait, nous profitons d'un soutien réellement important. Bref, si le quartier où tu habites te pose problème, dans ce cas il faudrait que tu changes d'adresse et même de ville.

---

**Eric :** Il me semble qu'il n'y a pas de conclusion à faire puisque durant cet atelier nous avons parlé de choses vraiment différentes. Ceci dit je vous remercie tous d'être venus participer à cet atelier. Merci à vous tous.

**Jacques Fortin :** Etant donné ce qui s'est passé dernièrement, notamment en Hollande (avec cette toute cette histoire autour du personnage de Pim Fortuyn, homosexuel notoire d'extrême droite, et dernièrement assassiné), il nous semblait impossible de ne pas aborder certaines questions. Pour ce faire nous aurions pu inviter un certain nombre d'associations spécialisées en la matière, mais notre option fut de poser nous-mêmes ces questions, et d'en débattre ensemble. Et donc, concernant la montée des populismes et des fascismes en Europe (car tel est le thème du présent forum), et sachant qu'étant à Marseille nous sommes, de fait, plus particulièrement intéressés par ce qui se passe en Europe Méditerranéenne. De Marseille jusqu'à Tamanrasset. Mais quand on regarde jusqu'à Tamanrasset, on regarde jusqu'à l'Oural. Car la Russie (jusqu'à plus ample informé) fait partie de l'Europe. Et donc, en introduction à ce forum, nous commençons par donner la parole à Elena Goussiantinskaïa qui s'occupe des *Archives Gays et Lesbiennes* de Moscou, Elena que nous avons déjà eut la chance de recevoir il y a maintenant deux ans. A cette occasion elle nous avait longuement parlé de la situation des gays et des lesbiennes en Russie. Aujourd'hui Elena va donc nous parler de la situation actuelle en Russie, sujet qu'il ne faut pas non plus négliger, ne serait-ce que parce que notre Président, il y a une dizaine de jours, s'est prêté à de grandes retrouvailles avec Poutine. Bref, la parole est à Elena.



**Elena Goussiantinskaïa :** Bonjour, je suis donc originaire de Russie où je dirige depuis maintenant cinq ans les *Archives Gays et Lesbiennes*. Parmi les divers documents que nous possédons il y a pas mal de témoignages relatifs au mouvement homosexuel en Russie. Et il y a deux ans j'ai eu l'occasion de parler de l'histoire de l'homosexualité en URSS, et l'article 121 du code pénal qui criminalisait l'homosexualité. Durant cette dernière décennie est intervenu de nombreux changements, dans la vie politique comme dans la vie quotidienne. Les dirigeants ont changé, monsieur Chirac est venu à Moscou, et à cette occasion il a vu Poutine. C'est très bien que Jacques Chirac ne soit pas homo, car si cela avait été monsieur Delanoë, les choses auraient été différentes. Voici ce qu'a déclaré un député de la Douma, le parlement de Russie :

*"Monsieur Delanoë ne doit pas faire l'amour lors de sa visite à Moscou, même dans sa chambre d'hôtel, sinon il sera expulsé du pays"* sont les paroles qu'a prononcé Guennadi Raïkov, leader du groupe parlementaire Député du Peuple, lors d'un interview. Il est l'un des auteurs du projet de loi sur la responsabilité pénale concernant l'homosexualité (la sodomie). Un autre député, du Parti Démocratie Libérale, est intervenu (à la mi-mai de cette année) en faveur de l'égalité des femmes, en proposant de pénaliser le lesbianisme, au motif que selon lui celles-ci (et leur refus de procréer) sont responsables du déficit démographique dans la Russie actuelle. Ces propos nettement misogynes et outrageants pour toutes les femmes, et pas seulement pour les lesbiennes, n'ont provoqué aucune protestation des membres du Parlement. Cette agitation des députés s'accompagne d'une montée frappante de la xénophobie et d'actes d'agressions commis par des skinheads et autres éléments fascistes, si spectaculaires que le pouvoir cette fois n'a pas pu les ignorer.

### L'homophobie, un fait social

Depuis l'abrogation en 1993 de l'article 121 du code pénal (vestige de l'époque stalinienne) qui pénalisait les rapports homosexuels entre adultes consentants, la position de l'Etat à l'égard des minorités sexuelles était devenue plus neutre. Hors, actuellement l'homophobie se manifeste dans tous les domaines de la vie sociale, et se traduit par des stéréotypes caricaturaux véhiculés dans les mass-media, des discriminations, des violences physiques. Ces deux dernières années la situation s'est aggravée, ainsi nous assistons actuellement (selon André Woolf, député de l'Union des Forces de Droite) à un renforcement notable des tendances extrémistes (comme le racisme, la haine religieuse, l'homophobie.....). Il est à noter, dit-il, que l'homophobie est souvent provoquée artificiellement à des fins précises. Par exemple, ces dernières années, au cours des campagnes électorales, afin de compromettre un candidat indésirable, on publie un papier dans le genre "Les gays soutiennent le candidat X", signé par une association d'homosexuels qui n'a jamais existé. Ce qui fait que l'homme politique en question n'est pas élu. Si cela est surtout une spécialité provinciale, au cours de la campagne présidentielle, les mass-media criaient partout que le candidat libéral Yavlinsky était soutenu par les pédés. Souvent, cette carte est utilisée afin de discréditer les politiciens de tous les niveaux y compris les ministres et les gouverneurs de provinces. Le

libéralisme des années 90 fut remplacé par une politique plus dure, souvent occulte, et présentée comme une réaction spontanée et naturelle de la population. Les discriminations selon l'orientation sexuelle deviennent aussi plus ouvertes et agressives. Ainsi dans certaines villes (comme Irkoutsk ou Ekaterinbourg) ont été organisées des campagnes de protestation, voire des manifestations, contre les tournées de Boris Moisseev (artiste connu) un des rares gays sortis du placard. Dans la pétition signée par des professeurs, des médecins (et autres) qui protestaient contre la venue de cet artiste, on pouvait lire que ses spectacles servent de propagande à des valeurs étrangères au peuple russe, qu'ils mènent au détournement des mineurs, à la dépravation des mœurs qui conduit à la croissance de la criminalité, à la narcomanie, à la prostitution, à l'homosexualité, au lesbianisme, au sida et, finalement, à la dégradation de la nation. Sous le même prétexte, la mairie de Moscou a interdit l'année passée la *Love Parade*. Ce printemps, les Combattants de la Pureté des Mœurs de Nijny Taguil ont remporté un nouveau succès : sous un prétexte absurde a été licenciée d'une chaîne locale de télévision une jeune journaliste qui ne cachait pas son orientation sexuelle. Ce qui, dans une ville de province où tout le monde se connaît, signifie l'interdiction d'exercer sa profession.

Les projets de loi pénalisant la sodomie et le lesbianisme qui sont discutés à la Douma ne sont qu'une suite logique du combat pour la pureté des mœurs mené à l'échelle du pays. Cependant les juristes qui avaient étudié ces amendements étaient formels : "L'article 23 de la Constitution actuelle, qui parle du droit des citoyens à l'inviolabilité et au secret de la vie privée, exclut tout débat juridique concernant les relations homosexuelles par conséquent, les projets mentionnés sont anticonstitutionnels". Or les interventions anticonstitutionnelles des députés et d'autres hommes politiques sont passées dans la norme et n'entraînent pour leurs auteurs aucune conséquence juridique. Dans cette atmosphère d'intolérance croissante et d'impunité, l'homophobie quotidienne (de la rue) devient plus radicale et souvent extrémiste. Il s'agit avant tout de l'activité de groupes fascistes et/ou skinheads. Dans le programme du plus grand rassemblement de ce genre (Le Parti National du Peuple) on peut lire que les skinheads sont les partisans des solutions les plus radicales. Dans le nouvel Etat russe on doit persécuter sans pitié tous ceux qui ne sont que des déchets humains. C'est à dire les toxicomanes chroniques, les homosexuels, les pédophiles, les pervers. La haine des skinheads vis-à-vis des homosexuels se manifeste par des "nettoyages" des lieux de rencontre. Il est intéressant de remarquer qu'ils utilisent les mêmes arguments que les représentants de l'intelligentsia qui avaient protesté contre les tournées d'un artiste gay, à savoir que "*La culture des pédés est partout, ils dépravent la nation russe et mènent à sa dégénérescence*".

### **Quelques exemples**

- Le 18 février de cette année, un garçon (Serge Kortchaguine) qui se rendait dans une discothèque gay, a été attaqué (trois coups de couteau au niveau des reins et du foie) par une dizaine de personnes. Suite à cela, il est devenu invalide. A la police on lui a expliqué qu'il avait été attaqué parce que d'après son aspect il était clair qu'il était gay. Les agresseurs n'ont pas été retrouvés et Serge a l'impression qu'on ne les a même pas recherchés et qu'on veut étouffer l'affaire.
- A la sortie d'un club gay et lesbien, Nathalie (26 ans) fut attaquée par un groupe d'hommes qui lui avaient fait des propositions sexuelles. Elle leur répondit qu'elle aimait sa copine et fut alors cruellement battue. Quand l'ambulance et la police sont arrivées sur les lieux, elle n'a rien dit et a refusé de porter plainte.
- L'année dernière au centre de Moscou, deux femmes marchaient entrelacées le long d'une rue. Une voiture s'arrêta devant elles, et deux hommes qui en sont descendus tentèrent de les entraîner dans leur voiture. Aux cris qu'elles poussèrent, des gens accoururent, alors un des hommes dit: "Mais vous ne voyez donc pas que ce sont des lesbiennes ?" La foule aussitôt se dissipa. Les femmes ont été finalement entraînées dans la voiture, emmenées dans un lieu désert et plusieurs fois violées. Elles n'ont pas porté plainte et depuis se sont séparées.

Les cas d'agressions contre les représentants de minorités sexuelles sont rarement mentionnés dans les statistiques de la police. Le plus souvent les gays et les lesbiennes victimes d'agression préfèrent ne pas s'adresser à la police ou refusent d'entamer un procès. Selon l'information du Centre de soutien psychologique pour les lesbiennes qui vient de s'ouvrir à Saint-Pétersbourg, près des deux tiers des filles qui s'adressent au Centre souffrent d'attitudes et/ou d'agressions d'homophobes et intériorisent un très fort sentiment de culpabilité ainsi que des névroses. Selon le député André Wool l'homophobie au quotidien est plus fréquente que l'antisémitisme ou les préjugés raciaux. De plus, les propos homophobes tenus en public ne provoquent jamais ni protestation ni désapprobation. En Russie la notion du "politiquement incorrect" est inconnue ou considérée comme quelque chose de complètement étranger à la mentalité russe. En fait, on peut parler d'une nouvelle forme d'homophobie d'Etat, en ce sens que les atteintes (insultes, agressions et autres types de violence) commises à l'égard des minorités sexuelles ne sont pas poursuivies par la loi (pour l'instant), et que leur protection en cas d'agression, de fait n'est pas assurée non plus. Les juristes et les militants des organisations pour la défense des droits de l'homme expliquent cet état de chose par l'imperfection des codes pénal et civil russes. Natalia Kravtchouk du groupe d'Helsinki à Moscou estime que la plupart des lois concernant les discriminations sont de façade, puisqu'elles ne prévoient aucun mécanisme de protection des groupes les plus vulnérables et ne permettent pas de prouver les faits de discrimination. Pour riposter aux amendements répressifs de ses collègues, le député Woolf a proposé un projet de loi interdisant la propagande sexiste et la discrimination en raison de l'orientation sexuelle. Le choix que fera le Parlement entre ces deux projets antagonistes sera la pierre de touche permettant de juger dans quel sens évolue la politique dans notre pays.

## Conclusion

Il est aussi à noter qu'en Russie les organisations dont l'objectif est de protéger les droits de l'homme sont quasiment indifférentes à cette question. "*Cette activité n'est pas prioritaire pour notre organisation*" a déclaré Natalia Kravtchouk. "*Nous n'avons pas trouvé de cas de discrimination des homosexuels, ni dans les rapports régionaux pour l'an 2000, ni dans le rapport national. Nous ne nous occupons pas de ces problèmes*" nous a déclaré Benedict Dostovalov, président de l'organisation pour la protection des droits de l'homme de Pskov, ville où ont du être annulés certains spectacles en raison des préférences sexuelles de l'artiste. On peut continuer ces citations à l'infini, mais je voudrais m'arrêter sur celle qui me paraît la plus caractéristique, celle de M. Ponomarev (conseiller du Délégué général pour les droits de l'homme de la République de Russie) qui a déclaré "*Je ne méprise pas ces gens là, je les plains. C'est une impasse dans l'évolution de l'humanité. Ils n'ont pas le droit d'exiger qu'on les traite comme des personnes normales, parce qu'ils sont anormaux.*" Voici le credo d'une personne qui est officiellement chargée de défendre, entre autres, les droits des homosexuels.

Nous avons mentionné ici les tendances les plus inquiétantes qui caractérisent la montée de l'intolérance et de l'agressivité d'une grande partie de la population de Russie vis-à-vis de leurs concitoyens qui "aiment autrement". Peut-être est-ce du à la réaction de la société à la sortie du placard soviétique des gays et des lesbiennes, au fait qu'ils sont devenus plus visibles et parlent de plus en plus souvent de leurs difficultés ? Peut-être qu'après cette période de rejet et de négation, la société reconnaîtra-t-elle enfin notre existence et commencera-t-elle à respecter nos droits. Peut-être que les journaux cesseront de publier les articles portant des titres comme "Le pervers a violé un enfant", "La peste bleue" ("bleu" en russe signifie "homo"), et discuteront librement de ces questions. Peut-être qu'un jour la société cessera-t-elle enfin de refuser aux homosexuels le droit de créer une famille. Peut-être, mais ce qui est sûr c'est que l'Etat rappellera encore longtemps à ses citoyens aux goûts non-traditionnels leur "déficience", en posant à tout propos la question sur leur "situation de famille".

-----

**Jacques Fortin :** Ce n'est un secret pour personne, je suis membre de la LCR, et ce soir je m'exprime en tant que personne. Pierre, qui est à mes côtés, pour sa part est membre de Verts. Sur la question qui nous occupe ce soir, il présentera une autre approche politique de la chose. Mais avant son intervention, nous allons avoir lecture d'un texte de Cy Jung.

**Cy Jung :** Il s'agit d'un passage de "*Hétéro par ci, hétéro par là*". C'est un roman que j'ai écrit il y a cinq ans qui est un récit d'anticipation dans lequel je suis allé au-delà de ce que je pensais alors. Cela commence par un prologue qui relate l'élection d'un président de la République d'extrême droite, suite à un faible taux de participation. Et cette personne met en place immédiatement son programme politique (très proche du Front National). Ce qui débouche sur une guerre civile. Bref :

*"Un an. Déjà. Treize mois et ce vote incroyable : 21,42 % de participation. Un Français sur cinq. Une insulte à la démocratie. La marque de la dégénérescence d'un peuple trop prompt à dénoncer les malversations de ses représentants pour se donner les moyens de défendre sa propre intégrité face à la montée de l'obscurantisme et du totalitarisme. Six millions de chômeurs et des finances publiques en cessation de paiement avaient servi de prétexte à la désaffection pour la chose publique. Le Parti de la nation française s'était engouffré dans la brèche, accueillant en son sein putride les déçus de la république par la dénonciation d'un complot international, mi-juif, mi-musulman, ourdi contre la chrétienté. Les immigrés étaient depuis deux décennies en nombre décroissant et pourtant, ils furent désignés à la vindicte populaire comme seuls responsables du mal social. Les intrigues d'entrepreneurs indécents et de politiciens véreux, une télé sans éthique, une Europe sans politique et des Eglises sans Dieu firent le reste.*

*La Résistible Ascension d'Arturo Ui... Pareil.*

*Au début, on ne vit pas de chemises brunes, pas plus qu'on eut à déplorer de réformes ostensiblement antidémocratiques. Hormis les quelques nantis qui désertèrent les lieux au matin du 13 mai, chacun fut obligé de constater que le nouveau président n'était pas aussi dangereux que ce que certains intellectuels — ces gens qui se croient intelligents sous prétexte qu'ils sont allés à l'école au-delà du raisonnable — avaient pu prophétiser.*

*Pourquoi les aurait-on cru ? Pourquoi les 78,58 % d'abstentionnistes, ces blasés des isoloirs, auraient-ils renoncé à leurs velléités protestataires au point de se compromettre avec les défenseurs de la République ? Qu'auraient-ils pu craindre de cet homme à l'allure très ordinaire, à la poignée de main affable et à la parole facile et tellement rassurante ? On ne peut pas se méfier de tout le monde, ou alors, on ne vit plus.*

*On ne s'en méfia donc pas et, six semaines après l'élection du président, les législatives étaient venues lui donner une majorité, aucune voix crédible n'osant perturber l'esprit de consensus. Qu'est-ce qui aurait pu provoquer chez les Français, en un laps de temps si court, un sursaut d'intelligence ? C'est vrai ça, qu'est-ce qui ?*

*Il est des lois de la nature contre lesquelles il est impossible de lutter. Le Saint-Esprit, lui-même, n'engrosse que les vierges. Comment lui reprocher de préférer la chair fraîche à la vieille carne faisandée ?*

*C'est vrai ça, comment ? Passons".*

**Jacques Fortin :** Qu'est ce que c'est que cette montée indéniable des populismes, des droites dures et des mouvements à tendance fasciste dans cette Europe d'aujourd'hui ? D'où provient un tel phénomène ? Pourquoi, pour quelles raisons ? L'Europe est une partie du monde particulièrement privilégiée, nantie et même opulente. Alors pourquoi cette montée populiste, de la droite dure à la l'extrême droite ? Des réponses, nous en connaissons certaines, comme la misère de masse, la perte de sécurité (droits du travail, retraite.....), l'explosion des liens sociaux, l'individualisme forcené..... Bref toute une misère sociale quelque peu bizarre en ce sens qu'elle n'est pas une misère de crise.

Ensuite, en quoi cette montée des fascismes nous menace en tant que citoyen ? Petit rappel (assez symptomatique) des mesures que vient de prendre le gouvernement actuel, à travers la fameuse loi Sarkozy relative à la sécurité intérieure et la justice. Cette loi institue entre autres choses (outre l'octroi de plus de dix milliards d'euros aux moyens coercitifs, soit le record européen en la matière) des mesures systématiques d'expulsion des prostituées étrangères, la pénalisation du racolage passif, le recours à l'incarcération dès l'âge de 13 ans, la généralisation des procédures expéditives avec la création des juges de proximité, l'annulation de divers aspects de la loi sur la présomption d'innocence. Sans oublier, alors que la gauche était au pouvoir (précision utile à rappeler), droit fut donné à la police d'ouvrir nos courriers et de procéder à des fouilles au corps, ce qui, de fait, constitue une atteinte de notre intégrité physique.

Par ailleurs, sommes-nous réellement préparés à imaginer ce que ces durcissements politiques peuvent vouloir dire pour nous ? Il y a ceux qui disent que cela ne les intéresse pas, ceux qui affirment que notre affirmation sociale est maintenant irréversible, ceux qui pensent contrer les dérapages homophobes de la droite par un lobbying interne. Enfin, il y a ceux qui sont grosso modo en accord avec tous ces durcissements droitiers, sans vouloir voir un seul instant que cela peut les atteindre personnellement. Ensuite, autre question importante, il importe de déterminer s'il existe ou non une droite dure. Ce qui finalement pose la définition politique de la droite, et aussi de son utilité, de sa nécessité politique. Sans compter que derrière cette question, se pose celle du processus qui fait que la droite devient dure selon les moments, les circonstances. Je suis de ceux qui ont voté Chirac au deuxième tour, et je n'ai pas pu m'empêcher en introduisant mon bulletin dans l'urne de me dire qu'au début des années 30 les Allemands ont voté pour un vieux maréchal, parce que ce militaire, grand patriote couvert de médailles était un homme qui saurait faire front à la menace nazie, qu'en 1940 Pétain fut élu président car il incarnait un grand républicain qui en aucun cas ne saurait trahir la République.

Je terminerai en disant qu'il nous faut regarder ces montées droitières avec un œil neuf. D'autant qu'il n'existe pas de réponse simple sur ce qu'elles sont, sur ce qu'elles font. Voir que parfois cela ressemble à un recyclage de vieilles idéologies, qu'il existe autour de certains de ces leaders une atmosphère au moins érotique, voir..... Fortuyn (cela ressemble à Fortin, c'est pour cela que j'ai du mal à m'en souvenir) qui était ouvertement homosexuel. Bref toute une série de pistes de réflexion qui nous conduit à dire qu'il ne faut pas voir ce phénomène comme une simple répétition, mais d'un recyclage d'idées moderne. Et c'est en l'étudiant que nous comprendrons mieux un certain nombre de choses. Sur ce, je passe la parole à Pierre.

-----

**Pierre Cerneux :** Je suis membre des Verts, plus particulièrement de la commission gay et lesbienne. Ceci dit, j'interviens en tant qu'enseignant chercheur en science politique (sans avoir jamais écrit sur les questions liées aux populismes) parce que je suis inquiet sur le rôle des politiques dans la montée de ces nouvelles formes de populismes, et du coup leur rôle dans la lutte contre cette montée. Ainsi que sur les causes et les formes de cette poussée actuelle des populismes en Europe, et en particulier en Europe occidentale, ainsi que sur la place que prennent les homosexuels face à cette montée, voir dans cette montée.

### **La porosité des discours populistes**

Les frontières sont extrêmement poreuses entre la démagogie électoraliste, le populiste et ce que l'on caractérise de fascisme. Cette porosité s'exprime au niveau du discours, c'est à dire que nous avons tendance (parfois de façon abusive) à parler parfois un peu trop vite de fascisme et/ou de populisme. Ce qui à terme décrédibilise un certain nombre de dénonciations, car quand tout est du fascisme ou du populisme, rien ne l'est vraiment. En même temps il faut bien voir qu'il y a de véritables liens de cause à effet entre le développement de toute une série de discours démagogiques et des dérives fascistes.

Il existe également une porosité (et cela va avec) entre le discours de l'extrême droite, identifiée en tant que telle, et celui de la droite, et enfin (grande nouveauté) d'une partie du centre gauche et de la gauche. Il est bien évident que s'il existe un domaine dans lequel la porosité s'est manifestée, c'est celui de l'insécurité. L'émergence de ce discours sécuritaire a permis le passage d'un discours démagogique à un discours populiste, voir à des pratiques que l'on pourrait à la limite trouver fascistes.

Cependant, la grande différence entre démagogie et populisme, c'est que le populisme rajoute la stigmatisation et l'exclusion d'un certain nombre de catégories de populations. Dans le discours sécuritaire il y a clairement (de façon volontaire, assumée) la stigmatisation d'un certain nombre de catégories de personnes. Et aujourd'hui nous sommes arrivés à ce que cela ne choque plus personne qu'au cours d'un débat parlementaire des députés stigmatisent de manière généralisée une population entière, à savoir les gens du voyage. Cet exemple montre qu'un discours sécuritaire devient un discours populiste à partir du moment où il met en avant la stigmatisation, la dénonciation ciblée d'une population particulière.

## **Le marketing politique**

Ce discours sécuritaire qui stigmatise de façon extrêmement ciblée une catégorie de population précise, qui fait la passerelle entre toute une série de franges politiques (a priori de nature et de ligne politique différentes) attire du coup une "clientèle" électorale. J'utilise volontairement le terme de "clientèle" car il me semble que l'une des clefs de la compréhension des nouvelles formes de ces populismes c'est justement l'apparition du marketing politique. Il ne faut pas croire que tous ces discours populistes qui paraissent assez brutes (de moins en moins brutes, justement) sont plutôt du genre spontané. Pim Fortuyn savait très bien ce qu'il faisait, il savait très bien ce qu'il disait. Chacune de ses phrases, chacun de ses mots était pesé, réfléchi. On peut dans ce cas parler d'une réelle démarche marketing. Par ricochet, nous pouvons tout à fait parler d'une volonté de la part des ces partis politiques d'élargir leur champ d'action et donc leur clientèle électorale.

Pour ce faire, il faut à la fois pouvoir canaliser la protestation et donc être dans la dénonciation de boucs émissaires, et cibler suffisamment ces populations stigmatisées pour que suffisamment peu de gens se sentent eux-mêmes visés, tout en se sentant solidaire de cette dénonciation. Aujourd'hui, toute une série de catégories de populations qui jusqu'à présent pouvaient se sentir stigmatisables, se sentent désormais à l'abri de ce rejet et finissent par être attirés par certains de ces mouvements. Ainsi, aujourd'hui une partie des gays et des lesbiennes se disent attirés par ces discours populistes. Le cas caricatural, le plus poussé est celui de Pim Fortuyn qui non seulement était homosexuel mais en plus l'assumait, le revendiquait. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si un tel phénomène a pu voir le jour en Hollande car ce pays est caractérisé par une société dès plus permissive en matière de mœurs. Ceci dit, précision importante, le parti populiste de ce Pim Fortuyn a pu voir le jour seulement à partir du moment où il a rassuré les parties de la population pour lesquelles la liberté de mœurs était quelque chose de fondamentalement inattaquable. En d'autre terme nous pouvions très bien avoir une dénonciation extrêmement stigmatisante et xénophobe d'un certain type de population (comme les étrangers) et en même temps un discours prônant une grande liberté de mœurs. D'où le grand succès de ce mouvement, appuyé par le soutien de différentes catégories de la population, dont notamment une partie importante des lesbiennes et des gays hollandais.

## **De la théorie à la pratique**

Seulement, une fois que ces mouvements populistes ont suffisamment de puissance et qu'ils arrivent au pouvoir (ou du moins à sa proximité), un certain nombre de grandes déclarations rassurantes tombent. L'exemple du parti de Pim Fortuyn, aujourd'hui au pouvoir, montre bien cette différence entre discours et pratique. Celui-ci remet aujourd'hui en question les lois anti-discrimination, certes à la seule intention des populations étrangères, mais cela est potentiellement dangereux pour l'ensemble des populations susceptibles de discrimination. Le gouvernement actuel en France (dont certains de ses représentants semblent être les moins durs, en particulier Mattei qui a plutôt la réputation d'être centriste) déclare récemment qu'il n'y aura plus de politique de prévention ciblée. On voit comment un certain nombre de personnes qui considèrent qu'ils ne sont absolument pas concernés peuvent un matin se réveiller avec une sérieuse gueule de bois, et réaliser qu'il est trop tard. Car l'absence de mobilisation solidaire de divers milieux qui par nature devraient se sentir solidaires ne se fait pas.

## **Conclusion**

Pour finir, le rôle des politiques en la matière est assez compliqué. D'une part parce que la démagogie électorale est largement partagée par l'ensemble de la classe politique (la droite comme la gauche, ces derniers mois, ayant beaucoup donné dans le sécuritaire), et d'autre part parce que la légitimité des politiques à combattre cette montée populiste est de fait remise en cause. Ceci dit, il est du rôle des politiques de maintenir en permanence la dénonciation de ces populismes qui avancent d'autant plus dangereusement qu'ils avancent plus ou moins masqués. Part ailleurs le travail (menés par exemple par nous-mêmes à l'occasion de ce forum) de dénonciation de certains phénomènes à l'œuvre doit être poursuivie.

Dernièrement, au cours d'un débat politique il m'est arrivé de me trouver face à un candidat clairement d'extrême droite. Et là se pose un vrai dilemme, car soit on continue à avoir un discours dénué de toute démagogie (en sachant qu'électoralement parlant ce n'est pas payant), laissant le champ grand ouvert à une démagogie populiste, ou alors on descend sur le même terrain en se disant que c'est le seul moyen de barrer la route à un vrai populisme. Sauf qu'évidemment on entre alors dans une espèce de cercle vicieux, car on légitime le discours de l'autre, et au final on renforce ceux qui vont le plus loin dans cette direction.

Evidemment la réponse est loin d'être simple, mais c'est justement au cours de ce genre de débat où a priori nous sommes globalement d'accords sur le diagnostic, que nous devons essayer de construire un certain nombre de solutions et surtout de mobilisations, y compris trans-frontière. Car l'intervention d'Elena nous a montré que si en Europe occidentale de nouvelles formes de populismes apparaissent qui s'adaptent aux évolutions de la société afin de continuer de gagner des parts de marché électorales, en Europe orientale et centrale les populismes qui y sévissent n'ont aucun scrupule à être traditionnels, c'est à dire antisémites, homophobes et réactionnaires. Sachant ce qui se passe ailleurs, nous nous devons d'être vigilants et surtout ne pas oublier que même si nous nous sentons à l'abri, nous ne sommes jamais très loin de la prochaine charrette.

**Cy Jung :** Je voudrais rebondir sur ce qu'a dit notre camarade des Verts (et j'emploie le terme de "camarade" parce que je pense que c'est de plus en plus vrai). Il est vraisemblable que je vais me recevoir quelques tomates puisque je suis membre du parti socialiste depuis le 13 mai 1986. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de donner ma démission, mais cela ne saurait tarder. Il suffirait que je trouve le parti de gauche qui me plaise.

Pierre estime que ce qui différencie le populisme de la démagogie, si j'ai bien compris, c'est que le populisme c'est de la démagogie avec de la stigmatisation de certaines catégories de population en plus. Et cela pose une vraie question aux partis de gauche (ceux de droite évidemment m'intéressent moins) qui deviennent des partis de gouvernement (ce qui est le cas du parti socialiste). Ces dernières années, nombre de choses (de la part du parti socialiste) m'ont choqué. Par exemple le débat sécuritaire de ces derniers temps. Jacques a fait l'énumération sommaire de quelques mesures prises par le gouvernement Jospin, et c'est vrai que lorsque l'on regarde l'évolution du code pénal entre 1982 et maintenant, il y a vraiment de quoi s'interroger. Notamment en terme de respects des libertés publiques et individuelles. Pour ceux qui ne lisent pas en détail à chaque élection le programme du parti socialiste, je voudrais simplement rappeler qu'en 1981 le programme socialiste comportait tout un chapitre sur les droits de l'homme. Cette dimension était quelque chose de fort, d'important au parti. Et en 2002, au moment de la campagne électorale, cette question est totalement absente. Ce qui, me semble-t-il, est assez symptomatique de l'évolution d'une certaine pensée politique.

Et en matière de démagogie, l'exemple assez emblématique fut la question du "tous pourris" (grand thème du Front National). Cette question fut l'un des axes principaux du discours de Jospin durant la présidentielle qui se présenta comme quelqu'un de plus propre que propre. Cependant, j'avoue que la stigmatisation de tous mes camarades qui avaient pratiqué les fausses factures afin d'assurer le financement du parti m'a fait beaucoup de mal. A cette époque (et même encore maintenant, dans une certaine mesure) il y avait des problèmes de financement des partis politiques, et il est de notoriété que les différents trésoriers ont trafiqué afin d'assurer le financement de leur parti. Et à l'époque où Henri Emmanuelli fut condamné, je faisais parti d'un groupe de militants qui ont souhaité voter une mention disant alors qu'Emmanuelli a été condamné (car il était désigné comme trésorier du parti socialiste) nous qui avons pour mission de financer notre parti, nous étions également condamnables. Il me fut répondu qu'un tel propos était politiquement dangereux en ce sens que les gens (les électeurs) croiraient alors que nous étions tous, au parti socialiste, des voleurs. Non seulement le parti n'a pas assumé, mais en plus nos députés ont voté des lois d'amnistie. Ce qui n'a rien arrangé. J'estime que sur cette question nous avons participé au "tous pourris".

Enfin (et je terminerai par cela) il y a la question du "on ne nous écoute pas", du "les politiques ne nous écoutent pas", avec cette idée de la France d'en haut et de la France d'en bas. En la matière il me semble que le parti socialiste a abandonné l'idée de la démocratie représentative, qui est pourtant la base même de toute vie réellement démocratique, pour arriver à une démocratie de plus en plus participative, en nous disant que si on ne nous écoute pas on va créer des échelons supplémentaires qui chacun à leur niveau nous écouteront. C'est ainsi qu'à Paris on fonctionne avec des comités de quartier qui sont des lieux très intéressants, très sympathiques, mais ceux qui s'y expriment sont les responsables associatifs, les militants, en tous cas pas ceux que l'on trouve au palais Bourbon. Et dans le même ordre d'idée, on propose aujourd'hui de multiplier les référendums (d'initiative populaire ou non), de légiférer par voie référendaire. Personnellement les référendums me font penser à beaucoup de choses mais certainement pas à la démocratie. Je ne crois pas que cela aide au système de la représentation. Nous avons oublié de réfléchir sur ce sujet.

Dernier exemple, les affiches électorales de Jospin avant du premier tour des présidentielles sur lesquelles le terme "Parti socialiste" était absent. Avec l'affiche pour les législatives, nous sommes revenus quelques 30 ans en arrière, en ce sens qu'il n'y avait plus de personne mais seulement le logo du parti et un slogan. Ceci montre que la stratégie du gouvernement Jospin a seulement consisté à torpiller le Président de la République, ce qui au final a énormément nuit à la vie politique, à la vie démocratique de ce pays durant cinq ans.

-----

**Didier :** Par rapport à l'intervention sur les Pays-Bas (je précise que je suis membre des Verts et Belge), ce qui me choque c'est que l'on tente de faire de l'exemple, du cas de l'extrême droite en Hollande, une généralité commune à l'ensemble de l'Europe. Ce qui n'est pas le cas, ce qui se passe au Pays-Bas est beaucoup plus pernicieux qu'ailleurs. Au nom d'un message égalitaire, ces gens de l'extrême droite hollandaise ne vont certainement pas toucher aux lois contre les discriminations, ils vont s'arranger pour les rendre inapplicables. Ce qui est pire. La campagne électorale de Pim Fortuyn n'était pas de dire que l'on ne veut pas des étrangers mais davantage de dire que nous sommes assez. Ainsi les premières mesures parlementaires qui furent prises par l'actuel gouvernement consistèrent à demander aux étrangers de passer des examens de langue, au prétexte qu'ainsi les étrangers puissent devenir pleinement les égaux des nationaux. Mais quand on sait que l'enseignement du néerlandais connaît une certaine baisse de régime, on voit comment l'envie de saper l'arrivée de nouveaux venus est forte, et s'appuie sur des prétextes parfois bancals. On supprime la différence. C'est un message contre l'extrême droite qui est dangereux, de dire que ce sont nos égaux. Il faut justement montrer que l'on accepte nos différences, tout en parlant d'égalité. Le problème du discours "qu'ils deviennent nos égaux", c'est qu'en faisant en sorte qu'ils apprennent nos structures on fait de ces personnes de nouveaux Hollandais avec la culture hollandaise, alors qu'il faudrait accepter ce qu'ils sont.

**Irène :** Je voulais moi aussi réagir sur l'exemple des Pays-Bas, je pense que le phénomène de Pim Fortuyn a été très visible parce que c'était quelque chose que l'on n'attendait pas du tout, et qui effectivement ne pouvait venir que d'un pays comme la Hollande. Le phénomène Pim Fortuyn est un peu l'extrême d'un phénomène qui n'est pas tellement exceptionnel. Il me semble que par rapport à ce que mon compatriote vient de dire, il ne faut quand même pas oublier que Pim Fortuyn dès le départ, non seulement il a toujours affirmé son homosexualité (et qu'il était populiste) mais en plus il s'en est servi pour critiquer l'islam, suite au fait qu'un imam hollandais avait tenu des propos extrêmement injurieux à l'encontre des homosexuels. Pim Fortuyn s'est donc servi de cette déclaration homophobe pour dire que la société hollandaise, qui est une société tolérante, ne pouvait pas accepter que des gens venus d'ailleurs et prônant une religion réactionnaire viennent dire ce que la société hollandaise devait faire. Du point de vue de sa condition d'homosexuel, il y a eut une stigmatisation de l'islam.

Mais je voudrais quand même dire qu'en soi cela n'est pas vraiment extraordinaire, car en Belgique nous avons nous aussi un parti d'extrême droite assez fort (le Val Bloosk) qui était certes un peu gêné quand il a soutenu Pim Fortuyn, surtout quand il était question de l'homoparentalité, mais dans la ville d'Anvers où il fait à chaque élection quelques 30 à 33% des voix (ce qui est énorme) et où il sait combien la communauté juive est importante, il leur fait de l'œil en stigmatisant les musulmans, en critiquant ce qui se passe au Moyen-orient, disant que ces gens sont différents et qu'ils n'ont absolument rien contre les juifs. Ce qui est grave, c'est que les juifs marchent. Ainsi une partie de la communauté juive d'Anvers commence à dire que le Val Bloosk finalement ce n'est pas si grave que ça, que l'ennemi principal ce sont les musulmans. Du côté francophone, le premier élu d'extrême droite à Bruxelles était homosexuel et juif. Personnellement je ne sais pas comment il a fait pour être homosexuel, juif et d'extrême droite. Cela me paraît assez difficile.

Ceci nous pose question, à nous autres gays et lesbiennes. Quand j'entends Elena, je comprends très bien que dans un pays comme la Russie la première étape est la lutte contre les discriminations et pour l'égalité, mais en fait il me semble que nous ne devrions plus nous contenter de cela, car le fait de dire que les homosexuels doivent prendre la même place que les hétérosexuels au sein de la société sans s'interroger sur le contenu de cette place, cela me semble assez limité. J'ai encore entendu cette semaine, alors que l'on était à court d'arguments, que comme les hétéros disposent de tels et tels droits il est normal que nous les ayons aussi, quitte à ce que nous les critiquions par la suite. Je n'y crois pas du tout. Le jour où il y aura des fascistes homosexuels, je ne crois pas que la démocratie aura fait un pas en avant. Ce que nous sommes ne préserve absolument des choix politiques que nous faisons. Aussi, le jour où il y a aura une présidente de la République qui sera lesbienne, noire et unijambiste, peut-être que les lesbiennes noires unijambistes se sentiront mieux, mais je ne suis pas vraiment certaine que les autres minorités seront mieux protégées. Tout simplement du fait qu'il existe tellement de minorités, que quand on a besoin de bouc émissaire on peut toujours en trouver une.

-----

**Aurélien :** Dans l'introduction vous nous avez souvent mis les termes "populisme" et "extrême droite" en parallèle. Je voudrais dire que parfois le populisme est aussi de gauche, et que certains partis politiques d'extrême gauche en France ressemblent davantage à des sectes qu'à autre chose. Ils ont un langage populiste autant que des partis d'extrême droite. Si nous voulons barrer la route au populisme, il faut avoir conscience que ce n'est donc pas une exclusivité de la droite, de l'extrême droite. D'ailleurs le parti nazi s'appelait le parti national socialiste. Quant à Chirac (deuxième remarque), on a souvent parlé de la vision utilitariste qui consiste à dire qu'entre les deux il suffisait de choisir le moins pire. Personnellement, au deuxième tour des présidentielles j'ai voté blanc, parce que je pense que dans une démocratie comme la notre nous n'avons pas le droit de voter pour le moins pire mais de voter pour le mieux. Et à la vision utilitariste je préfère la vision kantienne qui dit de toujours faire le choix de ce que l'on préfère véritablement. Ensuite, quand Jacques (toujours dans l'introduction) dit que jamais la productivité fut aussi grande, certes cela est vrai (si on en reste aux statistiques du produit intérieur brut) mais on peut remarquer que ce critère n'est pas vraiment un critère de bien-être, et qu'aujourd'hui alors que la production n'a effectivement jamais été aussi forte, les inégalités n'ont jamais été aussi fortes. L'éventail des inégalités s'est ouvert en même temps qu'augmentait la production. Enfin (et je terminerai dessus), nous sommes dans une situation caractérisée par une perte de repères. Mais l'avantage de la chose c'est que nous pouvons en chercher d'autres, et que nous pouvons, nous autres les gays et les lesbiennes, en proposer d'autres. Et donc, conclusion quelque peu optimiste, à nous de jouer pour que nos repères (nos valeurs) dans lesquels nous croyons, nous puissions réussir à les imposer, parce que c'est le moment de le faire.

-----

**Jean-Michel :** Ce qui me gêne dans la présentation que vous avez faite de cette question de la montée de l'extrême droite, du populisme en Europe, et en cela je rejoins l'intervention précédente, c'est que je suis tout à fait d'accords avec le fait que le populisme existe également à gauche. Ce que vous n'avez pas dit. La nouvelle donne politique à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés fait que nous avons vraiment besoin d'alternatives. Durant l'introduction j'ai entendu à plusieurs reprises des remarques comme "le bon camarade", alors que je n'ai pas le sentiment que cela soit aussi positif que cela. Il est vrai que les partis d'extrême gauche pourraient être cette alternative, cependant je trouve vraiment dommage que l'on fasse toujours du neuf avec du vieux. Finalement très peu de gens, les personnes réellement progressistes, s'y retrouvent. Il y a quelque chose qui n'apparaît pas vraiment honnête d'un point de vue de projet politique.

**Laurent** : J'interviens en tant que membre du *Cercle Gay de Démocratie Libérale*.... Et oui, il s'agit bien d'une association homosexuelle de droite ! Bref, je ne suis pas là pour faire de la politique pure et dure mais davantage pour essayer de construire quelque chose. L'objet de cette soirée est de définir de nouvelles solidarités face à la montée des populismes en Europe, j'ai envie de poser plutôt la question de la nature des actions communes que nous devrions engager face aux populismes. L'important est, il me semble, de déterminer ce que nous comptons faire. Déjà, l'opposition démagogie/populisme me choque. N'existe-il pas un milieu que nous pourrions définir par un terme (que nous pourrions inventer) afin de calmer le jeu ? Sur cette question du populisme il est évident que les gays et les lesbiennes peuvent faire tout un travail de pression. Après, l'extrême droite m'est pénible et ce qu'ont pu dire certains imams sur les homos m'agresse, mais ne sommes-nous pas agressifs ? Ne pourrions pas, à l'adresse des jeunes, penser à une forme d'éducation ou d'initiation à l'identité, à faire une sorte de battage médiatique forcément agressif vers l'ensemble de nos concitoyens quelque soit leurs convictions politiques ? Car si on explique les choses, nous allons arriver à quelque chose de positif, et arriver à combattre ce populisme.

---

**Pascale Berthault** : J'ai bien entendu les questions de Jacques ainsi que sa conclusion sur ce qui se passa en Allemagne en 1930. Personnellement, je pense que l'histoire peut ne pas se répéter. A ce titre, l'argument de refuser de voter pour Chirac pose certaines conditions. Et c'est celles-ci que je souhaiterais aborder.

Il est clair que la gauche gouvernementale que nous avons connu, que nous avons d'ailleurs fortement critiqué sur son mode d'action politique ainsi que sur ses différents résultats, n'est pas celle que nous souhaitons (que personnellement je souhaite) faire perdurer. Mais le principal est de savoir comment nous pouvons agir, savoir comment déterminer quelles actions politiques nous pouvons envisager d'avoir. Un des enjeux (et des conditions) du vote Chirac au second tour fut la construction d'une autre gauche, du moins d'une force de rupture avec cette gauche que nous avons connu durant cinq ans. Et à ce titre, il me paraît important (en particulier au cours du débat de ce soir) de considérer que nous en faisons parti de cette gauche à reconstruire ou à construire. Cette appartenance nous donne des responsabilités particulières. Mais tout d'abord, il faut savoir si nous sommes d'accords pour dire si nous devons faire parti de cette gauche, au titre d'une force politique et sociale structurée, avec certes un certain nombre de débats et de divergences en soi mais surtout avec un certain nombre de revendications et de valeurs communes. Ensuite, autre question importante, il nous appartient de déterminer jusqu'où nous sommes prêts à aller pour y arriver. Car aujourd'hui, vu la situation, il est bien évident qu'il nous faut mettre les mains dans le cambouis, qu'il nous faut prendre l'offensive. Et surtout, qu'il ne nous faut pas le faire de façon isolée. C'est à dire que les solidarités sociales mais aussi internationales doivent se renforcer. Car si le terme illustre la montée des populismes en Europe, la dimension internationale de l'inégalité Nord/Sud de son côté est également un motif de danger.

C'est donc à propos de cette façon d'appréhender les choses que j'aimerais que nous débattions, car il me semble essentiel d'accompagner le vote Chirac maintenant d'un certain nombre d'explications pratiques qui passeront par la force des choses. D'autant que dans les mois qui viennent on risque d'y être amené. La question est donc de déterminer la façon dont nous pouvons nous inscrire dans ce qui existe déjà, et éventuellement ce que nous pouvons proposer. D'une certaine façon que l'on ne sorte pas à poil de cette *Université*, c'est à dire que risque de nous tomber dessus assez rapidement un certain nombre de choses, et à l'heure dite avoir des éléments de réponse et/ou d'action. Et savoir quelle base il est possible de leur donner.

---

**Guillaume Dustan** : Juste deux ou trois trucs, histoire de réfléchir. Dans les années 60 il y a eu des tas de mouvements d'émancipation de l'individu, des mouvements qui prônaient le rejet de la famille. Certes ce mouvement a concerné une petite strate sociologique de la population, mais il s'est assez bien répandu par capillarité. Jusqu'à un certain niveau, pas très bas. Car en dessous il y avait des gens qui disaient très gentiment que la libération des mœurs, en soi, était une mauvaise chose. Puis arrive mai 68 qui est un échec car les pouvoirs de l'époque ont fermé le verrou. Dans tous les pays blancs, malgré tout il y a un certain nombre de lois qui ont été votées, alors que les autres pays sont restés moins avancés sur le plan législatif. Il y a une différence culturelle, une différence historique. C'est vrai, dire le contraire c'est de la démagogie socialiste pour se faire élire en obtenant le vote des enseignants horrifiés à l'idée de commettre un pêché contre je ne sais pas quoi..... Bref, arrivent les années 70 avec les luttes idéologiques (d'ailleurs pas vraiment réalistes) avec des mouvements homosexuels souvent extrémistes, malgré des choses intéressantes.....

Non, je n'ai pas fini. Je dis des choses intéressantes. Oui, intéressantes, alors on attend que j'ai fini. Voilà ..... Je fais de l'analyse, je ne suis pas démagogue populiste juif d'extrême droite, j'essaie d'articuler une pensée. Alors un peu de respect pour la pensée. Oui, il y a une hiérarchie, des couches sociales, des élites, des talents qui ne sont pas les mêmes. La Révolution française a consisté aussi à dire que les talents doivent être récompensés de manière différenciée. Taisez-vous ! Bref, à la fin des années 70 la gauche en eu marre de ne pas avoir le pouvoir, elle a congédié ses intellectuels et à décider de s'adresser aux familles. Vingt ans après la famille est détruite, surtout chez ceux que l'on a stigmatisé l'année dernière avec le Loft. Ce n'est pas votre génération, ils se sont plus éclatés que vous. Il faudrait que cela s'arrête cette alliance rétrograde de la gauche et de la droite et que l'on passe à autre chose. En finir avec le traditionalisme, l'autoritarisme, qu'il soit de gauche ou de droite.

**Xavier :** J'ai entendu au cours de cette soirée quelques propos assez intéressants. Notamment cette histoire de projet de société. Effectivement il faudrait que les gays et les lesbiennes cessent de croire qu'un projet de société consiste seulement à faire chauffer la carte bleue. Avoir un projet de société, cela pourrait consister à faire en sorte de sortir habillé comme bon nous semble. La politique ce n'est pas seulement les politiciens, c'est aussi nous. Il y a le jeu de la représentation politique et des élections, mais il faut repartir de la base, de nous. Alors, est-ce que nous nous contentons d'être seulement dans des espaces commerciaux ou des petits espaces que nous arrivons à gagner, ou revendiquons-nous le droit à une société multi-différentes dont nous serions acteurs ? Ce qui pose la question de la subversion. Ce qui veut dire de s'investir dans les partis politique. J'aimerais bien une révolution pleine de fleurs, mais malheureusement il y a des carcans à faire sauter. Et c'est tout l'intérêt des *UEEH* que nous nous permettrons d'y venir chercher quelques moyens, quelques boîtes à outils.

---

**Gérard Bach Ignasse :** J'ai l'impression que nous n'avons pas vraiment pris la mesure de l'évolution politique de ces derniers mois. Pourtant il y a largement matière à réflexion et peut-être à action. Je prends l'exemple du vote protestataire, j'habite à Paris dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement, quartier à population assez mélangée et qui (particularité intéressante) connaît un vote extrême nettement inférieur à la moyenne nationale, alors que la Beauce (à 50 kilomètres de Paris) où il n'y a presque pas d'étrangers vote largement Front National. Ceci montre combien les choses ne sont pas simples. La base de ce type de vote protestataire, c'est la crainte, c'est la peur de la perte d'un certain nombre de repères, la perte d'une identité. Mais cette crainte montre justement que les lignes de clivage au sein de notre société évoluent, et que face à cette évolution nous sommes incapables de savoir où ces lignes se situeront dans un avenir plus ou moins proche. Face à une telle situation, nous ne pouvons pas préjuger à l'avance de ce que ferons ces limites.

Je ne crois pas du tout que l'ensemble du mouvement gay et lesbien doit se situer dans la construction d'une nouvelle gauche, et qu'il faille demander à l'ensemble des mouvements sociaux de se situer dans ce cadre. En revanche, chaque mouvement social a intérêt à réfléchir sur les solidarités qui peuvent exister. Ainsi lorsque les homos font appel à la solidarité des autres, ils peuvent aussi s'interroger sur l'aide ils peuvent apporter à telle ou telle population stigmatisée. Pour cela, il est inutile de sortir l'argument selon lequel si une catégorie est stigmatisée les gays le seront forcément à leur tour. Ce n'est pas certain, c'est ce qui fait que la situation est complexe. C'est ainsi que le cas hollandais est particulier, puisqu'un mouvement politique pour stigmatiser une catégorie de population s'est servi d'une autre qui était elle-même stigmatisée.

En ce qui concerne la question du choc des civilisations, c'est quelque chose en quoi je ne crois vraiment pas du tout. Chaque civilisation comprend le pire et parfois le meilleur. A cet égard je citerais une remarque de Gandhi qui, durant la deuxième guerre mondiale, après avoir été interrogé sur les possibles dangers de l'occident (à la lumière du phénomène nazi) répondit qu'il serait peut-être temps que la civilisation occidentale commence.

---

**Philippe :** Quelqu'un a évoqué le courage de certains hommes politiques qui parfois procèdent à une véritable analyse de la situation, alors qu'ils auraient pu s'abaisser à rentrer dans le débat sécuritaire. Il y a d'abord le phénomène de dépolitisation qui s'exprime par le fait qu'un grand nombre des citoyens se désintéresse de la chose politique, et ensuite la responsabilité des politiques de cette situation. Comme la chose politique est devenue une affaire de professionnel, tout fonctionne en cercle assez fermé, et fini par s'adresser à une catégorie de personnes qui lui ressemblent (notamment les intellectuels). Pourtant la politique concerne tout le monde. Les hommes politiques, cela fait longtemps qu'ils ne s'occupent plus des citoyens, ces derniers ayant de fait peu souvent l'occasion de s'exprimer ou d'être entendu. Cela me gêne que l'on n'aborde pas la question du désintérêt des gens pour la politique, quand tant d'autres votent pour le Front National. Autre point important, la question du rapport au savoir. Dans le populisme il y a la dimension du "Tous pourris" mais aussi du rapport aux intellectuels. En tant que professionnel de l'éducation (ce que je suis), nous avons une réelle responsabilité (non pas que se soit notre faute) en terme de compétence à faire valoir pour faire en sorte que les jeunes en particulier se rapprochent de la chose politique.

---

**Jacques Fortin :** A propos de la montée des populismes en Europe, il y a le fait qu'une partie non négligeable de la population se retrouve dans la misère. Ce qui est un terrain assez favorable aux développements des forces du mal, car les gens confrontés au pire ne sont pas encouragés au repli sur soi, à la haine de l'autre. Hors c'est sur le terrain de l'opulence économique qu'il faudrait avoir une politique de réforme. Ce que personne ne fait depuis au moins vingt ans. Et comment voulez-vous que des gens aillent voter pour des gens qui leur disent mille choses, et qui ne font rien ? Dans le genre, l'exemple des 35 heures est emblématique. Les gens ne sont tout de même pas si cons, ils ont bien vu que c'était une véritable arnaque. Quand on dit à une population que l'on va améliorer les choses et que l'effet produit est en fait contraire, cette population se détourne de vous. C'est exactement le cas des 35 heures, elles profitent aux cadres, pas à la masse des salariés. Il s'est même produit une dégradation des revenus et des conditions de travail. Et face à ces critiques, on nous répond amélioration des choses sur le plan

des mœurs, sur la vie quotidienne (à l'exemple de la loi sur la parité). Mais quand on examine en détail les choses, en particulier pour nous les homos (et aussi pour les femmes), on s'aperçoit qu'on modernise de vieilles obsessions et de vieilles séparations, à travers une espèce de vieille salade idéologique. Le PACS ne sert pas à ouvrir un débat, à faire que s'ouvrent des choses nouvelles procédant d'une évolution sociale qui profite à l'ensemble de la société, y compris aux hétéros. Au lieu de cela on a eu des débats qui remettaient au centre les questions relatives à la famille. Alors que cette mythique famille ne cesse de se décomposer puis de se recomposer, à l'image des couples multiples, des multiples formes de vie à deux. Ces évolutions, ces réalités sociales, la gauche refuse d'en parler et préfère prôner un discours de retour aux valeurs familiales (même si le propos est quelque peu modernisé dans la forme). Ce qui se traduit par un discours à notre égard (notamment de la part de cette chère madame Jospin) sur le différencialisme social des homosexuels. Ce qui explique d'une certaine façon pourquoi Jospin s'est toujours abstenu de prendre une attitude positive vis-à-vis de la parentalité homosexuelle. La réalité affective multiple, autre que celle de la cellule familiale traditionnelle, n'est pas reconnue. Le PACS ne reconnaît pas cela, il le permet seulement. Ce qui est tout à fait autre chose. La gauche s'est contentée de recycler de vieilles idées sur le droit des femmes et sur la famille. Après vingt ans de gauche, vingt ans de changement, le temps durant lequel les femmes travaillent à la maison par rapport à celui des hommes n'a pas vraiment bougé. En fait, du fait des 35 heures, il a même augmenté.

C'est pourquoi sur le fond il nous appartient aujourd'hui de reconquérir des espaces d'évolution sociale et de critique sociale. Bien des réformes n'ont pas été jusqu'à présent entreprises, mais c'est attendu. Ce qui pose la question de savoir si la gauche est capable de le faire, si elle veut construire quelque chose. Ce qui n'est pas évident. Cependant, contrairement à ce que disent certains, il n'est pas question d'embrigader la réalité homosexuelle dans un mouvement de gauche, mais davantage de dire qu'il nous appartient d'affirmer que la seule riposte durable face aux populismes est une vraie nouvelle gauche non normative, et d'accepter les débats sur la famille ou la répartition des richesses.

---

**Patrick :** Il y a certes le débat politique, mais il y a aussi les réalités locales. J'habite un quartier de Marseille (qui s'appelle la Belle de Mai) qui jusqu'à présent était politiquement rouge et qui aux dernières élections a voté à près de 35% pour le Front National. A Marseille nous avons un maire homosexuel, mais cela n'empêche que la région flirte avec le Front National. Quant à cette histoire que les homosexuels (les gays et les lesbiennes) se doivent d'être critiques, je n'y crois absolument pas. L'exemple de Poulet-Dachary montre que ce n'est pas forcément le cas.

---

**Donald :** Au cours des dernières présidentielles tous les hommes politiques sont allés à la soupe. Entre autre parce que quelque part la politique est devenue un marché. L'inflation des candidats n'est pas quelque chose de neutre. La crise politique étant beaucoup plus grave que l'on pourrait le penser, les institutions de la 5<sup>ème</sup> République semblent quelque peu essoufflées. Ce soir, seulement une personne a osé dire qu'elle avait voté blanc, quand tout le monde dit avoir voté Chirac. Si près de 85% des français ont voté Chirac, je ne suis pas certain que dans la communauté homosexuelle certains ne se sont posés la question autrement.

Pour ma part, je ne suis pas parvenu à voter Chirac. On ne change pas du jour au lendemain, de plus il me semblait difficile d'accepter ce genre de compromis. Et aujourd'hui, je m'en félicite. Car Chirac s'occupe de faire ce qu'il avait prévu de faire en n'écoutant pas ce qui lui a été envoyé par la nation, celle-là même qui lui a dit qu'il était l'élu d'une république et pas de la droite. Ce qui pose la question de l'usure de nos institutions, tant elles ne semblent pas répondre aux exigences du moment.

A propos des luttes qui ont abouties depuis 1982, la communauté homosexuelle s'est installée dans le confort de ses acquis, dans un certain consensus mou, dans le commerce gay (qui a eu, qui a toujours ses charmes). Et aujourd'hui nous voilà démunis d'une réflexion radicale telle que nous en avions durant les années 70 ou 80, nous contentant de faire chauffer notre carte bleue. Aujourd'hui, l'une des principales questions qui se pose à nous c'est la nature même des perspectives que nous pouvons avoir. Au début de son histoire, le mouvement gay s'inscrivait dans le quotidien, partant de la vie des gens. Car à l'époque nous pensions que notre liberté était liée à celle des autres. Et aujourd'hui, peut-être qu'il va nous falloir se préoccuper du quotidien de l'ensemble des français, au-delà de revendications spécifiquement communautaires. Peut-être que nous allons devoir se poser la question de savoir si l'esprit communautaire (originaire du monde anglo-saxon) correspond réellement à l'esprit de notre vieille Europe, et s'il ne faut pas chercher notre différence dans les multiples homosexualités européennes, et faire là le lit de notre force en retournant vers ce que les gens veulent viscéralement vivre.

Ce n'était pas vraiment la question qui été posée ce soir, mais j'ai ressenti durant toute cette semaine un discours politique plus calme, partant davantage de l'intériorité, des souffrances de chacun, quand les années précédentes nous ne parlions presque que de politique. C'est l'une des pistes possibles pour notre communauté que de se rendre compte qu'au-delà du sexisme, de ce que les médias nous renvoient de nous-mêmes, que nous sommes des français comme les autres et que nous avons à nous préoccuper des choses sous cet angle. Et comme ce sont bien évidemment les plus jeunes d'entre nous qui en savent le moins, je rappelle que demain matin le film "Race d'Ep" est rediffusé. Ce film qui parle d'une période oubliée, nous montre que nous pouvons très bien passer à la trappe, ce que certains pensent aujourd'hui impossible.

**X :** Je trouve un peu dommage que l'on se réunisse pour avoir des réactions de type bar-tabac qui au final n'apportent pas grand-chose. Je m'attendais à ce que ce débat soit réellement préparé, que durant ce forum on nous donne des éléments pour réfléchir et pour construire quelque chose. Dire que l'on est déçu par la gauche, c'est une réaction facile. Des gens qui sont déçus des hommes politiques, il y en existe plein. Mais à ceux là, on ne leur dit quoi ? On leur propose quoi ? Réagir au vide qui est proposé, cela ne fait pas avancer les choses. Il y a une place qui est la notre (à nous autres, les gays et les lesbiennes), elle est à travailler. Il y a d'autres personnes que madame Jospin qui ont pensé la politique.

-----

**Sergiu :** Le phénomène de Pim Fortuyn n'est pas unique à la Hollande. Il existe quelque chose de similaire dans mon pays, le Portugal. Derrière le populisme, de façon générale il y a une ambition, un goût du pouvoir, et au Portugal nous avons l'exemple du Parti Populaire actuellement au pouvoir, en coalition avec la droite traditionnelle. C'est une droite qui est encore plus à droite que l'extrême droite française, y compris sur les questions des étrangers et des homos. C'est un discours qui n'est ni de droite ni de gauche mais du centre, et qui séduit beaucoup de monde. Dans un pays où l'homosexualité est en train de sortir de la clandestinité, l'homophobie est intégrée à la société, elle est habituelle. Le parti a une attitude assez paradoxale en ce sens que d'un côté il défend la famille et de l'autre il accepte le fait social de l'homosexualité. Il y a une grande partie des homosexuels portugais qui militent pour ce parti. Mais bon, durant la semaine j'en parlerais plus en détail\*.

-----

**Olivier :** Homosexuel de gauche et membre du parti socialiste..... Et oui ! Cela existe encore. Le débat de ce soir porte sur la place des gays et des lesbiennes face à la montée des populismes en Europe. Il y a certes les différents mouvements et associations dans lesquels nous pouvons intervenir (et auxquels, à titre individuel, certains d'entre nous appartenent), mais je ne suis pas persuadé que cela soit la solution politique à long terme. Peut-être que ce soir nous avons exprimé toutes nos frustrations face à l'actuelle situation politique, et peut-être qu'une visibilité homosexuelle au sein de ce qui est aujourd'hui la donne politique est peut-être insuffisante. Peut-être qu'il y a des choses, d'autres choses à apporter. Au-delà des propos de comptoir, il y a le principe de réalité qui fait que investis dans les différents partis (UDF, LCR et autres) nous sommes à même de mener tout un travail visant à élargir les débats, par la prise en compte (de l'intérieur) des difficultés que rencontrent quotidiennement les gays et les lesbiennes.

-----

**Jacques Fortin :** Après ce qui s'est passé dernièrement, nous voulions ce soir, durant ce forum, avoir un moment d'échange collectif à propos de cette nouvelle donne politique, à propos de cette montée du populisme. C'est à dire avoir, entre nous, un moment style "café du commerce" car c'est souvent dans ces circonstances que nous discutons pour qui on souhaite voter. C'est pourquoi nous avons pris le parti que chacun puisse s'exprimer sans verser dans une quelconque parole académique ou réponse venant de je ne sais quel intellectuel. Je laisse Pierre et Cy Jung conclure.

**Pierre Cerneux :** Je dirais simplement que penser que la construction d'une nouvelle gauche est le seul moyen pour combattre la montée des populismes, cela me paraît dangereux. Car s'il faut attendre la recomposition d'un grand mouvement (et d'en finir avec un certain nombre de pratiques actuelles), on risque d'attendre longtemps. Si on pense que c'est en démolissant la gauche classique, gouvernementale (tout en continuant à l'appeler "la gauche", comme si c'était quelque chose d'homogène), je crains que l'on se condamne à assister de manière récurrente à un duel entre droite et extrême droite. Si nous ne sommes pas capables, au-delà de recomposition idéologique de la gauche, d'aller vers une réelle et constructive critique politique, nous n'avancerons pas. D'autant que la grande force du populisme c'est d'avoir un discours simple qui s'applique à tout.

Aujourd'hui, le fait que les fragilités sociales comme les questions d'insécurité (tel qu'elles sont actuellement caricaturées notamment par la droite) ne sont pas uniquement propres aux couches sociales les plus défavorisées, rend l'environnement social actuel extrêmement complexe, et donc difficile à cerner. Et face à ces difficultés, certains ont des discours du style passe-partout, des discours globalisants qui simplifient à l'extrême la situation. Le seul discours construit (mais néanmoins simpliste), c'est le discours populiste qui dit que c'est la faute à machin ou à truc. Discours rapide qui permet de donner des repères politiques faciles. Et si en attendant d'appeler à reconstruire un projet alternatif (dont je n'arrive pas à croire qu'il sorte un beau jour tout cuit d'un quelconque tiroir) la seule chose que nous sommes capables de faire c'est de démolir le camp adverse, les autres n'attendrons pas que l'on vienne reconstruire.

**Cy Jung :** Je conclurais simplement en lisant un texte que j'apprécie beaucoup :

*"On nous invitait à faire de très beaux rêves, n'oubliez surtout pas de nous faire partager."*

---

\* Pages 275 à 279



**FLASH**

**FLASH**

**FLASH**

**FLASH**

**FLASH**



**Marylou Baldacci :** Merci d'être venu pour cette quatrième réédition des *Universités d'Eté*. J'espère que cela s'est très bien passé pour la majorité d'entre vous. Nous continuerons, vous reviendrez. Je passe la parole à Yaelle qui va vous donner lecture du texte que le CA a écrit quant à l'incident qui s'est produit hier soir\* :



**Yaelle :** Le Conseil d'Administration des UEEH a été interpellé de nombreuses fois sur différents problèmes qui, aux UEEH comme ailleurs, ont surgit au cours de cette semaine. En particulier, le CA a été interpellé sur un cas de violence physique entre un homme et une femme. Il est évident que tout acte de violence est condamnable, et ce d'autant plus que nous sommes dans le cadre d'une initiative militante.

Les deux personnes concernées ont été reçues par le CA, des témoins ont été écoutés et deux versions contradictoires ont été entendues. A la suite de quoi, le CA a décidé de s'en tenir aux désirs exprimés par ces deux personnes. Cet incident, au-delà même des faits, a suscité débats et polémiques sur les rapports de violence hommes/femmes, rapports qui de toute façon nous traversent au sein de la société dont nous ne sommes pas extérieurs.

Cependant les EEH veulent participer à l'élaboration de ces rapports. Le cadre offert par les UEEH est un cadre d'échange et de confrontation. Ceci suppose l'exercice délicat d'entendre l'autre mais aussi de savoir s'adresser à l'autre sans l'agresser. Cette régulation est difficile : les images, les mots et les attitudes interpellent chacune et chacun, et parfois l'agressent. Ici encore le CA des UEEH n'est pas l'arbitre des relations mais pour autant il n'est pas neutre. A travers la programmation des débats et des ateliers, nous cherchons à ce que différentes personnes ou groupes de personnes, et pas seulement des hommes et des femmes, puissent se confronter et échanger.

Nous ne sommes pas dans le domaine de la censure mais dans celui de l'organisation des échanges et des rapports. A ce titre le CA est soumis à une pression énorme : on lui demande parfois de suppléer aux débats et d'agir d'autorité. Nous pouvons et nous devons le faire lorsqu'une œuvre d'art est voilée, que le travail d'un atelier n'est pas respecté. Mais lorsqu'il s'agit de réguler au long de la semaine les rapports entre les personnes, le CA a l'obligation d'être particulièrement prudent et humble.

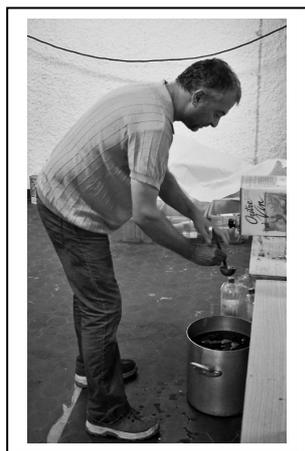
Ceci est d'autant plus vrai que nous sommes mobilisés en permanence sur des problèmes d'hôtellerie ou de structures, que nous ne sommes pas pendant cette semaine un "conseil des sages" mobilisé politiquement à toute heure du jour et de la nuit.



\* Page 178

Le CA n'est pas un roc, il est menacé par la lassitude, l'épuisement des individualités qui le compose, et c'est avec vous que nous devons trouver les moyens de durer. Car nous avons aussi des questions à vous poser. Quand vous venez, vous venez dans quel état d'esprit ? Les UEEH sont un lieu associatif d'échanges et de construction, mais c'est aussi un lieu où parfois on vient avec une attitude consumériste. On s'adresse parfois aux bénévoles qui font vivre cette expérience en donnant une semaine de leur temps de vacances (et même plus) en exigeant une disponibilité de chaque instant, du matin à tard dans la nuit. Nous avons énormément de retours positifs, de forte émotion, de joie d'être ensemble, de rencontres importantes. Et d'année en année nous sommes convaincus de la nécessité d'une telle expérience. Il nous reste un bilan à faire et des perspectives à tracer. Sachons être positifs, sachons nous écouter et sachons ce soir ouvrir les perspectives de la continuation des UEEH.

---



**Gérard Goyet :** Bien, je me retrouve avec le micro. Donc .... Je suis aux UEEH depuis 1979, j'y ai toujours fait la même chose, c'est à dire vous faire plaisir au maximum. Cette Université, ce qui à mes yeux la caractérise le plus c'est d'être l'Université la plus gentille, la plus tendre que j'ai connue. La gentillesse, ce n'est pas ringard ..... Merci.

---

**Jean-Michel Rousseau :** Je suis d'accords avec Gérard pour dire que cette version des Universités d'Eté est l'une des plus apaisées par rapports aux précédentes. En tant que bénévole ayant investi du temps dans l'intendance, je n'ai pas pu assister à nombre de débats et d'ateliers. Mais il m'a été donné d'avoir de nombreux rapports affectueux avec d'autres bénévoles et d'autres personnes. C'est pourquoi je souhaite que cette expérience continue. Le CA arrive à un stade où il est nécessaire que s'opère un renouvellement des compétences et des volontés. A cet effet j'espère qu'il y a des gens qui souhaitent s'investir afin de continuer l'expérience.

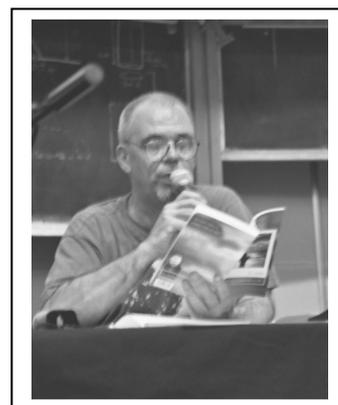
---

**Marylou Baldacci :** Je suis aux Universités depuis trois ans, et je m'aperçois chaque fois, en fin de semaine, que nous avons vécu un creuset émotionnel très intense, avec des hauts, avec des bas, avec des choses très difficiles, avec des choses très merveilleuses. J'ai envie de continuer parce qu'on s'est dit l'an dernier que l'on devait faire des groupes de parole pour tenter d'ouvrir, de nous ouvrir les uns et les unes aux autres. Et cette année j'ai organisé des groupes de parole (malgré le peu de compétences dont je dispose), et des choses très fortes ont été dites. S'il y a eu qu'une femme pendant ces UEEH qui a dit une chose très forte, cela me suffit. Je reviendrai. Malgré toutes les dissensions, on a envie de continuer notre lutte de femme. On essaiera de servir de passerelle entre le monde des hommes et le monde des femmes.

---

**Jacques Fortin :** J'étais déjà aux Universités en..... 1937 (je perds la tête). Le collectif qui organise cette semaine s'use et à la fois se renouvelle. Sur cette tribune (où tout le CA est présent) sont présentes trois générations qui ensemble ont des qualités de travail, d'échange qui me scie. Je leur dis bravo.

---



**Murielle Guigue :** Dans le film de Peter Brook "La majesté des mouches", deux jeunes garçons isolés par accident sur une île déserte se passent un coquillage pour se donner le droit de dire, de dire à l'autre ce qu'il ne peut pas comprendre. Mais lorsque le coquillage reste dans une seule main, le fanatisme et l'obscurantisme s'installent. La question est donc de savoir comment je peux vivre avec l'autre quand il n'est pas forcément le même que moi. Et moi, qui suis-je ? Ou j'en suis avec moi-même, c'est à dire avec toute la construction de moi-même ? Que voulons-nous ? La duplication d'un même ou la libre possibilité d'exister ? Portons-nous assez ce coquillage quand nous nous rencontrons, ici comme ailleurs ?

---

**Yaelle :** Je vais repartir demain complètement crevée, tant nerveusement que physiquement parlant. Néanmoins j'ai passé une semaine réellement, vraiment, formidable. Par exemple, durant toute cette semaine j'ai rencontré des gens très intéressants. Juste pour cela, j'ai simplement envie de vous dire merci.

**René Paul Leraton** : Je suis très ému. Durant cette semaine j'ai reçu de beaucoup d'entre vous (aussi bien masculin que féminin) beaucoup d'amour, de tendresse. Vraiment des tas de choses très chaudes, même s'il faut que j'en partage certaines avec le fantôme de cette grosse cochonne de Divine. Je vais paraphraser Yaelle, avec une phrase de Barbara (une icône à la fois gay et lesbienne) qui dans une de ses chansons disait "Je vous remercie de vous". Je vous remercie de vous.

---

**Pascal** : Demain, comme l'année dernière et l'année précédente, je vais rentrer chez moi avec tout plein de cassettes. Et dès la semaine prochaine je vais m'occuper de retranscrire l'ensemble des débats qui ont jalonné toute cette *Université d'Eté*. C'est ainsi que je vais essayer de combler le manque que je vais bien évidemment ressentir après une telle semaine. Je ne sais pas trop quoi vous dire si ce n'est merci de me faire vivre une semaine si riche d'émotions et de rencontres.

---



**Léon** : Comme Christian et Jacques, je suis parmi les plus anciens de cette équipe. Je voudrais rajouter qu'à Marseille quand on dit que l'on est fatigué, c'est qu'on est réellement, vraiment fatigué. C'est à dire qu'on est presque mort. Il faut donc vraiment penser au renouvellement de l'équipe. C'est un souhait réellement urgent.

---

**Muriel** : Je suis une toute nouvelle dans l'équipe. La semaine fut pour moi pleine d'émotions, d'inquiétudes et de joies.

---

**Pascale Berthault** : Durant la semaine, j'ai eu des satisfactions et quelques insatisfactions. En particulier, il me semble qu'ici on ne s'interroge pas suffisamment sur ce qui fait que lorsque l'on est confronté à quelque chose qui nous révolse. Il nous est plus facile de se dire que c'est dégueulasse plutôt que de se demander pourquoi on se sent agressé. Durant cette semaine j'ai beaucoup réfléchi, des choses m'ont beaucoup émue et d'autres m'ont fait me questionner sur mes réactions. Et donc, pour l'avenir j'ai pour attente qu'ensemble nous soyons un collectif intellectuel, c'est à dire que nous sachions réfléchir ensemble, nous interroger ensemble.

---



**Christian de Leusse** : Je suis également présent depuis 1979, ce qui représente beaucoup d'*Universités d'Eté*. Et à chacune, c'est une collection incroyable de souvenirs. Chaque fois, l'émotion nous saisit. En particulier, je voudrais remercier tous les membres du CA pour ce travail que nous avons fait ensemble, dans la bonne humeur. Je voudrais aussi remercier Jacques, dans la mesure où il est un moteur pour nous tous. Il a une capacité à nous mener au-delà de nous-mêmes, ensemble. Une *Université* comme celle de cette année c'est bien plus que le fait que nous sommes en train d'écrire une page de notre histoire.

Il y a beaucoup d'enseignements à tirer des *Universités d'Eté* précédentes, sans compter que celles d'aujourd'hui nous donnent la capacité de transmettre à d'autres, à ceux qui viennent après. Enfin, je crois que les UEEH telle que nous l'avons mise en place procède d'un moment exceptionnel de rencontre entre les hommes et les femmes. D'autant que la plupart du temps nous ne faisons pas trop attention à cette question, à l'exception notable de certaines associations qui y sont très attentives. Globalement, il s'avère que nous ne sommes pas très attentifs les uns aux autres. Et faire l'expérience d'apprendre à s'écouter, à se respecter, à donner toute leur place aux femmes est une chose extrêmement positive.

Mais si nous voulons continuer, il faut vraiment que d'autres personnes s'investissent, il faut que nous ayons la capacité à construire quelque chose de plus inter-associatif. Aussi, la question qu'on vous pose c'est : voulez-vous continuer ?

**Jacques Fortin** : Avant de vous donner la parole, quelques mots sur l'organisation de cette semaine universitaire. Pendant un an j'ai été salarié de l'association. L'objectif de ma fonction était de stabiliser ce qui avait mis en place les années précédentes. L'objectif est atteint. Mais n'oublions pas que rien n'est vraiment acquis. Ainsi chaque année on doit jouer les rapports de force (il y a 15 jours, il a fallu que nous menacions de mettre le feu lors de la *Gay Pride* en prévenant la presse car nous n'avions plus accès aux locaux de l'école d'archi).

L'organisation de la semaine, cette année, ne fut plus le résultat d'une équipe de quelques personnes qui chacune fait un peu de tout, mais d'une répartition des tâches (répondre au téléphone, enregistrer les inscriptions ...) chaque fois vers quelques personnes précises. Par exemple, vous avez un régisseur général qui s'occupe de tout ce qui sonorisation, éclairage : Pépito. Il y a aussi Jérémie qui s'est chargé de tout ce qui est secrétariat.

Je ne vous dis pas cela pour raconter simplement comment nous fonctionnons, mais surtout pour vous dire que si parmi vous certains se sentent motivés pour venir nous aider, nous vous proposerons (en fonction de vos envies) de vous occuper de telle ou telle tâche. Les tâches sont réparties par équipe, mais quand nous sommes réunis en CA c'est ensemble que nous discutons du programme de la semaine. Le résultat de cette nouvelle organisation est qu'à cette année il n'y a pas eu d'embouteillage au moment des inscriptions, qu'il n'y a pas eu trop de loupé au niveau des chambres (il est vrai que vous avez été nombreux et nombreuses à vous inscrire avant, ce qui nous a grandement simplifié le travail). A propos de la buvette qui a été tenue par nos amies du *CEL*, cette année nous avons eu (tant sur le plan du fonctionnement que de l'animation) une buvette grandement appréciée, et considérée avec raison comme l'un des espaces clef de la semaine. Le système des cartes avait pour objectif de limiter la circulation d'argent (avec les difficultés que cela peut représenter pour les organisateurs).

Par ailleurs, au regard des critiques exprimées l'année dernière nous avons fait un effort important en ce qui concerne les soirées. Gérard et Pépito s'étant occupé de vous faire plaisir. Il ne faut oublier le site des *UEEH* (beaucoup visité d'ailleurs) tenu par notre ami Bibi. Au niveau cinéma, nous avons maintenant un espace et un temps cinéma qui est bien stabilisé. C'est Laurent et Vincent qui s'en sont occupés. Merci à eux. Par ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais cette année, grande première, vous avez eu un programme fidèle à celui initialement prévu. C'est la première fois, ce qui est un tour de force, surtout quand on sait de quoi nous étions capables en la matière. Merci à Yann qui s'est occupé de la répartition des salles. Je remercie également la librairie Paidós, librairie militante sur Marseille (située, pour ceux qui connaissent, au Cours Julien).

D'autre part, le colloque de mercredi fut une réussite. Les débats ont été enregistrés. A ce propos, les Actes de l'année dernière (le monsieur décryptage-mémoire depuis des années, c'est Pascal) se sont vendus à plus de 40 exemplaires. Ce qui n'est pas négligeable.

Je terminerai en disant que nous avons eu cette année des intervenants de qualité, des gens qui ont bien voulu nous faire partager leur savoir, leur expérience, leur réflexion. Un petit coucou à François qui, pour des raisons personnelles, a dû rentrer plus tôt que prévu à Bruxelles. Voilà pour cette année.



-----

**Pépito** : Je voudrais que l'on applaudisse très fort les vip-pipi qui durant toute la semaine ont veillé à ce que les locaux restent propres. Ce qui est loin d'être négligeable..... Effectivement, vous pouvez les applaudir.

-----

**René Paul Leraton** : Nous allons maintenant vous passer la parole. Je voudrais simplement rajouter une petite chose : j'ai eu François Delor au téléphone aujourd'hui, il m'a chargé de vous prier de l'excuser. Comme Jacques nous l'a dit, François devait rentrer à Bruxelles, pour raisons personnelles. Il tient à s'excuser auprès des nombreuses personnes qui ont assisté à ses séminaires. Il vous embrasse très fort, et vous dit à très bientôt. Ceci dit, je vais commencer par passer la parole à Marie God *Sœur* supérieure du couvent des Chênaies de l'ordre des *Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*.

**Marie God :** Cette année, au nom des *Sœurs* j'ai tenu principalement (en tant que responsable du couvent des Chénais) le rôle de *Sœur* supérieure. Mais comme certaines *Sœurs* étaient inscrites à titre personnel, j'ai tenu à leur laisser une grande liberté d'action. L'année dernière nous avions des ateliers tous les jours et nombre d'entre nous se sont senties frustrées de ne pas pouvoir participer à différents ateliers. Cette année, vous nous avez souvent vu, nous vous avons souvent emmerdé durant les repas (c'est notre travail), mais nous avons besoin de participer à titre personnel aux *UEEH*.



Je tiens aussi à dire que durant cette semaine nous avons vécu des moments vraiment très émouvants, très chauds, très tendres. C'est cette écoute que nous partageons avec vous, et que nous vous demandons de partager avec nous. Il ne faut pas non plus oublier que nous sommes des hommes et des femmes avec nos défauts, nos qualités, que durant cette semaine il nous faut nous supporter mais aussi nous aimer, nous donner de l'amour, nous écouter.

Cette année, je pense particulièrement au travail mené par les filles du *CEL* à la cafétéria. Bravo !

Ce n'était pas des filles d'ailleurs, mais des mecs .... Je plaisante, c'était de très belles filles. D'ailleurs hier nous sommes allés les bénir. Bref, pensez à vous écouter, à vous aimer. On se retrouve l'année prochaine. On vous embrasse, et on vous dit à bientôt. Mais avant de passer la parole aux autres, on nous a dit que quelqu'un avait un petit cadeau à nous remettre .....

**David :** Très chères *Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, au nom de votre message de tolérance, de paix, d'amour et d'espoir, voici un petit objet nécessaire à l'exercice de votre culte. Un magnifique gode.

**Marie God :** L'année prochaine nous opterons pour un symbole..... disons un peu moins phallique. Merci.



**Hervé :** Figurez-vous que l'on trouve des trucs vachement intéressants dans les minutes des *UEEH* de l'année dernière. Ainsi, page 227 on peut lire "*Ne faudrait-il pas imaginer qu'il y ait des vigilantes et des vigilants internes aussi bien au niveau de la parole que des faits au cours des UEEH ?*". Du coup, nous autres tapiotes un peu politiquement correctes nous avons décidé de monter le *GLOUS*, le *Groupe de Libération de l'Ordre Unique de la Pensée Subversive Lesbienne, Gay et Trans*. Ainsi, nous avons relevé quelques exemples d'événements qui valent la peine d'être portés à la connaissance de l'assistance, devant ce qui pourrait être un jury populaire. On va commencer par la salope. Accusé Pascal, levez-vous ..... ! Debout chienne !

**Pascal :** Voilà, il suffit de parler poliment.

**Hervé :** Accusé Pascal, vous êtes accusé d'avoir refusé votre cul à 18 mecs qui vous avait demandé gentiment et poliment de vous prêter à leurs désirs. Je vous rappelle que dans le monde merveilleux de l'homosexuellement correct, nous sommes censés n'être que des chiennes en chaleur, toujours disponibles. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

**Pascal :** Jamais entre les repas.

**Hervé :** Jamais entre les repas dit-il. Quel argument..... Coupable ! C'est politiquement correct, mais homosexuellement incorrect.

**Hervé :** Accusé Franck, levez-vous. Vous êtes accusé d'être à la tête d'une association même pas rigolote, même pas révolutionnaire, de plonger la tête dans vos bouquins à longueur de temps ..... L'association ? C'est *HES*, c'est comme *Homosexualité et Bourgeoisie*, mais avec moins de monde.

**Franck :** Je demande de respecter ma subversion.

**Hervé :** Coupable ! Evidemment coupable. Accusé suivant : Bruno. Dans le genre homosexuellement incorrect, nous avons appris qu'aujourd'hui vous avez publiquement refusé un fist-fucking de groupe. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

**Bruno :** Je suis un peu pudique.

**Hervé :** Accusé Bruno, argument irrecevable. Vous êtes homosexuellement incorrect. Il est connu que par nature les gays sont partouzeurs et également exhibitionnistes. Enfin, la dernière accusée (et la pire) : Mademoiselle Aurelle. Levez-vous ! Dernièrement, dans le patio devant témoin vous avez dit "ça me gratte la couille droite". C'est insultant pour les gens qui n'ont pas de couilles et pour tous ceux que ça gratte ailleurs. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

**Mlle Aurelle :** Effectivement je ne suis pas de strate des élites, mais j'ai le droit d'être subversive. Je ne vau pas non plus 12 euros en librairie, mais j'ai le droit d'être subversive. Je ne suis pas albinos, mais je n'aime pas les flashes. Je ne suis pas séropositive depuis deux ans, mais j'ai le droit d'être subversive. Je n'ai que 22 ans, mais j'ai le droit d'être subversive. Je n'ai pas le sexe grand ouvert, mais j'ai le droit d'être culottée. Je ne suis d'aucun syndicat, je ne suis d'aucune grande association, mais n'en déplaie à vous tous, n'en déplaie à Madame Irène Kaufer (voir page 227 des Retranscriptions 2001 des *UEEH*), j'ai le droit d'être subversive. Et je vous emmerde.

**Hervé :** Coupable ! Je vais arrêter de monopoliser le crachoir. Ceci dit, vous remarquerez que vous êtes témoins d'un truc unique et nouveau dans l'histoire homo : le premier zap politiquement correct. Le *GLOUPS*, étant politiquement correct, a demandé la parole au lieu de débarquer avec le mégaphone. Juste pour finir, la subversion n'est pas forcément là où on croit. Comme disait quelqu'un : "*Ce qu'il y a d'encombrant avec la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres*".

-----

**Irène Kaufer :** Je suis donc la coupable, même si je ne sais pas vraiment ce que j'ai dit à la page 227. Bref, je voudrais tout de même revenir au côté bilan et perspective. D'abord par rapport au bilan de la semaine, je dirais que comme d'habitude j'ai passé une semaine formidable. C'est la quatrième fois que je viens, et j'espère bien revenir une cinquième fois. Cependant j'ai noté des choses assez nouvelles par rapport aux années passées, notamment le travail de l'association *Tirésias* qui est venu présenter un travail universitaire en cours. Par contre au niveau du fonctionnement, il me semble qu'il faudrait séparer les intervenants des animateurs. Dans plusieurs débats, notamment les forums, il y a eu quelques conflits entre personnes. Ce qui est toujours difficile à gérer .....

**Guillaume Dustan :** Toujours les mêmes conneries ..... Le même consensus .....

**Irène Kaufer :** Je comprends que la présentation, la tenue du programme est un boulot énorme. Mais pour en revenir brièvement à l'incident d'hier soir et du texte commun que vous avez rédigé, il me semble que si nous voulons aborder les problèmes, et les résoudre, il faut commencer par reconnaître qu'il y a des problèmes. Chaque année il y a des problèmes récurrents entre hommes et femmes. Et si nous voulons maintenir une *Université* mixte (ce que certains et certaines ne veulent pas), il faut se dire qu'il ne suffit pas de laisser la porte ouverte et ne pas exclure. Il faudrait comprendre qu'il ne suffit pas d'une bite et une vulve pour être mixte. Bref, ce problème devrait être abordé au cours d'un atelier sur une semaine (je veux bien y travailler) Personnellement j'ai des craintes pour la mixité future. Cette année il y a moins de femmes que l'année dernière, il y en aura certainement encore moins l'année prochaine.

-----

**Xavier :** En 1999 j'ai débarqué aux *UEEH* en ne sachant pas où je mettais les pieds. J'avais très peur, cela a été un véritable choc. L'année d'après j'ai aidé à installer les projecteurs pour les soirées, l'année suivante je suis venu en tant que simple participant. Et cette année j'ai récupéré les chiottes. J'ai pu constater aux cours de ces années qu'aux *UEEH* on trouve des gens de tous les styles, et on peut, on a besoin de se dire (et de dire aux autres) que nous sommes des gens formidables.

**Klaus :** Bonsoir, comme trois de mes amis venus avec moi, je suis originaire d'Allemagne. A notre arrivé nous avons laissé une bonne cinquantaine de tracts de notre association (très rapidement partis). L'idée d'un échange international d'appartements entre homos, de rencontrer l'autre chez lui, comme le recevoir chez soi vous a donc grandement intéressé. Il y a un catalogue qui résume les différentes offres d'étrangers qui sont désireux de recevoir ou de venir en France. Vous pouvez nous contacter sur Internet sur ghei.org.

-----

**Didier :** Je suis arrivé ici alors que je ne connaissais pas du tout, et je pars avec plein d'échanges, plein de choses. Je tiens à vous remercier tous et toutes. Notamment le CA. Ceci dit, il est vrai qu'il faudrait apprendre à s'écouter davantage. Il faut savoir respecter tout le monde, et ensemble s'efforcer de construire. Je reviendrais, parce que durant cette semaine, s'il n'y a pas encore suffisamment d'écoute, il y a plein d'échanges.

-----

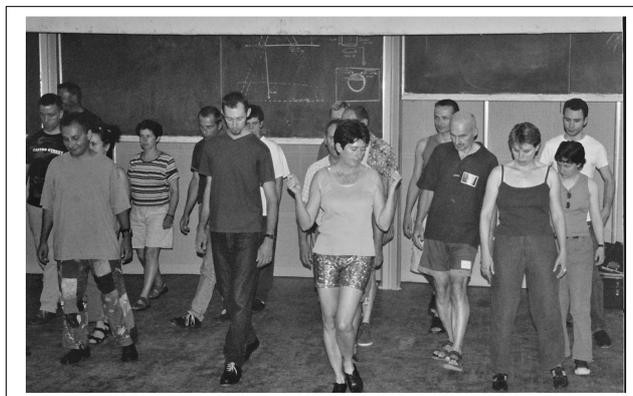


**Christophe :** Bonsoir, je suis membre de l'association des *Gais Musettes*, association qui essaie de lutter contre toute forme de discrimination. Durant la semaine nous avons organisé un atelier de danse à deux et de danse en ligne, avec des hommes et des femmes.

J'ai entendu que cette année il n'y avait que 30% de femmes, nous avons aussi 30 % de femmes à nos ateliers. On ne peut pas vous faire une démonstration grandiose de ce que nous avons fait durant la semaine (nous avons eu jusqu'à 40 personnes certains jours) mais nous avons créé une danse en ligne : *UEEH 2002*.

Et je vais demander aux personnes qui ont appris cette chorégraphie de venir nous la présenter. A la demande de Sylvie, nous allons vous danser cela sur l'air de "*Femme, je vous aime*" de Jean-Luc Lahaye. Et donc :

Petite chorégraphie .....



Je vais juste rappeler un point important : les *Gais Musettes* est une association de danse à deux. Il s'agit donc d'une mixité, d'une mixité de corps, les hommes et les femmes se touchent, se respectent..... Et s'aiment, effectivement.

**Donald :** Je fréquente les *UEEH* depuis 1979 (depuis leur création), et cette année nous étions placés sous le signe des 20 ans non pas des *Universités* mais de la dépénalisation. Ce qui a donné une ambiance tout à fait particulière. Depuis 1979, j'ai de vieilles boîtes de photos avec des têtes d'un certain nombre d'entre nous qui ont bien changé, et malheureusement de têtes que nous ne verrons plus. J'ai eu le sentiment d'une communication que je n'avais pas connue aussi intense les années précédentes, une communication qui m'a rappelé les premières *UEEH*. Cette année les participants ont beaucoup parlé d'eux-mêmes, de choses intérieures, et ont fait passer cela à égalité avec le discours militant et/ou politique. Ce qui à nombre de personnes a semblé plus juste comme point de départ pour discuter.

C'est vrai que les *UEEH* sont (et nous espérons qu'elles le resteront) un des rares espaces de débats publics, puisqu'en France hormis les *Gays Prides* quand on veut discuter de tout le travail associatif qui est mené ici et là, nous n'avons aujourd'hui rien d'autre. Cet espace est donc terriblement précieux. Et cette année, je voudrais remercier le CA. Je suis plutôt de tendance libertaire, et à ce titre j'ai souvent eu des frictions avec eux, mais cette année j'ai été littéralement époustouflé de voir leur capacité d'ouverture et/ou de s'adapter aux demandes. Ce point est pour moi extrêmement important.

A plusieurs reprises durant cette semaine, j'ai constaté cette volonté d'écouter les demandes des autres plutôt que de vouloir imposer des cadres, comme nous l'avons connu l'année dernière. C'est cela qui fait le lit de la transmission, de cette transition qui cette année fut d'une exceptionnelle qualité. Avec en point d'orgue remarquable, le colloque de mercredi au Conseil régional. Certes, durant la semaine il y a eu quelques incidents du côté de l'intendance, il y en a toujours, mais cette année ils se sont passés assez bien d'autant qu'il y a eu cette ambiance extraordinaire.

Pour finir, deux petits bémols. D'abord sur le terme "Université Euroméditerranéennes". Travailler sur cet espace géographique nous permet de faire un contrepoint à la culture anglo-saxonne qui nous envahit de plus en plus, aussi nous nous devons d'accentuer cet axe de travail et de réflexion. D'autre part, sur le plan du symbolique, je regrette beaucoup que durant la journée de mercredi, parmi les différents symboles qui étaient présents que le triangle rose soit resté absent. Je regrette beaucoup que ce symbole d'un passé européen, d'un passé particulièrement douloureux n'ait pas été présent. Sinon, encore une fois, je vous remercie vraiment pour cette semaine.



**Françoise :** J'ai une pensée toute particulière pour Maité Maillet qui est grandement investie dans le milieu associatif, qui est partie prenante depuis des années à ces *Universités*. Il se trouve que cette année elle était absente car elle accompagne sa maman qui est sur le point de..... partir. Quoiqu'il en soit, cette année comme les autres années, elle a suivi de près les *UEEH* car elle y trouve toujours un intérêt extraordinaire. Je tenais à en témoigner car malgré son absence elle est parmi nous, montrant un grand intérêt à tout ce qui s'est passé durant la semaine.

---

**David :** Bonsoir, je suis secrétaire du *CGL Paris* et membre de l'*Inter-CGL* (créé, initié par Pascal, le monsieur Retranscription). C'est la première fois que je viens, l'année dernière on m'avait dit que les *UEEH* étaient un vaste baisodrome pas très intéressant. Je dois dire que pour ma première venue, j'ai bu du petit lait pendant une semaine .....

**Pascal :** Ton petit lait, il n'était pas un peu salé ?

**David :** Je n'en reviens pas d'avoir vécu une telle chose. Je vais revenir à Paris sur un nuage. Je vais dire à mes amis qu'il faut venir. Ici durant la semaine, nous évoluons dans un milieu très doux quand le reste du temps nous sommes confrontés à une certaine pression. Il y a eu énormément d'amour, d'émotions échangées, ce qui est vraiment super, magnifique.

---

**Suzy :** Bonjour, je viens d'Angleterre. J'ai passé une très bonne semaine, mais en tant que femme j'ai été exclue d'un certain nombre de choses, notamment de la backroom. Hier j'y suis allée, un mec est venu toucher ma bite mais comme je n'en ai pas, je n'ai pas su quoi faire. Ceci dit, je suis très contente de dire que les *UEEH* sont prêtes à faire des progrès en la matière. Ainsi j'ai discuté avec Jacques Fortin qui m'a promis que l'année prochaine il y aura une backroom pour femme.

**Habib :** Ma présence parmi vous montre combien je vous aime. C'est la quatrième *UEEH* à laquelle j'assiste, et d'année en année je constate les progrès. Bravo à l'équipe. Chez moi, au Maroc, l'homosexualité est interdite. L'année dernière, lors de différents ateliers j'ai beaucoup parlé de la situation des homos au Maroc, et à cette occasion j'ai dit que je connaissais seulement trois lesbiennes. Cette année, j'en connais plus de douze. Elles m'ont chargé de vous transmettre leur bonjour. Elles aimeraient bien être parmi vous, mais pour le moment elles ne sont pas prêtes à franchir le pas. Cette année, certaines personnes ont parlé à notre place. Cela n'est pas très bien car parler d'une réalité sans la vivre. Ceci dit, j'ai passé une semaine vraiment très bien avec beaucoup de tendresse et d'amour.

-----

**Aurélien :** J'avais deux critiques à formuler. Désolé, mais cela permettra à René Paul de dire que je suis une petite conne. Nous avons applaudi très vigoureusement le *CEL*, et nous bien fait, mais simplement quand je partais me coucher un peu tôt le matin (vers 4 heures) je voyais plein de canettes et de trucs dégueulasses. Franchement, les gens pourraient jeter leurs verres dans les poubelles. C'est un minimum, simple question de respect. Ma deuxième critique s'adresse au *CA*. Franchement la formule des forums de fin de soirée est à changer. Cela ne va pas du tout. Et enfin, parce que je l'ai promis, désolé mais marcher avec des talons aiguilles ce n'est pas forcément évident..... et donc je descends les marches afin d'aller à la rencontre de Pascale qui est restée à la tribune. Et j'embrasse Pascale. Voilà !

-----



**Julia :** Je suis une lesbienne algérienne. Avec la collaboration d'amies issues de l'immigration nous avons pu mettre en place un collectif lesbien dont la finalité est de créer un site pour les lesbiennes arabes et maghrébines. L'objectif de ce site c'est d'être visibles. Sauf que cette visibilité, nous ne pouvons pas l'avoir car, comme l'a dit Habib, l'homosexualité est illégale. Parmi les pays musulmans, six ont des lois qui punissent de la peine de mort les relations homosexuelles. Et à travers ce site (*sehakia.org*, ce qui en arabe signifie lesbienne), je voulais être un minimum visible.

Je remercie *Amnesty France* de m'avoir invité pour animer un atelier sur la situation en Algérie. Par ailleurs, durant la semaine j'ai été assez frappée de remarquer qu'à cet atelier, seuls des hommes sont venus. Je leur dis bravo. Le site en question est un site arabe à destination des femmes arabes, mais il est aussi destiné (et accessible) aux productions culturelles, artistiques des différentes personnes. Nous voulions faire connaître des femmes lesbiennes arabes qui écrivent, qui créent des choses. Nous avons des poétesses, des artistes, des romancières. De la sorte, sur ce site vous pouvez trouver des poèmes et autres productions artistiques. Pour finir, je dirais que c'est la première fois que je viens aux *Universités d'Été Homosexuelles*, je dis bravo à l'équipe. J'étais très émue, comme au paradis. Je suis arrivée dans le courant de la semaine mais les quelques jours que j'ai passé parmi vous ont été, vraiment, très forts.

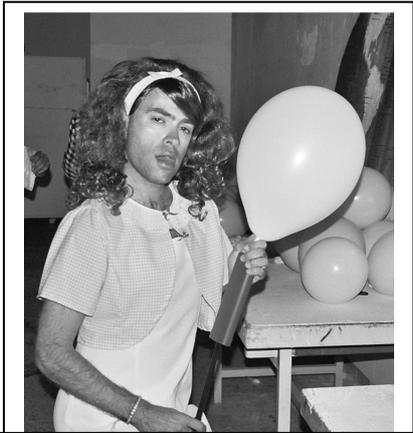
-----

**Nathalie :** Je voudrais revenir sur une question dont nous avons déjà parlé l'année dernière, celle des tarifs qui permettent ou pas à certains de venir participer aux *UEEH*. Cette année, l'idée du tarif solidaire me semblait vraiment aller dans le bon sens. Des gens qui, disposant de revenus supérieurs à la moyenne, payent plus que le plein tarif contribuent à ce que d'autres (moins argentés) puissent venir. Je voulais savoir si beaucoup de personnes ont pris le tarif solidaire.....

-----

**Pascale Berthault :** Je n'ai pas d'éléments de réponse. Mais il faut savoir que tous les ans les comptes des *Universités d'été* sont publiés. Aussi, continuez à regarder le site Internet des *UEEH*, et en fin d'année vous pourrez y lire le bilan financier. Vous pourrez également y lire un maximum d'informations statistiques sur toute une série de choses, en octobre. Quant au bilan financier de la semaine, ce sera plutôt vers la fin de cette année. Les comptes de l'année dernière, pour ceux et celles que cela intéresse, sont déjà disponibles sur le site.

Voilà, maintenant il est temps de faire la fête.....



## LES Z'AMOURS ?

Ce questionnaire pour la parodie de l'émission télévisuelle fut animé par Madame H. au Cabaret\*

### 1) Pour vous le couple est

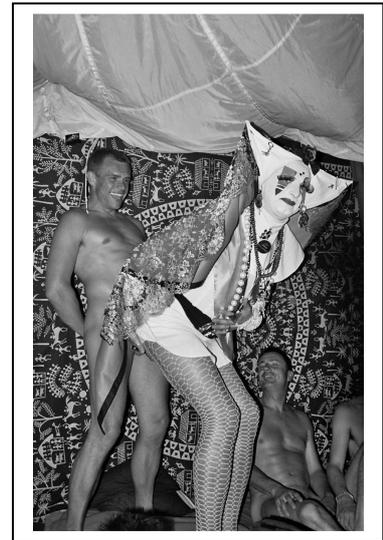
- a : Un lien servant à attacher deux animaux de même espèce
- b : Une façon de partager la facture d'électricité
- c : Une dégénérescence petite bourgeoise hétéro-normée
- d : Un moyen de donner à un chien une structure parentale structurante

### 2) Si je vous dis "amour", vous chantez

- a : "L'amour c'est fait pour les gogos" (Brigitte Fontaine)
- b : "Gigi l'amoroso" (Dalida)
- c : "J'attendrai" (encore elle !)

### 3) Vous trouvez que la jalousie est

- a : Une pratique hétérosexuelle
- b : Une pratique canine (voire féline)
- c : Un sentiment de pauvre (voire de lesbienne)



### 4) Pour vous, les poils et les cheveux entortillés dans l'écumoire de la douche sont

- a : Une preuve d'amour
- b : Un argument anti-PACS
- c : La preuve que le chien (voir le chat) prennent des douches en votre absence

### 5) Pour vous, un compte commun

- a : Est un acte politique de visibilité subversive et foucauldienne à tendance masochiste visant à pénétrer le milieu très fermé des banques en espérant déclencher une jouissance vaginale cicatricielle (cf. Delor)
- b : C'est bien
- c : C'est mal
- d : C'est pratique pour payer le toilettage du chien (voire du chat)

### 6) Au réveil le matin

- a : Vous trouvez que c'est toujours dur
- b : Vous vous demandez ce que vous faites dans le même lit que cet-te étranger-e
- c : Vous trouvez qu'il ou elle a mauvaise haleine
- d : Vous éternuez à cause des poils du chien (voire du chat)

### 7) Quand vous avez envie de dégager une flatulence au lit

- a : Vous vous retenez toute la nuit quitte à avoir mauvaise haleine le matin
- b : Vous soulevez délicatement la couette, sortez votre postérieur, puis écarter délicatement vos deux fesses afin d'éviter tout bruit
- c : Vous pêtez allègrement et accusez le chien (voire le chat)

\* Questionnaire réalisé avec la complicité de Pascale Berthault et de François Delor.

L'*Association des Masseurs Enchantés (AME)*, créée en juin 2001, regroupe des gays qui partagent la même passion pour le massage de relaxation. Son objectif est de faire connaître et reconnaître le massage dans le milieu gay comme une activité à part entière. Par des actions authentiques basées sur l'échange et sur la sensibilité, son but est de développer des liens avec d'autres associations en régions et à l'étranger.

Pour des questions de sensibilité et d'énergie dans le processus de massage, l'association n'intègre pas de femmes. Cependant, nous sommes ouverts à créer un partenariat avec des groupes de filles désireuses d'œuvrer dans le même état d'esprit que le nôtre. Les séances débutaient par des exercices d'échauffement et de concentration, puis étaient divisées en deux parties animées alternativement par chacun des deux intervenants. En fin de séance, quelques instants étaient consacrés aux questions et à la restitution des impressions. Hormis le premier jour, le travail en atelier a été organisé en binôme. Le choix des binômes a été fait par tirage au sort afin de ne pas avoir à choisir son partenaire et de ne créer aucune discrimination, le but étant de masser une diversité de corps et de ressentir différentes formes de toucher.

### **Organisation des ateliers**

- Devant le nombre de demandes chez les hommes (une cinquantaine d'inscriptions), il fut décidé de doubler l'atelier. C'est ainsi que de 9 à 11 heures avait lieu d'un premier atelier, suivi de 11 à 13 heures par une seconde session. Par ailleurs, afin de cerner les motivations des participants, nous leur avons demandé de s'engager sur l'ensemble des 4 séances. Ce qui fut respecté par la grande majorité, malgré l'heure matinale, le sol en béton extrêmement inhospitalier et la tentation vers les autres ateliers aux mêmes horaires.
- D'autre part, tous les jours (de 14 à 16 heures) avait lieu un atelier réservé aux femmes, fréquenté par environ 25 personnes. Avec une moyenne de 15 participantes, certaines n'étant venues qu'une fois. Il est vrai que l'heure digestive (et suggestive de sieste), le sol en béton extrêmement inhospitalier et la présence d'un homme en tant qu'animateur de l'atelier ont certainement découragé quelques vocations.

### **Impressions**

- Comme il ressort dans les témoignages, les séances de massage ont été très appréciées et ont certainement contribué à apporter un climat de détente et d'écoute pendant les *UEEH*. Les participants/tes ont montré une réelle motivation, une attention soutenue et respectueuse dans la proximité du massage. Ils/elles ont développé une assurance et une confiance dans le toucher, ils/elles ont accepté de donner et recevoir dans un esprit de partage.
- Hormis le plaisir de la détente et de la sensualité dans la réciprocité de l'échange, plusieurs ont même réussi à s'abandonner à exprimer des émotions fortes en toute confiance. Nous avons "décomplexé" le sens du toucher par un contact simple et spontané qui était chargé de toute la générosité et l'intensité que nous étions capables d'exprimer à ce moment-là. Nous avons eu le plaisir de constater que ce désir débordait largement le cadre de l'atelier, puisqu'il n'était pas rare de croiser des gens qui se massaient dans l'herbe, les calanques ou le boudoir.
- Ainsi, nous avons vécu des moments assez rares et précieux où le fait de partager une sensibilité commune (gay ou lesbienne), un état d'esprit commun (celui du massage de relaxation) a fait que nous avons pu nous retrouver sur un terrain où chacun/chacune a pu, à sa manière, exprimer sa façon "d'être au monde" avec toute son humanité.

### **Conclusion**

Si ces ateliers ont reçu un tel succès, cela vient surtout du fait qu'aujourd'hui les gays et les lesbiennes ont un réel besoin de communiquer autrement que par la parole, même dans une *Université d'Eté*. Surtout parce qu'ils ne font pas partie de notre culture, l'expression du corps et la sensibilisation au toucher permettent à chacun/chacune de se positionner, de s'intégrer et de s'affirmer, d'une façon sereine et généreuse, par rapport à un groupe. Nos sommes ravis de cette rencontre si chaleureuse, où chacun et chacune a pu révéler simplement sa façon d'être et de paraître.



- "Cet atelier **donnait du sens** à toute la semaine et permettait de la partager naturellement dans toutes les circonstances : sur la plage avec l'huile solaire, dans le chill-out ...."

- "Comme beaucoup, j'ai été conditionné par une **culture du "non-toucher"** qui m'empêche le contact physique avec quelqu'un lors d'un rapport non-sexuel ou non-amoureux. Ces ateliers m'ont permis d'expérimenter le fait que j'étais capable de toucher un inconnu, même à des endroits très liés à la sexualité, comme les fesses et le ventre, sans pour autant faire d'amalgames avec un désir

sexuel. J'ai également pu accepter que quelqu'un d'autre que je n'avais pas choisi, me touche et que je puisse abandonner la vigilance que j'exerce sur mon corps pour qu'il se laisse aller à des sensations au gré du savoir-faire et des gestes de la personne qui me massait .....

- "Je n'avais auparavant massé que mes partenaires sexuels, personnes choisies avec qui la barrière du corps était levée. Ici, une majorité des participants étaient des personnes au devant desquelles je ne serais pas allé et pourtant les masser ne m'a pas posé de problèmes. Bien au contraire, les corps les plus agréables à masser ne sont pas forcément ceux que l'on croit. Le massage est, dans ce sens, un **apprentissage de l'altérité physique** grâce à une analyse manuelle très fine du corps."
- "En touchant, caressant, massant le corps d'un être et lui laisser me donner ce merveilleux contact, **je viens de naître**. Cela faisait 40 années que j'attendais cette communion."
- "Eprouver et donner du bien-être, **découvrir un corps et le respecter**, même s'il n'y a pas d'attirance physique. A l'inverse, sublimer son désir et se concentrer quand le corps de l'autre est désirable (plus dur ça quand même)."
- "Une excellente idée de proposer cet atelier dans une université qui devait plutôt masser les neurones."
- "Dans la vie, je ne m'abandonne jamais vraiment, je compense mes **faiblesses** en cherchant à **maîtriser** le plus de choses. Je pensais préférer masser à être massé. J'ai reçu un massage d'une force extraordinaire, je me suis dit que, depuis ma mère, **personne ne s'était occupé aussi bien de moi**, et sûrement d'ailleurs à cause de mon comportement de volonté de maîtrise."
- "Avons-nous, **nous les gays**, cette **faculté de donner du plaisir** à l'autre par un **simple contact** de nos mains ? A Luminy, il semblerait que oui."
- "Finalement je me suis laissé gagner par la **sensualité** qui émanait de cet atelier, j'ai appris beaucoup."
- "En tant que masseuse, j'avais peur un petit peu de ne pas apprécier certains corps qui ne m'attirent pas **visuellement** et je me suis aperçue qu'une fois le massage commencé, ça n'a plus aucune importance."
- "Je trouve que l'ambiance était **sereine et recueillie** et que c'est seulement à la dernière séance que je pouvais exprimer les choses que j'avais ressenties. Cela ne m'a pas dérangée que ce soit un homme qui fasse l'atelier, mais par contre je crois que ça m'aurait **gênée** d'être massée par un homme."<sup>1</sup>

### Critiques et suggestions

- **Concernant les heures et la répartition des ateliers.** Nous pensons qu'un plus grand nombre de membres de l'AME seront présents aux prochaines UEEH. Vu la demande et les retours des participants cette année, nous pourrions proposer plusieurs ateliers à des horaires différents de la journée (dans des lieux différents ?).
- Même si l'atelier femmes a été globalement satisfaisant cette année, l'idéal serait qu'une ou plusieurs femmes puissent animer l'atelier à l'avenir.
- Pour la prochaine édition, nous proposons une intervention sur le massage et le toucher dans la communauté gay.
- **Concernant la visibilité de l'AME.** N'ayant pas d'espace de présentation générale de nos différentes activités, nous avons dû répondre continuellement (et avec plaisir) aux nombreuses questions qui nous ont été posées pendant la semaine. Aussi nous aimerions avoir un temps de paroles annoncé dans le programme, un temps d'échange et de débats pourrait être suivi "d'apéro-massages" proposés dans le patio par les membres de l'AME aux participants des UEEH.

**Madame H :** Sachons la vaincre ou sachons périr ! Un pédé peut vivre sans elle ! Sans elle, une gouine sait vivre !



Sous-citoyennes, sous-citoyens - Camionneuses, camionneurs - Bougres, bougresses - Sodomites - Gommorrhéennes - Chevaliers de la manchette - Eplucheuses de lentilles - Transsexuelles, transibériennes - Bis et bis - Fiottes et follasses - Gousses et gougnottes - Invertis et pédéastes - Sidéens et sidéennes - Tantes et tantouses - Efféminés et féministes  
Travailleuses, travailleurs !!!

Vous toutes et toutes, Vous, l'avenir de la trans,  
La république vous spolie !

Marianne est une hétérosexuelle blanche et Laëtitia Casta une poupée Barbie. Et dans poupée "Barbie", il y a "Barbie" du nom du célèbre SS.

Depuis 1789, les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit et les femmes naissent et demeurent à la cuisine et les gays à la cabine.

En ce premier jour de l'UEEH 2002,  
je proclame solennellement la première constitution de la  
trans-république euroméditerranéenne des transpédégouines

**Art 1 :** Notre emblème est le drapeau arc-en-ciel.  
Notre hymne : "Il venait d'avoir 18 ans".  
Désormais, Marianne est une lesbotrans noire et obèse.  
Notre devise est : "Liberté, égalité, plaisir".

**Art 2 :** Le féminin et le masculin sont abolis et la sodomie est déclarée d'utilité publique.

**Art 3 :** Hétérosexualité

- Le football est aboli (sauf pour les lesbiennes qui y tiennent vraiment et les gays qui tiennent vraiment à la douche commune finale).
- Après un contrat de partenariat signé en trois exemplaires au troisième sous-sol de la préfecture de police, le dit "couple hétérosexuel" ne peut procréer qu'après un délai de sept ans. Toute procréation effectuée avant l'expiration de ce délai est passible d'IVG. Toute récidive entraîne la stérilisation du mâle.
- Les lieux de rencontre hétérosexuels dits "bars-tabacs" devront éviter toute forme de prosélytisme tel que carotte, drapeau tricolore et autres accessoires. Dans chaque ville de plus de 200 000 habitants, les hétérosexuels pourront jouir d'un quartier réservé appelé "Ghetto" de 1 Km<sup>2</sup> (pas le Marais, c'est déjà pris) où ils pourront se tenir par la main et s'embrasser publiquement, tout en poussant leur progéniture dans une poussette (Ce qui n'est pas du tout évident, je voudrais vous y voir).
- Un jour par an, et un jour seulement, a lieu l'hétéropride. Le 14 juillet.

**Art 4 :** La bisexualité est tolérée, mais les bis ont le droit à la double nationalité, tout en étant invités par des mesures incitatives à regagner la frontière.

**Art 5 :** La Sécurité Sociale rembourse l'épilation au laser, les prothèses mamères et les touchés rectaux.

**Art 6 :** Sont dépourvus de taxation le cuir, le silicium et le latex.

"Il venait d'avoir 18 ans .....

## J'AI FAIT UN REVE .....



**Laurence Chanfreau** : J'ai fait un rêve où je vivais dans un monde homosexuel, bi et trans.

Et ce monde avait aboli la censure car il en avait lui-même terriblement souffert. Ce monde laissait enfin la place à ce qui n'était jamais montré, car tout le monde sait bien que ce qui n'est pas montré n'existe pas.

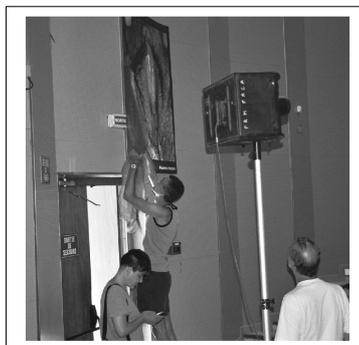
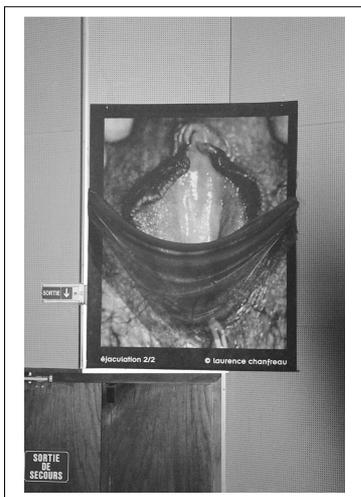
Aujourd'hui, des personnes de ma communauté ont décidé, quelle qu'en soit la raison, qu'un sexe féminin est scandaleux, dérangeant et devait donc être invisibilisé par un simili tchador.

Nous ne vivons plus avant Freud.

Alors maintenant, je fais un autre rêve .....

Je rêve que tous les hommes et que toutes les femmes, quelle que soit leur sexualité, pratiquent l'auto-réflexion et comprennent enfin que nos sexualités sont liées et doivent s'enrichir mutuellement, mais à condition que nous les regardions, les reconnaissons et les revendiquions.

Il s'agit en fait d'une co-responsabilité des hommes et des femmes.



Est-ce ainsi que le monde évoluera ?

## CES CHANSONS QUI RAPPROCHENT LES GÉNÉRATIONS

**Marjolaine Bertholat :** Cet atelier qui portait sur les chansons et chanteurs/chanteuses cultes de la communauté homosexuelle (ainsi que sur le grand retour des dessins animés) a rassemblé une poignée d'irréductibles. Nous commençâmes par un petit tour de table au cours duquel anecdotes et réflexions s'imposèrent. En effet, cet atelier se proposait de définir (voire de combler) le prétendu fossé entre les différentes générations d'"homos et de bis au travers de la musique.



**Artiste culte :** On pense d'abord à Mylène Farmer et Dalida, notamment chez les gays et chez la bande de jeunes femmes bi et lesbiennes parisiennes venues en groupe. Mais pour certains, Mylène Farmer est davantage un produit marketing qu'une icône. Quant à Dalida, elle fascine la plupart des gays autant qu'elle agace, en particulier une lesbienne qui l'accuse de donner une image de la femme loin d'être positive (torturée, sensuelle et féminine à l'excès). Mais tout le monde s'accorde à reconnaître l'omniprésence la dame, tous et toutes connaissant par cœur au moins l'une de ses chansons. D'autres sont mentionnées, comme les classiques Village People, Abba, Gloria Gaynor, les kitschissimes Chantal Goya, Annie Cordy (aaaaaah, "La bonne du curé"), les introspectives Barbara, Anne Sylvestre, Catherine Lara .....

**Chanson culte :** Quand retentissent les premières notes de cette si belle chanson, et tout le monde reprend en cœur ce véritable hymne aux sentiments. L'émotion est palpable dans la salle. Pêle-mêle ressortent ensuite : "*Il venait d'avoir 18 ans*" de Dalida (encore !!), "*YMCA*" des Village People et tous les morceaux qui mettent le feu à toute soirée qui se respecte.

### Chansons d'hétéros qui parlent des/aux homos

"*Une femme avec une femme*" de Mecano, "*Les 2 hommes*" de Lynda Lemay, "*La différence*" de Lara Fabian, "*Petit Pédé*" de Renaud, "*Adam et Yves*" de Zazie, "*Entre elle et moi*" des Valentins, et bien sûr le grand classique "*Comme ils disent*" de Charles Aznavour. Personne n'y voit un quelconque opportunisme, au contraire, ces incursions de la chanson dite plus populaire vers notre monde à nous font visiblement plaisir.

### Deuxième volet de notre recherche musicale

Cette fois assaillie par des membres de l'association les *Gays Musette*, nous parlons des dessins animés qui ont bercé notre enfance. Candy, Maya l'Abeille et Capitaine Flam sont omniprésents. Certains d'entre nous ont appris de nos amies les *Sœurs de la Perpétuelle Indulgence* une sympathique chorégraphie sur ce héros qu'est le Capitaine Flam et notre atelier prend donc une tournure tout à fait imprévue. Pour finir sur encore des discussions émaillées de rires et de souvenirs (Lady Oscar et Albator objets de nos premiers émois...), autour du lecteur CD qui a beaucoup à faire. D'autant plus que l'une des filles les plus déjantés de l'atelier de mardi nous a amené sa propre petite collection personnelle de génériques.

### Finalement

Aucun doute, si fossé des générations il y a dans le vrai monde réel, s'il existe également dans ce qu'on écoute au quotidien, j'ai cru voir beaucoup de plaisir, voire d'émotion dans les regards, dans les voix. Nous avons partagé des souvenirs en musique et chanté tous en chœur. En fait, je ne suis même pas sûre d'avoir vraiment ressenti de conflit entre les différentes générations présentes... tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir entendu rire et chanter.

**Conclusion finale de l'atelier :** oui, les chansons rapprochent les générations !

